HISTOIRE GENERALE DE PORTUGAL,

Par M. DE LA CLEDE.

TOME SECOND,

CONTENANT

LES REGNES DE SEBASTIEN,
De Philippe II. &c. jusqu'à celui du Roi Jean
à present regnant.

A PARIS,
Chez PIERRE-FRANÇOIS GIFFART,
ruë S. Jacques, à Sainte Therese.

M. DCC. XXXV.

SOMMAIRES DES LIVRES

CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

SOMMAIRE DU LIVRE DIX-HUITIE'ME.

Depuis la page 1, jusqu'à la page 48.

Contenant la suite du Regne de Dom Juan III.

An. de J.C. 1547. *Victoire des Portugais en Afrique. Loureyro Commandant des Portugais tombe dans une embuscade. D. George fils du Roi Jean II. à l'âge de soixante-dix ans devient amoureux d'une fille de dix-huit qui étoit auprès de la Reine. Il en est aimé, & veut l'épouser; mais le Roi le lui deffend. Conduite de Dom Juan de Castro dans les Indes. Le Roi d'Achen arme une flotte: ses troupes, qui débarquent pres de Malaca, sont repoussées. François Xavier exhorte les Malayois à se deffendre courageusement & à équiper une flotte. Combat naval entre la flotte du Roi d'Achen, & celle des Portugais qui remportent la victoire. La flotte victorieuse revient à Malaca. Lâcheté de D. Payo de Norogna. Mort du Viceroi. Son éloge. D. Garcie de Sà lui succede. Ambition de Ximi. Mort de Garcie de Sà. Il est remplacé par George de Cabral. Ses premiers exploits dans les Indes. Cabral retourne en Europe. Le Roi de Portugal veut mettre la thiare sur la tête du Cardinal Henri son frere alors âgé de 37 ans; mais il ne peut y réussir. Affaires du Royaume de Congo. D. Alfonse de Norogna Viceroi des Indes fait ses efforts pour empêcher la prise de Malaca. Les ennemis regagnent leur flotte, & sont battus par les Portugais. Entreprise du Roi de Gilolo sur la Ville de Tolo. Les Portugais secourent les habitans. Ce qui se passe dans l'isle de Ceilan. Mort de François Xavier en 1552 dans l'isle de Sanciam. Mariage de D. Juan fils du Roi avec l'Infante Jeanne de Castille fille de Charles V. Mort de l'Infant D. Louis, Duc de Beja frere du Roi Jean III. Son caractere. Son amour pour Violente Gomés; qu'on prétend qu'il épousa: il a d'elle Antoine Prieur de Crato. Suite des affaires des Indes. Baretto Viceroi. Guerre contre les Turcs. D. Juan Peixolo fait une descente dans l'isle de Suanquen, égorge le Roi & une partie de ses sujets, & fait un grand butin. Mort de D. Juan âgé de 55 ans, en 1557. Sebastien son petit-fils âgé de trois ans lui succede. La Reine Catherine d'Autriche est Regente du Royaume. Portrait*

de D. Juan. L'estime qu'il avoit pour les Jésuites. Son zele pour la reforme des des Moines. Son discernement. Il se met peu en peine de conserver des places en Afrique. Reglemens pour le Bresil. Six Jesuites massacrez par un Corsaire François Calviniste. D'autres Jésuites massacrez encore par un autre Corsaire François. Zele du Roi D. Juan pour établir le Christianisme dans le Bresil. Voyage de Villegagnon. La puissance des Portugais s'affermit dans le Bresil. Les Jésuites s'y établissent.

SOMMAIRE DU LIVRE DIX-NEUVIE'ME.

Depuis la page 49, jusqu'à la page 98.

Contenant le Regne de Sebastien & celui du Cardinal Henri.

An. de J.C. 1557. *CAractere du jeune Roi Sebastien. Sa vivacité. A l'exemple du Roi d'Espagne, qui prend le titre de Catholique, il veut prendre celui de* très-obéissant, *titre indecent pour un Roi. La Reine Catherine se démet volontairement de la Regence en faveur du Cardinal Henri oncle du Roi. Administration de Henri. Sebastien parvient à l'âge de majorité. Sagesse de son gouvernement. L'abondance regne en Portugal. Le Cardinal Henri veut se maintenir dans l'administration des affaires du Royaume. Il se sert d'un Jésuite pour détruire la Reine Catherine dans l'esprit du jeune Roi. Intrigue à ce sujet. Le Cardinal l'emporte sur la Reine. On corrompt l'esprit du jeune Roi, par des flatteries dangereuses. Il s'enyvre de sa puissance & de sa grandeur. Sa passion pour la guerre. Il fait le voyage d'Afrique. Il combat contre les Maures. Il s'accoutume à la fatigue. Il revient en Portugal & fait des préparatifs pour un second voyage en Afrique. Le Cardinal Henri, qui avoit détruit la Reine Catherine dans l'esprit du Roi, y est détruit à son tour. Sebastien forme le dessein de passer en Afrique malgré les avis de son Conseil. D. Alvarés de Castro devient le Favori du Roi à la place d'Alcaçova. Il se resout de perdre Martin de Camera, qui avoit beaucoup de credit, & qui étoit frere du Pere de Camera Jésuite, Confesseur du Roi. Il décrie les Jésuites. D. Cristoval de Tavora supplante Alvarés de Castro, qui meurt peu de tems aprés. Le Roi est trompé par ses Favoris. Affaires d'Afrique. Guerre entre les Cherifs. Alcaçova, rentré en faveur, est envoyé en Ambassade à la Cour du Roi Philippe II. Impôts extraordinaires levez sur le peuple, pour fournir à la guerre d'Afrique. Sebastien sollicite des secours. Philippe II. tache de détourner son neveu du voyage d'Afrique. Il refuse de lui fournir des troupes. Sebastien part. Il débarque à Arsilla. Les Maures viennent l'attaquer. Sebastien les poursuit. Une armée formidable s'assemble pour combattre les Portugais. Combat entre les Maures & les Portugais. Mort de Mulei Moluc Abdelmelec au milieu du combat. Son portrait. Hamed son frere continuë le combat. Les Portugais sont taillés en pieces. Le Roi Sebastien est tué. Nombre considerable des Portugais faits prisonniers. Le corps de Sebastien est reconnu deux jours aprés la bataille. La nouvelle de sa mort est portée en Portugal. Consternation du peuple. Le Cardinal Henri monte sur le trône. Le corps du Roi Sebastien est rendu à Philippe II. Ce Prince se propose de succeder au vieux Cardinal. D. Juan Duc de Bragance est le second prétendant comme mari de Catherine de Portugal, fille cadette d'Edouard fils d'Emmanuel. Rainuce Farnese troisiéme prétendant. Antoine Prieur*

de Crato se met aussi au nombre des prétendans, soutenant qu'il étoit fils legitime de l'Infant Dom Louis. Le Pape prétend ridiculement que la Couronne doit appartenir au S. Siege, comme étant la dépouille d'un Cardinal. Le Roi Henri s'occupe uniquement à se venger de ceux qui l'avoient offensé sous le Regne précedent. Démarches de Philippe pour s'assurer la succession à la Couronne de Portugal. Incertitude du Roi Cardinal pour se nommer un successeur. Il établit cinq Administrateurs pour gouverner l'Etat en cas qu'il vint à mourir, sans avoir décidé sur la succession. Il oblige de faire serment d'obéir aux Administrateurs apres sa mort & au Roi qu'ils nommeroient. Le vieux Cardinal, qui étoit Prêtre, songe à se marier. Philippe en écrit à Rome pour s'opposer à la dispense. Intrigues d'Antoine Prieur de Crato. Henri reste toujours indéterminé sur le choix de son successeur. Préparatifs de Philippe pour s'emparer du Royaume de Portugal après la mort de Henri. Le vieux Roi se déclare hautement contre Antoine. Le Pere Henriques Jésuite & son Confesseur le détermine enfin à déclarer Philippe pour son successeur. Ecrits publiez de part & d'autre touchant le droit à la succession. Differens partis à ce sujet. Les Etats s'assemblent. Henri expire sans avoir nommé de successeur. Son caractere. Les cinq Gouverneurs s'assemblent & prennent la qualité de defenseurs du Royaume. Démarches d'Antoine. Il écrit aux Députez des Etats. Testament du feu Roi. Philippe refuse de se soumettre à la décision des Etats. Il fait avancer une armée vers le Portugal. Conditions proposées par les Etats & acceptées par Philippe. Ces conditions sont rejettées par plusieurs. On se prépare à la guerre de part & d'autre. Antoine forme un parti en sa faveur. Il fait assassiner Pina celebre Jurisconsulte. Cette action lui fait un tort considerable, & le parti de Philippe s'en prévaut.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGTIE'ME.

Depuis la page 99, jusqu'à la page 146.

Contenant le Regne de Philippe II. Roi d'Espagne, devenu Roi de Portugal.

An. de J.C. 1580. *PHilippe consulte sur son droit l'Université d'Alcala. Désordre & mésintelligence parmi les Portugais. Sollicitations de Philippe. Les Espagnols se rendent maitres d'Elvas & d'Olivença. Antoine est proclamé dans Santarem défenseur du Royaume, & ensuite Roi. Troubles à ce sujet. Il est proclamé Roi à Lisbonne par le petit peuple. Il est haï des Gouverneurs. Fureur du peuple de Setubal qui prend son parti. Les cinq Gouverneurs sont chassez, & leur autorité est abolie. Antoine arrive à Setubal, & se rend ensuite à Lisbonne. Le Duc de Bragance traite avec Philippe, qui est haï des Portugais. La négociation entre le Roi Catholique & le Duc de Bragance est rompuë. Le Duc d'Albe s'empare de plusieurs villes de Portugal. Sentence des Gouverneurs contre Antoine, qui y est traité de rebelle & d'ennemi de la Patrie. Il est maitre de Lisbonne & y commande avec un pouvoir absolu. Désordre qui y regne. Le Duc d'Albe arrive devant Setubal; arrivée de l'armée navale d'Espagne devant cette place. Elle est prise par les Espagnols. Désespoir d'Antoine. La Ville de Santarem se repent de l'avoir proclamé Roi. Le Duc d'Albe passe le Tage & s'approche de Lisbonne. Siege du Fort S. Julien. Il est*

pris. Le Duc d'Albe met en fuite les troupes d'Antoine, qui est blessé, & abandonné de ses soldats. Lisbonne se rend au Duc d'Albe. Le soldat pille les fauxbourgs. Les Magistrats de la Ville prêtent serment de fidelité au Roi Catholique. Porto se rend. Antoine s'échappe. Philippe arrive à Elvas. Il met à prix la tête d'Antoine. Il devient maitre de tout le Portugal. Les isles Terceres refusent de reconnoitre Philippe pour Roi. Le Roi Catholique rend visite à la Duchesse de Bragance. Le Duc son mari, qui avoit favorisé le parti du Roi Catholique, est confirmé dans la dignité de Connetable du Royaume. Apres la mort du Duc la Duchesse refuse d'épouser Philippe, à cause de son fils. Etats tenus à Tomar. Philippe commence par se faire reconnoitre pour Roi de Portugal. Il fait publier une amnistie qui n'est point générale, & qui renferme des clauses captieuses. Mecontentement des Portugais. Le Roi Catholique fait chercher par tout le Prieur de Crato fugitif. Celui-ci s'embarque, & passe en France pour y solliciter du secours. Ce qui se passe dans les isles Terceres, révoltées contre la domination Espagnole. La France met en mer une flotte, qui aborde à l'isle de saint Michel avec Antoine. Combat entre la flotte Françoise, & la flotte Espagnole. La victoire se déclare pour les Espagnols. Trahison de la plûpart des Officiers de l'armée Françoise. Le Marquis de Sainte Croix fait couper la tête à tous les Officiers François prisonniers, & fait pendre les soldats. Antoine fortifie la Ville d'Angra. Sa mauvaise conduite. La Cour de France se résout de tirer vengeance de la cruauté des Espagnols. Mort du Duc d'Albe. Son portrait. Le Roi Catholique assemble les Etats à Lisbonne, & fait de nouveaux Reglemens.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-UNIE'ME.

Depuis la page 147, jusqu'à la page 198.

Contenant la suite du Regne de Philippe II. Roi d'Espagne & de Portugal.

An. de J.C. 1583. *Pillage de la Ville d'Angra par les Espagnols. Les François capitulent. Le Prince d'Orange est assassiné en Flandre par l'ordre de Philippe. Eloge de ce Prince. Arrivée du Duc de Savoie en Espagne, pour épouser Catherine fille de Philippe. Le Roi Catholique envoye une flotte contre l'Angleterre sous la conduite du Duc de Medina-Sidonia. Lorsqu'on est prêt de combattre, il s'éleve une tempête. La flotte d'Espagne est dispersée. La Reine Elisabeth arme une puissante flotte pour mettre Antoine sur le trône de Portugal. Mauvais succès de cette entreprise. Histoire d'un Sebastien, prétendu Roi de Portugal. Antoine se voyant hors d'esperance de recevoir du secours des Princes Etrangers, prend la résolution de se retirer en France. Sa Mort. Son portrait. Mort de Philippe II. Roi d'Espagne. Son caractere. Affaires des Indes. Conquêtes des Portugais sous la conduite de François Barreto Viceroi. Dom Constantin de Bragance est mis en sa place. Victoire des Portugais sur la flotte du Roi de Cananor. Constantin assiege, & prend la Ville de Deman sur le Roi de Cambaye. Bataille de Deman où Abexim General du Roy de Cambaye est mis en déroute, & son armée taillée en pieces. Conquêtes de l'isle de Balzar par les Portugais. Le Viceroi revient à Goa. Trahison des habitans de l'isle de saint Thomé, qui se livrent au Roi de Bisnaga. Combat naval entre les Portugais, & les Rois de Cananor, & de Calicut. Louis de Melo défait entiere-*

ment les ennemis. Autre combat dans la Ville même de Cananor, où Louis de Melo taille encore en pieces les Malabares. Guerre de l'Abyssinie. L'Empereur des Abyssins emprunte le secours des Portugais contre les Maures, & contre les Turcs, qui sont d'abord vainqueurs, & ensuite vaincus, & contraints de se retirer. Arrivée de cinq vaisseaux dans les Indes, & de deux nouveaux Evêques, pour seconder celui de Goa, qui est créé Métropolitain. Succès des armes des Portugais contre les Malabares en diverses rencontres. Constantin passe dans l'isle de Ceilan, & impose un tribut à Jafanatapan un des Rois de cette isle. Son désintereßement à l'occasion de la dent d'un singe, nommé Hanimant, pour qui ces idolâtres avoient une singuliere veneration. Sobrieté des Portugais. Entreprise formée sur la Ville de Dema par le Roi de Cambaye, & renduë inutile par la prudence de D. Diegue de Norogna. Mort de Norogna. Son portrait. Differents succès des Portugais contre les Barbares. Mort de Cedemecan, Seigneur de Surate. Conquête du Royaume de Ternate par les Portugais. Progrès de la Religion Catholique dans les Indes. D. Constantin est rappellé. D. François Coutigno Comte de Redondo lui succede, & va prendre possession de son nouveau Gouvernement. Il fait la paix avec le Zamorin, ou Roi de Calicut, & donne tous ses soins pour la conservation des conquêtes des Portugais. Raju Roi de l'isle de Ceilan est battu par les Portugais. Difference des Portugais des Indes, & de ceux du Portugal. Mort du Viceroi. Son caractere. Son estime pour le Poëte Camoens, dit l'Homere des Portugais. Dom Juan de Mendoça Gouverneur de Malaca prend après lui les rênes du Gouvernement. Son éloge. Il reçoit des Ambassadeurs du Zamorin, & satisfait à leur demande. Ils sont contens en apparence. Leur maître entreprend la guerre contre les Portugais à la persuasion d'une Maureße. Le Viceroi secoure la forteresse de Cananor assiegée par les Barbares. Victoire des Portugais; & vengeance qu'ils tirent de ces peuples révoltez. Guerre dans l'isle de Ceilan. Suite des affaires des Indes. Mort de Norogna.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-DEUXIE'ME.

Depuis la page 199, jusqu'à la page 251.

Contenant les affaires des Indes sous les Rois Sebastien, Henri & Philippe II.

An. de J. C. 1568.

ON reprend l'histoire de la guerre des Portugais dans les Indes. D. Louis d'Ataide Viceroi. D. Pedre d'Almeida Gouverneur de Deman force le Gouverneur de Surate de lui rendre deux vaisseaux Portugais. Exploits de Vello Pereira. Les Rois de Coles & de Sarcete entreprennent d'enlever aux Portugais la forteresse d'Azarim. Mauvais succès de leur entreprise. Guerre contre le Roi d'Achen. Combat naval. Victoire surprenante des Portugais sous la conduite de Carasco, qui avec un seul vaisseau, qui n'avoit que quarante hommes d'equipage, dissipe ou coule à fond la flotte du Roi d'Achen, composée de plus de cent vaisseaux. Les Portugais prennent & pillent la Ville d'Onor. Guerre dans les Moluques. Le fils du Roi de Ternate, pour venger la mort de son pere assassiné par les ordres de Mesquita, appelle à son secours les Rois des isles voisines. Il fait le siege de la forteresse de Ternate. Au bout de cinq ans les Portugais sont forcés d'abandonner la place. Ligue

du Zamorin contre les Portugais. Les Confederez entreprennent de leur enlever Goa. Leur armée est formidable. Ils attaquent d'abord la forteresse de Benastarim. Le courage des Portugais rend tous les efforts des alliez inutiles. La Reine de Guarcopa tente de chasser les Portugais d'Onor. Siege de Goa. Avantage qu'Idalcan remporte sur les Portugais, qui bien-tôt après vengent cette perte & font un grand carnage des Indiens. Idalcan tente de passer avec toutes ses troupes dans l'isle de Goa. Combat sanglant entre les Portugais & les Indiens qui sont vaincus. Soliman demeure sur la place. Cette victoire coûte aux vaincus quatre cens hommes, & n'en coute que vingt aux vainqueurs. Idalcan après un siege de dix mois prend le parti de se retirer. Siege de Chaul par Nizamaluc. Faretacan commande son armée composée de huit mille chevaux & de vingt mille hommes d'infanterie. Nizamaluc arrive avec le reste de son armée, qui compris celle de Faretacan, monte à trente-quatre mille chevaux, & à cent mille hommes d'infanterie, sans compter trente mille pionniers & quatre mille ouvriers; avec trois cens soixante elephans & quarante pieces de canon. Détail au sujet du siege de Chaul. Exploits des Portugais. Opiniâtreté des assiégeans, qui enfin demandent la paix. Le traité est conclu. Autres entreprises du Zamorin. Sa flotte entre dans le port de Chaul malgré les Portugais. Le Commandant de cette flotte est battu par Leonel de Sousa. Il est aussi repoussé devant Mangalor dont il attaque la Citadelle. Sa flotte est dispersée par D. Diegue de Meneses. Les Portugais ravagent les terres du Zamorin. Le Roi d'Achen est repoussé devant Malaca. Dom Louis d'Ataide revient en Portugal. Le Gouvernement des Indes est partagé en trois départemens. Echebal Grand Mogol descendant de Tamerlan se rend maitre du Royaume de Cambaye. Description de l'Indostan & particularitez à ce sujet. Echebar veut enlever aux Portugais leurs conquétes. Lettre qu'il écrit au Viceroi. Il fait couper la tête au traitre Stimacan, qui lui avoit livré le Royaume de Cambaye. Le Roi d'Achen vient assieger Malaca. Consternation des habitans. Tristan Vaz de Vega combat la flotte ennemie, & la met en fuite. Guerre dans les Moluques. La Reine de Japara forme le dessein d'enlever Malaca aux Portugais. La Ville est assiegée. Les ennemis sont battus & chassez, & une partie de leur flotte est brûlée. Les affaires des Portugais vont mal dans les Moluques. Les Portugais de Ternate sont obligez de rendre leur forteresse & de se retirer dans l'isle d'Amboine, puis dans celle de Tidor. Reproches que leur fait le Roi de Ternate. Victoire que les Portugais remportent sur les Barbares. Adresse de Baretto pour porter ces peuples à la paix. Le Jesuite Monclares abuse de son autorité, & est soupçonné d'avoir empoisonné le Gouverneur de Monomotapa. Caprices de ce Religieux. Exploits des Portugais dans le Royaume d'Angola. Description de ce Royaume. Mœurs des habitans. Guerres civiles dans le Royaume de Congo. Mort du Viceroi D. Louis d'Ataïde. Son éloge. D. Fernand Tellés de Menesés le remplace. La Ville de Mascate est pillée suivant les ordres du Bacha de Moca. Les Portugais se refugient à Bruxel, où ils sont bien reçus. Le Gouverneur d'Ormus donne la chasse au Corsaire qui avoit pillé Mascate, & les Portugais y retournent.

SOMMAIRES DES LIVRES.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-TROISIE'ME.

Depuis la page 252, jusqu'à la page 303.

Concernant la suite du même sujet.

An. de J. C. 1581.

PHilippe II. Roi d'Espagne est reconnu pour legitime Roi de Portugal. Tellez de Menesés le fait aussi reconnoitre dans les Indes. D. François Mascaregnas Comte de Santa Cruz est envoyé Viceroi en sa place. Ses soins pour la sûreté du commerce des Portugais dans les Indes. Prise de plusieurs Villes sur les Corsaires Maures par les Portugais, qui s'en retournent chargés de butin. Précaution du Viceroi pour empêcher le ravage du Mozambique par le Corsaire Alilec. Siege de Daman par les Mogores, ou Mogols, qui en sont repoussés. Dissensions des Portugais. La Ville de Ramalamaje est prise & saccagée. Terreur des Portugais à l'aspect d'une aurore boreale. Délivrance de la Ville d'Ormus réduite à l'extrémité par le Roi de Lara, qui meurt devant la place. Guerre civile entre les deux fils de ce Roi, dont les Portugais profitent. Les soldats de la flotte de Fernand de Mirande se revoltent contre lui, & veulent saccager Deman; il les fait rentrer dans le devoir. Prise de la Ville de Cartelete par les Portugais. Paix proposée entre les Portugais, & le Zamorin, fatigué de leurs ravages. Les conditions sont mal executées, & la guerre recommence. La flotte Portugaise, destinée pour les Indes, est attaquée par quatre galions Anglois au sortir du port de Lisbonne; elle s'en débarasse heureusement, & arrive à Goa. Expedition des Portugais dans le Royaume de Coles. Le Roi de Cambaye s'échape de prison, & déclare la guerre à Ecobart usurpateur, qui le contraint de se retirer. Révolution dans le Royaume d'Idalcan. Rebellion de la Ville de Cochim appaisée par la prudence du Viceroi. Guerre des Portugais dans differentes isles tant de l'Afrique, que de l'Asie. Guerre civile dans les Etats de Nizamaluc, dont les Mogols profitent. Naufrage de Fernand de Mendoce, proche du Cap de Bonne-Esperance. Son industrie pour se sauver. Genereuse résolution d'un jeune-homme pour sauver la vie à son frere. Cruauté de Raju à l'égard de ses parens, de ses sujets, & même des Portugais. Desespoir de Reigam Pandar son cousin, qui s'empoisonne avec toute sa famille. Extrémité où est réduite la Ville de Malaca par differens Rois qui l'assiegent tour à tour. Elle est délivrée par les soins du Viceroi, qui fait aussi prendre la Ville de Jor, place tres-forte. Orgueil de Raju qui veut se faire adorer. Il entreprend le siege de Colombo; mais il est vigoureusement repoussé. Ravages des Portugais dans son Royaume. Générosité d'un Amant pour sa Maitresse. Mort du Viceroi. Son portrait. D. Manuel de Sousa Coutigno lui succede. Naufrage & mort de Paul de Lima. Mort de Manuel de Sousa Coutigno. Election de Matthias d'Albuquerque. Ses heureuses expeditions en Afrique. Cruauté & ravages des Mambas, & des Muzimbas. Ils sont réprimez par les Portugais sous la conduite de Vasconcelos. Succès des armes des Portugais dans les Indes. Mort du tiran Raju. Progrès de la Religion Chrétienne. D. François de Gama Comte de Vidiguear est envoyé pour occuper la place d'Albuquerque. Ses soins à réformer les abus qui s'étoient glissés dans le Gouvernement. Mort de Dom Juan Poroapendar, Roi legitime de toute l'isle de Ceilan. Il laisse en mourant son Royaume au Roi Philippe II. en qualité

de Roi de Portugal. Arrivée de deux vaisseaux Hollandois dans les Indes. Le Viceroi leur fait donner la chasse, & les oblige de se retirer. La plûpart périssent en s'en retournant. D. Louis Cerqueira est envoyé à la Chine en qualité d'Evêque. Progrès du Christianisme dans le Japon. Heureux regne de Taicozama Empereur de cette isle. Son orgueil. Sa mort violente. Engloutissement de plusieurs Villes de son Empire. Succès des armes du Corsaire Cugnal. Le Viceroi entreprend vainement de le reprimer. Il le fait attaquer avec de plus puissantes forces, commandées par André Frutade de Mendoce, qui s'étant joint au Roi de Calicut, assiege ce Corsaire dans une forteresse. Ceremonies des Malabares. Prise, & mort du Corsaire Cugnal. On refuse à Goa la récompense dûë à la victoire de Mendoce. On veut lui déferer le triomphe qu'il refuse modestement. Ayrés de Saldagne est mis en la place du Viceroi François de Gama. Differentes révolutions arrivées dans les Indes sous la Vice-Royauté de François d'Ayres, de Martin Alfonse de Castro, & d'Alexis de Menesés, Archevêque de Goa; de Juan Pereira Frojas, d'André Furtado, de Mendoce, & de Rui Laurent de Tavora, qui gouvernerent successivement les Indes depuis 1601, jusqu'en 1612. Les Portugais bâtissent une Ville dans le Pegou & s'y fortifient sous les ordres de Brito. Grande victoire des Portugais remportée sur le Roi d'Aracan, qui les force cependant par famine d'abandonner l'isle de Sundina. Perfidie du Roi de Chandecan à l'égard de Carvaillo, & des Portugais, qu'il livre au Roi d'Aracan. Retour de Britto à Sirian; après avoir fait à Goa l'hommage de sa nouvelle Ville au Viceroi. Victoire de Britto sur le Roi d'Aracan, dont il prend le fils prisonnier de guerre. Paix concluë entre les Portugais, & le Roi d'Aracan. Sa perfidie à leur égard. Préparatifs pour le siége de Sirian. Propositions de paix faites à Britto, & refusées. Siege de Sirian par le Roi d'Aracan, qui est contraint de le lever avec grande perte. Le feu prend à la Citadelle. Britto en rebâtit une autre. Coutumes des Talapoins de Siam. Progrès de la Religion Chrétienne dans cette contrée. Expedition de Sebastien Gonçalez. Il reprend l'isle de Sundina, & s'en fait reconnoître Roi. Son peu de foi à l'égard du Roi de Bacala. Il épouse la fille d'Anaporam. Il est soupçonné d'avoir fait mourir son beau-pere. Portrait de son frere à qui il veut faire épouser sa belle-mere. Ses victoires sur les Mogols avec le secours du Roi d'Aracan. Sa perfidie à son égard. Ses cruautez, & sa barbarie à l'égard du neveu d'Aracan. Guerre dans les Moluques entre les Anglois, les Hollandois, & les Portugais. Expedition de Mendoce contre les Hollandois, & les habitans du pays. Il va aux Moluques. Toutes ses entreprises échoüent faute de munitions, & il est obligé de se retirer. Prudence des Hollandois. Leurs conquêtes sur les Portugais. Exploits de D. Pedre d'Acugna. Les Hollandois assiegent Malaca, & la réduisent à l'extrémité. L'arrivée du Viceroi leur fait lever le siege. Combat naval entre eux & les Portugais. Ils sont vaincus, & contraints de fuir. Les Hollandois reviennent devant Malaca. Leurs differends combats avec les Portugais. Mort du Viceroi Martin Alfonse de Castro. Dom Alexis de Meneses Archevêque de Goa lui succede. Arrivée de la flotte Portugaise au Mozambique. D. Juan Pereïra Froyas, Comte de la Feira, est nommé Viceroi; sa mort. Mendoce est mis en sa place jusqu'à nouvel ordre. Murmure des principaux Officiers. Laurent de Tavora est envoyé Viceroi. Départ de Mendoce; sa mort; son portrait. Révolte de l'isle de Ceilan; quel en est le sujet. Les Portugais la reprennent entierement à l'exception du Royaume de Candi, qui

fait

fait alliance avec les Hollandois. Brouillerie de Nizamaluc avec les Portugais. Leur accommodement. Combat des vaisseaux Portugais, contre des vaisseaux Anglois. Differens exploits des Portugais. Heresie dans les Indes, étouffée par l'Archevêque de Goa. Prodigieux succès de la Religion Chrétienne dans ces contrées attribué aux Jésuites. Tavora se démet du Gouvernement. Jérôme d'Azevedo le remplace.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-QUATRIE'ME.

Depuis la page 304, jusqu'à la page 350.

Contenant la suite des affaires des Indes.

An. de J. C. 1600. *AFfaires de la Religion à la Chine, & ses progres. Détail des differentes sectes, & des cérémonies pratiquées dans ce grand Empire. Soins des Jésuites pour désabuser le peuple de toutes les extravagantes fables de leurs Bonzes. Persecution contre les Portugais, & contre les Jésuites. Ils sont justifiés de toutes les accusations intentées contre eux. Description de la haute Guinée, & des principaux peuples qui l'habitent. Les differentes Coutumes de ces peuples. Attention de Philippe III. à établir la Religion Chrétienne dans ces contrées. Il y envoye des Jésuites, qui y font d'admirables progrès. Desir du Roi du Bena pour le Baptéme; il en est détourné par les Juifs, & par les Mahometans. Coutumes du Royaume de Bena envers les morts. Baptême conferé au Roi des Boutons par le Pere Bareira. Mœurs des Cumbas. Les Jésuites travaillent avec succès à y établir la Religion Chrétienne. Révolte des Ethiopiens contre leur Empereur à cause de son attachement à la Religion Chrétienne. L'Empereur est vaincu, & tué dans un combat, malgré le secours des Portugais. Guerre civile après sa mort pour la succession au trône. Sasinos tué Jacob & se fait proclamer Empereur. Son attachement à la vraie Religion. Amitié des Ethiopiens pour les Jésuites. Les Portugais traitent humainement les Aymures, peuples de l'Amerique. Traité de paix entre les deux Nations. Soins des Jésuites pour établir la Religion Chrétienne chez la plûpart des Nations de l'Amerique. Ils sont maltraités par les Tapoyas, nation nombreuse. Progrès des armes Portugaises dans l'Amerique. Affaires de l'isle de Ceilan. Comment le Viceroi d'Azevedo gouverne les affaires des Indes. Puissance du Grand Abas Roi de Perse; ses desseins sur les Indes rendus inutiles par la prudence d'Azevedo. Guerre dans l'isle de Ceilan. Affaires d'Afrique. Generosité d'Hazem. Les Portugais sont chassés du Pegou. Siege & prise de la Ville de Sirian par le Roi d'Ova. Philippe Britto est mis à mort. Son portrait. Les Portugais veulent inutilement secourir Sirian. Départ de trois gallions pour la Chine. Ravages des Mogols dans le territoire de Deman. Represailles des Portugais sur quelques vaisseaux Persans. Combat naval des Hollandois, & des Portugais. Conquêtes du Roi d'Ova. Il est vaincu par Christoval Rabelo. Départ, & conquêtes de D. Diegue de Vasconcelos Commandant de la flotte destinée pour la garde des côtes de Malabar. Portrait de Rui Freyre d'Andreade, qui succede à Azevedo au Gouvernement de Chaul. Défaite des Decanois proche de Manora. Intrigues des Portugais contre Hazen Roi de Monbaze. Ce malheureux Prince est assassiné par les ordres de son oncle. Guerre contre Cojenitano. Vexations des Portugais dans l'isle de Ceilan.*

Ligue des Malabares, des Mogols, & de differents autres peuples contre les Portugais, dans le dessein de secouer le joug de leur domination. Négociations du Viceroi pour désunir ces differents peuples. Il réussit en partie par l'habileté de ses Ministres : il trouve moyen d'empêcher l'établissement des Hollandois à Visapour. Guerre avec les Malabares. Les Decanois sont vaincus, & demandent la paix qui leur est accordée. Union de plusieurs Princes contre les Portugais. Le Roi de Calicut assiege la Ville de Granganor. Elle est secouruë, & il est contraint de lever le siege. Le Roi de Paru se détache du Zamorin, & fait sa paix avec les Portugais. Le Roi de Calicut refuse les propositions du Viceroi. Arrivée de la flotte Portugaise à Goa. Hostilités des Portugais. Le Viceroi se résout à attaquer de tous côtés les Anglois, & les Hollandois, qui devenoient de jour en jour plus puissans dans ces mers. Il fait attaquer inutilement quatre vaisseaux Anglois. Il depêche du secours pour l'isle d'Ormus Il fait encore rencontre, en s'en retournant à Goa, des quatre vaisseaux, Anglois qu'il refuse d'attaquer. Mauvaise interpretation de cette conduite. Les Charges deviennent venales à Goa. Dom Sebastien de S. Pierre est nommé à l'Evêché de Cochim. Les Portugais donnent la chasse à des vaisseaux Hollandois. D. Gonçales de Sylva va prendre possession de l'Evêché de Malaca. Combat naval des Portugais contre le Roi d'Achem, qui est mis en fuite, & contraint de demander la paix. Victoire des Hollandois contre les Portugais. Paix avec le Mogol. Délivrance de la Citadelle de Ternate. Secours envoyé à Sebastien Roi de Sundina, commandé par D. François de Meneses le Roux. Grand combat naval, entre les Portugais, & le Roi d'Aracan ligué avec plusieurs autres Rois. Mort de François le Roux. La victoire demeure incertaine; & Sebastien ramene l'armée à Sundina. D'Azevedo s'en retourne avec une partie de la flotte à Goa, malgré les prieres de Sebastien, qui étant dénué de secours, est bien-tôt attaqué & pris par le Roi d'Aracan, qui le fait mourir. Son portrait. Secours de Granganor. Révolution dans l'isle de Ceilan fomentée par l'imposteur Nicapeti. Guerre à ce sujet. Le Roi de Candi attaque aussi les Portugais, & leur enleve plusieurs places. Traité de paix, & d'union entre le Roi de Siam, & le Viceroi. Rui de Melo est déposé à cause de ses brigandages. Traité fait avec l'Empereur du Monomotapa, qui est détrôné, & remis sur le trône par le secours des Portugais; son ingratitude punie. Il reprend neanmoins le dessus, & oblige les Portugais de se retirer. Un Seigneur Cafre est dépouillé de ses terres. Guerre avec le Monomotapa. Trahison de Fonseca à l'égard de Simoens. Guerre civile entre les habitans de Meliapour appaisée par Rui de Sampayo. Trahison d'un Maure à l'égard de Sousa, qui périt avec la plûpart de ceux qui l'accompagnoient. Mauvais traitement de la flotte de Lisbonne destinée pour les Indes. Punition de Mahamet Roi de Soar. Cruelle guerre dans l'isle de Ceilan. Les Portugais reprennent le dessus, apres plusieurs victoires remportées sur l'imposteur Nicapeti. Paix du Roi de Candi avec les Portugais. Punition de plusieurs Officiers rebelles, qui excitoient la division entre les Villes de Chaul, de Bassim, de Trapor & de Tana. Negociations entre la Perse & les Portugais, renduës inutiles par les prétentions de l'un & de l'autre parti. Prise de l'isle d'Ormus par le Persan. Paix avec le Prince de Macassar. Description de l'isle de Madagascar, ou de Saint Laurent. On essaie d'y établir la Religion Chrétienne. D. Juan de Coutigno succede à d'Azevedo en qualité de Viceroi. Mauvais traitement fait à d'Azevedo en arri-

vant à Lisbonne, où il meurt en prison. Son portrait. Ses cruautés. Succès des armes de Coutigno, qui est ensuite battu en diverses rencontres. Il envoye un Ambassadeur au Grand Mogol. Guerre entre cet Empereur & celui de Perse. Lâcheté de Norogna, qui donne de l'argent aux Anglois, pour éviter de les combattre. Il est puni par le Viceroi. Arrivée du Roi de Jorcon à Goa. Il demande inutilement du secours aux Portugais. Guerre des Tartares, & des Chinois. Etat déplorable de la Chine. Succès des Portugais dans l'isle de Ceilan. Le Viceroi fait donner la chasse au Corsaire D. Pedre, qui bat les Portugais. Les Anglois, & les Hollandois augmentent de plus en plus leur puissance dans les Indes. Mort du Viceroi. Ferdinand Albuquerque est nommé en sa place. Mort de Philippe III. Roi d'Espagne, & de Portugal. Etat de l'Espagne sous son regne. Portrait de Henri IV. Roi de France. La maniere d'agir de Philippe III. envers ses voisins, & les Portugais. Comme il fut reçû à Lisbonne quelques années avant de mourir. Son tombeau. Son portrait. Refléxions de l'Auteur. Sa femme & ses enfans. Les Papes & les Empereurs qui regnerent pendant que Philippe occupa le trône d'Espagne.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-CINQUIE'ME.

Depuis la page 351, jusqu'à la page 391.

Contenant la suite du même sujet.

An. de J.C. 1622. *D. François de Gama, est envoyé une seconde fois Viceroi dans les Indes. Les Portugais apprehendent son Gouvernement. Il fait faire le procès à plusieurs coupables. Ses exploits. Succès des armes d'Andreade. Les Anglois & les Hollandois sont battus en plusieurs rencontres par le courage de Botello. Révolte des habitans de Macao, contre Mascaregnas, qui les punit. Soupçons des Chinois effacez. Départ de D. Alfonse de Mendez, & de six Jésuites pour l'Ethiopie, dont il est fait Patriarche. Il en envoye plusieurs d'entre eux jusqu'au Royaume de Tibet. Description de cette Monarchie. Le Roi des Arioles se fait Chrétien. Differents combats des Portugais, qui sont tantôt vainqueurs, & tantôt vaincus. D. François de Gama se démet du Gouvernement en faveur de Louis de Brito, Evéque de Cochim. Hostilités du Roi d'Achem, contre l'avis de son premier Ministre. Represailles des Portugais. Mort du Viceroi. Botello exerce cette Charge à la place de Mascaregnas absent, nommé à la Viceroyauté. Botello va au secours de Malaca, & défait entierement le Roi d'Achem. Son triomphe à ce sujet. Paix avantageuse avec le Roi de Pera. Témoignages d'amitié du Roi de Pam envers les Portugais. Prise de Laçamane premier Ministre, & Gèneral du Roi d'Achem. Il meurt quelques jours après sa captivité. Norogna est nommé Viceroi; il consent que Botello le soit encore quelque tems. Victoire de Botello sur les Hollandois. Ses autres expeditions; sa mort funeste; ses funerailles. Son portrait. Norogna prend en main les rênes du Gouvernement. Les affaires des Portugais dans l'isle de Ceilan vont en déclinant, par la trahison de D. Theodose, Chef des Chrétiens Ceilanois. Secours envoyé à Colombo. Nouvel établissement des Portugais dans la Peninsule de Cambolim. Naufrage d'un vaisseau Portugais proche du cap de Bonne-Esperance. Description du pays où les Portugais relâchent. Pourquoi les vaisseaux Portugais étoient si sujets à faire naufrage. Echec des Portugais dans le Mozam-*

bique. Mort de l'Empereur du Monomotapa. Prise d'un vaisseau Danois, & d'un vaisseau Hollandois. Mort de plusieurs braves Officiers tués en attaquant ces vaisseaux. Les Hollandois se fortifient dans les Indes; & les Portugais s'y affoiblissent tous les jours de plus en plus. Mauvais traitement de Gamboa à l'égard de Chingulia Roi de Monbaze, qui s'en vange cruellement. Discours que ce Roi fait à ses sujets. Il abolit totalement la vraie Religion dans ses Etats. Son exemple est suivi par plusieurs Rois ses voisins. Mauvaise disposition de la Cour d'Espagne envers les Portugais, qui attribuent à cette Cour tous les malheurs dont ils sont affligés. Tentatives pour le recouvrement du Mozambique. Siege de Monbaze, levé avec grande perte du côté des Portugais. Chingulia fait démolir Monbaze, & l'abandonne. Les Portugais le rétablissent. Succès des armes des Hollandois au préjudice des Portugais. Extrémité où est réduit la Ville de Colombo dans l'isle de Ceilan, la seule qui leur restoit dans cette isle. Elle est secourue par Mascaregnas. Ce Viceroi y envoye aussi du secours, qui périt par la tempête. Almeida y rétablit les affaires, & fait plusieurs conquêtes. Le Roi de Candi demande la paix, qui lui est accordée. Ingratitude des Portugais envers Almeida, qui meurt, en s'en retournant à Goa. Nouveau Viceroi pour les Indes. Portrait du Comte de Lignarés. Les Portugais méprisent Pierre Sylva leur Viceroi à cause de sa douceur. François des Martyrs est nommé Archevêque de Goa. Combat des Portugais & des Hollandois. Ravages, & pirateries de Chingulia sur differentes côtes de l'Afrique. Victoire de Borgés remportée sur ce Prince. Les Hollandois sont battus. Divisions à Malaca entre plusieurs Officiers. Le Roi d'Achem veut en profiter. Le Viceroi prévient ses desseins. Mort du Viceroi; ses richesses immenses. Maniere d'agir des Vicerois pour s'enrichir. Antoine Tellez de Silva lui succede. Exploits des Hollandois à la vûe méme de Goa. Tellez veut aller secourir Malaca. L'arrivée d'un nouveau Viceroi l'en détourne. Il prend le chemin de Lisbonne, après avoir remis le baton de Commandement entre les mains de D. Juan de Silva Tello. Affaire du Bresil. Portrait de Philippe IV. La guerre entre les Espagnols & les Hollandois en Flandres. Les Hollandois ont d'abord du dessous; mais la retraite du General Spinola leur facilite les moyens de vaincre à leur tour. Etablissement d'une Compagnie Occidentale par les Etats Generaux. Projet des Hollandois. Willekens s'empare de saint Salvator. Ruse du Hollandois. Lâcheté de D. Diegue de Mendoce. Consternation en Portugal. Philippe tache de consoler les Portugais. Mauvaise disposition des Ministres d'Espagne. Les Portugais arment une nouvelle flotte, & reprennent saint Salvator, où les Hollandois manquoient de tout. La flotte Portugaise s'en retourne en Europe, & essuie une violente tempête en chemin. Mauvais succès des entreprises de Jacques l'Hermite. Nouvelles mesures de la Compagnie Occidentale pour chasser les Portugais & les Espagnols de l'Amerique. Les Portugais y mettent ordre. Hostilités des Anglois dans le Portugal. Prise de la plûpart des flottes Portugaises par les Hollandois. Naufrage d'une grande flotte Portugaise sur les côtes de France. Prudence de la Compagnie Occidentale. Départ de l'Amiral Loneke avec une flotte considerable Ses conquêtes dans le Bresil. Nouvelle flotte des Portugais commandée par Oquendo, pour le recouvrement des places enlevées par les Hollandois dans le Bresil. Combat naval de la flotte Portugaise, contre la flotte Hollandoise. Grand courage de l'Amiral Pater; qui est abandonné des siens. Autre combat naval, où l'Amiral Oquendo est défait.

Nouvelle flotte des Portugais. Difference de la Marine Hollandoise, & de la Portugaise. Nouvelles conquêtes des Hollandois dans le Bresil. Victoire du Comte Maurice de Nassau remportée sur les Portugais & les Espagnols. Il profite de sa Victoire. Conquête des Hollandois en Afrique. Le General Benjola est encore vaincu. Siege de saint Salvator levé. Nouvelle flotte des Portugais pour le Bresil. Secours arrivés au Comte Maurice. Combat naval où les Portugais sont entierement défaits. Leurs affaires ne se rétablissent un peu dans le Bresil, que pour être plus accablés après. Les Portugais du Bresil apprennent l'élevation de D. Juan IV. sur le trône. Le Marquis de Montalvan le fait reconnoître dans cette partie du Bresil qui restoit aux Portugais. Politique du Comte Maurice, qui fait ses efforts pour augmenter ses conquêtes.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-SIXIE'ME,

Contenant le Regne de Philippe IV. & la révolution en faveur du Duc de Bragance, qui est proclamé Roi sous le nom de Jean IV.

An. de J.C. 1640.

L'Auteur remonte jusqu'au regne de Philippe II. pour faire voir tous les sujets de mécontentement qu'avoient les Portugais contre la Cour de Madrid; & ce qui occasionna enfin cette grande révolte, qui délivra le Portugal de la tyrannie des Espagnols. Maniere d'agir de Philippe II. differente de celle de son fils, à qui il laisse en mourant un mémoire touchant la maniere de se conduire envers le Portugal. Philippe III. suit les conseils de son pere, & affoiblit considerablement les Portugais; ce qui occasionne la ruine de leurs affaires dans les Indes, faute d'envoyer du secours. Maxime des Espagnols. Pieges tendus au Duc de Bragance, qui les évite. Le peu de mesures que gardent les Espagnols envers les Portugais, qui s'en plaignent inutilement. Philippe IV. suit les mêmes maximes que son pere, & son ayeul. Nouveaux sujets de plaintes des Portugais peu écoutés. Réfléxions de l'Auteur. Pieges qu'on tend aux Portugais. Portrait du Comte Duc d'Olivarez. Portrait de Soares, & de Vasconcellos, qui sont mis à la tête des affaires de Portugal par le Ministre d'Espagne. Arrivée de la Duchesse de Mantoue en Portugal pour le gouverner. Désespoir des Portugais. Nouveau tribut qu'on leur impose. Sédition dans plusieurs Villes. Le Comte Duc veut en punir les Grands de Portugal. Conseil de Soares. Ferme résolution des Portugais, qui veulent mettre le Duc de Bragance sur le trône. Il refuse cet honneur par prudence. Il va par ordre de la Cour de Madrid visiter les principales places du Royaume, sous prétexte d'une irruption que devoient faire les François dans le Portugal; mais en effet pour le faire tomber dans quelques pieges. Mauvais traitemens faits à ses freres. Nonchalance affectée du Duc. Assemblées secretes des Portugais, qui députent au Duc pour lui offrir la Couronne. Le Duc, apres avoir pris conseil, l'accepte. Intrigues de Pindo pour gagner le peuple de Lisbonne. Le Comte Duc mande le Duc de Bragance. Extrêmités où ce Duc se trouve. Embarras & allarmes des conjurés; ils se rassurent. La conjuration éclate. Mort de Vasconcellos. Il est outragé après sa mort. Inutiles efforts de la Vice-Reine pour appaiser le tumulte. L'Archevêque de Lisbonne prend les rênes du Gouvernement, jusqu'à l'arrivée du Duc de Bragance, qui est reconnu pour Roi dans tout le Royaume, sous le nom

de Jean IV. Il fait ſon entrée à Lisbonne, au bruit & aux acclamations du peuple, qui ne ceſſe de lui ſouhaiter mille proſperités. Réjouiſſance des Portugais. Entrée de la Reine dans Lisbonne. Henri Correa de Silva fait déclarer le Royaume des Algarves en faveur de Jean IV. Le Roi le fait Adminiſtrateur du Patrimoine Royal. Réduction de la plûpart des places fortes du Portugal, & priſe de trois galions appartenans aux Eſpagnols. Generoſité du nouveau Roi envers les priſoniers. Couronnement du Roi. Précautions priſes pour faire reconnoitre le Roi dans les pays conquis dans les Indes par les Portugais. Les Terceres le refuſent, & y ſont enſuite contraints. D. George Maſcaregnas prête le ſerment de fidelité au Roi de la part des Etats du Breſil. Le Roi eſt auſſi reconnu dans les Indes Orientales. Le Viceroi donne tous ſes ſoins aux affaires du Gouvernement, & envoye Maſcaregnas dans l'iſle de Ceilan. Priſe de Malaca par les Hollandois. Aſſemblée des Etats Generaux de Portugal. D. Theodoſe y eſt reconnu pour légitime ſucceſſeur de ſon pere Jean IV. Diſcours de l'Evêque d'Elvas devant les Etats Generaux. Diſcours de François Homen. Decret des Etats Generaux envoyé dans la plûpart des Cours de l'Europe. François de Melo eſt envoyé Ambaſſadeur en France. Son entrée à Paris. Il va à ſaint Germain. Son entretien avec la Reine. Il rend viſite au Cardinal de Richelieu. Diſcours & ſentimens de ce Miniſtre, qui offre aux Ambaſſadeurs tous les ſecours qui dépendent de lui. Départ des Ambaſſadeurs Portugais. Flotte Françoiſe en Portugal ſous la conduite du Marquis de Breſé. D. Antoine d'Almada Ambaſſadeur en Angleterre. Son entrée à Londres. Son entrevûe avec la Reine. Paix conclue entre les deux Nations. Ambaſſade en Danemarck. Prétextes de cette Cour pour ne point donner audience à l'Ambaſſadeur Portugais. Politeſſe du Roi à ſon égard. D. François de Souſa Coutigno prend ſon audience de congé, & ſe tranſporte en Suede. Son entrée ſolemnelle dans Stochkolm. Il harangue la Reine en Latin. Cette Princeſſe lui parle dans la même Langue. Entrevûe de l'Ambaſſadeur de France, & de Coutigno. Traité conclu entre la Suede & le Portugal. Lettre de la Reine Chriſtine au Roi de Portugal. Triſtan de Furtado de Mendoce eſt envoyé en qualité d'Ambaſſadeur vers les Etats Generaux des Provinces Unies. L'Ambaſſadeur demande l'évacuation des places du Breſil. Prétexte des Etats pour le refuſer. Tréve entre les deux Nations. Flottes Hollandoiſe & Françoiſe au ſecours des Portugais contre les Caſtillans. Ces derniers ſont vaincus dans un combat naval. Guerre dans le Breſil, malgré la tréve concluë entre les Portugais & les Hollandois. Excuſes des Hollandois. Ambaſſade à Rome. Attentat & intrigues des Caſtillans contre l'Evêque de Lamego Ambaſſadeur de Portugal. Les François, les Catalans, & les Portugais qui étoient à Rome, l'eſcortent par tout, pour empêcher les Eſpagnols d'attenter à ſa perſonne. Le Pape lui refuſe audience ſous differens prétextes. Violence des Eſpagnols punie par les François & les Catalans. Mémoire de l'Evéque de Lamego préſenté au Pape. Le ſaint Pere y fait peu d'attention. Départ de l'Ambaſſadeur de Portugal. D. François de Lucana neglige par vengeance d'informer Edouard, General de l'Empereur, du changement arrivé en Portugal. Inſtances des Eſpagnols auprès de l'Empereur pour faire arrêter ce Prince. Ingratitude de Mello. L'Empereur réſiſte quelque tems aux propoſitions des Miniſtres Eſpagnols. Il conſent enfin à l'empriſonnement de l'Infant Edouard. Il eſt livré aux Eſpagnols pour de l'argent. Leur cruauté à ſon égard. Ma-

[illegible]se adresse à l'Empereur, qui y fait peu d'attention. Lettre d'[illegible] à l'Empereur. Réponse qu'il reçoit. Ce que dit ce Prince au Commissaire Imperial. Il est enfermé dans la citadelle de Milan, où il essuie mille mauvais traitemens. Sentimens de l'Auteur. Comparaison des Espagnols pour se justifier.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-SEPTIE'ME.

Depuis la page 452, jusqu'à la page 507.

Contenant la suite de la Révolution.

An. de J.C. 1641.

DE quelle maniere la Cour de Castille reçoit la nouvelle du soulevement du Portugal. Adresse du Duc d'Olivares pour annoncer cette nouvelle au Roi Philippe. Philippe ordonne, mais trop tard, de prévenir les suites de cette révolution. Précaution du nouveau Roi pour la sureté de son Royaume. Banissement de tous les mauvais sujets. Le Roi Jean IV. fait fortifier Lisbonne, & fait exercer les paysans dans l'art militaire. Hostilitez des Castillans. Represailles des Portugais. On fortifie le pont d'Olivença. Grand courage d'un Portugais. Zele des habitans d'Elvas pour venger la mort de ce Portugais, & la prise de plusieurs autres. Embuscade tenduë aux Espagnols, qui l'évitent, & qui refusent ensuite le combat que leur presente le Gouverneur d'Elvas. Dégât des troupes du Comte de Monterrei, qui fait de grands préparatifs contre les Portugais. Levée du siege d'Olivença par les Espagnols. Les Espagnols sont battus par Gallo. Cruauté des Espagnols, qui sont repoussés une seconde fois de devant Olivença. D. Juan de Melo est arrêté. Le commandement est ôté au Comte de Monterrei. Martin Alfonse de Melo s'empare de Valverde. Cruauté des Espagnols envers les habitans de la Province de Tra-os-Montes. Represailles des Portugais. Prise du fort de Lamas-de-Moura. Intrigues de l'Archevêque de Bragues contre le Roi. Il gagne plusieurs Conjurez. Il dépêche en Espagne. La conspiration est découverte, & les Auteurs en sont punis. L'Archevêque de Brague meurt en prison. Délivrance du Comte de Castel Melhor. Le Duc de Medina Sidonia se rend à Valence. Alfonse de Melo croit qu'il a quelques mauvais desseins, & se met en état de le recevoir. Le Duc de Medina se retire. Sujet pourquoi il étoit venu. Le Marquis d'Ajamonté est mis à mort pour avoir entré dans la conjuration du Duc de Medina. Les hostilités cessent de part & d'autre à cause du mauvais tems. Ravages de la Guadiana. Les hostilitez recommencent. Prise de la Ville de Codeceira. Prise de la Ville d'Alconcello par François de Melo. Les Portugais sont battus. Differends combats à l'avantage des Portugais. Hostilités des Hollandois dans les Indes, & dans le nouveau monde contre les Portugais, malgré la tréve concluë entre les deux Nations. Plaintes du Roi à ce sujet, ausquelles on fait peu d'attention. Ambassade de Jean IV. en France. Portrait du Cardinal de Richelieu, qui étoit pour lors malade. Punition de Lucana Secretaire d'Etat, & de plusieurs autres. Efforts du Roi Philippe pour recouvrer le Portugal. Il prend conseil des Grands de sa Cour. Lettre ou libelle, que lui écrit un Grand Seigneur pour lui faire connoître ses sentimens. Les Portugais y répondent, & peignent avec des couleurs très-vives les cruautés, que les Espagnols ont commises en tout tems, & contre toutes sortes de peuples, sous prétexte de la Religion. Traité de paix & de commerce conclu entre l'Angleterre & le Portugal. Les Portugais remportent de

grands avantages sur les Castillans dans la campagne suivante. Assemblée des Etats à Lisbonne. Discours de D. Manuel Evéque d'Acugna. Les Etats accordent au Roi tous les secours qu'il exige. Attention de toute l'Europe sur le Portugal. Le Roi assemble une armée. Audience accordée à l'Amiral François, qui va ensuite joindre sa flotte à celle de Portugal. Le Roi accompagné de toute la Noblesse Portugaise va commander l'armée en personne; & donne auparavant tous ses soins pour la sûreté du Portugal. Sa Majesté Portugaise envoye un Ambassadeur en France pour complimenter la Reine Mere, & Louis XIV. sur la mort de Louis XIII. Le Roi d'Espagne rend la liberté à plusieurs Portugais distinguez. Naissance de l'Infant D. Alfonse Henriqués. Réjouissances à ce sujet. Nouvelle de la conversion de l'Empereur du Monomotapa. Arrivée de plusieurs vaisseaux des Indes chargés de riches marchandises. Entrée de l'armée Portugaise dans la Castille. Prise & pillage de Valverde. Siege de Badajos levé. Obidos Commandant de l'armée, est rappellé; & le Generalat est donné à Albuquerque, qui fait des ravages, & s'empare de plusieurs places. Le Roi désaprouve sa conduite, & fait punir les troupes Hollandoises pour avoir profané les Eglises. Reddition de la Ville & du Château d'Alconchel. Prise de Villeneuve del Freno. Les Espagnols tentent inutilement de la secourir. Application de Dom Alvarés d'Abranches à se fortifier dans son Gouvernement de Beira. Piege qu'il tend aux Espagnols. Il fait en vain assieger Albergaria. Ravages des troupes dans l'Estramadoure Espagnole. Abranches fait construire le fort de Valdimula, pour la sureté des laboureurs du pays de Ribacoa. Les Castillans tentent de l'assieger; mais ils sont mis en fuite par Abranches. Tous les mauvais succès des Castillans sont attribués au Comte Duc d'Olivarés. Sa naissance. Son portrait. Ses differentes intrigues avant d'être Ministre. Soupçon du Roi à son égard. Il trouve moyen de rassurer le Roi. Il est enfin disgracié. Il se retire de la Cour. Sa mort. Disgrace de sa femme, & de son fils. Sa sépulture.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-HUITIE'ME.

Depuis la page 508, jusqu'à la page 560.

Contenant la guerre des Portugais contre l'Espagne.

An. de J. C. 1644

HEureux succès de toutes les entreprises des Portugais contre les Castillans. La Ville de Tanger en Afrique reconnoît Jean IV. pour son Roi legitime. Le Roi tente, mais inutilement, de faire enlever la flotte Espagnole revenant des Indes. Arrivée de la flotte du Bresil chargée de sucre. Le Roi envoye nn Ambassadeur au Japon. Comment la puissance Portugaise s'est établie dans l'Asie, dans l'Amerique, & dans l'Afrique. Comparaison des Romains & des Portugais. La plûpart de ces pays éloignés refusent d'obeir aux Espagnols. Les Portugais tâchent de rétablir leur réputation dans toutes ces contrées. Punition du Xeque de Catifa. Conspiration dans la Ville de Tanger découverte, & punie. Utilité que retirent reciproquement la France, & le Portugal de leur union. Jean IV. fait marcher son armée. Entreprise du General Castillan échouée. Prise de la Ville de Montijo, & défaite du secours qu'on y envoyoit. Expeditions avantageuses des Portugais, & deroute du Lieutenant General de la Cavalerie Espagnole. Bataille proche de Campo-Major. Harangue d'Albuquerque à ses troupes. Le désordre se met d'abord dans

dans l'armée des Portugais ; mais l'habileté de leur General leur fait bien-tôt reprendre le dessus. Belle action d'un François. Les Castillans sont entierement défaits. Le Roi récompense le General. Differens succès des armes Portugaises. Malheureuse issue de toutes les entreprises des Castillans. Les François ne sont pas heureux en Catalogne. Plusieurs Seigneurs sont arrêtez par ordre du Roi Jean IV. & aussi-tôt mis en liberté. Assemblée d'une nombreuse armée pour faire diversion en faveur de la France. On travaille à Hambourg à une paix universelle. Les François veulent que les Portugais y soient compris. Continuation de la guerre en Portugal. Le Comte de Castel-Melhor est mis à la tête des troupes Portugaises. Les Espagnols changent aussi de General. Ordres expediés pour la sureté des places maritimes. Succès des Espagnols qui se mettent en campagne avec une armée nombreuse. Rappel de l'Ambassadeur de France. Fermeté de celui de Portugal. Attentat sur la personne de l'Ambassadeur Portugais à Rome par ordre de l'Ambassadeur d'Espagne. Le Pape en tire raison. Le Saint Pere ne veut expedier les Bulles pour les Evêques de Portugal qu'en son nom. L'Ambassadeur revient en Portugal. Les Hollandois & les Portugais continuent de se faire la guerre dans le Bresil. Les premiers y reçoivent un grand échec. Maniere d'agir des Portugais, qui tâchent d'amuser les Hollandois par un feint accommodement, & en rejettant la faute des hostilités tantôt sur l'un, & tantôt sur l'autre. Succès des armes Portugaises. Levée du siege d'Arecisse. Affaires des autres pays soumis aux Portugais. Differens succès de part & d'autre entre les Espagnols & les Portugais. Le Roi tâche de rendre sa cavalerie aussi bonne que la Castillane. Albuquerque est remis à la tête des troupes. Ses entreprises. Bataille de Telena. Mort d'Albuquerque. Continuation de la guerre dans le Bresil. Les Etats Generaux envoyent du secours à la Compagnie Occidentale. Le Roi Jean tâche d'adoucir les choses, & ordonne à ses Commandans du Bresil de faire la paix. Les Portugais different, & font plusieurs conquêtes. Perte d'une flotte Portugaise. Assemblée des Etats à Lisbonne. Levée d'une grande armée. Nouveaux tributs imposez au peuple. Le Roi vouë son Royaume à la Vierge. Réforme de la discipline militaire par Alfonse de Melo General de l'armée. Changement de l'Ingenieur Cosmander. Exploits de Rodrigue de Castro. La Cour de Castille tâche de faire assassiner le Roi Jean. Le complot est découvert, & l'assassin est puni. Attention du Roi au Gouvernement de son Royaume. Le Roi renvoye à Paris le Comte de Vidigueira pour renouveller le traité d'union entre les deux Couronnes. Troubles à la Cour de France qui empêchent Vidigueira d'être écouté. Le Roi de Portugal prend la résolution de se soutenir par lui même. Affaires des Indes, & des autres pays éloignés, où les armes Portugaises prosperent. Léganés General Espagnol entre en Portugal. Le General Portugais tâche de rompre ses mesures, & taille en pieces plusieurs partis. Les ennemis sont repoussés de devant Olivença. Mort de l'Ingenieur Cosmander. Més-intelligence des Officiers Generaux de l'armée Portugaise. Retraite de Vasconcellos. Il est remis à la tête des troupes. Differends exploits des Portugais. Naissance de l'Infant D. Pedre. Réjoüissances à ce sujet. Paix des Hollandois & des Espagnols. Le Cardinal Mazarin propose un traité aux Portugais, qui est refusé. Les Hollandois voyant que les Portugais traînoient l'affaire du Bresil en longueur, y envoyent une armée. Prise du celebre Baretto. Son évasion. Victoire qu'il remporte sur les Hollandois très-superieurs en nombre. Autres exploits des Portugais,

tous au désavantage des Hollandois. Hostilités en Europe. Succès des armes du celebre Duc de Saint Germain, Commandant des Espagnols. Represailles des Portugais. Prise de D. Juan Homen Cardoso. Tamaricut est fait Lieutenant General de la Cavalerie. Ses exploits. Expeditions des Portugais dans d'autres Provinces. La tranquillité, qui avoit regné jusques-là dans la Province d'entre le Minho & le Douro, est troublée par le Vicomte de Villeneuve. Il reçoit ordre de se tenir seulement sur la défensive. Dans la Province de Tra-os-Montes le Commandement des troupes est donné au Comte d'Atouguia. Imprudence de Morlé. Differentes victoires des Portugais dans la Province de Beira, sous les ordres d'Emmanuel & de Castro. Le Roi forme la maison du Prince D. Theodose, & lui donne pour son entretien le revenu du Duché de Bragance. Application de ce jeune Prince aux affaires. Troubles de France. Retour de Niza Ambassadeur en France. Quel en est le sujet. Instances auprès du Pape touchant les Bulles des Evêques. Remontrances de l'Ambassadeur. Intrigues des Espagnols à ce sujet. Etablissement d'une Compagnie Occidentale, à l'exemple des Hollandois. Victoire du General Barretto dans le Bresil. Mort du General Hollandois. Arrivée de Castel Melhor au Bresil. Les Castillans se préparent à entrer en Portugal. Tranquillité politique du Roi. Murmure du peuple. Les Castillans tâchent de les augmenter, en répandant de faux bruits. La France en est allarmée, & veut conclure une ligue avec le Portugal. Le Roi se justifie à la Cour de France avec trop de précipitation, & on cesse de parler de Ligue. Affaires d'Angleterre. Intrigues de Cromwel; son portrait : horrible attentat des Anglois sur leur Roi Charles I. Mort de Cromwel. Charles II. après la mort de son pere est errant avec toute la famille Royale. Milton justifie Cromwel. Insolence du General Blac, qui fait poursuivre le Prince Palatin jusques dans le Tage. L'armée navale des Portugais met ses vaisseaux en fuite. Disgrace de Sigueyra. La flotte Portugaise, sous les ordres de D. George Melo, est battue par la tempête. Prise de la flotte Angloise. Continuation de la guerre en Portugal. Exploits de D. Juan Fialho. Le Roi le récompense. Ravages des Portugais sous differens Capitaines, en represailles des courses que les Castillans avoient faites dans la Province de Beira. Continuation de la guerre du Bresil. Plaintes des Etats Generaux à ce sujet. L'affaire est trainée en longueur par ordre du Roi. Insulte faite à l'Ambassadeur de Portugal. Le Prince d'Orange appaise le tumulte. Fermeté de Coutigno. Le Roi l'envoye en France, & ordonne à Antoine de Sousa de le remplacer.

SOMMAIRE DU LIVRE VINGT-NEUVIE'ME.

Depuis la page 561, jusqu'à la page 605.

Contenant la suite de la guerre des Portugais & des Espagnols.

An. de J.C. 1651. *EPuisement du Portugal. La disette de vivres oblige les Generaux à retirer la Cavalerie de la Province d'Alenteyo. La frontiere demeure par-là exposée aux insultes des ennemis, qui profitent de cet avantage pour faire des courses de ce côté-là. Murmure du peuple contre les Ministres. D. Juan de Costa fait poursuivre les ennemis par André d'Albuquerque, qui s'empare de plusieurs postes avantageux. Le celebre Comte d'Ericeira est blessé dans cette expedition. Son eloge.*

Le Roi ordonne prudemment à ses Generaux de ne plus entreprendre de courses, & de demeurer seulement sur la défensive. Siege de Barcelone. Difficultés d'entretenir une armée dans la Castille, dont les campagnes sont ruinées. Mes-intelligence des Generaux Portugais. Efforts du Roi pour la rompre. Etonnement du peuple de voir qu'on se tenoit sur la défensive. Mauvaise conduite de la France à l'égard de D. Juan. L'Infant D. Theodose se rend dans la Province d'Alenteyo, à l'insçu du Roi. Portrait de ce jeune Prince, qui, quoique fort jeune, a envie de se signaler. Nugnés d'Acugna l'entretient dans ses idées. Son évasion déplaît au Roi, qui lui ordonne de revenir. L'Infant obéït avec peine. Le Roi le fait en apparence Generalissime de ses armées. Il l'éloigne ensuite de toutes les affaires. Murmure du Prince, & du Peuple. Le Roi en agit encore plus mal avec Theodose, qui en est extrêmement chagrin. Guerre du Bresil. Conquêtes de Baretto. Mécontentemens des Etats Generaux, qui veulent déclarer la guerre au Roi. L'affaire est assoupie pour un tems. Non-chalance du Roi. Maladie de Theodose. Le Roi fait Comte de Sourde D. Juan de Costa. La guerre recommence. Heureux succès des Portugais. Ils ont du dessous dans la Province de Beira. Entreprise de Sanche Emmanuel échoüée. Continuation de la guerre en Amerique. Mes-intelligence à Goa. Les Hollandois en profitent. Le Roi envoye un Viceroi dans les Indes. On refuse de lui obéïr, & on le maltraite. Le Roi dissimule pour un tems. Rebellion dans l'isle de Ceilan. Conquêtes des Hollandois. Les Portugais en font aussi de leur côté, & battent les ennemis en plusieurs rencontres. Troubles de France. Retraite du Cardinal Mazarin. Coutigno Ambassadeur de Portugal revient à Lisbonne. Lettre des Evêques de France au Pape en faveur des Evêques Portugais. Le Pape y fait peu d'attention. L'indolence du Roi Jean est également blâmée par la Noblesse, & par le peuple. Raison de sa non chalance. Il ne s'applique qu'à faire rendre la justice exactement. Mort du Prince Theodose dans la dix-neuviéme année de son âge. Son éloge. Consternation des Grands & du Peuple au sujet de cette mort. Fermeté du Roi. Les Etats assemblés reconnoissent pour legitime successeur D. Alfonse Henriqués, Prince jeûne, & d'un mauvais temperament. Le Roi admet la Reine dans le Conseil, en cas qu'il vienne à mourir. Mauvaise santé du Roi, qui est menacé d'hydropisie. Il dissimule sa douleur. Ravage des Castillans dans le Portugal. Represailles des Portugais. Les Espagnols échouent devant Alconchel. Le Duc de Saint Germain fait construire un fort proche de Badajos pour la sûreté des troupeaux. Les Portugais gagnent deux batailles sur la cavalerie ennemie, & leur tuent une partie de leurs Officiers Generaux. Albuquerque est laissé pour mort sur le champ de bataille. Sa guerison. D. Juan Fialho recouvre sa liberté. Guerre dans l'isle de Ceilan au nom de Castro, que les révoltés de Goa avoient fait Viceroi. La guerre se déclare entre l'Angleterre, & les Hollandois. Ceux-ci perdent une bataille. Cela les empêche d'envoyer du secours dans le Bresil, où les Portugais se fortifient de plus en plus. Arrivée d'une flotte Portugaise. Capitulation de la Ville d'Arecisse. Les Hollandois sont entierement chassés du Bresil. La nouvelle en est portée au Roi. Réjoüissance à Lisbonne à ce sujet. Le Roi récompense liberalement les Chefs de cette entreprise. Les Hollandois se dédommagent dans l'isle de Ceilan, de la perte du Bresil. Division des Portugais dans cette isle. Les Hollandois sçavent la mettre à profit. Ils sont cependant battus en plusieurs rencontres. En Portugal le Roi continue de faire demeurer ses troupes dans l'inaction. Remon-

trances à ce sujet. Le Roi se laisse fléchir, & ordonne la continuation des hostilités. Les Portugais obéissent avec succes. Entiere guerison d'Albuquerque. Ses entreprises. Les Castillans s'en vengent. Le Roi Jean rapelle plusieurs Gouverneurs pour leur mauvaise conduite à l'égard du Peuple. Ils sont rétablis. D. Sebastien Cesar de Meneses Grand Inquisiteur est arrété avec son frere D. Diegue, par ordre du Roi. Le sujet de son arrêt. Perfidie d'Andreade récompensée par le Roi, qui le croit sincere. La mort du Roi, qui survient sur ces entrefaites, empêche que cette affaire soit approfondie. La Reine leur rend leur liberté. D. Diegue meurt peu après. Andreade est assassiné. Mort du Pape Innocent X. Election d'Alexandre VII. Ses heureuses dispositions à l'égard du Roi de Portugal. Jean IV. y envoye Coutigno en Ambassade. Ses soins inutiles à la Cour de France. Desseins & excuses frivoles de cette Cour. Réplique du Roi de Portugal. Expeditions des Portugais. Grand échec des Castillans. Cruauté de Soarés blamée de tout le monde. Affaires de l'isle de Ceilan. Le secours pour Colombo perit en partie par l'ignorance des Matelots Portugais. Les affaires des Portugais ne se rétablissent dans cette isle que pour être accablés dans la suite. Succes des Hollandois. La mes-intelligence augmente à Goa. Les Hollandois forment le siege de Colombo. Extrêmité où cette Ville est réduite. Le General Hollandois nommé Huld est tué. Le Gouverneur de Gale lui succede. Il presse le siege de Colombo avec plus de vivacité. Réduction de la place. Perte de l'isle de Ceilan. Maladie du Roi. Secours des Medecins inutile. Sa constance au dernier moment de sa vie. Il meurt enfin entre les bras de la Reine le six de Novembre, âgé de cinquante-deux ans & six mois, après un regne de 16 ans. Son portrait. La Reine est déclarée Regente du Royaume.

SOMMAIRE DU LIVRE TRENTIE'ME.

Contenant le Regne d'Alfonse VI.

An. de J. C. 1656. *Consternation des Portugais à la mort du Roi. Grande confusion dans les affaires par la mes-intelligence des Generaux. D. Alfonse est reconnu pour legitime successeur par les Etats assemblés. Son Couronnement. Jalousie des Grands contre la Regente. Eloge de cette Princesse. Sa tendresse pour les peuples. D. François de Faro Comte d'Odemira est fait Gouverneur du jeune Roi. Qualités de ce Comte. Portrait de P. Antoine de Menesés, Comte de Cantenhede. La Reine mere tâche de dissiper les faux-bruits que répandoient les Espagnols, de l'épuisement, & du mauvais état du Portugal. Elle ordonne une levée de troupes, & fait faire quelques hostilités. Etonnement des Espagnols en apprenant les résolutions de la Reine. L'on est d'avis dans le Conseil de Madrid de donner la paix aux Portugais. D. Louis de Haro s'y oppose, & fait un discours à ce sujet. Le Duc de Medina combat les raisons du Ministre par un autre discours, qui le fait passer pour suspect, comme parent de la Maison de Bragance. Entreprise des Portugais qui ne réussit point. Les Espagnols attribuent à la lâcheté ce qui est un effet de la prudence. Nouvelles levées des Espagnols. Leurs préparatifs. Soins du Comte de Soure, mal récompensés. Attentat contre sa personne. Perquisition à ce sujet. Générosité du Comte de Soure. Officiers nommés à sa recommandation. Le peu d'égard qu'on a pour ses Conseils. On cherche à lui nuire, & on y réüssit. Le Commandement lui est ôté. Son chagrin. Le Comte de Saint*

Laurent est mis en sa place. Depart du Comte de Saint Laurent pour l'armée. Remontrances d'Albuquerque écoutées. Les armées de part & d'autre se mettent en campagne. Force de l'armée Espagnole. Le Duc de Saint Germain entreprend le siege d'Olivença. Emmanuel de Saldagne en est fait Gouverneur. Sa valeur, & son peu d'experience. Résolution du Comte de Saint Laurent. Nombre de ses Soldats. Ses Officiers Generaux. Fautes des Generaux de part & d'autre, & le peu d'experience des Officiers & des Soldats Portugais. Le Comte de Saint Laurent va pour attaquer les ennemis dans leurs retranchemens. Le feu prend à leur camp. Les Portugais perdent inutilement le tems en déliberations. Retraite du Comte de Saint Laurent. Le siege d'Olivença est poussé avec vigueur. Entreprise sur Badajos. Les Portugais sont repoussés. Vaine tentative sur Valence d'Alcantara. Capitulation d'Olivença. La Reine ordonne qu'on la rompe, & mande expressement au Comte de Saint Laurent de secourir cette place, lorsqu'il n'en est plus tems. La Reine console les assiegés. Le General fait arrêter Saldagne Gouverneur de la place avec les principaux Officiers de la garnison. Exil de Saldagne dans les Indes. Abattement des Portugais à la nouvelle de la reddition d'Olivença. Crainte de la Reine Mere. Le Duc de Saint Germain entre triomphant dans Badajos. Siege de Mourano. Desseins du Comte de Saint Laurent. Reddition de Mourano. Le Duc de Saint Germain veut entreprendre le siege de Juremena. Il remet ce siege à un tems plus favorable. Les Portugais tiennent Conseil. Les avis y sont partagés. Leur General entreprend de recouvrer Mourano. Eloge de Vasconcellos. Conseil de guerre à Lisbonne. Avis du Comte de Prado. Celui de Vasconcellos. Rappel du Comte de Saint Laurent, & l'armée est menée dans ses quartiers d'hyver. Remercimens d'Albuquerque. Inutiles remontrances faites à la Reine. Vasconcellos va prendre possession de son nouveau Generalat. Entreprises des Espagnols. Plaintes des Peuples contre Vasconcellos. La Reine lui écrit. Sa Réponse. Siege de Mourao par les Portugais. Action entre eux, & les Castillans. Reddition de Mourao. Le General Espagnol congedie son armée. L'armée Portugaise dans ses quartiers d'hyver. Soin de la Reine pour l'éducation du Roi son fils. Vivacité de ce jeune Prince, qui méprise toutes les prieres & toutes les menaces de ceux qui sont commis à son éducation. Prudence de la Reine à entretenir la paix avec les autres Puissances Etrangeres. Ordre qu'elle donne à ses differens Ambassadeurs. Affaires des Indes. D. Alfonse y est reconnu pour legitime Roi. Succès des Hollandois dans ces contrées. Conseil à Lisbonne. Résolution de la Regente. Avis de Vasconcellos suivi avec empressement. Le Comte de Sabugal combat prudemment ses raisons. On fait peu d'attention à ses conseils. On forme le dessein d'assieger Badajos. Le Duc de Saint Germain penetre son dessein, & en fait avertir le Ministre, qui fait peu d'état de son avertissement; cependant ce sage General se munit contre toutes sortes d'entreprises. Départ de Vasconcellos, qui cache sa marche à l'ennemi. Dégats des Portugais. Vasconcellos fait part de son dessein aux Officiers de son armée, qui tâchent de le dissuader. Ils en écrivent à la Reine, qui tient ferme dans sa premiere résolution. Le siege de Saint Christophle est résolu auparavant. La place est investie. Défaite de la cavalerie Espagnole. Les Portugais livrent un assaut au fort & sont repoussés. Le Duc de Saint Germain sort de Badajos, & défait entierement le Regiment d'Almanda. Levée du siege de Saint Christophle. Avis que reçoit Vasconcellos du mécontentement de la Reine. Il se dépêche d'investir Badajos. Ses premiers succès.

Eloge de plusieurs de ses Officiers Generaux. Enlevement d'un convoi Espagnol. Continuation du siege de Badajos. Inquietude de la Cour de Madrid. Murmure des peuples. Conseil general des Ministres, & des Officiers de guerre. Avis du Duc de Medina-las-Torres. D. Louis de Haro le refute autant qu'il peut, & aime mieux se mettre lui-même à la téte des troupes, pour secourir Badajos, qu'exposer sa fortune en laissant partir le Roi. Rendez-vous des troupes à Merida. Le Duc de Saint Germain va joindre le Ministre, & passe à travers l'armée Portugaise. Vasconcellos le fait poursuivre inutilement. Continuation du siege. Les Portugais remportent plusieurs petits avantages qui ne décident de rien. Les maladies se mettent dans l'armée Portugaise, & fait périr beaucoup de monde. La discorde se met parmi les Officiers Generaux. Combat de plusieurs qui s'entretuent. Sage coutume établie par Albuquerque pour empécher les duels. Nomination de nouveaux Officiers Generaux. Discours de Jacques Magallanes à Vasconcellos. Le General goute ses conseils, & en consequence fait assembler le Conseil de guerre. Ses difficultés. Belle réponse qu'il fait à D. Louis de Meneses. Il dépéche un courier à la Reine. Levée du siege de Badajos. Fausses nouvelles de l'arrivée de l'armée ennemie. Fades loüanges données à D. Louis de Haro. Ce Ministre prend la résolution d'assieger Elvas; & fait part de son dessein au Roi qui l'approuve. Le Duc de Saint Germain tâche en vain de l'en détourner. Description de l'armée Espagnole. La Ville d'Elvas est investie. Mort de plusieurs personnes de marque en Portugal. Vasconcellos est mis aux arrêts par ordre de la Reine.. Albuquerque est mis à la téte des troupes jusqu'à nouvel ordre. Les Espagnols travaillent à leurs lignes de circonvallation. Maladies dans la place, ainsi que dans le camp ennemi. Grande désertion des Espagnols, qui passent du côté des Portugais. Réjoüissance à Madrid, & dans le camp, à l'occasion de la naissance d'un fils du Roi, nommé Ferdinand, qui meurt bien-tôt après. Le Duc d'Aveiro est nommé au Gouvernement d'Alenteyo. Son refus fondé sur des excuses frivoles, pique la Reine, qui dissimule son ressentiment. Le Comte de Cantanhede occupe la place qu'on vouloit lui donner. Son remerciment à la Reine, qui lui fait une exhortation. Son départ pour son Gouvernement. Conference qu'il a avec Albuquerque. Eloge de ce Capitaine. Le nouveau Gouverneur écrit à la Reine pour en obtenir des secours. Conseil de guerre tenu à Lisbonne. Avis du Comte de Soure. La Reine veut le suivre. Remontrances du Conseil. Assemblée d'une armée dans la Province d'Alenteyo. Promesse des habitans d'Elvas, de s'ensevelir plûtôt sous les ruines de la place, que de se rendre.

SOMMAIRE DU LIVRE TRENT'UNIE'ME.

Depuis la page 646, jusqu'à la page 688.

Contenant la suite du Regne d'Alfonse VI. & la continuation de la guerre contre l'Espagne.

An. de J. C. 1658. *Continuation de la guerre dans la Province d'entre Douro & Minho. Desertion des soldats. Conseil de guerre entre les Officiers, qui sont d'avis de faire bâtir quatre petits forts pour arrêter les ravages de l'ennemi. On se résout aussi au siege de Tuy. La Reine défend qu'on le fasse. L'armée Castillane passe le Minho, sur un pont de bateaux. Le Comte de Castelmelhor assemble de tous côtés des*

forces pour leur opposer. Action entre les Castillans & les Portugais. Ceux-ci les repoussent, & sont eux-mêmes vaincus peu de jours après. Le Comte de Castel-melhor abandonne son camp, & mande à la Reine le danger où il est. Le General Espagnol ne profite point de sa victoire. Prise du Chateau de Lamgello. Siege de Monçao. Le Comte de Castel-melhor envoye reconnoitre le camp ennemi : on jette du secours dans la place. Assaut soutenu avec vigueur. Suspension d'armes pour la sépulture des morts de part & d'autre. Les attaques recommencent. Le Gouverneur presse le Comte de Castelmelhor de le secourir promptement. Chagrin de ce Comte. Sa mort. Son éloge. Nuno d'Acugna est mis en sa place jusqu'à nouvel ordre. Conseil de guerre où les avis sont très-partagés: on s'approche le plus qu'il est possible du camp des ennemis. Vigoureuse défense de ceux de Monçao. Le Vicomte de Villeneuve est fait Gouverneur de la Province d'entre le Douro & le Minho. On jette du secours dans Monçao. Une partie est défaite par l'ennemi, & l'autre partie entre dans la place. Joye des assiegez à l'arrivée de ce secours. Tristesse du General Espagnol, qui remporte cependant d'un autre côté un avantage sur les Portugais. Querelle du Capitaine Gonsalve. Mendés contre son Colonel. Celui-ci leve la canne sur lui, & l'autre le tuë sur le champ d'un coup de pistolet. Sa prison. Sa fuite à Rome, où il se fait Prêtre. Son retour dans sa Patrie, où il parvient aux dignitez de l'Eglise. Continuation du siege de Monçao. Perfidie des Castillans. Affaires d'Afrique & des Indes. Brouilleries de plusieurs Officiers. Succès des Hollandois. Perfidie de leur Commandant. Extrémité où est la Ville d'Elvas en Portugal. Conseil de guerre à ce sujet. Avis differens. Celui de D. Diegue de Gomés est approuvé. Les ennemis sont avertis du dessein des Portugais. L'armée Portugaise s'avance vers Elvas. On va reconnoître le camp ennemi. Résolution du Comte de Cantanhede. D. Louis de Haro assemble son Conseil de guerre. L'avis qu'il propose est refuté. Discours du General Portugais à ses troupes. Ordre de Bataille des Portugais. D. Louis de Haro met son armée en bataille avec beaucoup de confusion; & se met ensuite lui-même à l'abri de tout danger. Attaque du camp des Espagnols. Fuite de Dom Louis de Haro. Mort d'André d'Albuquerque. Le Duc de Saint Germain est blessé. Victoire complette des Portugais. Le General Portugais entre triomphant dans Elvas. Attaque de plusieurs forts, où les Portugais sont repoussés. Ces forts se rendent par capitulation. Nombre des morts de part & d'autre. Sépulture d'André d'Albuquerque. Son portrait. Regrets de l'armée. Eloge de Ferdinand de Sylveira. Réjoüissances à Lisbonne. Le Comte de Cantanhede est mandé à la Cour par ordre de la Reine Mere. Consternation de la Ville de Madrid. D. Louis de Haro y est mandé. Plaintes contre lui & contre le Roi. Le Ministre tâche de s'excuser. Le Roi le console. Glorieuse entrée du General Portugais dans Lisbonne. Le Roi le reçoit honorablement. La conduite de Vasconcellos est examinée. Il est déchargé de toutes accusations. Fuite du Comte de Medelim. Demande du Duc de Saint Germain accordée par la Regente. Sanche Emmanuel Gouverneur d'Elvas fait reparer les fortifications de la place. D. Sanche conseille à la Reine de faire démanteler Alconchel sur un faux avis que le Duc de Saint Germain vouloit l'assieger. La Reine lui ordonne au contraire de bien munir cette place. Les courses recommencent. Echec des Portugais par la faute de Pierre de la Lande, qui est fait prisonnier avec Silva. Perfidie de la Lande. Silva est mis en liberté. Sa nouvelle dignité. Le Comte de Saint Lau-

rent est remis à la tête des troupes. Officiers créés. Ingratitude envers le Comte de Cantanhede. Succès des Portugais. On ordonne prudemment aux troupes de se reposer pour la campagne prochaine. Continuation du siege de Monçao dans la Province d'entre Douro & le Minho. Courage des femmes de la Ville. Ordre de la Cour de Madrid au Marquis de Viana, qui refuse d'obéir. Fermeté d'un soldat Portugais. Le Gouverneur de Monçao capitule honorablement. Les troupes sont mises en quartiers d'hyver de part, & d'autre. Ordre de la Regente envoyés à d'Acugna. Le Comte de Mesquitella est envoyé dans la Province de Tra-os-montes. Belle conduite d'Acugna. Epuisement du Royaume de Portugal. Le Comte de Soure est envoyé Ambassadeur en France. Ses instructions. Les vents contraires l'obligent de relâcher à Plimouth, où il apprend la mort de Cromwel. Son fils lui succede, & est peu après déposé par le Parlement, qui s'empare de toute l'autorité. Affaires de France. Le Comte de Soure est aussi instruit de la paix prête à se conclure entre la France & l'Espagne. On propose differens mariages à Louis XIV. afin de déterminer la Cour de Madrid au mariage du Roi de France avec Dona Marie Therese. Difficultés, & craintes du Roi Philippe. Politique de la France qui lui réüssit. Arrivée de l'Ambassadeur de Portugal à Paris incognito. *Son entrevûë avec le Cardinal Mazarin. Réponse de ce Cardinal au Comte de Soure, qui informe la Reine de Portugal de tout ce qui se passe. Le Comte de Soure rend visite au Vicomte de Turenne. Bonne disposition de ce grand Capitaine pour le Portugal. Réponse qu'il fait au Cardinal, qui le consulte sur la paix prête à se conclure avec l'Espagne. Départ des deux Ministres François & Espagnols pour se rendre à Fontarabie. Le Cardinal Mazarin accorde avant de partir plusieurs Officiers François à l'Ambassadeur d'Espagne. Départ du Comte d'Inchiquin Irlandois, qui est pris par les Corsaires, & racheté par la Reine Mere du Roi de Portugal. Son départ pour l'Angleterre, & la nouvelle du rétablissement de Charles II. sur le trône. Entrée publique du Comte de Soure dans Paris. Manifeste applaudi par le peuple, & désaprouvé de la Cour. Plainte à ce sujet faite à la Reine de Portugal, qui approuve la conduite de son Ministre. Politique du Cardinal. Le Comte de Soure se rend sur la frontiere. Description de l'isle des Faisans. Liberté du Duc de Lorraine. Ses intentions à l'égard du Portugal rompuës par la politique du Cardinal. Paix des Pyrenées concluë. Chagrin du Comte de Soure. Propositions du Cardinal rejettées. Ce Ministre envoye neanmoins le Marquis de Choup en Portugal. Le Duc d'Aveiro passe dans le parti des Castillans. Le Ministre François favorise ce changement. On tâche de le faire rentrer dans le devoir. Sa réponse insolente. Arrivée du Marquis de Choup à Lisbonne. Les conditions qu'il propose pour la paix avec l'Espagne sont rejettées avec indignation. Son départ de Lisbonne. Le Comte de la Soure reçoit de nouvelles instructions. Trahison de Dom Ferdinand Tellés Ambaßadeur en Hollande. Son procès lui est fait à Lisbonne. On confisque les biens du Duc d'Aveiro. Le Comte de Mirande est envoyé Ambassadeur en Hollande. Affaires des Indes, & d'Afrique.*

SOMMAIRE

SOMMAIRES DES LIVRES.

SOMMAIRE DU LIVRE TRENTE-DEUXIE'ME.

Depuis la page 689, jusqu'à la page 738.

Contenant la suite de la guerre contre l'Espagne.

An. de J. C. 1658. *GRands préparatifs du Portugal & de l'Espagne pour continuer la guerre avec vigueur. Toute l'année 1660. est employée à ces préparatifs. Retour du Comte de la Soure à Paris avec la Cour. Son entrevüë avec le Cardinal de Retz. Il obtient son audience de congé malgré l'Ambassadeur d'Espagne; le Roi & toute la Cour lui font des presens. Il se rend au Havre avec six cens François, sous la conduite de Schomberg, que la Cour lui avoit accordés. Emeute au Havre contre le Comte de la Soure à l'instigation des Espagnols. Il arrive heureusement à Lisbonne, où les François sont traités avec toutes sortes d'égards. Mauvais succès des negociations de François de Melo Ambassadeur en Angleterre. Il vient enfin à bout de conclure un traité avantageux pour le Portugal. Tout le monde, entre autres la Reine, en est fort satisfait. Affaires d'Angleterre. Rappel du Roi Charles II. Reconnoissance de ce Prince. Mémoires en faveur des Portugais. Paix signée entre le Portugal, & la Hollande après bien des difficultés de la part du Roi d'Angleterre. Le Comte de la Mirande s'en retourne à Lisbonne avec l'Ambassadeur des Hollandois. Le Comte s'en retourne en Hollande. Affaires d'Afrique, & des Indes. Guerre civile entre les Commandans dans les Indes. Ces dissentions sont assoupies. Guerre en Europe. D. Juan d'Autriche est mis à la tête des troupes Castillannes. Portrait de ce Prince. Les Portugais se mettent en état de lui résister. Honneurs rendus à Schomberg. Ses soins pour mettre le Portugal hors d'insulte. Il demande une Enseigne pour son fils dans le Regiment de Mestre de Camp. D. Louis de Meneses Capitaine habile. Premiere démarche de D. Juan d'Autriche. Mort du Comte d'Odemira. Le Comte de Cantanhede est fait Marquis de Marialva. La Reine l'envoye commander en Chef dans la Province d'Alenteyo. Mécontentement du Comte d'Atougia à ce sujet. La Reine croyant l'appaiser, fait l'Infant D. Pedre frere du Roi, Generalissime des troupes, & le Marquis de Marialva son Lieutenant General. Remontrances faites à la Reine qui en ordonne autrement. Generosité du Marquis Marialva. D. Juan d'Autriche commence la campagne par la prise d'Aronches. Les Portugais reconnoissent trop tard l'importance de cette place, qu'ils avoient negligé de fortifier. Conseil de guerre à Lisbonne. On se résout à donner bataille aux Espagnols. Le Comte de Schomberg dispose la marche de l'armée, & se retire ensuite à Elvas. Discours injurieux de quelques Portugais contre sa réputation. De retour à l'armée il ne répond à ces discours que par un silence méprisant. Les deux armées demeurent en presence, pendant toute cette campagne. Heureuses entreprises de Schomberg contre la cavalerie Espagnole, dont le General nommé Dom Pacheco est tué. Chagrin de Dom Juan d'Autriche au sujet de cette mort. Confiance de la Reine pour Schomberg. Jalousie du General de la cavalerie Portugaise, appaisée par les soins du Comte d'Atougia, qui se rend à Lisbonne, & laisse le Commandement de l'armée à Schomberg, qui se fait bien-tôt aimer de l'Officier, & adorer du soldat. Inquietudes de D. Juan d'Autriche. Prise du Château d'Alconchel. Le Gouverneur est puni severement. Guerre d'entre le Minho &*

le Douro. Heureuses expeditions des Portugais. Entreprises des Espagnols. Succès des Portugais sur les Castillans. Retraite précipitée de l'armée Espagnole. Révolte des habitans de Porto appaisée. Entreprises de part & d'autre dans la Province de Beira. Retraite des Castillans de ce côté-là. Ravages des Portugais dans la Castille. François de Melo Ambassadeur à Londres. On propose à Charles second l'Infante Catherine de Portugal en mariage. Les Espagnols s'y opposent de toutes leurs forces. Soins infatigables de Melo au sujet de cette alliance. La Reine pour l'encourager le fait Comte de Pont, & le renvoye à Londres. Son entrevûe secrette avec le Roi. Le Cardinal Mazarin dévoüé aux Espagnols propose sa niece Hortense Mancini. On offre plusieurs autres femmes à Charles second pour l'engager à abandonner l'alliance de Portugal, mais il persiste dans sa résolution. Intrigues du Baron de Batteville, Ambassadeur du Roi Philippe. Ses menaces méprisées. Le Roi Charles après son Couronnement fait part de son dessein au Conseil Privé, qui l'approuve. Charles écrit à la Reine de Portugal. Mémoire de l'Ambassadeur d'Espagne. Mécontentement du Roi Charles à ce sujet. François de Melo répond à ce Mémoire. Assemblée des Etats à Londres, qui approuve le dessein du Roi. Discours du Chancelier du Royaume. Les trois Royaumes suivent l'exemple des Etats. Le Roi d'Angleterre renouvelle l'alliance entre lui, & la France. Mort du Cardinal Mazarin. Son Portrait. Sentimens de Louis XIV. à l'égard du Portugal. Il entre dans les vûës du Roi d'Angleterre. Il déclare peu après la guerre à l'Espagne pour soutenir les droits de la Reine sa femme. Articles du traité conclu avec l'Angleterre, & le Portugal. Arrivée du Comte de Pont à Lisbonne. Sentimens partagés à l'égard du traité nouvellement conclu. Le Comte de Mirande se rend en Hollande en qualité d'Ambassadeur. Intrigues des Anglois pour differer la conclusion de la paix avec cette République. Affaires des Indes. Succès des Hollandois dans ces pays lointains. Le Marquis de Marialva est fait Generalissime des armées, & Province d'Alenteyo. Le Comte d'Atougia est fait General des forces maritimes. Son mécontentement. Il garde le silence, de peur de déplaire à la Reine. Le Comte de la Torre, est fait General de la cavalerie. Mécontentement d'Alfonse de Furtado à ce sujet. Le Comte Schomberg écrit à la Reine pour en obtenir du secours. Réponse de la Reine. Expeditions de Schomberg. Conduite imprudente du Marquis de Marialva, qui se rend sur la frontiere pour donner ordre à tout. D. Juan d'Autriche en fait autant de son côté. Hardiesse du Pere Caldeira Portugais. Bruit que font courir les Espagnols. Nicolas Langres Ingenieur François passe du côté des Espagnols. Dom Juan va à la suite de Marialva. Schomberg fait camper le dernier avantageusement. Dom Juan d'Autriche veut attaquer les Portugais; il en est détourné par les conseils de Dom Louis Poperico Mestre de Camp. Sa retraite. Cruauté des Espagnols à Borba. D. Juan d'Autriche investit Juremena. Son intrépidité. Disposition de son camp. Les Portugais le font reconnoitre. Sainte Colomme Ingenieur François est fait prisonnier. Conseil de guerre des Officiers Portugais. Il méprise les conseils de Schomberg, & des Officiers les plus experimentés. Juremena est attaqué avec beaucoup de vigueur, & défendu de même. Marialva s'approche du camp ennemi. Il veut emporter les retranchemens l'épée à la main, malgré les avis contraires de la plûpart des Officiers. Differens mouvemens pour jetter du secours dans la place. Aucun ne réüssit. Le Marquis de Marialva se retire. Capitulation de Juremena. Succès heureux de D. Juan d'Autriche pen-

durant tout le reſte de la campagne. Arrivée d'un ſecours d'Anglois à Lisbonne. Les Officiers Generaux de l'armée Portugaiſe ſe rendent auſſi dans cette Ville. Le Comte de Meſquitella y meurt en y arrivant. La Reine, dégoutée du Gouvernement pour de juſtes raiſons, prend la réſolution de laiſſer à ſon fils tout le ſoin des affaires. Incapacité de ce Prince. Ses inclinations. Son amitié pour Antoine de Conti Vintimiglia Portugais, & pour toutes ſortes de jeunes gens. Soins de la Reine, & du Comte d'Odemira, pour détourner le Roi de ſes puériles occupations. On lui apprend à monter à cheval. On fait défenſe aux jeunes gens d'approcher de ſa perſonne. Cette conduite l'irrite. Flateries des Favoris. Le Roi recommence ſes jeux ordinaires. On veut lui faire apprendre le métier des armes. Sa maniere de combattre. Inſolence de Jean Conti. Crainte que l'on a de marcher la nuit dans Lisbonne. Caractere different de D. Pedre, qui eſt aimé du peuple. Mauvaiſe intelligence entre lui & le Roi ſon frere, fomentée par les Favoris. Le Roi à l'age de 16 ans refuſe d'obéir à ſon Gouverneur par le conſeil de Conti. Orgueil de ce favori. Caractere de ceux qui approchent d'Alfonſe. La Reine par le conſeil des principaux Miniſtres fait changer le Roi d'appartement, & ne laiſſe approcher de lui que des perſonnes de mérite. Réponſe du Roi au Comte d'Odemira. Tout le monde s'attend à voir bientôt du changement dans le Gouvernement. Le Roi court riſque de ſa vie par ſa temerité. Il donne chaque jour des marques de ſa férocité. Le Conſeil d'Etat s'aſſemble pour lui faire des remontrances qui ne ſervent qu'à l'irriter. Il devient débauché. Il court les nuits dans Lisbonne, où perſonne n'eſt à l'abri de ſes violences. Il mépriſe les conſeils de la Reine. Il quitte l'appartement qu'on lui avoit donné, & s'abandonne à tous les mauvais conſeils de Conti, qu'il comble d'honneurs, & de biens. Genie mediocre de ce Favori. La Reine & le Comte d'Odemira tombent malades de chagrin, de voir que le Roi donnoit tous les jours quelques marques de férocité; le Comte meurt le 15 de Mars 1661, & eſt regretté de tout le monde. Réſolutions de la Reine. Elle fait publier un Manifeſte contre ſes ennemis. Départ de l'Infante Catherine pour l'Angleterre. On forme une maiſon ſéparée de celle du Roi pour l'Infant Dom Pedre, remplie de gens de mérite. Jalouſie du Roi contre la Reine, & contre ſon frere, excitée par les Favoris de ce Prince. La Reine veut ſe retirer dans un Convent. Remontrances du Conſeil d'Etat. Elle ſuſpend ſa réſolution. Puiſſance de Conti. Il eſt arrêté par ordre de la Reine & du Conſeil, avec pluſieurs autres miniſtres des débauches du Roi, & il eſt conduit au Breſil. On aſſemble les Conſeillers d'Etat, les Tribunaux, la Maiſon de Ville, la Chambre des vingt-quatre, les Grands & les Gentilshommes de Lisbonne. L'aſſemblée tâche de diſpoſer le Roi à recevoir favorablement la nouvelle de ce qui venoit d'arriver à ſes Favoris. Il en eſt irrité au dernier point. Conference qu'il a avec pluſieurs autres Favoris, qui tous lui perſuadent de ſe venger. Ce Prince diſſimule ſon chagrin, juſqu'à ce qu'il ait une occaſion favorable de le faire éclater. Il va à Alcantara. Crainte de la Cour. Sa politique à l'égard de la Reine. Il aſſemble ceux en qui il a confiance, & dépêche des couriers de tous côtés pour annoncer à ſes peuples que dorénavant il veut gouverner par lui-même. La Reine inſtruite de toutes ces intrigues, aſſemble ſon Conſeil, & écrit au Roi. Alfonſe y répond, & écrit auſſi à ſon frere. Le Roi veut créer ſix Conſeillers d'Etat. Remontrances à ce ſujet. Il n'y fait aucune attention, non plus qu'aux conſeils de D. Pedre. Le Secretaire d'Etat parle au Roi

avec fermeté. Tout le monde y applaudit. Crainte des Favoris. La Reine se demet du Gouvernement dans une assemblée de tous les Ordres à Lisbonne, & pense à executer son dessein. Le Roi remet les Sceaux entre les mains du Secretaire d'Etat. Tous les Courtisans s'empressent à lui faire leur Cour. Portrait de ces sortes de personnes. Les Comtes de Castel-Melhor, d'Atougia, & Sebastien de Meneses s'emparent de toute l'autorité, sous ce Prince foible, & incapable de regner.

SOMMAIRE DU LIVRE TRENTE-TROISIE'ME.

Depuis la page 739, jusqu'à la fin.

Contenant ce qui se passa alors à la Cour de Portugal sous le Roi Alfonse, & la déposition de ce Prince, auquel D. Pedre son frere succede.

An. de J.C. 1663. *LE Roi nomme pour General des troupes de la Province d'Alenteyo D. Sanche Emmanuel, Comte de Villaflor. Préparatifs de D. Juan d'Autriche, qui se met en campagne à la tête de dix-huit mille hommes, avec un beau train d'artillerie, & toutes sortes de munitions de guerre & de bouche. La Ville d'Evora est investie. Division dans la place. Le Comte de Villaflor se met en marche pour la secourir. Il apprend en chemin que les Espagnols sont maîtres de la Ville, par la lâcheté de Mirande Gouverneur de la place. Conseil de guerre à ce sujet, où les avis sont partagez. L'armée se rend à Landroal. D. Juan d'Autriche profite de sa victoire. Murmure du peuple de Lisbonne contre le Gouvernement. Villaflor reçoit ordre de combattre incessamment l'ennemi. Il va le chercher. D. Juan d'Autriche dont l'armée étoit renforcée chaque jour, tente le passage de la Degebe, & est repoussé. Les Espagnols se retirent, & les Portugais les suivent. Habileté de Schomberg dans les campemens. D. Juan d'Autriche reprend le chemin de Badajos, & laisse dans Evora, pour y commander le Comte de Sertirana Italien, avec une garnison de trois mille hommes de pied & de huit cens chevaux. Rebellion d'Evora punie. L'armée Portugaise marche contre le General Espagnol. Faute considerable du General des Portugais. Victoire de ces derniers sur les Castillans, qui sont taillés en pieces proche d'Ameyxial. Réjoüissances à Lisbonne à ce sujet. Action pieuse du Roi. Recouvrement d'Evora. Accident arrivé à Aronches. Le General Portugais tente, mais inutilement, d'en profiter. D. Juan d'Autriche est repoussé de devant Elvas. Il se rend à Madrid, & laisse l'armée sous les ordres du Duc de Saint Germain. Basse jalousie de Gil-vas-Lobo, qui empêche Schomberg d'executer une entreprise importante. Mauvaise conduite du Roi. Intrigues des Courtisans à la Cour. Toutes les Charges ne sont remplies que par des hommes de peu de mérite, ou amis, ou parens des Favoris. Exil de la plûpart de ceux qui suivent le parti de la Reine. Cette Princesse n'est point épargnée dans les mauvais discours des Courtisans. Mauvaises manieres du Roi à son égard, & à l'égard de D. Pedre, qu'on tâche de broüiller avec la Reine. Le Roi fait bonne-mine à son frere en apparence. On eloigne de ce Prince tous les Officiers de merite, que la Reine lui avoit donnés. Mépris du Roi pour sa mere. Il souffre qu'on parle contre l'honneur de cette Princesse. On ose même lui faire outrage jusque dans son appartement. L'Infant se retire à Salvaterre par politique. Conduite du Roi à l'égard de la Reine Mere. Cette Princesse va se*

rendre dans le Convent qu'elle avoit choisi pour sa retraite, escortée du Roi, de l'Infant D. Pedre, de tous les Seigneurs, & Dames de la Cour, & d'un concours presque innombrable de peuple. Gayeté indecente du Roi, en s'en retournant du Convent à Lisbonne. Jugement qu'en portent les honnêtes-gens. Débauches infames du Roi. Son extravagance. Ambition de Castel Melhor. Le Roi écrit aux deux Conti dans le Bresil. Ils sont reçus dans Lisbonne avec autant de magnificence que des Ambassadeurs. Ils sont peu après exilés par les intrigues de Castel Melhor. Ce Favori fait entendre au Roi qu'on en veut à sa vie. Informations à ce sujet. Les accusés sont renvoyés absous. Puissance du Comte de Castel-Melhor qui est plus Roi que le Roi même. Son frere Simon de Vasconcellos s'empare également de l'esprit de l'Infant. On éxile tous les gens de la suite de ce Prince. Tous sont ensuite rappellés à l'exception du Comte d'Ericeira, dont le Favori redoute la vertu. D. Juan d'Autriche revient sur la frontiere. Le Commandement de l'armée d'Alenteyo est ôté à Villaflor, pour en revêtir le Marquis de Marialva. Juste indignation de Schomberg appaisée par D. Juan de Silva. Marialva va joindre l'armée. Conseil de guerre où les sentimens sont partagés. On forme un plan qu'on envoye au Roi. Ce Prince l'approuve, & en ordonne au plutôt l'execution. On se résout à assieger Valence d'Alcantara. Description de cette Ville. La place est investie. Les Espagnols se présentent à diverses fois pour la secourir. Ils se retirent, sans oser rien entreprendre. On donne l'assaut à la Ville. Les assiegeans sont repoussés. Dom Juan d'Ayala Mexia, Gouverneur de la Ville, n'esperant plus de secours, rend la place aux Portugais. Les Espagnols démantelent plusieurs de leurs places par le conseil du Comte de Marcin, François de Nation. Mécontentement de Schomberg, qui veut s'en retourner en France. Il est retenu par D. Louis de Meneses son ami. On forme contre lui plusieurs accusations. Il se justifie. La guerre se fait avec peu de chaleur dans les Provinces d'entre le Minho, & le Douro, & de Tra os-Montes. Dans celle de Beira. D. Alfonse Furtado de Mendoce, qui commandoit à la place de Jacques Magalhaës pour lors malade, s'oppose aux entreprises du Duc d'Ossuna, qui fait construire le fort d'Aldea. Jacques Magalhaes recouvre sa santé, & répare le pont du Ribacoa, que le General Espagnol avoit fait rompre. Il tente en vain de le rompre une seconde fois. Le Duc d'Ossuna assiege la Ville de Castel Rodrigo. Magalhaes va au secours des assiegés, & bat les Espagnols. Il envoye son fils en porter la nouvelle au Roi. Ses autres expeditions. Rapel du Comte de Soure exilé dans le Royaume des Algarves. Il meurt en arrivant à Lisbonne. Son éloge. Ses enfans. Regret de l'Infant D. Pedre. Le Roi fait bâtir une Eglise dédiée à Nôtre-Dame de Pieté, en reconnoissance de la bataille de Canal. Alfonse pose la premiere pierre. Inscriptions sur cette pierre. Le Marquis de la Sande Ambassadeur en France pour y traiter du mariage du Roi de Portugal. Inclination du Vicomte de Turenne pour la Nation Portugaise. Intrigues des Castillans à la Cour de France. Madame de Nemours refuse sa fille pour Alfonse. La Sande veut le mander au Roi. Le Vicomte de Turenne l'en empêche, & lui propose Mademoiselle, fille de Gaston Duc d'Orleans. On s'arrête peu sur cette Princesse. Mademoiselle d'Elbeuf est mise sur les rangs. Le Roi Louis XIV. ordonne à Monsieur de Turenne d'en traiter avec le Marquis de la Sande. Le Vicomte de Turenne propose en même-tems Mademoiselle de Bouillon sa niece pour l'Infant D. Pedre. Les conditions de ces deux mariages sont arrêtées, & l'Ambassadeur en informe le Roi son Maître. La Cour de Lisbonne desaprouve tout ce qu'a fait son

Ministre, & lui ordonne de renoüer la negociation touchant Mademoiselle de Nemours. On promet au Vicomte de Turenne la conclusion du mariage de sa niece avec l'Infant D. Pedre, s'il peut faire ensorte qu'on accorde Mademoiselle de Nemours pour le Roi. Le Vicomte s'y employe de tout son pouvoir. Sur ces entrefaites l'Empereur demande du secours au Roi de France contre le Turc. Louis XIV. lui en accorde, à condition que l'Espagne secourra aussi l'Empereur de ses troupes d'Italie, destinées contre le Portugal. Mort de Madame de Nemours. L'Ambassadeur conçoit plus d'esperance de venir à bout de ses desseins. Il gagne le Duc de Vendôme, oncle, & tuteur de Mademoiselle de Nemours, qui consent à tout, à condition que Mademoiselle d'Aumale épousera l'Infant D. Pedre. Cette condition embarasse l'Ambassadeur par rapport à Monsieur de Turenne. On tâche, mais inutilement, de s'accommoder. Le Duc de Savoye fait demander Mademoiselle de Nemours : elle paroît avoir du penchant pour ce Prince. On propose Mademoiselle d'Aumale pour le Roi de Portugal. L'Ambassadeur en écrit à son Maître. Il presse ensuite Louis XIV. d'envoyer du secours en Portugal. Les circonstances du tems le font écouter favorablement. Mécontentement du Roi de France par rapport à l'Empereur, & à l'Espagne. On se prépare à la guerre de Flandre. Mademoiselle de Nemours refuse d'aller en Portugal. Le Comte de Sande s'en retourne à Londres. Le Pape veut que les Ambassadeurs de Portugal soient reçûs avec autant d'honneur que les autres. Un secours d'Anglois arrive à Lisbonne. Continuation de la guerre. Entreprise d'Alexandre Farnese, General de la Cavalerie Etrangere en Espagne, sur Valence. Il est contraint de se retirer. La Cour rend justice au Comte de Schomberg. Le Commandement de l'armée Espagnole est ôté à D. Juan d'Autriche, pour le donner à D. Louis de Benavide, Marquis de Caracere. Desseins vagues de ce General. On équippe une flotte à Cadix. Caracene entre en campagne. Il n'obmet rien de tout ce qui peut contribuer à faire réussir son plan. Il est obligé d'en changer. Il fait investir la Ville de Villaviciosa. Marialva marche au secours des assiegés. Bataille de Montes-Claros, où les Espagnols sont défaits. Marialva en informe le Roi, qui en rend graces à Dieu. Cette victoire est la sixiéme des Portugais sur les Espagnols. Conseil de guerre. Les troupes sont mises en quartiers, pour les faire reposer. Caracene ralie ses troupes, & écrit sa défaite à la Cour. Maniere dont le Roi d'Espagne reçoit cette nouvelle. Déchaînement de la Cour contre le Ministre, & contre Caracene. Le Marquis de Marialva se rend à Lisbonne. Le Comte de Schomberg aide aux autres Provinces à triompher des Castillans. Schomberg est fait Gouverneur General de la Province d'Alenteyo. Ses heureux succès dans l'Andalousie. La flotte de Cadix met à la voile sous les ordres du Duc d'Aveiro Portugais. Il fait plusieurs entreprises de peu de succès. Schomberg entreprend de rétablir les fortifications d'Aronches. Le Roi le fait Comte de Mertola. Il se rend à Lisbonne, & laisse en son absence le Commandement à Denis de Melo. Ses entreprises. Les Portugais font des courses jusqu'aux portes de Badajos. Ils sont saisis d'une terreur panique à la vûe du Prince de Parme. Punition de ces lâches. Succès des armes Portugaises dans la Galice sous les ordres du Comte de Prado. Les Espagnols ont quelques succès dans la Province de Tra-os-Montes. Il n'en est pas de même dans la Province de Beira. Affaires des Indes. Mort du Viceroi d'Acugna. Son éloge. D. Louis de Melo de Castro lui succede avec D. Louis de la Mirande, Henriqués, & D. Manuel Cortereal de Sampayo. Indisposition du Roi contre l'Infant

D. Pedre, qui refuse d'épouser Mademoiselle de Bouillon. Le Roi tache par toutes sortes de voyes de le faire consentir à ce mariage. Ni les prieres, ni les menaces ne peuvent l'ébranler. Le Vicomte de Turenne en est mortifié, parce que ce refus détruit toutes ses esperances. Le Roi lui écrit à ce sujet. Le Vicomte attribue ce refus aux intrigues des Anglois, & en partie à l'Ambassadeur de Portugal. Réponse de l'Ambassadeur. Mort de Philippe IV. Roi d'Espagne âgé de soixante ans, cinq mois & neuf jours, après un regne de quarante-quatre ans sur l'Espagne, & de dix-neuf sur le Portugal. Portrait de ce Prince. Ses femmes, & ses enfans. Dona Marie-Anne d'Autriche sa seconde femme est nommée Regente du Royaume durant la minorité de Charles Premier son fils. Maladie de la Reine de Portugal. Elle écrit à ses deux fils. Differens effets que produisent ses lettres sur l'esprit du Roi, & de l'Infant D. Pedre. Alfonse raille son frere sur sa douleur, & l'empêche de partir sur le champ pour se rendre auprès de la Reine. Le Marquis de Govea Majordome porte des lettres à cette Princesse de la part du Roi & de l'Infant. Empressement de la Reine pour voir ses enfans. Alfonse va la trouver deux jours après accompagné de l'Infant & de plusieurs Seigneurs de la Cour. Le Comte de Santa-Cruz l'introduit dans l'appartement de la Reine, qui étoit prête d'expirer. Cette Princesse ayant perdu l'usage de la parole, fixe ses regards sur ses enfans. Alfonse & D. Pedre lui baisent la main, & se retirent ensuite; celui-ci baigné de larmes, & l'autre à peine triste. La Reine expire trois heures après. Sa sépulture. Son éloge. L'Infant D. Pedre supporte avec impatience les injures des Favoris. Il promet hautement de s'en venger. Les Favoris tâchent de le broüiller de plus en plus avec le Roi, & forment contre lui diverses accusations. On éloigne de ce Prince tous ceux qui lui sont fideles. On épie ses démarches. Il demande au Roi l'augmentation de sa maison, & l'obtient. Sa fermeté à refuser les Officiers que lui présente Castel-Melhor. Le Marquis de la Sande termine heureusement, malgré tous les obstacles, le mariage de Mademoiselle d'Aumale avec le Roi Alfonse. Arrivée de cette Princesse à Lisbonne sur la flotte du Marquis de Ruvigny. L'Infant choisit cette occasion pour demander les Gentilshommes qu'on lui avoit refusés. Réponse insolente du Comte de Castel-Melhor. L'Infant le demande lui-même au Roi, qui ne lui rend point de réponse positive. L'Infant lui demande la permission de se retirer de la Cour. Le Roi la lui accorde. Il differe son départ jusqu'à ce que la Reine eut fait son entrée publique. Le Roi l'en raille. L'Infant se plaint hautement de la conduite du Favori. Insolence de Simon Vasconcellos son frere. Moderation de l'Infant. Simon le quitte brusquement, ce qui irrite D. Pedre. Le Comte de Castel-Melhor tâche, mais en vain de l'adoucir. Réponse de ce Prince. Le Favori en est piqué, & prend la résolution de se venger. Ses inquietudes. D. Pedre se retire de la Cour avec un grand nombre de Seigneurs. Les Castillans conçoivent de l'esperance de cette retraite, & font courir des bruits, qui ne servent qu'à augmenter les inquietudes de Castel-Melhor. Il tâche de faire revenir l'Infant. Murmure du peuple. Maladie de la Reine. L'Infant vient tous les jours la visiter. Cette Princesse le prie de rester à Lisbonne pendant sa maladie. Il y consent. Il reçoit la permission de choisir des Gentilshommes. Son choix déplaît aux Favoris, qui y consentent néanmoins de peur de mécontenter ce Prince. Emportemens du Roi à l'égard de l'Infant. Ce Prince veut s'éloigner de la Cour. Prétexte dont il se sert. Les Favoris l'interpretent mal. On ôte à l'Infant les seuls amis qui lui res-

toient. La Reine n'est pas mieux traitée. Murmure du peuple. On parle de marier l'Infant. Ce Prince écrit au Roi touchant ses intentions. Troubles à la Cour à l'occasion d'un Officier de la Reine tué, & de la més-intelligence du Comte de Santa-Cruz, & de D. Pedre d'Almeyda d'Amaral. Cette Princesse demande justice. Le Secretaire lui conseille de s'adresser à Castel-Melhor. La Reine lui refuse, parce qu'elle a sujet d'être mécontente du Favori; elle se plaint de la maniere indigne dont on la traite. Insolence extrême du Secretaire. Le Roi, qui en est instruit, y fait peu d'attention. La Reine refuse d'assister à la course des taureaux. Le Roi exile le Secretaire. Conduite indecente du Comte de Castel-Melhor. Prudence de l'Infant, qui écrit au Roi en l'absence du Comte. Le Roi remet la lettre à son Favori. On assemble le Conseil d'Etat, & on y lit la lettre du Prince. Embarras de ceux qui composent l'assemblée. Le Favori forme le dessein de se retirer de la Cour. Il change ensuite de résolution. Il tâche de se racommoder avec l'Infant. Réponse de ce Prince, qui demande l'éloignement de Castel-Melhor. Le Favori s'efforce inutilement par ses conseils de le perdre. Consternation à Lisbonne. L'Infant assemble tous les Tribunaux de la Ville, & tous conviennent que le Favori merite d'être puni. Lettre du Roi à l'Infant. Contenu de cette lettre. Réponse de Dom Pedre. Assemblée de tous les Ordres de la Ville, pour examiner l'accusation intentée contre Castel-Melhor. Les Juges sont corrompus, & renvoyent le Comte absous. Sentimens de plusieurs personnes de marque touchant Castel-Melhor. Le Roi se déclare pour le premier avis. Mauvaise conduite du Roi à l'égard de l'Infant. Celui-ci lui écrit, & se prépare à quitter Lisbonne. Le Roi lui fait réponse au bout de deux jours, en des termes si remplis d'amitié, que l'Infant est plus qu'auparavant persuadé de la mauvaise volonté du Roi à son égard. Politique de l'Infant. La Reine le fait consentir à differer son départ. Le Comte de Castel-Melhor se retire de la Cour. Continuation des duretés du Roi par rapport à l'Infant. La Reine tâche d'en prévenir les suites fâcheuses. Le Roi se livre à d'autres Favoris. Comparaison de ceux-ci avec le Comte de Castel-Melhor. D. Pedre après bien des prieres se résout à aller au Palais. Mécontentement de la Reine au sujet du rappel de Macedo, qui reparoît publiquement, armé, & escorté. Emeute dans Lisbonne, au sujet d'un bruit que Macedo fait courir, & que le peuple interprete autrement. Le peuple court au Palais, & y conduit l'Infant D. Pedre. Fureur du Roi. Moderation de l'Infant. La Reine fait ses efforts pour adoucir les mutins. Le Roi demande Macedo, qu'il croit mort; on le lui amene en vie. Le peuple veut le tuer. Le peuple crie vive le Roi, sur une fausse apparence de réconciliation. Imbecillité de ce Prince. Grandeur d'ame, & modestie de D. Pedre, qui couche cette nuit dans le Palais. Retraite de Macedo, & d'Antunes Favoris du Roi. L'Infant s'abstient d'aller au Palais. Mauvais état des affaires sous le regne d'Alfonse. On veut que l'Infant prenne les rênes du Gouvernement en qualité de Regent. Le Roi en est irrité au dernier point. Il maltraite la Reine. Il forme un dessein, qu'il n'a pas le tems d'executer. Il refuse l'assemblée des Etats. La Reine fait éclater son mécontentement, & se retire dans un Convent. Elle écrit au Roi. Le Roi veut la forcer dans son azile. Il en est empêché par l'Infant D. Pedre. Conference de ce Prince avec la Reine, qui écrit aux Chanoines de Lisbonne. Leur réponse. La Reine informe la France de tout ce qui se passe. Imprudence, & imbecillité du Roi. Brusquerie du Marquis de Cascaës. Assemblée de tous les Tribunaux à Lisbonne. L'Infant est declaré Regent. Le

Roi

Roi est arrêté. Ce Prince n'y paroit nullement sensible. Toutes les dépêches se font au nom du Regent, qui refuse le titre de Roi par modestie. Convocation des Etats Generaux du Royaume, où D. Pedre est déclaré Prince Regent. On travaille à faire la paix avec l'Espagne. L'Envoyé de France y apporte des difficultés, qui sont surmontées dans la suite. La paix est enfin concluë par l'entremise des Seigneurs prisonniers, de l'un & de l'autre parti, & les articles sont dressés à l'avantage des deux Nations. Le Roi d'Espagne ôte les armes de Portugal de son Ecusson. Moderation de D. Pedre. Les Prélats du Royaume de Portugal dans une assemblée publique déclarent le mariage de la Reine, & d'Alfonse nul & invalide, à cause de l'impuissance du Roi. Cette Princesse se prépare à s'en retourner en France. Les trois Etats la conjurent de rester en Portugal. Elle y consent, & moyennant une dispense de Rome, elle épouse l'Infant D. Pedre. Modestie de ce Prince. Le mariage est confirmé par une Bulle du Pape Clement IX. L'abondance & la tranquillité regnent dans le Royaume. Ambassade à la Cour de Rome. Mort de Clement IX. Clement X. lui succede, & satisfait D. Pedre touchant les Bulles des Evêques. D. Alfonse est conduit aux Terceres, comme il l'avoit demandé. Soins du Regent pour le bonheur des Portugais. Ambassadeur Portugais à la Cour de Madrid. Ambassadeur Castillan à Lisbonne. Conspiration contre la Maison Royale: on en accuse les Espagnols; plusieurs complices sont punis. La Reine Regente d'Espagne satisfait Dom Pedre sur ce sujet, & sur l'insulte que reçoit l'Ambassadeur Portugais à Madrid. On ordonne une levée de quinze mille hommes pour la garde du Prince. Une partie de ces troupes est congediée. Les Portugais, & les Espagnols se satisfont réciproquement sur certains points. Mort de D. Alfonse. D. Pedre est déclaré Roi. Mort de la Reine sa femme, qui ne lui laisse qu'une fille, qui meurt sans être mariée, quoique plusieurs Princes la recherchent en mariage. Le Roi épouse la fille du Palatin du Rhin. Les enfans qu'il a de cette Princesse. Enfans naturels de Dom Pedre. La guerre recommence à la mort de Charles II. Roi d'Espagne. D. Pedre se ligue avec la France & l'Espagne, contre la Maison d'Autriche. Il rompt cette alliance, pour entrer dans celle de l'Empereur Leopold contre la France. Ses progrès en Espagne. Mort du Roi D. Pedre. Son Portrait. Son fils Jean lui succede, & regne presentement sur le Portugal. Ambassades de toutes les Cours de l'Europe vers ce Prince. Continuation de la guerre contre la France, & l'Espagne. Victoire du Maréchal de Barwick. Mariage de D. Juan avec la Princesse Marie-Anne-Josephe-Antoine, Archiduchesse d'Autriche, seconde fille de l'Empereur Leopold. Paix d'Utrecht. Le Roi de Portugal envoye du secours aux Venitiens contre le Turc. Le Roi ne s'occupe qu'à l'embellissement, & à la gloire de son Royaume. Il fonde plusieurs Academies des sciences & des beaux arts. Sa fermeté contre la Cour de Rome. Portrait de ce Prince. Eloge de la Nation Portugaise.

Fin des Sommaires du second Volume.

FAUTES A CORRIGER
dans ce ſecond Volume.

P. 774, *col.* 1, *lig.* 24, Parlement, *liſez* Senat.
P. 776, *col.* 1, *lig. derniere*, Paris, *liſez* Brague.

HISTOIRE

1547.


Septentrion
Ligne Equinoctiale
Orient
Occident
Midy
LE BRESIL DIVISÉ EN TOUTTES SES CAPITAINERIES Avec les Pays Voisins.
Echelles.
Lieües Marines à 20 au Degré
Lieües Portugaises
PARTIE DU PAYS DES AMAZONES
PARTIE DU GOUVERNEMENT DE RIO DE LA PLATA
PARAGUAY
NATION DES TUPIQUES
TAPUYES
PARA NAYBA
URAGUAY
CAPITAINERIE DU ROI
MER DU BRESIL
Fl. des Amazones
CAPITAIN: DE PARA
CAPITAINERIE DE MARAGNON
CAP: DE SIARA
CAPIT: DE RIO GRANDE
CAP: DE PARAYBA
CAP: DE TAMARACA
CAPITAINER: DE PERNAMBOUC
CAPITAINER: DE SEREGIPE
CAPITAINERIE DE LA BAYE DE TOUS LES SAINTS
CAPITAINERIE d'os ILHEOS
CAPITAIN: DE PUERTO SEGURO
CAPITAIN: DE SPIRITU SANTO
CAP: DE RIO GENERO
CAPIT: DE SAINT VINCENT
St. Salvador
R. Janeiro
St. Paul
l'Assomption
Buenos Aires
Rio de la Plata
C. St. Antoine
Fl. de Paraguay
R. d'Uraguay
R. de Parana

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE DIX-HUITIE'ME.

1547. LA défaite du Roi de Cambaye devant Diou, acquit une gloire immortelle à Castro, & raffermit la puissance ébranlée des Portugais dans les Indes. En Afrique ils étoient contraints d'avoir sans cesse les armes à la main ; ils ne pouvoient respirer un seul moment ; les Maures ne se lassoient point d'être vaincus, ni les Portugais de les vaincre. Le Cherif resolut de raser Azamor, persuadé que cette ville détruite, Mazagnan, où commandoit Loüis de Loureyro, ne pourroit plus soûtenir l'effort de ses armes. Abdala Benceci, Mahamed Caque & Cide Canon, Caciques d'un mérite superieur & d'une vertu éminente, respectés du Cherif, reverés du peuple, au nom desquels les pauvres demandoient l'aumône comme au nom de Dieu, s'opposerent à ce dessein, & s'offrirent d'aller à Azamor, & d'empêcher que Mazagnan n'en tirât aucun secours. Ils partirent, & Loureyro partit en même tems pour les en chasser. Le General Portugais ne trou- 1547.

1547. va en eux qu'une médiocre résistance; le Ciel, en qui les trois Caciques avoient mis toute leur confiance, rejetta leurs prieres, & les livra à l'esclavage. Loureyro les chargea de fers; mais le Cherif permit une quête dans ses Etats, pour les délivrer de leurs chaînes : on donna pour leur liberté deux mille deux cent ducats, & ils revinrent à Maroc.

Le Cherif voulant venger leur défaite, leva quatre mille chevaux, & se mit en campagne pour aller ravager les environs de Mazagnan. Loureyro ne leur opposa que cent quatre-vingt hommes. Malgré cette prodigieuse inégalité, les Maures furent rompus, mis en fuite, & poursuivis pendant l'espace de huit lieuës, jusqu'aux citernes de Aillon; en sorte que les Maures appellerent cette journée les citernes de Aillon.

Cette victoire répandit une telle épouvante parmi les habitans de Maroc, qu'une partie abandonna la ville, & alla se cacher avec ses femmes, ses enfans, & ses biens dans les cavernes des montagnes voisines. La terreur étoit telle, qu'on eut dit, que le Portugal entier étoit en armes aux portes de Maroc; rien ne pouvoit rassurer le Maure effraïé. En vain le Cherif paroissoit tranquille : la crainte triomphoit de ses sujets. Cependant il ordonna à Amubendaud de se mettre à la tête de six mille Cavaliers, & d'aller provoquer au combat Loureyro. Amubendaud fut accompagné de la jeunesse la plus brillante de Maroc. Il arriva aux campagnes de Mazagnan, il se mit en embuscade, & détacha douze cens chevaux pour aller insulter les Portugais. Loureyro qui ne se doutoit point du piege qu'on lui tendoit, sortit avec cent vingt chevaux & trois cens soldats. Les Maures reculerent jusqu'à l'endroit où Amubendaud étoit en embuscade : des cris perçans le firent découvrir aux Portugais : les Chefs conseillerent à Loureyro de se retirer : Je ne puis le faire sans livrer mon Infanterie aux Infideles, répondit Loureyro : combattons, mourons s'il le faut, mais vendons cherement notre vie. Aussitôt il fond sur les ennemis : les Chrétiens furent défaits. Loureyro ordonna à vingt Cavaliers de conduire à Mazagnan son fils, qui n'avoit que quatorze ans. Les Maures s'apperçurent de sa retraite, le poursuivirent, le joignirent, & le tuerent. Cependant Loureyro combattoit toûjours avec ardeur : il porte la mort de tous côtés, il s'ouvre un chemin au travers des escadrons des Infideles, & court vers Mazagnan. Cacime, Maure renommé par sa valeur, le suit, lui porte un coup d'épée, & lui coupe les rênes de son cheval avec trois doigts de la main. Un autre Maure survient & tuë son cheval. Lorsque Loureyro étoit en un si grand danger, Lazare Martin l'apperçut, vola à lui, descendit de son cheval & le lui donna. Loureyro se retira, & Lazare fut pris. Amubendaud vainqueur envoya annoncer cette nouvelle au Cherif, & Ferdinand Gomez d'Almodovar de l'Ordre de Christ, se rendit auprès de lui pour traiter de la rançon des esclaves. Le Cherif étoit généreux & le traita bien : il accepta la rançon de tous les Portugais, à l'exception de Lazare Martin, disant qu'il étoit juste qu'on payât sa liberté, autant qu'on auroit payé celle du General s'il avoit été pris. Alors Lazare forma le dessein de se délivrer lui-même des fers où l'on vouloit le retenir : il l'exécuta comme il l'avoit projetté, & revint à Mazagnan, où Loureyro le récompensa dignement du service qu'il lui avoit rendu. 1547.

1547. La victoire que les Maures venoient de remporter, engagea le Roi de Portugal à bâtir une Citadelle à Alcassar. Avant d'en jetter les premiers fondemens, il chargea Laurent Peres de Tavora son Ambassadeur ordinaire auprès de l'Empereur, de solliciter ce Monarque à entrer dans les frais de cet ouvrage, d'où dépendoit la sûreté de l'Andalousie ainsi que du Portugal. L'Empereur le promit, & pria Dom Juan d'accepter le cordon de l'Ordre de la Toison d'or, dont il se deffendoit, sous prétexte des obstacles qu'il trouvoit à remplir les devoirs qu'il exigeoit: mais sa véritable raison étoit, qu'il croïoit l'honorer sans en être honoré; il l'accepta toutefois pour complaire à l'Empereur, qui avoit rétabli cet Ordre, & en avoit relevé l'éclat.

Le Roi de Portugal joüissoit d'un bonheur constant, & son bonheur étoit d'autant plus flateur, qu'il le devoit à la sagesse de son gouvernement. Ses Sujets étoient heureux en Europe, & triomphans dans les autres parties du monde; son fils l'Infant Dom Juan lui promettoit un digne successeur. On forma sa maison, & l'on donna la charge de son Camera-major à Dom François de Sa: celle de son Proviseur fut accordée à Dom Juan Rodrigués Alcaïde major de Porto: & l'on nomma pour Capitaine de ses Gardes Dom Garcie d'Almeïda: on désigna pour ses Gentilshommes ordinaires Rui Pereira, Manuel & Antoine Lobo freres, Dom Philippe de Meneses, Dom Diegue de Saldagne, Dom Rui de Carvallo, Dom Juan de Castel Branco, Loüis d'Acugna, Dom Vasco Coutigno, Rodrigués de Lobo, Dom François de Silva, Dom Juan d'Almeida, & François & George de Moura.

Jamais la Nation Portugaise n'a songé à inquieter ses voisins dans leurs conquêtes, parce qu'il n'y a ni honneur ni gloire à le faire: les Etrangers n'ont pas observé la même conduite à son égard. Jaloux de sa gloire & de sa réputation, ils ont fait les derniers efforts, pour la perdre dans l'esprit des peuples qu'elle avoit conquis. Ses efforts ont été vains, elle s'est toûjours soûtenuë avec autant d'éclat que de bonheur. La sévérité, avec laquelle ses Princes ont exercé & exercent encore la justice, en est l'unique source. Il ne suffit pas d'être innocent, il faut encore le paroître aux yeux du public, pour mériter son estime, & éviter son indignation. Dom Juan en donna une preuve éclatante dans la personne de Laurent Vasco. Antoine Pescaire étoit parti en 1546. de S. Lucar pour trafiquer dans la Guinée, quoique cela fût deffendu aux Espagnols, par les derniers Traités passés entre l'Empereur & le Roi de Portugal. L'an 1547. Pescaire se remit en mer, dans le dessein de retourner en Guinée. Le Roi en porta ses plaintes au Prince Maximilien, qui gouvernoit l'Espagne dans l'absence de l'Empereur. Sur ces entrefaites Laurent Vasco, qui croisoit sur ces mers avec trois vaisseaux, rencontra Pescaire, le poursuivit jusqu'aux Canaries, le combattit, le fit prisonnier, & l'amena à Lisbonne. Maximilien s'en plaignit hautement, & dit que Pescaire n'alloit point en Guinée ni en aucun endroit de la domination Portugaise, lorsque Vasco l'avoit attaqué. Comme on n'avoit d'autre preuve du contraire, que la conduite passée de Pescaire & la route qu'il tenoit, on lui rendit la liberté, & on mit en prison Vasco, non pour le punir, car il n'étoit point coupable, 1547.

1547. mais pour faire voir aux Espagnols, avec quelle rigueur on traitoit ceux qui le paroissoient.

Il est des hommes qui perdent à vivre trop long tems. Dom George fils du Roi Jean II. étoit parvenu à l'âge de 70. ans avec l'estime publique. Un mécontentement de la Cour la lui avoit fait abandonner. Lassé de sa solitude, il revint à la Cour, dans un tems où il auroit dû la quitter, s'il l'eût toûjours suivie. A 70. ans donc il y revint, pour y perdre la réputation qu'il s'étoit faite d'homme sage & prudent. Il devint éperdument amoureux de Donna Maria Manuel, jeune fille de 18. ans, qui étoit auprès de la Reine. Marie étoit vive, coquette, spirituelle & galante; elle écoutoit avec avidité les éloges qu'on faisoit de sa beauté. George, qui en avoit été si vivement frappé, la loüoit sans cesse; on s'apperçut du penchant qui l'entraînoit vers cette jeune fille. Il lui déclara son amour. La disproportion d'âge, qui étoit entre l'amant & la maîtresse, fit regarder cette avanture comme une plaisanterie. On ne se seroit jamais imaginé qu'un homme, dont la conduite avoit été toujours réguliere, eût été capable de former le projet de se marier à cet âge, ni que Marie eût été susceptible de retour pour un homme si âgé : cependant tout cela arriva. George voulut épouser Marie, & Marie aima George. Lorsqu'on s'apperçut de la foiblesse de ce vieux Prince, le Courtisan malin ne manqua pas cette occasion, pour se divertir aux dépens de l'amant & de la maîtresse. Comme le ridicule sembloit retomber sur les enfans de Dom George, Dom Juan de Lancastre Duc d'Aveiro, & Dom Jaime Evêque de Ceuta, ils représenterent respectueusement à leur pere, qu'il les deshonoroit en se deshonorant. Le vieillard, bien loin de leur savoir gré du soin qu'ils prenoient de sa réputation, se mit en fureur, & leur défendit de se montrer à ses yeux. Les obstacles irritent les passions; ceux qu'on opposa à George, ne servirent qu'à le rendre plus ardent à poursuivre son dessein : ne pouvant plus voir sa maîtresse chez la Reine, il mit dans ses interêts sa mere, chez qui ils se donnoient des rendez-vous : enfin il alloit l'épouser, lorsque le Duc d'Aveiro & l'Evêque de Ceuta en furent informés, & allerent implorer l'autorité du Roi qui lui défendit de passer outre. Ainsi le mariage fut rompu : Marie demeura sans honneur, & George fut méprisé. 1547.

L'amour que Dom Juan avoit pour la justice & pour le bonheur de ses Sujets, éclattoit de jour en jour. S'étant apperçu qu'une partie des affaires languissoit, parce qu'il ne pouvoit fournir aux signatures nécessaires, pour les expedier, il renvoya celles des Ordonnances qui regardoient les main-levées, au Conseil des Saisies. Ce qu'il avoit regardé comme un bien pour ses Sujets, devint un malheur pour eux. Ses Ministres pour se dédommager de la mortification, que recevoit leur orgüeil, en lui faisant leur cour, se la faisoient faire à leur tour, par ceux qui étoient assez malheureux pour avoir besoin d'eux. Rien ne finissoit, ils traînoient tout en longueur, on étoit expedié moins vîte que lorsque le Roi s'en mêloit.

Dom Juan de Castro à l'exemple du Roi, gouvernoit les Indes avec autant de bonheur que de sagesse. Idalcan, malgré les victoires des Portugais, rompit la paix avec eux, & fit une incursion dans les terres de Salsete & de Bardes. Il prétendoit qu'on lui avoit manqué, en retenant Meale à Goa,

1547. quoiqu'on eût promis d'envoyer ce Prince infortuné à Malaca. En effet les Portugais s'y étoient engagés, mais leur politique plus forte que la foi des Traités, fit qu'ils changerent de sentiment, esperant par le moyen de ce phantôme, contenir toûjours Idalcan dans le respect & dans la crainte. S'étant jetté, contre l'attente des Portugais, dans les terres de Salsete, Castro chargea Dom Diegue d'Almeida Freyre, d'aller pour le combattre. Almeida se trouva trop foible. Idalcan avoit près de vingt-mille hommes en pied, sans compter une compagnie de Portugais renégats, qui avoient à leur tête Gonçalés Vaz Coutigno homme de naissance, de valeur, & capable de grandes choses, mais turbulent, inquiet, factieux, sans foi, sans Religion, esclave de ses plaisirs, absorbé dans le vice, dévoré par l'ambition, & plongé dans l'avarice. Des forces si considérables déterminerent le Viceroi, à prendre lui-même les armes pour réprimer le superbe Idalcan. Il rassembla trois mille hommes, qu'il divisa en cinq corps. Il confia le commandement du premier à son fils Alvarés, le second & le troisiéme à Dom Bernard & à Dom Antoine de Norogna freres; le quatriéme, à Manuel de Sousa & à Sepulveda; & le cinquiéme à Dom Diegue d'Almeida. François de Melo les joignit avec quinze cens hommes. A leur approche l'ennemi se retira à Ponde. Les Portugais les suivirent, mais les Indiens abandonnerent encore ce poste.

Alors Cidoça Roi de Canara envoïa des Ambassadeurs au Viceroi, pour lui offrir toute sorte de secours, que Castro accepta. Sur ces entrefaites il apprit que Menesés avoit surpris & brûlé Baroche, & que le Roi de Cambaye se préparoit pour assieger encore Diou. Il résolut de passer dans cette place pour la défendre lui-même. Manquant de finances pour cette expedition, le peuple de Goa se hâta de le secourir. Les femmes lui envoïerent par leurs plus jeunes filles leurs pierreries, & ce qu'elles avoient de plus précieux; ainsi Castro trouva dans cet amour de la patrie, ce qui étoit nécessaire pour armer 160 fustes. Cette flote se rendit d'abord à Baçaim, & de-là à Surate. Ensuite on passa à Baroche, d'où l'on découvrit le Roi de Cambaye, qui tenoit la campagne avec cent cinquante mille hommes. Il avoit placé à la tête de son camp quatre-vingt pieces de canon, disposées d'espace en espace, qui couvroient tout le front de son armée rangée en croissant. Dom Juan de Castro ordonna à ses soldats de se tenir prêts pour aller attaquer les ennemis. Ses Capitaines lui représenterent, qu'il y avoit de la témerité de livrer la bataille avec aussi peu de monde qu'il en avoit. Castro déféra à leur conseil, passa à Diou, y laissa Loüis Falcam pour Gouverneur; ensuite il parcourut la côte de Dor & de Mangralor, alla brûler douze cens vaisseaux dans les ports de Paté & de Patane, & donna l'allarme à ceux de Dabul. Peu de jours après il vainquit & tua Calabatecam Général d'Idalcan. 1547.

Le Roi d'Achem implacable ennemi des Portugais, & qui d'esclave du Roi de Pedir, s'étoit rendu maître non seulement du Roïaume d'Achem, mais encore de celui de Pedir & de Pacem, avoit amassé des richesses immenses par le commerce qu'il entretenoit avec les Turcs, les Guzarates, les Arabes & les Persans. Il avoit toûjours de puissantes flotes, & il ne laissoit pas respirer un moment les habitans de Malaca. Le commerce faisoit

1547. toutes leurs richesses, & sans cela ils ne pouvoient se soûtenir dans leur ville. Le Roi d'Achem fit armer une flote, dans le dessein d'aller bâtir une forteresse dans le Roïaume de Gueda, afin d'interrompre de-là le commerce des Malayois, & d'empêcher ceux de Pegou & de Bengale d'entrer dans leur port. Cette flote étoit composée de soixante gros vaisseaux, munis d'une bonne artillerie, & suivis d'un nombre prodigieux de barques. Les troupes montoient à cinq mille hommes, sans compter les matelots, & les autres gens de service. Il y avoit parmi les combattans cinq cens Chevaliers de l'Ordre du Roi, appellés Orobalons, avec beaucoup de Turcs & de Janissaires, qui étoient arrivés depuis peu dans le port de Pacem. Un Sarrasin homme cruel & sanguinaire, commandoit cette armée. Le Roi d'Achem se reposoit entiérement sur lui du poids des affaires, & il l'aimoit si tendrement, qu'il lui avoit accordé le titre de Roi de Pedir. Au lieu de se rendre où son Roi lui avoit recommandé d'aller, il vogua droit au Port de Malaca, où il arriva le neuviéme d'Octobre sur les deux heures après minuit. Tout sembloit concourir au succès de l'entreprise; la nuit étoit obscure & pluvieuse, le vent favorable, & les Malayois plongés dans un profond sommeil. Les Achenois descendent à terre, marchent vers la Ville, & ne doutent point qu'elle n'aille tomber en leur puissance. Mais heureusement on les apperçut, on prend les armes, & on les repousse avec vigueur. Ceux qui étoient restés sur la flote attaquerent les vaisseaux qui étoient dans le port, en brûlerent une partie, & à la pointe du jour ils se retirerent en triomphe, comme s'ils eussent remporté une grande victoire. Ils rencontrerent une barque où il y avoit sept pêcheurs Malayois. Ils leur couperent les oreilles, le nez, & avec leur sang ils écrivirent une Lettre pleine d'injures à Simon de Melo, Gouverneur de la place. 1547.

Cette cruelle insulte mit en fureur les habitans de Malaca; ils résolurent d'en tirer une vengeance proportionnée. François Xavier, dont nous avons parlé, étoit dans leur Ville. Emu, & touché de compassion à la vuë des pêcheurs, que les Achenois avoient mutilés d'une maniere si barbare, il dit, qu'il falloit promptement venger l'injure faite à toute la Nation Portugaise. » Il ne faut pas, ajoûtoit-il, supporter une telle insolence; il faut » s'embarquer, les poursuivre, & » leur ôter l'envie de revenir une seconde fois pour vous insulter: vous » le devez-même, si vous ne voulez » pas vous perdre de réputation. » Nous le croïons ainsi, lui répondit » le Gouverneur, mais les forces nous » manquent, nos vaisseaux sont pourris & hors d'état de servir: il nous » faudroit moins de tems pour en » construire de nouveaux, que pour » radouber ceux que nous avons: d'ailleurs les ennemis sont nombreux, » & nos alliés sont hors d'état de nous » secourir si promptement. N'y a-t-il » que ces difficultés à surmonter, » Monsieur le Gouverneur, repliqua » Xavier? Eh bien je me charge de faire raccommoder les vaisseaux dont vous parlez: & se tournant vers les Officiers & les Soldats: » Dieu, leur dit-il, est de notre côté, » amis, freres, Chevaliers & Soldats » de Jesus-Christ: je vous avertis de » sa part de bannir toute crainte; il » vous appelle à une sainte guerre: » vainqueurs ou vaincus, la palme » vous attend: allons, je veux être

1547. » votre compagnon. « Il marche vers le port où il ne trouva que ſept fuſtes & un catur, dépourvûs de toutes les choſes néceſſaires pour ſe mettre en mer. D'ailleurs les magaſins du Roi étoient vuides; on n'avoit ni poix, ni réſine, ni étoupes pour calfeutrer les vaiſſeaux; ni armes, ni poudre, ni autres munitions pour les mettre en état de combattre. Xavier s'adreſſa alors à ſept différentes perſonnes, & les engagea à faire les dépenſes néceſſaires pour cet armement. Honorés de ce choix, ils mirent en cinq jours de tems les fuſtes en état d'aller en courſe. Melo donna le commandement de cette flote à François de Sa ſon gendre, & lui donna George de Sa ſon frere pour ſon Lieutenant Général. On nomma pour Capitaines des fuſtes Jacque Pereira, Alfonſe-Gille, Melchior de Sequeira, Juan Soarez, & Gomez Barello; André Toſcan marié à Malaca, obtint la conduite du catur. En tout ils ne faiſoient que cent quatre-vingt Portugais. Xavier voulut s'embarquer avec eux; mais le Gouverneur & les habitans de Malaca s'y oppoſerent.

Cependant la flote leva les ancres & mit à la voile. Le vaiſſeau de l'Amiral périt dans le port, & ſa perte fut regardée comme un préjugé funeſte, que Xavier eut bien de la peine à détruire. Jacque Soarés Galego, & Balthaſar Soarés ſon fils, arriverent ſur ces entrefaites au port de Malaca. Xavier les engagea à ſuivre la flote. Ils y conſentirent, & le 25 d'Octobre on gagna le large pour aller chercher les ennemis. Simon de Melo leur avoit défendu de paſſer au de-là de l'Iſle, ou le Pulo Cambilan, c'eſt-à-dire, les bornes du Roïaume de Malaca. Ils y arriverent ſans trouver les ennemis: ils étoient outrés de douleur d'être obligés de s'en retourner ſans avoir combattu, lorſqu'il s'éleva un vent terrible & contraire à leur retour; ce qui les força à jetter les ancres & à demeurer dans cet endroit vingt-trois jours; les vivres vinrent à leur manquer. Ne pouvant regagner Malaca à cauſe des vents contraires qui ſouffloient toûjours, ils réſolurent d'aller à Juncalao, ou à Tenaſſarii, pour s'y rafraîchir. L'eau leur manqua en chemin, & les contraignit d'entrer pour en faire, dans la riviere de Parlés au Roïaume de Queda. A peine y furent-ils entrés, qu'ils apperçurent un batteau de pêcheurs, qu'ils firent approcher de leurs vaiſſeaux, pour leur demander où ils pourroient trouver de l'eau douce. Les pêcheurs après les avoir ſatisfaits, leur apprirent que la flote Achenoiſe étoit dans la même riviere qu'eux. Cette nouvelle combla de joïe les Portugais: ils ſe préparerent au combat, & les Achenois en firent de même. Auſſitôt que l'Amiral Portugais ſçut que l'ennemi approchoit, il ſaute dans un eſquif l'épée à la main, parcourt la flote, & dit à ſes ſoldats: » Enfans de Jeſus-Chriſt, ſouvenez-» vous des promeſſes que Xavier nous » a faites: la victoire eſt entre vos » mains: les Achenois ne ſauroient » nous échapper: ils vont recevoir le » châtiment dû à leur barbarie. Les » Soldats répondent: nous combat-» trons pour défendre la Loi de Je-» ſus, pour défendre notre patrie, » pour ſoûtenir notre gloire: nous » ſerons vainqueurs; repoſez-vous ſur » notre courage, & ſur le mepris que » nous avons pour la mort. 1547.

L'Amiral remonta dans ſon vaiſſeau, & l'on vit auſſitôt l'ennemi qui faiſoit retentir le rivage de ſes hurlemens. Il étoit rangé ſur dix files, chacune compoſée de ſix vaiſſeaux, excepté la

1547. premiere où il n'y en avoit que quatre, parmi lesquels étoit l'Amiral de la flote. D'abord ils lâcherent toute leur artillerie, qui ne causa aucun dommage aux Portugais. Les Amiraux s'attaquerent ensuite & se disputerent longtems la victoire. Juan Soarés tira un coup de canon contre le vaisseau Amiral de l'ennemi, le perça, & le coula à fond. Le désordre qu'il causa fut la cause de la victoire. Les autres qui étoient auprés de lui, se mirent de travers pour sauver le monde qui nageoit, & présenterent leurs flancs aux Portugais. En même tems ils arrêterent ceux qui venoient après eux; de maniere que ceux du premier rang venoient à heurter contre les premiers, & ceux du troisiéme contre le second, & ainsi des autres; on eût dit qu'ils combattoient les uns contre les autres. Les Portugais firent trois décharges consécutives sur eux, dans cet état, & coulerent à fond neuf grands vaisseaux; ensuite ils s'approcherent, sauterent dans les vaisseaux des Achenois, & égorgerent deux mille soldats. Les autres voyant le sort de leurs compagnons, se précipiterent dans l'eau pour se sauver; mais ils se noïerent tous, & les cinq cens Chevaliers Orobalons périrent tous les armes à la main: jamais victoire ne fut plus complette, & ne coûta moins. Les Portugais, dit-on, ne perdirent que quatre hommes.

Le gain de cette bataille navale leur valut trois cens pieces d'artillerie, huit cens arquebuses, & toutes sortes de munitions de guerre. Le Roi de Parlez, qui se cachoit dans les bois pour se garantir des fureurs des Achenois, aïant été informé de leur défaite, poursuivit & massacra sans pitié ceux qui s'étoient sauvés du combat. Ensuite il alla trouver l'Amiral Portugais, le felicita de l'heureux succès de ses armes, & demanda qu'on le reçût au nombre des Vassaux du Roi de Portugal. L'Amiral lui accorda ce qu'il demandoit, & lui promit de le défendre contre tous ceux qui oseroient l'insulter. Ce Roi promit à son tour de païer chaque année un tribut à Dom Juan. Le traité étant conclu, on le signa de part & d'autre, & l'on jura en presence des principaux Seigneurs du Roïaume, de l'observer religieusement. Ensuite l'Amiral fit partir une fregate pour Malaca, afin d'avertir le Gouverneur & les Habitans de tout ce qui venoit de se passer. Peu de jours après, il prit lui-même la route de cette ville, amenant avec lui vingt-cinq vaisseaux des ennemis, trois gallions, & quatorze fustes. Le reste de la flote ennemie perit par les eaux & par le feu. 1547.

Cependant la consternation étoit dans Malaca. On n'avoit point entendu parler de la flote, depuis qu'elle étoit sortie du port. Xavier tâchoit en vain de rassurer les habitans. La crainte triomphoit, & bientôt on fut persuadé qu'elle avoit péri. Quelques Sarrasins même eurent la hardiesse de répandre dans le public, qu'elle avoit été rencontrée & battuë par les Achenois. Ils pousserent plus loin leur effronterie; ils désignerent le temps & le lieu où elle avoit été défaite; & ils avancerent d'autres circonstances, qui ne laisserent plus douter de la verité de ce qu'ils publioient. La désolation regnoit dans la Ville; on accusoit Xavier de la perte de la flote. Xavier assuroit toujours le contraire; mais on étoit peu disposé à le croire; on l'accusoit hautement d'être la cause de la perte de tant de braves gens; on se mocquoit des prieres qu'il adressoit à Dieu en leur faveur; on disoit par dérision,

1547. riſon, qu'elles ſerviroient pour le repos de leurs ames. 1547.

Ce qui donnoit plus de poids à ce murmure general, étoit la crainte où l'on étoit d'être inſulté par le Roi de Bintam fils, & ſucceſſeur du Roi de Malaca. Ce Prince avoit armé une flote de trois cens voiles, avec laquelle il s'étoit rendu dans le Muar à ſix lieuës de Malaca. Son deſſein étoit de s'en emparer & d'en chaſſer les Portugais, comme ils en avoient chaſſé le Roi ſon pere. Pour parvenir à un ſuccès heureux, & fermer les yeux des Portugais touchant la deſtination de ſa flote, il écrivit une Lettre au Gouverneur de Malaca, par laquelle il l'informoit qu'il alloit déclarer & faire la guerre au Roi de Patane. Que cependant, comme les Achenois venoient de remporter une grande victoire ſur les Portugais, & qu'ils accouroient pour aſſieger Malaca, il ſuſpendroit l'effort de ſes armes contre le Roi de Patane, & qu'il s'offroit de venir avec ſa flote à Malaca, pour le défendre contre ſes ennemis. Le Gouverneur, qui perça le miſtere, lui répondit que non-ſeulement, il le remercioit des offres de ſervices, qu'il lui faiſoit, mais même qu'il lui envoïeroit des ſoldats, des armes, des vivres, & des munitions, pour châtier le Roi de Patane ſon ennemi. Le Bintamois comprit le ſens de ſa réponſe, & demeura tranquille.

Cela ne ramena point le calme dans Malaca. On murmuroit toujours contre Xavier. Enfin on dit qu'un jour cet homme juſte aux yeux de Dieu tomba dans un ſilence profond : bientôt après ſon viſage s'enflâma, & il dit au peuple aſſemblé : » Dieu eſt victorieux, nos ſoldats triomphent, » je vois les Achenois baignés dans » leur ſang ; nous perdons quatre » hommes ; Vendredi prochain, notre armée entrera triomphante dans » le port de cette Ville. « On l'écoute, on l'admire, la triſteſſe ſe diſſipe, l'allegreſſe ſe peint ſur tous les viſages ; on apprit en même temps que le Roi de Bintam avoit quitté le Muar, & s'étoit retiré ; on regarde cette retraite comme une preuve de ce que Xavier avoit avancé. Emmanuel Godigno, que l'Amiral avoit envoïé, arrive ſur ces entrefaites, & confirme tout ce que Xavier avoit prédit. Tout retentit des cris d'allegreſſe : on paſſe rapidemment d'une profonde triſteſſe à la plus vive joïe. Enfin le Vendredi l'Amiral entre dans le port, couvert de gloire & chargé de butin.

Le Viceroi cependant met à la voile, ſe jette ſur les terres d'Idalcan, porte le feu & le ravage dans tous les lieux où la Fortune le conduit, & réprime les deſſeins ambitieux de ce Prince Indien, qui cauſoit chaque jour quelque trouble nouveau. Le Roi de Campar chaſſa auſſi les Turcs d'Aden, & fit partir un Ambaſſadeur pour le Gouverneur d'Ormus, auquel il demandoit du ſecours, en cas que les Turcs revinſſent, pour lui enlever Aden. On ordonna dans l'inſtant à Dom Payo Norogna de conduire le ſecours, que le Roi de Campar demandoit ; mais Norogna abandonna lâchement ce Prince à la vûë des Turcs, qui reprirent Aden. Peu de jours après cette honteuſe retraite, D. Juan d'Ataïde y aborda, croïant y trouver Norogna ; mais il fut bien ſurpris d'y apprendre ſa fuite : il ne ſongea qu'à ſe mettre à couvert des Turcs : ce qu'il ne put faire ſans perdre deux fuſtes, & quelques ſoldats.

Le Viceroi étoit vivement touché de la faute de Norogna, & il ne ſça-

1547. voit comment la réparer, lorsqu'il apprit l'arrivee de dix-sept vaisseaux, qui venoient de Portugal, avec un renfort de soldats, & des munitions. Cette nouvelle dissipa en partie sa tristesse; elle ne put cependant la détruire entiérement. A la verité, la lâcheté de Norogna n'étoit pas la seule chose qui l'inquietât. Il voïoit chaque jour la valeur des Portugais s'anéantir, leur orgüeil s'accroître, & les Indiens s'aguerrir à leurs dépens. Il craignoit enfin qu'ils ne chassassent un jour les Portugais de leur païs, & sa crainte étoit raisonnable. Ils ne manquoient ni d'hommes ni d'armes; il ne leur manquoit que de l'experience, & ils l'acqueroient tous les jours. Les Portugais au contraire étoient en petit nombre: ils ne pouvoient être secourus que difficilement par leurs compatriotes; ils négligeoient la discipline; ils ne songeoient qu'à s'enrichir; c'étoient des avant-coureurs presque certains de leur ruine. Castro fit tous ses efforts, pour prévenir ce malheur. Il calma les haines, qui regnoient entre les Portugais, il rassura les Alliés, il réprima les factions qui troubloient la tranquillité publique dans Cochim, il punit les rebelles, il força les Princes voisins à se contenir dans les bornes de leurs Etats, & récompensa ceux, qui, attachés à l'interêt des Portugais, remplissoient exactement la foi des Traités.

Ses vûës étoient vastes, & dignes d'un grand homme, & sans doute qu'il eût rétabli les affaires des Portugais dans leur premiere splendeur, si la mort n'eût prévenu ses nobles projets. Il mourut le *6* de Juin entre les bras de François Xavier, dans des sentimens de pieté & de constance, qui ne le rendirent pas moins admirable, que les belles actions qu'il 1547.
avoit faites. On ne trouva dans ses cofres, qu'un instrument de pénitence & trois reaux; preuve de sa religion & de son désinteressement. En faveur des services qu'il avoit rendus dans les guerres d'Afrique, le Roi lui avoit donné 500 ducats de pension, qui lui servirent le reste de ses jours pour son entretien. Le surplus, qu'il reçut, lorsqu'il fut nommé Gouverneur d'Ormus, & puis Viceroi, il l'employoit au service de l'Etat, sans songer à la fortune de ses enfans, au sujet desquels il disoit souvent, qu'ils seroient assez riches, pourvû qu'ils fussent vertueux, & fidéles à leurs Princes. Il étoit si attaché aux interêts de son Roi, qu'ayant besoin d'une somme considerable d'argent, pour armer la flote destinée, à secourir Diou, & les finances étant épuisées, il engagea, comme il a été dit, sa barbe aux habitans de Goa pour la somme requise. On la lui prêta sur un pareil gage, & on n'eut pas lieu de s'en repentir; il la retira au tems marqué, en payant exactement ce qu'on lui avoit prêté. Sa parole étoit inviolable, & il détestoit ceux qui manquoient à la leur. Il n'étoit point prodigue de promesses, ni de ces marques d'amitié dont les Grands amusent le peuple; il faisoit le bien quand il le pouvoit; & quand il ne le pouvoit point, il le disoit nettement, afin qu'on prît d'autres mesures pour obtenir ce qu'on demandoit. Il se montroit tel qu'il étoit; & comme il ne vouloit tromper personne, il n'avoit point la ridicule vanité de vouloir être estimé plus puissant qu'il n'étoit en effet. Il étoit simple & précis dans ses discours, poli & prévenant dans ses manieres. Dépoüillé de tout orgueil, il croïoit que le rang qu'on peut tenir dans un Etat,

1547. & la naiſſance que le haſard donne, & que le préjugé fait regarder avec une eſpece de vénération, n'étoient point des titres pour traiter durement le reſte des hommes : homme lui-même, il reſpectoit l'humanité, il chériſſoit la vertu, il honoroit le mérite.

Ses nobles ſentimens étoient ſoûtenus par une haute valeur. Il couroit toûjours le premier où le péril étoit le plus grand, perſuadé que plus on étoit recompenſé, plus on devoit payer de ſa perſonne. Une telle conduite ne pouvoit que plaire ; auſſi étoit-il aimé & eſtimé des honnêtes gens, & reſpecté & craint de ceux qui ne l'étoient point. Il avoit paſſé dans les Indes pendant la Viceroïauté de Norogna, & il étoit Gouverneur d'Ormus lorſqu'il reçut les Lettres Patentes de ſon élection au gouvernement général des Indes. Son corps fut tranſporté à Liſbonne, pour être mis à côté de ſes ancêtres. Il eut le plaiſir avant de mourir, de voir le merite de ſon fils Alvarés récompenſé par la Charge d'Amirante des Indes, que le Roi lui donna. Dom Juan de Caſtro étoit né en 1500. & avoit pour pere Alvarés de Caſtro Chef de la Chancellerie, & pour mere Donna Leonor de Norogna, fille de Dom Juan d'Almeida Comte d'Abrantés. Il avoit ſervi à Tanger ſous le célebre Edoüard de Meneſés, & il ſuivit l'Empereur Charle Quint à la priſe de Tunis. Lorſque les Eſpagnols voulurent lui donner la part du butin qu'on avoit fait, il répondit en le refuſant : Je ſers le Roi de Portugal ; il récompenſera mes ſervices, ſi mes ſervices le méritent. Enſuite il commanda une flote pour garder les côtes du Roïaume, dont il s'acquitta dignement. Le Cherif menaçant Ceuta d'un ſiege, le Roi y envoia Caſtro avec une armée pour défendre cette place. 1547. Il ſe joignit à Dom Alvarés Bazan, Chef d'une Eſcadre Eſpagnole. A l'approche des Maures, Bazan ſe retira, & Caſtro attendit les ennemis, qui n'oſerent l'attaquer. Enfin Caſtro joignoit aux vertus civiles les vertus guerrieres, & l'on peut le compter au rang de ces hommes rares, que la nature ne produit que de loin en loin.

Auſſitôt qu'on eut rendu à ſon corps 1548. les derniers devoirs, tous les Capitaines Portugais s'aſſemblerent pour ouvrir les Lettres de la premiere ſucceſſion, où l'on trouva que le Roi nommoit Dom Juan Maſcaregnas, qui étoit parti pour le Portugal. On ouvrit les ſecondes, qui regardoient Dom George Tello ; mais comme il étoit auſſi parti pour l'Europe, on ouvrit les troiſiémes, & Garcie de Sà fut reconnu pour Viceroi des Indes. Dès que la nouvelle en fut répanduë, Idalcan qui n'avoit jamais voulu faire la paix avec Dom Juan de Caſtro, la fit demander par un Ambaſſadeur à Garcie de Sà. Sà nomma Martin Correa au Gouvernement de Diou, & ſubjugua les Sujets du Roi de Tanor, qui s'étoient révoltés contre leur Prince, à cauſe qu'il vouloit embraſſer le Chriſtianiſme. Le Pere Diegue Bernard Caſtillan, Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, arriva vers ce tems-là à Goa, avec ſix de ſes compagnons pour bâtir une Egliſe, & y introduire l'Inquiſition.

La ſageſſe avec laquelle Sà ſe comportoit, le fit aimer & craindre tout à la fois dans les Indes. Le Roi de Calicut, celui de Cananor, Niſamalucus, Cotamalucus, & quelques autres Princes Indiens rechercherent ſon amitié. Biſtala, Abiſſin de Nation, favori du Roi d'Ormus, las d'obéir voulut

1548. commander à son tour. Il se révolta donc, mit sur pied une armée, battit en plusieurs rencontres les Ormusiens & les Portugais, & il étoit à craindre qu'il ne causât quelque révolution dans l'Isle. On rassembla toutes les forces du Roïaume pour châtier ce rebelle, qui sçut s'en garantir avec une adresse merveilleuse. Il ravageoit les campagnes; il massacroit tous ceux qui tomboient en son pouvoir; il portoit en tous lieux l'épouvante; tout retentissoit des ravages qu'il faisoit: le commerce tomboit, & les habitans commençoient à murmurer; lorsque Dom Manuel de Lima voyant qu'il ne pouvoit réduire Bissala par la force, résolut de le faire périr par une trahison. Il y avoit dans Ormus un Galicien de nation: c'étoit un de ces hommes hardis à qui les crimes ne coûtent rien, lorsqu'ils y trouvent leur intérêt. Lima lui promit une récompense, pourvû qu'il voulût aller assassiner Bissala dans son camp. Le Galicien accepta la commission: il sort d'Ormus, se rend auprès de Bissala, gagne sa confiance & le tuë. Sa mort délivra le Roi d'Ormus & les Portugais de leurs inquiétudes. Un traître ramena le calme dans toute l'Isle.

A peine les troubles d'Ormus furent-ils appaisés, qu'il s'éleva une sanglante guerre entre le Roi de Pegou & le Roi de Siam. Tous deux étoient jaloux l'un de l'autre. Le sujet qui donna occasion à cette guerre est trop singulier pour le passer sous silence. La conquête d'un élephant blanc fut la cause de la mort d'un nombre prodigieux d'hommes. Cet animal que le Roi de Siam avoit en sa puissance, faisoit l'objet de l'ambition de tous les Princes Indiens. Le Roi de Pegou le voyoit avec désespoir dans les mains de celui de Siam. Il le lui fit demander; on le lui refusa; la guerre fut 1548. allumée. Brama, c'est ainsi que s'appelloit le Roi de Pegou, arma puissamment, se jetta sur les terres du Roi de Siam, & porta l'épouvante & la désolation dans tout le Roïaume. Alors le Roi de Siam demanda la paix, donna une de ses filles en mariage au vainqueur, & promit de lui livrer tous les ans une fille, comme une espece de tribut, pourvû qu'il lui laissât sa couronne & son élephant. Le Pegouan l'accepta, mais le Siamois délivré de ses armes, refusa de payer le tribut. Brama se remit en campagne, & l'on dit qu'il traînoit après lui une armée de quinze cens mille hommes, parmi lesquels on comptoit Soarés de Melo avec cent quatre-vingt Portugais commandés par Baltasar Soarés, Ferdinand de Norogna, Juan de Sousa Ratés, & Athanase d'Aguillar.

Brama alla assieger la Ville d'Odia, où le Roi de Siam résidoit alors. Il y avoit soixante mille hommes de garnison, quatre mille canons, & toute sorte de munitions de guerre pour une longue défense. Diegue Pereira y étoit enfermé avec cinquante Portugais. Brama leur offrit des richesses immenses, pour les engager à lui livrer une porte de la Ville, mais l'honneur triompha de l'intérêt; non seulement Pereira rejetta les offres qu'on lui faisoit, mais même il fit les derniers efforts pour rendre ceux du Pegouan inutiles. Brama désespérant de se rendre maître d'Odia, leva le siege, & alla investir Camambée, espérant d'y trouver moins de résistance. Son espérance fut trompée; le Roi de Siam y avoit fait entrer vingt-mille hommes, qui repoussérent avec beaucoup de valeur l'ennemi. Las des fatigues de la guerre, Brama rentra dans ses états, sans avoir retiré aucun avantage d'un si puissant armement.

1548. Il croïoit joüir de quelque repos : mais un de ses Sujets appellé Ximindo, se révolta sur ces entrefaites, & s'empara de la Ville de Pegou. La Reine se sauva dans le Château avec deux cens Portugais, qui soûtinrent tous les efforts des rebelles. Le Roi arriva cependant à la tête d'une puissante armée. A son approche Ximindo prit la fuite & abandonna Pegou, & les habitans qui avoient favorisé sa rebellion. Brama les livra à la fureur de ses soldats, qui les massacrerent tous impitoïablement, sans exception d'âge ni de sexe. On n'épargna que ceux qui s'étoient retirés dans les maisons des Portugais.

Un exemple si mémorable de sévérité ne put contenir l'ambition de Ximi. Peu touché de l'infortune de Ximindo, il ne vit aucun péril entre la Couronne & lui ; il conçut le dessein de tuer Brama, & il l'exécuta dans son Palais de la ville de Zatan. Immédiatement après il fut proclamé Roi malgré les oppositions des Portugais, qui furent contraints de se retirer dans la ville d'Ova. Delà ils passerent à Pegou, où Ximindo étoit revenu, résolu de punir Ximi d'un crime dont il se fût soüillé, si la fortune lui eût été moins contraire. Ximi fut vaincu, fait prisonnier, mis à mort, & Ximindo son rival demeura maître du Roïaume. Il ne goûta pas long tems les douceurs de la suprême puissance. Mandaragri gendre de Brama la lui ravit, comme il l'avoit ravie à Ximi. Ximindo survêcut à son malheur ; il s'enfuit dans des montagnes, où oubliant l'éclat de sa fortune passée, il s'abandonna tout entier à l'amour qu'il ressentit pour la fille d'un paysan. Cédant à la violence de sa passion, il la demanda en mariage & l'épousa. Il l'aimoit avec fureur : son amour augmentoit à chaque instant ; son épouse ressentoit pour lui la même tendresse ; rien ne manquoit à leur bonheur, lorsque Ximindo par son indiscretion fut la cause de sa perte. Dans un de ces momens, où le cœur rempli de ce qu'il aime, s'ouvre & s'épanche, il découvrit à sa femme qui il étoit. Sa femme ravie d'avoir pour époux un homme tel que lui, ne put contenir sa joïe ; elle en fait part à son pere. Celui-ci sçachant que la tête de son gendre étoit mise à prix, va trouver Mandaragri & lui livre Ximindo, à qui on fit sur le champ couper la tête. 1548.

Délivré de ce rival, Mandaragri mit sur pied une armée prodigieuse, avec laquelle il fit de vastes conquêtes. Tandis qu'il étoit occupé à cette expédition, un Roi voisin entra dans son Roïaume, assiegea Pegou, & s'empara de cette ville où étoit la Reine. Cette Princesse n'eut que le tems de se retirer dans la forteresse avec trente-six Portugais, qui la défendirent, jusqu'à ce que le Roi eût le tems de les venir secourir. A son approche l'ennemi se retira, & Mandaragri envoïa un de ces Ministres avec ordre d'aller chercher & de lui amener ceux qui s'étoient sacrifiés pour la défense de son épouse. On lui amena quelques Maures ; le Roi en les voyant dit : j'ai ordonné qu'on me fît voir des hommes & non des poules ; allez, qu'on me fasse voir promptement des hommes. Les Portugais parurent en sa présence, & reçurent de sa libéralité les récompenses dûës à leurs services.

Garcie de Sà gouvernoit les Indes 1549.
depuis trois mois, lorsqu'il mourut. Il étoit âgé de 70 ans, & malgré le poids de la vieillesse, il travailla jusqu'au dernier moment de sa vie, avec une égale application aux affaires. Il étoit assés bienfait, grave & serieux.

1549. Il avoit passé par tous les emplois, & il s'étoit acquitté dignement de tous. Il eut pour successeur George Cabral, homme dont la naissance égaloit le mérite, & qui étoit Gouverneur de Baçain. Il reçut avec indiférence la nouvelle de son élévation. Mais Donna Lucrece Fiallo sa femme, jeune, belle, ambitieuse, y fut plus sensible. S'appercevant que son mari étoit inquiet, elle lui en demanda la cause. « Madame, » lui répondit Cabral, je viens d'apprendre qu'on m'a nommé Viceroi » des Indes : je tremble d'accepter » cette Charge, lorsque j'envisage » toutes les grandes qualités, qu'il faut » réünir pour en remplir dignement » les fonctions. C'est un honneur environné d'écüeils : Si l'on maintient » la discipline parmi les troupes, la » justice parmi les Négocians, la pureté de mœurs parmi le peuple, on » devient Tyran, ou du moins on est » regardé comme tel : soyez indulgent, ménagez les hommes; on vous » traite de lâche, vous devenez un » objet de mépris, vous êtes comptable de toutes leurs méchancetés. » Content de mon gouvernement, je » vivois heureux, & je suis résolu de » refuser l'honneur qu'on veut me » faire.

Lucrece l'écouta attentivement. Elle étoit adorée de son mari : connoissant toute la foiblesse que Cabral ressentoit pour elle, elle garda d'abord un profond silence ; ensuite fixant les yeux sur les siens, elle lui dit : « Seigneur, » je me doutois du sujet de vos » inquiétudes : le gouvernement des » Indes, est je l'avouë, difficile; mais » c'est dans les grands postes, que les » hommes d'un mérite supérieur se » font connoître. D'ailleurs l'obéïssance vaut mieux que le sacrifice. » Notre Loi nous l'a appris par l'exemple d'Abraham. Nous devons à nos » Princes la même soumission qu'à » Dieu. Quelle estime voulez-vous » que le Roi fasse de vous, lorsqu'il » apprendra que vous vous êtes refusé à l'honneur qu'il vous a fait, de » vous confier un gouvernement immense, & que vous l'avez refusé » par la crainte de déplaire à de certains hommes, condamnés par la » médiocrité de leurs talens à traîner » une vie obscure. Est-ce à des hommes semblables, que vous devez » craindre de déplaire? Non, c'est aux » hommes de mérite; c'est à votre Roi; » c'est à eux que vous êtes comptable » de vos actions ? Que voulez-vous » qu'ils pensent de vous? Ils diront : » Cabral n'étoit pas né pour occuper » un poste aussi éminent. On s'étoit » trompé dans le choix qu'on avoit » fait de lui ; mais il s'est rendu justice en le refusant : voila les discours » qu'on tiendra sur votre compte; on » attribuëra à votre insuffisance ce » qui n'étoit qu'un effet de votre modération. Le monde ne juge des » hommes que par les postes qu'ils » occupent : on s'imagine qu'on les » mérite dès qu'on les possede, & » qu'on en est indigne, dès qu'on en » est exclus ou éloigné. D'ailleurs » votre refus offense Dieu & offense » votre Prince. Le Gouvernement va » passer en des mains peut-être plus » foibles que les vôtres; vous serez » comptable devant Dieu & devant » votre Prince, de tout le mal qui arrivera. Mais vous craignez peut-être de ne point conserver cette » charge assez long tems, pour faire » connoître de quoi vous êtes capable. Cette crainte est frivole. Les » hommes d'un mérite distingué prouvent en peu de tems ce qu'ils peuvent faire. Il brille dans la moindre 1549.

1549. « de leurs actions un certain genie « qui perce & se fait jour au travers » des obstacles les plus insurmontables. Ainsi ne vous deffendez plus » d'accepter l'honneur qu'on vous » fait. Votre Roi, votre Religion, » votre famille attendent cet effort de » vous. Je ne vous parle point de moi, » quoiqu'une partie de cet honneur » me regarde. Si vous m'aimez cependant, si je vous suis chere, songez à vous conserver mon estime, » en acceptant la dignité qu'on vous » offre.

Cabral écoutoit son épouse en l'admirant. Ses yeux doux & pleins de feu tout ensemble, qu'elle fixoit sur les siens, ses graces, sa beauté, ses discours, son air touchant & animé, pénetrerent le cœur de Cabral : »Vous » serez contente, Madame, lui dit-» il ; c'en est fait, le desir de vous » plaire dissipe toutes mes craintes, » j'accepte la Viceroïauté, rendons-» nous à Goa, allons-y commander, » & venez partager avec moi des hon-» neurs, qui ne me sont chers, que » parce qu'ils vous le sont. « Ils partent en effet. Cabral prend en main les rênes du Gouvernement. Il s'instruit bientôt de l'état des affaires, il dispose avec prudence de toutes choses, il fait voir qu'il n'est pas indigne de l'honneur qu'on lui a fait ; son épouse soutient son courage ; il marche à grands pas sur les traces des Albuquerques & des Castro, & tout le monde se loüe de son affabilité, de sa prudence, de son courage & de sa vertu.

Cabral apprit qu'on armoit dans le Port de Suez une flote, pour venir troubler les Portugais dans les Indes. Il se mit en état de leur opposer une vigoureuse résistance, & donna des ordres, pour qu'on munît les Places les plus exposées, de tout ce qui étoit nécessaire pour une longue défense. Il 1549. arma aussi de son côté une flote pour tenir la mer, & pour secourir ceux qui seroient les plus pressez. Tandis qu'il étoit occupé à cet armement, Antoine Criminal Jesuite, personnage d'une rare vertu, & d'un conseil excellent, eut la tête tranchée par les Badages, peuples cruels & barbares, Sujets du Roi de Narsingue. Ils suspendirent sa tête dans le Temple du Pagode Trichandur ; non contens d'avoir ainsi vengé les outrages, que cette Idole avoit reçuë des Portugais, ils s'assemblerent au nombre de six mille, & marcherent pour chasser les Portugais de Pimical, Ville située non loin des bancs de Remanancor au côté le plus oriental & septentrional du pays des Paravaz. A leur approche les Habitans doux, paisibles, humains, plus propres au métier de la pêche qu'à celui des armes, résolurent d'abandonner tous la Ville, & de s'enfuir dans leurs bateaux. Les Badages, qui n'étoient pas moins avides de leur sang que de leurs biens, informés de leur dessein par des espions qu'ils avoient parmi eux, pressent leur marche, leur coupent le chemin, & les empêchent de gagner la mer. Le peuple épouvanté s'enfuit de toutes parts. Les uns se retirent dans des lieux écartés & difficiles, les autres tâchent de joindre leurs batteaux ; ceux qui n'en ont point sur le rivage se jettent dans la mer pour les gagner à la nage. La confusion est extrême ; on court d'un côte & d'autre sans rien résoudre : cependant l'ennemi s'avance : les femmes & les enfans poussent des cris lamentables. L'amour de la vie prévaut sur l'amour conjugal & sur l'amour paternel ; on abandonne ces misérables comme des victimes consacrées pour appaiser la fureur sanguinaire des Ba-

1549. dages, qui arrivent & qui exercent sur elles le brigandage, le viol, le meurtre, & tout ce qu'une vengeance barbare & superstitieuse peut inspirer à de cruels fanatiques, qui ont la force en main.

Tandis que les Badages traitoient ainsi les Paravas & les Portugais qui étoient avec eux, le Roi de Pimienta & Zamorin Roi de Calicut unirent leurs forces, & déclarerent la guerre au Roi de Cochim, qu'ils haïssoient l'un & l'autre mortellement. Comme sa ruine pouvoit devenir fatale aux intérêts des Portugais, Cabral arma une flote de quatre-ving-dix vaisseaux pour le secourir. Cependant cet armement ne produisit aucun effet. Le Viceroi demeura tranquille spectateur à Goa, se contentant d'envoyer des instructions au Roi de Cochim, sur la maniere dont il devoit se conduire dans la guerre qu'il avoit sur les bras. On ignore quelles furent les raisons de Cabral pour en agir ainsi avec un ancien allié, tel qu'étoit le Roi de Cochim. On présume toutefois qu'elles étoient solides, & on le présume sur la connoissance qu'on a de sa générosité & de sa valeur.

Cependant le tems de se mettre en campagne arriva. Le Roi de Pimienta parut le premier en armes à la tête de dix mille Naïres. Le Roi s'y mit à la tête des siens, & de six cens Portugais commandés par François de Sylva. On en vint bientôt aux mains; le combat fut long & cruel. Le Roi de Pimienta mortellement blessé expira sur le champ de bataille. La victoire se déclara pour celui de Cochim. Fier de l'heureux succès de ses armes, il poursuit les fuïards, tandis que cinq mille Naïres de l'armée de son ennemi se ralient, marchent vers Cochim, y entrent sans trouver aucune résistance, & y massacrent impitoïablement tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. Les habitans surpris, reviennent de leur premiere frayeur; ils s'apperçoivent du petit nombre de leurs ennemis : ils s'arment, sortent de leurs maisons, appellent la garnison Portugaise de la Citadelle à leur secours, attaquent, pressent les Naïres, qui après des efforts prodigieux de valeur, périssent tous les armes à la main. 1549.

La nouvelle de ce massacre & de la mort du Roi de Pimienta affligea vivement le Roi de Calicut : résolu d'en tirer une vengeance éclatante, il cita tous les Rois ses vassaux au nombre de dix-huit, & leur ordonna de lui amener autant de troupes qu'ils pourroient. Bientôt il se vit à la tête de cent quarante mille hommes : il demeura avec les cent mille dans les terres de Chembé, & il fit passer les quarante mille dans l'Isle de Bardela. Cabral informé de cet armement, partit alors pour secourir le Roi de Cochim : il brûla plusieurs villes sur les côtes de Malabar & dans toutes les occasions on admira la valeur de Dom Antoine de Norogna.

Cabral arriva enfin à Cochim, où il trouva le Roi de cette ville avec quarante mille hommes : le Viceroi en avoit amené six mille : ils allerent avec cette armée investir l'Isle de Bardela. Les Rois vassaux de Zamorin, craignant que la fortune ne se déclarât pour leurs ennemis, parlerent de traiter de la paix. Le Viceroi exigea qu'ils s'abandonnassent entre ses mains, & ne leur donna que jusqu'au lendemain, pour prendre une derniere résolution. Ils demanderent quelques jours de plus; Cabral les leur accorda, étant sûr qu'ils ne pouvoient lui échapper; mais dans cet intervalle Dom Alfonse

1549. fonse de Norogna arriva avec le titre de Viceroi : ainsi Cabral se trouva n'avoir travaillé que pour un autre. Il vit avec douleur qu'on lui enlevoit les fruits de ses travaux ; cependant dissimulant son chagrin, il ceda au tems, & se montra aussi prudent & aussi moderé, que s'il eût reçu quelque nouvelle faveur de la part de son maître. Zamorin demanda la paix, & ceda pour l'obtenir, le Roïaume de Pimienta.

1550. Cabral se rendit à Goa pour s'y embarquer pour le Portugal. Etant dans cette ville, huit mille Naïres de ceux qu'on appelloit Amoucas, s'avancerent dans le dessein de la surprendre. Cabral s'arma promptement avec Manuel de Sousa, & courut aux portes pour s'opposer à leur entrée. Les Amoucas ne s'y présenterent point. Alors on fit sortir quinze cens hommes pour aller les chercher : Cabral vouloit se mettre à leur tête ; mais on l'en empêcha. Les quinze cens hommes partirent, joignirent les Amoucas, & en tuerent deux mille ; le reste prit la fuite. Cabral de son côté partit pour le Portugal, où le Roi le combla d'honneurs & de bienfaits. Sous son gouvernement, qui fut de dixhuit mois, les Portugais furent également heureux dans tous les autres païs des Indes.

Cabral arriva en Europe dans le tems que le S. Siege étoit vaquant par la mort de Paul III. Dès que ce Pape eut rendu le dernier soupir, Baltazar de Faria fit partir dans l'instant un Courier pour en avertir le Roi son maître, qui méditoit depuis long tems le dessein de mettre la Thiare sur la tête du Cardinal Henri son frere, alors âgé de trente-sept ans. L'affaire étoit importante & difficile ; elle demandoit de la diligence & un profond secret. Dom Juan nomma deux Ambassadeurs l'un pour l'Empereur qui étoit à Anvers, & l'autre pour le Roi de France, afin d'engager ces Princes à favoriser l'élection de son frere. Ils parurent d'abord disposés à le servir ; mais comme ils pouvoient avoir intérêt à promettre & à ne rien tenir, Dom Juan prit en même tems ses précautions auprès des Cardinaux qui composoient le sacré College. Il écrivit à Faria d'agir vivement auprès des Cardinaux & des Ambassadeurs des autres Puissances : mais sachant que les sollicitations sont foibles, si elles ne sont accompagnées de l'espérance de quelque avantage : il le chargea en même tems de ne rien épargner pour gagner des suffrages au Cardinal Henri. Dom Juan n'ignoroit pas que l'argent est le principal ressort dans presque toutes les Cours, & qu'il a surtout un pouvoir insurmontable à Rome. Faria en conséquence vit les Cardinaux ; il sçut leur offrir de l'argent, sans blesser leur délicatesse apparente, & sans compromettre son Prince ; mais malgré ses adroites libéralités, la faction du Cardinal Jean Marie del-Monte, l'emporta, & le fit nommer Pape sous le nom de Jules III. Dès que Dom Juan eut appris son exaltation, il fit partir Dom Antoine de Lancastre Grand-Maître de l'Ordre de Christ, pour l'assurer de son obéïssance. 1550.

Les Pyrates Turcs & François infestoient les côtes d'Espagne & de Portugal. Dom Juan proposa à l'Empereur de repousser ces Barbares, qui troubloient le commerce des deux Nations, par les pertes considérables qu'ils leur causoient. L'Empereur y consentit. Dom Juan se chargea de garder les côtes d'Algarve, celles du Portugal & celles de la Galice ; & l'Empereur les côtes septentrionales & mé-

1550. ridionales de l'Eſpagne. Ils deſtinerent auſſi quelques vaiſſeaux, pour eſcorter ceux des Marchands qui alloient aux Indes, à l'Amerique, & en Guinée.

Nous avons vû de quelle maniere Alfonſe I. Roi de Congo étoit monté ſur le thrône, & avoit triomphé de Penſa Aquitime ſon frere. Ce Prince ſe comporta avec ſageſſe, il regna paiſiblement, & mourut toûjours attaché à la Religion Chrétienne qu'il avoit embraſſée. Il laiſſa la Couronne à Pierre ſon fils, imitateur de ſes vertus & ſurtout de ſa pieté. Sous le regne de celui-ci, les Portugais fréquenterent plus que jamais le Roïaume de Congo. Ils s'établirent auſſi dans l'Iſle de S. Thomas, ainſi appellée, parce qu'ils la découvrirent le jour que l'Egliſe célebre la mémoire de cet Apôtre. Elle eſt ſituée directement ſous la ligne équinoxiale, & éloignée de la terre ferme d'Afrique, d'environ cinquante lieuës. Elle a quinze lieuës de longueur ſur autant de largeur. La terre en eſt fertile & propre à porter des cannes de ſucre, que les Portugais y ont plantées. Le Roi Alfonſe y fit bâtir une ville, qu'il fit ériger en Evêché, & celui qui l'obtint le fut auſſi de Congo. Il eut pour ſucceſſeur un fils du Roi Alfonſe, qui avoit été élevé en Portugal & à Rome. Il mourut comme il étoit prêt de ſe rendre dans ſon Dioceſe, & ſa mort fut ſuivie de celle du Roi Pierre ſon frere. Le Siege de S. Thomas demeura vaquant, & Pierre fut remplacé par François ſon frere. Il ne fit qu'entrevoir le Thrône : la mort termina ſes jours, immédiatement après qu'il fut proclamé Roi, & le ſceptre paſſa entre les mains de Jacque ſon neveu.

Jacque avoit de la valeur & de l'expérience dans la guerre. Il aimoit extrêmement les Portugais, & quitta 1550. l'habit de ſon païs pour prendre le leur. Il étoit magnifique, libéral, prévenant, & il tâchoit d'imiter en tout les manieres des Rois de Portugal. Ses Sujets l'adoroient & vivoient heureux ſous ſon regne. La Religion Chrétienne proſperoit de jour en jour dans ſon Roïaume : mais elle penſa y être abolie par la corruption des Moines & des Chanoines de S. Thomas & de Congo. Il y avoit quelque tems qu'ils vivoient ſans Evêque ; celui qu'on leur donna voulut réformer leurs mœurs ; les Moines s'y oppoſerent avec tant d'opiniâtreté, que tout le Roïaume en fut ſcandaliſé. Ce ſcandale public ne les corrigea point. Leur orgueil ne put s'humilier devant leur Evêque. Le Roi qui ſoûtenoit les droits de ce dernier, leur ordonna de ſe conformer aux regles de diſcipline qu'il vouloit introduire : une partie mépriſa ſes ordres : l'autre pour les éluder, aima mieux quitter le Roïaume & paſſer en Portugal, ſans s'embaraſſer des périls où ils expoſoient les Chrétiens de Congo, qui demeuroient en partie ſans ſecours ſpirituel.

Dom Juan touché de l'état déplorable où la Religion ſe trouvoit dans le Congo, par la fuite des Moines & des Prêtres, demanda aux Jeſuites quatre de leurs Peres du College de Conimbre, pour les y envoyer. Ils partirent de Liſbonne l'an 1549. arriverent à Saint Thomas, & de-là paſſerent au Congo. Le Roi Jacque les reçut & les traita honorablement ; mais il profita peu de leurs exemples. Accoûtumé à vivre ſans contrainte, & livré à ſes concubines, il ne ſe donna aucun ſoin, pour que les prédications des Jeſuites operaſſent. Les Courtiſans ſe reglerent ſur ſa conduite : le peuple, qui en prenant les vices des Grands

1550. les outre toujours, s'abandonna, à leur exemple, aux excès les plus honteux : le vice & l'irreligion triomphoient de toutes parts, sans esperance d'en voir tarir la source. Les Jesuites, qui pouvoient rendre service au Christianisme ailleurs, reçurent ordre de leurs Superieurs de partir du Congo ; ce qu'ils firent.

Leur départ fut suivi de la mort du Roi Jacque. Le trouble & la division regnerent dans le Roïaume pour la succession de la Couronne. Dans l'espace de peu de jours, le Thrône fut rempli trois fois, & trois fois il fut vaquant, par la mort de ceux qu'on y avoit élevés. Le premier étoit le fils du Roi Jacque, successeur légitime, mais haï des Congians, qui le tuerent. Il restoit deux Princes ses freres. La Noblesse & le peuple se déclarerent pour l'un ; les Portugais & les Grands pour l'autre. Chacun vouloit assurer la Couronne à celui qu'il favorisoit. Les premiers conduisirent le leur dans une Eglise, pour le couronner ; dans l'instant qu'on posoit la couronne sur sa tête, & qu'on crioit vive le Roi, les Portugais entrent, dissipent le peuple, & égorgent le nouveau Roi aux pieds des Autels : tandis qu'on executoit cette sanglante tragedie, le Prince qu'ils favorisoient étoit aussi dans une autre Eglise, éprouvant le même sort que son rival. La Noblesse & le peuple avoient été informés, qu'on devoit l'y couronner Roi, & ils y avoient envoïé des assassins, pour le tuer. Ainsi de part & d'autre ils avoient médité la mort du Prince qui leur portoit ombrage, & de part & d'autre ils executerent leur complot dans le même moment. Par ces deux meurtres la posterité de Jacque fut éteinte. Les Congians en devinrent furieux : ils s'en vengerent sur les Portugais, dont ils massacrerent une partie, comme 1550.
les auteurs de tous les troubles, qui avoient agité le Roïaume.

Il restoit un frere au Roi Jacque, nommé Henri ; les Congians, pour terminer les differends qui les divisoient, l'éleverent à la Roïauté. Dès que Henri eut en main les rênes de l'Etat, il marcha pour châtier les Anxicains, qui avoient voulu secouer le joug des Congians. En partant, il laissa pour Regent du Roïaume un jeune homme de vingt-cinq ans, appellé Alvare. Il étoit fils de la femme de Henri. Celui-ci étant mort immédiatement après avoir soumis les Anxicains, les Congians épris des vertus d'Alvare, l'éleverent sur le Thrône. Alvare ne s'occupa qu'à dissiper les factions, qui avoient causé les derniers troubles dans le Roïaume. Il rappella les Portugais, qui s'étoient dispersés dans les Provinces ; il rétablit le commerce interrompu entre eux & ses Sujets, & aïant voulu qu'on oubliât de part & d'autre, tous les excès ausquels on s'étoit laissé emporter, il fit regner la discipline parmi le Clergé, engagea l'Evêque de Saint Thomas de venir à Congo, & remit enfin tout le Roïaume dans le même état qu'il avoit été sous le Regne d'Alfonse I. Mais cela ne dura pas long-tems, Alvare prêta l'oreille aux discours des flateurs. François Bullamaterre, son parent & son favori, jeune, impétueux, & abandonné aux plaisirs, pour briser le frein que le Christianisme imposoit à ses vices, lui persuada qu'il étoit contraire & pernicieux à l'Etat, en défendant la pluralité des femmes ; & qu'il falloit reprendre l'ancienne Religion, sous laquelle le Roïaume étoit si florissant, que nul ne l'égaloit dans l'Afrique en puissance. Le Roi étoit jeune ; les

1550. passions parloient vivement à son cœur: elles prêterent leur force à la raison politique de Bullamaterre. Le Christianisme alloit succomber, lorsque Bullamaterre vit passer comme un songe les honneurs ausquels on l'avoit élevé. La mort termina ses jours au milieu des plaisirs; & le Roi, malgré son apostasie, le fit honorablement inhumer dans l'Eglise de Sainte Croix. Sa mort, qui arriva dans la fleur de sa jeunesse, fut regardée comme un châtiment du Ciel; & on n'en douta plus, lorsque le lendemain de ses funerailles, on trouva son tombeau brisé & son cadavre enlevé. Cette nouvelle remplit de terreur le Roi & sa Cour. On dit même qu'on avoit entendu un bruit épouvantable dans l'Eglise pendant la nuit: le merveilleux a toujours des attraits invincibles pour les hommes; on fut persuadé que le diable étoit venu pour emporter le corps de Bullamaterre; les Prêtres ne negligerent point cette opinion, qui contint le Roi & le reste de la Cour dans le Christianisme.

Cependant Dom Alfonse de Norogna gouvernoit assez heureusement les Indes. Les habitans de Catifa aïant livré cette Ville aux Turcs, le Roi d'Ormus en fut mortellement offensé. Celui de Bassora avoit sur pied une armée de trente mille hommes, pour reconquerir son Royaume que les Turcs lui avoient enlevé. Pour réüssir plus sûrement dans son entreprise, il envoïa des Ambassadeurs à Norogna, pour lui demander du secours, lui offrant en récompense la permission de bâtir une forteresse dans son Royaume. Norogna fit partir Antoine de Norogna son cousin, avec dix-neuf vaisseaux, pour secourir ce Prince, & pour chasser les Turcs de Catifa. Il combattit les Turcs & les vainquit. Ensuite il se rendit à l'embouchure de l'Eufrate. Là, on lui fit entendre que le Roi de Bassora ne l'avoit appellé à son secours, que pour le livrer aux Turcs; ce qui l'engagea à s'en aller à Ormus, où il apprit le piege que les Turcs lui avoient tendu, pour se défaire de lui. 1547.

Le Viceroi fit partir en même tems Dom Garcie de Meneses, pour commander dans la Citadelle de Ternate. Cachil Aerio ne pouvant se venger de Jordan Freitas, qui du temps de Castro l'avoit envoïé à Goa, pour rendre compte de sa conduite au Viceroi, y persecutoit les Chrétiens ses Sujets. La vengeance de la mort de sa mere, que les Portugais avoient jettée par les fenêtres, y entroit aussi pour quelque chose. Il avoit sans cesse devant les yeux ce triste spectacle, & sans cesse il se representoit les Rois ses prédecesseurs, jettés dans les fers, ou massacrés par les Portugais. La haine qu'il portoit à Jordan Freitas, jointe à ces mécontentemens, pouvoit l'engager à quelque extrêmité; ce qui obligea Norogna à y envoïer Garcie de Meneses, qui fut contraint de s'arrêter à Malaca.

Sultan Halaudim, que Dom Pedre Mascaregnas avoit chassé de Bintam, étoit dans le dessein de s'emparer de cette Ville. Il avoit armé une puissante flote, & il avoit mis dans ses interêts les Rois de Pera, de Pan, de Marruaz, & la Reine de Japara, dans l'Isle de Java. Au commencement de Juin il mit à la voile avec douze cens vaisseaux, qui portoient douze mille hommes. Pour surprendre Malaca, il envoïa un Ambassadeur à Dom Pedre de Sylva, qui en étoit Gouverneur, afin de l'assurer que l'armement qu'il venoit de faire, étoit destiné pour faire la guerre au Roi d'Achem; mais La-

1550. queximene lui fit dire en secret les desseins de son Maître. Dom Pedre se mit promptement en état de se défendre. Halaudim arriva, & brûla tous les vaisseaux qu'il trouva dans le Port, & s'empara de quelques fauxbourgs. Ensuite il se campa près de la Forteresse, dressa ses bateries, & commença ses attaques.

Garcie de Meneses arriva sur ces entrefaites, il combattit & fut tué. Plusieurs vaisseaux Portugais, informés du peril que couroit Malaca, accoururent à son secours. L'ennemi voulut s'opposer à leur entrée, Gomez Barreto rendit leurs efforts inutiles. Alors les Infideles donnerent un assaut à la Ville : on les repoussa avec une perte considerable. Sylva craignoit que le siege ne traînât en longueur, & que la famine n'operât ce que ne pouvoient operer les armes des ennemis. Un soldat termina ses inquiétudes. Il lui conseilla de faire sortir quelques vaisseaux, & de faire courir le bruit, qu'il les envoyoit pour mettre à feu & à sang les pays des Rois alliez. Cette ruse eut un bon effet; les ennemis regagnerent leur flote, ils en vinrent aux mains avec les Portugais, & ils furent entiérement défaits.

Garcie de Meneses étant mort, Bernardin de Sousa prit sa place, & se rendit à Ternate. Il trouva toutes les Moluques en armes. Cachil Aerio n'étoit plus, Cachil Guzarate occupoit le Thrône, Catabruno tuteur du Roi de Gilolo venoit de faire mourir son pupille, & s'étoit emparé de sa Couronne. Il s'étoit ligué avec le Roi de Ternate, celui de Tidore & celui de Bachan, pour persecuter les Portugais, & pour abolir le Christianisme. Bernardin de Sousa remporta plusieurs victoires sur eux ; mais malgré ses victoires, les Portugais souffroient, & n'osoient s'écarter de leur Citadelle. 1550.
La Ville de Tolo se révolta contre eux. C'étoit une des principales Villes de la Batochine du More ; elle étoit située sur une haute montagne, dont les chemins raboteux, & entre-coupés de profonds ravins, en rendoient l'accès extrémement difficile. Les campagnes voisines sont les plus fertiles de toutes ces Isles ; elles abondent en ris, & en toute sorte de fruits. Les habitans sont les moins barbares de toutes ces contrées. Lorsque François Xavier les convertit à la foi Chrétienne, ils se mirent sous la protection du Roi de Portugal, & s'engagerent à observer les mêmes Loix & les mêmes Ordonnances, qu'on avoit introduites dans le reste des Indes. Le Tyran de Gilolo, jaloux des avantages qui en revenoient aux Portugais, sous prétexte d'alliance entra dans leur Isle. Bientôt sa puissance y devint formidable. Alors il parla en maître, & ordonna à ceux de Tolo de renoncer au Christianisme, & à l'alliance des Portugais. Les Tolains firent d'abord peu de cas de ses ordres. Catabruno employa la violence ; il leur fit une cruelle guerre : la persécution ne put encore ébranler leur foi. Mais à peine un de leurs Magistrats se fut-il rendu aux volontés du Tyran, que le peuple l'imita, reprit ses anciennes superstitions, renversa les Eglises, foula aux pieds les vases sacrés, déchira les images des Saints, & se livra à toute l'yvresse de l'impieté. Ensuite il voulut qu'on déclarât la guerre aux Portugais, & qu'on se rendît sujets & vassaux de Catabruno.

Le Ciel sembla prendre une vengeance éclatante de tant de profanations. Immédiatement après cette révolte, la terre devint seche & stérile. Leurs grains se gâterent & se pourri-

1550. rent dans leurs magaſins; les eaux dont ils ſe ſervoient pour leur boiſſon ordinaire, devinrent ameres, bourbeuſes & mal ſaines; les arbres perirent, & les fruits de la terre furent brûlés par les ardentes chaleurs du Soleil. Ces calamités furent ſuivies d'une cruelle peſte. L'air étoit corrompu, les oiſeaux & les bêtes ſauvages couvroient de leurs cadavres les campagnes; la ville n'offroit qu'un ſpectacle effraïant: une profonde triſteſſe ſe peignoit ſur tous les viſages; hommes, femmes, enfans, vieillards, peuple, Grands, tout ſuccomboit aux terribles effets de la contagion; ils imploroient vainement le ſecours de leurs Pagodes: ces Dieux frivoles, ouvrage de leurs mains, étoient ſourds à leurs prieres.

Au milieu de tant de malheurs, ils ſe préparoient à la guerre contre les Portugais, ne doutant point qu'ils ne vinſſent les attaquer inceſſamment. Ils réparoient leurs murailles, ils en bâtiſſoient de nouvelles, ils élevoient des boulevards, ils creuſoient des foſſés, ils fortifioient les paſſages, ils plantoient autour de leurs remparts, des pieux faits d'un bois appellé fer, à cauſe de ſon extrême dureté, afin que les Portugais s'y enferraſſent, en s'approchant de leurs murailles; enfin ils rempliſſoient leur ville de ſoldats, d'armes, & de toutes ſortes de munitions, que le Roi de Gilolo leur fourniſſoit. Bernardin de Souſa de ſon côté fit partir une flote de Ternate pour châtier ces rebelles. Les Portugais, avant de deſcendre à terre, envoïerent un Trompette, pour les ſommer de rentrer dans l'alliance des Portugais, qu'ils avoient violée ſi indignement, promettant d'oublier le paſſé, pourvû qu'ils reconnuſſent & réparaſſent leurs fautes, & qu'ils rentraſſent ſous la Loi de Jeſus-Chriſt. 1550.
» Allez, répondirent-ils à ce Herault, » allez dire à ces Marchands étrangers » qu'ils s'en retournent, s'ils ſont » ſages, dans leur pays, & qu'ils » nous laiſſent vivre en paix dans le » nôtre. Nous mépriſons leur alliance » & leur amitié, & nous leur dé» clarons une guerre cruelle: quant » à la Religion Chrétienne, dites» leur, que nous n'avons d'autre re» gret, que de l'avoir embraſſée une » fois.

Le Herault partit, & rejoignit la flote. A peine y fut-il arrivé, qu'on dit, que le Soleil ſe couvrit de nuages ſi épais, qu'on ne pouvoit ſe reconnoître. Au milieu de cette obſcurité ſubite, on entendit un bruit effroïable, & l'on vit ſortir du ſommet d'une montagne voiſine des flâmes d'un feu bleuâtre, qui préſentoit aux yeux un ſpectacle terrible. Le tonnerre accompagné d'éclairs, grondoit dans les airs. La montagne vomiſſoit des pierres ardentes, qui tombant ſur la Ville écraſoient les maiſons, & démoliſſoient les boulevards: une pluïe de cendres, qui ſortit en même temps du haut de la montagne, couvrit toute la campagne & tous les pieux, que les Tolans avoient plantés autour de leurs murailles; enſorte qu'on ne pouvoit en approcher ſans crainte d'être bleſſé. Toutes les bêtes fauves furent enſevelies ſous les cendres, & les oiſeaux tomboient à terre ou dans la mer, & on les prenoit ſans peine. Un tremblement de terre ſurvint, qui renverſa les arbres dans les campagnes, & les maiſons dans la Ville: un Lac voiſin franchit ſes bornes, & ſubmergea le reſte des animaux & des hommes, qui avoient échappé aux autres fleaux. Cependant la flote Portugaiſe s'étoit retirée loin de la terre,

1550. pour n'être point endommagée des cendres ni des pierres. Aussi-tôt que le Ciel fut devenu serein, que le tremblement de terre eut cessé, & que la montagne ne vomit plus des feux, les Portugais revinrent, descendirent dans l'Isle, où ils ne trouverent aucune resistance : presque tous les habitans avoient peri; ceux qui restoient s'étoient dispersés dans les forêts voisines, & l'on eut beaucoup de peine à les rassembler. Pâles, tremblans, ils implorerent la pitié des Portugais, qui calmerent leur fraieur, en leur fournissant toute sorte de secours, & en les exhortant à réparer les crimes qu'ils avoient commis envers Dieu, & à rentrer dans le Christianisme; les Tolans étoient trop épouvantés, pour se refuser à ce qu'on demandoit d'eux; ils firent tout ce qu'on voulut, & l'on travailla à relever les débris de leur Ville.

Tout étant rétabli dans Tolo en son premier état, les Portugais songerent à se venger des outrages qu'ils avoient reçus du Roi de Gilolo. Catabruno s'étoit retiré dans une Isle à sept lieuës de Ternate, où il avoit fait bâtir une forte Citadelle; elle étoit munie d'armes, de soldats, & de tout ce qui étoit nécessaire pour une longue & vigoureuse résistance. D'ailleurs, la Place étoit forte par sa propre situation, & Catabruno qui s'y étoit enfermé, animoit ses troupes par sa presence. Toutes ses précautions n'empêcherent point les Portugais de l'assieger; & après quelques assauts, ils forcerent la Citadelle, & prirent le Tyran en vie. Pour éviter un supplice honteux, il prit du poison, & termina lui-même ses jours. Sa mort ramena le calme dans toutes les Isles voisines; les Portugais & la Religion Chrétienne y triompherent par-tout.

Dans l'Isle de Ceilan, tout sembloit se préparer à une révolution. Le Viceroi y alla en personne avec une flote, pour prévenir ce malheur : il amena avec lui Diegue Lopés de Sousa en qualité de son Lieutenant. Le Roi de Ceitavaca vouloit déthrôner celui de Cota, Allié des Portugais : ayant joint leurs forces, ils allerent chercher l'ennemi, qu'ils combattirent & vainquirent. La ville capitale de son Roïaume fut prise & saccagée ; on y trouva des richesses immenses, & des Pagodes sans nombre d'or & d'argent, que le Viceroi emporta sans en donner sa part à son Allié, comme on en étoit convenu. L'avarice trouve toûjours des prétextes, pour excuser les honteuses actions ausquelles elle engage les hommes. Norogna n'en manqua pas pour se disculper de son manque de parole, envers le Roi de Cota, qui supporta impatiemment le tort qu'on lui faisoit. 1550.

Tandis que le Viceroi étoit dans l'Isle de Ceïlan, Antoine de Norogna croisoit sur la côte de Calicut, & ruinoit tout le commerce de cette ville. Le Viceroi revint à Cochim, & y amena un cousin du Roi de Cota, qui embrassa publiquement la Religion Chrétienne. On l'envoïa ensuite en Portugal, où le Roi l'honora de son amitié & de ses bienfaits. Cependant le Roi de Calicut étoit à la tête de trente mille hommes, pour s'opposer au débarquement de quatre mille Portugais, qui venoient pour ravager ses Etats. Ses efforts furent vains; les Portugais prirent terre, lui livrerent la bataille, & taillerent son armée en pieces. Les Portugais ne perdirent que quarante hommes ; parmi lesquels se trouverent Antoine Pereira, Manuel d'Acugna, Juan de Sylva Menesés, & Manuel Mergullan. Le vainqueur après avoir ravagé les terres voisines de Calicut,

1550. revint triomphant à Cochim.

Le Viceroi y trouva un Ambassadeur de Nantaquim Prince de Tanixumaa, Isle dépendante du Japon, qui étoit chargé d'aller demander au Roi de Portugal quinze cens hommes, pour lui aider à conquerir l'Isle Lequie, offrant en récompense de lui payer un tribut dans la suite. Diego Gomés d'Almeida conduisoit cette Ambassade; il partit pour le Portugal dans le même vaisseau que Manuel de Sousa & Sepulveda, son épouse Leonor d'Albuquerque & Sà. Le vaisseau échoüa vis-à-vis le Cap de Bonne-Esperance; mais l'équipage au nombre de cinq cens trente personnes se sauva à terre. Malgré la longueur & la difficulté des chemins qui les séparoient du Mozambique, ils résolurent de gagner ce païs par terre & à pied. Après trois mois d'une pénible marche, ils arriverent sur les bords de la riviere appellée S. Esprit. Ils y trouverent Oiñaca vieillard vénérable, qui commandoit à quelques peuples des environs, qui les reçut avec humanité, & leur offrit de les garder dans ses Etats, jusqu'à ce qu'il vînt quelque vaisseau qui pût les conduire ailleurs. Manuel de Sousa le remercia & passa en avant avec cent vingt personnes; le reste étoit mort de soif, de faim & de fatigue. Il parvint aux Etats d'un petit Roi nommé Osumo; Oiñaca avoit averti Manuel de se défier de ce Roi barbare, aussi perfide à l'égard des malheureux, qu'Oiñaca étoit fidele & compatissant. Malgré cet avertissement, Manuel résolut d'attendre quelque vaisseau Portugais, pour s'embarquer dans les Etats de ce Roi, qui méditoit déja de leur enlever tout ce qu'ils possedoient. Comme les Portugais étoient armés, & qu'il craignoit qu'ils ne se défendissent, il conseilla à Manuel de lui remettre ses armes, parce que ses Sujets le redoutoient & qu'ils ne vouloient plus lui fournir de quoi vivre, s'il demeuroit armé. Leonor fit ensorte de persuadera Manuel de ne point livrer ses armes. Manuel méprisa ce conseil; il les ceda au Barbare, qui dès qu'il eut ses armes en sa puissance, dépoüilla les Portugais de tout ce qu'ils avoient, & ne leur laissa que les habits qu'ils portoient. Craignant qu'il ne poussât plus loin sa cruauté, ils partirent & gagnerent le païs des Cafres. Ces Barbares, les plus féroces de toute l'Afrique, les ayant rencontrés, acheverent de les dépoüiller & les abandonnerent tout nuds, au milieu de leurs vastes deserts. Rien n'égaloit la douleur de Leonor: succombant à la honte de paroître ainsi aux yeux des hommes, elle creusa de ses propres mains une fosse, rassembla quelques feüilles d'arbres, & cacha ainsi la moitié de son corps. Dans cet état le Pilote André Vaz jetta les yeux sur elle. André, dit Leonor: « Voïez quel est le sort de Manuel de Sousa, de ses enfans, & de son épouse. Dieu prend une terrible vengeance de nos fautes: si jamais vous revenez ou dans les Indes ou dans le Portugal, racontez notre triste avanture. André détourna les yeux d'un spectacle si touchant & continua sa route. Manuel qui avoit été dans une forêt voisine, pour chercher quelques fruits sauvages, revint dans ce moment. Il vit sa femme ayant un de ses fils mort à ses côtés, & tenant l'autre expirant entre ses bras. Il lui donna ce qu'il apportoit, & courut dans la forêt pour en chercher encore. A son retour il trouva son second fils & son épouse sans vie, environnés de leurs esclaves qui poussoient des cris douloureux dans les airs. Il se jetta sur le corps de 1550.

1551. ſa femme, il l'embraſſa avec tranſport, en lui tenant le même langage que ſi elle eut pû l'entendre. » Belle » Leonor, lui diſoit-il, vous n'êtes plus » & je vis, chere épouſe que j'adorois, » delices de ma vie, vous qui rempliſſiez » toute mon ame, chere Leonor vous » n'êtes plus; Leonor... Il reſtoit immobile en prononçant ſon nom. Ses eſclaves l'arracherent de deſſus ſon cadavre, qu'on dépoſa avec celui de ſon fils dans une caverne voiſine. Manuel quitta ſes eſclaves ſans proferer un ſeul mot, & ſe jetta dans la forêt, où il y a apparence qu'il mourut de douleur, ou qu'il y fut dévoré par quelque bête féroce; quoiqu'il en ſoit on n'entendit plus parler de lui. Trois de ſes eſclaves revinrent dans les Indes, après avoir éprouvé tous les maux, que l'adverſité traîne après elle : ce fut d'elles qu'on apprit ce qu'on vient de rapporter.

1552. Cependant le Turc pour ſe venger de ce que les Portugais avoient fait dans Catifa, ordonna à Pirbec Corſaire fameux d'aller aſſieger Maſcate. Après avoir réduit cette place, il ſe préſenta devant Ormus, où commandoit Dom Alvarés de Norogna avec neuf cens hommes; Pirbec l'aſſiegea dans les formes, avec une armée de ſeize mille hommes. Voyant que ſes efforts devenoient inutiles, il ſe retira & alla dans l'Iſle de Queixume piller quelques Seigneurs Ormuſiens, qui s'y étoient refugiés durant le ſiege. Le Viceroi perſuadé qu'il reviendroit pour aſſieger encore Ormus, raſſembla toutes ſes forces, dans le deſſein d'aller en perſonne ſecourir cette place. Il arriva ſur ces entrefaites ſix vaiſſeaux de Portugal, commandés par Ferdinand Soarez d'Albergaria. Edoüard de Sà partit pour occuper le Gouvernement de Ceïlan, vacquant par la mort de Dom Juan Henriqués. Un Corſaire 1552.
Turc croiſa ſur les côtes de Malabar, battit & fit priſonnier Manuel Rodrigués Coutigno. Gille Fernandés Carvallo le vengea & le délivra de ſa captivité. Dom Alvarés d'Ataïde, & Dom Pedre de Sylva freres, en vinrent preſque aux mains dans Malaca pour le gouvernement de cette ville. Le pere du Roi de Ceïlan fut jetté dans une priſon pour avoir refuſé douze mille ducats au Viceroi. Sa femme le délivra par ſon induſtrie, & mérita par ſon courage l'éloge des Portugais même, qui blâmoient hautement la rapacité du Viceroi; car Norogna pouſſoit un peu trop loin ſon avarice. Dans le reſte des Indes, les affaires s'entretenoient dans la même ſituation.

François Xavier, ce ſaint homme, qui s'étoit ſacrifié à la prédication de l'Evangile, finit enfin ſes jours au mois de Décembre 1552 dans l'Iſle de Sanciam. Il étoit humble, doux, patient, charitable, plein de zele, infatigable, & intrépide; rien ne l'étonnoit lorſqu'il s'agiſſoit du ſervice de Dieu. Il porta la Religion Chrétienne juſqu'aux extrêmités de l'Orient; & l'Egliſe pour honorer ſes vertus, l'a mis au rang de ſes Saints.

Cependant le Corſaire Pirbec ſubiſ- 1553.
ſoit le dernier ſupplice dans Conſtantinople. Telle fut la récompenſe qu'il reçut des ſervices qu'il avoit rendus au Sultan. Il eſt dangereux de les ſervir mal, mais plus dangereux encore de les ſervir bien, juſqu'à un certain point. Le mérite médiocre & le mérite éclatant ſont preſque toûjours traités également par ces Princes ombrageux, qui du ſein des voluptés où ils ſe plongent dans leur Serail, ne projettent pas moins que la conquête du monde entier. Moradobec ſucceda à

1553. Pirbec dans le commandement de la flote, que le Gr. Seigneur entretenoit dans les mers des Indes contre les Portugais. D. Diegue de Norogna le rencontra & lui donna la chasse. Ensuite ayant fait quelque prise il rentra dans Ormus. Vers ce tems-là Ferdinand Alvarés Cabral partit de Lisbonne avec quatre vaisseaux. Celui qu'il montoit arriva le premier à Goa. Il amenoit avec lui Dom Loüis de Camoens, Auteur de la Lusiade, Poëme Héroïque, où ce célebre Poëte chante les actions éclatantes des Portugais dans les Indes. Cabral avoit ordre du Roi de restituer à celui de Cota la part du butin qu'on avoit fait sur le Roi de Ceitavaca, & dont on l'avoit honteusement frustré. Il étoit également chargé de punir Bernardin de Sousa des violences qu'il avoit exercées dans les Moluques, & de signifier au Viceroi de ne point emploïer Dom Diegue d'Almeida pour le service du Roi, & de lui ôter le gouvernement de Diou. On ne sçait pas précisément, quelle étoit la cause du mécontentement qu'on avoit de lui. Il y a cependant apparence qu'il étoit coupable, puisque le Roi le punit. Le Viceroi obéït. Ensuite il arma une flote contre le Roi de Pimienta en faveur du Roi de Cochim. Il remporta la victoire, & elle ne lui coûta qu'un seul homme. Loüis de Camoëns se trouva à cette expédition, & fit voir que la valeur & les talens de l'esprit ne sont point incompatibles.

Dans le Portugal, on travailloit à conclure le mariage de l'Infant Dom Juan fils du Roi, avec l'Infante Jeanne de Castille, fille de l'Empereur Charle-quint & d'Isabelle son épouse. On lui donna en dot trois cens soixante mille ducats; & le mariage étant conclu & arrêté, on chargea Dom Juan de Lancastre Duc d'Aveiro, & Dom 1553. Juan Soarés de l'Ordre de Saint Augustin Evêque de Conimbre, d'aller chercher cette Princesse en Espagne. La suite du Duc fut superbe: il amena avec lui cinq cens Gentilshommes, quatre-vingt Gardes, avec un nombre considérable de domestiques, & de bêtes de somme pour porter ses équipages, où le goût & la magnificence brilloient également. Il étoit précedé par des timbales & des trompettes: ce Prince fit voir dans cette occasion tout le zele qui l'animoit pour le service de son Roi, & toutes les richesses qu'il possedoit. L'Evêque de Conimbre n'oublia point aussi de son côté à paroître avec la magnificence convenable. Ils trouverent l'Infante entre Elvas & Badajos, & ils la conduisirent à Lisbonne. Le mariage se consomma. L'Infante devint grosse; mais son mari mourut deux mois après l'avoir épousée, d'un épuisement. Sa mort arriva le 2 Janvier 1554, & remplit le Portugal de 1554. tristesse & de deüil. On avoit conçu de hautes esperances de ce jeune Prince, qui à une figure aimable joignoit de l'esprit & de l'amour pour la vertu. La Princesse son épouse parut inconsolable; elle mit au monde un Prince qui releva le courage & l'esperance des Portugais. Tout le Roïaume célebra sa naissance; on ne prévoïoit pas que ce jeune Prince seroit un jour la cause de sa ruine. Le Cardinal Henri son oncle lui confera le Baptême, & on le nomma Sebastien: nom qui ne devint que trop célebre, par les malheurs funestes que ce Prince éprouva.

L'Infante sa mere ne pouvoit recevoir aucune consolation. Philippe son frere étant parti pour épouser la Reine d'Angleterre, fit prier le Roi de

1554. Portugal de permettre que cette Princesse revint en Espagne, pour gouverner ses Etats pendant son absence. Dom Juan y consentit. Le Duc de Bragance, & l'Infant Dom Loüis frere du Roi, l'accompagnerent jusque sur la frontiere; Dom Garcie de Tolede Majordome de Philippe la conduisit à Madrid, avec les Evêques d'Osma & de Badajos. Jeanne prit en main les rênes du Gouvernement: sa sagesse, sa modestie, son affabilité lui gagnerent l'estime & l'amour de tous les Espagnols. L'absence de Philippe n'apporta aucune alteration dans le Royaume, par la prudence avec laquelle cette Princesse sçut se comporter.

Cependant en Portugal on avoit armé cinq vaisseaux & quatre galeres, qui mirent à la voile dans le port de Lisbonne, & allerent croiser sur les côtes du Roïaume d'Algarbe. Etant dans la baye de Tavila, Dom Pedre d'Acugna, qui commandoit en Chef cette flote, apperçut le fameux Corsaire Xaramet Arraëz, qui avoit huit galeres, bien fournies d'hommes & d'armes. Le General Portugais sortit pour le combattre, avec ses quatre galeres; car le vent qui étoit contraire l'empêcha de se servir de ses vaisseaux: malgré l'avantage que cet accident donnoit à Xaramet, il fut attaqué, vaincu, mis aux fers, & conduit en triomphe dans le port de Lisbonne.

En Afrique, le Cherif, dont l'ambition ne faisoit qu'augmenter avec la vieillesse, regnoit toujours. Les affaires des Portugais s'y soûtenoient dans le même état, graces aux divisions, qui regnoient parmi les Infideles: mais comme leurs guerres sont étrangeres à notre Histoire, nous nous contentons de les indiquer sans nous étendre sur cette matiere. Dans les Indes Mamoud Roi de Cambaye mourut, & sa mort ouvrit la porte aux dissentions dans son Royaume. Ce Prince étoit cruel & sanguinaire. Voir couler le sang humain, étoit pour lui un spectacle charmant. Sa barbarie s'étendoit également sur ceux qu'il aimoit, comme sur ceux qu'il haïssoit. Lorsque ses femmes étoient enceintes, il se plaisoit à leur faire ouvrir le ventre, pour les faire acoucher. L'on ne peut concevoir cette ferocité des hommes, qui les dégrade si honteusement. Mamoud reçut le châtiment qu'il meritoit. Etant un jour à la chasse avec quelques-unes de ses femmes, son cheval s'abattit, & son pied se trouva engagé dans un des étriers; le cheval le traînoit; lâche & timide, comme sont presque toujours les Tyrans, la mort se peignit sur son visage, & il implora le secours de ceux qui l'environnoient; une de ses femmes plus hardie que les autres, sauta à terre, & s'approchant hardiment du cheval, coupa d'un coup d'épée les corroyes de l'étrier, & dégagea Mamoud. Ce barbare la fit mourir, pour la récompenser du service qu'elle venoit de lui rendre, en disant: » Qui » a eu la hardiesse de me conserver la » vie, pourroit avoir le courage de » me l'ôter. Cette action abominable acheva de le faire détester; & un de ses Pages, celui en qui il avoit le plus de confiance, mit un terme à ses cruautés, en lui donnant la mort. 1554.

Un enfant qu'il avoit, lui succeda, & sa grand'mere s'empara du Gouvernement, comme Regente. Abixan un de ses Officiers troubla les Portugais dans la Ville de Diou, & ceux-ci en prirent une vengeance éclatante, en saccageant la Ville. On demanda la paix, & on l'accorda. Diegue de Norogna étoit Gouverneur de la Cita-

1554. delle à la place d'Almeida. Cide Elal qui commandoit dans un petit fort, que les Cambayois avoient fait bâtir dans la Ville, renouvella les insultes faites aux Portugais, Norogna l'en punit. Abixan voulut venger Cide Elal, mais ses efforts furent inutiles; tout ce qu'il put gagner, ce fut un accommodement, par lequel tout rentra dans son premier état.

L'envie & la jalousie exercent leurs fureurs dans tous les païs du monde. Miradobec n'étoit point un homme du premier merite, mais il ne manquoit pas non plus de talens pour la guerre. Il étoit brave, hardi, & plein de zele pour le service de son Maître. Malgré ces qualités toujours estimables dans un Sujet, & toujours dignes de récompense, il fut disgracié par le Sultan. Aleihelubii homme présomptueux & vain, blâmoit sans cesse sa conduite. Il disoit, » Si le Sultan faisoit un bon choix des Generaux, les Portugais ne triompheroient point dans les Indes : mais qui envoïe-t'on contre eux, un Pirbec, qui n'étoit jamais rassasié de butin, & qui ne combattoit jamais qu'en fuïant, de crainte de perdre ses richesses; un Miradobec qui n'est que Soldat, & qui n'a aucune des qualités nécessaires pour commander; qui ne sçait former aucun projet, & qui ne sçait pas même profiter de ceux des autres. Si on vouloit me charger de la conduite de la guerre des Indes, contre les Portugais; j'abaisserois bientôt leur puissance, j'humilierois leur orgüeil, je les chasserois, je les poursuivrois en tous lieux, je ne leur donnerois aucun moment de relâche; enfin, je suis sûr de les exterminer. « Ce langage soutenu d'un grand air de confiance, & de je ne sçai quelle fausse éloquence, éblouït le Sultan, qui 1554. ôta le Commandement à Miradobec, pour le donner à Alechelubii. Celui-ci mit à la voile, & ne joignit les Portugais auprès de Mascate, que pour éprouver qu'il étoit plus aisé de blâmer, que de bien faire. En effet, la flote qu'il commandoit, fut entiérement défaite; & lui-même n'échappa aux fers de ceux qu'il méprisoit tant, qu'en allant échoüer sur les côtes de Daman & de Daru.

Sur ces entrefaites, il arriva un successeur à Dom Alfonse de Norogna. C'étoit Dom Pedre Mascaregnas, d'une famille illustre, féconde en grands hommes, & qui s'étoit toujours distinguée par la fidelité, avec laquelle elle servoit ses Princes. Un nom illustre est plutôt un poids qu'un avantage pour ceux qui le portent, lorsqu'ils ne le soutiennent d'aucun merite; Mascaregnas soutenoit le sien avec éclat. Il s'étoit distingué dans toutes les dernieres guerres d'Afrique. Il avoit commandé les Galeres, qu'on avoit envoïées contre les Corsaires, qui infestoient les côtes, & il avoit conduit Donna Beatrix Infante de Portugal en Savoïe. D. Juan à son retour le fit son Gr. Ecuïer, & l'envoïa en 1531. en ambassade auprès de l'Empereur Charle-Quint, qui étoit pour lors à Bruxelles. L'Infant Dom Manuel naquit en Portugal durant cette Ambassade. Mascaregnas célebra cette naissance avec tant de magnificence, qu'on en parla dans toute l'Europe. Il donna dans sa maison un festin à l'Empereur, à Marie sa sœur Reine de Hongrie, & Gouvernante des Païs-Bas, au Prince de Dannemarck, & à ses deux sœurs, où tout ce qu'on put imaginer de bon, de fin, d'exquis, fut prodigué avec luxe. De cette Ambassade il passa à celle de Rome, où sa magnificence n'é-

1554. clata pas avec moins de succès. Il accompagna l'Infant Dom Loüis, lorsque ce Prince alla à l'expedition de la Goulette, que l'Empereur enleva aux Maures en Afrique. Ensuite on le nomma, pour être Gouverneur de l'Infant Dom Juan, destiné pour être l'héritier de la Couronne par la mort des Infans Alfonse, Emmanuel, Philippe & Denis; mais la severité de Mascaregnas déplut à l'Infant, & l'on fut obligé de donner cette charge à un autre. On blâma generalement le Roi d'avoir eu la foiblesse de consentir à ce changement, persuadé qu'on étoit, que Mascaregnas étoit le seul homme dans le Roïaume, qui pût lui donner une education mâle & vigoureuse. Le Roi, pour se justifier, dit qu'il avoit besoin de Mascaregnas, pour l'envoïer gouverner les Indes. Mascaregnas refusa, mais le Roi voulut être obéï; peut-être étoit-il bien aise d'éloigner un objet, dont la vûë lui reprochoit sans cesse sa foiblesse & son ingratitude. Les hommes, & sur-tout les Princes, haïssent de semblables objets: ils les perdent, ou s'en défont honnêtement, dès qu'ils en trouvent l'occasion. Il fallut donc que Mascaregnas obéït; les larmes de son épouse Helene de Mascaregnas, fille du fameux Pierre Mascaregnas, sur qui Sampayo avoit usurpé le Gouvernement des Indes, ne purent toucher ni le Roi ni la Reine.

1555. Mascaregnas partit, & arriva heureusement à Goa, d'où Alfonse de Norogna partit à son tour pour le Portugal. Un des vaisseaux qui composoit sa flote, & que commandoit Melchior de Sousa, perit avec tout l'équipage. Gilles Ferdinand de Carvallo, & D. Jerôme de Castelbranco furent enveloppés dans ce malheur. C'étoient des hommes de merite, & dignes d'une meilleure fortune.

Dom Jaime de Silva rentra sur ces entrefaites dans Goa avec six vaisseaux & plusieurs prises qu'il avoit faites sur les Calicutiens, & le Viceroi fit partir pour l'Abissinie le Pere Dom Gonçalez Rodrigez de la Compagnie de Jesus, avec Dom Diegue Diaz, qui avoit déja fait ce voïage, & qui connoissoit à fond les mœurs & les interêts des Abyssins. Ils arriverent à la Cour de l'Empereur Claude. Le Pere Rodriguez eut avec lui, plusieurs conversations en presence des Prêtres Ethiopiens, pour lui persuader de reconnoître le saint Siege; il composa même un Livre, pour faire voir les erreurs des Abyssins, touchant la Succession de l'Eglise. L'Empereur tâcha vainement de répondre. L'Abouna qui est le Patriarche de l'Abyssinie, & qui releve de celui d'Alexandrie, le blâma d'avoir écouté un Prêtre Latin, & lui défendit de lire davantage les écrits de cet impie; c'est ainsi qu'il traitoit le Pere Rodriguez, qui prit avec Dom Diegue congé de l'Empereur, & revint à Goa, où il rendit compte de son Ambassade au Viceroi. On voulut tenter depuis une seconde Ambassade; on y envoïa même André Oviedo Evêque d'Hierapolis, avec quelques Peres de la Compagnie de Jesus, dont les travaux apostoliques n'opererent pas plus que ceux du Pere Rodriguez. L'Empereur Claude étant venu même à mourir, son frere Adamas, qui lui succeda, parut encore beaucoup plus éloigné que lui, de rentrer dans le sein de l'Eglise. 1555.

Cependant quelques Seigneurs Sujets d'Idalcan, mécontens de son Gouvernement, firent demander au Viceroi, Meale, qui vivoit obscurement dans Goa, pour le placer sur le thrône de Visapour, & ils offrirent en échange de donner aux Portugais les terres

1555. de Concan, qui apportoient un million de revenu. Cette propotition meritoit d'être meditée : le Viceroi trop prudent, pour rien entreprendre trop légerement, examina cette affaire. Il trouva que les raisons, qui avoient empêché autrefois Martin-Alfonse de Sousa d'executer ce même projet, ne subsistoient plus, & qu'il falloit profiter de l'occasion qui se presentoit de retrecir la puissance d'Idalcan, & d'agrandir le domaine du Roi. Résolu donc de donner satisfaction aux Seigneurs, qui demandoient Meale pour leur Roi, il commença par le faire proclamer Roi de Visapour; il fit prendre les armes à trois mille Portugais, & il les envoïa avec douze cens chevaux, pour faire une descente dans les terres de Ponde. La descente fut heureuse, & aussi-tôt que le Viceroi en eut reçu la nouvelle, il partit avec Meale, pour joindre l'armée. On alla forcer Ponde, où Mascaregnas laissa six cens hommes de garnison, sous les ordres d'Antoine de Norogna.

Le Viceroi se préparoit à poursuivre l'entreprise, & sans doute qu'elle eût eu un succès favorable, s'il ne fût pas tombé malade. Cet accident l'obligea à retourner à Goa, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il mourut âgé de 70 ans passés. Il fut géneralement regreté, & l'on disoit hautement, qu'il eût rétabli la gloire & la splendeur des Portugais dans les Indes, s'il eut encore vêcu quelque temps. Son Gouvernement ne fut que de dix mois. Il étoit fils de Dom Ferdinand-Martin Mascaregnas Capitaine des Gardes de Jean I. & d'Emmanuel, & de Donna Violente Henriquez, fille de Dom Ferdinand de Sylveira, Président de la Chambre de Suplication. Mascaregnas avoit été marié deux fois; la premiere, avec Donna Philipe fille de Simon de Mirande; & la seconde, avec Helene Mascaregnas, dont nous avons parlé. Il mourut sans avoir des enfans ni de l'une ni de l'autre. Son corps fut transporté en Portugal, & inhumé dans l'Eglise de S. François à Alcaçar-do-sal, où il avoit lui-même fait bâtir son tombeau. 1555.

Dans la même année que Mascaregnas rendit le dernier soupir, les Portugais perdirent l'Infant Dom Loüis, qu'ils appelloient leurs délices. En effet, jamais Prince n'avoit sçu se faire respecter & aimer autant que celui-là. L'amour, que les Portugais avoient pour lui, alloit jusqu'à l'adoration : à la verité il réunissoit toutes les qualités, qui peuvent meriter l'estime des hommes. Il étoit noble, géneieux, compatissant, affable, brave, & hardi jusqu'à l'intrépidité. Ces qualités étoient accompagnées de beaucoup de douceur dans la societé, & d'une prudence rare dans les affaires. Il passa deux fois en Castille, la premiere, pour regler le commerce entre les Portugais & les Castillans; & la seconde, pour travailler à conclure la paix, entre l'Empereur & le Roi de France. Il se fit estimer & admirer dans l'une & l'autre négociation. Il étoit beau & bien fait de sa personne. Tendre, sensible & galant, il recherchoit avec empressement le commerce des Dames. Il conçut une forte passion pour Violente Gomez, fille d'une naissance médiocre, mais d'une rare beauté, & qui ressentoit pour lui une passion égale. L'amour ne connoit point de distance entre les états, tous les rangs sont confondus à ses yeux; on prétend que D. Loüis épousa cette Violente, dont il eut Antoine Prieur de Crato, qui ne put jamais parvenir à se faire reconnoître pour légitime. La réputation des bel-

1555. les qualités de Dom Loüis avoit pénétré, jusques dans les païs étrangers. On avoit conçû pour lui une estime singuliere dans le Serail du Xerif de Maroc, & une de ses filles en étoit devenuë passionnement amoureuse. Toutes les fois qu'elle rencontroit D. Diegue de Torrés, esclave, & qui avoit ses entrées libres dans le Palais (à cause de la protection que lui accordoit Muley Abel Mumen son frere, jeune Prince de vingt ans) elle ne pouvoit se lasser de lui parler sans cesse de l'Infant. Un jour comme elle se promenoit dans les jardins du Palais, elle vit Torrés, & le fit approcher : ensuite elle lui dit : » Cueillez des fleurs, & faites-en une couronne semblable » à celles que les Princes Chrétiens » portent. « Torrés obeït, & la lui presenta. Elle la prit & la mit sur sa tête, en disant : » Que le Ciel permette que je sois un jour unie à l'Infant D. Loüis, comme épouse; qu'il » soit Roi de Portugal, que j'y sois sa » Reine.

Durant l'esclavage de Torrés à Maroc, le fils d'un Xeque devint éperduëment amoureux de la fille d'un autre Xeque. Contraints par leurs parens, ils ne pouvoient se voir que rarement. Leur amour s'irritoit & s'augmentoit par les obstacles ; car il semble que cette passion tire toutes ses forces des difficultés qu'on lui oppose. Ces jeunes amans trouverent donc le moïen de se donner un jour un rendez-vous auprès d'une fontaine. La fille s'y rendit la premiere. Un lion survint, qui se jetta sur elle. L'amant arrive dans ce moment ; il voit sa maîtresse sanglante & déchirée, & le lion qui la tenoit sous ses griffes. Sans considerer le péril, il attaque cette bête feroce, & la blesse à mort, mais non pas sans recevoir à son tour

une blessure mortelle. Cependant aïant 1555. assez de force, pour s'approcher de sa maîtresse, il se traîne auprès d'elle, il la prend entre ses bras, il l'appelle, l'embrasse, & expire en l'embrassant.

Dans les Indes, Dom François Barretto avoit succedé à Dom Pedre Mascaregnas. Barretto avoit été Gouverneur de Bazain, & s'étoit acquis une grande réputation. A peine eut-il en main le Gouvernement, que le feu consuma dans le Port de Goa dix des plus grands vaisseaux, qu'eussent les Portugais dans les Indes. Il travailla avec une ardeur incroïable à réparer ce malheur, & il y réussit heureusement. Il passa immédiatement après à Ponde, pour poursuivre l'entreprise commencée par son Prédecesseur. Après avoir confirmé à Meale le titre de Roi de Visapour, il nomma des Officiers pour recouvrer les revenus des terres de Ponde, & donna le Gouvernement de cette Ville à Ferdinand Monroi : il envoïa ensuite Antoine de Norogna avec six cens hommes, pour prendre possession des terres de Concam, & pour lever les contributions. Idalcam y envoïa, pour en faire autant de son côté, Xacolim un de ses Ministres, avec sept mille hommes. Alors Barretto envoya un renfort de troupes & de munitions à Norogna, qui chassa Xacolim & fit prisonniers sa femme & ses enfans, qu'il envoyoit avec tous ses biens à Cambaye, pour les mettre à couvert des évenemens de la guerre.

Tandis que Norogna s'opposoit avec succès aux desseins de Xacolim, Meale étoit proclamé Roi dans Visapour, avec les cérémonies accoutumées. Son bonheur ne dura qu'un moment. Une partie des Seigneurs qui l'avoient appellé à la Couronne, le trahirent & le livrerent à Idalcan, auquel le Roi de Visnaga envoya quinze mille hom-

1555. mes, pour achever de dissiper la faction de Meale. Idalcan fit partir de nouvelles troupes, pour chasser les Portugais de Concam & de Ponde. Le Viceroi informé de l'orage qui se formoit, & ne prévoïant pas qu'il pût le soutenir, envoïa des ordres à Norogna, & à Ferdinand Monroi de se retirer. Ces deux Capitaines obéïrent, non sans peine; ils abandonnerent avec chagrin une entreprise où ils avoient esperé de s'enrichir, & d'acquerir beaucoup de gloire.

Dom Leonard de Sousa étoit parti de Lisbonne avec cinq vaisseaux pour les Indes. Deux perirent en chemin, & les trois autres arriverent heureusement dans les Indes, où Dom Alvarés de Sylveira alla avec une flote croiser dans les mers de Calicut, & forcer la Reine d'Olala de païer le tribut qu'elle contestoit. Ensuite Sylveira alla ravager les côtes de Calicut: il mit tout à feu & à sang, & il prit tant de vaisseaux Calicutiens, que ces Barbares n'osoient plus sortir de leurs ports. Leur commerce tomboit, & les revenus de Zamorin diminuoient de jour en jour. Las d'une guerre si longue & si cruelle, il demanda la paix. Tandis qu'on en traitoit, Sylveira revint dans les terres d'Olala, qu'il désola; il brûloit les Villages, il pilloit les Villes, il renversoit les Temples des Pagodes, il fouloit aux pieds leurs Statuës, il maltraitoit les Bracmanes: il finit enfin la campagne par le sac de Mangalor. Les Portugais furent moins heureux dans l'Isle de Ceilan; ils y essuïerent quelques revers, mais qui n'eurent point de suites fâcheuses.

1556. Au commencement de l'année 1556. Dom Juan Peixoto, homme d'un grand courage & d'une grande valeur, partit du port de Goa avec deux galiotes, pour épier les Turcs du côté du détroit 1556.
de Suez. Il aborda pendant une nuit dans l'Isle de Suanquem, dont le Roi & les habitans étoient ennemis mortels des Portugais. Il trouva toute l'Isle plongée dans le sommeil. Profitant de leur negligence & des ténebres de la nuit, il descend à terre, marche, observant un profond silence, vers la Ville; massacre impitoïablement une partie des habitans, enveloppe le Roi dans leur malheur, fait un nombre considerable de prisonniers, emporte un butin immense, regagne ses galiotes, & prend la route de Goa, où il arriva triomphant avec des richesses immenses.

Le Roi de Bassora étoit toujours opprimé par les Turcs: il envoïa faire les mêmes offres au Viceroi Barretto qu'il avoit fait faire autrefois au Viceroi Alfonse de Norogna. Barretto accepta le parti, & chargea D. Alvarés de Sylveira d'aller le secourir, & de le délivrer de la tyrannie des Turcs, avec vingt vaisseaux bien armés, & bien pourvûs de toute sorte de munitions. Sylveira n'eut pas la fortune aussi favorable, qu'il l'avoit euë contre les Calicutiens, & la Reine d'Olala. A peine fut-il entré dans le port de Bassora, qu'une terrible tempête l'obligea d'en sortir, & le maltraita d'une telle maniere, qu'il fut obligé de se retirer, sans avoir rien entrepris. Michel Rodriguez fut plus heureux dans l'expedition qu'il tenta contre Idalcan. Il mit à feu & à sang tous les ports de ce Prince. Il enleva un butin considérable, & prit un vaisseau allant à Dabul, chargé de marchandises, & monté par douze cens hommes. Cette prise ne coûta aux Portugais que huit soldats.

Ces victoires ne servirent qu'à entretenir la rage & la haine d'Idalcan contre

1556. contre les Portugais. Il envoïa une armée contre cette nation, qu'il avoit toujours déteſtée. Le Viceroi lui oppoſa de ſon côté un corps de troupes aſſez conſidérable. La campagne ſe paſſa cependant, ſans que, de part & d'autre, on s'incommodât beaucoup. Le Viceroi partit avec une flote de cent cinquante vaiſſeaux de toute grandeur, pour viſiter les Places que les Portugais poſſedoient au Nord de Bazain. Il s'empara ſur ſon chemin de la montagne & de la forteresſe d'Azarim. Coje Mahamed, Maure plein de valeur, de probité, & de zele pour les Portugais, s'inſinua avec tant d'adreſſe auprès du Capitaine, qui y étoit en garniſon, qu'il l'engagea à la remettre, moïennant une modique ſomme d'argent, entre les mains du Viceroi. La montagne a une lieuë de hauteur, & s'éleve en pointe. Soixante ſoldats en gardoient les avenuës. Antoine Moniz Barreto en prit poſſeſſion, & il y laiſſa un Officier avec ſoixante Portugais; & alla avec ſix cens, pour ſoumettre la Ville de Manora. Les habitans s'enfuirent à ſon approche, & Barretto y laiſſa en garniſon George Mañans, avec cent vingt Portugais. De-là il revint joindre le Viceroi à Bazain, où François Barretto s'étoit rendu pour donner audience à un Ambaſſadeur du Roi de Cinde. Ce Prince demandoit du ſecours contre un tyran de ſes voiſins qui l'opprimoit. On lui accorda ſept cens ſoldats, dont Pedre Barretto Rolim obtint le Commandement general. Il aborda heureuſement au port de Tata, où le Roi de Cinde tient ſa Cour. Ce Prince avoit fait la paix avec ſon ennemi. Barretto lui demanda les frais de l'armement, qu'on avoit fait en ſa faveur; le Roi refuſa d'en entendre parler. Alors le General Portugais débarqua avec ſes troupes, & attaqua la Ville, qu'il força, pilla & ravagea. Le butin monta à des ſommes immenſes, & Barretto ne perdit pas un ſeul homme. Tous les habitans des rivages voiſins du fleuve Indus coururent aux armes, pour venger le ſac de Tata; mais cette multitude d'hommes ſans diſcipline fut bientôt diſſipée; & les Portugais s'en retournerent à Chatel, où Barretto reçut ordre d'aller joindre Antoine Pereira Brandan, Capitaine general de cette côte, pour s'oppoſer conjointement, aux armes d'Idalcan, qui ne reſpiroit que la guerre & la vengeance. Pendant qu'il étoit à l'expedition de Cinde, il arriva une avanture à Gaſpard de Monterroyo (Soldat d'un grand courage, & d'une valeur reconnuë) qui mérite d'être conſacrée à la poſterité. Allant ſe promener un jour dans un bois, quelques Indiens qui l'apperçurent, coururent à lui, & lui dirent: » Fuïez ces lieux, un terrible » ſerpent les habite, votre perte eſt » certaine, ſi vous pourſuivez votre » chemin; il vient, il n'y a qu'un » moment, de dévorer un bœuf: que » feriez-vous contre ce monſtre? Le » voir, & ſatisfaire ma curioſi» té en le combattant, « leur répondit froidement Monterroyo, & il pourſuivit tranquillement ſon chemin. Il ne tarda pas à appercevoir la tête du ſerpent. Elle étoit monſtrueuſe par ſa groſſeur; ſa bouche étoit encore toute dégoutante du ſang du bœuf qu'il venoit de dévorer: ſes yeux étoient fermés; Monterroyo s'approche, & le réveille avec la pointe de ſon épée. Le ſerpent pouſſe des ſifflemens horribles, leve le coû, & découvre un corps, d'une longueur & d'une groſſeur énorme. Monterroyo ſaiſit l'inſtant qu'il voulut s'élancer ſur lui, & lui décharge un coup d'é- 1556.

1556. pée qui le blesse mortellement. Il veut redoubler, mais le serpent prend la fuite, & va expirer dans le fond du bois. Monterroyo s'en retourne, & les Indiens sont fort étonnés de le revoir. Le Portugais leur dit : » Le serpent est » mort, allez le voir, vous n'avez rien » à craindre.« Ils balancent à le croire, ils entrent dans la forêt, & ils voyent cette cruelle bête sans vie. Leur étonnement augmente, ils ne peuvent cesser d'admirer Monterroyo, ils le regardoient comme une espece de Divinité. On mesura le corps du serpent, & l'on trouva qu'il avoit trente pieds de longueur.

1557. Cependant Nazer Maluco General d'Idalcan, se jetta dans les terres de Bardes & de Salsete, avec une armée de deux mille chevaux & de dix-huit mille hommes d'infanterie. Le Viceroi rassembla trois mille Portugais, mille Indiens, & douze cens chevaux, & alla chercher Nazer, pour le combattre. Il le rencontra dans la campagne de Ponde, l'attaqua, & le mit honteusement en fuite. Le Viceroi revint à Goa. Dom Pedre de Menesés qui étoit dans Rachol, s'opposa avec une poignée de monde aux courses des ennemis, & Dom Juan Peixoto arrêta les progrès de Moratecan dans les terres de Bardes. Il eut plus de peine à réduire un Renegat Portugais, qui ne cessoit de faire le dégât dans la campagne.

Les affaires étoient dans cet état, lorsqu'il arriva de Portugal cinq vaisseaux, commandés par Dom Loüis Ferdinand de Vasconcellos. L'arrivée de ce nouveau secours soutint le courage des Portugais, & fit perdre à Idalcan l'esperance de se venger. Il prit donc son parti, & demanda la paix, qu'on voulut bien lui accorder. La guerre finissant en Cambaye, recommença dans les Moluques, par la faute d'Edoüard de Sà. Il étoit dur, interressé, fier, & animé d'un zele superstitieux, & outré ; zele dangereux, & qui tend au fanatisme. D'abord il inquietta le Roi de Ternate, qui ne haïssoit déja que trop les Portugais : ensuite, portant plus loin son audace, il se comporta à son égard, d'une maniere indigne. Il maltraita également sa mere & son frere. Enfin il s'empara de leurs personnes, & après leur avoir fait souffrir la faim, la soif, il forma le complot horrible de les empoisonner. Il l'executa en effet, mais son dessein échoüa ; le Roi portoit dans une bague une pierre qui étoit un contre-poison. Avant de boire la liqueur qu'on lui présentoit, il avoit la précaution de l'essaïer avec sa pierre : il s'apperçut enfin un jour qu'elle étoit empoisonnée, & il refusa de la boire. Les Ternatiens informés de cette violence, & las des tyrannies qu'on exerçoit chaque jour contre eux, prirent les armes, & appellerent à leur secours les Tidoriens. Ceux-ci ne demandoient pas mieux, que de contribuer à la ruine des Portugais, non pour l'affection qu'ils portassent aux Ternatiens, mais par le desir qu'ils avoient d'assouvir la haine qu'ils avoient contre les premiers. On prit donc les armes : la guerre s'échauffa : on combattit avec fureur : on se massacroit impitoïablement, & les uns & les autres commirent des actions abominables de cruauté & de perfidie. Enfin on en vint à un combat général sur mer, & la victoire se déclara pour les Portugais. L'injustice triomphe souvent : cependant Edoüard de Sà ne jouït pas long-tems de sa victoire. Les Portugais même détestant sa cruauté & son injustice, le firent périr. Personne ne vouloit se charger du gou- 1557.

1557. vernement de la Citadelle : & Antoine Pereira Brandam ne l'accepta qu'à condition, qu'il ne le garderoit que jusqu'à ce qu'on eut le tems, d'avertir le Viceroi, de ce qui se passoit dans les Moluques.

Le Viceroi ne songeoit qu'à rétablir la confiance & la tranquillité dans les Indes ; il méditoit toûjours quelque nouveau projet pour la gloire de la Nation, & il étoit résolu de porter la guerre contre le Roi d'Achem. Déja il avoit fait un armement considérable pour cette expédition, lorsqu'il apprit qu'on venoit de lui donner un nouveau successeur. Aussi-tôt il abandonna les rênes du gouvernement, & partit pour le Portugal, où la Reine Catherine, Regente du Roïaume, lui rendit la justice qui lui étoit dûë, en le comblant de bienfaits & d'honneurs. Car Dom Juan ne vivoit plus, il étoit mort le 11 de Juin 1557, âgé de cinquante cinq ans. Son petit fils & son successeur Dom Sebastien n'en avoit que trois ; ce qui rendit les Portugais encore plus sensibles à sa perte. Le mérite éclatant de Catherine son épouse, & à qui il avoit confié la Regence, ne pouvoit les rassurer. Elle avoit du courage & de la vertu : elle mérita même le titre flateur de Mere de la patrie ; mais malgré sa fermeté, son expérience & sa sagesse, les Portugais ne pouvoient s'accoûtumer à obéïr à une femme.

Dom Juan étoit d'une taille au dessus de la médiocre ; il étoit un peu gros, il avoit les yeux bleus & vifs, le teint animé, l'air grave mais prévenant ; on étoit porté, en l'approchant, à l'aimer & à le respecter tout à la fois ; il parloit peu & lentement ; il affectoit cette lenteur, pour corriger le défaut naturel qu'il avoit de parler vite ; défaut peu noble, & qui souvent est la marque certaine de manque d'esprit & de jugement. Il étoit fort, vigoureux, & adroit ; il aimoit les Arts, il chérissoit les Sciences, il protegeoit ceux qui les cultivoient, & les regardoit comme des hommes, qui servoient & honoroient en même tems l'Etat. Un Prince qui pense ainsi, ne peut manquer de voir fleurir dans son Roïaume les Arts & les Sciences ; elles sont les enfans du repos ; les regards favorables du Prince hâtent leurs progrès, & sa négligence les décourage & les anéantit. 1557.

Dom Juan n'étoit pas moins attentif aux progrès de la Religion Chrétienne. Il n'établit l'Inquisition, que dans la vûë de l'entretenir, dans toute sa pureté ; & il n'envoïa des Religieux dans l'Afrique, l'Amerique & l'Asie, que pour étendre ses dogmes, indépendemment de tout intérêt temporel. Vivement persuadé de la verité de sa Religion, il voulut, par une charité, qui ne peut être que loüable, procurer les avantages, qu'elle lui promettoit pour l'autre vie, aux Nations Etrangeres, que l'Idolatrie tenoit enchaînées dans l'esclavage de ses superstitions. Comme les Jésuites nouvellement institués, paroissoient avoir le plus de zele pour seconder ses desseins, il eut pour eux l'estime & la considération que leur Societé méritoit, par tout ce qu'ils entreprenoient en faveur de la Religion. En effet sacrifiant à elle seule leur repos & leur bonheur, on les voïoit en foule traverser les mers, parcourir de vastes deserts, affronter mille périls, immoler leur vie pour en hâter les progrès. Pour récompenser un zele si vif & si ardent, il leur fit d'abord bâtir une maison à Conimbre, & bien-tôt après une autre, qu'on nomma la Maison de S. Antoine à Lisbonne. On pré-

1557. tend que cette maison est la premiere qu'ils ayent eû en propre dans le monde: d'autres assûrent que c'est celle de Conimbre. Il leur en fit bâtir encore d'autres dans ses conquêtes des Indes, & il dota ces maisons de revenus si considérables, qu'ils montoient à plus de douze cens mille écus. La maniere réguliere de vivre des Jésuites lui fit ouvrir les yeux sur l'irrégularité & l'indécence, avec lesquelles les Moines se comportoient dans le monde. Ils se mêloient de tout, on les voïoit par tout, la Cour & la Ville retentissoient de leurs intrigues: à l'abri des superstitions dont ils masquoient la vraïe croïance, ils osoient tout entreprendre, & pour qu'on n'éclairât point leur conduite, ils entretenoient le peuple dans une ignorance monstrueuse des saints Mysteres de notre Religion. Rome occupée des soins de maintenir son autorité, voïoit avec indiférence leur relâchement; mais Dom Juan à qui la conduite des Jésuites venoit d'ouvrir les yeux, mit un terme à leur paresse & à leur licence, en introduisant une réforme générale dans tous les Ordres. On murmura, parce que les Moines murmurent toûjours, lorsqu'on veut leur faire faire leur devoir; mais Dom Juan les laissa murmurer, & il exécuta son projet.

La réforme étant établie, le Roi érigea en Métropole l'Evêché d'Evora, & les Eglises de Mirande, de Leiria & de Portalegre en Evêchés. Il envoïa des Evêques aux Isles du Cap-Vert, à Cochin, à Malaca, & en plusieurs autres païs où il avoit établi sa domination. Il bâtit l'Hôpital, & institua la Confrerie d'Almerin, pour le secours des pauvres de sa Cour, & des veuves, particulierement de celles dont les maris avoient été tués en Afrique, pour l'exaltation de la Foi & pour l'intérêt de l'Etat. Il établit la Cour de Justice, qu'on appelle la Table de Conscience, & il eut un soin tout particulier de choisir des personnes de mérite, & vertueuses, pour posseder les charges. Il fit des Loix très-utiles, & fut toûjours plus porté à la clémence qu'à la rigueur. Il ordonna qu'on ne marqueroit plus les voleurs au visage, parce qu'il étoit, disoit-il, injuste, que des personnes qui pouvoient se corriger, portassent toute leur vie la marque de leurs crimes. 1557.

Les Comtes du Roïaume eurent une dispute avec le reste de la Noblesse touchant la préséance; toûjours, les Grands titrés ont tâché de faire sentir cet avantage, qu'on tient du caprice du Prince, plûtôt que de sa justice, au reste de la Noblesse, par des préférences qu'ils ont exigées. Ils ont même porté leurs prétentions jusqu'au ridicule. Dom Juan cependant, pour ne point entretenir une division qui pouvoit dégénerer en haine, & la haine en guerre ouverte, interposa son autorité, & regla le rang qu'ils devoient tenir dans toutes les assemblées publiques, où l'on observoit le Cérémonial de la Cour. Ensuite comme les Comtes ne s'accordoient pas même entr'eux, il voulut que le rang d'un chacun fût marqué, selon l'ancienneté de l'érection de son Comté.

Dom Juan avoit un discernement exquis pour demêler le vrai mérite d'avec le faux, le grand d'avec le médiocre, le naturel d'avec celui qui n'étoit qu'affecté. Il avoit profondément réflechi sur le cœur, il avoit sondé ce labyrinthe, & y avoit fait des découvertes nouvelles, pour apprétier sûrement les hommes. En conséquence de ces lumieres, il recompensoit avec discernement; œconome, il donnoit peu, mais il donnoit à tout le

1557. monde à proportion du merite : tout le monde se ressentoit de ses liberalités. Il aimoit la paix, & il l'entretint toujours dans ses Etats d'Europe : il sçavoit neanmoins, que la guerre étoit souvent nécessaire, pour contenir les hommes dans les bornes de la moderation ; & pour qu'on n'imputât point à foiblesse, ce qui n'étoit que prudence en lui, il se tenoit toujours prêt à l'entreprendre, en cas que ses voisins voulussent se prévaloir de sa moderation. Nous avons dit, qu'il envoïa du secours à Charle-Quint, pour l'expedition de Tunis. Ce secours étoit composé de deux mille soldats, & de vingt-quatre vaisseaux, dont le plus grand portoit deux cens pieces de canon. L'Infant Dom Loüis de qui nous avons parlé, obtint la permission de se trouver à cette guerre.

Plus un Prince réunit de bonnes qualités & de talens, plus il est à portée de contribuer au bonheur des peuples que la Providence a soumis à ses loix. A la bonté, à la clemence, à la liberalité éclairée, Dom Juan joignoit de l'esprit, de l'intelligence, & une memoire immense. Il ne suffit pas qu'un Prince veuille récompenser les services, qu'on lui rend, il est nécessaire qu'il ne les oublie point. Dom Juan ne les oublia jamais : sa memoire excellente étoit comme un miroir fidele, qui lui mettoit sans cesse devant les yeux, ceux de ses Sujets qui s'étoient rendus dignes de ses récompenses. Il portoit si loin ce talent que la nature donne, & qu'on fortifie par le travail, qu'un jour étant à Conimbre, on lui lut les noms de tous les Ecoliers de l'Université ; Dom Juan les retint tous, & les appella tous par leurs noms. Cirus, l'Empereur Frederic premier, Simonides, & Themistocles, sont quasi les seuls hommes, à qui l'Histoire attribuë ce talent, à un dégré aussi éminent. 1557.

En veillant attentivement à conserver les conquêtes éloignées, & à y faire regner l'ordre & la justice, il ne négligeoit point le Portugal, qu'il embellit de plusieurs manieres. Il fortifia le Fort saint Jean à l'embouchure du Tage. Il établit une maison, pour y élever les filles de condition, qui étoient orphelines. Il donna un nouveau lustre à l'Ordre de Christ, en réunissant à la Couronne les Domaines de celui d'Avis & de S. Jacque. Il répara l'ancien acqueduc d'Evora, ouvrage du celebre Sertorius, que les temps avoient presque détruit ; il veilla à la sûreté des chemins publics, fit travailler à leur réparation, & entra avec un soin paternel, dans le détail immense des affaires interieures des familles. Il assoupit les haines particulieres, qui divisoient les Maisons d'Aveiro & de Marialva, de Vimioso & de Castagnera ; enfin, il rétablit dans toute sa splendeur l'Université de Conimbre, & il fit venir des Maîtres de toutes sortes de Langues, & des fameux Théologiens, qu'il encouragea par ses liberalités, à travailler avec ardeur à l'instruction de ses Sujets.

Il vêcut, comme nous avons dit, cinquante-cinq ans, dont il avoit passé trente-cinq sur le thrône. Sa maladie fut violente & prompte. Trois jours avant son decès, il étoit allé à pied à l'Eglise de la Misericorde. Ses funerailles, qui furent accompagnées de tout le faste qu'on peut imaginer, se firent dans le Monastere de Belem, où il fut inhumé à côté de son ayeul. Les peuples arroserent son tombeau de leurs larmes, ils regarderent sa mort comme le terme, que le Ciel avoit prescrit à leur bonheur.

Il eut plusieurs enfans de Cathe-

1557. ne d'Autriche son épouse. Alfonse, Emmanuel, Philippe, Denis, qui moururent jeunes; Dom Juan qui fut marié à Jeanne d'Autriche, & qui mourut immédiatement après, laissant son épouse enceinte de Dom Sebastien; Dom Antoine décedé dans l'enfance, Marie qui épousa Philippe II. dont ce Prince eut l'infortuné Dom Carlos. Ce pere cruel & soupçonneux l'immola à sa jalousie, & à sa politique; Isabelle & Beatrix mortes jeunes. Telle fut la posterité de Dom Juan, qui vit pendant son Regne Leon X. Adrien VI. Clement VII. Paul III. Jules III. Marcel II. & Paul IV. Il donna au fils de l'Infant Dom George le Duché d'Aveiro; à Dom Rodriguez de Melo Comte de Tentugal, le Marquisat de Serreira; à Dom Loüis de Silveira, le Comté de Sortella; à Dom Antoine d'Ataide, celui de Castagnera; & à Dom Pedre de Sousa, le Comté de Prado.

Préferant les conquêtes des Indes aux conquêtes d'Afrique, il abandonna aux Maures Arzilla, Saphin, Azamor, Alcacer, & plusieurs autres Places de moindre importance, conquises par les Rois Dom Alfonse V. Dom Juan II. & Dom Emmanuel son pere. Les Portugais en murmurerent, en disant, que cet abandonnement deshonoroit le Roi, & faisoit un tort considerable à la réputation de la nation. Ses Ministres publierent vainement, qu'il avoit été contraint de les rendre: on n'en voulut rien croire. » Pourquoi, disoit-on, ne les a-t'il » pas conservées? Etoit-il moins puis» sant que son bisayeul, que son » ayeul, que son pere; sommes-nous » moins braves que nos ancêtres, » pour les défendre? Montrons-nous » moins de zele pour le service du » Roi? non sans doute, puisque cha» que jour nous donnons des preu» ves du contraire. 1557. Aussi n'étoit-ce point ces raisons, qui avoient porté Dom Juan à faire cette cession aux Maures. Il en avoit de plus solides. Il avoit remarqué, que l'entretien de ces Places excedoit de beaucoup les revenus qu'il en retiroit; qu'outre les dépenses, il étoit obligé d'y envoïer ses meilleures troupes, qui ne cessant point de faire la guerre, s'aguerrissoient à la verité, & s'entretenoient dans la discipline militaire, mais qui en même temps périssoient chaque jour, pour ne remporter que des victoires qui épuisoient le Roïaume des meilleurs soldats, sans qu'il en revînt à l'Etat aucun bien solide, tandis qu'on pouvoit les employer plus utilement dans les Indes. Le desir qu'il avoit de fonder une puissance inébranlable dans ces païs éloignés, fit qu'il pardonna à tous les criminels, qui étoient dans les prisons, pour les y envoïer, persuadé que ces malheureux seroient utiles dans les Indes, & qu'ils feroient sentir aux Barbares non soumis, les effets de leur valeur, si funeste à leur Patrie. Il les fit donc embarquer dans un vaisseau, qui sans doute fit naufrage, car on n'en entendit plus parler.

Sous son regne, la navigation du Bresil devint fort frequentée. Ceux qui en revenoient, en publioient des choses si avantageuses, qu'ils firent venir l'envie à plusieurs Portugais, de s'y aller établir. Il y passa tant de monde, qu'on fut obligé de le diviser, & de bâtir de petites villes, qu'ils appellerent Capitanies, entre lesquelles il y en avoit cinq principales. La premiere s'appelloit Itamacara, la seconde Fernambuco, la troisiéme Illeos, la quatriéme, Port assuré, & la cinquiéme, Saint Vincent. Quant

1557. aux Brasiliens, ils n'avoient aucune habitude, ni aucune communication avec les Portugais. Ils demeurerent tels qu'on les avoit trouvés, barbares & sauvages, devorant les hommes, sur-tout les Portugais, lorsqu'ils en pouvoient prendre quelques-uns. Pour prévenir ce malheur, & châtier ces hommes feroces, les Portugais s'assemblerent plusieurs fois, pour leur faire la guerre. Ils en tuerent un grand nombre, & en firent plusieurs de prisonniers, qu'ils rendirent esclaves, & emploïerent à leurs Sucreries & au labourage de leurs terres. Les parens & les amis de ceux qui tomboient dans les fers, venoient souvent les délivrer: souvent ceux-ci trouvoient le moyen de briser leurs chaînes & de s'enfuir, & alors ils devenoient ennemis irréconciliables des Portugais, ausquels ils causoient de grands maux. Pour arrêter leurs courses, prévenir leur fureur, & établir une bonne police dans ce païs, Dom Juan y envoya en 1549 un Gouverneur, à qui tout le monde devoit obéïr. Le premier, qui obtint cette charge, devenuë importante, fut Dom Thomas de Sousa, homme de mérite & excellent Capitaine. Il amena avec lui six Jesuites, pour éclairer les Sauvages de l'Evangile, & pour maintenir la Religion dans toute sa pureté, parmi les Portugais. L'Histoire nous a conservé les noms de ces Jésuites. C'étoient Jean d'Aspilcueta Navarrois, Antoine Pireo, Leonard Nugnés, Diegue de S. Jacque, Vincent Rodrigués, & Emmanuel Nobrega, tous cinq Portugais. Ils partirent de Lisbonne au mois d'Avril, & arriverent deux mois après au Bresil.

Le Gouverneur ne songea d'abord qu'à bâtir une ville nouvelle près de l'ancien port. La vieille ville étant médiocrement fortifiée, & la situation du lieu n'étant point assez avantageuse pour la mettre hors d'insulte, il choisit une autre place, & y jetta les premiers fondemens de celle, qui porte aujourd'hui le nom de Saint Sauveur. Elle est située auprès d'un port fort vaste & fort commode, qui est dans le golphe qu'on appelle la Baye de tous les Saints, à treize degrés & demi de latitude Australe. Dès que la ville fut bâtie, tous ceux qui étoient avec le Gouverneur, s'y établirent; plusieurs Portugais de la vieille ville, & des autres Capitanies s'y retirerent aussi, & bientôt S. Sauveur devint une ville bien peuplée & florissante. On y assigna une place aux Jésuites pour y bâtir une Eglise & une maison pour eux, à laquelle le Roi de Portugal dans la suite, assigna des revenus pour l'entretien de ces Religieux. 1557.

Ceux-ci s'appliquerent entiérement à la conversion des Brasiliens. Ils trouverent des esprits, entiérement opposés à la croïance de nos misteres. Ils étoient plongés dans toute sorte de vices; l'impudicité, l'yvrognerie, le brigandage, & le desir immoderé de se venger de leurs ennemis, les dominoient. Les Portugais ne contribuoient pas peu par leur orgueil insupportable, & par les mêmes vices, à les confirmer dans leurs mœurs corrompuës. Comment, disoient-ils, avec une simplicité raisonnable, veut-on, que nous embrassions une Religion, qui ne rend pas meilleurs que nous, ceux qui la professent? Ils nous prêchent la continence, l'humilité, l'oubli des injures, & ils sont eux-mêmes impudiques, superbes & vindicatifs. Leurs Prêtres (car ils en avoient, comme nous avons dit ailleurs) les confirmoient dans cette opinion. Un jour

1557. le Pere Nobrega en rencontra un, qui ſe vantoit de pouvoir guérir toute ſorte de maladies : le Jéſuite lui demanda en vertu de qui il faiſoit de tels miracles, s'il recouroit à Dieu ou au malin eſprit, pour les operer ? » Je ſuis, lui répondit arrogamment » le Braſilien, Dieu moi-même, & » engendré de Dieu. Le Dieu qui re- » gne dans le Ciel eſt mon grand ami, » il ſe communique à moi, il ſe mon- » tre à mes yeux au milieu des nuées, » parmi les foudres, les éclairs & les » tonnerres. « Cependant il regnoit une cruelle haine entre les deux Nations. Les Portugais enlevoient autant de Braſiliens, qu'ils pouvoient, pour les réduire dans l'eſclavage, & les Braſiliens ne laiſſoient échapper aucune occaſion de maſſacrer & de dévorer les Portugais. Ils firent enfin une Ligue que la ſageſſe du Gouverneur diſſipa, après quoi il partit pour le Portugal, & laiſſa le commandement à Dom Edoüard d'Acoſta, récemment arrivé d'Europe avec de nouveaux Jéſuites. Par leurs ſoins, on bâtit une Egliſe dans un village nommé Paratininga, dont les habitans étoient en guerre avec leurs voiſins; ils en triompherent avec le ſecours de quelques Portugais. Les choſes merveilleuſes qu'on racontoit des Jéſuites, & de leur Religion, parvinrent à la connoiſſance des Cariges, & des Ibiragiares, peuples droits & débonnaires, qui habitent dans l'intérieur de l'Amérique; ils réſolurent d'embraſſer le Chriſtianiſme, & ſe mirent en chemin pour aller trouver les Jéſuites. Quelques Eſpagnols, qui s'étoient établis le long de la riviere de Paraguai, leur ſervirent de guides. Le voyage étoit long & pénible ; ils devoient paſſer par des pays habités par des hommes cruels & féroces. Les Tupinaquins ou Tupiniquins les rencontrerent & les maſſacrerent tous à l'exception d'un Eſpagnol, qui trouva le moïen d'échapper à leur cruauté, & de ſe rendre à la Capitanie de S. Vincent, où il rendit compte aux Jéſuites, de ce que nous venons de rapporter. 1557.

Les progrès de la Religion dans le Breſil furent médiocres, pendant l'eſpace de pluſieurs années. Les Cariges qu'on avoit eſperé de convertir, changerent tout d'un coup de réſolution, & tuerent ceux qu'on avoit envoyés pour les catechiſer. La plûpart des autres Religieux étoient morts ou avoient été auſſi tués. On réſolut donc d'y en envoyer de nouveaux. L'an 1570. on fit partir une flote de ſept vaiſſeaux, commandés par Dom Loüis de Vaſconcellos, qui avoit la réputation d'homme de valeur & de courage, & qui devoit gouverner le Breſil. Il arriva heureuſement dans l'Iſle de Madere. Après s'être repoſé & rafraîchi, il remit à la voile, & pourſuivit ſon chemin. Un des vaiſſeaux de la flote fut obligé de ſe ſéparer de lui, pour aller à l'Iſle de Palme décharger quelques marchandiſes, deſtinées pour les habitans de cette Iſle. En ſortant du port de Palme, il rencontra Jacque Sore Corſaire fameux, natif de la Comté d'Eu en Normandie, près de la Picardie. Il faiſoit profeſſion du Calviniſme, & il étoit parti de la Rochelle, dans le deſſein d'exterminer tout autant de Catholiques qu'il pourroit en prendre. Le vaiſſeau Portugais étoit chargé de pluſieurs Jeſuites. Sore les immola tous à ſa fureur religieuſe, & regagna la France, avec un butin conſidérable, où il mourut quelque tems après.

Les dangers où l'on s'expoſoit, en allant au Breſil, ne pouvoit refroidir le

1557. le zele des Jesuites. Plusieurs s'embarquerent & tenterent cette perilleuse navigation. Le Pere Diaz arriva aux Terceres l'an 1571, & il y trouva l'Amiral de la flote Loüis de Vasconcellos, qui étoit partie l'année précedente. Vasconcellos quitta les Terceres le six Septembre 1571; & après avoir navigé pendant sept ou huit jours, il découvrit cinq vaisseaux de haut bord, quatre François & un Anglois. Ils étoient commandés par un Capitaine, nommé Jean de Capdeville, né dans la Province de Bearn, située à l'extrêmité de la France, vers les Monts Pyrenées, qui la séparent de l'Espagne. Capdeville étoit hardi, & avoit été long temps le compagnon de Sore. Il étoit de même Religion que ce Corsaire, & il ne portoit pas moins de haine aux Catholiques que lui. Capdeville après avoir fait plusieurs prises, & avoir pillé & saccagé une Isle des Canaries, appellée Gomere, rencontra la flote de Loüis de Vasconcellos. Celui-ci se prépara au combat, & disposa toutes choses pour une vigoureuse résistance. La nuit étant survenuë, on differa de combattre jusqu'au lendemain. La partie étoit inégale. Capdeville montoit un vaisseau bien équipé, il étoit haut & garni de becs & de pointes à la prouë, ce qui en rendoit l'abord extrêmement dangereux. Cependant les Portugais l'attaquerent, le combat fut long & sanglant: Capdeville piqué de tant de résistance, chargea quatre fois de suite, & à la quatriéme, il entra dans le vaisseau de Vasconcellos, qui fut tué en combattant vaillamment, & son corps jetté dans la mer. L'équipage fut massacré, & les Jesuites subirent le même sort. Capdeville gagna la France, en continuant ses pyrateries.

Ces malheurs ne rebuterent point les Rois de Portugal: ils continuerent toujours d'y envoïer des Religieux, pour prêcher l'Evangile, dont les progrès alloient lentement; premiérement à cause de la diversité des langues, dont usent les Brasiliens, & que les Portugais ignoroient; secondement, à cause de l'étenduë du païs, de la distance qu'il y a d'un lieu à un autre, & des voïages qu'il falloit faire à pied, parmi les montagnes & les forêts, où les tygres, les serpens, & les hommes même, plus feroces que ces bêtes, exposoient à de perils continuels; enfin, parce que les Brasiliens fuïoient les Portugais, qu'ils regardoient comme des tyrans, qui vouloient les réduire à l'esclavage. En effet, dès qu'ils y eurent établi des sucreries, ils prenoient les Brasiliens, ils les accabloient de chaînes, ils se les vendoient les uns aux autres; ils les séparoient de leurs peres, de leurs meres, de leurs enfans, de leurs femmes, de leurs sœurs, de leurs freres; ce qui les jettoit dans un affreux desespoir. Cette tyrannie fit qu'ils abandonnerent les côtes, & qu'ils se retirerent dans l'interieur des terres, où les Religieux ne pouvoient les joindre qu'avec des peines incroïables. Cela même obligea les Portugais de faire passer dans le Bresil des Negres, qu'ils alloient chercher dans la Guinée, & dans le Roïaume d'Angola, pour faire leurs travaux. 1557.

Les Anglois sur ces entrefaites se presenterent devant la baye de tous les Saints, dans le dessein de forcer cette place, & de l'enlever aux Portugais; mais Christophle de Govea Jesuite s'opposa à leur descente, & les obligea de se retirer honteusement. Les Rariens, ainsi appellés de la montagne Raris qu'ils occupoient, charmés des manieres douces & polies des

1557. Jesuites, envoïerent à la baye de tous les Saints, pour les prier de venir dans leur païs, afin de les instruire de la Religion Chrétienne. On satisfit à leurs desirs, mais les Mamelus (c'est ainsi qu'on appelloit ceux qui naissoient d'un Portugais & d'une Brasilienne) les détournerent d'embrasser le Christianisme. Cependant le Gouverneur du Bresil fit partir en 1594. quatre Jesuites vers ce peuple, dont une partie se convertit. Tout d'un coup il s'éleva parmi les Brasiliens une nouvelle secte, qui retarda les progrès de ces Religieux, & dont quelques Mamelus furent les auteurs. Ils faisoient entendre à ces Barbares, qu'il n'y avoit aucune difference, entre la Religion Chrétienne & la leur. Ils nommerent un Chef parmi eux, auquel ils donnerent le nom de Pape; ils instituerent des Evêques & des Prêtres, qu'ils consacroient à leur maniere ; & après les avoir consacrés, ils leur donnoient pouvoir d'aller prêcher leur secte dans tout le païs. Ils introduisirent la Confession auriculaire parmi eux; ils disoient la Messe, & portoient de petites boules enfilées, en guise de chapelets; ils instituerent des Colleges, où ils faisoient élever la jeunesse à leurs dépens, & ils avoient des Livres, faits avec l'écorce de certains arbres, où ils écrivoient des caracteres inconnus, qu'ils disoient leur avoir été communiqués par l'Eternel. Enfin ils avoient fait un composé monstrueux de nos saintes cérémonies, avec les superstitions des Idolâtres. Ils se vantoient d'avoir découvert une route certaine, pour parvenir à la perfection de la sainteté; c'étoit de boire le suc d'une herbe nommée Petna, qui est d'une si grande force, que dès qu'ils l'avoient avalé, ils tomboient par terre, avec un tremblement de tous les membres : leur visage se démontoit, leur langue sortoit de leur bouche écumante, & l'on entendoit dans leur ventre un bruit qui ressembloit à la voix humaine, & qui articuloit des sons, quoique leur bouche fût fermée. Après qu'ils avoient resté quelque temps dans cet état, ils revenoient à eux-mêmes, & se faisoient laver tout le corps avec de l'eau. Quant à leurs dogmes, ils prétendoient que leurs ancêtres devoient revenir dans le monde, dans un vaisseau, pour les délivrer de la servitude où les Portugais les tenoient ; que ceux qui croïoient ces choses iroient en Paradis, & que ceux qui ne les croiroient point, seroient déchirés & dévorés par les oiseaux de proïe & les bêtes carnassieres. 1557.

Le penchant que les hommes apportent en naissant, pour embrasser en matiere de Religion, tout ce qui paroît avoir un caractere de singularité, est inconcevable. Plus un sistême nouveau choque les usages reçus, plus il a des partisans. Ses progrès sont rapides ; ce sont des étincelles qui causent bientôt des embrasemens, tant l'homme est disposé par sa nature à se repaître d'illusions & de chimeres. Celui des Mamelus ou Mêtifs, (car on leur donne encore ce nom,) frappa & surprit les Brasiliens grossiers ; ils coururent en foule, pour se ranger sous cette nouvelle Loi : ils abandonnerent leurs demeures, & la plûpart égorgerent leurs enfans, ou les ensevelirent sous terre, afin qu'ils fussent moins embarrassés en fuïant les Portugais. Ils brûlerent aussi les sucreries de ceux-ci ; ils ravagerent leurs champs ensemencés, ils détruisirent leurs vergers, & massacrerent impitoïablement tous les Chrétiens, qui tomberent entre leurs mains. Les Jesuites s'opposerent courageusement par leurs prédications,

1557. aux progrès de cette nouvelle secte; ils en ramenerent beaucoup de leurs égaremens, & exposerent plusieurs fois leur vie, pour conserver celle de leurs compatriotes.

Ils ne rendirent pas des services moins importans, dans la Capitanie des Ilheos. Il y a parmi ceux-ci une nation qu'on appelle Aymures, ou Gaymures, les plus cruels de tous les Brasiliens. On assure qu'ils mangent les enfans tout en vie, & qu'ils ouvrent le ventre des femmes enceintes, pour en tirer le fruit qu'elles portent, & que l'aïant arraché de leurs entrailles, ils le dévorent en leur presence même. Ils vont à la chasse des hommes, comme nous à la chasse des bêtes sauvages. Ils ravagent sans cesse les établissemens des Portugais ; & ceux qu'ils font prisonniers, ils les engraissent, & les mangent ensuite. Chacun d'eux vit comme il lui plaît, & là où bon lui semble. Ils n'ont & ne reconnoissent aucun superieur. Tous les hommes sont égaux à leurs yeux ; ils ne peuvent concevoir qu'il y en ait, qui veüillent commander, & d'autres qui veüillent obéir. La difference qu'ils admettent parmi eux, c'est d'estimer un peu plus que les autres, ceux qui ont tué & mangé plus d'ennemis. Si quelqu'un d'entr'eux entretient commerce avec eux, il est tué & dévoré aussi-tôt qu'on le découvre. Lorsqu'ils font la guerre, ils se divisent par pelotons, afin de pouvoir attaquer & fuir avec plus de promptitude. Ils se mettent toujours en embuscade ; si leurs ennemis sont superieurs, ils les laissent passer ; s'ils sont inferieurs, ils les attaquent & décochent sur eux leurs fleches, dont ils se servent avec une adresse merveilleuse. Il leur arrive souvent d'être vaincus, alors ils prennent la fuite, ils gagnent les bois & les forêts, au travers desquelles ils 1557. courent avec autant de vîtesse, que le pourroit faire un cerf. Ils ne combattent jamais de pied ferme, ni en rase campagne. Ils font leur demeure depuis la riviere Saint François jusqu'au cap Frios, terrein qui peut contenir environ cent lieuës d'étenduë. Les Toupinambouts, ou Toupinaquins, ainsi que les Portugais, les ont chassés du long de la côte. Cependant ils reviennent souvent pour leur faire la guerre, & les Capitanies des Ilheos, & du Port-assuré, ont été souvent ravagées par ces Barbares. Ceux de la baye de tous les Saints ont été plusieurs fois aussi incommodés, par les incursions de cette nation feroce ; mais on les a enfin repoussés, & contraints de rester enfermés dans leur païs.

Les Portugais bâtissoient des Villes de tous côtés dans le Bresil, pour affermir leur puissance dans ce vaste païs. Ils jetterent les fondemens d'une sur le fleuve, qu'ils appellent Janeiro, ou Janvier, pour l'avoir peut-être découvert dans ce mois-là. Les habitans l'appellent Ganabara, & les François la nommerent Genevre. En 1555. les François voulurent s'établir aussi dans le Bresil. Le celebre Villegagnon y aborda, & bâtit une forteresse à l'embouchure de cette riviere ; mais les Portugais & les habitans du païs le forcerent bientôt à l'abandonner, malgré la confédération qu'ils avoient faite avec les Zoëns, ennemis jurés des Margageats & des Toupinaquins alliés des Portugais. En 1581. les habitans de Janeiro & de toute cette Capitanie, allerent à la guerre contre certains peuples de terre ferme, qui les inquietoient. Sur ces entrefaites, il arriva à l'embouchure du fleuve, trois vaisseaux François bien

1557. armés & bien équipés. Ils tirerent quelques coups de canons, pour avertir de leur arrivée les Zoëns, qu'on croit être les mêmes qu'on nomme aussi Toupinambouts; voïant que personne ne leur répondoit rien, ils navigent dans la riviere à voiles déploïés, & vont droit à la Ville. Leur vûë épouvanta les habitans, qui étoient demeurés pour garder la Place. Ce qui augmenta leur terreur, ce fut un faux bruit qui se répandit de la défaite de leur Capitaine, & de ceux qui l'avoient accompagné à la guerre. Dans cette extrêmité, ils déliberoient, sans prendre aucun parti solide. Il en falloit cependant prendre un. Leur dessein eut été de sortir du port, & d'aller combattre les François; mais ils manquoient de tout, & ils n'étoient pas même assez de monde, pour fournir aux corps de gardes ordinaires. Ils imaginerent de faire habiller les femmes en hommes, de les armer & de les faire voir ainsi sur les murailles, pour étonner l'ennemi. La femme du Capitaine fut la premiere à consentir à ce qu'on exigeoit; elle prit la lance à la main, & conduisit ses compagnes sur le rampart. Les François à cette vûë crurent qu'ils ne pouvoient l'attaquer sans danger: ils prirent donc le parti de se retirer, & leur retraite finit les inquietudes des habitans.

Lorsque la guerre s'éteignoit d'un côté dans le Bresil, elle s'allumoit de l'autre. Les Portugais étoient toujours en armes. Le repos sembloit n'avoir jamais été fait pour eux. Les Brasiliens du Midi se plaignirent de quelques injures qu'ils prétendoient avoir reçuës de la part des Portugais; & ceux-ci se plaignirent à leur tour de quelques dommages qu'ils assuroient que les Brasiliens leur avoient fait. On s'aigrit de part & d'autre, & tout paroissoit disposé à une sanglante guerre; mais les Jesuites terminerent à l'amiable le different, & l'on vêcut tranquille. 1557.

La Ville de Saint Vincent Capitale de la Capitanie de ce nom, est située sur la côte de la mer au 24. degré de latitude australe, à quarante lieuës de Janeiro. Les habitans de cette Capitanie commerçoient fréquemment avec les Cariges, dont nous avons déja parlé. Cette nation est la plus docile & la plus policée de tout le Bresil. Elle se vêtissoit honnêtement de peaux de bêtes, contre la coûtume des autres Brasiliens, qui alloient tout nuds. Ils accueilloient les Portugais avec bonté; cependant malgré une réception si favorable, quelques Portugais violerent indignement le droit des gens à leur égard. Ils enleverent soixante-dix personnes, parmi lesquelles il y avoit un nommé Cayobib, frere de Farancaha, homme d'autorité & de considération parmi eux. Etant de retour à Saint Vincent, quelques soldats se repentant d'avoir aidé à offenser une nation, de qui on n'avoit que toute sorte de sujets de se loüer, en avertirent le Gouverneur, qui fit examiner le fait; & après avoir mûrement réflechi sur cette action, il condamna le Capitaine qui avoit été l'auteur de l'infraction, à ramener les prisonniers dans le même endroit où il les avoit pris, & à les nourrir à ses propres dépens. Il obéit, & il se fit accompagner par deux Jesuites, afin qu'ils appaisassent les parens des prisonniers. Ils s'embarquerent le 4 Decembre de l'an 1596. pour ce voyage, & ils arriverent heureusement à un des ports des Cariges, appellé par les Portugais Patos; c'est-à-dire, Oisons, à cause d'un Lac qui est tout auprès, où on nourrit une quantité prodigieuse, de cette espece d'oiseaux.

1557. Le premier soin du Capitaine Portugais fut d'envoyer deux Cariges, de ceux qu'ils avoient enlevés, vers Farancaha, pour lui apprendre leur retour, & pour lui dire, que les Portugais attachés aux loix de la Justice, avoient reconnu leur faute; qu'ils les ramenoient dans leur pays; & qu'ils demandoient à vivre en paix avec lui & la nation. Farancaha fut charmé d'apprendre cette nouvelle, & peu de jours aprés, il se rendit dans un lieu marqué, pour avoir une entrevûë avec les Portugais. Dès qu'il vit les Jesuites, il courut pour les saluer: ensuite il s'assit au milieu d'eux, & commença à pleurer en les tenant embrassés. C'est l'usage du pays, ils marquent ainsi leur joye à ceux qu'ils aiment. Quand quelqu'un de leurs parens, ou de leurs amis, vient de faire un long voyage, ils le reçoivent en pleurant. C'est ainsi qu'ils expriment leur contentement. Les ris ne sont pas toujours la juste expression de la veritable joye: celle qui affecte délicieusement & profondément l'ame, se manifeste souvent, & si je l'ose dire, presque toujours par les larmes. Dès que Farancaha eut cessé de pleurer, il fit le récit aux Jesuites des torts & des injures, que lui & ses sujets avoient reçus de la part des Portugais. Il ajoûta: » Mes Peres, je veux oublier le » passé, & faire une nouvelle alliance » avec eux; mais qu'ils soient desormais » plus moderés, & plus fidéles » au droit des nations, qu'ils ne » l'ont été jusqu'à present. Que la justice » serve de regle à leur conduite, » & que notre amitié vive & sincere » touche leurs cœurs. On nous traite » de Barbares; mais dans notre barbarie, » nous respectons la justice, » nous respectons nos amis. « Les Jesuites le rassurerent sur l'avenir, & envoïerent un ordre au Capitaine, pour qu'il se rendît auprés d'eux. Le Capitaine vint, & amena Cayobib frere de Farancaha avec les autres Cariges qu'ils avoient enlevés. On regla les articles de la paix, & on les signa. Etant signés, Farancaha reprit la parole, & dit: » Pour vous prouver quelle est » la bonne foi des Cariges, & avec » quelle bonne foi nous sommes dans » le dessein d'observer inviolablement » la paix; je veux vous en donner de » garands solides. J'ai un neveu que » j'aime tendrement; il est l'esperance » de ma maison, & fait les délices » de sa mere: elle mourroit de douleur, » si elle perdoit son fils; j'expirerois » si je perdois ma sœur; je » veux cependant, je veux vous donner » en ôtage ce neveu; amenez-le » avec vous à Saint Vincent, cultivez » sa jeunesse, prenez soin de son » éducation, instruisez-le de votre » religion; que ses mœurs soient douces, » que ses mœurs soient pures. » Pour moi, j'espere qu'à votre retour, » vous m'instruirez aussi, & que » vous me rendrez à la lumiere. « Il les embrassa encore & se sépara d'eux. Plusieurs autres Cariges imiterent leur exemple, & envoïerent leurs enfans à Saint Vincent, pour y être élevés. 1557.

A mesure que les Portugais faisoient de nouvelles conquêtes dans le Bresil, ils les distribuoient en Capitanies. Ils y bâtissoient des villes, & ils y établissoient des sucreries, dont le commerce leur produisoit des sommes immenses en Europe. La Capitanie de Piratininga fut désolée en 1590, par une foule de Barbares, qui en assiegerent la Ville capitale. Ils pillerent & ravagerent le plat pays, ils enleverent tout le bétail, ils brûlerent les moissons, ils détruisirent toutes

1557. les plantations, & causerent des pertes immenses aux Portugais & aux habitans. Ils firent tous leurs efforts, pour s'emparer de la Ville, mais le Gouverneur de Tous-les-Saints, envoïa un secours considérable aux assiegés. Lorsque ce secours arriva, les assiegeans s'étoient déja emparés des fauxbourgs. Les Portugais les attaquerent avec courage, les taillerent en pieces, & délivrerent la Ville de leur fureur. Les Miramonins, peuple different en langue & en mœurs du reste des Brasiliens, & qui n'avoient point de demeure fixe, furent aussi châtiés des ravages qu'ils faisoient sans cesse sur les terres des Portugais. Un Jesuite zélé trouva le moïen d'apprendre leur langue, d'adoucir leurs mœurs, & de fixer cette nation errante & vagabonde. L'an 1587. il sçut s'insinuer avec tant d'adresse dans leur esprit, qu'il leur inspira encore, le desir d'embrasser le Christianisme. Tujupaluco, homme de marque, & d'un entendement subtil, fut aussi converti. Les Tapugas, peuples cruels & farouches, furent punis de leurs brigandages, & les Apiapetangas furent entiérement défaits par les Portugais, pour avoir voulu empêcher Jaguabaze & Piraguam, Seigneurs Brasiliens, de se soumettre à leur puissance, & à celle de l'Evangile.

Chaque jour, la puissance des Portugais s'affermissoit dans le Bresil. Ils y bâtirent encore sur la côte de la mer Pernambuco, ou Fernambuco à huit degrés de latitude australe, assez près de la ligne équinoctiale. Le Parayba en est éloigné de dix-huit ou vingt lieuës. Les François se retirerent dans ce païs, après que les Portugais les eurent chassés du fleuve Janeiro. Ils firent alliance avec les habitans, commercerent avec eux, & échangerent leurs marchandises contre du bois de Bresil, dont ce païs abondoit, & qui en prit, à ce qu'on dit, le nom de Bresil, qui se communiqua ensuite aux contrées voisines. Les François s'établirent dans un endroit, qu'on appella depuis Portoreal. Comme ceux de cette nation, qui abordoient, étoient presque tous Rochelois, & de la Religion, ils maltraitoient les Portugais en toutes les occasions favorables, qu'ils rencontroient. Les Portugais, pour s'en venger, résolurent de les chasser du païs des Paraybas, comme ils les avoient chassés du fleuve Janeiro. Ils commencerent leurs hostilités, contre les habitans du Parayba, alliés des François; après plusieurs combats donnés, les Portugais demeurerent vainqueurs, & firent prisonnier le Chef des Paraybas, qu'ils amenerent à Fernambuco, où ils le firent cruellement mourir, quoiqu'il eût embrassé le Christianisme. 1557.

Les Paraybas chercherent à se venger, mais Dom Martin Leitam fit une seconde expedition contre eux, & ses entreprises eurent un succès si heureux, qu'il les força à se rendre tributaires des Portugais. Les François en conséquence furent chassés, & le commerce du bois de Bresil demeura à leurs vainqueurs. Les Petiguares voisins des Paraybas, suivirent leur sort. C'étoit un peuple simple, ignorant, & qui vivoit dans seize villages. Les Jesuites travaillerent à leur conversion. Comme ils les negligerent pendant quelque temps, un des chefs de la nation alla les trouver, pour s'en plaindre; & il le fit ainsi: » Vous m'avez persuadé de me faire » Chrétien, j'ai obéi, mais aussitôt vous m'avez oublié. J'ai quitté mes parens, mes amis, mes » femmes, mes enfans; j'ai sacrifié

1557. » mes terres, tous mes biens, pour » faire bâtir une Eglise, & cependant, vous nous abandonnez, vous » nous exposez à retomber dans nos » erreurs, faute d'être instruits. Venez donc, venez nous instruire. » Puisque vous nous avez montré le » sentier qui mene au souverain bien, » il faut, & il est juste, que vous » nous serviez de guide.

Les Jesuites touchés de ce discours se rendirent promptement dans leurs habitations. Le peuple les y reçut avec de vives démonstrations de joye. Les jeunes gens alloient au-devant d'eux : ils alloient par bandes, & ils se cachoient dans les bois par où ils devoient passer : d'abord qu'ils paroissoient, ils sortoient des lieux, où ils étoient comme en embuscade, ils joüoient de leurs fifres, ils battoient de leurs tambours, ils remplissoient l'air de cris d'allegresse, ils sautoient de joye, ils dansoient, ils n'oublioient rien de ce qui pouvoit marquer exterieurement le contentement que l'arrivée des Jesuites leur causoit. A l'entrée des villages, ils rencontroient les Anciens & les principaux Chefs des habitations, qui les recevoient avec une joye égale; dans les villages, les femmes, les enfans, les jeunes filles se presentoient pour les saluer, & pour les conduire en triomphe dans les lieux, où ils s'assembloient, pour faire leurs prieres. Là, les Jesuites les catechisoient, les exhortoient à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain ; & après les avoir ainsi catechisés, & les avoir instruits des principaux misteres, de notre Religion, ils leur conferoient le Baptême.

Les Portugais retiroient un grand avantage de ces nouveaux Neophites. Ils manquoient d'ouvriers une grande partie de l'année, pour la culture de leurs sucreries, pour celle de leurs champs, & pour le labourage de leurs terres. Aussi-tôt que les Patiguares eurent embrassé le Christianisme, ils vinrent en foule s'offrir pour faire tous ces travaux. On les payoit en especes; & dès qu'ils avoient amassé une petite somme, ils achetoient des Portugais de petites croix, pour leurs femmes, des chapelets, des images, des reliques, des saints Suaires, & plusieurs autres petites choses de cette espece, que l'Eglise a consacrées en faveur du peuple. Ainsi de la conversion de ces Idolâtres résultoient deux avantages pour les Portugais, la culture de leurs terres, & la vente de leurs marchandises. Car outre les bagatelles que nous venons de nommer, ils leur vendoient encore des étoffes, pour s'habiller. 1557.

Parmi les principaux Seigneurs Patiguares, qui accüeillirent favorablement les Jesuites, & qui renoncerent à leurs superstitions, on compte un nommé Metarouba. Dans les premiers mouvemens de son zele (ils sont toujours vifs ces mouvemens-là) Metarouba disoit aux Jesuites : » Mes Peres, je ne respire que la paix. Je renonce aux attachemens du monde, » je veux mourir dans le sein de l'Eglise ; je consacre à Dieu tous mes » desirs, toutes mes pensées, mes » biens, mes plaisirs. Je ne veux plus » me parer d'épées ni de boucliers, » mes fleches ne me serviront que » pour aller à la chasse, ou que pour » combattre les ennemis de Dieu. Sa » sainte volonté sera desormais la » mienne. Lorsque je vous vis pour » la premiere fois; vos discours frapperent mes oreilles & penetrerent » mon cœur. Ma langue ne pouvoit

1557. » ſe laſſer de les répeter ; mes mains,
» mes doigts, tous mes membres é-
» toient attentifs, étoient remplis
» d'admiration. Cependant au milieu
» de mon bonheur, je languis, je
» ſuis inquiet ; ma femme, mes en-
» fans, mes amis, mes parens, gé-
» miſſent encore dans les fers de l'I-
» dolâtrie. Ils ne reſpirent qu'après le
» Baptême, calmez mes inquiétudes,
» en ſatisfaiſant à leurs deſirs.

Les Jeſuites lui promirent de demander à leur Provincial, la permiſſion de revenir le retrouver, pour inſtruire ſon épouſe & ſes enfans, & ceux qui lui étoient attachés, & ils refuſerent en même temps de leur conferer le Baptême, parce qu'ils n'étoient point ſuffiſamment inſtruits. Ils partirent donc, & revinrent à Fernambuco, où ils rendirent compte de leur miſſion à celui qui étoit à leur tête, & qui les avoit envoyés, & au Gouverneur de la Ville, afin qu'il prît les meſures néceſſaires pour achever à 1557.
ſoûmettre ces peuples à la puiſſance des Portugais.

La plûpart des évenemens que nous venons de rapporter, ſe paſſerent ſous le Regne de Jean troiſiéme & du Roi Sebaſtien. Nous avons cru devoir les raconter de ſuite, pour donner au Lecteur une idée generale de tout ce qui s'eſt executé dans le Breſil par les Portugais juſqu'à l'an 1599. Dans le Livre ſuivant nous allons commencer l'Hiſtoire de Sebaſtien, depuis le moment qu'il monta ſur le thrône, juſqu'à celui qu'il perit en Afrique. Nous raconterons d'abord tout ce qu'il a fait en Europe ; enſuite nous reviendrons en Aſie, pour voir ce que ſes Capitaines y ont executé. Nous reprendrons de même les affaires de l'Amerique, & nous continuerons d'expoſer tout ce que les Portugais ont executé dans les differentes parties du monde.

Fin du dix-huitiéme Livre.

HISTOIRE

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE DIX-NEUVIE'ME.

1557. SEBASTIEN petit fils de Juan III. commença de regner à l'âge de trois ans. Il étoit fils du Prince D. Juan, fils du feu Roi & de Jeanne d'Autriche, fille de l'Empereur Charle-Quint. Il parvint à la Couronne le 2 de Juin de l'année 1557. Le Roi Dom Juan, avant de mourir, avoit nommé pour sa tutrice Catherine d'Autriche sa femme; pour son Gouverneur Dom Alexis de Menesés, personnage également illustre, par sa grande naissance & par son profond sçavoir; & pour son Confesseur & son Précepteur, Loüis Gonsalve de Camera Jesuite, frere du premier Comte de Caillete. 1557.

Dans l'âge où l'on écoute volontiers les leçons de ses Maîtres, Sebastien, né avec un esprit vif, répondit par des progrès rapides aux soins qu'on prenoit de son éducation. Tout cedoit à sa pénetration; sa curiosité pour toutes les sciences étoit insatiable. On n'oublia rien pour satisfaire ce pen-

1557. chant ; mais en même temps, on eut grand soin de lui inspirer de l'amour pour la justice, & du zele pour la Religion.

Il ne respiroit dans sa plus grande jeunesse que la destruction du Paganisme, & il ne formoit que de vastes projets contre le pouvoir tyrannique que les Mahometans exerçoient sur des peuples innombrables. Son respect pour l'Eglise égaloit la haine qu'il portoit aux ennemis de la foi. Il s'avisa de prendre le surnom de *très-Obéïssant*, à l'exemple du Roi d'Espagne & du Roi de France, qui avoient pris, l'un celui de Catholique, & l'autre, celui de très-Chrétien : mais ce surnom indecent de Roi *très-Obéïssant*, n'a point passé à ses Successeurs. Quand un Roi obéït à l'Eglise, c'est comme Fidéle, & non comme Roi : car en cette qualité, il ne dépend que de Dieu seul.

Catherine gouvernoit cependant avec sagesse le Roïaume, où tout étoit en paix, lorsque le Cherif Abdala, assiegea
1562. Mazagnan en Afrique, avec Mahomet son fils, élevé depuis peu sur le thrône de Mauritanie. Leur armée étoit composée de quatre-vingt mille hommes. Dom Roderic de Sousa qui commandoit dans la place, pendant l'absence d'Alvarés son frere, informa tout aussi-tôt la Reine Regente du dessein des Maures. Catherine fit partir Alvarés avec deux mille hommes, pour défendre la place, dont les Infideles ne tarderent pas à former le siege. Ils mirent tout en œuvre, pour rendre inutile la valeur des Portugais, les assauts redoublés, les fausses attaques, les surprises de nuit ; enfin ils emploïerent toutes les ruses de guerre, pratiquées dans ce temps-là, pour réduire la place. Tous leurs efforts étant inutiles, ils firent construire des plate-formes de la hauteur du rempart, qu'ils poserent sur des roues, 1562.
par le moyen desquelles on les approcha des murailles, après avoir comblé les fossés. Delà, ils combattirent les assiegés : mais les Portugais les renverserent, & en firent un si grand carnage, que les Maures abandonnerent l'attaque, leverent le siege, & s'enfuirent honteusement.

Peu de temps après Catherine se démit volontairement de la Regence, en faveur du Cardinal Henri, oncle du Roi, & elle se retira dans un Monastere. Henri gouverna tranquillement ; il fit regner la paix & l'abondance dans le Portugal, & lorsque Sebastien eut atteint l'âge de quatorze ans, il lui remit les rênes de l'Etat, au grand contentement de tout le Royaume.

Sebastien ne songea qu'à regner sur 1568.
ses peuples, selon les loix du Roïaume dont il s'étoit lui-même fait un extrait, pour les avoir plus presentes à l'esprit. Il envoya des Vicerois dans les Indes, comme nous le dirons à la fin de son Regne, & des Gouverneurs dans le Bresil, & dans toutes les autres parties du monde, où s'étendoit la domination Portugaise, avec ordre de faire rigoureusement observer les loix, & de punir ceux, qui abusant de leur autorité, & profitant de leur éloignement, troubloient le repos public, par leurs vexations, & par leurs brigandages. Il réforma aussi les abus, qui s'étoient glissés dans l'administration de la Justice ; & il écrivit à tous les Gouverneurs, & aux principaux Magistrats de son Royaume, pour leur demander leurs conseils, touchant ce qui pouvoit contribuer au bien public. Il institua de nouveaux Colleges pour l'éducation de la jeunesse, qu'il confia aux Jesuites, dont la puissance & le crédit é-

1568. toient enormes auprès du jeune Roi.

Le Portugal regorgeoit de richesses : Lisbonne croissoit de jour en jour, & devenoit une des plus belles & des plus florissantes villes de l'Europe : les Indes, dont la navigation étoit devenuë plus libre, étoient gouvernées sur le même plan que sous le Regne précedent. Les Jesuites qu'on y avoit envoyés, y entretenoient la paix, à la faveur de la religion : les troupes étoient exactement payées, & les Villes réparées ou rebâties de nouveau. De si beaux commencemens présageoient un Regne heureux. Sebastien soutenoit ces esperances par je ne sçai quoi de grand & d'heroïque, qui brilloit en lui : mais toutes ses bonnes qualités furent gâtées, à force de vouloir les perfectionner. Ses Gouverneurs en voulant lui inspirer du zele pour la Religion, firent naître en son cœur des sentimens d'une haine immoderée contre les Infidéles. Ils ne cessoient de lui peindre ces redoutables ennemis de la foi, toujours prêts à persecuter les Chrétiens, & toujours réprimés par ses Prédecesseurs. Cette idée enyvroit le jeune Prince, qui quoiqu'élevé parmi des femmes & des Moines, ne s'entretenoit cependant que de guerre ; on auroit dit qu'il eut été élevé au milieu d'une armée.

Ces sentimens qu'on lui inspiroit, étoient conformes à sa valeur naturelle, & à une intrepidité qui le portoit à entreprendre tout ce qui paroissoit environné d'obstacles & de perils. Enfin il sortit de leurs mains, pieux, zelé, sçavant, courageux, mais avec des inclinations qui furent sa perte. Il n'avoit que du mépris pour toutes les choses, qui font les plaisirs & l'attachement le plus vif du reste des hommes. Insensible à la beauté, il fuioit le commerce des femmes, qu'il regardoit comme un piege dangereux 1568. pour le courage & pour la vertu, & leurs charmes n'avoient aucun pouvoir sur son cœur ; il résolut même, (tant l'aversion qu'il avoit pour elles étoit forte) de vivre dans le célibat, sans se mettre en peine de perpetuer sa race sur le thrône.

Un jour Sebastien pria Alexis de Menesés son Gouverneur, de faire seller un jeune cheval vif, fougueux, afin de le dompter lui-même. Menesés le refusa, & ce refus mortifia Sebastien. S'étant éloigné de son Gouverneur, il rencontra un Gentilhomme, qui lui dit : » Votre colere est ju-» ste, Seigneur ; il faut qu'un Prince » qui doit un jour regner agisse com-» me vous faites. « Tout irrité que Sebastien étoit, il reconnut que cette flâterie étoit dangereuse. Il revint à son Gouverneur, & lui dit : » Je vous » viens dire qu'un tel Gentilhomme » m'a fait compliment de vous avoir » desobéi. « Au milieu de ces retours qu'il faisoit sur lui-même, & qui étoient l'effet de ses bonnes qualités, il entreprenoit des actions si témeraires & si périlleuses, qu'elles donnoient tout sujet de craindre pour lui. Il y avoit proche le Palais de Sintra un bois si épais, que les rayons du soleil pouvoient à peine le percer. Sebastien s'y promenoit ordinairement une ou deux heures de temps, & se faisoit un plaisir de passer à travers les ronces, les épines & les précipices qu'on y trouvoit. Etant un jour dans la forêt d'Almerin, assis sous un arbre, il entendit du bruit ; il leva les yeux, & apperçut un Negre, qui aïant échappé à ses Maîtres, se faisoit un azile de cette forêt, & y vivoit au milieu des bêtes sauvages. Sebastien fut à lui, & l'attaqua. Le Negre se défendit : les Chasseurs dont le

1568. Roi s'étoit détaché, accoururent & les séparerent.

Ayant commandé aux garnisons des Tours de Belem & de Saint Julien, de ne laisser passer aucuns vaisseaux sans les visiter, & de les couler à fond, s'ils faisoient résistance ; il voulut un jour éprouver si cèt ordre s'exécutoit ponctuellement. Pour cet effet il se mit dans un brigantin, avec quelques jeunes Seigneurs aussi téméraires que lui, & il passa fiérement entre les deux Tours. On tira le canon sur lui : il continua sa route & aborda au Palais.

Quoique le Cardinal Henri lui eût remis l'autorité souveraine entre les mains, il tâchoit néanmoins de se maintenir dans l'administration des affaires. La Reine ayeule du Roi, étoit un obstacle à ses desseins. Pour la détruire dans l'esprit de son petit-fils, le Cardinal se servit du Pere Camera : il réüssit ; mais le Jésuite s'étant apperçu qu'en travaillant à la ruine de la Reine, il avoit travaillé à la sienne, rendit à cette Princesse la confiance du Roi. Le Cardinal alors tâcha à regagner le Pere Camera, & le Pere Leon Henriqués son Confesseur s'employa avec succès à cette négociation. Lorsqu'elle fut terminée, pour achever de perdre sans ressource Catherine, Camera lui donna pour Confesseur le Pere Torrés, afin qu'on pût par son moïen pénétrer dans ses secrets. Torrés s'acquitta de sa commission aussi heureusement, que Henriqués s'étoit acquitté de la sienne auprès de Camera. Il s'insinua dans l'esprit de la Reine, qui ne se défioit ni de lui, ni de Camera ; il vit à découvert son ame, & la fit connoître au Cardinal, qui ne se servit de cette connoissance, que pour interpreter malignement toutes ses actions auprès du Roi, qui sacrifia son ayeule à l'ambitieux Cardinal. Catherine s'apperçut qu'elle avoit été le joüet de Camera & de Torrés : elle chassa celui-ci, & ne pardonna jamais à Camera, qui n'approchoit le Roi que pour l'entretenir dans ses penchans bizarres & dangereux. 1568.

La haute opinion qu'on lui donna de sa puissance, acheva de le perdre. On augmenta ses Officiers, on doubla sa garde ; sa Cour devint nombreuse & superbe par le luxe des Courtisans ; la vanité & la dissolution s'y glisserent, & la valeur ancienne des Portugais fut bientôt anéantie ; le Roi malgré ses bonnes intentions n'étoit conduit que par de jeunes Seigneurs, qui ne cessoient de loüer ses projets. Hommes & femmes ne lui présentoient que des objets flateurs : on prévenoit ses desirs avant qu'il les eût formés. Sa joïe paroissoit faire celle de ses Courtisans, & sa tristesse leurs chagrins : ils passoient rapidement d'un sentiment à un autre tout opposé, & ce changement se peignoit si parfaitement sur leurs visages, qu'on les eut pris pour des machines, dont celui de Sebastien étoit le principal ressort.

La flaterie est l'écüeil où presque tous les Princes font naufrage. Sebastien s'étoit d'abord défendu de ces pieges ; mais il y succomba enfin : il s'enyvra de sa grandeur, & se livra au torrent de ses passions, funestes à ses peuples, à ceux qui les avoient nourries par leurs flateries, & à lui-même, qu'elles plongerent dans la honte & dans l'opprobre. Les conseils du Cardinal son oncle & de ses vieux Ministres ne furent plus écoutés, que pour en condamner la sage prévoïance, qui passoit aux yeux de la jeunesse pour une vraïe pusillanimité.

La guerre étoit la manie de Sebastien, comme je l'ai dit. Pour conten- 1574.

1574. ter ce penchant qui l'entraînoit malgré lui-même, il choisit parmi les habitans de Lisbonne un certain nombre de Citoiens, dont il forma un corps d'Infanterie, qu'il exerça lui-même, resolu de l'emploïer à la premiere occasion. En 1574 il la fit embarquer avec le reste de ses troupes sur quatre galeres, quelques vaisseaux & quelques caravelles, dans le dessein de passer en Afrique. Comme on voulut l'empêcher de faire ce voïage, si mal accompagné; il dit, qu'il n'alloit pas faire la guerre, mais visiter les places qu'il possedoit dans ce païs. Il débarqua à Tanger: on le vit chasser sur les Montagnes d'Afrique, avec aussi peu de précaution que s'il eut chassé dans les forêts de son Roïaume. Il fit plusieurs courses dans le païs, qui allarmerent les Maures, ensorte qu'ils s'assemblerent & parurent en campagne. Le Roi en parut comblé de joïe; il rassembla ses troupes & les rangea en ordre de bataille. Les Maures se confiant sur leur nombre, s'avancerent pour l'attaquer. Les galeres Portugaises firent une furieuse décharge sur eux, & en tuerent un grand nombre. Cet echec leur fit changer le dessein de combattre en corps, en celui d'escarmoucher. Les premiers qui oserent revenir à l'attaque furent taillés en pieces. Le Roi se montra partout, & tint en respect le reste des Maures, tout le long de la journée. La plûpart se débanderent & s'enfuirent la nuit suivante, & les autres firent retraite dès la pointe du jour; ainsi lorsqu'on voulut les attaquer on ne trouva personne. Le Roi resta victorieux sur le champ de bataille, & après avoir célébré cette victoire par des courses & des jeux, il revint à Lisbonne. Là il s'occupa uniquement des expédiens, qu'il pourroit trouver pour continuer la guerre; tout ce qu'il disoit, tout ce qu'il faisoit, tendoit à ce dessein. Cependant il s'accoûtumoit à la fatigue comme un simple soldat, espérant par-là devenir plus fort, & plus propre à souffrir les fatigues de la guerre. 1574.

Les Grands du Roïaume & ceux de la famille Roïale les plus avancés en âge, n'osoient s'opposer à cette inclination guerriere. Le Cardinal Henri n'avoit plus qu'une foible autorité sur son esprit; on l'avoit détruit à son tour, ainsi qu'il avoit détruit la Reine Catherine. Il n'osoit donc le contredire en rien, de crainte de perdre un reste de crédit qu'il avoit encore; ensorte que Sebastien ne consultant que son génie, forma le projet de repasser en Afrique. Il fit donc de grands preparatifs pour ce second voïage. Son Conseil ne pouvoit, malgré la flaterie qui y regnoit, approuver ce dessein. Sebastien écrivit en secret au Gouverneur de Tanger, & lui manda de lui écrire une Lettre, par laquelle il lui marquât expressément, que les Maures se soûmettroient à sa puissance, pourvû qu'on les attaquât vigoureusement, étant hors d'état de faire une longue résistance. Le Gouverneur de Tanger écrivit tout ce que Sebastien voulut, & ce Prince lut cette Lettre à son Conseil. Dom Juan Mascaregnas, qui s'étoit fait un grand nom dans les Indes, blâma hardiment cette Lettre, & dit que le Gouverneur de Tanger donnoit un conseil pernicieux pour le Roi & pour l'Etat. Cette noble sincerité choqua le Roi, qui fit assembler les Docteurs en Médecine, pour sçavoir d'eux, si les années ne diminuoient rien de la grandeur de courage, & si un brave homme ne devenoit pas un peu timide sur la fin de ses jours: les Médecins répondirent tous qu'oüi. Ainsi la Médecine favorisant les idées

1574. du Roi, ôta la valeur & le courage à un des premiers Capitaines de son tems : cependant sa décision n'ébranla point le Conseil, il condamna toûjours le dessein du Roi. Dom Pedre d'Alcaçova fut le seul qui confirma le Roi dans son projet.

Alcaçova avoit été long temps Secretaire d'Etat, & il en étoit actuellement Conseiller. Son crédit avoit été immense auprès du feu Roi, & la Reine Catherine lui avoit conservé son autorité durant sa Régence. Il avoit de l'esprit, il étoit intriguant, & il possédoit éminemment l'art de feindre. Malgré ce talent si utile dans les Cours des Princes, il déplut aux Courtisans, il excita leur jalousie, & ils travaillerent tous à le perdre. En effet dès que le Cardinal Henri eut remis les rênes du Gouvernement à Sebastien, on trouva des prétextes assés plausibles pour le dépoüiller de ses Charges, & pour l'éloigner de la Cour. Alcaçova soûtint avec fermeté sa disgrace, & attendit avec patience l'occasion de rentrer dans son poste, à quoi il réüssit par l'adresse & l'intrigue des autres.

Martin Gonçalés de Camera, frere du Confesseur du Roi, étoit son ennemi ; il le perdit auprès de Sebastien, dont il étoit devenu le favori. Le Cardinal persuadé que Martin lui étoit entiérement dévoüé, parloit sans cesse en sa faveur, & inspiroit en même tems au jeune Prince du dégoût pour Alcaçova. Alcaçova disgracié, Martin crut qu'il n'avoit rien plus à craindre, & qu'il pouvoit même s'afranchir du joug du Cardinal. Pour y parvenir sûrement, il flata le Roi, il entra dans toutes ses vûës, & le dégoûta en même tems de son oncle. Non content de lui arracher la confiance du Roi son neveu, il voulut encore lui ôter l'Archevêché d'Evora, que le Cardinal possédoit. Il vouloit unir cette dignité à celle de grand Inquisiteur, qu'il possédoit déja, afin que rien ne pût porter obstacle aux projets de grandeur qu'il méditoit. Son frere, Jésuite ambitieux, le soûtenoit de ses conseils & de son crédit. Il engagea le Roi à prier Henri de se démettre de l'Archevêché en question, en faveur de son frere. Le Cardinal fut étonné de cette proposition ; il ouvrit les yeux, & refusa nettement ce qu'on lui demandoit. Camera alors tâcha de faire oublier au Cardinal ce qu'il avoit osé tramer contre lui, & comme l'intérêt les avoit séparés, le même intérêt les réünit. Le fruit de cette réünion ne servit qu'à augmenter le crédit dangereux de Camera & des Jésuites. 1574.

Les Courtisans, jaloux de voir qu'eux seuls avoient en main toute l'autorité, oublierent la haine qu'ils portoient à Alcaçova, & se réünirent tous contre Camera. Dom Alvarés de Castro qui à beaucoup de mérite joignoit de l'esprit & de l'ambition, fut un de ceux qui travailla le plus efficacement à leur perte. Le Roi l'aimoit à cause de sa valeur ; car Alvarés étoit un des braves hommes de son tems ; il avoit servi, comme nous l'avons dit, avec distinction dans les Indes, & Sebastien l'écoutoit parler de la guerre avec plaisir. Quand on commence à plaire à un Prince on devient bientôt son favori, pour peu qu'on se conduise avec adresse. Alvarés sçut profiter en habile homme de sa faveur nouvelle ; le Roi bientôt ne put plus s'en passer, il en fit ouvertement son favori. Alors Alvarés résolut de perdre Camera & ses partisans qu'il haïssoit. En effet ayant été faire un voïage au Cap Saint Vincent, où ce Prince alloit souvent

1574. pour satisfaire la passion qu'il avoit d'aller sur mer, il saisit si bien l'instant, qu'il fit entendre au Roi, que lui & les Jesuites qu'il consultoit, n'avoient aucune connoissance des affaires; que ceux-ci malgré la réputation qu'ils avoient d'être grands Politiques, étoient les hommes les plus imprudens dans la conduite de la vie, & que leur esprit altier les faisoit haïr de tout le monde.

Il lui fit encore entendre qu'ils avoient ruiné les finances, coupé les nerfs de l'Etat par une infinité d'établissemens inutiles qu'ils avoient faits, & qu'on ne pouvoit remedier au désordre & à la confusion du Gouvernement, qu'en commençant à les éloigner absolument de la Cour. Pour achever de les perdre, il prit Sebastien du côté de l'amour propre. « Vous croïez, lui disoit-il, regner : non, Sire, ce n'est » point vous, ce sont eux qui sont » nos Princes, nos Rois. Ils disposent des faveurs, des graces, des » récompenses, des châtimens. Vous » ne possedez que l'ombre de la Roïauté, & ils osent même s'en vanter. » Vous êtes leur Ministre, & ils sont » vos maîtres. « A ces verités il mêla des railleries fines, qui acheverent de persuader Sebastien, qui dèslors conçut pour eux une haine implacable : il les regarda comme des Tyrans qui avoient voulu le réduire dans un honteux esclavage, & qui ne s'étoient servis de l'autorité qu'il leur avoit confiée, que pour se joüer de lui.

Dom Alvarés ne profita pas long tems de sa nouvelle faveur; Alcaçova informé de la division qui regnoit entre le Roi & ses Ministres, revint à la Cour, & trouva que le Roi commençoit à se dégoûter aussi de Castro, & qu'il commençoit à goûter Dom Christoval de Tavora; son credit devint bientôt immense. Sebastien outroit 1574. tout : il aimoit ou il haïssoit à l'excès : ainsi dès qu'on lui plaisoit, on étoit presque sûr de parvenir au comble de la faveur. Castro, qui auroit pû retarder celle de Tavora, par son esprit fertile en intrigues, mourut & leva le seul obstacle qui pouvoit retarder la rapidité de sa fortune. Alcaçova attentif à tout, saisit cet instant, pour demander qu'on le remplaçât dans les Charges qu'on lui avoit ôtées. On le lui accorda; mais cela ne le contenta point : il connoissoit combien la Cour de Portugal étoit orageuse. Il voulut prévenir une seconde chute, en s'assurant de l'amitié du nouveau favori, auquel il demanda sa sœur en mariage pour son fils aîné. Il avoit de la naissance, il étoit riche; Tavora accepta l'alliance qu'on lui proposoit : on en demanda l'agrément au Roi, qui goûta tellement ce mariage, qu'il rendit toute sa confiance à Alcaçova. Alors celui-ci profita du nouveau jour qui venoit luire pour lui. Il conçut le dessein de devenir favori lui-même. Connoissant parfaitement le caractere de Sebastien, il le suivoit dans toutes ses démarches : aucun de ses mouvemens ne lui échappoit; il entroit finement dans toutes ses vûës : il approuvoit sans affectation tous ses projets, il en applanissoit les difficultés, il en faisoit voir les avantages, & la facilité avec laquelle on pouvoit les exécuter; il proposoit lui-même des expédiens : souvent après les avoir proposés, il les condamnoit & en adoptoit d'autres, afin de faire voir au Roi que ce n'étoit point par une basse condescendance, ni par aucun principe d'intérêt, mais par le zele qu'il avoit pour sa gloire, qu'il le loüoit dans les vastes desseins, qu'il formoit tous les jours. Sebastien but à long traits un poison

1574. si bien préparé, & persuadé qu'Alcaçova étoit le seul, qui pût le mettre en état de faire quelque grande entreprise, il lui donna la Surintendance de ses Finances. Dès qu'il en eut le maniement, Sebastien crut pouvoir entreprendre quelque action d'éclat; mais l'occasion lui manquoit. Il étoit en paix avec tous les Princes de l'Europe; les Maures qui redoutoient sa puissance, se tenoient tranquilles: on n'avoit aucun prétexte pour rompre avec eux; cela détermina Sebastien à passer dans les Indes. Ce dessein effraïa Alcaçova; il n'étoit point résolu à le laisser ainsi éloigner. Lors donc qu'il lui en parla, il lui répondit, que ce projet étoit digne de son courage, mais qu'il falloit examiner s'il pouvoit être exécuté. Il se mit à raisonner sur ce voïage imprudent: il le fit avec tant d'adresse, qu'après avoir pesé les raisons qui pouvoient le rendre utile ou dangereux, il conclut que le péril surpassoit les avantages, & fit voir au Roi qu'il étoit de son honneur, de sa gloire & de son intérêt de ne point s'éloigner du Portugal, & qu'il falloit se contenter de porter la guerre en Afrique. Sebastien goûta les raisons de son Ministre, & se détermina à y passer; mais il falloit un prétexte: le hazard le servit à son gré.

Mulei Mahamet Cherif, dont nous avons souvent parlé, mourut après avoir réüni les Roïaumes de Fez, de Maroc & de Tarudante, qu'il partageoit auparavant avec son frere Mulei Hamed. Après que ces deux Princes se furent réconciliés, ils convinrent entr'eux, que leurs enfans succederoient les uns aux autres à la Couronne, avant qu'aucun de leurs petits-fils pût regner. Abdala qui étoit l'aîné, fut le premier qui monta sur le Thrône, immédiatement après Mahamet & Hamed. Méprisant le Traité passé entre son pere & son oncle, il persécuta ses freres & ses cousins, & les fit presque tous assassiner ou étrangler, à l'exception d'Abdelmunen, d'Adelmelec & de Hamed, dont la grande jeunesse sembloit le mettre à couvert de leurs entreprises; mais dès qu'ils eurent atteint l'âge de porter les armes, il commença aussi à les maltraiter; ce qui les détermina à quitter les lieux de leur naissance, & à chercher un réfuge parmi les Turcs. 1574.

Abdala charmé de leur retraite, qui sembloit l'afranchir de tous ses engagemens à leur égard, fit reconnoître Mahamet son fils aîné pour son successeur à l'Empire, & mourut peu de tems après, ayant regné assés paisiblement dix-sept ans. Dès que son fils eut la Couronne sur la tête, il envoïa un Maure à Tremiscen pour assassiner ses oncles; le Maure tua d'un coup de fléche Abdelmunen dans une Mosquée. Mulei Moluc Abdelmelec, qui étoit à Alger, implora le secours de Philippe II. Roi d'Espagne; mais voyant que ce Prince ne vouloit ou ne pouvoit rien faire pour lui, il se rendit à Constantinople, implora la protection du Grand Seigneur, qui en considération des services, qu'il avoit rendus à la bataille navale qui se donna près de Navarrin entre les Turcs & l'armée Chrétienne à la prise de la Goulette, lui donna trois mille hommes pour reconquerir son Roïaume. Abdelmelec les joignit avec quelques troupes, que Hamed son frere avoit levées en Afrique, & avec ce petit corps d'armée, il prit le chemin de Fez, où Mahamet se plongeoit dans les plaisirs.

Lorsqu'il apprit que son oncle s'avançoit, & qu'il approchoit déja de Fez, il mit sur pied une armée de quatre-vingt

1574. vingt mille chevaux, & de dix-huit mille hommes d'infanterie. Comme il alloit entrer en campagne, Sebaſtien lui fit offrir les troupes qu'il avoit en Barbarie, & que Mahamet refuſa avec mépris. Il rencontra ſon oncle entre Fez & Tremeſcen. On en vint aux mains le 17 de Mars 1576, & Mahamet après avoir été entiérement défait s'enfuit à Maroc. Abdelmelec victorieux entra dans Fez, où il ſe fit proclamer Roi. Mahamet profita de cet intervale pour lever une armée, avec laquelle il livra encore une ſeconde bataille, dont le ſuccès fut auſſi malheureux pour lui, qu'il l'avoit été à la premiere. Hamed frere d'Abdelmelec le pourſuivit juſqu'à Maroc, d'où Mahamet enleva tous les tréſors, & ſe retira dans les montagnes appellées Montes-Claros, qui ſervoient de retraite à tous les brigands des environs.

Abdelmelec fit ſon entrée à Maroc, où le peuple le reçut avec les marques les plus éclatantes d'une vive allegreſſe. Il ſe montra affable, généreux & ſenſible. L'inſolence & la tyrannie de ſon neveu ajoûtoient un nouveau luſtre à ſes vertus. Mahamet étoit d'ailleurs malheureux, & les malheureux, ont preſque toujours tort dans l'eſprit du peuple. Dès que les cérémonies de ſon couronnement furent achevées, Abdelmelec ne ſongea qu'à reparer le déſordre qui regnoit dans les affaires. Auſſi ſage & auſſi moderé, que vaillant & courageux, il rétablit la diſcipline parmi ſes troupes, renvoïa les Turcs, qui commettoient des déſordres affreux aux environs de Maroc, & il ſçut ſi bien accorder ſes intérêts avec ceux de ſes Sujets, que tout le monde fut content & charmé de le voir ſur le Thrône.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient à Maroc, Mahamet avoit quitté les Montagnes, dont nous avons parlé, & s'étoit rendu à la Fortereſſe de Pegnon de Velez ſur la côte d'Afrique appartenant au Roi d'Eſpagne, auquel il envoïa des Ambaſſadeurs pour lui demander du ſecours, que le Roi Catholique lui refuſa. Alors il ſe rendit à Ceuta, ou ſelon d'autres à Tanger, d'où il envoïa deux de ſes Capitaines, qui ne l'avoient jamais quitté, au Roi de Portugal, pour lui faire la même priere qu'il avoit faite au Roi d'Eſpagne. Sebaſtien charmé de trouver l'occaſion de faire la guerre, réſolut de le ſecourir; il le propoſa à ſon Conſeil. Ceux que l'intérêt & la flaterie ne conduiſoient point, firent tous leurs efforts pour l'en détourner. Sebaſtien mépriſa leurs avis, pour ſuivre le ſentiment de ceux qui ne le lui conſeilloient, que dans l'eſpérance qu'ils avoient de maintenir leur crédit, par le beſoin qu'on auroit d'eux. Cependant Sebaſtien ſentant qu'il n'étoit pas aſſés fort pour entreprendre ſeul cette guerre, réſolut d'y engager le Roi Catholique; & pour cet effet, ne connoiſſant perſonne dans ſon Roïaume plus capable de négotier cette affaire qu'Alcaçova, il le fit partir en qualité d'Ambaſſadeur, & le chargea de traiter encore de ſon mariage avec une des filles de Philippe II. & de lui ménager une entrevûë avec ce Monarque.

Alcaçova répondit par ſon ſuccès aux eſpérances de ſon maître. Philippe lui promit une de ſes filles pour Sebaſtien; il s'engagea auſſi à ſe rendre à Guadaloupe, pour s'entretenir avec ce Prince au ſujet de l'entrepriſe d'Afrique, & de fournir des troupes & des galeres pour leur tranſport, pourvû que les Turcs n'entrepriſſent rien ſur l'Italie. Alcaçova s'en retourna en Portugal extrêmement ſatisfait du ſuc-

1576. cès de son Ambassade. Le Roi ne pouvoit moderer la joïe, qu'il ressentoit d'être à la veille d'entreprendre une grande guerre ; cependant il partit pour Guadaloupe, où la Cour de Castille s'étoit déja renduë. Partout où Sebastien passa, on lui fit des honneurs infinis. Philippe surtout lui témoigna beaucoup d'amitié ; il lui ceda toûjours la droite, & le traita de Majesté. On prétend qu'il emploïa toutes les raisons que la politique lui put fournir, pour le détourner d'aller en personne en Afrique ; mais Sebastien persista toujours opiniâtrement à faire ce voïage. On convint donc avec le Duc d'Albe, qu'il falloit pour cette expédition quinze mille hommes, dont le Roi d'Espagne en fourniroit cinq ; que Sebastien exécuteroit l'entreprise en 1577, & qu'il se contenteroit d'assieger Larache, sans s'engager plus avant en Afrique.

Sebastien promit tout ce qu'on voulut, & ensuite il partit pour son Roïaume, où tout le monde condamnoit
1577. cette entreprise. On commença toutefois à travailler sérieusement à faire les préparatifs nécessaires ; on envoïa en Italie, en Allemagne & en d'autres endroits de l'Europe pour lever des troupes : on en fit autant en Portugal, mais tout alloit lentement. Les finances étoient épuisées, par les dépenses excessives qu'on avoit faites pour l'entretien des Garnisons, pour païer les pensions des Ministres & des Officiers de la Maison Roïale, dont le nombre étoit prodigieux. Ceux qui avoient en main le maniement des deniers, faisoient monter à des sommes immenses ces dépenses. Le Ministre cependant s'enrichissoit, & ceux qui travailloient sous lui n'étant pas moins avides, s'engraissoient de même aux dépens du Roi & des peuples.

Pour remplir donc les coffres du 1577.
Roi, on vit ce qu'on n'avoit jamais vû ; au milieu d'une longue paix, on vit faire des levées extraordinaires sur le peuple, on taxa les Bourgeois, les gens d'Eglise & les Juifs ; on n'épargna pas même la Noblesse ; ce qui fit détester les auteurs de cette guerre. Le Comte de Tentugal, de la Maison de Melo, en écrivit au Roi de Portugal, avec une liberté qui n'est plus d'usage dans le temps où nous sommes. Il lui representoit l'injustice de ces impositions ; il l'avertissoit de l'avidité de ses Ministres, qui se mettoient peu en peine de ruiner le Roïaume, pourvû qu'ils assouvîssent leur avidité ; il finissoit ses remontrances, en le priant de vouloir faire plus de réflexion à ce qu'il alloit entreprendre, & l'exhortoit à suivre les bons exemples de ses prédecesseurs, & à n'en point laisser de mauvais, à ceux qui viendroient après lui.

Cette Lettre ne produisit aucun effet. Le peuple & la noblesse furent taxés, & pour attirer dans le Roïaume plus d'argent qu'il n'y en avoit, on y donna cours aux reaux de Castille, qui y avoient été jusqu'alors défendus. On fit plus, on les haussa d'un neuviéme, au-delà de leur valeur, ce qui excita un murmure general. Sebastien se mit au-dessus de ce murmure ; occupé uniquement de ses projets militaires, il ne songeoit qu'aux moïens de les executer. Il sortoit tous les jours en rase campagne, pour exercer dans l'art de la guerre les Bourgeois de Lisbonne ; mais personne n'étoit en état de leur montrer l'exercice comme il falloit ; en sorte qu'on les fatiguoit inutilement. Le Roi s'adonnoit entiérement à la chasse, & brûloit de rencontrer quelque bête féroce pour l'attaquer lui-seul. Lorsqu'il alloit d'un

1577. lieu à un autre, ou par mer, ou sur la riviere, il attendoit toujours quelqu'orage, comme s'il y eût eu de la honte à s'embarquer dans un temps calme. Enfin tout ce qui étoit ordinaire ne le frappoit point; l'extraordinaire, pour ne rien dire de plus, pouvoit tout sur lui.

Cependant le temps s'écouloit; les préparatifs ne s'avançoient point; les troupes qu'on levoit en Italie & en Allemagne, ne vouloient point marcher, si on ne les payoit pas d'avance. L'argent manquoit; Alcaçova n'osoit le déclarer au Roi, de crainte de s'attirer sa colere; il esperoit que le Roi d'Espagne ne tiendroit pas sa parole, & qu'il pourroit rejetter sur ce Prince toute la faute. Il étoit dans cette situation, lorsque Mulei Moluc Abdelmelec, informé des préparatifs qu'on faisoit contre lui, fit proposer au Roi de Portugal par celui d'Espagne, de lui ceder quelque Place, à condition qu'il abandonneroit les interêts de Mahamet. Sebastien n'écoutant que la passion qui l'entraînoit à la guerre, refusa opiniâtrément ces offres, ignorant qu'il valoit mieux préferer une paix assurée & de médiocres avantages, aux esperances d'une victoire incertaine.

Alors Philippe s'employa sérieusement à faire réüssir ses projets. Il offrit de fournir à Sebastien les troupes qu'il lui avoit promises, à condition qu'il payât les deux tiers des dépenses, qu'il falloit faire pour l'équippement des vaisseaux qui devoient les transporter. Le Roi de Portugal refusa d'accepter ces conditions, à l'instigation de ses Ministres, qui étoient hors d'état de remplir de pareils engagemens. D'ailleurs ils vouloient dégoûter Philippe par les difficultés; mais ils se tromperent. Philippe avoit fait de son côté ses réflexions; autant qu'il s'étoit d'abord opposé à l'entreprise que le Roi de Portugal méditoit, autant il montra de desir qu'on l'executât. Sebastien étoit jeune, téméraire, sans enfans; il pouvoit périr; & alors le Portugal pouvoit être réüni à la Castille. Enfin il offrit cinq mille hommes & cinquante vaisseaux, pour que le Roi de Portugal s'en servît comme il lui plairoit, suivant le traité fait à Guadaloupe. Cette offre fit connoître à Sebastien que tous les délais venoient de ses Ministres, qui lui dirent enfin qu'on manquoit d'argent, & qu'il falloit renvoyer à un autre temps l'entreprise dont il étoit question. 1577.

Quelque temps auparavant Philippe avoit envoyé en Afrique un vieux Officier, nommé Aldana, pour reconnoître le pays. Il s'en acquitta avec fidélité. A son retour, il alla trouver le Roi de Portugal, à qui il representa les difficultés qui s'offroient pour l'execution de son dessein. Rien ne put en distraire Sebastien; au contraire, comme Aldana étoit un homme qui sçavoit le métier de la guerre qu'il avoit fait long-temps avec succès, il le pria de rester auprès de lui, pour l'instruire de tout ce qui concernoit le commandement d'une armée. Pour le récompenser de ses peines, il lui fit present d'une chaîne d'or, & il l'engagea à l'accompagner en Afrique; à quoi Aldana consentit.

Il chargea Dom Juan Gomez de Sylva son Ambassadeur à Rome, de prier également Côme de Medicis Duc de Florence, de lui permettre de lever des troupes dans ses Etats. Il envoya aussi en Flandre Sebastien d'Acosta, pour demander trois ou quatre mille Allemands à Guillaume de Nassau Prince d'Orange, qui pour lors étoit à la tête des Flamands révoltés con-

1577. tre le Roi Catholique. Il ordonna qu'on levât douze mille hommes en Portugal, & qu'on les distribuât en quatre corps, à la tête desquels on mit Dom Michel de Norogna, Dom Diegue Lopez de Sequeira, Dom Francisque de Tavora, & Dom Vasco de Sylveira, tous sans experience, & qui n'avoient jamais fait la guerre.

Malgré les levées de troupes & les préparatifs qu'on faisoit, le peuple étoit persuadé que l'entreprise ne s'éxecuteroit point. On esperoit que le Roi Catholique, que la Reine Catherine, que le Cardinal Henri, que les Ministres enfin s'opposeroient à cette expedition. Mais tout se disposa pour favoriser les desseins de Sebastien. Catherine mourut : le Cardinal que le Roi n'aimoit point, manqua de courage, pour lui remontrer les dangers où il alloit s'exposer ; les vaisseaux des Indes arriverent chargés de riches Marchandises ; le Pape accorda la Bulle de la Croisade, en faveur de ceux qui passeroient en Afrique ; le Prince d'Orange, malgré ses embarras, envoïa les troupes qu'on lui avoit demandées, sous les ordres de Martin de Bourgogne Seigneur de Tamberg. Enfin une Comete parut le neuviéme de Novembre 1577. dans le Zodiaque au signe de la Balance près l'étoile de Mars. Le peuple soutint qu'elle vouloit annoncer la grandeur future de leur Roi, & qu'il falloit qu'il passât en Afrique. Ceux au contraire qui blâmoient ce voyage, dirent au Roi, que ce Phénomene présageoit quelque funeste malheur, & qu'il falloit changer de dessein. » Non, répondit » Sebastien, non, je n'en changerai » point ; la Comete ne paroît point » pour condamner mon entreprise ; » elle paroit pour épouvanter ceux à » qui je vais faire la guerre. Tandis que Sebastien se flattoit ainsi en Portugal, l'Empereur des Turcs se flattoit de même à Constantinople, & le Sultan jugeoit qu'elle venoit lui annoncer la ruine des Princes Chrétiens. 1577.

Le Roi Philippe tenta une seconde fois de détourner son neveu d'aller en personne en Afrique. Voïant que ses Lettres ni ses discours ne produisoient rien sur l'esprit de Sebastien, il refusa de fournir les troupes qu'il avoit promises, sous prétexte qu'on n'avoit pas exécuté l'entreprise dans l'année dont on étoit convenu. C'étoit en effet un prétexte, mais non pas une raison. Philippe en pouvoit alleguer de meilleures. Il avoit une cruelle guerre à soûtenir en Flandre contre le Prince d'Orange, & il regardoit cette guerre comme très-importante. Pour la terminer avec plus de promptitude, il conclut un Traité de paix avec le Turc, & fit passer ses troupes d'Italie dans les Pays-Bas. Il s'efforça d'engager Sebastien dans ce Traité : mais ce Prince ne voulut jamais y adherer, & sans s'embarasser des Espagnols, il s'imagina qu'avec les seules forces du Portugal, des Allemans, & des Italiens, qu'il avoit à sa solde, il pouvoit tout tenter.

En effet il fit armer dans le port de Lisbonne les Galions, & fretter tous les vaisseaux Marchands pour le transport des Soldats. Il nomma d'abord pour Général de son armée Dom Loüis d'Ataïde, qui à beaucoup de valeur joignoit de l'experience ; mais comme le Roi ne l'aimoit point, il lui ôta bientôt le Commandement, & l'envoïa en qualité de Viceroi aux Indes, se privant par là du seul Portugais, qui eût pû le servir utilement dans son entreprise. Dom Diegue de Sousa, homme de mérite à la verité, mais sans

1578. nulle connoissance du métier de la guerre, eut sa place. Le Commandement des Volontaires, au nombre desquels on comptoit presque toute la Noblesse du Roïaume, fut donné à Dom Christoval de Tavora, qui n'avoit pas plus d'habileté que Sousa.

Quelque soin que le Roi se donnât pour mettre de l'ordre & de l'intelligence dans son armée, il n'en put venir à bout. L'ignorance & le luxe des Portugais rendirent toutes ses peines inutiles; au lieu de s'instruire du métier de la guerre, & de se pourvoir des choses nécessaires pour la campagne, ils passoient les nuits & les jours dans une débauche honteuse; ils ne s'occupoient que de la magnificence de leurs habits & de leurs tentes: on eut dit qu'ils se disposoient plûtôt à un voïage de plaisir, qu'à une expédition de guerre, & que la victoire dépendoit de la beauté de leurs équipages & de la delicatesse de leurs tables. Tel étoit l'état de l'armée de Dom Sebastien, qui donna, au refus du Cardinal Henri, la Regence du Roïaume pendant son absence, à Dom George d'Almada Archevêque de Lisbonne, à Dom Pedre d'Alcaçova, à Dom François de Sada, & à Dom Juan Mascaregnas, avec plein pouvoir d'expedier toutes les affaires qui surviendroient pendant qu'il seroit en Afrique. Aïant ainsi pourvû à ce qui concernoit le gouvernement intérieur, il fit benir solemnellement l'Etendart roïal le 17 Juin, s'embarqua & mit à la voile le 25 du même mois 1578, laissant son Roïaume épuisé d'argent, sans Noblesse, & sans successeur, entre les mains de Gouverneurs peu affectionnés à son service.

Enfin Sebastien partit. Rien ne put l'arrêter. La tristesse & le silence profond qui regnoient dans les vaisseaux, les prieres & les larmes de ses sujets, ne purent le toucher. Il quitta le rivage de Lisbonne, & prit la route de Lagos en Algarve, où s'embarqua le Regiment de Tavora, qui avoit été levé dans ce Roïaume, & où quelques vaisseaux joignirent encore l'armée. 1578. De Lagos le Roi se rendit à Cadix, où le Duc de Medina Sidonia régala magnifiquement le Roi. Après l'avoir amusé pendant quelques jours par des jeux de cannes, & de combats de taureaux, il lui parla de son entreprise. Il lui remontra qu'il alloit exposer sa personne & son Etat, & que la prudence vouloit qu'il n'exposât ni l'un ni l'autre: qu'il étoit convenable pour son repos, & pour la tranquillité de ses peuples, qu'il ne quittât point son Roïaume: que la Religion y étoit même interessée, & qu'il devoit écouter les cris de ses sujets & de sa conscience. Tout fut inutile: Sebastien après s'être rafraîchi huit jours, remonta sur ses vaisseaux, quitta le Duc de Medina Sidonia, traversa la mer qui sépare l'Espagne de l'Afrique, & aborda aux Almadraves, lieu entre Arzilla & Tanger, où il demeura quelques jours à l'ancre.

Le Roi vouloit aller débarquer à Larache, à cinq lieuës de l'endroit où il étoit; mais il changea de dessein & alla à Tanger avec cinq galeres & quatre galions, d'où il envoya à Mazagnan le jeune Mulei-Xeque, fils de Mahamet, âgé seulement de douze ans. Pour lui, il s'en retourna à l'armée, après avoir changé la garnison de Tanger. Dès qu'il l'eut rejointe, il partit avec toute la flote pour Arzilla, où il fit débarquer les troupes, pour faire de l'eau. Etant débarquées, il ne songea plus à rentrer dans ses vaisseaux, il ordonna de camper le long du rivage de la mer, ensorte que le camp avoit d'un

1578. côté la mer, de l'autre Arzilla; des retranchemens, & les chariots couvroient les deux autres côtés.

L'armée demeura pendant quinze jours dans cette situation. Cependant Abdelmelec s'avançoit de son côté avec des troupes nombreuses, pour le combattre. Il avoit été exactement informé de son départ de Portugal, de Cadix & de Tanger. Il connoissoit ses forces, & les méprisoit. Cependant, préferant les douceurs de la paix à la gloire de vaincre, il chercha à faire un accommodement, en offrant au Roi de Portugal trois ou quatre lieuës de pays, aux environs des places qu'il avoit en Afrique. Sebastien croyant que ces offres étoient l'effet de la crainte d'Abdelmelec, les rejetta avec fierté, résolu de faire la guerre. Alors Abdelmelec dit: » Que le Roi de Portugal » se perde, puisqu'il le veut; mar-» chons à lui. « Il marcha en effet, & joignit son frere Hamed Gouverneur du Royaume de Fez, dans un endroit appellé la Foire du Jeudi, près d'Alcaçarquivir le 24 Juillet 1578. Il étoit extrêmement affoibli, à cause d'une fievre violente qui l'avoit saisi avec des vomissemens, à Temisnam.

Ayant appris que Sebastien avoit envoïé Mulei-Xeque avec Martin Correa de Sylva à Mazagnan, pour faire soulever en sa faveur les peuples voisins de cette ville, soumis à sa puissance, il détacha de son armée Mulei-Dau son neveu, avec deux mille chevaux & quelque infanterie, pour s'opposer à ce qu'on pourroit entreprendre de ce côté-là. Il fit encore marcher des troupes vers Larache, & le Cap d'Aguer; mais il les rappella, dès qu'il eût appris que les Portugais avoient pris terre à Arzilla. Informé qu'il y avoit dans son armée des troupes mal intentionnées, qui vouloient l'abandonner, il fit publier dans son camp, que quiconque en voudroit sortir, étoit libre. Personne ne remuant, il s'imagina que la crainte les retenoit; il fit donc un détachement de trois mille chevaux de ceux qu'il soupçonnoit, & les envoïa fourager, afin qu'ils pussent librement prendre leur parti. Cette noble confiance les toucha; au lieu de le quitter, ils allerent faire une course jusqu'au camp des Portugais, dans lequel ils répandirent une telle épouvante, que les soldats & les Chefs même demanderent à se rembarquer. Les Maures se retirerent après avoir escarmouché avec la cavalerie de Mahamet, qui campoit hors des retranchemens. Leur retraite ne rassuroit point les Portugais, la terreur avoit saisi leurs esprits, ils persistoient à vouloir rentrer dans leurs vaisseaux. La presence & l'assurance de leur Roi ne pouvoient dissiper leur fraïeur; plusieurs déserterent & prirent la route de Tanger; mais les Maures de Tetuan & des places voisines les firent presque tous prisonniers. 1578.

Sebastien voïant que les ennemis approchoient, & qu'ils venoient chaque jour harceler ses troupes, résolut de marcher en personne contre eux. Le lendemain qu'il eut pris cette résolution, deux mille chevaux des Infidéles se présenterent à la vûë des retranchemens; le Roi alla les charger avec six cens hommes. Les ennemis, après une foible résistance, se retirerent. Sebastien emporté par son ardeur les poursuivit, & s'engagea si avant, qu'il se trouva à plus de trois lieuës du camp, exposé à mille perils, ainsi qu'Edoüard de Menesés Mestre de Camp General. On eut dit qu'il cherchoit plutôt à perdre la vie, qu'à faire quelque action de valeur.

1578. Il n'y avoit dans ses troupes ni ordre ni discipline, quoiqu'il y eût dans son armée des hommes intelligens. Le Marquis Thomas Colonel des Italiens, Tamberg Commandant des Allemands, & Dom Alfonse d'Aguillard, qui étoit à la tête de quelques Castillans, étoient capables par leur valeur, par leur courage, & par leur experience de bien conduire l'armée; mais comme ils étoient étrangers, on ne les écoutoit point. Les Portugais méprisoient leurs conseils, ou faisoient semblant de les mépriser, pour obéir aveuglement au Roi, qu'ils n'osoient contredire.

Abdelmelec étoit toujours dans son camp au-delà d'Alcaçar, où il attendoit quelques nouvelles troupes qui devoient venir le joindre de Tetuan & de Mequinez. Il esperoit d'ailleurs, que les Portugais s'avanceroient dans le païs, qui étoit le plus mauvais parti qu'ils pussent prendre: car il n'étoit pas concevable, que des gens dépourvûs de vivres, incapables d'aucune fatigue, sans experience & sans zele, pussent abandonner leur flote. En effet, les plus sages étoient d'avis qu'on allât à Larache par mer; mais Sebastien, qui vouloit avoir le plaisir de paroître à la tête de son armée, & de faire le General, sans songer aux difficultés, & aux perils de cette marche, & sans être informé de celle des ennemis, s'imagina pouvoir parcourir en sûreté tout le païs, persuadé que tous les Maures s'enfuiroient à son approche, ou se soumettroient à sa puissance.

Le Comte de Vimioso de la Maison de Portugal, disgracié depuis le premier voïage que le Roi avoit fait en Afrique, parce qu'aïant l'administration des Finances, il lui avoit laissé manquer de vivres & de munitions pour continuer la guerre, applaudissoit à toutes les imaginations du Roi, pour regagner sa bienveillance. Il fut donc d'avis qu'il falloit aller par terre à Larache, esperant, si l'entreprise échoüoit, faute de vivres, comme cela étoit presque certain, que la faute en retomberoit sur ceux qui avoient causé sa disgrace; & si elle réüssissoit, d'en retirer toute la gloire, étant le seul qui l'eut conseillée. Connoissant d'ailleurs le Roi, qui brûloit de faire ce voïage par terre, il ajoûta: » Qu'il » seroit honteux qu'une armée maîtresse de la campagne, songeât à se » rembarquer; que ce seroit une » marque de crainte; qu'il falloit au » contraire marcher droit où l'on vouloit aller; que si les ennemis étoient » en plus grand nombre, les Portugais les surpassoient de beaucoup en » valeur: que s'ils se rembarquoient, » les Espagnols & les autres nations » de l'Europe ne manqueroient pas » de dire que les Portugais avoient » été en Afrique en insensés, & qu'ils » en revenoient en lâches. 1578.

Tel fut le discours du Comte de Vimioso, homme ambitieux & mauvais Citoïen, qui ne connoissoit point de plaisir plus doux que celui de la vengeance; cependant Dom Loüis de Sylva Favori du Roi, sans être son flateur, répondit hardiment au Comte de Vimioso, que son conseil étoit pernicieux au Roi, à l'armée, & à tout le Roïaume: qu'on ne pouvoit aller sûrement à Larache que par mer, à cause de la difficulté qu'on auroit à porter des vivres, & à cause du passage des rivieres que vrai-semblablement les ennemis garderoient. Entre deux avis si contraires, on proposa de conduire l'armée le long du rivage de la mer à la vûë de la flote, en la couvrant du côté de la terre avec des cha-

1578. riots ; mais cet avis, qui étoit moins dangereux, fut rejetté par le Roi : de trois conseils qu'on lui donna, il prit le plus mauvais, qui étoit d'aller à Larache par terre.

Mulei Mahamet, en faveur de qui on avoit fait cet armement, fut très-mortifié d'une si pitoyable conduite. Persuadé que l'armée s'exposoit à des perils inévitables, si on alloit à Larache par terre, il fit ses remontrances à Sebastien, qui sans s'y arrêter, commanda à Dom Diegue de Sousa d'aller à Larache, l'attendre avec la flote. En même temps il marcha vers le pont qui étoit sur la riviere du Luque, par la route d'Alcaçarquivir. L'armée montoit à peine à treize mille hommes de pied & quinze cens chevaux ; elle étoit composée de huit mille Portugais, de trois mille Allemands, de mille Espagnols, & de six cens Italiens, avec douze pieces d'artillerie. Ceux qui avoient conseillé le voïage de mer, parlerent de nouveau au Roi, pour le prier de n'aller pas plus avant. Sebastien devint furieux, il traita leur prudence de lâcheté, & leur imposa desormais un profond silence. On obéït, & l'on continua de marcher : cependant personne n'étoit en état de commander. Les Portugais ignoroient jusqu'aux moindres choses de la guerre. Ceux qui connoissoient le métier étoient dans les Indes ; le Chef des Italiens, Tamberg, & Daguilar, étoient sans autorité.

L'armée campa le 29 de Juillet aux Moulins, à une lieuë & demie d'Arzilla ; le lendemain à Menere, où l'on apprit que les ennemis s'approchoient. Le Roi écrivit à Alcaçova une Lettre, pleine de cette confiance présomptueuse, qui lui étoit naturelle. Aldana, qui avoit promis au Roi de le venir trouver, arriva enfin. Il trouva l'armée dans une affreuse confusion ; il 1578. n'y avoit ni discipline ni commandement. Chacun vouloit se faire valoir, & personne ne faisoit ce qu'il falloit faire. Aldana, qui avoit de la capacité, de l'experience, & la confiance du Prince, fit tous ses efforts, pour établir de l'ordre & de l'obéïssance, & il se servit pour cela du secours de Philippe Terzi, qui servoit d'Ingenieur. L'un & l'autre avoient soin des campemens, qu'ils faisoient toujours aussi avantageusement qu'il leur étoit possible ; mais la confiance & la paresse des Portugais rendoient souvent leurs soins inutiles.

Aldana étoit chargé pour le Roi, de lettres de la part du Duc d'Albe, d'un casque & d'un juste-corps que l'Empereur Charles-Quint avoit porté le jour qu'il fit son entrée à Tunis, après avoir enlevé cette place au Corsaire Airadin Barberousse. Le Duc marquoit au Roi qu'il ne s'engageât point dans l'Afrique ; mais son conseil ne fut pas plus écouté que celui des autres ; il continua sa marche, & le troisiéme jour il vint camper sur les hauteurs appellées, la Tête d'Ardana ; le quatriéme, il alla à Barcayn, & le cinquiéme, il arriva sur le bord du Mucazene, ruisseau qui tombe dans le Luque & qu'on passe à gué. Sur le bruit de cette marche, Abdelmelec quitta le camp d'au-delà Alcassar, & prit la route du pont qui étoit sur le Luque, qu'il fit passer à son armée pour se saisir d'un poste avantageux du côté de la mer, résolu d'y attendre les Portugais, qui ayant traversé le Mucazene, camperent en deça d'un autre petit ruisseau, qui prend sa source dans les marais d'Alcaçarquivir. Sans la nuit les deux armées auroient pû se voir.

Cependant Abdelmelec étoit extrêmement malade ; & dans cet état il ne

1578. laissoit pas de donner ordre à toutes choses, avec autant d'intelligence que de courage. Comme il se vit près des ennemis, il fit venir Hamed son frere, auquel il donna le commandement général de la Cavalerie, en lui disant, qu'il sçavoit bien que cette Charge étoit au dessus de son genie, naturellement timide, & peu entreprenant; qu'il songeât à faire son devoir & à répondre à l'honneur qu'il lui faisoit; que c'étoit pour lui qu'il alloit travailler, attendu le peu de tems qu'il lui restoit à vivre; que l'honneur & l'intérêt l'engageoient à se comporter en homme courageux: que s'il y manquoit, qu'il juroit par le Saint Prophete qu'il lui couperoit lui-même la tête. Ensuite Abdelmelec sortant de sa tente se fit porter dans une chaise, & commença à ranger son armée en bataille.

Plusieurs Nations différentes la composoient. Il y avoit un corps de trois mille hommes, Infanterie & Cavalerie, de Maures Andalous sous les ordres de Doali, Algori, & Asan Oserin, Capitaines d'une grande réputation, qui s'étoient surtout distingués dans les dernieres guerres de Grenade. La principale force de l'armée consistoit en trois mille hommes de pied, vingt cinq mille chevaux, & mille Mousquetaires à cheval, Renegats ou Turcs, entretenus aux dépens du Prince. Les milices montoient à dix mille chevaux & à cinq mille hommes d'Infanterie, outre un Corps d'Alarbes & de Volontaires. Abdelmelec comptoit peu sur ces milices, sur les Alarbes, & sur trois mille chevaux, disposés en faveur de Mahamet. Les Portugais & les Maures eux-mêmes font monter plus haut le nombre de leurs troupes, mais les uns & les autres exagerent; les premiers pour excuser leur défaite, les seconds pour faire parade de leurs forces, soûtenant qu'Abdelmelec avoit dans son armée soixante & dix mille chevaux, & vingt mille pietons, avec trente pieces de canon. 1578.

Les principaux Officiers de cette puissante armée étoient Hamed frere d'Abdelmelec, Commandant Général de la Cavalerie, Osorin de Raguse, à qui les Mousquetaires à cheval obéïssoient; Mahamet Taba Chef des Renegats, Doali, Algori, & Asan Oserin, qui marchoient à la tête des Andalous. Ali Muça avoit obtenu le commandement des Gardes d'Abdelmelec, qui dès le soir même détacha quelque Cavalerie sous les ordres de Soliman de Cordoüe, Renegat & son grand Ecuyer, pour aller reconnoître l'armée Portugaise. Il trouva qu'une partie de l'Armée repassoit un petit ruisseau, qu'elle avoit passé auparavant. Il s'imagina que les Portugais se retiroient & il courut en porter la nouvelle à Abdelmelec. Les Maures voulurent marcher incontinent pour les attaquer; mais Abdelmelec les arrêta, en disant: » Qu'ils s'en aillent à la bonne heure, » je ne me donnerai pas la peine de » les suivre. « Après quoi il changea tout l'ordre de bataille, parce que Mahamet Taba vint lui découvrir qu'il y avoit des traîtres dans le camp, & que trois mille Mousquetaires Maures avoient négligé de se pourvoir de poudre & de bales. Abdelmelec profitant de l'avis, ordonna, que tous ceux qui manquoient de munitions en allassent demander sous peine de la vie, & en même tems il fit appeller tous les Officiers de distinction, dont il changea les emplois. Ainsi personne ne demeura dans le poste qu'il occupoit, personne ne fut ou ne parut précisément soupçonné, trait de prudence de la part d'Abdelmelec, qui prévint peut-être par-là une rebellion ouverte.

1578. La nuit se passa assés tranquillement. Le Roi de Portugal & Mulei Mahamet firent vainement publier, qu'ils recevroient dans leur camp tous les Maures, qui voudroient s'y retirer: mais soit qu'ils n'aimassent point Mulei Mahamet, ou soit que la crainte les retînt, personne ne branla. Cependant les Portugais tinrent conseil, & le Roi écouta plus paisiblement qu'il n'avoit fait jusqu'alors les sentimens de ceux qui ne vouloient pas qu'on s'avançât tant dans le païs. On parla donc de se retirer ou de marcher vers l'embouchure du Luque, où l'on espéroit pouvoir traverser cette riviere pour aller à Larache: c'étoit le sentiment de ceux qui avoient persuadé au Roi de faire ce voïage par terre; mais ceux qui l'avoient condamné d'abord, soûtinrent qu'il n'étoit plus tems de reculer, que la perte de l'armée étoit certaine, si on le faisoit, qu'il falloit combattre ou périr, attaquer vigoureusement l'ennemi, ou se soûmettre à ses fers. Mulei Mahamet n'étoit point de cet avis, parce qu'il voïoit bien que les Portugais étoient trop foibles pour en venir à un combat général; il ne vouloit pas non plus qu'on fût à Larache, parce que la prise de cette Place ne pouvoit lui être d'aucune utilité pour ses desseins, & qu'elle pouvoit lui nuire, si les Portugais en étant une fois les maîtres, refusoient de l'évacuer. Il auroit donc souhaitté qu'on eût resté quelque tems dans le poste où l'on étoit, persuadé que la mort d'Abdelmelec, qui touchoit à sa fin, causeroit quelque révolution parmi les Maures, dont il pourroit profiter, sans rien hazarder du côté des Portugais. Parmi cette diversité de sentimens, la terreur s'empare des esprits, les ténébres augmentent le trouble; cependant la nuit s'écoule insensiblement, & à peine le jour commence de paroître, que Sebastien veut combattre. 1578.

A la pointe du jour, l'armée décampa, & marcha sur trois lignes si près les unes des autres, qu'elles paroissoient n'en faire qu'une. Les volontaires Portugais étoient dans la premiere sous Dom Alvarés Perés de Tavora frere de Christoval; Hercule de Pise marchoit à leur droite, avec les Allemands de Tamberg, les Mousquetaires Italiens & les Portugais de la garnison de Tanger; à leur gauche étoient les Espagnols & les Mousquetaires de leur Nation sous Dom Alfonse d'Aguilar & Dom Loüis de Godoy. Les Regimens Portugais de Norogna & de Sylveira avec leurs Mousquetaires formoient la seconde ligne; la 3e étoit composée des Régimens de Tavora & de Sequeira, dont le Colonel étoit demeuré malade à Arzilla.

La Cavalerie, qui montoit à quinze cens chevaux fut divisée en deux corps, qui formoient une figure triangulaire. Le Duc d'Aveiro de la Maison de Lancastro, commandoit celui de la droite, & avoit auprès de lui deux cens chevaux Afriquains avec les gens de Mulei Mahamet. L'Etendart du Roi étoit à la gauche avec Dom Juan de Sylva, Ambassadeur d'Espagne, & le jeune Theodose Duc de Barcelos fils aîné du Duc de Bragance, qui n'avoit encore que douze ans. Le Duc son pere ne pouvant aller en Afrique en personne à cause de son infirmité, y envoïa son fils pour faire sa cour au Roi. Telle étoit la disposition de l'armée Portugaise, qui avoit placé son bagage entre l'Infanterie & la cavalerie de l'aîle droite, à laquelle, ainsi qu'à la gauche, on avoit laissé des intervales entre les bataillons, pour se retirer en cas de besoin.

1578. Abdelmelec avoit ainsi disposé son armée en ordre de bataille. Son infanfanterie formoit un croissant sur trois lignes. A la premiere étoient les Maures d'Andalousie; dans la seconde les Renegats, & les Afriquains dans la troisieme. Dix mille chevaux soutenoient chaque aîle, & derriere ces corps étoit le reste de la Cavalerie séparée en trois troupes. Abdelmelec l'avoit ainsi disposée, prétendant par ce moïen envelopper facilement l'armée Portugaise. Sa maladie étoit cependant considérablement augmentée, & on ne comptoit pas qu'il vêcût encore deux jours. Son dessein étoit de ne point combattre, persuadé qu'il triompheroit des Portugais par la famine; mais se voïant à la veille de rendre le dernier soupir, & craignant, qu'après sa mort, les Maures n'abandonnassent son frere, il résolut de tenter le combat, & il fit appeller les principaux Chefs de son armée, à qui il tint ce discours: « Vôtre courage m'est trop » connu, pour croire, qu'il ait besoin » d'être animé par des paroles. Je sçai » quelles sont vos actions: rappellez-» les seulement, & regardez vos en-» nemis, comme ces mêmes Portugais, » que vous, que vos peres ont vain-» cus tant de fois. Les Allemands & » les Italiens ne sont que des troupes » nouvelles; je les ai connus en d'au-» tres occasions; ils ont plus de répu-» tation que de valeur. Tout l'avan-» tage est de notre côté, la force, l'ex-» périence, & la justice enfin. Ils m'ont » attaqué sans raison: je vivois tran-» quille dans mes Etats, je ne son-» geois qu'à rendre heureux mes Su-» jets, qu'à maintenir la paix avec » mes voisins, lorsque cette Nation » aveuglée par sa haine & son ambi-» tion, est venuë la troubler, sous pré-» texte de secourir un traître à son » païs, à ses parens, & à sa Religion. 1578.
» Il aime mieux vivre leur esclave, » que de m'obéïr en Prince. Dans » une si juste cause, je suis en droit d'at-» tendre tout de votre valeur. L'hon-» neur, la liberté, la conservation de » vos familles seront les récompenses » des vainqueurs; & ceux qui mour-» ront dans le combat, iront joüir, » dans ces lieux de delices, des volup-» tés infinies & éternelles, que le » Saint Prophete promet à ceux qui » se sacrifient pour leur patrie.

Abdelmelec vouloit continuer de parler, mais on l'interrompit en lui criant, qu'on se hâtât de combattre: profitant de cette ardeur, il entra dans sa litiere & se fit porter au centre du croissant, que formoit son armée, & où étoient ses Gardes & ses étendarts. Continuant de marcher, il arriva dans la plaine de Tamista en même tems que les Portugais. Alors Abdelmelec vit leur armée & connut leur foiblesse. Afin que personne ne lui échappât, il étendit les pointes de son croissant, & fit faire un grand tour à sa Cavalerie hors de la portée du canon, ensorte que les deux extrêmités du croissant se joignoient presque à la queuë de l'arriere-garde de l'armée Portugaise. Aussitôt les Chrétiens s'arrêterent, & les Infideles commencerent à faire joüer leur artillerie. Les Portugais en firent de même; mais les uns & les autres sans intelligence & sans ordre. Cependant comme le canon des Maures étoit mieux servi, Sebastien ordonna qu'on chargeât. L'Infanterie & la Cavalerie de la premiere ligne s'avancerent avec beaucoup de fermeté; les Maures Andalous, à qui d'abord ils eurent à faire, les reçurent fierement. Le combat fut rude & opiniâtre, & l'avantage égal pendant quelque tems; mais lorsqu'on se mêla l'épée à la main,

1578. les Andalous furent trois fois rompus, taillés en pieces, & mis en fuite. Sans de nouvelles troupes, qui arrêterent les Portugais, il ne seroit pas échappé un seul de ces Maures.

L'arriere-garde Portugaise fut attaquée en même tems, & les Regimens de Sequeira & de Tavora, qui la composoient, ne se défendirent que foiblement. Les Regimens de Sylveira & de Norogna furent aussi chargés en flanc par la droite & par la gauche. Toute l'armée fut vivement pressée; la cavalerie d'Abdelmelec s'approchoit toujours en se resserrant, avec les corps séparés qui la soûtenoient. Ils tomberent sur les Italiens & sur les Espagnols, & acheverent d'envelopper toute l'armée Portugaise, qui perdoit insensiblement son terrein en se resserrant aussi, sans que la présence du Roi, sa colere, & tout ce qu'il put faire, fût capable de retenir le soldat.

Le Duc d'Aveiro Commandant de la Cavalerie de l'aîle droite, voïant celle des ennemis venir à lui, marcha à eux avec une intrépidité qui étonna les Maures. Il les chargea avec fureur, renversa tout ce qu'il rencontra sur son passage; mais s'apperçevant qu'on venoit le prendre en flanc, il fit volte face, & se présenta à ces nouveaux ennemis avec la même fierté. Cependant chargé de toutes parts par une foule innombrable de Maures, il fut contraint de se retirer, & il le fit difficilement: car aïant manqué les intervalles des bataillons Allemands, il se renversa sur eux avec tant de confusion, qu'il ne put jamais se remettre en ordre de bataille. La Cavalerie de la gauche chargea d'abord avec le même succès, & fit un grand carnage des Maures. Le Roi s'étant mis à la tête de l'Infanterie (malgré une blessure qu'il avoit reçuë d'un coup de mousquet au bras droit près de l'épaule, à la tête de l'avant-garde, d'où il donnoit au commencement ses ordres) poussa aussi les Maures jusqu'à leur canon. Les corps détachés de la Cavalerie des Maures, dont il a été parlé, s'étant avancés, ramenerent les Portugais au lieu d'où ils étoient partis. Alors le désordre se mit dans toute l'armée; la Cavalerie & l'Infanterie se trouverent pêle & mêle; on ne vit plus aucune forme de combat. La Cavalerie éparse & renversée étoit sans ordre & sans commandement. La noblesse qui s'y trouvoit en grand nombre, quoique brave, étoit composée de jeunes gens sans expérience. Les uns combattoient, les autres fuïoient; quelques-uns tenoient ferme, & par leur exemple tâchoient de rassurer le soldat: mais l'épouvante répanduë par tout, rendoit tous leurs efforts inutiles. 1578.

Le Roi, furieux du désordre qu'il voïoit, revint à la premiere ligne, & chargea en personne les Maures, dont il tua deux mille; si les Allemands eussent pû hâter leur marche pour le soûtenir, il eut encore balancé la victoire. Les Maures profiterent de leur lenteur, & taillerent en pieces les Italiens & les Espagnols; ce qu'ils n'eussent pas fait, s'ils eussent pû se joindre aux Allemands. Car ils combattirent d'abord avec tant de succès, qu'Abdelmelec apprehenda une déroute générale. Tout moribond qu'il étoit, il monta sur un cheval, & malgré le feu des Chrétiens, il ramena les siens au combat; il voulut charger lui-même en personne; mais ses Gardes l'environnerent pour l'en empêcher. Alors frémissant de colere, il mit le sabre à la main, pour s'ouvrir un passage au travers des siens. L'effort qu'il fit, aug-

1578. menta ſi conſidérablement ſon mal, qu'il s'évanouït, & il fût tombé de ſon cheval, ſi ſes Gardes ne l'euſſent reçu entre leurs bras. On le remit dans ſa litiere, où il expira en portant le doigt ſur ſa bouche, pour recommander le ſecret.

Afin que ſa mort n'enlevât pas la victoire à ſon frere, il avoit recommandé quelques inſtans auparavant aux Renegats qui compoſoient ſa garde, non-ſeulement de la cacher ſoigneuſement, mais de venir même à la portiere de ſa litiere de temps en temps faire ſemblant de prendre ſes ordres, & de dire toujours d'avancer. Les Renegats obéïrent fidelement. Ainſi mourut Mulei Moluc Abdelmelec ou Abdelmelic, digne par la grandeur & la nobleſſe de ſon courage, d'être compté au rang des plus grands hommes. Il étoit alors âgé de trente-trois ans. Sa taille étoit au-deſſus de la médiocre: robuſte & bien fait, il avoit le viſage extrémement blanc & la barbe noire. Au reſte ſes mœurs tenoient plus du Chrétien que du Maure. Il avoit été élevé par un eſclave Chrétien, nommé Carrillo naturel de Valladolid, lequel l'avoit inſtruit des principaux Miſteres du Chriſtianiſme. Auſſi aimoit-il les Chrétiens: il viſitoit ſouvent ceux qui tomboient en eſclavage; il vouloit qu'on adoucît leurs chaînes, & ſouvent il leur procuroit la liberté: il les diſpenſoit toujours de lui parler à genoux. Il avoit l'eſprit orné, parloit pluſieurs Langues, & il écrivoit parfaitement la ſienne. Il aimoit les plaiſirs, étoit galand, avoit pour les femmes un cœur tendre & genereux, & abhorroit la Pederaſtie, ſi ordinaire parmi les Maures. Il buvoit du vin, & mangeoit à la maniere des Chrétiens, ce qui étoit contraire à ſa Loi; il n'étoit ſervi, & ne vouloit être ſervi que par des Renegats. 1578.
Son nom Abdelmelic ſignifie Serviteur de Dieu. Il avoit reſſenti une violente paſſion pour la fille d'Axi Morato, Maure de conſideration, qu'il avoit épouſée durant ſon ſéjour à Argel, & de laquelle il laiſſa un fils.

Les Renegats qui lui ſervoient de gardes, cacherent ſi ſoigneuſement ſa mort, que les Maures dûrent à cette précaution la victoire. Comme on leur diſoit toujours d'avancer, ils ſe jetterent de toutes parts ſur les Chrétiens, qu'ils acheverent de tailler en pieces. François Tavora fut tué d'un coup de mouſquet, Aldana, Tamberg, le Duc d'Aveiro perirent dans la mêlée; l'Ambaſſadeur d'Eſpagne fut fait priſonnier avec D. Antoine Prieur de Crato, & le Meſtre de Camp General. Le camp fut pillé par les Alarbes; le feu prit aux poudres des Portugais; ce qui acheva de jetter la conſternation parmi eux: ceux qui vouloient s'enfuïr, tomboient entre les mains des Maures, ou ſe noïoient dans le Mucazene qu'ils vouloient traverſer, ignorant que cette riviere étoit ſujette, dans l'endroit où ils étoient, au flux & reflux de la mer; enſorte que tous ceux qui s'y jetterent, furent preſque noïés.

Sebaſtien voïant la déroute generale de ſon armée, ſe mêla parmi les combattans, ſuivi de quelques perſonnes, qu'il animoit plus par ſes actions que par ſes diſcours. Il donna des preuves d'une valeur extraordinaire; il eut trois chevaux tués ſous lui, & fit tout ce qu'un homme intrepide peut faire en pareille occaſion: mais ſa valeur fut inutile; ceux qui l'accompagnoient furent preſque tous tués, & ceux qui échapperent au fer des Infidéles, lui conſeillerent de ſe rendre priſonnier pour ſauver ſa vie:

1578. » Un Roi, répondit-il fierement, » doit mourir, lorsqu'il perd la liber» té. Cependant un Portugais s'avança vers les ennemis pour demander quartier. On le fit prisonnier, & l'on continua de combattre. Sebastien frapoit de tous côtés, il crioit à ses gens: » Courage, mes enfans, courage, » genereux Portugais, quoi! nous » laisserons-nous vaincre par une vi» le troupe de Barbares? Cependant on le pressoit lui-même vivement, tous ceux qui l'environnoient étoient tués, dispersés ou blessés. Quelques Seigneurs voyant l'armée rompuë, & hors d'état de se ralier, chercherent par-tout le Roi, pour tâcher de le mettre à couvert de l'esclavage, ou pour lui sauver la vie; mais leur zele fut inutile, ils ne purent jamais le découvrir; celui qui portoit l'étendard Roïal avoit été tué; ainsi on ne sçavoit à qui s'adresser pour en avoir des nouvelles. Aïant apperçu de loin l'étendart d'Edoüard de Menesés, ils crurent que c'étoit celui du Roi, ils marcherent pour le joindre, & ils virent qu'ils s'étoient trompés.

Sebastien, qui avoit été entraîné d'un autre côté par la multitude, fut toujours suivi de quelques Portugais, & sur-tout de Gonçalez Chacon Castillan de nation, & frere de D. Bernard de Roxas, Cardinal & Archevêque de Tolede. Philippe II. l'avoit contraint de quitter l'Espagne, & il s'étoit attaché au service de Dom Sebastien. On prétend qu'il ne perdit jamais de vûë le Roi dans la bataille, où il fut tué enfin à ses côtés. Dans ce moment, l'on prétend encore, que les Maures aïant reconnu Sebastien, l'environnerent de tous côtés, & lui crierent de se rendre. On ajoûte qu'un Portugais mit un mouchoir sur la pointe de son épée, & qu'il demanda quartier aux Maures, qui sans l'écouter, 1578. le massacrerent avec le Roi.

Ainsi perit l'infortuné Sebastien Premier, Roi de Portugal, dont la perte fut accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre déplorable. Sa jeunesse, le genre de sa mort, son Roïaume sans successeurs, tout desesperoit les Portugais. Il avoit des qualités brillantes, un grand courage, un corps vigoureux, beaucoup de fermeté, une ame grande & liberale, une passion immoderée pour la gloire, un zele vif & sincere pour la Religion, & un amour inalterable pour l'ordre & la justice. Il devoit à la nature ses bonnes qualités, & à l'éducation ses défauts. Mulei Mahamet, en faveur duquel il étoit passé en Afrique, se noïa dans le Mucazene: ainsi dans le même jour perirent trois grands Princes. Mulei Moluc Abdelmelec, Sebastien & Mulei Mahamet. Le nombre des morts fut plus considerable du côté des Maures que du côté des Portugais; mais celui des prisonniers fut très-grand; on compta parmi ces derniers le jeune Duc de Barcelos, & le Prieur de Crato. Parmi les morts de considération, on trouva le Comte de Vimioso, Dom Loüis de Coutigno, Dom Vasco de Gama, Dom Alfonse de Norogna, Dom Juan Lobo, les Comtes de Redondo, de Vidigueira, de Mira, le Baron d'Alvito, D. Alvar de Melo fils du Comte de Tentugal, Dom Jaime frere du Duc de Bragance, D. Juan de Sylveira fils aîné du Comte de Sortella, Dom François de Tavora, & les Evêques de Porto, & de Conimbre, avec plusieurs autres des premieres Maisons de Portugal.

Dès que Hamed fut assuré de la victoire, il se rendit dans la tente de son frere Abdelmelec, dont il ignoroit encore la mort, pour l'en félici-

1578. ter. Il fut saisi d'étonnement, en apprenant cette nouvelle, qui se répandit aussi-tôt parmi toutes les troupes. Quoiqu'Abdelmelec eût laissé un fils, Hamed fut reconnu pour Roi par toute l'armée, avec la ceremonie ordinaire de porter les étendarts en courant, & en prononçant son nom à haute voix. On emploïa le reste de la journée à piller le camp des Portugais, où l'on trouva des richesses considérables. Les Portugais s'étoient piqués à l'envi de paroître avec des équipages superbes dans cette guerre : mais le pillage ne fut pas la seule chose qui enrichît les Maures; la rançon des Seigneurs Portugais, qui avoient été faits prisonniers, leur produisit des sommes immenses.

Hamed ayant oüi dire que Sebastien avoit été tué, ordonna qu'on cherchât son corps parmi les morts. Sebastien de Resende le trouva, & le reconnût, à ce qu'on prétend, au milieu d'un tas de cadavres, deux jours après la bataille. Il étoit couvert de poussiere & de sang, percé de sept blessures mortelles, noir & livide à cause du soleil aux ardeurs duquel il avoit été exposé pendant deux jours, nud & défiguré au point qu'il étoit méconnoissable. On l'enleva, & on le porta en travers sur un cheval jusqu'à la tente du Cherif. Là, on le jetta par terre, & Hamed fit venir les principaux Seigneurs Portugais, & leur demanda si c'étoit là le corps de Sebastien. » Oüi, répondirent-ils en fondant en larmes, oüi c'est là le corps » de Sebastien notre Roi : nous n'en » sçaurions douter » : il est pourtant vrai que le cadavre qu'on leur presenta, étoit si défiguré qu'on en pouvoit douter. Quoiqu'il en soit, Hamed prit un acte de leur réponse, & fit transporter le cadavre en question à Alcaçar, où il le fit soigneusement garder. 1579.

Ensuite il rassembla ses troupes, & prit la route de Fez, où il fit son entrée avec beaucoup de magnificence, suivi de toutes les marques de la victoire. Il faisoit porter en triomphe au-devant de lui la peau de Mulei Mahamet, qu'il avoit fait remplir de paille, pour ôter par ce triste spectacle aux Maures, qui lui étoient contraires, toute idée de rébellion; & pour rendre la memoire de ce malheureux Prince méprisable. Les Juifs aïant racheté plusieurs Portugais, il les leur fit rendre; mais il exigea d'eux une rançon plus forte que celle que les Juifs avoient exigée : ce procedé parut indigne à la plûpart des Maures; ils en murmurerent, & leur murmure acheva d'éclater, lorsqu'ils le virent poser les armes, avant d'avoir réduit sous son obéïssance les Places que les Portugais occupoient en Afrique. Mais on connut bien-tôt combien ce murmure étoit injuste, & combien Hamed s'étoit comporté avec prudence. Les Turcs & les Maures d'Andalousie avoient tramé une conspiration. Doali, ce brave Capitaine, étoit à la tête des Conjurés. Il avoit résolu de faire perir Hamed, & pour réüssir dans son projet, il vouloit l'executer, tandis que ce Prince seroit occupé des embarras de la guerre, persuadé qu'au moindre échet qu'il éprouveroit, la haine qu'on portoit à Hamed se réveilleroit, & que les Maures, bien loin de lui sçavoir mauvais gré de sa mort, l'en remerciroient dans ces circonstances. Hamed, qui n'ignoroit pas le peu de confiance & le peu d'amour qu'on avoit pour lui, sentit toute l'importance de la conjuration. Pour endormir les Conjurés, il congedia ses troupes, celles du moins dont il

1578. se défioit le plus. Ensuite il fit arrêter Doali, & sans perdre de temps il lui fit couper la tête : cet acte de séverité épouvanta les coupables : les uns prirent la fuite, & prévinrent une mort ignominieuse, les autres furent arrêtés, & subirent le dernier supplice. Quelques-uns néanmoins obtinrent leur grace. Alors Hamed se justifia sur ce qu'il avoit quitté les armes, sans subjuguer avant les Places où les Portugais avoient encore des garnisons : il ajoûta qu'indépendamment de ces troubles domestiques, qui l'en avoient empêché, ces Places, malgré la défaite des Chrétiens, étoient trop bien pourvuës de vivres, de munitions & de soldats, pour en hasarder le siege, dans un temps où son autorité étoit encore si peu assurée. On goûta ces raisons ; & Hamed de haï & de méprisé qu'il étoit, commença d'être aimé & craint tout à la fois.

Cependant la flote de Portugal étoit toujours à la hauteur de Larache. Dom Diegue de Sousa la commandoit; lorsqu'il eut appris la défaite & la mort de Sebastien, il parcourut la côte jusqu'à Tanger, pour ramasser le débris de l'armée. Ensuite il prit la route de Lisbonne, où les Gouverneurs que le Roi avoit laissés pour conduire l'Etat à sa place, apprirent enfin son infortune. Cette nouvelle les jetta dans une affreuse consternation. Incertains sur le parti qu'ils devoient embrasser dans une telle conjoncture, ils se déterminerent à cacher la mort de Sebastien, jusqu'à ce qu'ils en eussent averti le Cardinal Henri, auquel ils envoïerent le Pere Serran Jesuite, qui alla se trouver à Alcobace, où le Cardinal s'étoit retiré. Alcaçova qui ne perdoit jamais de vûë ses interêts, se fit un merite d'avertir en secret Philippe II. de ce qui se passoit. Cependant le peuple étoit inquiet. Il couroit d'un côté & d'autre pour demander des nouvelles de l'armée. Tout le monde y prenoit interêt. Les uns y avoient leurs enfans, les autres leurs peres, leurs freres, leurs époux : quelques-uns avoient prêté ou engagé leurs biens pour subvenir aux frais de cette expedition ; ensorte que l'allarme étoit generale. 1578.

Le Roi d'Espagne assuré de la mort de Dom Sebastien, fit partir incontinent pour le Portugal Christoval de Moura Portugais, pour sonder les esprits de ses compatriotes touchant l'état present du Roïaume. En même temps il reçut une Ambassade de la part de Hamed, pour l'engager à confirmer l'alliance qu'il avoit faite avec Abdelmelec son frere. Il lui fit aussi offrir de lui rendre son Ambassadeur, qu'il retenoit prisonnier, & le corps de Dom Sebastien. Philippe accepta le tout, & Hamed tint sa parole. Il chargea André Gasparo Corço, qui de Favori d'Abdelmelec, étoit devenu le sien, d'aller conduire à Ceuta le corps de Sebastien. Gasparo Corço obéït, & se fit donner un acte par Dom Denis Pereïra Gouverneur de la Place, dans lequel il reconnoissoit avoir reçû le corps de Sebastien. Philippe chargea Pierre Venegas d'aller remercier Hamed, auquel il envoya en même temps un present de cent mille ducats en pierreries. Venegas étoit aussi chargé de demander la liberté du Duc de Barcelos, & de quelques Seigneurs Portugais, que Hamed accorda sur le champ.

Tandis que le Roi d'Espagne s'occupoit à procurer la liberté aux Portugais, qui étoient prisonniers en Afrique, le Cardinal Henri occupoit le thrône de Portugal, & travailloit à affermir son autorité. Aussi-tôt qu'il eut

1578. eut appris la mort de Dom Sebastien, il se rendit à Lisbonne, où le malheur qui étoit arrivé au Roi & à l'armée fut enfin publié. Le deüil fut géneral, jamais on ne vit couler tant de pleurs. Cependant au milieu de la consternation où tout le monde étoit plongé, on trouvoit des gens qui doutoient encore du desastre qui venoit d'accabler l'Etat. L'esprit dans les grandes douleurs s'abandonne aisément à la foiblesse de l'imagination: quelques Dames certaines de la mort de leurs parens ou de leurs maris, se flatoient néanmoins dans des momens, qu'ils vivoient encore, fondées sur de fausses prédictions de quelques Charlatans, ou sur des rêveries de quelques dévots fanatiques, dont l'esprit, & souvent le cœur, ne sont guéres moins déreglés que ceux des tireurs d'horoscope. Les hommes emportés par leur douleur, se déchaînoient contre les Ministres, contre les Favoris, & contre le Cardinal même, qui ne s'étoit point opposé à cette entreprise extravagante. Quelques-uns plaignoient tout ensemble leur malheur & celui de l'Etat. Ils ne voïoient qu'une confusion effroïable dans le Gouvernement, & ce qui combloit la mesure de leur malheur, c'est qu'ils vivoient sans esperance d'y pouvoir remedier. Cependant on remit l'autorité Roïale entre les mains du Cardinal, & les Chefs de la Noblesse le déclarerent Gouverneur, & présomptif héritier de la Couronne, pour contenir le peuple, jusqu'à ce qu'on fût mieux informé de ce qui s'étoit passé en Afrique.

On ne tarda pas long-temps à en recevoir le détail. Tout doute sur la mort du Roi se dissipa, & l'on résolut de le pleurer, & de briser les écussons de ses armes, suivant la coûtume ordinaire. Un Bourgeois partit de l'Hôtel de Ville, vêtu de deüil monté sur un cheval couvert de même, & portant sur l'épaule un drapeau noir qui traînoit jusqu'à terre. Trois vieillards habillés de deüil le suivoient à pied, portant sur leurs têtes chacun un écusson noir en forme de bouclier. Ils étoient accompagnés des principaux Bourgeois & d'une foule innombrable de peuple. Après qu'ils se furent montrés dans quelques ruës de Lisbonne, ils se rendirent à la porte de l'Eglise Cathedrale. Là, ceux qui étoient chargés des écussons, monterent quelques marches des dégrés par lesquels on entre dans l'Eglise. Un d'entre eux éleva l'écusson qu'il portoit, & cria: » Pleurez, peuple de » Lisbonne, pleurez; votre Roi Dom » Sebastien ne vit plus. Pleurons, ré- » pondit le peuple en sanglotant, & » en fondant en larmes, pleurons; no- » tre Roi Sebastien est mort. « Le silence aïant succedé à ces cris funebres, le Vieillard qui avoit élevé son écusson, le brisa contre le degré sur lequel il étoit. On alla ensuite devant la petite Eglise de Notre-Dame, & devant celle de l'Hôpital, où après avoir observé la même céremonie, on revint à l'Hôtel de Ville. 1578.

On songea immédiatement après au Couronnement du Cardinal. Le 20. d'Août il se rendit dans l'Eglise de l'Hôpital de tous les Saints, & là, en presence de tous les Grands, qui se trouverent dans le Roïaume, D. François de Sada, qui étoit un des cinq Gouverneurs, lui remit le Sceptre entre les mains. Dom Michel de Moura Secretaire d'Etat, lut à haute voix l'acte par lequel on reconnoissoit Henri pour successeur de Dom Sebastien. Cette lecture fut suivie du serment que le Cardinal fit d'observer les loix fondamentales de l'Etat, & de con-

1578. ſerver aux peuples, & à chaque particulier, les libertés, privileges & immunités qui leur avoient été accordées par les Rois ſes Prédeceſſeurs. Le ſerment étant fait, le peuple cria, vive Henri Roi de Portugal. Enſuite on le reconduiſit juſqu'à ſon Palais.

Cependant toute l'Europe étoit attentive à ce qui ſe paſſoit en Portugal. On voïoit un Roi vieux, caſſé, & ſans eſperance qu'il put laiſſer de légitimes Succeſſeurs. Pluſieurs Princes regardoient déja ſa Couronne comme un heritage qui leur appartenoit. Philippe II. Roi d'Eſpagne, étoit le plus puiſſant & le plus à portée de faire valoir ſes prétentions. Il étoit né d'Iſabelle de Portugal, fille aînée d'Emmanuel : quoique Caſtillan, & par conſéquent haï des Portugais, il ſe flattoit de devenir leur maître, ou de force ou de gré. Dom Juan Duc de Bragance étoit le ſecond Prétendant. Il avoit épouſé Catherine de Portugal, fille cadette d'Edoüard fils d'Emmanuel : il ſoûtenoit que Catherine devoit l'emporter ſur Philippe, parce qu'elle deſcendoit d'un mâle, & que Philippe ne deſcendoit que d'une femme. D'ailleurs Catherine joüiſſoit du droit de répreſentation, droit autentique & toujours reſpecté dans le Portugal. Alexandre Prince de Parme, fils d'Octave Farneſe, s'intereſſoit pour Rainuce Farneſe ſon fils aîné, parce que Marie ſa mere étoit fille aînée d'Edoüard, & ſœur de Catherine. Son droit eut été inconteſtable, ſi Marie eut été dans le Roïaume ; mais elle l'avoit perdu par les loix fondamentales de l'Etat, qui excluent de la ſucceſſion de la Couronne, non-ſeulement tous les Princes étrangers, mais même les Princeſſes de Portugal qui les épouſent ; & cette excluſion s'étend juſqu'à leur poſterité. Antoine Prieur de Crato, qui étoit revenu d'Afrique, 1578. ſe mit auſſi au rang des Prétendans, comme fils de l'Infant Dom Loüis, fils auſſi d'Emmanuel. Il ſoûtenoit qu'il étoit fils légitime de cet Infant, quoique juſqu'alors il n'eût paſſé que pour ſon bâtard. Il n'avoit ni biens ni état : le Cardinal le haïſſoit ; mais le peuple, dont il avoit ſçu ſe faire aimer, penchoit en ſa faveur, en ſoûtenant, que lui-ſeul étoit en droit de diſpoſer de la Couronne, comme il en avoit diſpoſé du temps de Jean I. Emmanuel Philibert Duc de Savoye, montra auſſi quelque deſir de devenir Roi de Portugal, & les Portugais l'euſſent préferé à cauſe de ſa valeur à tous les Etrangers ; mais comme ils vouloient un Prince qui fût né parmi eux, on ne l'écouta preſque point. On écouta encore moins Catherine de Medicis veuve de Henri II. Roi de France, qui réveilla d'anciennes prétentions, en qualité de deſcendante de Matilde Comteſſe de Boulogne en Picardie. Mais les Portugais étoient trop perſuadés que cette Matilde n'avoit point eu d'enfans d'Alfonſe IV. leur Roi, pour prêter ſérieuſement l'oreille à de ſemblables prétentions. Celles de la Cour de Rome n'étoient pas moins chimeriques. Toujours attentive à ſes interêts, elle fit ſourdement répandre parmi le peuple, que la Couronne devoit lui appartenir, comme étant la dépoüille d'un Cardinal, & comme relevant du S. Siege ; prétendant qu'Alfonſe premier n'avoit obtenu le titre de Roi qu'à cette condition. Malgré la confiance avec laquelle elle avançoit cette propoſition, on s'en mocqua ; premiérement, parce que la Couronne de Portugal ne relevoit que de Dieu immédiatement ; & ſecondement, parce que toute Couronne devient l'herita-

1578. ge du peuple qui en dispose à son gré, lorsque les legitimes possesseurs viennent à manquer. La Reine d'Angleterre ne fut pas mieux reçuë que le Pape. On lui prouva bien-tôt que ses pretentions à la Couronne de Portugal n'étoient pas mieux fondées que celles de la Reine de France.

Tant de prétentions differentes inquietoient la Noblesse, & troubloient le peuple. On craignoit une guerre civile : on comptoit peu sur le Roi de France, moins encore sur le Turc, qui avoit offert aux Portugais du secours, & enfin l'on déploroit la conduite du Roi Cardinal. Ce foible Prince, uniquement occupé de se venger de ceux qui l'avoient offensé sous le regne précédent, négligeoit tout le reste. Il dépoüilla Alcaçova de ses Charges, & le relegua à vingt lieuës de Lisbonne. Dom Loüis de Sylva éprouva le même sort avec quelques autres Portugais récemment arrivés d'Afrique. Il ne sçut ni pardonner comme Roi, ni se venger comme Prince offensé.

Immédiatement après que le Roi Catholique eût fait partir Christoval de Moura pour le Portugal, & Venegas pour l'Afrique, il fit faire les obséques du Roi Sebastien dans l'Eglise de Saint Jérôme de Madrid : ce qui fit dire au célébre Duc d'Albe, que le Roi auroit dû aller faire cette cérémonie en Portugal dans l'Eglise de Notre-Dame de Belem, où se font ordinairement les funérailles des Rois de Portugal. Ce peu de paroles, qui reprochoient finement à Philippe sa lente politique, firent connoître cependant ses intentions. En effet dans la crainte qu'il eut que Henri ne se déclarât point en sa faveur, il commença à faire des préparatifs de guerre pour s'emparer du Portugal, en cas qu'on ne voulût point le reconnoître 1578.
pour héritier de cette Couronne. Toutefois avant de faire éclater ses desseins, & voulant garder un exterieur de modération & de justice, il fit demander à toutes les Universités d'Espagne leurs avis sur ses prétentions à la Couronne de Portugal; toutes s'accorderent à dire qu'elles étoient justes; & poussant plus loin la complaisance & la flaterie, elles avancerent que par les Loix particulieres de Portugal, & par les Loix générales des Roïaumes, le plus proche parent du dernier successeur devoit toujours succeder, pourvû qu'il fût de la même branche : que Philippe se trouvant dans ce cas, il auroit dû être reconnu Roi de Portugal, même avant Henri; ajoûtant qu'outre ce droit, qui étoit à leur avis incontestable, Alfonse VI. Roi d'Espagne avoit contre tout droit, cedé le Portugal au Comte Henri, & Alfonse X. l'Algarve à sa fille : que ces droits ne tomboient jamais dans le cas de la prescription, & que le Portugal par cette seule raison appartenoit à Philippe.

Lorsque le Roi Cardinal eut satisfait à sa vengeance, les Etats du Roïaume allerent le trouver pour le supplier de déclarer durant sa vie, celui qu'il destinoit pour son successeur, afin d'épargner aux Portugais l'esclavage dont les Espagnols les menaçoient. Les Magistrats de Lisbonne se joignirent aux Députés des Etats ; mais le Roi Cardinal se contenta de les écouter, sans rien accorder à leur priere. Philippe informé de l'incertitude où il étoit, touchant le choix d'un successeur, résolut de lui envoïer un Ambassadeur pour le déterminer en sa faveur. Cette négociation étant également délicate & importante, il en falloit charger un homme d'un grand

1578. rang & d'une habileté reconnuë. On jetta d'abord les yeux sur Dom Gaspard Quiroga Cardinal, Archevêque de Tolede, sur Dom Ferdinand Alvarés Duc d'Albe, sur Dom Antoine de Tolede Grand Prieur & Grand Ecuïer de Castille, & sur Dom Francisque Pacheco Cardinal de Burgos. Quiroga étoit considérable par son rang & par son habileté. Il étoit consommé dans les affaires, aïant été long-tems à la Cour de Rome Auditeur de Rote, où les affaires les plus délicates lui avoient passé par les mains. Le Duc d'Albe avoit une vaste capacité & beaucoup d'expérience, & joignoit à ces qualités une grande réputation, ce qui pouvoit en imposer dans cette occasion. Le Grand Ecuïer étoit prudent & pieux; ce dernier titre pouvoit être agréable à Henri. Pacheco, outre les qualités qui rendoient les autres recommandables, possedoit un talent supérieur pour traiter les négociations importantes; il étoit souple, adroit, insinuant, & donnoit aux choses les tours & les couleurs les plus propres à ébloüir & à surprendre. Il avoit de cette éloquence facile qui entraîne sans qu'on s'en doute. Il sembloit que le choix de Philippe ne pouvoit tomber dans les circonstances présentes, que sur Pacheco: mais Dom Pedre Faxardo Marquis de los-Velés favori du Roi, le fit tomber sur le Duc d'Ossone son parent.

Quelque tems auparavant, le Roi Catholique voulant se rendre maître du Portugal sans violence, écrivit aux principales Villes du Roïaume. Il leur faisoit un long étalage des graces & des bienfaits qu'elles devoient esperer de sa libéralité, si elles se prêtoient à ses intentions, & tout ce qu'elles avoient à craindre si elles s'y opposoient. La plûpart des Villes refuserent de recevoir ses Lettres. Les Magistrats de Lisbonne furent du nombre. Christoval de Moura entiérement dévoüé au Roi Catholique, trouva cependant le moïen de leur faire lire la copie de celle qui leur étoit adressée. Rien n'égaloit les promesses que le Roi d'Espagne leur faisoit; mais on le connoissoit trop pour s'y fier, ensorte que cette lecture ne produisit rien d'avantageux pour ses intérêts. 1578.

Dom Juan de Sylva Ambassadeur de Philippe auprès de Sebastien arriva enfin à Seville sur la fin de l'année. Aïant été long tems parmi les Portugais, il avoit une connoissance profonde de leurs mœurs, de leur esprit & de leur génie; les Portugais avoient de l'estime pour lui & de la confiance en sa probité. On ne douta point que Philippe ne l'envoyât en Portugal à la place du Duc d'Ossone, qui n'étoit pas encore parti, mais on se trompa; le Duc d'Ossone partit, & Sylva fut rappellé à la Cour. D'abord le Duc d'Ossone dit en Portugal, qu'il n'étoit venu que pour complimenter le Cardinal Henri sur son avenement à la Couronne. En effet après qu'il eut salué ce Prince, il se retira à Sétubal, où résidoit sa sœur, veuve de Dom George de Lancastro Duc d'Aveiro. Peu de jours après il revint à la Cour pour traiter de l'affaire de la succession; Christoval de Moura se joignit à lui, & ils agirent ouvertement; ce qui déplut extrêmement à Henri.

Pressé par les Espagnols, plus encore par ses Sujets, il se détermina enfin à nommer un successeur. Il délibera là-dessus plusieurs fois avec quelques personnes de confiance: mais la crainte de déplaire au Roi Catholique, l'emportant sur l'intérêt qu'avoient ses Sujets, qu'il s'expliquât hardiment sur cette matiere, le retint: il 1579.

1579. n'osa dire publiquement ce qu'il pensoit des differens droits des prétendans ; quoiqu'il eût une conviction intérieure, que le droit de la Duchesse de Bragance étoit le plus solide. Les plus habiles gens de l'Université de Conimbre l'avoient ainsi décidé. La justice se trouvoit conforme à son inclination ; car il aimoit tendrement cette Duchesse, & il eut souhaitté de lui assurer la Couronne ; cependant sa timidité prévalut sur la justice & sur l'amitié qu'il avoit pour elle. Il prit donc le parti de faire citer tous ceux qui prétendoient à la succession, afin qu'ils vinssent ou qu'ils envoïassent des personnes capables d'expliquer & de soûtenir leurs droits. Cette démarche précipitée ne servit qu'à faire connoître sa foiblesse & son peu de conduite. S'il eut d'abord nommé le Duc de Bragance pour son successeur, il eut prévenu tous les malheurs qui affligerent dans la suite le Portugal. L'épuisement, où se trouvoit le Roïaume, n'étoit pas une raison pour l'en empêcher. L'Espagnol avoit des guerres fâcheuses sur les bras ; ses meilleures troupes étoient occupées dans les Païs Etrangers ; les Portugais ne se seroient point divisés, leurs forces réünies en faveur de celui qu'il auroit nommé, auroient suffi pour résister à Philippe ; & d'ailleurs il auroit trouvé dans la haine que ses Sujets portoient aux Castillans, des ressources certaines contre leur tyrannie ; mais Henri ne sentit aucune de ces circonstances.

Dès qu'il eut publié la citation dont nous venons de parler, il résolut d'établir cinq Gouverneurs pour regir l'Etat, en cas qu'il vînt à mourir avant qu'on eût décidé touchant la succession. Il assembla pour l'élection de ces cinq Gouverneurs, les trois Etats du Roïaume, & le premier jour d'Avril 1579, il se rendit accompagné du Duc de Bragance, & de quelques autres Seigneurs dans la grande sale du Palais de Lisbonne. Dès qu'il fut assis, un Prêtre nommé Alfonse de Castel blanc se leva & prononça par ordre du Roi un long discours, qui ne contenoit que l'éloge de Henri ; il lui donnoit toutes les vertus sans exception ; il comparoit son regne à celui de Dieu, par l'amour qu'il avoit pour ses Sujets, par sa justice, & par sa clemence ; & il concluoit ce beau discours, en déclarant à l'assemblée, que le Roi ne vouloit rien décider touchant le bien & l'utilité de l'Etat, qu'il n'eût auparavant pris leur avis. 1579.

Après cette premiere séance, les Etats continuerent de s'assembler sans rien décider. Les uns vouloient, que le Roi & l'Assemblée nommassent celui qui devoit succeder. Les autres disoient, qu'on ne pouvoit nommer personne, qu'on n'eût auparavant écouté les raisons de tous les prétendans. Quelques-uns demandoient des Gouverneurs ; la plus grande partie rejettoit avec fermeté ce conseil, & dans cette diversité de sentimens & d'opinions, on ne convenoit de rien. Le Roi, pour réünir les esprits aigris & divisés, fit venir les principaux Chefs de l'Assemblée, & sçut par de vaines promesses les engager à se contenter seulement de nommer des Gouverneurs. On y consentit, & ce fut la perte du Portugal ; cependant on parla de marier le Roi, & les Etats chargerent Dom Edoüard de Castelbranco pour aller solliciter la dispense nécessaire.

On proceda ensuite à l'élection de cinq Gouverneurs, & cette élection fut encore la source de bien des contestations. Non seulement on vouloit qu'on les nommât, & qu'on les fit con-

1579. noître au peuple, mais même qu'ils prissent du vivant du Roi l'autorité en main, afin que lorsqu'il viendroit à mourir, on fut accoûtumé à leur obeïr. Le Roi s'opposa à cet avis, & il n'eut point lieu. Cette premiere difficulté levée, les Etats donnerent un liste de vingt-quatre personnes, dont le Roi choisit onze pour décider l'affaire de la succession, en cas qu'elle ne fût point terminée avant qu'il mourût. Cette précaution fut généralement condamnée, sur tout par les Castillans, qui soûtinrent que la puissance des Rois finit avec leur vie, & que Henri prétendoit inutilement regner après sa mort, par les Commissaires qu'il venoit de nommer. Les Etats se terminerent par ce dernier reglement. Avant de se séparer, le Roi exigea que le Duc de Bragance les grands Seigneurs du Roïaume, les Prélats, & tous les Députés des Villes, jurassent d'obéïr après sa mort aux Gouverneurs qu'il avoit choisis, & ensuite à celui qu'ils choisiroient pour Roi. Le Prieur de Crato refusa d'abord de faire ce serment, mais le Roi l'y força.

Henri, poussé par ceux qui le gouvernoient, songea sérieusement à se marier. Il consultoit sans cesse les Médecins, pour sçavoir s'il auroit des enfans, & tout le monde étoit surpris, qu'un Prince revêtu du caractere de Prêtrise, qui avoit toûjours vécu regulierement, accablé d'années & d'infirmités, songeât au mariage. Le Roi d'Espagne craignant qu'on ne lui en imposât, si Henri prenoit une femme, prit des mesures pour l'en empêcher. Il fit agir ses Agens à la Cour de Rome, pour qu'on lui refusât les dispenses nécessaires, & il envoïa le Pere Ferdinand del Castillo Dominiquain, illustre par son rare sçavoir & par sa vive éloquence, en Portugal, pour détourner Henri du mariage qu'il projettoit. Le Moine fut renvoïé sans avoir rien operé. 1579.

En conséquence de la citation qu'on avoit signifiée aux Prétendans, ils envoïerent chacun des personnes de confiance, pour soutenir & faire valoir leur droit. En même temps Philippe institua un nouveau Conseil sous le nom de Jonte, composé de douze personnes, cinq Conseillers d'Etat, cinq Docteurs du Conseil Roïal, son Confesseur, & un Théologien. Moura étoit revenu en Castille avec le Duc d'Ossone, Philippe voulut envoyer Dom Juan de Sylva en qualité d'Ambassadeur en Portugal; mais le Duc d'Ossonne par ses intrigues, le fit changer de sentiment, & fit nommer Moura à la place de Sylva, pour cette Ambassade. Il manquoit d'experience, mais il avoit beaucoup d'esprit; il étoit appliqué, soigneux, actif, pénetrant, & quoique Portugais d'origine, entiérement livré aux interêts de Philippe, qui le nomma Gentilhomme de la Chambre, pour le récompenser de son zele & de ses services.

Pour Sylva, dont le merite étoit géneralement reconnu, & qui s'étoit acquis une grande réputation dans les differens emplois, qu'il avoit occupés, il parut, ou il fit semblant d'être content du Roi, qui le retint auprès de lui, quoiqu'il eût une grande envie d'aller en Portugal. Le Conseil des douze fut réduit à quatre, & Philippe l'y admit avec le Cardinal de Tolede, Dom Loüis Manrique Marquis d'Aguilar du Conseil d'Etat, & Dom Antoine de Padille du Conseil des Ordres. Tandis que le Roi Catholique méditoit à Madrid les moïens de s'assurer la Couronne de Portugal, les Deputés de ses rivaux s'effor-

1579. çoient de faire valoir les droits de leurs Princes auprès de Henri.

Antoine Prieur de Crato paroissoit le plus ardent à poursuivre la succession de la Couronne. Hardi, intriguant, il gagnoit le peuple par son affabilité, & les Chefs de la Noblesse, par les hautes esperances qu'il leur donnoit de ses graces, s'il pouvoit monter sur le thrône. D'ailleurs il soûtenoit qu'il n'étoit point bâtard, mais légitime; & en conséquence il prétendoit que le Roïaume lui appartenoit; parce qu'étant mâle & fils de mâle, il devoit être préferé au Roi d'Espagne, qui descendoit d'une fille: que comme mâle, il l'emportoit encore sur la Duchesse de Bragance; & par la proximité & l'âge sur le fils du Prince de Parme. Celui-ci répondoit que quoique le plus éloigné de tous, il devoit être preferé, parce que dans les familles Roïales, chaque enfant mâle forme une branche, à laquelle il attache un droit d'aînesse, qui se perpetuë jusqu'au dernier de ses Successeurs: que quand la premiere est finie, la seconde branche entre en droit, & ainsi des autres chacune en son rang: qu'Edoüard étant le Chef de la seconde branche de la Maison Roïale de Portugal, & lui fils de sa fille aînée, il devoit l'emporter sur la Duchesse de Bragance, parce qu'elle n'étoit fille que de la seconde fille d'Edoüard; sur le Duc de Savoïe & sur le Roi Catholique, parce qu'ils descendoient d'une branche feminine, & sur Antoine, parce qu'il étoit bâtard, & que sa prétenduë legitimité n'avoit jamais été reconnuë.

La Duchesse de Bragance, qui n'esperoit pas moins de la faveur du Roi, que de la justice de ses prétentions, disoit, que representant Edoüard son pere, elle devoit sans contradiction l'emporter sur le Prince de Parme, qui étant étranger, ne pouvoit joüir du droit de representation, contre les loix primordiales du Roïaume, sur Philippe, parce qu'il ne tiroit son droit que d'une femme, ainsi que le Duc de Savoïe; & sur Antoine, à cause de sa bâtardise. Le Roi Catholique appuyoit principalement son droit sur son âge, comme si le plus ou le moins d'âge donnoit ou ôtoit un droit qu'on a, ou qu'on n'a pas sur quelque chose. Il ajoûtoit que comme legitime, on devoit le preferer à Antoine, comme mâle, à la Duchesse de Bragance, comme plus proche, au Prince de Parme; & au Duc de Savoïe, comme fils de l'Imperatrice Isabelle, sœur aînée de Beatrix mere de Philibert. Pour les prétentions de la Reine de France, de celle d'Angleterre, & de la Cour de Rome, on dédaigna d'y répondre. On fit plus d'attention à celles du peuple, qui soûtenoit que lui-seul étoit en droit d'élire un Roi, lorsque la branche de leurs Rois étoit finie. Il avoit pour lui l'exemple de Jean Premier; cependant son droit succomba à la force, ainsi que ceux des autres, comme on le verra en son lieu.

Henri, toujours irresolu, écoutoit toutes ces raisons, & ne terminoit rien. Les peuples commencerent à murmurer. Ils écrivirent plusieurs lettres anonymes, dans lesquelles ils se plaignoient de sa foiblesse, des impôts nouveaux dont on les accabloit, de l'impunité des crimes de quelques Particuliers, & du temps que le Roi consommoit à ses vengeances particulieres. Ces écrits, qui parvinrent jusqu'à lui, firent qu'il remedia à quelques abus, & qu'il agit avec plus de chaleur dans l'affaire de la succession.

1579. Le Prieur de Crato, après avoir prêté le serment d'obéïssance aux Gouverneurs, se retira à Almada, sur l'autre bord du Tage vis-à-vis de Lisbonne. Il venoit souvent dans cette derniere Ville. Henri craignant qu'il ne rencontrât le Duc de Bragance, & qu'ils n'en vinssent aux mains, lui ordonna de se retirer dans son Prieuré de Crato. Antoine obéït, & se plaignit en même temps de cet exil, qui le mettoit hors de portée de soûtenir par lui-même ses droits : avantage dont joüissoient le Duc de Bragance, en demeurant à Lisbonne, & le Roi d'Espagne par ses Ambassadeurs. Ses plaintes furent à peine écoutées. Elles ne servirent qu'à aigrir entiérement l'esprit du Roi contre lui, qui lui demanda de produire incessamment les preuves de sa legitimité. Resolu de le rejetter du nombre des Prétendans, il obtint en secret un Bref du Pape, par lequel on lui accordoit le pouvoir de décider en dernier ressort, si le Prieur étoit légitime ou bâtard. Les témoins furent appellés, oüis, & examinés à la rigueur. De quatre témoins que le Prieur produisit, deux se dédirent, & avoüerent qu'on les avoit corrompus : les deux autres, attachés & dévoüés de tout temps à Antoine, furent regardés comme suspects. En conséquence le Roi prononça contre le Prieur. Il rapportoit dans son Arrêt l'article du testament de Dom Loüis, qui l'appelloit son bâtard. Henri, non content d'avoir assouvi la haine qu'il avoit conçuë contre le Prieur de Crato, en le déclarant illegitime, voulut le faire arrêter : il chargea de cette commission Dom Edoüard de Castelbranco grand Prévôt du Roïaume ; mais Antoine, qui étoit exactement informé de tout ce qui se passoit de plus secret à la Cour, par le moyen d'un de ses amis, prévint cette violence, en abandonnant Crato. 1579.

Cependant le Roi Catholique, toujours persuadé que la Couronne de Portugal lui appartenoit, s'affermissoit de jour en jour dans le dessein de s'en emparer par force, si on la lui refusoit de bonne grace. Toutefois voulant observer une forme, il fit faire une consultation par les plus habiles Jurisconsultes d'Espagne, qu'il publia avec un long Manifeste, dans lequel il répondoit aux prétentions de ses concurrens, sur-tout à celles de la Duchesse de Bragance, qu'il sçavoit être les seules justes, & à craindre pour lui. Malgré l'usage subtil que ces Jurisconsultes firent du Droit Civil & du Droit des Gens, il ne put parvenir à détruire les solides raisons qu'allegua la Duchesse de Bragance, pour prouver qu'elle seule étoit capable de succeder à la Couronne de Portugal. Tout ce qui résulta de sa consultation & de son Manifeste, est qu'on vit clairement qu'il vouloit unir le Portugal à la Castille. En effet, il envoya en Portugal Dom Rodrigue Vasqués, & Dom Juan de Molina, tous les deux Docteurs en Droit, pour déclarer la guerre aux Portugais, en cas qu'ils persistassent à refuser de le reconnoître pour leur Souverain. Il se détermina à cette démarche, pour intimider Henri, qui lui paroissoit pencher en faveur de la Duchesse de Bragance.

Il ordonna en même temps à Dom Inigo Lopez de Mendoce, Marquis de Mondejar Viceroi de Naples, de tenir l'infanterie Espagnole, qui étoit dans ce Roïaume, toute prête à s'embarquer pour passer en Portugal. Pierre de Medicis, frere de François de Medicis grand Duc de Toscane, fit aussi

à

1579. à sa priere une levée de neuf mille Italiens. Le Comte Jerôme de Lodron lui amena six mille Allemands, & il joignit aux nouveaux Regimens Espagnols les vieilles troupes de Flandre & d'Italie.

Tout cela s'executa assez lentement; mais tout eut son effet. Les Italiens arriverent en Espagne. Les troupes de Naples vinrent debarquer à Gibraltar & en d'autres endroits de l'Andalousie. Les vaisseaux & les galeres, qui les avoient transportées se rendirent au Port Sainte Marie, où étoit le rendez-vous de l'armée navale. Philippe voulant épargner à Henri le chagrin de le voir entrer dans le Portugal à main armée, attendit qu'il eut rendu le dernier soupir, pour achever son entreprise. Tandis qu'il attendoit avec impatience ce moment, une maladië contagieuse se glissa dans l'armée; il en perit plus de la moitié, & la perte la plus considerable tomba sur les Etrangers.

Pendant que Philippe s'occupoit de ses préparatifs, le Prieur de Crato travailloit de son côté à lui opposer une vigoureuse résistance. Il parcouroit le Portugal, & tâchoit par ses discours & par ses liberalités de gagner le cœur des peuples. Le Roi lui fit défendre d'approcher de la Cour de plus de trente lieuës; mais Antoine voïant que sa haine ne pouvoit s'éteindre, ne ménagea plus rien. Il continua, malgré ses défenses, de se montrer par-tout où il croïoit que sa presence étoit nécessaire. Par le conseil d'Alexandre Formento Nonce à Lisbonne, il porta ses plaintes au Pape, sur l'injustice de Henri à son égard, & il le supplia de vouloir évoquer, malgré le Jugement porté, son affaire à Rome. Le Pape l'écouta, & par un second Bref révoqua le premier, cassa la Décision de Henri sur la naissance 1579.
du Prieur, & chargea le Nonce & D. George d'Almada Archevêque de Lisbonne, d'informer sur cette affaire, & d'envoyer les informations à Rome, afin qu'il pût en juger lui-même. Le Nonce, à qui ce Bref étoit adressé, le fit signifier au Roi par un Notaire Apostolique. Henri en parut extrêmement offensé, & résolut de se servir de l'autorité Roïale, pour maintenir la validité du Jugement qu'il avoit rendu contre Antoine: occupé entiérement de cette affaire, il ne songea plus à celle de la succession. Il fit afficher à la porte du Palais une Ordonnance, par laquelle il ordonnoit au Prieur de Crato de comparoître devant lui dans douze jours.

Les agens, qui servoient Antoine dans Lisbonne, lui envoïerent une copie de cette Ordonnance. De crainte que le Roi ne se portât à quelque extrêmité violente contre lui, il refusa d'obéir; mais il écrivit plusieurs Lettres à Henri, par lesquelles il lui marquoit, qu'au milieu des mauvais traitemens dont il l'accabloit, il avoit du moins la consolation de voir qu'il l'appelloit toujours son neveu, & le reconnoissoit pour le fils d'un frere qui avoit rendu des services importans à l'Etat: qu'il esperoit qu'il prendroit avec le tems des sentimens plus favorables pour lui, qu'il n'écouteroit plus les bruits injurieux & calomnieux qu'on osoit publier contre son honneur, & qu'il révoqueroit enfin un Arrêt qui fletrissoit la memoire de son pere, & qui le couvroit d'infamie, en le faisant passer pour faussaire: qu'à l'égard du Bref que le Pape avoit envoïé en sa faveur, il y renonçoit, voulant se soûmettre à sa justice, éprouver sa bonté, & meriter la même amitié dont il l'avoit honoré autrefois:

1579. qu'il ne croyoit point que l'honneur d'être son neveu dût le rendre l'objet de sa persécution ; & qu'enfin s'il ne pouvoit trouver un azile auprès du thrône du Roi son oncle, qu'il se rendroit à Crato, pour se livrer entiérement entre les mains de Dieu.

Ces Lettres n'appaiserent point Henri : toujours inflexible, il rendit en qualité de Roi, un nouvel Arrêt contre Antoine, par lequel pour cause de sa desobéïssance à ses ordres, de sa fuite, & des efforts qu'il avoit faits pour corrompre le peuple & la Noblesse, & pour d'autres crimes, il le déclaroit déchû de tous ses privileges, preéminences, honneurs, prérogatives, libertés, de toutes les graces & bienfaits qu'il avoit reçus des Rois ses prédecesseurs : il fit rayer son nom de dessus tous les Etats, il défendit qu'on lui paiât ses pensions, & le priva du droit de Naturalité. Il fit également défense à tout Portugais, de quelque âge & condition qu'il fût, d'avoir aucune liaison avec lui, & ordonna enfin qu'il sortît dans quinze jours du Royaume. Un Arrêt si violent ne fit qu'augmenter l'amour des peuples pour lui. Tout le monde murmura, tout le monde s'empressa à le cacher : Antoine prit le parti de se retirer pour quelques jours dans un Monastere en Espagne. Philippe fut bien-tôt informé du lieu de sa retraite. On lui conseilla de le faire arrêter. Ses interêts le demandoient. Il auroit fait une action agréable à Henri, & il auroit évité la guerre qu'Antoine lui fit essuyer dans la suite ; mais rien ne put le résoudre à violer le droit des gens. Ce Prince, qui sacrifioit tout à sa politique, écouta peut-être pour la premiere fois les loix de la justice & de l'humanité.

Antoine ne tarda pas long-temps à revenir en Portugal, où Henri redoubla sa garde, de crainte que le Prieur n'attentât quelque chose contre sa personne, pour se venger de l'Arrêt qu'il avoit prononcé contre lui. Cependant les Ambassadeurs de Castille faisoient agir auprès de Henri tous les ressorts possibles, pour le déterminer à déclarer leur Maître pour son Successeur ; Henri ardent & opiniâtre pour venger ses injures, mais foible & timide pour prendre une genereuse résolution, fut accablé de la liberté avec laquelle le Duc d'Ossone, qui étoit revenu en Portugal, & Moura, lui parlerent sur cette affaire. Il se figuroit que toutes les forces d'Espagne étoient entrées dans le Portugal, que tout le Roïaume étoit à feu & à sang, & que Lisbonne succomboit déja sous la puissance de Philippe. Dans cette crainte, perdant de vûë toute justice, & oubliant l'amitié qu'il portoit à la Duchesse de Bragance, il promit de faire tomber la Couronne au Roi Catholique, à condition qu'il ne donneroit les charges & les emplois de l'Etat, qu'à des Portugais. Quelques-uns prétendent qu'il ne prit cette étrange résolution, que par le conseil du Pere Henriqués Jesuite son Confesseur. Les Jesuites étoient alors tous Autrichiens, parce que cette Maison étoit alors la plus puissante dans l'Europe. Leur conduite en France & ailleurs ne l'a fait que trop voir. Henriqués dévoüé au Roi d'Espagne, fit entendre au vieux Roi de Portugal, qu'il ne pouvoit en conscience nommer d'autre Prince pour son heritier, que le Roi d'Espagne : que si lui-même l'avoit d'abord interressé pour la Duchesse de Bragance, il avoit été trompé : qu'il reconnoissoit aujourd'hui son erreur, & qu'il ne pouvoit s'empêcher de le lui dire, sans courir risque de manquer au Roi, à l'Etat & à Dieu : ainsi il

1579. mit en jeu la Religion, dans une affaire où l'interêt & l'intrigue étoient les ſeuls objets, qui fiſſent agir ceux qui s'en mêloient. Henri étoit trop préoccupé de ſa crainte, & trop irréſolu, pour démêler les motifs indignes d'un honnête homme, qui avoient engagé ſon Confeſſeur à changer de ſentiment.

Dès qu'on l'eut déterminé à nommer Philippe, on ſongea à mettre la derniere main à cet ouvrage, & à prendre des meſures pour l'executer, ſans révolter les peuples qui déteſtoient le Roi Catholique. On réſolut donc d'aſſembler les Etats Generaux. Philippe connoiſſant les inconveniens de ces aſſemblées tumultueuſes, s'oppoſoit à cette convocation. Il vouloit qu'on communiquât ſimplement aux Magiſtrats de chaque Ville, les intentions du Roi, par des Lettres circulaires, étant beaucoup plus facile & beaucoup plus sûr de les gagner ſeparés qu'unis en corps. Henri aſſez complaiſant pour le choiſir pour ſon Succeſſeur, ne le fut pas aſſez pour lui accorder cette derniere demande. Ce refus piqua Philippe, qui continua de lever des troupes, pour obliger les Etats par la crainte de ſes armes, à condeſcendre aux volontés de Henri. Comme cet armement étoit conſidérable, les Princes voiſins s'en allarmerent. Le Pape en fit parler à Philippe par ſon Nonce, & le fit prier en même temps de ne point recourir à la force, dans l'affaire de la Succeſſion de la Couronne de Portugal, lui offrant ſa médiation, pour la terminer à l'amiable.

Philippe n'accepta ni ne refuſa les offres qu'on lui faiſoit. Voyant cependant qu'il étoit déja vieux, que ſes enfans étoient fort jeunes, & qu'il avoit de redoutables ennemis, il penchoit, en faiſant toutes ces réflexions, à finir l'affaire par la voye de la négociation : d'un autre côté, il conſideroit le prix d'un Royaume, la conſéquence qu'il y avoit d'en laiſſer diſpoſer le Pape, & de s'expoſer au jugement d'un peuple, qui avoit pour lui une averſion invincible. Ces dernieres réflexions l'emporterent ſur les premieres. Il s'affermit dans le deſſein d'armer contre le Portugal, ſi le Portugal refuſoit opiniâtrement à le reconnoître pour ſon légitime Souverain. Cependant le Roi Cardinal s'affoibliſſoit de jour en jour. Il tomba dans une foibleſſe ſi conſiderable, qu'on crut qu'il alloit expirer. Auſſitôt ceux qui compoſoient le Conſeil Royal, jugerent qu'il ne falloit pas attendre ſa mort, pour déclarer au peuple ceux qu'on avoit deſtinés pour le gouverner. On porta donc dans l'Egliſe Cathedrale de Lisbonne la caſſette, où étoit enfermée la liſte des noms des Gouverneurs. On l'ouvrit, & on trouva que le Roi y nommoit pour Gouverneurs du Royaume, durant l'interregne, Dom George d'Almada Archevêque de Lisbonne, Dom François de Sada, premier Gentilhomme de la Chambre, Dom Juan Tellez, Dom Juan Maſcaregnas, & Dom Diegue Lopés de Souſa, Preſident du Conſeil de Juſtice de la Ville. On les fit jurer qu'ils gouverneroient ſelon les loix du Royaume, & les conditions particulieres que le Roi leur preſcrivoit. Cette déclaration fit croire au peuple que Henri étoit mort ; on ne fut sûr qu'il vivoit encore que deux jours après, mais ſans eſpérance, qu'il vécût long tems ; ce qui inquiettoit beaucoup tout le monde : car on ne doutoit pas que Philippe ne ſe prévalût de ſes forces contre le Portugal.

Cependant on ne mettoit ordre à

1579. rien ; chacun étoit partagé en divers ſentimens, ſelon l'intérêt ou la paſſion, avec leſquels il enviſageoit la ſituation préſente du Roïaume. Les créatures du Prieur ſoûtenoient qu'il étoit légitime ; que Henri avoit écouté ſa haine plûtôt que ſa juſtice, lorſqu'il l'avoit déclaré bâtard ; que ſes favoris ennemis d'Antoine & vendus à l'Eſpagne, étoient ſeuls la cauſe de ſa diſgrace, par le portrait odieux qu'ils avoient fait au Roi de ſa conduite & de ſon ambition ; mais que ces calomnies ne devoient point empêcher qu'on ne rendît juſtice à ſon mérite & qu'on ne l'élevât au Thrône, étant le premier Prince du Sang Roïal & le plus capable de ſucceder & de regner. Quelques-uns vouloient qu'il quittât l'Ordre de Malte, & qu'il épouſât la fille du Duc de Bragance, afin que par la réünion de ces deux partis, on donnât abſolument l'excluſion au Roi Catholique. Ceux qui regardoient avec indifférence le Roi d'Epagne, mais qui redoutoient ſa puiſſance, propoſoient de lui demander ſon ſecond fils pour Roi. Tous ces projets vagues & chimeriques n'aboutiſſoient qu'à amuſer le peuple. Les Ambaſſadeurs d'Eſpagne agiſſoient plus efficacement ; ils flattoient les Portugais ; ils leur promettoient un bonheur conſtant ſous la puiſſance de Philippe ; ils leur faiſoient une peinture adroite de ſes forces ; ils repréſentoient avec vivacité les horreurs auſquelles ils ſeroient expoſés, s'ils attendoient qu'on entrât dans leur païs les armes à la main ; enfin ils n'oublioient rien pour les gagner & les effraïer en même tems. Des cinq Gouverneurs, ils en corrompirent trois, & les attacherent inviolablement aux intérêts de la Caſtille.

Non contens de toutes ces démarches, ils firent répandre dans le public pluſieurs écrits, dans leſquels ils 1579. examinoient toutes les prétentions l'une après l'autre : on les détruiſoit toutes, à l'exception de celle de Philippe, dont on exaltoit la douceur, la clémence, l'équité, & la ſcience profonde qu'il poſſedoit dans l'art de regner. Comme Antoine étoit le ſeul prétendant qu'ils craignoient, & qui étoit réellement à craindre, ils s'y plaignoient auſſi vivement de ce qu'on l'avoit admis au nombre des prétendans. On s'y efforçoit de prouver que le peuple ne pouvoit élire un Roi, lorſqu'il reſtoit des ſucceſſeurs, à quelque degré de parenté éloigné qu'ils fuſſent. On démontroit, ou du moins on croïoit démontrer, que les Portugais lorſqu'ils avoient élû Jean I. ç'avoit été après une bataille gagnée par ce Prince, qui étoit ſans compétiteur légitime. Enſuite on paſſoit aux éloges de Philippe & de la Nation Eſpagnole ; les termes les plus magnifiques, & les expreſſions les plus outrées étoient emploïées, pour relever les actions qu'elle avoit faites. Un Roi de France priſonnier, les Princes d'Allemagne dans les fers, les Ottomans mis en fuite, Malte délivrée de leurs mains, leurs flotes abîmées, toute l'Europe tremblante à l'aſpect de ſes forces ; toutes ces actions fourniſſoient de pompeuſes images aux Déclamateurs, qui avoient compoſé ces modeſtes Ecrits. Enfin on concluoit, en demandant ſi le Portugal ſeroit aſſés téméraire, pour oſer oppoſer la moindre réſiſtance à une nation ſi belliqueuſe, & dont la puiſſance étoit ſi formidable. Après ce ſuperbe détail, qui ſans doute devoit épouvanter, on faiſoit une comparaiſon des Eſpagnols & des François, de qui les Portugais attendoient du ſecours. On peignoit notre Nation, avare, cruelle, ambi-

1579. tieuse, & ennemie jurée des Portugais ; les Espagnols au contraire généreux, humains, religieux, moderés, amis des Portugais, & toujours prêts à se sacrifier pour leur conservation.

Les Portugais répondoient à tout cela, les uns que le Gr.-Prieur étoit légitime, les autres que la Duchesse de Bragance avoit à la Couronne des droits incontestables : à l'égard de la générosité, de la douceur, & de la Religion des Espagnols, on disoit que Naples & Milan dans l'oppression, l'Arragon & la Flandre désolés, Rome saccagée, toute l'Europe remplie de trouble & de confusion par leur politique détestable, en étoient des preuves éclatantes : pour ce qui regardoit leur puissance & leur valeur, la Goulette perduë, la Flandre révoltée sans pouvoir être soûmise, une armée de trente mille hommes vaincuë & taillée en pieces à Aljubarotta par six mille Portugais ; tout cela faisoit voir ce qu'on devoit craindre de leurs ressources & de leur courage, pour peu qu'on fût appuïé d'une Nation telle qu'étoit la Françoise.

1580. Le Portugal éprouva toute sorte de malheurs au commencement de l'année 1580. Il ressentit en même tems les effets de la guerre, de la peste & de la famine. La sécheresse détruisit toutes les moissons, & la peste qui d'abord s'étoit répanduë en Italie, en Allemagne, en Angleterre, & dans une partie de la France, passa en Portugal & dans toute l'Espagne, mais elle ne fut violente qu'à Lisbonne.

Ce mal, qui se prenoit par la communication des personnes & des marchandises qui venoient des païs infectés, s'augmenta considérablement par la chaleur du climat, par la mal-propreté de la Ville, par la mauvaise nourriture du peuple, & par le peu de soin que les Officiers de la Santé apporterent à séparer les pestiferés d'avec ceux qui ne l'étoient pas. Le mal étoit si prompt, qu'on en mouroit presque aussitôt qu'on en étoit frappé ; ceux qui secouroient les malades n'osoient les approcher ; la consternation & la fraïeur étoient générales. Bientôt les plus riches abandonnerent la Ville, pour fuïr l'infection & l'horreur des corps morts, dont Lisbonne étoit remplie. A peine trouvoit-on des chariots pour emporter les cadavres ; après que les Eglises & les Cimetieres en furent pleins, on les enterra dans les ruës & dans les campagnes.

Pendant que la peste faisoit une profonde solitude de la Capitale du Roïaume, le Roi étoit à Almerin, où les Députés de toutes les Villes se rendirent par ses ordres. Celle de Lisbonne y envoïa Dom Emmanuel de Portugal & Dom Diegue Salama ; Henri non content de leur refuser audiance, les dépoüilla de leurs charges. Il haïssoit Salama, parce qu'il soûtenoit que c'étoit au peuple à proclamer un Roi ; & Henri lui aïant dit un jour, que le peuple n'étoit point capable d'entrer dans les affaires de cette importance, Salama lui répondit hardiment, qu'il n'avoit pas pensé de la sorte, lorsque ce même peuple l'avoit élevé sur le Thrône. A l'égard d'Emmanuel, il n'avoit d'autre crime à se reprocher, que d'être frere de l'Evêque de la Guarde, que Henri détestoit. Emmanuel s'inquieta médiocrement de cette petite vengeance de Henri ; il se joignit à son frere l'Evêque & au Comte de Vimioso son neveu ; ils travaillerent tous de concert pour asſûrer la Couronne à Antoine, dans le dessein seulement d'inquieter le Roi Cardinal. Cependant les habitans de Lisbonne substituerent à Emmanuel & 1580.

1580. à Salama, Dom Phœbus Moniz & Emmanuel de Sousa Pacheco; le choix de ce dernier fit extrêmement murmurer le peuple.

Le Roi méprisa ses vaines clameurs, & fit partir un Docteur nommé Paul Alfonse, vers le Duc & la Duchesse de Bragance, pour les préparer à entendre proclamer Roi de Portugal le Roi Catholique. Ensuite le neuviéme jour de Janvier il ouvrit les Etats, & tint la premiere séance dans le Palais d'Almerin. Dom Antoine Pignero Evêque de Leiria, célebre par son éloquence & dévoüé à la Cour de Castille, en fit l'ouverture par un discours étudié. Il dit entr'autres choses, que le Roi ne songeoit qu'à procurer un repos solide à l'Etat, le maintien de la Religion, & la conservation des Loix; qu'en conséquence des réflexions qu'il avoit faites, & du conseil des plus habiles gens du Roïaume, il les avoit assemblés pour leur communiquer des choses importantes au service de Dieu & au bonheur des peuples. C'étoit là les deux grands objets sur lesquels les partisans de la Castille appuïoient tous leurs discours. Pignero termina le sien, par invoquer la miséricorde de Dieu, afin qu'il daignât les éclairer de ses lumieres divines, sans lesquelles la prudence humaine n'étoit qu'erreurs & que ténébres, sur tout dans les affaires d'une importance aussi considérable, que celles pour lesquelles on étoit assemblé.

Pignero aïant cessé de parler, Emmanuel de Sousa Pacheco, Député de la Ville de Lisbonne, se leva & remercia le Roi de ses bonnes intentions. Il ajoûta, qu'ils se jettoient tous à ses pieds, pour l'asûrer de la même fidélité, obéïssance, & attachement, que les Portugais avoient toujours eû pour ses prédécesseurs. Le Roi parut content de sa démarche, sortit de son siege, & se fit transporter dans son appartement au son des trompêtes, & au bruit des tambours. Almerin ne pouvant suffire pour loger tous les Députés, ils s'en allerent à Santarem situé de l'autre côté du Tage: avant de se séparer, ils convinrent, qu'ils tiendroient leurs assemblées dans le Monastere de Saint François. 1580.

Henri travailla avec ardeur pour faire entrer les Députés des Etats dans ses vûës. Il emploïa la douceur & l'autorité tour à tour selon les occurrences: mais ses efforts furent inutiles. La Ville de Conimbre même se déclara hautement en faveur d'Antoine. Le Roi y envoïa Dom Martin Correa de Sylva, pour en ramener les habitans à leur devoir: le peuple s'étant assemblé tumultuairement, refusa de l'entendre. Henri, pour s'en venger, fit arrêter Dom Arrias Gonçalés de Macedo leur Député, qu'il fut contraint de relâcher bientôt après. Le Clergé & les Chefs de la Noblesse vendus à Philippe se déclarerent en sa faveur; mais les Députés des Villes aïant à leur tête Dom Phœbus Moniz, s'opposerent avec une fermeté inébranlable à leurs desseins. Ensuite ils consulterent les gens versés dans les Loix, pour sçavoir si le droit d'élire un Roi n'appartenoit pas à la seule Ville de Lisbonne, comme Capitale du Roïaume. On répondit, que ce droit appartenoit à tout le Roïaume ensemble. Alors ils choisirent parmi les Députés, les plus sages & les plus expérimentés, & les envoïerent au Roi pour le prier de recevoir leur prétention.

Le Roi leur fit un accüeil favorable, s'entretint familiérement avec eux, & les renvoïa en les assurant, qu'il répondroit le lendemain à ce qu'ils demandoient. Mais à peine a-

1580. voient-ils rendu compte de leur légation à ceux qui les avoient députés, qu'ils virent entrer dans le lieu de leur assemblée, l'Evêque de Leiria, chargé de leur dire de la part du Roi, qu'il falloit qu'ils se déclarassent promptement, & sur le champ, en faveur du Roi Catholique, ou de la Duchesse de Bragance, les seuls dont les prétentions fussent justes & solides : qu'ils examinassent les droits de l'un & de l'autre sans passion; & qu'ils manifestassent clairement leur volonté sur l'un & l'autre prétendant.

Toute l'assemblée fut étonnée de ce discours : de l'étonnement elle passa au murmure, & sans daigner répondre à l'Evêque, on renvoïa les mêmes Commissaires au Roi, pour demander à lui-même une réponse positive, sur ce qu'on lui avoit communiqué dans la premiere audience qu'il leur avoit accordée. Henri ne les reçut pas moins favorablement que la premiere fois, & il les congedia de même. Phœbus Moniz lui représentant avec vivacité, que ce n'étoit pas ainsi qu'on devoit se joüer d'eux; le Roi lui répondit : Moniz, vous êtes en » colere : Oüi, repartit hardiment » Moniz, je le suis de voir qu'on veut » nous livrer aux Castillans. « Le lendemain l'Evêque de Leiria revint à l'assemblée pour leur dire, que le droit de Philippe n'étoit plus douteux, qu'il étoit juste, fondé & autorisé par les loix, & que le Roi voulant le déclarer pour son Successeur, qu'ils se préparassent à recevoir là-dessus ses ordres. L'Evêque aïant ainsi parlé, sortit, sans attendre qu'on lui répondît.

Toute l'assemblée fremit à ce discours, & cria que l'Evêque, créature de l'Espagnol, parloit de son chef, & que ce n'étoit point là le dessein du Roi. On envoïa cependant au Clergé 1580. & à la Noblesse des Commissaires, pour leur faire part de ce qui venoit de se passer. Le Clergé étoit corrompu par l'argent de Philippe, & la Noblesse intimidée par la crainte de ses armes. Ce n'étoit plus ces anciens Portugais, nourris dans le tumulte des guerres, dans l'amour de la Patrie, & dans la haine des Castillans. C'étoient des hommes amollis par une longue paix, livrés à l'interêt, & contens d'obéïr, pourvû qu'on leur laissât leurs biens & la joüissance de leurs privileges. Aussi parurent-ils peu émus de ce qu'on venoit de leur apprendre; ce qui engagea les deputés des Etats d'envoïer pour la troisiéme fois à Henri, afin de lui demander une réponse précise, touchant la prétention qu'ils avoient d'être seuls en droit d'élire un Roi. Henri leur dit, qu'il vouloit bien les satisfaire là-dessus; mais il voulut auparavant qu'on nommât des Commissaires parmi les Députés, pour conferer avec lui sur cette matiere. L'assemblée des Députés s'y opposa, de crainte qu'on ne corrompît, ou qu'on n'intimidât ceux qu'elle chargeroit de cette commission, & s'opiniâtra à vouloir que le Roi prononçât, si elle avoit réellement le Droit d'élire un Roi après sa mort. Henri, voyant qu'il ne pouvoit les faire changer de sentiment, leur fit dire enfin qu'il les recevroit au nombre des prétendans, pourvû qu'ils fournissent en deux jours les raisons sur lesquelles ils fondoient leur droit.

Les Députés, satisfaits de cette réponse, ne douterent plus du gain de leur cause : ils étoient persuadés que le droit d'élire un Roi ne pouvoit appartenir qu'à eux seuls : ils députerent quelques-uns d'entr'eux pour remercier le Roi, & pour le prier en même temps

1580. de leur accorder la permiſſion de tirer des Archives publiques quelques anciennes pieces, dont ils avoient beſoin, & un peu plus de temps qu'il ne leur en avoit donné. Henri les renvoïa aux Magiſtrats pour ce qui concernoit les Archives, & refuſa de prolonger le temps qu'il leur avoit accordé, pour fournir leurs preuves. Cependant l'inclination qu'il faiſoit voir pour le Roi Catholique fit murmurer les autres Prétendans : quelques-uns même éclaterent, entr'autres l'Evêque de Parme qui s'en plaignit vivement à l'aſſemblée. Dom Emmanuel de Souſa Pacheco, qu'on ſoupçonnoit avec raiſon de favoriſer le Caſtillan, lui dit froidement que le Roi ne faiſoit rien que de juſte.

Cependant Henri s'affoibliſſoit de jour en jour : il ne pouvoit plus ſortir de ſon lit, & dans cet état, il donnoit, ou vouloit donner ordre à tout. Vivement agité touchant la nomination de ſon ſucceſſeur, il ne pouvoit goûter un moment de repos. Cette idée l'occupoit ſans ceſſe : rien ne pouvoit calmer ſes inquiétudes ; il ſe reprochoit ſon indétermination ; il ſe regardoit comme l'unique ſource de tous les malheurs, qui alloient fondre ſur le Portugal. Il ne pouvoit ſe déguiſer, que Philippe en faveur duquel la ſeule crainte le déterminoit, étoit de tous les prétendans, non ſeulement celui dont le droit étoit le moins juſte, mais celui qui convenoit le moins pour gouverner les Portugais. Néanmoins, malgré cette conviction intérieure, il n'oſoit s'expliquer là deſſus hardiment : il demeuroit irréſolu, & cette irréſolution le jettoit dans une affreuſe perplexité. En vain le Pere Henriqués Jéſuite tâchoit de le raſſurer ; rien ne pouvoit calmer le trouble de ſon ame. Ce Jéſuite, abuſant de ſon miniſtere, n'épargnoit ni peines, ni ſoins, ni aſſiduité auprès du Roi Cardinal, pour le réſoudre à nommer Philippe pour ſon ſucceſſeur. Malgré ſes ſollicitations, Henri ne voulant point s'en rapporter tout-à-fait à lui, fit appeller Dom George d'Almada, Archevêque de Liſbonne, que ſa naiſſance illuſtre, ſa vertu éminente, ſa ſcience profonde avoient rendu reſpectable dans toute l'Eſpagne, & il lui demanda ſon avis ſur le ſucceſſeur qu'il devoit nommer. L'Archevêque étoit un homme droit, bien éloigné du caractere du Jéſuite. Comme aucun intérêt humain ne pouvoit l'ébranler, & qu'il ſe laiſſoit conduire par le ſeul amour de la juſtice & de la vérité, il répondit que la Couronne appartenoit ſans contredit à la Ducheſſe de Bragance ſa niece : mais, lui repartit le Roi, le Pere Leon Henriqués mon Confeſſeur aſſure que les droits de Philippe ſont plus juſtes. Sire, repliqua l'Archevêque, je crois que le Pere Henriqués ſe trompe, mais ne vous en rapportez ni à lui ni à moi : interrogez ſur cette matiere le Pere Damien de las Torres, c'eſt un homme d'une doctrine ſaine, d'une prudence conſommée, d'une probité à toute épreuve. Henri l'envoïa chercher & lui demanda ſon avis. Le Pere de las Torres lui dit d'un ton qui étonna le Roi : Sire, vous pechez mortellement en retardant de nommer pour votre ſucceſſeur Catherine Ducheſſe de Bragance ; vous rendrez compte devant le ſaint Tribunal de Dieu, de tous les malheurs qui vont déſoler le Portugal. 1580.

Cette réponſe augmenta le trouble & l'incertitude de Henri ; mais le Pere Henriqués ſçut bientôt raſſurer ce Prince foible & irréſolu. Cependant ſon mal augmenta conſidérablement ; on

1580. on n'espera plus rien de lui; on attendoit à tout moment le dernier instant de sa vie. La Duchesse de Bragance vint le trouver dans cette extrêmité, pour lui parler en sa faveur : on dit, que Henri l'avoit lui même envoïé chercher à Villa-viciosa, où elle s'étoit retirée, par Dom George Rodrigués Provincial des Jésuites. Quoiqu'il en soit, on assure que cette Princesse se rendit à Almerin, entra dans l'appartement du Roi, eut une longue conversation avec lui, & le détermina à la nommer pour son héritiere, mais que le Comte de Sà le fit changer de résolution, après que la Duchesse fut sortie de l'appartement; ce qui n'est pas vraisemblable : car si le Roi eut paru pencher en faveur de la Duchesse, il y a apparence que cette Princesse n'eût point abandonné son oncle, qu'il n'eût été mort. La vérité du fait est donc, que Henri se déclara pour Philippe; ou du moins le Pere Henriqués lui fit tant de peur de Philippe, à l'aide de la Religion, que ce Prince expira le dernier jour de Janvier 1580, environ minuit, sans avoir nommé personne pour son successeur.

On dit qu'il mourut à pareille heure qu'il étoit né; remarque frivole, quoique faite à l'occasion d'un Prince. Il avoit soixante & dix-huit ans. Il regarda les approches de la mort avec assés de fermeté. Un moment avant de mourir, il demanda quelle heure il étoit; on le lui dit, & il repartit, mon heure est arrivée, donnez le cierge beni; il le prit entre ses mains, & il expira bientôt après. Ce Prince, qui fut le dernier de la branche mâle des Rois de Portugal, regna dix-sept mois; il fut extrêmement chaste, & ne songea à se marier qu'à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il n'étoit ni avare ni genereux, donnant, parce qu'il ne sçavoit refuser, mais donnant sans sçavoir s'en faire honneur, parce qu'il le faisoit brusquement, & sans accompagner ses dons de ces manieres polies & obligeantes qui augmentent le don. Jaloux de l'autorité Ecclesiastique, il réforma, comme Cardinal, quelques Monasteres avec une severité outrée, & comme Roi, il abusa de la puissance séculiere, qu'il n'employa que pour se venger de ceux qui l'avoient offensé étant Cardinal. Il fut Evêque, Cardinal, Regent du Roïaume, grand Inquisiteur, Legat Apostolique, & Roi enfin. La fortune ne sembla l'élever, que pour mettre au grand jour ses foiblesses. Jouet de ses Ministres, & esclave de son opiniâtreté, il n'étoit propre ni à gouverner, ni à être gouverné. Il n'entendoit plus raison, quand une fois il avoit pris un parti. Voulant un jour forcer un Moine de prendre la réforme, ce Moine lui dit : » Il faut bien que je vous obéisse, » puisque vous avez la volonté d'un » homme, l'autorité d'un Pape, & la » force d'un Roi. Il avoit quelques bonnes qualités : il étoit versé dans le Droit Canon, il connoissoit & parloit plusieurs Langues : enfin il avoit toutes les vertus convenables à un bon Prêtre, & tous les défauts contraires à un bon Roi. Craint & peu aimé, il ne fut regretté que médiocrement : on l'enterra à Evora, dont il avoit été le premier Archevêque. 1580.

Après la mort du Roi Henri, le Royaume se trouva dans une confusion horrible. Les Portugais se regarderent comme des gens destinez aux fureurs des guerres civiles, que les Prétendans alloient allumer; mais ils ne firent d'abord rien, ni pour éviter ces guerres, ni pour les soûtenir; ce n'étoit dans les Villes & à la campagne que trouble & que desordre. Les

1580. uns vouloient la guerre, les autres soupiroient après la continuation de la paix, & tous ne pouvoient s'accorder sur le choix d'un Roi. Presque tous les Ecclesiastiques, & en particulier les simples Prêtres & les Religieux haïssoient la domination étrangere, & sur-tout l'Espagnole: mais les Prélats & les Beneficiers n'étoient pas de ce sentiment. La Noblesse étoit fort partagée. Quelques Grands ébloüis par l'éclat des hautes Charges & des Viceroyautés, dont les Ministres d'Espagne flattoient leur ambition, souhaitoient que Philippe regnât; mais comme ils avoient de la peine à convenir des conditions ausquelles ils vouloient se donner, ils differoient à se déclarer. Les autres desiroient un Roi moins puissant que Philippe, & craignoient avec raison que le Portugal ne devînt une Province de l'Espagne. Le peuple n'avoit que de l'horreur pour les Espagnols; il vouloit un Roi Portugais, qui demeurât continuellement dans le païs.

Tandis que les sentimens étoient ainsi partagés, les cinq Gouverneurs, que le Roi Cardinal avoit nommés de son vivant pour gouverner le Royaume pendant l'interregne, s'assemblerent immédiatement après sa mort à Almerin, pour donner ordre aux affaires les plus pressantes. Ils prirent la qualité de Défenseurs du Royaume de Portugal. Les Deputez des Etats, qui étoient toujours à Santarem, leur causoient beaucoup de jalousie & de crainte. Ils leur envoyerent Dom Martin Gonçalez de Camera, qui avoit été Ministre sous le regne de Sebastien, pour les amuser par de belles espérances, s'ils vouloient s'en rapporter à leur décision touchant la succession de la Couronne; mais les Députés n'écouterent qu'avec dédain tout ce que Camera put leur dire en faveur des Gouverneurs. Dom Phœbus Moniz, qui n'avoit en vuë que le bien public & la liberté du Roïaume, lui dit même, que de cinq Gouverneurs il en falloit réformer trois, comme vendus à Philippe. Camera lui représenta, que ce changement devenoit très-dangereux dans les circonstances présentes. Les autres Députés en convinrent, & dirent qu'il falloit laisser les choses à cet égard dans l'état où elles se trouvoient: cependant ils lui donnerent le plan de ce qu'ils souhaittoient que les Gouverneurs fissent. On voulut 1°. que les Gouverneurs quittassent Almerin & vinssent à Santarem, afin qu'eux & les Députés fussent plus à portée de conférer ensemble, sur les affaires imprévuës qui pouvoient dans les circonstances presentes, survenir & ausquelles il faudroit apporter un prompt remede: secondement, qu'ils congediassent leurs soldats: troisiémement, qu'ils envoyassent des Ambassadeurs au Roi Catholique, pour le prier de se soumettre, ainsi que les autres Prétendans, à la décision des Etats; & pour l'assurer qu'on lui rendroit justice: quatriémement, qu'on fît partir incessamment un autre Ambassadeur vers le Pape, pour notifier à Sa Sainteté la mort du Roi Henri, & pour le prier d'engager Philippe de ne rien entreprendre contre le Roïaume: & enfin, d'informer & de sevir séverement contre quelques personnes qu'on designoit, qui dans l'affaire de la succession, non contens de s'être laissé corrompre par l'argent de la Castille, tâchoient encore de corrompre les autres. 1580.

Les Gouverneurs promirent de quitter Almerin, mais ils refuserent d'aller à Santarem. Ils ne voulurent point non plus congedier leurs soldats; à

1580. l'égard de l'Ambaſſade de Caſtille, ils en chargerent Dom Gaſpar Del-Caſal Evêque de Conimbre, & Dom Emmanuel de Melo. Ils differerent d'envoyer des Ambaſſadeurs à Rome, promettant néanmoins de le faire lorſqu'il en ſeroit temps. Ils s'engagerent également de faire punir tous ceux qu'on découvriroit avoir la moindre liaiſon avec l'Eſpagne, & d'envoyer des Commandans dans toutes les Places frontieres avec les armes & les munitions neceſſaires pour ſe défendre, en cas qu'on fût attaqué. Comme le peuple d'Almerin en vouloit aux Ambaſſadeurs de Caſtille, le Duc de Bragance & les Gouverneurs leur offrirent leurs maiſons, pour les mettre à couvert de toute inſulte.

D'abord que Dom Antoine eut appris la mort de Henri, il ſe rendit en diligence à Liſbonne, & ſe logea dans un fauxbourg. Delà, il écrivit aux Magiſtrats de la Ville, pour leur faire ſçavoir où il étoit, & pour leur ordonner de le venir trouver. Les Magiſtrats choquez de ſa Lettre, lui envoyerent dire qu'il eût à ſe retirer; mais Antoine qui comptoit beaucoup ſur le peuple dont il étoit extrêmement cheri, n'en voulut rien faire. Voyant cependant que perſonne ne remuoit en ſa faveur, il ſe retira au Monaſtere de Belem, d'où il écrivit aux Députés des Etats. Il chargea D. Loüis Brito de cette Lettre: Brito après l'avoir luë en pleine aſſemblée, aſſura les Députés qu'Antoine arriveroit bientôt, & qu'il les prioit de lui aſſigner un logement. Les Deputez n'en voulurent rien faire. Antoine arriva cependant; les uns s'en affligerent, & les autres s'en réjoüirent. La premiere démarche que ce Prince fit, fut de ſe rendre à l'aſſemblée des Etats, à laquelle il communiqua la Bulle, par laquelle le Pape révoquoit le pouvoir donné au feu Roi de décider ſur ſa légitimité. Enſuite il dit aux Deputés qu'il croïoit qu'on ne pouvoit rien terminer touchant la ſucceſſion de la Couronne, qu'on n'eût auparavant décidé ſon état. 1580.

Les Deputez, les uns par complaiſance, les autres par crainte, quelques autres pour ſe débarraſſer de ce Prince, délibererent ſur cette matiere, ſans pouvoir rien réſoudre. Avant de ſe ſéparer, on propoſa de tranſporter ailleurs l'aſſemblée des Etats; mais on ne put jamais convenir de l'endroit. Alors les Deputez demanderent à ſe retirer chacun dans ſon pays, ſous prétexte qu'ils manquoient d'argent. Dom Baltaſar de Faria Deputé de la Ville de Barcellos, le Prieur de S. Etienne & l'Evêque de Parme leur en offrirent. Les Deputez les remercierent, ne voulant point accepter l'argent qu'on leur offroit en leur nom. Les diverſes opinions qui les partageoient acheverent de les réſoudre à tout abandonner. Neanmoins avant de ſortir de Santarem, ils demanderent encore une fois aux Gouverneurs qu'ils licenciaſſent leurs ſoldats, & qu'on leur communiquât le teſtament que le feu Roi avoit fait huit mois avant de mourir. Les Gouverneurs ſe refuſerent à la premiere propoſition, & ſe prêterent à la ſeconde. Voici à peu-près ce que le teſtament contenoit. » Comme dans le » temps que je fais le preſent teſta» ment, je n'ai point d'heritier en » ligne directe, qui me puiſſe ſuc» ceder, j'ai appellé mes neveux à la » ſucceſſion, & j'ai mis leurs préten» tions en état d'être jugées par les » voïes de la juſtice. J'ordonne à tous » mes Sujets d'obéïr à celui que je » nommerai avant de mourir, ou que

1580. » les Juges indiqués pour cette affaire, » nommeront à ma place, en cas que » la mort me prévienne avant de l'a- » voir fait moi-même. « Ensuite il s'étendoit sur le zele qu'on devoit avoir pour la Religion, & pour maintenir l'ordre & la justice dans le Roïaume. Il marquoit jusqu'où pouvoit aller l'autorité des cinq Gouverneurs. Il leur défendoit de faire des Ducs, des Marquis, des Comtes, des Barons, des Evêques & des Archevêques. Il leur interdisoit le pouvoir de donner des Commanderies, & d'accorder des pensions au de-là de cent vingt-cinq ducats; mais en même tems il vouloit, qu'en cas de guerre & de trouble, ils pussent disposer de toutes choses avec l'avis du Conseil.

Les Députés ne furent ni contens ni mécontens de ce testament, qui ne signifioit pas grand-chose; étant convenus de ne point se séparer encore, ils travaillerent à chercher les preuves, qui leur étoient nécessaires pour faire voir qu'à eux seuls appartenoit le droit d'élire un Roi. Ils envoïerent à Almerin pour traiter avec les Gouverneurs, sur ce qu'il y avoit de plus pressant à résoudre, & pour leur demander, de venir faire leur résidence à Santarem; que l'on fît un état des armes & des munitions de guerre, qui étoient à Lisbonne; qu'on s'informât du nombre des hommes capables de porter les armes; qu'on examinât si les Commandans des Forts situés sur le Tage, étoient des personnes sur la fidelité & sur la valeur desquelles on pût se reposer; que l'on munît les Places frontieres & maritimes d'hommes, d'armes & de toutes les choses nécessaires pour une longue défense; qu'on se hâtât d'envoïer des Ambassadeurs au Pape, pour le supplier d'interposer son autorité, afin que les prétendans missent bas les armes, qu'on rétablît Dom Emmanuel de Portugal dans la Charge d'Intendant de toutes les Places du Roïaume, dont le feu Roi l'avoit injustement dépoüillé; qu'on rendît à Dom Diegue Salama & Dom Alvar de Morais les emplois qu'ils occupoient dans Lisbonne, & qu'on arrêtât enfin dans tous les ports tous les vaisseaux dont on auroit besoin pour transporter dans les places éloignées les munitions & les vivres nécessaires. Les Gouverneurs promirent de faire attention à toutes ces propositions, & d'avertir l'assemblée à mesure qu'ils en exécuteroient quelqu'une. 1580.

Sur ces entrefaites on apprit que le Duc de Barcellos fils aîné du Duc de Bragance, qui avoit été fait prisonnier en Afrique, & auquel le Cherif Hamet avoit accordé la liberté en considération du Roi d'Espagne, avoit abordé à S. Lucar, & que le Duc de Medina Sidonia l'y avoit arrêté prisonnier. Le jeune Duc en écrivit au Duc son pere, qui s'en plaignit aux Etats assemblés. Le Roi d'Espagne craignant de les irriter, s'il retenoit plus long-tems ce jeune Prince dans les fers, le remit en liberté, & le renvoïa à Villa-vitiosa, où le Duc de Bragance faisoit sa résidence ordinaire. Le retour de son fils le combla de joïe, & appaisa la fureur, que sa détention avoit causé aux Portugais. Vers ce tems-là Philippe chargea un Cordelier qui lui étoit entiérement dévoüé, d'aller consulter encore tous les plus fameux Théologiens d'Espagne sur sa prétention à la Couronne de Portugal. Il vouloit s'armer aux yeux du peuple de toutes les apparences de la justice. La réponse des Théologiens, que le Cordelier consulta, fut conforme aux desirs ambitieux & injustes de

1580. Philippe ; & dès ce moment il déclara qu'il emploieroit la force pour faire valoir son droit, puisqu'il ne devoit plus attendre, que les Portugais lui rendissent justice. Il ecrivit même aux Gouverneurs du Roïaume, aux Députés des Etats, aux cinq principales Villes, à la Noblesse, au Clergé, aux Grands, en des termes, qui ne laisserent plus douter de ses intentions, & qui faisoient voir, qu'il sçavoit punir & récompenser. Il envoïa en même tems aux Gouverneurs un mémoire de tout ce que le feu Roi lui avoit demandé, offrant de l'accorder, & d'y ajoûter même de nouvelles graces, pourvû que l'on se soûmit à ses Loix de bonne grace. Les Gouverneurs répondirent, qu'ils ne pouvoient lui faire aucune réponse positive là dessus, que les Ambassadeurs envoiés en Castille ne fussent de retour.

Philippe cependant ne songea qu'à exécuter ses desseins. Dom Alvarés de Bazan, Marquis de Sainte-Croix, se mit en mer avec soixante galeres tant Espagnoles qu'Italiennes, avec ordre de les conduire en Portugal, dès que la saison seroit favorable. On croïoit que le commandement de l'armée de terre seroit donné au Marquis de Mondejar, ou que le Roi se mettroit luimême à la tête ; mais il ne fit ni l'un ni l'autre. Il fit écrire par un Sécretaire de la guerre au célebre Duc d'Albe dans sa retraite, pour lui demander s'il étoit encore en état de servir. Le Duc lui répondit, que lorsqu'il s'agissoit du service de Sa Majesté, il étoit toûjours prêt à sacrifier sa vie & sa santé ; aussi-tôt Philippe le nomma Général de l'armée qu'il destinoit pour la conquête du Portugal. Le Duc s'approcha de Madrid, sans pouvoir obtenir du Roi la permission de venir à la Cour ; ensorte que ce fameux guerrier alla se mettre à la tête de l'armée 1580. sans savoir s'il étoit encore disgracié : ce qui lui faisoit dire, que Philippe l'envoïoit chargé de chaînes, pour lui conquerir un Roïaume.

Toute l'Espagne parut charmée du choix qu'avoit fait le Roi du Duc d'Albe pour commander son armée. Il s'avança lui-même vers les frontieres de Portugal avec la Reine, qu'il aimoit passionnement. Le Duc d'Albe se rendit de son côté à Verena, où il trouva les troupes, qui l'attendoient, considérablement diminuées par les maladies ou par l'avarice des Officiers, qui tenoient leurs Compagnies foibles, pour profiter des places vaquantes qu'on leur païoit comme si elles eussent été complettes. Il fit la revûë de l'armée, qui ne montoit qu'à quatre mille Italiens, trois mille cinq cens Allemands trois mille Espagnols venus d'Italie, & sept mille nouvellement levés, avec quinze cens chevaux. Malgré la foiblesse de cette armée, le Duc comptant sur sa valeur & sur son experience, se flatta de pouvoir réduire les Portugais.

Tandis que le Duc d'Albe remettoit l'ordre & la discipline dans l'armée, Philippe alla à Nôtre-Dame de Guadaloupe, pour faire faire les obseques du feu Roi de Portugal. Ce fut là, qu'il reçut les Ambassadeurs que les Etats de ce Roïaume lui avoient envoïés. Il balança pendant quelque tems s'il les recevroit ou comme simples Sujets ou comme Ambassadeurs. Il se détermina enfin à les admettre à son audience sous ce dernier titre ; il se découvrit pour les saluer, & ils lui parlerent couverts. Leur discours ne roula que sur les bonnes intentions qu'avoient les Etats de Portugal de rendre justice à celui des prétendans auquel la Couronne appar-

1580. tiendroit. Ensuite ils supplierent Philippe de quitter les armes, de se soûmettre au jugement des Gouverneurs du Roïaume, & des Députés des Etats, & de ne point enlever de force une Couronne qu'il pouvoit obtenir de gré, si sa prétention se trouvoit juste.

Philippe qui avoit pris son parti, & qui sçavoit combien il étoit haï des Portugais, ne voulant point s'exposer au risque de perdre un Roïaume, en se soûmettant à la décision des Etats, leur répondit, que son droit étoit incontestable, que tous les Jurisconsultes les plus célebres de l'Espagne l'avoient ainsi décidé, que le feu Roi de Portugal lui-même l'avoit reconnu; qu'ainsi il étoit résolu de les forcer les armes à la main, à le reconnoître pour leur Roi, à moins qu'ils ne se soumissent volontairement; que s'ils le faisoient, il étoit prêt de leur accorder non seulement toutes les graces qu'il leur avoit déja offertes, mais de plus grandes encore, pourvû qu'elles fussent justes & raisonnables. Cette réponse déplut extrêmement aux Ambassadeurs Portugais, ils demanderent du tems pour la pouvoir communiquer aux Gouverneurs, & cependant ils suivirent la Cour jusqu'à Merida.

En Portugal les Etats ne pouvoient s'accorder avec les Gouverneurs. Ceux-ci vouloient, que les Députés des Villes s'en retournassent dans leur pays, & qu'il n'en demeurât que dix d'entre eux pour veiller conjointement avec eux aux affaires. Le corps des Etats demandoit de son côté, que les Gouverneurs ne pussent rien faire, ni rien terminer sans leur consentement & leur approbation; mais il le prétendoit vainement: les Gouverneurs firent si bien, qu'ils s'emparerent de toute l'autorité, & casserent les Etats. Cependant pour ne point s'attirer la haine publique, & pour appaiser une partie de la Noblesse ennemie de la tyrannie Castillane, ils ordonnerent une levée de troupes, envoïerent les ordres nécessaires pour armer les gallions, & se donnerent des mouvemens convenables pour repousser Philippe, en cas qu'il entrât dans le Roïaume les armes à la main. En paroissant travailler pour conserver la liberté publique, ils travailloient en même tems, mais en secret, à lui donner des fers. Ils écartoient tous ceux qui auroient pû éclairer leur conduite, en les emploïant dans les Provinces éloignées. Dom Diegue de Menesés fut envoïé pour commander dans la province d'au delà le Tage, Dom Juan de Vasconcellos dans celle de Beira, Emmanuel de Portugal eut ordre de se rendre à l'embouchure du Tage pour garder l'entrée de la riviere, & le commandement de l'armée navale fut donné à Dom George de Menesés. Ainsi tous ceux, qui par leur autorité ou par leur zele, auroient pû sauver le Portugal des mauvais desseins des Gouverneurs, furent en quelque maniere honorablement exilés; car les emplois qu'on leur donna n'étoient que des prétextes pour les éloigner.

Cependant le Duc d'Albe se mit en devoir de faire marcher son armée. D'abord il conçut le dessein de la faire embarquer au port Sainte-Marie en Andalousie, mais il changea de sentiment, & résolut de la conduire par terre droit à Setubal; par là il pouvoit facilement avoir communication avec la flote, & en tirer les secours nécessaires pour le succès de son entreprise. Son plan étant reglé, il se rendit à Merida pour en parler au Roi, qui vouloit qu'on allât droit à Almerin, & qu'on y passât le Tage pour attaquer Santarem, dont la pri-

1580. se étoit assurée. De-là il vouloit qu'on marchât à Lisbonne, qui ne retirant plus des vivres de Santarem, seroit forcée de se rendre. Le Duc représenta au Roi, qu'Almerin étoit rempli de Soldats, que Santarem pouvoit faire une longue resistance, & qu'on pouvoit rencontrer d'autres obstacles difficiles à surmonter. Il appuia son sentiment par des raisons si solides, que le Roi le laissa maître de faire ce qu'il jugeroit à propos, & ordonna en même tems à tous les Seigneurs de la frontiere, de faire prendre les armes à tous leurs vassaux, d'attaquer le Portugal de tous côtés, & de faire la guerre à toute outrance. Il nomma Dom Sanche d'Avila Mestre de Camp général de l'armée que commandoit le Duc d'Albe, & il donna le Commandement de la Cavalerie à Dom Fernand de Tolede fils du Duc d'Albe. Caraffe Colonne & Spinelli, Colonels des Italiens, avoient pour Général Pierre de Medicis frere du grand Duc de Toscane. François de Lodron étoit à la tête des Allemands, & François d'Alava conduisoit l'Artillerie.

Quoique tout fût en état pour commencer la campagne, Philippe néanmoins ne cessoit d'exhorter les Portugais à se soumettre, & les Portugais eux-mêmes ne s'éloignoient pas d'un accommodement. Les Gouverneurs pousserent la chose jusqu'à proposer des conditions, qui furent acceptées, signées par le Duc d'Offone, & publiées par tout le Portugal. Elles portoient, que le Roi feroit un serment solemnel de conserver tous les privileges & Coûtumes du Roïaume; que tous les Officiers, qu'on emploïeroit dans le Portugal seroient Portugais; qu'on ne donneroit les Charges grandes ou petites, soit dans la Justice, soit dans le domaine de la Couronne, qu'à des gens du païs; que le commerce des Indes & de l'Europe ne se feroit que par des Portugais naturels, & qu'on n'y emploïeroit que les Officiers & les vaisseaux de la Nation; que toutes les monnoïes d'or & d'argent qui se fabriqueroient dans le Roïaume seroient marquées aux armes de Portugal; que la Charge de Grand Inquisiteur, toutes les Prélatures, Abbayes, Bénéfices, pensions, Commanderies, & généralement tout ce qui dépend de l'Eglise, ne seroit conféré qu'à des Portugais. 1580.

Philippe, qui ne respiroit que l'union de ce beau Royaume à celui de la Castille, leur accorda non-seulement ce qu'ils demandoient, mais il ajoûta encore de nouvelles graces. Il voulut que les Portugais eussent auprès de lui un Conseil composé des plus habiles gens du pays, pour traiter les affaires qui regarderoient uniquement l'Etat. Il s'engagea de resider, autant qu'il seroit possible & qu'il dépendroit de lui, à Lisbonne, & d'y envoïer le Prince son fils, pour y être élevé: il consentit encore que les Portugais & les Portugaises pussent aspirer aux Charges de la Cour de Castille, & pussent les obtenir: ajoûtant, que si les Portugais souhaittoient quelque chose de plus, qu'il étoit prêt à le leur accorder, pourvû que la justice & la religion n'y fussent point interessées. Ces propositions furent diversement reçûës: les Chefs de la Noblesse, ceux qui étoient à la tête du Clergé, & trois des cinq Gouverneurs, en parurent contens, & voulurent les accepter; mais les Deputés des Etats, la Noblesse inferieure, le Bourgeois, & le peuple les rejetterent fierement, en disant qu'on leur promettoit trop, pour qu'on eût envie de leur rien tenir: ils regarderent la

1580. genereuse liberalité de Philippe comme un piege adroit, & plus dangereux encore que la force des armes, pour opprimer leur liberté.

On ne songea donc qu'à la guerre: les Gouverneurs s'appliquerent enfin serieusement à mettre le Roïaume en état de défense: ils chargerent Dom François Baretto d'aller en France, pour demander au Roi très-Chrétien un secours de six mille hommes; & Dom Elisée se rendit par leur ordre en Allemagne, pour communiquer à l'Empereur & aux Princes de l'Empire les raisons qui les obligeoient à se défendre contre le Roi Catholique. On résolut aussi de faire demander au Cherif Hamed un secours de Cavalerie, & des vivres pour remplir les magasins des Places menacées de siege; mais ce projet fut sans effet. On rétablit les fortifications des Forts situés à l'embouchure du Tage: enfin on prit toutes les mesures, qui parurent les plus necessaires, pour s'opposer vigoureusement à la violence des Espagnols.

Pendant qu'on travailloit à ces réparations & à celles des Forts qui sont près de Lisbonne, les Moines, par ordre des Deputés des Etats, couroient de tous côtés, pour exhorter les peuples à une vigoureuse résistance; ils prêchoient publiquement qu'il falloit tout sacrifier pour la liberté. Ainsi les Temples de Dieu consacrés aux Misteres de la Religion, devinrent le theâtre de la discorde: & des hommes destinés à prêcher la paix & la concorde, excitoient un peuple aveugle à une guerre qui fut la source de tous ses malheurs: ce desordre jetta les Moines dans un étrange dereglement: ils tomberent dans un libertinage affreux dont se ressentit tout l'Ordre ecclesiastique.

Ces sermons & la résolution que les Gouverneurs avoient prise de se défendre, en cas qu'on voulût les obliger à reconnoître les armes à la main Philippe pour leur Roi, inquietterent vivement le Roi Catholique & ses Ministres: ils firent de nouvelles propositions plus avantageuses à la Nation Portugaise que les premieres encore: on les rejetta de même. Quelques Portugais infererent de-là que Philippe ne croyoit pas ses droits tout à fait si légitimes, puisqu'il vouloit acheter si cher la soumission des Portugais: d'autres crurent y voir des preuves convainquantes de la foiblesse des Espagnols: d'autres enfin, qui croyoient mieux connoître Philippe, disoient qu'il ne promettoit tous ces avantages, qu'afin qu'étant refusé, il pût tout faire & tout oser impunément contre des gens qui s'étoient refusés à toute sorte d'accommodement.

Les Gouverneurs au lieu de profiter de la disposition des peuples, étoient divisés entre eux, & ne pouvoient prendre aucune résolution solide. Cependant Dom Antoine, jeune, actif, & ambitieux, ne perdoit pas un moment pour se faire un parti. Ce parti parut si puissant à Philippe, qu'il lui fit, dit-on, offrir une pension de cent mille écus, un Domaine de cinquante mille écus de revenu avec le titre de Duc, & les prérogatives de Grand en Espagne & en Portugal: Antoine rejetta ces propositions; il vouloit être Roi ou rien: il fut l'un & l'autre, comme on le verra.

Cependant le peuple & les plus déterminés de la Noblesse vouloient absolument qu'on lui déferât la Couronne. Tous le regardoient comme l'unique rejetton de la race du grand Emmanuel. Ils vantoient sa valeur, ils 1580.

1580. ils élevoient jusqu'au Ciel son courage, tout retentissoit de ses éloges : il meritoit par ses vertus une Couronne ; la haine & l'amitié du peuple ne connoissoient point de bornes. Dans une grande assemblee, mais tumultueuse, comme sont toutes celles du peuple, on résolut de déclarer criminels de leze-Majesté tous ceux qui ne voudroient pas le reconnoître. Dom Pedre des Anges, qui sous les apparences d'une pieté solide, cachoit beaucoup d'entêtement & de vaine gloire, ne contribua pas peu à faire prendre cette étrange résolution au peuple. Le Moine prêchoit sans cesse aux Portugais, que Dieu avoit destiné D. Antoine pour regner sur eux,& qu'ils ne pouvoient donner, sans injustice, un autre successeur à Henri. Plusieurs Religieux moins accredités prêchoient la même chose,ou l'insinuoient avec adresse dans le Confessionnal: tout enfin se disposoit favorablement pour Antoine, lorsqu'il pensa se perdre lui-même dans l'esprit du peuple par la violence dont il usa contre Dom Fernand de Pina. Ce celebre Jurisconsulte exerçoit la premiere charge de la Ville à la place de Salama à qui le feu Roi l'avoit ôtée. Antoine avoit conçu contre Pina une aversion mortelle, d'autant plus qu'il étoit attaché au Roi de Castille, dont il soutenoit les interests avec chaleur. Craignant l'impression que ses discours pouvoient faire sur l'esprit du peuple, il résolut de le faire assassiner. Il chargea de cette commission un nommé Soarés, un de ces hommes perdus de débauche, à qui la vertu est odieuse, & qui regardent les crimes les plus énormes, comme des actions indifferentes. Soarés consomma son crime en plein midi, & se refugia ensuite dans une Eglise. Les Magistrats de la Ville, outrés de l'impudence de ce scelerat, l'en firent arracher, & malgré la faction d'Antoine, Aguyar homme d'autorité & de résolution, le fit pendre & écarteler. Cet assassinat commis en la personne d'un pauvre vieillard, homme de Loi, & de condition mediocre, donna une idée fâcheuse du caractere du Prieur de Crato, & fit craindre son Gouvernement. Que fera-t'il, disoient les Ambassadeurs de Philippe, lorsqu'il aura l'autorité en main, puisque sans puissance, & simple particulier, il ose se livrer à de pareils excès. Ce qui acheva de donner mauvaise opinion de lui, fut le peu de mouvement qu'il se donna pour sauver la vie à l'assassin. Les Grands sont charmés qu'on se dévoüe en leur faveur aux plus grands crimes, mais ils abandonnent aux rigueurs de la Justice ceux qui les servent ainsi, lorsqu'ils n'en ont plus besoin, ou que cela peut servir à leur justification. Antoine étoit à Almerin, lorsque cette affaire se passa à Lisbonne. 1580.

L'Argent venant à manquer aux Gouverneurs, ils mirent en vente les pierreries de la Couronne, pour en faire. Dom Christoval de Moura & les autres Ambassadeurs de Castille, qui étoient restés en Portugal à la place du Duc d'Ossonne, s'opposerent à cette vente au nom de leur Maître. Personne n'osa acheter ces pierreries. En même temps Philippe, qui étoit toujours à Merida, somma les Gouverneurs de lui remettre le gouvernement du Royaume. Les Ambassadeurs Portugais, qui étoient auprès de lui, lui renouvellerent les mêmes prieres qu'ils lui avoient faites à Guadaloupe. Philippe les renvoya comme la premiere fois, & partit le 20. de May pour Badajos. Les Gouverneurs chargerent leurs Ambassadeurs d'obtenir de Phi-

1580. lippe qu'ils pussent au moins, avant d'en venir à une guerre ouverte, rassembler les Etats qui s'étoient séparés. Le Roi Catholique refusa de les entendre, se contentant de leur faire dire, que le droit qu'il avoit à la Couronne étoit trop certain & trop juste, pour se soumettre au jugement d'une assemblée tumultueuse, où regnoient les contradictions, les intrigues & les cabales, entiérement opposées à ses interêts : que l'assemblée des Etats étoit la chose du monde la plus inutile pour le recevoir dans le Royaume : qu'il n'ignoroit pas que ce qu'on lui demandoit, n'étoit que pour gagner du temps, appeller à leur secours l'Etranger, & lui donner de nouveaux embarras ; mais qu'il étoit résolu de ne plus leur accorder des délais, & de se refuser à toute sorte de Traités & d'accommodemens avec eux, parce qu'il n'y en avoit point à faire entre le Roi & le Sujet : qu'à l'égard de la conservation de leurs Loix & de leurs Privileges, c'étoit pour lui une obligation indispensable, à laquelle il ne manqueroit jamais, ainsi que devoit faire tout Roi juste & legitime : que ce qu'il leur avoit offert depuis peu, n'étoit point des conditions, mais des graces, dont ils n'étoient redevables qu'à sa liberalité & à sa grandeur ; des graces enfin, dont ils pouvoient encore profiter, s'ils le souhaittoient.

Cette reponse, qui marquoit beaucoup de fermeté, étonna les Gouverneurs, & choqua le peuple. On ne douta plus cependant que Philippe n'entrât avec son armée dans le Portugal. Les Gouverneurs étoient dans un grand embarras. Rien n'étoit prêt pour une défense, & le peuple en rejettoit toute la faute sur eux. La crainte qu'ils eurent qu'Antoine ne profitât de ce mecontentement, qu'il ne le fît soulever contre eux, & que la peste, qui commençoit de se faire ressentir à Almerin, n'achevât leur perte, fit qu'ils prirent le parti de se retirer à Setubal, Ville environnée de fortes murailles, qui avoit un port commode & à portée de recevoir du secours. Les Deputés des Villes, qui, quoique separés, étoient en partie restés à Santarem, découvrirent leur dessein, les empêcherent non-seulement de l'executer, mais leur demanderent de se rendre dans le même endroit où ils étoient. Les Gouverneurs, pour dissiper les soupçons qu'on avoit conçus contre leur fidelité, & pour empêcher qu'Antoine & les Deputés ne se portassent à quelque extrêmité pendant leur absence, y consentirent sans peine. Mais ils n'y demeurerent pas long-temps ; leurs démarches y étoient éclairées de trop près, & c'est ce qu'ils ne vouloient point. D. Gonçalez de Camera étant venu à mourir de la peste à Almerin, ils prirent ce pretexte pour sortir de Santarem, & pour se retirer à Setubal avec le Duc de Bragance, les Ambassadeurs de Castille, & quelques autres personnes de la même faction. 1580.

Fin du dix-neuviéme Livre.

HISTOIRE
DE
PORTUGAL.

LIVRE VINGTIE'ME.

1580. L'ARME'E Espagnole étoit toujours campée aux environs de Badajos, & attendoit de jour en jour des ordres pour se mettre en marche : sur ces entrefaites Philippe fit encore consulter l'Université d'Alcala, qui est une des plus celebres de l'Espagne, sur la guerre qu'il alloit entreprendre. On tint une assemblée de trente Docteurs, qui n'eurent garde d'être d'un sentiment contraire à celui des autres Docteurs du Roïaume. 1580. Philippe feignit alors de n'avoir plus d'inquietude sur ce qu'il alloit entreprendre, & prit des mesures necessaires pour se mettre en possession d'un Roïaume qu'on assuroit lui appartenir : il s'avança donc vers la frontiere de Portugal par Cantillane, où l'armée étoit déja arrivée. Philippe & la Reine allerent visiter le camp. Ensuite on dressa un échafaut, où leurs Majestés se placerent, pour voir défiler les Troupes. Le vieux Duc d'Albe étoit à leur tête, armé comme un jeune Officier.

1580. On s'imagina que le Roi demeureroit à Badajos, tandis que le Duc entreroit dans le Portugal. Quelques-uns soûtenoient que Philippe devoit se mettre à la tête de son armée; que la conquête étoit trop importante, pour en confier l'execution à un autre, sur-tout au Duc d'Albe, naturellement fier, imperieux, haï des Portugais, non-seulement comme Espagnol, mais à cause de la hauteur & de la dureté de son caractere, capable de révolter même ceux qui étoient attachés à la Cour de Castille. On sçait combien le Duc s'étoit rendu odieux dans sa Viceroïauté de Naples, & dans son Gouvernement des Païs-Bas. Quelques autres disoient au contraire, que l'armée n'étoit pas assez considerable, pour que le Roi la commandât en personne : qu'il ne falloit point exposer les Princes de son rang aux caprices de la Fortune : qu'on ne devoit jamais compter sur la foiblesse de ses ennemis, mais seulement sur ses propres forces : qu'ainsi il étoit convenable que le Duc d'Albe entreprît seul, & sans differer, la conquête du Portugal, si on ne vouloit courir risque de tout perdre.

Tandis que les choses se disposoient ainsi à la Cour de Castille; le desordre & la mesintelligence augmentoient de jour en jour parmi les Portugais. Chacun avoit ses vûës particulieres : la confusion regnoit de toutes parts. Les Gouverneurs, épouvantés de la marche du Duc d'Albe, vouloient attirer à Setubal les Etats, qu'Antoine retenoit à Santarem, en s'efforçant par ses manieres populaires & par ses liberalités, d'engager les Deputés dans ses interêts. Le Duc de Bragance ne cessoit de blâmer les lenteurs & les irresolutions des Gouverneurs, tandis que les Ambassadeurs de Philippe prioient, pressoient, menaçoient, pour les faire pencher en faveur de leur Maître. 1580. D'un autre côté, ils craignoient le peuple, qui de plus en plus détestoit la domination Espagnole. Dom Juan Tellez qui étoit chargé de défendre Lisbonne, étoit broüillé avec eux; les Villes frontieres demandoient promptement du secours, ou la permission de se rendre aux Espagnols, en cas de siege. Enfin les Gouverneurs, en voulant contenter tout le monde, ne contenterent personne. Ils étoient au milieu de tous ces embarras, lorsque le Duc d'Albe leur écrivit, pour les exhorter à reconnoître Philippe, & à éviter les fureurs d'une guerre, qui entraîneroit infailliblement la ruine de leur pays. Les Gouverneurs ne demandoient pas mieux, que de profiter du conseil du Duc d'Albe; mais la crainte du peuple les retenoit : le peuple toujours plein de confiance, lorsque le peril ne se montre que de loin à ses yeux, & toujours lâche & timide, lorsque le danger est proche, méprisoit les menaces du Duc d'Albe.

Il ne regnoit pas moins de desordre & de confusion parmi les Princes de la Maison de Portugal. Ils étoient d'autant plus à plaindre, que Philippe les haïssoit, & qu'ils avoient tout à craindre de sa haine, & plus encore de sa politique. Ils lui firent proposer un accommodement, auquel le Roi Catholique se refusa. Alors ils eurent recours aux armes; mais comme il arrive presque toujours, ils y recoururent trop tard. Philippe avoit profité de leurs divisions; & il s'étoit déja emparé de quelques places frontieres, par les soins de Velasco, Premier President du Tribunal de Justice établi à Badajos.

Elvas fut une des premieres qui le reconnut pour son Souverain. Les ha-

1580. bitans de cette ville étoient divisés en deux factions ; l'une favorisoit le parti de Philippe, l'autre celui des Gouverneurs. Les Pessaño, considerables par l'antiquite de leur Noblesse, par leurs richesses, & plus encore par le nombre de leurs clients, conduisoient la premiere faction ; & un Dominiquain de leur Maison, nommé Fonseca, prêchoit publiquement qu'il ne restoit de la Maison de Portugal aucun Prince legitime, capable de succeder à la Couronne, que le Roi Catholique : qu'on ne pouvoit s'opposer à ses prétentions, qu'en commettant un peché mortel, & qu'on en recevroit un juste châtiment, si on ne livroit promptement la place à ce Prince. Dom Antoine de Melo, Gouverneur de la Ville, étoit l'ame de la faction contraire. Il n'épargnoit ni prieres, ni menaces, pour conserver aux Gouverneurs toute l'autorité dans Elvas. La Noblesse se declara en sa faveur ; mais le peuple qui ne pouvoit jamais s'accorder avec elle, embrassa hautement le parti des Pessaño.

On se traitoit respectivement de rebelles, lorsque Velasco trouva le moïen d'entrer dans Elvas. Il avoit été exactement informé de tout ce qui s'y passoit. Sûr de la multitude, il ne s'occupa qu'à gagner les Chefs de la Noblesse, qu'il assembla avec l'Evêque & le Gouverneur dans l'Eglise de la Misericorde. Là, il leur fit un discours pathétique, sur les maux ausquels ils alloient exposer leur patrie par leur opiniâtreté. Il leur representa avec art les avantages que Philippe étoit en état de leur faire : il leur peignit les forces de ce Prince ; & finit enfin en exposant les droits qu'il avoit à la succession du Roïaume. Il le fit d'une maniere si séduisante, que la plûpart furent d'avis qu'on ouvrît promptement les portes de la Ville à ses Troupes, lorsqu'elles se presenteroient devant la place. Melo, que le discours artificieux de Velasco n'avoit pû séduire, s'y opposa de toutes ses forces, & fit revenir l'assemblée à son sentiment. Il détruisit par de solides raisonnemens les prétentions de Philippe : il prouva que le droit de donner un Roi au Portugal, n'appartenoit qu'aux Gouverneurs ou aux Etats assemblés, & démontra que l'armée de Philippe étoit trop foible pour emporter Elvas, pourvû qu'on voulût se défendre vigoureusement, & concourir avec lui aux frais necessaires pour soutenir le siege. Il termina son discours, en assurant qu'ils ne se seroient pas plutôt soumis aux loix des Castillans, qu'on les dépoüilleroit de leurs privileges, & qu'on les réduiroit à un honteux esclavage. Ce discours ayant réveillé le courage des Portugais, ils résolurent de s'ensevelir sous les ruines d'Elvas, plutôt que de se rendre : mais cette noble & courageuse résolution ne dura que le temps que Velasco employa, pour faire avancer des troupes : à leur approche, tout le courage du peuple s'évanoüit, & il demanda hautement que Velasco fût reçu dans la place. Melo combattit vainement leur épouvante ; la place fut livrée à Velasco, qui y mit une forte garnison. Les habitans prêterent serment de fidelité à Philippe à des conditions qui parurent avantageuses, mais qu'on ne leur tint pas.

A peine la Ville d'Elvas s'étoit-elle soumise au joug des Castillans, que Brito se presenta aux portes avec trois cens hommes, pour la secourir. Dom Diegue de Menesés, qui avoit longtemps fait la guerre avec succès dans les Indes, l'en avoit chargé. Brito prit le parti de se retirer, pour ne pas tom

1580. ber avec sa troupe entre les mains des Castillans. Après qu'il se fut retiré, les Magistrats d'Elvas allerent trouver Philippe à Badajos. Il leur fit une réception des plus favorables, voulant par ces manieres polies & genereuses, qu'on ne devoit qu'à sa politique, engager les autres Villes de Portugal, à suivre l'exemple d'Elvas. En effet, ceux d'Olivença, Ville & place de guerre sur la même frontiere, se rendirent aussi. Les habitans, de même que ceux d'Elvas, étoient partagés en deux factions. Les Lobos & les Gamas étoient à la tête de la faction Espagnole, & les Matos (Maison riche, puissante & accreditée) conduisoient celle qui étoit opposée à Philippe. Les deux partis étoient extrêmement animés l'un contre l'autre : ils avoient tous les deux des forces égales, & tous les deux, s'ils se fussent unis, étoient en état d'arrêter l'armée Espagnole : mais leur division fut la source de leur ruine. Ceux qui étoient opposés à Philippe, voïant qu'ils avoient à combattre au dedans & au dehors, se laisserent enfin intimider : Velasco, qui s'étoit rendu à Olivença, acheva de les épouvanter, en les menaçant de toutes les rigueurs de la Justice de Philippe. La crainte de se voir jetter dans les fers, de se voir enlever leurs biens, & de perdre la tête sur un échafaut, ceda à l'appas des honneurs, des dignités & des avantages qu'on promettoit d'un autre côté, si l'on se rendoit de bonne grace. La Ville fut donc livrée ; Velasco en prit possession au nom du Roi Catholique, qui en usa à l'égard des habitans, comme il en avoit usé à l'égard de ceux d'Elvas, d'abord bien traités, & ensuite accablés d'impôts, ainsi que le reste de la Nation.

La nouvelle de la reddition d'Elvas & d'Olivença fut bientôt portée à Santarem. Le Prieur de Crato étoit toujours dans cette derniere Ville. Il travailloit avec une application incroyable à se procurer la Couronne. Les prieres, les menaces, les presens, & tout ce que la passion de regner peut suggerer, pour se faire des partisans, étoit employé de la part de ce Prince. Non content de prendre les hommes par leurs passions, il les attaquoit encore par leur religion. Plusieurs Moines, qu'il avoit à ses gages, en faisant retentir les Chaires de ses éloges, prêchoient hardiment au peuple, que la Couronne de Portugal selon les Loix divines & humaines, ne pouvoit & ne devoit être dévoluë qu'à lui-seul. Philippe étoit informé de ces hardies prédications : il n'ignoroit pas le pouvoir, qu'elles avoient sur l'esprit du peuple, & il étoit persuadé que si elles ne faisoient point échoüer ses projets, elles pouvoient du moins en retarder l'execution. Cette raison le détermina à faire proposer un accommodement à Dom Antoine. Il chargea de cette negociation Christoval de Moura, & il ne pouvoit faire plus mal. Moura haïssoit Antoine, & Antoine détestoit Moura. Ce dernier ne voulut jamais entrer en pour-parler avec le premier, qui afin d'obéïr à Philippe, s'étoit fait un effort pour surmonter sa haine. Alors Philippe écrivit lui-même une Lettre au Prieur ; le Duc d'Ossone fut chargé de la lui rendre, & de terminer l'accommodement que le Roi Catholique lui proposoit. Antoine pour toute réponse, dit fierement au Duc d'Ossone, qu'il n'y avoit point d'autre accommodement entre le Roi d'Espagne & lui, si ce n'est que Philippe renonçât à la vaine prétention d'être Roi de Portugal. Peu de jours après, il écrivit au Roi Catholique, 1580.

1580. qu'il ne dépendoit plus de lui-même, qu'il étoit devenu par la mort de Henri une personne d'Etat, sur qui les peuples de Portugal avoient seuls des droits; qu'étant sous leur protection il ne pouvoit rien faire, rien entreprendre, rien décider sans leur consentement: qu'ainsi tout espoir d'accommodement entre eux étoit perdu, à moins que ces mêmes peuples n'y consentissent, à quoi ils ne paroissoient nullement disposés.

Les Espagnols, maîtres d'Elvas & d'Olivença, ne songerent plus qu'à pousser leurs conquêtes dans le Roïaume. Antoine de son côté representa au peuple & aux Deputés des Etats, qu'il ne s'agissoit plus de déliberer, mais qu'il falloit agir, lever des troupes, armer de tous côtés, & repousser la force par la force. Il leur fit aussi sentir de quelle importance il étoit, pour contenir les partisans de Philippe, de mettre à la tête des troupes un homme qui à l'autorité, joignit de la vigilance, du courage & du zele, pour prévenir les trahisons, pour pousser avec vigueur la guerre, & pour défendre la patrie sans l'opprimer. Ne connoissant personne en qui ces qualités brillassent avec plus d'éclat que dans lui-même, il s'offrit de commander & de s'opposer à Philippe, à condition qu'on lui donnât le titre de Défenseur du Roïaume. Ses émissaires, en peignant l'esclavage affreux où l'on alloit tomber, si on ne se hâtoit d'arrêter les progrès des Espagnols, publioient hautement, qu'il n'y avoit qu'Antoine qui dût monter sur le thrône, & qui pût conserver leur liberté. Ils entretenoient le peuple de son courage, de sa valeur, de sa generosité, & de cet air populaire & humain, qui brilloient dans toutes ses actions, qualités si rares dans les Princes, & cependant si necessaires pour le bonheur des peuples: » Pourquoi donc, ajoûtoient-» ils, differons-nous de le proclamer » pour notre Roi? C'est un don pre-» cieux du Ciel, & nous le rejettons: » hâtons-nous d'en profiter: ren-» dons justice à sa naissance & à son » merite. Lui-seul est digne d'être no-» tre Roi. Que la tyrannie des Gou-» verneurs expire enfin: remettons le » Sceptre entre ses mains: Que tar-» dons-nous, Portugais? hâtons-nous » d'être heureux, Antoine peut faire » notre bonheur. « Ce discours qu'on avoit soin de répandre & de repeter souvent, allumoit insensiblement l'imagination du peuple: il s'assemble tumultuairement dans Santarem, & déclare Antoine Défenseur du Roïaume. Quelques-uns plus hardis & plus mutins, porterent la chose plus loin, en donnant au Prieur le titre de Roi, mais le peuple tint ferme, & ne voulut point adherer à leur sentiment: il se contenta de lui confirmer le titre de Défenseur; mais les partisans d'Antoine projetterent de lui assurer la Couronne. Tout le peuple devoit se rendre un certain jour dans un endroit près de Santarem, pour assister à la ceremonie de la premiere pierre, qu'Antoine devoit poser d'un Fort, qu'on vouloit y bâtir. Ce jour, qui étoit le 19 Juin, arriva enfin. L'Evêque de Parme & celui de la Guarde, se rendirent dans l'endroit marqué. Le premier s'y trouva sans dessein, mais l'autre avoit résolu d'executer celui que les partisans d'Antoine avoient formé en sa faveur. On commença d'abord par celebrer la Messe: après qu'on eut chanté l'Evangile, on prononça un discours, qu'on adressa au peuple, dans lequel on lui faisoit voir qu'il ne pouvoit plus se dispenser de choisir un homme d'autorité, pour le 1580.

1580. commander. Antoine arriva dans ce moment-là. Les deux Evêques allerent au-devant de lui, & dès que la Messe fut finie, ils marcherent en procession, pour benir pontificalement la place où l'on devoit bâtir le Fort. A peine la ceremonie fut commencée, qu'un nommé Baracho (d'autres l'appellent Baraxa,) homme populaire, vain, audacieux, insolent, détestant Philippe, aimant jusqu'à l'adoration Antoine, de ces hommes enfin faits pour les entreprises temeraires, tira son épée, mit au bout un mouchoir, le montra au peuple, en criant : vive, vive le Roi Antoine. Le peuple répondit : vive Antoine, vive le Roi ; perissent tous ceux qui ne voudront point le reconnoître.

L'Evêque de Parme fut frapé d'étonnement: celui de la Guarde joüissoit en secret de sa peine ; mais Dom Pedre Coutigno, revenu de sa premiere surprise, voulut s'opposer à l'élection précipitée & tumultueuse d'Antoine. Baracho ne voulant point laisser son ouvrage imparfait, s'approcha de Coutigno, & lui ordonna audacieusement de se retirer. Coutigno voulut faire quelque résistance ; le peuple se mit en fureur, & alloit l'immoler à sa colere, s'il ne se fut mis en sureté en fuyant. Cependant le Prieur, soit qu'il ignorât ce qui venoit de lui arriver, ou soit qu'il feignît de l'ignorer, le Prieur, dis-je, paroissoit pâle & tremblant. Ses creatures s'approcherent de lui, le firent monter sur un cheval, qui broncha tout aussi-tôt, & pensa le jetter par terre.

Rien n'est indifferent pour le peuple dans de certaines circonstances. Il regarda cet accident comme un présage malheureux pour Antoine. Ce Prince fut conduit dans la principale Eglise de Santarem, & delà à l'Hôtel de Ville, où il fut proclamé & reconnu Roi de Portugal, avec toutes les ceremonies, toutes les formes, & tous les actes accoûtumés. La Noblesse & le Clergé qui se trouverent dans la Ville, se rendirent auprès de lui, signerent les actes de sa proclamation, & lui prêterent le serment de fidelité, comme à leur legitime Souverain. Ensuite Dom Emmanuel de Costa fit voir l'Etendart-Royal au peuple, ainsi qu'on l'observoit à tous les Couronnemens des Rois de Portugal, en criant par trois fois, Vive, vive, vive le Roi Antoine. Cette ceremonie étant achevée, ce Prince se retira dans son appartement, où il se disposa d'aller à Lisbonne, pour s'y faire confirmer le titre de Roi, qu'on venoit de lui donner. 1580.

Tandis que ces choses se passoient à Santarem, l'armée du Roi Catholique répandoit la terreur & l'épouvante sur la frontiere. Serpa, Moura, Campo major, Aronchés, Portalegre, & plusieurs autres places encore s'étoient déja soumises aux Espagnols. Le Duc d'Albe se préparoit même à marcher droit à Setubal où étoient les Gouverneurs. Antoine de son côté quitta Santarem & prit la route de Lisbonne. Tellez, qui étoit du nombre de ceux, qui vouloient que l'affaire de la succession fût jugée juridiquement, aux approches d'Antoine, chargea en qualité de Gouverneur de Lisbonne, Dom Pedre d'Acugna, de rassembler quelques compagnies de païsans, pour empêcher Antoine d'entrer dans la Ville. Soit que d'Acugna craignît un mauvais succès, soit qu'il favorisât le Prieur, ou soit enfin que la neutralité lui parût le parti le plus sage à embrasser, il refusa la commission dont Tellez vouloit le charger. Cependant le trouble & la confusion regnoient

1580. regnoient dans Lisbonne ; on couroit d'un côté, on couroit d'un autre, & l'on ne terminoit rien : les uns soûtenoient qu'on ne pouvoit refuser les portes de la Ville à Antoine, les autres s'opiniâtroient à lui opposer une vigoureuse résistance. Quelques-uns le traitoient de rebelle, de perturbateur du repos public, d'ennemi de la patrie ; quelques autres lui prodiguoient les titres les plus flateurs & les plus glorieux : il étoit selon ces derniers l'appui & le défenseur du Roïaume, le seul Prince qui méritât de regner sur les Portugais, & l'unique ressource qu'il leur restât pour échapper aux fers des barbares Castillans. Tandis que les Citoïens de Lisbonne consommoient leur tems en ces contradictions, Antoine marchoit toûjours vers Lisbonne, & il arriva enfin à Saçaven, qui n'est éloigné de cette Ville que de deux lieuës : là ce Prince pensa perdre la vie. S'étant arrêté avec un de ses amis nommé Almada, on tira sur lui un coup de fusil, dont Almada frappé tomba mort à ses pieds. On ne douta point qu'on n'en voulût au Prieur, & qu'Almada n'eût été la victime de la méprise. On fit les perquisitions nécessaires pour découvrir d'où le coup étoit parti ; mais les peines & les soins qu'on se donna pour faire cette découverte, furent inutiles.

Alors Antoine poursuivit son chemin, & il arriva ensuite à Lisbonne peu accompagné. Il n'avoit auprès de lui de toute la Noblesse, que Dom Diegue de Sousa & Dom François de Menesés, que Dom Tellez avoit envoïés au devant de lui pour le prier de ne point entrer dans Lisbonne, de quitter le titre de Roi, & de se contenter de celui de Défenseur du Roïaume. Antoine combla de politesses les deux Envoïés, mais il n'eut aucun égard à leurs prieres. Il entra dans Lisbonne, se logea dans le Palais des Rois, s'empara de l'Arcenal, & se fit proclamer Roi à l'Hôtel de Ville avec les mêmes cérémonies, qu'on avoit observées à Santarem. Le Docteur Fonseca Nobrega, homme violent, emporté, opiniâtre, ennemi des Castillans, plus encore du Duc de Bragance, vain de son sçavoir qui dans le fond n'étoit que médiocre, avec lequel cependant il avoit sçu en imposer au public, se leva gravement au milieu de l'assemblée, & prononça un discours, où il éleva au dessus de toutes choses l'esprit, le courage & la prudence d'Antoine. Il tâcha encore de prouver, que la Providence ne lui avoit attiré la haine de son oncle, & ne l'avoit exposé aux adversités qu'il avoit essuïées & surmontées avec un courage héroïque, que pour faire connoître plus vivement à la Nation, qu'il étoit le seul qui pût & qui dût monter sur le Thrône de Portugal, pour réparer les malheurs que l'Etat avoit éprouvés depuis la perte de Sebastien. Ensuite s'étendant, d'une maniere aussi ridicule que vehemente, sur les loüanges d'Antoine, il conclut son discours en assurant, qu'il réünissoit en lui toutes les vertus de ses ancêtres, sans en avoir le moindre défaut ; qu'il sembloit que le Ciel se fût épuisé pour lui prodiguer ses perfections : qu'il étoit l'homme parfait, l'homme enfin sans vices & sans défauts, qui devoit terrasser l'orgüeil des Espagnols, & délivrer sa patrie de la cruelle servitude que leur puissance formidable sembloit lui préparer. 1580.

Ce n'est point la raison qui persuade la multitude, mais les apparences de la raison, soûtenuës de tours hardis & d'images sensibles. Toute l'Assemblée seduite par l'air de confiance, &

1580. par les sophismes de Nobrega, se leva en applaudissant à son discours, & en criant: Vive le Roi Antoine, qu'il regne, le Thrône lui appartient; qu'il soit le restaurateur de la gloire flétrie de ses ancêtres, qu'il soit notre Roi, notre pere. Alors Nobrega profitant de ce premier mouvement, prit l'Etendart Roïal, s'avança vers une fenêtre, & le montra au peuple en criant; Vive, Vive, Vive le Roi Antoine de Portugal. Le peuple, à qui le Prieur avoit été toujours agréable, répeta la même chose, & parut extrêmement satisfait de son élévation au Thrône. Après que la cérémonie fut achevée, & qu'on eut dressé & signé un Acte, qui contenoit tout ce qui venoit de se passer, Antoine sortit de l'Hôtel de Ville, environné de ses partisans, & s'en retourna au Palais, où il jura d'observer inviolablement les Loix & les Coûtumes du Roïaume, & de maintenir les privileges & les libertés de l'Etat. Après qu'il eut fait ce serment, il écrivit à tous les Magistrats des Villes de Portugal, & fit offrir au Duc de Bragance des avantages considérables, pour l'engager à s'accommoder avec lui. Il fit faire les mêmes offres au Marquis de Villareal, & prier tous les Grands Seigneurs du Roïaume de se rendre incessamment auprès de lui, pour déliberer avec eux sur l'état présent des affaires, & pour prendre un parti convenable dans les circonstances où l'on se trouvoit. Les Députés des Etats joignirent leurs prieres aux siennes; ils s'emploïerent surtout auprès du Duc de Bragance: mais ce Prince rejetta fiérement toute proposition d'accommodement avec Antoine. Le Marquis de Villareal en fit de même, & les autres Grands suivirent l'exemple du Marquis: ainsi Antoine ne vit dans son parti que le peuple & quelques Seigneurs, que la haine particuliere, 1580. qu'ils portoient aux Castillans ou au Duc de Bragance, ou aux cinq Gouverneurs, attachoit plus à ses intérêts, que l'affection qu'ils avoient pour lui. Un autre motif les engageoit à suivre encore son parti; c'étoit l'espérance d'améliorer, ou d'augmenter leur fortune. « Si Antoine, disoient-ils, demeure Maître de la Couronne, les récompenses les plus grandes ne seront que pour nous: si Philippe triomphe, le desir qu'il aura d'éteindre toutes les semences de rebellion, l'obligeront à nous pardonner, & nous ne perdrons rien: ainsi en suivant Antoine nous devons tout espérer de sa reconnoissance, & nous ne devons rien craindre de Philippe: notre état ne sçauroit devenir plus mauvais. » Que pouvoit espérer Antoine des services de pareils gens?

Dom Tellez voïant le Prieur de Crato élû Roi par le petit peuple (car les bons Bourgeois de Lisbonne s'étoient tenus enfermés dans leurs maisons tandis qu'on proclamoit Antoine) quitta Lisbonne, & s'embarqua avec l'Evêque de Leiria, Dom Antoine de Castro, Seigneur de Cascaës, D. Martin Gonçalez de Camera, D. Emmanuel Tellez, Baretto, Dom François de Menesés, Dom Loüis Cæsar Intendant de l'Arsenal, & quelques autres Seigneurs, sur les trois galeres du Roïaume que Sequeira commandoit. Ils firent voile vers Setubal, où ils arriverent heureusement. Les quatre Gouverneurs, qui étoient dans cette Ville, blâmerent hautement Tellez, d'avoir abandonné Lisbonne, & du peu de résistance qu'il avoit opposé au Prieur de Crato. Portant plus loin leurs reproches, ils l'accuserent d'avoir eu des intelligences avec ce Prince, & refuserent dès ce moment de

1580. le reconnoître davantage pour leur collegue. Tandis qu'on traitoit ainsi Tellez dans Setubal, Antoine, quoique maître de Lisbonne & adoré du peuple, n'étoit point tranquille. Il avoit vû avec un chagrin mortel la retraite de Tellez & celle des Seigneurs qui l'avoient suivi. L'endroit qu'ils avoient choisi pour leur azile, ne l'inquiettoit pas moins. C'étoit Setubal, Ville dévouée aux ordres des Gouverneurs ses plus cruels ennemis. Cette retraite lui découvroit pleinement le peu de penchant qu'on avoit pour lui. Il ne doutoit pas même que les Gouverneurs ne les engageassent dans le parti de Philippe, que ces cinq tyrans (c'est ainsi qu'on les qualifioit parmi les partisans d'Antoine) favorisoient en secret. Il étoit aussi persuadé qu'ils ne manqueroient point de livrer Setubal au Roi Catholique ; & si ce malheur, qu'il n'étoit point en état de prevenir, arrivoit, Lisbonne étoit perduë ; cette Capitale du Roïaume étant hors d'état de subsister sans le secours de Setubal. Dans cette cruelle situation, il voulut du moins n'avoir rien à se reprocher. Il forma le projet d'enlever cette place aux Gouverneurs. Le dessein étoit difficile à executer ; cependant il l'entreprit. D'abord il ramassa environ quatre cens hommes déterminés à s'exposer à tous les perils. Il les encouragea par de hautes esperances, leur ordonna de traverser le Tage sur des barques, de marcher par pelotons & en secret vers Setubal, & de s'arrêter dans un certain endroit qu'il leur indiqua, pour y attendre ses ordres. En même temps il fit partir pour Setubal Dom François de Portugal Comte de Vimioso, & le chargea, avant de rien hasarder, de ramener par la douceur, les cinq Gouverneurs à son obéissance.

Le Comte de Vimioso parla, menaça & n'obtint rien. Les Gouverneurs 1580
haïssoient Antoine : ils avoient porté cette haine trop loin, pour esperer que ce Prince, quelque chose qu'ils fissent en sa faveur, pût jamais l'oublier. Ainsi ils croïoient, qu'il étoit de leur interêt de ne jamais consentir qu'il restât maître de la Couronne. Alors le Comte de Vimioso trouva le moïen de faire entrer les quatre cens hommes, dont nous avons parlé, dans Setubal. Ensuite il corrompit les gardes des Gouverneurs ; il engagea les Moines & les Prêtres à prêcher en faveur d'Antoine ; & lui-même, sans plus garder de ménagement pour les cinq tyrans, déclama publiquement contre eux. Il peignit avec des couleurs horribles leur Gouvernement despotique ; il fit voir qu'ils ne differoient à prononcer un Jugement sur la succession, que pour se conserver plus long-temps l'autorité, & que pour livrer leur patrie aux fureurs des Espagnols. Le peuple, qui trembloit au seul nom des Gouverneurs, étoit charmé de voir quelqu'un qui osât leur resister. Il s'assembloit autour du Comte de Vimioso ; il l'écoutoit avec avidité ; il s'échauffoit insensiblement, il rougissoit d'avoir si long-temps plié sous le joug de cinq hommes, qui n'étoient que de simples particuliers : il vouloit éclater ; mais un reste de crainte le retenoit encore.

Vimioso le voyant ainsi disposé, jugea qu'il ne lui falloit que l'exemple pour l'entraîner dans ses desseins : il ordonna à ces quatre cens hommes de prendre les armes, de se répandre dans la Ville, d'inviter le peuple à les suivre pour éteindre la tyrannie, & de traiter sans pitié quiconque oseroit leur résister. Ils obéissent, le peuple à cette vûë sort en armes de ses

1580. Maisons, il se joint aux Satellites de Vimioso; on n'entend par-tout que des plaintes & des maledictions contre les Gouverneurs. La confusion & l'épouvante se répandent de tous côtés. On veut immoler les Gouverneurs, le Duc de Bragance, qui paroissoit être d'intelligence avec eux, & les Ambassadeurs de Castille. On court pour les enlever de leurs Hôtels. Les uns sautent par les fenêtres, les autres gagnent le port, se jettent dans des barques, & s'éloignent de la Ville: quelques-uns se cachent avec un soin extrême, tous enfin disparoissent & abandonnent Setubal au Comte de Vimioso. L'Archevêque de Lisbonne & Tellez sont les seuls qui osent demeurer, & qui sont épargnés, persuadé qu'on étoit, qu'eux seuls étoient fideles à la Patrie.

Ainsi finit le Regne des Gouverneurs. Leur irresolution, leur foiblesse, & leur conduite interessée ne meritoient pas un meilleur traitement. Le premier soin qu'eut le Comte de Vimioso, après leur expulsion, ce fut d'en informer Antoine. Celui-ci partit incontinent pour Setubal. Le peuple étoit encore dans le premier mouvement de son yvresse. Il alla recevoir Antoine, & il l'accompagna avec des cris de joye & d'allegresse jusqu'à son Palais. Antoine ne pouvoit contenir la satisfaction qu'il ressentoit de se voir maître de Setubal. Il travailla à ramener le calme dans la Ville; il rassura les timides & encouragea ceux qui lui paroissoient les plus hardis à maintenir leur ouvrage. Il visita les murailles, les magazins, les arsenaux: Il mit tout en état de défense, il y introduisit des soldats courageux & fideles, pour aider aux Bourgeois & au peuple à soûtenir un long siege, en cas de besoin. Il leur prodigua ses liberalités, confirma aux habitans leurs privileges, & leur promit des récompenses proportionnées au service qu'ils venoient de lui rendre, d'abord que le Royaume seroit calme & purgé d'ennemis, tant interieurs qu'étrangers. Enfin il n'oublia rien de ce qui pouvoit les lier invinciblement à ses interêts, & les rendre fideles. Lorsque tout fut rentré dans l'ordre nécessaire pour sa tranquillité, & pour celle des Bourgeois, il reprit le chemin de Lisbonne contre l'avis des personnes qui composoient son Conseil, qui croyoient qu'il étoit de sa prudence de demeurer à Setubal, afin d'y former un corps d'armée assés fort pour s'opposer aux Castillans: mais Antoine qui craignoit toujours que la Capitale ne lui tournât le dos, crut qu'il devoit l'aller contenir par sa presence. Il partit donc, & revint à Lisbonne. 1580.

La reddition de Setubal fut suivie de celle de Cascaës, du Fort Saint Julien, & de quelques autres places aux environs de Lisbonne. Bien-tôt même tous les postes avantageux qui étoient dans le voisinage de la Capitale, se soumirent & reconnurent Antoine pour leur Roi légitime. Tout sembloit prosperer à ce Prince. Toute la côte depuis Lisbonne jusqu'à la Ville de Porto, dans la Province d'entre Douro & Minho, envoïa faire sa soumission. La seule Ville de Porto refusa constamment de le reconnoître pour son Souverain; les prieres, les menaces, l'espoir des récompenses, rien ne pût ébranler les habitans. S'ils se fussent rendus, toute la Province eut suivi leur exemple, & dès ce moment Antoine eût pû se flater de demeurer maître du Portugal.

Le Duc de Bragance, après avoir échappé à la sédition de Setubal, s'étoit retiré dans son Château de Portel,

1580. situé à l'extrémité de la province d'Alentevo, près de la riviere d'Odezebe, qui decharge ses eaux dans la Guadiane. Le Duc s'étoit retiré dans cette place qui lui appartenoit, parce qu'un Espagnol à qui il avoit eû l'imprudence de confier la garde de Villa-viciosa, l'avoit livrée au Duc d'Albe. Il se trouvoit dans de cruels embarras, & il ne pouvoit se déterminer à prendre un parti : enfin il prit celui d'envoyer un de ses Gentilshommes au Roi Catholique, pour representer à ce Prince, que malgré les justes prétentions de la Duchesse son épouse à la Couronne de Portugal, il avoit sacrifié ses intérêts à la tranquillité publique, & n'avoit rien entrepris qui pût la troubler un moment: que s'il n'avoit point fait de démarches pour traiter avec Sa Majesté, qu'il devoit en accuser les peuples, qui l'en avoient empêché, & non pas lui, qui ne demandoit pas mieux, que de s'accorder avec Sa Majesté: qu'il étoit prêt à lui ceder les droits de sa femme, pourvû qu'il voulût lui faire des conditions honorables & raisonnables : qu'il croïoit qu'il ne pouvoit mieux faire, attendu qu'il étoit maître d'un tiers du Roïaume, & qu'infailliblement il entraîneroit la perte de celui contre lequel il se déclareroit : que les Députés des Etats avoient si bien reconnu cette verité, qu'ils l'avoient prié, sollicité, emploïé leur crédit & celui du peuple, pour l'engager à se joindre au Prieur de Crato : que lui-même, Prieur de Crato, le sollicitoit encore tous les jours, & le pressoit vivement pour unir ses forces aux siennes, persuadé qu'avec son secours l'Espagne échoüeroit dans son entreprise : qu'il lui offroit des avantages considérables pour l'y déterminer ; mais qu'il l'avoit constamment refusé, ne voulant traiter qu'avec Sa Majesté.

Le Duc de Bragance étoit dévot, superstitieux, opiniâtre, incapable d'une ferme résolution, & toûjours occupé de quelque projet nouveau, qu'il n'exécutoit jamais. La Noblesse avoit conçu pour lui une aversion invincible, à cause de la fierté avec laquelle il la traitoit : ses parens jaloux de sa grandeur, l'avoient presque tous abandonné ; ses vassaux en faisoient peu de cas ; il n'avoit sçû ni se faire craindre, ni se faire estimer d'eux ; leurs intérêts étoient différens des siens, & ils étoient plus disposés à lui tourner le dos, qu'à lui rendre service. Philippe étoit parfaitement informé de leur disposition ; ainsi il ne s'inquiettoit pas trop de ce que pouvoit faire en sa faveur ou contre lui le Duc de Bragance. D'ailleurs il n'ignoroit pas les démarches qu'il avoit faites auprès des Ducs d'Alençon & d'Orange ses mortels ennemis, afin d'engager ces deux Princes à lui fournir des troupes & les choses nécessaires pour s'emparer de la Couronne. Tout cela joint au peu d'estime qu'il faisoit de sa personne, fit qu'il écouta d'abord peu favorablement son Envoïé. Ensuite, refléchissant que la soumission du Duc ne pouvoit jamais produire qu'un bon effet, il résolut de dissimuler avec lui & de lui faire une longue réponse. Il lui écrivit donc, & dans sa Lettre il commençoit par lui témoigner la joïe qu'il ressentoit de le voir échappé sain & sauf de la sédition de Setubal. Ensuite il le loüoit infiniment, sur la modération avec laquelle il se comportoit dans la poursuite des droits de la Duchesse son épouse : il l'assuroit qu'il avoit toûjours estimé & consideré cette Princesse : qu'elle pouvoit se flatter ainsi que lui, d'obtenir de son amitié tout ce qui pourroit contribuer à leur tranquillité & à la grandeur de leur 1580.

1580. Maison. Ensuite passant au Prieur de Crato, qu'il traitoit de rebelle & de perturbateur du repos public, il lui disoit qu'il ne pouvoit être trop en garde contre les promesses artificieuses de ce Prince, qui sans doute feroit & faisoit tous ses efforts pour l'éblouïr & pour l'attirer dans ses piéges; mais qu'il étoit trop éclairé & trop prudent pour ne pas voir qu'Antoine ne cherchoit qu'à s'élever sur ses ruines : que sous les apparences de quelques fausses vertus, il cachoit un cœur ingrat & dissimulé, qu'il l'immoleroit à son ambition dès qu'il n'auroit plus besoin de lui. Qu'à son égard il ne demandoit pas mieux, que d'écouter ses propositions, & qu'à lui donner des preuves de son estime & de son amitié.

Sur cette réponse le Duc de Bragance envoïa auprès du Roi Catholique quelques Gentilshommes de sa suite, avec les instructions suffisantes pour conclure un accommodement avec ce Prince. D'abord le Duc demandoit qu'on le maintînt dans tous les privileges accordés à sa maison par les Rois de Portugal ses ancêtres; & qu'à ses privileges on en ajoûtât de nouveaux, qu'il indiquoit. Philippe les trouva exorbitans; pour n'être pas obligé d'y répondre & de s'engager, il dit qu'il ne pouvoit rien conclure que le Duc ne l'eût auparavant reconnu pour Roi légitime de Portugal. Cette réponse rompit toute négociation, & les espérances qu'avoit conçûës le Duc de Bragance de voir aggrandir sa maison, s'évanoüirent tout d'un coup. Philippe de son côté s'appercevant que la lenteur avec laquelle il poursuivoit son entreprise, donnoit de plus en plus du tems aux Portugais pour s'affermir dans les moïens de s'opposer à son armée, envoïa ses ordres au Duc d'Albe, pour qu'il avançât dans le Portugal avec son armée, qui commençoit à se lasser d'être dans l'inaction. En effet le Duc d'Albe passa le 27 de Juin le ruisseau de Caja, qui sépare les deux Roïaumes. L'armée passa sous les murailles d'Elvas, qui étoit en la puissance des Espagnols, & arriva en trois jours de marche devant Estremos. Au seul bruit de son arrivée, toutes les petites places voisines envoïerent leurs Magistrats pour faire leurs actes de soumission. Le Duc d'Albe en fit plus en trois jours par ses armes, que n'avoit pû faire en deux ans par leurs discours éloquens & par leurs promesses les Agens, les Ministres & les créatures du Roi Catholique. L'épouvante étoit telle, que les habitans des campagnes abandonnoient leurs maisons & alloient se cacher au fonds des forêts, & dans les cavernes des montagnes. Tout plioit, tout trembloit devant le Duc d'Albe; & les Portugais si fiers, si audacieux autrefois, lorsqu'il s'agissoit de défendre leur patrie, fuïoient de tous côtés devant ce vieux guerrier. Philippe, pour être plus à portée de donner ses ordres & de recevoir des nouvelles des progrès de l'armée, se rendit à Elvas, malgré les remontrances de son Conseil, qui vouloit qu'il se retirât à Seville. Le Duc d'Albe détacha deux Compagnies de Gendarmes, sous le commandement de Dom Pedre de Padelle Officier de réputation, pour servir de Gardes au Roi, avec le Regiment d'Infanterie du vieux Ayala. 1580.

De son côté, il se préparoit pour faire le siege d'Estremos. Les Gouverneurs avoient confié le commandement de la place au jeune Azevedo, Amirante du Royaume. Azevedo étoit brave, courageux, bon citoyen, ennemi

1580. des Espagnols, & brûloit du désir de se signaler par quelque action d'éclat. Antoine l'avoit sommé de lui remettre la place entre ses mains, ce qu'il avoit refusé de faire. Le Duc d'Albe croyant qu'il n'oseroit soutenir un siege dans les formes, le fit aussi sommer de se rendre, par Dom Pedre de Luna Capitaine de Cavalerie. Azevedo rejetta la sommation du Duc d'Albe avec la même fermeté qu'il avoit rejetté celle du Prieur de Crato. Il étoit résolu de défendre la place jusqu'à la derniere extrêmité; mais il conçut vainement cette genereuse résolution: Dom Christoval de Moura se trouva à Estremos: toujours dévoüé à la Castille, il ne perdoit pas une occasion de lui rendre service. Il ne laissa point échapper celle-ci. Il parla aux Magistrats, il vit les premiers Bourgeois de la Ville, il eut plusieurs entretiens avec les principaux artisans, & il sçut les gagner tous, par les promesses qu'il leur donna d'être conservés dans leurs privileges, immunités & prérogatives. Les Landinez, famille considerable par ses richesses & par son ancienneté, se joignirent à lui. Leur credit étoit puissant. La Noblesse les honoroit, & le peuple avoit en eux une confiance aveugle. Ebranlé par Moura, les Landinez le déterminerent à la révolte contre Azevedo. En vain celui-ci opposa à leurs efforts une fermeté inébranlable. Il fut contraint d'abandonner la Ville, & de s'enfermer dans le Château. Il protesta de nouveau de s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de se rendre; mais le mauvais exemple du peuple avoit corrompu les soldats de sa garnison. A peine virent-ils les batteries dressées & prêtes à tirer sur eux, qu'ils s'assemblerent en tumulte, & forcerent Azevedo à livrer le Château aux Espagnols. Les prieres, les menaces ne purent les faire changer de résolution. Alors Azevedo furieux & desesperé, songea à se mettre à l'abri des Espagnols par la fuite: Il sortit du Château pendant la nuit; mais il fut arrêté, & dans le premier mouvement le Duc d'Albe voulut lui faire trancher la tête: ensuite réflechissant sur sa grande jeunesse, il lui pardonna, & se contenta de l'envoïer prisonnier à Villa-viciosa. Les Magistrats d'Estremos ayant prêté le serment de fidelité au Roi Catholique, l'armée marcha vers Monte-mayor, laissant à sa gauche la Ville d'Evora, où la peste causoit des ravages affreux. 1580.

Le Duc ne voulant pas laisser après lui une place de cette importance, y envoya Dom Henri de Gusman avec vingt Maîtres, pour engager les habitans à se rendre. La Ville étoit presque deserte, & dénuée de toutes les choses necessaires pour se défendre. Dom Diegue de Castro Gouverneur de la place assembla devant l'Eglise de Notre-Dame de l'Epine, les principaux habitans: là, après avoir quelque temps déliberé sur la situation presente de leurs affaires, ils jugerent qu'il y auroit de la temerité à vouloir soutenir un siege. Ils résolurent donc de se rendre, & dans le moment ils dresserent un acte en presence de Constantin Brito Notaire, par lequel ils reconnoissoient pour leur Roi légitime Philippe Roi d'Espagne. On apprit bientôt dans Monte-mayor ce qui s'étoit passé à Evora. L'exemple de cette Ville servit de regle aux habitans de Monte-mayor. Ils formerent le dessein de se soumettre aussi. Le Comte de Vimioso, qui étoit accouru dans la Ville pour la défendre, employa toutes les ressources de son esprit, pour les détourner d'une résolution si hon-

1580. teuse; mais ces discours n'opererent pas plus dans Monte-mayor, que ceux d'Azevedo avoient operé dans Estremos : la crainte triompha de l'honneur; Monte-mayor se soumit, & reconnut Philippe pour son Souverain. Le Duc d'Albe ayant pris les précautions necessaires pour la conservation d'Estremos, d'Evora & de Monte-mayor, continua sa marche, & dans quatre jours il se presenta, sans avoir trouvé nul obstacle devant Setubal. D. Diegue de Menesés, qui avoit préferé le Gouvernement d'Alenteyo à la Viceroyauté des Indes, soit qu'il manquât de troupes, soit que les peuples lui parussent mal disposés pour se défendre, soit que l'épouvante l'eût saisi lui-même, ne se montra nulle part; quoiqu'il eût pû aisément inquietter l'armée Espagnole.

Antoine se tenoit toujours à Lisbonne. Il fit son entrée dans cette capitale du Roïaume, en qualité de Roi. Quoique la Ville n'offrît aux yeux qu'une vaste solitude, à cause de la mortalité que la peste y avoit causée, & de la désertion de la Noblesse, qui s'étoit presque toute retirée dans les Provinces, on vit quelque peuple dans les ruës & dans les places publiques, se livrer à une joïe aussi immoderée, que s'il n'eût pas été environné de calamités & de malheurs. On remarqua même une chose assez extraordinaire. Quelques femmes de la lie du peuple s'étant assemblées, se rangerent en bataille comme des soldats, & celle qui les commandoit portoit une pêle à la main, en memoire de la bataille d'Aljubarotta, où les Portugais ayant triomphé des Castillans; une Boulangere Portugaise en tua sept, dit-on, à coups de pêle. Les Flateurs, ces pestes infâmes, sources de toute corruption, qu'on méprise, qu'on déteste & qu'on écoute cependant avec tant d'avidité, tirent avantage de tout. Ceux qui environnoient Antoine, porterent leur effronterie jusqu'à oser tirer de ce spectacle ridicule des présages heureux en sa faveur. Le Prieur lui-même enyvré de quelque succès mediocre, fut assez simple & assez crédule pour y ajoûter quelque créance. 1580.

Les Gouverneurs en se sauvant de Setubal, s'étoient embarqués pour gagner Ayamonté sur les terres du Roi Catholique; mais réflechissant que ce Prince pourroit les maltraiter, s'il les tenoit une fois en sa puissance, ils rebrousserent chemin, & se retirerent à Castro-marin. Là leur premier soin fut de publier une sentence contre Antoine, pour se venger de la violence, que ce Prince venoit d'exercer contre eux. Ils le traitoient dans cette sentence de rebelle & d'ennemi de la patrie; déclaroient Philippe héritier légitime de la Couronne de Portugal, & ordonnoient à toutes les Villes, places, Provinces, Seigneurs, Officiers, de Justice & de Guerre, de le reconnoître & de lui obéïr, sous peine d'être déclarés eux-mêmes ennemis de leur patrie, de perturbateurs du repos public & criminels de Leze-Majesté. La plûpart des Villes obéïrent, les unes par crainte, les autres dans l'espérance d'obtenir quelque grace. Presque tout le Roïaume d'Algarve se conforma à la sentence des Gouverneurs.

Le Prieur, que cette Sentence n'inquietta que médiocrement, se disposoit dans Lisbonne à deffendre le passage du Tage aux Espagnols. N'aïant point de troupes assés considérables pour les chasser du Portugal, il fit partir pour la France, avec de l'argent, Doura Consul de la Nation Françoise,

1580. ſe, pour lui aller chercher deux mille hommes. Malgre la faute que Dom Diegue de Meneſés avoit faite de laiſſer avancer l'armée Caſtillanne dans la Province d'Alenteyo, ſans lui oppoſer la moindre reſiſtance, il lui confia le Commandement général de ſes troupes. Dom George de Meneſés obtint celui de la flote. Les progrès du Duc d'Albe n'étonnoient pas beaucoup Antoine; il eſpéroit de terminer ſes ſuccès au paſſage du Tage. Mais lorſqu'il apprit qu'il étoit maître d'Alcaçar, & prêt d'inveſtir Setubal pour en faire le Siege, il commença d'ouvrir les yeux & à craindre pour le ſuccès de ſes deſſeins. Il voulut faire prendre les armes au peuple de Liſbonne & à la Nobleſſe, qui étoit reſtée dans cette Ville, pour aller au ſecours de Setubal; mais perſonne ne voulut remuer ni aller s'expoſer aux armes du Duc d'Albe. Alors il publia des Ordonnances pour les y forcer, & ceux qu'il chargea de les faire exécuter, gens nouveaux, ſans honneur, ſans expérience, remplirent Liſbonne de meurtres & de brigandages. Les Marchands, qui refuſoient de marcher ou de païer les contributions qu'on exigeoit pour païer les troupes, étoient jettés dans des priſons publiques, où on leur faiſoit mille outrages, juſqu'à ce qu'ils euſſent payé les ſommes qu'on leur demandoit. Si un Bourgeois ſortoit de la Ville pour aller à la campagne ou ailleurs, on l'accuſoit d'aller trouver les ennemis; on l'arrêtoit, on confiſquoit ſes biens, on pilloit ſa maiſon, & ſouvent on le puniſſoit de mort. Une punition prompte & cruelle tomboit ſur quiconque oſoit dire du bien du Roi Catholique, du Duc d'Albe, & de ſon armée. Ceux qu'on favoriſoit & qui ſe trouvoient dans ce cas-là, eſſuïoient toûjours ou la priſon, ou la confiſcation de leurs biens. On arrêta tous les payemens, on ſaiſit toutes les rentes, on frappa une nouvelle monnoïe au nom d'Antoine, qu'on diminua de plus d'un quart de ſa valeur ordinaire. Le Thréſor Roïal fut enlevé, les Egliſes furent pillées, tout fut confondu dans les finances. Chaque jour voïoit éclore un Arrêt ou une Ordonnance nouvelle. La fureur & la violence exerçoient ſeules leur pouvoir odieux dans Liſbonne. Le pauvre gémiſſoit, le Bourgeois étoit opprimé, & l'homme de condition mépriſé. Pour derniere indignité, on permit aux Negres de prendre les armes, choſe inouïe dans le Portugal; on le permit également aux Moines. On vit tout d'un coup ſortir des Monaſteres une foule de nouveaux brigands, qui commirent des actions abominables. On les voïoit courir dans les ruës, armés d'épées & de fuſils, fréquenter les lieux infâmes, voler, piller, & exercer par tout la fureur & la rage. 1580.

Ce nouveau débordement de toute ſorte de vices, qui inonda Lisbonne, fut moins ſenſible encore aux Portugais honnêtes-gens, que la mortification qu'on leur fit eſſuyer en les dépoüillant des Charges publiques, des honneurs, & des récompenſes qui y ſont attachées. On proſtitua à un tas de gens d'affaires, qui n'étoient connus que par leurs brigandages, les Charges Roïales, les Ordres de Chevalerie, & les Dignités deſtinées autrefois à la Nobleſſe. Enfin la calamité publique fut telle, qu'on commença à regretter les temps malheureux du regne de Sebaſtien, regne d'imprudence & de témerité. Au milieu de ces deſordres affreux, on trouvoit des gens aſſez lâches pour juſtifier la conduite d'Antoine. Ils diſoient que

1580. les intentions de ce Prince étoient bonnes ; que le mal qui arrivoit dans Lisbonne se faisoit à son insçû ; qu'il étoit presqu'inévitable dans les circonstances où l'on se trouvoit ; sur-tout quand on devoit se servir de certaines gens à qui on avoit des obligations aussi essentielles qu'Antoine en devoit aux Partisans, qui s'étoient sacrifiés pour lui. Tels étoient les pitoyables discours qu'on employoit pour la justification du Prieur de Crato, qu'on commença à haïr autant que l'on avoit aimé. Telle étoit enfin la situation de ce Prince, lorsque le Duc d'Albe arriva devant Setubal. Ce vieux Capitaine avant de permettre aucune hostilité à ses soldats contre les habitans de cette Ville, qu'il esperoit gagner par ses bons traitemens, fit partir un Trompette, pour les sommer de se rendre, & pour les exhorter à ne point s'exposer aux calamités que traîne la guerre toujours après elle.

Les habitans demanderent du tems pour déliberer sur ce qu'on vouloit exiger d'eux : la crainte de voir piller ses maisons, égorger ses parens, massacrer ses amis, portoit quelques-uns à se rendre : l'espoir des récompenses de la part d'Antoine, la haine que l'on conservoit contre les Espagnols, le desir de se signaler, engageoient quelques autres à vouloir soûtenir un siege. Il y en avoit qui regardoient avec indifference de se rendre ou de se défendre. D'autres tantôt souhaittoient l'un, & tantôt souhaittoient l'autre. Les gens sans aveu, qui n'avoient rien à perdre, hommes ordinairement hardis, imprudens, qui ne se plaisent que dans le trouble, qui se nourrissent des malheurs de leurs concitoïens, & à qui le merite & la vertu font toujours ombrage, blâmoient hautement ceux qui parloient d'ouvrir les portes au Duc d'Albe ; dans l'esperance qu'ils avoient conçuë d'ameliorer leur fortune. Mascaregnas Gouverneur de la Ville, & le jeune Botello qui commandoit la garnison, soit qu'ils eussent été gagnés par les Espagnols, soit qu'en effet ils trouvassent que la Ville manquoit de toutes les choses necessaires pour soûtenir un siege, étoient d'avis de se soûmettre. Ils balançoient entre ces deux partis, lorsque les habitans les déterminerent au parti de se rendre, en envoïant Simon de Mirande, pour traiter avec le Duc d'Albe. Mirande fut arrêté en sortant de Setubal, & amené à Lisbonne par quelques soldats d'Antoine, qui avoient découvert la commission dont on l'avoit chargé. Cependant le Duc d'Albe ignorant les intentions des habitans de Setubal, fit avancer ses troupes, qui entrerent sans peine dans la Ville, dont ils pillerent les Fauxbourgs. On permit à la garnison de se retirer où elle voudroit. Le Duc ne retint prisonnier que Botello. 1580.

Il ne restoit à prendre au Duc, pour être absolument maître de Setubal, que la Tour qui s'éleve à l'entrée du port. Sa situation la rend importante : elle est bâtie sur des rochers, qui en rendent les approches si difficiles, qu'on ne peut y amener du canon pour la battre, qu'avec des peines presqu'insurmontables. Rodriguez Veloso la défendoit du côté de la mer, avec trois galions bien armés. Le Duc d'Albe craignant de perdre trop de monde, fit proposer à celui qui y commandoit, (c'étoit Dom Mendez de la Motte) de la lui remettre entre les mains à des conditions extrêmement avantageuses pour lui. La Motte résista aux menaces, & sçut rejetter les presens. Sur ces entrefaites l'armée navale d'Espa-

1580. gne arriva près de Setubal, ſous les ordres de Dom Alvar de Bezan, Marquis de Sainte Croix. La reddition de la Tour devint alors neceſſaire, afin de pouvoir faire entrer dans ce port les galeres, pour les mettre à couvert du mauvais temps. Le Duc d'Albe ſe détermina à la faire attaquer par terre, & il chargea de la conduite de cette attaque Proſper Colonne, homme de courage & d'entendement. Colonne obéït, il commença ſes attaques, & les pouſſa avec tant de vigueur, qu'il juſtifia par le ſuccès l'honneur que le Duc d'Albe lui avoit fait. Dès que la Tour fut ſoumiſe, la flote Eſpagnole entra dans le Port : de trois galions Portugais qui y étoient, l'un fut pris, & les deux autres ſe rendirent ſans combattre.

La priſe de Setubal cauſa au Duc d'Albe un plaiſir auſſi vif, qu'elle cauſa un chagrin violent au Prieur de Crato. Il ſe vit enlever dans un moment l'objet qui ſoûtenoit ſes hautes idées, & deſeſpera deſlors du ſuccès de ſon entreprise. Il ne voïoit rien qui pût le dédommager de la perte qu'il venoit de faire : il étoit cruellement agité, & ſe rappellant ſa conduite paſſée, il croïoit (comme croïent d'ordinaire ceux qui ſe trouvent dans quelque extrêmité) que les meilleurs partis étoient ceux qu'il n'avoit point pris. Il ſe repentoit d'avoir pris le titre de Roi, qu'il ne pouvoit plus quitter qu'avec la vie. Il voïoit ſes plus cruels ennemis dans le ſein du Roïaume ; il voïoit leur entrepriſe ſi avancée, qu'il ne devoit plus attendre d'eux aucun accommodement honorable, & ſe trouvoit abandonné de toute la Nobleſſe, qu'il avoit aigrie contre lui, par le peu de confiance qu'il avoit eu en elle, & par celle qu'il avoit temoignée à un tas d'hommes nouveaux méprisés du peuple, & déteſtés des honnêtes-gens : il ſe reprochoit les violences, les concuſſions, les brigandages, les meurtres, qui s'étoient faits dans Lisbonne & ailleurs, par ſes ordres, ou du moins par ſa tolerance. Enfin il voyoit le Duc de Bragance ſoumis à Philippe, & le Marquis de Villareal prêt à ſe ſoûmettre, avec tous les plus grands Seigneurs du Roïaume. 1580.

Ceux qui le ſuivoient étoient en très-petit nombre : les uns manquoient de courage, & étoient incapables de prendre une genereuſe réſolution, & les autres manquoient de reſſources pour le ſecourir efficacement. La honte, la crainte, & l'interêt en retenoient quelques-uns auprès d'Antoine. Cependant on ne voïoit autour de ce Prince que des viſages contraints & conſternés. Il n'entendoit parler que de Villes révoltées, & que de gens qui alloient chaque jour ſe rendre aux ennemis. Tout le monde commença à lui devenir ſuſpect. Il redoutoit ſes plus intimes amis ; il craignoit qu'ils ne le livraſſent à Philippe, pour obtenir leur pardon ; & ce fut cette crainte qui le porta à faire arrêter Dom George de Meneſés, commandant de la Flote, & peut-être le ſeul homme qui pouvoit le ſervir utilement.

Ce qui mettoit le comble à ſon deſeſpoir, étoit de voir les Caſtillans maîtres de tout le païs, depuis la frontiere juſqu'à Lisbonne. Porto, & les principales Villes entre Douro & Minho, refuſoient de lui obéïr : Conimbre ſeule le reconnoiſſoit pour ſon Roi ; mais Conimbre avoit été déſolé par la peſte : cette Ville n'offroit qu'une vaſte ſolitude, d'où l'on ne pouvoit retirer aucun ſecours. Santárem, qui l'avoit la premiere proclamé Roi, commençoit à ſe repentir de ſon ou-

1580. vrage, & sans Dom Emmanuel de Sylva, elle eut secoüé le joug qu'elle s'étoit imposé. Dans un état si pressant il ne voïoit aucune espérance de secours au dehors; les Princes Etrangers, quoiqu'ils eussent dû s'opposer à l'aggrandissement de Philippe, lui refuserent tout secours: ainsi il ne sçavoit quel parti prendre, lorsque le vieux Botello & l'Evêque de la Guarde, homme vain, téméraire, singulier, & ennemi implacable de Philippe, vinrent le trouver, ranimerent son courage, & le porterent à la guerre, en lui persuadant que la puissance du Roi Catholique n'étoit qu'une chimere, que l'armée d'Espagne n'étoit composée que de nouveaux soldats, que Naples & Milan étoient sur le point de se révolter, & que l'Espagnol seroit contraint d'y envoïer ses troupes; que la Navarre & l'Arragon saisiroient infailliblement cette occasion pour s'affranchir d'une puissance qu'ils détestoient; que le Turc, la France, l'Angleterre, & l'Allemagne même, se déclareroient en sa faveur, dès qu'il les auroit informés de son élection: qu'en attendant il avoit des troupes assés considérables pour se maintenir en deça du Tage. Le Prieur prêta l'oreille & ajoûta foi à ces vains discours. Le desir de regner, le plaisir de commander, se présenterent de nouveau à son imagination, avec toute leur force & tous leurs charmes. Il s'affermit enfin dans le dessein de faire la guerre avec plus d'ardeur que jamais.

Toutefois il ne pouvoit entiérement calmer ses inquiétudes, quoiqu'il espérât tout de sa fermeté & de son courage. Il comptoit beaucoup sur Baretto, qu'il avoit envoïé en France avec Doura, pour lever quelques troupes; mais son attente fut vaine. Baretto, qui avoit reçu la commission immédiatement des Gouverneurs, 1580.
plûtôt pour amuser le peuple, que pour accomplir les ordres qu'on lui avoit donnés, fut révoqué presqu'aussi-tôt qu'il fut arrivé en France: Doura consomma en plaisirs frivoles l'argent destiné pour les levées. Alors Antoine voïant toutes ses espérances s'évanoüir, retomba dans le découragement; il assembla son Conseil, & il y parla d'un accommodement avec Philippe. Tous ceux qui le composoient, même ceux qui s'étoient montrés d'abord les plus fiers & les plus obstinés, applaudirent à ce dessein. Le seul Comte de Vimioso le condamna avec emportement; il avoit ses vûës particulieres: haï de Philippe, & détestant à son tour le Roi Catholique, il n'en esperoit aucune grace; au lieu qu'il se flattoit de parvenir sous Antoine à la plus brillante fortune. Déja même il avoit conçu le dessein de faire ôter à Dom Diegue de Menesés le commandement général de l'armée, & de le demander pour lui: son aveugle ambition lui faisoit croire, qu'il pouvoit avec un mérite médiocre remplir dignement tous les postes les plus éminens.

Sur ces entrefaites, on apprit avec chagrin à Rome, que la guerre s'alloit certainement allumer entre l'Espagne & le Portugal. La négociation du Cardinal Riario n'avoit produit aucun effet. L'affaire étoit trop avancée, lorsqu'il arriva en Espagne; & le Roi Catholique refusa nettement de se soûmettre à la décision des Etats, parce qu'il n'ignoroit pas leur disposition à son égard. Il voulut encore moins se soûmettre à celle du Pape, parce qu'il étoit de l'intérêt de l'Italie, que sa puissance diminuât au lieu d'augmenter, & qu'il étoit d'ailleurs dangereux & d'une grande importan-

1580. ce, de rendre le Pape arbitre d'une ſi grande affaire. Ainſi Riario demanda ſon audience de congé, dans le deſſein de paſſer en Portugal, ſuivant les ordres du Pape; mais le Roi qui ſe défioit de ce voïage, parce que Riario avoit eu de grandes liaiſons avec la Maiſon de Bragance, chez qui il avoit logé, lorſqu'il avoit accompagné le Cardinal Alexandrin en Portugal, fit tout ſon poſſible pour l'en détourner. Il avoit encore une raiſon plus forte, pour l'empêcher de paſſer dans ce Roïaume; c'eſt qu'il craignoit, qu'il n'allât à Liſbonne, & que le ſéjour qu'il pouvoit y faire, ne l'obligeât d'en retarder le ſiege; ce qui devenoit d'une grande importance pour l'avancement de ſon entrepriſe : ainſi pour prévenir ces inconveniens, il ſçut ſi bien amuſer le Légat, ſous prétexte de lui faire faire ſon entrée à Badajos, que Riario ne s'en apperçut, que lorſqu'il n'étoit plus tems de pourſuivre ſon voïage.

Le Duc d'Albe, comme nous l'avons dit, s'étoit rendu maître de Setubal, & la nuit d'après la reddition de cette Ville, la nouvelle en parvint à Liſbonne. Quelques Marchands, qui ne s'y croïoient pas en ſûreté, voulurent profiter des ténébres de la nuit pour ſe retirer ailleurs; leur retraite répandit l'allarme dans toute la Ville. L'épouvante fut telle qu'on crioit de tous côtés, que les ennemis étoient maîtres de Liſbonne. On voïoit courir le peuple de toutes parts; perſonne ne le commandoit, ni vouloit le commander; on ne cherchoit qu'à fuir, ſans ſçavoir ce qu'on devoit fuïr : les femmes échevelées, les enfans qui les ſuivoient en pleurant, l'horreur de la nuit, tout augmentoit la conſternation & la fraïeur. Le jour vint diſſiper ces allarmes, mais ce ne fut que pour peu de tems : on apprit bientôt que le Duc d'Albe ſe diſpoſoit à marcher contre Liſbonne. En effet après avoir tenu un Conſeil, ſur l'endroit où il étoit moins dangereux de tenter le paſſage du Tage, & s'être enfin déterminé à l'exécuter vis-à-vis de Caſcaës, contre le ſentiment de tous les meilleurs Officiers, il fit courir le bruit, pour donner le change au Grand Prieur, qu'il alloit aſſieger Santarem. En même tems il fit embarquer ſur les galeres la meilleure partie de ſon infanterie pour aller droit à Caſcaës. Cette place, qui eſt honorée du titre de Marquiſat, & qui eſt préſentement poſſedée par la Maiſon de Caſtro, eſt ſituée ſur le haut d'un rocher, qui commande en partie le golfe de Sintra. Meneſés s'y étoit jetté. Les galeres Eſpagnoles ayant vogué juſqu'à la vûë du Château, tournerent tout d'un coup vers la plage de S. Antoine, où les Portugais avoient élevé quelque retranchement. Meneſés y accourut. Les galeres eſſuïerent quelque volée de coups de canon, changerent de route une ſeconde fois, & cinglerent vers la plage de la vieille marine, lieu rude, difficile à aborder, & que les Portugais avoient négligé de fortifier, ne croïant pas que le Duc d'Albe fût aſſés imprudent pour haſarder une deſcente de ce côté-là. Ainſi on débarqua ſans obſtacle. 1580.

Avant qu'on prît terre, un vieux Officier, qui vivoit librement avec le Duc d'Albe, s'approcha de ſon oreille & lui dit, Seigneur, cette deſcente paroît plûtôt l'ouvrage d'un homme de vingt-cinq ans, que d'un Général de votre âge & de votre expérience. Il eſt vrai, répondit le Duc, mais les ennemis ne ſçavent ce qu'ils font : il faut profiter de leur aveuglement. Un moment après on aborda; & pour donner un air extraordinaire

1580. au débarquement, le Duc ne fit d'abord descendre qu'un Mousquetaire, auquel il ordonna de s'avancer vers les ennemis, jusqu'à ce qu'il eut laissé derriere lui un espace assés considérable pour y former un grand corps de troupes. Ensuite il fit partir deux autres Mousquetaires, avec ordre de s'aller poster à droit & à gauche du premier Mousquetaire, derriere & à égale distance, ensorte qu'ils représentassent la figure d'un triangle. Aïant exécuté ses ordres, ils furent suivis de trois, les trois de six, doublant toûjours de même, jusqu'à ce que toutes les troupes fussent débarquées. Alors le Duc descendit lui-même, fit avancer la premiere pointe de son triangle, & forma des bataillons quarrés. Tout étant disposé pour combattre, les Espagnols commencerent à monter un coteau qu'ils avoient devant eux: les Portugais se montrerent sur les hauteurs, & malgré l'avantage qu'ils en pouvoient retirer, ils ne firent aucun mouvement pour arrêter les Espagnols.

On n'a jamais été si consterné, qu'on le fut à Lisbonne, lorsqu'on y apprit, que le Duc d'Albe avoit passé le Tage. Les habitans perdirent toute espérance, & Antoine tomba dans un affreux désespoir. Comme Menesés n'avoit fait aucune résistance, on soupçonna sa fidelité; on le crut d'intelligence avec les Espagnols, & l'on en parla comme d'un traître, qu'il falloit punir. Le Prieur assembla le peuple; il lui représenta la situation pressante des affaires, & lui fit entendre, qu'il n'y avoit qu'un coup de main qui pût le sauver: c'étoit de prendre les armes, & de marcher promptement aux ennemis, avant qu'ils eussent fait de plus grands progrès. Le peuple applaudit; toûjours impétueux, & ne reflêchissant jamais sur ce qu'il est capable ou incapable de faire, il courut aux armes, & s'avança avec Antoine jusqu'à Belem. Là manquant de vivres, il saisit ce prétexte pour regagner Lisbonne; son audace, effet d'une imagination vive & échauffée, s'éteignit tout à coup; il ne vit plus dans ce qu'il alloit faire, que le peril. Antoine tenta vainement de le rassurer, pour le retenir; la nécessité, ou pour parler plus exactement, la crainte, fut la seule chose qu'il écouta. Cependant le Duc d'Albe avoit marché droit à Cascaës. A son approche les habitans, malgré tous les efforts de Menesés, demanderent à capituler; la premiere condition de la capitulation fut, qu'on empêcheroit les soldats de piller la Ville & d'y causer le moindre désordre; on le promit, mais on manqua de parole. A peine les Espagnols y furent-ils entrés, qu'on la livra au pillage, & qu'on y commit d'horribles excès. Le reste de l'armée y vint débarquer; Menesés s'étoit retiré dans le Château; le Duc le fit sommer de se rendre, ce qu'il refusa de faire; on l'attaqua & on le força en peu de tems. Menesés tomba entre les mains des Espagnols; il avoit de la naissance & du mérite; malgré ces deux avantages, le Duc d'Albe le justifia des soupçons qu'on avoit eûs contre sa fidelité, en lui faisant inhumainement trancher la tête. Il mourut avec une fermeté, qui confirma l'estime qu'on avoit conçuë pour sa personne. Pereira, qui commandoit dans le Château, fut pendu: cet acte de séverité de la part du Duc d'Albe ne servit qu'à irriter davantage les esprits contre les Espagnols. Autant qu'il en tomboit entre les mains des Portugais, autant on en massacroit; & l'on exerçoit sur leurs cadavres des inhumanités horribles.

1580. Antoine voïant Lisbonne sans murailles & sans défense, resolut d'aller tenter le combat contre les ennemis. Ayant trouvé le moyen de faire prendre les armes une seconde fois au peuple. Il le reconduisit à Belem, où il le logea pêle mêle, sans ordre & sans discipline. Il n'y avoit dans toute cette armée ni Officiers capables de commander, ni soldats capables d'obéïr. Le plus habile de tous les Officiers étoit un nommé Sforce Orsino, jeune Italien, plein de valeur & de bonne volonté; mais n'ayant qu'une médiocre experience. Au lieu de bons Officiers, quelques Moines portant la Croix d'une main & l'épée de l'autre, marchoient à la tête des Compagnies: ils vouloient donner des ordres, & ils ne sçavoient ce qu'ils faisoient; jamais ils ne pouvoient s'accorder: leur dissention augmentoit le trouble & la confusion.

Comme le Duc d'Albe étoit maître de la campagne, & à la tête d'une armée, composée de vieilles troupes disciplinées, aggueries, & commandées par des Officiers qui avoient passé leur vie dans l'exercice des armes; Antoine résolut de s'aller mettre hors d'insulte sous le canon de S. Julien. Sforce Orsino condamna ce dessein, & lui conseilla de se rapprocher de Lisbonne, & de s'aller poster à Alcantara, derriere un ruisseau, dont les bords escarpés pouvoient servir pour mettre l'armée en sûreté. Le conseil étoit bon, parce que le poste étoit extrêmement avantageux, & que par là le Prieur étoit en état de veiller lui-même à ce qui se passeroit à Lisbonne, où le Roi Catholique fit publier, ainsi que dans tout le reste du Roïaume, une amnistie generale, qui ne produisit aucun bon effet; tant la haine qu'on avoit conçuë contre lui étoit violente.

Cependant le Duc d'Albe fit prendre à son armée la route d'Oeiras; & alla camper à la vûë du Fort S. Julien, qu'il envoya sommer par un Trompette: c'étoit le même qui avoit été sommer le Château de Cascaës: comme on avoit tiré sur lui, la crainte qu'il ne lui arrivât le même accident, l'empêcha de s'approcher de la place; il se contenta de faire quelques signes qu'on n'entendit point: il revint dire au Duc qu'on ne vouloit point se rendre. Aussi-tôt le Duc donna des ordres pour qu'on dressât les batteries. Ce Fort étoit l'unique ressource qui restât à Antoine. Tandis qu'on en poussoit vigoureusement le siege, le Prieur se tenoit toujours campé à Alcantara, d'où il envoyoit souvent du secours aux assiegés. Les Galeres Portugaises incommodoient beaucoup les Espagnols. Le Duc fit dresser une nouvelle batterie sur les bords du Tage, qui les contraignit de se retirer à la plage de Sainte Catherine.

Carcamo, Espagnol de Nation, Gentilhomme ordinaire d'Antoine, lui demanda à se retirer, ne voulant plus porter les armes contre son Prince légitime. Le Prieur lui accorda son congé. Carcamo avoit de l'esprit, & passoit pour honnête-homme. Il alla trouver le Roi Catholique, auquel il demanda la permission de ménager un accommodement entre Sa Majesté & le Prieur de Crato. Philippe l'écouta favorablement, y consentit, & l'envoïa pour joindre le Duc d'Albe, afin de concerter ensemble sur la maniere dont il falloit s'y prendre. Le Duc fut mortifié qu'on le chargeât de cette négociation, qui alloit lui enlever le fruit de ses travaux; cependant il obéït, mais en obéïssant il gâta tout: il écrivit une Lettre au Prieur, dans laquelle il ne le traitoit que de Sei- 1580.

1580. gneurie, tandis qu'on lui avoit toujours donné le titre d'Excellence. Ce procedé piqua le Prieur, & il ne voulut plus entendre parler d'accommodement : ainsi une vaine formalité, un seul mot fut la source de tous les malheurs que le Portugal essuïa dans la suite. Le Duc s'en repentit lui-même, & dans la crainte que sa conduite ne déplût à Philippe, il chercha à réparer, ou du moins à pallier sa faute. Il engagea Carcamo à renoüer la négociation avec Antoine. Carcamo alla trouver ce Prince, il lui representa avec le zele d'un veritable ami, qu'il ne devoit point attendre les évenemens de la guerre, pour se faire un parti avantageux dans le Portugal, & qu'il devoit profiter de l'occasion, qu'il ne retrouveroit peut-être jamais. Mais ces raisons ne purent ébranler Antoine : son parti étoit pris, il vouloit perir ou regner. Carcamo ne pouvant le faire changer de résolution, revint trouver le Duc d'Albe, qui pour prévenir toute plainte de la part de Philippe, feignit qu'Antoine lui avoit demandé une entrevuë pendant la nuit dans une barque au milieu du Tage. Quand l'heure marquée fut arrivée, le Duc entra dans une barque & fit semblant d'aller au rendez-vous : mais le lendemain il dit à tout le monde qu'Antoine lui avoit manqué de parole, qu'il ne s'étoit point rendu au lieu assigné, & qu'il y avoit apparence qu'il étoit dans le dessein de continuer la guerre. On fut persuadé de ce qu'il disoit, & l'on se prépara à poursuivre avec chaleur l'entreprise.

On continuoit toujours le siege du Fort Saint Julien. Ce Fort qui est dans le Tage sur un rocher assez escarpé, passe pour une bonne place, & Antoine se promettoit qu'il tiendroit plusieurs mois : il se trompa ; l'argent & la lâcheté obligerent le Gouverneur à capituler, avant que le canon des ennemis eût endommagé aucune de ses défenses. En effet, à peine Terzi & Fralin Ingenieurs eurent-ils achevé de dresser les batteries, que Dom Tristan Vaz de Vega Gouverneur du Fort, fit voir à sa garnison qu'il penchoit à livrer la place au Duc d'Albe. Il vouloit cependant l'executer sans perdre son honneur ; & y trouver en même temps ses avantages. Le hasard lui offrit bien-tôt une occasion de traiter avec le Duc d'Albe. Une femme du Bourg d'Oeiras, dont la fille étoit enfermée avec son mari dans le Fort, alla trouver le Duc dans le camp, pour lui demander la permission d'en faire sortir sa fille & son gendre. Le Duc imagina dans le moment, que cette femme pouvoit le servir auprès du Gouverneur. Il fit cesser de tirer; il lui permit d'aller dans le Fort, & la chargea de dire au Gouverneur qu'il étoit étonnant qu'il eût fait si peu de cas des propositions qu'il lui avoit fait faire par son Trompette : Vega répondit qu'il n'avoit vû personne de sa part : la femme revint avec sa fille au camp, & assura le Duc que le Gouverneur lui avoit protesté qu'on ne lui avoit parlé d'aucun accommodement, & qu'il étoit prêt, s'il le jugeoit à propos, de le venir trouver dans son camp. Le Duc ne demandoit pas mieux ; il le lui fit dire par la même femme, & Vega obéït dans l'instant. Il eut une longue conversation avec le Duc, il lui répeta ce qu'il avoit déja dit à la femme au sujet du Trompette, qu'on fit appeller : le Trompette avoüa que la crainte qu'on tirât sur lui, comme on avoit fait à Cascaës, l'avoit empêché de s'approcher du Fort : le Duc voulut le faire pendre : Vega demanda & obtint sa grace.

80. grace. Enſuite il continua ſon entretien avec le Duc : ils conteſterent long-temps ſur les articles de la capitulation : enfin le Duc qui brûloit d'avoir le Fort en ſa puiſſance , accorda en partie ce qu'on demandoit , & promit à Vega des récompenſes proportionnées au ſervice important qu'il lui rendoit. Vega revint donc dans le fort; il aſſembla la garniſon , qui n'étoit déja que trop diſpoſée à ſe ſoumettre; & lui fit entendre qu'il y avoit de la témerité à eux de vouloir ſoûtenir un ſiege, contre une armée que commandoit le Duc d'Albe : qu'il étoit d'avis de ſe rendre , d'autant plus qu'en le faiſant , il obéiſſoit aux ordres des Gouverneurs , qui avoient déclaré Philippe heritier legitime de la Couronne de Portugal. La garniſon applaudit à ſon diſcours , & le Fort fut livré aux Eſpagnols.

La reddition de Saint Julien fut ſuivie de celle de la Cabeca-Secha que Dom Pedre Barba abandonna du conſentement de Dom Antoine. La perte de ces deux places augmenta la conſternation des habitans de Liſbonne. La crainte qu'ils avoient de voir livrer leur Ville au pillage des Eſpagnols faiſoit qu'ils vouloient abſolument traiter avec le Duc d'Albe ; mais Antoine & ſes agens les en détournerent encore.

Vers ce tems-là arriverent aux Terceres quatre vaiſſeaux qui venoient des Indes chargés de riches marchandiſes. Comme ils pouvoient être pris par les galeres Eſpagnoles , qui étoient maîtreſſes de l'embouchure du Tage , les habitans de Liſbonne ſaiſirent encore cette occaſion , pour porter Antoine à parler d'accommodement : mais leurs prieres furent inutiles , le Prieur ne conſultant que ſon dépit contre le Duc d'Albe , n'y voulut jamais conſentir : le Comte de Vimioſo , l'Evêque de la Guarde , & Dom Emmanuel de Portugal , gens que la paſſion aveugloit, le confirmerent dans ce ſentiment. 1580.

Cependant ces trois hommes , qui ſoûtenoient Antoine dans le mauvais parti qu'il ſuivoit , cherchoient en même temps à traiter en ſecret avec la Cour de Caſtille. Le Prieur en fut informé , & cette connoiſſance acheva de le confondre. Il ne ſçavoit plus à qui ſe fier : il étoit environné ou d'ennemis ou de traîtres ; & les uns & les autres étoient également dangereux pour lui. Pour prévenir leurs mauvais deſſeins , il commit la garde des portes de la Ville de Liſbonne & des vaiſſeaux qui étoient dans le port , aux Moines , qui étoient les ſeuls qui lui fuſſent véritablement dévoüés. Pour le Duc d'Albe il étoit toujours campé à Oeiras, & il ne ceſſoit point de faire le dégât aux environs de Liſbonne, ce qui déſoloit les habitans. Il ſe rendit auſſi maître de la tour de Belem, & l'armée navale Eſpagnole entra auſſi-tôt dans le Port , ſans qu'Antoine fît aucun mouvement pour l'empêcher.

Son armée ſe tenoit toujours campée derriere le ruiſſeau d'Alcantara , & par ce poſte avantageux , elle tenoit en reſpect Liſbonne. Le Duc d'Albe réſolut enfin de l'attaquer. Le 24 d'Août il décampa , & marcha du côté des ennemis avec toute ſon armée : à la vûë des Portugais , il la rangea en bataille , & demeura long-tems dans cet état, eſperant qu'Antoine feroit quelque mouvement : mais il ne remua point de ſon camp , & le Duc ſe retira dans le ſien , réſolu de revenir le lendemain , & d'attaquer , ſi on ne l'attaquoit point.

En effet , il donna ſes ordres pour que l'armée fût prête à prendre les ar-

1580. mes à minuit, & il chargea D. François d'Alva General de l'artillerie, de faire dresser quelque baterie sur des hauteurs d'où l'on pouvoit découvrir le camp d'Antoine, pour le canoner. Il envoïa en même temps cinq cens Mousquetaires Italiens & autant d'Espagnols sur la flote, avec commandement au Marquis de Sainte Croix d'attaquer la flote Portugaise au premier signal qu'on lui feroit. Ensuite il assembla les principaux Officiers de l'armée, ausquels il communiqua le dessein où il étoit de combattre. Il leur assigna leurs postes, chacun selon son rang & son merite. Il leur recommanda surtout d'empêcher le soldat, si l'on remportoit la victoire, de piller Lisbonne, ordre qu'il avoit reçu lui-même du Roi Catholique.

Tout étant ainsi disposé, l'armée prit les armes à l'heure indiquée, & marcha sur trois colonnes, avec tout l'ordre qu'il fut possible d'observer dans un pays extrêmement inégal. La premiere colonne étoit au milieu des deux autres, composée de six mille Espagnols & de quelques Piquiers Allemands; à la colonne droite étoient les Italiens sous Prosper Colonne: à la gauche étoit la cavalerie, commandée par Dom Ferdinand fils du Duc. Le Duc se plaça à la premiere colonne.

Comme les Espagnols avoient fait le jour précedent une pareille manœuvre, le Prieur ne fut pas fort allarmé de ces nouveaux mouvemens. Cependant, pour leur montrer qu'il ne les craignoit point, il voulut aussi ranger en bataille son armée, persuadé qu'on n'en viendroit point aux mains, & que cela n'aboutiroit qu'à quelque escarmouche tout au plus. Mais ses soldats en jugerent autrement: peu accoutumés aux fatigues de la guerre, & d'ailleurs épouvantés du nombre des Espagnols, & plus encore de la réputation de leur General, ils refuserent obstinément de prendre les armes. Quelques-uns même s'enfuirent à Lisbonne. Les menaces d'Antoine, celles de ses Officiers, les prieres de l'Evêque de la Guarde, rien ne put les retenir: elles ne servirent au contraire qu'à augmenter leur épouvante: mais la frayeur devint génerale, lorsque tout d'un coup l'armée du Duc d'Albe parut sur les hauteurs, que le canon commença à tirer, & que les colonnes continuerent à marcher droit au ruisseau qui couvroit les Portugais. Le Duc d'Albe fut fort étonné de ne les point trouver sous les armes: il se plaça, à cause de la goutte qu'il avoit, sur une éminence, & examina l'assiette de leur camp. Il apperçut un pont sur le ruisseau qui étoit au-dessous, vers l'endroit où le ruisseau se jette dans le Tage. Il chargea Prosper Colonne de faire avancer des troupes, pour forcer ce pont qu'Antoine faisoit soigneusement garder. Il détacha en même temps Dom Pedre d'Avila avec deux mille Mousquetaires, pour passer ce même ruisseau au-dessus du camp, & pour attaquer la droite des ennemis jusque dans leurs retranchemens: il ordonna aussi à son fils d'aller passer le ruisseau avec la cavalerie, plus haut encore que d'Avila, & de le suivre de près pour le soutenir. Pour lui, il demeura sur l'éminence dont nous avons parlé, d'où il pouvoit découvrir tous les mouvemens des deux armées. 1580.

Prosper Colonne arriva au Pont, avant que d'Avila & le fils du Duc d'Albe eussent passé le ruisseau. Les Portugais qui gardoient le pont, reçurent les Italiens avec valeur: on combattit avec fureur: Colonne fut

1580. repouſſé à differentes repriſes, & il vit le moment où ſes ſoldats decouragez alloient prendre la fuite. Les avant ralliés, il revint à l'attaque, ſoutenu des Piquiers Allemands commandés par Dovara. Antoine y accourut & fit des prodiges de valeur. On le vit pendant toute l'action animer les ſiens par ſes paroles & par ſon exemple. Il donna & reçut pluſieurs coups : il fut dangereuſement bleſſé à la tète, & ſe défendit juſqu'au moment qu'il ſe vit abandonné de preſque tous ſes ſoldats : le pont fut forcé, & le Duc douta d'autant moins de la victoire, qu'il apperçut d'Avila executer de point en point ſes ordres : il craignoit toujours que ſon naturel vif & impetueux ne l'emportât ; mais il vit ſans reſſource la perte des Portugais, en voyant ſa moderation. En effet, ils lâcherent le pied de toutes parts, & la cavalerie Eſpagnole ſe mit à pourſuivre les fuyards. Alors Antoine luimême ſongea à ſe mettre à couvert ; il prit le chemin de Liſbonne, ſuivi du Comte de Vimioſo, de D. Emmanuel de Portugal, de Dom Edoüard de Caſtro, & du vieux Botello. En entrant dans le fauxbourg, il reçut encore une bleſſure d'un Cavalier, & s'il eut tardé un peu plus, il alloit être fait priſonnier par les Volontaires. Il traverſa toute la Ville ſuivi du débris de ſon armée : la plus grande partie jetta les armes, & ſe réfugia dans les Egliſes, pour échapper à la cruauté & à la fureur du vainqueur. Antoine en traverſant la Ville, fit ouvrir les priſons, & l'on en vit ſortir un nombre conſiderable de perſonnes de merite, dont tout le crime étoit de n'avoir point voulu prendre les armes contre le Roi Catholique.

Les Eſpagnols en pourſuivant toujours les fuyards, arriverent devant Liſbonne. Dom Fernand pour empêcher que le Cavalier ne s'écartât, faiſoit ſans ceſſe crier alte, comme ſi les ennemis euſſent pû lui nuire, & de cette maniere il ſe preſenta à la porte de la Ville, où les Magiſtrats vinrent pour parlementer de deſſus la muraille avec Dom Fernand. Celui-ci les ſomma ſimplement de ſe rendre aux mêmes conditions qu'on avoit accordées aux autres Villes qui s'étoient déja ſoumiſes au Roi Catholique. Cet avantage leur paroiſſant médiocre pour la capitale du Royaume, ils balancerent quelque temps à s'y réſoudre. Toutefois preſſés par le peril, & aïant perdu toute eſperance d'être ſecourus, ils ſe firent deſcendre par les murailles, & conduire au Duc d'Albe, qui approuva ce que ſon fils avoit fait. 1580.

Dès que le ſoldat vit que Liſbonne s'étoit renduë, & qu'on alloit le fruſtrer du pillage de cette Ville, devenuë depuis la découverte des Indes, le dépôt de richeſſes immenſes, il s'écarta aux environs de la Ville, & pilla les Faux-bourgs, où il trouva des effets conſiderables, que les habitans y avoient tranſportés à cauſe de la peſte. Le pillage dura trois jours. C'étoit un ſpectacle déplorable de voir les hommes & les femmes s'enfuir dans les ruës, pour ſe dérober à la violence du vainqueur. Le Marquis de Sainte-Croix ravagea de ſon côté tous les bords du Tage, & pilla également tous les vaiſſeaux qui étoient dans le port de la Ville. On n'épargna que les Monaſteres des filles ; ceux des hommes & les Maiſons même des Jeſuites, éprouverent toute l'inſolence du ſoldat. Ainſi en peu de jours on vit toutes les richeſſes qu'une longue paix, & le commerce des Indes avoit raſſemblées depuis un ſi long-temps dans Liſbonne, devenir la proïe d'une ſoldateſ-

1580. que effrenée, qui ne connoiſſant pas la valeur des choſes rares & précieuſes, qui lui tomboient entre les mains, les vendoit à vil prix, aux Marchands étrangers.

Lisbonne étant ſoumiſe, le Duc d'Albe, qui ignoroit le lieu qu'Antoine avoit choiſi pour ſa retraite, mena camper ſon armée dans le même endroit où il avoit combattu & vaincu les Portugais. Antoine ne s'arrêta qu'à Saçaven pour faire panſer ſes bleſſures, & de Saçaven il alla à Santarem. Deux jours après ſa défaite, les quatre vaiſſeaux, qui venoient des Indes, entrerent dans le Tage, & le Duc d'Albe ayant pris au nom du Roi les droits qui lui appartenoient, délivra tous les effets aux particuliers intereſſés aux quatre vaiſſeaux; ce qui produiſit un très-bon effet.

Tandis que les choſes ſe paſſoient ainſi à Liſbonne, on étoit dans une grande inquietude à Badajos, touchant le ſuccès de la guerre. Un Marchand Eſpagnol y arriva le 22 d'Août, & y répandit la nouvelle de la victoire que le Duc d'Albe venoit de remporter. Toute la Cour de Philippe témoigna ſa joïe d'un ſi heureux événement, en donnant au Duc d'Albe toutes les loüanges qu'il méritoit; mais comme on fut quelque tems ſans recevoir la confirmation de cette victoire déciſive pour les intérêts de l'Eſpagne, on commença à en douter; on accuſa le Duc d'Albe de lenteur. On le ſoupçonna de chercher à prolonger la guerre, & on blâma hautement ſa conduite. Ces bruits injurieux, ſemés par des Courtiſans jaloux, n'eurent pas le tems de faire des progrès. Dom Fernand de Tolede neveu du Duc les diſſipa par ſon arrivée. Il étoit chargé de remettre au Roi de la part de ſon oncle une relation très-étenduë du combat & de la victoire. Alors ceux même 1580. qui s'étoient déchaînés contre ſa réputation, lui prodiguerent des loüanges exceſſives; on élevoit juſqu'au Ciel ſa prudence; l'Eſpagne, le monde entier n'avoit jamais produit un Heros tel que lui. Les Eſpagnols ne connoiſſent point les loüanges ni les mépris médiocres; ils touchent toûjours aux extrêmités: le Duc l'éprouva bientôt après. Le Courtiſan envieux, ne pouvant lui conteſter la victoire qu'il avoit remportée ſur les Portugais, s'efforça d'en rabaiſſer le mérite; enſuite il examina & critiqua la maniere dont il s'étoit comporté; il dit qu'il avoit été plus heureux que prudent: enfin il publia contre lui toutes les calomnies poſſibles, & le Duc eut beſoin de toute ſa réputation & de toute la grandeur de ſon ame, pour repouſſer leurs traits.

Sur ces entrefaites, le Roi Catholique tomba dangereuſement malade; ce contre-tems embarraſſa beaucoup la Cour de Caſtille. Le Duc d'Albe fit propoſer à la Reine de ſe rendre à Liſbonne avec le Prince ſon fils, ſuppoſé que Philippe vînt à mourir. Cependant les Magiſtrats de cette Ville prêterent ſerment de fidélité entre ſes mains; & le Duc après avoir achevé cette cerémonie, remit le calme, diſpoſa des Charges, & régla toutes choſes pour éviter le trouble & la confuſion. Antoine de ſon côté, n'aïant pû entrer dans Santarem, ſe retira à Conimbre. Là il ramaſſa quelques troupes, avec leſquelles il alla aſſieger Aveiro, qui ſe rendit. Le Duc d'Albe, pour empêcher qu'il ne fît des progrès plus conſidérables, détacha de ſon armée quatre mille hommes avec quatre piéces de canon, ſous la conduite de Dom Sanche d'Avila, afin de le combattre. Les pluyes retarderent la marche du

1580. Général Espagnol ; une partie de ses troupes tomba malade & mourut ; ce qui obligea le Duc à lui envoier encore quinze cens hommes. D'abord que ce détachement eut joint d'Avila, il se présenta devant Coimbre, qui n'osa, de crainte de subir le même sort que les fauxbourgs de Lisbonne, opposer la moindre résistance. Les Magistrats allerent trouver d'Avila, lui remirent les clefs de la Ville, & s'excuserent sur ce qu'ils avoient ouvert leurs portes à Antoine, & sur le secours qu'ils lui avoient fourni pour soûmettre Aveiro : enfin ils prêterent serment de fidelité entre les mains de Dom Emmanuel de Sousa Pacheco, Commissaire général de l'armée.

Philippe étant guéri de sa maladie, envoïa en Afrique, pour sommer les Gouverneurs des places, que les Portugais y occupoient, de se rendre : il écrivit en même tems à Dom Edoüard de Castel-branco, pour qu'il eût soin de faire faire la même sommation aux habitans des Isles Terceres. Antoine cependant quitta Aveiro, ne s'y croïant pas en sureté, dans le dessein de gagner un port de mer, de s'y embarquer & de quitter le Roïaume : mais sur ces entrefaites aïant reçu avis que les habitans de la Ville de Porto n'attendoient que sa présence pour lui remettre les clefs de leur Ville, il marcha de ce côté-là avec quelques troupes.

Porto, comme on a vû dans le cours de cette Histoire, est une des plus anciennes & des plus celebres Villes de Portugal, située dans la province d'entre Douro & Minho, & regardée par sa situation & par la sagesse & l'industrie de ses habitans, comme une Ville très-importante. Les habitans, après la mort du Cardinal Henri, voïant le Roi d'Espagne disposé à la guerre, envoïerent leurs Députés à Almerin, 1580.
pour demander aux Gouverneurs toutes les munitions nécessaires pour se défendre, en cas que les Espagnols vinssent les assieger. Ceux qu'ils chargerent de cette commission, trouverent en arrivant à Almerin, que les Gouverneurs s'étoient retirés à Setubal, & qu'Antoine avoit été proclamé Roi à Santarem. Ils s'addresserent à ce dernier pour obtenir ce que portoit leur commission. Le Prieur pour les attacher à son parti, leur envoïa du canon & des munitions ; mais avant de les recevoir, Setubal fut pris par le Duc d'Albe, Cascaës forcé, & l'armée Espagnole devint maîtresse de la campagne ; ce qui les obligea à refuser ce qu'Antoine leur envoïoit, & à enfermer le tout dans le Château de la Fiera. En même tems ils députerent quelques-uns des principaux habitans vers le Duc d'Albe, pour l'assurer qu'ils étoient prêts de lui ouvrir leurs portes & de se soûmettre au Roi Catholique. La défaite d'Antoine, qui arriva peu de jours après, les confirma dans cette résolution ; cependant Antoine y avoit des partisans, qui travailloient sourdement pour empêcher qu'on ne l'effectuât. Ils firent plus, ils le firent entrer dans la Ville en sortant d'Aveiro, malgré les efforts de Dom Fernand Nuñés Baretto, de D. Pantaleon Sada, de Dom Juan Rodrigue Sada, & de quelques autres créatures de la Cour de Castille. A l'arrivée d'Antoine ceux-ci quitterent la Ville pour se mettre à couvert du ressentiment de ce Prince, qui se comporta avec la derniere imprudence : car non content de faire piller leurs maisons, il s'empara encore des marchandises des autres particuliers, força la Ville à lui prêter cent mille écus, & se livra à des excès de fureur, qui le fi-

1580. rent regarder comme un Tyran déteſtable. Après des excès ſi odieux & ſi peu convenables à ſes intérêts, il envoïa à Viana & au pont de Lima l'Evêque de la Guarde ſon fidele compagnon, pour diſputer le paſſage de la riviere de ce nom à Dom Sanche d'Avila, qui venoit, diſoit-on, de ce côté-là pour ſe rendre à Porto.

Le Duc d'Albe étoit toûjours à Liſbonne. Afin de mettre un frein aux querelles, qui ſurvenoient chaque jour entre les Eſpagnols & les Portugais, il fit fortifier un ancien Château ſitué ſur une hauteur qui commande en partie la Ville, & y fit conduire du canon, porter des vivres & des munitions, & aſſembler une partie de ſes ſoldats, afin qu'ils ne fuſſent plus à portée d'eſſuïer les inſultes du peuple. Pour Davila, dès qu'il eut reçu le ferment de fidelité des habitans d'Aveiro, il prit la route de Porto accompagné de Dom Diegue de Cordoüe. Après divers campemens il arriva à la Rifana, le ſeul obſtacle qui pût l'arrêter, à cauſe des bords de cette riviere, qui coule entre deux montagnes fort hautes & fort eſcarpées. Dom Sanche avoit fait porter ſur des chariots quelques barques, qui ſe trouverent ſi ouvertes & ſi rompuës, qu'elles ne furent d'aucun uſage. Antoine s'étoit emparé de toutes celles qui étoient ſur cette riviere : Davila fut extrêmement embaraſſé. Il envoïa dans un bourg voiſin pour chercher toutes les barques qu'on y trouveroit; on les amena, & on les joignit à celles qu'un Officier nommé Serrano lui fournit. Alors il ſe diſpoſa à tenter le paſſage; ſes Officiers voulurent s'y oppoſer, mais Davila perſiſta & il réüſſit : les Portugais, ſoit qu'ils fuſſent épouvantés de ſon audace, ſoit qu'ils fuſſent peu affectionnés au parti d'Antoine, ſe retirerent, ſans lui oppoſer la moindre réſiſtance. 1580.

Antoine, ſurpris d'un paſſage ſi bruſque & ſi peu attendu, aſſembla les principaux Chefs de ſon parti, & leur parla ainſi. « Je ne chercherai point » à me juſtifier : vous connoiſſez la » juſtice de ma cauſe & la tyrannie » de mes ennemis. La violence de » Philippe m'a contraint de recourir » aux armes, pour prévenir la tyrannie » qu'il nous prépare : vous m'avez » fait votre Roi, & vous m'avez choiſi » pour votre protecteur : la Fortune » contraire à nos vœux ſe déclare & » décide en faveur de nos ennemis : » je plains votre ſort; je ne ſuis ſenſible » qu'à vos malheurs; les miens » me touchent peu; l'eſclavage qu'on » vous prépare, occupe uniquement » mon ame. J'ai fait tout ce que je » pouvois faire pour conjurer ce cruel » orage; j'ai verſé mon ſang pour » conſerver le vôtre, je me ſuis expoſé » aux plus grands perils pour » vous aſſurer la liberté : j'ai mépriſé » pour vous une fortune brillante, » j'ai dédaigné l'amitié de Philippe, » & je vais ſoulever toute la terre » pour briſer vos fers, & pour réprimer » l'ambition du tyran, qui veut » m'enlever une Couronne qui m'appartient; » ſi je cede pour quelque » tems à ma mauvaiſe fortune, » j'eſpere de la faire rougir un jour » des faveurs, qu'elle accorde à mon » ennemi. « Il ſe tut, & tous ceux qui l'écoutoient fondirent en larmes. » Ne vous affligez pas, leur dit-il, » mais concevez de hautes eſpérances » de mes deſſeins, je ne ſerai point le » premier Prince fugitif de ſa patrie, » qu'on aura vû y revenir triomphant » & glorieux : ſoïez-moi ſeulement » fideles; conſervez toûjours pour » moi la même affection, que vous

1580. » me témoignez, & surtout n'oubliez jamais ce que vous devez à la » justice, à l'honneur, à votre païs. « Ensuite s'arrachant d'entre leurs bras il prit congé, partit en secret, & prit la route de Viana.

Cependant Davila se présenta devant Porto. Les Magistrats lui firent signe de dessus les murailles, qu'ils étoient dans le dessein de se rendre, & que le Prieur s'étoit retiré. Aussi-tôt Davila fit deux détachemens de Cavalerie pour le poursuivre. Antoine étoit sur le point de s'embarquer pour la France, lorsque ces détachemens arriverent aux portes de Viana. Les habitans, quoique résolus de se défendre, les lui ouvrirent, de crainte qu'on ne les livrât au pillage, s'ils attendoient qu'on les forçât. Le Prieur qui étoit dans son vaisseau, attendoit un vent favorable pour mettre à la voile. Voïant que la mer grossissoit de plus en plus, & que ses ennemis venoient pour le prendre, il se déguisa en matelot avec le Comte de Vimioso, & l'Evêque de la Guarde; & s'étant jetté dans un esquif, il alla malgré le mauvais tems qu'il faisoit débarquer de l'autre côté de la riviere.

Les Espagnols le suivirent; mais Antoine s'étoit déja sauvé, n'emportant des richesses qu'il avoit enlevées, que les pierreries qu'il avoit fait coudre dans son habit. Comme il débarquoit de l'autre côté de la riviere, l'autre détachement arrivoit du même côté en même tems. On lui demanda de ses nouvelles & de celles des Seigneurs de son parti; il répondit que tous s'étoient embarqués, & qu'on croïoit que tous avoient peri dans la mer, leur vaisseau aïant été fracassé: ils le crurent & passerent outre; ainsi Antoine leur échappa contre toutes les apparences.

Le Roi Catholique étoit toûjours à Badajos. Comme il commençoit à recouvrer sa santé, la Reine son épouse mourut d'une fievre maligne le 26 d'Octobre. Philippe parut extrêmement sensible à cette perte: il aimoit tendrement cette Princesse en qui brilloient de grandes qualités. Elle lui avoit donné cinq enfans, Dom Ferdinand, Dom Carlos, Dom Diegue, Dom Philippe, & la Princesse Marie, qui mourut jeune. Dans ce tems-là mourut aussi Jerôme Osorio Evêque de Sylves; c'étoit un homme d'une profonde érudition, d'une grande éloquence & d'une vertu éminente; il a laissé plusieurs ouvrages, où l'esprit, le bon sens, & le goût brillent également; il ne voulut jamais se mêler des affaires depuis la mort de Henri; il condamnoit hautement la guerre qu'on faisoit à Philippe, & il disoit qu'elle ne pouvoit que ruiner le Portugal, sans le sauver des fers des Espagnols: ses remontrances n'étant point écoutées, il se retira dans son Diocese, où il attendit paisiblement la mort. André Resende son contemporain, & de la même Nation, se distinguoit aussi par ses ouvrages poëtiques & par ses recherches curieuses sur les antiquités de la Lusitanie, dont nous avons quelques Livres extrêmement recherchés.

Philippe voïant Antoine défait, errant, & fugitif, se fit transporter à Elvas, où il abolit les Doüanes établies au passage de l'un à l'autre Roïaume, qui rapportoient aux Rois de Portugal cinquante mille ducats. Ensuite il fit déclarer Antoine rebelle à son Prince & perturbateur du repos public, & mit sa tête à quatre-vingt mille ducats. Ni une somme si considérable, ni l'état malheureux d'Antoine ne tenta aucun Portugais, quoiqu'il fût obli-

1580. gé de se confier à plusieurs d'entr'eux, qui lui furent si fideles, qu'il osa même aller jusqu'à Lisbonne, après avoir passé quelque tems dans une forêt, où un esclave lui portoit à manger.

Par sa fuite Philippe devint maître de tout le Portugal. Les places d'Afrique se rendirent, l'Isle de Madere reconnut sa puissance, & l'on attendoit des nouvelles des Indes, & des autres païs éloignés où les Portugais avoient établi leur domination. Cependant il convoqua les Etats Généraux du Roïaume pour le 15 d'Avril suivant dans la Ville de Tomar, où il devoit assister en personne. Il ordonna aussi de faire toutes les provisions nécessaires pour l'armement d'une flote, qu'il vouloit envoïer pour réduire les Terceres. De sept une seule vouloit le reconnoître, c'étoit celle de S. Michel; les autres, persuadées qu'Antoine avoit une armée sur pied, refuserent constamment de recevoir les ordres du Roi Catholique. Le Comte de Vimioso les entretenoit dans ces sentimens par ses Lettres. Les Moines, qui haïssoient les Espagnols, le secondoient par leurs discours; ils pousserent leur hardiesse jusqu'à faire croire au peuple que Sebastien n'étoit point mort, & qu'il devoit bientôt les venir trouver. Nous parlerons en son lieu des effets que produisit ce discours.

Le Roi Catholique, informé de l'insolence des Moines, & de la credulité du peuple, pour prévenir les suites dangereuses d'un pareil bruit, y envoïa Dom Ambroise d'Aguyar avec des Lettres & une Amnistie pour la plûpart de ceux qui avoient excité la révolte. Aguyar étant arrivé près d'Angra Capitale de l'Isle, qu'on nomme expressément Tercere, fit rendre les Lettres dont il étoit chargé aux Magistrats de la Ville. Ils s'assemblerent 1580. pour déliberer sur ce sujet: ceux qui n'étoient point compris dans l'amnistie, parlerent & agirent avec tant de force, que non-seulement ils confirmerent les habitans d'Angra dans le dessein de desobéir à Philippe, mais même d'arrêter Aguyar, pour le punir de prêter son ministere à un tyran. Cependant on n'executa point cette derniere résolution: elle étoit trop violente, & on lui permit de se retirer. Aguyar échappé au peril où il s'étoit si légerement exposé, gagna l'Isle Saint Michel, dont il étoit Gouverneur. Après son départ les Magistrats firent célebrer une Messe, pour remercier Dieu de leur avoir inspiré la force de résister aux menaces de Philippe, & le peuple, après la célebration de la Messe, jura de répandre jusqu'à la derniere goûte de son sang pour Antoine.

Parmi ce tumulte general, la religion eut beaucoup à souffrir des entreprises de quelques Prédicateurs. Ils permettoient les choses les plus expressément défenduës par la Loi: ils s'arrogeoient le droit d'absoudre de toutes sortes de crimes: ils approuvoient tous les caprices du peuple; ils ne regloient leur conduite que sur la sienne; ils appuyoient ses opinions les plus bizarres par des passages de l'Ecriture Sainte, qu'ils ajustoient à leur fantaisie; & pour comble de dereglement, ils se plongeoient dans une débauche effrenée, & excitoient les autres à les imiter. Les Jesuites furent les seuls qui s'opposerent de toutes leurs forces à ce débordement général: ils tâcherent de dissiper l'illusion du peuple sur ce qui concernoit le fanatisme qu'on lui prêchoit: ils firent des peintures affreuses des précipices où le reste des Moines alloient les entraîner.

1580. traîner. Mais leur courage & leurs discours ne servirent qu'à irriter ceux qu'ils cherchoient à ramener à la raison, & ils en devinrent les victimes, puisqu'on les fit enfermer, comme des personnes suspectes, & venduës au Roi Catholique.

Malgré la révolte obstinée des Terceres, on regardoit neanmoins le parti d'Antoine comme abattu & hors d'etat de causer davantage du trouble dans le Portugal. Le Pape voyant que Philippe avoit toujours un corps de troupes considerable sur pié, crut cette conjoncture favorable pour renouveller le projet de guerre contre les Anglois, qui s'étoient soustraits de l'obéissance de l'Eglise Romaine : il fit donc dire au Roi Catholique, que s'il vouloit armer une flote contre cette fiere Nation, qu'un amour excessif de la liberté porte quelquefois à de fatales extrêmités, il ouvriroit en sa faveur tous les trésors de l'Eglise, comme la Croisade & la permission de lever sur ses peuples tous les impôts qui dépendoient du Saint Siege ; à condition néanmoins qu'il lui païeroit un million d'or, qu'il prétendoit que Sa Majesté Catholique devoit à l'Eglise pour l'Archevêché de Tolede, lorsqu'il étoit en interdit. Philippe écoûta ces propositions, sans y faire aucune attention : occupé uniquement de sa conquête du Portugal, il ne songea qu'à y établir sa puissance sur de solides fondemens ; & lorsqu'il crut y être parvenu, il réforma ses troupes Italiennes, fit rebrousser chemin à celles qui venoient d'Espagne pour le venir trouver en Portugal, envoïa celles qui lui restoient en différentes garnisons, & s'appliqua à dissiper les partisans d'Antoine, à gagner la confiance des Grands, à réformer les abus & à adoucir l'esprit du peuple, pour l'accoûtumer à son joug. 1580.

Toutes les troupes étoient encore en Portugal, lorsque le Roi Catholique fit partir le Docteur Villasagna Conseiller du Conseil Roïal de Castille pour Lisbonne, & le Docteur Tedaldi Conseiller de Galice pour Porto, afin que l'un & l'autre informassent dans ces deux Villes contre la conduite de l'armée & des Officiers, au sujet des brigandages dont les Portugais les accusoient. Ce procedé parut injuste à des gens qui venoient de sacrifier leurs vies, pour conquerir un nouveau Roïaume au Roi ; on murmura hautement ; on accusa le Roi d'ingratitude, on se déchaîna contre ses Ministres & contre ses favoris, & l'on vit le moment où tout se disposoit pour une révolte. Villasagna & Tedaldi, voïant cette disposition des esprits, se comporterent avec beaucoup de prudence : ils n'informerent contre personne en particulier, & justifierent l'armée & les Officiers en partie ; ou du moins ils tournerent les plaintes qu'on faisoit d'eux, de maniere que le Roi fût content.

Le tems s'écouloit insensiblement, & l'on touchoit au mois d'Avril où les Etats devoient s'assembler à Tomar. Philippe avant de s'y rendre fit une visite à la Duchesse de Bragance, qui étoit venuë de Villa-vitiosa à Villaboüin pour le recevoir ; de-là il partit pour Tomar. Le Duc de Bragance, qui avoit conçu de hautes espérances, n'obtint rien, pour avoir trop prétendu ; il fut seulement confirmé dans la dignité de Connêtable du Roïaume ; on lui donna l'Ordre de la Toison, & il reçut beaucoup de politesses de la part de Philippe : il entendit la Messe avec ce Monarque derriere la Courtine, ce qui étoit une distinction singuliere ; mais toutes les graces qu'il obtint se

1581. bornerent à celle-là. La Duchesse de Bragance en fut extrêmement mortifiée ; on prétend que Philippe lui avoit promis le Roïaume d'Algarve, avec tout ce qu'elle possèdoit en Portugal, & la permission d'envoïer tous les ans en son nom deux vaisseaux dans les Indes pour y faire le commerce. Ces promesses avoient été sans doute faites, dans un tems que le Roi Catholique craignoit de leur part quelque obstacle ; mais dès qu'il fut assûré de la possession du Roïaume, il ne s'en souvint plus ; ou s'il s'en souvint, il refusa de les tenir, dit-on, par délicatesse de conscience, ne pouvant pas de son chef démembrer un Etat qui appartenoit à ses héritiers. Ce scrupule de la part de Philippe, qui venoit d'en dépoüiller le véritable successeur, fit voir aux Portugais combien peu ils devoient compter sur sa parole. Au reste Philippe pouvoit alleguer une raison plus solide ; c'étoit de ne vouloir point élever davantage un homme qui n'étoit déja que trop puissant, & qui pouvoit se servir de sa puissance pour l'inquieter, connoissant par lui-même combien il est difficile de se contenir dans son état, quand on a le pouvoir en main de l'augmenter ou de le changer.

Le Duc ne fut pas moins sensible que la Duchesse à ce procedé ; il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour favoriser les prétentions du Roi Catholique contre Antoine. Il avoit attiré dans son parti toutes ses créatures, & s'étoit toûjours opposé aux desseins du Prieur ; il avoit vû piller son palais, perdu Villa-vitiosa, essuïé mille reproches de la part des Portugais, qui le regardoient comme un homme qui avoit vendu sa patrie à un Etranger, & le fruit de la perte de son honneur, de tant de soins, de tant de peines, ne fut que deux cens mille écus 1581. que le Roi lui fit donner pour le dédommager ; foible compensation pour un Prince qui avoit des droits incontestables sur la Couronne de Portugal, & qui pouvoit joüer un rôle honorable.

Philippe reconnoissoit pleinement l'injustice qu'il commettoit à l'égard de la Duchesse ; mais il croïoit tout réparer en disant, que si elle n'eût pas été mariée à Dom Juan de Portugal, il l'eût épousée, pour concilier par ce mariage leurs intérêts. Lors même, que le Duc de Bragance mourut, il lui fit proposer ce mariage par Donna Inés de Norogna favorite de la Duchesse. Cette Dame, qui à beaucoup d'esprit joignoit une grande réputation de vertu, s'acquitta de sa commission, & n'oublia rien pour engager la Duchesse à accepter le parti qu'on lui proposoit : mais ses efforts furent inutiles ; elle refusa constamment : Philippe ne s'en tint pas à cette premiere tentative ; s'imaginant, qu'il réüssiroit mieux qu'Inés, il alla à Villa-vitiosa, parla à la Duchesse & n'obtint rien.

Quelques-uns crurent qu'elle n'avoit refusé d'épouser Philippe, qu'à cause de l'attachement qu'elle conservoit pour la mémoire du Duc son mari, mais ils se trompoient ; l'amour seul qu'elle avoit pour le Duc son fils, & qu'elle esperoit de voir remonter sur le thrône, fut la cause de ses refus. A l'égard de son mari, elle avoit peu sujet d'en être contente ; c'étoit un Seigneur bon & facile, foible & timide, qui préferoit le repos à la gloire, & qui, s'il eût eû de l'ambition, eût pû saisir l'occasion de se faire Roi, ou du moins un sort extrêmement honorable ; mais la crainte de perdre sa tranquillité & son fils, qui

1581. étoit entre les mains de Philippe, lui firent renoncer à la gloire de regner; d'ailleurs il se laissa éblouïr par les promesses du Roi Catholique, qui parmi les honneurs qu'il vouloit lui faire, y ajoûtoit celui de donner sa fille Isabelle au Duc de Barcelos son fils.

Mais pour revenir aux Etats de Tomar, Philippe avant d'en faire l'ouverture se fit proclamer Roi, & reconnoître le Prince Dom Diegue son fils pour son successeur. Cette cérémonie se fit dans le Monastere des Religieux de l'Ordre de Christ; tout s'y passa selon les coûtumes ordinaires: après cette action les Etats assemblés s'ouvrirent le 17 d'Avril. L'amnistie fut publiée, & les Portugais virent avec douleur qu'elle n'étoit point générale, & qu'elle renfermoit beaucoup de clauses artificieuses; ils s'en plaignirent, & firent tout ce qu'ils purent pour les faire changer. Philippe les refusa nettement, & dit qu'il ne pardonneroit pas au Prieur, au Comte de Vimioso, à l'Evêque de la Guarde, & à quelques autres, qui montoient à cinquante-deux personsonnes. A l'égard des autres graces qu'ils avoient demandées, il les leur accorda à l'exception de l'Intendance de la navigation des Indes Occidentales, & du droit d'entrer dans toutes les Charges & prérogatives de Castille, ne pouvant accorder ces deux articles, sans dédommager ceux qui y étoient intéressés. On lui proposa d'abolir l'Université de Conimbre, afin que les Portugais fussent obligés d'aller faire leurs études en Castille, & qu'ils s'accoûtumassent par ce moïen à vivre avec les Espagnols; mais Philippe crut qu'il étoit de sa politique de ne point donner cette mortification à ses nouveaux Sujets; au lieu donc d'abolir l'Université, il confirma ses privileges, la prit sous sa protection, & traita avec beaucoup de douceur les Docteurs, quoiqu'il n'ignorât point qu'ils eussent écrit contre lui. 1581.

Sur ces entrefaites le Pape rappella le Legat qu'il avoit en Portugal, & avant de quitter ce Roïaume, il le chargea d'assurer Philippe, qu'il n'avoit pris intérêt dans l'affaire de la succession, qu'autant qu'il le falloit pour empêcher une guerre civile toûjours terrible & criminelle, & d'accorder à Dom George d'Ataïde Evêque de Viseo son grand Aumônier le pouvoir de juger souverainement la personne & le bien des Ecclésiastiques. En conséquence de ce nouveau pouvoir dont cet Evêque tout Castillan fut revêtu, Antoine fut condamné pour la seconde fois à demeurer illégitime & à être dépoüillé de tous les biens qu'il avoit dans le Roïaume, ainsi que l'Evêque de la Guarde. Cependant on ignoroit dans quel lieu ils s'étoient retirés. Antoine parcouroit le Roïaume déguisé sous un habit misérable; le Comte de Vimioso s'étoit refugié en France, où il n'épargna rien pour broüiller cette Cour avec celle de Castille, assurant que les Portugais ne verroient pas plûtôt les François embrasser leur parti qu'ils se souleveroient & reprendroient les armes.

En effet ils ne pouvoient se consoler, ni s'accoûtumer à vivre sous la domination Espagnole. Leurs Villes étoient remplies de soldats, la Cour les traitoit avec dureté, & ces manieres les entretenoient dans un esprit d'inquiétude & de révolte; déplorant leurs malheurs, ils se repentoient de ne s'être pas tous unis pour s'opposer aux Castillans, voïant avec désespoir, que toutes les affaires passoient par les mains des Ministres Es-

1581. pagnols. Les bruits qu'on répandoit dans le public au sujet d'Antoine, ne servoient qu'à augmenter leurs inquiétudes. Les uns disoient, qu'il avoit été tué par un soldat Espagnol, les autres, qu'il étoit sorti du Roïaume, & d'autres, qu'il y étoit encore, & qu'il y attendoit un puissant secours d'Angleterre. Enfin on sçut positivement qu'il n'étoit point sorti du Portugal, par quelques-uns de ses domestiques qu'on arrêta dans Lisbonne, & qu'on appliqua à la question. On fit en même tems trancher la tête au Docteur Alpoé ennemi déclaré de la tyrannie Castillanne, & zelé partisan d'Antoine.

Cependant les Etats de Tomar se séparerent, & le Roi Catholique partit pour Lisbonne. En arrivant à Almada Ville située de l'autre côté du Tage, il apprit la nouvelle de la disposition peu favorable où étoient les habitans des Terceres à son égard. Il ordonna qu'on armât promptement quatre vaisseaux, & lorsqu'ils furent en état de mettre à la voile, il les envoïa sous les ordres de Baldés dans l'Isle Saint Michel, pour maintenir les habitans dans son obéïssance, & pour escorter les vaisseaux qui reviendroient des Indes.

Après quelques jours de repos dans Almada, il monta sur ses galeres, & le 29 Juin il alla débarquer à Lisbonne, où les Magistrats le reçurent en corps. Un d'entr'eux lui addressa un discours, où il exprimoit avec plus d'éloquence que de sincerité, la joïe que le peuple & eux en particulier ressentoient de voir dans leur Ville un Monarque aussi sage, aussi puissant, & aussi redouté qu'il étoit; ensuite ils le conduisirent dans l'Eglise Cathedrale sous un dais de toile d'or. Après y avoir rendu graces à Dieu de l'heureux succès de ses armes, il alla au Palais 1581. des Rois de Portugal suivi de toute la Noblesse qui se trouva dans la Ville. On avoit esperé qu'il accorderoit quelque nouveau privilege au peuple pour gagner son affection; mais soit qu'il se mît peu en peine de ce qu'il pouvoit penser sur son compte, soit que ses Ministres lui fissent envisager qu'il y avoit du danger à l'accoûtumer aux graces, il ne fit rien en sa faveur. A l'égard des Grands, peu se ressentirent aussi de sa libéralité; le premier de tous sur qui il l'exerça, fut Dom François de Sada à qui il donna le titre de Comte de Matosignos, & celui de Comte de Lignarés à Dom Fernand de Norogna, que son pere avoit déja possedé. Il rétablit Alcaçova dans la Charge qu'il avoit sous Sebastien, & confia l'expédition de toutes les graces qui émaneroient de la Cour à Dom Antoine Pignero & à Dom Christoval de Moura. Le premier étoit un homme sage & éclairé, sans passions & sans parens; le second, quoique nourri & élevé dans la Cour de Castille, avoit du mérite & de la vertu.

Sur ces entrefaites on reçut des nouvelles des Terceres, qui portoient, que les habitans s'opiniâtroient dans leur révolte, appelloient à leur secours les Etrangers, & avoient témoigné beaucoup de mépris pour les Lettres que Baldés leur avoit apportées de la part du Roi. Philippe pour ne leur point laisser le tems de grossir leur parti, fit munir quelques vaisseaux de toutes les choses nécessaires pour aller à ces Isles, & il donna le commandement à Figueroa avec ordre de se joindre à Baldés, qui croisoit aux environs des Terceres en attendant les vaisseaux qui devoient arriver des Indes. Quelquefois ses soldats descendoient à terre pour aller chercher du raisin dans

581. les vignes, & ils s'entretenoient avec les habitans de l'Isle sans se faire du mal. Baldés s'imagina de descendre aussi & de se joindre avec quelques partisans, que le Roi avoit dans l'Isle, pour la soûmettre à son obéïssance. D'abord il suspendit l'exécution de son projet par la crainte qu'il avoit d'échoüer; mais lorsqu'il sçut que Figueroa étoit en mer pour le venir joindre, & qu'il étoit nommé pour commander en chef, il se détermina à faire la descente qu'il avoit projettée, pour ne point partager avec personne la gloire qu'il croïoit aller acquerir. Ainsi le 25 Juin jour de la fête de Saint Jacque, il fit entrer dans des chaloupes la plus grande partie de ses soldats, & les envoïa descendre dans l'endroit accoûtumé, qui étoit entre Angra & la Praïa, appellé la Maison de la Salga. A leur arrivée les Portugais abandonnerent un petit retranchement, où ils avoient trois ou quatre pieces de canon de fer. Les Espagnols s'en emparerent, & commençoient à s'y retrancher, lorsque les habitans d'Angra coururent aux armes, sortirent au nombre de deux mille, les attaquerent & les taillerent en pieces; ceux qui échapperent à leur fureur, se noïerent presque tous, parce que la mer grossit considérablement, & que Baldés ne se donna aucun soin pour les secourir. Les habitans d'Angra rentrerent en triomphe dans leur Ville laissant quatre cens Espagnols sur la place. Le lendemain tous les habitans revinrent sur le champ de bataille, hommes, femmes, enfans, tous les Ordres Religieux, excepté les Jésuites, pour voir les corps de ceux qui avoient été tués; ils danserent au son de divers instrumens autour des cadavres, qu'ils traiterent indignement; & portant leur barbarie jusqu'à l'excès, ils leur arracherent le cœur 1581.
pour le manger. Après s'être livrés aux derniers emportemens que la haine & l'yvresse de leur victoire leur inspira, Dom Cyprien de Figueredo Gouverneur de la Ville les y ramena, en faisant traîner après lui les drapeaux des ennemis, & porter leurs armes sur des chariots pour en élever des triomphes dans la Ville.

Tandis que les choses se passoient ainsi dans les Terceres, Antoine parcouroit toutes les Provinces de Portugal. Tantôt il se montroit à Santarem, tantôt à Lisbonne: partout il trouvoit des amis fideles qui lui donnoient retraite, par tout il trompoit la vigilance de ceux qui le cherchoient, & partout enfin où il passoit, il tâchoit de ranimer les peuples abattus & de les porter à la révolte. Le Roi Catholique craignant que ses intrigues n'eussent des suites dangereuses, mit en campagne tous les Prevôts du Roïaume, tous les Officiers de l'armée, & tous les soldats pour le prendre; mais soit qu'il dût son salut à sa bonne fortune, ou à son indûstrie, il avoit dans ces extrêmités des ressources toutes particulieres pour échapper aux Agens du Roi Catholique. Dom Jérôme de Mendoce voïant le desir ardent que Philippe avoit de tenir le Prieur en sa puissance, tenta les derniers efforts pour avoir une entrevuë avec ce malheureux Prince, sous prétexte de lui proposer un accommodement avec le Roi d'Espagne. Ses efforts furent vains; Antoine ne voulut jamais y consentir: il étoit trop défiant pour se livrer ainsi imprudemment; d'ailleurs il connoissoit trop bien le caractere de Philippe, & il sçavoit que les choses avoient été poussées trop loin, pour en esperer une réconciliation sincere.

Lassé cependant d'errer de Province

1581. en Province, & d'être toûjours plongé dans tout ce que la crainte porte avec soi de triste & d'inquiétant, & voïant en même tems, que plus il demeuroit en Portugal plus il retardoit l'avancement de ses affaires, & plus les Portugais s'accoûtumoient insensiblement à la domination Espagnole; il se détermina enfin à passer en France, pour implorer lui-même le secours de cette Puissance toûjours si utile aux Princes malheureux & opprimés. L'embarras étoit de s'embarquer sans être reconnu; Philippe faisoit garder soigneusement tous les ports: on visitoit tous les vaisseaux qui y entroient & qui en sortoient; on examinoit les personnes qui y étoient, on leur demandoit leur nom, leur païs, les affaires qui les obligeoient de venir en Portugal, ou qui les obligeoient d'en sortir: enfin on ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer à découvrir Antoine; cependant il prit, malgré ces précautions de Philippe, la résolution d'aller à Setubal avec dix personnes en qui il avoit le plus de confiance. Il s'y fit connoître à un Moine & à une femme: tous les deux garderent un profond silence, freterent un vaisseau pour six cens écus, & trouverent les moïens d'y faire embarquer le Prieur & sa suite, & de tromper la vigilance des Ministres de Philippe.

Lorsqu'on apprit à ce dernier la retraite du Prieur, il en conçut un chagrin violent, persuadé qu'il trouveroit en France des secours qui le mettroient en état de venir troubler sa nouvelle domination, qui bien loin de s'affermir comme l'avoit crû Antoine, sembloit s'ébranler de jour en jour par la haine & l'antipathie qui regnoient entre les Portugais & les Castillans. Les graces & les bienfaits que Philippe répandoit sur ces nouveaux Sujets, loin de les toucher, 1581.
les rendoient au contraire plus hardis & plus audacieux, parce qu'ils s'imaginoient, que le Roi Catholique ne les leur faisoit que par crainte; outre ces motifs de chagrin qui troubloient le repos de Philippe, il étoit extrêmement inquiet sur le retardement de quelques vaisseaux qu'il attendoit des Indes, chargés de riches marchandises. Il craignoit que Dom Loüis d'Ataïde Comte de Toghia & Viceroi des Indes, n'eût refusé de reconnoître sa puissance, quoiqu'il lui eût écrit une Lettre par laquelle il lui apprenoit qu'il étoit maître absolu du Roïaume, & qu'il lui eût offert des récompenses proportionnées au service qu'il exigeoit de lui. Il s'imaginoit aussi, que peut-être la flote des Indes arrivée aux Terceres avoit pris la route d'Angleterre ou de la France, parce que Dom Emmanuel de Melo qui la commandoit en allant, & qui pouvoit encore en avoir le Commandement au retour, étoit extrêmement attaché aux intérêts d'Antoine: mais toutes ses inquiétudes finirent par l'arrivée de cette flote, qui entra heureusement dans le port de Lisbonne; rien n'égala la joïe que Philippe en ressentit. Il combla de caresses celui qui la commandoit, il lui accorda tout ce qu'il demanda en récompense de ses services.

Figueroa, qui étoit parti pour les Terceres, y apprit en arrivant le malheur de Baldés. Cependant il fit tout le tour de l'Isle, qu'il trouva presque partout environnée de rochers avec de bons retranchemens dans tous les endroits où l'on pouvoit descendre. Les habitans enflés de leurs derniers succès, étoient résolus de se défendre jusqu'à la derniere extrêmité, si on venoit les attaquer. Figueroa étoit trop prudent pour rien hasarder: d'ailleurs

1581. intimidé par le sort de Baldés, & ne trouvant pas qu'il eut assés de monde pour le venger, il prit sagement le parti de sommer les habitans à reconnoître le Roi Catholique; résolu de s'en retourner en Portugal s'ils persistoient dans leur révolte. La sommation faite, les habitans de l'Isle lui firent dire qu'ils verseroient la derniere goute de leur sang pour defendre leur liberté; qu'il pouvoit donc s'en retourner s'il ne vouloit s'exposer à subir la même infortune que Baldés, & dire au Roi Catholique, qu'ils redoutoient plus ses graces que sa colere. Figueroa peu étonné de cette réponse, gagna le large & reprit la route du Portugal, ramenant avec lui Baldés, que le Roi Catholique fit arrêter; mais s'étant pleinement justifié, il lui rendit bientôt la liberté.

La retraite de Figueroa ne servit qu'à enfler davantage le courage de ceux de l'Isle; convaincus néanmoins que les choses ne pouvoient pas demeurer dans cet état, ils tinrent conseil. Le résultat fut d'envoïer à Antoine quelques Députés pour lui rendre compte de ce qu'ils avoient fait, & pour le supplier de venir promptement à leur secours? Antoine reçut parfaitement bien ces Députés, les combla d'honneurs, leur fit des présens considérables, & les renvoïa, en les chargeant de quelques pieces de canon, de plusieurs mousquets & d'une bonne provision de poudre & d'autres munitions nécessaires pour soûtenir une longue guerre. Il leur ordonna en même tems de confisquer & d'envoïer en France tous les effets que le Roi Catholique avoit dans l'Isle, ce qu'ils exécuterent fidélement à leur retour. En Portugal comme la saison étoit passée pour rien entreprendre sur les Terceres, Philippe se mit en état de prévenir ses ennemis, en faisant de son côté de grands préparatifs pour terminer la guerre dans la campagne prochaine; d'autant plus que dans la suite il pouvoit avoir besoin de ses troupes ailleurs. Les Turcs, à ce qu'on disoit, armoient contre sa puissance; le Bacha de la mer, le fameux Corsaire Louchali, étoit déja arrivé à Alger avec soixante & dix galeres; le Prince d'Orange s'étoit rendu maître d'une partie des Païs-Bas; le Duc d'Alençon, qui le haïssoit personnellement, parce qu'il lui avoit refusé une de ses filles en mariage, s'étoit joint au Prince d'Orange, & tous les deux avoient secouru Cambrai, & obligé le célebre Duc de Parme à lever le siege de cette place. 1581.

Antoine, qu'on avoit favorablement reçu à la Cour de France, sollicitoit, & pressoit sans cesse la Reine pour qu'elle déterminât le Roi son fils à le secourir. Le Duc d'Alençon, qui saisissoit avec ardeur toutes les occasions de nuire à Philippe, ne faisoit pas de moindres efforts pour donner au Prieur satisfaction. Il poursuivoit avec la même chaleur la négociation de son mariage avec Elisabeth Reine d'Angleterre, ce qui inquieta tellement Philippe, qu'il envoïa un Ambassadeur au Roi de France, pour se plaindre de ce qu'étant en paix l'un & l'autre, son frere cependant prenoit les armes contre lui, & cherchoit à se marier avec une Princesse hérétique son ennemie mortelle. Il ne se plaignoit pas moins amerement de la retraite qu'on avoit donnée dans le Roïaume au Prieur de Crato: il prétendoit que c'étoit violer manifestement toute la foi des Traités, & fouler aux pieds tous les droits des gens. Le Roi de France répondit à ces vaines plaintes, qu'il avoit fait ce qui dépendoit de son pouvoir pour

1581. empêcher son frere de secourir Cambrai; qu'il en avoit fait autant pour son mariage : mais que le Duc & la Noblesse Françoise l'avoient souhaitté avec trop de passion, pour qu'il y pût mettre obstacle; qu'à l'égard d'Antoine, la Reine sa mere ayant des prétentions sur le Portugal, elle l'avoit reçu comme une Reine reçoit son sujet : qu'il ne croïoit pas d'ailleurs manquer ni aux Traités passés entr'eux, & moins encore au droit des gens, en secourant des Princes malheureux ; que la France avoit été toûjours leur azile, & que nulle considération humaine ne pouvoit l'obliger à violer un droit si honorable pour son Roïaume. Cette réponse fit connoître à Philippe les intentions de la France. Il est pourtant vrai que Henri III. n'étoit pas en effet le maître de faire ou d'empêcher ce que lui demandoit le Roi d'Espagne.

La France depuis les guerres de Religion étoit sans cesse agitée. La Reine mere Catherine de Medicis s'étoit acquise une autorité absoluë dans le Roïaume par son âge, par son rang, & plus encore par son habileté. Elle se plaignoit du Roi d'Espagne, sur ce qu'il n'avoit pas voulu se soûmettre à un jugement juridique touchant la succession de la Couronne de Portugal. Son fils, le Duc d'Alençon, Prince inquiet, hardi, ambitieux, & qui brûloit de regner, ne cherchoit que le trouble & la guerre pour s'emparer de quelque Etat, où il pût s'établir souverainement. La Noblesse de France, pour lors très-guerriere, & ennemie d'une honteuse molesse, s'étoit attachée à ce jeune Prince, dont les inclinations nobles & généreuses la charmoient. La Reine d'Angleterre, qui accusoit Philippe d'être l'auteur de toutes les broüilleries qu'elle avoit essuïées dans ses Etats, écoutoit ce Prince ; non qu'en effet elle eût dessein de l'épouser (car elle étoit trop habile pour se donner un maître); mais uniquement pour inquieter le Roi Catholique. Cette raison acheva de la déterminer à s'unir à la Reine de France & à son fils; & l'on vit bientôt éclater les effets de cette union. 1581.

Le Duc d'Alençon fit un nouveau voïage en Angleterre; de-là de concert avec le Prince d'Orange, il revint à Anvers où il fut reçu magnifiquement, & le 19 de Février il fut déclaré publiquement Duc de Brabant. Cet événement surprit avec raison tout le monde. On ne pouvoit concevoir comment le Prince d'Orange, après une si longue guerre, tant de travaux glorieux & tant de perils essuïés, pouvoit ceder à un étranger un païs, où il commandoit en Souverain : cependant on fut moins étonné de cette démarche en apparence si désinteressée, lorsqu'on se rappella ce qu'il avoit fait en faveur de l'Archiduc Mathias, qu'il avoit ensuite obligé de se retirer en Allemagne. On ne doutoit point qu'il n'eût pris ses précautions pour chasser également de la Flandre le Duc d'Alençon, lorsqu'il n'auroit plus besoin de lui; il s'en servit donc comme d'un épouvantail qu'il pouvoit détruire à sa volonté; il est certain, qu'en lui donnant le titre de Duc de Brabant, il sçut se reserver toute l'autorité.

La ligue que le Prince d'Orange & le Duc d'Alençon venoient de faire en Flandre, ne se renferma point seulement dans ce païs; elle éclata au dehors. Pour diviser les forces du Roi Catholique, on résolut d'armer une flote pour la donner à Antoine afin qu'il pût revenir en Portugal y troubler la nouvelle domination de Philippe, ou aller secourir les Terceres, enlever les flotes qui venoient des

1581. des Indes, & se saisir des marchandises dont elles etoient chargées. On travailloit avec une ardeur incroiable à faire reüssir cet armement, lorsqu'un jeune Basque nommé Jean de Xaureguí conçut le dessein d'assassiner le Prince d'Orange; en sortant un jour de table il tira sur lui un coup d'arquebuse dont il le blessa très-dangereusement à la mâchoire. L'assassin fut aussitôt environné, arrêté & mis en pieces par les Gardes du Prince. On mit aux fers quelques personnes soupçonnées d'avoir inspiré cet assassinat; & quelques-uns furent rigoureusement punis. On ne douta point que Philippe ne fut le premier moteur d'une action si odieuse; cependant on ne put l'en convaincre manifestement.

Ce Monarque étoit toûjours en Portugal; il tâchoit de gagner le cœur de ses nouveaux Sujets par ses libéralités, & ceux qu'il avoit chargés de les répandre s'en acquitterent avec beaucoup d'honneur. Mais malgré tous les soins qu'ils se donnerent, ils ne purent étouffer la haine que le peuple portoit à la domination Castillane, ni faire cesser ses murmures. Sur ces entrefaites l'Impératrice Marie sœur de Philippe & veuve de l'Empereur Ferdinand II. arriva à Madrid avec l'Archiduchesse Marguerite sa fille, accompagnées du Comte de Melfe. De Madrid elle se rendit à Lisbonne. On crut que le Roi dont la présence étoit nécessaire ailleurs, lui remettroit le gouvernement de Portugal entre les mains, mais on se trompa; car il le confia à l'Archiduc Albert, Cardinal & fils de cette Princesse.

Cependant le désordre & la confusion augmentoient de jour en jour dans la Ville d'Angra. Les habitans avoient jetté Betancourt, créature de Philippe, dans un cachot, & retenoient les Jésuites prisonniers dans leur propre College; parce qu'ils condamnoient le dessein où ils étoient de ne point se soûmettre au Roi d'Espagne. Figueredo pour avoir demandé leur élargissement, fut regardé comme un traitre, & dépoüillé de son gouvernement, qu'Antoine donna à Dom Emmanuel de Sylva son plus intime confident, & qu'il avoit honoré depuis peu du titre de Comte de Torres Vedras. Emmanuel partit incontinent pour les Terceres, y aborda heureusement, dépossеda Figueredo, & commença son gouvernement en exerçant mille violences, & en imposant des taxes énormes sur tous les habitans. 1581.

A Lisbonne on continuoit toûjours de faire des préparatifs pour aller soûmettre les Terceres. La possession de ces isles étoit absolument nécessaire pour assurer le commerce des Indes. Cependant la difficulté arrêtoit le Roi Catholique. Ayant été informé qu'Antoine & ceux de son parti étoient déja en mer avec une flote de soixante & dix vaisseaux, sur lesquels il y avoit sept mille hommes, commandés par Philippe Strozzi & le Comte de Brissac, il fit enfin un effort pour faire échoüer leur dessein. Il fit partir pour Seville le Marquis de Sainte Croix, avec ordre d'y faire armer autant de vaisseaux qu'il se pourroit, & d'équipper un certain nombre de galeres. En même tems il fit venir dixhuit vaisseaux de Biscaye; on travailla à mettre les galions en état de servir, & lorsque tout fut prêt, le Marquis de Sainte Croix quitta le port de Seville avec vingt-cinq vaisseaux & douze galeres, qu'il conduisit au Cap Saint Vincent, d'où il passa à Lisbonne pour aller prendre les derniers ordres du Roi; & le reste de la flote qui

1582. étoit composée de trente vaisseaux, sur lesquels on embarqua six mille hommes, sans compter un nombre considérable de Gentilshommes qui voulurent aller à cette expédition en qualité de volontaires. Immédiatement après le départ de cette flote, le Roi Catholique envoya des ordres au Viceroi de Naples & au Gouverneur de Milan pour lever chacun six mille hommes d'Infanterie qu'il vouloit joindre à dix mille Allemans qu'on faisoit marcher en Flandres. Il ordonna aussi des levées extraordinaires dans toute l'Espagne, & les fit venir en Portugal dans la Province d'entre Douro & Minho, dont il confia le gouvernement à Dom Fernand de Tolede, avec ordre de veiller attentivement à la garde des côtes; parce qu'on ignoroit si la flote Françoise iroit droit aux Terceres, ou si elle ne tenteroit point une descente dans cette Province, où Antoine avoit un grand nombre de partisans capables d'y causer quelque révolution, pour peu qu'ils fussent secondés.

Pendant que les deux armées navales voguoient en pleine mer, & que l'une & l'autre suivoient la route des Terceres, les Cours de France & d'Espagne flotoient entre l'esperance & la crainte. La premiere comptant sur les forces de sa flote & sur les peuples des Isles qu'Antoine assûroit être dans ses intérêts, esperoit que la victoire se déclareroit en faveur de ses armes. Dans cette confiance elle se livroit à la joïe, & sa flote ayant toûjours eû le vent favorable, arriva le 15 de Juillet à l'Isle Saint Michel avant celle d'Espagne; elle s'approcha de terre près d'un village appellé la Laguna, & elle y débarqua deux mille hommes. Cette Isle a environ trente lieuës de circuit, & douze ou treize de longueur sur trois ou quatre de large. Le païs qui regarde le midi est le plus fertile & le plus peuplé; on trouve plusieurs habitations sur cette côte méridionale: la premiere, qui contient cinq cens maisons, s'appelle Villa-Franca; la seconde, Agua de Palo; & la troisiéme, la Laguna. La principale Ville de l'Isle se nomme Punta del Gada; elle est assés peuplée & a une Citadelle vers le couchant; la côte forme plusieurs promontoires de ce côté-là, entr'autres un tout proche de Villa-Franca, appellé Punta de Gazza, & un autre plus avant, qui porte le nom de Punta de Galera. Ceux qu'on trouve entre Laguna & Punta del Gada, se nomment l'un la Tête de chien, & l'autre le Pugnet; c'est tout près de ce dernier que les François débarquerent pour piller Laguna. 1582.

Dom Ambroise d'Aguyar étoit Gouverneur de Punta del Gada; son fils après sa mort avoit voulu lui succeder dans cette Charge, mais Peixoto Portugais & Noghera s'y opposerent. Peixoto étoit aimé du peuple, & Noghera en étoit très-estimé à cause de son extrême bravoure; non contens d'empêcher que le gouvernement ne tombât entre les mains du fils d'Aguyar, ils s'en emparerent eux-mêmes, résolus de défendre l'Isle & de la conserver à Philippe. Les habitans épouvantés de l'arrivée des François, se retirerent sur les montagnes voisines avec leurs femmes, leurs enfans, & tout ce qu'ils avoient de plus précieux. Noghera alla les trouver, les ramena, les assembla en corps, & avec deux mille Portugais, quelques Espagnols & quelques Biscayens, il marcha aux ennemis, il les rencontra bientôt & les attaqua; mais à peine le combat commençoit de s'échauffer, que les deux mille Portugais lâcherent le pied, soit

82. qu'ils fussent d'intelligence avec les François, ou soit qu'en effet la crainte fut la cause de leur fuite; quoiqu'il en soit, Noghera fut taillé en pieces, il ramena le reste de ses troupes dans le Château où il mourut des blessures qu'il avoit reçuës dans le combat : il fut extrêmement regretté, & il meritoit de l'être; il étoit brave & honnête homme. Dom Pedre de Castillo avec les autres Officiers se mirent en état de défendre le Château; à l'égard de Peixoto, desesperant du succès, il s'embarqua pendant la nuit sur une Caravelle, abandonna l'Isle & se rendit à Lisbonne, où Philippe, à cause qu'il étoit Portugais, ne laissa pas que de lui faire un accuëil favorable.

Les François après leur victoire demeurerent à terre, & Dom Antoine qui étoit logé au Monastere de Saint Roch sur le rivage, se préparoit à se rendre maître du Château, lorsqu'on vit paroître l'armée navale d'Espagne, qui arriva à la vûë de l'Isle après onze jours de navigation, sans rencontrer les galeres & les autres vaisseaux qui étoient partis d'Andalousie, & que le Marquis de Sainte Croix avoit quittés au cap Saint Vincent. Leur retardement inquiétoit beaucoup ce Général; cependant continuant sa route il se trouva le 22 de Juillet à la hauteur de Villa-Franca, sans avoir aucune nouvelle de l'armée de France, qui avoit l'avantage de voir celle d'Espagne sans en être vûë.

Le Marquis de Sainte Croix envoïa le Capitaine Aguirré avec deux Caravelles à la découverte des ennemis, & lui donna des Lettres pour Aguyar Gouverneur de Punta del Gada qu'il croïoit encore vivant. Il fit en même tems descendre quelques soldats pour faire de l'eau, avec ordre de s'informer aussi des habitans de l'Isle si la flote Françoise avoit paru; ils ne purent rien découvrir, parce qu'ils ne s'avancerent pas assès dans l'Isle, & d'Aguirré fut pris & amené à Antoine, qui vit par les Lettres que le Marquis écrivoit à Aguyar, dans quel état se trouvoit l'armée Espagnole. Antoine en confera avec Strozzi, Brissac & le Comte de Vimioso, qui furent tous d'avis d'aller aux ennemis pour les combattre. Le Marquis de Sainte Croix ayant découvert enfin l'armée de France, assembla promptement son Conseil de guerre composé de Dom Pedre de Tolede Mestre de Camp général, du Marquis de la Favora, de Dom Pedre Tassis Commissaire général, de Dom Francisque Bobadilla, & de quelques autres Officiers; ils furent tous d'avis aussi de combattre, quoiqu'on n'eût pas encore joint les vaisseaux & les galeres d'Andalousie.

Les deux armées étant dans cette disposition, s'avancerent à l'envi l'une vers l'autre. Il s'écoula cependant quelques jours avant d'en venir aux mains; Antoine profita de ce tems pour se retirer dans l'Isle Tercere. Enfin le vingt-sixiéme de Juillet jour de la Fête de Sainte Anne, les deux armées se trouverent à une lieuë l'une de l'autre, & s'avancerent lentement vers l'Isle de Saint Michel. Le tems étoit calme; mais sur le midi il se leva un vent frais dont les deux armées profiterent pour engager le combat. Strozzi & le Comte de Brissac étoit à l'avant-garde de l'armée de France avec trois galions Anglois, que suivoit le reste de l'armée sur plusieurs lignes. Bobadilla & le Marquis de Sainte Croix étoient à la tête de l'armée Espagnole suivis de Figueredo & du reste de la flote. Strozzi & Brissac commencerent le combat, qui fut bientôt engagé de tous côtés; on se battit avec beaucoup 1582.

1582. de valeur & beaucoup de fureur de de part & d'autre : le combat dura très-long-tems, & jamais on n'avoit vû sur l'Ocean deux armées navales aussi considérables, ni un combat plus terrible ni plus sanglant. La victoire se déclara enfin pour les Espagnols, & les François furent contraints de se retirer. Le Comte de Vimioso, jeune, brave, mais violent, téméraire & sans expérience, reçut une blessure dont il mourut deux jours après. Strozzi, après avoir fait des actions dignes d'être conservées à la posterité, blessé d'une mousquetade au dessous du genoüil, accablé de fatigue & de travail, affoibli par la perte de son sang, voyant son vaisseau percé de tous côtés, & sur le point de couler à fond, se jetta sur un esquif pour gagner terre : mais il fut pris & amené devant le Marquis de Sainte Croix, qui abusant de sa victoire, souffrit qu'un soldat lui donnât un coup d'épée ; & puis le regardant avec un air dédaigneux, il ordonna qu'on le jettât dans la mer quoiqu'il respirât encore. Cruauté digne d'un barbare, & qui ternit tout l'éclat de sa victoire.

Le Comte de Brissac se défendit avec une valeur extrême contre trois vaisseaux Espagnols ; & ayant été secouru à propos, il se dégagea & tourna la proüe vers l'Isle Saint Michel : mais avant d'y arriver, son vaisseau avoit été si maltraité qu'il coula à fond ; il sauta dans un esquif & se sauva ainsi. Au reste il n'y eut qu'un certain nombre de vaisseaux de l'armée Françoise qui vint à l'abordage ; les autres se contenterent de demeurer simples spectateurs, & de tirer seulement quelques coups de canon. Lorsqu'ils virent Strozzi fait prisonnier, Brissac mis en fuite, & le Comte de Vimioso blessé mortellement, au lieu d'aller à leur secours, ils prirent le large sans 1582. combattre. Cette retraite parut suspecte aux partisans d'Antoine. On ne douta point qu'elle ne fût l'ouvrage de quelque trahison. En effet Philippe avoit trouvé le moïen de corrompre la plus grande partie des Officiers de l'armée Françoise. Dom Edoüard de Castro qui feignoit de l'attachement pour Antoine, afin de le trahir avec plus de sûreté, avoit prêté son ministere pour ourdir cette infâme trahison ; Dom Antoine qui le découvrit, le punit sévérement en lui faisant couper la tête. Les François perdirent dans ce combat sept ou huit de leurs meilleurs vaisseaux, & près de deux mille hommes ; trois cens furent faits prisonniers, parmi lesquels on comptoit trente Officiers de la premiere qualité. Les Espagnols ne firent pas une perte moins considérable, & si toute la flote Françoise eût agi dans cette occasion avec la même vigueur que quelques vaisseaux, leur perte étoit inévitable.

Antoine apprit dans Angra la défaite de sa flote, il en fut accablé de douleur, & la mort de Strozzi & de Vimioso le jetta dans le désespoir. Dans cette cruelle extrêmité, incertain, agité, maudissant sa fortune, & détestant le jour qu'il respiroit, il ne pouvoit se résoudre à prendre un parti. Tout lui portoit ombrage, tout concouroit pour augmenter son désespoir ; il vouloit rester dans les Terceres, il craignoit que les habitans ne l'abandonnassent, il s'imaginoit à tous les instans les Espagnols introduits dans Angra, il croïoit être déja dans leurs fers, & éprouver de leur part les outrages les plus humilians. Il étoit dans cette cruelle situation lorsqu'il arriva à Angra dix-sept vaisseaux François & Anglois, ce qui le rassura en

1582. partie. Deſſandres qui s'étoit honteuſement retiré du combat avec neuf vaiſſeaux, alla au Faval qu'il pilla, enſuite il ſe preſenta devant Angra; on refuſa de l'y recevoir, premierement à cauſe de la violence qu'il venoit d'exercer au Faval, & ſecondement, parce qu'on ſuſpectoit ſa fidelité, avec d'autant plus de raiſon, que ce ſoupçon étoit fondé ſur la retraite précipitée qu'il avoit faite dans le combat. A l'égard du Comte de Briſſac, voïant les affaires d'Antoine déſeſperées, la flote Françoiſe battuë ou diſperſée, il ne ſongea qu'à conſerver à ſon maître ce qui lui reſtoit en le remenant en France.

Tandis qu'Antoine étoit dans Angra plongé dans une affreuſe triſteſſe, le Marquis de Sainte Croix ſe livroit à la joïe que procure ordinairement une grande victoire. Il s'avança vers l'Iſle Saint Michel pour y faire panſer ſes bleſſés & pour s'y pourvoir d'eau; mais à cauſe d'un vent contraire il ne put y aborder que quatre jours après le gain de la bataille. D'abord il s'approcha de Villa Franca; la terreur ſe répandit ſur toute la côte; les habitans de cette Ville épouvantés ſe hâterent de l'envoïer aſſurer de leur obéïſſance. Le premier d'Août Bobadilla deſcendit à terre, & fit conduire tous les priſonniers François dans la place de la ville; là il leur ſignifia le jugement que le Marquis de Ste Croix avoit prononcé contr'eux. Pour colorer ſon inhumanité, il y diſoit que le Roi de France & le Roi Catholique étant en paix, on ne pouvoit les regarder & les traiter que comme des gens ſans aveu, que comme des perturbateurs du repos public, des infracteurs de toutes les Loix humaines & Divines, des fauteurs de la rebellion des Terceres; & enfin que comme de véritables Corſaires ennemis exécrables de toute ſocieté, dont on ne pouvoit trop-tôt purger la terre. Ces titres odieux, que ces malheureux & braves François n'écoutoient qu'en fremiſſant, furent ſuivis de l'execution de l'arrêt. Les Gentilshommes eurent la tête tranchée, & les ſoldats furent tous pendus à l'exception de ceux qui n'avoient pas encore atteint à l'âge de dix-ſept ans. 1582.

Ce jugement cruel & barbare fit horreur à tout le monde : chacun en murmura & s'en plaignit, juſqu'aux Soldats Epagnols. Ces derniers craignoient un pareil traitement, ſans compter que par leur mort ils ſe voïoient fruſtrés de la rançon qui leur en ſeroit revenuë. Un moment avant qu'on fit cette barbare exécution, ils envoïerent quelques-uns d'entr'eux au Marquis de Sainte-Croix, pour demander & obtenir leur grace, & pour lui repreſenter qu'on ne pouvoit & qu'on ne devoit les regarder que comme des priſonniers de guerre, & qu'ainſi il étoit de la derniere injuſtice, de les faire mourir ignominieuſement. Le Marquis de Sainte-Croix, naturellement cruel & inéxorable, leur fit répondre qu'il obéïſſoit aux ordres du Roi de France. Ainſi il ajoûta la baſſeſſe du menſonge à la cruauté, & fit exécuter ſon arrêt dans le même jour. On traîna donc ces miſerables dans le lieu deſtiné pour leur ſupplice, & l'on vit ces triſtes victimes de la cruauté Eſpagnole, qui avoient fait paroître tant de valeur, ſe preſenter à la mort avec un courage & une pieté mémorables. Tous ceux qui aſſiſterent à ce barbare ſpectacle fondoient en larmes, & les Soldats Eſpagnols, qui avoient paru inacceſſibles à la pitié dans le combat, ſe montrerent pénétrés de compaſſion;

1582. ils ne virent qu'en frémissant d'horreur perir tant de braves gens par les mains des bourreaux.

Après cette odieuse exécution, le Marquis de Sainte-Croix mit à la voile & prit la route de l'Isle du Corbeau, pour aller au devant des vaisseaux des Indes. Il passa à la vûë de la Ville d'Angra, & y répandit la terreur & l'épouvante. Il ne tarda pas long-tems à rencontrer les vaisseaux qui revenoient des Indes ; & comme la navigation commençoit à devenir dangereuse dans ces mers, il prit la route de Lisbonne où il arriva heureusement, & où il fut parfaitement bien reçu du Roi & de toute la Cour. La retraite des Espagnols dissipa en partie les fraïeurs d'Antoine ; cependant il ne pouvoit se consoler de la mort ignominieuse que l'on avoit fait souffrir aux prisonniers François. A la verité cette douleur ne partoit point d'un sentiment d'humanité ; il prenoit sa source dans sa timide politique : il craignoit que la Cour de France ne s'en prît à lui, & qu'elle ne refusât désormais de lui fournir de nouveaux secours. Dom Emmanuel de Sylva proposa de venger la cruauté du Marquis de Sainte-Croix sur soixante Soldats Espagnols en les faisant pendre : mais Antoine, aussi foible dans sa vengeance qu'irrésolu dans ses desseins, ne voulut jamais y consentir.

Cependant comme il craignoit (& cette crainte étoit fondée) que les Espagnols ne revinssent aux Terceres pour l'en chasser, il travailla à fortifier la Ville d'Angra & tous les endroits de l'Isle par où les ennemis pouvoient l'attaquer. Ensuite oubliant tous ses malheurs passés, il ne s'occupa que des plaisirs : il consommoit les nuits & les journées entieres dans des débauches honteuses : il se plongeoit sans ménagement dans les excès les plus outrés, & ne respectoit ni le public ni son rang. De la debauche il passa rapidement à la cruauté : rien ne fut sacré pour lui ; il accabla d'impôts les habitans de la Ville, il maltraita les peuples, il enleva leurs biens, & après leur avoir appris à le haïr & à le mépriser, il s'embarqua dans un vaisseau, quitta l'Isle, & se retira en France, laissant le gouvernement d'Angra à D. Emmanuel de Sylva avec cinq cent François commandés par deux Officiers, l'un François & l'autre Italien. 1582.

La défaite de l'armée navale d'Antoine causa une consternation générale dans la Cour de France, & la barbarie du Marquis de Sainte-Croix ne servit que pour l'exciter à en tirer une haute vengeance. On résolut de donner pour la Campagne prochaine une nouvelle flote à Antoine, & de porter en même tems la guerre en Flandre. Philippe de son côté après avoir pourvû à tout ce qu'il crut nécessaire pour la conservation du Portugal, résolut de s'en retourner à Madrid pour y terminer le mariage de l'Infante sa fille avec l'Empereur, & pour assister aux Etats d'Arragon. Il étoit sur le point de partir lorsqu'on vint lui annoncer la mort de Dom Diegue son fils aîné. Il montra quelque sensibilité pour la mort de cet Infant, mais il trouva bientôt de nouveaux motifs de consolation dans son ambition & dans les vastes desseins qu'il avoit conçu pour agrandir & affermir sa puissance. Il differa aussi son retour en Espagne, & il convoqua les Etats généraux de Portugal, afin d'y faire reconnoître pour son héritier & son successeur légitime, le Prince Philippe son second fils, alors dangereusement malade.

Au commencement de l'année 1583

583. le fameux Alvarés de Tolede Duc d'Albe, fils de Dom Garcie, qui perit à Gelves, petit-fils de Frederic cousin germain du Roi Dom Ferdinand, surnommé le Catholique, parce que leurs meres étoient sœurs, rendit les derniers soupirs à Lisbonne à l'âge de soixante & quatorze ans. Pendant le cours de sa maladie Philippe lui témoigna une amitié vive & sincere, & quelques momens avant qu'il mourût il alla lui-même le visiter. Le Duc d'Albe passe en Espagne pour un des grands hommes qu'elle ait jamais produit. On prétend que la science de la guerre y fut ensevelie avec lui : aucun des Géneraux qui lui survivoient ne succederent ni à ses qualités ni à son experience. Sa taille étoit haute, son visage sec & maigre, mais grave & noble ; il avoit le cœur élevé, l'ame grande, l'esprit vif & pénétrant, & le jugement sain & solide. Peu avide de richesses, peu généreux, il n'étoit ni avare ni liberal ; magnifique cependant dans l'interieur de sa maison. Courtisan habile, il sçavoit cacher ses disgraces, & personne ne conduisoit avec plus d'art une intrigue, soit qu'il voulût faire réüssir quelque dessein, soit qu'il projettât de découvrir ou de faire échoüer ceux de ses ennemis. Il étoit fier & superbe : l'ambition le dévoroit, les postes les plus éminens lui paroissoient toûjours au dessous de lui ; il faisoit peu de cas de ses superieurs, & n'avoit que du mépris pour ses égaux ; ce qui le rendit odieux à Charle-Quint, & redoutable à Philippe, qui le haïssoit interieurement malgré les services importans qu'il lui avoit rendus. Son application à la guerre & à la discipline militaire le mit non seulement au dessus de tous les Officiers de son païs, mais même au dessus de tous les Capitaines de l'Europe. Personne de son tems n'entendoit mieux l'art des campemens, & 1583.
celui de mettre une armée hors d'insulte ; il étoit naturellement brave & intrépide, froid à la vûë du péril, & vif dans l'action : il s'exposoit volontiers aux plus grands dangers lorsque la nécessité le demandoit, mais il ne vouloit rien hazarder mal-à-propos, & il regardoit la témérité comme l'écüeil funeste où les plus grands Capitaines échoüent ordinairement. Prodigue de sa vie, il ménageoit celle de ses Soldats, & il regardoit une victoire qui lui coûtoit trop de sang, comme un malheur plûtôt que comme une fortune. Il avoit fait la guerre en Italie, en France, en Hongrie, en Allemagne & en Afrique. Jamais Capitaine ne fut plus rigide observateur de la discipline militaire ; il étoit inéxorable pour ceux qui y manquoient, & son exactitude alloit quelquefois jusqu'à la cruauté. Au reste il étoit lent dans ses projets, & souvent il perdoit par ses lenteurs en un jour, ce qu'il avoit gagné en plusieurs mois par son industrie & par sa constance dans la mauvaise fortune. Superieur à tous les événemens, on n'appercevoit jamais aucune altération sur son visage : les bons comme les mauvais succès le trouvoient également inaccessible à la joie & à la tristesse ; il déconcertoit les personnes les plus graves par son phlegme ; il étoit court, précis & sentencieux dans ses discours. Il faisoit peu de cas de ceux qui parloient beaucoup ; & il n'accordoit véritablement son estime qu'à ceux qui sçavoient se taire & parler à propos ; il regardoit l'indiscretion comme un vice odieux, & l'indiscret comme le fleau de la société. Ferme & inébranlable, rien ne pouvoit troubler, du moins exterieurement, la tranquillité de son ame : il vit les approches de la mort avec un

1583. œil ſec & indifferent, & il rendit le dernier ſoupir entre les bras du fameux Grenade, illuſtre par ſes prédications, par ſes écrits, & plus encore par la pureté de ſes mœurs.

Dom Carlos Borgia Duc de Candie, homme de mérite mais ſans expérience, ſucceda à ſes emplois. Après qu'on eut rendu les derniers devoirs à ſon corps, Philippe alla paſſer trois jours dans le Monaſtere de Belem, où il fit tranſporter le corps de Dom Sebaſtien, celui de Dom Henri avec ceux de vingt Princes tous deſcendans d'Emmanuel & inhumés en differens endroits du Roïaume. Enfin il revint à Liſbonne où l'on fit le 26 de Janvier l'ouverture des Etats du Roïaume dans le Palais. Dom Alphonſe de Caſtel-blanc, depuis Evêque dans le Royaume d'Algarve, y prononça un long diſcours, où après avoir fait un éloge très étendu de l'Infant Dom Diegue; il entreprit celui de l'Infant Philippe qui lui ſuccedoit. Tout s'étant paſſé dans cette aſſemblée ſelon la volonté & le goût du Roi, le jeune Duc de Barcelos repreſentant le Duc de Bragance ſon pere, qui étoit occupé à remplir les fonctions de Connêtable, ſe mit à genoux devant le Roi, prêta le ſerment de fidélité à la maniere accoûtumée, & fut imité du reſte de la Nobleſſe.

Cette cérémonie étant achevée, le Roi avant ſon départ fit de nouveaux Reglemens touchant l'adminiſtration de la Juſtice, permit aux Portugais de porter des habits de ſoye, & renouvella le ſerment qu'il avoit déja fait, d'obſerver fidélement la parole ſolemnelle qu'il leur avoit donnée de conſerver tous leurs privileges, immunités & prérogatives. Les voici.

I.

Le Roi jure ſolemnellement pour lui & pour tous ſes Succeſſeurs de conſerver tous les Forts, Coutumes, privileges & exemptions de ſes Roïaumes de Portugal & des Algarves. 1583.

II.

Les Etats de ces Roïaumes ne ſeront aſſemblés que dans l'étenduë de ces mêmes Roïaumes, & l'on ne pourra traiter, ni finir aucunes affaires publiques concernant le Portugal, l'Algarve & les païs qui en dépendent, dans les Etats des autres ſoumis à Sa Majeſté Catholique.

III.

Leurs Majeſtés Catholiques ne pourront conferer les Charges de Viceroi de ces Royaumes, ni toutes les autres qui concernent le Gouvernement politique qu'à des Portugais, ce qui doit auſſi s'entendre des Viſiteurs ou Intendans, en cas qu'elles y en envoïent; mais elles pourront donner le Gouvernement, ou la Viceroïauté à un Prince de leur ſang, ſoit fils, ſoit frere, ſoit oncle, neveu, ou couſin germain.

IV.

Toutes les Charges de Juſtice & de Finances, & toutes celles qui ont quelque raport au Gouvernement de ces Roïaumes & de leurs dépendances, ſoit grandes, ſoit petites, ne ſeront remplies que par des Portugais.

V.

Toutes les Charges anciennes, tant celles de la Maiſon, que celles du Roïaume, qui ſubſiſtoient ſous les derniers Rois, ſeront conſervées avec tous leurs honneurs, preéminences, droits, franchiſes, prérogatives, & revenus, les ſeuls Portugais en ſeront pourvûs, & les exerceront lorſque leurs Majeſtés ſeront dans le Portugal & ſes dépendances.

VI.

Toutes les autres Charges, ſoit de terre,

83. terre, ſoit de mer, ſeront remplies par des Portugais, & toutes les Garniſons, tant celles de ce Roïaume que de ſes dependances, ſeront Portugaiſes.

V I I.

Tous les Gouverneurs des Places, leurs Officiers Subalternes, les Officiers entretenus ſur la flote, & ceux qui commanderont les Troupes entretenuës dans le Portugal & ſes dépendances ſeront Portugais.

V I I I.

Afin que le commerce des Indes, de la Guinee, du Breſil, & generalement de tous les Païs aujourd hui ſoumis à la Couronne de Portugal, ou qui ſeront dans la ſuite conquis, ou découverts par les Portugais, ne ſe ruïne pas, on ne mettra dans tous ces Païs que des Officiers Portugais, & l'on ne pourra y trafiquer que ſur des vaiſſeaux de la même Nation.

I X.

Les eſpeces d'or & d'argent qui auront cours dans le Portugal & ſes dépendances, y ſeront fabriquées, & ſeront marquées au coin & armes de ce Roïaume.

X.

Les Archevêchés, les Evêchés, la Charge de Grand Inquiſiteur, les Abbayes, les Commanderies des Ordres Militaires, tous les Bénéfices, toutes les penſions miſes ou à mettre ſur ces mêmes Bénéfices, & tous les revenus des biens Eccléſiaſtiques, ne ſeront poſſedés que par des Portugais.

X I.

On ne pourra lever ſur les biens Eccléſiaſtiques du Roïaume, 1°. ni terces, 2°. ni ſubſides, 3°. ni croiſades, & l'on ne pourra, ſous quelque prétexte que ce ſoit, obtenir des Bulles du Pape pour les lever.

X I I.

Leurs Majeſtés ne pourront donner ni Villes, ni Domaines, ni Juriſdictions, ni droits Royaux, ni quelque partie que ce ſoit du Domaine des Rois de Portugal, ni titres dans le même Roïaume qu'aux ſeuls Portugais; & les biens de la Couronne donnés par les Rois de Portugal venant à vaquer par la mort, ſans enfans de ceux qui les poſſedent, ne ſeront point réunis au Domaine, mais ſeront donnés aux héritiers les plus proches du dernier poſſeſſeur, ou à d'autres Portugais qui les auront mérités par leurs ſervices. 1583.

X I I I.

Il ne ſera fait aucun changement dans les Ordres Militaires.

X I V.

Conformement à l'uſage établi dans le Roïaume, les fils des Gentilhommes Portugais entrant dans leur douziéme année, commenceront de recevoir la paye qu'on appelle d'attente. Leurs Majeſtés prendront chaque année deux cens de ces Gentilshommes, & les feront entrer à leurs ſervices avec des appointemens fixes. Les fils de Roturiers ſeront employés ſur la flote.

X V.

Quand leurs Majeſtés Catholiques viendront dans le païs de Portugal, ou dans quelqu'autre qui en dépende, ils n'y auront d'autres droits de logement, que ceux dont ont joüi juſqu'à preſent les Rois de Portugal, & non de ceux dont leurs Majeſtés Caſtillanes ſont en poſſeſſion comme Rois de Caſtille & d'Arragon.

X V I.

Leurs Majeſtés Catholiques auront à leur ſuite un Conſeil, appellé de Portugal, compoſé d'un Eccléſiaſtique, d'un Contrôleur de Finances, d'un Secretaire, d'un Grand Chancelier, de deux Auditeurs, & de quatre Gref-

1583. fiers, deux pour les Finances, & deux pour les affaires. Tous ceux qui assisteront à ce Conseil seront Portugais. On terminera dans ce Conseil toutes les affaires qui regardent le Portugal, & les expeditions se feront en langue de ce Roïaume. Ce Conseil accompagnera le Roi lors qu'il ira dans son Roïaume de Portugal, & ses dépendances.

XVII.

On ne fera aucun changement dans les Charges de Judicature.

XVIII.

Tous les procès de quelque nature qu'ils soient seront jugés en dernier ressort dans le Roïaume.

XIX.

Sa Majesté & ses Successeurs, entretiendront à Lisbonne la Chapelle Royale, comme elle étoit sous les derniers Rois.

XX.

Suivant l'usage établi dans la Royale Maison de Bourgogne, leurs Majestés Catholiques admettront aux Charges de leurs Maisons les Portugais comme leurs autres Sujets.

XXI.

La Reine se servira pour l'ordinaire de Dames Portugaises. La plus grande partie de ses Filles d'honneur seront de cette Nation. Elle les mariera dans la Castille, ou dans le Portugal.

XXII.

Pour l'augmentation du commerce, les Ports de tous les Etats de Sa Majesté seront ouverts également tant aux Portugais qu'à ses autres Sujets, & reciproquement les autres peuples soumis à la Domination Espagnole, pourront trafiquer sur les Ports du Roïaume de Portugal, & des païs qui en dépendent.

XXIII.

Leurs Majestés permettront, & même ordonneront le transport des bleds de la Castille dans le Portugal. 1583.

XXIV.

Sa Majesté fournira presentement trois cent mille ducats; cent-vingt pour le rachat des Portugais Captifs chez les Maures, ou chez les Turcs; cent-cinquante pour être prêtés sans interêt aux personnes nécessiteuses, & trente mille pour donner en aumônes à ceux que la guerre presente, ou les maladies ont mis dans l'indigence.

XXV.

Pour fournir aux dépenses nécessaires, tant à l'entretien des Garnisons destinées à la garde du Roïaume, qu'à celui des flotes des Indes & autres armemens de mer pour la chasse des Corsaires, S. M. imposera des tributs modiques sur le Portugal, & prendra le reste de la dépense des deniers de son épargne, ou des impôts mis sur les autres Etats.

XXVI.

Leurs Majestés resideront dans le Portugal autant que leurs affaires le permettront, ou du moins y feront séjourner le Prince leur fils aîné, à moins qu'ils n'en soient empêchés par des raisons puissantes.

Après que ces articles furent dressés & approuvés de part & d'autre, le Roi Catholique ordonna de s'y conformer en ces termes. « J'approuve » ces recompenses, graces, & privi- » leges: j'ordonne qu'ils aïent leur » plein & entier effet, quelques op- » positions qui puissent être faites à » leur execution. Je commande, prie » & ordonne au Prince mon fils, & » à tous mes Successeurs Rois, de » maintenir, observer, & conserver » ces privileges: s'ils le font comme » je l'espere & le veux, Dieu Pere, » Fils & Saint Esprit les benisse? que » toute la Cour céleste, & la mienne » leur soit favorable? Si au contraire

83. » ils y contreviennent, ce que je leur » défends & ne crois pas, qu'ils » soient maudits de Dieu, de la Sainte » Vierge, de toute la Cour celeste, » & de la mienne : qu'ils soient mal- » heureux, & qu'ils meurent sans » posterité.

Ce serment fait, & tout paroissant calme & content dans le Portugal, le Roi donna le Gouvernement de ce Roïaume à l'Archiduc Albert, mettant auprès de lui pour lui servir de Conseil Dom George d'Almada Archevêque de Lisbonne, Dom Pedre d'Alcaçova, & Dom Michel de Moura auparavant Secretaire d'Etat, & qu'on fit alors Greffier de la Puridad, charge qui n'avoit point été remplie depuis que Dom Michel de Sylva Evêque de Viseo, & ensuite Cardinal, la quitta pour se retirer à Rome sous le Regne de Jean III. 1583.

Tout étant reglé, le Roi Catholique, que les affaires appelloient en Espagne, partit enfin pour s'y rendre le onziéme Février, & l'Archiduc commença à prendre soin des affaires : mais ce qui piqua extrêmement les Portugais, c'est que l'Archiduc ne voulut jamais signer aucun ordre, qu'il ne l'eût auparavant communiqué à la Cour de Castille ; ce qui causoit beaucoup d'embarras & de retardement dans les affaires. Et ils regarderent comme une chose indigne, que le Roi eut mis dans le Conseil des Finances deux Conseillers Espagnols, dont l'un étoit Docteur, & l'autre simple Marchand. Cependant leur murmure ne produisit rien. On maintint ces deux hommes dans leur emploi.

Fin du vingtiéme Livre.

HISTOIRE
DE
PORTUGAL.

LIVRE VINGT-UNIE'ME.

1583. PHILIPPE ne négligeoit rien de ce qui pouvoit lui gagner le cœur de ses nouveaux Sujets : mais l'aversion naturelle que les Portugais avoient pour les Castillans, rendoit ses soins & ses peines inutiles. Les Portugais lui obéïssoient en détestant sa Domination. Philippe pour rendre son Gouvernement plus semblable à celui du Prince Henri, obtint du Pape le titre de Légat pour l'Archiduc Albert qui étoit déja Cardinal : Les Portugais virent cette attention sans en être touchés. 1583.

Sur ces entrefaites, Dom Sanche Davila, qui avoit servi si utilement le Duc d'Albe dans la conquête de Portugal, mourut à Lisbonne d'un coup de pied qu'il reçût d'un cheval. Il se mit entre les mains d'un Soldat qui lui avoit promis de le guerir promptement par le moïen de certaines paroles, qu'il devoit prononcer sur la playe : dans cette confiance indigne d'un homme de son mérite, il négligea les secours de la Chirurgie : Son mal, qui n'étoit rien

1583. dans les commencemens, devint considerable, & l'on n'y apporta des remedes salutaires, que lorsqu'il étoit sans ressource : Ainsi par un petit accident, on vit périr un homme d'un mérite distingué, qui avoit vieilli dans les armes ; & après le Duc d'Albe, celui de tous les Généraux de Philippe qui avoit le plus d'expérience dans la guerre. Rien n'égaloit son activité & sa vigilance. Endurci à la peine, intrepide dans le péril, il étoit toujours prêt à combattre ; vif & impetueux, son courage l'emportoit souvent au-delà des bornes de la prudence, dont un bon Capitaine ne doit jamais s'écarter ; mais il reparoit ce défaut, qui entraîne souvent dans de grands inconveniens par tant de bravoure, & par une présence d'esprit si étonnante, qu'il sembloit ne se précipiter dans le danger, que pour faire briller avec plus d'éclat son courage, & les talens rares, qu'il avoit reçûs de la nature pour le métier des armes. Il les avoit portées dès sa plus tendre jeunesse, & il s'en étoit fait une si grande habitude, qu'il languissoit dans le repos. Malgré le mérite superieur qui brilloit en lui, il n'étoit que Mestre de Camp général lors qu'il mourut. Sa franchise, sa droiture & la rudesse de ses mœurs, peu propres dans une Cour aussi corrompuë que celle de Philippe, avoient toujours été un obstable à son élevation. Il étoit trop bon guerrier pour être bon courtisan.

Cependant la France donnoit toute son attention aux affaires de Flandre, où le Duc d'Alençon & le Duc d'Orange continuoient la guerre. Antoine de son côté pressoit vivement cette Cour, afin qu'elle lui donnât une seconde fois le secours nécessaire pour recommencer la guerre dans les Terceres : mais soit que le malheureux 1583. succès de la derniere Campagne l'eût dégoûtée, soit enfin qu'elle prît plus d'interêt à la situation présente de la Flandre ; elle ne s'empressoit pas beaucoup de répondre aux sollicitations pressantes d'Antoine. Néanmoins quelques Corsaires François conduits par Serradas Portugais, allerent piller les Isles du Cap-verd soumises à Philippe. Dom Emmanuel de Sylva étoit toûjours dans les Terceres & y exerçoit la tyrannie sous le nom d'Antoine. Il avoit un talent singulier pour trouver des expédiens propres à arracher de l'argent du peuple. Après avoir épuisé toutes les ressources que les apparences de la justice pouvoient lui fournir, il eut recours à la violence, & chaque jour éclairoit quelque nouveau crime de la part de cet homme, aussi cruel, qu'il étoit avare. Le simple soupçon se présentoit à ses yeux sous la même forme que la conviction : l'accusé subissoit toûjours le même sort que le coupable : la mort étoit le partage de l'un & de l'autre. Ceux qu'il haïssoit ou qu'il craignoit n'étoient pas plus épargnés, il les immoloit à sa haine, ou à sa crainte. Tout le monde se plaignoit ; tout le monde murmuroit, & personne n'osoit se charger de la vengeance publique. Poussant son insolence jusqu'au bout, il enlevoit publiquement la femme d'autrui, & la faisoit servir à ses plaisirs ; il pilloit les Eglises, profanoit les Monasteres : les aziles les plus sacrés étoient pour lui un objet de mépris & de dérision, & le theâtre de ses honteuses débauches. Enyvré d'orgueïl, & pétri de vanité, il se joüoit de l'humanité, & regardoit ses semblables comme des esclaves nés pour subir son joug : il n'avoit aucune con-

1583. noissance de la justice, & ses caprices étoient ses loix. Quiconque n'étoit point son flateur, devenoit son ennemi, & bien-tôt la victime de sa cruauté. Comme il avoit sous ses ordres huit cent Soldats François, une Compagnie d'Anglois, & trois mille Portugais, il les fit travailler à faire des retranchemens dans les endroits les plus foibles de l'Isle, en cas que les Espagnols revinssent l'attaquer, comme il y avoit apparence. En effet, le Marquis de Sainte Croix étoit toûjours à Lisbonne occupé à reparer la flote pour se remettre en mer, dans le dessein de revenir aux Terceres afin d'en chasser entierement les Partisans d'Antoine, & soumettre ces Isles sous la puissance de Philippe.

Dom Antoine ne perdoit pas de tems de son côté. Il emploïoit toutes les ressources de son esprit pour déterminer le Roi de France à lui fournir des nouvelles Troupes afin d'empêcher les Espagnols de s'emparer des Terceres. Le François n'étoit pas trop disposé à l'écouter : occupé des affaires de son Royaume, il ne songeoit qu'à y maintenir la paix & la tranquillité. D'ailleurs le mauvais succès de la premiere expédition aux Terceres, l'avoit entierement dégoûté d'une seconde. Néanmoins la Reine Mere, pour embarrasser Philippe, qu'elle haïssoit, parla en faveur d'Antoine, & obtint qu'on lui donneroit douze cent hommes. Ils partirent sous les ordres du Commandeur de Chattes, Gouverneur de Dieppe, Officier d'un véritable mérite, & d'une grande réputation. Antoine, le Roi de France, & la Reine Mere le chargerent chacun d'une Lettre pour les Magistrats de la Ville d'Angra : Ils les exhortoient à ne point perdre courage, à se défendre avec vigueur, leur promettant de ne jamais les abandonner, 1583. pourvû qu'ils fussent fidéles.

D'abord que ce nouveau secours fut arrivé aux Terceres, Sylva toûjours plein d'une confiance temeraire se crut invincible. Le Commandeur de Chattes plus prudent & plus sage, après avoir reconnu la situation de l'Isle, avoir examiné les forts, les retranchemens, visité les magazins des vivres & des munitions qui n'étoient pas considérables, vû l'état de la Garnison, qui ne montoit en tout qu'à six mille hommes, jugea qu'il étoit presque impossible d'empêcher les Espagnols de descendre dans l'Isle. Il en dit son sentiment à Sylva, en lui conseillant de faire bâtir un Fort dans un certain endroit de l'Isle, extrêmement avantageux pour y enfermer les vivres & les munitions, & pour s'y retirer avec les Troupes, en cas que les ennemis vinssent à s'en rendre les maîtres. Sylva que l'orgueïl & une confiance aveugle conduisoient, regarda d'abord le conseil du Commandeur, comme l'effet d'un manque de courage : ensuite il s'imagina que les François avoient formé le dessein de se rendre maîtres de l'Isle, & qu'ils ne proposoient de bâtir une Citadelle, que pour y parvenir plus sûrement. Persuadé que c'étoit là le but, où tendoient tous leurs vœux, les remontrances du Commandeur furent inutiles. D'ailleurs Sylva étoit résolu de ne point s'enfermer, afin de pouvoir en cas de besoin gagner commodément la mer, & s'enfuïr hors de l'Isle. Alors le Commandeur qui ne songeoit qu'à la conserver à Antoine, proposa d'envoïer au moins quatre cent François dans l'Isle de Fayal, pour la mettre à l'abri des insultes des Espagnols. Sylva y consentit, d'autant plus que par là les Fran-

83. çois se divisoient, & qu'il lui seroit plus aisé de les contenir dans le devoir, dont il croioit qu'ils vouloient s'écarter, separés, qu'unis tous ensemble.

L'Armée navale d'Espagne étant appareillée, mit à la voile le 23 de Juin. Elle étoit composée de soixante Vaisseaux, avec plusieurs Caravelles, Barques & autres Bâtimens de moindre grandeur qu'on avoit freté de plusieurs Nations. On embarqua sur cette puissante flote dix mille hommes tous vieux Soldats & tous Espagnols, excepté deux Compagnies d'Italiens, deux autres de Portugais volontaires, & le Regiment Allemand du Comte de Lodron. Bobadilla, Figueroa & Sandoval étoient à la tête des Espagnols, Pignatelli commandoit aux Italiens, & Dom Felix d'Aragon conduisoit les Portugais. Le commandement général, tant sur mer, que sur terre, avoit été deferé au Marquis de Sainte-Croix.

Comme l'Armée étoit composée de gros Vaisseaux & de plusieurs Galeres, ces dernieres arriverent les premieres à l'Isle Saint Michel, où le reste de la flote aborda le troisiéme de Juillet. On envoya aussi-tôt à Punte-del-gada une Barque pour porter des ordres à Igniguez, afin qu'il fit promptement embarquer sur les Galeres qu'il avoit auprés de lui, deux mille Espagnols qu'on avoit laissés l'année précedente dans l'isle pour la garder. Le treiziéme de Juillet, on s'approcha de Villa-Franca, & de-là le Marquis de Ste Croix passa à Punte-del-gada, & le vingt-quatriéme, il se trouva à la hauteur de la Tercere, qui a environ treize lieuës de longueur de l'Orient à l'Occident, sur quatre de large; le terrain quoique entre-coupé de montagnes, est fertile & extrêmement peuplé surtout du côté du Midi. La Ville d'Angra, qui est la principale Ville 1583. de l'Isle, est située sur un petit golphe peu sûr à cause des vents. Elle est défenduë par une Citadelle d'une médiocre grandeur, dont le Roi Dom Sebastien avoit jetté les premiers fondemens: à deux lieuës d'Angra, on trouve le port appellé Las-muelas, soutenu d'un Fort qu'on nomme S. Sebastien: en tournant vers le Nort, on voit Agua-Alba, qui est une habitation assés considérable; & plus avant s'élevent quelques maisons de Laboureurs avec une petite habitation qui porte le nom de Los-Altares.

Après que le Marquis de Sainte Croix eut reconnu la situation de l'Isle, il fit partir un Trompette pour sommer les habitans de se rendre, & pour leur offrir une Amnistie générale. A l'égard des Etrangers, il leur fit également offrir de leur prêter, ou donner tout le secours nécessaire pour se retirer dans leur patrie. Mais ces propositions n'eurent aucun effet, parce qu'on refusa au Trompette la permission d'entrer dans la Ville, on tira même quelque coup de canon sur lui, ce qui l'obligea à se retirer promptement. Le Marquis de Sainte Croix, qui ne vouloit avoir rien à se reprocher, & qui eut désiré de terminer à l'amiable l'affaire, fit descendre à terre & en secret deux Portugais. Il les chargea d'entrer dans Angra, de parler à Sylva, & de lui remettre en main propre une copie de l'amnistie générale. Ces deux hommes malgré le péril où on les exposoit, executerent avec autant de bonheur, que d'adresse, la commission qu'on leur avoit confiée. Sylva qui ne pouvoit s'imaginer qu'on pût le forcer, renvoya les deux Portugais avec le même secret qu'ils étoient venus le trouver, & comme il se dé-

1583. ſioit de la fidélité des habitans, au lieu de leur communiquer les propoſitions qu'on lui avoit fait faire, il leur dit que le Marquis de Sainte-Croix avoit reſolu de les traiter avec la derniere rigueur; qu'il n'y avoit pour eux d'autre eſpérance de ſalut, que celle qu'ils pourroient trouver dans les armes; qu'il attendoit donc tout de leur valeur, pour repouſſer un cruel ennemi, qui ſe repaiſſoit par avance du plaiſir barbare qu'il goûteroit à répandre leur ſang. Ce diſcours produiſit un bon effet, le courage des habitans d'Angra, abatu par la crainte, ſe ranima par le déſeſpoir. Ils jurerent de ſe ſacrifier pour conſerver leur liberté, & pour demeurer fidéles Sujets d'Antoine.

Le Marquis de Sainte-Croix voïant de ſon côté, qu'il n'y avoit plus rien à eſperer, ſe diſpoſa à les attaquer, & la nuit du 25 au 26 du mois d'Août, après avoir donné l'allarme à tous les poſtes des ennemis, il fit un détachement de quatre mille hommes des meilleurs Soldats de l'Armée, parmi leſquels étoient les Allemands, les Italiens & une Compagnie de Portugais: Il les fit avancer vers le port de Las-Muelas ſur les Galeres. A la pointe du jour, ils furent à portée de débarquer ſans que ceux qui gardoient ce poſte, les euſſent encore apperçûs. Les Galeres en abordant firent pluſieurs décharges: Ceux qui défendoient le Fort y répondirent par un grand feu. Malgré les coups de canon, la mouſqueterie, les rochers eſcarpés qu'il falloit ſurmonter, les Soldats pouſſés par l'émulation qui ſe trouve entre les Troupes de diverſes Nations, lors qu'elles ſont obligées de combattre enſemble, entrerent dans l'Iſle, & tous ſans obſerver aucun ordre, coururent avec une impetuoſité qui tenoit de la fureur, pour aſſaillir le Fort où étoient deux Compagnies de Portugais & une de François, ce qui faiſoit en tout deux cent hommes. 1583.

Les François ſoutinrent avec beaucoup de valeur l'attaque des Eſpagnols, dont ils tuerent un grand nombre; mais les Portugais lâcherent le pied, & prirent la fuite après une legere réſiſtance. Les François reſteterent ſeuls: néanmoins ils combattirent encore pendant pluſieurs heures: enfin percés de coups, accablés de fatigue & n'aïant aucune eſperance d'être ſecourus, ils furent contraints de ceder, d'abandonner le Fort & les retranchemens aux ennemis qui s'y logerent. Les François qui gardoient les autres poſtes, perſuadés que les Portugais ſe défendoient courageuſement, accoururent de tous côtés pour les ſecourir: mais à moitié chemin apprenant ce qui venoit d'arriver, ils firent alte ſur une hauteur près Saint Sebaſtien, ſe rangerent en ordre de battaille, & marcherent aux Eſpagnols. Ces derniers en firent autant de leur côté, après avoir fait débarquer toutes les Troupes qui étoient ſur les Galeres. On ne demeura pas long tems ſans ſe rencontrer. On ſe chargea de part & d'autre avec une fureur inconcevable. Les François, quoique de beaucoup inférieurs aux Eſpagnols, enfoncerent deux fois leur premiere ligne, & à la troiſiéme charge, ils percerent juſques dans la ſeconde. Si la victoire eut dû ſe déclarer pour la valeur, ſans doute qu'ils fuſſent demeurés vainqueurs, mais elle ſe déclara pour le nombre. D'ailleurs ils étoient affoiblis par la faim, épuiſés par les veilles précédentes, & extrêmement haraſſés d'une marche longue & précipitée:

85. cipitée : enfin ils se traînoient à peine, ils ne pouvoient se soutenir, & dans cet état les Portugais, si fiers & si opiniâtres lors qu'ils étoient éloignés du péril, ne se donnerent aucun mouvement pour les secourir. Ils les abandonnerent à la cruauté des Castillans, dont ils arrêterent les efforts jusqu'à la nuit ; & même pendant la nuit, ils ne cesserent point de les harceller par de frequentes décharges de quelque piéce de canon.

Sylva, qui avoit paru si vain & si temeraire quelques heures auparavant, fut saisi de crainte, & de fraïeur. Au lieu de ramener les Portugais au combat comme il l'auroit dû, il ne songea qu'à chercher des expédiens pour sortir de l'Isle en sûreté : Enfin il s'embarqua au port de Los-Altares ; mais lors qu'il voulut lever l'anchre & mettre à la voile, les Commandans des Forts qui sont à l'entrée du port, s'y opposerent. Alors Sylva revint à terre & gagna les montagnes avec la plûpart de ses Soldats Portugais. Les Espagnols de leur côté abandonnerent le lendemain à la pointe du jour le poste qu'ils occupoient, & s'avancerent vers Angra pour se rétrancher dans quelque endroit, où ils pussent commodement avoir de l'eau. Cette marche étoit dangereuse à faire devant des ennemis aussi alertes qu'étoient les François, & aussi intéressés à saisir toutes les occasions, qui pouvoient leur procurer quelque avantage : mais l'imprudence des premiers ne servit de rien à la bonne volonté des seconds, par la lâcheté de Sylva qu'on ne put engager à recommencer le combat. Le Commandeur de Chattes voïant un manque de courage si honteux, crut qu'il ne devoit point s'immoler avec les siens pour des traîtres qui l'abandonnoient. Il songea donc aussi 1585.
à se mettre à l'abri de la cruauté Espagnole, & se retira sur la montagne de Guadaloupe dans le dessein de se faire faire un parti avantageux par les Espagnols, ou de leur vendre cherement la vie. Ces derniers s'apercevant de sa retraite, le poursuivirent, joignirent son arrieregarde, qu'ils attaquerent, & maltraiterent un peu. Ensuite ils se jetterent sur le bord du Fort Saint Sebastien & s'en rendirent les maîtres avec le canon qui y étoit. Après s'y être rafraichis & reposés, ils marcherent droit à Angra ; ils y arriverent sans rencontrer le moindre obstacle : les habitans avoient abandonné la Ville, à l'exemple de la Garnison qui avoit quitté la Citadelle.

Les Commandans des Troupes Espagnoles livrerent Angra au pillage : il dura trois jours ; cependant le Soldat ne s'y enrichit que médiocrement : les habitans avoient caché leurs meilleurs effets, ou les avoient emportés avec eux. Le pillage étant achevé, on s'empara des Forts, on ouvrit les prisons, & on en vit sortir un nombre prodigieux de malheureux que Sylva y avoit fait enfermer, ou pour s'emparer de leurs biens, ou pour se venger des injures particulieres qu'il en avoit reçû. Immediatement après, les Galleres entrerent aussi dans le port & y pillerent les vaisseaux qu'ils y trouverent. Le Marquis de Sainte-Croix s'appliqua d'abord à faire revenir les habitans dans la Ville, & à leur faire quitter les montagnes. Il fit partir en même tems Dom Pedre de Tolede avec deux mille hommes pour l'Isle de Fayal, afin d'en chasser les François qui y étoient en garnison. Ceux qui étoient dans la Tercere avec le Commandeur de Chattes se retrancherent sur la mon-

1583. tagne de Guadaloupe, mais les vivres & les munitions venant à leur manquer, & aïant perdu d'ailleurs toute esperance de secours de la part des Portugais, ils parlerent de capituler avec les Espagnols. Dom Pedre de Padilla Colonel d'un Regiment de cette Nation, que Chattes connoissoit, fut chargé de cette négociation. Le Marquis de Sainte-Croix qui étoit las de répandre du sang, paroissoit charmé du parti qu'avoient pris les François, mais ses Officiers & même ses Soldats fiers & enyvrés de leurs succès passés, demandoient à combattre, ne voulant pas qu'on fît quartier à aucun François, à cause de l'insolence qu'ils avoient eu n'étant qu'une poignée, de leur opposer la moindre resistance. Le Marquis de Sainte-Croix leur imposa silence, & se servit néanmoins de leur bonne volonté pour rendre les conditions de la capitulation moins avantageuses aux François. En effet, il ne voulut la signer que lors qu'ils eurent livré leurs drapeaux & leurs armes hors l'épée : A la verité pour adoucir leur sort, il leur assigna un quartier dans Angra, & leur promit de leur fournir tout ce dont ils auroient besoin pour s'en retourner en France. Les François que la nécessité pressoit, firent tout ce qu'il voulut, ils descendirent de la montagne, rendirent leurs drapeaux, livrerent leurs armes & vinrent à Angra. Le Marquis de Sainte-Croix eut pour le Commandeur de Chattes & pour Caravaque Mestre de Camp, toute sorte d'égards.

Dom Pedre de Tolede étant arrivé dans l'Isle de Fayal, fit sommer les habitans de se rendre par un nommé Pereira : Sousa qui avoit en main le commandement, violant tous les droits de gens, le fit arrêter & le fit mourir ignominieusement. Alors D. Pedre descendit à terre avec ses Troupes résolu d'en tirer une vengeance éclatante. D'abord il rencontra les quatre cent François qui étoient dans l'Isle, accompagnés de quelques Portugais : on en vint aux mains : le combat fut long & sanglant : mais les Espagnols superieurs en nombre, forcerent les François de s'enfermer dans le Fort, d'où ils capitulerent aux mêmes conditions, que les François qui étoient dans la Tercere. Sousa fut fait prisonnier, & pour le punir du meurtre qu'il avoit commis en la personne de Pereira, & d'autres plusieurs crimes dont il avoit soüillé sa vie, on le fit pendre par le bras après lui avoir fait couper les mains. Il eut néanmoins évité ce honteux suplice, sans une folle confiance qui lui fit rejetter quelque tems auparavant le pardon de ses crimes, qu'on lui avoit offert à condition qu'il reconnoîtroit Philippe pour son Roi. On ne vit presque dans cette occasion, que l'imprudence & la temerité présider dans le Conseil des Portugais qui s'opposoient à Philippe. Il regnoit dans toutes leurs actions un esprit de vertige inconcevable : fiers, loin du péril, ils devenoient lâches lors qu'il étoit présent. Ils ne sçavoient ni combattre, ni se rendre à propos. Dom Pedre abandonna au pillage toute l'Isle : ensuite il travailla à y ramener le calme, y établit un Gouverneur Portugais de nation, y laissa deux cent hommes de garnison & revint dans l'Isle de Tercere avec le reste de ses Troupes. 1583.

Il ne manquoit plus pour rendre l'expedition du Marquis de Sainte-Croix heureuse & glorieuse de toutes manieres, que la prise de Sylva. Celui-ci s'étoit comme nous l'avons

83. dit, ſauvé dans les montagnes. Là ſe défiant également de ſes amis comme de ſes ennemis, il ſe déguiſa en Païſan, & traina pendant quelques jours ſa vie dans les horreurs de la plus triſte des miſeres. La nuit il s'enſeveliſſoit, s'il eſt permis de le dire, tout vivant dans des cavernes affreuſes, & le jour il erroit parmi des rochers eſcarpés, où tout ne lui préſentoit que des images effraïantes. En proïe à ſes remords, il ſe rappelloit avec horreur ſes crimes, & ce reſſouvenir lui faiſoit éprouver d'avance le juſte châtiment qu'il méritoit. Cependant le Marquis de Sainte-Croix le faiſoit chercher par tout avec un ſoin extrême : mais ſes ſoins euſſent été inutiles ſans un eſclave Negre, qui dans l'eſperance de recouvrer ſa liberté, découvrit au Grand Prévôt le lieu de ſa retraite. Sylva fut donc arrêté & conduit à Angra, où pour prix de ſa témerité & de ſes crimes, il eut la tête coupée, avec un nommé Serradas, qui avoit été piller les Iſles du Cap-verd, & qui n'étoit pas moins indigne du jour que Sylva. Sylva reçût la mort avec fermeté, & mérita par là une eſpece de pitié, de ceux qui le virent mourir, malgré l'horreur qu'on avoit conçu contre lui. Le Marquis de Ste-Croix, après la mort de Sylva, de Serradas & Souſa, Auteurs de preſque tous les maux qui affligerent en ce tems-là les Terceres, acheva de regler toutes choſes dans ces Iſles, & y établit pour Gouverneur Dom Jean d'Urbina auquel il donna deux mille hommes de garniſon. Il renvoïa auſſi les François dans leur patrie, à l'exception de ceux qu'on avoit pris avant la capitulation, qu'il condamna aux Galeres : enſuite il s'embarqua lui-même, & ramena la flote en Eſpagne avec le reſte de ſes Troupes. 1583.

La nouvelle de ces heureux ſuccès ôta toute eſperance aux Partiſans d'Antoine, & remplit la Cour d'Eſpagne de joïe & d'allegreſſe. D'abord que le Marquis de Sainte-Croix fut arrivé à Cadix, on prétendit que le Roi Catholique l'envoïeroit pour faire la guerre en Afrique ; mais ce bruit ſe diſſipa bien-tôt. Les affaires de Flandres ſuccederent à ceux de Portugal qui commença à joüir de quelque tranquillité, ſans pouvoir pourtant s'accoûtumer au joug des Caſtillans.

Le Duc d'Alençon dont nous avons 1584. déja parlé, toûjours devoré par l'ambition, laſſé de voir que ſon mariage avec la Reine d'Angleterre ne ſe concluoit point, & que ſon autorité diminuoit de jour en jour en Flandre, demanda à Henri III. ſon frere la permiſſion de revenir à Paris. Il l'obtint, & on lui pardonna le paſſé : mais trop inquiet & trop inconſtant pour demeurer long-tems dans la même ſituation, il ſe préparoit à en ſortir, lors qu'il y mourut de maladie, ou comme on croit, de poiſon. Sa mort arriva le 16. Juin 1584. Quelques jours auparavant le fameux Prince d'Orange, ſi redoutable à l'Eſpagne, fut tué par un Bourguignon, nommé Baltaſar. Le Roi d'Eſpagne avoit eſperé que par la mort de ces deux Princes la Frandre retourneroit ſous ſa puiſſance, mais il fut trompé dans ſes eſperances. Les Flamands, qui adoroient le Prince d'Orange, ne ſongerent qu'à venger l'horrible aſſaſſinat commis en ſa perſonne, publiant hautement que Philippe en étoit l'auteur. Le Roi Catholique ne ſe juſtifia pas trop bien d'une accuſation ſi flétriſſante : il négligea ſon honneur pour ne s'occuper que de la vengean-

1584. ce, qu'il vouloit tirer de la revolte de ces peuples. L'aſſaſſin du Prince d'Orange fut arrêté, livré entre les mains de la Juſtice, & condamné à être mis en piéces tout vivant; ce qui fut executé le 14 de Juillet. Lors qu'on apprit à Philippe la mort du Prince d'Orange, il répondit froidement: Il eut mieux valu pour les intérêts de la Religion & pour ceux de ma Couronne, que cet aſſaſſinat eut été commis il y a douze ans.

Le Prince d'Orange laiſſa un fils appellé Maurice, qui ſucceda à ſa Principauté & à ſes vertus. Quoiqu'il n'eût que dix-huit ans, les Flamands le choiſirent pour remplacer ſon pere qui n'en avoit que cinquante deux, lors qu'il fut aſſaſſiné. Guillaume Prince d'Orange raſſembloit les qualités les plus capables pour former de grands deſſeins, & pour les faire réüſſir. On voïoit briller en lui à un dégré éminent, l'induſtrie, la vigilance, la génerosité éclairée, la fertilité de génie, avec une intelligence heureuſe qui lui faiſoit découvrir d'un coup d'œil le nœud des affaires les plus embroüilleés, & les plus épineuſes. En public comme en particulier, perſonne ne poſſedoit à un dégré auſſi parfait le talent de gagner les eſprits, d'aprétier les raiſons d'autrui, de cacher ſes deſſeins, de pénetrer dans ceux des autres, & enfin de prendre ſon parti avec autant d'avantage que lui. Ambitieux, dans le ſein pour ainſi dire de l'eſclavage, il oſa former le projet de regner ſur les Païs-Bas, & d'en chaſſer les Eſpagnols. On a penſé diverſement ſur ſa Religion. Ordinairement les grands hommes, ceux du moins qui ſe deſtinent aux revolutions extraordinaires, reglent la leur ſur la Religion dominante des peuples dont ils ont beſoin pour l'execution de leurs projets. Le Prince d'Orange nâquit Catholique: jeune encore il devint Luthérien: en Flandre il ſe montra d'abord Catholique; enſuite il parut favoriſer la Religion reformée, & quoiqu'il ne la pratiquât point, on croit néanmoins qu'il mourut Calviniſte. Les dernieres paròles qu'il prononça après avoir reçû le coup de piſtolet dont il mourut, furent celles-ci, qu'il adreſſa à ſon aſſaſſin. Traître! l'Eſpagnol a conduit ta main, tu as porté le dernier coup à la liberté des Flamands. 1584.

Tandis qu'ils déploroient la mort de ce grand homme, Philippe avoit aſſemblé les Etats de Caſtille à Madrid, afin d'y faire reconnoître pour héritier de tous ſes Roïaumes l'Infant Dom Philippe ſon fils. Enſuite il travailla au mariage d'Iſabelle ſa fille avec l'Empereur Rodolphe, & à celui de Catherine ſa fille cadette avec Charles Emmanuel Duc de Savoye. Ce Prince paſſa en Eſpagne moins pour voir Philippe, que pour tâcher d'obtenir du ſecours dans la guerre qu'il vouloit entreprendre contre les Genevois: Philippe de ſon côté étoit bien aiſe de ce voïage, afin d'avoir une conference avec le Duc, pour l'engager à rompre avec la France, contre laquelle il n'étoit déja que trop indiſpoſé, à cauſe des mauvais traitemens que ſon pere avoit reçus de cette Puiſſance. Philippe chargea Doria de fournir vingt-cinq Galeres au Duc de Savoye, pour ſe tranſporter en Eſpagne avec toute ſa ſuite, qui étoit compoſée, outre ſa Maiſon ordinaire, de cent Gentilhommes tous magnifiquement vêtus: Il s'embarqua le 7 de Mars, & quatre jours après il aborda à Barcelonne, d'où, après s'être repoſé un jour, il partit pour 1585.

1585. Sarragoſſe. Philippe l'y attendoit avec la Princeſſe qu'il lui deſtinoit pour épouſe : en l'abordant, il lui dit : Je ſuis charmé de l'heureuſe arrivée de Votre Alteſſe. Deux heures après on fit la cérémonie de ſon mariage dans l'appartement du Roi, en préſence du Cardinal de Seville, du Cardinal de Granvelle qui les épouſa, du Nonce du Pape, de l'Archevêque de Sarragoſſe, & de pluſieurs autres Prélats qui ſe trouverent alors à la Cour.

Le lendemain on conduiſit le Duc & la Ducheſſe ſon épouſe dans l'Egliſe Cathédrale de Sarragoſſe, où l'Archevêque officia, & acheva la cérémonie du mariage : enſuite on revint au Palais où le Roi dîna publiquement avec le Duc de Savoye, ſon épouſe, & l'Infante Catherine : la Cour étoit brillante, & l'on termina cette journée par un bal, où les Seigneurs Caſtillans, Arragonnois & Savoyards ſe diſtinguerent à l'envi les uns des autres. Quelque tems après, tems qu'on avoit emploïé en fêtes & en plaiſirs, le Duc quitta l'Eſpagne & amena ſon épouſe en Savoye, où elle fut reçuë par le reſte de la Cour du Duc & par le peuple avec de grandes acclamations. Philippe qui les avoit accompagnés juſqu'à Barcellonne, où ils s'embarquerent, revint enſuite à Sarragoſſe : étant encore dans cette Ville, il y apprit la mort du Pape Gregoire XIII. & l'exaltation au Pontificat de Sixte V., connu auparavant ſous le nom de Cardinal de Montalte. Ce Pape qui de la plus vile & de la plus obſcure naiſſance, s'éleva juſqu'à la Thiare, fut un homme plus extraordinaire, que grand homme : tous ceux qui en ont parlé, le dépeignent ſevere juſqu'à la cruauté, & livré entierement à l'ambition. Son Pontificat fut plus utile au gouvernement temporel de l'Italie, qu'à la Religion. Il étoit d'une extrême avarice, & il amaſſa des tréſors immenſes. 1585.

Depuis l'an 1585 juſqu'à l'an 1588, les Portugais ne prirent que très-peu de part aux affaires de l'Europe. Dans la derniere année que nous venons de nommer, Philippe arma cette puiſſante flote, qu'on ſurnomma l'Invincible, contre l'Angleterre, & qui alla périr ſur les côtes de cette Iſle. L'armement s'étoit fait en partie à Liſbonne, où étoit le rendez-vous de toute la flote. Les vaiſſeaux étoient d'une grandeur immenſe, armés puiſſamment, & munis de toutes les choſes néceſſaires pour ſe défendre, & de toutes les commodités pour la vie. Les Portugais avoient fourni pour leur contingent dix grands galions, treize cent Matelots, trois mille Soldats, & trois cent cinquante piéces de canon. La Biſcaye, le Guipuſcoa, l'Andalouſie, l'Italie & la Caſtille, avoient contribué au reſte de la flote, chacune en proportion de ſes forces. Cette flote coûtoit par jour d'entretien au Roi Catholique trente mille ducats. Le Roi défendit expreſſement qu'on y embarquât une ſeule femme : mais il ordonna en même temps qu'on pourvût tous les vaiſſeaux de Croix, d'Images de Saints, & de beaucoup de Reliques que le Pape lui avoit envoïées par ſon Nonce ; ce qui fit dire aux Soldats, que le Roi les traitoit moins en Soldats, qu'en Moines. Le Marquis de Sainte-Croix devoit commander en chef cette flote : mais étant venu à mourir tandis qu'on travailloit aux préparatifs, le Roi nomma à ſa place le Duc de Medina Sidonia.

Eliſabeth Reine d'Angleterre informée de l'armement qu'on faiſoit

1585. contr'elle, n'en parût point émuë. Cette célebre Reine, l'honneur de son siécle, & que la posterité comptera toûjours au rang des grands hommes, ordonna à Charles Hovard Amiral du Roïaume, homme d'une naissance & d'un talent superieur pour commander sur mer, de mettre en état les vaisseaux de la Couronne, & d'en armer de nouveaux pour repousser les Espagnols. Elle lui donna pour Adjoint le fameux François Drak, qui avoit parcouru les les années dernieres, & ravagé les côtes des Indes Espagnoles, & pillé & enlevé à cette Nation des richesses prodigieuses. Elisabeth ne trouvant point dans ses Finances l'argent nécessaire pour l'entier équipement de sa flote, assembla le Parlement du Royaume, qui est en Angleterre, ce que les Etats généraux sont ailleurs. La puissance des Rois d'Angleterre n'a de la force, qu'autant qu'elle est armée de la puissance de ce Parlement, qui apprend souvent à ses Rois qu'ils ne sont tout au plus, que les premiers Sujets de l'Etat. Ils ne peuvent lever aucun subside sans le consentement du Parlement, ni lever des Troupes sans ses ordres. Lors qu'il fut assemblé, Elisabeth s'y rendit & exposa le sujet qui la contraignoit de prendre les armes contre le Roi Catholique, & le besoin qu'elle avoit d'imposer sur le peuple un nouveau subside, pour fournir aux frais de l'armement qu'elle faisoit pour repousser un ennemi implacable, qui ne respiroit que sa perte & la leur. Elle termina son discours en disant : Je suis femme, mais je porte le courage d'un homme, & je sçaurois verser tout mon sang, lors qu'il s'agira de conserver vos femmes, vos enfans, vos biens, votre honneur, votre liberté. Les Anglois qui l'adoroient & qui détestoient Philippe, lui accorderent tout ce qu'elle demanda. 1585.

Cependant la flote d'Espagne partit de Lisbonne sous les ordres du Duc de Medina Sidonia. Il se rendit d'abord au port de la Corogne en Galice, & de-là il fit voile vers l'Angleterre le 20 de Juillet. Il montoit un galion qu'on nommoit le S. Martin : c'étoit avec ce même galion que le Marquis de Sainte-Croix avoit gagné la bataille navalle sur les François aux Terceres. Le vent étoit favorable, & sur la fin du mois, la flote arriva à la vûë d'Angleterre. Le Duc assembla son Conseil : il étoit composé de Dom Diegue Pimentel, de Flores de Valdés, de Dom Pierre de Valdés, de Michel Oquendo, de Dom Alfonse de l'Eina. On fut d'avis d'aller tenter le débarquement à Plimout, persuadé qu'on étoit, que les Anglois auroient porté leurs forces d'un autre côté ; mais on changea de sentiment, & on eut lieu de s'en repentir.

La flote Angloise parut enfin en mer composée de cent vaisseaux de guerre, inferieurs par leur grandeur aux vaisseaux Espagnols, mais plus lestes, plus agiles & plus propres aux manœuvres de mer que ceux des ennemis, qu'on pouvoit à peine faire remuer. Les Espagnols ne cherchoient qu'à combattre, & les Anglois qu'à les tenir en respect, sans risquer la perte d'une bataille, qui les eut perdus sans ressource. D'abord que les Espagnols apperçurent les Anglois, ils se rangerent en ordre de bataille. L'Armée Espagnole occupoit un espace immense, cependant comme ils s'étoient rangés en croissant, ils pouvoient tous se voir. Toutes les voiles étoient tenduës,

88. on entendoit raiſonner les inſtrumens de guerre, & cet appareil offroit un ſpectacle terrible & beau tout à la fois. Les Anglois ſe tenoient éloignés, reſolus de profiter de tous les avantages que la fortune pourroit leur offrir. Bien-tôt un vent terrible s'éleva, il fut ſuivi d'une tempête horrible; les vaiſſeaux s'entrechoquoient les uns contre les autres; des nuages épais cachoient le Soleil & changerent le jour en une nuit ſi profonde, que non-ſeulement les vaiſſeaux ne pouvoient point ſe voir, mais même les Soldats, les Matelots, les Officiers qui étoient dans le même vaiſſeau pouvoient à peine ſe reconnoître. Le Tonnere grondoit avec un fracas épouvantable dans les airs, les éclairs redoublés éblouïſſoient les yeux, les vents ſouffloient avec une impetuoſité qui mettoit les Matelots hors d'état de faire aucune manœuvre utile: les vagues de la mer ſembloient s'élever juſqu'aux Cieux, & n'offroient que des abîmes d'eau: l'épouvante & la conſternation regnoient parmi toute la flote qui fut diſperſée ou jettée ſur differentes côtes voiſines, ou abîmée ſous les eaux. Alfonſe de Leiva périt ſur les côtes d'Eſpagne avec ſon vaiſſeau: il étoit chef de l'Eſcadre que les Siciliens avoient fournie: le vaiſſeau que commandoit Dom Juan Martinez de Ricardo fut ſubmergé avec tout l'équipage, & Dom Diegue Florés de Valdés, Dom Michel Oquendo, Dom Diegue de Maldinado, Dom François de Bonadillo, & Dom George Marrichez tous perſonnages graves & du Conſeil de guerre, ſubirent le même ſort. Dom Diegue Pimentel fut jetté & fait priſonnier ſur les côtes de Zélande, Thomas Perrenot Comte de Sainte-Croix aima mieux ſe faire couler à fonds, que de ſe rendre à l'ennemi. 1588.
Pluſieurs vaiſſeaux échouerent ſur la côte d'Irlande, & ceux qui échapperent au naufrage, ou à la pourſuite des Anglois, eurent à ſouffrir toutes les incommodités d'une longue navigation; car la plus grande partie fut obligée pour regagner l'Eſpagne de faire le tour de l'Angleterre par le Septentrion. L'Amiral Recaldo & pluſieurs Seigneurs moururent dans ce long voïage. Le Duc de Medina Sidonia après avoir eſſuïé divers dangers, gagna enfin un port, d'où il dépêcha Dom Antoine Mendez pour aller porter au Roi la nouvelle de ſon infortune. Mendez arriva heureuſement à la Cour: à ſon arrivée tout le monde croïant qu'il aportoit des nouvelles favorables courut au-devant de lui: on l'interrogea, & Mendez en pouſſant de profonds ſoupirs leur répondoit: Tout eſt perdu, tout eſt perdu.

Enfin il alla trouver le Roi, & le Secretaire d'Etat l'introduiſit dans le cabinet où il étoit à écrire une lettre. Philippe en le voïant entrer, ôta ſes lunettes pour l'écouter: Mendez lui fit ſuccintement le recit du malheur qui étoit arrivé à la flote: Je l'avois envoïée répondit froidement le Roi, pour combattre les Anglois, & non pour combattre les vents & la mer; & reprenant ſes lunettes, il continua d'écrire ſa lettre avec la même tranquillité que ſi Mendés lui eut anoncé quelque ſuccès heureux. Cependant les Courtiſans attendoient Mendez dans l'antichambre, pour ſçavoir comment le Roi avoit appris la triſte nouvelle qu'il lui avoit apportée: ils demeurerent remplis d'étonnement lors que Mendez leur eut repeté la réponſe du Roi; enſuite revenant à

1588. eux-mêmes, ils se dirent les uns aux autres : Si la perte de la flote n'afflige point le Roi, nous serions bien insensés de nous en affliger nous-mêmes.

Cependant cette perte méritoit bien qu'on y fût sensible. De cent trente quatre vaisseaux dont la flote étoit composée, il n'en revint que cinquante en Espagne. Les Troupes furent reduites à douze mille hommes ; & de ces douze mille, il n'en revint pas six mille dans leur patrie. Tel fut le sort de cette flote formidable, à qui on avoit donné le surnom d'invincible, & qu'on avoit armée avec tant de soins, & tant de dépenses : c'est ainsi que la fortune se joüa des projets ambitieux de Philippe. En Angleterre la joïe, l'allegresse, les plaisirs regnoient. On y celebroit par des fêtes continuelles une si grande victoire ; on y joüissoit des malheurs du Roi Catholique. La Reine accompagnée de son Parlement se rendit en pompe dans l'Eglise de Saint Pierre, pour remercier Dieu d'avoir dissipé & confondu les superbes desseins de d'Espagnol. De tems en tems elle s'arrêtoit au milieu de la marche pour faire voir au peuple de Londres les étendarts & les dépoüilles des Espagnols. Tous les gens de métiers, qui étoient dans Londres, étoient sous les armes & bordoient les deux côtés des ruës par où Elisabeth devoit passer. Elle arriva ainsi dans l'Eglise de Saint Pierre, où le Clergé vint la recevoir : le peuple benissoit son Regne, & poussoit des cris d'allegresse jusqu'au Ciel ; il l'appelloit le soûtien, la gloire, le soleil de l'Angleterre. Que » le Ciel retranche de nos jours, di- » soit-il, & qu'il l'ajoûte aux siens ; » qu'elle fasse notre bonheur, que nos » fils, que nos petits fils, que nos 1588. » arriere petits fils vivent sous son Re- » gne heureux, qu'il soit éternel. C'est ainsi que le peuple exprimoit les transports de sa joïe & de sa reconnoissance à la fameuse Elisabeth, dont le nom sera immortel dans les annales du monde.

Sixte V. joüissoit en secret de l'infortune du Roi Catholique : il haïssoit ce Prince, & le ménageoit cependant, dans l'esperance qu'il entreroit dans les projets qu'il méditoit contre la France, qu'il haïssoit encore plus que Philippe. Il écrivit donc à ce Prince une lettre pour lui témoigner la part qu'il prenoit à son infortune : Philippe qui connoissoit ses sentimens & qui n'étoit pas moins dissimulé que Sixte, lui fit dire en réponse : « De vouloir bien s'unir » avec lui pour remercier Dieu d'a- » voir conservé une partie de sa » flote : qu'au reste il l'avoit en- » voïée contre les ennemis de Jesus- » Christ, & non pour combattre » les decrets du Ciel : qu'à l'égard » de ses Ministres sur qui sa Sainteté » en rejettoit la faute, qu'ils avoient » fait leur devoir pour assurer le » succès de l'entreprise, mais qu'ils » n'étoient pas comptables des ha- » zards qu'on couroit sur la mer.

Cependant Elilabeth conservant 1589. toujours un vif ressentiment contre Philippe, aux intrigues duquel elle attribuoit toutes les affaires qu'elle avoit sur les bras, tant dans l'interieur de ses Etats, qu'au dehors, Elisabeth, dis-je, pour en tirer une vengeance proportionnée, arma une puissante flote pour rétablir Antoine sur le Trône de Portugal. Antoine étoit en Angleterre depuis quelque tems. Il n'eut pas beaucoup de peine à persuader Elisabeth de

89. de hâter cet armement. La haine qu'elle portoit à Philippe, prêta de nouvelles forces à ses raisons : mais au lieu d'envoïer sa flote en Portugal, son dessein étoit de la faire passer dans les Indes, convaincuë qu'elle y apporteroit un préjudice notable aux intérêts de Philippe, & qu'on y feroit un butin considérable. C'étoit aussi le sentiment de son Conseil : mais Antoine l'en détourna, en applanissant toutes les difficultés, qu'on trouvoit à faire une descente en Portugal. Il assuroit qu'il avoit un parti très-grand dans Lisbonne ; que les peuples ne respiroient qu'après leur liberté, & qu'ils n'attendoient que son arrivée pour se soulever, & pour prendre les armes. Elisabeth se laissa persuader, & consentit à tout ce que voulut Antoine. Le Roi Catholique, informé de l'orage qui se formoit en Angleterre contre sa puissance en Portugal, prit les mesures nécessaires pour rendre inutiles les efforts de ses ennemis. Il envoïa pour commander dans ce Roïaume le Comte de Fuentés avec dix mille hommes, sans la Cavalerie, dont il donna le commandement à Dom Alfonse de Vargas. Dom François Padiglia fut fait Mestre de Camp général, André Dalva Proveditteur, & Dom Juan Maldonato Auditeur général.

Enfin l'Armée Angloise arriva vis-à-vis la Corogne : elle étoit composée de six grands vaisseaux, de vingt de moindre grandeur, & de cent quarante de charge. Les Troupes, qui étoient sur cette flote, montoient à trente mille hommes tant Soldats, qu'Officiers, Matelots, Pilotes & Volontaires. Cette Armée étoit abondamment pourvûë de tout, & elle ne doutoit point qu'elle ne chassât facilement les Espagnols du 1589.
Portugal. Les Troupes débarquerent en partie, & allerent attaquer la Corogne sous les ordres d'Edoüard Nervais, qui partageoit le commandement de cette Armée avec Drack. Les Espagnols soutinrent avec vigueur l'attaque des Anglois, qui rebutés de leur résistance regagnerent leurs vaisseaux, laissant un grand nombre de leurs Soldats, de leurs Officiers, & de leurs volontaires morts sur le rivage. En voulant se rembarquer, les Espagnols vinrent les attaquer à leur tour : l'action fut vive, & plusieurs Anglois y perdirent la vie : aïant joint leurs vaisseaux ils gagnerent le large, & les Espagnols passerent sept jours sans en entendre parler.

Le 26 de Mai la flote reparut au Cap de Peniche. Les Troupes débarquerent encore, & s'emparerent du Château de Peniche qui étoit peu fortifié & mal gardé. On compte de ce Château jusqu'à Lisbonne 13 lieuës. Nervais prit la route de cette derniere Ville, pillant, brûlant & saccageant tout ce qu'il rencontra sur son passage. Il arriva enfin au voisinage de Lisbonne : il s'étoit flaté, & Antoine l'avoit fait entendre ainsi à Elisabeth, que les habitans de Lisbonne prendroient les armes, & favoriseroient leur entreprise ; mais personne ne remua. Le Cardinal Albert, & le Comte de Fuentés, avoient si bien pris leurs mesures, que tout le monde resta dans le devoir. Nervais alors prit la route de Cascaés, où il arriva en continuant ses ravages. Il y trouva Drack avec la flote. Ils blâmerent hautement Antoine de les avoir exposés si legerement. Antoine de son côté étoit furieux & désesperé du peu de succès

1589. qu'avoit eu l'entreprise. Enfin les Troupes rentrerent dans les Vaisseaux, & l'on fit voile vers l'Angleterre.

Par le départ de cette flote, l'Espagne se trouva délivrée de crainte & d'inquiétude. Le Gouverneur de Portugal fut informé qu'il y avoit dans Lisbonne quelques habitans, qui avoient formé réellement une conjuration en faveur du Prieur de Crato : on fit arrêter & punir les plus coupables. Le châtiment de ceux-ci retint les autres dans le devoir, & les empêcha de former dans la suite des complots contraires aux intérêts du Roi Catholique. La Noblesse se montra extrêmement fidéle dant cette occasion. Antoine tenta vainement sa fidélité, elle resta ferme dans l'obéïssance de Philippe. Il est vrai qu'elle eut peut-être plus d'égard à ses propres intérêts, qu'aux siens. Lassée de la guerre & des troubles qui avoient pensé perdre le Roïaume, la crainte de l'y exposer une seconde fois la retint dans le devoir plus que son attachement pour l'Espagnol.

En effet, les Portugais lui étoient si peu affectionnés & supportoient le joug qu'il leur avoit imposé avec tant d'impatience, qu'ils se prêtoient avec avidité à tout ce qui pouvoit contribuer à troubler son repos, & sa tranquillité. De-là tous les bruits qui se repandirent au sujet de Dom Sebastien dans l'année 1588. & 1589. On publia hautement dans tout le Portugal que ce Prince vivoit, qu'il avoit échapé aux fers des infidéles, qu'il s'étoit rendu en Algarve, que Henri son oncle en avoit été informé de sa part, par un nommé Manuel Antonés : mais que cet ambitieux Cardinal pour se conserver le Trône où l'on venoit de le placer, avoit 1589. étoufé cette nouvelle dès sa naissance, en imposant silence à Antonés. Ce dernier après la mort du Cardinal parla : mais Philippe qui s'étoit rendu maître du Portugal, prévint l'impression que les discours d'Antonés pouvoient faire sur l'esprit du peuple en le faisant disparoître de l'Espagne.

Cependant il en avoit trop dit, pour que les Portugais se continssent dans le silence. Chacun commença à faire une histoire à sa fantaisie. Le Général des Portugais disoit que le Roi Sebastien voïant ses Troupes défaites & fugitives, s'étoit jetté parmi un tas de cadavres & avoit contrefait le mort jusqu'à la nuit. Alors, ajoutoit-on, profitant des ténébres, il se rendit sur les bords de la mer; il y trouva un vaisseau Portugais, où étoit le Duc d'Aveiro, Christoval de Tavora, son confident & son favori, avec le Comte de Redondo. Il passa avec eux en Algarve. Là refléchissant sur les malheurs affreux qu'il avoit attirés sur le Portugal par son opiniâtreté, il résolut d'en faire pénitence, & de faire le tour du monde pour expier ses crimes. On ajoûtoit qu'il avoit parcouru l'Europe, l'Asie, l'Afrique, qu'il s'étoit trouvé en plusieurs batailles contre les infidéles, & qu'il avoit enfin reçu plusieurs blessures en differentes occasions.

Las d'errer & de courir le monde, il se retira, prétendoit-on, dans un Hermitage pour achever la pénitence qu'il s'étoit imposée. Un Hermite vint l'y trouver, & lui revela plusieurs choses, qui l'obligerent de se rendre en Sicile, d'où il écrivit en Portugal par Marco Tullio Catissoni Sicilien. Catissoni partit, mais Sebastien n'entendit plus parler

89. de lui. L'aïant inutilement attendu quelque tems, il conçut le dessein d'aller à Rome, pour découvrir au Pape qui il étoit. Ses Domestiques le volerent en chemin, & ne lui laisserent rien de ce qui lui étoit nécessaire pour continuer son voïage. Néanmoins il gagna l'Italie, prit la route de Venise, où il arriva en demandant l'aumône, dans le mois de Juin 1589. & il fut logé & nourri par un Cuisinier nommé Francisque, Cypriot de Nation.

Il ne resta pas long-tems inconnu; plusieurs Portugais qui étoient dans Venise, le rencontrerent & le reconnurent. Cette nouvelle s'étant repanduë dans la Ville, les Portugais de crainte qu'on l'arrêtât, l'en firent sortir, & l'amenerent à Padouë. Alors la Seigneurie manda au Gouverneur de cette Ville de l'en chasser; ce qui obligea Sebastien de revenir à Venise pour rendre compte de sa conduite à la Republique. Son arrivée excita une rumeur populaire; on accouroit de toutes parts pour le voir: l'Ambassadeur d'Espagne murmura de ce qu'on écoutoit un imposteur, il l'accusa de plusieurs crimes atroces; & en conséquence de cette accusation qui devoit paroître bien suspecte, le Sénat le fit néanmoins arrêter, & le 24 de Novembre on le jetta dans le cachot du jardin. Là manquant des choses les plus nécessaires pour la vie, il y fût mort de faim & de misere, sans le secours de quelques personnes charitables. Enfin le Sénat nomma des Commissaires pour l'examiner sur les crimes que l'Ambassadeur d'Espagne lui imputoit. On l'interrogea vingt-huit fois, & il répondit toujours avec une fermeté & une présence d'esprit si prodigieuses, que les Commissaires en demeurerent étonnés. Non content 1589. de répondre à leurs interrogations, il entra dans un vaste détail sur les affaires differentes qu'il avoit traitées avec la Republique par ses Ambassadeurs: il leur fit voir qu'il étoit parfaitement instruit des affaires les plus secretes qui regardoient le Portugal: il leur nomma les personnes qu'il avoit emploïées dans toutes ses Négociations, & leur découvrit le secret de ces mêmes Négociations. L'étonnement des Commissaires augmenta, ils firent leur rapport au Sénat, qui differa de prononcer un jugement contre lui.

Dans cet intervale, comme les Venitiens ne vouloient point se broüiller avec Philippe, & qu'ils ne vouloient pas non plus être accusés d'injustice envers celui qui se disoit Sebastien Roi de Portugal, ils chargerent le Docteur Sampoya d'écrire en Portugal, pour sçavoir à quels signes on pourroit reconnoître, si celui qu'ils retenoient dans leurs fers, étoit oüi ou non Sebastien. Sampoya au lieu d'écrire alla lui-même à Lisbonne, d'où il aporta un acte public dans lequel on détailloit les differens signes que le Roi Sebastien avoit sur le corps. Sampoya déposa cet acte entre les mains du Doge; mais le Sénat répondit alors, ne pouvoir en faire usage qu'il n'en fût requis auparavant par les Rois & Princes Chrétiens. C'étoit un honnête prétexte pour ne point se commettre avec Philippe, en cas que les signes se trouvassent conformes à ceux que portoit le prisonnier.

Les Portugais peu contens de cette excuse, firent des démarches auprès de quelques Princes. Maurice Prince d'Orange envoïa à Venise Sebastien Figuera en qualité de Député

1589. des Provinces Unies pour prier la Seigneurie de leur part, de vouloir se prêter à l'examen qu'on lui demandoit. Figuera demanda & obtint une Audience du Sénat. Il s'y rendit avec plusieurs Portugais que la curiosité ou les affaires avoient attiré dans Venise. Introduits dans le Sénat, ils assisterent aux déliberations des Sénateurs au sujet de l'homme qui se disoit Sebastien Roi de Portugal, & qu'on retenoit prisonnier. Après avoir long-tems contesté, ils conclurent qu'il falloit lui rendre la liberté, avec défenses à lui de prendre davantage le nom de Sebastien Roi de Portugal. Quatre Sénateurs furent députés, pour lui signifier cet Arrêt qui fut executé dans le même jour. Sebastien en sortant de la prison alla trouver son ancien Hôte, où il trouva Lopez Rodrigués Marqués & Sebastien Figuera qui le reconnût. Comme il étoit trop exposé dans la maison de Francisque, il le conduisit dans une autre maison plus retirée. Tous les Portugais qui étoient dans Venise s'y rendirent. On examina son corps, & on y trouva les mêmes signes qu'avoit Sebastien. Ensuite on l'interrogea sur differentes particularités qui concernoient le Portugal, il répondit à tout juste, & l'on convint qu'il ne pouvoit les sçavoir sans être Sebastien lui-même. A son tour il demanda des nouvelles de plusieurs personnes, & on le satisfit sur le champ. Le Docteur Sampoya fut d'avis qu'il sortît de Venise, & afin de le dérober à la vigilance des Espagnols, on l'embarqua dans une gondole déguisé en Jacobin. Il se rendit d'abord à Padouë, & de Padouë, il passa à Florence, où le Grand Duc le fit arrêter.

Philippe en fut aussitôt informé, & demanda au Grand Duc qu'il lui livrât 1589. cet imposteur pour lui faire subir la peine dûë à son crime : mais le Duc s'en excusa honnêtement, & envoïa son prisonnier à Orbitello, d'où les Espagnols l'enleverent, & le conduisirent à Naples, où ils l'enfermerent dans le Château de l'Oeuf. Le Comte de Lemos étoit pour lors Viceroi de ce Roïaume. On jetta par son ordre le prisonnier dans un cachot affreux & si étroit, qu'à peine pouvoit-il se remuer. Le lendemain on lui apporta une corde, & un couteau, & celui qui en étoit chargé, lui dit : Voilà les vivres qu'on vous destine, choisissez des deux celui qui vous convient le mieux. A ce discours Sebastien se prosterna devant un Crucifix qu'il avoit ; & fondant en larmes : Vous me tentez en vain cruels, que vous êtes ! Dieu qui connoît mon innocence soûtiendra ma foiblesse, je me livre tout entier à sa Providence. On le laissa seul, & l'on passa trois jours sans lui donner ni à boire ni à manger. Au bout de ces trois jours le Confesseur du Viceroi & l'Auditeur général accompagnés de deux Greffiers vinrent le visiter. Ils furent extrêmement étonnés de le trouver en vie : ils avoient esperé qu'il seroit mort de faim, ou qu'il se seroit tué de désespoir. En entrant dans le cachot, l'Auditeur lui dit : Avoüez que vous êtes Calabrois, & non Portugais, & que vous vous nommez faussement Sebastien ; sans cet aveu n'esperez point qu'on vous donne à boire & à manger. Vous ferez ce que vous voudrez, répondit le prisonnier : mais je suis Sebastien Roi de Portugal : je ne mentirai point, Dieu sçait cette vérité. Dieu a toute ma confiance, je suis audessus de la crainte des hommes ;

89. les fraveurs de la mort n'ont rien qui puisse m'epouventer, je ne souillerai point ma vie d'un lâche mensonge : je suis encore une fois ce même Sebastien Roi de Portugal, qui après avoir déclaré la guerre aux Maures, a perdu contr'eux une sanglante bataille : voilà tout ce que je puis dire pour mon malheur & pour celui de mes Sujets.

L'Auditeur & ceux qui l'avoient accompagné se retirerent avec cette réponse. Il ordonna cependant qu'on lui donnât du pain & de l'eau pour vivre, & quelques jours après il lui assigna 2. reaux par jour & un valet pour le servir. En même-tems on répandit dans Naples & ailleurs qu'il s'étoit dédit, & qu'il avoit avoüé qu'il étoit Calabrois ; mais personne n'en voulut rien croire, & les Portugais qui étoient à Venise, à Florence & dans les autres parties de l'Italie qui l'avoient vû & interrogé, soutinrent constamment qu'il étoit Sebastien leur Roi.

Le Comte de Lemos qui avoit vû Sebastien en Portugal, en qualité d'Ambassadeur, résolut de lui parler lui-même & de l'interroger. Il le fit donc venir dans son Palais : & comme il faisoit une chaleur excessive, il le reçut la tête nuë. Sebastien lui dit en entrant, couvrez-vous, Comte de Lemos : Le Comte lui repliqua, de quel droit me commandez-vous : En qualité de Roi, repartit Sebastien, avec une noble assurance qui déconcerta le Viceroi, & surprit tous ceux qui étoient présens. Ne feignez pas de me méconnoître, continua Sebastien ? Souvenez-vous que j'ai été à portée d'être connu de vous, & de vous connoître. Vous avez été chargé de deux Ambassades auprès de moi par Philippe mon oncle. Ensuite il l'entretint des affaires les plus secretes qui concernoient ces Ambassades ; ce qui jetta le Comte de Lemos dans un trouble si grand, qu'il resta immobile sans lui répondre. 1589.
Cependant revenant à lui, ce que vous dites là est vrai, lui repliqua-t'il, mais vous n'êtes point Sebastien, vous n'êtes qu'un imposteur. A ce mot Sebastien se mit en colere, & menaça Lemos. Lemos ordonna qu'on le fit retirer : on obéït : on ramena Sebastien dans sa prison, que le Viceroi frappé de ce qu'il avoit vû & entendu, tâcha de lui adoucir, en lui procurant toutes les commodités qu'il fut en son pouvoir, sans se commettre avec la Cour de Castille. Tant qu'il vêcut, il observa la même conduite ; mais dès qu'il fut mort, son fils qui lui succeda dans la charge de Viceroi, traita Sebastien avec la derniere rigueur. D'abord il le fit sortir du Château de l'Oeuf, & il le fit transferer dans le Château neuf, forteresse très-vaste & très-forte, située sur les bords de la mer. Au milieu de cette Forteresse s'élevoit une Tour fort hautè, où l'on enferma le prisonnier, auquel on donna trois differentes gardes pour empêcher qu'il ne tentât rien pour sa liberté.

Le Conseil d'Espagne, pour détruire la persuasion où le peuple étoit que le prisonnier étoit Sebastien, résolut de le laisser voir à tout le monde, afin qu'on pût se détromper soi-même par ses propres yeux de cette croïance. En effet, on disoit : Pourquoi empêche-t'on de voir cet homme ; s'il est un imposteur, craint-on qu'on ne le secoure & qu'on ne lui fournisse des moïens pour échapper à la punition qu'il mérite : on a tort, on demandera au contraire qu'il perisse, ou du moins qu'on l'enferme comme un insensé, qui

1589. mérite par sa folie d'être à jamais privé de la societé des hommes : on ne sçauroit trop le faire voir pour dissiper l'erreur où le peuple est sur son compte. Non-seulement on doit nous permettre de le voir & de lui parler; mais on doit étendre cette permission jusques sur les étrangers ; afin qu'ils instruisent toute l'Europe, que celui qu'on retient dans les fers n'est qu'un imposteur, & que le Roi Catholique en le traitant ainsi, le traite encore avec trop de douceur eu égard à son crime. Ces discours eurent leur effet. On envoïa des ordres au Viceroi, pour qu'il laissât voir le prisonnier à tous ceux qui se présenteroient. On s'y résolut, d'autant plus volontiers, qu'on espera que personne ne le reconnoîtroit, ou du moins si on le reconnoissoit, que personne ne seroit assés hardi pour le dire publiquement : mais cette esperance fut vaine : tous ceux qui avoient connu Sebastien durant son Regne, le reconnurent dans sa prison, ou crurent le reconnoître, malgré les changemens que l'âge, & la misere qu'il avoit soufferte, avoient apportés dans son exterieur. D'abord plusieurs Italiens, personnages graves & de considération, le visiterent dans sa prison, & demeurerent persuadés, après l'avoir vû & lui avoir parlé, qu'il étoit Sebastien. Presque tous les étrangers convinrent de la même chose. Les Portugais qui obtinrent la liberté de l'approcher en demeurerent convaincus. Sebastien leur fit plusieurs questions, & leur dit des choses si particulieres touchant ce qui s'étoit passé en Portugal, avant son expedition pour l'Afrique, qu'ils soutenoient, qu'il étoit impossible que cet homme pût les savoir, à moins qu'il ne fût Sebastien, ou que Sebastien ne les lui eût communiquées : cependant il souffroit horriblement dans sa prison, & sans les étrangers qui le soulageoient dans l'état affreux où il étoit, il y eut sans doute succombé. 1589.

Le peuple, tant en Portugal, qu'en Italie, instruit des mauvais traitemens qu'on lui faisoit essuïer, ne pouvant le délivrer ni le soulager dans sa misere, adressoit publiquement des vœux au Ciel pour son soulagement & pour sa délivrance. Informé des vœux qu'on faisoit pour lui, son courage se soutenoit, & lors qu'il voïoit quelque Portugais, il leur disoit : » Mes enfans, (souvent il les » nommoit par leur nom) priez le Sei» gneur qu'il soûtienne de son bras » puissant ma foiblesse ; je suis un » grand pecheur, je l'ai cruellement » offensé, je mérite tout le poids de » sa colere pour expier mes fautes, » & pour reparer les malheurs que » j'ai lattiré sur vos têtes ; mais ne » m'abandonnez point : faites sans » cesse prier le Seigneur dans les » Eglises de Lisbonne, afin qu'il ap» paise son couroux, & qu'il jette » un œil pitoïable sur le malheu» reux Sebastien. » Il tenoit à peu près le même langage aux Espagnols qui venoient le visiter, & ces Espagnols étonnés convenoient en secret, malgré les dangers où ils s'exposoient par un tel aveu, qu'il ne pouvoit être autre que Sebastien Roi de Portugal. Tout Naples & toute l'Italie assuroient la même chose.

Le Viceroi, pour détruire ce bruit, publioit qu'il étoit Calabrois, & il s'engagea à le prouver par témoins. On fit paroître une femme qu'on dit être l'épouse du prisonnier : on fit plus, on la confronta avec lui : mais à sa vûë la femme dit qu'elle ne le con-

89. noissoit pas, & qu'il n'étoit point son mari. Malgré un déni si formel, les Espagnols firent courir le bruit dans Naples & dans Rome, non-seulement que cette femme l'avoit reconnu pour son mari, mais même que son pere, sa mere & ses freres étoient venus de la Calabre, & l'avoient aussi reconnu. Ce bruit, ouvrage de l'imposture politique des Espagnols, fut bien-tôt détruit, & ils furent obligés de recourir à de nouveaux expediens pour pallier la cruelle rigueur qu'ils exerçoient sur le prisonnier. Ils corrompirent à force d'argent quelques personnes du bas peuple, entr'autres un soldat Calabrois, qui jura que le prisonnier étoit Calabrois comme lui, & qu'il connoissoit son pere, sa mere & tous ses parens. En recompense de son faux témoignage, le Viceroi lui assigna une pension de vingt écus; mais le soldat plus capable de remords, que n'étoit le Viceroi, revint au Château neuf, parla au prisonnier, & lui demanda pardon, en avoüant publiquement qu'on l'avoit gagné, pour témoigner faussement contre lui. Dès ce moment on ordonna au Gouverneur du Château de ne le laisser voir ni parler à personne, à l'exception toutefois des Portugais.

Ceux-ci l'informoient de tout ce que les Espagnols faisoient, pour persuader le public qu'il n'étoit qu'un imposteur. Sebastien leur répondoit modestement : » La verité peut être » obscurcie, mais elle ne peut être » détruite : elle triomphe du tems: » elle franchit les barrieres de l'im» posture. » Lors qu'il voïoit quelqu'un trop sensible à l'état pitoïable où il étoit reduit par la cruauté de ses ennemis : » Pourquoi vous affli» gez-vous, leur disoit-il, vous » devez plûtôt plaindre mes ennemis 1589.
» que moi : Dieu est mon soûtien, » il me punit de mes fautes, mais » il ne m'abandonnera point; il a » toute ma confiance, il confondra » la malice de mes ennemis, si le » bonheur de mes Sujets dépend de » ma délivrance. » Rempli de ces sentimens, il paroissoit tranquille au milieu des fers, il s'entretenoit familierement, & avec douceur avec tous ceux qui l'approchoient, & il les remplissoit d'admiration par son esprit, & par les choses singulieres qu'il leur apprenoit : tout le tems qu'il restoit seul, il s'occupoit à la priere, ou à la méditation : il se faisoit éveiller au milieu de la nuit pour prier Dieu & pour méditer : il se maceroit le corps, & jeûnoit au pain & à l'eau la moitié de la semaine. Le Dimanche & les jours de Fêtes, on lui permettoit de sortir de sa chambre, pour aller entendre la Messe dans une Chapelle qui étoit dans le Château. Le peuple accouroit pour le voir : il se rangeoit en deux files pour le laisser passer, ôtoit son chapeau, l'appelloit Seigneur, & le saluoit avec respect. Sebastien se montroit grave & tranquille, & redoubloit par son air noble & imposant la veneration du peuple pour lui. Le Viceroi voïant qu'il persistoit toujours à se dire Sebastien Roi de Portugal, crut l'intimider en l'assurant qu'on alloit le transporter en Espagne, & d'Espagne en Portugal. Tant » mieux, répondit le prisonnier; qu'on » me montre à ma Noblesse; qu'on » me fasse voir à mes Sujets, que mes » peuples se présentent à mes yeux; » vous verrez qu'ils me connoîtront, » & qu'ils affirmeront tous, que je suis » Sebastien leur Roi. »

Les choses étoient dans cet état,

1589. lors que le Viceroi reçut ordre de la Cour d'Espagne d'éxiger un désaveu formel de cet homme, & de le juger en conséquence de sa réponse. Le Viceroi obéit : il le fit venir en sa présence, lui ordonna sous des peines rigoureuses, d'avoüer qu'il étoit un » imposteur. Je ne le suis point répon- » dit le prisonnier : Dieu est mon pre- » mier Juge, il sçait que je suis Se- » bastien Roi de Portugal : qu'on me » confronte avec les principaux Sei- » gneurs de mon Roïaume. (Il en nom- » ma plusieurs) qu'ils me voïent, ils » me jugeront, ils diront si je suis » un imposteur. Alors le Viceroi lui dit qu'il pouvoit se préparer à la mort, & qu'on ne lui accordoit pour cela que trois jours. Ils les passa dans le jeûne & la priere, & ne fit voir pendant cet intervalle aucune crainte du suplice qu'on lui destinoit. Au quatriéme jour on vint le sommer pour la derniere fois de se dédire de tout ce qu'il avoit soûtenu jusqu'alors ; mais il fit la même réponse. Le Viceroi en conséquence le condamna aux Galeres perpetuelles. Le dernier jour du mois d'Avril, on le fit monter sur un âne, la tête tournée vers la queue, & on le promena ainsi dans toutes les ruës de Naples. Trois Trompettes marchoient devant lui avec un Crieur public, qui annonçoit au peuple à haute voix : On traite ainsi cet homme condamné aux Galeres perpetuelles, par ordre du Roi Philippe, à cause qu'il ose se dire Sebastien Roi de Portugal, tandis qu'il est prouvé qu'il est Calabrois. Toutes les fois que le Crieur l'appelloit Roi : Oüi je le suis, répondoit le prisonnier, & lors qu'on disoit qu'il étoit Cala- » brois : Cela est faux, je ne le suis » point, repliquoit-il : je suis Sebastien Roi de Portugal ; accabléz-moi d'ou- 1589. » trages, je puis succomber sous le » poids de votre injustice ; mais Dieu me » conservera, il sçait que je suis celui » que je dis.

Après qu'on l'eût ainsi promené & exposé à la risée publique, on le conduisit dans la Galere Roïale : on le mit à fond de cale, & on défendit de le laisser voir à personne. Le lendemain on le fit entrer dans une barque, & on l'exposa pendant trois jours aux yeux du peuple. Pendant tout ce tems-là, il garda un profond silence : seulement de tems en tems il levoit les yeux au Ciel, pour implorer le secours de Dieu. Enfin au troisiéme jour on le dépoüilla de ses habits, on le rasa, on le chargea de chaînes, & on le fit rentrer dans la Galere, où il essuïa pendant trois mois, tout ce qu'on peut imaginer de triste & d'humiliant.

Au bout de ce tems-là, la veuve du feu Viceroi de Naples & son fils partirent sur les Galeres de Naples pour l'Espagne, & emmenerent Sebastien avec eux. Ils firent répandre dans le public, qu'on conduisoit le Calabrois en Espagne pour le montrer aux Portugais, & leur faire voir qu'il n'étoit qu'un imposteur. Les Galeres arriverent bien-tôt à Barcellone. Le Roi envoïa en secret des Castillans & des Portugais, qui lui étoient dévoüés, pour le voir & pour examiner s'il étoit veritablement Sebastien. Non content de cette premiere démarche, il envoïa d'autres personnes pour faire le même examen, & tous ceux qu'il chargea de cette commission, demeurerent, en voïant le prétendu Calabrois, surpris & étonnés. Enfin les Galeres après avoir parcouru differents ports de l'Espagne, aborderent enfin à S. Lu-

car

89. car de Baremada. Ce port situé à l'embouchure du Guadalquivir, est extrêmement frequenté. On y voit des hommes de toutes les Nations du monde, qui y sont attirés par le commerce. Aussi-tôt que l'arrivée du prétendu Calabrois y fut publique ; Castillans, Portugais, Anglois, François, Allemands, tous coururent en foule pour le voir. Plusieurs crurent le reconnoître, & soûtinrent qu'il étoit Sebastien. Les François surtout le publioient hautement : touchés de l'extrême misere où il étoit reduit, ils lui offrirent de l'argent : ils lui donnerent du linge, & tout ce qui étoit nécessaire pour adoucir sa captivité. Sebastien ne voulut accepter que le linge & les remercia du reste. Il le fit avec tant de noblesse, que les étrangers ne pouvoient se lasser de le regarder & de l'admirer. Au reste Sebastien leur parloit avec douceur ; il se plaignoit à eux, mais avec moderation, de l'injustice que les Espagnols exerçoient envers lui : il leur donnoit des preuves qui paroissoient convaincantes qu'il étoit Sebastien ; il leur montroit les signes ausquels on pouvoit le reconnoître ; il leur découvroit des particularités de sa vie, qu'on ne pouvoit sçavoir à moins d'être Sebastien lui-même. Les Espagnols en demeuroient eux-mêmes d'accord ; mais ne voulant point se démentir dans leur injustice, ils disoient ineptement qu'il étoit sorcier, que le diable étoit l'auteur des signes qu'il montroit sur son corps, & que c'étoit lui aussi qui lui avoit revelé les choses singulieres dont il paroissoit instruit. Alleguer de semblables raisons, n'étoit-ce pas avoüer l'injustice qu'on commettoit à son égard ? Enfin le Duc de Medina Sidonia, & la Duchesse son épouse voulurent le voir. A son aspect, le 1589.
Duc fut frappé, & détourna la tête. Son épouse en fit de même : » Pourquoi détourner vos regards de sur moi, leur dit le prisonnier, regardez-moi, & reconnoissez le malheureux Sebastien : il ne se présenteroit point aujourd'hui à vos yeux dans l'état affreux où vous le voïez, s'il eut écouté vos conseils, & s'il eut sçû en profiter : mais tel étoit mon destin, je ne pouvois l'éviter ; je devois servir d'exemple mémorable aux Princes qui méprisent la prudence, & qui n'écoutent que leurs caprices. Duc & vous Duchesse, souvenez-vous, quels efforts vous fîtes pour me détourner d'aller en Afrique dans ce même lieu où nous sommes aujourd'hui : vous m'aimiez, vous me respectiez en ce tems là ; presentement je suis devenu un objet de mépris & de haine pour vous ; vous n'osez enfin reconnoître l'infortuné Sebastien : cependant je suis ce même Prince pour qui vous n'aviez rien de caché : souvenez-vous de telle & telle affaire que vous me confiâtes. Alors il leur détailla tout ce qui s'étoit passé entr'eux trois de secret & de particulier ; ce qui acheva de confondre le Duc & la Duchesse. Sebastien voïant leur embarras : Duc, » ajoûta t'il, avez-vous conservé l'épée dont je vous fis present lors que je passai en Barbarie. J'ai conservé, répondit le Duc, celle dont Sebastien m'honora : vous l'avez, repliqua le prisonnier, faites-la apporter en ma présence. Le Duc ordonna qu'on allât la chercher, & qu'on l'apportât avec plusieurs autres qu'il avoit. D'abord on lui en presenta une douzaine, Sebastien les examina, & dit, » celle que je vous ai donnée n'est pas parmi celles-ci. Le Duc en fit apporter d'au-

1589. tres : celle qu'il avoit reçu des mains de Sebaſtien y étoit, & le priſonnier la » reconnut auſſi-tôt. Ce n'eſt pas tout, » ajoûta-t'il. Dans le voiage que je fis à » Cadix, je donnai à la Ducheſſe ma cou- » ſine & votre épouſe une bague. Le Roi » Sebaſtien m'en donna une, repliqua la » Ducheſſe : Montrez-la moi, dit le pri- » ſonnier. La voilà, répondit la Ducheſſe : » c'eſt elle-même, repliqua le priſon- » nier ; mais elle renferme un ſecret » que vous ignorez : mon nom & mon chiffre ſont gravés au-deſſous de la pierre, faites-la démonter : vous verrez que je n'en impoſe point. On le fit dans le moment, & on trouva qu'il accuſoit juſte.

Tous les étrangers qui ſe trouverent à Saint Lucar demeurerent convaincus qu'il étoit Sebaſtien : les François ſurtout le ſoûtenoient hardiment : & quelques Eſpagnols mêmes diſoient publiquement, que leur Roi commettoit envers le priſonnier une tyrannie qui attireroit ſur ſes Etats la colere céleſte. Philippe, qui n'avoit pas fait le premier pas pour reculer, mépriſa ces bruits ſi injurieux à ſa gloire. Eſclave de ſon ambition, il étouffa le murmure de ſon cœur, & ordonna qu'on tranſportât dans les Galeres de Sicile le priſonnier. De-là, on le fit revenir peu de tems après à Saint Lucar, & on l'enferma dans le Château de cette Ville, où il fut traité avec la derniere rigueur. Les Portugais perſuadés que c'étoit leur Roi Sebaſtien, demanderent ſa liberté ; mais ils la demanderent vainement. Leur empreſſement ne ſervit qu'à hâter la mort du priſonnier.

Philippe craignant qu'on ne trouvât le moïen de l'enlever, ou de le faire évader du Château de Saint Lucar, le fit tranſporter dans le fond de la Caſtille. On l'enferma dans le Château, & on n'entendit plus parler de lui. Il y a apparence que Philippe termina les inquietudes qu'il lui cauſoit, en lui procurant une mort violente. Quelque tems auparavant, il avoit déja paru deux hommes qui ſe diſoient Sebaſtien. Le premier étoit des Iſles Terceres : les Païſans trompés par l'exterieur ſingulier & auſtere de cet homme, s'imaginerent follement qu'il étoit Sebaſtien, & parlerent de le remettre ſur le Trône. Le Gouvernement le fit auſſitôt arrêter, avec un homme qui prenoit le titre d'Evêque de la Guarde. Celui-ci recevoit les aumônes qu'on lui faiſoit, & écrivoit les noms de ceux qui les donnoient, afin diſoit-il, que Sebaſtien les recompenſât lors qu'il ſeroit de retour à Liſbonne, & maître de ſon Roïaume. L'Evêque prétendu ſubit le dernier ſuplice, & ſon Roi fut envoïé aux Galeres, où il mourut peu de tems après. 1589.

Martin Alvarés, c'étoit le ſecond, étoit de la Province de Beira : d'abord il avoüa ingenûment à ceux qui le prenoit pour Sebaſtien, trompés par la reſſemblance qu'il avoit avec ce Prince, qu'il n'étoit point ce Roi infortuné. Enſuite voïant qu'on perſiſtoit à le prendre pour ce Roi, il s'appliqua à concerter ſes manieres, pour donner des apparences plus fortes que ſa reſſemblance, qu'il étoit en effet Sebaſtien. La Religion, recours ordinaire des ſcelerats impoſteurs lors qu'ils veulent tromper ſûrement, lui ſervit de prétexte. Il diſoit donc à ceux qui le prenoient pour Sebaſtien, qu'il ne pouvoit trop faire pénitence, pour les malheurs qu'il avoit cauſés à ſes Sujets par ſon imprudence. Il ſe levoit à minuit, prenoit une diſcipline, s'en frapoit, ou faiſoit ſemblant de s'en fraper ;

89. ensuite ils se prosternoit la face contre terre, & crioit à haute voix afin qu'on pût l'entendre : » Seigneur, » vous me voiez prosterné & humilié » à vos pieds, oubliez mes offenses : » prenez en pitié un Roi malheu» reux, depouillé de ses Etats, & » reduit à l'extrême misere : souffrez » qu'il remonte sur le Trône de ses » ancêtres, & qu'il repare ses cri» mes en faisant le bonheur de son » Roïaume : brisez mes fers, & ren» versez les projets de l'injustice, » elle a assez triomphé, que je triom» phe à mon tour. » Cet artifice eut l'effet qu'il en avoit esperé ? Ceux qui avoient etudié sa conduite, & entendu sa priere, furent persuadés plus que jamais qu'il étoit Sebastien, & répandirent cette nouvelle dans les Provinces voisines.

Alors les peuples accoururent de toutes parts, pour le voir & pour l'entendre. Alvarés les reçut en Roi : il mangea en public, & souffrit qu'on lui baisât les mains. Après cette insolence, il poussa l'audace jusqu'à faire sommer l'Archiduc Cardinal, Viceroi du Roïaume de Portugal, de sortir hors de son Palais & de son Roïaume, qu'il vouloit désormais gouverner par lui-même. Les expressions dont il se servit pour faire cette sommation, étoient basses & grossieres : il n'observoit aucune bienséance, & tout découvroit en lui un imposteur & un scelerat. L'Archiduc, pour toute réponse à la sommation qu'il lui avoit fait faire, fit partir pour punir l'impudence de cet homme, Dom Diegue de Fonseca avec quelques Troupes. Alvarés ne se déconcerta point : il fit prendre les armes à ceux qui étoient auprès de lui, & qui favorisoient son imposture : ils pouvoient nonter au mombre de mille hommes : ils se présenterent 1589.
avec courage devant les Troupes de l'Archiduc : on en vint aux mains, les rebelles furent défaits & dissipés, Alvarés fait prisonnier, conduit à Lisbonne, pendu & écartelé. Digne châtiment de son imposture!

La fourberie étoit manifeste de sa part, ainsi que de celui qu'on avoit arrêté avec le prétendu Evêque de la Guarde : on étouffa dès son commencement les progrès que leur imposture pouvoit faire dans les esprits du peuple, & on en détruisit promptement les auteurs : mais par une conduite incompréhensible, les Espagnols laisserent vivre & parler celui qui fut arrêté en Italie, tout le tems qu'il fallut pour convaincre, non-seulement les Portugais, mais tous les peuples de l'Europe, que s'il n'étoit point Sebastien, c'étoit toujours un homme dangereux & singulier par la conduite simple & naturelle qu'il observa dans tout ce qu'il dit, & dans tout ce qu'il fit. Jamais on ne put le convaincre de la moindre fausseté, & jamais quelques pieges qu'on lui tendît, on ne put le faire tomber en contradiction : il tint toujours le même langage ; les suplices, ni les recompenses dont on le menaçoit & qu'on lui offroit tour à tour, ne purent jamais l'ébranler : ensorte que sa parfaite ressemblance avec Sebastien, sa fermeté, la noblesse qu'il faisoit paroître dans tous ses sentimens, les choses importantes qu'il revela, & que Sebastien seul pouvoit sçavoir, la modestie & la modération avec laquelle il parloit de lui, l'horreur qu'il témoignoit pour le mensonge, la décence qu'il observoit en parlant à tout le monde : tout enfin déposoit en sa faveur, tout intéressoit pour lui. Les Espa-

1589. gnols se repentirent plus d'une fois de l'avoir laissé vivre si long-tems, & plus encore de lui avoir permis de parler : & pour couvrir une faute si contraire à leur politique ordinaire, ils ne sçurent que l'accuser d'être magicien ; foible ressource pour persuader les gens éclairés.

Les Portugais aïant perdu toute esperance de recouvrer leur liberté, ne songerent plus qu'à mériter les graces de Philippe en se soûmettant à toutes ses volontés. Antoine de son côté ne trouvoit plus de secours chez les Princes étrangers, pour remonter sur le Trône de ses Ayeuls : las d'errer & de former des projets inutiles, il revint à Paris, où il subsista quelque tems par les bienfaits du Roi de France. Accablé de tristesse, & succombant sous le poids de ses en-
1595. nuis, il y mourut enfin l'an 1595, laissant quelques enfans naturels, dont les Rois d'Espagne prirent soin. Il fut inhumé dans l'Eglise de l'Ave-Maria. Antoine dans le fond n'étoit qu'un Prince médiocre, leger, inconstant, cruel, avare & prodigue tout à la fois ; ambitieux cependant & temeraire plûtôt que brave, s'exposant au péril souvent mal à propos, & souvent le fuïant lors qu'il eût été de sa gloire & de ses intérêts de s'y exposer. Philippe ne lui survêcut que trois ans. Ce Prince qu'on surnomma le Demon du Midi, à cause des troubles que sa terrible politique excita dans toute l'Europe pendant l'espace de quarante deux ans qu'il occupa le Trône, rendit enfin le
1598. dernier soûpir le 18 Septembre 1598 dans son Palais de Lescurial, qu'il avoit fait bâtir lui-même. Il avoit la taille médiocre, le front large, les yeux bleus, & le reste du corps assés bien fait. Les Espagnols ventent à l'excès sa prudence & sa politique ; 1598. mais dans le fond, il fut plus heureux dans l'execution de ses projets, que sage à les former ; souvent même il essuïa de tristes revers, qu'il supporta avec une fermeté plus orgueilleuse, que noble & genereuse. Il avoit un grand penchant à la cruauté : il étoit naturellement fourbe & soupçonneux, & il immoloit volontiers à ses soupçons ceux qui avoient le malheur de les faire naître. Peu esclave de sa parole, il y manquoit toutes les fois que ses intérêts le demandoient, & ses intérêts étoient la baze de sa Religion.

Philippe fut marié quatre fois : D'abord il épousa Dona Marie de Portugal, fille de Jean III. ensuite Marie Reine d'Angleterre, fille de Henri VIII. qui mourut sans lui donner des enfans : Isabelle de France fille de Henri II. Roi de France succeda à Marie d'Angleterre, & Anne fille de l'Empereur Maximilien II. à Isabelle. Marie de Portugal donna le jour au malheureux Dom Carlos : Isabelle de France mit au monde Donna Isabelle-Claire Eugenie Comtesse de Flandres, femme de l'Archiduc Albert, & Donna Catherine qui épousa Charles Emanuel Duc de Savoye. Anne donna à Philippe Dom Fernand, Dom Carlos Laurent, Dom Diegue, Dom Philippe, & Donna Marie ; de ces quatre enfans, il n'y eut que Dom Philippe qui vécût, qui fut Roi, & qui laissa des enfans. Gregoire XIII. Sixte V. Urbain VII. Gregoire XIV. Innocent IX. Clement VIII. & Leon XI. occuperent le saint Siege durant le regne de Philippe ; & pendant le Regne de ces six Papes, on ne vit qu'un Empereur, qui fut Rodolfe II.

Sous les Regnes de Sebastien & 1557

57. de Philippe, les Portugais continuerent leurs guerres & leurs conquêtes dans les Indes : nous en allons reprendre l'histoire depuis l'an 1557, tems auquel François Barreto étoit Viceroi. On lui donna pour Successeur Dom Constantin de Bragance, frere de Dom Theodose Duc de Bragance. Constantin étoit jeune, & sa jeunesse sembloit l'exclure d'une charge aussi importante ; mais il montra tant de valeur, tant de prudence dans tout ce qu'il entreprit, que la Reine Catherine ayeule de Sebastien qui pour lors étoit regente du Portugal, eut tout lieu de se loüer du choix qu'elle avoit fait.

Constantin partit de Lisbonne le 7 d'Avril 1557 avec quatre vaisseaux commandés par Dom Payo de Norona, Alexis de Sousa Chichorri vieux Soldat, experimenté dans les affaires des Indes, & qui étoit expressément chargé de la part de la Reine & du Cardinal Henri, d'aider Constantin de ses conseils. Les deux autres Capitaines s'appelloient Pedro Peixoto, & Jacob de Melo. Ils amenoient avec eux deux mille hommes: leur navigation fut des plus heureuses : ils arriverent à Goa cinq mois après être partis de Lisbonne, & dans un voïage si long & si perilleux, ils n'essuierent aucune des incommodités, qui sont ordinairement attachées à une si longue navigation. Barreto bien loin de regarder son illustre Successeur d'un œil jaloux, en parut comblé de joïe : il alla au devant de lui, il le combla d'honneurs, & fit voir que rien ne coûte aux grands courages, lors qu'il s'agit de remplir ses devoirs : Gonçalez Falcam hardi, & plein de cette sotte vanité, qui fait croire aux hommes médiocres qu'ils ne peuvent rendre de certains devoirs sans se des- 1558.
honorer, blâma imprudemment & en des termes peu mesurés la sage conduite de Barreto : mais au retour de l'un & de l'autre à Lisbonne, Barreto fut généralement loüé de tout le monde, & Falcam mis en prison en punition de son imprudence.

Constantin commença son Gouvernement par envoïer des Commandans dans toutes les places importantes que les Portugais occupoient dans les Indes. Dom Payo de Norogna alla à Cananor pour reprimer les mauvais procedés du Roi de cette Ville, qui depuis quelque tems exerçoit toute sorte d'injustices contre les Portugais ; & Constantin résolu de s'emparer de la Ville de Deman, tint un Conseil de guerre, sur les moïens qu'il falloit emploïer pour faire réussir son projet. Cependant il fit partir sept vaisseaux pour le Portugal ; mais de ces sept vaisseaux, il n'en arriva que trois à Lisbonne, les autres perirent, ou furent contraints de relâcher en differens ports de l'Afrique.

Cependant Loüis de Melo de Sil- 1559.
va, & Payo de Norogna battirent en plusieurs rencontres le Roi de Cananor, & Constantin travailla avec ardeur à l'armement nécessaire pour soûmettre la Ville de Deman. Enfin il partit pour cette expedition l'an 1559. Son Armée navale étoit composée de cent vaisseaux, dont les principaux Capitaines étoient Dom Pedre Fermandez, Dom Diegue & Fernand de Norogna, Dom Juan, Dom Vasco, & Dom Diegue d'Ataide, Gonçalez Falcam, Pantaleon, & Antoine de Sà, Dom Alvarés de Silveira, Pedre Barrêto Rolin, George de Silva, Correa, Martin Al-

1559. fonse de Mirande, Alvarés Perés de Sotto Major, Dom Martin d'Acugna, Henri de Vasconcellos, Ferdinand de Sousa de Cartelbranco, Philippe Carnero d'Alcaçova, André, Laurent & Tristan de Sousa, Antoine Moniz Barreto, Ayres Telles de Menesés, Dom Juan Coutigno, Alvaro Perés de Tavora, Manuel Pinto, & plusieurs autres dont la naissance n'étoit pas moins éclatante que le mérite.

On arriva enfin près Deman, & l'arrivée des Portugais répandit la terreur chez tous les peuples voisins de la Ville qu'on alloit assieger. Dom Diegue de Norogna alla reconnoître les fortifications de la Place : il fut suivi d'Antoine Moniz Barreto, de Martin Alfonse de Mirande, de Pantaleon de Sà, & de Pedre Barreto Rolin. Les Soldats qui marchoient sous leurs ordres étoient braves, & l'élite de l'Armée. A leur aproche, les habitans de Daman abandonnerent la Ville, & gagnerent avec leurs femmes & leurs enfans les forêts voisines. Le Viceroi courut promptement avec le reste de l'Armée vers la Ville; & sans perdre le tems, il fit nettoïer & purifier la principale Mosquée, & célebrer la Messe, en actions de graces de la conquête qu'il venoit de faire, par le Pere Gonçales de Silveira, fils du Comte de Sortella, de la Compagnie de Jesus, Religieux, dont les vertus égaloient la haute naissance.

Celui qui commandoit dans Deman pour le Roi de Cambaye, alla se camper à deux lieuës des Portugais avec son Armée. Il envoïoit toutes les nuits deux mille chevaux pour inquieter les Portugais, & pour interrompre les travaux que le Viceroi faisoit faire pour la conservation 1559. de la place. Moniz Barreto s'offrit d'aller le combattre avec cinq cens hommes seulement. On accepta ses offres : il partit donc pour cette expedition avec Dom Laurent & Dom Diegue de Sousa freres, avec Dom Diegue Pereira, Lopez Leitam, George de Moura, & Tristam Vas de Vega. Ils marcherent pendant toute la nuit, il regnoit un profond silence, les chemins étoient raboteux & difficiles, une partie des Troupes s'égara. Moniz se trouva à la pointe du jour vis-à-vis l'ennemi avec cent vingt hommes : il se jetta avec impetuosité dans le Camp ennemi. Il est d'heureuses temerités, celle de Moniz eut tout le succès qu'il pouvoit esperer : les ennemis surpris & épouvantés croïant que toute l'Armée Portugaise le suivoit, se laisserent égorger sans oser se défendre. Abexim leur Général se retira en désordre sur les hauteurs voisines. De-là, il apperçût en fremissant la poignée de Portugais qui l'avoit mis en fuite; furieux & désesperé, il part pour attaquer Barreto, & pour venger l'affront qu'il en avoit reçu. Les Portugais qui s'étoient égarés pendant la nuit avoient joint Barreto, Abexim fut taillé en piéces & mis en fuite pour la seconde fois, abandonnant trente-six piéces de canon, & une quantité prodigieuse de monnoïe de cuivre.

Le Viceroi continua de mettre Deman hors d'insulte : il rappella les habitans qui étoient épars dans les Campagnes, leur accorda plusieurs privileges, fit alliance avec le Roi de Sarcete pour s'assurer entierement de sa conquête, & envoïa Dom Pedre d'Almeida Commandant de Bazaim, pour s'emparer de l'Isle de

559. Balzar dont les ennemis auroient pû retirer du ſecours pour inquieter ceux de Deman. A l'aproche d'Almeida, les habitans de Balzar s'enfuirent. Conſtantin y accourut pour en prendre poſſeſſion, y établit pour Gouverneur Alvarez Gonçalez Pinto, & revint à Deman pour faire partir vingt vaiſſeaux vers le détroit de Meca pour s'informer à quoi on deſtinoit l'armement qu'on faiſoit dans Cafar.

La Ville de Deman étant fortifiée, le Viceroi en donna le commandement à Dom Diegue de Norogna. Il y laiſſa douze cent hommes de garniſon ſous les ordres de Rui Gonçalez de Camera, Triſtan Vaz de Vegea, André de Souſa de Arronchez, Juan Lopez Leitam, & Dom Diegue d'Ataide. Conſtantin partit enſuite pour Goa, où Dom Pedre d'Ataide ſe rendit auſſi, pour n'être point témoin de la trahiſon des habitans de S. Thomé, qui à la perſuaſion d'un Portugais ſe livrerent à Rama Rayo Roi de Biſnaga. Mais le traître reçut le châtiment dû à ſon crime. Rayo Rama s'étant apperçu que ce déſerteur à ſon païs & à ſa religion avoit détourné une partie du butin qu'il s'étoit attendu de trouver dans S. Thomé, le livra aux Elephans qui mirent le traître en piéces. Enſuite il rendit le reſte aux habitans, & les laiſſa tranquilles. Loüis de Melo continuoit de ravager les côtes de Malabar. Le Roi de Cananor & celui de Calicut reſolurent d'arrêter ſes ravages. Ils armerent treize vaiſſeaux, qu'ils remplirent de leurs meilleurs Soldats, dont ils confierent le commandement à deux Capitaines, tous renommés par leur valeur, & tous dignes par leur fidélité de la confiance qu'on avoit en eux, & de l'honneur qu'on leur faiſoit. Loüis de Melo fut 1559.
bientôt informé qu'on le cherchoit : au lieu de ſe retirer comme il auroit pu faire, il alla à leur rencontre avec ſept vaiſſeaux ſeulement. Il étoit à la tête de tous, tenant une large épée entre ſes mains, aïant ſa longue barbe treſſée & liée au bout avec un ruban, ce qui lui donnoit un air extraordinaire & formidable tout à la fois. A l'aproche des ennemis, il les chargea avec une valeur prodigieuſe : le Capitaine qui commandoit les Calicutiens, le reçut avec une valeur égale, & le combat fut long & opiniâtre entr'eux : enfin Melo le mit hors de combat : en même tems il fut attaqué & environné par trois vaiſſeaux Malabares : les infidéles ſauterent dans le ſien : Dom Juan de Lima & Almeïda furent des premiers qui ſuccomberent ſous leurs coups en combattant vaillamment. Melo qui étoit à l'autre bout du vaiſſeau, courut promptement dans l'endroit où le péril & le carnage étoient le plus grands. Tous les coups qu'il porte, donnent la mort à autant de Malabares : l'épouvante les ſaiſit, ils rentrent dans leurs vaſſeaux : les Soldats de Melo animés par l'exemple de leur chefs les pourſuivent & les immolent tous à leur fureur, à l'exception de quelques-uns qui ſe jetterent dans la mer, & qui gagnerent en nageant les vaiſſeaux de leurs compagnons. Les Officiers Portugais qui combattoient ſous Melo, ne ſe comporterent pas avec moins de valeur que leur Général, Manuel de Silva ſe diſtingua ſur tout, ainſi qu'Anne de Freytas. Au reſte il n'y eut que ſix vaiſſeaux des ennemis qui en vinrent ſérieuſement aux mains : ceux qui appartenoient au Roi de Ca-

1559. nor furent tellement épouvantés dès le commencement du combat, qu'ils s'enfuirent honteusement. Loüis de Melo après une victoire si signalée se rendit à Goa, d'où le Viceroi le fit partir pour aller secourir Dom Diegue de Norogna, que les ennemis pressoient dans Cananor. Dès qu'il fut arrivé, les Malabares firent une attaque pendant la nuit, franchirent tous les retranchemens & entrerent dans la Ville. Les Portugais se battirent en désesperés. Le trouble & la confusion regnoient de toutes parts: les femmes trembloient, les enfans & les vieillards poussoient des cris affreux qui augmentoient l'horreur du combat: les morts & les mourants confondus & foulés aux pieds, offroient un spectacle terrible: le bruit des armes, celui de la mousqueterie, tout redoubloit la crainte & l'épouvante des habitans. Tandis que les Moines imploroient l'assistance du Ciel dans les Eglises, les combattans s'acharnoient de plus en plus au carnage. Loüis de Melo, Antoine de Villersa, Manuel, François Riscado, Manuel Travassos, & d'autres Officiers animoient les Soldats par leurs discours & par leurs actions. Ils affrontoient les plus grands périls avec un courage & une intrepidité admirable: on les voïoit par tout, & par tout ils portoient l'épouvante & la mort. Le combat dura douze heures, sans que personne songeât à reculer. Enfin les Malabares percés de coups, accablés de fatigue, lâcherent le pied: les Portugais fondent de nouveau sur eux, ils en font une boucherie horrible, les mettent en fuite & délivrent entierement la Ville. Constantin apprit cette heureuse nouvelle, & donna aux Officiers & aux Soldats les éloges & les recompenses que méritoit leur valeur. 1559.
Il envoïa en même-tems Manuel de Vasconcellos à Ternate avec trois vaisseaux, pour maintenir cette Isle dans l'obéïssance du Roi de Portugal.

Telle étoit la situation des affaires dans les Indes. Dans l'Abissinie l'Empereur de cette vaste Monarchie faisoit la guerre aux Turcs & aux Maures. Il avoit un nombre considérable de Portugais dans son Armée, entr'autres Gaspard de Sousa de Lima, Gonçalez Souares Cardim, Antoine de Sampayo, Juan Gonçalez, Francisco Nogueira, Diegue de Fonseca, Leyte de la Ville de Porto, Juan Alfonse de Tolede, Lopes de Almansa de Galice. Ils combattirent avec distinction dans toutes les occasions qui se présenterent: plusieurs reçurent la mort en combattant, & tous soûtinrent avec honneur la gloire & la reputation de leur patrie.

Les Turcs ne songeoient qu'à s'emparer de tous les ports de l'Arabie les plus proches de la Perse. La forteresse de Baharem, étoit sur-tout l'objet de leurs vœux: ils armerent pour s'en rendre maîtres deux galeres & soixante-dix barques, & les firent partir avec douze cens hommes tant Soldats de Milice, que Janissaires. Rax Morado qui y commandoit, en informa aussi-tôt le Roi d'Ormus, & Antoine de Norogna qui étoit Gouverneur de cette derniere Ville. On fit partir promptement le secours nécessaire pour sauver la place. Rax Morado tint conseil avec Dom Alvarés de Silveira, pour voir s'il convenoit de se tenir sur la défensive, ou d'aller attaquer les Turcs dans leurs retranchemens. Ils trouverent qu'il étoit de la prudence de ne rien hasarder: mais le Soldat qui craignoit

1559. gnoit d'être trop long-tems enfermé, & attiré par l'esperance du butin, murmura & demanda avec tant d'insolence qu'on le menât à l'ennemi, qu'il fallut y consentir. Les Portugais attaquerent avec vigueur, & furent reçus avec la même valeur de la part des Turcs. Le combat fut sanglant, & les meilleurs Officiers Portugais y furent tués. Dom Alvarés y périt lui-même après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un brave Soldat, & d'un excellent Capitaine. Le reste fut contraint de se retirer. Le Soldat étoit honteux & désesperé, il étoit cause du malheur qui venoit de lui arriver, & il le regardoit comme un châtiment dû à sa désobéïssance. Antoine de Norogna aïant appris cette triste nouvelle dans Ormus, courut promptement pour venger la mort de ses Compatriotes, & pour sauver ceux qui avoient échappé au fer des Infidéles. Son entreprise eut un succès si heureux, qu'il força les Turcs à lui demander permission de se retirer à Bassora sur le Golfe Persique. De douze cens qu'ils étoient, il n'y en arriva que deux cens : le reste périt en chemin, de faim, de misere & de fatigue.

Vers ce tems-là, il arriva cinq vaisseaux dans les Indes commandés par Dom Pedre Vaz de Sequeira : ceux qui étoient sous ses ordres s'appelloient François de Sousa, Pierre de Goës, Loüis Alvarés de Sousa, Lisuarte Perés d'Andreade & Rui de Melo. Ils amenerent avec eux le Pere George de Sainte Luce, & le Pere George Temudo, l'un pour être Evêque de Cochim, & l'autre de Malaca. La Reine Catherine avoit institué du consentement du Pape ces deux nouveaux Evêchés, pour soulager celui de Goa, qui ne pouvoit suffire à lui seul à toutes les differentes affaires de l'Eglise des Indes : on le crea Metropolitain, & l'on assigna à chacun les bornes de son Evêché. 1559.

Cependant les Malabares avoient repris les armes. Loüis de Melo s'opposa avec un secours que le Viceroi lui envoïa, à leurs desseins. Les succès répondirent à sa valeur. Il battit en plusieurs rencontres les ennemis. Ils voulurent tenter une entreprise sur la Citadelle de Balzar. Alvarés Goncales Pinto y accourut pour les repousser : il rencontra les infidéles, fut vaincu & périt par leurs mains. Les ennemis se presenterent devant la Citadelle : ils se flatoient de pouvoir l'emporter d'emblée; mais Juan Gomez de Silva soutint leurs premiers efforts avec tant de valeur, qu'il donna le tems à Tristan Vaz de Vega de venir à son secours. Les ennemis se retirerent & revinrent peu de jours après. Alfonse Diaz Pereira commandoit pour lors dans la Citadelle, il fit une sortie, & il éprouva le sort de Pinto. Ses Soldats se retirerent en désordre dans la Citadelle, & les Barbares y entrerent pêle & mêle avec eux. Tout étoit perdu sans Vincent de Carvallo qui les repoussa & les força de s'enfuir. Caliste de Sequeira tua lui seul vingt Malabares, & Loüis Alvarés de Tavora les obligea à lever entierement le siege. Cependant le Viceroi considerant que cette Forteresse étoit peu utile aux Portugais, & qu'elle étoit néanmoins difficile à conserver, donna des ordres pour qu'on l'abandonnât entierement. Les ennemis s'en emparerent & la raserent : ensuite ils s'avancerent jusqu'à Taropor mettant tout à feu & à sang. Martin Lopés de Faria arrêta leurs

1559. hostilités dans cet endroit, & les obligea à se retirer. Dom Diegue de Norogna les poursuivit, & les joignit dans la plaine de Vaypim. On en vint aux mains : le combat fut long & sanglant. Les ennemis furent entierement défaits & s'enfuirent dans les forêts, abandonnant leurs femmes, leurs enfans & tout le butin qù'ils avoient fait sur les Portugais. Ceux-ci revinrent à Deman, où l'on célebra la nouvelle victoire qu'ils venoient de remporter, avec pompe & magnificence.

1560. Le Viceroi lassé des hostilités que le Roi de Jafanapatan exerçoit sans cesse contre les Portugais, & leurs Alliés dans l'Isle de Ceilan, resolut enfin de les arrêter en l'en punissant. Nous avons déja parlé de l'Isle de Ceilan, & nous avons dit qu'elle étoit divisée en neuf Roïaumes. Le premier du côté du Ponant étoit celui de Colombo, le second est situé vers la pointe la plus australe de l'Isle, & s'appelle le Roïaume de Gale, qui confine du côté du Levant au Roïaume de Jaula, & du Nord à celui de Tanavaca. Le Roïaume de Candé est au cœur de l'Isle, tout environné de montagnes, aïant du côté du Levant celui de Vilaçen. Les plus Orientaux sur la côte de la mer sont les Roïaumes de Batecalou, & un peu plus haut vers le Nord, celui de Triquinamale, & plus loin encore, celui de Jafanapatan, auquel jadis appartenoit l'Isle de Manar, qui n'est separée de celle de Ceilan, que par une riviere qui y prend sa source & arrose les deux côtés de l'autre. Le Roi de Jafanapatan, qui regnoit du tems que Martin Alfonse de Sousa étoit Gouverneur des Indes, tua le dernier des successeurs de Vigia Raya, qui depuis un tems immemorial avoient été 1560. Empereurs de toute l'Isle. Car quoiqu'elle fut divisée en plusieurs Roïaumes, celui qui descendoit de cette race du Soleil dont nous avons déja parlé, étoit Superieur à tous les autres Rois de l'Isle, & les peuples avoient plus de veneration pour lui que pour eux. Ceux-ci même lui rendoient une espece d'hommage. Le Roi de Jafanapatan regardoit cette préference d'un œil jaloux, & pour s'en affranchir, il tua le dernier Empereur de Ceilan, qui fuïant de ses Etats à cause de quelques troubles, s'étoit refugié dans les siens, dans l'esperance d'y trouver un azile assuré contre ses ennemis. Son fils s'enfuit à Goa, & de Goa il passa en Portugal, où il se fit Chrétien.

Constantin resolut de venger sur le Roi de Jafanapatan la mort de cet Empereur de Ceilan, & les autres cruautés qu'il avoit exercées, tant sur les Portugais que sur les habitans de l'Isle de Manar, qui étoient sous la protection du Roi de Portugal. Il partit donc pour cette expedition de Goa l'an 1560 avec une flote considerable. Elle fut quelque tems arrêtée par les vents contraires. Les maladies se mirent dans l'Armée, & une bonne partie de ses Soldats & de ses Matelots en furent les victimes. Malgré cet accident Constantin continua sa route, aborda dans l'Isle de Ceilan, marcha tout droit vers la Capitale du Roïaume de Jafanapatan, la prit d'emblée & la saccagea. Le Roi trouva le moïen de se sauver dans les bois, son fils fut fait prisonnier, & presque tous les habitans passés au fil de l'épée, ou jettés dans les fers. Pour le Roi, après avoir erré pendant quelques jours dans les bois, il envoïa prier le Viceroi de

60. lui pardonner & de lui accorder la paix à quelque condition qu'il voulût lui imposer. Constantin fit d'abord quelque difficulté : cependant considerant que la saison s'écouloit & que les maladies ne cessoient point de ravager son armée, il y consentit enfin aux conditions suivantes : Premierement, que le Roi de Jafanatapan, comme Vassal & Tributaire du Roi de Portugal, lui feroit hommage, & lui payeroit tous les ans un certain tribut : Secondement, qu'il n'exerceroit aucune rigueur contre ceux de ses Sujets qui embrasseroient le Christianisme, mais qu'il les laisseroit vivre en paix, conformement aux Loix de leur Religion ; & enfin qu'il cederoit au Roi de Portugal l'Isle de Manar avec tous les droits & toutes les prétentions qu'il pouvoit avoir sur cette Isle. Ces conditions étant prescrites d'une part, & acceptées de l'autre, le Viceroi s'empara de l'Isle de Manar, & y fit construire une Citadelle, où il laissa une bonne garnison, avec dix vaisseaux bien armés pour purger les mers voisines de Corsaires.

Parmi les pertes que fit le Roi de Jafanapatan dans cette guerre, il ne se montra extrêmement sensible qu'à la perte d'une dent d'un Singe blanc qu'il possedoit, & qui étoit regardée comme une chose divine parmi la plus grande partie des Princes Indiens. Il n'est sorte d'extravagance que les hommes n'aïent imaginé pour en faire l'objet de leur culte, & plus ces imaginations ont été folles & éloignées de la raison, plus ils en ont été persuadés & entêtés. Ces Princes donc & leurs Sujets avec eux (car par tout les Princes décident de la Religion des peuples) croïoient que ce Singe avoit été autrefois un grand Dieu, qu'il s'appelloit Hanimant, & qu'il étoit tout 1560.
puissant ; mais aïant commis une faute énorme, il fut dégradé, & avec lui plusieurs milliers de semblables Dieux, qui furent changés en Singes. Après qu'ils furent chassés du Ciel & renvoïés sur la Terre, ils choisirent pour leur demeure le païs des Badages, & nommément le lieu où est presentement la Ville de Perimal, & Hanimant regna sur toute cette race de Singes. Un accident l'obligea à quitter ce païs, & à se retirer ailleurs. Il choisit l'Isle de Ceilan pour sa retraite. Etant arrivé au Cap de Remanancor, & n'aïant trouvé aucun vaisseau pour y passer, ses adorateurs disoient qu'il traversa le bras de mer qui separe cette Isle de la terre ferme en sautant, & que pour éviter de moüiller ses pâtes, à chaque saut il créoit une Isle sous ses pieds : ensorte que tous les monceaux de sable qu'il y a entre ce Cap & l'Isle sont l'ouvrage d'Hanimant. Etant venu à mourir dans l'Isle, on conserva sa dent, & on l'adora. La superstition alla si loin, que le Roi de Pegou, l'un des plus puissans Rois de l'Orient, envoïoit tous les ans des Ambassadeurs à l'Empereur de Ceilan, avec des presens considérables, afin qu'il leur permît de prendre la forme & la figure de la dent du Singe blanc, dans une masse composée de civette, d'ambre gris, de musc, & autres drogues aromatiques, qu'on portoit dans un petit coffre d'or. Cette dent passa des mains de l'Empereur de Ceilan en la puissance du Roi de Jafanapatan. Dom Constantin en pillant ses trésors la trouva, s'en saisit, & l'emporta à Goa. Le Roi de Pegou en étant informé, dépêcha un Ambassadeur au Viceroi, pour le suplier

1560. de vouloir bien la lui vendre, offrant d'en payer trois cens mille écus, partie en or, partie en marchandiſes. Le Viceroi ſe trouva fort embarraſſé : la ſomme qu'on lui offroit pouvoit lui être utile pour quelque nouvelle expedition, & tous les gens de guerre étoient d'avis qu'il acceptât la propoſition que le Roi de Pegou lui faiſoit faire; mais les Prêtres, les Moines, & les Religieux ſoûtenoient que cela étoit contraire à la Religion, & que c'étoit offenſer mortellement Dieu, que de contribuer ainſi à l'idolâtrie des Indiens : là-deſſus on tint un Conſeil général des principaux de la Nobleſſe, des premiers Officiers, & de tous les Ordres Eccléſiaſtiques qui avoient à leur tête Dom Gaſpard Archevêque de Goa. Après avoir long-tems débatu la queſtion, un des principaux Officiers ſe leva, & parla ainſi. » Perſonne n'eſt en doute, » que nous ne ſoïons obligés de » veiller avec autant de ſoin à l'a» vancement des affaires politiques » qui concernent l'Etat, qu'à ce» lui des affaires de la Religion. » Dans cette occaſion en travaillant » pour les unes, nous travaillons en » même-tems pour les autres. Il eſt » certain que faute de finances, nous » ſommes obligés de reſter dans l'oi» ſiveté; & par-là nous perdons l'oc» caſion de faire des entrepriſes uti» les à la Religion, & glorieuſes » pour l'Etat. Que ſçavons-nous ſi » celui qui préſide à tout, ſi Dieu » enfin n'a pas fait tomber entre nos » mains l'idole en queſtion, afin que » les Barbares en la rachetant four» niſſent eux-mêmes les moïens pour » détruire leurs autels, & leur ido» lâtrie. Pour moi je ſuis convaincu » que Dieu ſe ſert aujourd'hui de » l'idolâtrie même pour détruire l'i» dolâtrie : ſi cela eſt ainſi, quel mal 1560. » peut-il reſulter d'une telle vente? » aucun, & les biens qu'on en peut » retirer ſont immenſes : on peut » faire la guerre, on peut faire de » nouvelles conquêtes, planter ſoli» dement la Croix de Jeſus-Chriſt » au milieu de ces conquêtes, & en » même-tems ſe couvrir d'honneur & » de gloire. Tous les avantages s'é» vanoüiſſent, ſi on n'accepte point » les propoſitions du Roi de Pegou : » il n'en reſtera pas moins idolâtre, & » nous ſerons moins en état de lui » faire la guerre ou à ſes ſemblables » pour les ramener au vrai culte. » Tel eſt mon ſentiment, je puis me » tromper, mais je ſuis dans la bon» ne foi.

Tous les Gentilshommes, & tous les Officiers applaudirent à ce diſcours, qu'un Theologien refuta ſur le champ par des raiſons ſi ſolides, qu'il ramena tout le monde à ſon avis. L'Archevêque ſurtout ſoûtint, & montra clairement qu'on ne pouvoit faire aucune vente de cette eſpece : En premier lieu, parce que les Barbares regardoient la dent en queſtion comme une choſe ſainte & ſacrée, d'où s'enſuivoit qu'il n'étoit honnête ni à eux de l'achetter, ni aux Portugais de la vendre : En ſecond lieu, parce qu'on ne pouvoit faire cette vente aux Idolâtres ſans devenir participant au peché d'idolâtrie qu'on commettoit en adorant cet os. Alors le Viceroi ſe le fit apporter. Après l'avoir montré à tous les Aſſiſtans, afin de faire voir que c'étoit le même qui avoit été apporté de l'Iſle de Ceilan, il le fit dépoüiller de tous les ornemens dont on l'avoit paré, qui conſiſtoient en rubis & ſaphirs petits, mais beaux, précieux, & d'une grande valeur. Enſuite il fit ap-

1560. porter un brasier avec des charbons ardens, & un mortier de bronze, dans lequel il le mit de sa propre main, & le fit en presence de toute l'assemblée piler & reduire en poudre. Après cette operation, on jetta les poudres dans le brasier, & l'on détruisit ainsi cet os qui avoit été depuis tant de siécles l'objet de l'adoration de la plûpart des Indiens. On prétend que lors qu'il fut dans le feu, il en sortit une fumée si puante, que tout le monde en demeura étonné. Tous les Assistans applaudirent unanimement à l'action du Viceroi. A l'égard des Ambassadeurs du Roi de Pegou, ils s'en retournerent peu contens de leur négociation : ils ne pouvoient cependant s'empêcher d'admirer le désintéressement des Portugais, & le zele qu'ils venoient de faire paroître pour leur Religion.

Cette action fit surtout beaucoup d'honneur à Constantin : Ce Prince réünissoit en sa personne d'excellentes qualités : Peu touché des avantages qu'il pouvoit retirer de son illustre naissance, il ne s'appliquoit à meriter l'estime & la confiance de ceux qu'il commandoit, que par les services qu'il leur rendoit, & par la douceur avec laquelle il usoit de son autorité. Aussi tous s'empressoient à lui plaire, comme il s'empressoit à faire le bonheur de tous. Pendant tout le tems qu'il fut à la tête du Gouvernement des Indes, la justice fut exactement renduë, & la guerre faite avec succès ; parce qu'il prenoit toujours bien ses mesures, qu'il faisoit tout par lui-même, qu'il s'étudioit à connoitre les talens de chacun pour l'emploïer à quoi il étoit propre ; qu'il donnoit tout enfin au vrai merite, rien à la faveur, rien à la passion. Aussi tout le monde benissoit son Gouvernement : le pauvre trouvoit dans sa liberalité un secours certain contre sa misere, la veuve un appui contre l'oppresseur, le soldat un Général digne de ses respects & de sa confiance, & un juste appreciateur de vrais services. Zelé pour la Religion, il vouloit qu'elle fût respectée, & en même-tems purgée de toutes les vaines & folles superstitions dont les Moines par un intérêt bas & sordide, ne l'avilissoient que trop souvent. Enfin il sçut se faire craindre & aimer tout à la fois dans tous les états differens, que la politique éclairée a établi dans le monde, pour la paix & le repos de la societé. 1560.

Ses Capitaines animés par ses exemples de valeur, de générosité & de désintéressement, s'empressoient à l'envi à remplir avec dignité les emplois qu'il leur confioit. Dom George de Menesés se distingua surtout dans l'Isle de Ceilan, en y reprimant l'ambition de Madune frere du Roi de Cotà. Un jour, un de ses Soldats aïant demandé un oignon pour manger son biscuit, car on étoit sur mer : » Que » demandez-vous, lui dit froidement » Dom George. ; les Portugais n'ont » pour toutes provisions dans leurs » vaisseaux que du pain, de l'eau, » de la poudre & des balles : on ne » les accoutume point aux mets exquis. Ce trait peint parfaitement leur sobrieté : ils regardoient en ce tems là comme un regal, un oignon : on pouvoit tout esperer de Soldats accoutumés à une vie si dure.

Dès que le Viceroi eut quitté Deman, le Roi de Cambaye forma le dessein de reprendre cette Ville sur les Portugais. Il assembla pour cet effet une puissante Armée. Dom Diegue de Norogna à la vûë de cet ora-

1560. ge, songea à le conjurer de bonne heure; mais voïant que ses forces ne suffisoient point, il eut recours à la ruse. Il envoïa Dom Diegue Pereira vers Cedemecan Seigneur de Surate, & beau-frere du Roi de Cambaye, pour lui persuader que ce dernier n'avoit projetté d'enlever Deman aux Portugais, qu'afin de pouvoir ensuite plus facilement le chasser lui-même de Surate. Ce discours fut appuïé de si bonnes raisons de la part de Pereira qui étoit homme d'entendement & d'esprit, que Cedemecan y ajouta foi, & resolut, dans le moment, de prevenir par une trahison son beau-frere. Il alla le visiter dans son camp; & après avoir eu une longue conference avec Madre Maluço, c'étoit le nom du Roi de Cambaye, & lui avoir fait entendre qu'il vouloit unir ses forces avec les siennes, pour lui aider à exterminer les Portugais, il lui proposa de venir souper chez lui, avec les principaux Officiers de son Armée. Madre Maluço charmé des sentimens d'amitié que Cedemecan lui témoignoit, accepta sa proposition. Dès qu'il fut arrivé dans la maison de Cedemecan, celui-ci lui fit couper la tête & à tous ceux qui l'accompagnoient : Aussi-tôt les Cambayois sont informés du malheureux sort de leur Roi : l'épouvante les saisit, Cedemecan tombe sur eux, en fait une horrible boucherie, & met le reste en fuite. Ainsi Norogna se délivra d'un ennemi dangereux, sans être obligé de tirer l'épée.

Chinguiscan fils & successeur de Madre Maluço, ramassa les débris de l'Armée de son pere, & vola vers Surate pour venger sa mort. Cedemecan s'enferma dans la Citadelle, que le Cambayois assiegea dans toutes les formes. On attaqua & on se défendit avec une égale fureur. Norogna fit aussi-tôt partir dix vaisseaux 1560. vers Surate, sous les ordres de Dom Loüis Alvarés de Tavora, qu'il chargea de faire entendre en secret à Chinguiscan, qu'il venoit pour le secourir, & de faire entendre la même chose à Cedemecan. Mais cette double intrigue étant trop délicate pour être confiée à une seule personne; Norogna écrivit au Roi de Cambaye une Lettre, par laquelle il l'assuroit que son armement n'étoit fait qu'en sa faveur, & Tavora en fut chargé d'une pareille pour Cedemecan, avec ordre de se déclarer selon les conjonctures. Sur ces entrefaites, le Roi de Cambaye aïant appris, qu'un Roi de ses voisins s'étoit jetté dans son Roïaume, & qu'il y mettoit tout à feu & à sang, fit la paix avec Cedemecan, & alla repousser ceux qui venoient de l'attaquer. Cependant il sçut bon gré aux Portugais de leur démarche, & Cedemecan de son côté persuadé qu'ils ne l'avoient faite qu'en sa faveur, leur en témoigna aussi sa reconnoissance : Ainsi Norogna trouva le moïen par sa conduite de les contenter tous les deux. Tavora revint à Deman, il trouva Norogna malade, lequel peu de jours après mourut âgé de quarante quatre ans. Norogna à un mérite solide joignoit un désintéressement excessif. Quoiqu'il eût occupé des postes très-lucratifs, il mourut fort pauvre. Il étoit extrêmement génereux, & extrêmement attaché au bien de l'Etat : il dépensoit tous ses revenus pour le service du Roi : il poussoit ses liberalités si loin, qu'Anton de Norogna, qui fut depuis Viceroi, disoit en parlant de Dom Diegue, que ces liberalités tenoient de la prodigalité.

Pendant ce tems-là, le Viceroi alla 1561.

61. à Conchim, d'où il fit partir trois vaisseaux pour le Portugal. Plusieurs Princes Malabares se liguerent ensemble, pour enlever aux Portugais la Citadelle, qu'ils avoient dans la Ville de Cananor. Constantin fit promptement armer dix vaisseaux, dont il donna le commandement à Dom François d'Almeida, avec ordre d'aller chercher & combattre les ennemis. Loüis de Melo s'y embarqua avec cinq cent hommes. On joignit les ennemis près l'Isle de Primbalam appartenant au Roi de Conchim, d'où on chassa honteusement les Confederez qui s'en étoient emparés. Loüis de Melo fut dangereusement blessé dans cette occasion. Martin Alfonse de Miranda acheva quelque tems après, de purger ces mers de toutes les flotes ennemies, & le Viceroi voïant Conchim & Cananor en sûreté, revint dans la Ville de Goa.

De-là, il fit partir une Armée de vingt-un vaisseaux pour secourir le Roi de Bassora contre les Turcs, qui lui faisoient la guerre depuis quelque tems. Il nomma Sebastien de Sà, pour Capitaine général de cette flote que les vents contraires separerent, & obligerent de relâcher en differens ports de l'Inde. Sur ces entrefaites, Cedemecan l'informa que Chinguiscan avoit armé contre lui, dans le dessein de le chasser de Surate : mais que s'il vouloit le secourir, il offroit de livrer aux Portugais cette Place. Constantin mit promptement quatorze vaisseaux en état de partir, & il en donna le commandement à D. Antoine de Norogna. Loüis de Melo qui devoit aller prendre possession du Gouvernement de Deman, s'embarqua sur cette flote, & accompagna Norogna. Avec cinq cent Portugais, ils mirent en fuite vingt mille Malabares, & firent des actions si éclatantes de valeur, de courage, de prudence, que 1562.
Chinguiscan étonné, & épouvanté tout à la fois, abandonna ses desseins sur Surate, que Cedemecan délivré du péril, refusa de remettre en la puissance des Portugais, de crainte que ses Sujets ne se revoltassent & ne le fissent mourir. En effet, après le départ des Portugais, ayant découvert son projet, ils le chasserent : il tomba entre les mains de Chinguiscan qui lui fit subir le même suplice, que lui Cedemecan, avoit fait subir à Madre Maluço. Caracen son beau-frere lui succeda dans Surate. Celui-ci pour rétablir les affaires dans la Ville, rechercha l'amitié de Chinguiscan, lequel consentit à le laisser en repos, moïennant un tribut qu'il s'obligeroit de lui payer.

Dans les Moluques, Manuel de Vasconcellos força le Roi de Ternate à ceder son Roïaume aux Portugais. Ce Prince infortuné qui avoit embrassé le Christianisme, triste victime de l'ambition des Portugais, se retira à Malaça, où il rendit le dernier soupir peu de tems après. Aussi-tôt le Roi Dom Sebastien fut proclamé Roi dans tout le païs. Vasconcellos, l'Auteur de cette tyrannie, mourut après avoir rangé le Roi de Tidore à son devoir. Il eut pour successeur Sebastien Machado qui déclara la guerre au Prince de Gilolo pour le punir des hostilités qu'il exerçoit contre les Portugais. George Ferreyra la termina heureusement : le Barbare fut humilié, & contraint de demander grace. Cependant la Religion Chrétienne faisoit des progrès rapides dans toutes ces Isles, par le soin & le zéle des Jesuites. Ils affrontoient avec un courage héroïque la fureur des Barbares, & surtout celle

1561. de leurs Prêtres, qui étoient principalement intéressés à s'y opposer de toutes leurs forces.

Le Gouvernement de Dom Constantin vint à finir: Il fut géneralement applaudi de tous les honnêtes gens, & il méritoit de l'être. Constantin sçut par sa prudence prévenir tous les desseins pernicieux des Princes Indiens: par son courage il surmonta tous les obstacles qu'on lui opposa, dans les differentes entreprises qu'il fit: par sa valeur il acquit le nom de grand Capitaine; & par sa liberalité il sçut si bien faire naître l'émulation, parmi ses Soldats & Capitaines, qu'ils firent tous des actions dignes d'une immortelle mémoire. Sa génerosité ne se bornoit point uniquement aux gens de guerre, le Peuple, les Prêtres, les Religieux, tous se ressentirent de ses bienfaits. Enfin, Dom Sebastien fut si content de sa maniere de gouverner, qu'il dit à Dom Loüis d'Ataïde lors qu'il partit pour commander dans les Indes: Dom Loüis, gouvernez comme Dom Constantin de Bragance, vous gouvernerez bien. Au reste, Dom Constantin étoit bien fait de sa personne: il étoit blanc, avoit la barbe noire, & tous les traits de son visage agréables: il mourut sans posterité.

Dom François Coutigno Comte de Redondo, célebre par la vivacité de son esprit, & par des talens heureux, tant pour la paix, que pour la guerre, lui succeda. Il arriva au port de Goa au commencement de Septembre 1561, & il étoit parti de Lisbonne avec cinq vaisseaux au commencement de la même année. Le Comte envoïa d'abord de nouveaux Capitaines, dans toutes les Forteresses qu'on possedoit dans les Indes. Ensuite il fit partir pour le Portugal cinq vaisseaux, sur un desquels Dom Constantin s'embarqua pour regagner sa patrie. Dom François Mascaregnas eut ordre d'aller chercher avec une flote de vingt-trois vaisseaux les Galeres de Cafar qui troubloient sans cesse le commerce des Portugais. Mascaregnas n'aïant pû les joindre, alla croiser avec sa flote sur les côtes de Malabar, où il donna la chasse à plusieurs Corsaires, & assura le commerce de ses Compatriotes sur ces mers. 1561.

Au mois de Février, George de Moura partit avec trois galions & quelques fustes, pour croiser aux environs d'Ormus. Il rencontra sur son chemin un vaisseau de cinquante canons, avec cinq cent hommes d'équipage, que Pierre Lopez Rebelo & Antoine Cabral coulerent à fond. Cependant le Zamorin armoit puissamment. Le Comte de Redondo pour prevenir ses desseins, arma aussi de son côté, & sortit du port de Goa avec cent quarante vaisseaux, parmi lesquels il y avoit dix galeres extrêmement belles. Le nombre des Troupes montoit à quatre mille hommes. Le Comte ne doutant point que sa flote ne contînt le Zamorin en paix, fit voile vers Teracol, où le Zamorin portoit aussi ses pas. Les Portugais prirent terre & marcherent à l'ennemi avec des démonstrations éclatantes de joïe, dont le Comte tira un présage heureux: en effet, malgré l'inégalité prodigieuse qu'il y avoit entre les Troupes du Barbare & celles du Comte, le Zamorin fit demander la paix. Le Comte persuadé qu'une paix qui ne coûtoit rien, étoit préferable à tous les avantages qu'on pouvoit esperer d'une guerre heureuse, la lui accorda. On convint des conditions, & le Zamorin jura à sa maniere au nom de ses Dieux de les 1562.

observer:

62. observer : le Comte en fit autant de son côté, & revint ensuite à Conchim, où il expedia les vaisseaux qui devoient faire le voiage de l'Europe.

Il pourvût aussi aux affaires des Moluques & à celles de l'Isle d'Amboino. A Ceilan Raju fils de Madune tenoit toujours la campagne, dans le dessein d'enlever aux Portugais la Forteresse de Colombo, dont étoit Gouverneur Baltasar Guedez de Sousa. En effet, Raju l'investit avec une Armée de trente mille hommes. Il l'attaqua à differentes reprises, avec une fureur qui faisoit tout craindre aux Assiegez dont le nombre étoit peu considerable. Cependant ils montrerent tant de courage, ils tuerent tant d'ennemis, ils firent tant d'actions éclatantes dans la défense de la place, & ils parurent si determinez à s'ensevelir sous ses ruines plûtôt que de la rendre, que Raju leva le siege & marcha vers Cota, à deux lieuës de Colombo, resolu de se dédommager par la prise de cette Ville, de celle qu'il venoit de manquer. Baltasar Guedez informé de la route qu'il tenoit, sortit seulement avec quatre cent hommes, & s'empara de tous les passages. Raju fut extrêmement étonné de trouver sur son chemin les Portugais qu'il croïoit se reposer dans Colombo. Il rangea son Armée en bataille, & mit les élephans à la tête. Cet appareil qui avoit quelque chose de terrible, ne pût intimider les Portugais, ils donnerent sur l'ennemi, & firent des actions qui paroîtroient fabuleuses, si elles n'étoient attestées par des témoins irreprochables, qui les ont transmises à la posterité. En effet, il est inconcevable comment une poignée de gens, osoit non-seulement attaquer des Armées nombreuses, 1562. mais comment ces Armées étoient presque toujours battuës. Raju aïant perdu beaucoup de monde, & aïant appris que Dom Diegue de Melo Coutigno étoit accouru de l'Isle de Manar dont il étoit Gouverneur, au secours de ses Compatriotes, prit le parti de se retirer dans le Roïaume de son pere, furieux & désesperé des mauvais succès qu'avoient eu ses armes.

Dans toutes les autres parties des 1563. Indes, où les Portugais avoient des établissemens, où ils tâchoient d'en faire de nouveaux, ils furent par tout également favorisés de la fortune. Il sembloit que les Portugais, dès qu'ils avoient passé la ligne, devinssent des hommes, differens de ce qu'ils étoient dans leur patrie. Là, plongés dans les plaisirs, amollis par les délices, qu'une longue paix leur procuroit, on ne voïoit en eux aucunes traces des vertus éclatantes, qui avoient rendu dans tous les tems leurs ayeuls si célebres. Ils consommoient leurs biens en de folles dépenses, ils fuïoient tous les exercices qui contribuoient à entretenir la force du corps, & cette noble vigueur de l'ame, qui porte les hommes aux grandes actions, & aux actions vertueuses. Ils ne s'entretenoient que de choses frivoles, & ne songeoient qu'à de vaines parures: Les fêtes, les jeux, la galanterie, non cette galanterie de sentiment, qui occupe profondement & délicieusement l'ame, mais cette galanterie grossiere, qui ne va qu'au profit du vice, & au mépris de la vertu, étoient les seuls objets où tendissent tous leurs vœux, toutes leurs idées, tous leurs soins. Dès que ces mêmes hommes quittoient leur patrie où re-

1563. gnoient à la fois tous les vices, l'intérêt, la débauche, la vengeance, la calomnie, l'envie, & la triste jalousie; ces mêmes hommes se métamorphosoient tout d'un coup en hommes braves, intrepides, courageux, avides de gloire, sensibles à la vertu, capables de souffrir, la soif, la faim & toutes les fatigues les plus horribles de la guerre. Rien ne pouvoit les rebuter dans l'esperance de se rendre utiles à leur patrie, & de meriter un nom dans les fastes du tems. Aussi chaque jour étoit signalé dans les Indes, ou dans l'Afrique, ou dans le nouveau monde par quelque action, ou de pieté, ou de valeur; & ce qui y contribuoit infiniment, étoit la conduite sage, pieuse, genereuse des Moines & des Religieux, qui depuis l'arrivée des Jesuites dans le païs, soit par un véritable zéle pour la Religion, soit pour mériter l'estime de ces mêmes Jesuites, dont la vie étoit irreprochable, avoient reformé la conduite scandaleuse qu'ils avoient tenuë auparavant.

1564. Au milieu des victoires dont nous venons de parler, le Viceroi vint à mourir sur la fin de Février presque subitement. Il fut géneralement regretté: il étoit homme de courage & d'entendement, d'un esprit vif & agréable, & d'un naturel heureux & porté à la gaïeté. Il sçavoit répandre dans tout ce qu'il disoit & dans tout ce qu'il faisoit un air de liberté qui charmoit & persuadoit tout ensemble. Il ne parloit jamais que pour dire des choses obligeantes, & tout devenoit pour lui une occasion d'en dire. Talent précieux surtout dans ceux qui ont l'autorité en main. Il avoit le visage animé & les yeux pleins de feu & de vivacité, & dans tout on voïoit éclater ce feu & cette vivacité. Au reste aimant la justice, il la faisoit rendre exactement à tout le monde, & pendant tout le tems qu'il gouverna les Indes, personne n'eût lieu de se plaindre de lui à cet égard. Le célebre Loüis de Camoëns mérita toute son estime. Ce Poëte dont la naissance & la valeur n'étoient pas moins grandes que le genie, avoit subi une longue prison & un banissement, par ordre de François Barreto, à cause de quelques vers libres qu'il avoit composés. Constantin de Bragance lui rendit la liberté. Il eut pour lui toute la considération dûë à ses rares talens, & le Comte de Redondo son successeur, plus capable encore que Constantin d'en sentir tout le prix, eut pour ce Poëte l'Homere Portugais, tous les égards, & toutes les attentions possibles. Loüis de Camoëns à son retour en Portugal lui en témoigna toute la reconnoissance qu'on pouvoit attendre d'un cœur sensible, & genereux. Il célebra dans plusieurs de ses poësies liriques les bien-faits & les vertus du Comte, & rendit sa mémoire précieuse à la posterité. 1564.

Dom Juan de Mendoça Gouverneur de Malaca, prit en main le Commandement. Il quitta Malaca plus honoré & plus honorable que riche, contre l'ordinaire des Gouverneurs de certaines places qui en sortent presque toujours plus riches qu'honorés, & qu'honorables. Ordinairement ils songent moins aux intérêts de ceux sur lesquels on leur donne autorité, qu'aux leurs propres. Ils veillent avec plus de soin aux moïens qui peuvent les enrichir, qu'à remplir les devoirs des postes distingués qu'on leur a confié. La pauvreté de D. Juan de Mendoça, faisoit donc

1564. ſon éloge ; elle qui ternit ou qui fait oublier tout mérite, donnoit un nouveau luſtre au ſien. Dès qu'il fut arrivé à Goa, il y reçut les Ambaſſadeurs du Zamorin qui venoient pour ſe plaindre des violences que Dominique Meſquiſta avoit exercées ſur quelques Marchands Malabares, malgré la paix ſi ſolennellement jurée entre le Comte Redondo, & leur maître. Mendoça leur répondit : Si quelque Portugais a violé la paix, il mérite châtiment, châtiez-le s'il tombe entre vos mains ; ſi vous ne le faites point, je promets de le faire. Sur ces entrefaites, Meſquiſta arriva à Goa, le Gouverneur l'obligea à payer tout le dommage qu'il avoit cauſé aux Marchands Malabares, ce qui ſatisfit les Ambaſſadeurs du Zamorin. Cependant l'affaire ne fut point entierement aſſoupie. Une Maureſſe, d'un genie ſuperieur & d'une conſidération diſtinguée parmi les ſiens, pour venger la mort de ſon époux qui étoit un de ceux que Meſquiſta avoit fait périr, ſouleva tous les Maures qui étoient dans Cananor, & exigea un ſerment d'eux, de ne quitter jamais les armes, qu'ils n'euſſent exterminé tous les Portugais qui étoient dans leur païs. Elle ſçut par ſes intrigues engager le Roi dans la querelle, & celui-ci commença les hoſtilités en incendiant trente vaiſſeaux Portugais, qui étoient dans le port de la Ville. Enſuite on inveſtit la Citadelle, & on l'aſſiegea dans les formes. Dom Payo de Norogna y commandoit. Il informa promptement le Gouverneur du péril qu'il couroit ; Mendoça fit partir André de Souſa avec ſix vaiſſeaux pour le ſecourir, & la guerre recommença dans le Malabar, par la faute d'un ſeul Portugais.

Sur ces entrefaites, Dom Anton de Norogna arriva dans les Indes en qualité de Viceroi. Juan de Mendoça lui remit le bâton de Commandement entre les mains, & partit peu de tems après pour le Portugal, auſſi peu avantagé de la fortune, qu'il en étoit ſorti ; preuve convaincante de ſon extrême déſintéreſſement. Il ne gouverna que l'eſpace de ſix mois, pendant leſquels on ne peut lui reprocher la moindre faute. Dom Anton de Norogna ſon ſucceſſeur, n'avoit guéres moins de mérite. Il s'étoit diſtingué dans les Indes avantageuſement en pluſieurs occaſions : il en connoiſſoit parfaitement l'état des affaires, & les mœurs & les coutumes & les intérêts de ceux qui les habitoient. Il avoit été long-tems Gouverneur d'Ormus à la ſatisfaction de tout le monde. Il avoit amené avec lui quatre vaiſſeaux dont étoient Capitaines François Portocarreyro, Antoine Mendez de Caſtro & Damian de Souſa. On le reçut dans Goa avec les marques les plus vives de joïe & d'allegreſſe. Tout le monde ſe felicitoit de l'avoir pour Viceroi, & il pût ſe flater d'être peut-être le ſeul de tous ſes prédeceſſeurs d'avoir ſçû réünir tous les ſuffrages. Choſe rare dans un poſte auſſi éminent, pour lors l'objet unique de l'envie, & de l'ambition de tous les Portugais. 1564.

Son premier ſoin fut de ſecourir la Forteresse de Cananor. Il en chargea Dom Antoine de Norogna qu'il fit Lieutenant général, pour veiller à toutes les expeditions de terre ; & pour veiller à celle de la Mer, il conféra la même dignité à Dom Gonçalez Perreyra Marramaque, avec une flote aſſés conſidérable, dont il nomma pour Capitaines Hector de Silveira Drago, Jerôme Correa Baarem, Juan Go-

1565. mez de Castro, Jerôme Teixeira de Macedo, Dom Diegue & Alexandre de Sousa, Dom Diegue Fernandez de Vasconcellos, Juan Lopez Leytam, Ayres Gonçalez de Miranda, Juan de Mendoça, Dom Jerôme de Menesés, Dom Diegue d'Almeida, Dom Loüis Mascaregnas, François Vaz de Sequeira, Gaspard Vello, Fernand de Mirande, & Azevedo, Manuel de Brito, Dom Pedre de Castro, Ayres de Saldague qui depuis fut Viceroi, Manuel son frere, Antoine Botello, & Dom Alvarés Manuel, jeune homme d'une excellente beauté. Toute cette flote mit à la voile pour secourir Cananor, & pour reprimer les mauvais desseins des Malabares. Dom Pedre de Silva Menefes partit en même-tems avec sept vaisseaux pour mettre à couvert des Corsaires les Marchands Portugais. Une tempête separa cette derniere flote prés de la riviere Cañaroto. Elle se rejoignit bien-tôt après, & rencontra le Corsaire Murimuja, Maure de Nation, & fameux dans ces mers des Indes par plusieurs actions d'éclat. Sa flote étoit composée de dix-sept vaisseaux bien équippés. Aussi-tôt qu'il apperçut les Portugais, il fit voile sur eux & les attaqua. D'abord on combattit à coup de canon, & ensuite on vint à l'abordage. Les Portugais furent assés maltraités au premier abord; mais aïant repris courage, ils combattirent avec une fureur si opiniâtre, qu'ils taillerent en piéces les ennemis, coulerent à fond deux de leurs vaisseaux, en prirent cinq avec vingt piéces de canon de bronse, & tuerent Murimuja lui-même avec cinq cent de ses Soldats. Cette victoire en couta trois cent aux Portugais. Le reste des ennemis s'enfuit à force de rames; les vainqueurs les poursuivirent, & les enfermerent dans la riviere de Pudepatan, d'où ils ressortirent avec cinquante Almadies, pour tenter une seconde fois le combat. Mais aussi malheureux dans le second, qu'ils l'avoient été dans le premier, ils furent encore obligés de se retirer avec une perte considérable. 1565.

Le siege de la Forteresse de Cananor inquietoit toujours le Viceroi. Il fit partir encore pour la secourir quatre vaisseaux. Il en donna le commandement à Dom Paul de Lima Pereira, Capitaine d'une grande renommée parmi les Malabares, qu'il avoit combattu & vaincu en differentes occasions; ensorte qu'ils avoient de lui une espece de crainte qui alloit presque à l'épouvante. Il y a de la prudence à se servir de Capitaines que les ennemis craignent ou estiment; tout au moins cette crainte & cette estime jettent dans tous leurs projets une lente circonspection, qui en retarde, & souvent en fait avorter le succès. Paul rencontra sur son chemin non loin du sein de Baticala le Pirate Canatale Malabare. Le Barbare se confiant à la superiorité de ses forces, osa l'attaquer. On ne vit jamais un combat plus long, plus rude & plus sanglant. Paul fut blessé, mais il triompha, & mit en fuite le Pirate. Cependant, il ne pût continuer sa route vers Cananor, il revint à Goa pour s'y rétablir de ses blessures, & pour y faire soigner les Soldats de sa flote, qui avoient trop bien fait leur devoir, pour qu'on ne veillât point à leur conservation.

Cependant les Assiegés souffroient dans Cananor: les Barbares les pressoient vivement & tenoient la campagne, d'où les Portugais ne pouvoient retirer aucune sorte de rafraî-

1565. chiffemens. André de Soufa fe défendit vaillamment jufqu'à la mort : Dom Antoine de Norogna l'imita dans fa conduite & dans fa valeur : il fit plufieurs forties, & en peu de jours il tua plus de deux mille Maures, & coupa dans les campagnes plus de quarante mille palmiers. Les Malabares parurent extrêmement fenfibles à ces ravages. Ils retiroient de ces arbres leur principale nourriture. Furieux & defefperes, ils appellerent à leur fecours leurs voifins, & en peu de jours ils compoferent une Armée de quatre-vingt dix mille hommes. Ils firent un amas prodigieux de toute forte de machines de guerre, dans le deffein de donner un affaut géneral à la Citadelle ; & ne doutant point qu'ils ne s'en rendiffent les maîtres, ils partagerent par avance le butin qu'ils efperoient d'y trouver. Nicorigoaripo Naire qui conferva toujours pour les Portugais une affection & une fidélité à toute épreuve, donna avis à Dom Payo Norogna par une Lettre, de tout ce qui fe paffoit dans le Camp ennemi. Dom Payo qui commandoit dans l'interieur de la Citadelle, fongea à mettre à couvert les meilleurs effets en cas de malheur, & Antoine de Norogna qui avoit le commandement de l'exterieur, fe prepara à oppofer aux Barbares une refiftance proportionnée à la haute idée qu'on avoit de fa valeur.

A la pointe du jour Aderrajao qui étoit à la tête de toute cette multitude de Barbares, les affembla & les mena en pouffant des hurlemens affreux à l'affaut. D'abord deux mille des plus braves fe prefenterent & monterent des premiers. Les Portugais en firent périr une partie : les Barbares leur en fubftituerent de nouveaux, & les Portugais ne fe laffoient point de les tuër & de les renverfer du haut des murailles. Antoine de Norogna alloit de pofte en pofte pour encourager fes Soldats : » Vengez, leur di- » foit-il, vengez votre patrie, ven- » gez votre Dieu fur ces Infidèles, » qui ne cherchent qu'à vous couvrir » d'affronts, & qu'à détruire les » Saints Temples que vos Illuftres » dévanciers ont élevés aux dépens » de leur fang dans ces lieux. Ne » craignés point une multitude in- » fenfée : elle vous tend la gorge » pour recevoir le prix de fes for- » faits : frapez, renverfez ces Bar- » bares, ces cruels ennemis de Dieu, » & de ceux qui adorent fon faint » nom. Voïez, ils commencent à re- » culer : courage chers compagnons, » la victoire eft bien-tôt à vous : vos » femmes, vos enfans qui gemiffent » devant l'Eternel dans nos Eglifes, » & qui lui adreffent leurs vœux » pour votre confervation, atten- » dent de votre courage, & de vo- » tre valeur, leur vie & leur liberté, » plus prétieufe encore que la vie. » En prononçant ce difcours, il avoit un air de confiance qui fe communiquoit au Soldat. Thomas de Soufa Coutigno, Gafpard de Brito, & les deux Betancourts, François d'origines, fe furpafferent ce jour là : l'endroit où ils combattoient étoit plein de corps morts : ils étoient couverts eux-mêmes de fang & de pouffiere. Leur afpect avoit quelque chofe de cruel & de terrible : ils faifoient un feu continuel fur les Malabares, & comme leur nombre étoit grand, prefque tous les coups portoient. Rebutez de tant de réfiftance, ces Infidéles voulurent fe retirer, mais deux de leurs Caciques les arrêterent, & les ramenerent au combat. Les Reli-

1565. gieux qui étoient dans la Citadelle, de leur côté prirent chacun un Crucifix à la main, & se mêlans parmi les combattans : » Soldats, s'écrioient » ils, du Dieu vivant, voïez ce que » votre Dieu à souffert pour votre » salut : combatés avec courage & ré» pandés s'il le faut tout votre sang » pour soutenir la gloire de son » nom. Les Portugais reprenant de nouvelles forces, recommencent le carnage, & forçent sur la fin du jour les Malabares à se retirer, laissant cinq mille de leurs meilleurs Soldats étendus sur la place, avec un nombre prodigieux de blessés. On ignore ce qu'il en coûta aux Portugais, mais ceux qui survêcurent, coururent dans l'instant dans les Eglises pour remercier le Dieu des Armées d'une victoire si signalée. Leur joïe étoit incompréhensible : Femmes, Enfans, Vieillards, Officiers, Soldats, tous s'embrassoient, tous se felicitoient, tous pleuroient d'allegresse, & leurs cœurs ne pouvoient suffir à tous les differens mouvemens dont leurs ames étoient agitées.

Peu de jours après cette grande victoire, arriverent dans la place avec de nouvelles Troupes, Goncalez Pereyra, & Alvarés Paës de Sottomajor. Ce dernier prit en main le commandement : il continua la guerre, alla ravager les terres d'Aderrajao, brûla une Ville qui lui appartenoit, & coupa un bois de palmiers d'une vaste étenduë, dont ce chef des Malabares parut inconsolable. Il porta également le fer, le feu, la terreur & l'épouvante chez les peuples voisins. Partout on n'entendoit parler que de ravages, de pillages & de massacres : par tout les campagnes étoient couvertes de cadavres : par tout regnoient la mort & la désolation. 1565.
Telle fut la terrible vengeance que tirerent les Portugais de ces peuples revoltés pour complaire à une femme.

La guerre n'étoit pas moins cruelle dans l'Isle de Ceilan. Le tyran Raju toujours implacable ennemi des Portugais, avoit médité leur perte, dans le dessein de se rendre maître absolu de toute l'Isle. Devoré par l'ambition, cette source funeste de presque toutes les révolutions qui causent la chûte des plus puissantes Monarchies, il leva une puissante Armée, & pour donner le change aux Portugais qui étoient établis à Colombo, il fit semblant d'en vouloir au Roi de Cotà, & marcha en effet de ce côté là. Mais tout d'un coup il rebroussa chemin, & tomba pendant la nuit sur la Forteresse de Colombo, à laquelle il donna dans l'instant un assaut. Dom Diegue d'Ataïde, & Dom Martin de Castel Branço firent promptement prendre les armes à toute la Garnison. On courut aux murailles, & Raju dès que le jour parut se retira, laissant cinq cent hommes de ses Troupes morts sur la place. Il voulut se dédommager de cette perte en s'émparant de Cotà, & pour y parvenir, il travailla à détourner la riviere qui remplissoit d'eau les fossés de la Forteresse. Pierre d'Ataïde sentant toute l'importance d'un pareil dessein, fit sortir contre le barbare cinquante Mousquetaires, sous les ordres d'un Religieux, nommé François-Simon de Nazaret. On prétend qu'un nuage vint subitement les envelopper de maniere, qu'ils pouvoient voir les ennemis sans en être vûs. Profitant de cet avantage, sur lequel le Lecteur peut faire les réflexions qu'il jugera

565. à propos, ils firent un feu continuel ſur les ennemis, & en tuerent un nombre ſi conſiderable, que Raju fit retirer ſes Troupes.

Cependant les vivres manquoient à Cotà. Ataïde voulut faire enlever quelques Elephans que les ennemis entretenoient dans un bois prochain : mais cette entrepriſe fut ſans ſuccès. Sur ces entrefaites, Ataïde découvrit que Raju avoit des correſpondances dans la Citadelle avec quelques Soldats. N'étant pas en état de les punir, il diſſimula, & tâcha de les ramener à leur devoir par des manieres douces & prévenantes. Il fit plus : il fit convertir tout ce qu'il avoit de vaiſſelle d'argent en monnoye, la leur diſtribua, & par cette prudence, utile dans de certains cas, mais qui pourroit devenir dangereuſe dans d'autres, il les détourna de la trahiſon qu'ils avoient projettée.

66. George de Melo connoiſſant le danger où étoit la Ville de Cotà, pour obliger Raju à abandonner ſes deſſeins ſur cette place qu'il ſerroit de près, perſuada au Roi de Candea ſon ennemi mortel, de profiter de ſon abſence pour aller ravager ſes Terres. Le Roi de Candea s'étant mis à la tête de cinq mille hommes, & de trente Portugais, que commandoit Belchior de Souſa, entra dans les Etats de Raju, ravagea les campagnes, déſola pluſieurs Villages, détruiſit pluſieurs Forêts, & raſa de fond en comble la grande Ville de Chilao. Raju vit ſans s'émouvoir toutes ſes hoſtilités : ferme dans le deſſein de reduire Cotà, il ne branla point, & continua le ſiege avec la même tranquillité, que ſi ſes Etats euſſent joüi d'une profonde paix. Il ſe prépara même à donner un aſſaut pendant la nuit à la Ville. Une femme nommée Chingala informée de 1566. ſon deſſein, courut auprès des remparts, & cria qu'on l'introduisît dans la Ville, aïant un ſecret important à reveler au Gouverneur. On le fit, & elle lui expliqua le ſujet qui l'amenoit. Au reſte cette femme ne fut portée à cette action genereuſe, que pour ſauver un Soldat qui étoit enfermé dans la Ville, & qu'elle aimoit paſſionnément. La crainte qu'elle eut, que la Ville étant ſurpriſe ne fut emportée, & que tous les Habitans & Soldats ne fuſſent paſſés au fil de l'épée, lui fit hazarder ſa vie, pour ſauver celle de ſon amant. Ainſi on dût à l'amour de cette femme la conſervation peut-être de la Ville. Des paſſions les plus contraires à la prudence, naiſſent ſouvent les évenemens les plus heureux.

Cependant Pierre d'Ataïde ſe prépara à bien recevoir Raju, & fit partir Antoine de Silva pour Colombo, afin d'avertir Dom Diegue d'Ataïde de ſortir avec ſes Troupes de la Citadelle, & de tomber ſur Raju lorſqu'il ſeroit le plus fortement occupé à l'aſſaut. La nuit ſurvint. Lors que Raju s'imagina que tout le monde pouvoit repoſer dans Cotà, il fit avancer ſes Troupes, ſes machines de guerre, & ſes Elephans vers la Ville. Tout lui paroiſſoit tranquille à meſure qu'il en approchoit, & tout ſembloit lui promettre un ſuccès heureux. D'abord qu'il fut à portée, il s'avança des premiers pour eſcalader les murailles : mais tout d'un coup les Portugais & les Habitans ſe levent, & font une décharge furieuſe ſur l'ennemi. Raju en fremit de colere ; il avance cependant : les cris, les gemiſſemens des mourans, le feu continuel qu'on fait de part & d'autre, le bruit affreux des canons, les feux

1566. d'artifice qu'on lance, les ténebres de la nuit, tout augmente l'horreur du combat. Les Infidéles forçent enfin un endroit, & massacrent sans pitié tous ceux qui le défendoient. Ataïde & le Roi de Cotà y accoururent en diligence. Le carnage redouble : Ataïde se précipite au milieu des ennemis, il renverse les uns, il égorge les autres, il est couvert de sang & de poussiere : ses Soldats ranimés par sa présence redoublent leurs efforts. Ataïde ne porte pas un coup qu'il ne blesse, ou qu'il ne tuë un Barbare. Son épée vient à se briser, il arrache une lance des mains d'un Soldat, & recommence à combattre avec la même ardeur qu'auparavant. Les ennemis accablés de coups, & succombant, se retirent & laissent la place libre. Raju abandonnant le champ de bataille s'enfuit à Céitavaca, & donne le tems aux Portugais de respirer.

Dom Pedre d'Ataïde, craignant que Raju ne revînt sur ses pas pour recommencer le siége, & ne croïant pas d'avoir le tems nécessaire pour ravitailler la place, fit choisir parmi les morts des ennemis, quatre cent cadavres qu'il fit saler, résolu de les faire servir de nourriture en cas de besoin. Simon de Nazaret, Religieux plein de pieté & de courage, eut horreur du dessein du Gouverneur : » Il alla le » trouver, & lui dit, Dom Pedre » qu'allez-vous faire ? quel exemple » de barbarie allez-vous donner aux » infideles ? songez-vous que vous al» lez violer toutes les loix humaines » & divines, & qu'une mort affreuse » est préferable à la transgression de » loix si sacrées ? respectez la nature, » respectez votre Religion, elle dé» fend ce que vous avez résolu de » faire. Je le sçai, répondit froide» ment Ataïde ; mais Simon, je 1566. » sçai aussi que la premiere loi c'est » la necessité : si Raju revient, rien » n'est respectable à mes yeux, pour » demeurer fidele à mon Roi : ce de» voir est mon premier devoir. Heureusement Raju se trouva trop foible pour reprendre les armes, & Ataïde eut le tems de pourvoir Cotà, de tout ce qui étoit nécessaire pour la conservation de la place.

Bien-tôt après, les Portugais réflechissant, que cette Ville ne leur étoit d'aucune commodité, & qu'elle demandoit cependant les mêmes dépenses, que s'ils en eussent retiré de grands avantages, ils résolurent de l'abandonner, d'en détruire les fortifications, d'en transporter toutes les forces à Colombo, & d'y donner azile au Roi de Cotà, afin de le mettre à couvert de la haine & de la vengeance de Raju. Cela fut executé, & par-là, les forces des Portugais étant réunies, elles n'en devinrent que plus redoutables à ce tiran.

Sur ces entrefaites, les Mogores, peuples de l'Indostan, & Sujets du Grand Echebar, dont nous parlerons au commencement du Livre suivant, vinrent au nombre de trois mille chevaux, insulter Deman. Juan de Sousa appella à son secours les Portugais les plus proches, & mit en fuite ces nouveaux ennemis. Les Turcs d'un autre côté, souhaitant de pouvoir commercer librement dans Ormus, firent proposer aux Portugais, de conclure une paix solide avec eux dans les Indes. Le Bacha de Bassora fut le premier qui en fit parler au Comte de Redondo : la négotiation n'aïant point réussi, on la reprit, & les Portugais aïant consideré que les Turcs occupoient une partie de leurs forces, s'y prêterent volontiers, esperant

1566. rant de pouvoir les emploïer plus utilement dans les autres parties de l'Inde. Le Viceroi fit donc partir pour Constantinople, afin de mettre la derniere main à l'alliance projettée, Antoine Teyxeira, homme dont la prudence & la capacité répondoient à son courage & à son illustre naissance. Comme il étoit persuadé que la paix qu'il alloit conclure, étoit aussi avantageuse à l'Empire Ottoman, qu'elle pouvoit l'être pour les Portugais, il négligea de gagner les Ministres qui assistent au Divan, par les liberalités ordinaires qu'on leur fait, lors qu'on veut obtenir quelque chose de ce suprême Conseil. Ces Ministres, qui ne songent au bien de l'Etat, que leur sordide avarice n'ait été satisfaite auparavant, voïant que Teyxeira n'avoit que d'utiles raisons à leur offrir, prévinrent contre lui le Sultan, en le faisant passer dans son esprit, pour un avanturier. Lors qu'il fut en sa présence, Teyxeira lui dit : « Le Bacha de Bassora a de votre part, demandé la paix aux Portugais qui sont dans les Indes : elle sera utile à vos peuples. Le Sultan lui répondit : « Je n'ai demandé la paix à personne : si le Roi de Portugal la souhaite de moi, qu'il m'envoïe quelque grand de sa Cour ; je pourrai peut-être m'abaisser à l'entendre. » Teyxeira fit part au Roi Sebastien, de cette arrogante réponse, & le Roi dont l'esprit n'étoit pas moins altier que celui du Sultan, dédaigna d'y répondre.

La guerre, entre les Turcs & les Portugais, continua donc dans les Indes. Dom Fernand de Monroi alla attendre la flote qui devoit partir d'Achem pour Meca : mais une tempête furieuse qui dura pendant cinq jours dissipa ses vaisseaux, & les emporta bien loin les uns des autres. 1566. Sur ces entrefaites, le Roi de Cananor lassé de la guerre, demanda & obtint la paix. Le Roi de Pegou fit proposer au Roi de Colombo, de lui donner sa fille en mariage, mais celui-ci qui n'avoit point de fille, lui envoïa celle de son favori, qu'il fit passer pour la sienne : Le Roi de Candea jaloux de cette alliance, & informé de la tromperie, qu'on avoit faite au Roi de Pegou, l'en avertit en lui proposant sa véritable fille. Le Roi de Pegou méprisa l'avertissement, & celui qui le donnoit. Il garda sa premiere femme qui apparemment sçût gagner son cœur, & suppléer par sa beauté, au défaut de sa naissance. Le Roïaume de Bisnaga fut déchiré vers ce tems là par de cruelles guerres. Le Roi de Decan, Nizamalucus, Idalcan, & Cutubixan y porterent le fer, le feu & la désolation.

Le Viceroi, toujours attentif aux affaires qui concernoient les Portugais, resolut d'aller en personne, pour humilier l'orgueil de Bucadevi Chantar Reine d'Olalà. Elle avoit pris les armes dans le dessein de bâtir une Citadelle à Mangalor, afin d'en chasser les Portugais. Il étoit de la derniere importance de l'empêcher. Le Viceroi partit donc de Goa avec sept galeres, deux galions & cinquante fustes. Il amena avec lui les meilleures Troupes, & les Officiers qui avoient le plus de reputation. Il aborda au port de Mangalor, ou d'Olalà, car cette Ville porte ces deux noms. Elle est située, non loin de la mer, sur une riviere qui la baigne de deux côtés. La Reine s'étoit fortifiée dans le quartier d'Olalà, avec trois mille hommes de bonnes Troupes. Le Vice- 1567.

1568. roi déterminé à l'attaquer, divisa les siennes en six corps, qu'il donna à commander à Dom François Mascaregnas, à Dom Juan Pereira son beau-frere, à Dom Antoine Pereira, à Dom Fernand de Monroi, à Dom Pedre de Castro & à Dom George de Menesés. Ils débarquerent le 4 de Janvier : La trop grande confiance qu'on a de soi-même, aveugle souvent. Les Portugais présumant trop avantageusement de leur valeur, & trop peu de celle des ennemis, se logerent sans prendre aucune précaution, & se livrerent aux plaisirs de la table, avec la même tranquillité, que s'ils eussent été à Goa. Les Infidéles profitant de leur faute, prenent les armes & tombent sur eux dans cet état. Cette attaque inesperée & faite pendant la nuit, répand la confusion parmi les Portugais : ils ne sçavent à quels ennemis ils ont à faire ; cependant ils succombent, ils périssent. François Mascaregnas courut avec sa troupe en ordre, pour secourir ses Compagnons. En arrivant, l'obscurité étoit si profonde qu'ils le chargerent, & Mascaregnas en tua quelques-uns. Loüis d'Almeïda fut abandonné des siens, & il ne resta auprès de lui que Mathias d'Albuquerque, Ignace de Lima, Dom Laurent d'Almeïda, Anton Faria, Pierre Machado, Loüis Dias Colaço, & François Piquel. Albuquerque & Faria combattirent avec une valeur singuliere, & le premier accablé de coups tomba par terre, sans pouvoir se relever : cependant il fut sauvé. La Reine d'Olalà profitant de l'avantage qu'elle venoit de remporter, & qu'elle ne devoit qu'à l'imprudente confiance des Portugais, marcha pour s'emparer du quartier de la Ville qu'ils occupoient, appellé positivement Mangalor. Les Portugais se rallierent & recommencerent le combat : le Viceroi se comporta avec une valeur extraordinaire. Les Barbares furent repoussés & chassés même de la partie de la Ville, appellée Olalà, & la Reine gagna les montagnes voisines. Pour lui ôter toute esperance de reprendre cette place:, le Viceroi fit travailler à une Citadelle qui fut bien-tôt en état de défense, après quoi il revint à Goa, où les affaires le rappelloient. 1568.

Malaça avoit appartenu au Roi d'Achem. Ce Prince ne pouvant se consoler de la perte de cette Ville, ne s'occupoit sans cesse, que des moïens, par lesquels il pourroit parvenir à l'arracher des mains des Portugais. Il implora le secours de tous les Princes de l'Orient, & non content des Troupes qu'ils lui fournirent, il appella les Turcs dans les Indes, pour lui aider à reprendre cette place. Ces derniers ne demandoient pas mieux : ils esperoient d'en chasser les Portugais, de s'y établir, & de s'y emparer de tout le commerce, des étoffes, épiceries, bois des Indes, porcellaines du Japon & de la Chine, qui produisoient des richesses immenses aux Portugais. Dans cette esperance, le Sultan envoïa au Roi d'Achem des Troupes & des vaisseaux. Ce Roi Barbare, avec ce secours, se vit tout d'un coup à la tête d'une flote de trois cent cinquante voiles, & d'une Armée de vingt mille hommes, pourvûë d'une bonne artillerie de deux cent piéces de canon de bronse, & de toutes les munitions, propres & nécessaires pour entreprendre quelque chose de considérable. Persuadé que l'entreprise qu'il méditoit sur Malaça ne pouvoit

68. manquer de réüssir, il s'embarqua en personne sur la flote, avec ses femmes & ses enfans, & fit voile de ce côté là. Il parut sur la côte avec toute sa flote, un jour que Dom Loüis Pereira Gouverneur de la Ville, étoit occupé à des jeux de canes, qu'il célebroit en l'honneur de la naissance du Roi Dom Sebastien. Cette apparition, à laquelle on ne s'attendoit point, jetta d'abord beaucoup de consternation parmi les Habitans; mais Pereira pour ne pas laisser voir aux ennemis, qu'ils l'avoient surpris, dissimula le trouble que leur arrivée lui causoit, & ordonna qu'on continuât les jeux.

Cependant il rentra dans la Ville, assembla tous ceux qui étoient en état de porter les armes, & il s'y en trouva quinze cent, parmi lesquels, il y avoit deux cent Portugais. A peine eut-il fait cette revûë, visité les magasins & tous les endroits par où les ennemis pouvoient l'attaquer, qu'il en reçut une Ambassade avec un present modique. Pereira le rejetta, & le Roi d'Achem prit terre & attaqua la place avec toute la vigueur imaginable. Comme ses Troupes étoient composées de differentes Nations, & qu'elles poussoient des cris affreux en allant à l'attaque, ces cris causoient une confusion effroïable. L'attaque dura trois jours de suite sans relâche, au bout desquels le Roi d'Achem, voïant, qu'il n'avoit pas gagné le moindre poste, se retira honteusement dans ses vaisseaux, laissant quatre mille de ses Soldats, étendus sur la place. Le Viceroi, dès qu'il fut informé du danger, qu'on venoit de courir à Malaça, y envoïa des rafraîchissemens sur sept vaisseaux. Il punit en même tems les Habitans de l'Isle de Salsete, des cruautés qu'ils exerçoient contre les Chrétiens. On prétend 1568.
qu'on trouva dans cette Isle, un chemin creusé sous terre, qui passant sous la mer, s'étendoit cinquante lieuës dans le continent. Cet ouvrage suivant la tradition du païs, avoit été fait par le Roi Bimila Mansa, lequel vivoit l'an 300. de Jesus-Christ; & étoit Souverain de tout le païs qui s'étend depuis Bengale, jusqu'au Mogol.

Les affaires des Moluques étoient toujours dans la même situation. Les Rois de Bachian, & de Tidore accompagnerent Goncalés Pereira Marramaque, dans la recherche qu'il fit de l'Isle de Bebu, où les Castillans s'étoient introduits sous les ordres de Michel Lopez de Lagaspa Biscayen, homme d'une grande valeur, & d'une veritable capacité. Son dessein étoit de passer dans l'Isle d'Amboino, mais Marramaque l'en empêcha, après quoi il y alla lui-même. Cette Isle est couverte de Forêts agréables, diversifiée par des montagnes & des plaines, arrosées de plusieurs rivieres, & abondantes en tout ce qui peut contribuer à rendre la vie douce & commode. Elle est habitée de deux differentes Nations, les Utimas qui sont des Maures, & qui y possedent trois Villes, & les Ulensivas, qui sont Idolâtres, & qui y ont en leur puissance quatre Villes. Marramaque les soumit au pouvoir du Roi de Portugal.

Mais bien-tôt après, ils s'affranchirent du joug qu'on leur avoit imposé, & le déreglement des Portugais en fut la cause. Les Habitans leur aïant donné un festin public, leurs femmes s'y trouverent. Un Portugais, dans l'yvresse du vin, en saisit une des plus belles, & sans respecter les bienséances, il prit avec elle des libertés

1568. qui offenserent cruellement tous les Habitans. Ils en demanderent justice à Genulio, un de leurs Concitoyens qui avoit le plus d'autorité, resolus s'il la leur refusoit, de se porter aux dernieres extrêmités. Genulio, qui prévoïoit que la puissance des Portugais dans l'Isle, seroit tôt ou tard l'écüeil, ou la sienne seroit naufrage, saisit cette occasion pour se débarrasser de l'objet qui causoit ses inquiétudes. A la honte de l'humanité, la vertu toute seule ne peut rien sur les cœurs des hommes, si elle n'y est soutenuë par des interêts particuliers de haine, d'amour, de crainte, d'esperance, ou d'ambition, ou de quelqu'autre passion semblable; & chez tous les peuples de l'Univers, les cœurs des hommes sont à cet égard, également disposés. Genulio donc, qui trouvoit son intérêt particulier, dans la vengeance que ses Concitoyens lui demandoient contre les Portugais, assembla ces derniers & leur parla ainsi. » La conservation de » notre honneur outragé, dépend » moins de ce que nous dirons, que » de ce que nous ferons. Pour venger des affronts, aussi cruels que » ceux que nous avons reçus de votre part, il faut des effets & non » des paroles. Cependant un reste » d'amitié pour vous, suspend ces » terribles effets qui menaçent vos » têtes, & je veux bien m'abaisser à » des discours qui vous peignent » vivement l'indignité de votre conduite. Vous venez parmi nous des » extrêmités du monde, extrêmités » où le Soleil finit sa carriere. Nous » vous recevons avec joïe, nous faisons alliance avec vous, nous ressentons votre secours contre les » Curons nos ennemis; mais bientôt, vous empoisonnés ces bienfaits » par les plus cruels outrages. Vous 1568 » nous prêchez un Dieu, Maître du » Ciel & de la Terre : ce Dieu dites-vous, ne se plaît que dans les » vertus, & dans les actions nobles & » genereuses des hommes. Cependant » vous vous plongez honteusement » dans tous les vices; le meurtre, » le viol, l'impudicité, l'yvrognerie, » tous les vices à la fois innondent, » absorbent vos cœurs. Mais croïez-vous, que nous en soïons les tristes » victimes? que nous les souffrions » impunément? non, ne vous flatez » point d'une esperance si folle. » Croïez moi, abandonnez ces bords, » puisque nous voulons bien vous » le permettre. Après les sanglans » affronts que vous nous avez faits, » nous ne sçaurions plus prendre » confiance en vous, & vous seriez » en droit de vous défier de nous, » & de nous accabler par de nouveaux outrages, si nous étions assez lâches pour souffrir les premiers. Retournez donc dans votre » patrie; les vices qu'elle honore sont » en horreur parmi nous; nos mœurs » & les vôtres ne peuvent s'accorder; la sage nature ne l'avoit que » trop prévû, en nous separant par » des mers immenses : votre audace » a franchi ces barrieres effraïantes, » & cette audace elle même, dont » vous osez vous enorgüeillir, n'est » qu'une preuve complette de la » corruption de vos cœurs. Croïez-moi donc, laissez en paix des peuples inconus, dont les mœurs & » les idées sont si peu conformes aux » vôtres. Allez porter vos armes, & » vos funestes ravages chez des Nations aussi feroces que vous l'êtes. » Nous ne voulons plus de votre alliance; votre commerce nous seroit plus fatal, que la peste,

568. » que tous les fleaux, que le Dieu » vengeur dont vous osez vous dire » les Serviteurs, pourroit verser sur » nous. Dès ce jour, nous redou- » tons moins les Curons nos en- » nemis, que les Portugais nos Al- » liez. Nous craignons moins l'ef- » fort de vos armes, que la cruauté » de vos mœurs. Nous aimons mieux » expirer sous vos coups, que vi- » vre sous vos loix, & d'y vivre » sans honneur. Si nos armes ne » sont point égales aux vôtres, nous » avons du moins le même courage, » & quand même le courage nous » manqueroit, nous avons pour nous » la justice: Elle seule vaut des Ar- » mées formidables. Partez donc, » partez promptement, purgez no- » tre Isle de votre aspect, regagnez » vos vaisseaux, n'attendez pas les ef- » fets de notre colere, les Itons sont » aujourd'hui vos plus cruels enne- » mis, fuïez leur Isle, & n'osez ja- » mais y remettre les pieds. Si vous » sçavez insulter avec une audace » impudente, nous sçavons la re- » primer avec un courage que rien » ne peut ébranler. » Tous les Itons applaudirent au discours de Genulio, & jurerent d'en venir aux dernieres extrêmités contre les Portugais, s'ils ne regagnoient promptement leurs vaisseaux. Ceux-ci ne se trouvant point assés forts, obéïrent, & par l'imprudente temerité d'un seul, ils perdirent dans un moment, l'ouvrage de plusieurs mois, & qui leur avoit coûté des travaux infinis.

Dom Diegue Lopez Mesquita, Gouverneur de Ternate, homme vain, cruel, avare, capable de tous les crimes, & incapable d'aucune vertu, pensa de même perdre par sa tyrannie l'Isle de Ternate. Il fit périr injustement quelques parens du Roi, 1568.
& celui-ci étoit déterminé à en tirer une vengeance proportionnée. On trouva cependant moïen de l'apaiser, & de le reconcillier avec Mesquita. Le Roi oublia tout, mais Mesquita aussi traître que lâche (la trahison & la lâcheté sont presque toujours, compagnes inseparables dans le cœur d'un méchant homme) Mesquita, dis-je, resolut de le faire assassiner, & il l'executa. En tombant, ce Prince dit à ceux qui lui donnoient la mort: » Ah! Portugais que faites vous? » vous assassinez indignement le plus » fidéle Vassal du Roi votre Maître. » Son fils Guichil Babu lui succeda avec un désir ardent de venger la la mort de son pere. Il leva des Troupes, il se ligua avec les Rois voisins, il ouvrit les portes à une cruelle guerre, il abolit la Religion Chrétienne dans toutes ces Isles, & fit sentir aux Portugais, que ce n'est point sur le crime qu'on établit une domination juste & durable.

Sur ces entrefaitès, le tems prescrit au Gouvernement de Norogna expira. Il s'embarqua pour s'en retourner en Portugal, mais il mourut dans le voïage. Par son testament, il ordonna qu'on lui coupât le bras droit, afin qu'on le portât à Ceuta en Afrique, pour être mis dans le tombeau de son oncle, Dom Nuno Alvarès; & qu'on jettât dans la mer le reste de son corps, ce qu'on executa. Norogna étoit un homme doux, pacifique, d'un excellent entendement, & d'un zéle outré pour le service de son Prince. Les Portugais sous son Gouvernement, plus courageux que justes, soüillerent souvent leurs plus belles actions par

1568. des injuſtices horribles, & perdirent par là, les fruits qu'ils en devoient retirer. Le courage & la valeur, que la vertu, & que l'équité n'éclairent point, ſont plus dangereux qu'utiles à ceux, qui poſſedant ces 1568.
qualités, d'ailleurs ſi eſtimables, ne ſçavent point en faire un digne uſage.

Fin du vingt-uniéme Livre.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE VINGT-DEUXIE'ME.

568. DOM Loüis d'Ataide, Comte d'Atougia, succeda à Dom Anton de Norogna à la Viceroïauté. Quelque éclatante que fût cette charge, elle n'étoit point au-dessus du mérite d'Ataïde : sage & valeureux, il entendoit également la politique & la guerre. Il fut le premier Portugais, nommé à ce poste, par le Roi Dom Sebastien depuis sa majorité. Il partit de Lisbonne avec cinq vaisseaux, commandés par Dom Pedre César, Antoine Sanchez de Gamboa, Damian de Sousa Falcam, & Manuel Jaquez. L'équipage étoit leste & nombreux, les Troupes choisies, & l'on comptoit parmi les Officiers, plusieurs personnes de la plus haute Noblesse. Ataide arriva à Goa dans le mois d'Octobre de la même année. Les qualités solides & brillantes qu'on remarquoit en lui, firent tout esperer de son Gouvernement, & il remplit dignement cette esperance. Dès le premier moment qu'il commença les fonctions de sa Charge, pour la rendre plus respectable qu'elle n'étoit encore, & pour en 1568.

1569. imposer plus vivement aux Soldats & au Peuple, il ordonna à tous les Officiers, Capitaines, Commandants & Gouverneurs de Places, de ne lui jamais parler que tête nuë, & de ne s'asseoir jamais en sa présence que sur des tabourets. Cette innovation fit murmurer la Noblesse, parce que toute innovation, qui prend sur sa vanité, & sur son orgueïl, la fait toujours murmurer : mais Ataïde, qui n'avoit pas moins de fermeté, que de valeur, voulut être obéï, & il le fut.

Le commerce languissoit, & la marine étoit presque tombée. Ataïde, qui sçavoit que l'un & l'autre sont les nerfs & les fondements les plus solides d'un état, donna tous ses soins pour rétablir le premier, & reparer la seconde. On vit en peu de tems la confiance rappellée, & des flotes nombreuses en état de tout entreprendre, pour soutenir & étendre la gloire & la reputation des Portugais. Dom Loüis de Melo de Silva partit de Goa avec treize vaisseaux, pour secourir Malaca que les Achenois avoient attaqué ; & sur qui Dom Leonis Pereira avoit remporté une grande victoire. Alfonse Pereira de Lacerda fut chargé d'aller croiser avec six vaisseaux au nord de Goa, & Martin Alfonse de Mirande d'aller purger de pirates, les côtes de Malabar. Dom Paul de Lima Pereira eut ordre d'aller secourir Rostumecam que les Mogores tenoient assiegé dans Baroche, à la priere d'Itimitican, qui après avoir usurpé le Trône de Cambaye, s'efforçoit de persuader aux peuples, que son fils étoit petit fils du Sultan Badur, que le sceptre lui appartenoit, & qu'il ne regentoit le Roïaume, que pour le lui remettre dans toute sa splendeur.

Sur ces entrefaites, Dom Pedre d'Almeïda, Gouverneur de Deman, se rendit avec cinq vaisseaux à Surate, pour demander à Agaluchem, Seigneur de cette Ville, & Tributaire du grand Mogol, compte de deux vaisseaux Portugais, chargés de riches marchandises qu'il avoit arrêtés dans son port. Agaluchem fut forcé de les rendre, parce que le Zamorin ne put lui envoïer le secours qu'il lui avoit promis, aïant toutes ses forces occupées contre Dom Diegue de Menesés, & contre Nuño Vello Pereira, qui infestoient avec leurs escadres les côtes de Malabar & du Royaume de Cambaye. Vello fit même une descente, & alla brûler quelques Villages, où il fit un nombre considérable de prisonniers : ensuite il marcha à la tête de quatre cent hommes, contre quelques Mogores, qui s'étant joints à quelques Guzarates, faisoient des ravages affreux, aux environs de la Ville de Deman. A son approche, les Mogores & leurs Alliés se retirerent sur la montagne de Parnel, à trois lieuës de Deman, où ils avoient une Forteresse, que l'art & la nature sembloient avoir mis hors de toute insulte. Vello dont le courage alloit jusqu'à la témerité, ne vit que la gloire qu'il pouvoit acquerir en soûmettant cette Forteresse. Il monta donc sur la montagne au travers d'une grêle de traits & de pierres qu'on lançoit sur lui, & parvint au premier retranchement qu'il emporta d'emblée. Etant parvenu à la Forteresse, il l'attaqua & on la défendit avec une égale valeur. Après six heures de combat, Vello fut contraint de se retirer avec cinquante chevaux, plusieurs chameaux & quelques bœufs qu'il avoit pris dans le premier retranchement. 1569.

Vello

1569. Vello alla trouver le Gouverneur de Daman, c'étoit alors Alvarès Perès de Tavora : il lui fit entendre qu'il étoit de la derniere importance de chasser les Mogores de la Forteresse de Parnel. Tavora en convint & donna à Vello tout le secours nécessaire pour cette expedition. Vello partit donc pour l'attaquer une seconde fois, avec cent cinquante Volontaires Portugais ou Maures, & six cent cinquante Soldats Portugais & Indiens, commandés par Georges Pereira Coutigno, Jerôme Curvo de Sequiera, François Toscano, & Antoine Mexia. Ils s'ouvrirent de nouveaux chemins pour parvenir au haut de la montagne, ils franchirent des précipices affreux, & ils porterent avec eux trois piéces de canon. Ils employerent trois jours à surmonter tous ces obstacles. La véritable valeur, que guide l'amour de la gloire, triomphe de toutes les difficultés. Dès qu'on fut à portée de la Forteresse, Vello fit faire une plate-forme, y plaça son artillerie, & battit la Citadelle sans relâche. Au bout de six jours l'épouvente saisit les ennemis, qui abandonnerent la place à la faveur de la nuit, & s'enfuirent. Les Portugais raserent la Forteresse, pour leur ôter toute esperance de la reprendre un jour.

Les Rois de Coles & de Sarcete parurent extremement sensibles à cette perte. Ils chercherent à s'en dédommager en enlevant aux Portugais la Citadelle d'Azarim ; mais André de Villalobos, avec le secours que le Viceroi lui avoit envoïé, les repoussa avec perte. Il fit une sortie sur eux avec huit cent hommes, combla leurs tranchées, renversa tous leurs travaux, & fit un carnage horrible de leurs Troupes. Celles qui échaperent à la fureur des Portugais, chercherent leur salut dans la fuite : Les Portugais les poursuivirent, entrerent dans leurs terres, brûlerent les Campagnes, détruisirent les Forêts, pillerent les Bourgs, les Villes & les Villages, & y repandirent l'effroi & l'épouvente. En même-tems par ordre du Viceroi, Dom Rodrigue de Sousa faisoit voile avec six vaisseaux vers le Roïaume de Cambaye, Perés Lopez Rebello vers Adem avec trois galions, Dom Diegue de Menesés vers la côte de Malabar avec douze galeres, & trente fustes, & Dom Pierre de Silva Menesés vers Bracalor avec treize vaisseaux. Bracalor est une Forteresse dans le Roïaume de Canara, entre Goa & le Malabar, située sur une riviere. Le Viceroi mécontent du Roi de Tolar à qui elle appartenoit, resolut de s'en emparer. Avant d'emploïer la force, il voulut essaïer de tenter par des présens la fidélité du Gouverneur. Il y réüssit, & aussi-tôt Pierre de Silva Menesés s'avança vers la place pour favoriser les desseins du Gouverneur, & pour y entrer en même-tems. Les Habitans à son approche coururent aux armes, mais comme une partie étoit gagnée, l'autre ne fit que de vains efforts. Silva entra dans la Citadelle, après avoir fait un grand carnage de ceux qui soutenoient la faction contraire aux Portugais. Les Rois de Tolar & de Cambolim armerent promptement pour les rechasser de Bracalor : ils attaquerent à deux differentes reprises la place pendant la nuit, & deux fois ils furent repoussés avec perte. Ce mauvais succès ne les rebuta point ; ils leverent de nouvelles troupes, & Silva aïant consideré qu'il étoit impossible de conserver la place qui 1569.

1569. manquoit de tout, prit le dessein de l'abandonner & d'en emporter l'artillerie qui consistoit en vingt piéces de canon. Il aima mieux s'assurer de ce modique avantage, que de risquer de tout perdre, en voulant tout conserver.

Chaque jour voyoit éclore quelque action d'éclat de la part des Portugais. Il sembloit, depuis qu'Ataïde les commandoit dans les Indes, qu'une ardeur toute nouvelle soutînt, & ranimât leur courage. La confiance qu'on avoit en lui, & qui fait en tous tems & en tous lieux une partie de la valeur des troupes, étoit telle que les Portugais croïoient être devenus invincibles, dès le moment qu'ils l'avoient vû à leur tête. Le désir de lui plaire, & de mériter son estime, leur faisoit affronter les plus grands périls avec un courage, que le succès même ne justifioit point; tant ce courage ressembloit à la témerité. Mem Lopés Carasco en est une preuve. En allant à l'Isle de la Sonde avec un seul vaisseau, qui n'avoit que quarante hommes d'équipage, il rencontra à la vûë du port d'Achem, le Roi de cette Ville, qui en sortoit avec une flote composée de plus de cent vaisseaux de toute espece, pour aller surprendre Malaca. Carasco, au lieu de prendre le large, se prepara au combat, & à vendre cherement sa vie & sa liberté. Il confia la garde de la prouë à son fils Martin, & celle de la poupe à François Costa. Il chargea du soin de l'artillerie & de la mousqueterie Martin Daço son cousin, se reservant de courir de poste en poste pour animer le Matelot & encourager le Soldat. Aussitôt on tend les voiles, on travaille à toutes les manœuvres, & l'on combat à coup de canons pendant toute une journée. Les Portugais tuerent un 1569. monde infini, au Roi d'Achem : la nuit suspendit les coups, qui recommencerent à la pointe du jour. Trois galeres Achenoises en vinrent à l'abordage, & acrocherent le vaisseau Portugais, dans lequel ces barbares se jetterent. Alors, le Pere François Cabral Jesuite, & un Religieux de l'Ordre de Saint François prirent chacun une Croix, se mêlerent parmi les combattans, & ranimerent tellement & les Soldats & les Matelots, que se précipitant avec une nouvelle fureur sur les infidéles qui étoient dans le vaisseau, ils les firent tous sauter dans la mer, où ils perirent presque tous. En même-tems, Daço entra dans une des galeres, & y donna la mort à plusieurs des ennemis : mais accablé par le nombre, & percé de plusieurs coups de traits & d'épées, il fut contraint de regagner son vaisseau. Mem Lopez Carasco se montroit par tout, & par tout il donnoit ses ordres, avec autant de prudence, que d'intrepidité. Rien ne lui échappoit, ses regards prévenoient tous les dangers, par les manœuvres qu'il faisoit faire. Tranquille au milieu du péril, on eût dit qu'il travailloit aux apprêts de quelque grande fête; mais au milieu du combat, il fut si dangereusement blessé, qu'on crut qu'il avoit été tué : On alla dire à son fils que son pere étoit mort : Eh bien, répondit-il en continuant de combattre! C'est un brave homme de » moins, mais nous vivons encore : » triomphons, ou méritons une mort » aussi glorieuse que la sienne. » En effet, il ne cessa point de combattre, & ce terrible combat dura trois jours de suite. Alors le Roi d'Achem, voïant quarante de ses vaisseaux démâtés & prêts à couler à fond, les plus bra-

1569. ves de ses Soldats tués ou blessés, fit donner le signal pour rentrer dans le port, & laissa aux Portugais la liberté de se retirer. Ceux-ci, couverts de blessûres, de sang, de poussiere & presque méconnoissables, sans mâts, sans voiles, sans munitions, gagnerent Malaca, où ils furent reçûs avec autant d'admiration, que d'étonnement.

Cette action de Carasco qui a tout l'air d'un prodige, n'étoit point démentie par la valeur des autres Portugais. Ils faisoient tous les jours des actions si étonnantes, qu'ils ne furent que simplement frapés de celle de Carasco. Sur ces entrefaites, le Roi Miram, dont les Etats confinoient avec ceux du grand Mogor & le Roïaume de Cambaye, resolut d'ôter à Itimitican la Couronne qu'il avoit usurpée sur l'héritier du fils de Badur. Il prétendoit même y avoir un droit, comme parent de ce dernier Prince. Cependant, ses forces étoient trop inégales avec celles d'Itimitican, pour executer lui seul son dessein. Voulant donc s'apuïer d'une puissante protection, il n'en vit point dans toute cette partie des Indes de plus salutaire pour lui, que celle des Portugais. En conséquence, il envoïa un Ambassadeur au Viceroi, pour lui faire part de son dessein, & pour lui demander en même-tems les secours nécessaires pour les executer, offrant, en recompense, de se reconnoître Vassal du Roi de Portugal. Le Viceroi écouta favorablement son Ambassadeur; & comme la gloire & l'intérêt de son Maître se trouvoient également dans ce qu'on lui proposoit, il promit de n'épargner rien pour contenter Miram. En effet, il donna des ordres si précis pour un armement considérable, qu'on vit en peu de jours dans le port de Goa, 1569. environ cent cinquante vaisseaux bien équipés & bien munis d'armes, de vivres, & de tout ce qui étoit nécessaire pour une grande entreprise. Ce grand armement repandit la terreur chez tous les Princes voisins. Ataïde pour cacher son véritable dessein, fit répandre dans le public, qu'il en vouloit aux Malabares. Cependant le tems s'écouloit, & Miram ne se mettoit point en campagne. Ataïde, impatient de ses lenteurs, resolut d'aller châtier les Canariens qui habitoient les rivages des embouchures des rivieres de Bracalor, & d'Onor, lesquels à l'instigation des Malabares, refusoient de payer aux Portugais les tributs ordinaires. Etant sur le point de partir pour cette expédition, il arriva dans le port de Goa, quatre vaisseaux de Portugal, commandés par Philippe Carnero d'Alçaçova, Baltasar de Sousa, François Ferreira & Dom Juan de Barros.

Le Viceroi aïant enfin reglé toutes choses dans Goa, partit sur la fin de Novembre, avec cent trente vaisseaux, tant vaisseaux de guerre, que vaisseaux de charge, ou vaisseaux marchands. Le nombre des combattans montoit à près de trois mille Portugais, & à presque autant d'Indiens. On fit voile vers Onor, & l'on prit terre, dans le dessein d'assieger cette place, située sur une éminence, & que la nature & l'art rendoient presque imprenable. A peine eut-on dressé l'artillerie, & tiré quelques coups de canon, que les Habitans abandonnerent leurs maisons, prirent la fuite pendant la nuit, & s'allerent cacher dans le fond des Forêts. Les Portugais entrerent dans la Ville, la pillerent & la brûlerent.

1569. La Citadelle tenoit toujours bon : on l'investit, & on l'attaqua dans les formes : on la battit à coup de canon pendant quatre jours, sans un moment de relâche. Les Barbares composerent un corps d'Armée dans le dessein de la secourir, & de faire lever le siege : mais dans le moment qu'il fallut marcher, tous se débanderent, & se retirerent sans avoir rien entrepris. Alors la garnison craignant d'être forcée & passée au fil de l'épée, capitula & obtint de se retirer où elle jugeroit à propos. Dès qu'elle eut évacué la place, les Portugais s'en saisirent, répareront les fortifications, & le Viceroi y laissa Dom George de Melo pour Commandant, avec quatre cent hommes, moitié Portugais, moitié Indiens. De-là, Ataïde vola à Bracalor, qui subit le même sort qu'Onor, malgré les Rois de Tolar & de Cambolim qui tenterent à leur honte sa delivrance.

Ataïde sejourna quelque tems dans cette derniere place, tant pour laisser reposer ses Troupes, que pour voir si Miram n'executeroit point enfin ce qu'il avoit promis. Les Rois foibles & inconsiderés ne semblent former des projets, que pour hâter leur ruïne & leur perte : ils s'y précipitent en croïant les éviter. Miram se repentoit déja de celui qu'il avoit conçu, de crainte de s'attirer la haine du grand Mogol. Pour prévenir un orage imaginaire, il se désista donc d'un dessein utile & glorieux, mais trop grand pour un Prince aussi borné & aussi irresolu que lui. Il fit plus; il rechercha l'alliance du grand Mogol, en faisant épouser à son frere une sœur du Conquerant de l'Indostan. Cette alliance, qu'il avoit regardée comme le fondement solide de sa puissance, ne servit qu'à la renverser. Son frere, aussi ingrat qu'ambitieux, oublia tous les devoirs du sang, & se servit des forces du grand Mogol, pour chasser Miram de ses Etats. Ainsi ce Prince, politique aussi malheureux, que timide Guerrier, perdit tout d'un coup son Roïaume avec l'esperance d'en conquerir un autre. Le Viceroi informé de son infortune, le méprisa sans le plaindre, & pour ne pas perdre les fruits qu'il avoit esperé de son armement, il le divisa en plusieurs escadres, qu'il envoïa croiser en differens parages de ces mers Indiennes; toutes éprouverent les faveurs de la fortune, à l'exception de celle que commandoit Rui Diaz Cabral, & Dom Henri de Menesés, qui furent attaqués, vaincus, tués ou mis dans les fers par les Malabares. 1570.

Cette perte étoit peu considérable, en comparaison des avantages que les autres Capitaines Portugais avoient remportés. Cependant Ataïde ne fut que foiblement sensible à ces derniers, & parut extrêmement touché du malheur arrivé à Cabral & à Menesés. Les nouvelles affaires qui lui survinrent, l'arracherent à sa douleur, & il partit pour Mangalor, afin de reconcilier le Roi de Banguel avec la Reine d'Olalà, ses Tributaires, qui étoient sur le point d'en venir à une rupture. Aïant examiné leurs differens, il les réünit; & après cette réünion, il se rendit à Goa, où George de Mendoça venoit d'arriver de Portugal, avec cinq vaisseaux qui avoient pour Capitaines, Dom Juan de Castel Branco, Laurent de Carvallo, Nuño de Mendoça, & Manuel de Mesquita.

La crainte peut tout sur les hommes foibles, mais elle a plus de pou-

voir encore, ſur les Princes timides & peu eclaires. Les douceurs, qu'ils trouvent à joüir de la ſuprême puiſſance, les engagent aux dernieres baſſeſſes pour ſe la conſerver. La perte de leur honneur ne les touche que foiblement, pourvu qu'ils commandent. Lors que les Portugais s'emparerent d'Onor, la Reine de Guarcopa à qui cette Ville appartenoit, au lieu de la ſecourir, s'alla honteuſement cacher au fond des montagnes voiſines. Après la retraite des Portugais, il lui eût été facile de reprendre cette place, avec le ſecours des Princes voiſins qui le lui offroient, n'étant pas moins interêſſés qu'elle, à chaſſer de leur voiſinage une puiſſance auſſi dangereuſe & auſſi attentive à s'agrandir, que l'étoit la Puiſſance Portugaiſe. Mais cette Princeſſe qui ne ſongeoit qu'à joüir ſans embarras de ce qui lui reſtoit, rejetta les offres qu'on lui faiſoit, & aima mieux païer de ſa liberté, l'amitié des Portugais, en ſe rendant leur Tributaire, que de prendre les armes, pour s'affranchir de leur joug. Le Viceroi la prit donc ſous ſa protectoin, & ſongea en même-tems à humilier les Princes qui avoient voulu l'engager à la mépriſer. Il chargea de cette expedition Dom Diegue de Meneſés, Dom Loüis de Melo Silva, Vincent de Saldagne, Dom Juan Coutigno, & François d'Almeïda Tous ces Capitaines avoient de la valeur & de la reputation. Chacun avoit une Eſcadre ſous ſes ordres, plus ou moins forte, ſelon les Princes à qui il avoit à faire, & tous ſemblerent avoir enchaîné la fortune ſous leurs Loix. Dom Diegue de Meneſés ſurtout, fit des ravages affreux ſur toutes les côtes de Malabar. Il fit pluſieurs deſcentes, mit tout à feu & à ſang, & repandit l'épouvente & la terreur bien avant dans le païs. 1570. Coulete, Tiracol, Capocate, Pudradrigale, Panane, ſe reſſentirent de ſes fureurs : & Calicut même vit à ſes portes les Portugais, & ſes campagnes ravagées & fumantes de carnage. On ne voïoit enfin, tout le long de la côte de Malabar, que des Villages & des Villes conſumées des flames, de vaſtes Forêts devorées par le feu, & des païs entiers détruits & déſolés. Le nombre des morts ou des priſonniers fut prodigieux ; celui des vaiſſeaux qui tomberent entre les mains du vainqueur, montoit à ſoixante, ſans compter ceux qui furent perdus par le feu, ou coulés à fond. Antoine Fernandez de Chale, Malabare de Nation, qui avoit embraſſé la Religion Chrétienne, ſe comporta dans toutes ſes expeditions avec une valeur ſinguliere.

L'hyver ſuſpendit les courſes des Portugais, & donna aux ennemis le tems de reſpirer. Le Viceroi l'emploïa, de ſon côté, à armer deux flotes; l'une pour ſecourir la Ville d'Onor, que la Reine de Guarcopa, déja laſſe de l'alliance des Portugais menaçoit d'un ſiége ; & l'autre pour mettre Deman à couvert des armes du grand Mogol, qui, à ce qu'on publioit, avoit formé quelque deſſein ſur cette Ville. Les projets de cette Reine, auſſi follement conçus que mal executés, & ceux du grand Mogol, Conquerant redoutable dans toute l'Aſie comme on le verra, s'en allerent en fumée.

Depuis quelques années, les Moluques étoient devenües le theâtre ſanglant d'une cruelle guerre par les excès de Meſquita, qui, comme nous l'avons dit, avoit fait aſſaſſiner indignement le Roi de Ternate, an-

1570. cien Allié des Portugais, & Prince qui méritoit un sort moins déplorable. Son fils, jeune, impetueux, nourri & élevé par des Prêtres de la Loi de Mahomet, avoit conçu une haine extrême contre les Portugais. On avoit eu soin de les lui peindre avares, traîtres, cruels, sans foi, sans Religion, & prêts toujours d'immoler l'honneur & la probité à leurs intérets. Malheureusement leur conduite & leurs excès n'étoient que trop conformes à ses idées. Les Portugais se plongeoient honteusement dans toutes sortes de plaisirs ; fiers & insolens, ils traitoient durement les Insulaires. Ainsi à l'amitié qu'on avoit eu autrefois pour eux, succeda une haine implacable, qui ne demandoit qu'une occasion pour éclater. L'assassinat de leur Roi fit naître cette occasion, & le Prince son fils la saisit promptement pour se revolter ouvertement, & pour s'affranchir d'un joug odieux. Il prit donc les armes, & appella à son secours les Rois des Isles voisines. Tous redoutoient plus qu'ils n'aimoient les Portugais. Tous s'en plaignoient, & avoient ou croïoient avoir sujet de s'en plaindre. Ceux qui ne les connoissoient que de reputation, trembloient de les connoître plus particulierement : ensorte que tous étoient persuadés qu'il étoit de leur intérêt de s'unir au Roi de Ternate, pour les chasser, non-seulement de cette Isle, mais de toutes les Isles voisines où ils avoient quelque établissement.

L'orage menaçoit donc de tous côtés les Portugais : cet orage éclata d'abord dans l'Isle de Ternate. Le Roi arma douze galeres dont il donna le commandement à un de ses oncles nommé Calacinco, Vieillard non moins respectable que courageux. Tandis qu'il feroit lui-même 1570. le siege de la Citadelle de Ternate, il lui ordonna d'aller chasser, avec le secours des Alliés, les Portugais, de l'Isle d'Amboino. Calacinco obéït : mais le brave Baltasar de Sousa, & le valeureux Baltasar de Vieira firent avorter les desseins du Général Ternatin. Vieira tua de ses propres mains un Cacique ou Prêtre de Mahomet, vieux & irreconciliable ennemi des Portugais, & le premier fauteur de cette guerre. Cette mort abattit le courage des Ternatins, qui se retirerent dans l'Isle de Varenula. En se retirant, ils mirent le feu à une galiote, où Baltasar de Sousa périt en voulant l'éteindre. Il fut extrêmement regretté, & sa mort & celle de Laurent Furtado altérerent beaucoup la joïe que la fuite des ennemis avoit causé. Ils avoient l'un & l'autre de cette valeur, & de ce courage distingué, qui forment les grands hommes ; & cette valeur & ce courage étoient soutenus par une prudence singuliere, & par une modestie rare parmi les gens de guerre. Cependant Dom Gonçalez Pereira, pour ne pas donner le tems aux ennemis de se rassurer dans l'Isle de Varenula, mit à la voile, & alla les en chasser ; il les poursuivit d'Isle en Isle, & leur tua près de neuf mille hommes.

Tandis que l'oncle du Roi de Ternate & ses Alliés fuïoient ainsi devant Pereira, le Roi lui-même faisoit de vains efforts pour reduire la Citadelle. Le Roi de Tidor lui envoïa un secours considérable. Dès que celui de Ternate l'eut reçu, il recommença le siége avec plus de vigueur que jamais, & donna plusieurs assauts, qui fournirent à Loüis de la Mó, des occasions de faire briller

1570. sa prodigieuse valeur. Vieira s'étoit aussi rendu dans la Citadelle : il soutint avec éclat la réputation, qu'il s'etoit faite dans l'Isle d'Amboine. Il tua Beneuca, Général des Tidoriens, d'un coup de fusil. La mort de cet homme répandit une telle épouvente parmi ses Soldats, qu'ils regagnerent leurs vaisseaux, & s'enfuirent dans leur Isle. Leur retraite ne suspendit point le siége : les Ternatins que la haine & le désespoir soutenoient, le continuerent avec la même vigueur. Les Portugais commençoient à souffrir. Gonçalez Pereira en aïant été informé, laissa dans l'Isle d'Amboine, Dom Sanche de Vasconcelos, & partit pour secourir la Citadelle de Ternate. Il rencontra la flote des Conféderez sur sa route, la combattit, la vainquit, & arriva triomphant à Ternate. Son arrivée releva le courage des Assiégez, & abattit celui des Assiégeans. Cependant, ils rejetterent toutes les propositions de paix qu'on leur fit, & ils continuerent la guerre pendant cinq ans, au bout desquels les Portugais furent obligés d'abandonner la place.

Toute Puissance, par là même qu'elle est Puissance, cause de l'ombrage & reveille l'envie. Aussi-tôt qu'il s'éleve une nouvelle Monarchie, toutes les autres soit égales, soit superieures, soit inferieures, lui suscitent mille obstacles, ou pour la diminuer, ou pour l'empêcher de s'agrandir. La force & l'autorité qu'on aime tant en soi, déplait toujours dans les autres. Dès qu'un Prince étend ses Etats, par la grandeur de son courage, ou les rend riches & florissans par sa sagesse & par son industrie, aussi-tôt les Princes ses voisins le redoutent, & se liguent pour le punir de son courage, de sa sagesse, & de son industrie. C'est ce qui arriva aux Portugais dans les Indes. Les Princes, les Rois, & les Empereurs de cette partie de l'Asie, ne virent qu'avec désespoir leur puissance s'affermir de jour en jour, dans un païs si éloigné du leur. Ils craignoient tout de leur vertu, de leur courage, de leur valeur, de leur patience & de leur fermeté. Les plus puissans d'entr'eux, comme les plus intéressés, resolurent donc de se liguer, & de faire un dernier effort pour les reduire sous leur domination, ou pour les chasser entierement des Indes. Cette conjuration fut l'ouvrage de cinq ans, & elle fut conduite avec autant de prudence que de secret. Rien n'éclata, qu'au moment marqué par les Conféderez, pour declarer ouvertement la guerre.

Les principaux Chefs de cette ligue étoient Idalcan Aleidalxa, Nizamalucus Xaoxem, & le Zamorim ou Empereur de Calicut. Le moindre avantage, qu'ils se promettoient de cette conféderation, étoit au moins, de voir les Portugais entierement chassez des Indes. Ils travaillerent avec une diligence incroïable à faire un amas prodigieux de toute sorte d'armes, & de toute sorte de munitions; & ils leverent des Armées puissantes & formidables par le nombre. Ils comptoient si bien sur le succès de leur entreprise, que pour éviter les discussions qui pourroient s'élever entr'eux, au sujet du partage des Villes, & des Terres qui appartenoient aux Portugais, ils le firent d'avance; afin que s'ils demeuroient Vainqueurs, comme ils n'en doutoient point, ils pussent dès le moment de leur victoire, joüir de tous les avantages

1570. qu'elle procure. D'ailleurs, chacun sçachant ce qu'il devoit esperer du succès de la Ligue, fournissoit aux frais qu'il falloit faire avec plus de plaisir, pour la faire reüssir. Ainsi, par le Traité qu'ils firent entr'eux, on assigna à Idalcan l'Isle de Goa avec toutes ses dépendances, & les Villes d'Onor & de Bracalor qui étoient les dernieres conquêtes des Portugais : Chaul, Deman & Baçaim, tomberent dans le partage de Nizamaluc : Cananor, Cochim, Mangalor & Chale, échurent dans celui du Zamorim. Malaca devoit être la recompense du Roi d'Achem, que les trois Princes avoient admis dans leur conféderation. Idalcan s'engagea à attaquer Goa, & pour animer ses Capitaines à bien faire leur devoir, il leur promit de leur livrer les plus belles femmes Portugaises qui seroient dans cette Ville. Nizamaluc devoit porter l'effort de ses armes contre Chaul, & le Zamorim contre Chale, & ce dernier s'engagea encore, à donner du secours avec ses forces maritimes à celui des Alliés qui en auroit le plus de besoin.

Lors que le Viceroi fut informé du Traité passé entre ces Princes, il éprouva à la vûë de cet orage imprevû, cette crainte prudente, qui loin d'abattre & de décourager les hommes veritablement grands, donne plus de force à leur genie, pour prévenir & détourner les effets du principe de cette crainte. Plus le péril est grand, moins un Général en doit paroître frapé. Sa confiance fait celle de ses Soldats ; & celle des Soldats enfante les heureux succès. Ataïde assembla un Conseil extraordinaire pour déliberer sur ce qu'il falloit faire dans les conjonctures presentes. Les avis furent extrêmement partagés, & on ne dut la plûpart qu'aux effets de la crainte, ou de l'intérêt, sources invariables de presque toutes les actions des hommes. Ceux qui étoient établis dans Goa, & qui y avoient leurs femmes, leurs enfans, leurs parens, leurs amis & leurs richesses, qui à la honte de l'humanité, tiennent encore plus au cœur de l'homme, que les devoirs sacrés du sang & de la société, ceux-là, dis-je, assuroient qu'il falloit tout abandonner, pour ne songer qu'à la conservation de Goa, qu'on devoit regarder, comme la Capitale de tous les Etats que la Nation possedoit dans les Indes. Quelques autres combattoient cet avis, & disoient qu'avec Goa, il falloit encore conserver Chaul, & quelques autres Places qu'ils indiquoient, & cela par le même principe, que ceux de Goa vouloient qu'on ne s'occupât qu'à conserver cette derniere Ville. Le Viceroi, après avoir écouté les diverses opinions de ceux qui composoient le Conseil, se leva, & dit : » Et moi, Compagnons & Amis, je » veux conserver tout ; par tout je » vais opposer une égale résistance à » nos ennemis : tant que je respire» rai, je ne permettrai point, qu'ils » remportent le moindre avantage » sur nous, au moins sans l'avoir » cherement acheté. » Après avoir prononcé ce discours, avec une noble assurance qui lui donnoit & plus de force, & plus d'éclat, il renvoïa tout le monde, bien affermi dans le sentiment de ne rien abandonner. 1570.

Il choisit pour secourir Chaul, François Mascaregnas, Capitaine courageux, brave, hardi, habile, capable des plus grandes choses, & d'autant plus capable, qu'il ne s'enyvroit point de son mérite, & qu'il

1570.

qu'il prenoit dans tout ce qu'il faisoit, & dans tout ce qu'il entreprenoit les mêmes précautions, que s'il eut toujours couru risque d'un grand danger. Par-là, il prevenoit tout, & jamais il n'étoit surpris. D'ailleurs, il n'avoit point la folle confiance, de ces hommes médiocres, que le hasard, ou la naissance, ou la faveur a placés dans les postes éminens, & qui, dès le moment qu'ils y sont placés, s'imaginent posseder réellement le mérite & les qualités requises pour les occuper dignement, méprisant, ou négligeant les conseils que des personnes plus éclairées, pourroient leur donner. Mascaregnas au contraire écoutoit tout le monde, & comme il avoit le discernement exquis, il sçavoit démêler les bons conseils d'avec les mauvais. Il partit pour Chaul, sur la fin de Septembre, avec quatre galeres & cinq fustes, sur lesquelles, il avoit six cent Soldats d'élite, qui brûloient de se signaler.

Tandis que Mascaregnas naviguoit vers Chaul, le Viceroi travailloit nuit & jour, à tout ce qui pouvoit contribuer à la défense de Goa. Il envoia Fernand de Sousa Officier de réputation, & qui avoit vieilli dans les guerres des Indes, pour garder le Fort de Benasterim, Fort, d'une grande importance. Il confia la garde de celui de Rachol à Dom Paul de Lima, qui quoique plus jeune que Sousa, n'avoit pas moins de mérite, que ce vieux guerrier. Les autres postes, qui étoient aux environs de Goa, furent également distribués à des Capitaines tous braves, tous courageux, tous intrepides, tous prêts de s'immoler pour la cause commune. Le Viceroi demeura dans l'enceinte de la Ville, avec sept cens Portugais, afin de secourir les postes, où il y auroit le plus de danger. Les Moines & le Clergé, avec mille Esclaves, reçurent ordre de veiller nuit & jour, à la tranquillité intérieure de la Ville. Dom Juan de Sousa fut choisi pour courir de poste en poste, afin de s'informer de tous les évenemens qui pourroient y arriver, avec ordre à lui d'en instruire à mesure le Viceroi. On donna le commandement d'une flote de vingt-cinq vaisseaux, à Dom George de Menesés, pour observer les mouvemens des ennemis sur mer, & pour garder en même-tems, les côtes de l'Isle. On ne pouvoit confier cet emploi, à une personne plus digne de le remplir. Menesés, par ses divers succès, s'étoit rendu respectable aux Portugais & redoutable aux ennemis.

Dès que tout fut ainsi reglé, ceux qui étoient dans le continent, virent descendre plusieurs gros de Troupes, de la montagne de Gato, qui allerent se loger aux environs de Panda, sous les ordres de Nerican Général d'Idalcan. Sur la fin du mois de Décembre, il s'avança à la tête de trente mille hommes, vers la Forteresse de Benasterim, où il prit ses quartiers avec autant de confiance, que si l'on eut été en pleine paix. Bien-tôt après, Idalcan parut lui-même suivi d'une Armée formidable : elle étoit composée de cent mille hommes, sans les gens préposés pour le service des Soldats & des Officiers. La Cavalerie montoit à trente-cinq mille Chevaux à deux mille cent quarante Elephans, & l'artillerie à trois cent cinquante piéces de canon. Idalcan avoit aussi fait porter sur des bêtes de charges, une quantité prodigieuse de bateaux, pour les jetter dans la riviere & passer dans l'Isle. D'abord que les ten-

1570. tes furent dreſſées, qui étoieut toutes d'une magnificence extraordinaire, on alluma des feux, dans tous les quartiers du Camp qui contenoit un terrain immenſe. Tous les principaux Seigneurs des Etats d'Idalcan étoient dans cette Armée. Norican, Hener Maluço ſon gendre, dont l'équipage n'étoit pas moins ſuperbe que celui de ſon maître, Rumercan & Cogercan camperent ſur les bords de la riviere. Mortazacan, Camilcan, & Delirracan choiſirent leurs quartiers au paſſage qui conduit à Benaſtarim. Soliman Aga ſe poſta ſur une éminence vis-à-vis cette Fortereſſe. Anjozcan ſe plaça à portée de l'Iſle de Juan Bangel, Xaſiarviatan, à la vûë de Sapal, Dalatecan, Xatiatimanayque, Chiſican & Codemenacan au paſſage d'Agaçaim. Tous ces Capitaines commandoient des corps ſeparés, & tous avoient un poſte à attaquer, ou à défendre.

A la vûë d'une Armée ſi prodigieuſe, & de la diſpoſition qui s'obſerva dans ſon campement, le Viceroi changea celle qu'il avoit faite de ſes Troupes, & renforça tous les poſtes, par de nouvelles Troupes qu'il avoit reçuës depuis peu. Il augmenta auſſi la flote qui devoit garder la riviere & le paſſage du continent dans l'Iſle, doubla toutes les gardes, & mit partout tant d'ordre, qu'on pouvoit facilement s'entreſecourir, ſans embarras & ſans confuſion.

Idalcan fit d'abord tomber le premier effort de ſes armes ſur la Fortereſſe de Benaſtarim. Son artillerie faiſoit un feu continuel, l'air paroiſſoit enflamé, & le bruit du canon repandoit la terreur dans tous les païs circonvoiſins. L'artillerie des vaiſſeaux Portugais y répondoit par un feu égal, & cauſoit des ravages affreux, dans les quartiers de ceux qui étoient campés ſur les bords de la riviere. Cependant le canon des ennemis faiſoit des brêches conſidérables à la Fortereſſe; mais pendant la nuit les Portugais les reparoient avec une diligence incroïable, & les ennemis qui en étoient déſeſperés ne pouvoient s'empêcher de l'admirer. 1571.

Au milieu des ſoins & des embarras d'un ſiége auſſi important, le Viceroi faiſoit travailler à l'équippement des vaiſſeaux qui devoient partir cette année pour le Portugal. Les Officiers & les principaux Habitans de Goa, lui repreſenterent qu'il étoit important de differer pour cette année, le départ de ces vaiſſeaux, à cauſe du monde qu'il falloit pour les conduire, & qu'il étoit extrêmement dangereux de ſe priver de ce monde, dans les conjonctures préſentes. Nous ſuffirons pour vaincre nos ennemis, leur répondit Ataïde: l'Etat a beſoin, il faut que les vaiſſeaux partent; cette réponſe étonna; & les vaiſſeaux partirent. Cependant le ſiége continuoit: chaque jour, chaque nuit enfantoit quelque action d'éclat. Les Barbares, à qui le nombre ſervoit de courage, ne ſe laſſoient point de ſe préſenter aux brêches pour en être repouſſés. Ils perdoient un monde conſidérable, ſans qu'il en coûtât preſque un ſeul homme aux Portugais. Leur immenſe artillerie qui auroit dû abîmer Goa & ſes environs, ne produiſoit que de médiocres effets, parce qu'elle étoit, & mal dirigée, & mal ſervie. A la moindre bleſſure que leurs meilleurs Soldats recevoient, ils s'enfuïoient dans leurs tentes en pouſſant des cris & des gemiſſemens affreux, ce qui rebutoit & décourageoit les autres. Les Portugais au contrai-

re, accablés de fatigue, couverts de ſang, combattoient juſqu'au dernier ſoupir. Dom François de Souſa reçut un coup dans le ventre, par où, l'on voïoit ſortir ſes entrailles. Auſſi-tôt, il les ſaiſit d'une main pour les retenir, & continua à ſe défendre & à fraper de l'autre. Dom Pedre Homen de Silva, après avoir reçu trois coups de fuſil, ſes Soldats le conjurerent de ſe retirer; il leur répondit froidement, combattons, chers amis & compagnons, je ne ſens point mes coups. Que ne pouvoit-on pas eſperer de tels Officiers, & de tels Soldats? Une vertu ſi mâle & ſi genereuſe pouvoit-elle ſuccomber aux efforts d'une multitude imbecille, qui à la place de l'honneur & de la gloire, n'étoit guidée que par la crainte & que par l'intérêt. Ceux, qui étoient ſur la flote ne ſe comportoient pas avec moins de vaillance: ils deſcendoient ſans ceſſe à terre: ils penetroient juſqu'aux quartiers les plus reculés des ennemis: ils y portoient l'épouvente & la confuſion: ils maſſacroient impitoïablement tous les Soldats qui oſoient ſe défendre, & emmenoient priſonniers les autres, enlevant leurs tentes, leurs étendarts, & tous leurs inſtrumens militaires. Dom George de Meneſés alla même faire une courſe dans les Terres d'Idalcan; il y pilla, ravagea & brûla les Campagnes, détruiſit les Forêts, & renverſa de fond en comble pluſieurs Villages: la déſolation, le carnage regnoient partout: partout on ne voïoit que des meurtres, que des incendies, que des images triſtes & déſolantes de toutes les fureurs de la guerre.

Dom Antoine de Caſtelbranco, Manuel Diez Picoto, Jerôme Curado, Antoine de Coſta Travaços, Côme Faya, Juan d'Ataïde, & Fabian de Rocha, picqués d'émulation à la vûë des actions de George de Meneſés, reſolurent auſſi de ſe diſtinguer par quelque action éclatante. Ils choiſirent cent trente Soldats, firent une ſortie, & tomberent ſur le quartier de Rumercan & de Cogercan. Malgré les efforts, que leur oppoſerent ces deux Généraux d'Idalcan, ils virent leurs Soldats maſſacrés, ou mis honteuſement en fuite, leurs tentes enlevées, & toutes leurs richeſſes paſſer entre les mains des Portugais, qui ſe retirerent couverts de gloire & de butin à la vûë de tout le Camp ennemi, avec tant d'ordre que les Barbares eux-mêmes en demeurerent remplis d'admiration. Sur ces entrefaites, Dom Diegue de Meneſés, qui venoit de croiſer ſur les côtes de Malabar, arriva à Goa. Le Viceroi pour faire voir à Idalcan combien peu il redoutoit ſa puiſſance, le fit partir ſur le champ, avec Dom Fernand de Vaſconcellos qui commandoit quatre galeres & deux fuſtes, pour aller démolir Dabul, qui appartenoit à ce Prince Barbare. Ils partirent, entrerent dans le port de cette Ville, malgré la réſiſtance des Habitans, & y brûlerent tous les vaiſſeaux qui y étoient. Enſuite, ils deſcendirent à terre, & ne firent qu'un long embraſement des environs de Dabul. Dabul lui-même eut été devoré par les flames, ſans les Officiers Subalternes qui ſuplierent Meneſés & Vaſconcellos de l'épargner. Ces deux Capitaines revinrent à Goa, pour recüeillir les éloges qu'ils venoient de mériter par leur valeur. Le Viceroi les combla de careſſes & d'honneurs; mais Vaſconcellos n'en profita que peu de jours. Aïant fait

1571.

1571. une sortie sur le quartier d'Angoscan, il fut tué apres avoir combattu vaillamment. L'intrepidité, la bravoure & l'audace étoient les principales qualités qui formoient son caractere. Il aimoit la guerre, & il voloit toujours avec plaisir, où il y avoit du péril à courir, & de la gloire à gagner. Il avoit pour Enseigne le jour qu'il périt, Augustin Fernandez, qui portant son enseigne d'une main & combattant de l'autre, fit des actions d'une valeur éclatante. Il éprouva le même sort que son Capitaine, & les ennemis couperent à l'un & à l'autre la tête, & les porterent à Idalcan, qui peu accoutumé aux succès heureux, ne pouvoit se rassasier du plaisir barbare de les regarder & de les outrager.

Le Zamorin sur ces entrefaites, soit qu'il cherchât à amuser le Viceroi pour l'empêcher de pénetrer dans ses desseins, soit qu'il esperât d'en tirer un meilleur parti, embarassé comme il étoit d'une cruelle guerre qui occupoit toutes ses forces, lui fit proposer de faire la paix avec lui : mais Ataïde fit évanoüir ses esperances, en rejettant fierement la paix qu'il lui proposoit. A mesure même qu'il se déclaroit quelque ennemi nouveau, le Viceroi se prêtoit moins aux accommodemens, & devenoit plus fier & plus infléxible.

La Reine de Guarcopa, hardie, imprudente, legere, fourbe & perfide, incapable d'aucune vertu, & capable de tous les crimes, éblouïe de la puissance d'Idalcan, pour complaire à ce Prince, se revolta de nouveau, & tenta de chasser les Portugais d'Onor. Sur le champ, le Viceroi envoïa des Troupes pour défendre cette place, il en fit partir en même-tems pour les Moluques, & pour le Mozambique où commandoit François Barreto. Cette conduite du Viceroi étonna, & désespera Idalcan, qui comprit parlà, combien les Portugais le méprisoient, & combien ils étoient éloignés de se rendre. Il commença à désesperer de son entreprise, d'autant plus qu'il y avoit déja près de trois mois écoulés depuis qu'il étoit devant Goa, sans qu'il eût remporté le moindre avantage. Cependant il n'y avoit point de jour que les Portugais n'engageassent quelque action. 1571.

Le Viceroi étoit l'ame & le mobile de toutes ces actions. Il se montroit partout, & partout il faisoit voir une intrepidité & une prudence égale : toutes ses démarches étoient justes : attentif à tous les mouvemens des ennemis, il prévenoit tous leurs desseins : s'ils se présentoient pour attaquer quelque poste, ils y trouvoient des Soldats d'un courage invincible, qui se joüoient de leur nombre : s'ils vouloient tenter le passage de la riviere pour entrer dans l'Isle, ils rencontroient des obstacles plus insurmontables encore : enfin on éventoit leurs mines, on combloit leurs tranchées, on renversoit leurs travaux, on ne les laissoit pas respirer un seul moment. Il ne suffit point, qu'un Général soit brave, courageux, intrepide; toutes ces qualités ne font tout au plus qu'un Soldat distingué ; il faut qu'un Chef unisse à ces qualités des qualités encore plus utiles : l'intelligence, l'activité, la prudence, & sur-tout le grand art de se rendre impénetrable, & de sçavoir pénetrer dans le cœur, dans l'esprit, dans l'ame de ses adversaires, pour découvrir, prévenir & renverser leurs

1571. projets. Ataïde possedoit éminemment ces qualités. Dans le même-tems qu'il ordonnoit une attaque, ou qu'il prenoit des précautions pour en soutenir une, il envoïoit dans le Camp des ennemis des personnes intelligentes, pour s'informer de tout ce qui s'y passoit. Il chargeoit les unes de sonder la disposition des Troupes, les autres de pénetrer dans les sentimens des principaux Officiers de l'Armée d'Idalcan, & quelques autres de répandre adroitement parmi les Barbares, l'impossibilité qu'il y avoit de reduire jamais la Ville de Goa. Ces discours passoient de bouche en bouche, & de Soldat en Soldat; ensorte que lorsqu'il étoit commandé, il ne marchoit jamais qu'avec repugnance & avec découragement. Il se comptoit pour vaincu avant d'avoir combattu. Ce n'est pas le tout; Ataïde découvrit par le moïen de quelques Renegats Portugais qui étoient dans l'Armée d'Idalcan, que ce Prince étoit éperdument épris des charmes d'une de ses femmes. Ordinairement toutes celles qui servent aux plaisirs des Princes Asiatiques, ne sont que de viles esclaves, qui ne connoissent que les vices de l'amour, sans en connoître les vertus. Vives, emportées, elles ne trouvent dans leurs amants, qu'un maître, qu'un tyran de leurs désirs, qu'elles ménagent par politique, & qu'elles détestent par sentiment. Telle étoit la disposition de la maîtresse d'Idalcan. Ataïde en étant informé, tenta sa fidélité par des présens considérables. L'intérêt pouvoit tout sur son cœur, fermé aux autres passions, par l'esclavage où elle étoit retenuë. Elle reçut donc les présens, & promit d'instruire les Agens d'Ataïde de tous les desseins d'Idalcan. Ce Prince que sa passion aveugloit, laissoit voir toute son ame à cette femme, qui la laissoit voir à son tour au Viceroi & lui donnoit lieu de mettre à profit cette connoissance. 1571.

Idalcan étoit cependant triste, sombre & désesperé. L'orguëil & la confiance qu'il avoit montré en commençant la guerre, se changerent en crainte & en lâcheté. Il refléchissoit sans cesse sur les pertes qu'il venoit d'essuïer de la part d'une poignée de Portugais: il consideroit combien grandes seroient ses pertes, si une fois ces mêmes Portugais venoient à réunir leurs forces dispersées en differents endroits de l'Inde: il se representoit avec fraïeur les victoires que Dom Diegue de Menesés, & Dom Loüis de Melo de Silva avoient remportées sur les Malabares, la Nation des Indes, qui passoit pour la plus belliqueuse, & sur les Achenois, qui avoient été toujours indomptables, & cependant toujours domptés, depuis qu'ils faisoient la guerre contre les Portugais. Toutes ces images le décourageoient & lui inspiroient un désir violent de demander à traiter de la paix: mais d'un autre côté, il étoit retenu par une mauvaise honte, qui étoit l'effet d'une lâche fierté & d'un orguëil timide & irresolu. Le Viceroi étoit exactement informé de tous les mouvemens differens qui l'agitoient, il resolut d'en profiter; mais plus habile qu'Idalcan, brûlant de terminer la guerre, il parut plus que jamais, dans le dessein de la continuer, persuadé que par ce moïen il imposeroit la loi, au lieu de la recevoir.

Dans ces circonstances, les Troupes d'Idalcan remporterent néanmoins quelque leger avantage. On avoit choisi six cens Maures pour attaquer

1571. un poste. Le Viceroi leur opposa deux cens hommes : le combat s'engagea d'abord avec fureur ; mais après avoir combattu quelque tems, la terreur s'empara tout d'un coup des Soldats Portugais, & malgré les efforts, les prieres, les menaces de leurs Officiers, ils prirent honteusement la fuite. Antoine Peixoto & Dom Juan Rodriguez Correa, Vieillard vénérable, qui avoit blanchi dans les armes, & qui s'étoit toujours distingué, succombant l'un & l'autre à la douleur de voir fuïr leurs Soldats, se précipiterent au milieu des ennemis, & y reçurent une mort glorieuse. Correa en mourant, cria à ceux de ses Soldats qui pouvoient encore l'entendre : » Lâches que vous » êtes, allez, allez dire à Goa, que » vous m'avez vû mourir, parce que » je ne sçai point être lâche comme » vous. Il expira en prononçant ces dernieres paroles, & finit ainsi son illustre carriere.

Dom Diegue de Menesés & Dom Loüis de Melo consolerent par leur arrivée à Goa, le Viceroi de cette perte. L'un & l'autre étoient chargés de lauriers & de butin : Les Malabares avoient éprouvé la valeur du premier, & les Achenois la valeur du second. Le Viceroi les honora chacun d'un emploi dans Goa, selon leur rang & leur mérite. Celui de Menesés fut la Charge de Capitaine Général de la mer ; mais une blessure qu'il reçut, l'empêcha d'en faire si-tôt les fonctions. Melo en obtint une qui n'étoit pas moins honorable. Sur ces entrefaites trois mille Barbares se jetterent dans la petite Isle de Juan Lopez. Antoine Fernandez de Chale fut chargé de les en aller chasser avec cent vingt hommes seulement, parmi lesquels étoient les Capitaines, Dom Loüis de Menesés, Edoüard 1571 Pereira de Sampayo, Mathias d'Albuquerque, Ignace de Lima, Martin Alfonse de Melo Pombeiro, Polinario de Valderrama & Pierre Rodriguez, Malabare de nation. Edoüard Pereira commença le combat en tuant un Maure, dont la valeur, la force & le courage étoient en grande reputation parmi les siens. Bien-tôt après, le combat devint général, il s'échauffa, le carnage fut horrible, & les Maures enfin furent mis en fuite. Cette victoire fut suivie de plusieurs autres ; les Portugais firent differentes courses, où ils éprouverent partout la fortune également favorable.

Tant de pertes ne faisoient qu'augmenter le désespoir d'Idalcan. Ce Prince conçut enfin le dessein de porter tout le fort de la guerre dans l'Isle de Goa même, & d'y passer en personne ; & pour cela il fit battre la caisse Roïale autour de sa tente, pour apprendre à ses Soldats qu'il marchoit lui-même. En effet il sortit de ses tentes, superbement armé, environné de ses principaux Capitaines & de ses meilleurs Soldats. Il s'arrêta neanmoins sur les bords de la riviere, pour animer ses Troupes à entrer dans les bateaux, préparés pour le passage. Le Viceroi ne s'attendoit point à cette attaque ; il en fut étonné : mais sans laisser paroître aucune alteration sur son visage, il dispofa toutes choses pour repousser l'ennemi, avec une présence d'esprit admirable. Après avoir mis ordre à tout, & prévû tous les accidens qui pouvoient arriver, il se rendit dans l'endroit où les Barbares tentoient de franchir le bras de la riviere qui separe l'Isle du continent. En y arrivant, il trouva les ennemis passés au

71. nombre de cinq mille, malgré les efforts que les Portugais avoient fait tant sur mer que sur terre pour les en empêcher. Ils étoient commandés par Soliman Aga Capitaine des Gardes d'Idalcan. Le Viceroi courut pour le combattre avec près de deux mille hommes. Le combat devint furieux de tous côtés. Sur mer, sur terre, on n'entendoit que le bruit du canon & de la mousqueterie. Une épaisse fumée obscurcissoit l'air, & déroboit à la vûë une partie de ce qui se passoit. Personne ne reculoit & ne songeoit à reculer : la fureur, la rage, le désespoir regnoient dans les deux partis, & dans les deux partis on bravoit également le péril, on bravoit également la mort. La terre étoit couverte de bras, de jambes, de têtes, de cadavres : le même spectacle se presentoit sur l'eau : les gémissemens & les cris des blessés & des mourants se mêlant au bruit des armes & du canon, redoubloit la terreur & la confusion. Tout ce que peut la valeur éclairée par la prudence, guidée par le courage, & soutenuë par l'industrie & l'adresse, fut déploïé de la part des Portugais : & tout ce que la rage, la fureur, le désespoir, l'opiniâtreté, l'acharnement inspirent de terrible aux hommes, les Barbares l'éprouverent, & le firent éclater. Les Portugais jettoient sur eux avec un succès prodigieux des feux d'artifices, qui s'attachant aux habits, faisoient souffrir une mort affreuse, à ceux qui en étoient atteints. Quelques-uns pour s'en garentir se précipitoient dans la mer pour l'éteindre, & voulant éviter la mort, ils la trouvoient dans le remede qu'ils cherchoient. Presque tous se noïerent ou furent assommés par les Portugais qui étoient sur les vaisseaux. Ce terrible combat, qui dura depuis le matin jusqu'au soir, se passa le 13 d'Avril. Le lendemain, il recommença avec la même furie de la part des ennemis, & le même succés pour les Portugais. Idalcan s'étoit posté loin du canon sur une éminence. Voïant que ses Troupes étoient encore battuës & repoussées, il entra en fureur, prononça des blasphêmes horribles contre Mahomet, jetta par terre son Turban, & poussant des cris effroïables, il maudit le Ciel, la Terre, les hommes & tout ce qui respiroit. 1571.

Les Portugais au contraire bénissoient le Ciel, & rendoient graces à Dieu dans leurs Eglises, de la victoire qu'ils venoient de remporter : toute la Ville retentissoit de son Saint Nom : la joye regnoit de toutes parts : on s'embrassoit, on se felicitoit les larmes aux yeux, on élevoit le courage & la prudence du Viceroi jusqu'aux nuës, & l'on s'encourageoit respectivement, à tenter de nouveaux éforts pour obliger les Barbares à s'enfuïr loin de Goa. On assure que cette victoire ne coûta aux Portugais que vingt hommes, parmi lesquels se trouverent Dom Pedre Coello de Silva, Lope de Brito & François Coello. Pour les Barbares, quatre mille demeurerent morts sur la place, avec le brave Soliman : un gendre d'Idalcan fut fait prisonnier avec plusieurs Seigneurs.

Rien n'égala la douleur profonde que cette perte causa à ce Prince superbe. Cependant honteux des excès où son désespoir l'avoit jetté, il rappella un reste de courage, & s'efforça de cacher sa tristesse, pour ne pas décourager entierement le reste de son armée. Enfin il se détermina à faire demander la paix au Viceroi, aux conditions qu'on lui cederoit Goa, l'objet pour lequel les Portugais s'interes-

1571. ſoient le plus vivement. Le Viceroi rejetta avec mépris ces conditions. Sur ces entrefaites Norican, qu'Idalcan avoit offenſé, réſolut de ſe venger de ce Prince, en lui ôtant la vie, & le ſceptre; mais ſa conjuration fut découverte, & Norican ſubit le dernier ſuplice. La guerre continuoit & toujours à l'avantage des Portugais. Cependant leurs manufactures étoient preſque toutes détruites aux environs de Goa, par le canon des ennemis; mais en revanche les terres d'Idalcan fumoient tous les jours par quelque nouvel incendie. Les Portugais ne ceſſoient point de les ravager. A l'égard du Viceroi, chaque jour il s'expoſoit aux plus grands périls: il fut pluſieurs fois frapé des bales des ennemis; & l'on vit pluſieurs fois tomber à ſes piés des boulets de canon. Toujours froid, intrepide, il ne perdoit rien de ſa prudence au milieu des plus grands dangers.

La Reine de Guarcopa ſe révolta pour la ſeconde fois, & tenta de chaſſer les Portugais d'Onor, avec le ſecours de deux mille hommes, qu'Idalcan lui envoya ſous les ordres de Chitican ſon parent. Le Viceroi, qui s'étoit fait un ſiſtême de ne rien perdre, faute de ſecours, fit partir auſſi-tôt Antoine Fernandés de Chale, avec deux galeres & huit fuſtes, pour empêcher qu'Onor ne tombât entre les mains des ennemis. Dès que Fernandés y fut arrivé, il fit une ſortie avec George de Melo Commandant de la place, ſur l'ennemi, qu'il mit en fuite, & auquel il enleva toute l'artillerie. Cette expédition fut executée avec autant de diligence que de bonheur.

A la force des armes, Ataïde joignoit toujours la force de la politique. Ses avantages ſont moins éclatans que ceux qui accompagnent la victoire; mais ils ne ſont pas moins honorables pour ceux qui les obtiennent. S'il faut du courage, de la valeur, de l'intrepidité, de la grandeur d'ame dans la guerre, il faut de l'adreſſe, de l'activité, de l'intelligence, de la conſtance dans le cabinet. On partage la gloire que l'on cueille dans les champs de la guerre, on ne doit qu'à ſoi, celle qu'on acquiert dans la carriere de la politique. Les Portugais donc dûrent la conſervation de Goa, autant à la prudence du Viceroi, qu'à ſa valeur. Ataïde par le canal des correſpondances, qu'il entretenoit dans le camp ennemi, ſemoit ſans ceſſe la diviſion parmi les Chefs de l'armée, & la terreur parmi les ſoldats. On ſçavoit d'avance tout ce qu'ils devoient faire, & tout ce qu'ils devoient entreprendre: ils ſe défioient les uns des autres, & par cette défiance, tout ſe faiſoit lentement ou mollement. Envain Idalcan travailloit pour répandre plus d'ordre & plus d'intelligence parmi ſes Generaux, & plus de confiance parmi ſes ſoldats; ſon genie ſubordonné à celui d'Ataïde, ne tentoit que de vains efforts. Enfin après dix mois de ſiege, ce Prince voyant ſes tentes ruinées, ſes troupes diminuées d'un tiers, ſes élephans preſque tous tués, ſa cavalerie foible, languiſſante, hors d'état de pourſuivre la guerre, & une cruelle maladie moiſſonner ſes meilleurs ſoldats, prit le parti de lever le ſiege & de ſe retirer, la honte & le déſeſpoir dans le cœur. Tel fut le ſuccés du ſiege de Goa par Idalcan, celui de Chaul entrepris par Nizamaluc ne fut pas plus heureux. 1571.

Les hommes, & ſur tout les Princes, lors même qu'ils paroiſſent le plus unis, ſe défient ſouvent plus que jamais les uns des autres. Malgré l'alliance ſolemnelle, que le Zamorin, Idalcan

1571. Idalcan & Nizamaluc avoient jurée, ce dernier ne faisoit aucune demarche, qu'à mesure qu'il en voyoit faire aux autres. Il observa si bien cette conduite, qu'il ne se presenta devant Chaul, que le même jour, qu'Idalcan se presenta devant Goa. Faretecan commandoit son armée, composée de huit mille chevaux, & de vingt mille hommes d'infanterie, tous soldats ramassés, qui avoient plus de valeur & de bonne volonté, que d'ordre & de discipline. Ils arriverent dans le mois de Decembre devant Chaul, au bruit de tous les instrumens militaires, bruit bizare & singulier par la varieté de ses instrumens. Leur arrivée ne causa aucune inquietude, ni parmi les habitans de la Ville, ni parmi les soldats qui composoient la garnison. Le même courage, la même valeur, la même intrepidité, le même désir de se signaler regnoit à Chaul qu'à Goa. On eut dit que l'ame noble & genereuse du Viceroi, & que le même genie qui sembloit l'inspirer, inspiroient aussi les soldats & les Capitaines de Chaul.

Louis Ferreira d'Andreade, homme d'un merite extraordinaire, commandoit dans la place, qu'il avoit fortifiée & abondamment pourvûë de toutes les choses necessaires pour soutenir un long siege. Le Viceroi lui avoit envoyé un secours de six cens hommes, sur cinq fustes & quatre galeres, sous les ordres de François Mascaregnas, bon Capitaine, & bon soldat tout à la fois. Fernand Tellez, Henri de Meneses, Edquard de Lima, commandoient sous lui. Ils étoient accompagnés de quelques vaisseaux, chargés de toutes sortes de munitions. Chaul est situé sur la côte septentrionale du Royaume de Cambaye, à dix lieuës de Deman & de Bazaim, sur une riviere, qui a un très bon port, à douze mille de son embouchure. Dès que Faretecan fut arrivé devant cette place, il fit dresser son artillerie, armer ses elephans de leurs tours, & tenta sans attendre Nizamaluc, d'emporter la place d'emblée ; mais ses efforts furent inutiles, & il se retira & prit ses quartiers. 1571.

Nizamaluc arriva lui-même au commencement de Janvier avec le reste de son armée, qui réünie à celle que commandoit Faretecan, monta à trente-quatre mille chevaux, cent mille pietons, trente mille pionniers, quatre mille hommes, tant forgeurs, que massons, & autres ouvriers de differentes nations, Turcs, Corosans, Perses, Abissins & Européens Renegats : trois cens soixante elephans, avec quarante pieces de canon, & toute sorte de munitions tant de bouche que de guerre. Toute cette prodigieuse armée se campa aux environs de Chaul, mediocrement fortifiée, & où il n'y avoit qu'une poignée de monde pour la défendre.

Les Portugais prirent le parti de ne se point diviser, pour la deffense des differens postes, qu'ils vouloient conserver ; mais de se tenir toujours prêts, pour secourir ceux que l'ennemi presseroit davantage. Cependant, comme ils furent secourus par les Commandans des places voisines, & qu'ils se trouverent au nombre de deux mille, sans les Indiens, ils changerent de dessein, & ils résolurent de faire plusieurs détachemens, pour conserver quelques maisons, qui étoient hors de la Ville, & dont on pouvoit retirer un grand avantage, pour harceler le camp ennemi. Parmi ces maisons, on comptoit le Couvent de Saint François, qui pouvoit devenir d'une grande importance. Andreade

1571. en confia la défenſe à Alexandre de Souſa, moins eſtimable par l'éclat de ſon illuſtre naiſſance, que par les qualités brillantes, qu'il réüniſſoit en ſa perſonne. La prudence, la valeur, la probité, unies à la patience, à l'intrepidité, & à un déſir immenſe de ſe montrer digne du nom qu'il portoit, étoient les moindres qualités qu'on admiroit en lui. Un noble déſintereſſement, une modeſtie ſans affectation, une douceur admirable dans le commerce, une défiance ſage de lui-même, le rendoient encore plus reſpectable & plus eſtimable que ſes vertus guerrieres; vertus qu'on n'a ſouvent qu'aux dépens de l'humanité & de la juſtice. Comme le poſte qu'on lui confioit étoit extrêmement dangereux, pluſieurs Gentilshommes demanderent à l'y accompagner. Les autres maiſons, qui étoient le long de la plage, furent gardées par quarante hommes, ſous les ordres de Nunez Alvarez Pereira, nom celebre parmi les Portugais, de Dom Gonzalez de Meneſes, de Nuño Vello Pereira, de Manuel Pereira de Lacerda, de François de Mello Sampayo & de Louis de Xira Lobos.

Il eſt des hommes préſomptueux, qui oſent tout eſperer de leur merite, quoique leur merite ne ſorte pas ſouvent des bornes de la mediocrité. De ce nombre étoit Nimirican, un des principaux Officiers de Niſamaluc. Dans l'ivreſſe de ſon orgueil, il oſa promettre à ce Prince d'entrer le premier dans Chaul, ſans coup ferir, avec le corps de troupes qu'il avoit ſous ſon commandement. En effet, il alla attaquer les poſtes, que deffendoient Henri de Betancourt, & Fernand Pereira de Mirande, qui le repoufferent avec une valeur, qui humilia cruellement la vanité de Nimirican. Avant d'attaquer le corps de la place, les Barbares ſentant qu'ils ne pourroient jamais le faire avec ſuccez, qu'ils n'euſſent auparavant chaſſé les Portugais des maiſons, dont nous venons de parler, réſolurent de commencer, par ceux qui étoient dans le Couvent de Saint François, comme le poſte le plus important, & le plus dangereux; perſuadés d'ailleurs que les autres ne tiendroient point, quand une fois ils ſeroient maîtres de celui-ci. Mais avant qu'ils vinſſent l'attaquer, ceux qui le défendoient firent une ſortie, & tomberent à l'improviſte ſur les Barbares, dont ils firent un carnage horrible. Alexandre de Souſa, Rui Gonçalez de Camera, Henri de Meneſes, Dom Louis de Caſtelbranco, Diegue Soarés d'Albergaria, Manuel Pereira de Lacerda, François de Souſa Tavares, Georges d'Acugna Coutigno, François de Sà Meneſes, Blas de Silva, & Alvares Peixoto, firent des prodiges de valeur. Leur victoire ne ſervit qu'à piquer d'émulation les Barbares. Nizamaluc, jeune, boüillant, impetueux, & qui préſumoit tout de ſa puiſſance, anima ſes troupes à la vengeance. La nuit même qui ſuivit ce combat, il fit attaquer le Couvent, par cinq mille hommes d'élite. Ils ſe preſenterent avec audace, & furent reçus avec intrepidité. Les Portugais firent un feu terrible ſur eux : le carnage qu'ils faiſoient des aſſaillans, augmentoit leur fureur au lieu de la ralentir, & redoubloit le courage, & la confiance des aſſaillis. Après cinq heures d'un combat auſſi opiniâtre que ſanglant; les Portugais remarquerent un endroit de la muraille qui étoit extrêmement ébranlé : la nuit étoit obſcure. Chriſtoval Curvo ſe mit à une fenêtre avec un flambeau, & regarda par trois fois, l'endroit qui 1571.

1571. étoit le plus endommagé, afin qu'on pût l'étayer, ou le reparer. L'ennemi fit tomber sur lui une grêle de bales & de fleches, sans qu'il en fut blessé. On entendoit dans la Ville les cris des combattans, & les tenebres de la nuit en redoubloit l'horreur. On fit partir sur le champ du secours sous les ordres de Jerôme Curvo : il évita mille perils, & arriva enfin heureusement à l'aube du jour, au Monastere, lorsque les Barbares rebutés de la résistance, qu'on leur avoit opposée se retiroient pour se reposer. Curvo entra sans obstacle dans le Monastere dont le toit étoit percé de bales, & tout hérissé de fleches. Les Barbares perdirent près de trois cens hommes, & parmi les Portugais, il n'y eut que quelques soldats de blessés.

Peu de jours après, Nizamaluc ordonna une nouvelle attaque, qui dura cinq jours entiers. A peine l'attaque eut-elle cessé, que les Portugais furent assés témeraires, tout accablés de fatigue qu'ils étoient, pour faire une sortie. Leur témerité eut un succès, qui passa leur esperance ; ils couvrirent la campagne de corps morts des ennemis, répandirent la terreur dans tout le camp, & enleverent plusieurs étendarts. Malgré ces avantages, ils furent contraints d'abandonner le Couvent de Saint François, & de se retirer dans la Ville. Dans tous les combats qu'ils avoient livrés, & dans les assauts qu'ils avoient soutenus, ils n'avoient perdu que quinze hommes, & deux Capitaines, Louis Pereira de Lacerda, & Fernand de Menesés. Les soldats n'étoient pas moins braves, ni moins intrepides, ni moins animés du désir de la gloire, que les Officiers. Ils montroient un courage au dessus de tous les périls ; ils s'y presentoient avec une audace sans égale, & cette audace étoit presque toujours suivie d'un succès heureux. Un d'entre eux étant en sentinelle dans un lieu élevé, pour avertir les autres, lorsqu'on mettroit le feu au canon, s'aperçut que le Canonier le bracquoit contre lui. Dans l'instant qu'on alloit tirer, Adieu, chers compagnons, adieu chers amis, s'écria-t'il, je vais comparoître devant le Juge Eternel : le coup part, prenez garde à vous. Il partit en effet, & le tua sur la place. 1571.

La prise du Couvent de Saint François, rendit les Infideles plus ardents à poursuivre le siege de la Ville ; mais la Fortune leur tourna presque toûjours le dos. Neanmoins on commençoit à souffrir dans Chaul, & l'on avoit besoin d'être secouru. On nomma Rui Gonçalez de Camera, pour aller representer au Viceroi, l'état où l'on se trouvoit ; premierement, parce qu'il étoit capable de lui rendre un compte éxact de l'état de la place ; & secondement, parce qu'il étoit hors de combat, étant blessé à la main. Il partit donc, & revint avec un secours, qui consistoient en deux galeres, bien équipées & bien pourvûës de soldats & de munitions. Sur ces entrefaites, quelques Capitaines de Nisamaluc allerent ravager les terres de Baçaim, avec cinq mille hommes. Ensuite ils allerent assaillir le fort de Caranja, où commandoit Estevan Perestrelo avec quarante hommes. Caranja étoit presque sans deffense, situé entre Chaul & Deman, & environné d'une riviere. Perestrelo voulant périr, ou se délivrer promptement du danger qui le menaçoit, sortit sur les ennemis, & les combattit avec tant de courage & de bonheur, qu'il en tua une partie & chassa l'autre de sa petite isle, après lui avoir enlevé ses munitions, ses tentes, & son artillerie.

1571. Le siege de Chaul se poussoit toujours avec vigueur. Les Infideles battirent la place pendant un mois de suite avec soixante & dix pieces de canon. Il n'y avoit pas de jour qu'on ne tirât cent soixante coups. On renversoit les murailles, on abbatoit les maisons, & les Portugais des ruines de ces maisons, reparoient pendant la nuit, les brêches qu'on faisoit à leurs murailles, pendant le jour. Il périssoit beaucoup de monde, & dans la Ville & dans le Port: on ne voyoit que des cadavres, qu'on jettoit dans la mer, ou qu'on ensevelissoit autour des remparts.

Les Barbares ne se rebutoient point. Ils résolurent de s'emparer des autres maisons qui étoient sur la plage, & dont nous avons parlé. Elles furent attaquées & défenduës avec une égale valeur. Celles qu'Hector de Sampayo gardoit étant hors de défense, on les mina dans le dessein de les abandonner, & de les faire sauter lorsque l'ennemi y seroit entré. On executa ce qu'on avoit projetté: l'ennemi se presenta; on lui opposa pendant quelque tems de la résistance; mais comme on alloit se retirer pour les en laisser les maîtres, une étincelle tomba à l'ouverture de la mine: le feu s'alluma, la maison sauta en l'air avec un fracas épouvantable, & quarante Portugais furent ensevelis sous ses ruines. On compta parmi ces quarante, Georges d'Acugna, Edouard de Lima, Juan d'Ornelas, Antoine de Sampayo, Louis Xira Lobo, & Manuel Reposo, Ingenieur & auteur de la mine. On fut extrêmement sensible à la perte de ces braves gens: ceux qui échaperent à ce malheur en demeurerent si noirs, & si défigurés, qu'on avoit de la peine à les reconnoître. Les Maures n'y ayant perdu que peu de monde s'y logerent. Ximirican, à qui cet avantage avoit enflé le courage, dans l'esperance d'un pareil succès, attaqua avec six cens hommes le bastion de la Croix. Ferdinand Pereira le deffendit avec trente hommes. Henri de Betancour y combattit avec un seul bras, ayant déja perdu l'autre dans un autre occasion, & Dominique Alamo, ne pouvant se soûtenir sur ses jambes, se fit porter au milieu des combattans. Avec une lance à la main, il combattoit, tuant, blessant, ou renversant tous ceux, qui vouloient l'approcher. Une valeur si singuliere ne pouvoit manquer de produire de grands effets. Elle soutenoit celle du soldat Portugais, & ralentissoit celle du soldat Infidele, qui ne pouvoit s'imaginer, que des hommes qui avoient si peu de soin de leur vie, pussent être vaincus: ensorte qu'ils n'alloient au combat qu'en tremblant, & malgré eux. 1571.

On entroit dans le mois d'Avril, & l'hyver qui commence vers ce tems-là, sous ces climats, faisoit déja ressentir toutes ses rigueurs. Malgré leur violence, Nisamaluc voulut qu'on continuât le siege. Il avoit fait construire de nouveaux retranchemens, & il s'y étoit logé. Alexandre de Sousa, & Dom Gonçales de Menesés l'en chasserent, & tuerent une prodigieuse quantité de Barbares, avec un de leurs principaux Officiers. Nisamaluc, sensible à la mort de ce Capitaine, resolut, pour en tirer une vengeance éclatante, de donner un assaut general à la Ville. Il fit prendre les armes à la moitié de son armée, & la mena luimême à l'entrée de la nuit, au pied des murailles. Les Barbares firent les derniers efforts, pour entrer dans la Ville; ils se mettoient les uns sur les autres pour arriver au haut des murailles,

1571. & combattoient avec beaucoup d'opiniâtreté & de courage ; cependant aprés quelques heures de combat, ils furent contraints de se retirer, laissant cinq cens de leurs meilleurs soldars sur la place. Peu de jours après les Portugais de Chaul reçurent un secours considerable de vivres, de munitions & de soldats, qu'on leur envoyoit de Goa, de Diou & de Baçaim. La joye & l'allegresse, que l'arrivée de ce secours causa dans la Ville, parvint jusqu'à Nisamaluc, qui en fut désespéré. Afin qu'ils ne fussent plus secourus, il vouloit engager les habitans de Sarcete, & quelques Voleurs du Royaume de Cambaye, d'aller ravager les terres de l'Isle de Diou, & de Baçaim, ce que les Sarcetains, & les Voleurs refuserent de faire.

Leur refus ne rebuta point Nisamaluc, il passa tout le mois de Mai & celui de Juin, devant Chaul à faire d'inutiles efforts pour réduire cette place. Enfin le 28. de ce dernier mois, on vit de grands mouvemens dans son camp ; & le lendemain ce Prince marcha à la tête de ses troupes, & de ses elephans, vers la place, au bruit du canon & de tous les instrumens militaires, pour livrer un assaut general. Dès qu'on fut près des murailles, toute cette grande armée se divisa en plusieurs corps, & chacun marcha fierement pour attaquer le poste qu'on lui avoit assigné. Agalescan & son fils insulterent celui, que deffendoient Dom Suarés d'Albergaria, Juan de Sylva Baretto, Rodriguez Homen de Sylva, & Laurent de Brito. Faretecan & Asujetecan Misnarrao, surnommé le Triste, parent du Roi de Bisnaga, & Capitaine des Gardes de Nisamaluc, donnerent sur le poste, confié à la garde de Dom Sebastien de Teyve, de Dom Juan de Mendoce, de Dom Juan Alvarés Pereira, & de Manuel de Melo ; & sur celui, de Dom Rui Gonçalez. 1571.

Le Commandant de la Place se posta vis-à-vis Nisamaluc lui-même, pour porter du secours où il seroit besoin. Le combat commença à coups de canon, & par la mousqueterie, & les feux d'artifice : ensuite on s'approcha de plus près, & l'on combatit avec plus de férocité que d'ordre. Les uns étoient consumez par les flâmes, les autres succomboient sous le fer ; quelques-uns étoient renversés, & écrasés sous les pieds de leurs propres elephans ; plusieurs percés de coups se traînoient loin du combat & alloient expirer entre les bras de leurs amis ou de leurs parens, qui leur prêtoient un secours inutile ; & plusieurs enfin lutant entre la vie & la mort, poussoient des cris & des gemissemens horribles, & rendoient le combat plus terrible, & plus affreux. L'air étoit obscurci par la fumée épaisse, que causoient les frequentes décharges qu'on faisoit de part & d'autres. Tantôt les Infideles emportoient un poste, & tantôt ils en étoient chassés. L'esperance & la crainte se peignoient successivement, sur les visages des Barbares & des Portugais. Les uns & les autres étoient couverts de poussiere, & de sang : les uns & les autres se précipitoient avec fureur dans les périls les plus éminents ; personne ne songeoit à reculer, tous vouloient vaincre, ou mourir.

Les elephans, que les Naires avoient enyvrés pour les rendre plus furieux, dès qu'ils étoient blessés, poussoient des hurlemens épouventables. Un d'entre eux, dont Nisamaluc faisoit grand cas, blessé & brûlant de soif, courut vers la mer, entra dedans avec la tour qu'il portoit, &

1571. s'avança en nageant vers un vaiſſeau Portugais : on tira un coup de canon ſur lui, & on le fit noyer. Enfin la nuit ſurvint & ſépara les combattans. Les Barbares ſe retirerent dans leur camp, furieux, déſeſperés, & laiſſant trois mille de leurs meilleurs ſoldats étendus morts ſur la place, avec le fils d'Agaleſcan, & pluſieurs autres Officiers de la premiere conſideration. A l'égard des Portugais, la perte fut médiocre; mais elle tomba ſur les plus braves, entre autres ſur François de Toar, ſur François de Sà Meneſés, ſurnommé *Solus mundi*, à cauſe de ſa valeur extraordinaire, ſur François de Sà, Simon Trigueiros, Dominique Cabral, Antoine Teixeira de Brague, Antoine Marino, & Juan Freitas Correa. Parmi ceux qui ſe diſtinguerent d'une maniere ſinguliere, on compte Henri de Meneſés, qui ne pouvant ſe soûtenir ſur ſes jambes, ſe faiſoit porter ſur une chaiſe, & combattoit ainſi; Laurent de Brito, qui enleva aux ennemis de ſes propres mains un drapeau; Gonçalez Rodriguez Caldera, & Jérôme Curvo, que les ennemis ne purent faire reculer un moment de leur poſte.

La fureur, la rage, le déſeſpoir, la confuſion & le deüil regnoient dans le champ de Niſamaluc. On n'y voyoit que des viſages triſtes, pâles, défigurez & couverts de larmes. Les Officiers ſe tenoient enfermez dans le fond de leurs tentes, & les ſoldats n'oſoient lever les yeux pour ſe regarder les uns les autres. Niſamaluc, tout ſuperbe qu'il étoit, ſe déroboit à tous les regards ainſi que ſes Generaux. La conſternation étoit generale, & perſonne n'avoit aſſés de courage pour la ſurmonter. La joye, l'allegreſſe, ces mouvemens ſoudains, vifs, & impetueux, que font naître les ſuccès heureux dans le fond des cœurs, regnoient au contraire parmi les Portugais. Le bien public triomphant du bien particulier, ceux qui avoient perdu leurs peres, leurs freres, leurs parens, leurs amis, s'en conſoloient par l'honneur qui leur en revenoit; ſemblables aux Spartiates, qui ſe félicitoient de la mort de leurs enfans, lorſqu'ils avoient été tués en combatant pour la Patrie. Cette mâle vertu, ce courage genereux, ce mépris noble de la mort, qui les rendoient ſi ſuperieurs aux autres Grecs, ſembloient avoir été tranſmis dans l'ame des Portugais.

Cependant les Barbares demanderent permiſſion d'enlever leurs morts, pour leur donner la ſépulture. Les Portugais y conſentirent : une partie de l'armée fut chargée de ce triſte emploi, qui ne ſervit qu'à redoubler la douleur & l'épouvante. Il y avoit près de dix mois que le ſiege duroit, & l'armée étoit entierement rebutée, ſurtout depuis la derniere action. Niſamaluc lui-même n'eſperoit plus rien de bon de ſon entrepriſe. Il parla donc de paix; & par ſon ordre, Faratecan & Azafacan s'aboucherent pour en traiter avec Dom Pedre de Silva, Meneſés, & Antoine Teive, pour Dom François Maſcaregnas Commandant general, & avec Dom François de Meneſés Baroche, pour Andreade Commandant de la Ville. Le réſultat de leurs Conferences, fut un traité de paix, par lequel Dom Sebaſtien Roi de Portugal, & Niſamaluc s'engageoient reſpectivement & mutuellement, à ſe prêter du ſecours contre leurs ennemis communs, & à favoriſer le commerce entre les deux nations. Dès que le traité fut ſigné de part & d'autre, on le publia dans le camp & dans la Ville : aux allarmes, aux travaux,

1571. & aux inquietudes de la guerre, succederent les fêtes, les jeux & les plaisirs. On se fit de part & d'autre, des presens considerables, & ensuite Nisamaluc se retira dans ses Etats, rempli d'estime, d'admiration & d'etonnement pour les Portugais.

Telles furent les suites des sieges de Goa & de Chaul par Idalcan, & par Nisamaluc; passons presentement aux entreprises que fit le Zamorin pour remplir le traité de la Ligue, qu'il avoit fait avec ses deux Princes. Soit que ses forces ne fussent point égales aux leurs, soit qu'il prévît que les succès n'en pouroient être que malheureux, il n'agit pendant toute cette guerre que très-foiblement. Il y avoit déja un mois qu'Idalcan étoit devant Goa, & Nisamaluc devant Chaul, sans qu'il se fût mis encore en peine de faire le moindre préparatif, pour commencer la campagne. S'étant chargé de faire la guerre par mer, il arma enfin une flotte; mais avant de la laisser sortir de ses ports, il fit proposer sous main au Viceroi, de se tenir en repos, & de ne rien entreprendre, à condition qu'on voulût lui livrer certaines places qu'il indiquoit. D'abord Ataïde écouta ses propositions; mais ensuite il lui fit dire, que les Portugais accordoient la paix à leurs ennemis, mais qu'ils ne l'achetoient jamais d'eux.

Cette fiere réponse détermina enfin le Zamorin à commencer la campagne. Il ordonna à Catiporca Marca, Amiral de sa flote, de se mettre en mer & de faire voile vers Chaul. Il arriva devant cette Ville, sur la fin de Février, & entra dans le Port, malgré les Portugais. Cependant il fut battu par Leonel de Sousa, & Nisamaluc n'ayant pû l'engager à reprendre sa revanche, il se sauva avec sa flotte pendant la nuit, & prit la route de Manganlor. La Reine de cette Ville, voulut l'engager à chasser les Portugais qui y étoient. Catiporca y consentit, esperant de reparer son honneur perdu devant Chaul. Il descendit à terre, joignit ses troupes à celles de la Reine, attaqua la Citadelle, d'où il fut honteusement repoussé par Antoine Pereira. Alors Catiporca regagna ses vaisseaux, dans le dessein d'aller à Cananor; mais Dom Diegue de Meneses le rencontra, le joignit, le combattit, & le vainquit.

Par le traité d'alliance, passé entre Idalcan, Nisamaluc, & le Zamorin, ces Princes étoient convenus qu'ils feroient la guerre en personne. Idalcan & Nisamaluc remplirent cet engagement; mais le Zamorin, soit que la crainte l'eût saisi, soit qu'il voulût menager les Portugais, n'en fit rien. Toutefois Dom Diegue de Menesés lui fit une cruelle guerre; il n'y avoit pas de jour qu'il n'enlevât quelque vaisseau Malabare, ou qu'il ne fît quelque descente sur les terres du Calicutien: cependant le Zamorin se tint tranquille au fond de son serrail, & il n'en sortit que sur la fin de Juin, après que Menesés s'en fut retourné à Goa. Alors, se mettant à la tête d'une armée considerable, il alla investir la forteresse de Chale à deux lieuës de Calicut. Le Viceroi fit repartir Dom Diegue de Menesés pour délivrer cette Place, avec les Gouverneurs de Cochim, de Cananor & d'Onor. Ni les uns, ni les autres ne purent entrer dans la forteresse; mais ils allerent ravager les terres du Zamorin, & pousserent ces ravages si loin, qu'il fut obligé d'abandonner l'entreprise de Chale, pour arrêter les désordres, que les Portugais commettoient dans ses Etats. Le Roi d'Achem, qui

1571. en quelque maniere, étoit le quatriéme chef de la Ligue, éprouva un sort pareil devant Malaca. Ce Prince fut obligé de se retirer honteusement dans ses Etats. Ainsi, tous les ennemis des Portugais furent battus & humiliez, & cette Ligue formidable qu'ils avoient faite, ne servit qu'à faire connoître, que le même courage, la même vertu, qui animoient les anciens Portugais, animoient encore leur posterité.

La fin de la guerre vit la fin du gouvernement d'Ataïde : son immense capacité, la hauteur de son courage & sa fermeté d'ame, que rien ne pouvoit ébranler, l'égalerent au plus grands Héros, dont l'histoire ait consacré la mémoire dans les fastes du tems. Il étoit de la maison des Ataïdes, maison ancienne & illustre dans le Portugal, & féconde en grands hommes. Dès sa plus tendre jeunesse, Dom Loüis avoit servi dans les Indes, & lorsque le Viceroi Etienne de Gama alla faire son expedition de la mer Rouge, il l'arma Chevalier, pour le récompenser de ses services, quoiqu'il n'eût encore que vingt-deux ans. Les Héros le sont à tous les âges, leur enfance même porte un caractere de singularité, qui annonce les grandes actions ausquelles ils sont destinés. Aux vertus guerrieres, Ataïde joignoit les vertus politiques; quelque tems avant de passer dans les Indes, en qualité de Viceroi, on l'avoit envoyé en Allemagne, avec le titre d'Ambassadeur auprès de Charles Quint. Il accompagna cet Empereur à la bataille qu'il livra au Lantgrave de Hesse & à l'Electeur de Saxe, chef des Lutheriens. Ataïde l'aida de ses conseils & de son bras, avec cette valeur éclatante qui lui étoit naturelle. Après le gain de la bataille, l'Empereur lui fit present d'un cheval magnifiquement enharnaché, & voulut l'armer Chevalier. Ataïde le remercia de ce dernier honneur, en lui disant, qu'il l'avoit été déja par Etienne de Gança dans les Indes. J'en suis mortifié, lui répondit Charles-Quint; j'aurois fait plus de cas de cet honneur, que de la victoire que je viens de remporter. 1571

Lorsqu'il fut de retour des Indes comme Viceroi, le Roi Sebastien pour lui rendre les honneurs, qu'il meritoit, le reçut sous un dais; mais bien-tôt après ce grand homme, qui aimoit la vérité, déplut à Sebastien, en la lui disant hardiment. Les flateurs de ce Prince interpréterent malignement toutes ses actions, & tous ses discours; Sebastien qui n'étoit plus en état de démêler le vrai du faux, tant on l'avoit enyvré de sa puissance, l'éloigna de la Cour, se privant par là, de tous les avantages qu'Ataïde auroit pû lui procurer par ses conseils salutaires.

Tant que l'honneur & le désir de la gloire avoient animé le courage des Portugais, l'Etat qu'ils avoient fondé dans les Indes, se soutint avec splendeur; mais lorsqu'à la place de l'honneur & de la gloire, ils eurent substitué la molesse, & l'avarice, sources funestes de la ruïne des Empires, le leur déchut, & tomba de jour en jour: Ataïde par sa prudence & par son courage lui avoit rendu tout son éclat; dès qu'il fut parti, il le reperdit, & il fallut qu'Ataïde revînt une seconde fois dans les Indes, pour le lui rendre une seconde fois. Comme ce Gouvernement étoit d'une trop grande étenduë, Dom Sebastien au premier retour de Dom Loüis, le partagea en trois parties. La premiere devoit s'étendre depuis le Cap de Guardafu, jusqu'à l'Isle de Ceilan, avec le nom 1572.

1572. nom de Gouvernement de l'Inde; la seconde devoit comprendre toutes les côtes de l'Afrique, sous le nom de Gouvernement de Monomotapa; & la troisième depuis le Pegou jusqu'à la Chine, avec le titre de Gouvernement de Malaca. Dans la premiere, il envoya Dom Antoine de Norogna avec le titre de Viceroi; dans la seconde, & dans la troisiéme, Dom François Baretto, & Dom Moniz Baretto, sous le titre de Gouverneurs. Nous allons d'abord parler d'Antoine Norogna, dont la dignité étoit superieure à celle des autres. Il partit de Lisbonne avec cinq vaisseaux, qui avoient pour Capitaines, Antoine Moniz Baretto, celui là même, qui devoit occuper le Gouvernement de Malaca, Rui Diaz Pereira, Antoine de Valadarés, & François de Figueiredo. Leur navigation eut un succès favorable, ils traverserent les mers immenses, qui conduisent de Portugal dans l'Inde, avec un bonheur sans égal, & arriverent heureusement tous à Goa, à l'exception de l'équipage, dont une partie étoit mort de maladie. Aussi-tôt que Norogna fut entré dans le Port, Dom Loüis d'Ataïde lui remit le bâton de Commandement; c'étoit au commencement de l'an 1572. peu de jours après, que la paix eut été concluë avec Idalcan.

Le premier acte d'autorité, que fit Norogna, fut de faire partir François de Sousa Tavares, & Pierre Homen de Sylva avec deux galeres, un galion, & quatre vaisseaux pour secourir Chale, que le Zamorin étoit revenu assieger. Peu de jours après, il expedia encore un nouveau secours pour la même place; mais l'un & l'autre arriverent trop tard. George de Castro, âgé de quatre-vingt ans, qui avoit jusqu'alors vêcu en homme d'honneur, intimidé par les larmes de sa femme, avoit eu la foiblesse de livrer cette Ville au Zamorin. Dom Diegue de Menesés s'y étoit rendu pour en transporter la garnison à Cochim. Ensuite, ce brave Capitaine partageant sa flote, avec Mattias d'Albuquerque, l'un & l'autre allerent purger les mers voisines de Corsaires, & démolir une forteresse qu'un Nayque vassal d'Idalcan, avoit élevée à l'embouchure de la riviere Sanguiscé. Antoine Fernandez de Chale, Malabare de Nation, perdit la vie dans cette expedition. Il avoit mérité par sa valeur, par son désinteressement, par sa fidelité, & par sa prudence, les commandemens les plus importans, des places des Indes. Son courage l'emportoit avec rapidité, à toutes les actions où il y avoit de la gloire & de l'honneur à acquerir. Il étoit Chevalier de l'Ordre de Christ. On avoit conçu pour son merite une si haute estime, qu'on transporta son corps à Goa, où le Viceroi le fit inhumer avec la même pompe, qu'on observoit à l'égard des Gouverneurs des Indes. Son tombeau fut honoré des larmes de tous les honnêtes gens, & il vêcut long-tems dans leur mémoire; c'est le prix & la récompense la plus flateuse de la vertu. 1572.

Sultan Mahamet regnoit alors, sur le Royaume de Cambaye, sous la tutele d'Alucan, d'Itimitican, & de Madre Maluço. Ces trois hommes, plus attentifs à leurs interêts, qu'à ceux du jeune Prince qu'ils élevoient, negligeoient son éducation, & ne songoient qu'à le gâter par leurs flâteries, afin de gagner sa confiance & son amitié. Itimitican sçut fixer sur lui l'un & l'autre: les deux autres virent son bonheur d'un œil jaloux; ils s'en consolerent cependant dans l'espe-

1572. rance, que le Prince, à mesure qu'il avanceroit en âge, deviendroit plus capable de rendre justice à leur mérite, & de les distinguer d'Itimitican, avare, cruel, ambitieux, & prêt à tout immoler à son avarice & à son ambition. Le jeune Roi de Cambaye l'éprouva bien tôt. Echebar, qu'on appelloit le grand Mogol, & de qui nous avons déja parlé, regnoit toujours sur les Mogols. Itimitican, considerant que son autorité finiroit, dès que le Roi de Cambaye seroit en état de gouverner par lui-même, résolut de prévenir sa chûte, en chassant son maître du trône. Il fit donc proposer au grand Mogol, de lui livrer le Royaume de Cambaye, à condition qu'il lui en laisseroit la Vice-royauté. Echebar l'accepta, & Itimitican tint sa parole, ensorte que tout d'un coup le grand Mogol se vit maître de toute la Cambaye, sans que cette conquête lui coûtât un seul homme.

Possesseur de ce vaste & florissant Royaume, il sçavoit que les places de Baçaim & de Deman, en avoient été démembrées par les Portugais; la premiere par Dom Martin Alfonse de Sousa, & Nuño d'Acugna, & la seconde par Dom Constantin de Bragance. Echebar résolut de les réünir à ses Etats. Dom Loüis d'Almeida en informa aussi-tôt le Viceroi, qui partit dans l'instant pour défendre ces places, avec neuf galeres, cinq galions, huit galiotes & quatre-vingt-dix fustes. Son arrivée à la barre de Deman, causa tant d'étonnement à l'ennemi, qui étoit campé à deux lieuës de la Ville avec une armée formidable, qu'il rebroussa chemin, & rechercha l'alliance des Portugais: mais avant d'aller plus loin, il est necessaire de faire connoître plus particulierement la naissance, le caractere, les mœurs, le genie, & la puissance de ce Prince, si celebre dans tout l'Orient. 1572.

La Province, que les Romains appelloient *India Citerior*, ou *India intra Gangem*, s'appelle presentement Indostan. Elle est possedée par un Monarque, que nous connoissons communément, sous le nom de grand Mogol, quoique son nom veritable, soit celui de grand Mogor, parce que les habitans du premier païs, que ses ancêtres conquirent dans l'Inde, se nommoient Mogores. Echebar descendoit du grand Tamerlan, surnommé le Fleau de Dieu, vainqueur du superbe Bajazet, Empereur des Turcs. Son descendant, Mahomet Zelabdin Achebar, ou Echebar, nâquit dans la Province de Chaquatà, qui confine au midi avec l'Indostan, au couchant avec les Perses, & au levant avec les Tartares, dont les mœurs, le langage & la religion sont à peu près les mêmes, que celles des Mogores. Les successeurs de Tamerlan ayant dégeneré de sa valeur, furent dépoüillés par les Patanes, qui sont les mêmes que les Parthes, de tout ce qu'ils possedoient dans l'Asie, à l'exception de la Province de Cabul, située au dessus du Royaume de Cambaye vers le nort, entre la Perse & l'Inde. Lassés enfin d'être les joüets des Parthes, ils oserent reprendre les armes, & les chasser non seulement des païs qui formoient anciennement leur Monarchie, mais de tous ceux que comprend aujourd'hui l'Indostan. Cette conquête fut l'ouvrage de Baburxa ayeul d'Echebar. Après la mort de ce Prince valeureux, les Parthes reprirent sur son fils Emmaupaxda, tout ce qu'ils avoient perdu, & renfermerent pour la seconde fois, les successeurs de Tamerlan dans la Province ou Royaume de Cabul. Le

1572. Persan, ennemi & jaloux de la puissance des Parthes, secourut Emmaupaxda, à condition qu'il suivroit la Religion de Mahomet, selon la doctrine d'Hali, & les Parthes pour la seconde fois furent expulsés de l'Indostan. Echebar fils & successeur d'Emmaupaxda continua la guerre, conquit d'abord le Royaume de Bengale; ensuite, il se rendit de la maniere dont nous l'avons rapporté, maître de celui de Cambaye, & enfin de presque tous ceux que renfermoit l'Indostan; ensorte qu'il avoit souvent dans sa Cour, jusqu'à vingt Rois ses vassaux, tous aussi puissans que celui de Calicut, & de Narsingue. Parmi ces Rois, on en trouvoit de Mahometans, de Payens, & d'autres, dont la Religion n'étoit qu'un tissu de toutes les idées les plus bizarres, & les plus monstrueuses de l'imagination de l'homme.

Echebar suivoit exterieurement celle de Mahomet; mais dans le fond du cœur, il n'en croyoit aucune. Ses Etats étoient bornés à l'occident par le fleuve Inde, & par les frontieres septentrionales de la Perse, à l'orient par les mêmes limites que le Royaume de Bengale, au septentrion par la Tartarie, & au midi par l'ocean, qui baigne les côtes du Royaume de Cambaye. Tous les pays, qui formoient ses Etats, sont extrêmement riches & fertiles, à cause de la quantité de grandes rivieres qui l'arrosent, & du grand commerce qu'on y fait en drogues, en épiceries, en perles précieuses, en coton, en draps de laine & d'or, en tapis, en velours & autres soyeries. Sa puissance, dans la guerre, étoit formidable, son infanterie & sa cavalerie étoient innombrables, & entretenuës par tous les peuples de ses Royaumes, à proportion de leurs biens & de leurs richesses : son artillerie étoit nombreuse, ainsi que ses elephans, qu'il plaçoit toujours derriere son infanterie, afin d'arrêter l'ennemi, par ces terribles combattans, en cas que son infanterie fût percée. 1572.

Les anciens Rois du Mogol, faisoient leur résidence dans la Cité de Deli, en l'Indostan. Echebar alla résider à Agra, ensuite à Pateful ou Patefur, qu'il avoit fait bâtir, & enfin à Lahor, depuis qu'il eut conquis le Royaume de ce nom. Echebar étoit fort & robuste, quoique de taille médiocre. Il aimoit à s'habiller superbement, & souvent en particulier à la Portugaise. Il étoit doux, humain, debonnaire, magnanime, courageux à entreprendre & à executer de grandes choses. A l'affabilité, à la politesse, il joignoit de la noblesse & de la majesté. Il recherchoit la conversation des Etrangers, & surtout des Chrétiens. Curieux de sçavoir, il sçavoit lui-même beaucoup de choses, sur tout ce qui concernoit la guerre, la politique & la religion : il connoissoit toutes les differentes sectes, qui sont répanduës sur la surface de la terre, avec les noms de ceux qui les ont inventées. Quoiqu'il ne sçût ni lire, ni écrire il en raisonnoit sçavamment avec des Docteurs, qu'il entretenoit toujours auprès de lui. Il se montroit, deux fois par jour en public, pour donner audience à toute sorte de personnes. Il y avoit deux cours dans son Palais avec deux thrônes riches & élevés. Dans la premiere, il écoutoit le peuple; dans la seconde, les Capitaines des armées, les Gouverneurs & les Commandans des Places, avec les Grands de ses Royaumes, & les Ambassadeurs qui venoient de la part des Rois Etrangers, pour traiter avec lui d'affaires importantes. Il avoit, au-

1572. près de lui huit perſonnes d'une integrité reconnuë, pour introduire tour à tour ceux qui vouloient lui parler : elles étoient auſſi chargées de prendre leurs mémoires, & de leur faire obſerver les céremonies uſitées lorſqu'on l'approchoit. A l'égard de la juſtice & de la police ſubalternes, il avoit créé des Magiſtrats, dont les uns jugeoient en dernier reſſort, & les autres prononçoient des jugemens dont les parties pouvoient appeller, ſi leurs jugemens ne leur convenoient pas ; il puniſſoit avec la derniere ſéverité, les Juges qui manquoient de rendre exactement juſtice : cependant il condamnoit rarement à la mort, & l'on ne pouvoit faire mourir aucun criminel dans le lieu de ſa réſidence, qu'on ne l'eût auparavant averti trois fois, en trois tems differents. Les ſuplices étoient ſimples, il regardoit avec horreur, ceux qui faiſoient trop ſouffrir le coupable. Il pardonnoit volontiers à ceux qui l'avoient offenſé perſonnellement, lors même qu'ils avoient conſpiré ſa mort, & ſouvent même il les rétabliſſoit dans leurs Charges, s'ils en avoient, & dans tous leurs honneurs. Lorſqu'il vouloit faire quelque entrepriſe, il aſſembloit ſon Conſeil, il déferoit à ſon ſentiment; s'il y avoit partage, il décidoit lui-même.

En 1572. le Viceroi de la Couronne de Portugal dans l'Inde, envoya dans ſa Cour un Ambaſſadeur nommé Antoine Cabral, accompagné de pluſieurs Portugais. Pendant qu'ils y ſéjournerent, ce Prince examina avec un ſoin extrême leurs mœurs, & leurs manieres de vivre, pour juger ſainement d'eux & de leur nation, de qui il avoit entendu tant parler. Il en fut ſi content, ſurtout de leur Religion, qu'il fit venir à Pateſul un Prêtre, qui étoit dans le Royaume de Bengale. Ce Prêtre lui expliqua 1572. les principaux myſteres de la Religion Chrétienne, & lui fit voir les abſurdités, qui regnoient dans les autres Religions, ſurtout dans la Mahometane. Echebar voulut qu'il entrât en diſpute avec les Miniſtres de cette Secte, appellés Mullas, ou Caciques. Il obéït & les confondit ; enſuite il dit à Echebar, qu'il y avoit à Goa des Prêtres de ſa Religion, plus habiles que lui, & plus propres à l'inſtruire qu'il ne l'étoit : c'étoient les Jeſuites : auſſi-tôt Echebar leur écrivit en ces termes. » Forman Zalabdin Mahomet » Echebar. Venerables Peres, je vous » fais ſçavoir, que j'ai pour vous une » affection ſinguliere : j'envoye Ebadola mon Ambaſſadeur, & Dominique Briz mon Interpréte, pour » vous prier d'envoyer en ma Cour, » deux d'entre vous, verſés dans les » Saintes Lettres, & de leur laiſſer » porter avec eux, les principaux Livres de votre Loi : qu'ils partent » avec Ebadola, ils ſeront reçus dans » ma Cour avec honneur : je les écouterai avec plaiſir : & je les prendrai » ſous ma protection.

Les Jeſuites ayant demandé au Viceroi la permiſſion de ſatisfaire Echebar, firent partir le Pere Rodolfe Aquaviva, fils du Duc d'Atria, & neveu du P. Claude Aquaviva, pour lors General de l'Ordre, avec le Pere Antoine de Monſerrat, qui depuis, en allant en Ethiopie tomba dans les fers des Turcs. Dès qu'ils furent arrivés à Patelul, Echebar les mit aux priſes avec les Mullas. Les Peres avoient porté avec eux un Alcoran traduit, ils confondirent ſes Miniſtres ſur tous les points ; enſuite ils établirent la verité des Livres Sacrés, par des raiſons ſi ſolides, qu'Echebar parut goûter tous les principes qui établiſſoient le

572. Christianisme, à l'exception de la Trinité. On lui applanit les difficultés; mais des raisons de politique l'empêcherent pour lors de s'y livrer : neanmoins il logea les Jesuites dans son Palais, conçut dès ce jour un mepris très-grand pour ses Mullas, & confia l'education de son second fils, aux Jesuites. Cependant, comme il ne se déterminoit point à embrasser le Christianisme, ils demanderent à s'en retourner à Goa, & Echebar y consentit.

Quelques années après, il les fit revenir dans sa Ville de Lahor. Ces derniers le dégoûterent tellement du Mahometisme, qu'il changea toutes les Mosquées en ecuries, permit aux Peres de bâtir une Eglise à Lahor, & de prêcher l'Evangile dans ses Etats. Telle étoit la disposition de ce Prince en faveur du Christianisme; lorsqu'il marcha avec cent mille hommes, & mille elephans, pour soumettre le Roi Melique. Le P. Xavier Jesuite l'accompagna dans cette expedition. Quelques Historiens rapportent à ce tems-là l'avanture de Miran, de qui nous avons déja parlé, & la racontent ainsi. Echebar après avoir subjugué le Roi de Melique, porta ses armes contre Miran Roi de Breampur. Miran se retira dans la forteresse de Sir, située sur une haute montagne de cinq lieuës de circuit, & environnée de tous côtés de trois enceintes de murailles, construites de maniere, que de l'une on pouvoit défendre facilement les autres. Au milieu de la Citadelle, jaillissoit une fontaine d'eau vive. On avoit des vivres pour alimenter pendant plusieurs années, soixante mille hommes, & l'artillerie de la place, montoit à trois mille pieces de canon, dont quelques-unes étoient d'une grosseur énorme. Outre le Roi Miran, qui s'y étoit enfermé, il y avoit encore sept Princes, portant le titre de Roi, ils y demeuroient toujours avec leurs familles, & ils n'en sortoient jamais, que lorsque la famille Royale regnante venoit à manquer, pour regner à leur tour. Le premier Ministre de Miran s'y étoit aussi enfermé avec sept fameux Capitaines, tous Mahometans, quoiqu'issus de race Portugaise. Echebar l'assiegea vainement avec deux cens mille hommes. Mais son argent opera ce que n'avoit pû operer l'effort de ses armes. Il fit proposer à Miran une entrevûë, lui jurant par sa tête, serment sacré parmi quelques Princes Orientaux, de ne rien entreprendre contre sa personne, & de le renvoyer dans la Citadelle sain & sauf, supposé qu'ils ne pussent terminer leurs differents à l'amiable. Miran assembla son Conseil. Son premier Ministre & les sept Capitaines soutinrent qu'il falloit rejetter toute entrevûë avec Echebar, Prince peu religieux, & qui immoloit tout à l'ambition dévorante qu'il avoit de conquerir. Ses autres Ministres corrompus par l'argent de ce Prince, lui persuaderent le contraire, & il les crut. Miran alla donc trouver Echebar, qui le retint prisonnier. Son Ministre, ayant appris cette insigne trahison, fit partir son fils pour sommer Echebar de renvoyer son Roi : c'étoit un jeune homme d'un naturel excellent & d'un noble courage : Echebar lui ayant demandé si son pere ne viendroit point le trouver : Non, répondit hardiment le jeune homme, mon Pere ne peut supporter la vûë d'un traître. Cette réponse genereuse mit en fureur Echebar, qui livra dans l'instant à la mort celui qui l'avoit faite. La nouvelle en parvint bien-tôt à son malheureux Pere. Celui-ci fit assembler la garni-

1572. ſon, l'exhorta à ſe deffendre, & ajoûta: Pour moi j'ai aſſez vêcu, je ne veux pas m'expoſer à voir le viſage d'un perfide tel qu'Echebar. Il dit, & ſe tua. Le ſiege continua: Echebar vint à manquer d'artillerie: il pria le Pere Xavier d'écrire au Commandant de Chaul, de lui en envoyer; Xavier lui répondit qu'il n'en feroit rien, parce que les Portugais n'aimoient point à favoriſer l'injuſtice. Cette noble réponſe alluma la colere d'Echebar qui chaſſa le Jeſuite de ſon camp: peu de jours après il le rappella, le remit en faveur, & la forteresſe ſe ſoumit. Echebar pardonna à tout le monde, & aſſigna une penſion de quinze mille écus à Miran.

Malgré l'eſtime, & la bienveillance qu'Echebar avoit pour les Portugais, il ne projettoit pas moins que de les chaſſer des Indes. Il diſoit un jour à ſes courtiſans: Dès que j'aurai conquis le Royaume de Décan, j'irai attaquer Goa, & j'en chaſſerai les Portugais. Un ſoldat Portugais, qui étoit preſent à cette converſation: Sire, lui dit-il, vous parlez d'enlever Goa à ma Nation, croyez-vous qu'elle vous laiſſera faire; vous devez connoître ſon courage, elle ſe deffendra. Je n'en veux pas venir aux mains avec les Portugais, répondit le Roi, je veux les prendre par famine: Et eux, repliqua le ſoldat, vous prendront par la ſoif, faiſant alluſion à la diſette d'eau qu'il y avoit dans certaines parties du Mogol. Cette réponſe fit rire Echebar, & il en ſçut gré au ſoldat: cependant il perſiſta dans ſon deſſein; & en 1601. il envoya un Ambaſſadeur à Goa, moins pour faire honneur au Viceroi, que pour s'informer par ce moyen, de la ſituation & des forces de la place. Les Portugais, qui n'ignoroient pas les raiſons pour leſquelles on l'avoit envoyé, lui firent une reception magnifique, & le jour de ſon entrée à Goa, le Viceroi, ordonna qu'on tirât ſans ceſſe des coups de canon, tant dans la Ville que dans la Citadelle, & dans les autres lieux fortifiés de la Ville, afin de faire voir à cet eſpion, décoré du titre honorable d'Ambaſſadeur, que des gens auſſi-bien armés qu'ils l'étoient, n'étoient pas aiſés à réduire. Cependant l'Ambaſſadeur preſenta une lettre au Viceroi, conçuë en » ces termes. « Ambaſſade du Grand » Seigneur de la Loi de Mahomet, » haut & Puiſſant Roi, meurtrier des » Rois ſes ennemis, reſpecté & honoré des Grands: Très-haut, en » honneur, & en dignité, élevé par » deſſus tous les autres Rois, ſingulier dans l'art de gouverner: à Ayres de Saldagne, Viceroi. Trouvant » grace devant le Roi des Rois, ſoutenu par ſa main puiſſante, ſçachez » que par ſa faveur infinie, tous les » Ports de l'Indoſtan, depuis le Cinde juſqu'à Chatignan & Pegou, ſont » ſous notre très-haute proſperité; voulant & déſirant, que tous ceux, qui » exercent le commerce, & principalement les Portugais, y abordent & » en ſortent librement; nous vous envoyons un Ambaſſadeur, pour affermir les fondemens de l'alliance » qui nous unit, de maniere qu'aucune ſecouſſe ne puiſſe l'ébranler. » Nous vous envoyons également le » Pere Benoît de Goës, avec notre bon » ſerviteur Cogetqui Soldan Hamat, » pour s'informer exactement de tout » ce qui ſe paſſe, afin que nous puiſſions, en conſéquence de ſes avis, » veiller à la ſureté publique; & pour » engager quelques Artiſans Portugais de venir dans notre Cour » Royale, qui eſt, comme un empirée, » & l'appui des créatures, où ils ſeront 1572.

72. » bien vêtus & bien nourris, avec la » liberté d'y rester, ou de s'en re- » tourner dans leur pays, quand ils le » desireront. Quant à ce que notre » Ambassadeur voudra achetter, soit » en étofes, soit en pierreries; nous » desirons qu'on lui accorde à cet » égard, toute faveur & assistance, » afin qu'il puisse executer toutes ces » choses promptement, & qu'il s'en » retourne sans delai, étant un de » nos serviteurs Royaux. Pour tout ce » qui concerne le reste de l'Ambassa- » de; il vous le dira de bouche, don- » nant crédit à tout ce qu'il dira. Le » neuviéme jour de Favardi de Dieu, » de l'Ere de quarante-six. »

C'étoit là, la maniere d'écrire de ce Prince; il appelloit Ere, le tems de sa Royauté, & le mois de Favardi étoit le premier de l'an, qui commençoit sous ses climats le jour de l'equinoxe du Printems. Au reste, ce Prince de qui nous venons de parler, executa ce que nous venons de rapporter en differens tems, que nous avons cru devoir rapprocher, pour voir tout d'un coup ce qui le regarde par rapport aux Portugais. Ce Prince qui étoit vrayment grand & magnamine, mourut enfin l'an 1605. le 21. d'Octobre dans sa Ville d'Agra. On ne sçait pas trop dans quelle Religion il mourut. Telle fut la fin d'Echebar la gloire & la terreur de l'Orient. Il avoit sçu se faire obéïr, respecter, aimer & craindre tout ensemble. Il étoit fier avec les grands, affable avec le peuple: il recevoit ses presens avec plaisir, & les portoit en les recevant sur son sein, pour lui témoigner qu'ils lui étoient agréables. Il fut si heureux, dans tout ce qu'il entreprit, qu'on disoit communément dans tout l'Orient, lorsqu'on vouloit parler du bonheur de quelqu'un; il est heureux comme Echebar. 1572. Aussi-tôt, qu'il eût rendu le dernier soupir, son fils & son petit fils le prirent sur leurs épaules, & le porterent dans un jardin, où il fut inhumé avec peu de magnificence. Il avoit soixante-trois ans dont il avoit regné cinquante.

Lorsque ce Prince se fut désisté du projet qu'il avoit conçu d'ôter Deman aux Portugais, il envoya un Ambassadeur au Viceroi Dom Antoine de Norogna, qui, à son tour, fit partir Antoine Cabral avec le même titre auprès de lui. L'alliance fut concluë au gré des deux Puissances: le Viceroi s'en retourna à Goa, & Echebar acheva d'établir sa domination dans le Royaume de Cambaye; & comme Itimitican avoit trahi son maître pour lui, il s'imagina qu'il pourroit bien le trahir à son tour, pour un autre; mais pour prévenir une seconde trahison de sa part, il lui fit couper la tête. Si tous les Princes en agissoient ainsi à l'égard des traîtres, on en verroit bien-tôt diminuër le nombre, & les Princes trouveroient dans cette conduite, des avantages plus solides, que ceux, qui leur proviennent par une source aussi dangereuse que la trahison. Qui favorise les traîtres, mérite d'être trahi, & souvent il l'est en effet tôt ou tard lui-même.

Sur ces entrefaites, les Habitans de Bracalor, voyant avec désespoir la citadelle, que les Portugais avoient bâtie dans leur Ville, prirent les armes au nombre de six mille, pour s'affranchir de leur joug. Rui Gonçalez de Camera ayant reçu un prompt secours, punit les rebelles, & délivra la citadelle de leur insulte. Vers ce même tems, Henri de Menesés fut surpris, & fait prisonnier par les sujets d'Idalcan, auquel il fut presenté. Comme

1572. on étoit en paix, ce Prince après l'avoir retenu quelques jours en prison, lui rendit la liberté. Celui d'Achem ne perdoit jamais de vûë Malaca. Cette Ville étoit l'objet de tous ses armemens, rien ne pouvoit le rebuter. Sur la fin donc du mois d'Octobre, il se presenta à la rade de cette Ville, avec près de cent vaisseaux, vingt-cinq galeres, trente fustes, & sept mille combattans, pourvûs de tout ce qui étoit necessaire pour un siege. La Ville au contraire, n'avoit rien de ce qu'il falloit pour se défendre. D'ailleurs le luxe, la débauche & la molesse y avoient tellement enervé les courages, que personne n'osoit prendre une noble résolution. On pleuroit, on gémissoit, on craignoit que l'ennemi n'entrât dans la Ville, dont le canon renversoit chaque jour les murailles : on attendoit à tous les instans, que les Barbares donnassent un assaut, & l'on n'osoit se préparer à le soûtenir. Amollis par la débauche, le soldat, & l'habitant, adressoient des prieres au Ciel : ils remplissoient les Eglises, ces Eglises qui peu de jours auparavant, étoient de vastes solitudes, ou des lieux où l'on ne se rendoit, que pour faire de nouveaux outrages au Dieu qu'on y adoroit.

Telle étoit la situation déplorable des habitans de Malaca, lorsque le hasard conduisit dans leur Port Tristan Vaz de Vega, avec un vaisseau qui alloit charger des drogues dans l'Isle de la Sonde. Les habitans allerent le trouver, pour le supplier de ne point les abandonner, dans l'extrêmité où ils se trouvoient. Vega se laissa toucher, & consentit de combattre l'ennemi, avec son vaisseau & neuf autres, qu'on avoit armez à Malaca. Son dessein étoit plus temeraire que prudent; mais la témerité soûtenuë d'un véritable courage, a souvent ses succès, ainsi que la prudence. Aïant assemblé ses soldats & ceux qui étoient dans Malaca, qui montoient au nombre de trois cens, il leur parla ainsi. 1572.
» Ce n'est pas la premiere fois, que » cette Ville a été réduite à l'extrêmité, » où elle se trouve aujourd'hui ; & ce » n'est pas la premiere fois, que la main » de celui, qui régit toutes choses » dans le monde, aura contre toute » esperance, conduit dans votre port, » un secours imprévû pour l'en délivrer. Du tems du grand Xavier, » jettée dans un pareil malheur par » les mêmes ennemis, Dom Diegue » Suarés d'Albergaria arriva tout d'un » coup, & animé par la voix du saint » homme, conduit par l'honneur, & » par l'amour de sa Patrie, il se joignit à vos vaisseaux, il alla avec » des forces inégales, chercher vos » cruels ennemis, il les joignit, les attaqua, & remporta sur eux une victoire éclatante. Vous le sçavez, & » si vous le sçavez, quoique nous » n'ayons plus parmi nous, ce S. homme, qui suspendoit le bras du Dieu » vengeur sur vos têtes, vous ne devez » point désesperer de votre salut; mais » combattre au contraire avec confiance des Barbares, qui n'aspirent en » vous détruisant, qu'à abolir dans ce » païs son nom & ses temples. Ayez » donc la confiance que vous devez avoir en ce Dieu terrible qui peut tout: » implorez auprès de lui, l'intercession » du sage, du pieux Xavier; il joüit de » sa sainte presence ; il lui presentera » vos vœux : que ces vœux soient purs, » qu'ils soient sinceres, qu'ils soient » l'effet de votre confiance en Dieu, » & non de votre crainte. Détestez » vos fautes, qu'un vif repentir, vous » merite un de ses coups d'œil favorables. Allez aux pieds des Tribunaux

572. » naux de la Penitence, expier vos de-
» bordemens, & portez aux pieds du
» saint Tabernacle un cœur contrit
» & humilie; renouvellez-y une sain-
» te alliance avec votre Dieu. Venez
» ensuite combattre avec moi votre
» ennemi : que pourront ses troupes
» nombreuses, contre les bras des
» serviteurs de Dieu; le juste devant
» son œil redoutable, est le seul & le
» vrai fort : tout le reste s'éclipse,
» s'anéantit devant lui : encore une
» fois, mettez donc toute votre con-
» fiance dans la force de son bras : la
» victoire est à vous: votre liberté, votre
» repos en seront les fruits précieux,
» avec les superbes depoüilles de vos
» ennemis, dépoüilles dont je vous ce-
» de ma part: je ne veux pour toute ré-
» compense, que le plaisir de n'être pas
» venu dans votre port inutilement.

Tout le monde lui obéit; & sur la fin de Novembre, il s'embarqua, mit à la voile, & alla combattre la flotte ennemie. Elle étoit dans la riviere appellée Formoso. Aussi-tôt qu'il l'apperçut, il donna ses ordres à Manuel Fereira, Lieutenant de son vaisseau, descendit dans une galiote, & alla l'épée à la main de vaisseau en vaisseau, pour encourager les soldats. Ses discours étoient courts, mais vifs, & pleins de cette grandeur d'ame, naturelle aux courages élevés. On vogua à l'ennemi; Vega avec sa galiote, attaqua la galere Capitanesse, défenduë par deux cens hommes. Fernand Peres d'Andreade, Fernand de Lemos, François de Lima, Manuel Henri, Mem Pinto, & Jean de Torres, tous Capitaines de réputation, se comporterent avec une valeur extrême. Il n'y eût pas un d'eux, qui ne brulât, ou qui ne coulât à fond jusqu'à trois & quatre vaisseaux, fustes ou galeres. Enfin, la victoire se déclara en leur faveur. Les Achenois prirent la fuite, 1572. & les Portugais revinrent triomphans à Malaca.

Tandis que les affaires des Portugais, se soutenoient ainsi dans les Indes, Gonçalez Pereira Marmarraque travailloit à rétablir celles des Moluques. Le Roi de Ternate assiegeoit toujours la citadelle, que les Portugais avoient dans cette isle. Ce Prince ayant été forcé d'en lever le siege, porta la guerre aux habitans d'Ulate, dans les isles d'Iliacer. Edouard de Menéses vola à leur secours, avec Dom Sanche de Vasconcelos, Capitaine General de la mer. Les Ulates, & les Portugais firent une sortie sur les Ternatins, qui eut un succès favorable. Edouard de Menesés étant mort, Vasconcelos s'en retourna dans l'isle d'Amboino, & laissa le commandement de l'armée à Simon d'Abreu, homme extraordinaire; mais brave, & qui s'étoit rendu celebre, par plusieurs combats singuliers, où il avoit toûjours désarmé ses adversaires. Celui-ci alla chercher les Ternatins, pour les combattre : il fit des actions prodigieuses de valeur; mais abandonné lâchement par les siens, il fut accablé & tué par les ennemis. Comme il tomboit, Antoine Lopez de Resende s'avançoit pour le secourir avec son vaisseau : aussi-tôt la flote ennemie, l'investit, & le General Ternatin lui cria de demander quartier. Je n'en attends que de mon épée, répliqua Resende : le succès répondit à son audace, il vit fuïr devant lui les ennemis.

Dom Juan de Silva succeda à Simon d'Abreu, à la Charge de Capitaine General de la mer. Les hommes s'en prennent toûjours à la Fortune, lorsqu'il leur arrive quelque malheur; mais cette Fortune ne signifie dans le fond, autre chose, sinon qu'on

1572. manque de conduite, ou de courage. Prétendre attribuer d'autres effets à cette Fortune, c'est une folie, pardonnable tout au plus au peuple, qui ne raisonne point, & qui n'est pas fait pour raisonner. Ce fut donc un manque de conduite, & de courage, qui pensa perdre les Portugais dans les Moluques. Ils n'étoient que témeraires sans être courageux; ils osoient entreprendre, & ils n'osoient soûtenir leurs entreprises. D'ailleurs, ils avoient conçu une opinion si haute d'eux-mêmes, & tant de mépris pour les Insulaires, qui de jour en jour, s'aguerissoient, qu'ils negligeoient tout ce qui pouvoit faire réüssir leurs projets. Ils firent donc faute sur faute, & ils alloient enfin abandonner les Moluques, sans Dom Sanche de Vasconcelos qui s'y opposa. Celui-ci, aïant pris le timon des affaires en main, les rétablit, & punit severement les habitans d'Atua, en les livrant à l'épée du soldat, pour avoir sans cesse opposé quelque obstacle aux Portugais, qui vouloient s'établir dans leur isle. Ceux de l'isle de Rosatel subirent le même sort pour les mêmes raisons.

Telle étoit la situation des affaires des Portugais dans l'Asie, lorsque la flote, qu'on avoit accoutumé d'y envoyer, arriva à Goa. Elle étoit composée de quatre vaisseaux, dont François de Sousa étoit Capitaine Major, ayant sous lui Antoine Rabelo, Constantin de Vasconcelos, & Louis d'Alter. Sousa étoit chargé de lettres, de la part du Roi, pour Gaspar, Archevêque de Goa, par lesquelles, il ordonnoit à ce Prelat, d'ôter la dignité de Viceroi à Norogna, & d'en revêtir à titre de Gouverneur, Moniz Barretto, parce que Norogna avoit refusé à ce dernier, les secours qu'il demandoit, pour aller prendre possession de son Gouvernement de Malaca. Il avoit écrit en Cour, & comme le ministere lui étoit favorable, on condamna Norogna sans l'entendre. Gaspar assembla dans l'Eglise Métropole de Goa, tous les principaux Officiers, lut en leur presence les lettres du Roi, & executa ponctuellement ses Ordres, quoiqu'il sçût bien, que Norogna ne méritoit point l'affront qu'on lui faisoit; car s'il avoit refusé à Baretto, ce qu'il demandoit, c'est que les finances étoient épuisées, à cause des dernieres guerres, & la Marine en si mauvais état, qu'elle avoit besoin d'être entierement réparée. Baretto s'imaginant, que c'étoit par mauvaise volonté de la part de Norogna, s'en plaignit en Cour, promettant de remplir tous les engagemens du Viceroi, qui fut condamné quoiqu'innocent. Il fut si sensible à cet affront, qu'il en mourut de chagrin; ainsique sa femme, & Dom Alvarés de Norogna son gendre. Le Roi rendit justice à sa mémoire, en le justifiant, & en faisant publiquement son éloge. En effet, on pouvoit loüer Norogna, comme homme vrai, prudent, circonspect, & droit dans toutes ses actions. Sa Vice-Royauté dura deux ans entiers.

Moniz Barreto prit donc en main les rênes de l'Etat dans les Indes; & à sa place, le Roi nomma au Gouvernement de Malaca Dom Gonçales Pereira Marmaraque, & à son défaut Dom Leonis Pereira. Marmaraque étoit mort immédiatement après avoir secouru la citadelle de Ternate: on fit une perte considerable en perdant ce brave Capitaine, dont la probité & le désintereffement étoient generalement admirés & reconnus. Barreto, ayant appris sa mort, pressa Leonis Pereira de se rendre à Malaca, menacé de nouveau des armes du Roi

73. d'Achem. Leonis consentit à partir, pourvû qu'on lui donnât les mêmes secours, que Barreto avoit exigés de Norogna. Barreto oubliant ce qu'il avoit écrit au Roi, dit qu'il ne pouvoit executer ce que Leonis exigeoit, attendu la situation des affaires. Cependant, on joüissoit de la paix avec presque tous les Princes de l'Inde, & on étoit bien mieux en état de l'executer, qu'on ne l'étoit du tems de Norogna. Leonis, pour n'avoir rien à se reprocher, voulut se contenter de la moitié. Barreto se refusa encore à cette proposition; alors Leonis partit pour le Portugal, afin de se justifier : mais il ne fut pas écouté. Moniz qui auroit merité bien mieux que Norogna, à être dépossedé de sa Charge, y fut maintenu, & sa conduite hautement loüée. Il avoit l'oreille du Ministre, & le Ministre quand il le veut, tourne auprès du Prince les actions des sujets en crimes, ou en vertus, selon ses vûës ou ses interêts particuliers. Homme, il ressent toutes les passions, & armé de l'autorité, elle devient entre ses mains, ce que l'épée est entre celles d'un furieux, si l'honneur ne le retient, si la probité ne le conduit, & si la religion n'oppose un frein salutaire à la fougue impetueuse de ses passions, ou de ses caprices.

Dès que Moniz fut maître, il employa toute l'année 1574. à expedier des flottes en differens Ports des Indes. Dans celui de Goa arriverent six Vaisseaux, venant de Portugal, commandés par Dom Ambroise d'Aguiar Coutigno. Il portoit des ordres au Gouverneur, pour faire arrêter & juger Dom George de Castro, qui avoit livré la Citadelle de Chale, au Zamorin. Moniz obéït, & Castro, condamné à avoir la tête tranchée, fut executé dans la grande place de Goa. 1573.
On le plaignit à cause de sa vieillesse, & l'on murmura de ce qu'on laissoit vivre ses complices. Mais ce qu'il y eût de plus singulier, c'est que l'année suivante, on reçut des ordres à Goa, pour qu'on donnât à George de Castro, le commandement d'une Place qu'on indiquoit. Ensorte qu'il arriva à Dom Sebastien dans cette occasion, ce qui arrivoit souvent à cet Empereur Romain, qui l'instant d'après qu'il avoit ordonné le dernier supplice de ceux qui lui déplaisoient, les redemandoit pour leur parler. Il est vray que Sebastien pouvoit croire, que ses premiers ordres ne seroient point executés, ignorant que tel est le malheur des Princes, qu'on n'execute promptement leurs ordres, que lors qu'ils portent peine contre quelqu'un, & que rarement, aporte-t-on la même promptitude dans l'execution de leurs graces.

Sur ces entrefaites, la Reine de Japara forma le dessein d'enlever Malaca aux Portugais. Elle chargea Quiaidaman son General d'aller l'assieger avec quinze mille Javois d'élite. Tristan Vas de Vega étoit de retour à Malaca, de son voyage de la Sonde. D'un commun accord, les habitans & la garnison le nommerent pour commander, à la place de François Henri, mort depuis peu. Aussi-tôt Vega fit partir un vaisseau, pour avertir Moniz du nouvel orage qui étoit prêt à fondre sur Malaca. Le Gouverneur envoya promptement des ordres à tous les Commandans des Places voisines, pour qu'ils eussent à secourir en diligence cette ville. Le Gouverneur emprunta aux habitans de Goa vingt mille pradoos, pour se mettre en état d'aller lui-même au secours de cette Place : mais il n'en conçut que le

1574. deſſein ſans l'executer.

Les Javois cependant s'étoient preſentés devant Malaca, & avoient pris leurs quartiers, autour de la ville. Vega chargea Jean Pereïra, le Licentié Martin Ferreïra, & Dom Diegue Lopez, ſurnommé le Soldat, de faire une ſortie avec cent cinquante hommes. Ils obéïrent, forcerent les retranchemens des ennemis, en tuerent un grand nombre, & leur enleverent ſept pieces de canon. Peu de jours après, le même Juan Pereïra alla brûler une partie de la flote ennemie. Leur armée ſeconſommoit depuis trois mois inutilement, lorſque tout d'un coup elle gagna ſes vaiſſeaux, & s'enfuit. Pereïra les pourſuivit, & fit encore périr quelques vaiſſeaux. Vega reſſentit pour la ſeconde fois le plaiſir d'avoir conſervé par ſa prudence & par ſon courage, Malaca à ſa patrie.

Tandis que ce brave homme travailloit ainſi pour le ſalut de Malaca, Dom Juan de Coſta, Capitaine General de la Mer de Malabar, alla avec vingt-quatre fuſtes, punir les habitans de Gaipar près de Bracalor. Il humilia l'orgüeil du Roi de Tolar, entra dans la Riviere de Chale, & ravagea la ville de Parangulem, appartenante au Zamorim. Le fils de ce Prince accourut pour lui donner la chaſſe; Coſta l'attendit, le vainquit, tua à ſa vûë trois cent habitans de Capocate, & brûla ſur le Mont Deleï, le Village de Nilachiram. En s'en retournant, il enleva pluſieurs paraux, & pluſieurs fuſtes, où il trouva toute ſorte de rafraichiſſemens.

Les affaires empiroient chaque jour dans les Moluques; l'envie & la jalouſie diviſoient les Portugais, & l'avarice, ce vice ſi décrié & cependant ſi commun parmi les hommes, achevoit de les perdre. Dom Alvarès 1575. d'Ataïde commandoit, & Nuño Pereira étoit en chemin pour prendre ſa place. Le Roi de Ternate pouſſoit toujours le ſiége de la Citadelle, avec vigueur. Les aſſiégez étoient réduits à la derniere extremité: tout ſembloit favoriſer les armes des ennemis; pour punir les Portugais de leur orgüeil, de leur cruauté, de leur avarice, & ſur tout de l'aſſaſſinat, commis dans la perſonne du Roi de Ternate. Tous les ſecours qu'on leur envoyoit, periſſoient ou par le fer, ou par le feu, ou par les eaux. Toute la flote que commandoit Gonçalès Pereïra Marmarraque fut ſubmergée ou brûlée par les ennemis. Le Roi d'Ujantana, allié des Portugais changea à leur égard & embraſſa le part des Ternatiens. Toutes les Iſles circonvoiſines armerent en leur faveur: la réputation des Portugais y étoit entierement tombée.

Enfin on porta le dernier coup aux aſſiégez. Après avoir mangé les chiens, les chats, les rats, & juſqu'aux cuirs de leurs coffres, ils ſe rendirent & ſe retirerent dans l'Iſle d'Amboino, d'où ils paſſerent quelque tems après, dans l'Iſle de Tidor. Le Roi de cette Iſle, leur permit d'y bâtir une Citadelle, par le moyen de laquelle ils ſe conſerverent encore le commerce des Moluques, pendant l'eſpace de trente-ſix ans, comme on le dira en ſon lieu. Quant au Roi de Ternate, vainqueur, il en uſa envers le vaincu, plus genereuſement qu'il ne meritoit. Dès qu'il fut entré dans la citadelle, il enſembla les Portugais. » Vos parjures, leur dit-il, & » vos forfaits ſeroient dignes des » derniers ſuplices. Je pourrois ſans » me deshonorer, vous manquer de » parole, & vous traiter comme des » traîtres, & des tirans le meritent.

1575. » Mais, moins barbare que vous, je » sçai respecter les traitez, je tiens » ma parole, je vous donne la vie, » je vous laisse la liberté ; fuïez seu- » lement loin de cette Isle, que vous » avez remplie de meurtres & de » brigandages. Purgez ces climats » d'une nation qui ne connoit de » Loix, que celles que l'avarice, » la cruauté & l'ambition lui inspi- » rent ; & laissez vivre en paix des » hommes, que vous traitez de bar- » bares, & qui sont moins barba- » res que vous. Remplis de pieté en- » vers les Dieux, & d'humanité en- » vers les hommes, nous vous avons » reçûs dans nos Ports, nous vous » avons accueillis dans nos Villes, » nous vous avons admis dans le » sein de nos familles, nous n'avons » rien oublié pour gagner votre ami- » tié & pour nous attirer votre con- » fiance ; mais insensibles à tout ce » qui attache les hommes, les uns aux » autres, l'ingratitude, la tyrannie, » l'esclavage, ont été le prix de tant » de bienfaits. Partez, vous êtes as- » sez punis, puisqu'on peut vous le » reprocher.

En effet, rien n'étoit plus humiliant pour eux, que de s'entendre faire ces reproches, par un Prince qu'ils méprisoient, & qu'ils avoient toujours regardé comme un Esclave, plûtôt que comme un Roi. Au reste, s'ils perdirent la Citadelle de Ternate, ils ne la perdirent que par leur imprudence, & leur lâcheté : par leur imprudence, à cause des excès qu'ils commirent envers les habitans, qu'ils pousserent à la revolte dans des circonstances, où ils avoient plusieurs ennemis sur les bras, & qu'au lieu de pousser à bout comme ils firent, ils auroient dû menager plus que jamais, étant impossible qu'ils pussent se soutenir, sans les secours qu'ils en retiroient : par leur lâcheté, parce que les Portugais des Isles voisines, occupés de leurs interêts particuliers, ne se donnerent aucun mouvement, pour secourir ceux qui étoient assiegez dans cette citadelle. Ce désordre provenoit de la foiblesse du gouvernement. On laissoit faire aux Officiers, tout ce qu'ils vouloient : nulle discipline n'étoit observée parmi les soldats ; les Commandans & les Gouverneurs des Places s'érigeoient en tirans, qui ne songeoient qu'à s'enrichir, sans songer aux interêts de l'Etat. De-là, les déportemens des subalternes, la lâcheté des soldats, les cris, les plaintes, & la haine des peuples, qui saisissoient toujours avec plaisir, les occasions de se venger. Ce désordre fut cause, qu'un Roi de Perse demanda un jour à un Ambassadeur Portugais, qui étoit auprès de lui, à combien de Gouverneurs & Commandans de Places, le Roi son maître avoit fait couper la tête, depuis qu'il avoit introduit sa domination dans les Indes : A aucun, répondit l'Ambassadeur : Tant pis, repliqua le Persan ; la puissance des Portugais dans ce pays ne durera pas long-tems. 1576.

Les affaires n'étoient pas en meilleure situation dans l'Isle d'Amboine. Malgré la valeur & la prudence de Dom Sanche de Vasconcelos, on y essuyoit souvent des pertes considerables. Cependant il remporta deux Victoires navales, sur Cachil Tidore, & Muladam, Generaux du Roi de Ternate. Alexandre de Mattos batit, & fut batu à son tour, & tué par les habitans de Jaman. Sanche vengea sa mort. Rui de Sousa, nouveau Chrétien, riche & accredité parmi les habitans d'Amboine, ses Com-

1576. patriotes, trama une conjuration contre Vasconcelos. Celui-ci, averti de ses complots, le fit prier de venir chez lui, ayant à lui parler de quelque affaire. Rui, qui ne se doutoit point qu'on eût découvert son secret, s'y rendit, & Vasconcelos le fit arrêter; mais bien-tôt après il trouva le moyen de se sauver, & les Jesuites qui étoient dans l'Isle, furent accusez d'avoir favorisé sa fuite. Que cela soit ou non, dès que Rui fut en liberté, il se joignit ouvertement aux ennemis, & causa de grands dommages à la nation.

Le gouvernement de Moniz Baretto expira dans l'Asie, & celui de François Baretto continua en Afrique. Nous avons dit, comment Sebastien avoit partagé en trois gouvernemens les Places, dont il étoit maître sur la côte Orientale d'Afrique, & dans les Indes. Cette division faite, on donna celui d'Afrique à Barreto. On crut d'abord, que celui-ci, homme d'un veritable merite, le refuseroit, parce qu'il avoit été Viceroi de toutes les Indes, & que ce qu'on lui donnoit étoit inferieur à ce poste, & parceque ce poste étoit le moindre des trois compris dans la division, & cependant le plus perilleux. Il l'accepta néanmoins sans faire aucune difficulté : premierement, parce qu'à la honte du ministere de Portugal, il étoit presque reduit à la misere : secondement, parce qu'il étoit persuadé, que le premier devoir d'un sujet, & d'un honnête homme, étoit d'obéïr au Roi; troisiémement, parceque les personnes vertueuses donnoient plus de lustres aux postes, quelque éminens qu'ils fussent, que les postes ne leur en donnoient : quatriémement, parce que son Gouvernement étoit armé de la même autorité, que celui de Goa & de Malaca, & qu'il ne relevoit ainsi que les deux autres, qu'immediatement du Roi. Il partit donc pour l'Afrique l'an 1569. avec le titre de Gouverneur general des côtes orientales d'Afrique. Il amena avec lui trois vaisseaux, dont deux étoient commandés par Laurent de Carvallo, & par Vasco Fernandez Homen. Son équipage outre les gens de Marine, étoit composé de mille soldats, qui avoient vieilli dans les guerres d'Afrique, outre plusieurs Gentilshommes, tout pleins de mérite, de valeur & de bonne volonté. 1576.

Le pouvoir des Jesuites, étoit immense en ce tems-là à la Cour de Sebastien. Le Pere François de Monclaros étoit dans la partie de l'Afrique où l'on envoyoit Barreto. Comme ce Jésuite passoit pour connoître parfaitement le païs, on donna des ordres positifs à Barreto, de ne rien faire, & de ne rien entreprendre, qu'il n'eût auparavant consulté Monclaros. Cet homme qui étoit fort bon Religieux, mais très-mauvais politique, profitant de la confiance qu'on avoit en lui, voulut asservir à ses idées toute la conduite du Gouverneur. Baretto qui sçavoit obéïr, aussi-bien que commander, s'y soumit malheureusement & pour lui & pour l'Etat. L'objet principal, qu'on avoit recommandé au Jésuite & à Barreto étoit de se mettre en possession de certaines mines d'or, situées dans le Monomotapa, & dans le Royaume de Sofala. Dès que Barreto fut arrivé au Mozambique, avec tout ce qui étoit necessaire, pour cette expedition, il s'avança dans la riviere de Cuama, appellée des bons Signes par le celebre Gama, environ quatre-vingt-dix lieuës, & s'arrêta, selon les instructions de Monclaros au Fort de saint Marzal pour s'y rafraîchir. Lorsqu'il

1576. voulut poursuivre sa route, les Maures voisins s'y opposerent, ne pouvant vaincre les Portugais par les armes, ils infecterent les eaux pour les empoisonner. On perdit beaucoup de monde, mais Barreto ayant decouvert la source de cette mortalité, mit à feu & à sang les habitations de ceux qui l'avoient occasionnée.

Après s'en être ainsi vengé, il fit expedier un Ambassadeur à l'Empereur de Monomotapa, pour demander à ce Prince la permission de faire la guerre au Roi de Mongas son Vassal. L'Empereur non-seulement y consentit, mais offrit même cent mille hommes, pour pousser cette guerre avec vigueur. Barreto ne voulant partager sa gloire avec personne, le remercia, & il partit pour cette expedition. Après dix jours d'une marche penible, il traversa la riviere Zembeze, & parvint à une colline qu'il trouva couverte d'une foule innombrable d'ennemis. Barreto disposa ses troupes au combat, donna le commandement de l'avant-garde à Vasco Fernandez Homen, & plaçant son bagage & quelques pieces de canon entre elles & l'arriere-garde, il marcha pour attaquer les ennemis. Avant qu'on sonnât la charge, on vit sortir de leurs rangs une femme, vieille & hideuse. Elle portoit un vase, rempli de poussiere, elle prononça quelques paroles en faisant des grimaces effroyables, & jetta en l'air la poussiere qui étoit dans le vase. Les Barbares étoient persuadés que le gain de la bataille dépendoit de cette bizarre superstition. Barreto qui l'avoit déja vûë pratiquer parmi les Indiens, en avertit ses soldats, & fit tirer un coup de canon contre cette prétenduë Magicienne, qu'on vit tomber par terre. Les Barbares, qui la croyoient immortelle, en furent épouvantés ; neanmoins ils s'avancerent hardiment, & firent pleuvoir sur les Portugais une grêle de traits & de flêches. Ceux-ci y répondirent par un feu terrible, un nombre infini de Barbares en fut tué, & le reste prit la fuite. 1576.

Barreto sans perdre du tems, marcha vers la Ville de Mongas. En y arrivant il falut combattre un nouveau déluge de Barbares, qu'on vainquit ainsi que les premiers. Les habitans abandonnerent la Ville, & Barreto y entra & s'y fortifia pendant la nuit. Le lendemain il y fut assailli, par deux fois autant de Barbares, qu'il en avoit combattu, & vaincu la veille. On en fit un carnage si épouvantable, qu'ils se déterminerent du consentement de leur Roi à demander la paix. Ils envoyerent un de leurs Chefs à Barreto, qui voulant se faire prier, le renvoya en ne lui donnant que des esperances. Il revint le lendemain accompagné de plusieurs Barbares ses Compatriotes. En arrivant, un chameau de ceux que les Portugais avoient, pour porter leurs équipages, s'échapa, on l'arrêta, & on le mena devant Barreto, en presence des Barbares, qui ne connoissoient point cette espece d'animal. Les Africains le contemploient avec étonnement & admiration ; mais leur surprise parvint à son comble lorsqu'ils virent cet animal, se mettre à genoux devant le Gouverneur. Ils demanderent tous émerveillés, ce que cela signifioit : Baretto profitant de leur simplicité & de leur ignorance ; leur dit que cet animal & ses compagnons, dont il avoit grand nombre, ne se nourrissoient que de la chair des ennemis qu'on tuoit dans les batailles, & qu'il venoit de la part de ses camarades, pour le prier de ne point faire la paix avec eux, afin qu'ils ne manquassent point de vivres.

1576. Les Barbares fraperent des mains en signe d'admiration ; ensuite ils supplierent Barreto, de lui demander en grace de ne point s'opposer à la paix, & qu'ils leur fourniroient d'excellentes vaches pour leur nourriture. Barretto fit semblant de parler au chameau, & après quelques discours, qu'il prononça d'un ton vif, il leur dit, il y consent. La paix fut donc concluë, & les Barbares aussi-tôt remplirent les engagemens qu'ils avoient pris à l'égard des chameaux : & par ce stratagême, les Portugais eurent en abondance toutes sortes de rafraîchissemens.

Barreto s'applaudissoit de sa victoire, & des effets qu'elle avoit produits, lorsqu'il fut obligé de retourner au Mozambique. Antoine Pereira Brandam avoit été condamné à un bannissement perpetuel, à cause des cruautés & des brigandages, qu'il avoit exercés dans les Moluques. Barreto avoit demandé au Roi Sebastien, la permission de l'amener avec lui en Afrique. Lorsqu'on fut arrivé au Mozambique, le Gouverneur lui confia le Commandement de la citadelle. Dès que Barreto fut parti pour le Monomotapa, Pereira, qui rëünissoit tous les vices, la cruauté, l'avarice, la perfidie, & l'ingratitude, se déchaîna contre son bienfaiteur, composa des libelles contre sa réputation, & les fit répandre dans le public, écrits de sa propre main. On envoya un de ces écrits, à Barreto, qui comprenant, que le dessein de Pereira tendoit moins à le décrier, qu'à se rendre maître de la citadelle de Mozambique, partit dans l'instant pour s'y rendre, & prévenir cet homme perfide. Son arrivée imprevûë fit avorter tous les projets de Pereira. Barreto l'envoya chercher : Pereira se rendit promptement chez le Gouverneur, qui lui montra les libelles, qu'il avoit écrits contre sa personne & son ministere. Pereira lâche & timide, comme sont presque tous les traîtres, ne chercha point à s'excuser; mais fondit en larmes, se jetta aux pieds du Gouverneur, & demanda la vie. Barreto, qui n'étoit pas moins genereux que brave, le releva, & lui dit : « Allez, je » vous pardonne, vos remords vous » puniront assés de votre perfidie & de » votre ingratitude. » Ensuite, le Gouverneur s'appliqua à rétablir l'ordre & l'intelligence entre les habitans du Mozambique, & les Portugais; confia le Commandement de la citadelle à Laurent Godino, & repartit pour achever l'entreprise du Monomotapa. Etant arrivé au fort de Sena, il y trouva Monclaros. Ce Religieux, qui auroit dû se feliciter des succès du Gouverneur, en conçut une jalousie extrême : abusant de la confiance, que le ministere de Portugal avoit en lui, il dit à Baretto, avec une fierté insuportable, & indigne d'un homme de son caractere : » Pourquoi retournez-vous au Mo- » nomotapa; n'êtes-vous pas content » d'avoir engagé le Roi dans une folle » entreprise, sans chercher à la con- » tinuer? vous serez responsable de- » vant Dieu & devant les hommes, » de tous les malheurs qui arriveront » aux Portugais en Afrique. » 1576.

Barreto étoit le plus sensible de tous les hommes : lui, qui n'avoit accepté le Gouvernement du Monomotapa, que pour obéïr à son Roi, & que pour servir sa Patrie; qui n'avoit rien fait, ni rien entrepris que par le conseil de ce même Monclaros qui lui parloit si arrogament, fut si penetré de son injuste reproche, qu'il en mourut deux jours après de douleur. D'autres prétendent qu'il mourut de poison, & le sentiment de ces derniers

1576. derniers est assés vrai-semblable. Monclaros etoit violent, vain, & jaloux. Il ne seroit pas etonnant qu'assuré de l'impunité, ce Prêtre, qui n'avoit que l'apparence des vertus, se fût abandonné au plus noir des crimes, pour assouvir son orgueil & sa jalousie. Ainsi Barreto, qui avoit bravé tous les périls d'une longue & penible navigation, qui avoit echapé à tant de dangers dans les Indes, qui venoit tout recemment de subjuguer une foule de Barbares, & d'éviter une pluye de traits & de flèches, ne put se dérober à la furie d'un Religieux. Si les Princes se conduisoient avec sagesse, ils ne confieroient jamais leur autorité à tout homme condamné par son état, à vivre loin du monde : Un Moine abuse presque toûjours du pouvoir qu'on lui donne dans un Etat. Son éducation monacale ne le rend propre qu'à gouverner des Moines, c'est-à-dire, des esclaves.

Vasco Fernandés Homen succeda à Barreto au Gouvernement du Monomotapa. Monclaros lui fit dire de revenir au Mozambique, & d'abandonner l'entreprise commencée par son prédecesseur. Homen obéït : lorsqu'il fut arrivé, François Pinto Pimentel, ne pouvant supporter l'insolence de Monclaros, qui faisoit l'homme d'Etat & l'homme de Guerre, reprocha vivement à Homen la timide condescendance qu'il avoit eûë d'adherer si promptement, aux caprices d'un Religieux. Homen ouvrit les yeux, rougit de sa foiblesse, & repartit, malgré Monclaros, pour le Monomotapa. Il traversa le Royaume de Sofala ; il vainquit sur sa route plusieurs petits Rois, qui vouloient s'opposer à son passage, il franchit de vastes déserts, & des campagnes brûlantes, où il eût à combattre la soif, la faim, des animaux féroces, & des hommes plus féroces encore. Après avoir par sa valeur, par sa prudence, & par son courage intrepide, surmonté tous ces obstacles, il parvint enfin aux mines de Chicanga. Ne pouvant en retirer la quantité d'or qu'il avoit esperé, il passa dans les Etats du Roi de Quiteve, & delà aux mines de Mañinas. Y trouvant les mêmes difficultez qu'à celles de Chicanga, il les abandonna & revint au Mozambique. Le Gouvernement du Monomotapa fut aboli presqu'aussi-tôt qu'érigé. 1576.

Rui Laurent de Tavora étoit parti de Lisbonne, pour exercer celui des Indes à titre de Viceroi, à la place d'Antoine Moniz Barreto. Il amenoit avec lui quatre vaisseaux bien équippez, ayant pour Capitaines Simon Tello, Martin Pereira de Sà, & François de Melo Sampayo. Il joüit peu de sa nouvelle dignité : En arrivant au Mozambique, Tavora vit finir ses jours. La flote continua sa route, & arriva heureusement à Goa. On y ouvrit aussitôt les lettres de la succession, & l'on trouva que le Roi y nommoit Dom Diegue de Menesés. Dès que celui-ci eut le Gouvernement en main, il disposa de toutes choses, à sa fantaisie, sans trop consulter les autres Officiers; & comme il n'avoit pas toute la connoissance, & toute l'experience necessaire des affaires des Indes, on vit bien-tôt regner le désordre & la confusion.

Menesés, à l'exemple des Vicerois & des Gouverneurs, qui l'avoient précedé, envoya des flottes de tous côtez, qui tour à tour éprouverent les faveurs, & les rigueurs de la fortune. Dom Jerôme Mascaregnas, Dom Diegue & Dom Antoine Sylveira freres, & François Pessoa, entrerent

1576. dans la riviere de Dabul. Melique Tocar, Commandant de la Place, les pria de se trouver à un festin, dans le dessein de les faire tous massacrer. Ils s'y rendirent tous à l'exception de Mascaregnas, qui apporta à Goa la triste nouvelle de la perfidie de Tocar.

Le Viceroi fit partir Dom Pedre de Meneses, avec une flote, pour venger cet assassinat. Sur ces entrefaites, Dom Louis d'Ataïde, Comte d'Atougia, fut nommé pour la seconde fois Viceroi des Indes. Sebastien, à cause de sa valeur & de sa prudence, lui avoit d'abord déferé le Generalat de l'armée, avec laquelle il étoit dans le dessein de passer en Afrique : mais Ataïde, ennemi de la flatterie, blâma hautement le projet du Roi. Sa sincerité déplut au jeune Monarque, qui brûlant de faire la guerre, pour se défaire d'un Censeur aussi éclairé & aussi sincere qu'Ataïde, le renvoya aux Indes. Ataïde, qui ne vouloit point être témoin du malheur, où il prévoyoit que le Roi alloit se précipiter; accepta l'honneur qu'on lui faisoit, & partit avec Nuño Vello Pereira, plus sçavant qu'heureux dans l'art militaire, & Dom Juan Alvarez Suares, homme très-intelligent dans le commerce des Indes, & qui avoit montré beaucoup de valeur au dernier siege de Chaul. En récompense des services qu'il avoit rendus, on le fit en Portugal Secretaire du Commerce, Office honorable, qui ennoblissoit, & qui faisoit l'ambition de tous ceux qui n'étoient pas nez nobles. Dom Louis arriva sur la fin du mois d'Août à Goa, où il fut reçû avec une joïe extrême.

Ayant pris en main le bâton du commandement, il arma une puissante flotte, pour tenir en respect tous les Princes Indiens, qui commençoient à remuer. Il fit aussi partir quelques vaisseaux, pour joindre Dom Pedre de Menesés, afin qu'il pût tirer une éclatante vengeance de la perfidie de Tocar. En même-tems, il se prépara pour faire une guerre cruelle à Idalcan, de qui Tocar dépendoit, & qui n'avoit donné aux Portugais aucune satisfaction du crime de ce traître. Idalcan en fut épouvanté, demanda la paix, & offrit de bannir Tocar de Dabul. Cette satisfaction, avec les devastations qu'on avoit déja faites sur ses terres, contenterent le Viceroi. Il arriva sur ces entrefaites à Goa trois vaisseaux, venant de Portugal; c'étoient les derniers expediés par le Roi Sebastien. Comme ils entroient dans le port de Goa, deux caravelles sortoient de celui de Lisbonne, l'une pour Goa, l'autre pour Malaca, où elles avoient ordre d'aller annoncer la défaite & la perte du malheureux Sebastien. 1579.

Henri son oncle s'empara de son Sceptre & de sa Couronne, comme nous l'avons déja dit. Ce Roi, Prêtre & Cardinal, expedia pour les Indes cinq vaisseaux, sous les ordres de Dom Juan de Saldagne. L'arrivée de ces cinq vaisseaux rétablit le calme & la confiance dans les Indes, interrompus l'un & l'autre, par la mort du Roi Dom Sebastien. Malgré le dernier traité, que le Viceroi avoit conclu avec Idalcan, par lequel ce Prince s'étoit engagé à chasser Tocar de Dabul, ce traître y étoit retourné, & y exerçoit publiquement sa Charge. Ataïde ne s'amusa point à s'en plaindre, mais il chargea Paul de Lima, d'aller avec dix vaisseaux chasser Tocar de Dabul. Paul trouva l'entrée de la riviere défenduë par une excellente artillerie; mais cet obstacle ne pût arrêter les Portugais; ils s'avancerent, descendirent à terre, malgré six mille che-

79. vaux qui les attendoient ſur le rivage, & ravagerent les lieux circonvoiſins de Dabul.

L'ennemi apella à ſon ſecours Cartale & Mondaviray, Pirates Malabares, fameux dans toutes les mers voiſines, & qui avoient en leur puiſſance cinq Galiotes bien équipées. Tocar leur fournit encore cinq vaiſſeaux, avec cinq cent ſoldats, Turcs, Perſans, & d'autre nation, tous d'une valeur éprouvée. Ils entrerent dans la Riviere, pour chercher & combattre les Portugais. Les bords étoient couverts de Cavalerie, d'Infanterie, & de peuple qui étoit accouru, pour voir le combat entre les Pirates & les Portugais. Les forces étoient égales de part & d'autre. Les Pirates avoient dix vaiſſeaux, Paul en avoit autant. Ce dernier, ayant diſpoſé toutes choſes, mit le ſabre à la main, & recommanda en peu de paroles aux ſiens d'imiter ſon exemple. Après que les deux Flotes ſe furent reſpectivement canonées, avec plus de furie que de ſuccès, elles vinrent à l'abordage. Paul ſuivi des ſiens ſe jetta dans une galiote, maſſacra ſans pitié la moitié de l'équipage, & fit ſauter l'autre moitié dans l'eau. Les autres Portugais en firent de même, & de dix vaiſſeaux qu'avoit l'ennemi, il n'en échappa qu'un ſeul. Après cette Victoire Paul revint à Goa, où il fut reçû avec applaudiſſement par le Viceroi.

Les Portugais n'eurent pas de moindres ſuccès en Afrique, dans le Royaume d'Angola. Ce Royaume eſt ſitué par delà celui de Congo vers le Sud. Les habitans de ce pays s'appelloient autrefois Ambonds, & leur terre Ambonde. Elle étoit diviſée en pluſieurs Provinces, nommées Mirindes, gouvernées chacune par des Seigneurs particuliers, qui portoient le nom de Sobas. Chaque Soba étoit proprié- 1579.
taire de ſa Province, mais tous relevoient du Roi de Congo. Un de Sobas, appellé Angola, ſoûmit avec le ſecours des Portugais, les autres Sobas, les rendit ſes tributaires, & ne forma de toutes leurs Mirindes, ou Provinces, qu'un ſeul Royaume, auquel il donna ſon nom. Il confine au Septentrion avec le Royaume de Congo, à l'Occident à la mer Occeanne, au Midi au Royaume de Mataman, & à l'Orient au Royaume de Malemba. Le pays d'Angola eſt fécond en mines d'argent & dans toutes les choſes neceſſaires à la vie. Il eſt extremement peuplé, à cauſe de la pluralité des femmes, qui y eſt permiſe. Le Roi peut facilement armer cent mille hommes; & quand il veut, il eſt en droit de faire prendre les armes à tous ceux qui ſont en âge de les porter. Les Officiers couvrent leur tête avec des bonnets, ombragés d'un panache compoſé de plumes de differents oiſeaux. Ils ont pluſieurs inſtrumens de guerre, & chacun de ces inſtrumens eſt deſtiné à certaine manœuvre; enſorte que, lorſque le General veut faire avancer ou reculer, attaquer ou défendre, il fait ſonner de l'inſtrument qui marque ces choſes, & la troupe qui eſt commandée, répond par un inſtrument ſemblable, qu'elle eſt prête, ou qu'elle ſe prépare à obéïr. Ils ne ſe ſervent point de cavalerie; ils font un grand uſage, ainſi que les anciens Romains, des Augures; & ſelon qu'ils leur paroiſſent plus ou moins favorables, ils combattent, ou ils ſe retirent.

Leur principal commerce avec les Portugais eſt en eſclaves. Il y a quatre ſorte de gens en Angola. La premiere comprend ceux qu'on appelle Macotas, ce ſont les Gentilhommes:

1579. La seconde renferme les naturels du pays, Laboureurs ou Artisans, tous de condition libre : La troisiéme, les Serfs & les Esclaves de chaque Mirinde, appellez Quisicos, appartenant au Seigneur : La quatriéme renferme les Mobicas, autre espece d'esclaves, que l'on fait par droit de conquête, ou par droit d'achat. Les plus riches sont ceux qui ont beaucoup de ces esclaves. Les enfans qui en proviennent, ont le sort de leurs peres, & souvent leurs maîtres les troquent avec les Européens contre des marchandises. Les Angolans sont naturellement injustes, cruels & barbares, & dans certain canton ils sont Antropophages, & vendent publiquement de la chair humaine.

Du Royaume de Congo, les Portugais passerent dans celui d'Angola. Le Roi, désirant connoître l'Evangile, envoya à Jean III. en 1560. des Ambassadeurs, pour lui demander des Prêtres, qui pussent l'instruire du Christianisme. Dom Juan lui envoya quatre Jesuites, avec un Gentilhomme, nommé Paul Diaz Novaïs, petit-fils de Barthelemi Diaz, qui avoit découvert le premier le Cap de Bonne Esperance. En arrivant dans le Royaume, ils trouverent Angola, surnommé Inene, mort, & son fils Dambi Angola sur le Trône. Il reçut honorablement les Portugais dans sa Ville de Cabaça : mais peu de tems après, emporté par son avarice, il leur enleva ce qu'ils avoient aporté de marchandises, fit mourir deux Jesuites, & retint les deux autres avec Diaz dans les fers. Ce dernier ne tarda pas à obtenir sa liberté & revint en Portugal.

L'an 1578. Sebastien le renvoya à Angola, pour tirer vengeance de Dambi Angola. Diaz, en arrivant dans l'Isle de Loanda, apprit que ce Prince étoit 1580. mort, & que Quilonga Angola son petit-fils occupoit le Trône. Diaz le fit complimenter, contracta alliance avec lui, & pendant quatre années qu'elle dura sans interruption, il le secourut dans toutes les Guerres, qu'il eut à soutenir contre les Sobas ses Vassaux. Cette intelligence fut interrompuë par l'avarice de Quilonga. Aïant appris, que les Portugais avoient reçû de leur pays beaucoup de marchandises, & qu'ils les faisoient conduire à Cabaça par une foible escorte, Quilonga la fit massacrer en chemin, s'empara des marchandises, & déclara la Guerre à Diaz. Celui-ci sans perdre tems, assembla tous les Portugais, s'embarqua dans les vaisseaux qu'il avoit au Port de Loanda, remonta la Riviere de Coanza, & se fit des alliez ou des tributaires, de tous les Sobas, qui peuploient les rivages du Coanza du côté du Royaume d'Angola. Quilonga, étonné d'un succès si rapide, leva une puissante armée pour s'y opposer, & Diaz appella à son secours le Roi de Congo, qui lui envoya soixante-mille combattans, sous les ordres de son cousin Sebastien Manibamba. Cette armée, qui ne pût joindre Diaz, fut contrainte de s'en retourner, à cause des maladies qui s'y glisserent, & qui en firent perir une partie. Alors le General Portugais se retira, & se fortifia dans une petite Isle, située au confluent du Coanza & du Lugola, où les Portugais bâtirent depuis une petite ville, qu'ils nommerent Massagan. Quilonga, ne pouvant les en chasser à cause de l'hyver, qui commençoit à se faire sentir dans ces pays, congedia son armée jusqu'au Printems prochain, que la guerre recommença.

Les montagnes de Cambambes, a-

bondantes en mines d'argent, étoient situées près de la Ville de Massagan. En 1580. Paul Diaz se mit en chemin, avec presque tout ce qu'il avoit de Portugais auprès de lui, pour s'en emparer. Les Angolans s'y opposerent: Diaz les combattit & les vainquit en plusieurs rencontres. Ces combats, joints aux fatigues d'une longue & penible marche, & aux maladies, causées par des pluyes continuelles, diminuerent considerablement ses Troupes. Ce malheur le contraignit de s'arrêter sur les bords du Coanza, & de se fortifier dans un lieu appellé Mocumba. Les Angolans l'y assiégerent & l'y presserent vivement; mais Diaz, ayant reçû quelque secours, fit une sortie, tailla en pieces & mit en fuite les Barbares, & rangea de son parti plusieurs Sobas, entre autres celui de Banzan.

Après cette grande Victoire, Diaz continua sa route & parvint aux mines des montagnes de Cambambes. Le Roi d'Angola leva une armée de douze cent mille hommes pour l'en chasser. Cent cinquante Portugais & quelques Ethiopiens qui s'étoient rendus Chrétiens, firent un carnage affreux de cette foule innombrable de Barbares: & les malheureux restes de cette nombreuse armée se retirerent, épouvantés dans leur pays. Diaz craignant cependant qu'ils ne revinssent l'attaquer, se retira dans l'Isle dont nous avons parlé: il ne s'étoit point trompé. Les Angolains revenus de leur épouvante, reprirent les armes, & allerent assiéger Diaz dans son Isle, qui n'avoit que deux cent hommes pour la défendre. Il étoit réduit aux derniers extremitez, lorsqu'il reçut un secours de Portugal. Alors les Portugais allerent faire quelques courses dans les païs voisins qu'ils dévasterent. Dix ou douze Sobas subirent leur joug, & le Roi d'Angola perdit deux batailles. 1580.
Dans la derniere, son armée qui fût entierement défaite, étoit composée de six cent mille hommes. Diaz remporta cette grande Victoire, avec deux cent Portugais & dix mille Ethiopiens.

Après tant de travaux & des victoires si signalées, Diaz fut attaqué d'une cruelle maladie. Ses jours étoient parvenus au comble de leur mesure. Tous les remedes furent inutiles: il expira; sa mort causa aux Portugais une profonde douleur. Il méritoit des regrets si vifs, par sa haute probité, par son courage genereux, par son désinteressement singulier, & par une pieté d'autant plus sincere qu'elle étoit sans faste & sans éclat. Cependant la guerre continua, & les Portugais demeurerent toujours vainqueurs. Leurs Victoires déterminerent le Roi d'Angola à demander la paix. On la lui accorda, on se donna des ôtages & l'on vêcut tranquillement.

Tandis que toutes ces choses se passoient dans le Royaume d'Angola, les guerres civiles désoloient celui de Congo. Le Roy Alvarès, premier de nom, & de qui nous avons déja parlé, étoit mort, & avoit laissé deux fils & une fille. L'aîné des enfans mâles s'appelloit aussi Alvarès. Son frere & sa sœur, impatiens de le voir armé de toute l'autorité, se souleverent contre lui. Ils entraînerent dans leur rebellion une partie des Seigneurs, qui n'aimoient point Alvarès, à cause qu'il avoit embrassé le Christianisme, & qu'il vouloit que tous ses sujets l'embrassassent, & en observassent rigoureusement les Loix. On vit bien-tôt de part & d'autre de nombreuses armées sur pié, & les Portugais qui étoient dans Congo, suivirent les éten-

1580. darts d'Alvarès. On découvrit, que plusieurs Seigneurs Congians, qui avoient demeuré auprès du Roi, favorisoient en secret l'ennemi. Le Roi les assembla un jour dans son Palais, & leur tint ce langage.

» Vous voyez que mon frere foule aux pieds toutes les Loix humaines & divines, & qu'il s'éleve contre son Roi, contre son frere. Cependant tout bouillant, tout impetueux qu'il est, il n'eut jamais été assez audacieux pour se revolter contre son Prince, si plusieurs d'entre vous, n'eussiez souflé la discorde entre lui & moi, & si vous n'entreteniez encore sa fureur par des conseils, qui causeront la ruïne de l'Etat, sa perte & la vôtre. Oüi, les traitres, qui sont les sources funestes de la tempête qui gronde sur nos têtes, sont ici; ils me voyent, ils m'écoutent, ils m'entendent. Ainsi, j'ai à combatre mes propres sujets, les Citoïens de cette Ville, s'il est permis de donner encore ce nom à des furieux, qui ne cherchent qu'à la renverser de fonds en comble. Mon pere, après des travaux immenses, mourut & me laissa son Sceptre & sa Couronne. Vous me prétâtes le serment de fidelité comme à votre légitime successeur. Le Trône, vous le sçavez, n'étoit point l'objet de mon ambition. Toutefois, esperant de pouvoir contribuer à votre bonheur, je l'acceptai, j'acceptai vos sermens; sermens que vous avez si indignement oubliez. Mais du moins en les oubliant, devenez ennemis genereux; fuyez l'ombre & le silence, refuge des ames basses & timides: declarez-vous ouvertement, & sans ébranler par de sourdes intrigues la fidelité de mes autres sujets, partez, sortez de cette ville, fuyez mes regards, craignez qu'ils ne deviennent funestes pour vous; profitez de mes dernieres bontez. Pour moi, appuïé sur la justice de ma cause, & soutenu par le bras invincible des Portugais nos alliez & nos amis, je sçaurai mourir ou vaincre ceux qui projettent ma perte. Oüi, je dissiperai leurs factions, j'éventerai leurs complots; je les ferai perir: la mort ou les fers sont la palme qui les attend. Enyvrés, par des legers succès ils marchent en témeraires, ils méprisent mes forces: mais du sein de l'adversité que j'éprouve, partira la foudre, qui doit les aveugler, & les précipiter dans un abime de malheurs. 1580.

Ce discours, prononcé avec majesté & fermeté, fit un tel effet sur la plûpart des conjurez, qu'une partie se jetta aux pieds du Roi, demanda pardon, promit de reparer ses fautes par une fidelité constante, & par toutes sortes de services. Alvarès leur pardonna, & le lendemain il les mena au combat. Ils se comporterent vaillament, & presque tous furent tuez ou blessez. Deux fois les troupes du Roi furent rompuës, & mises en fuite, & deux fois elles se ralierent & revinrent à la charge, avec une valeur & une intrepidité sans égales. Le frere du Roi, impatient de tant de résistance, & voyant que la victoire balançoit à se déclarer, sortit des rangs & défia son frere en combat singulier. Alvarès étoit accablé de fatigue, & couvert du sang qui couloit de ses blessures: d'ailleurs il étoit foible, & d'une taille médiocre. Son frere étoit grand, fort, vigoureux, & n'avoit point été blessé. Malgré cette

80. inégalité, Alvarès s'avança vers lui, au travers d'une grêle de flèches, & le joignit. Etant à portée l'un de l'autre, étincelants de fureur & de rage, ils se précipiterent l'un sur l'autre. Le frere du Roi leva le bras pour lui porter un coup d'épée : Alvarès le para de son bouclier, qui fut fendu en deux, & lui passa en même tems son épée au travers du corps. Il tombe par terre sans vie; ses troupes poussent des cris affreux dans les airs, se débandent & prennent la fuite. L'armée Royale, à qui la victoire d'Alvarès, avoit relevé le courage, les poursuivit, les joignit & les massacra impitoyablement; ensorte qu'il n'en échapa qu'un très-petit nombre. Le Roi étant rentré victorieux dans la Ville, y fut reçû en vainqueur, c'est-à-dire, avec toutes les acclamations que le peuple a accoutumé de faire en de pareilles occasions. Les Jesuites, qui étoient à sa Cour, & qui pendant le combat, étoient prosternez devant les Autels du Dieu vivant, pour implorer son divin secours, allerent au devant du Vainqueur, & le conduisirent dans l'Eglise, pour remercier le Dieu des armées, de la victoire éclatante, qu'il venoit de lui accorder sur ses ennemis. La Reine & toutes les Dames du Palais, avec les plus distingués de la Ville, accompagnés de tous les Gentilshommes Portugais, qui étoient auprés d'Alvarés, en firent autant le lendemain. Le peuple à leur exemple, courut aussi dans les Eglises, & tout retentissoit des loüanges du Seigneur, des éloges du Roi, & des Portugais, qui dans la bataille s'étoient comportez avec un courage plus qu'humain. Le Roi, en reconnoissance des services signalez qu'ils lui avoient rendus, favorisa plus que jamais le commerce, qu'ils faisoient dans ses Etats; leur fit des 1580. présens considerables, donna la valeur de mille écus aux Jesuites, pour soûtenir leur maison, & fit publier un Edit en leur faveur, afin qu'ils pussent en toute sûreté, parcourir ses Etats, & y prêcher l'Evangile.

Tout ce que nous venons de rapporter, se passa dans l'espace de plusieurs années, tant sur la fin du regne de Sebastien, que sous celui de Henri, des Gouverneurs, & de Philippe II. Les Gouverneurs, immediatement après la mort du Cardinal, firent partir pour les Indes quatre vaisseaux, sous les ordres de Melo d'Acugna. Ce furent les derniers, que les Portugais expedierent pour ces longs voyages, de leur privée autorité, & les derniers, que Dom Loüis d'Ataïde vit arriver à Goa. Ce grand homme, qui ne fait pas moins d'honneur au Portugal, que les Gama, les Almeida, les Albuquerques, & les Castro, rendit le dernier soupir dans cette Ville, après avoir rétabli pour la seconde fois dans les Indes, les affaires des Portugais. Son intrepidité étoit telle, qu'il en fut surnommé le Chevalier Sans peur. Le peuple, les Officiers subalternes & superieurs, témoignerent par leurs regrets, combien ils étoient sensibles à sa perte. L'envie, qui s'attache toujours à déchirer la réputation des grands hommes, confonduë, demeura muëtte, & fut forcée à respecter le mérite d'Ataïde.

Les vaisseaux qui étoient arrivez de Portugal, avoient apporté de la part des Gouverneurs, une disposition touchant la succession du Gouvernement. Ils sembloient avoir prévû que le Comte d'Atougia étoit parvenu au comble de ses jours. Dès que ses yeux furent fermez pour jamais, les principaux Officiers, tant de guerre

1580. que de justice, se rendirent dans l'Eglise Cathedrale de la Ville, pour y ouvrir les lettres de la succession. On trouva qu'on y déferoit le commandement à Dom Fernand Tellez de Menesés. A la place de l'Archevêque, Dom Juan de Rybeyro, Evêque de Malaca, confera le bâton de Commandement au nouveau Gouverneur, avec les cérémonies ordinaires. Ensuite on rendit aux mânes de l'illustre Ataïde les honneurs funeraires, pratiqués en pareille occasion envers les personnes de son rang, de sa naissance & de son merite. Les Eglises de Goa retentirent de ses éloges: le Peuple, le Soldat, le Matelot, l'Officier, le Commandant, honorerent son tombeau de leurs larmes. Les Princes voisins firent d'une maniere éclatante son éloge, les uns, en versant des larmes sinceres sur sa perte, les autres, en se félicitant de sa mort, esperant par-là pouvoir secoüer le joug des Portugais. C'est peut être l'éloge le plus flateur, que puisse recevoir un grand homme.

Tandis que les Portugais versoient des larmes, sur la mort de cet illustre Viceroi, digne en effet de leurs plus vifs regrets, le désordre & la confusion regnoient dans le Royaume de Visapour. Idalcan, qui en étoit le Souverain, venoit de rendre le dernier soupir, à l'âge de cinquante ans, dont il avoit passé vingt-trois sur le Trône. Abrahemo, fils de Xalaman, succeda à ses Etats, & à sa Couronne; mais il ne joüit qu'un instant d'une succession si considerable. Quisbalechan, homme puissamment riche, & que la soif de l'ambition dévoroit, conjura avec tant de succès contre lui, qu'il s'empara de la Ville de Visapour, & de sa personne. Quisbalechan, qui avoit eu assés d'audace pour s'emparer de la Couronne, n'eut point assés de prudence pour la conserver. Il se 1581. livra à l'yvresse de sa nouvelle fortune, sans songer que les commencemens d'un regne, cimentés sur la violence & l'usurpation, sont environnés d'écueils d'autant plus dangereux, qu'ils sont souvent cachés sous les apparences de la tranquillité & du contentement public. S'endormant donc sur le trône, & oubliant qu'il y avoit des Seigneurs de la Cour, capables par leur credit, par leurs richesses, par leur audace, & par leur merite, de tenter ce qu'il avoit tenté lui-même, il negligea de veiller sur leur conduite, pour joüir de sa puissance. Mais il éprouva bientôt combien il s'étoit trompé dans sa conduite. Acalachan, Armichan, & Dalarnachan corrompirent ses Gardes, gagnerent le peuple, lui firent envisager Quisbalechan, comme un tyran, & comme un usurpateur indigne du trône & de la vie. Assurés du peuple, & des Gardes du Roi, ils fondent sur son Palais, s'en rendent les maîtres, arrêtent le Roi lui-même, & sans perdre de tems, l'immolent à leur ambition. A la place du tyran, on en vit trois sur le trône; mais Dalarnachan plus ambitieux & plus hardi que les deux autres, trouva bien-tôt le moyen de s'en défaire, & demeura maître de tout le Royaume.

Tellez observoit soigneusement tous les differents mouvemens, qui se faisoient dans les Etats d'Idalcan, pour regler là dessus sa conduite. Ce fut dans ces circonstances, qu'il reçut ordre de la part des Gouverneurs du Portugal, de faire reconnoître pour Roi de Portugal, Philippe Second Roi d'Espagne dans toutes les places, qui formoient les Etats des Portugais dans les Indes. Le troisiéme du mois de Septembre, Tellez, en

81. en consequence de cet ordre, assembla dans l'Eglise Cathedrale de Goa, tous les Officiers & Magistrats de la ville, avec le Clergé & les Députez du peuple, à qui il le communiqua. Tout le monde le reçut avec soumission, & le Roi Philippe fut proclamé avec les ceremonies accoutumées Roi de Portugal, & de tous les Etats des Portugais dans les Indes. Ensuite, Tellez envoya des ordres à tous les Gouverneurs & Commandans des principales Places & forteresses, pour qu'ils se conformassent à l'ordre des Gouverneurs. Dom Tristan de Meneses commandoit alors dans la citadele de Goa : Dom Pedro de Castro, dans Sofala, & au Mozambique : Dom Gonçales de Meneses, dans Ormus ; Martin Alfonse de Melo, à Deman ; Dom Manuel d'Almada, à Baçaim ; Dom Fernand de Castro, à Chaul ; Dom George Toscano, à Cananor ; Dom George de Meneses Baroche, à Cochim ; Dom Manuel de Sousa Coutigno, à Colombo ; Dom Diegue Dazembuja, dans la citadelle qu'on avoit bâti tout recemment dans l'Isle de Tidor ; & Dom Juan de Gama, dans Malaca. Tous ces Gouverneurs & tous ces Commandans executerent les ordres de Tellez sans délai ; & Philippe fut generalement reconnu pour Roi de Portugal, dans leurs places & leurs dépendances. Ainsi dans un moment toutes les conquêtes des Portugais, conquêtes pour lesquelles ils avoient entrepris tant de travaux, affronté tant de perils, versé tant de sang, armé tant de flotes, sacrifié les meilleures troupes du Royaume, épuisé leur Noblesse, passerent par la plus injuste des usurpations, entre les mains d'un Roi étranger, & d'une nation, qui dans tous les tems & dans toutes les occasions, avoient été les mortels ennemis de ceux sur qui ils exerçoient une si cruelle tyrannie. 1581.

A peine Tellez avoit achevé la ceremonie de la proclamation de Philippe, qu'il apprit que quelques pyrates Malabares croisoient aux environs de l'Isle de Goa, avec quatre galiotes. Il fit partir Mathias d'Albuquerque pour leur donner la chasse. Mathias les poussa jusque dans la Riviere de Carapatan. Là, André Furtado de Mendoce, Antoine d'Azevedo, & Dom Manuel de Meneses les attaquerent & se rendirent maîtres de trois galiotes. Gonçales Vaz de Camoëns fut envoyé en même tems à Mazulapatan, pour se saisir de deux grands vaisseaux, l'un chargé de munitions pour faire une expedition à Malaca, appartenant au Roi d'Achem ; & l'autre au Roi de Pegou, chargé de riches marchandises. Celui du Roi d'Achem se sauva, & Camoëns laissa échaper l'autre, pour aller délivrer François Serram, que les pyrates avoit fait esclave sur une galiote, commandée par Fernand de Lima. Camoëns chercha en vain les pyrates ; mais à l'embouchure de la Riviere de Negraës, il rencontra le vaisseau chargé de marchandises, qui appartenoit au Pegouan : on l'attaqua, & on s'en rendit maître après un rude combat. A peine en avoit-on transporté les marchandises dans les vaisseaux Portugais, qu'on apperçut une grande Flote, que le Prince de Pegou menoit contre le Roi d'Aracan. Il attaqua les Portugais, qui lui coulerent à fond plusieurs de ses vaisseaux, tuerent une partie de son équipage & de ses troupes, & en firent une autre partie prisonniers. Les Portugais après cette Victoire se rendirent au Port d'Aracan, où le Roi de cette Vil-

1581. le les reçût honorablement.

Sur ces entrefaites, Mazcate, ville riche & florissante, fut pillée suivant les ordres du Bacha de Moca, par le Corsaire Alibec. Le Bacha s'appelloit Mirazenam; il étoit natif d'Otrante, commandoit dans cette partie de l'Arabie Heureuse, & Petrée, que les Arabes nomment Aymant, & habitoit dans la ville de Cana, située sur une coline, & bâtie, si on en croit les habitans, par Canaan, fils de Noé. L'air y est pur, & la terre feconde en tout ce qui est necessaire pour la vie; elle est à soixante lieuës au Nord de Moca, & à autant de Kaël. Mirazenam envoya donc de cette ville ses ordres à Alibec, qui se tenoit à Moca. A l'arrivée de ce Corsaire devant Mazcate, les habitans s'enfuirent avec leurs meilleurs effets à Bruxel, forteresse à cinq lieuës de Mazcate, où celui, qui commandoit pour le Seigneur du pays, les reçût favorablement. Ses Concitoyens voulurent l'engager à leur enlever leurs richesses, & à les chasser honteusement de la Ville. Le Commandant homme sensé, juste, & plein d'humanité, s'y opposa, & parla ainsi à ceux qui lui conseilloient une action si perfide.

» Nous n'avons tous qu'un même Dieu, quoique nous lui rendions un culte different. Nous en attendons tous les mêmes récompenses, ou les mêmes chastimens, selon que nous aurons observé ses saintes Loix. Mais laissons ce que nous devons aux hommes, par rapport à ce Dieu terrible dans ses vengeances; ne parlons que de la honte éternelle dont nous nous couvririons, si après avoir donné retraite à des malheureux, nous allions les chasser de notre Ville, & les dépouiller injustement du peu de biens qu'ils ont sauvé du pillage de leur Ville. 1581
» Ne seroit-ce pas violer tous les droits les plus sacrés de la societé, qui est l'hospitalité : droits respectez parmi les bêtes mêmes les plus feroces. Nous donc, qui sommes hommes, nous qui pensons, qui raisonnons, nous placerions-nous au dessous de ces bêtes, pour assouvir un mouvement d'avarice, vice le plus honteux, dont les hommes sages puissent se soüiller? Que penseroient de nous nos voisins? Nous passons déja parmi les Chrétiens pour des gens sans foi : Si nous maltraitons ceux-ci, qui d'eux voudra désormais se fier à nous? Au lieu donc de les maltraiter, traitons-les comme nos vrais amis. Nous y sommes obligés, pour leur marquer la reconnoissance que nous leur devons, de nous avoir assez estimez pour se fier à notre foi. Peut-il arriver rien de plus flateur pour nous, que de pouvoir donner retraite aux Portugais? Quel interêt peut égaler cette gloire? D'ailleurs, si nous les chassons, après leur avoir enlevé leurs biens, n'est-il pas vrai qu'ils s'en retourneront à Mazcate, & qu'ils deviendront nos plus cruels ennemis. S'ils n'y retournent point, ce seront d'autres Portugais. Car Abilec ne sçauroit conserver cette place, & les Portugais ne chercheront qu'à venger l'inhumanité, que nous aurons exercée envers leurs Compatriotes. Ainsi puisqu'il dépend de nous, faisons d'eux nos alliez & nos amis. Il en coûte ordinairement pour s'en faire chez les voisins; demeurant vertueux, nous nous attachons à jamais une Nation brave, & redoutée dans tout l'Orient.

» Enfin ils se sont confiés à ma foi : 1581.
» je répondrai à leur noble confiance,
» en leur gardant inviolablement la
» parole que je leur ai donnée. Ainsi
» pour vous & pour moi, faisons-leur
» voir, que nous sçavons secourir les
» malheureux, & respecter les droits
» des gens. Prètez-vous à des senti-
» mens si genereux : c'est un acte de
» pieté, c'est un acte de magnani-
» mité, qui nous combleront d'hon-
» neur & de gloire. » Les Habitans touchez de ce discours, allerent essuyer les larmes des Portugais, qui demeurerent parmi eux, jusqu'à ce que Gonçales de Menesés, Gouverneur d'Ormus, eut donné la chasse à Abilec. Alors ils revinrent à Mazcatte, où ils conserverent une éternelle reconnoissance, envers les Habitans de Bruxel, qui les avoient reçus si humainement dans leur Ville.

Fin du Livre vingt-deuxiéme.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE VINGT-TROISIE'ME.

1581. PHILIPPE étant resté tranquille possesseur du Royaume de Portugal, éleva à la dignité de Viceroi des Indes Dom François Mascaregnas Comte de Santa Cruz. Mascaregnas s'étoit acquis beaucoup de réputation dans la défense de Chaul contre Nizamaluc. La flotte sur laquelle il fit son voyage aux Indes, étoit composée de cinq vaisseaux. En 1581. arrivant à Góa, il trouva que Tellez de Menesés y avoit fait reconnoître Philippe, pour Roi legitime de Portugal; ce qu'on ignoroit encore à la Cour de ce Prince. Ayant pris en main le bâton de Commandement, Mascaregnas commença sa Charge par faire armer plusieurs vaisseaux, afin de les envoyer croiser en differentes mers des Indes, & y assurer la tranquillité du commerce, interrompuë par quelques Pyrates, qui les infestoient depuis quelque tems.

81. Coulete étoit devenuë l'azile de ces brigands de mer. Mascaregnas ordonna à François Fernandez, brave Soldat, & Capitaine experimenté, d'aller brûler cette Ville. Fernandez l'executa sans perdre un seul homme. Ensuite, il fit éprouver le même sort à celle de Capocate, après s'y être emparé de soixante Almadies, appartenant à des Pecheurs. Les Maures, qui habitoient cette Ville, furieux & désesperez de voir leurs maisons détruites, & leurs richesses, fruit de leurs brigandages, consumées par le feu, coururent au nombre de cent sur le rivage de la mer, pour massacrer dix-huit Portugais, qui y gardoient quelques barques ; mais Alfonse Ferreira les repoussa, après en avoir tué une partie. Les Portugais, non contents d'avoir brûlé Capocate, devasterent tous les païs circonvoisins ; ensorte qu'on ne découvroit que des campagnes désolées, des Villages détruits, & des Villes fumantes de sang & de carnage.

Nous avons vû dans le Livre précedent, comment le Corsaire Abilec avoit pillé Mazcate, l'année précedente. Le Viceroi craignant qu'il n'en fît autant cette année, au Mozambique, y envoya deux vaisseaux, avec tout ce qui étoit necessaire, pour le repousser. Tandis que ces deux bâtimens navigeoient vers l'Afrique, une puissante armée de Mogores, se presenta devant Deman, pour assieger cette place. Martin Alfonse de Melo en avertit incontinent le Viceroi, & les Gouverneurs des places voisines, pour qu'on le secourût ; on le fit, & Echebar se retira, après avoir ravagé la campagne. Deman, qui venoit d'échapper à la fureur de ses armes, pensa succomber à celles des Portugais même. Martin Alfonse de Melo, Commandant de la place, & Diegue Lopez Coutigno, Chef de ceux qui 158
étoient venus au secours de cette Ville, se broüillerent à propos d'un soldat, que Coutigno avoit fait mettre en prison. Melo prétendoit, que personne dans Deman n'avoit ce droit que lui. Coutigno prétendoit le contraire. La dispute s'échaufa, on en vint aux invectives ; les troupes & leurs Officiers prirent parti, les uns pour Melo, les autres pour Coutigno. Enfin, on fut sur le point de se charger ; mais heureusement, les plus sages d'entre les Officiers, travaillerent à réünir les deux chefs, & ils y réüssirent. Le tumulte étant appaisé, Martin alla brûler la Ville de Ramalamaje, appartenant à Ramana Rama, Roi de Sarcette, pour punir ce Barbare de quelques insultes qu'il avoit faites aux Portugais.

Tandis que ces choses se passoient dans les Indes, Jérôme Mascaregnas croisoit vers le détroit de la mer Rouge. Au milieu d'un tems calme & serein, il apperçut tout d'un coup pendant la nuit, une grande lumiere dans les airs, qui sembloit couvrir toute la mer Rouge. Il y a apparence que c'étoit une aurore boreale ; mais les Portugais, alors meilleurs soldats que phisiciens, la regarderent comme un phenomene, qui leur présageoit quelque malheur, ce qui les détermina à gagner promptement Ormus.

Les Rois de Lara avoient de tout tems envié la Royauté de cette Ville ; ils l'avoient même anciennement possedée. Celui qui regnoit alors, projetta de la faire rentrer sous sa domination. Il mit une puissante armée sur pied, il prit plusieurs places, il ruina les campagnes voisines d'Ormus, & réduisit cette Ville, par la famine, à la derniere extrêmité. Pour la délivrer d'un

1582. péril si pressant, Dom Gonçalez de Meneses, Commandant de la citadelle, joignit ses troupes à celles du Roi, & au plus fort de l'été, tems où les chaleurs excessives sembloient devoir suspendre toute entreprise de guerre, ils se mirent en campagne pour aller chercher l'ennemi. On marcha vers la forteresse de Xamel, qui passoit pour imprenable.

Le Roi de Lara rendit sur ces entrefaites le dernier soupir, & ses deux fils, au lieu de prendre les armes pour repousser le Roi d'Ormus & Menesés, les prirent l'un contre l'autre pour s'emparer de la Couronne. Les alliez, profitant de leur division, réduisirent Xamel, où le Roi d'Ormus laissa une garnison de cinq cens hommes sous les ordres de Cojecenadem. Le Roi d'Achem tenta inutilement de nouveaux efforts, contre Malaca, & Fernand de Mirande, croisant sur la côte de Deman avec une flotte, en fut abandonné, à l'exception du vaisseau, qu'il montoit. Les autres firent voile vers Deman, & se presenterent à l'entrée du port, avec des drapeaux noirs. Les habitans ne pouvoient comprendre ce que cela pouvoit signifier : mais ils furent bien-tôt éclaircis à leurs dépens. Les Portugais, qui étoient sur la flotte, prirent terre, & marcherent en ordre de bataille vers la Ville. Y étant entrés, ils pillerent, tuerent, massacrerent tout ce qu'ils rencontrerent. Tout le monde fuyoit, & tout le monde ignoroit le sujet d'une pareille fureur. Mirande arriva sur ces entrefaites. Les rebelles coururent aussi-tôt pour l'immoler à la fureur qui les animoit. Mirande se refugia dans le Couvent de saint François, d'où il leur fit offrir la valeur de ce qui pouvoit revenir à chacun du sac de Deman, pourvû qu'ils épargnassent cette Ville, & qu'ils rentrassent dans le devoir. Les Rebelles commençant à reconnoître l'énormité de leur crime, accepterent les offres, qu'on leur faisoit, à condition qu'on oublieroit le passé. La necessité contraignit Mirande à consentir tout ce qu'ils voulurent. 1583.

Dès que tout fut appaisé, Mirande les mena pour brûler Cartelete, Ville située à huit lieuës de Deman, & qui depuis long-tems servoit de retraite aux Pyrates. On avoit chargé plusieurs Capitaines Portugais, d'aller les en chasser : mais soit qu'ils eussent eu des choses plus importantes à executer, soit qu'ils eussent craint de ne pas y réüssir, ils en avoient tous differé ou éludé l'entreprise. Mirande tombant à l'improviste sur cette place, en força les retranchemens, tua tous les habitans, & brûla tout ce qui étoit combustible. Diegue de Mirande, Dom Manuel d'Azevedo, & Dom Pedre Vergas donnerent dans cette occasion des preuves d'une éclatante valeur. En même-tems, Matthias d'Albuquerque mettoit à feu & sang toutes les côtes du Royaume de Calicut. Le Zamorin, au desespoir de tant de ravages, & ne pouvant en empêcher la continuation, demanda à traitter de la paix. Albuquerque y consentit, & l'on en vint à des pourparlers ; mais le Calicutien agissant de mauvaise foi, Albuquerque recommença la guerre avec plus de fureur qu'auparavant. Paracate, Capocate, Chatua, & même Calicut, en ressentirent les funestes effets.

Cependant, la flotte destinée pour les Indes, sortit du port de Lisbonne, & fut attaquée par quatre galions Anglois, dont elle se débarrassa, après un long & rude combat. Elle arriva heureusement à Goa, à l'excep-

1584. tion d'un seul vaisseau, commandé par Diegue Tavera qui se perdit, près de Sofala. Les deux escadres qui croisoient le long des cotes de Malabar, sous les ordres de Jerôme Mascaregnas, & de Fernand de Mirande, après plusieurs combats, d'où ils sortirent toujours victorieux, allerent joindre Manuel de Saldane Gouverneur de Baçaim, pour lui aider à châtier l'insolence du Roi de Coles, qui refusoit de payer aux Portugais le tribut ordinaire. Le Roi de Sarcette se joignit aux Portugais. Après quinze jours d'une penible marche, ils entrerent dans les Etats de l'ennemi, qu'ils ravagerent. Dans toutes les occasions, où il fallut combatre, le Roi de Sarcette se comporta avec une extrême valeur, & dans toutes ces occasions, le Roi de Coles eut la fortune contraire. Les habitans de Bracolor ne furent pas moins malheureux que lui dans leur rebellion, André Furtado les fit rentrer dans leur devoir, & leur ôta pour long-tems le pouvoir de remuer.

Telle etoit la situation des affaires dans les Indes, lorsque Sultan Amodifar, ce Roi infortuné de Cambaye qu'Echebar avoit si injustement dépoüillé de ses Etats, trouva le moyen de briser ses fers & de s'enfuir, par le secours des femmes de son usurpateur. Un Baneane (c'est une espece de Religieux Indien) le conduisit dans les terres de Jambo. Y ayant été reconnu pour Roi legitime, il se vit en peu de tems à la tête d'une puissante armée. Les hommes en general conservent pour leurs Princes legitimes un amour, dont la tyrannie peut quelquefois suspendre les effets, mais dont elle ne peut jamais étoufer véritablement le principe. On en vit une preuve dans la personne d'Amodifar, Prince d'ailleurs d'une vertu commune. 1584. Sa seule presence ramena dans son parti, tout foible qu'il étoit en comparaison de celui de son tyran, une partie du Royaume. A la vûë de cette nouvelle révolution, le Viceroi passa avec une flotte considerable dans le Royaume de Cambaye, pour tâcher de profiter de la division des Infideles. Son ambition tendoit sur tout à s'emparer de Surate; mais Echebar, toujours heureux, après avoir vaincu son ennemi, lui fit perdre l'esperance de conquerir cette place, par les nouvelles précautions qu'il prit pour se la conserver.

Rarement un Ministre favori use avec prudence & avec moderation de son pouvoir, & de la confiance que son Prince a en lui. Pendant l'absence du Viceroi de la Ville de Goa, Lavarchan, Ministre & favori de l'usurpateur du Royaume d'Idalcan, pensa perdre l'Etat & son Prince, par ses concussions, & ses rapines. Dépositaire de toute l'autorité, il ne s'en servoit que pour faire des malheureux. Ses Loix étoient ses caprices, & sa religion, l'amour de ses plaisirs. Tout languissoit, tout souffroit dans le Royaume, & une mort prompte & violente étoit la récompense de ceux qui osoient s'en plaindre. Neanmoins quelques Seigneurs furent assés courageux, & assés dévoüés au salut de l'Etat, pour porter leurs plaintes jusqu'au trône de l'usurpateur. On ne les écouta qu'avec dédain. La fureur succedant alors dans leurs cœurs à la plainte, ils résolurent de punir Dalarnachan de la tyrannie de son favori, en lui ôtant le Sceptre, pour le donner à Cufochan petit fils de cet ancien Meale, qui avoit traîné si long-tems ses tristes jours dans les prisons de Goa. Cufochan étoit même à Goa, où

1584. il vivoit obſcurément. Les conjurez prirent des meſures pour l'en faire ſortir. Lavarchan en fut informé par Diegue Lopez Bayam, qui avoit corrompu lui-même, les Gardes de Cufochan, en faveur des conjurez. L'eſperance d'une plus grande recompenſe lui fit trahir ces derniers, après avoir trahi ſa patrie. Enſorte qu'au lieu de livrer Cufochan à ceux que les conjurez envoyoient, il le livra aux Satellites de Lavarchan. Ainſi ce malheureux Prince, qui croyoit aller monter ſur un Trône, tomba entre les mains de ſon plus cruel ennemi, qui le fit jetter dans une priſon affreuſe, après lui avoir fait arracher les yeux. Les conjurez furent arrêtez, & périrent preſque tous par les mains des bourreaux.

Vers ce tems-là, les habitans de Conchim prirent les armes, au nombre de vingt mille, jurant de ne les point quitter, qu'on n'eût aboli le nouvel impôt, qu'on avoit établi ſur les marchandiſes qui entroient & qui ſortoient de cette ville. Le Viceroi, de crainte de les porter aux derniers extremitez, en ordonna prudemment l'abolition; & tout le monde étant rentré dans le devoir, il fit partir Gilles Yañes Maſcaregnas, pour châtier le Nayque de Sanguieſcer, vaſſal de Dalarnachan, qui donnoit retraite aux Pyrates des mers voiſines. Maſcaregnas entra dans la Riviere de Sanguieſcer; mais ſon vaiſſeau s'étant embaraſſé parmi des rochers, les ſujets du Nayque accoururent, & le firent perir avec tout ſon équipage. On fût extrémement ſenſible à ſa perte. C'étoit un homme d'un extrême mérite, & qui avoit rendu de grands ſervices à l'Etat. François de Maſcaregnas ſon parent remit le bâton de commandement à Edoüard de Meneſes, dont la valeur répondoit à la naiſſance. 1584.

Meneſes ne ſongea d'abord, qu'à appaiſer entierement les troubles de Cochim, & qu'à venger ſur les Corſaires de Sanguieſcer, la mort d'Yanes Maſcaregnas. Dalarnachan, qui avoit pris le nom d'Idalcan, fournit des Troupes pour les réduire; & le Nayque, leur chef, fut contraint de demander grace.

Les Portugais ſe ſoûtenoient dans l'Iſle de Tidor; mais ceux qui étoient au Mozambique en Afrique, eurent beaucoup à ſoufrir d'une irruption que les Cafres y firent, dans le deſſein de s'y établir. Ces Barbares, s'étant joints aux Macabires, & aux Ambeos, ravagerent tous les lieux par où ils paſſerent. Ils traînoient avec eux leurs enfans & leurs femmes, dont le naturel n'étoit pas moins féroce que celui des hommes. Jerôme d'Andreade s'oppoſa à cette innondation de Barbares, en les repouſſant loin des terres du Mozambique.

Les Mogores, qui chaque jour envahiſſoient quelque Province, ou quelque Royaume dans les Indes, entrerent dans les Etats de Nizamaluc, où ils s'emparerent de pluſieurs grandes Villes. Ce Prince étoit attaqué du mal caduc, & Acedecan ſon favori le tenoit enfermé, & exerçoit à ſa place une affreuſe tyrannie dans toute l'étenduë de ſes Etats. On ſe plaignoit & on murmuroit; mais comme Nizamaluc ignoroit tout ce qui ſe paſſoit, on ne pouvoit en obtenir juſtice. Cependant Calabatecan trouva le moyen de parvenir juſqu'à lui, & de faire diſgracier Acedecan, non pour reparer les maux qu'il avoit cauſés (car les favoris ne réparent rien) mais pour achever de perdre l'Etat, par ſes rapines, & par ſes concuſſions.

Les

84. Les peuples, outrés de tant de tyrannie, prirent les armes, coururent au Palais de Nizamaluc, & demanderent à le voir. Calabatecan, qui avoit interêt à l'empêcher, alla le trouver, & lui fit entendre que le peuple ne demandoit à le voir, que pour s'emparer de sa personne, & lui ôter la Couronne, qu'il vouloit donner à Acedecan. Nizamaluc entra en fureur, & ordonna à son indigne favori de ramasser tout ce qu'il avoit de troupes, & de tomber sur le peuple. Calabatecan obéït, & l'on se fit une cruelle guerre. Les Mogores attentifs à profiter de toutes les divisions & de toutes les fausses démarches de leurs voisins, enleverent dans ces circonstances à Nizamaluc les places dont nous avons parlé. Les Portugais ne virent faire ces conquêtes qu'avec chagrin; mais ne pouvant l'empêcher, il falut le dissimuler.

Ce fut environ ce tems-là, que Fernand de Mendoce sortit du port de Lisbonne avec cinq vaisseaux, pour faire le voyage des Indes. A peine eût-il doublé le Cap de Bonne-Esperance, qu'un vent furieux attaqua son vaisseau & le sépara des autres. Après avoir été porté tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre, il gagna enfin le Canal, qui sépare l'isle de saint Laurent, ou Madagascar, de l'Afrique. Dans ce canal, on trouve vis-à-vis la côte de Sofala, l'écueil de la Juive. Ce sont des rochers pointus, que la mer couvre, lorsqu'elle est grosse. Le vaisseau de Fernand alla échoüer sur ces rochers vers le milieu de la nuit; tout le monde, à l'exception du Pilote & de quelques Matelots, dormoit, & l'on ne se reveilla que pour voir le danger ou l'on étoit. La nuit étoit fort obscure, la mer extrêmement agitée, & le vent terrible. Les ondes s'élevoient prodigieusement, & en retombant fondoient sur le vaisseau. Les cris, les pleurs, les lamentations des Matelots, des Soldats, & du reste de l'équipage redoubloient la terreur & l'épouvante. On s'attendoit à tous les instans, à être englouti dans les flots. On passa toute la nuit dans cette affreuse situation, sans oser rien tenter pour se conserver la vie. A l'aube du jour, on découvrit un espace immense d'eau, qui les séparoit de la terre. On perdit toute esperance de pouvoir se sauver, & les gémissemens redoublerent. 1585.

Cependant quelques Soldats & quelques Matelots, plus hardis que les autres, tenterent de conserver leur vie. Les uns s'attacherent avec des cordages à des pieces de bois, & s'abandonnerent ainsi à la merci des ondes. Les autres joignirent plusieurs pieces de bois ensemble, & s'embarquerent sur cette espece de radeau; mais ayant négligé de se pourvoir de vivres, il y a apparence qu'ils perirent; car on n'entendit plus parler d'eux. Fernand de Mendoce se jetta dans l'esquif avec dix-sept ou dix-huit personnes, dans le dessein d'aller chercher un rocher plus commode, que celui contre lequel il avoit échoüé. N'en ayant point trouvé, il délibera avec ses compagnons, sur ce qu'il avoit à faire: tous furent d'avis de ne point retourner à bord, de crainte que les autres ne se jettassent dans l'esquif, & qu'ils ne le fissent enfoncer. Ayant pris ce parti, de deux rames qu'ils avoient, ils en firent servir une en guise de mât; de deux épées liées ensemble ils firent des antennes, & des voiles d'un drap dans lequel un Matelot de la troupe s'étoit enveloppé. Ils employerent pour petite voile,

1585. appellée le Trinquet, une couverture, qu'on trouva dans l'esquif, & firent des cordages de filets à pêcher. On convertit de ces mêmes filets en étoupes, on les imbiba de confitures liquides, & on s'en servit pour boucher les trous de l'esquif. Rien ne reveille tant l'industrie de l'homme, que le danger, & le désir de conserver sa vie. Après que l'equif fut ainsi appareillé, ils voguerent pendant huit jours, & aborderent dans le païs des Cafres, où ils furent dépoüillés par les Barbares. Cependant, après avoir traversé la riviere de Qualimane, ils arriverent dans un port frequenté des Portugais, où ils furent bien reçûs.

Une seconde troupe de quarante personnes, s'étant retirée sur un rocher, travailla à faire un radeau, du débris du vaisseau. Lorsque ce radeau fut achevé, il n'en put contenir que seize, qui s'y jettant à l'insçu des autres, partirent, aborderent au païs des Cafres, furent faits esclaves, & rachetés depuis par les Portugais, qui étoient dans le port, où ceux de l'esquif étoient déja arrivés. Enfin quelques autres parvinrent à radouber la barque, & se mirent en devoir de gagner la terre. Voguant en pleine mer, le Pilote qui la conduisoit, dit à Edouard de Melo, qu'il falloit la décharger d'une douzaine de personnes, si on ne vouloit périr. Le sort tomba entre autres sur un Portugais, qui avoit un frere cadet dans la même barque. Celui-ci, voyant qu'on alloit jetter son frere dans la mer, embrassa les genoux de Melo, & le pria de sauver la vie à son frere, & de le jetter à sa place. « Mon frere, lui dit-il, » est meilleur Artisan que moi; il » nourit de son travail, mon pere, » ma mere, mes freres, mes sœurs; » s'ils le perdent, ils mourront tous » de misere; conservez leur vie, en » conservant la sienne, & faites-moi » périr, moi qui ne puis leur être » d'aucun secours. » Melo y consentit, & le fit jetter dans la mer. Ce jeune homme suivit la barque pendant six heures en nageant; enfin il la rejoignit. On le menaça de le tuer s'il tentoit d'y entrer: l'amour de la vie triompha de la menace, il l'accrocha. En même tems on voulut le frapper avec une épée, qu'il saisit avec ses mains, & qu'il retint jusqu'à ce qu'il fût entré. Son courage toucha tout le monde; on le laissa dans la barque, & par sa générosité il sauva sa vie & celle de son frere. Enfin, après des peines & des souffrances incroyables, ils aborderent aussi au païs des Cafres, & delà ils passerent dans le même endroit que les autres, où ils furent également bien reçus. 1586.

Cependant, Edouard de Meneses gouvernoit toujours les Indes, & se laissoit gouverner lui-même par Rui Gonçalez de Camera son oncle, qui, quoiqu'homme de merite, se prévenoit souvent, & engageoit Edouard dans des démarches, qui n'étoient pas fondées sur l'équité. Dans l'isle de Ceilan, Raju fit mourir son pere, ses freres, & quelques Princes de cette ancienne race du Soleil, dont nous avons déja parlé. Il exila de sa Cour, la Reine sa belle-mere, qui l'avoit élevé avec le même soin, que s'il eût été son fils. Cette Princesse mourut de douleur, dans le lieu de son éxil.

Un tyran est toûjours affamé de sang. Raju après avoir trempé ses mains dans celui de ses plus proches parens, tomba sur les Portugais. Autant qu'il en pouvoit faire de prisonniers, autant il en massacroit sur les autels

de ses idoles. Ceux-ci rencontrerent un jour huit cens soldats de ses meilleures troupes, avec un de ses Generaux, nommé Paliconda, qu'ils égorgerent. Raju ne pouvant s'en venger sur les Portugais, voulut faire tomber sa rage sur un de ses cousins, qui, pour ne point lui causer d'ombrage, s'étoit retiré dans un village, où il vivoit tranquillement éloigné des affaires. Raju l'envoya chercher: Reigam Pandar (c'est ainsi que se nommoit ce malheureux Prince) répondit à ceux qui lui apportoient les ordres de Raju, qu'il ne vouloit point s'y rendre. Alors les satellites du tyran voulurent l'y forcer. Reigam voyant qu'il ne pouvoit résister, leur dit: » Eh bien je vais vous suivre; » mais permettez auparavant, que j'en» tre dans l'appartement de mes fem» mes, de mes enfans, & du reste de » ma famille, & l'instant d'après je » vous rejoins, & je pars ». On le lui permit. Lorsqu'il fut dans cet appartement, il y rassembla toute sa famille, à qui il parla ainsi.

» On meurt mille fois par jour, » lorsqu'on vit sous un tyran, qui non » content d'effrayer sans cesse par les » apprêts de la mort, termine enfin » les craintes qu'il inspire, par une » mort cruelle. Un tyran qui regne » sans justice, fait mourir sans hu» manité. Vous connoissez tous quel » est Raju. Raju a fait perir son pere, » & sa mere, pour s'emparer de leur » Couronne & de leur Sceptre. Il a » immolé à son ambition barbare » ses freres aînés, à qui cette Cou» ronne & le Sceptre appartenoient. » Il a fait massacrer les principaux » Seigneurs de ce Royaume, & les » sages Ministres qui le gouvernoient, » pour s'ôter de devant les yeux les » témoins de sa féroce cruauté; enfin » il a chassé d'auprès de lui sa belle- 1586. » mere, à qui il avoit des obligations » plus essentielles qu'à sa propre » mere. Celle-ci lui avoit malheu» reusement donné le jour; l'autre » l'avoit élevé, l'avoit conservé, s'é» toit sacrifiée pour lui. Pour toute » récompense, il l'a dépouillée de » tous ses biens, il l'a honteusement » éxilée; elle a vêcu errante, misera» ble, manquant de toutes les choses » les plus necessaires pour la vie. Pre» sentement, ce Raju m'envoye des » ordres pour me rendre auprès de » lui; j'en connois la raison, je suis » son cousin, & il est tyran: je suis » le seul qui reste de tous ses parens; » sans doute il veut m'immoler, com» me il a immolé les autres. Celui » qui n'a point épargné son pere, sa » mere & ses freres, n'épargnera » point son cousin. Toutefois je ne » balancerois point d'aller me livrer » à lui, si ma mort pouvoit assouvir » sa cruauté, & sauver votre vie; mais » ma mort ne suffira point: il en veut » à toute la race des anciens Rois de » Ceilan: il ne peut étancher la soif » brûlante qui le dévore, que par tout » leur sang. Cette bête féroce, qui ne » tient à l'homme que par la figure, » après m'avoir massacré à vos yeux, » vous massacrera à votre tour; vous » souffrirez deux suplices le mien & le » vôtre. Mais ôtons-lui ce plaisir » barbare. Il espere repaître ses yeux » du spectacle de notre mort; il es» pere nous voir expirer au milieu » des tourmens; trompons son espe» rance, & puisqu'il est encore en » notre pouvoir, choisissons une mort » à notre gré. Plus notre mort sera » douce, plus il en sera mortifié. » Voici un vase rempli d'une li» queur, qui terminera nos jours sans » souffrir. Imitez donc votre époux,

1576. » votre pere, votre maître ; mourez » libres comme lui. »

Reigam se tût, but le poison qu'il portoit, & le presenta ensuite à ses femmes, à ses enfans & à ses esclaves. Ils parurent tous l'accepter avec plaisir, & tous moururent de la même maniere. Les meres expirerent en embrassant leurs enfans, & les esclaves en embrassant les genoux de leur maître, qui les regardoit, la douleur & la fermeté peintes sur son visage. Les satellites de Raju, voyant que Reigam Pandar ne revenoit point, entrerent & virent ce terrible spectacle. Tout endurcis qu'ils étoient aux crimes, ils ne pûrent le voir sans en être touchez, & sans plaindre ces tristes victimes de la tyrannie de leur maître.

Cependant, on souffroit une famine horrible dans Malaca. Les Manancabos, peuple voisin & ennemi de cette ville, profiterent de cette occasion pour en ravager les environs. Dom Diegue d'Azambuja y étoit arrivé tout recemment des Moluques. On le chargea d'aller punir les Manancabos avec cent Portugais & six Malayois. Azambuya marcha vers l'habitation de Nam, où les ennemis l'attendoient, au nombre de deux mille. On les attaqua, on en tua une partie, on mit l'autre en fuite, & l'on dévasta toutes leurs campagnes.

Le Roi d'Achem, à l'imitation des Manancabos, voulant profiter de la triste situation, où étoit réduite la ville de Malaca, arma une puissante flote, pour tenter pour la derniere fois, de s'en rendre le maître. Mais Moratiza son General, qui brûloit de regner, lui ôta la vie, & s'empara de son Sceptre. A peine les Malayois furent-ils délivrez des armes des Achenois, qu'ils virent fondre sur eux, celles de Rajale Roi d'Ujantana. Ce Roi barbare vint les attaquer, avec cent vingt 1587. voiles & six mille combattans. Dom Juan de Silva se chargea de le combatre par terre, & Dom Antoine de Norogna par mer. L'un & l'autre le battirent & le repousserent : mais cette Victoire ne soulagea point les Malayois dans leur misere. Rajale, avec le reste de sa flote, croisa aux environs de Malaca, & empêcha tous les vaisseaux qui y apportoient des vivres, d'y entrer. Le Viceroi, informé de la triste misere où les Malayois étoient reduits, se détermina à y envoyer un secours considerable. Le peuple de Goa demanda qu'on en donnât le commandement à Paul de Lima, ou à Mathias d'Albuquerque, tous deux Capitaines de merite, & d'un bonheur extrême. Edoüard y consentit, quoiqu'il l'eût promis à Rui Gonçalez de Camera son oncle ; mais il crut devoir, pour cette fois, donner cette satisfaction aux désirs du peuple, qui esperoit tout de la valeur & du bonheur de Paul, & de Mathias, & rien de la valeur & du bonheur de Gonçalez. En effet il avoit été toujours malheureux, quoiqu'il ne manquât point de bravoure & d'experience. Le commandement donc fut donné à Paul, que la fortune favorisa constament : car après avoir délivré Malaca, il alla brûler la ville de Jor.

Cette place est située sur une pointe de la presqu'Isle de Malaca vers le Nord, non loin de la mer. Elle est environnée de fortes & larges murailles, avec des tours & des boulevards. La garnison en étoit nombreuse & étoit composée de Malayois, de Javois & de Manancabos, tous braves, courageux, & aguerris. Les Rois de Tringale, de Dragut, & de Campar la commandoient, avec quelques Seigneurs des plus qualifiez du pays.

1587. Plus cette place paroissoit difficile à réduire, plus cette difficulté irritoit le courage de Paul de Lima. Il prit terre, au bruit de toute l'artillerie de ses vaisseaux, & ayant separé ses troupes en trois corps, il confia le commandement du premier à Dom Antoine de Norogna, celui du second à Mathias Pereira de Sampayo, & il se réserva celui du troisiéme. Après un long & rude combat, les Portugais forcerent les murailles & entrerent dans la Ville. Le combat recommença dans les ruës, & le carnage y devint terrible. Ce fut dans cette occasion, qu'on perdit Dom Bernard de Meneses, & Dom Manuël d'Almada, tous deux jeunes, tous deux vaillans, tous deux donnant des esperances d'un merite rare & extraordinaire. Diegue Suares de Melo, Mathias Pereira de Sampayo, François de Sousa Pereira, Antoine de Norogna, François Lobo, & François de Silva Meneses, firent des actions si éclatantes de valeur, que l'histoire s'est fait un honneur, de consacrer leurs noms à la posterité. Pour Dom Paul de Lima, il se surpassa en ce jour, par son courage & par sa prudence. Il agissoit avec le même bonheur & de la main & de la tête. Il combattoit en soldat, & commandoit en grand Capitaine. Tranquille au milieu du peril, il voyoit tout, & pourvoyoit à tout, avec tant d'ordre & de promptitude, que l'ennemi depuis le commencement du combat jusqu'à la fin, n'eut pas le moindre avantage sur lui. Les Rois barbares perdant tout espoir de conserver la ville, monterent sur leurs elephans, avec leurs femmes & leurs enfans, & gagnerent l'interieur des terres.

La victoire n'étant plus douteuse pour les Portugais, on mit le feu à la ville; & comme les maisons étoient presque toutes bâties de bois, elle fut bien-tôt consumées par les flammes. 1587. Plusieurs hommes, femmes, enfans, & vieillards, furent écrasés par la chute des maisons ou périrent par le feu. Le nombre des morts monta à plus de quatre mille. Cette Victoire causa une joye universelle dans Malaca. Les habitans avec le Clergé allerent au devant de Paul: on le reçut en triomphe dans la ville, & on lui donna le titre glorieux de pere, de conservateur de la Patrie.

La Forteresse de Colombo dans l'Isle de Ceilan étoit, par rapport à Raju, ce que Malaca étoit par rapport au Roi d'Achem. Raju résolut de faire un dernier effort pour s'en emparer, il leva une armée de cinquante mille hommes, & ramassa une foule prodigieuse de toute espece de gens, pour le service de l'armée. Parmi les machines qu'il fit construire, on vit deux tours très-élevées, posées sur neuf rouës chacune, afin de pouvoir les transporter facilement d'un lieu à un autre. Elles devoient servir pour combattre les ennemis de près. Après avoir achevé tous ces préparatifs, il consulta les Prêtres de ses Idoles, & il les engagea à lui faire une réponse favorable.

Ses sujets furent entierement étonnés de le voir si assidu dans le Temples de leurs Pagodes, lui qui s'étoit toujours montré aussi impie, que méchant. Mais leur étonnement se tourna bien-tôt en consternation. Ce Barbare arracha des bras de leurs meres, les enfans d'un certain âge, pour les immoler à des Dieux qu'il avoit toujours méprisez, & ausquels il ne croyoit pas. Poussant plus loin son orgueil insensé, il voulut être regardé comme un Dieu lui-même. Il se fit dresser des Autels, il institua des Prêtres pour les

1587. ſervir, & regla de quelle maniere, il vouloit qu'on l'adorât, & qu'on lui offrit des ſacrifices. Après avoir établi ce culte odieux dans ſes Etats, il marcha à la tête de ſon armée & alla inveſtir Colombo. Dom Juan Correa de Brito commandoit dans cette place, & n'avoit que trois cens hommes de garniſon. A la verité, il y avoit ſept cens habitans en état de porter les armes : tous s'offrirent à répandre juſqu'à la derniere goute de leur ſang, pour repouſſer le tyran. La ville étoit d'un côté baignée par les eaux d'un lac, qui la rendoit preſque imprenable de ce côté-là. Raju travailla à le ſecher, & il en vint à bout après deux mois d'un travail immenſe : par ce travail, il rendit la place attaquable de tous côtez.

Brito, craignant de ſuccomber, envoya demander du ſecours à tous les Portugais, qui étoient répandus dans l'Iſle de Ceïlan, ou aux environs. Juan de Melo, commandant dans l'Iſle de Manar fut des premiers qui le ſecourut. Il lui envoya quarante hommes choiſis, avec toute ſorte de munitions. A peine furent-ils entrez dans Colombo, que Raju ſe diſpoſa à donner à la ville un aſſaut general. On attaqua en même-tems les Forts Saint Michel, Saint Goncalo, & Saint François.

Pendant tous le tems que dura l'attaque, les enfans, les femmes, les vieillards & les Prêtres, proſternés dans les Egliſes, imploroient le ſecours de Dieu. Au dedans & au dehors de la place regnoient la fureur & la rage, la mort & l'épouvante, les pleurs & les gemiſſemens. Les Barbares ſe préſentoient au péril avec une grande intrepidité. Les Portugais de leur côté ne ſe laſſoient point de les renverſer du haut de leurs murailles. Brito ſe montroit par tout, & par tout il donnoit des ordres précis & utiles. Les Barbares accablés de fatigue, & percés de coups, ſe retirerent. Raju, la rage & la fureur peintes ſur le viſage, les arrêta, & les ramena au combat trois fois, & trois fois ils furent repouſſés avec une perte égale. Raju ne ſe rebuta point, il continua à tenir la place inveſtie. Les Portugais de leur côté reprirent de nouvelles forces. La Ville de Cochim leur envoya un ſecours conſiderable, ſous les ordres de Nuño Alvarès d'Atougia. Il entra heureuſement dans la place, que Raju fit miner en differens endroits ; mais Thomas de Souſa éventa ces mines, & les rendit inutiles. Alors Raju, voyant que la force ouverte ne lui réüſſiſſoit point, eut recours à certains hommes, qui ſe mêloient de magie, qu'il engagea à ſe gliſſer dans la Ville, pour empoiſonner les eaux : ils obéïrent ; mais on les découvrit, & on leur fit ſubir le ſuplice dû à leur crime. 1587.

Ce que la force des armes de Raju & ſa perfidie n'avoient pû executer, une maladie contagieuſe penſa l'operer. D'abord on crut que c'étoit une véritable peſte ; enſuite on attribua cette maladie aux eaux empoiſonnées, qu'on avoit bûës. Enfin, les Medecins avoüerent qu'ils n'en connoiſſoient point la cauſe : tous les remedes qu'ils y apportoient, ne ſervoient qu'à irriter davantage le mal. Elle commençoit par une tumeur aux pieds, qui gagnoit les jambes, les cuiſſes, & enfin le bas ventre. Alors on mouroit, & ceux qui en échapoient, étoient regardez comme des gens qui reſſuſcitoient. Cette maladie fit ſurtout de grands ravages parmi le peuple. Les Medecins ouvrirent quelques cadavres, dont ils trouverent les inteſ-

1587. tins cangrenés. A mesure que les chaleurs de l'été diminuerent, la maladie perdit aussi de sa force, & au commencement de l'hyver elle cessa entierement.

1588. Cependant le siege continuoit toujours. Tandis que Raju faisoit les derniers efforts pour réduire la place, Thomas de Sousa infestoit avec quelques vaisseaux les côtes de son Royaume. Dans le village de Coscoré, il fit prisonniere une jeune fille nouvellement fiancée. A peine l'avoit-on amenée dans les vaisseaux, qu'on y vit entrer un homme grand & bienfait, qui se jetta entre les bras de cette jeune femme, & cette jeune femme se jetta avec transport dans les siens, en poussant de profonds soupirs, & en fondant en larmes. On apprit bien-tôt que c'étoit son amant, qui ne pouvant vivre séparé d'elle, venoit pour partager son esclavage. Thomas, naturellement tendre & sensible, fut extrêmement touché d'un amour si genereux, il les fit venir l'un & l'autre en sa presence, & leur dit, « C'est » assés que l'amour vous impose des » chaînes, puissiez-vous les porter » jusqu'au dernier jour de votre vie : » allez, vivez heureux : je vous af» franchis de mes fers. » L'un & l'autre se jetterent à ses genoux, & le suplierent de les mener tous les deux à Colombo, voulant désormais vivre sous les loix d'une nation, qui sçavoit user si genereusement de la victoire. Thomas leur accorda ce qu'ils demandoient, & les transporta à Colombo, où l'amant rendit de grands services aux Portugais. Sur ces entrefaites, le Viceroi envoya Dom Manuel de Sousa, & Dom Pedre de Lima, pour délivrer Colombo. A leur approche, Raju leva le siege, & se retira dans ses Etats, après avoir perdu une partie de son armée. 1588.

A peine Colombo fut-elle délivrée, que le Viceroi vint à mourir à Goa. Il avoit de la prudence, du sçavoir & de l'esprit. Aimant la justice il la rendoit exactement, & en general tout le monde étoit content de sa maniere de gouverner. Le seul reproche, qu'on peut lui faire, c'est d'avoir eu trop de deference aux conseils de Rui Gonçalez de Camera son oncle, homme passionné, jaloux de la gloire d'autrui, & trop entêté de son merite, pour rendre justice à celui des autres.

Dès qu'on eut rendu les derniers devoirs au Viceroi, on ouvrit les lettres du Prince, pour sçavoir, qui il substituoit à sa place. On trouva que c'étoit Matthias d'Albuquerque, parti depuis peu pour le Portugal. On fut donc obligé d'ouvrir les secondes lettres, où le Roi nommoit Dom Manuel de Sousa Coutigno. Il étoit digne de ce poste, & capable d'en remplir également bien tous les devoirs. Il avoit du courage, de la valeur, de l'experience, & une grande connoissance des affaires & des interêts de l'Inde. Tout le monde parut content de le voir à la tête du Gouvernement, dont il prit les rênes dans le même instant.

Dom Paul de Lima s'embarqua pour s'en retourner en Portugal, dans un vaisseau, nommé Saint Thomas, que le nouveau Viceroi fit partir. Ce vaisseau fit malheureusement naufrage sur la côte de Natal ; mais une partie de l'équipage se sauva dans une barque, avec Paul, & Donna Beatrix sa femme. On aborda dans le païs des Macomates dans la Cafrerie. Delà, ils passerent tous en differents ports de l'Afrique, après avoir souffert d'affreuses miseres. Une partie mourut en chemin, & Paul fut de ce nom-

1589. bre. Il étoit âgé de cinquante-deux ans, & il avoit rendu son nom celebre dans les Indes, par des actions éclatantes de valeur & de prudence. Il s'étoit surtout distingué à la prise de Mangalor, à la défense de Cananor, & dans plusieurs autres occasions, au succès desquelles, il avoit infiniment contribué. Au reste, il étoit simple, vrai, & également propre à commander, & à obéïr. Il n'avoit pour guide dans toutes ses actions que la gloire & le bien de sa Patrie. L'interêt ne pouvoit rien sur son cœur, quoiqu'il eût souvent trouvé des occasions de s'enrichir. Il mourut avec peu de bien, ayant toujours compté de ne jamais manquer, tant qu'il seroit en état de servir son Roi, & son païs. Il étoit doux & paisible, quoiqu'il eût passé toute sa vie dans le tumulte des armes : il n'avoit rien de cette rudesse que les hommes de guerre ont souvent, & qu'ils n'ont quelquefois que par affectation, s'imaginant ridiculement, qu'on ne peut être bon soldat, si on n'a des manieres rudes & même féroces. Paul connoissoit mieux, en quoi consistoit le vrai courage, & il en donna tant de preuves autentiques, qu'il peut être estimé pour un des plus braves hommes, & des plus intrepides, qu'ait eu en ces tems le Portugal. Donna Beatrix sa femme revint à Goa avec les os de son mari; là, elle s'embarqua encore pour le Portugal, où elle s'engagea pour la seconde fois dans les liens du mariage.

Les affaires se soutinrent à peu près dans le même état sous le gouvernement de Manuel de Sousa Coutigno, qu'elles s'étoient soutenuës sous celui d'Edouard de Meneses. Celui de Coutigno finit l'an 1591. & on lui donna pour successeur Matthias d'Albuquerque. Celui-ci, en entrant dans le gouvernement, pour soutenir la réputation qu'il s'étoit déja acquise, conçût le dessein d'humilier l'orgueil des Rois de Jafanapatan, & de Candea. André Furtado de Mendoce fut chargé de cette expedition, dont il s'acquitta heureusement. 1589.

Vers ce tems-là, les Cafres en Afrique ravageoient le Mozambique: ils avoient à leur tête Quisura, Roi des Mumbas, peuple cruel & farouche qui se nourrissoit de chair humaine. Les Muzimbas, autre espece de Cafres, aussi barbares que les Mumbas, firent de même, une incursion jusqu'au Quiloa, & se rendirent maîtres de la Ville de ce nom, par la trahison d'un habitant. Ils n'épargnerent ni les hommes, ni les femmes, ni les enfans, ni les vieillards : ils massacrerent tout impitoyablement, après avoir couvert de honte & d'infamie les femmes. La Ville, étant pillée & saccagée, le chef des Muzimbas fit venir en sa presence le traître, qui la lui avoit livrée, & lui dit : » Puisque tu as pû trahir tes parens, » tes amis, ton païs, tu pourrois » bien me trahir à mon tour ; ainsi, » qu'on le jette dans la riviere, car » je ne veux point qu'on mange de » ta chair : la chair d'un traître ne » peut être qu'un poison dangereux.» Son ordre fut executé dans l'instant, & par ce trait remarquable, on voit que les peuples les plus sauvages détestent les traîtres, en profitant de leur trahison. Après cette execution, les Muzimbas marcherent vers Melinde ; mais le Roi de cette derniere Ville, allié & vassal des Portugais, avec le secours de Matthieu Mendez de Vasconcelos, remporta une si grande victoire sur eux, qu'il n'en resta 1592.

1592. resta que cent, qui regagnerent leur pays avec leur Roi.

La fortune ne se montra pas moins favorable dans les Indes, aux Portugais. Albuquerque vit presque tous ses desseins executés, & suivis d'un succes heureux. Les Rois de Jafanapatan & de Candea, furent reprimes; le Zamorin forcé à se tenir en paix; les Corsaires Malabares, contraints d'abandonner la mer; tous les alliez & tous les vassaux se continrent dans le repos, le commerce fleurit, & Raju enfin, ce fameux tyran de l'isle de Ceylam, & ce cruel ennemi des Portugais, expira au milieu des vastes projets, qu'il formoit tout de nouveau, pour maintenir & étendre sa puissance. La Religion prosperoit également, dans toutes les parties differentes des Indes, par les travaux & par les soins des Jesuites.

1597. Dans ces conjonctures, Dom François de Gama Comte de Vidigueira arriva à Goa pour occuper la place d'Albuquerque. Gama employa ses premiers soins à réformer les abus, qui s'étoient glissés dans le gouvernement. Celui qui lui parut le plus considerable & le plus dangereux, fut la venalité des Charges. Tout se vendoit depuis quelque tems dans les Indes, directement ou indirectement; Charges de Justice, Gouvernement de Places, emplois dans les Finances; tout avoit été, pour ainsi dire, mis à l'encan; & comme ordinairement les hommes qui ont le plus d'honneur & de probité, ne sont point les plus riches, ils se voyoient presque toujours éloignés de ces emplois, qui auroient dû être la récompense de leur merite & de leurs services. Gama voulant mettre un terme à ce désordre, si déshonorant pour ceux qui gouvernent, fit une éxacte perquisition de tous ceux qui avoient acheté quelque emploi, rembour- 1597. sa leur finance, & leur ôta les places qu'ils occupoient : ainsi tout d'un coup ces postes, à la place d'un tas d'hommes vils & obscurs, engraissez de rapines publiques, furent remplis par tout ce qu'il y avoit dans les Indes, de Portugais de distinction, & de mérite.

On venoit de mettre la derniere main à cette réforme, lorsqu'on apprit à Goa, que Dom Juan Porca Pandar, Roi veritable & legitime de toute l'isle de Ceilan, étant le dernier mâle de cette race du Soleil, dont nous avons souvent parlé, venoit de mourir à Colombo sans posterité. On apprit en même-tems, qu'il avoit transporté par son testament, tous ses droits à l'Empire de l'isle de Ceilan, à Philippe second, comme Roi de Portugal. En consequence, Philippe fut proclamé à Colombo, Empereur de toute l'isle, & tous les Officiers du feu Roi, prêterent le serment de fidelité entre les mains de Dom Jérôme d'Azevedo, Commandant General des Portugais dans cette isle.

Cette nouvelle fut suivie à Goa, de celle qui annonçoit l'arrivée de deux vaisseaux Hollandois dans le port de Tintagone; c'étoit les premiers vaisseaux de cette nation, qu'on eût vûs dans les Indes. Le Viceroi en parut extrêmement allarmé : ayant assemblé un Conseil extraordinaire, on y résolut d'armer deux galions, trois galeres & neuf fustes, pour aller leur donner la chasse, ou pour s'en rendre maîtres. On donna le commandement de cette flotte à Dom Laurent de Brito, qui choisit pour ses Officiers Antoine Pereira Coutigno, Dom Loüis & Dom Jérôme Norogna, Rui Diaz d'Aguiar Coutigno, Dom Fran-

1598. çois Henriques, Estienne Teyxeyra de Macedo, Alfonse Tellez de Meneses, Nicolas Pereira de Mirande, Louis Lopez de Sousa, Jérôme Botello, George de Lima Barreto, Dom Diegue Lobe, & Dom Juan de Seixas.

En même tems, on fit partir une Escadre, pour reprimer l'insolence des Pyrates qui infestoient les côtes de Malabar, vers lesquelles les deux vaisseaux Hollandois firent voile. Non loin de Malaca, ils rencontrerent six vaisseaux Portugais. Ceux-ci, à la vûë des Hollandois, quoique superieurs, voulurent rentrer dans le port de Malaca, pour éviter le combat; mais les soldats qui ne demandoient qu'à en venir aux mains, s'y opposerent, & voulurent aller à l'ennemi. D'abord on commença à se canonner; mais s'étant approchés à la portée du mousquet, on fit un feu si terrible que les deux vaisseaux Hollandois perdirent la moitié de leurs équipages. Ils cesserent donc le combat, & gagnerent à force de voiles le port de Quedà, où ils abandonnerent un de leurs vaisseaux, n'ayant point assés de monde, pour le conserver. Ils s'embarquerent tous sur l'autre, qui alla se perdre sur la côte du Pegou. L'escadre qui étoit partie de Goa, ayant appris en chemin le malheur qui leur étoit arrivé, rebroussa chemin, & rentra dans le port de cette ville, d'où Dom Louis Cerqueira partit pour aller à la Chine, en qualité d'Evêque, occuper la place de Dom Pedre Martinet, mort depuis peu au Japon. Le Christianisme avoit fait des progrès considerables dans cette isle, dont l'Empereur nommé Taïcozama, venoit aussi de mourir tout recemment. Il avoit été grand homme de guerre, & la Fortune au gré de ses désirs, sembloit avoir attaché la victoire à son char. Il avoit fait plusieurs conquêtes, & ses succés l'avoient tellement ennyvré d'orgueil, qu'il avoit voulu être adoré par ses peuples comme un Dieu. On ne pourroit concevoir, que des hommes se laissasent aller à une folie si monstrueuse, si dans presque tous les siecles, on ne trouvoit des exemples memorables du contraire, même parmi les nations les plus policées. Taïcozama ne survêcut pas long tems à son extravagance. Une mort cruelle & subite mit le comble à la mesure de ses jours, & cette mort fut précedée d'un tremblement de terre, qui engloutit une partie des plus belles Villes de son Empire. 1598.

Si le Corsaire Cugnal dans les Indes ne porta point son orgueil, jusqu'à se croire un Dieu, il crut du moins, qu'il n'étoit pas fait pour obéïr aux Rois; mais pour être leur égal, & même pour leur commander. Depuis long-tems, il infestoit par ses vaisseaux toutes les côtes des Indes: tous les autres Corsaires le reconnoissoient pour leur Chef, & les Princes Indiens, à cause des dommages qu'il causoit aux Portugais, le favorisoient en secret. Le Zamorin même lui permit de bâtir une forteresse dans ses Etats, ensorte qu'elle devint bien-tôt un repaire de tous les écumeurs de mer, & de tous les brigands qui désoloient toutes les côtes des Indes. Leur puissance s'accrut bien-tôt, & devint même formidable à ceux qui l'avoient favorisée d'abord. Cugnal, à qui une longue suite de succès avoit persuadé qu'il étoit invincible, commença à faire sentir à ses bienfaiteurs, que leur tour étoit arrivé d'obtenir des graces de lui, comme il en avoit obtenu d'eux.

Le Zamorin, outré de son orgueil,

1598. résolut de l'humilier d'une maniere eclatante. Pour y parvenir surement, il implora le secours des Portugais, qui s'étant joints à lui, assiegerent vainement Cugnal dans sa forteresse l'an 1598. Leurs efforts rendus inutiles ne servirent qu'à redoubler l'insolence du Corsaire. Il se vantoit hautement d'avoir vaincu les Portugais, & ne se promettoit pas moins que de les exterminer entierement dans les Indes. Il envoya des Ambassadeurs à tous les Princes Indiens, pour les solliciter à secouer leur joug. Il fit tous ses efforts pour détacher de leurs interêts le Zamorin, & fit solliciter jusque dans Constantinople, l'Empereur des Turcs, afin que ce Prince lui envoyât les secours necessaires pour l'execution de ces vastes projets.

Le Sultan, occupé ailleurs, méprisa, ou negligea Cugnal; le Zamorin demeura fidele à l'alliance qu'il venoit de contracter avec les Portugais, & les autres Rois ou Princes de cette partie des Indes, à l'exception de quelques-uns, qui se contenterent de lui faire des presens, & resterent simples spectateurs. Le Viceroi crut donc qu'il ne falloit point differer la ruine totale de ce Corsaire, de crainte que sa puissance ne devînt plus formidable, & que ne pouvant alors reprimer son insolence, on ne fût obligé de la tolerer; ce qui pouvoit devenir d'une consequence extrêmement dangereuse.

Il arma donc une puissante flote, dont il confia le commandement à André Furtade de Mendoce. Mendoce, à la vaillance & à la bravoure joignoit une grande experience & une vaste capacité. Il s'étoit distingué en plusieurs occasions, & sa réputation étoit telle dans les Indes, qu'on ne s'y entretenoit que de sa valeur. Sous la Viceroiauté de Mathias d'Albuquerque, il avoit humilié l'orgueil du Roi de Jafanapatan, purgé les mers de Malabar de Corsaires Calicutiens, & porté la terreur des armes Portugaises, dans toutes les parties differentes des Indes, où l'on avoit des établissemens. On ne pouvoit donc choisir un Capitaine, plus capable de conduire l'entreprise contre Cugnal, que Mendoce. Dès qu'il eut accepté le commandement, il travailla avec une diligence incroyable à l'armement necessaire pour son expedition. Le 3. de Decembre 1599. il partit avec toute la flote du Port de Goa, & arriva le 15. du même mois devant la forteresse de Cugnal. Il reconcilia sur son chemin le Roi de Banguel avec la Reine d'Olala, qui se faisoient une cruelle guerre, de crainte que leurs dissensions n'apportassent quelque obstacle au succès de ses armes. Pour les mêmes raisons, il s'empara dans le Royaume de Cananor, du Port de Malaim, d'où Cugnal tiroit tous ses vivres, & où il avoit alors trois mille sacs de ris, tout prêts à être transportez dans sa forteresse. 1599.

Dès que le Zamorin eut appris l'arrivée de Mendoce, il ne douta point de la perte des Corsaires. Il fit partir dans le moment les plus grands Seigneurs qui se trouverent auprès de lui, pour le visiter dans son vaisseau. A leur retour, il s'avança lui-même à une lieuë de l'endroit où étoit Mendoce, qui descendit à terre, & alla le trouver. D'abord qu'ils s'aperçurent, ils coururent l'un vers l'autre, & après un moment d'entretien, ils entrerent sous une riche tente, avec le Pere Rois Jesuite, qui leur servoit de truchement. Là, Mendoce d'un ton grave expliqua les raisons

1599. importantes, qui obligeoient le Viceroi à détruire Cugnal, & celles qui devoient engager le Zamorin à souhaiter la perte de cet orgueilleux Corsaire. Ensuite, il fit un long détail des moyens & des expediens, qu'il avoit résolu d'employer, pour faire réussir son entreprise. Le Zamorin parut entierement satisfait de ce détail. » Mendoce lui dit alors : Le succès » de l'entreprise est certain, pour-» vû que vous n'y aportiez point » d'obstacle, & si vous entendez vos » interêts vous n'y en apporterez » point. Cugnal n'est déja que trop » puissant, & sa forteresse qui est au » milieu de vos Etats, ne servira dé-» sormais qu'à y fomenter le trouble » & la division. Plusieurs de vos Mi-» nistres, de vos Conseillers, de vos » Gouverneurs de Provinces & Com-» mandans de Places, vous diront le » contraire ; mais ne les écoutez point: » leurs conseils sont dangereux ; en » voulant qu'on épargne Cugnal, ils » ne veulent que se ménager une retrai-» te sûre contre votre autorité, lors-» que vous voudrez les punir de leurs » malversations. Je sçai que plusieurs » d'entr'eux entretiennent de secre-» tes correspondances avec cet enne-» mi commun, & ils n'attendent » peut-être qu'une occasion plus fa-» vorable, pour se déclarer plus hau-» tement : mais vous n'avez rien à » craindre, tant que vous serez uni » avec nous.

Le Zamorin lui promit de ne se conduire désormais que par ses conseils ; & pour lui prouver qu'il vouloit agir de bonne foi, il demanda des ôtages, & offrit d'en donner. Mendoce y consentit, & ordonna à deux Gentilhommes Portugais de demeurer auprès de lui en cette qualité. Le Zamorin remit entre les mains de Mendoce le Prince de Tanor, qui étoit du sang Royal, & un des principaux Officiers de sa Couronne. Lorsque Mendoce les eût en sa puissance, il dit qu'il les envoyeroit à Cochim. Cette proposition revolta d'abord le Zamorin, parce que le Roi de Cochim, depuis qu'il s'étoit soustrait à l'obeissance des Empereurs de Calicut, avoit été leur ennemi capital ; ensorte qu'il craignoit, que ce Roi ne maltraitât ses ôtages : mais les Jesuites le rassurerent sur cette crainte, en lui répondant corps pour corps de ses ôtages, qu'on reçut à Cochim parfaitement bien. 1599

Cette reception favorable ne fut pas faite sans dessein de la part du Roi de Cochim. Il vouloit gagner la confiance du Zamorin, pour le perdre ensuite avec les Portugais, dont l'alliance l'inquietoit. En effet, dès qu'il fut bien persuadé, que le Zamorin n'avoit plus sujet de se défier de lui, il lui envoya un Bracmane avec des lettres, par lesquelles il lui conseilloit d'accepter les offres que Cugnal lui faisoit de se reconnoître son vassal, & de ne point se fier aux Portugais, nation fiere, cruelle, & avare, qui sous pretexte de faire le commerce, s'introduisoit dans tous les pays du monde, pour les ruïner, ou les subjuguer. Le Zamorin s'allarma d'abord ; mais ayant consulté le Pere Rois Jesuite, celui-ci dissipa toutes ses craintes, en lui faisant concevoir, que les Conseils du Roi de Cochim n'étoient que l'ouvrage d'une politique jalouse, qui, sous les apparences d'amitié & de bienveillance, ne cherchoit qu'à le perdre, en attirant sur lui les armes des Portugais.

Cependant Mendoce prenoit toutes les précautions, qui lui paroissoient necessaires pour faire réussir ses des-

579. ſeins. Un jour il ſe traveſtit en ſimple ſoldat, & alla lui-même reconnoître les dehors de la forteteſſe de Cugnal. Enſuite il ſe rendit au Palais de Zamorin, auquel il ſe découvrit. Cette demarche, qui étoit une preuve de la confiance que Mendoce avoit dans la fidelité de ce Prince, acheva de calmer les inquiétudes du Calicutien. Il ne douta plus que les Portugais n'agiſſent de bonne foi.

Peu de jours après cette viſite Mendoce, pour ne laiſſer aucune eſperance de ſecours à Cugnal, alla trouver les Arioles, trois Princes Souverains, qui ne rélevoient d'aucune Puiſſance ſuperieure à la leur, & dont les états étoient ſituez au-delà de la Riviere, ſur laquelle la fortereſſe de Cugnal étoit bâtie. D'abord ces trois Princes, qui avoient des liaiſons intimes avec Cugnal, ſe refuſerent à toutes les propoſitions que leur fit Mendoce. Après avoir employé les prieres & les promeſſes, le General Portugais ſe ſervit des menaces. Il leur parla avec tant de fierté, qu'ils conſentirent, non ſeulement à rompre avec Cugnal, mais de fournir aux Portugais du bois, des charpentiers, & des pionniers, avec des éléphans, pour pouſſer avec vigueur le ſiége. En même tems, ils firent publier un Edit dans toute l'étenduë de leurs Terres, par lequel il étoit deffendu à toutes perſonnes, de quelque condition, de quelque âge, & de quelque ſexe qu'elles fuſſent, de donner le moindre ſecours à Cugnal, ſur peine de la vie : ils livrerent huit Gurapes, (ce ſont les principaux d'entre eux) en ôtages, pour faire voir qu'ils agiſſoient de bonne foi.

Mendoce, après s'être ainſi aſſuré de ces trois Princes, chercha à trouver le moyen de ménager une correſpondance au dedans de la Citadelle, afin d'être exactement informé, de tout ce qui s'y paſſeroit. Il 1600.
en vint à bout; il gagna deux Officiers, qui engagerent même trois cent Turcs à ſortir de la Place. Ceux-ci lui dirent, qu'il n'y reſtoit que huit cens hommes en état de combattre, & qu'on y manquoit de vivres. Mendoce profitant de leurs avis redoubla ſes gardes, pour empêcher qu'on ne leur en apportât.

Enfin l'an 1600. le ſeize Janvier, il commença le ſiege dans toutes les formes, avec douze cens Portugais, douze mille Naires, & les troupes que lui fournirent le Roi de Cochim & ſes autres alliez. Avant de commencer les travaux, il ſongea à ſe rendre maître de la Riviere, ſur laquelle la fortereſſe étoit ſituée. L'ennemi avoit bouché l'entrée du port avec des chaines de fer, de gros mâts, & des ancres, le tout joint enſemble. Malgré cette précaution, Mendoce à force de travail trouva le moyen d'y faire entrer dix-ſept vaiſſeaux, tant petits que grands; ſçavoir ſix navires, quatre fuſtes, & ſept almadies. Il ordonna aux troupes qu'il y laiſſa, de monter la riviere juſque par delà la fortereſſe, & d'empêcher qu'il n'y entrât perſonne de ce côté-là, pour y aporter des vivres ou du ſecours. Enſuite il alla lui-même s'emparer d'un lieu, ſitué ſur un des bras de la riviere, qui s'étendoit vers le bourg des Arioles, & d'où l'on ſecouroit Cugnal avec des almadies. Le lendemain qu'il s'en fut rendu le maître, ſûr que l'ennemi ne pouvoit recevoir aucun ſecours exterieur, il ouvrit la tranchée, dreſſa ſes batteries, & commença à battre la citadelle avec une furie inconcevable. Comme il pourſuivoit vivement ſes travaux, il fut informé

1600. que d'une pointe de terre qu'on avoit negligée de garder, on transportoit pendant la nuit dans des almadies, des vivres dans la Citadele. Il courut s'emparer de cette pointe de terre, la fortifia, y dressa une batterie; & comme cette pointe étoit vis-à-vis la Citadelle, le canon qu'on y plaça, causa de grands dommages à l'ennemi.

Sur ces entrefaites, le Zamorin fut obligé de quitter le Camp, pour assister à une fête, appellée Mamanga, qu'on celebre de douze en douze ans dans le païs des Malabares. On répare pendant cette fête, toutes les injures ou torts, qu'on peut avoir faits aux Bracmanes, ou à la religion en general. Tous les Rois, Princes ou Seigneurs, Vassaux ou sujets de l'Empereur de Calicut, sont obligez de s'y trouver. On attribuë l'origine de cette fête à un Bracmane, qui demeuroit autrefois sur les confins du Royaume de Tanor. Accusé faussement d'un crime; il s'en alla jeûner pendant quelques années, sur les bords du Gange, que les Indiens croient être un Dieu, pour le prier de faire voir son innocence. Comme il étoit sur le point de s'en retourner dans son païs, le Dieu du fleuve lui apparut, & lui dit: aussi-tôt que tu seras de retour dans ta patrie, assemble sur les bords de la riviere de Tanor, les Rois, les Princes, les Peuples de tout le Malabar. Je leur prouverai ton innocence, en faisant remonter vers leur source les eaux de cette riviere. Le Bracmane obéït; le Gange tint sa parole: & en memoire de ce miracle, on celebre de douze en douze ans, la fête en question.

D'abord le Zamorin commence par se laver dans cette riviere de Tanor vingt-huit jours de suite, & fait autant de sacrifices au Dieu Gange. Ensuite il s'en retourne dans son Palais, monté sur un Elephant couvert de lames d'or, & de pierres précieuses. Là, il se montre pendant trois jours, soir & matin au peuple, assis sur un trône magnifique, entouré de lampes d'or & d'argent allumées, & de tous ses Courtisans superbement vêtus. On tire une infinité de coups d'arquebuses & de mousquets; en même tems, le Zamorin se prosterne devant le peuple. Etant relevé, il se tient droit, fait trois reverences au peuple, & le peuple les lui rend de la même maniere. Après cette ceremonie, les Rois, les Princes, & les Seigneurs ses vassaux le saluent à leur maniere. Ensuite les meilleurs escrimeurs de tout le païs viennent s'exercer en sa presence. Leurs jeux étant finis, les sujets immediats du Zamorin, les Grands & le Peuple, vont au son de divers instrumens se prosterner deux à deux devant le Zamorin, la face contre terre.

Cette fête ne se celebre jamais, qu'il n'y ait du sang répandu, pour venger la mort d'un Roi, que le Zamorin qui regnoit en 1520. tua en pareille occasion. Les Amocas, qui étoient à la solde de ce Prince, s'engagerent d'envoyer un certain nombre d'entre eux à cette fête toutes les fois qu'on la celebreroit, pour tuër autant de Calicutiens, qu'il leur seroit possible. Un des jours de la fête (ordinairement ils choisissent celui, où il y a une plus grande affluence de peuple) ils arrivent sur les cinq heures du matin, se jettent l'épée à la main au milieu de l'assemblée, & tuent & massacrent tous ceux qui se trouvent sur leur passage. Ils sont à leur tour tuez ou massacrez par les troupes, qui veillent par ordre du Zamorin à la sureté de l'assemblée.

1600. Tous les Bracmanes de Malabar s'y rendent en foule ; entre autres certains Bracmanes, qui ne font aucun cas des Pagodes, & qui depuis l'âge de vingt ans font profession de mépriser la chasteté. Aussi quand ils marchent dans les ruës, un homme marche devant eux, en criant *Poo*, *Poo*, c'est-à-dire, *Place*, *Place*, & aussi-tôt toutes les femmes se cachent. Ils ne portent point les trois filets attachés à un nœud, qui distinguent les autres Bracmanes. Ils mangent de la chair & du poisson, & boivent du vin. On ne brûle point leurs corps comme ceux des autres Bracmanes. Le Zamorin les saluë, & ils ne le saluent jamais. Au reste, ils sont vains, orgueilleux, superbes, superstitieux, & en même tems capables de tous les crimes, & plongés dans tous les vices.

Cependant, tandis que tous les peuples du Malabar étoient occupez de la fête de douze ans, Mendoce continuoit le siege de la forteresse de Cugnal. A mesure qu'il avançoit ses travaux, il en donnoit avis au Zamorin, qui de son côté le fit prier de ne point donner l'assaut, qu'il ne fût de retour au camp. Mendoce le promit. Les assiegez recevoient du secours par le canal de quelques autres Corsaires, qui avoient un fort sur la même riviere vers le Sud. Mendoce s'en empara, & par-là il acheva d'ôter à Cugnal toute esperance de secours & de retraite.

Le Zamorin revint enfin au camp. Le lendemain de son arrivée, il alla visiter le General Portugais. Ils eurent une longue conference ensemble, dont le résultat fut de proposer une amnistie à tous les assiegez, qui voudroient sortir du bourg ou de la forteresse de Cugnal. Il y eut sept cens personnes, tant hommes que femmes qui en profiterent. Leur retraite affoiblit considerablement ceux qui défendoient la forteresse, à laquelle Mendoce se prépara à livrer un assaut. 1600.

Cette forteresse étoit située dans une peninsule d'environ deux mille pas de circuit, battuë de la mer de trois côtés, & défenduë par une palissade & une muraille flanquée de deux boulevards, du côté de la terre ferme. Le boulevard, qui étoit attenant le port, s'appelloit le boulevard blanc, & l'autre qui regardoit le continent, le boulevard de Catamuça, qui étoit le nom d'un des Corsaires. Le bourg étoit contre la forteresse, au milieu duquel s'élevoit une grande Mosquée, où les Corsaires faisoient leurs prieres.

Les Portugais emporterent d'emblée la palissade, & les ennemis se retirerent le septiéme de Mars derriere la muraille. Cugnal le lendemain devoit se sauver de la forteresse avec les principaux Corsaires, par le secours de quelques Seigneurs Malabares, qui étoient dans l'armée de Zamorin, & se retirer chez le Naique de Maduré, qui lui avoit promis une place sur la côte de Ramanancor, pour y bâtir une forteresse. Mendoce fut informé de tout le complot. Il redoubla les gardes ; mais craignant que Cugnal ne lui échapât malgré sa vigilance, il résolut d'attaquer le lendemain même le second rempart. Il assembla tous ses Officiers. « Compagnons, leur dit-il, voici le jour tant » desiré, où nous allons venger les » injures faites à notre nation, & la » mort de tant de braves Portugais, » tous nos parens ou nos amis, qui » ont péri par la main des Pyrates. » Je veux demain les forcer dans leur

1602. » retraite : imitez-moi, vous me » trouverez digne d'être votre Ge- » neral & votre Compagnon. » Ensuite il leur donna ses ordres, & leur dit : Vous attaquerez, lorsque je vous envérrai ma bague.

S'étant armé de toutes pieces, il alla trouver le Zamorin dans son camp, accompagné d'une troupe d'élite, & faisant porter l'étendard Royal devant lui. Son arrivée étonna le Calicutien ; neanmoins il le reçut bien, & après un moment d'entretien, Mendoce donna sa bague à deux soldats, & leur ordonna tout bas d'aller la porter aux deux Capitaines, qui devoient commander les attaques. Un instant après, il entend le bruit du canon & de la mousqueterie, il quitte brusquement le Zamorin, vole au rempart, & l'attaque lui-même avec une valeur incroyable. Les deux Capitaines à qui il avoit envoyé la bague, avoient attaqué, l'un le boulevard blanc, & l'autre le boulevard de Catamuça. Tout plia devant les Portugais, & la muraille & les deux boulevards furent emportés presque en même-tems. On entra dans le bourg, & l'on s'y saisit de la Mosquée. Une partie des Corsaires voulut se sauver dans des batteaux pour traverser la riviere ; mais les vaisseaux Portugais les coulerent tous à fond ; l'autre partie se retira dans la forteresse. Mendoce la serra de près. André Rodrigués, qui avoit commandé l'attaque du boulevard blanc, reçut un coup d'arquebuse à la bouche, qui lui emporta toutes les dents de devant. En les voyant tomber, il dit en plaisantant : Assûrement ce Corsaire sçavoit que ces dents m'étoient inutiles pour manger, & continua de combattre.

Cugnal cependant commençoit à tout craindre pour lui. Il ne lui restoit que la forteresse, & Mendoce la pressoit si vivement que le Corsaire ne pouvoit s'empêcher d'admirer & de loüer son activité & sa vigilance. Il disoit, qu'on ne pouvoit se trouver partout comme il faisoit, à moins d'être Magicien. Parmi les Portugais mêmes, quelques-uns jaloux de sa gloire furent assés imbecilles, pour publier que l'Archevêque de Goa lui avoit fait present d'une bague, qui le rendoit invulnerable, & que c'est ce qui le rendoit si hardi à affronter le péril. 1602.

Les Jesuites, qui étoient dans l'armée, n'étoient point inutiles ; ils entretenoient les bonnes mœurs parmi les soldats, ausquels ils faisoient envisager la perte de leur vie, comme un sacrifice à la Religion, dont un bonheur éternel devoit être la récompense. Cette esperance les rendoit souples & obéïssans, & toujours disposés à courir au danger sans murmurer. Ces mêmes Religieux entretenoient encore la paix & la concorde entre Mendoce & le Zamorin ; ce qui n'étoit pas un mediocre ouvrage. Les Calicutiens & les Portugais s'étoient faits une longue guerre, qui avoit fait naître entre les deux Nations une haine violente. Il en restoit encore quelque levain dans le fond des cœurs, qui occasionnoit chaque jour quelque altercation. Les Jesuites, qui avoient sçû captiver la confiance du Zamorin, en arrêtoient sans cesse le cours : mais malgré leur vigilance, il en survenoit quelquefois d'extrêmement vives. Telle fut celle qui s'éleva au sujet du partage du butin fait dans le bourg de Cugnal. Les Naires prétendoient emporter tout ce qu'il y avoit de plus précieux, les Portugais s'y opposoient. On en vint aux mains, & ces derniers tuerent un Naire,

1600. Naire; ses compagnons s'en plaignirent hautement au Zamorin, & sans le Pere Rois Jesuite, qui accommoda cette affaire, les Portugais & les Calicutiens en fussent venus à une rupture ouverte.

Tout étant appaisé, Mendoce fut averti que Cugnal avoit promis cent mille écus au Zamorin, pour qu'il favorisât son évasion. Mendoce en fut outré de colere: il se sépara des Naires, se retrancha dans son quartier, & défendit à tout Calicutien d'y entrer. Le Zamorin le fit prier de venir lui parler. Mendoce lui fit dire qu'il le vouloit bien, pourvû que ce fut en rase campagne, à la tête de leurs troupes & les armes à la main. Après quelque discussion, le Zamorin y consentit & se rendit dans une plaine, à la tête de ses Naires, où il trouva Mendoce à la tête des Portugais, à l'exception de ceux qui gardoient les travaux. Lorsque les Calicutiens & les Portugais furent en presence les uns des autres, Mendoce & le Zamorin quitterent leurs troupes, se joignirent, & entrerent en explication. Un silence profond regnoit de part & d'autre; on écoutoit attentivement sans pouvoir entendre distinctement, lorsque tout d'un coup Mendoce haussant la voix, dit au Zamorin, » Je » suis, par la grace de Dieu, celui qui » sçait faire trancher la tête aux Rois » parjures, & qui sçait remettre leurs » Sceptres en des mains plus dignes » de les porter qu'eux. Ne vous abu- » sez donc point: Je jure par le sang » de Jesus-Christ, que si vous favo- » risez l'évasion de Cugnal, d'aller » avec ces Portugais, porter le fer » & le feu jusque dans Calicut. Mendoce prononça ces paroles avec un visage enflammé: le Zamorin en fut intimidé & consentit à donner » une promesse par écrit, s'y enga- » geant de livrer Cugnal mort ou vif, » avec quarante des principaux Cor- » saires, entre les mains des Por- » tugais. 1600.

Alors Mendoce & le Zamorin s'embrasserent. Ce dernier, éloignant d'auprès de lui ceux qui l'entretenoient dans la défiance des Portugais, ne se conduisit plus que par le conseil des Jesuites. Cette union produisit un bon effet: les travaux s'avancerent, & Cugnal, voyant qu'il étoit perdu sans ressource, résolut de se rendre au Zamorin. Mais la nuit suivante, ayant songé que ce Prince le livroit aux Portugais, il quitta son premier dessein, forma celui de faire une sortie, de se sauver, ou de perir les armes à la main. Comme cette résolution étoit l'ouvrage du désespoir, ses compagnons refuserent de l'executer, & un vieux Cacique le ramena au premier dessein de se rendre, en l'assurant que les songes n'étoient que des vapeurs d'une imagination frapée, qui ne signifioient rien. Cugnal parut tranquille, & l'on avertit par ses ordres les soldats Portugais, qu'on demandoit à traiter avec leur General. Mendoce lui fit répondre qu'ils n'avoient rien à traiter avec lui; mais avec le Zamorin, auprès duquel il feroit conduire ceux qu'il souhaiteroit, pour traiter des articles de la capitulation.

Cugnal y consentit, & les articles étant reglez, le Zamorin fit dire à Mendoce, que les Corsaires évacuroient la place le 16. Mars à la premiere heure de la nuit; qu'il le prioit donc de lui envoyer le Pere Gaspar Jesuite, son Confesseur, afin de prendre avec lui les mesures necessaires pour cette entrevuë. Mendoce le fit partir dans l'instant. Tout étant

1600. disposé, le Zamorin & Mendoce à la tête de leurs troupes, se rendirent à la porte par où Cugnal devoit sortir. Mendoce disposa ses troupes de maniere, qu'il pouvoit veiller à la sureté des tranchées, & voir tous les mouvemens des troupes du Zamorin. Les vaisseaux Portugais étoient rangez dans le port, & pouvoient, au moindre mouvement, foudroyer les Calicutiens. Le Zamorin remarquoit cette disposition sans faire semblant de l'avoir remarquée. Il se mit à la tête de ses troupes, environné de tous ses courtisans, & Mendoce s'assit à la tête des siennes, ayant autour de lui tous ses Capitaines. Tous formoient une haïe, au milieu de laquelle les Corsaires devoient passer. Les malades sortirent les premiers, portez sur des brancards; les soldats les suivoient tête nuë & sans armes: plus loin venoit Cugnal, ayant à ses côtez son Lieutenant, son Secretaire, son Maître d'Hôtel, appellé Chinal, & quelques-uns de ses principaux Officiers. Cugnal portoit une robe de couleur brune, avec des boutons d'or massif, il avoit un bracelet d'or au bras droit, une ceinture du même métal autour de son corps, un poignard avec une gaine d'or à son côté, & deux bagues à deux de ses doigts. Sa tête étoit couverte d'un crêpe noir, & ses cheveux étoient attachés avec un bandeau d'or. Il tenoit de sa main droite son épée nuë; mais la pointe en bas. Il marchoit d'un pas assuré, & tous les mouvemens de son visage étoient graves & sérieux. En arrivant près du Zamorin, un Officier de la Couronne le prit par la main, & le presenta à son maître, qui ordonna qu'on lui ôtât l'épée, & qu'on la lui remît entre les mains. Ensuite, il le fit approcher de son côté, & fit signe en même tems aux Portugais de s'en emparer, ce qu'ils firent dans l'instant. Les Naires, ignorant que c'étoit du consentement du Zamorin, murmuroient; mais leur Prince les appaisa, en leur disant, qu'il avoit de justes raisons, pour livrer Cugnal aux Portugais. Tout le monde rentra dans le devoir. 1600.

Mendoce fut si content de la fidelité du Zamorin, qu'il lui abandonna tout le butin, qu'on trouva dans la citadelle, à l'exception de l'artillerie, qu'on partagea. On renouvella le traité de paix, & le Zamorin, donna à Mendoce une Lettre patente écrite sur une lame d'or, que les Malabares appellent Ola, contenant ces paroles. » Tandis que le Soleil & la Lune subsisteront, aucun Mahometan n'habitera cette place. Si quelqu'un s'y établit, il sera permis aux Portugais de le massacrer avec ses femmes & ses enfans, sans même demander notre consentement, voulant & desirant que ce lieu demeure inhabité pendant l'espace de vingt ans. » On rasa la forteresse; ensuite Mendoce prit congé du Zamorin, & fit voile vers Goa.

La prise de Cugnal donna un grand éclat aux armes des Portugais. Elle répandit une telle épouvante parmi leurs ennemis, que tous abandonnoient leurs habitations sur la côte de la mer, lorsque Mendoce en approchoit, craignant qu'il ne voulût se venger des obstacles, qu'ils lui avoient opposés, tandis qu'il assiegeoit ce Corsaire. Mais Mendoce sans s'arrêter, alla droit à Goa, où son arrivée causa une joie universelle. Tout le monde couroit en foule sur le port pour voir Cugnal, ce Pyrate si fameux, qui avoit tant de fois triomphé de ceux, qui le retenoient actuellement dans les

1600. fers. Cugnal, en voyant toute cette foule de peuple, & en réfléchissant sur sa fortune passée, ne put retenir ses larmes. On l'enferma dans une prison, & peu de jours après, on lui fit publiquement trancher la tête, avec plusieurs de ses compagnons. Il porta sur l'échafaut une intrepidité, qui le fit plaindre & admirer de tous ceux que la curiosité avoit attirés à ce triste spectacle. Cugnal avoit de la valeur, de l'intrépidité, & de cet esprit propre à former, & à executer de grands projets. Sa vie n'avoit été qu'un tissu de grandes & de belles actions : il ne lui manquoit que des principes de justice & de vertu, pour faire un véritable héros.

Mendoce son vainqueur étoit digne des plus hautes récompenses, & toutefois, on voulut même lui refuser celles, qu'on accordoit ordinairement pour de moindres victoires. C'étoit une espece de triomphe, où tous les Ordres de la Ville étoient obligés de se trouver. Les envieux de sa gloire disoient, que la prise de Cugnal n'étoit pas assés importante, pour lui accorder cet honneur. Ses amis soûtenoient au contraire, qu'on ne pouvoit le déferer à un Capitaine, qui l'eût mérité à plus juste titre. On tint un Conseil general à ce sujet, on disputa beaucoup, & au milieu de la dispute, un des ennemis de Mendoce se leva & dit:

» Ce n'est pas le moyen de nous accorder, si nous parlons tous à la fois. Faisons donc silence : celui qui a la raison de son côté, ne craint point d'être entendu. C'est un usage établi parmi nous, d'accorder un triomphe à tous les Capitaines, qui se sont illustrés par quelque victoire éclatante. Mendoce sans doute a du mérite ; mais ce qu'il vient de faire tout recemment, ne doit point être compté au rang de ces actions éclatantes, dont j'entens parler. Lorsqu'on accorda dans Cochim le triomphe à François d'Almeida, c'étoit pour avoir vaincu dans une bataille navale les Turcs, nation belliqueuse, & pour avoir reprimé l'orgueil des peuples de Cambaïe. Diou, délivré d'un long siege, une grande victoire remportée sur les assiegeans, le firent obtenir à Dom Juan de Castro dans la Ville où nous sommes. Dans celle de Malaca, on ne le déferа à Dom Paul de Lima, qu'après avoir détruit la puissance du Roi d'Ujantana, qui s'étant lié avec plusieurs grands Princes, ne se promettoit pas moins, que de nous chasser tous de l'Inde, ou de nous réduire dans un honteux esclavage. Ces actions sont véritablement grandes, elles sont glorieuses & utiles à notre Prince, à notre Patrie, à notre Nation, à nos armes ; elles sont dignes du triomphe, elles sont dignes de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Mais vaincre un Pyrate, un Corsaire, un Ecumeur de mer, c'est une action commune, une action qui ne mérite pas seulement qu'on y fasse attention ; parce qu'il n'y a personne de nous, à qui il n'arrive chaque jour d'en faire autant. Ce seroit donc une grande erreur, si on prétendoit récompenser ceux qui les font, & qui le feront dans la suite, des mêmes honneurs, destinés de tout tems à honorer la vertu des grands Capitaines, des vainqueurs des Nations, des destructeurs des Puissances formidables. Non, Messieurs, non, Mendoce lui-même, ne consentira jamais que l'on confonde ainsi le grand, avec l'ordinaire, l'utile, avec le commode. 1600.

1600. » Car que résulte-t-il de sa victoire ? » un peu plus de sûreté pour nos » Marchands, qui commerçoient » sur les côtes de Malabar. Voilà tout : » je croi que vous sentez combien il » seroit ridicule d'accorder un triom- » phe, pour un avantage si mediocre.

Ce discours ne fit pas une grande impression : un des amis de Mendoce y répondit de cette maniere. « Portu- » gais, Mendoce a subjugué Cugnal » avec les mêmes soldats, qui avoient » échoüé dans la même entreprise » sous un autre chef. Si celui qui » vient de vous parler, ne vous a » parlé que pour faire briller son élo- » quence; il a mal choisi son sujet : de » quelque maniere brillante qu'on le » fasse, il n'y a point d'honneur à s'é- » lever contre le vrai mérite. Mais ne » se trompe-t-il pas grossierement, » lorsqu'il décide, qu'il ne faut ac- » corder le triomphe qu'à ceux qui » ont vaincu des Rois & de grandes » armées. Qu'étoit donc Cugnal, » Messieurs ? ne prenoit-t-il pas le » titre de Roi de tous les Maures du » Malabar, de défenseur de la Loi de » Mahomet, d'oppresseur des Portu- » gais, & de Seigneur de toutes les » mers des Indes. Il ne prenoit pas » même ce titre en vain; il le soûtenoit, » Messieurs, par ses victoires, par le » massacre de nos Compatriotes, & » tout recemment par la défaite d'une » de nos flotes, la plus belle qui fût » depuis long-tems sortie de nos » ports; par la déroute generale de » soixante mille Calicutiens, & en- » fin par les grandes alliances, qu'il » avoit contractées avec tous les Prin- » ces de l'Orient, nos ennemis. Voilà » quel étoit Cugnal, & voilà le Prin- » ce, qu'on vient de traiter de Py- » rate, de Corsaire, d'Ecumeur de mer, » d'homme lâche & facile à vaincre. » Concluez presentement, si son Vain- 1601 » queur mérite le triomphe. Almeida, » Castro, Paul de Lima, étoient de » grands hommes; mais Mendoce ne » leur cede ni en valeur, ni en cou- » rage, ni en zele pour le service de » la Patrie : ces Héros l'ont bien ser- » vie, on les a récompensez; Men- » doce la sert bien, il est juste qu'on » le récompense. Ne renouvellons » point dans cette occasion, l'injusti- » ce qu'on fit autrefois à Edouard Pa- » checo, à Alfonse d'Albuquerque, » à Antoine Galvan : ces hommes il- » lustres, l'honneur du Portugal ter- » nissent toute la gloire d'Emmanuel. » Honorons donc la vertu de Men- » doce, qui par sa prudence, & par » son courage, nous a délivrés d'un » cruel tyran, qui chaque jour nour- » rissoit son orgueil de nos pertes.

A peine celui-ci eût-il achevé de parler, que tout le monde se leva en criant : Qu'André Furtado de Mendoce triomphe, qu'il triomphe, & que ses ennemis soient couverts de honte & de confusion. On pria donc André, d'accepter les honneurs qu'on lui décernoit, non par rapport à lui, parce qu'il n'en avoit pas besoin pour se rendre recommandable ; mais pour complaire au Conseil & au Peuple, qui le désiroit avec vivacité. Mendoce, aussi modeste que vaillant, le refusa constamment, & cette modestie, en le rendant plus respectable, le fit triompher deux fois de ses ennemis.

Peu de temps après la Vice-royauté de François de Gama expira, & nous allons raporter les principaux évenemens, qui arriverent dans les principales parties de l'Inde, sous les Viceroyautés d'Ayres de Saldagne, de Martin Alfonse de Castro, d'Alexis de Meneses, Archevêque de Goa, de Juan Pereira Frojas, Comte de la Fey-

1601. ra, d'André Furtado de Mendoce, & de Rui Laurent de Tavora, qui gouvernerent les Indes tour à tour depuis l'an 1601. jusqu'à l'an 1612.

Pour commencer cette narration, nous passerons d'abord dans le païs de Bengale, où Brama Roi de Pegou, après avoir essuyé un long siege dans la Ville de Macao, fut entierement dépoüillé de ses Etats, par le Roi de Tangu son beau-frere, & par le Roi d'Aracan. Il livra à ce dernier tout son Royaume, avec l'Elephant blanc, animal reveré dans tout l'Orient, & une de ses filles que l'Aracanois épousa. Pour lui, il s'abandonna avec sa femme, & treize de ses autres enfans, entre les mains du Roi de Tangu, son beau-frere, dans l'esperance d'y trouver un protecteur contre ceux qui en vouloient encore à ses jours. Mais le lien, qui les unissoit, étoit d'un trop foible secours, auprès de ce Roi Barbare, qui ne formoit des désirs qu'au gré d'une ambition démesurée, & d'une sordide avarice. Le Tenguan l'immola donc à ces deux tristes passions, en le faisant massacrer avec sa femme & ses enfans, sous prétexte de se délivrer d'une cruelle guerre, que le Roi d'Ava vouloit lui faire à son sujet. Mais en effet ce n'étoit qu'un prétexte; il avoit un motif plus-pressant, qui étoit le désir de s'emparer de toutes les richesses, que le Peguan son beau-frere, avoit sauvées du débris de sa fortune.

Après que le Tenguan l'eut ainsi fait massacrer avec sa femme & ses enfans, il alla dans la forteresse de Macao, se saisir de tous les tresors qui y étoient, & les fit transporter dans la ville capitale de son Royaume. On dit qu'il employa pour ce transport, sept cent élephans, & sept cent chevaux. Toutes ces richesses étoient les dépoüilles de dix ou douze Royaumes, que le Roi de Pegou, pere du malheureux Brama avoit subjugués & ravagés, pendant l'espace de trente sept ans, qu'il avoit occupé le thrône. Il étoit le Roi le plus riche de l'Orient en or, en argent, & en pierreries. 1601.

Le Roi d'Aracan, ayant appris ce que le Roi de Tangu venoit d'executer contre la foi des traitez passez entre eux, leva promptement une puissante armée, appella à son secours tous les Portugais qui étoient dans le païs de Bengale, & marcha vers la forteresse de Macao, dans laquelle il trouva encore pour trois millions d'or & d'argent. Après s'en être emparé, il acheva de désoler tout le Peguan. Ce Royaume autrefois si florissant n'offroit plus aux regards que de vastes déserts, & qu'une profonde solitude. Les villes étoient détruites, les Bourgs, & les Villages ravagez, les campagnes ruinées, les forêts toutes consumées par les flames, les Temples renversez, & les Rivieres couvertes des cadavres, de ceux qu'on y jettoit pour les faire noyer.

Philippe de Brito, Capitaine general de tous les Portugais, qui servoient sous le Roi d'Aracan, joignit ce Prince dans la forteresse de Macao. Sur ces entrefaites, le Roi de Jangoma, frere de l'infortuné Roi de Pegou, se ligua avec le Roi de Siam, & déclara la guerre au Roi de Tangu, pour venger, disoit-il, la mort de son frere; mais le veritable motif qui le faisoit agir, n'étoit que le désir, qu'il avoit d'avoir part à ses richesses. Le Tanguan qui le connoissoit bien, lui en offrit une partie, & le Jangomois aussi-tôt se désista de ses desseins.

Le Roi de Siam, ne voulant pas perdre les frais de son armement, alla

1601. fondre ſur le Royaume de Martavan, qui confine du côté du Ponant à celui de Pegou, du Levant à celui de Tanaſſari, & du côté de la Terre ferme à ceux de Jangoma & de Tangu. Le Royaume de Martavan étoit autrefois très-riche & très-opulent, mais alors il étoit entierement ruiné. Les habitans étoient morts en partie, ou de la peſte, ou dans les combats; & en partie, ils s'étoient retirez ſur les montagnes, ou parmi les forêts, où ils ſe nouriſſoient d'herbes, de plantes, & des animaux qu'ils prenoient à la chaſſe. Leurs campagnes étoient déſertes & incultes. Benhalai, leur Roi, occupoit encore deux Villes ſur les bords de la mer, avec un de ſes neveux. L'un & l'autre appellerent dans leurs Etats les Portugais, auſquels ils permirent d'y bâtir une Ville. Ils leur livrerent même le Xoropo, ou le Temple dans lequel réſidoient les Talapoins où leurs Prêtres. Au reſte les Martevans étoient doux & ſociables, leur Religion étoit ſimple, & la moins chargée de ſuperſtitions, de toutes les Religions differentes, établies dans les Indes. Leurs Prêtres ou Talapoins étoient ſans orgueil, ſans vanité, peu entêtés de leurs dogmes, & dociles à écouter ceux de la Religion Chrétienne.

D'ailleurs le païs étoit ſi fertile, qu'on y faiſoit juſqu'à trois recoltes de ris, & d'autres grains, lorſqu'on avoit ſoin de bien cultiver les terres. L'huile y abondoit, & tous les arbres fruitiers comme limoniers, orangers, figuiers, poiriers & châtaigniers. Preſque toutes les forêts conſiſtoient en arbres portant fruit. Les herbes y ſont preſque toutes odoriferantes, ou medicinales. On y cueille de toute ſorte de fleurs, & l'on y voit des forêts immenſes de ſapins 1601. avec un certain bois incorruptible, qu'on appelle Teca. On trouve ſur les montagnes des mines de fer, & d'une terre, dont on fait de grands vaſes, fort eſtimez dans toutes les Indes, parce que l'eau, l'huile, le vin, & tout ce qu'on appelle liqueur, s'y conſerve parfaitement bien. Tout le Royaume eſt arroſé d'une infinité de fontaines d'eau douce, & de pluſieurs rivieres abondantes en poiſſons. On y voit des forêts de palmiers, & des cannes de ſucres. Les légumes & les bleds y croiſſent en toute ſaiſon. Il y a des mines de plomb, de cuivre, d'argent, d'or, & de très-beaux rubis. Enfin le Royaume eſt par ſa nature, beau, riche & agréable. Martavan, qui en eſt la capitale, eſt ſitué ſur les bords de la mer, ayant un Port très-beau, & très-commode, large & profond, dans lequel on peut entrer en toute ſaiſon.

Ce Royaume depuis long-tems étoit l'objet de l'ambition du Roy de Siam, déja maître de tous ceux qui l'environnoient. Après l'avoir vainement attaqué deux fois; il l'attaqua pour la troiſiéme, avec une ſi puiſſante armée, qu'il le ſoumit tout ſous ſon obeïſſance. Benhalai & ſon neveu furent même contraints d'abandonner les places, qui leur reſtoient, & de ſe retirer dans le fond des forêts, pour ſe dérober à la fureur de leur perſécuteur. Le Roi d'Aracan de ſon côté, étoit demeuré maître de tout le Royaume de Pegou, mais il étoit ſans habitans; & le peu qui avoit échappé à la cruauté de ſes ſoldats, vivoit caché dans les antres & les cavernes des montagnes, ou au milieu des épaiſſes forêts. Cette raiſon engagea ce Prince à donner le Port de Sirian le plus beau de tout le Pegou, à Phi-

1601. lippe de Brito, afin qu'il le rétablît, qu'il y attirât les habitans, & le commerce des Portugais ses compatriotes.

Brito accepta le don, qu'on lui faisoit, & y fit bâtir une forte Citadelle, qu'il pourvût d'une bonne artillerie. Il jetta en même-tems les fondemens d'une Ville, pour y ramasser les Pegouans, qui étoient épars dans les forêts. On s'y rendoit de tous côtez, & en peu de jours, le nombre des habitans devint considerable. Alors le Roi d'Aracan commença à se repentir du present qu'il avoit fait aux Portugais. Un Turc, qu'il avoit auprès de lui, le jetta en des craintes mortelles, en lui faisant envisager le danger qu'il y avoit, à laisser affermir davantage la puissance de ces étrangers dans le Pegou. » Ce païs, lui disoit-» il, manque à la verité d'habitans; » mais les mines des pierres précieu-» ses, d'or, d'argent, & d'autres mé-» taux, qui y étoient, y sont enco-» re. Les mêmes rivieres qui l'enri-» chissoient, coulent dans les mê-» mes canaux. Considerez donc en » quelles mains, vous remettez la gar-» de d'un si beau païs; entre les » mains des Portugais, qui devien-» dront bien-tôt vos maîtres. Ils chan-» geront vos bienfaits, en fers pour » vous. Croiez-moi donc, chassez-les » au plûtôt de vos Etats, appellez-y » les Sarrasins, qui les peupleront » bien plus vîte, que les Portugais, » & qui demeureront toujours vos „ serviteurs, & vos esclaves. D'ail-„ leurs vous vous acquerrez un puis-„ sant Allié, qui est le Roi de Mas-„ sulapatan. En effet ce Prince recherchoit son alliance, à condition qu'il renvoïât les Portugais hors de ses Etats.

Tandis qu'on travailloit ainsi, à perdre les Portugais dans l'esprit du Roi d'Aracan, Brito, qui avoit ses espions dans la Cour de ce Prince, fut exactement informé de tout ce qui s'y passoit. Il prit le parti de s'y rendre. Le Roi parut extrêmement satisfait de le voir, & lui donna audiance. Alors, il lui fit entendre qu'il étoit de son interêt de fermer l'oreille au conseil pernicieux des Sarrasins; que le plus grand malheur qui pouvoit lui arriver c'étoit de se broüiller avec les Portugais, sur tout dans les circonstances presentes où les Mogores venoient d'entrer dans le païs de Bengale, sous les ordres de Manasingua, dans le dessein de lui déclarer la guerre pour lui enlever l'Elephant blanc. Ensuite, Brito entra dans un plus grand détail sur ses veritables interêts, & le resultat de cette conference, fut, qu'il recevroit honorablement Dom Gaspar de Silva, qu'Ayres de Saldagne Viceroi des Indes, lui envoyoit en qualité d'Ambassadeur, pour confirmer l'alliance déja arrêtée entre lui & les Portugais. Brito le quitta, & les Sarrasins revinrent à la charge & le firent de nouveau changer de sentiment. Il envoya donc à Brito des ordres, pour qu'il eût à démolir la forteresse, qu'il avoit fait bâtir à Sirian. Brito, qui n'étoit pas encore en état de répondre en consequence des desseins qu'il méditoit, reçut en apparence ces ordres avec soumission, & renvoya ceux qui les lui avoient apportez, avec des présens considerables pour le Roi & ses Ministres. Les ayant ainsi congediez, sans perdre le tems, il fit venir de tous les païs voisins, tout ce dont il avoit besoin en vivres & en munitions, pour soutenir un siége, en cas qu'on voulût le forcer à démolir sa citadelle, comme on y paroissoit fort disposé. 1603.

S'étant apperçû qu'un Seigneur Pegouan, qui avoit mérité les faveurs

1603. du Roi d'Aracan, par les trahisons qu'il avoit faites à son Roi legitime, s'étoit cantoné tout auprès de Sirian, pour épier tout ce qui passoit dans la citadelle, & en avertit l'Aracanois; Brito résolut de se défaire de ce voisin incommode. Il survint une querelle entre leurs gens; & Brito saisissant cette legere occasion, alla l'attaquer dans sa retraite, lui tua trois cens hommes, & lui en fit neuf cent de prisonniers. Ses autres soldats l'abandonnerent, & allerent se rendre à Brito, qui les reçut très-bien. La nouvelle de cette reception s'étant bien-tôt répanduë dans le païs, tous les habitans, qui s'étoient dispersés tant dans le Pegou, que dans les Royaumes de Tangu, de Prum, de Jangoma, de Ava, de Siam & d'Aracan, se rendirent en foule à Sirian, où Brito ne les reçut pas moins favorablement, que les autres. Brito les divisa par Compagnies, il leur assigna des terres, il leur fournit toute sorte de secours, & bien-tôt cette nouvelle Colonie de Peguans & de Portugais, ne faisant qu'un même peuple, dont les interêts devinrent les mêmes, travailla avec une application continuelle, à cultiver les terres, à réparer les campagnes, & à ramasser des vivres, des munitions, & tout ce qui pouvoit contribuer à les affranchir de la barbarie des Rois leurs voisins, qui dans leurs miseres, les avoient traités en véritables tyrans.

Brito vit toutefois, qu'il ne pouvoit soûtenir sa nouvelle Colonie, sans le secours de quelque Puissance voisine. Cette raison le détermina à faire partir des Ambassadeurs vers les Rois de Tangu, de Jangoma, de Siam & de Prum, pour les engager dans l'alliance des Portugais, & pour les détourner de celle du Roi d'Aracan. Il les sollicita par les mêmes Ambassadeurs d'en envoyer de leur part au Viceroi des Indes, Ayres de Saldagne. Ils suivirent tous ses conseils, à l'exception du Roi de Siam, qui en fut détourné par un Portugais, nommé Martin de Torres. Jaloux de la réputation de Brito, & voulant la ternir par des soupçons injurieux, il fit entendre à ce Prince, que Brito étant entierement livré au Roi d'Aracan, ne cherchoit qu'à le tromper en le broüillant avec ce Prince. Neanmoins le Roi de Siam fit partir pour Goa quelques personnes, afin d'assurer le Viceroi, qu'il ne demandoit pas mieux, que de vivre en paix avec les Portugais. 1603.

Brito lui-même après avoir pourvû sa citadelle de vivres, de munitions, de soldats, & avoir armé une bonne flote pour la garde du port, s'embarqua dans un vaisseau, & se rendit à Goa pour en rendre foi & hommage au Viceroi. Il amena avec lui une partie des Ambassadeurs des Princes, qu'il avoit engagés dans son alliance. On leur fit une reception des plus honorables, & le Viceroi ayant donné à Brito des lettres patentes, par lesquelles il lui confirmoit le gouvernement de la citadelle qu'il avoit fait bâtir à Sirian, il le renvoya avec une flote de seize vaisseaux, avec ordre de s'emparer de tous les ports des Royaumes, situés au païs de Bengale.

Jamais conquête n'eût été plus avantageuse aux Portugais, que celle-là. Premierement parce que tous les Portugais mestifs, qui étoient répandus dans ces Royaumes, eussent pû se retirer dans ces ports, prendre les mœurs & les coutumes des Portugais, & s'y multiplier au profit de l'Etat. Secondement, on eût pû tirer de ces quartiers-là le bois necessaire pour la fabrique

1603. brique des galeres, des navires, & des vaisseaux de guerre, qu'on devoit entretenir pour la conservation des conquêtes des Indes. Troisiémement, on auroit transporté de ces lieux les vivres & les munitions necessaires pour Malaca, & pour toutes les isles, comme les Moluques, l'isle d'Amboine, & plusieurs autres encore vers les païs méridionaux, où l'on ne pouvoit en aporter de Goa, qu'en petite quantité, & une fois l'an; ce qui occasionnoit de fréquentes révoltes. Par cette conquête, on auroit encore recueilli un bien considerable, en empêchant les Sarrasins de se pourvoir de poivre, de canelle, de muscade, & d'autres marchandises, aux ports de Martavan, de Reitava, de Juncalao, de Tenassarii, & de Quedà, d'où ils les portoient à la Mecque, & de là, en Europe. S'ils y fussent venus, ils auroient au moins payé des droits, qui eussent produit des sommes immenses aux Portugais.

Tandis qu'ils s'occupoient de ce projet, le Roi d'Aracan de son côté se préparoit à les chasser du Pegou, & de l'Isle de Sundina, & de s'établir dans ces mêmes ports dont nous venons de parler. Il ne pouvoit suporter que les Portugais retinssent en leur puissance l'Isle de Sundina. Cette Isle est située tout proche de la terre de Bengale, vis-à-vis le port de Siripur. La nature a tellement pris soin de la fortifier, qu'on ne peut y aborder sans le consentement des habitans. C'est ce qui engagea les Portugais à s'y introduire, pour y avoir en tout tems, une retraite assurée, contre la puissance des Rois de ces Cantons, & pour pouvoir faire librement des courses, le long des côtes de Pegou, de Bengale, de Martazan, & des autres Royaumes voisins. Elle a trente lieuës de circuit: on y trouve une si prodigieuse quantité de sel, qu'elle en fournit à tous ses voisins. 1603. Elle appartenoit autrefois à un des Rois de Bengale, appellé Cadarai, sur qui les Mogores l'avoient conquise. Dominique Carvaillo les en chassa en 1602. en s'emparant de la forteresse. Les habitans n'esperant point que le joug des Portugais fût plus doux, que celui des Mogores, s'assemblerent, prirent les armes, & allerent assieger Carvaillo, qui ayant été secouru par les Portugais, que Manuel de Mattos commandoit dans Chatignan, rendit tous leurs efforts inutiles. Ainsi étant demeuré maître de l'Isle, Cadarai lui ceda tous ses droits, à condition, qu'il le secourroit dans le besoin.

Le Roi d'Aracan, dès ce moment là y envoya à differentes fois plusieurs flotes pour l'en chasser. Elles furent toûjours ou battuës, ou repoussées. Ces revers ne firent que le confirmer dans son dessein. Il arma enfin, dit-on, une flote de mille voiles, & prit la route de l'Isle, persuadé, qu'étant une fois soûmise, il ne seroit pas difficile de chasser les Portugais de tout le païs. Carvaillo commandoit toujours dans l'Isle. Il étoit homme de mérite, il aimoit la gloire, & sa Patrie, & il eût tout sacrifié pour ces deux objets. Sans s'épouvanter du formidable armement qui venoit l'attaquer, il monta sur ses vaisseaux, & alla combattre les ennemis. Le combat commença vers le milieu du jour. Il fut terrible, & les Infideles furent battus & repoussés, après avoir perdu cent vaisseaux, & deux mille hommes de leurs meilleurs soldats.

Mais cette grande victoire ne profita pas beaucoup aux Portugais. L'Aracannois bloqua l'isle; rien n'y put

1603. entrer, la famine s'y fit bien-tôt ressentir, & les vivres & les munitions manquerent en même-tems dans la Citadelle. Les habitans, que l'ennemi avoit sçu mettre dans ses interêts, refuserent d'y en apporter; & les Portugais étoient hors d'état de les y contraindre. Toutes ces raisons les forcerent à capituler & à abandonner l'Isle. Leur retraite ennivra d'un orgueil superbe le Roi d'Aracan, qui ne songea plus, qu'à subjuger tous les Royaumes de Bengale. Il fondit subitement sur celui de Bacala, & le conquit. Sur ces entrefaites, Carvaillo, qui s'étoit retiré au Port de Siripur, appartenant à Cadarai, remporta avec trente petits vaisseaux, une victoire considerable, sur une armée de cent voiles Mogores, commandées par Mandarai, homme redoutable, & redouté dans tout le païs de Bengale. Sa victoire couta cher aux Portugais, & Carvaillo lui même fut blessé à la gorge d'un coup de fleche, dont il pensa perdre la vie.

Dès qu'il fut rétabli, il passa de Siripur à Goli ou Gullo, Colonie de Portugais. Là, il enleva aux Mogores une forteresse, qu'ils y avoient bâtie, pour faciliter leurs courses sur les terres de la Colonie. Il en fit en même-tems un si grand massacre, qu'il leur ôta l'envie de fatiguer davantage les Portugais établis dans ces cantons. Etant de retour à Gullo, il travailla à réparer, & à augmenter sa flote, afin d'aller arracher l'isle de Sundina au Roi d'Aracan, qui marchoit alors avec ses troupes vers le Chandecan, pour envahir ce Royaume. Le Roi de Chandecan n'étant point en état de lui résister, chercha à l'appaiser par la plus noire des perfidies. Il lui promit de lui livrer Carvaillo mort ou vif, pourvû qu'il le laissât tranquille dans ses Etats. Le 1604.
Roi d'Aracan accepta ces offres. Carvaillo, ignorant ce qu'on tramoit contre sa personne, se rendit à la Cour du Roi de Chandecan, qui pour mieux le tromper, le reçut honorablement. Cependant les Portugais qui l'accompagnoient, découvrirent une partie du complot, ils en avertirent leur capitaine, qui ne pouvant supposer tant de perfidie dans le cœur d'un homme, blâma ceux qui osoient lui donner un soupçon si injurieux contre le Roi de Chandecan, qu'il alla trouver à Jasor. Là il eut bien de la peine à obtenir audience de ce Prince, & il ne l'obtint enfin, que pour se voir saisi, arrêté, jetté sur un élephant, & conduit par quatre cens soldats, qui lui firent essuïer toute sorte d'outrages, au Roi d'Aracan. Les Portugais, qui étoient demeurez à Chandecan, furent enfermés dans des prisons affreuses; leurs biens furent pillés, leurs maisons brûlées, & tous leurs vaisseaux confisqués au profit du Roi.

Cependant Philippe de Brito étoit de retour à Sirian de son voyage de Goa. Le Roi d'Aracan ne le haïssoit pas moins que le malheureux Carvaillo, qu'il avoit fait mourir au milieu des tourmens. Mais comme il redoutoit Brito, il dissimuloit sa haine dans l'esperance de l'endormir sous les apparences d'une fausse amitié, & de le faire tôt ou tard tomber dans ses pieges. Brito, à qui le triste sort de Carvaillo avoit appris à ne se point fier trop légerement à la foi de ce Prince barbare, recevoit les assurances de son amitié, avec une sage circonspection, qui dérangeoit tous les desseins cachez, dont l'Aracannois voulut se servir pour le tromper. Lassé donc de dissimuler, & voyant qu'il ne

1605. pouvoit determiner Brito, à le venir trouver; il lui fit dire que s'il ne vouloit pas demolir au plûtôt la forteresse de Sirian, il iroit l'y contraindre avec toutes les forces de ses Royaumes. Mais cette menace au lieu d'épouvanter Brito, ne servit qu'à la rendre plus attentif, sur les mesures qu'il faloit prendre, pour braver impunément sa puissance.

Enfin l'an 1604. Martin-Alfonse de Castro gouvernant les Indes, le Roi d'Aracan arma une flote de cinq cens voiles. Pour donner le change aux Portugais, il fit répandre dans le Royaume, qu'il destinoit cet armement contre un Roi de ses voisins. Lorsque tout fut prêt, il nomma son fils aîné pour commander cette armée. Brito ne douta jamais qu'elle ne fût destinée pour le chasser de Sirian. Apprenant qu'elle approchoit de ce port, il envoya dire aux ennemis, qu'il ne demandoit pas mieux que de vivre en paix avec eux, & de demeurer leur ami; mais qu'il les prioit en même-tems de ne point s'avancer davantage vers Sirian. Les Infideles, méprisant cet avis, poursuivirent leur route, que Brito leur abregea en allant à leur rencontre. On en vint trois fois aux mains, & trois fois les Portugais remporterent l'avantage. Les ennemis gagnerent les côtes, & les Portugais victorieux rentrerent triomphans dans leur port.

Le 28. Janvier de l'année suivante, les deux armées se remirent en mer, se rencontrerent à la vûë de la forteresse, & en vinrent aux mains. La victoire balança long-tems à se déclarer. Elle suivit les armes Portugaises. Les ennemis ne pouvant tenir davantage la haute mer, se retirerent dans une espece de golphe, où les Portugais les enfermerent si bien, qu'il ne pût échaper un seul vaisseau de cette grande flote. Neanmoins le Prince d'Aracan & quelques Seigneurs se sauverent à terre; Brito les poursuivit, les joignit & les fit tous prisonniers. On les conduisit à Sirian, où la joie regnoit. On traita le Prince avec honneur; on lui procura des plaisirs, & on adoucit autant qu'on le pût, sa captivité. Mais un noir chagrin le dévoroit: il craignoit que le Roi son pere ne le laissât gémir dans les fers des Portugais; & d'ailleurs il ne pouvoit se consoler des richesses immenses, dont sa flote étoit chargée, & qui venoient de tomber en la puissance de la nation qu'il haïssoit le plus.

Le Roi d'Aracan son pere, lorsqu'il apprit sa défaite & sa captivité, tomba dans le dernier désespoir. Il s'enferma de fureur & de rage dans le fond de son Palais. Il s'emporta contre ses Dieux, & profera contre eux des blasphêmes horribles. Personne n'osoit l'approcher; tout trembloit devant lui; ses femmes, ses enfans, ses esclaves, tout fuyoit sa presence. Sa fureur s'étant appaisée, il fit proposer à Brito une somme considerable pour la liberté de son fils; mais Brito qui vouloit retirer de la captivité de ce Prince, un avantage plus solide, la refusa, en lui faisant dire, par le Pere Natal Salerno Jesuite, qu'il ne lui renvoyeroit son fils, qu'à condition de conclure avec les Portugais une paix durable. On entra en negotiation, le Jesuite en vint à des pourparlers avec les Ministres de l'Aracannois; & enfin on signa un traité de paix, aux conditions qu'on rendroit l'isle de Sundina aux Portugais, & qu'on permettroit à tous les Chrétiens, le libre exercice de leur Religion, dans tous les Etats du Roi d'A-

1605. racan. En consequence le Prince son fils recouvra sa liberté, & Marc Brito, fils de Philippe Brito, le suivit à la Cour du Roi son pere, pour faire executer le traité. Le Roi combla son fils de caresses, & reçut honorablement Marc, qui rassembla dans un bourg près d'Aracan, tous les Portugais, qui étoient dans le Royaume, pour les faire passer dans l'Isle de Sundina, dont il devoit aller prendre possession. Mais comme il étoit sur son départ, le Roi le fit massacrer, & arrêter tous les Portugais, avec leurs femmes, ausquelles on fit essuyer les derniers des outrages.

Cette perfidie ne fut que le prélude des cruautez, que ce Prince barbare exerça contre les Portugais. Après avoir épuisé sur eux toute sa fureur, il résolut d'exterminer tous ceux, qui étoient répandus dans le Pégou, & ensuite d'aller détruire de fond en comble la forteresse de Sirian. Il donna ses ordres pour qu'on levât de tous côtez des troupes, & fit travailler sans relâche dans tous les ports de son Royaume, à construire des vaisseaux, à radouber les anciens, & à freter tous ceux des Marchands tant de son païs, qu'étrangers. Il alloit par tout, il pressoit les ouvriers, il travailloit lui-même, & n'oublioit enfin rien de ce qui pouvoit hâter son armement. Au milieu de ces préparatifs, un orage furieux accompagné de grands éclats de tonnerre, survint, & la foudre tomba dans l'endroit où étoit l'Elephant blanc, & sur le principal temple de ses Pagodes. Cet accident, répandit la terreur & l'épouvante parmi les Talapoins. Ils allerent trouver le Roi, & lui dirent, que le Dieu des Chrétiens, par ce coup de tonnerre, lui annonçoit sa ruine prochaine, pour avoir indignement violé la paix avec les Portugais. Hé bien, leur répondit ce Roi cruel, impie & superbe, je perirai, mais vous ne joüirez point du plaisir de ma perte, vous perirez avant moi. En effet, il en fit massacrer trente dans l'instant. 1605.

Le Roi de Prum informa Brito de tout ce qui venoit de se passer dans le Royaume d'Aracan, & des préparatifs de guerre, qu'on y faisoit, pour aller assieger Sirian. Toute la fermeté de Brito fut ébranlée au triste récit de cette nouvelle. Il perdoit un fils, jeune, vaillant, toute l'esperance de sa maison: & il le perdoit par la plus noire des perfidies, & dans le tems qu'il croioit joüir d'une profonde paix. Ces tristes images l'occupoient nuit & jour, rien ne pouvoit calmer sa douleur; tout l'irritoit au contraire, & lui rendoit la vie insuportable. Enfin surmontant la nature, & rappellant son courage, il ne songea qu'à se mettre en état de venger la mort de son fils, & de dérober la conquête de Sirian à son barbare meurtrier. Il envoya le Pere Natal Jésuite, à Malaca, pour demander du secours au Viceroi Martin Alfonse de Castro, qui étoit pour lors dans cette Ville. Il pourvût sa citadelle d'armes, de vivres, de munitions; il ordonna à tous les Portugais qui étoient dans le Pegou, de se rendre incessamment auprès de lui; il arma tous ses vaisseaux, & prit toutes les précautions convenables, non seulement pour se deffendre contre l'ennemi, mais même pour l'attaquer.

Cependant tous les préparatifs du Roi d'Aracan étoient prêts. Ils consistoient dans une flote de douze cens voiles, sur laquelle il y avoit trois cens cinquante pieces d'artillerie, & trente mille soldats, partie Sarrasins, partie Pataniens, ou Perses, ou Ma-

1606. rbares, parmi lesquels on comptoit huit mille Arquebusiers. Le Roi y étoit en personne, accompagné de son fils aîné, du Roi de Chicoria & de toute la Noblesse du Royaume. Brito ayant été informé du moment, où cette flote étoit sortie des Ports d'Aracan, envoya à sa rencontre huit galiotes & quatre sanguieces, vaisseaux plus petits & plus legers que les galiotes. Il confia le commandement de cette petite armée à Paul de Rego, le plus vaillant & le plus courageux Capitaine qui fût dans l'Inde. Il sortit du port de Sirian dans le dessein d'attaquer les ennemis. Le dernier jour de Mars 1607. (Dom Alexis de Meneses gouvernant les Indes) il en vint, sur les quatre heures après midi, aux mains avec cette formidable flote, à travers de laquelle il perça, brûlant ou coulant à fonds tous les vaisseaux des ennemis, qui voulurent lui opposer quelque résistance. Le Roi d'Aracan en demeura saisi d'épouvante. Il sortit de son vaisseau, qui étoit grand & massif, & entra dans un plus petit, & plus léger, afin de pouvoir se sauver plus vîte, en cas de besoin : mais la nuit étant survenuë les Portugais se retirerent, laissant les infideles remplis d'admiration, quoiqu'ils eussent perdu dans ce combat leur grand Amiral, beaucoup de vaisseaux, & deux mille hommes.

Cinq jours après, les flotes s'étant encore rencontrées, se chargerent avec plus de furie, que la premiere fois. Les Portugais eurent le malheur de perdre dans cette occasion Paul de Rego, qui fut brûlé avec son vaisseau. Le Pere Natal Salerno Jesuite, perit avec lui : Ils furent extremement regretés. Paul étoit sage, prudent, intrepide & courageux. Il avoit rendu de très-grands services. Le Pere Natal ne s'étoit pas rendu moins utile. 1606. Rempli de Religion, doux, affable, compatissant; il entroit dans la peine des soldats, il les consoloit, il les encourageoit, il les entretenoit dans une disposition continuelle d'obéissance; ensorte, que, quelque part qu'on voulût les mener, ils marchoient toujours avec plaisir, pourvû que le Pere Natal allât avec eux, ou qu'il approuvât l'entreprise; persuadés qu'ils étoient, qu'il n'approuvoit que ce qui étoit juste & utile. Le Pere Natal à la douceur des mœurs, à la pieté la plus solide, joignoit beaucoup d'esprit, une conception vive, une grande intelligence pour les affaires, & l'art de manier, au gré de ses désirs, les esprits les moins flexibles. Il avoit été chargé dans plusieurs occasions de differentes négotiations, auprès de quelques Princes Indiens, & il les avoit toutes terminées heureusement, pour les interêts de l'Etat & de la Religion; car il ne séparoit jamais ces deux objets, persuadé que les interêts de l'Etat ne pouvoient se soutenir dans les Indes, sans le secours de la Religion, & la Religion ne faire que de mediocres progrès, si l'Etat ne lui en fournissoit les moyens, en la deffendant, on en vengeant les injures, que les Barbares osoient souvent lui faire, à l'instigation des Prêtres de leurs Idoles. Après la mort de Dom Rego & du Pere Natal, les Portugais se retirerent dans le Port de Sirian, ce qu'ils firent en si bon ordre, que l'ennemi ne put retirer aucun avantage de leur retraite.

Le Roi d'Aracan reçut sur ces entrefaites un secours considerable, de la part du Roi de Tangu. Il se détermina à assieger la forteresse de Sirian par mer & par terre. Il chargea son fils aîné du siege par terre, avec seize

1607. mille hommes, & il demeura sur la flote qui devoit l'assieger par mer. Avant d'attaquer la citadelle, le pere & le fils firent sommer Brito de se rendre. Le Prince d'Aracan lui fit même offrir ses services auprès du Roi, en reconnoissance des bons traitemens, qu'il en avoit reçûs, étant son prisonnier. Le Roi lui fit dire, qu'il consentoit à lui pardonner le passé, & à le laisser même dans la citadelle, sans la démolir, pourvû qu'il lui en fît hommage. Brito fit répondre au Prince, qu'il le remercioit de ses bontez, en le priant toutefois de conserver des dispositions si favorables pour une autre occasion : & au Roi, qu'il avoit trop indignement trahi la foi des traitez, pour qu'il pût désormais prendre nulle sorte de confiance en ses promesses; qu'il n'avoit pas besoin de lui pour demeurer maître de la citadelle, qu'il avoit en sa puissance; & qu'à l'égard du secours que le Roi de Tangu venoit de lui envoyer, qu'il connoissoit trop bien le peu de valeur qu'il y avoit parmi les troupes de ce Prince barbare, pour qu'elles pussent lui inspirer la moindre crainte; qu'il lui conseilloit d'appeller encore sous ses étendarts tous les Princes & tous les Rois ses alliez, parce que plus ils seroient, plus il acquerroit de gloire à le vaincre : Que leur foible secours ne le déroberoit point à la juste vengeance des Portugais; & qu'il esperoit, non seulement de rendre vains tous ses efforts, mais encore de s'emparer de sa personne, comme il avoit déja fait de celle de son fils, & alors de le punir comme il le meritoit, des excès de sa cruelle barbarie.

Cette réponse outra de colere le Roi d'Aracan. Il assembla tous les principaux Officiers de son armée, & leur parla ainsi : » Vous voyez l'insolence, & l'ingratitude de ces » étrangers; nous les avons reçûs dans » le sein de nos familles, nous les » avons engraissez de nos biens, & » nous leur avons donné le port de » Sirian dans le Pegou, esperant, » qu'en reconnoissance de tant de » bienfaits, ils deviendroient de fideles sujets. Mais, ont-ils été fortifiez dans ce port de Sirian, ils » ont eu l'audace de mépriser nos » ordres, & ils se sont soustraits à » notre obéissance, en prétant foi & » hommage pour cette citadelle, & » pour le Royaume de Pegou au Roi » de Portugal. Portant plus loin leur » insolente témerité, ils nous ont déclaré la guerre : ils ont fait prisonnier leur maître, leur Souverain, » mon fils enfin, ce fils qui m'est si » cher, & que vous voyez devant » vos yeux. Ils se sont rendu coupables du crime de felonie de plusieurs manieres, en nous désobéissant, en nous faisant la guerre, en » s'appropriant ce qui ne leur appartenoit point, & en en faisant hommage à un autre Prince. Ce recit » vous fait fremir d'indignation, & » je vois que vous brûlez, de tirer » une vengeance éclatante de tant » d'affronts, faits au peuple le plus » noble qui soit dans l'univers. Oüi, » vengeons-nous, punissons des téméraires, donnons un frein à leur » ambition effrenée. Si nous les souffrions davantage dans le Pegou, » pays riche & fertile, bientôt tous » les autres Royaumes du païs de » Bengale, deviendroient leur proïe; » bien-tôt nous succomberions nous-mêmes sous l'effort de leurs cruelles armes. Prevenons donc ce triste malheur, jamais occasion ne fut » plus favorable, pour exterminer 1607.

1607. » ces ennemis du genre humain. Ils
» sont hors d'état de nous résister :
» ils ont perdu leurs meilleurs soldats
» dans les dernieres batailles qu'ils
» nous ont livrées. Attaquons-les
» donc avec vigueur. Si vous pliez
» devant eux, vous mourrez ou par
» leur fer, ou par le mien. J'en jure
» par nos Pagodes ; le premier qui
» reculera, recevra la mort de cette
» epée, que je tiens entre les mains.

Dès que le Roi d'Aracan eut ainsi parlé, tout le monde se retira, en promettant de bien faire son devoir. Dès ce moment même on disposa toutes choses pour les attaques. On livra trois batailles sur mer que les Portugais gagnerent ; mais comme on perdoit beaucoup de monde dans tous ces combats, Brito fit rentrer ses vaisseaux dans le port, & les soldats dans la citadelle. Le Roi d'Aracan, à son exemple, fit descendre à terre une partie des troupes, qu'il avoit d'abord laissées sur sa flote. On canonna sans relâche la citadelle pendant trente jours de suite, ou lorsqu'on cessoit un moment de tirer le canon, on donnoit quelque assaut; ensorte que les Portugais étoient contraints d'être toûjours sous les armes. Souvent ils faisoient des sorties, ils renversoient les travaux des ennemis, ils combloient leurs tranchées, & brisoient leurs retranchemens. On ne peut trop s'étonner, qu'une poignée de gens, osât non seulement se deffendre contre de puissantes armées ; mais même les attaquer & les vaincre presque toujours.

Le Roi d'Aracan avoit fait faire un retranchement à une demie lieuë de la forteresse, pour conserver une communication entre ses troupes de terre & ses troupes de mer. Il avoit confié la garde de ces retranchemens à un nommé Mexia : Brito ayant conçu le dessein de l'en chasser, chargea de cette expedition deux de ses Capitaines, ausquels il donna soixante Portugais & deux cens Peguans. Au point du jour, ils attaquerent, & emporterent les retranchemens. Ils tuerent une partie de ceux qui les deffendoient, mirent l'autre en fuite, blesserent dangereusement Mexia, renverserent les retranchemens, & se retirerent à la vûë de l'armée ennemie, emmenant plusieurs prisonniers, & emportant beaucoup de butin, sans qu'on osât les en empêcher. 1607.

Peu de jours après cette action, le Roi d'Aracan, pour se dédommager de cette perte, voulut tenter de faire brûler la flote Portugaise, qui se tenoit à l'entrée du port, rangée en bataille. L'ennemi l'attaqua avec toutes ses forces maritimes, & pour faire diversion, il fit donner un assaut par terre, afin de pouvoir, en divisant ainsi les Portugais, les vaincre plus facilement, mais & sur mer & sur terre, il fut également repoussé. L'Aracannois pensa même perdre la vie dans cette occasion, par un boulet de canon, qui passa si près de lui, qu'il en fut renversé. Saisi de crainte, il ordonna à celui qui gouvernoit son vaisseau de s'éloigner, & la flote le suivit. Tandis qu'il se retiroit, les assiegez firent une sortie par terre, & firent rentrer promptement les ennemis dans leur camp. Tant de mauvais succès déterminerent ce Prince a lever le siege, ce qu'il executa le neuviéme de Mai 1607, en plein jour. Les Portugais tomberent à l'improviste sur ses troupes, & les dissiperent toutes; ensorte qu'on ne put les ralier que la nuit suivante. Aussi-tôt on les fit embarquer, & on gagna la pleine mer. Les Portugais les lan-

1607. ferent aller sans les poursuivre.

Ces derniers ne perdirent que peu de monde, pendant tout le tems que dura le siege; mais les ennemis eurent leurs meilleurs soldats tuez. Après leur départ, Brito répara les brêches, fortifia de nouveau la citadelle, & pour faire voir aux Rois de Bengale, qu'il n'étoit point épuisé, il arma une flote, qu'il envoya croiser dans les mers voisines, où elle fit des prises considerables. Mais ces succès heureux furent suivis d'un embrasement imprévû, qui détruisit dans un moment la citadelle de Sirian, avec les armes, les vivres, les munitions, & toutes les richesses que les Portugais y avoient amassées depuis quelques années. Cet accident eut découragé tout autre que Brito; mais cet homme que son grand courage, & sa haute prudence mettoient au dessus de la fortune, repara en peu de tems la perte qu'il avoit faite, en faisant rebâtir dans un lieu plus commode, une seconde forteresse.

Tandis qu'on y travailloit avec une ardeur incroyable, le Roi d'Aracan, voulant profiter de l'occasion, fit armer une flote pour aller interrompre le travail; mais sur ces entrefaites Melchior Godigno, & Sebastien Gonçalez, porterent le ravage sur ses Terres, & ruinerent son port de Dianga, ce qui le détourna du dessein d'aller à Sirian; où Melchior Godigno se rendit couvert de gloire & chargé de butin. La citadelle étant achevée, Brito mit en mer une flote & alla infester toutes les côtes du Royaume d'Aracan.

Dans le Royaume de Siam, la Religion faisoit quelques progrès par les soins des Jesuites. Les habitans de ce païs étoient dociles & sociables. Leurs Talapoins les entretenoient dans la croyance, que le monde avoit 1607 été gouverné par trois Dieux, morts tous trois, ensorte qu'actuellement on étoit sans Dieu. Ils chantoient les avantures de ces Dieux dans des vers, que le peuple grossier & ignorant écoutoit avec admiration, en joignant ses mains & en les levant vers le Ciel. Ils celebroient leurs fêtes à chaque nouveau cours de lune, & ouvroient alors leurs Temples, pour que le peuple y pût faire ses prieres. Ces Temples étoient magnifiques, tant par la beauté que par la solidité de l'architecture, & par les galeries & les promenades qui les environnoient. Cette espece de Talapoins ne boit jamais du vin. Ils se levent à minuit comme nos Moines, pour chanter dans leur chœur; & pour s'assembler ils se servent comme eux d'une cloche. Ils en sonnent de même le matin, lors qu'ils vont de porte en porte demander l'aumône. Ils enferment les corps de leurs morts dans des caisses de bois, qu'ils font ensuite brûler avec ceremonie, & souvent ils dansent autour du bucher, au son de divers instrumens: mais ils ne font cet honneur aux morts, que lors qu'on les paye bien.

Telles sont leurs mœurs & leurs coûtumes dans le Royaume de Siam. Les côtes de celui d'Aracan, furent ravagées, par Sebastien Gonçalez, & le Roi de Bacala allié des Portugais. Ils triompherent aussi d'une flote ennemie, commandée par Fatecan, qui prenoit les titres superbes de Seigneur de Sundina, d'oppresseur des Chrétiens, d'exterminateur de Portugais. Sebastien, malgré ces titres fastueux, l'attaqua, le vainquit, & le fit prisonnier. Ensuite il se rendit maître de l'Isle de Xavaspar, dont il voulut donner le commandement à Estevan

08. Estevan Palmeyro, homme âgé, qui avoit de l'experience & du jugement. Palmeyro refusa l'offre qu'on lui faisoit, en disant qu'il ne vouloit point gouverner un peuple barbare, qui n'avoit ni foi, ni loi.

Sebastien ramassa cependant tous les Portugais qui étoient dans le pays de Bengale, renouvella un traité d'alliance avec le Roi de Bacala, & alla ensuite chasser les Aracanois de l'isle de Sundina. Il l'executa comme il l'avoit projetté; mais peu content de la gloire qui lui revenoit de cette conquête, il voulut en avoir tout le profit, en s'érigeant en Souverain de l'isle, à quoi les habitans consentirent, lassés de changer si souvent de maitre. Sebastien oubliant les services que lui avoit rendus le Roi de Bacala, commença à faire éclater son ambition, par lui déclarer la guerre, & lui enlever l'isle de Patelabanga. Après cette conquête il érigea ses Portugais en troupes reglées, parmi lesquelles il mêla deux mille habitans, qu'il exerça, & disciplina à sa maniere. Ensuite il fortifia plusieurs endroits de l'isle, qu'il munit d'une bonne artillerie, & où il mit ses troupes en garnison. Il institua des loix, dont il ordonna l'observance dans toute l'étenduë de l'isle. Il composa sa maison, il créa des Charges, il nomma des Officiers pour les remplir, il voulut avoir des Gardes, un Palais, une Cour & des Courtisans. Il établit une douanne dans le principal port de l'isle, où tous les Marchands qui y venoient commercer, payoient de certains droits, qui lui produisoient des sommes considerables. Il arma une grande flote, fit plusieurs courses, amassa de grandes richesses; & sa puissance devint en peu de tems si formidable, que tous les Princes voisins le redouterent, & rechercherent avec empressement son alliance. 1608.

De ce nombre, fut Anaporam, Prince d'Aracan, qui s'étoit revolté contre le Roi son frere, & qui en ayant été vaincu, chercha un azile dans l'isle de Sundina auprès de Sebastien. Il y transporta sa femme, ses enfans & toutes ses richesses. Il donna même en mariage une de ses filles à son protecteur. Ainsi cet homme né de la lie du peuple, dans le village de S. Antoine de Tojal près de Lisbonne, qui avoit passé avec un de ses freres dans le païs de Bengale, en qualité de soldat, & qui avoit fait le mêtier de Portefais, s'érigea tout d'un coup en Souverain, & devint l'époux d'une grande Princesse. Peu de jours après, qu'il l'eût épousée, Anaporam son beau-pere mourut presque subitement. On ne douta point que Sebastien ne l'eut fait empoisonner, pour s'emparer de tous ses biens, qu'il refusa de partager avec la Princesse sa belle-mere. Cependant, pour réparer en quelque sorte son crime, & son injustice, il voulut la faire épouser à son frere Antoine Carvallo Tibao, son Lieutenant General; mais cette malheureuse Princesse se refusa constamment à cette honteuse alliance, & resta fidele à la memoire de son époux.

Antoine Tibao avoit passé par les mêmes emplois que son frere, & il avoit à peu près les mêmes mœurs & le même caractere; cruel, perfide, sanguinaire, n'ayant aucune idée, ni de la justice, ni de l'honneur. Entraîné par une ambition démesurée, méprisant tous les devoirs, ignorant toutes les bienseances, Tibao ne suivoit dans sa conduite pour regle que ses passions & une valeur témeraire, toujours dangereuse lorsqu'elle n'est

1608. point temperée par des principes de vertu & d'équité.

Le Roi d'Aracan déclara la guerre à son frere Sebastien, pour qui la fortune se déclara toujours favorable. Antoine Tibao lui-même éprouva ses faveurs : il battit avec cinq vaisseaux une flote de cent, appartenant au Roi d'Aracan. Cette grande Victoire détermina ce dernier à rechercher l'alliance de Sebastien, à condition toutefois, qu'il lui remettroit sa belle-sœur entre les mains, pour la marier au Roi de Chatignan; ce qui fut executé, quelques oppositions que pût y apporter cette Princesse.

Les Mogols sur ces entrefaites se préparerent à faire la conquête du Royaume de Balva. Le Roi d'Aracan & Sebastien s'unirent pour l'empêcher. Tant qu'ils furent unis, les Mogols ne firent que de mediocres progrès; mais Sebastien, qui ne connoissoit de Loix, que celles qu'il recevoit de ses interêts, s'accorda en secret avec les Mogols : non content d'abandonner si indignement son allié, il fit même égorger tous les Aracannois, qui se trouverent parmi ses troupes. Après cette affreuse trahison il se retira dans son isle, laissant le Roi d'Aracan à la merci des Mogols, qui le réduisirent bien-tôt à la derniere des extremités.

Sebastien, après l'avoir jetté par sa perfidie dans cette triste situation, voulut lui porter les derniers coups, en allant avec une flote ravager toutes les côtes de son Royaume. Rien n'égale les cruautés, que cet homme exerça dans tous les endroits, où il aborda. Il massacroit les hommes, il couvroit les femmes & leurs filles de honte & d'infamie, en les abandonnant à la fureur brutale de ses soldats; il faisoit écraser leurs enfans contre des pierres, & il se plaisoit à donner aux vieillards une mort longue & douloureuse, après les avoir obligez d'assister aux massacres de leurs femmes, de leurs filles, & de leurs enfans. Le Roi d'Aracan le vit jusque dans le Port de la capitale de ses Etats, porter le fer & le feu. Outré de douleur, de rage & de colere, mais trop foible pour oser la faire éclater, il lui envoya un de ses neveux, pour le prier de l'épargner & de suspendre tant de cruautés; mais Sebastien qui se faisoit une joye barbare de sa peine, le fit empaler à la vûë de toute la ville. Après ce dernier excès d'inhumanité, il se retira dans l'Isle de Sundina, pour y jouir du fruit de ses trahisons & de sa barbarie. Nous verrons dans le Livre suivant la suite de ses fortfaits, leurs progrez, & leur terme. 1600.

Tandis que toutes ces choses se passoient dans le pays de Bengale, les Anglois & les Hollandois envoyoient souvent des vaisseaux dans les Moluques & les isles voisines. Les Anglois même, s'étant unis aux habitans de l'isle de Java, allerent assieger la forteresse, que les Portugais avoient dans l'isle d'Amboine, qui pour lors étoit mal-pourvûë de munitions & de soldats. Neanmoins, moyennant quelque secours que les habitans de Tidor leur envoyerent, les assiegez soutinrent tous les efforts des assiegeans. Les Javois s'en retournerent dans leur isle, & les Anglois revinrent en Europe.

Depuis que les Portugais avoient été chassés de l'isle de Ternate, les Hollandois s'y étoient introduits, & ils menaçoient de les faire sortir encore de l'isle de Tidor, où le Roi, comme nous avons déja dit, leur avoit permis de s'établir. En effet, les Hollandois & les Ternatins

1600. allerent les aſſieger dans leur nouvelle fortereſſe, mais inutilement. Delivrez de ce peril, ils tomberent dans un plus grand : deux de leurs principaux Officiers ſe broüillerent, & les ſoldats prirent parti & ſe partagerent : en vain le Gouverneur voulut interpoſer ſon autorité ; on en ſeroit venu aux mains, ſans les Jéſuites, qui par leur prudence, appaiſerent ces diſſentions domeſtiques, dont les conſequences étoient extrêmement dangereuſes.

Les Portugais, qui étoient dans l'iſle d'Amboine, furent informez vers ce tems-là, qu'il étoit arrivé deux vaiſſeaux Hollandois au port d'Itto. Ils y allerent auſſi-tôt, y brûlerent pluſieurs bourgs, villes & villages, & y paſſerent au fil de l'epée une partie des habitans. Mamala, leur principale ville, fut entierement conſumée par les flâmes : les Portugais juſqu'alors avoient tenté vainement de la prendre. Les Ittons commencerent à ſe repentir du mépris qu'ils avoient fait de leur alliance ; mais ce repentir étoit inutile. Les Portugais, voulant venger les affronts paſſés, ne reſpiroient que leur deſtruction. Ils revinrent, peu de tems après cette premiere expedition, dans l'iſle, où ils ne firent pas de moindres ravages, malgré les Hollandois, que les Ittons avoient appellez à leur ſecours.

Ces actions, toutes valeureuſes qu'elles étoient de la part des Portugais, furent entierement effacées, par celles que fit dans ces mêmes iſles, l'année ſuivante, André Furtado de Mendoce. Voici pour quelles raiſons, le Viceroi Ayres de Saldagne l'y renvoya. Malgré les victoires que les Portugais y remportoient, leurs affaires y empiroient de jour en jour, ſur tout depuis que les Hollandois y avoient pénétré. Ils avoient découvert une route 1601.
nouvelle, enſorte qu'ils abregoient tellement le chemin, qu'ils faiſoient ſouvent ce voyage en quatre mois de tems. Ils y envoyoient toutes les années pluſieurs vaiſſeaux, dont ils infeſtoient tous ces quartiers-là. Les Portugais n'y pouvoient plus commercer ſans danger. Le Roi Catholique, voulant y aſſurer leur navigation, donna des ordres à Ayres de Saldagne, pour qu'il y fît paſſer une bonne flote. Ayres obéït, & confia cette expéditon au brave Mendoce. On ne pouvoit faire un meilleur choix. Mendoce, outre qu'il étoit brave, étoit ſage, vertueux, & plein de Religion. En partant, Saldagne lui ordonna de livrer bataille aux Hollandois, s'il les rencontroit ; & de châtier en paſſant quelques petits Rois de l'iſle de Java, & de l'iſle de Sumatra, dont le Viceroi étoit mécontent.

Mendoce, ayant reçu ſes inſtructions, mit à la voile, & ſortit du port de Goa vers le mois de Mai, avec ſix gros galions, dix-huit galiotes, & une galeace. En arrivant près de l'iſle de Ceilan, un coup de vent rejetta les galiotes, & la galeace du côté de Goa. Mendoce continua neanmoins ſa route, & relâcha à Malaca. Là, à la place de ſes galiotes, il prit des vaiſſeaux, & marcha vers le détroit de la Sonde. En y arrivant, il trouva le Roi de Palimban, qui avoit uni ſes forces avec le Roi de Sonde, pour s'oppoſer à ſon paſſage. Comme Mendoce ſe préparoit à les combattre, il apperçut ſept vaiſſeaux Hollandois. Au lieu d'attaquer les Barbares, il alla fondre ſur les derniers, qui à ſon approche, gagnerent le vent, & s'enfuïrent. Mendoce les pourſuivit quelques jours : il ſe trouva ſi éloigné du détroit de la Sonde, qu'au lieu d'y revenir, il alla

1601. droit à Amboino, où il arriva heureusement, comme les Portugais en alloient abandonner aux Hollandois la citadelle.

La citadelle délivrée, Mendoce la fit fortifier beaucoup mieux qu'elle n'étoit, & fit radouber tous les vaisseaux qui étoient dans le port. D'abord après, il porta la guerre aux habitans d'Itto, qui se liguerent avec les Hollandois, dans le dessein d'aller eux-mêmes attaquer les Portugais dans l'isle d'Amboine, & dans celle de Tidor. Les Hollandois, s'étant engagés à fournir dix vaisseaux pour cette expedition, se presenterent le 10. de Mars à la vûë des petites isles de Rosatel. Là, ils se diviserent en deux escadres. La premiere, composée de sept vaisseaux, prit le chemin de l'isle de Banda, pour passer de là dans celle de Tidor; & la seconde composée de trois vaisseaux, fit voile vers l'isle de Burro. Mendoce en fut informé par le Pere Louis Fernandez Jésuite, qui le sollicita vivement de se rendre incessament à Tidor.

Mendoce lui promit de le faire; mais auparavant, il conçut le dessein d'aller châtier les habitans de la ville de Rosatel, qui favorisoient aussi les Hollandois. Leur ville étoit située sur une montagne escarpée de tous côtez, & d'un accès très-difficile. Les habitans, à l'approche des Portugais, brûlerent leurs maisons, & s'allerent retrancher dans un endroit de la montagne, où ils avoient déja fait retirer leurs femmes & leurs enfans, & où l'on ne pouvoit parvenir que par des sentiers roides & coupez par de larges fossés. Malgré tous ces obstacles, les Portugais le tenterent, & le tenterent heureusement. Leur audace épouvanta les insulaires. La crainte de se voir massacrer avec leurs femmes & leurs enfans, leur ferma 1601. les yeux, sur les avantages qu'ils pouvoient retirer de la situation du lieu; ils se rendirent sans combattre.

A la vûë de Rossatel soumis, les Ittons tremblerent pour eux, malgré l'alliance qu'ils avoient contractée avec les Hollandois. Ils avoient deux Forts, situés sur deux montagnes, appellez l'un le Nao, & l'autre le Bemnao. Ils abandonnerent Itto pour s'y retirer. Le Nao étoit environné de rochers, & de torrens, dont la perspective formoit un païsage, qui par son aspect sauvage, inspiroit je ne sçai quelle horreur mêlée d'admiration. On n'y pouvoit monter que par des sentiers, qu'on faisoit garder par des mousquetaires. Sur le haut de la montagne, on voyoit s'étendre une large plaine, terminée par d'autres montagnes, qui s'élevant par degrez, sembloient se perdre dans les nuës. Au milieu de la plaine étoit un grand bourg avec des jardins, couverts d'orangers, de limoniers, de citroniers, & d'autres arbres de toute espece, & arrosés par differens canaux d'une eau transparente. Le Bemnao, c'est-à-dire, le fils de Nao, surpassoit encore le Nao en beauté, & en grandeur.

Mendoce, un moment avant d'attaquer, fit sommer les Ittons par deux Amboinois, de se rendre. Se voyant dans un lieu inaccessible, ils répondirent, qu'étant sujets du Roi de Ternate, & voulant se conserver dans l'alliance des Hollandois, ils ne pouvoient entrer dans aucune espece d'accommodement avec les Portugais. Mendoce fit donner le signal pour commencer les attaques. Après des peines & des fatigues incroyables, les Portugais gagnerent une élevation,

1601. d'où ils voyoient les Ittons à decouvert. On les harcela pendant toute la nuit à coups de mousquet : le lendemain, on gagna tout-à-fait la montagne, & l'on força les Ittons à se soumettre. Cette promte victoire remportée sur des hommes, qui passoient pour les plus vaillans du pays, intimida tellement les peuples des isles voisines, qu'ils se hâterent à l'envi, d'envoyer vers Mendoce, pour lui demander sa protection & son amitié. On rasa la citadelle, que les Hollandois avoient dans l'isle d'Itto, & l'on obligea le Roi à se reconnoître vassal du Roi de Portugal.

De l'isle d'Itto, Mendoce passa dans celle de Varenula, dont la Ville capitale étoit riche, & fort puissante, à cause des cloux de girofle dont cette isle abonde, & dont les habitans font un commerce immense avec les étrangers. Elle est située sur un rocher qui s'éleve sur le rivage de la mer. Les maisons en sont bien bâties : les Hollandois y avoient un fort, & les Ternatins un autre. A l'arrivée de l'armée Portugaise, les Chefs des habitans allerent trouver Mendoce. Le lendemain, ils abandonnerent leur Ville, & s'enfuirent plus avant dans l'isle. Les Portugais la pillerent, la brûlerent & raserent les deux forteresses.

Tous ces peuples differens étant soumis, Mendoce leur assigna un jour, pour venir rendre hommage, & prêter serment de fidelité dans la forteresse d'Amboine, entre ses mains. Il en retint quelques-uns en ôtage. Ensuite on travailla à les éclairer des lumieres de l'Evangile, & dans peu de tems on vit faire des progrès considerables dans toutes ces isles à la Religion Chrétienne. Enfin Mendoce passa dans les Moluques, pour reprimer l'insolence des Ternatins, qui avec le secours des Hollandois, ne cessoient 1601.
point d'inquieter les Portugais qui étoient dans Tidor. Mendoce ayant ordre exprès d'assieger la citadelle de Ternate, aborda au port de cette Ville, emporta d'emblée deux boulevards qui lui servoient de deffense, & causa de grands dommages aux habitans. Mais, manquant de vivres, les maladies s'étant mises dans son armée, & la saison s'avançant, il abandonna l'entreprise, & se hâta de gagner Malaca. Il employa trois ans à faire tout ce que nous venons de rapporter, & pendant tout ce tems-là, il ne reçut aucun secours ni d'argent, ni de troupes, ni de poudres, ni d'aucune sorte de munitions, pour continuer la guerre ; ce qui le força à tout quitter. On ne sçait si ce fut par negligence, ou par envie, qu'on oublia de lui envoyer toutes ces choses. Il est certain qu'il eût réduit toutes ces isles sous la domination Portugaise, si on l'eût mis en état de poursuivre ses desseins : le Gouvernement fit une faute extrême dans cette occasion.

Ce n'est pas ainsi qu'en agirent les Hollandois. Après avoir perdu le fort d'Itto, & Varenula, voyant qu'ils étoient en danger d'être entierement chassés du pays, & de perdre le commerce des épiceries, qui leur rapportoit des sommes immenses; ils envoyerent une flotte de quatorze vaisseaux. L'an 1605, le vingt-deux Février, ils allerent assieger la citadelle d'Amboine, qui manquant de toutes choses, fut contrainte de capituler & de se rendre. Ils traiterent assez bien les habitans, & reçurent leur serment de fidelité au nom du Comte Maurice, Prince d'Orange, & permirent aux Portugais de se retirer, où ils souhaiteroient; la plus grande partie passa dans l'isle de Zebu aux Philippines.

1605. Les Hollandois, sans perdre le tems, partirent immediatement après la réduction d'Amboine, pour assieger la forteresse de Tidor. Les Portugais qui y étoient en garnison, en furent avertis par un vaisseau Anglois, qui parut dans ces mers, & qui échangea avec eux ses marchandises, consistant en vins, huiles, legumes, & toiles, contre des cloux de girofle. Les Portugais leur proposerent de se joindre à eux, contre les Hollandois; mais les Anglois se refuserent à cette proposition, à cause de l'union qui regnoit entre les deux nations. Cependant les Portugais reparoient leurs fortifications, en faisoient de nouvelles, & remplissoient leurs magasins de vivres. Les Hollandois parurent enfin, & allerent aborder à une pointe de l'isle, appellée Saconora. Delà, ils firent sommer le Roi de Tidore de leur livrer les Portugais; ce que ce Prince refusa avec indignation. Alors les Hollandois attaquerent & prirent deux galions, appartenans aux Portugais, & qui venoient de Malaca à Tidor pour y apporter des munitions.

Après cette prise, les Hollandois esperant que le Roi de Tidor seroit plus traitable, le firent sommer une seconde fois de leur livrer les Portugais; mais cette seconde sommation eut le même effet que la premiere. Ce Prince plein de vertu & de courage, demeura constamment fidele à ses alliés. Le lendemain de cette sommation, le Roi de Ternate vint joindre avec son armée l'armée Hollandoise. Il se chargea d'attaquer la citadelle par terre, tandis que ses alliés l'attaqueroient par mer. Ils l'eussent vainement assiegée, sans le feu qui prenant aux poudres, fit sauter en l'air une partie de la citadelle, avec ceux qui la deffendoient. Ceux qui 1606. échapperent à cet accident, n'ayant plus de quoi se deffendre se rendirent. Les Hollandois, leur fournirent des vaisseaux, pour s'en aller dans l'isle de Manille, capitale des Philippines, où commandoit Dom Pedre d'Acugna, à qui le Roi Catholique avoit envoyé des ordres, afin qu'il joignît ses forces à celles de Mendoce, pour faire la guerre aux Hollandois. Mais soit qu'il ne reçût point ces ordres à tems, soit qu'il ne voulût point les executer, il laissa agir Mendoce tout seul, sans lui fournir le moindre secours. Neanmoins après son départ, & la perte de la citadele de Tidor, il arma une flotte de trente-cinq voiles pour recouvrer les Moluques. D'abord il alla à Tidor, d'où il passa à Ternate.

Il y aborda, & prit terre le premier d'Avril, l'an 1606. vers le milieu du jour, tout le monde se reposant à cause de la chaleur. Les sentinelles avertirent qu'ils voyoient sortir un gros de troupes de la citadelle. Dom Juan Rodriguez Camello alla à leur rencontre, avec soixante Portugais. Il tomba tête baissée sur eux, en tua une partie, mit l'autre en fuite, la poursuivit, la joignit, & entra pêle & mêle avec elle dans la citadelle. Là, le combat se renouvella: les Ternatins furent vaincus, & tout subit la loi des Portugais. Le Roi s'enfuit avec le Prince son fils, & quelques Seigneurs dans l'isle de Gilolo. Le Roi de Tidor qui brûloit de se venger des insultes qu'il en avoit reçûës, les poursuivit inutilement. Acugna apprit le lendemain de cette action, que Cachil Ameat, homme de poids & d'autorité parmi les Ternatins, s'étoit retiré à Lacomo. Il l'envoya chercher, le reçut honorablement, & se servit de sa médiation, pour persuader à son

1606. maître, de revenir dans son isle avec le Prince son fils & les Seigneurs qu'il avoit auprès de lui. Arneat réüssit dans sa negociation: le Roi revint, & d'Acugna, pour ne plus s'exposer aux desseins d'une seconde révolte, l'amena avec lui aux Philippines.

Ce succès rapide, & presque imprévû, n'étonna point les Hollandois. Au contraire ils résolurent d'établir solidement leur domination dans les Moluques. Comprenant qu'ils n'en viendroient jamais à bout, tant que Malaca seroit dans la puissance des Portugais, ils formerent le dessein de leur enlever cette place, qui leur servoit d'entrepôt. Pour réüssir dans cette entreprise, ils commencerent à rechercher l'alliance de dix ou douze petits Rois barbares, établis dans le voisinage de Malaca. Ils n'eurent pas beaucoup de peine à gagner ces Princes Infideles, qui naturellement détestoient la domination Portugaise. Ayant fait un traité d'alliance avec les Hollandois, ils armerent tous pour assieger Malaca, & par terre & par mer, & pour réduire cette place par la famine, si on ne pouvoit la réduire par la force des armes. La flote destinée pour cette expedition sortit des ports d'Hollande, sous les ordres de Corneille Matelief, qui alla hyverner dans l'isle de Comoro, entre le Mozambique, & la Ville de Goa. Delà, malgré la rigueur de la saison, il poursuivit sa route, & se rendit aux environs de Malaca, où elle trouva les Rois barbares, avec leurs armées navales, qui toutes réünies ensemble, faisoient trois cens vingt-sept vaisseaux, tant galeres que galiotes. Leurs troupes montoient à quatorze mille hommes, sans les Hollandois, qui étoient au nombre de quinze cens.

Mendoce commandoit pour lors dans Malaca, qui étoit tellement dépourvû de vivres & de munitions, qu'il étoit presque moralement impossible, de deffendre cette place contre tant d'ennemis. Au reste, si cette Ville se trouvoit ainsi dépourvûë, c'étoit la faute du Viceroi Martin Alfonse de Castro, qui avoit ordonné à Mendoce de donner quatre vaisseaux de guerre, pour escorter la flote qui revenoit de la Chine. Les meilleurs soldats qui étoient dans Malaca montoient ces vaisseaux: tous les vivres & presque toutes les munitions qui étoient dans les magasins avoient été employés pour les équiper; enfin il n'étoit resté que quatre cens Portugais dans la place. A la verité, lorsqu'on avoit dégarni Malaca, il sembloit qu'il n'y eût rien à craindre, la saison de venir d'Europe dans l'Inde étoit passée; on ignoroit que les Hollandois fussent dans l'isle de Comoro, & l'on n'avoit aucun soupçon de l'alliance qu'ils avoient contractée avec les Princes barbares tant ces mêmes Princes avoient gardé le secret. 1606.

On fut donc fort étonné lorsque le vingt-neuf d'Avril on vit arriver les Hollandois & les Barbares devant Malaca. Le même jour ils descendirent à terre avec leurs alliés, & le même jour ils investirent la place. Les Portugais & les habitans de Malaca brûlerent toutes les maisons, qui étoient hors de la Ville, de crainte que l'ennemi n'en retirât quelque avantage. Ensuite Mendoce fit la revûë des troupes qui lui restoient: il ne trouva que cent quarante-cinq Portugais & quelques Japonois en état de bien servir. Les Japonois à la verité n'étoient ni moins vaillans, ni moins courageux que les Portugais. On leur confioit les mêmes postes, &

1606. Mendoce les exposoit aux plus grands périls, pour épargner le sang de ses Compatriotes.

Les ennemis ayant fait leurs approches, & leurs corps de garde étant posés autour de la Ville, ils commencerent à la canonner avec vingt-cinq pieces de grosse artillerie. Bien-tôt tous les retranchemens, que les assiegez avoient faits pour leur deffense, furent renversés, & les Hollandois moyennant leurs tranchées, s'approcherent du corps de la place. Sur ces entrefaites il arriva à Malaca un vaisseau Marchand, qui n'ayant pû, à cause de la flote ennemie, entrer dans le port, alla débarquer plus loin, vers l'endroit où la peninsule se joint à la terre ferme. Delà l'équipage se mit en marche, & après beaucoup de fatigues & de dangers échapés, il se rendit à Malaca, & trouva moyen d'entrer dans la Ville. Ce secours ranima le secours des assiegez. Cependant on commençoit à y ressentir vivement la disette des vivres. Mendoce fut obligé de permettre aux soldats de faire souvent des sorties, & d'aller couper dans les campagnes des herbes & des racines pour s'en nourrir. Dans presque toutes ces sorties ils rencontroient l'ennemi; ils en venoient aux mains, & les Japonnois ne manquoient presque jamais de lui causer des pertes considerables. Ils se battoient en désesperés; prodigues de leur sang, ils sembloient, à la maniere dont ils se précipitoient dans le péril, qu'ils ne cherchoient qu'à perdre la vie.

Il y avoit déja trois mois que le siége duroit, & les Malayois étoient presque réduits à la derniere extrémité, lors que les Hollandois reçurent un avis, par lequel on les informoit, que le Viceroi des Indes, Martin Alfonse de Castro, s'étoit mis en mer pour secourir Malaca. Cette nouvelle, à laquelle ils ne s'attendoient point, jetta une telle consternation parmi eux, qu'ils leverent promptement le siége, gagnerent leurs vaisseaux, & prirent le large. Cette retraite, qui avoit tout l'air d'une fuite, les décredita infiniment parmi les Barbares. Si Malaca fut tombé entre leurs mains, les Portugais en perdant cette Place, eussent perdu en même-tems le commerce de la Chine, & du Japon. 1606.

L'avis, qu'on avoit donné aux Hollandois, sur le voyage du Viceroi à Malaca, étoit fondé sur la verité. Il étoit parti de Goa au commencement de Mai de l'an 1606. ayant laissé le Gouvernement de l'Inde haute à Dom Alexis de Meneses Archevêque de Goa. Le Viceroi avoit divisé sa flote en deux grandes Escadres, qui se rejoignirent au Golphe de Bengale le 3. de Juin & allerent fondre ensemble sur les Achenois, & les autres Princes barbares qui s'étoient ligués avec les Hollandois. Ce fut à la vûë d'Achen, que le Viceroi apprit, qu'on assiégeoit Malaca; car jusqu'alors il n'en avoit rien sçu. Le Viceroi même méprisa cette nouvelle, ne pouvant s'imaginer que les Hollandois fussent encore arrivés de l'Europe dans les Indes. Dans cette idée il persista dans le dessein de punir les Achenois. Toutefois avant de faire la moindre hostilité, il fit sommer le Roi d'Achen de se soumettre aux Portugais, & de réparer par sa soumission les injures qu'il leur avoit faites. L'Achenois surpris lui envoïa un Ambassadeur avec des rafraichissemens. Cet Ambassadeur avoit ordre de traiter de la Paix. Tandis qu'on negotioit, les Hollandois qui étoient

dans

1606. dans Achen, disposerent le Roi & tout ce qui etoit necessaire pour une longue defense. Lorsque l'on fut en etat, on fit avertir en secret l'Ambassadeur de se retirer; & les Portugais qui etoient descendus à terre pour chercher de l'eau, furent tous massacrez, à l'exception d'un Cafre, qui se jetta dans la mer, & alla joindre la flote à la nage. Y étant arrivé, il se fit transporter dans le vaisseau du Viceroi, qu'il informa du malheur arrivé à ses soldats. Le Viceroi vouloit assiéger Achen pour se venger de cette perfidie; mais craignant que le siége ne tirât en longueur, & qu'une plus long sejour devant cette place, ne fît avorter ses autres desseins, il se contenta de brûler quelques vaisseaux, qui étoient dans le Port d'Achen & de poursuivre sa route vers Malaca.

La nouvelle du siege de cette place lui fut alors confirmée. Il força de voiles, & le 13. d'Août il arriva à six lieuës de Malaca, avec toute son armée, à l'exception d'un galion commandé par Dom Ferdinand Mascaregnas. Le General Hollandois, qui avoit, comme nous l'avons dit, levé le siege, alla le combattre, pour ne pas lui donner le tems de se reconnoître. Le 17. du même mois d'Août on en vint aux mains, sur les trois heures après midi: le combat dura jusqu'à sept, & il recommença le lendemain avec la même fureur que le jour precedent. La Victoire demeura encore en suspens dans ce second combat; mais dans les jours suivans, les Portugais mirent en fuite les Hollandois. Si on les eût poursuivis, on les eût pris, ou fait échoüer sur la côte, tant ils étoient maltraités; mais on les laissa fuïr tranquillement; en quoi le Viceroi fit une grande faute. Il sçut vaincre, sans sçavoir profiter de sa victoire. Content d'avoir vû fuïr l'ennemi devant lui, il entra en triomphe dans Malaca, où il donna les éloges & les recompenses duës au merite de Mendoce. Ensuite, il établit un Hôpital general dans cette ville, pour les soldats malades, ou pour ceux qui avoient été blessés, pendant le siége, & dans les derniers combats qu'il venoit de livrer. Il confia l'administration de cet Hôpital aux Jesuites, qui avoient rendu, & sur sa flote & dans la ville, des services importans. 1606.

Le Viceroi étant persuadé que les Hollandois n'oseroient plus se montrer devant Malaca, divisa sa flote en deux escadres; une desquelles reçut ordre d'escorter jusqu'à Goa quelques vaisseaux marchands. L'Amiral Hollandois, dès qu'ils furent partis, revint croiser avec neuf vaisseaux autour de Malaca. Il s'avança même près du port, & s'y tint pendant trois ou quatre jours sans insulter à l'autre escadre Portugaise, qui y étoit restée. Dom Ferdinand Mascaregnas, ne pouvant supporter d'être si près de l'ennemi sans combattre, alla l'attaquer de son propre mouvement, avec le galion qu'il commandoit. Le Viceroi envoya après lui, Pierre Mascaregnas son frere, jeune homme d'une grande valeur, & d'une grande sagesse, pour le faire revenir. Pierre employa vainement la priere & la menace; rien ne put détourner Ferdinand de son dessein. Il engagea le combat, & les deux freres, après avoir fait des actions prodigieuses de valeur, furent tous les deux tuez. Malgré leur mort on sauva le galion; mais en le sauvant, Sebastien Suares d'Albergaria y perdit le sien. Il coûta cher aux Hollandois, qui furent obligez de se retirer dans le Port de Jor, pour y réparer leurs vaisseaux.

1606. Là, ils apprirent que les sept Galions, que le Viceroi avoit fait partir pour escorter les vaisseaux Marchands, qui alloient à Goa, s'étoient arrêtez au Golphe de Pulo Botum, éloigné de soixante-dix lieuës de Malaca. Les Hollandois resolurent de les y aller surprendre. Les Portugais en furent avertis, & leur Commandant Alvarès de Meneses, se prépara à les bien recevoir. Les Hollandois ne tarderent pas long-tems à se montrer. On demeura sept jours à s'observer, sans en venir aux mains. Vers le milieu du septiéme, on se canonna avec beaucoup de furie. Cette espece de combat dura sept heures, pendant lesquelles les Hollandois perdirent tant de monde, qu'ils furent contraints de se retirer dans le Port de Pera & d'y faire brûler trois de leurs vaisseaux, ne leur restant pas assez de Matelots & de Soldats pour les conduire. En sortant du Port de Pera, ils s'en retournerent pour croiser devant Malaca. Alvarès de Meneses y étoit de retour avec ses sept galions : ce qui obligea les Hollandois à se retirer, sans avoir rien entrepris.

1607. Martin Alfonse de Castro y mourut sur ces entrefaites, après avoir gouverné les Indes pendant l'espace de deux ans. Dom Alexis de Meneses, Archevêque de Goa prit en main les rênes du gouvernement. Castro étoit un de ces hommes, dont les vertus & les qualités n'étoient ni médiocres, ni superieures, de ces hommes enfin, qui n'honorent ni ne dèshonorent les emplois qu'on leur confie, & qui toutefois sçavent se maintenir, avec quelque honneur dans les dignités ausquelles le hasard, ou la naissance les éléve.

Pendant le gouvernement d'Alexis de Meneses, les Hollandois, qui faisoient des profits considerables dans les Indes, voulurent tenter de s'établir aussi sur les côtes Orientales de l'Afrique, & sur tout de s'y emparer du Mozambique, où commandoit Etienne d'Ataïde. Ils armerent donc une flote de huit gros vaisseaux, qu'ils y envoyerent sous les ordres de Paul Vacarden. Vacarden arriva au Mozambique vers le mois de Mars, & entra sans nul obstacle dans le port. Les Portugais abandonnerent la Ville, pour s'enfermer dans la citadelle avec tous leurs biens. Les Hollandois les y bloquerent. Les Portugais n'étoient en tout que quarante en état de combattre. Toutefois Ataïde se mit en devoir de se deffendre. Les Hollandois, après s'être saisis du Couvent des Jacobins, ouvrirent la tranchée. Ils esperoient d'emporter bien-tôt la place, parce qu'ils sçavoient qu'on y manquoit d'eau ; mais une pluye étant survenuë, toutes les citernes de la citadelle furent remplies. Ce secours imprévu releva autant le courage des Portugais, qu'il abatit celui des Hollandois. Les premiers firent pendant la nuit une sortie, mirent en fuite les derniers, & comblerent leurs tranchées. 1607.

Cet échec ne rebuta point les Hollandois : ils recommencerent leurs travaux, & les pousserent avec vigueur. Cependant, voyant au bout de deux mois, qu'ils n'en étoient pas plus avancez, ils se déterminerent à lever le siege. Avant de quitter l'isle, l'Amiral Hollandois écrivit une lettre à Ataïde, pour l'avertir, qu'il y alloit tout mettre à feu & à sang, s'il ne lui remettoit incessament la citadelle entre les mains, ou s'il ne lui payoit une somme considerable d'argent. Ataïde répondit, qu'il n'avoit point ordre

1607. d'entrer en aucun accommodement avec lui ; mais ſeulement de le combattre s'il l'attaquoit. Alors les Hollandois ſe repandirent dans l'iſle, & la ravagerent. Apres cet exploit barbare, ils leverent les ancres, ſortirent du port, & gagnerent l'iſle de Saint George, où ils ſe rafraichirent pendant quelques jours.

Un mois après leur départ, la flote qui etoit partie de Liſbonne, pour aller aux Indes, ſous les ordres de Jérôme Coutigno, arriva au Mozambique. Son arrivée cauſa une joie univerſelle dans toute l'étenduë de ce païs ; mais l'image déplorable, ſous laquelle le Mozambique ſe preſenta aux yeux des nouveaux venus, les jetta dans une profonde triſteſſe. Coutigno repara les fortifications de la citadelle, & il la pourvut de vivres & de munitions. Comme il alloit repartir pour ſe rendre à Goa, on vit reparoître la flote Hollandoiſe, qui peu de jours après ſe retira tout à fait, & Coutigno ſe rendit à Goa vers le dix d'Octobre 1607.

Au commencement de l'année 1608. Dom Juan Pereira Froyas, Comte de la Feira, partit de Liſbonne pour les Indes, en qualité de Viceroi. Il étoit d'une naiſſance diſtinguée. La flote qui l'accompagnoit étoit compoſée de ſix vaiſſeaux de guerre, & de huit galions, qui avoient pour Capitaines Michel Correa de Meneſes Bearem, Dom Louis de Souſa, Pedre Toar, Criſtoval de Sequeira & Alvarenga, Dom Pedre Maſcaregnas, Dom Criſtoval de Norogna, François Sodre Pereira, Diegue de Souſa Meneſes, Manuel de Silva & Acugna, Dom Conſtantin de Meneſes, Dom Lope d'Almeida, Manuel de Mattos & Almada, & Manuel de Frias. A peine cette flote eut elle gagné la pleine mer, que le Viceroi mourut de maladie. 1607.
Manuel de Frias ramena ſon corps à Liſbonne, & Dom Criſtoval de Norogna, comme Amiral, conduiſit le reſte de la flote dans les Indes.

L'Archevêque de Goa s'y étoit démis du commandement, & l'avoit dépoſé entre les mains d'André Furtado de Mendoce. Il n'y avoit point de Portugais dans toutes les Indes, qui fût plus digne, ni plus capable de remplir ce poſte. Cependant la plûpart des Officiers ne virent point ſon élevation ſans envie. Ils répandirent même dans le public, que Mendoce plus ſoldat que Capitaine, n'étoit propre qu'à obéir, & non à commander. Que le gouvernement des Indes étoit d'un poids trop conſiderable, pour en charger quelqu'un auſſi foible que lui : qu'il ne s'agiſſoit point d'un coup de main, pour être à la tête du gouvernement ; mais d'une conduite ſage, éclairée, & qui ſçût embraſſer d'un coup d'œil toutes les differentes parties, qui le conſtituoit ; ſans quoi, on couroit riſque de tout perdre. Ces diſcours, qu'une baſſe jalouſie ſçait toujours haſarder ſans preuves, avoient outre l'envie, pour fondement, la ſéverité de Mendoce, ami de la diſcipline, & de l'ordre, & ennemi du luxe, & du dérangement, dans leſquels vivoient la plûpart des Officiers. Simplement vêtu, ſimplement logé, Mendoce fuyoit tout faſte & tout plaiſir frivole, qui pouvoit amolir l'eſprit, & enerver le corps. Il croyoit que tout amuſement, qui n'avoit pas pour but un ſolide travail, n'étoit fait que pour les femmes. Auſſi dès qu'il avoit expedié les affaires, qui dépendoient uniquement du cabinet, on le voyoit dans les chantiers, faiſant travailler, & travaillant lui-même à la conſtruction, ou à la repara-

1607. tion des vaiſſeaux. Delà il ſe rendoit ſur les bords de la mer, y faiſoit exercer les Matelots, & leur apprenoit toutes les differentes manœuvres, qui ſe pratiquoient de ſon tems dans les combats de mer. Enfin il étoit toujours environné, ou de ſoldats ou de Matelots, ou de gens de métier, propres à executer toutes les differentes machines, qu'il inventoit pour la guerre. On blâmoit donc hautement cette conduite: on diſoit qu'elle ne convenoit point à un Gouverneur des Indes; mais à un Charpentier, ou à un Matelot, ou tout au plus à quelque ſimple Ingenieur. Mendoce, à qui tous ces diſcours étoient rapportez, les mépriſoit, & continuoit à s'occuper utilement, afin de ſe mettre en état d'entreprendre quelque choſe de conſiderable. Cependant comme ces diſcours augmentoient de jour en jour, & qu'ils auroient pû lui nuire à la fin, il ſe détermina à aſſembler les principaux Officiers, qui étoient dans la Ville de Goa, & après leur avoir ordonné de s'aſſeoir, il leur parla de la ſorte.

» Meſſieurs, je puis vous aſſurer » que je voudrois voir à la tête » du Gouvernement, un homme di- » gne de toutes manieres, de vous » commander. Si je manque des » qualités neceſſaires pour mériter » cet honneur, je vais travailler à les » acquerir. Il n'y a perſonne parmi » vous, à qui le poſte que j'occupe, » ne convînt mieux qu'à moi; mais » puiſqu'il m'eſt confié, il ne s'agit » point d'examiner, ſi j'en ſuis tout » à fait digne; il faut ſeulement que » par votre zele, par votre pruden- » ce, par votre courage, & par vos » conſeils, on prévienne toutes les » fautes que je pourrois faire. Il faut » que vous cachiez à nos ennemis, » que votre Chef, par ſon merite, eſt » infiniment au deſſous de ceux à » qui il commande. Pourvû que le » Roi & l'Etat ſoient bien ſervis, » je conſens qu'on vous attribuë » la gloire de tout ce qui ſe fe- » ra de bien pendant mon Gou- » vernement. Tels ſont mes ſen- » timens. Je ne prétends rien fai- » re ſans vous le communiquer. Agiſ- » ſons donc de concert; ne faiſons » aucune démarche, qui ne ſoit digne » de vous & de moi, juſqu'à l'arri- » vée d'un nouveau Viceroi; il ne » tardera pas à venir; mais en atten- » dant fuyons l'oiſiveté. 1607.

Après avoir ainſi parlé, toute l'aſſemblée ſe leva, en l'aſſurant qu'il n'avoit qu'à commander, & qu'on étoit prêt à obéïr. Mendoce qui méditoit de grands projets, travailla avec une ardeur incroyable à un armement conſiderable. Sur ces entrefaites on vit à la hauteur de Goa, quelques vaiſſeaux, qu'on prit pour des Hollandois. Mendoce monta ſur une galiote, & alla ſuivi de quelques autres, pour les combattre. En s'approchant, on trouva que les vaiſſeaux qu'on prenoit pour des Hollandois, étoient des vaiſſeaux Portugais, dans leſquels venoit Laurent de Tavora, pour être Viceroi. En entrant dans le port, qui étoit rempli de vaiſſeaux, Tavora demanda qui étoit celui, qui ſe mêloit du Gouvernement; Mendoce, lui dit-on. Je m'en ſuis douté, répondit-il, en voyant la Marine en ſi bon état. Je ſuis fâché d'être venu dans les Indes, pour occuper ſa Charge. Mendoce, par ſa prudence, par ſa valeur, par ſon courage, eût beaucoup mieux gouverné que moi. Je ferai tous mes efforts pour me rendre digne de ſucceder à un ſi grand homme. Mendoce lui remit le bâton de Commandement, & peu de jours après, il par-

1609. tit pour le Portugal : mais ce brave homme ne joüit point du plaisir de revoir une Patrie, à laquelle il avoit rendu tant de services : il mourut en chemin. On transporta son corps à Lisbonne, où il fut inhumé dans l'Eglise de Notre-Dame de Grace, avec toute la pompe convenable à son illustre naissance. Dans quelque état qu'il fut né, il étoit fait pour devenir grand homme, & pour vivre à jamais dans les fastes, de ceux qui se sont distinguez par leur courage, leur valeur, leur prudence, leur générosité, & par ce noble desinteressement, qui donne tant d'éclat à la veritable vertu.

Cependant Tavora gouvernoit : il arriva presque au commencement de son gouvernement, cinq vaisseaux de Portugal. Toutes les escadres que Mendoce avoient équipées, pour les differentes parties des Indes, leverent les anchres, & sortirent du port de Goa. Elles éprouverent la bonne & la mauvaise fortune. Celles qui allerent à Ceilan, y essuyerent une cruelle guerre contre les habitans qui s'étoient révoltés. Mais il faut remonter au tems que Dom François de Gama, Comte de Videguira gouvernoit les Indes, pour trouver l'origine de cette révolte. Deux Jesuites allant de Malaca à Goa, relâcherent à Colombo. Les habitans voulurent les y retenir. Mais ces deux Religieux, pour ne point déplaire à leur Provincial, resisterent aux habitans, & partirent. L'Evêque de Cochim, informé que les Religieux de Saint François, de l'Ordre desquels il étoit, ne suffisoient point pour in-
1610. struire les Ceilanois, écrivit au Vice-
1611. roi & à l'Archevêque de Goa, afin
1612. qu'on envoyât six Jesuites à Ceilan : ce qu'on lui accorda. Ces six Jesuites furent reçus dans l'isle de la part des habitans, & de Jerôme d'Azevedo, 1612.
avec les dernieres démonstrations de joie. Les Jesuites commencerent d'abord par apprendre le langage du pays. Ensuite ils prêcherent, & catechiserent avec un succés prodigieux. Ce succés ne plaisant pas aux Franciscains, ceux-ci firent tous leurs efforts pour les faire sortir de l'isle. Les Jesuites en écrivirent en droiture au Roi Catholique, qui envoya des Ordres au Viceroi, pour qu'il eût à les maintenir dans Ceilan. Alors l'Evêque de Cochim divisa l'isle en deux parties, assignant la septentrionale qui étoit la moins connuë aux Jesuites, & la méridionale aux Franciscains. Les Jesuites firent bâtir trois Eglises, l'une à Caymel, l'autre à Mandapé, & la troisiéme à Chilao. Ils y avoient disposé cinq ou six mille personnes à recevoir le baptême ; lorsque tout d'un coup un Seigneur Ceilanois, appellé Jean, & que les Franciscains avoient rendu Chrétien, apostasia, & fit révolter toute l'isle contre les Portugais. Les révoltez en vouloient sur tout aux Jésuites. Jerôme d'Azevedo, qui commandoit dans toute l'isle, & qui venoit de soumettre la forteresse de Balané, au Royaume de Candy, fut contraint de se réfugier à Malvana. Il pensa périr dans cette retraite. Pendant quinze jours de suite, il fallut marcher à travers d'épaisses forêts, de montagnes rudes & difficiles, passer des rivieres, franchir des lieux marécageux, & par tout disputer le passage à la pointe de l'épée.

Dès qu'Azevedo fut arrivé à Malvana, il rassembla tout autant de troupes, qu'il pût, & au lieu de fuïr devant l'ennemi, il commença par ses succés à le faire repentir de sa révolte. La guerre traînant en longueur, on s'en lassa, & les esprits se disposerent à

1612. entendre parler de paix. Alors les Jesuites se montrerent : on les voyoit aller d'un camp à l'autre. Par leur douceur, & par leur patience, ils appaiserent enfin les esprits irritez. Le peuple mit toute sa confiance en eux : la plûpart des Seigneurs, s'étant détachez du Chef des révoltez, rentrerent dans leur devoir, & bientôt les Portugais regagnerent dans l'isle, tout ce qu'ils y avoient perdu, excepté le Roi du Royaume de Candy, qui fit alliance avec Spigberg, Amiral des Hollandois, qui étoient alors à Ceilan.

Tandis que ce que nous venons de rapporter, se passoit dans l'isle de Ceilan, celui qui commandoit dans Chaul, se brouilla avec Abdala Cazima, Maure de nation, chargé des affaires de Nizamaluc, dans cette Ville. La querelle fut poussée si loin, qu'on prit les armes, & qu'on en vint à une guerre ouverte. Comme les Portugais ne s'attendoient point à cette rupture, ils furent d'abord assez maltraitez par Abdala, qui avoit de nombreuses troupes, & qui entendoit assés bien la guerre. Tavora fit partir pour secourir Chaul, François de Sottomayor, avec une bonne escadre. Son arrivée ranima le courage des Portugais. On se mit en campagne, on battit Abdala en plusieurs rencontres, & l'on alla dévaster toutes les terres voisines de Chaul, qui appartenoient à Nizamaluc. Celui-ci, craignant que cette guerre ne devînt plus considerable, désavoüa tout ce qu'Abdala avoit fait, & renouvella avec les Portugais l'alliance qui unissoit auparavant les deux nations. Cette paix fut suivie d'un combat, que Nugno d'Acugna livra près de Surate, avec plus de courage que de bonheur, à quelques vaisseaux Anglois, qu'on chassa dans la suite de cette partie des Indes. 1612.

Dans les autres, tout s'y maintenoit dans le même état, & si Tavora ne faisoit point de nouvelles conquêtes, il conservoit du moins celles qui étoient déja faites. Il fit partir pour la Chine cinq galiotes, commandées par Michel de Sousa Pimentel ; & il envoya deux vaisseaux au Japon. Les uns & les autres hyvernerent à Malaca, que les Hollandois se preparoient à attaquer une seconde fois. Le Viceroi y envoya, pour la défendre, Dom Diegue Furtado de Mendoce, avec un escadre pourvûë de toutes sortes de munitions. Mendoce en arrivant au Pulo Botum, fut jetté par une tourmente dans l'isle de Ceilan. Après s'y être rafraîchi, il se remit en mer, rencontra & vainquit quelques vaisseaux Javois. Dès qu'il fut arrivé à Malaca, il en repartit avec Manuel Mascaregnas Homen, & passa dans le Royaume de Pera, pour s'y emparer de trois vaisseaux Guzarates chargés de riches marchandises. Après cette expedition, Mascaregnas revint à Malaca, & Mendoce à Goa, où il trouva que Tavora, avoit remis le Gouvernement entre les mains de Jerôme d'Azevedo. Tavora étoit déja avancé en âge. Ses mœurs étoient douces. Il aimoit la justice, & il la rendoit exactement. Plus enclin à la paix qu'à la guerre, son gouvernement, aux expeditions près, que nous venons de rapporter, se passa assés tranquillement.

L'Eglise dans les Indes pendant tous ces tems-là, fut agitée par quelques hérésies, que l'Archevêque de Goa, Dom Alexis de Meneses, étoufa dès leur naissance, en les censurant dans un Concile assemblé en differents tems dans la Ville de Goa, pour cet effet. La Religion fit de

12. grands progrez, tant dans la Chine, que dans le Japon, par les travaux & les soins continuels des Jesuites. Outre les services qu'ils rendoient à la Religion, ils en rendoient, par le moyen de cette même Religion, de considerables à l'Etat; en maintenant l'union & la confiance entre les Portugais & les Indiens; en veillant, & en informant exactement les Vice-rois, ou les Commandans, ou les Gouverneurs des places, de tout ce qui se passoit. Ensorte qu'on peut dire, qu'ils ont presque autant contribué à la conquête des Indes, par leurs travaux Apostoliques, que les Vicerois & les Gouverneurs par leurs exploits militaires. 1612.

Fin du vingt-troisiéme Livre.

HISTOIRE
DE
PORTUGAL.

LIVRE VINGT-QUATRIÉME.

1600. TANDIS que les Portugais prodiguoient leur sang, pour conserver leurs conquêtes dans les Indes, les Jesuites de la même Nation prodiguoient, comme nous venons de le dire, le leur, pour y établir solidemment la Religion Chrétienne. La Religion fait partie de l'histoire des Nations. Ainsi nous allons succintement raconter ce qui se passa à cet égard, tant dans les Indes, qu'en Afrique & dans l'Amerique, depuis 1600 l'an 1600. jusqu'à 1612. que Jérôme Azevedo fut élevé à la dignité de Viceroi des Indes.

L'Empire de la Chine, dont nous avons déja parlé, fut le théâtre où se passerent les plus grands évenemens. Dès l'année 1599. les Jesuites y avoient déja quatre maisons. L'une à Macao, l'autre à Xancheo dans la Province de même nom; la troisiéme à Nanchan dans la Province de Quianci; & la quatriéme dans la cité de Nanquin, à trois cens lieuës de Macao. Macao est situé dans une peninsule dépendante de la Province de Canton.

1600. Canton. Elle est sans murailles & sans remparts, peuplée de Portugais, & gouvernée par un Mandarin, au nom de l'Empereur de la Chine. Les Jesuites y ont une grande maison, d'où ils tirent tous les Missionnaires qu'ils envoyent au Japon. Ils y enseignent publiquement les Belles-lettres, la Philosophie, & la Theologie. LesChinois y envoyoient leurs enfans pour y faire leurs études : & les Jesuites, par une sage politique, n'oublioient rien pour les y attirer. Ces enfans, parvenus dans la suite aux premieres Charges de l'Empire, devenoient autant de Protecteurs pour eux.

Outre ces quatre établissemens, ils résolurent d'en faire un cinquiéme à Pequin, lieu, où résidoit l'Empereur, afin d'être plus à portée de faire leur Cour à ce Prince. Le Pere Mathieu Ricci, partit donc avec deux ou trois autres pour executer ce dessein. Après une longue marche, ils arriverent à Ciutim, Ville Capitale de la Province de Xantun, où Macon Eunuque & favori de l'Empereur étoit alors, pour y lever tous les droits de la Couronne. Ce Macon, ainsi que ses semblables, avoit un credit immense auprès du Prince, qui l'avoit chargé du soin des finances. Macon étoit dur, vain, & altier. Né dans l'obscurité, il croyoit effacer la bassesse de sa naissance, en exerçant imperieusement l'autorité,que son Prince lui avoit confiée, pour prix des infâmes services qu'il lui avoit rendus. Les Mandarins n'ont pour ces Eunuques que du mépris, & de la haine ; & les Eunuques, pour s'en venger, rendent aux Mandarins auprès de l'Empereur toutes sortes de mauvais offices.

L'avarice est leur vice dominant. Leur humeur farouche & sauvage ne 1600. peut résister à l'attrait de l'argent, & des presens. Les Jesuites mirent à profit cette connoissance. Ils adoucirent la fierté interessée de Macon par des presens, & l'Eunuque leur donna un Mandarin du dernier ordre, pour les conduire, & les escorter jusqu'à la forteresse de Lincia. Il s'y rendit bientôt après lui-même, sur une galere superbe : il y fut reçû au bruit des trompettes, & au son des tambours, des flutes, & d'autres instrumens. Là, ayant oublié les presens que les Jesuites lui avoient faits, il ne leur témoigna que du mépris, & bien-tôt après il les accusa de magie. Toutefois il reçut ordre de l'Empereur, de les faire conduire à Pequin.

On les y logea aux dépens de l'Empereur, à qui Macon apporta les presens, que les Jesuites lui avoient destinés. Il en fut content, & il ordonna qu'on interrogeât ces étrangers, (c'est ainsi qu'il appelloit les Jesuites) sur les mœurs, les coûtumes, la Religion, le Gouvernement, & sur les Princes qui regnoient en Europe. Les Peres répondirent à tout, d'une maniere si satisfaisante, que le Monarque Chinois désira de les voir. C'étoit leur faire une faveur, qu'il n'accordoit ordinairement qu'à ses femmes, qu'à ses Mandarins du premier ordre, & qu'à ses Eunuques. Aussi ces derniers l'en détournerent ; mais pour lui donner quelque satisfaction, on fit peindre les Jesuites, & on lui presenta leurs portraits.

L'Empereur leur fit demander, quels étoient les motifs, qui des extrêmités du monde les avoient conduits à Pequin. Ils répondirent que c'étoit le désir d'y faire connoître, & d'y enseigner la Loi de Jesus-Christ. Sur ces entrefaites, le Mandarin qui veille

1600. dans la Ville sur les Etrangers, les fit arrêter, piqué de ce qu'ils s'étoient servis d'une autre protection que de la sienne, pour parvenir jusqu'aux pieds du trône. Ensuite il presenta quatre placets consecutifs à l'Empereur, pour qu'il lui fût permis de les chasser de Pequin. L'Empereur ne fit aucune réponse à ces placets; ce qui étoit une preuve qu'il condamnoit le dessein du Mandarin, qui, après leur avoir fait essuyer trois mois de prison, leur rendit la liberté, & devint même leur protecteur.

Alors ils allerent se loger dans un des principaux quartiers de la Ville. On ne parla bien-tôt que d'eux. Ils n'ignorent de rien, disoit-on : ils connoissent les mœurs & les coutumes de tous les peuples de l'Univers : le Ciel n'a rien de voilé pour eux ; ils lisent dans les astres, ils reglent leurs cours & celles des saisons; ils sçavent quelle est la grandeur de la terre; nulle science n'échape à leurs lumieres, ils parlent de tous les arts. Les Mandarins couroient en foule pour les visiter. Chacun leur demandoit des instructions. L'un sur la Morale, l'autre sur l'Astronomie, quelques-uns sur les principes des Mathematiques, quelques autres sur la Philosophie. Les Jesuites les satisfaisoient tous, & tous les quittoient remplis d'admiration & d'étonnement, avoüant, malgré l'opinion qu'ils avoient d'être les seuls sçavans du monde, qu'ils n'étoient que des ignorans en comparaison.

L'Empereur de la Chine croit qu'il est de sa grandeur de ne donner audience aux Ambassadeurs des Rois Etrangers, qu'un an après qu'ils sont arrivés dans sa Cour. Il résolut de traiter les Jesuites en Ambassadeurs. Les Peres employerent ce tems à faire leur Cour aux principaux Mandarins; & ils s'attirerent la protection du plus grand, c'est-à-dire, de la premiere personne de l'Etat, aprés l'Empereur. Le Pere Ricci composa un Catéchisme, qu'un Mandarin de la Cour traduisit en langue Chinoise. Après la lecture de cet ouvrage, six Mandarins embrasserent le Christianisme. Les Jesuites prêcherent; ils établirent l'éxistence & l'unité d'un seul Dieu, détruisirent par des raisonnemens simples, mais solides, les fables monstrueuses qu'on racontoit des Pagodes. Les Mandarins ne conçurent que du mépris pour elles, & le peuple, qui dans tout pays est esclave né de ses préjugés, murmura ; les Bonzes & les Devins appellés Taossas, se plaignirent hautement, & leurs plaintes eurent le sort de leurs Pagodes. 1600.

Trois sectes differentes dominoient alors dans la Chine. Celle des Lettrés, qui selon leurs histoires, commença avec l'Empire, il y a quatre mille ans; un de leurs Philosophes, appellé Cum, l'avoit réformée. Elle enseignoit le culte qu'il falloit rendre au Ciel & à la Terre, & permettoit la pluralité des femmes. La seconde étoit celle des Tauxus, qui avoit deux mille ans d'antiquité, & qui devoit son origine, & son nom à Tauxu, c'est-à-dire au vieil enfant. Sa mere, l'avoit, disoit-on, porté quatre-vingt ans dans ses flancs, & il étoit né homme fait, & accompli en toutes choses. Toutes les fables qu'on racontoit sur son compte ressembloient assés aux rêveries des Talmudistes. Enfin la troisiéme étoit celle des Pagodes, qui avoit passé à la Chine d'un pays, connu sous le nom de Fiancho, qu'on croit aujourd'hui être l'Indostan. Elle subsistoit depuis quinze cens ans; & elle enseignoit la Métempsicose. Les

1600. Bonzes en ſont les Prêtres, & nous avons dit ailleurs quelles ſont leurs mœurs, & quels ſont leurs caracteres.

Les Tauxus ont dans Nanchan un Temple ſuperbe, conſacré à la memoire d'un de leurs Saints, nommé Chinxium. Les Chinois appellent les habitans de cette Ville Ratons. Chinxium, las d'habiter la terre, diſent-ils, monta au Ciel, & y tranſporta ſa maiſon & ſa famille. Un Rat de cette maiſon tomba ſur la terre dans la Ville de Nanchan. Chinxium ne pouvant ſe paſſer de ſon rat, deſcendit dans cette Ville pour le chercher; & voilà l'étimologie du nom de Ratons, qu'on donne aux Nanchois.

Les Jeſuites travaillerent avec ſuccès à détruire les fables extravagantes, qui ſervoient de fondement à ces trois ſectes. De jour en jour, leur credit augmenta & devint conſiderable dans Pequin. Les Colaos, ou Conſeillers d'Etat; les Xanxus ou Preſidens des ſix Conſeils Royaux, & même les parens de l'Empereur, ne dédaignoient plus de les aborder & de les entretenir en public. Les Jeſuites ne devoient cette conſideration, qu'à leur ſçavoir, & ſur tout à celui du Pere Ricci, qui, outre ſon Catéchiſme, avoit compoſé un livre de Sentences, qu'il avoit recueillies des anciens Philoſophes & des Peres de l'Egliſe. Ces deux livres ſe répandirent dans toute la Chine, & y eurent beaucoup de celebrité à l'occaſion de l'examen des Lettrez, qu'on fait de trois en trois ans, à la Cour de Pequin. On fait cet examen pour choiſir ceux qui doivent ſervir le Roi, ou occuper quelque emploi, ou être avancés en dignité, ou être dépoſez & dégradés de celle qu'ils avoient, pour s'être mal comportés dans les poſtes qu'on leur avoit confiés. Il y a trois motifs de dégradation, l'avarice, la négligence, & la vieilleſſe. 1600. Ceux qu'on dépoſe pour cauſe de vieilleſſe conſervent neanmoins le titre de Mandarin. Ceux qui ſont accuſés d'avarice, perdent non ſeulement leur Charge, mais même leur Nobleſſe; & ceux qui rempliſſent negligemment les fonctions de leurs Charges, deſcendent d'un dégré.

Les Jeſuites s'attacherent de plus en plus à mériter l'eſtime & la confiance de tous ces differens Magiſtrats; & par leur canal ils obtinrent enfin des lettres de naturaliſation, & la permiſſion d'avoir en propre une maiſon dans Pequin. Celle qu'ils avoient dans Macao, penſa être ruïnée de fond en comble par la trahiſon d'un nouveau Chrétien. C'étoit un homme plongé dans le vice, & que les Peres avoient vainement tenté de ramener dans la bonne voye. Fatigué de leurs reprimandes, il voulut s'en débaraſſer en perdant les Jeſuites. Les Hollandois venoient ſouvent piller Macao, & déja ils avoient brûlé une fois leur maiſon. Les Portugais ne pouvant obtenir des Chinois la permiſſion d'environner Macao de murailles, fortifierent cette maiſon, pour y enfermer leurs effets, lorſque les Hollandois viendroient pour les inquieter. Le traître dont nous venons de parler, fit entendre au Gouverneur de la Province, que les Jeſuites s'étoient liguez avec les Hollandois & les Japonois; que les murailles dont ils fortifioient leur maiſon, ſeroient bientôt érigées en une forte citadelle, qui étoit déja remplie de toute ſorte d'armes, & de munitions; qu'ils avoient projetté d'égorger tous les Chinois, qui étoient dans Macao, pour ſubjuguer enſuite toute la Province de Canton.

Le peuple ſaiſit avec avidité ces

1600. bruits calomnieux : les Bonzes en profiterent pour renouveller leurs murmures, & les Mandarins crurent qu'il étoit de leur devoir d'armer, pour prévenir les Portugais, & pour les chasser de tout l'Empire. Ils firent arrêter & mourir en prison Dom Diegue de Vasconcelos Capitaine de Macao, & publierent quelques Memoires contre les Jesuites. Dans ces Memoires, on les accusoit d'engager les Chinois à se faire Chrétiens, pour les soustraire à l'obéïssance de leur Prince, d'avoir fait bâtir une forteresse à Macao, d'entretenir des correspondances secretes avec les Japonois, ennemis mortels des Chinois, d'être Sorciers & Magiciens, de vouloir par le moyen de l'Alchimie se mettre en possession de tout l'or, & argent qui étoit dans l'Empire, de prétendre ruiner les Pagodes, & introduire une nouvelle Loi à la Chine, sans la permission du Prince ; & enfin de servir d'espions aux Etrangers, & sur tout aux Hollandois, avec qui ils feignoient d'être en guerre, pour parvenir plus sûrement au succès qu'ils s'étoient promis de leurs desseins.

Les Jesuites, informés de tous ces chefs d'accusation, en appellerent pardevant le Tutan, Viceroi & Mandarin de la Province. Le Tutan, & les Mandarins qui étoient auprès de lui, ayant mûrement examiné l'affaire, renvoyerent les Jesuites purgés de tous les crimes dont on les chargeoit. Les Mandarins subalternes, leurs accusateurs, garderent le silence, & n'oserent pousser plus loin leur accusation. Cependant après avoir laissé écouler quelque tems, ils crurent avoir trouvé une occasion plus favorable, pour opprimer sans ressource les Peres. Ils avoient sourdement préparé tous les moyens. Il sembloit même que les Jesuites ne pourroient plus leur échaper. On avoit sçû indisposer tous les Ordres differens de la Province, contre eux. Le Peuple & les Grands, le Noble & le Bourgeois, tout respiroit leur perte. Les Bonzes couroient de Ville en Ville, de Village en Village, de Bourg en Bourg, pour affermir dans cette haine generale, toute la Province. Le Tutan lui-même se laissa prévenir ; & l'orage alloit éclater, lorsqu'il arriva de la Cour à Canton un Mandarin du premier ordre, intime ami du Pere Ricci, établi à Pequin. 1600.

On voulut surprendre ce Mandarin ; mais en garde contre tout ce qu'on lui disoit, il examina les procedures contre les Jesuites, avec un esprit de justice & d'équité, & vit que l'accusation qu'elles contenoient, étoit sans fondement, & l'ouvrage de la passion. Pour en convaincre les accusateurs, il fit partir pour Macao un Mandarin de guerre, avec un corps de troupes, pour aller visiter la maison de Jesuites, & voir, s'il étoit vrai, qu'ils eussent fait, comme on le publioit, un amas considerable de soldats, d'armes, & de munitions dans leur College de Macao. Les Jesuites reçurent ce Mandarin de guerre, avec toutes sortes d'honneurs, & lui laisserent visiter leur maison. Il ne trouva rien, & le grand Mandarin qui l'avoit envoyé, en consequence de son rapport, prononça un Arrêt de justification en leur faveur. Cet Arrêt ne suffit pas pour en imposer aux accusateurs : ils demanderent qu'on citât devant le Tribunal de Canton le Pere Lazare Catenio, auteur, disoit-on, de tous les desseins pernicieux, que les Portugais, les Hollandois & les Japonois méditoient contre l'Empire. Mais le grand Manda-

1600. rin rejetta leur demande, se contentant d'avertir le Pere de faire sortir de Macao tous les Japonois qui y étoient; à quoi on se conforma.

L'innocence des Jesuites de Macao prouvée, ne put préserver ceux de Nanchan d'une accusation semblable. On leur imputa les mêmes crimes, qu'on avoit imputés aux premiers. Les Mandarins inferieurs furent les auteurs de cette persecution. Ils firent un long Mémoire, qui contenoit l'énumeration de plusieurs crimes, & ils le presenterent au Juge Criminel. Celui-ci l'ayant rejetté comme injuste & diffamatoire, ils le porterent au Ciaen, ou Visiteur de la Province. Après l'avoir examiné avec beaucoup d'attention, il trouva que tous les faits y étoient avancés sans preuve. Il le condamna donc, justifia les Jesuites, & leur permit de se répandre dans les Villes, Bourgs & Villages de la Province, pour y prêcher & catéchiser; ce qu'ils executerent avec un succès prodigieux. Leurs progrès n'étoient pas moins considerables dans la haute Guinée en Afrique.

La Guinée prend son nom d'une Ville appellée Genni, située sur la riviere de Zanaga. On la divise en basse & en haute. Comme nous avons parlé de la basse, en parlant des Royaumes de Congo, & d'Angola, nous ne ferons presentement mention que de la haute, ainsi nommée parce qu'elle est plus près du nord. Elle contient plusieurs Royaumes. Le premier, c'est celui de Jalopses, vaste, riche, & habité par un peuple vaillant. Les Hollandois, & les Anglois en ont enlevé le commerce aux Portugais. Après le Royaume de Jalopses, on trouve ceux d'Ale, & de Brocallo, peuplés par des Negres, qui portent le nom de Berberins. Ils adorent la Lune, & lorsqu'ils font leurs sacrifices, ils les font sous de certains arbres, qu'ils chargent de farine de riz, & qu'ils frotent du sang des victimes qu'ils immolent. 1600.

Lorsque le Roi d'Ale veut entreprendre quelque guerre, il assemble ses principaux Capitaines, qu'il conduit au milieu d'un bois, qui est près de son Palais. Là il leur fait creuser une fosse ronde, de trois pieds de profondeur. Cet ouvrage étant achevé, ils se couchent tous autour de la fosse, la tête penchée en dedans. Ils déliberent ainsi sur tout ce qui concerne l'entreprise qu'on va faire. Tout étant conclu & reglé, ils se levent, ils remplissent la fosse de la même terre, & le Roi dit : » Cette fosse ne » sçauroit plus découvrir notre se» cret; si vous ne le découvrez point, » tous nos desseins auront un succès » heureux. En effet, ils gardent le secret inviolablement, & c'est à cette exactitude, qu'ils doivent presque toujours leurs victoires.

Le Royaume de Brocallo est beaucoup plus grand, que celui d'Ale, & va finir à la riviere de Gambea. Cette riviere est fort considerable, & a cinq lieuës de large à son embouchure. On prétend qu'elle prend sa source dans le même endroit que le Niger, d'autres que le Zenega. Les Mandingas, nation de Negres, cruelle, barbare, & adonnée à l'idolâtrie, peuple ces bords. Elle est navigable près de cent soixante lieuës, & forme dans son cours plusieurs isles agreables, & abondantes en toutes sortes d'oiseaux & d'animaux. Le pays est beau & fertile, & le principal commerce s'y fait en poudre d'or.

Près de l'embouchure de Gambea, la terre se termine en pointe, & forme le Cap de Sainte Marie. Delà jus-

1600. qu'à la riviere de Saint Dominique, le pays est habité par deux Nations de Negres, appellées les Ariatos, & les Falupos. Leurs principales occupations consistent à pêcher, à nourrir du bétail, & à cultiver les terres. La riviere de Casamanqua prend sa source dans leur contrée, dont les bords sont peuplés au nord par les Behuns, & les Jabundos, qui ont à l'orient les Casangas. Le Roi de ces diverses Nations, s'intitule Roi de Casamanqua. Les Portugais ayant contracté alliance avec lui, firent bâtir sur la riviere de Saint Dominique, le Fort S. Philippe. Le Roi de Casamanqua obéït à un de ses voisins, appellé le Roi d'Iarem; celui-ci obéït à un autre; & ainsi de Roi en Roi, ils portent leur tribut jusqu'à l'Empereur de Mandinga, Empereur puissant, dont le pays est très-frequenté des Arabes, & des Portugais, à cause de l'abondance d'or qu'on y trouve.

Les Portugais, dans les premiers tems de leurs découvertes, appellerent le pays de Mandinga, Mandimanca. Presque tous les peuples de la haute Guinée payent tribut à cet Empereur; même les Casangas, nation puissante, sauvage & idolâtre. Ils appellent leur principale idole, China; c'est une espece de faisceau composé de plusieurs bâtons, collez ensemble, avec de la farine de ris & de millet. On la plante à terre, avec des têtes de petits chiens, qu'on y attache. Ils lui offrent ordinairement en sacrifice du vin de palme & du millet. Après les Casangas habitent les Buramos, le long de la riviere de Saint Dominique, appellée par les habitans Iarim. On fait avec eux un commerce considerable d'esclaves. Les Buramos liment leurs dents jusqu'aux gencives, & regardent cette mode comme une beauté. Leurs femmes, pour s'empêcher de trop parler, remplissent leur bouche d'eau, & ne la jettent, qu'aux heures du repas. 1600.

Le principal de leurs Rois, car ils en ont plusieurs, permit aux Portugais de bâtir un Fort sur la riviere. Emmanuel Lopez de Cardoso prit soin de la conduite de cet ouvrage. Dès qu'il fut achevé il le munit d'une bonne artillerie; & il fit construire autour plusieurs maisons. En peu de tems cet endroit devint un Bourg considerable, où tous les Portugais, qui étoient répandus dans les pays voisins, vinrent se rendre. Les habitans en prirent ombrage, & l'an 1590. ils résolurent de les en chasser. Ils s'assemblerent donc environ dix mille, dans le dessein de tomber à l'improviste sur les Portugais; mais ceux-ci ayant pénétré dans leurs secrets, se préparérent à les bien recevoir. Les Barbares se presenterent, & ils furent repoussés. Ayant demandé la paix, les Portugais la leur accorderent, & dès ce moment on vêcut en bonne intelligence.

Par-delà la riviere Saint Dominique, on trouve les Bigagos, & les Beafares, avec le Royaume de Guinala, dont le Roi ne se montre jamais en public, qu'environné d'une foule de gardes, plus embarassante, qu'utile. Lorsqu'il meurt, on tuë toutes ses femmes, ses favoris, ses domestiques, ses esclaves, & son cheval, qu'on enterre avec lui. Ceux qui peuvent se dérober à une coutume si barbare, le font; mais on les observe de si près, que cela arrive rarement. Les Mallus, les Bagus & les Coçolins, tous peuples Negres, ont leurs habitations, depuis la riviere appellée le grand fleuve, jusqu'au Cap de Verga. Tous sont barbares, tous idolâ-

1600. tres, tous plongés dans l'ignorance, & dans de monstrueuses superstitions.

Au Cap de Verga commence le pays, auquel les Portugais ont donné le nom de Serra *Lioa*. C'est le plus sain, le plus agreable, le plus fertile en toutes choses, de la haute Guinée. Il y a abondamment de toute espece de fruits; le raisin croît dans les campagnes, les plaines sont couvertes de cannes de sucre. On y trouve du ris, du millet, du coton, du bois de bresil, plus estimé que celui qui vient du Bresil même, de l'yvoire, du poivre, appellé par les Portugais *Pim enta de cola*, & des palmiers, dont les habitans tirent du vin & de l'huile excellente. Les forêts fournissent des oiseaux, & des animaux de toute espece, entre autres des singes fort gros, qu'on dresse à tout ce qu'on veut. L'or y est commun. Les Portugais voulant se rendre maîtres de tout le commerce, y firent bâtir en 1482. le Château de la Mine. Neanmoins les Anglois, les Hollandois, & les François ont pénétré dans le pays, & y ont établi des Comptoirs, au moyen desquels ils y font un commerce considerable.

Tout le pays est arrosé par treize grandes rivieres, qui du sein du Royaume coulent dans la mer, à travers les campagnes, les forêts, & des bois d'orangers, qui les bordant d'un & d'autre côté, avec des Villages, forment des païsages charmants. Souvent ces rivieres sont divisées en plusieurs bras par de petites isles, dont le séjour riant & champêtre est délicieux. Toute la nation est composée de deux peuples de Negres appellés, Capes, & Cumbas. Chaque peuple a son Roi, auquel il obéït, & chaque Roi veille à son tour à la conservation de son peuple. Severes observateurs de cette justice primitive, qui est écrite au fond des cœurs de tous les hommes, peu de loix leur suffisent, pour l'exercer au gré de leurs sujets. Les Rois des Capes ont auprès de leurs Palais de certaines galeries, nommées Funcos, au milieu desquelles s'éleve un trône, d'où ils prononcent leurs Arrêts. Plus bas regne une espece de balustrade, pour les Solatequis, ou Conseillers d'Etat. Les parties s'y presentent avec leurs Avocats, ou Procureurs, qu'ils nomment Troëns. Ces Avocats sont couverts de diverses plumes, & portent des sonnetes aux pieds, & un javelot à la main, pour s'appuyer lorsqu'ils plaident. Ils se couvrent aussi le visage d'un masque, pour n'être pas intimidés par la presence du Prince. Dès qu'ils ont cessé de parler, les Solatequis vont aux opinions, & le Roi prononce la Sentence. 1600.

Voici comme on crée ces Solatequis. Le Roi fait venir au Funco celui qui aspire à cette dignité. Il le fait asseoir sur un siege bien sculpé, & destiné pour cette ceremonie. Ensuite il prend la fressure d'une chevre, & en frappe les jouës de l'aspirant, ensorte que son visage en demeure couvert de sang. Il y jette de la farine de ris, lui met un bonnet rouge sur la tête; & cette cérémonie achevée, l'aspirant demeure Solatequi, ou Conseiller du Roi. En sortant du Funco, on le promene pendant trois jours par la Ville. Les hommes, les femmes, les enfans, chantent & dansent devant lui. Enfin on assomme un bœuf, & on le distribuë au peuple.

Lorsque le Roi vient à mourir, son fils aîné, ou son plus proche parent lui succede. Avant de le re-

1600. connoître pour Souverain, ils observent cette cérémonie. Ils se rendent dans la maison qu'il habite; ils l'attachent aux pieds & aux mains, le conduisent au Palais destiné pour la demeure des Rois, lui donnent quelques coups de foüet, le détachent enfin, le couvrent des vêtemens Royaux, & le menent en triomphe au Funco, où le peuple est assemblé. Là, le plus ancien des Solàtequis prononce un discours sur le droit qu'il a à la Couronne, & sur les devoirs de la Royauté. Ensuite il lui remet entre les mains la marque du pouvoir souverain, qui est une hache, avec laquelle on tranche la tête à ceux qui sont condamnés à la mort.

Dans chaque ville, ou bourg, ou village, il y a une maison séparée des autres, où l'on fait retirer pendant un an les jeunes filles. Un vieillard de noble race & de mœurs generalement reconnuës pour bonnes, les y endoctrine de toutes les choses necessaires pour plaire, & pour les rendre utiles dans la societé. L'année étant achevée, on les conduit, magnifiquement habillées, dans une place publique, où elles dansent au son de divers instrumens. Les jeunes garçons s'y rendent aussi, & choisissent celles qui leur plaisent pour en faire leurs femmes. En les épousant, ils payent au vieillard les soins, qu'il s'est donné pour leur éducation, & donnent le prix de la dot au pere de la fille: après quoi ils la conduisent dans leur maison, où ils celebrent leurs mariages. Nous avons dit qu'ils étoient divisés en deux peuples; les premiers qui portent le nom de Capes, sont simples & doux; les Cumbas au contraire sont cruels, féroces, & antropophages.

Tous ces peuples redoutoient extrêmement les Portugais. Jean second fut le premier, qui contracta des alliances avec eux, & il s'étoit rendu si formidable à toutes ces nations barbares, que plusieurs Princes & Rois lui avoient envoyé des Ambassadeurs; entre autres les Rois de Tongubutu, de Mandinga, des Fulcos, & des peuples, appellés Moses. Les Moses, quoique Mahometans, observoient dans leur Religion plusieurs cérémonies des Chrétiens, & prenoient ordinairement pour leur nom ceux des Apôtres. Il y a apparence qu'ils avoient autrefois connu le Christianisme. 1604

Philippe troisiéme, Roi d'Espagne & de Portugal, & successeur de Philippe second, voulant contribuer à la conversion de tous ces peuples barbares, à l'instigation tant de ses Officiers du Conseil d'Etat de Portugal, que de ceux de Conseil d'Etat d'Espagne, demanda & obtint de la Compagnie de Jesus quelques Religieux pour leur prêcher l'Evangile. Au mois de Juin 1604. trois s'embarquerent à Lisbonne; & aborderent heureusement, & en peu de tems dans l'isle de Saint Jacque, où ils furent parfaitement bien reçûs par le Gouverneur, Ferdinand Mesquita de Brito. Ils catéchiserent dans l'isle avec un succès prodigieux, malgré les obstacles qu'y apporterent les Jababouces, espece de Charlatans, qui, moyennant quelques secrets, operoient des choses assés singulieres. Ils faisoient croire au peuple ignorant qu'ils étoient Devins & Enchanteurs, & ils se mêloient de guérir toute sorte de maladies, prétendant que le principe de ces maladies, n'étoient que d'autres Devins & Enchanteurs, subordonnés à leur pouvoir, qui entroient dans le corps des hommes, les rongeoient, & leurs causoient les maux differens, qui concouroient à leur destruction. Pour

guérir

604. guérir ces maux, ils faisoient prendre des remedes composés d'herbes & de plantes medicinales; & pour donner à ces remedes un air de mystere, ils les faisoient prendre en prononçant de certains mots. Il n'en falloit pas davantage au peuple, qui se trouvoit soulagé, pour leur attribuer un pouvoir superieur: mais les Jesuites le détromperent bien-tôt, en operant les mêmes choses qu'ils operoient.

De l'isle de Saint Jacque, les Peres passerent dans la terre ferme de la haute Guinée, où ils firent également des progrès considerables. Les Rois de la Serre Lionne, de Guinala, de Biguba & de Besegui demanderent & obtinrent le Baptême. Les Nalus & les Bijagos, peuples barbares, mais belliqueux, établis dans les isles voisines de leurs Etats, leur déclarerent la guerre, à cause des Jesuites & des Portugais qu'ils avoient reçûs. La guerre fut cruelle, & ces Barbares causerent des pertes immenses aux Princes que nous venons de nom-
607. mer. L'an 1607. Le Roi de Portugal leur envoya un puissant secours, avec lequel ils tirerent une haute vengeance de leurs ennemis, qui furent enfin contraints, de regagner leurs retraites, & de s'y tenir en paix.

Dans ces conjonctures, le Roi de Bena ayant entendu parler des Jesuites, & goûtant la doctrine qu'ils enseignoient, désira de s'entretenir avec eux. Il les fit venir dans ses Etats, & les y reçut honorablement. Après avoir eu plusieurs conferences avec eux, il assembla son peuple, & déclara qu'il vouloit embrasser la Religion Chrétienne, & renoncer pour jamais au Mahometisme. Son peuple applaudit à cette declaration, & parut vouloir imiter son Prince. Mais il ne persista pas long-tems dans cette 1607.
heureuse disposition; & le Prince lui-même changea aussi de sentiment. Les Juifs, qui étoient dans son Royaume, craignant, s'il devenoit Chrétien, qu'il ne les chassât, l'en détournerent. Aux Juifs se joignirent les Bexerins, qui le menacerent de la colere de leur grand Bexerin. Ces Bexerins sont des Prêtres de Mahomet, qui s'en vont prêchant la Loi de ce faux Prophete, dans toutes ces contrées de l'Afrique. Le grand Bexerin est leur Chef. Il réside ordinairement parmi les Mandingas, peuple brave & redouté, attaché au Mahometisme, & que ce grand Bexerin fait agir au gré de ses désirs. On a pour lui un respect incroyable. Tout ce qu'il dit passe pour autant de Loix souveraines, desquelles on n'ose appeller. Lorsqu'il parle, & qu'il raconte les rêveries de sa secte, on l'écoute avec avidité; on a les regards fixés sur lui; on demeure immobile; un silence profond regne de tous côtés.

Les menaces qu'on fit au Roi de Bena, de ce grand Bexerin, firent une impression si vive sur son esprit, qu'il renonça entierement, au désir qu'il avoit eu de se faire chrétien. Les Jesuites ayant désesperé de le guerir de cette crainte, sortirent de son Royaume. Dez que quelqu'un y meurt, on en avertit tous les parens, qui se rendent aussi-tôt dans l'endroit, où est le corps du mort, pour le pleurer. Chacun porte aussi un present. On divise le tout en trois parts. La premiere on l'enterre avec le mort, la seconde on la donne au Roi, & la troisiéme, au plus proche parent du défunt, qui se charge du soin de ses funerailles. Ils enterrent avec un grand secret leurs Rois, & leurs Seigneurs, à cause de l'or qu'on met dans leurs

1607. tombeaux, & qu'on déterreroit, si l'on sçavoit le lieu de leur sepulture. Les ceremonies des funerailles étant achevées, ils s'en retournent dans leurs maisons avec les pailles du deuil, dont le nombre égale celui des mois du deuil. Chaque mois ils en ôtent une, & à la derniere ils s'assemblent encore, passent plusieurs nuits en danses, & en festins à l'honneur du mort. Ces festins sont presque toujours précedés du sacrifice d'une vache, ou d'une jeune fille, lors qu'il s'agit d'un Roi.

Le Pere Bareira en sortant de ce Roïaume, vit le grand Fatema, Roi des Boulons. Fatema parut vouloir embrasser la Religion Chrétienne, à l'exemple de Dom Philippe Roi de la Serre Lionne, & Dom Pedre Roi de Tora. Ce Roi de Tora étoit pour lors âgé de cent ans, & il étoit aussi vigoureux, que s'il n'en eût eu que quarante. Il passoit pour un Prince si prudent, que les Rois ses voisins le consultoient sur tout ce qu'ils entreprenoient. Il aimoit, & estimoit beaucoup les Portugais. Le Pere Barreira l'avoit baptisé avec plusieurs de ses enfans.

Ce Dom Pedre étoit de la nation des Cumbas, qui vers l'an 1550, avoient fait une irruption en differentes parties de l'Afrique. Ces Cumbas sont les mêmes, que les Congians appellent Giachas, les Angolans Gingas, les Ethiopiens Gallas, & les Indiens Zimbas. Cette nation pénetra jusque dans la haute Guinée, où on leur donnoit communement le nom de Cumbas, c'est-à-dire, de mangeurs d'hommes. Ceux qui se fixerent dans le païs de la Serre Lionne, & dans les contrées voisines, prirent le nom de Manes, ne se nourrissant que de la chair de ceux qu'ils tuoient, ou qu'ils faisoient prisonniers à la guerre. Ils se servoient de grands boucliers, & lorsqu'ils alloient au combat, pour se rendre plus terribles, ils portoient à leur bouche quelques membres d'homme, comme un pied, une main, ou quelque partie du bras, ou de la tête. Cet horrible spectacle jettoit tant de terreur parmi leurs ennemis, qu'à peine osoient-ils se deffendre. Après avoir ravagé le Royaume de Congo; ils passerent au pays de la Serre Lionne, où ils s'établirent à cause de la fertilité & de la douceur du climat. En effet, quoique situé sous la Zone Torride, pays que les anciens croyoient inhabité, on n'y ressent ni les chaleurs excessives de l'été, ni les vives froidures de l'hyver. Un vent doux, qui soufle continuellement, tempere & rafraichit l'air, & rend toute cette contrée délicieuse. Le Roi Dom Pedre, ayant apris que le Pere Barreira étoit auprès du Roi des Boulons, y envoya un de ses fils, pour engager ce Prince à favoriser la Religion Chrétienne dans ses Etats. 1607

Dom Philippe, dont le Royaume étoit contigu à celui de Dom Pedre, travailloit avec la même ardeur à faire prosperer l'Evangile dans tout le pays. Il fit même bâtir une Eglise au Port de Saint Sauveur, & voulut que les Jesuites logeassent auprès de son Palais. Dom Pedre, dans le tems qu'on travailloit à l'Eglise de Saint Sauveur, détruisoit les endroits où l'on rendoit un culte au demon, qu'on adoroit sous le nom de Camossona. Sa principale Idole étoit dans une petite isle, où les Barbares n'osoient entrer qu'en tremblant. Le Roi, avant d'être Chrétien, s'y rendoit toutes les années une fois, pour lui offrir en sacrifice des chevres, des poules, du ris, du milet & de l'huile. Il montoit sur le haut d'un rocher

1607. & c'est-là, qu'il imploroit la protection de Camossona. Dès que son culte fut détruit, plusieurs Princes, entre autres le grand Fatema, & Sangrafare Roi des Loguos, embrasserent la Religion Chretienne. Le Pere Barreira, après avoir jetté dans leurs Etats les premieres semences du Christianisme, visita plusieurs Ports, où il confondit en plusieurs occasions les Bexerins. Il vit aussi le Port de Cacheo, frequenté des Portugais, & de-là il revint dans l'Isle de Saint Jacque, pour y continuer ses Predications. Infatigable dans ses travaux apostoliques, c'est à lui & aux autres Jesuites qu'on dut presque tous les progrez, que fit dans ce tems-là la Religion dans cette partie de l'Afrique, tant parmi les Fulcos que parmi les Jalophes, les Berberins, les Mandingas, les Capes, les Manes, les Congians, les Angolans, & plusieurs autres peuples de la basse & de la haute Guinée; Peuples qui presque tous sont retombés ou dans l'idolatrie, ou dans le Mahometisme.

Cependant le Pere Paëz travailloit dans l'Ethiopie avec la même ardeur en faveur de la Religion, que le Pere Barreira faisoit dans la Guinée. Mais ses progrez n'y furent point aussi considerables, tant à cause de frequentes révolutions, qui arriverent dans cette puissante Monarchie, qu'à cause des oppositions des Prêtres & des Moines du pays attachés par prejugé & par interêt (motif puissant chez tous les hommes) à leurs anciennes erreurs. Néanmoins l'Empereur d'Ethiopie voulut voir le P. Paëz. Malac Ceged étoit alors sur le Trône. Le Pere alla le trouver, & trouva le moyen de lui plaire.

Il avoit lieu d'esperer tout de sa faveur, lors que Zezelaze, un des principaux Capitaines de l'Empire, se révolta contre son maître. Zezelaze avoit été simple soldat : parvenu aux premieres charges de l'Etat, Malac lui avoit fait épouser une de ses cousines germaines, & l'avoit fait Gouverneur des deux meilleures Provinces de l'Empire. Oubliant tant de bienfaits, il s'unit à Eras Athanathée, qui avoit épousé la sœur du prédecesseur de Malac Ceged. Les conjurez avoient résolu de s'emparer de sa personne; mais ayant été informé de leur complot, il trouva le moyen de leur échaper, & de se sauver à Nanina, où étoit le Pere Paëz. Là il travailla à assembler des troupes pour marcher contre les rebelles. 1607.

Zezelaze de son côté se mettoit en état de lui résister. Il incitoit le peuple à suivre ses étendarts, en lui disant, que son Empereur vouloit quitter sa Foi & sa Religion, pour suivre celle des Portugais & de Rome. Ce discours fit l'impression qu'il en esperoit: le peuple devint furieux; & aveugle dans ses premiers mouvemens, il fit serment d'exterminer tous les Portugais qui étoient dans l'Ethiopie, avec le Pere Paëz, qu'il regardoit comme l'auteur du dessein que l'Empereur avoit conçu de quitter sa Religion. Les Portugais dès ce moment, eurent donc un interêt particulier à suivre son parti. Ils se rendirent auprès de lui, résolus de verser leur sang, pour le venger des rebelles. Les Seigneurs, qui n'avoient point trempé dans la conjuration, lui firent dire de s'avancer vers l'armée des rebelles, & qu'ils se joindroient aussi à lui. On tint Conseil là-dessus : celui qui commandoit les Portugais, étoit d'avis, qu'on attendît un tems plus favorable; mais le Chef du Conseil appellé Lacamalian soûtint qu'il

1607. falloit marcher, l'armée ne pouvant plus se soûtenir à Nanina, où l'on commençoit à manquer de vivres. On suivit son Conseil, on passa le Nil, & on alla se camper à six lieuës des rebelles.

Les rebelles s'avancerent aussi avec une armée considerable. On se rangea en ordre de bataille : l'Empereur confia son aîle gauche aux Portugais, & à un de ses Capitaines. Ils chargerent les ennemis avec tant de valeur, qu'ils rompirent l'aîle qu'ils avoient en tête. Lacamalian, & quelques autres Seigneurs combattoient auprès de l'Empereur; mais dès le premier choc, Lacamalian fut tué, avec plusieurs autres. Au fort de la mêlée un Seigneur Ethiopien, nommé Anahel, qui s'étoit joint aux rebelles, aborda l'Empereur, & lui dit : » Je viens combattre pour vous. Tu n'es qu'un traî» tre, lui répondit le Prince, en lui por» tant un coup d'épée, dont il le tua. Le fils d'Anahel courut sur l'Empereur, pour venger son pere : il lui donna un coup de lance au visage, & un Sarrasin acheva de le tuër.

L'Empereur étant mort, Zezelaze chargea avec furie ses troupes déja épouvantées. Les Portugais continuerent de combattre avec la même intrepidité; mais Eras étant survenu avec des soldats tout frais, il fallut ceder à la force : on se rompit, & chacun chercha son salut dans la fuite. Presque tous les Portugais furent tuez, blessez, ou faits prisonniers. Le Capitaine des Portugais fut du nombre de ces derniers. Un soldat Abissin voulut le fraper; mais Eras l'en empêcha. Le corps de l'Empereur demeura trois jours nud sur le champ de bataille, avec celui de Lacamalian, & il n'y eut sorte d'outrages que le soldat ennemi ne fit essuyer à leurs cadavres.

Dès que Malac ne vêcut plus, les ennemis se broüillerent & se diviserent. Zezelaze étoit à la tête d'un parti, & Eras à la tête d'un autre. L'Empire fut rempli de troubles & de factions. Zezelaze vouloit placer sur le trône l'Empereur, qu'on avoit chassé il y avoit sept ans, & qu'on retenoit prisonnier à Narea : Eras souhaitoit de livrer la couronne à Sacinos, cousin de l'Empereur qui venoit d'être tué; mais qui étoit peu agréable, parce qu'il habitoit presque toujours avec les Gallas, peuple que nous avons déja fait connoître sous le nom de Cumbas. L'un & l'autre parti tâcherent de mettre dans leurs interêts le Pere Paëz & les Portugais : l'un & l'autre parti ravageoient cependant tout l'Empire, & hâtoient leur propre ruine. 1607.

Zezelaze ne pouvant empêcher ces dévastations, assembla les principaux Chefs de son armée, & leur proposa d'élire un Empereur; puisque celui qui étoit retenu à Narea ne pouvoit venir le joindre. Il esperoit qu'ils le choisiroient; mais tous élurent d'une commune voix Sacinos. Alors Zezelaze lui envoya une Ambassade pour le reconnoître & lui prêter serment de fidelité de sa part. Mais sur ces entrefaites, ayant appris que Jacob (c'étoit l'Empereur retenu à Narea) s'avançoit, il alla le trouver, sans attendre la réponse de Sacinos. Tout le monde courut se ranger sous les étendarts de Jacob. Sacinos ne perdit point courage : il étoit vaillant, courageux, & bon Capitaine. Il rassembla promptement quelques troupes, & sans perdre le tems il marcha pour chercher Jacob. Celui-ci avoit une puissante armée : le 10. de Mars 1607. on en vint aux mains. Sacinos demeura vainqueur; Jacob vaincu perdit la vie,

1607. du moins on n'entendit plus parler de lui.

Sacinos, qui à la valeur joignoit la prudence, profita en Capitaine habile de la victoire. Il poursuivit les partisans de Jacob & de Zezelaze, qui périt miserablement. Ainsi l'Empire délivré de cet homme perfide, demeura paisible sous la puissance de Sacinos. Celui-ci envoya chercher aussitôt le Pere Paëz ; il ratifia & confirma les donations que l'Empereur Jacob avoit faites aux Portugais. Il voulut même, que les Jesuites demeurassent dans un endroit, appellé Gorgora, afin qu'il pût plus commodement les voir & s'entretenir avec eux touchant la Religion. Il forma en même tems le dessein d'embrasser la Religion Catholique selon le Rite Romain, & il écrivit en consequence une lettre au Pape, & au Roi d'Espagne & de Portugal. Il demandoit à celui-ci un secours de quelques vaillans soldats, pour maintenir ses sujets en son obéïssance. Eras, par son ordre, écrivit au Viceroi des Indes pour lui demander également des troupes Portugaises, dont la valeur, & la fidelité étoient en grande réputation dans toute l'Ethiopie.

Cette nouvelle faveur des Jesuites réveilla les Prêtres & les Moines Abissins. Ils s'en plaignirent ; mais le Roi méprisa leurs murmures. Cependant ceux qui se piquoient de science, & de bonnes mœurs rechercherent leur conversation & leur amitié. Les Seigneurs de même, pour complaire à l'Empereur, s'empresserent à l'envi à leur témoigner de la bienveillance, & Eras & toute sa famille, se déclarerent hautement leurs protecteurs. Les Jesuites pour les entretenir dans ces heureuses dispositions, faisoient assidûëment leur Cour. Ils se montroient doux, paisibles, officieux, 1607 & par leur patience, autant que par leurs lumieres, ils se firent bien-tôt aimer, respecter, & admirer. Le peuple même, tout attaché qu'il étoit à ses erreurs, les écoutoit avec plaisir.

En Amerique, les Aymures ou Caimures, peuples du Bresil, ravageoient toutes les habitations, que les Portugais avoient dans le pays des Ilheos. Alvares Roïs, qui en possedoit plusieurs, avoit sans cesse les armes à la main pour les repousser. Un jour il fit prisonnieres deux de leurs femmes. L'une mourut de tristesse, l'autre vêcut, & prit tant de goût à la maniere de vivre des Portugais, qu'elle ne songea plus à retourner parmi ses Compatriotes. Elle avoit de l'esprit, de la capacité, & elle apprit en peu de tems la Langue Portugaise. Roïs s'imagina qu'il pourroit par son moyen menager quelque accommodement avec les Aymures. Après lui avoir donné ses instructions, il lui ordonna de se rendre dans les endroits, où les Sauvages avoient coutume de s'assembler. Cette femme executa ses ordres, & eut plusieurs conferences avec les Chefs de la Nation, ausquels elle faisoit toujours quelque present, ou d'une hache, ou d'un couteau, ou de quelque autre instrument de cette espece ; ce qui causoit beaucoup de contentement aux Barbares. Plusieurs mois furent employés à ces negociations, où la femme n'oublioit jamais de peindre les Portugais, doux, sociables, & bienfaisans. Enfin elle détermina quelques Sauvages à venir trouver Roïs ; & Roïs les détermina à son tour à aller trouver Alvares de Carvaillo, Capitaine & Gouverneur de la Cité de la Baye. Mais dès qu'ils y furent arrivés, la terreur les saisit, & ils s'imaginerent que les Portugais

1607. alloient les traiter, comme ils traitoient eux-mêmes les Portugais, c'est-à-dire, qu'ils alloient les manger. Leur crainte ne dura pas long-tems. Les Portugais, qui souhaitoient de les apprivoiser, les accablerent de caresses, les traiterent en amis, & leur donnerent des habits, des bagues, de petites chaînes, des couteaux, & d'autres choses de cette espece, pour servir d'ornement à leurs femmes & à leurs enfans. Ensuite ils les congedierent. Les Barbares s'en retournerent dans leur pays, extrêmement contens des politesses qu'ils avoient reçûës de la part des Portugais.

Leur retour causa une joie universelle parmi leurs Compatriotes, & la reception qu'on leur avoit faite, détermina cinquante jeunes hommes à se rendre dans la Cité. On leur fit le même accueil, qu'on avoit fait aux premiers, & on les renvoya tous aussi contens. Le rapport qu'ils firent à leurs peres, à leurs meres, à leurs freres, à leurs sœurs, des politesses qu'on avoit eûës pour eux, acheva de gagner le reste de la Nation. Ils se rendirent donc en foule chez Roïs, qui en écrivit à Carvaillo, pour lui persuader de ne point laisser échaper cette occasion de s'attacher les Aymures. Carvaillo assembla son Conseil, où l'on décida qu'il falloit contracter une alliance durable avec ces Sauvages, & les engager de passer en partie dans l'isle de Taparica, où l'on ne leur laisseroit manquer de rien, & où l'on travailleroit à adoucir leurs mœurs, & à les instruire de la Religion. Ce projet fut executé, & les Sauvages consentirent à passer dans l'isle. On en confia la conduite à trois Jesuites, qui par leurs soins infatigables, firent bien-tôt de ces Sauvages des hommes nouveaux, pleins de mœurs, de Religion & d'humanité. Cependant malgré tous les soins qu'on prenoit de 1600. leur santé, l'air de l'isle leur étant contraire, plusieurs en moururent, & les autres tomberent dans une espece de maladie de langueur. Cette raison obligea les Portugais à les transporter dans le Continent, & à les disperser dans d'autres habitations. Les autres Bresiliens les y reçurent avec plaisir, quoi qu'ils eussent été de tout tems leurs plus cruels ennemis.

Après avoir séjourné quelque tems parmi eux, le désir de revoir leurs parens, qu'ils avoient laissés errans dans les forêts, saisit quelques-uns d'entre-eux, & ils allerent les trouver, sans prendre congé ni des Portugais, ni de leurs hôtes. Leur retraite causa un violent chagrin aux uns & aux autres; mais peu de tems après ils les virent revenir, accompagnés de plusieurs autres de leur Nation. Ils apprirent la Langue Portugaise, & les Jesuites apprirent la leur. Alors Dominique Roïs, Frere Jesuite, demanda à son Superieur, la permission d'aller habiter parmi ceux, qui étoient restez dans les bois & les forêts. On le lui permit, & le Superieur voulut le suivre. Ils se rendirent dans l'endroit où les Sauvages s'assembloient le plus frequemment; ils eurent plusieurs conferences avec les Chefs de la Nation, & les engagerent à envoyer de nouveau, trois d'entre eux à la Cité, pour y confirmer l'alliance déja faite avec eux. Ils y consentirent; leurs Deputez se rendirent dans la Cité: on les y reçut honorablement: tout le monde s'empressa à leur faire quelque present, & on les renvoya extrêmement contens. Ils firent le rapport au principal Chef de la Nation, de tout ce qu'ils avoient vû, & de la maniere dont ils avoient été traitez. Alors ne doutant

1607. plus de la bonne-foi des Portugais, ils tinrent une assemblée generale; un des Chefs harangua, & affirma, que désormais les Aymures resteroient amis & alliés des Portugais. Après qu'il eut achevé son discours, un autre se leva, prit une flèche, & en rompit la pointe, cérémonie qu'ils observoient dans tous les traitez de paix.

Les Jesuites ne songerent plus qu'à les policer, pour les disposer à recevoir les veritez de l'Evangile; & en même tems, ils se préparerent à entrer plus avant dans le Continent, pour chercher d'autres Sauvages, qui erroient dans les forêts. Ils en rencontrerent de differentes especes; & dans cette recherche ils essuyerent la soif, la faim, & d'affreuses miseres. Mais rien ne pouvoit surmonter leur patience: leur zele, & leur pieté triomphoient de tous les obstacles. Enfin ils parvinrent au pays des Cariges, dont nous avons déja parlé, & où ils furent parfaitement bien reçus. L'hiver y est fort humide, parce que le pays est bas, coupé par des lacs, rempli de marais, & exposé à des vents terribles. Depuis le port de Patos ou port de Dom Rodriguo, jusqu'à Berpetibla, regne une campagne d'environ quarante lieuës d'étenduë, tout le long de la côte de la mer. Cette campagne jusqu'aux montagnes voisines, n'offre aux regards que des terres sabloneuses, avec une forêt qui regne également d'un bout à l'autre. Les Cariges habitent près de cette forêt, dans de petites cabanes, construites avec de la paille. Chaque cabane est réputée pour un village; ils n'ont ni Rois, ni Princes, ni Gouverneurs, ni Commandans, ni Officiers, ni Tribunaux de justice; chaque pere gouverne & conduit sa famille comme il lui plaît. Les hommes épousent plusieurs femmes, qui sont en 1607. general peu fécondes. Ils font consister leurs principales richesses à posseder des pots de cuivre en quantité, des pendants d'oreilles, & des croissants d'argent, ou de laiton. D'ailleurs leurs mœurs sont barbares & sauvages, & ils se vendent les uns & les autres pour servir d'esclaves. Lorsqu'ils font prisonniers quelques-uns de leurs ennemis, il les abandonnent entre les mains de leurs enfans qui les assomment, & c'est ainsi qu'ils deviennent Chevaliers. Ensuite ils prennent les mêmes enfans, & les font jeûner un tems assés considerable, après leur avoir donné plusieurs coups de rasoir depuis la nuque du col, jusqu'au gras des jambes. Foibles, & superstitieux, ils croyent aux Sorciers & aux Enchanteurs, & lorsque quelqu'un meurt, on l'enterre avec ses meubles, & l'on bâtit une cabane sur son tombeau, pour qu'il ne soit point incommodé de la pluye.

Les Jesuites séjournerent quelque tems parmi ce peuple, & ils ne le quitterent que pour passer chez les Tapoyas, Nation extrêmement nombreuse. Depuis le port & la ville de Fernambuco, qui est à huit dégrez d'élevation australe, jusqu'au fleuve Maraignon, s'étend un pays de près de deux cens lieuës, dépendant du Bresil & peuplé de Sauvages, qui sont ces Tapoyas. L'an 1607, les Jesuites Portugais voulurent tenter d'adoucir leurs mœurs, & de les rendre Chrétiens. Le Pere François Pinto, & le Pere Louis Figueira partirent de Fernambuco, avec la permission de leur Provincial, & de Jacques Botelho Gouverneur de la Place. Ils allerent par mer jusqu'à Zaguaribe. Là, ils débarquerent, & continuerent leur chemin par terre. Après avoir

1612. traversé de vastes forêts, ils parvinrent à la montagne d'Ibigapaba, d'où, jusqu'au fleuve de Maraignon ou des Amazones, on compte cent lieuës, pays tout peuplé de Tapoyas. Les Peres envoyerent quelques-uns d'entre eux qui étoient déja Chrétiens, pour traiter de la paix, & pour obtenir la permission de passer par leur pays. Ces Barbares, craignant qu'on ne leur tendît un piege, massacrerent les députés, & se rendirent ensuite dans l'endroit où étoient les Peres, dont ils tuerent François Pinto. Le Pere Louis trouva le moyen d'éviter leur barbarie, & de s'en retourner à Fernambuco.

Telle étoit la situation du Bresil, par rapport à la Religion. Par rapport aux affaires temporelles, les Portugais pendant tout ce tems-là y augmenterent considerablement leurs habitations, malgré les Sauvages, malgré les Anglois, malgré les Hollandois & les François, qui étant en guerre avec l'Espagne, les inquietoient sans cesse dans leurs conquêtes. Dans les Indes, nous avons déja dit qu'en 1612. Dom Jérôme d'Azevedo, ancien Commandant de Ceilan, y gouvernoit avec succès. Il avoit succedé à Laurent de Tavora, & il étoit homme de merite, comme on va le prouver par les actions qui se passerent durant son gouvernement.

1613. Azevedo donna tous ses premiers soins, à réformer les abus qui s'étoient glissés dans le ministere de l'Inde. Laurent de Tavora avoit contracté beaucoup de dettes, Azevedo les acquita en partie. Les Officiers plus attentifs à leurs interêts, qu'aux interêts de l'Etat, ne songeoient qu'à s'enrichir. Le Viceroi mit un frein à leurs rapines, & par son exactitude il fit bien-tôt refleurir le commerce dans Goa, qui y languissoit depuis 1613. quelque tems. Les affaires interieures étant ainsi reglées, il songea à pourvoir aux exterieures. La crainte des Portugais contenoit la plûpart des Indiens sous leur obéïssance; mais tous étoient toujours disposés à la révolte, à la moindre occasion qui se presentoit. Azevedo en étoit instruit par sa propre experience, & il travailla à se mettre en état de prévenir leurs mouvemens.

Le grand Abas regnoit alors en Perse: il s'étoit rendu celebre par ses victoires, & par les vastes projets qu'il avoit conçus & executés. Les grands Princes font les grands Empires, & les Empires florissans. La Perse sous son regne, devint formidable à tout l'Orient, par la bravoure de ses soldats, & puissante par son immense commerce. Abas ne se contentoit point de renfermer sa puissance dans les bornes de l'Asie, il vouloit qu'elle penetrât dans les climats les plus reculez; c'est dans ce dessein qu'il envoya des Ambassadeurs au Roi d'Angleterre & au Roi de Portugal, qu'il ne cherchoit qu'à tromper en se servant de l'un & de l'autre, pour les détruire respectivement, & les chasser de l'Inde.

Déja il s'étoit emparé de l'isle de Baarem, & il méditoit la conquête de celle d'Ormus. Dans le tems même qu'il la projettoit, il fit partir un Ambassadeur pour l'Espagne. Philippe III. le reçut honorablement & le renvoya dans les Indes, où le Viceroi par son ordre le combla de presens, & le fit accompagner jusqu'à Ormus, par Dom Antoine de Govea, Evêque *in partibus* de Sirene. Peu de tems après, le Persan accorda à celui-ci la permission de passer dans l'Armenie pour y prêcher & y rétablir la

Religion

13. Religion Catholique, Apostolique & Romaine : mais par la plus noire des perfidies, il retracta cette permission, dès que Govea fut dans ses terres, & il le fit indignement mourir. Govea à un profond sçavoir, joignoit une vertu éminente, beaucoup d'humilité, & un zele ardent pour l'avancement de la Religion. Il avoit été Religieux de l'Ordre de Saint Augustin.

Sa mort dessilla les yeux à Azevedo: il conçut que le Persan ne cherchoit qu'à le tromper; & dès ce moment, il le regarda comme un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il étoit puissant & caché. Ayant pris toutes les précautions necessaires contre ses desseins, il envoya dans toutes les Places, que les Portugais occupoient dans les Indes, des Commissaires pour les visiter & examiner si elles n'étoient pas en bon état. Il chargea de cette commission pour l'isle de Ceilan, Anton Vaz Freyre. Antoine Pinto de Fonseca, qui s'étoit fait une grande réputation dans les guerres de Flandres, fut envoyé ailleurs. Henri de Norogna, à qui Tavora avoit donné la Charge de Capitaine Major de la Côte de Malabar, fut confirmé dans sa Charge par Azevedo, & il partit pour en prendre possession, avec ordre de rétablir la paix & l'intelligence, entre les Princes de Banguel, & de Carnate, afin qu'ils pussent, unis ensemble, résister à Ventapanayque, autre Prince leur voisin, puissant & courageux, qui remuoit sans cesse, & qui menaçoit de l'effort de ses armes, les places de Bracolor & d'Onor.

Azevedo, lorsqu'il quitta l'isle de Ceylan, pour prendre en main les rênes du Gouvernement, y laissa pour Commandant François de Meneses le Roux, homme aussi peu connu par sa naissance, que celebre par sa valeur, & par son courage. Le Roi de Candea ayant assiegé Manuel Falcam, dans la citadelle de Balané, François prit les armes, tomba sur l'ennemi, & lui fit honteusement lever le siege. Après avoir assuré la place contre ses nouvelles entreprises, & avoir fait le dégât dans ses Etats, il s'en retourna triomphant à Colombo. Le Roi de Candea demeura quelque tems tranquille; mais bien-tôt après, poussé par les Hollandois, à qui il avoit ouvert les ports de son Royaume, il reprit les armes, & déclara la guerre aux Portugais. 1613.

Dans le Malabar, les habitans de Chaul introduisirent dans leur Ville les Maures de Caranja, & assassinerent Baltasar Rabelo d'Almeïda, Capitaine de la place. On vengea hautement cette perfidie, & l'emploi d'Almeïda fut donné à Fernand de Sampayo & Acugna. Nizamaluc voulant profiter de la rebellion des habitans de Chaul, porta la guerre sur les terres de Salsette & d'Agacaim. Sampaïo défit entre Caranja & Tana les troupes de ce Prince, & délivra Agacaim de ses armes. Deman, Bazaim & toutes les places voisines se ressentirent des fureurs de la guerre. Vers le mois de Mai Nuno d'Acugna se rendit à Bacaim, pour prendre la place de Capitaine general de la flote, qui devoit croiser dans ces mers. Elle étoit composée de treize vaisseaux, dont étoient Capitaines, Lope de Sousa, Lope de Sarmiento & Carvallo, Michel Ferras, Gonzale de Ponte, Dom Juan d'Almeyda, Ignace d'Azevedo, Antoine Moniz Barreto, Dom Diegue de Sousa, & Dom Tristan d'Ataïde. Cette armée étoit sur tout destinée pour faire vigoureusement la guerre aux Rebelles de Chaul & aux Maures des pays voisins. On

1600. esperoit tout de la valeur, de la prudence & du zele d'Acugna. En effet, il remporta plusieurs victoires. La guerre fut vive; & l'on remarqua, que malgré l'animosité, qui animoit l'un & l'autre parti, les ennemis respecterent les Eglises, quoique les Portugais détruisissent & ruinassent leurs Temples ou leurs Pagodes.

En Afrique, Manuel de Melo Pereira, étoit Gouverneur de la citadelle de Mombaze, où le Sultan Hazen regnoit. Manuel, à l'exemple de ses prédecesseurs, traitoit ce Prince plutôt en esclave, qu'en vassal des Rois de Portugal. Hazen dévoroit les outrages qu'on lui faisoit, & demeuroit fidele. Son exactitude à remplir tous les engagemens qu'il avoit contractés avec les Portugais, ne touchoit point Melo. Celui-ci étoit entierement livré à Munganase, oncle de Hazen, vieillard rusé, & dangereux, qui semoit sans cesse la discorde entre son neveu & les Portugais, pour profiter des dépoüilles des uns & des autres. Enfin, pour porter les derniers coups à Hazen, il l'accusa d'avoir voulu faire assassiner Melo. Melo, soit qu'il le crût, ou qu'il fît semblant de le croire, prit des précautions pour faire arrêter le Roi. Comme il se défioit à son tour de Melo, & de son oncle, il avoit des espions, qui l'avertirent du dessein qu'on avoit formé contre lui. Il prévint donc sa prison, en se retirant à Quetifi, village situé à sept lieuës de Mombaze, & habité par des Cafres. Les Cafres le consolerent, & lui offrirent du secours, pour se venger des Portugais, & briser leur joug. Hazen, esperant que les yeux de Melo se dessilleroient enfin, les remercia, en les détournant du dessein, où ils paroissoient de déclarer la guerre aux Portugais. Mais la fureur & la haine, dont ils étoient animés, ne demandoient qu'à éclatter. Ils prirent les armes, Hazen les assembla, & leur parla ainsi, pour les obliger à les quitter, & à demeurer en paix. 1613.

» Vaillants & fideles amis, en voulant travailler à mon bonheur, vous » m'allez creuser un abîme de malheurs. Ecoutez-moi donc, & résistez au noble désir, qui vous enflame de venger mes injures. Le » Royaume de Mombaze a été donné » par les Rois de Portugal mes Seigneurs à mes ancêtres. Lorsque je » montai sur le trône, je leur jurai » une fidelité inviolable, au nom de » la Loi qu'ils professent, & au nom » de ma parole Royale. Ces sermens » me seront sacrés tant que je respirerai : je ne puis y manquer, sans » manquer à l'honneur, le bien le » plus précieux dont l'homme joüisse » dans cette vie. Les rangs, les dignités, le trône même, ne peuvent » effacer la honte & l'infamie, qui » accompagnent la perte de l'honneur. Cet honneur consiste sur tout » à être fidele à ses sermens, & à ne » jamais se tacher du vice horrible » de l'ingratitude. Je trahirois les premiers, & je flettrirois ma reputation par l'autre, si j'allois prendre » les armes, contre ceux qui m'ont » remis entre les mains le sceptre & » la Couronne. Il est vrai, que les » Commandans, qu'ils envoyent depuis quelques années à Mombaze, » sont des hommes pervers, livrés aux » factions, plongés dans les vices, » esclaves indignes des plus honteuses passions, & qui regardent avec » dédain toutes les Loix humaines & » divines. Leur lâche conduite semble briser le joug de nos sermens, » & nous affranchir de notre grati-

[1613.] » tude ; mais leurs outrages, leurs
» affreuses calomnies, ne seroient
» point, dans l'exacte équité, une ex-
» cuse pour notre rebellion. Leur
» Prince, juste, magnanime, ne
» doit point porter la peine, dûë
» à des Ministres perfides, qui abu-
» sent à son insçu si lâchement de
» la confiance qu'il a en eux. Ce sen-
» timent est si profondement gravé
» dans le fond de mon cœur, que je
» ne doute point qu'il ne venge lui-
» même un jour les outrages que ses
» esclaves osent me faire aujourd'hui.
» Vous me direz, que ce n'est point
» contre lui, ni contre son autorité,
» que vous me conseillez de prendre
» les armes ; mais contre ces esclaves,
» qui ne s'en servent que pour le
» tromper. Mais vous vous trompez,
» vous-mêmes ; c'est toujours s'atta-
» quer au Prince, que d'attaquer ses
» Ministres, tant qu'ils sont les dé-
» positaires de sa puissance. Ainsi
» je vous conjure, par cette mê-
» me affection, que vous me mon-
» trez aujourd'hui, de suspendre le
» juste courroux qui vous anime.
» Cette vengeance, que vous me
» préparez, terniroit mon honneur :
» & sans l'honneur, je vous l'ai dit, le
» trône même m'humilieroit au lieu
» de m'honorer. Que je perde donc
» la vie, plutôt que de manquer à cet
» honneur, qui dépend de mon ser-
» ment de fidelité, fait si solemnel-
» lement. Toutefois je vous permets
» d'entrer dans les terres de Mombaze
» pour punir les auteurs de nos dis-
» cordes ; mais si les Portugais pren-
» nent leur défense, respectez mê-
» me ces perfides, ces traîtres sujets,
» tout indignes qu'ils sont de mes
» égards. Les Portugais m'en sçau-
» ront bon gré. Ils sont genereux,
» ma generosité les touchera : par
» cette conduite, vous m'assurez 1613.
» une plus noble vengeance, & vous
» avancerez davantage mes affaires.

Les Cafres écouterent Hazen dans un profond silence, & ils lui promirent de se conformer à ses volontez. Ensuite ils marcherent contre ceux de qui Hazen avoit sujet de se plaindre. A leur approche ils s'enfuïrent, & allerent s'enfermer dans Mombaze. Les Cafres ne voulant point violer la promesse qu'ils avoient faite à Hazen, s'en retournerent sans insulter cette place. Melo en fut extrêmement étonné : cependant croyant que c'étoit l'effet de quelque terreur panique, il sortit, les poursuivit, les joignit, les combattit, & en tua une grande partie. Les Cafres se tinrent simplement sur la défensive, & leur perte ne pût les engager à violer la parole qu'ils avoient donnée. Melo orgueilleux d'une victoire, qu'il ne devoit qu'à la probité admirable de ses ennemis, rentra triomphant dans Mombaze ; mais peu de jours après, informé du procedé de Hazen, il rappella ce Prince, & lui donna quelque satisfaction sur ses mécontentemens ; moins cependant pour lui rendre justice, que pour l'amuser, & préparer plus sûrement sa ruïne.

Les affaires des Portugais dans le Pegou, alloient de jour en jour en déclinant. Il est peu d'hommes qui puissent résister à l'orgueil des succès heureux ; la fortune, lorsqu'elle se plie au gré de leurs désirs, les change, les aveugle, & leur creuse, en les accablant de ses faveurs, presque toujours un précipice, où ils se perdent. Philippe de Brito qui s'étoit d'abord acquis plus de gloire par sa prudence, & par sa moderation, que par ses grandes victoires, ternit tout d'un coup sa réputation, par sa

1613. cruauté, par son insolence, & par une rapacité insatiable, qui révolta ceux même qui lui étoient le plus fidelement attachez. Les barbaries qu'il exerça, sur tout contre le Roi de Tangu, souleva contre lui le Roi d'Ova. Celui-ci jura par l'Idole de Degu, de tirer une éclatante vengeance de tant d'insultes; il leva une armée de cent vingt mille hommes, & arma une flote de quatre cens vaisseaux, pour aller assieger & détruire la forteresse de Sirian.

Brito, qui auroit dû prévoir cet orage, ne s'en étoit pas douté. Il manquoit de poudre, de vivres, & même de soldats. Cependant rappellant son courage & sa prudence, il travailla à mettre tout en état de deffense. Il fit entrer dans sa forteresse tous les Portugais, qui étoient répandus aux environs de Sirian; & il envoya un Officier dans le Royaume de Bengale, pour y acheter des munitions & des vivres. Cet Officier disparut avec l'argent. Les tems étoient arrivés, où les Portugais devoient subir la peine dûë aux meurtres, aux brigandages, & aux violemens de toutes les Loix les plus sacrées, qu'ils avoient commis depuis quelques années dans ces pays. Neanmoins quoique Brito ne vît aucune esperance de salut, il se deffendit en désesperé, & fit acheter cherement aux Barbares leur victoire. Peut-être même les eût il forcez à lever le siege, sans un de ses Officiers, qui le vendit en les introduisant dans la forteresse. L'ennemi ayant fait empaler Brito, fit placer son cadavre à l'endroit le plus élevé de la forteresse, avec ces mots, *c'est pour la mieux garder*. On dit qu'il vêcut deux jours dans cet affreux tourment. François Mendés, un de ses principaux Officiers, subit le même suplice. Le traître qui les avoit livrez aux Barbares, ne fut point épargné; le Roi d'Ova le fit expirer au milieu des tortures, en lui disant, j'aime les trahisons; mais je déteste les traîtres. Il vouloit également faire mourir tous les autres Portugais; mais ayant triomphé des premiers mouvemens de sa colere, il se contenta de les envoyer à Ova, pour y être esclaves. 1613.

Brito étoit né dans Lisbonne, & avoit pour pere un François. Il passa dans les Indes jeune; de Charbonnier il devint Marchand de sel, & enfin Fermier General des Salines de l'isle de Sundina, lorsque le Roi d'Aracan l'avoit en sa puissance. Ayant trouvé l'occasion de montrer beaucoup de valeur, & beaucoup de prudence en differentes occasions, le Roi d'Aracan voulut le voir. Brito étoit vif & hardi, il plût à l'Aracannois, & devint comme son favori. Ce Prince, pour lui témoigner sa bienveillance, après avoir conquis, ou pour mieux dire, après avoir détruit le Pegou; lui donna le port de Sirian, aux conditions qu'il le reconnoîtroit pour son Roi legitime. Dès que Brito s'y fut fortifié; il oublia ses engagemens, & rendit hommage au Roi de Portugal. Il avoit épousé Donna Louise de Saldagne, d'une très illustre naissance. Louise étoit jeune, belle, vive & coquette. Elle se prit d'une passion violente pour un Officier des troupes que commandoit son époux, & s'affranchissant de toutes les bienséances qu'imposent aux femmes la pudeur, & la modestie, elle se livra sans aucun ménagement à l'yvresse de son amour. Brito, que l'ambition dominoit, ne vit point, ou fit semblant de ne point voir les égaremens de sa femme, que le Roi d'Ova, frapé de ses charmes, envoya dans son serail,

613. après la mort de son mari. Louise qui avoit couvert d'ignominie l'honneur de Brito durant sa vie, dit à ce Prince barbare, lorsqu'il voulut l'obliger à contenter ses desirs, qu'elle éprouveroit plutôt la mort la plus affreuse, que de servir aux plaisirs du meurtrier de son epoux. Le Roi, qui avoit toujours ignoré les refus, en fut frape d'admiration, & respecta son courage.

Cependant Azevedo avoit appris dans Goa qu'il assiegeoit la forteresse de Sirian. Dans l'esperance de pouvoir la secourir, il fit partir Dom Diegue Furtado de Mendoce, avec cinq galiotes. Furtado fut informé en chemin, que Sirian étoit pris, & Brito mis à mort; ce qui le determina à revenir à Goa, d'où partirent trois galions pour la Chine, afin d'y en joindre quatre, qui y étoient déja sous les ordres de Michel de Sousa Pimentel, pour y assurer le commerce contre les Hollandois, qui de jour en jour devenoient plus redoutables dans ces mers Orientales. Comme ces trois galions sortoient du port de Goa, Louis de Brito & Melo y entrerent avec les dépoüilles d'une flote de Mogols, qu'il avoit combattuë & vaincuë, vis-à-vis de Surate. Les Mogols pour s'en venger, ruinerent le territoire de Deman, & le Roi de Decan dévasta à leur instigation ceux de Chaul & de Baçaim. Louis de Gama avertit en même tems Azevedo, que les Perses menaçoient le port de Bandel. Dom Nuño Alvares Pereira rencontra & batit les Persans. Abaz s'excusa de cette infraction, en rejettant la faute sur le Sultan de Lara. Enfin sur la fin de l'année, Dom Jérôme d'Almeïda partit pour le Portugal, avec la flote ordinaire. Il rencontra, près de l'isle de Sainte Helene, quatre vaisseaux Hollandois. On en vint aux mains, & le combat fut sanglant. 1613.
L'Amiral des ennemis fut coulé à fonds, & celui des Portugais eut été brulé sans Manuel de Prado Magallanes, jeune homme d'environ vingt-trois ans, doüé d'une valeur extraordinaire, qui se jetta au travers des flâmes pour l'éteindre.

Le Roi d'Ova enorgueilli par la victoire qu'il avoit remportée l'année précedente sur les Portugais, résolut de pousser ses conquêtes dans les Royaumes voisins du sien. D'abord il soumit la Cité de Brogou, & son frere alla conquerir le Royaume de Tavay. Comme il alloit à Tenaçarim, il fut attaqué, & vaincu par quatre galiotes, commandées par Christoval Rabelo, fugitif de Cochim, à cause d'un meurtre qu'il y avoit commis. Le Roi de Siam, qui haïssoit mortellement le Roi d'Ova, reçut honorablement dans ses ports, son vainqueur, & lui permit de bâtir une citadelle dans l'endroit de ses Etats, qui lui paroîtroit le plus commode. Diegue Furtado de Mendoce, qui étoit revenu, pour croiser dans ces mers, après l'avoir remercié de ses offres, revint à Malaca, & brûla sur son chemin, les côtes des Royaumes de Queda & de Parles. 1614.

L'armée destinée pour garder la mer de Malabar, sortit du port de Goa, sous les ordres de Dom Diegue de Vasconcelos. Vasconcelos étoit chargé de transporter de Chaul à Diou, Dom Manuel d'Azevedo, qui devoit commander dans cette derniere place. Azevedo en arrivant à Diou, saisit tous les biens de son prédecesseur Sebastien de Macedo, qui étoit redevable de plusieurs sommes considerables au Tresor Royal. Vasconcelos de son côté alla punir les habitans de Por, qui depuis quelque tems s'avisoient de

1614. troubler le commerce de Diou. Gaspar de Melo & Sampayo descendit par ses ordres à terre, marcha contre la Ville, qu'il força. Les habitans, dont il fit un horrible carnage, s'enfuirent en partie se cacher dans les forêts voisines, & en partie ils allerent s'enfermer dans une forteresse qu'ils avoient élevée au milieu de leurs terres. Enfin il brûla la Ville, & en remporta un butin considerable. Les Portugais ne perdirent dans cette occasion que dix-huit hommes, parmi lesquels se trouverent Pierre Leitam & Saldagne, & Dom François Mascaregnas Capitaines, qui avoient tous deux de la valeur, & de la réputation. De Por, Vasconcelos fit voile vers l'embouchure de la riviere d'Agacaim, où il combattit seize Paraux Malabares, dont il prit une partie.

Sur ces entrefaites, Rui Freyre d'Andreade, vaillant & genereux, un de ces hommes enfin destinez pour l'honneur des Nations parmi lesquelles ils naissent, alla prendre possession du gouvernement de Chaul, vaquant par l'absence de Manuel d'Azevedo, qui avoit été, comme on a dit, commander dans Diou. Le Viceroi, qui connoissoit la valeur intrepide & audacieuse de Freyre, lui avoit ordonné en partant de se tenir enfermé dans la Ville, & de ne point en sortir pour aller faire des courses dans les pays voisins. Freyre, qui à la valeur joignoit l'esprit propre aux négociations, voulut le mettre à profit, pour ne pas demeurer oisif. Il s'informa donc exactement des mœurs, & du caractere des Princes, des Seigneurs, & de ceux qui commandoient les Nations voisines de Chaul. Il entra dans la connoissance de leurs interêts, il menagea les uns, flatta les autres, employa tour à tour la priere & la menace, & parvint enfin par sa pruden- 1614.
ce active & souple, à attacher tous ces peuples differens aux interêts des Portugais, & fit peut-être par ce moyen des conquêtes plus solides, qu'il ne les eût faites par la force des armes.

Vasconcelos avoit quitté le commandement de la flote, & l'avoit laissé à Gaspard de Melo, qui vogua vers Baçaim, où l'on avoit besoin de secours. Là, il fit descendre à terre une partie des troupes, qui s'étant jointes à la garnison, allerent faire une course sur les terres des ennemis, où ils firent des ravages considerables. Gaspard, Michel Serram, Antoine Pinto & Fonseca, & François Pereira Pinto, se distinguerent dans cette occasion par une bravoure extraordinaire. Delà Gaspard alla délivrer la forteresse de Manora, où commandoit Thomas de Valle. Cette forteresse étoit située sur les bords de la riviere d'Agaçaim, à quatre lieuës de son embouchure. Les Decanois l'assiegeoient. Ils étoient en grand nombre, & parfaitement bien retranchés. Les Portugais qui n'étoient en tout que sept cens, parurent d'abord étonnez du nombre des ennemis. Gaspard s'appercevant de cette impression, leur representa que ce n'étoit qu'une multitude de Barbares, qui n'avoient ni courage, ni discipline, dont ils avoient triomphé autant de fois, qu'ils les avoient combattus. Les soldats, honteux de leur terreur, s'écrierent tous à la fois, qu'on les menât à l'ennemi; on profita de cet instant de bonne volonté; on attaqua, on joncha des corps morts des Barbares la campagne, & la forteresse fut délivrée. Gaspard sans donner le tems de respirer à ses troupes, les conduisit dans les pays des Sarrasins, pour les punir des courses qu'ils faisoient dans

le territoire de Deman ; & delà il passa à Chaul, où il trouva Rui Freyre d'Andreade, qui tenoit en respect les peuples voisins, moins par ses armes, que par sa prudence.

La fortune n'avoit pas également favorisé la garnison de Diou. Manuel d'Azevedo avoit chargé François Sodre d'aller avec trois vaisseaux punir l'insolence des Maures, établis le long de la côte. Sodre, malheureux dans son expedition, fut vaincu & forcé de se retirer avec perte. Les affaires à Mombaze, sur la côte Orientale de l'Afrique, alloient en empirant par la mauvaise conduite de celui qui y commandoit. Mundanaje n'avoit jamais perdu de vûë le dessein d'ôter le sceptre au Sultan Hazen. Manuel le favorisoit dans cet injuste projet. Voyant que Hazen par sa conduite ne leur donnoit point prise sur lui, l'un & l'autre se déterminerent à l'accuser de trahison envers les Portugais. Ils en écrivirent au Viceroi, qui chargea Simon de Melo Pereira, qui avoit succedé à Manuel, & dans son commandement, & dans ses desseins pernicieux, de se saisir de la personne de Hazen, & de l'envoyer à Goa. Hazen, qui veilloit sans cesse aux intrigues de Mundanaje son oncle, découvrit le complot tramé contre sa liberté, & en prévit les suites, en se retirant une seconde fois parmi les Cafres. Poussé à bout, il se détermina enfin à venger d'une maniere éclatante tous les outrages qu'on lui avoit faits. Simon & Mundanaje, lâches comme sont presque tous les traîtres, ne sçavoient comment lui résister. Ils eurent encore recours à la perfidie; ils trouverent le moyen de corrompre quelques Cafres, & firent assassiner Hazen. Les assassins leur porterent sa tête qu'ils envoyerent à Goa. On donna la Couronne à Mundanaje, & au Prince de Melinde, frere du malheureux Hazen. Ce partage déplût au lâche Mundanaje, qui se défit de son second neveu, de la même maniere, dont il s'étoit défait du premier.

1614.

Cojenitano exerçoit ses fureurs dans Surate, comme Mundanaje exerçoit les siennes dans Monbaze. Cojenitano, après avoir immolé ceux qui faisoient ombrage à son autorité, se jetta à l'improviste, avec huit cens chevaux, & quelques elephans sur le territoire de Deman, où il mit tout à feu & à sang. Gonçalez Vello, & Alfonse Barbosa le repousserent, avec le secours que Louis de Brito & Melo, Amiral de la flote, qui croisoit alors dans ces parages, leur envoya. On dut le succès de cette action, à la valeur de François Lopez de Deman, de Juan Brito, & de Dom Diegue de Sousa, d'Almada, d'Homen, de Benoit de Vasconcelos, & de Manuel de Sousa & Alarcon. On poursuivit l'ennemi jusqu'à Baroche, & Louis de Brito & Melo, alla avec sa flote brûler tous les vaisseaux qui étoient dans le port de cette place. La guerre s'alluma de toutes parts; par tout on ne voyoit que des Villes incendiées, & que des campagnes fumantes de sang & de carnage.

Si les côtes de Malabar étoient désolées par les fureurs de la guerre, l'isle de Ceilan étoit en proye à la tyrannie des Portugais qui y étoient établis. Le Viceroi y envoya pour occuper la place de François de Meneses le Roux, Dom Manuel Mascaregnas Homen. Il le chargea expressément de reprimer l'horrible licence à laquelle les soldats & les Officiers s'abandonnoient depuis quelque tems, parce que leurs excès pouvoient devenir funestes à la nation. En effet, les habi-

1614. tans laſſez de leurs emportemens, avoient déja conçu contre elle une haine mortelle, & le Viceroi qui avoit lui même gouverné l'iſle pendant pluſieurs années, & qui avoit vû par ſes propres yeux une partie des brigandages, que les Portugais exerçoient, avoüoit que cette haine étoit juſte. Le ſoldat pilloit, & aſſaſſinoit publiquement dans les villes, & dans les campagnes. Il violoit les femmes, il enlevoit les filles, traittoit indignement les hommes, & les forçoit à s'enfuïr parmi les forêts, où ils aimoient mieux demeurer, que de vivre dans la ſocieté d'hommes ſi féroces. Il s'agiſſoit donc de faire revenir ces habitans dans leurs maiſons, & de punir ſeverement les auteurs de tant de forfaits, pour éviter une révolte generale, d'autant plus dangereuſe dans les circonſtances preſentes, qu'on n'avoit déja que trop d'ennemis ſur les bras.

En effet, tous les Malabares avoient pris les armes pour ſecouer le joug qui les opprimoit depuis ſi long tems. Les Mogols, & le Melique de Ponde s'étoient liguez pour faire la guerre aux Portugais, & ils avoient trouvé le moyen de faire entrer dans leurs vûës Ibram Idalxan. Le Viceroi ſe trouvoit extrêmement embarraſſé pour réſiſter à la fois à tant d'ennemis. Il envoya à ce dernier en qualité d'Ambaſſadeur, Antoine Monteyro Corte Real, pour le détacher de l'alliance de ſes ennemis. Comme Idalcan ſe laiſſoit gouverner par ſon favori, Xanavaſcam, il chargea Monteyro de preſens conſiderables pour ce dernier. Dès que Monteyro fut arrivé à Viſapour, où Idalcan tenoit ſa Cour, il viſita Fanaſvaſcam, & lui remit les preſents que le Viceroi lui envoyoit. Enſuite il fit agir tous les reſſorts que fournit la politique, pour déterminer Idalcan à faire arrêter le Melique de Ponde, l'auteur de tous les troubles, qui agitoient alors tout le Malabar, & pour faire chaſſer les Hollandois, qui demandoient la permiſſion d'établir un comptoir à Viſapour. C'étoit un Flamand habitué autrefois à Goa, d'où on l'avoit chaſſé pour quelque crime qu'il avoit commis, qui pourſuivoit cet établiſſement en faveur des Hollandois. Monteyro agit avec tant d'ardeur, qu'il empêcha l'effet de ſa demande, par le moyen de Vincent Rybeyro, qui demeuroit depuis long tems dans le voiſinage de Viſapour, & qui s'étoit acquis beaucoup de conſideration auprès du favori d'Ibram. 1614.

Tandis qu'on travailloit à ces negociations, la guerre ſe continuoit dans le Malabar, avec la derniere des fureurs. Tout s'ébranloit, tout paroiſſoit diſpoſé à une grande révolution. Les Decanois ſur tout ravageoient le territoire de Baçaim. Louis de Brito & Melo, Dom Juan d'Amada, & Antoine Pinto de Fonſeca unirent leurs forces pour repouſſer ſes opiniâtres ennemis. Leur deſſein étoit de les ſurprendre, & ils l'euſſent fait, ſans quelques habitans de la Ville, qui ſacrifiant l'interêt commun, à l'interêt particulier, allerent les avertir du danger qui les menaçoit. On les trouva donc en bonne diſpoſition, lorſqu'on fut les attaquer. Le combat fut long, douteux, & ſanglant. Enfin la victoire ſe declara pour les Portugais, & les Decanois firent une perte ſi conſiderable, qu'ils furent contraints de demander la paix. Comme les Portugais avoient ailleurs ſur les bras, des affaires qui n'étoient pas moins importantes, ils la leur accorderent, & Baçaim avec ſon territoire, reſpira enfin quelque repos.

La

1614. La guerre s'éteignant d'un côté s'allumoit d'un autre. Les Empereurs de Calicut malgré les frequentes alliances, qu'ils avoient contractées, avec les Portugais, ne laissoient échaper aucune occasion de leur nuire. Tandis qu'ils étoient occupés à repousser les Decanois, & à prévenir les Mogols & leurs alliés, le Zamorin s'empara subitement du Royaume Granganor, & il se disposoit à en faire autant de la Ville de même nom. Il colora cette infraction du prétexte d'un refus de peage, qu'il prétendoit y avoir, & qu'on refusoit de lui payer. Le Roi de l'isle de Paru, voisine de Calicut, commença par ses ordres les hostilitez, en infestant de ses vaisseaux les côtes qui sont entre Cochim à Paliporto. Le Roi de Cochim lui-même fomentoit en secret ces discordes, dans l'esperance de pouvoir parvenir lui-même à s'affranchir de la domination des Portugais, à qui il avoit d'ailleurs des obligations infinies : foible secours pour contenir l'ambition dans les bornes de la gratitude, & de la reconnoissance. Le Viceroi, pour arrêter les progrès de ses ennemis ouverts & cachés, fit partir un grand secours pour Granganor. A son approche le Roi de Paru trembla. Craignant que le Zamorin ne fît sa paix, en l'abandonnant à la merci des Portugais, il prévint sagement ce malheur, en se reconciliant avec eux. Le Viceroi crut alors que le Zamorin pourroit entendre lui-même parler de quelque accommodement. Il lui en fit proposer un par François de Faria Lobo. Le Zamorin reçut les presens qu'il lui fit de la part du Viceroi, & rejetta toutes les propositions de paix.

Cette negociation manquée inquietoit le Viceroi ; mais l'arrivée de la flote de Portugal à Goa, calma ses inquietudes. Elle étoit composée de cinq vaisseaux, & commandée par Dom Manuel Coutigno, qui avoit sous ses ordres Paul Rangel de Castel Branco, Louis Furtado de Mendoce, Manuel de Vasconcelos, & Juan Suarés Henriqués, qui perdit son vaisseau à deux lieuës de Melinde. Il y avoit trois mille hommes sur cette flote, dont une partie mourut en chemin, des maladies causées par la difference des divers climats que la flote avoit parcourus. Le Viceroi avec ce nouveau secours résolut d'aller en personne du côté de Diou, pour y donner la chasse aux Anglois & aux Hollandois, qui infestoient ces mers. Il se fit préceder par vingt-deux vaisseaux, dont il déféra le commandement à Dom Manuel d'Azevedo. Celui-ci joignit près de Surate les escadres qui étoient sous les ordres de Louis de Brito & Melo, & de Dom Juan d'Almeida. Ils mirent à feu & à sang toutes les côtes voisines. Baroche & Goga furent livrées aux flâmes, six vaisseaux Mogores éprouverent la même fortune, & les habitans de la Ville de Patane, s'enfuirent dans les montagnes voisines, pour se dérober aux fers des Portugais.

Enfin, le Viceroi mit à la voile avec sept gallions, deux pataches, une galere, une caravelle, & cinq fustes. Tous ces differens vaisseaux, étoient bien armez & bien pourvûs de vivres, d'artillerie, de soldats, & de munitions. Le Viceroi se rendit d'abord à Chaul. Delà il fit voile vers Surate, afin d'y joindre Manuel d'Azevedo, Brito, & Almeida, pour s'emparer de quatre vaisseaux Anglois, qui s'étoient réfugiez dans le port de cette Ville. On les attaqua vainement, & les Anglois se rangerent dans un endroit, où on ne pût plus les aborder.

1615. Azevedo pour ne point perdre le tems inutilement, navigua vers Diou, où il reçût avis de la part de Dom Louis de Gama, Commandant d'Ormus, que le Gouverneur de Xira pour le Persan, assiegeoit le fort de Comoran, avec quatorze mille hommes, sous prétexte de quelque droit, que Gama avoit refusé de payer au Sophi Abas. En effet, ce n'étoit qu'un prétexte pour envahir l'isle d'Ormus. La perte du fort de Comoran étoit d'une grande consequence. Les vieillards d'Ormus disoient publiquement, que du jour que les Perses en seroient les maîtres, l'isle étoit perduë. Azevedo y envoya donc du secours sans differer, & après l'avoir vû partir, il reprit lui-même la route de Goa. Il rencontra sur son chemin les quatre vaisseaux Anglois, dont nous avons parlé, qu'il laissa en aller sans les combattre, se contentant de les faire saluer. On interpreta mal cette conduite, & l'on en parla même injurieusement.

Monteyro étoit toûjours à la Cour d'Ibram Idalcan. On lui opposoit chaque jour quelque nouvelle difficulté à l'alliance qu'il projettoit de conclure avec ce Prince. Les Agens du Melique de Ponde, ceux des Mogols, des Hollandois, & des Anglois, agissoient de concert pour le faire échoüer dans sa negociation. Tout autre que Monteyro se fut rebuté; mais il redoubla avec tant d'activité ses soins; il mania avec tant de souplesse l'esprit du favori; il sçut si bien prévenir tous les obstacles que ses ennemis faisoient naître, qu'il conclut enfin son traité avec Idalcan, au gré de ses désirs. Alors le Melique de Ponde demanda lui-même une treve qu'on lui accorda, dans l'esperance de convertir cette treve en une paix solide. La tranquillité étant assurée de ce côté-là, plusieurs Maures en profiterent pour aller voir à Chaul Rui Freyre d'Andreade, dont la valeur les avoient frapez en admiration. Ils ne s'entretenoient que des actions éclatantes, qu'ils lui avoient vû faire; ils en parloient comme d'un homme extraordinaire; ils disoient que les Etats qui produisoient de tels hommes, étoient destinez pour subjuguer le monde entier. Rui les reçut avec modestie & magnificence. Il les combla de politesses, il les accabla de presens, & les Maures s'en retournerent moins frapez encore de son courage, qu'enchantez de ses manieres pleines de generosité. 1615.

La guerre est toujours funeste aux Etats les plus florissans. Elle épuise les finances, elle dépeuple les campagnes; c'est un fleau terrible dont le vainqueur & le vaincu sont également les victimes. Source inépuisable d'abus, tout languit, tout dépérit, tout s'aneantit dans un Etat livré à ses fureurs. L'Espagne, cette puissante Monarchie, qu'on avoit vû sous les Regnes précedens, porter au plus haut dégré sa grandeur, ébranlée de tous côtés, s'affaissoit sous son propre poids, & alloit chaque jour en décroissant. Le Roi pour la soutenir, eut recours à des expediens dont les effets ne pouvoient être que funestes. Tel fut celui de la venalité des Charges. Par les vaisseaux qui partirent cette année pour les Indes, il envoya des ordres au Viceroi pour qu'il les vendît toutes désormais, afin de secourir l'Etat des sommes qui en proviendroient. Ainsi, toute récompense destinée au mérite alloit être enlevée, toute émulation éteinte, & tout homme de neant riche, préferé à tout homme de merite, mais pauvre. La flote qui apporta ces ordres, apporta aussi

5. des Bulles du Pape, en faveur de Dom Sebastien de S. Pierre, Evêque de Meliapor, transfere à l'Evêché de Cochim.

Sur ces entrefaites Dom Garcie de Silva & Figueroa furent envoyez en qualité d'Ambassadeurs chez le Persan. Les Maures envahirent S. Thomas, & en furent chassez, le Pere Jérôme Xavier Jésuite, conclut la paix entre les Mogols & les Portugais, & Dom Juan de Silva Castillan, alla commander aux Philippines. Les Hollandois maîtres des Moluques menacerent de l'en chasser, & Silva demanda du secours aux Portugais. Le Viceroi y envoya quatre gallions, sous les ordres de François de Mirande Henriqués, d'Alfonse Vas Coutigno, de Juan de Sylveira, & de Juan Pinto Pereira. Ils rencontrerent vis-à-vis les isles de Daru deux vaisseaux Hollandois, qui sortoient de Paliacate. On se mit en état de combattre de part & d'autre : mais les Hollandois bien-tôt après prirent la fuite. Les Portugais les poursuivirent si vivement, que les ennemis furent contraints de jetter une partie de leurs marchandises dans la mer, pour aller plus vîte.

Les gallions étant arrivés à Malaca, mirent à terre Dom Gonçalés de Silva, nommé à l'Evêché de cette Ville, & continuerent leur route. En sortant du détroit, ils furent battus d'une tempête si furieuse, qu'ils furent obligez de revenir à Malaca pour s'y rafraîchir & s'y radouber. Là, on leur conseilla d'attendre un tems plus favorable, pour continuer leur voyage, & ils défererent à ce conseil. Cependant Dom Diegue de Furtado Mendoce, Gouverneur de la Ville, sortit de ce port avec une flote, pour croiser dans le détroit, & pour observer le Roi d'Achem, qu'on disoit avoir armé une grande flote, pour faire la guerre aux Malayois. En effet, Mendoce la rencontra, & résolut de la combattre. Ses Officiers voulurent s'y opposer, à cause de l'extreme inégalité des deux armées; mais leurs oppositions furent vaines. Mendoce après avoir expedié une barque pour Malaca, afin que les quatre galions qui y étoient rentrez, vinssent le joindre, engagea le combat à coups de canons. La nuit sépara les combattans; un furieux orage dispersa les Portugais, & ils ne purent se rejoindre que le lendemain, vers le milieu du jour. On alla chercher l'ennemi, qui comptant sur le nombre, ne demandoit pas mieux, que d'en venir aux mains. Les quatre galions avoient joint la flote Portugaise. Celui, que Mirande commandoit, fut investi quatorze fois, & quatorze fois il écarta & perça les ennemis. Mirande fut renversé d'un boulet de canon, qui passa près de lui; il se releva promptement, en criant à ses soldats : Combattez compagnons, je vis encore, & le Ciel nous réserve une grande victoire. En effet, elle se déclara pour les Portugais, & le Roi d'Achem fut honteusement mis en fuite. Ce Prince envoïa un Ambassadeur à Malaca, pour traiter de la rançon des prisonniers, & pour assurer les Portugais, que son armement ne les regardoit point, & que si on ne l'eût point attaqué il n'eût point cherché à inquieter, en aucune maniere la flote qu'il avoit rencontrée. On feignit de le croire : on rendit beaucoup d'honneurs à ses Ambassadeurs; on lui renvoya ses prisonniers, & à son tour il remit en liberté les Portugais, qui lui étoient tombez entre ses mains. 1614.

A peine cet échange fut fait, qu'on

1614. apprit que huit vaiſſeaux Hollandois faiſoient voile vers Malaca. On ſortit pour les combattre, & on en vint aux mains. On ſe ſépara trois fois, & trois fois en trois jours differens on recommença le combat. Au troiſiéme la victoire ſe déclara pour les Hollandois, qui demeurerent maîtres de la mer. Alfonſe Vaz Coutigno perdit la vie dans cette occaſion, avec deux cens Portugais des plus braves. La flote rentra dans le port de Goa, extrêmement endommagée. Les Hollandois croiſerent pendant quelque tems dans le détroit, & y firent pluſieurs priſes. D. François de Mirande Henriqués, au lieu de pouſſer ſon voyage juſqu'aux Philippines, s'en retourna à Goa. Le Viceroi étonné de ſon retour, lui fit rendre compte de ſa conduite; Mirande ſe juſtifia, & demeura tranquille.

Nous avons dit, que le Pere Jérôme Xavier, avoit conclu la paix avec les Mogols. Gonçales Pinto & Fonſeca en ſigna le traité à Deman, avec les Miniſtres de Jahanguir, Empereur de Mogol. Il termina auſſi les diviſions qui regnoient entre les Portugais & le Roi de Choutia. Le traité entre les Portugais & les Mogols, renfermoit ces articles: que les Mogols n'entretiendroient aucun commerce avec les Anglois & les Hollandois; qu'ils les chaſſeroient de leurs ports; qu'ils en purgeroient les côtes de Cambaye; que s'ils ſe refugioient à Surate, ils permettroient aux Portugais d'y entrer pour les y arrêter & les ſaiſir; qu'on oublieroit de part & d'autre, tous les dommages qu'on s'étoit faits; que les Portugais & les Mogols commerceroient enſemble; qu'on ſe rendroit reſpectivement tous les priſonniers; que Jahanguir reſtituëroit aux Portugais tout ce qu'il leur avoit ſaiſi dans ſes Etats; que les Portugais à leur tour lui payeroient un vaiſſeau qu'ils lui avoient brûlé en revenant de Moca; qu'ils en donneroient un autre à la mere de l'Empereur, pour la dédommager de celui, qu'ils lui avoient auſſi fait brûler dans le port de Goa; que le Viceroi permettroit que deux vaiſſeaux Mogols allaſſent toutes les années à Moca, ſans payer aucuns droits dans les ports où ils pourroient être obligez de relâcher ou de force ou de gré; qu'on feroit de concert la guerre aux Corſaires Malabares, ennemis des deux nations; & enfin que tous les vaiſſeaux Mogols, qui entreroient dans le port de Diou, payeroient les droits d'entrée à la doüanne qui y étoit établie. Par ce traité qui fut exactement obſervé, l'intelligence interrompuë entre les deux Nations, fut entierement rétablie. 1614.

Dans les Philippines, les Eſpagnols étoient vivement preſſez par les Hollandois. Ceux qui étoient dans l'iſle de Ternate ne l'étoient pas moins. Le Viceroi ſe détermina à y envoyer un nouveau ſecours, composé de ſix galions. Il en donna le commandement à Gonçalez Rodriguez de Souſa, qui arriva aux Moluques au commencement de l'année 1515. Il trouva que les Hollandois aſſiegeoient & preſſoient extrêmement la citadelle de Ternate. Souſa la délivra, & en s'en retournant, il brûla pluſieurs vaiſſeaux, appartenans aux Rois de Machian, de Bachan, & de Ternate, qui favoriſoient les Hollandois.

Manuel Maſcaregnas Homen étoit pour lors Gouverneur de l'iſle de Ceylan, où le Roi de Candy, toujours ennemi ſecret des Portugais, entretenoit avec les Hollandois, &

1615. les Anglois des correspondances. Homen lui declara la guerre, & entra dans ses Etats, dont il ravagea toutes les campagnes. Dans le Pegou Sebastien Gonçales Tibao, s'étoit comme il a été dit, élevé au suprême rang de Prince, & rendu formidable à tous ses voisins. Cet homme, né dans l'obscurité, n'avoit aucun principe de vertu. Il se livra à tant d'excès de cruauté, que le Roi d'Aracan fit une ligue avec tous les Rois de Bengale, pour le détruire, & pour le punir en même tems de ses cruautez, & de ses brigandages. Sebastien à la vûë de ce grand orage, auquel il ne pouvoit résister seul, écrivit au Viceroi, pour lui demander du secours, promettant si on le lui accordoit, de se reconnoître vassal & tributaire du Roi de Portugal. Le Viceroi qui auroit dû contribuer à le punir comme un sujet rebelle, & comme un scelerat, accepta ses offres. Tout le monde l'en blâma hautement. On disoit que c'étoit autoriser la rebellion, & le brigandage, & blesser toutes les loix les plus respectables de la societé. Azevedo ferma l'oreille à tous ces bruits, & résolut d'envoyer un puissant secours à Sebastien.

En effet, il fit partir quatorze galiotes bien armées, & abondamment pourvûës de vivres & de munitions, sous les ordres de Dom François de Meneses le Roux, homme de merite, qui avoit autrefois gouverné l'isle de Ceylan. Dom François arriva dans le parage d'Aracan, vers le mois d'Octobre. Quelques jours auparavant il avoit expedié Dom Manuel de Faria, avec la galiote qu'il commandoit, vers l'isle de Sundina, pour avertir Sebastien de son arrivée. François avoit ses instructions par écrit & cachetées. On les ouvrit, & l'on trouva que le Viceroi ordonnoit de combattre les Aracannois, dès qu'on les rencontreroit, quand même on n'auroit pas joint Sebastien. Vers le quinze du mois, on apperçut une flote nombreuse Araconnoise, précedée d'une patache Hollandoise. La flote étoit en bon état, & elle étoit conduite par des Officiers Hollandois. On engagea le combat, & l'on fit joüer l'artillerie de part & d'autre, pendant une journée entiere, qui tua beaucoup de monde. Le lendemain les Portugais avoient esperé de determiner le combat; mais l'ennemi se retira à force de voiles. François au lieu de les poursuivre, gagna l'embouchure d'une riviere pour y attendre Sebastien. Tout d'un coup le vent soufla avec impetuosité, & les Portugais essuyerent une tempête furieuse, qui les obligea à gagner le port de Dianga. Après s'y être reposez, ils se remirent en mer, & joignirent Sebastien, qui amenoit cinquante vaisseaux bien appareillez. Il blama François d'avoir combattu sans lui; cependant ils tinrent conseil ensemble, & ils résolurent d'aller vers la riviere d'Aracan, pour y chercher la flote ennemie. Elle y étoit en effet. Quoiqu'elle s'y crût hors d'insulte; les Portugais se diviserent en deux escadres, & l'attaquerent par deux endroits differens. La flote ennemie étoit superieure par le nombre de ses vaisseaux. On engagea d'abord le combat à coup de canon. Pendant tout ce tems-là, chaque vaisseau se tint dans son poste. Ceux qui se retiroient, ou parce qu'ils étoient maltraittez, ou parce qu'ils craignoient de l'être; le Roi d'Aracan qui les regardoit du rivage, les faisoit venir en sa presence, & leur faisoit trancher la tête, ensorte que tous, de force ou de gré, soutinrent les décharges furieuses & 1615.

1615. redoublées des Portugais.

Enfin, toute la flote ennemie s'ébranla pour charger la Portugaise. Elle étoit divisée en trois escadres. Sebastien repoussa celle qui vint l'attaquer, & François mit en fuite, celle qui le chargea. On se ralia & l'on revint sur les Portugais. Le feu de l'artillerie & de la mousqueterie étoit terrible de part & d'autre, & depuis le matin, que le combat avoit commencé jusqu'au coucher du soleil, les Portugais conserverent toujours l'avantage. Alors François reçut un coup de mousquet, chargé à deux bâles dont il fut tué. Le désordre se mit dans son escadre, & Sebastien fit sonner la retraite, & se retira sans que l'ennemi le poursuivît. On perdit de part & d'autre beaucoup de monde. Il y eut des vaisseaux dont tout l'équipage, à l'exception de quelques Matelots, fut entierement tué. Gaspar d'Abreu demeura seul sur le sien, blessé mortellement, & les ennemis s'en seroient emparez, sans Antoine Carvallo Tibao, frere de Sebastien, qui alla le remorquer. La flote Portugaise se rangea sur les côtes, pour y penser ses blessez. On embauma le corps de François, & Dom Louis d'Azevedo le ramena à Goa, avec sa flote. Sebastien fit tous ses efforts pour le retenir; mais rien ne pût fléchir Azevedo, il partit, & Sebastien gagna l'isle de Sundina, où l'Aracannois alla bien-tôt l'attaquer. Sebastien se deffendit parfaitement bien; mais manquant de troupes, & les habitans, las de sa tyrannie, lui refusant leur secours, il succomba sous les armes de son ennemi. On l'amena en triomphe à Aracan, où il subit le supplice dû à ses crimes. Sebastien avoit de cette valeur féroce, toujours dangereuse, pour peu que la fortune la seconde. Aveugle, elle devient temeraire, & souvent les succès heureux accompagnent la temerité. Si Sebastien eût joint la prudence & la moderation à cette valeur; si lorsqu'il se fut rendu maître de Sundina, il eût sçu se faire des alliez, & s'attacher les habitans de l'isle, il eût tôt ou tard détruit la puissance du Roi d'Aracan. Mais au lieu d'observer cette conduite, il se rendit redoutable à tous ses voisins, & odieux à ses propres sujets. 1615.

Tandis que l'Araconnois se vengeoit sur lui des affronts qu'il en avoit reçus, le Viceroi faisoit armer dans Goà une flote pour l'envoyer croiser dans les parages de Diou. Il chargea du commandement de cette flote Rui Freyre d'Andreade, dont la réputation croissoit de jour en jour, & s'attiroit l'admiration de tout le monde, tant amis qu'ennemis. Andreade mit à la voile sur la fin d'Octobre. Il fit une visite generale de toutes les places, qui étoient sur cette côte. Ensuite il alla à Surate. Celui qui y commandoit pour le grand Mogol, fit porter à son bord des rafraîchissemens, avec des presens, dont quelques-uns étoient d'une grande rareté. Andreade, pour ne pas faire voir qu'il les méprisoit, prit parmi ces presens, ce qu'il y avoit de moindre valeur, & renvoya le reste, en faisant assurer le Gouverneur de Surate, qu'il étoit extrêmement sensible à sa politesse, & qu'il étoit prêt à lui donner des marques de son estime & de son amitié. Cette action d'Andreade parut admirable à l'Indien. Il n'étoit point accoutumé à tant de generosité, ni Andreade à recevoir, mais à donner.

Il quitta enfin le port de Surate, & se rendit à celui de Diou. Après s'y être rafraîchi pendant quelques jours, il se remit en mer, où il essuya

15. pendant une nuit la plus horrible tempête qu'on eût essuyé depuis long tems sur cette côte. Les vaisseaux se brisoient les uns contre les autres. Antoine de Freixo périt avec le sien, & tout son équipage. Les vaisseaux de Manuel d'Azevedo, de Manuel d'Andreade, & d'Amaro Rodriguez furent engloutis par les flots, & presque tous leurs équipages furent noyés. On n'entendoit que des cris affreux, & la mer n'étoit couverte que de cadavres, & des débris de ces malheureux vaisseaux. Dès que l'orage fut calmé, Andreade relâcha à Baçaim, où il rendit publiquement graces à Dieu, de l'avoir sauvé avec le reste de sa flote, qu'il remena peu de jours après dans le port de Goa.

Comme Andreade entroit à Goa, Dom Bernard de Norogna en sortoit, pour aller secourir Granganor, que le Zamorin assiegeoit, au mépris des traitez de paix, qu'on avoit fait avec lui. Norogna rencontra sur son chemin, trois vaisseaux Hollandois, qu'il empêcha de joindre le Zamorin, en leur donnant la chasse. Ensuite il se rendit à Granganor & délivra cette place. En même tems Dom Diegue de Sousa, alla avec onze vaisseaux, brûler dans le port de Calicut même un vaisseau considerable, chargé de riches marchandises, appartenant au Zamorin, & prêt à faire le voyage de Moca. Le Zamorin ayant ainsi été humilié, se tint en repos. Norogna visita les places qu'on possedoit sur les côtes de Malabar, les pourvût de vivres & de munitions, & s'en retourna à Goa.

A la place de Dom Manuel Mascaregnas Homen, Dom Nuño Alvares Pereyra, commandoit dans l'isle de Ceylan. Pereira fit la guerre avec succès au Roi de Candea. Sur ces entrefaites, on vit le moment, qu'il alloit arriver une grande révolution dans cette isle. Nous avons vû comment Nicapeti, le dernier Prince de la race du Soleil, qui eut des droits incontestables à l'Empire de cette isle, étoit mort sans enfans, après s'être fait Chrétien, & avoir pris le nom de Jean : comment en mourant, il avoit fait heritier de tous ses droits le Roi de Portugal ; & comment enfin le Roi de Portugal, en consequence de cette donation, s'étoit fait reconnoître Empereur de toute l'isle. Un homme appellé Nicapeti, fils d'un Arpenteur, s'imagina de faire revivre en sa personne le Prince & le veritable Nicapeti. D'abord il se montra au peuple sous l'habit d'un Jogue, c'est-à-dire, d'un Hermite ; disant, qu'il revenoit du Portugal, pour faire voir qu'il n'étoit pas mort, comme on l'avoit publié, & pour reprendre les rênes de son Empire. Le peuple qui ne se refuse jamais au merveilleux, quelque absurde qu'il soit, l'écouta avec avidité. Ceux, qui haïssoient la domination des Portugais, favoriserent les desseins de l'imposteur, & le Roi de Candy & les Hollandois, non contens de s'y prêter, lui fournirent des troupes, pour soûtenir son imposture. Pereira, informé de tout ce qui se passoit, ordonna à Manuel Cesar, Officier intelligent, brave, & actif, de rassembler promptement des troupes, & de marcher sans delai, pour combattre l'imposteur. Manuel obéit, & rencontra le prétendu Prince de Ceylan, campé sur les bords du Laoa. On en vint aux mains. Au plus fort du combat plusieurs Ceylanois qui servoient dans les troupes des Portugais, se détacherent de leurs rangs, & passerent du côté de l'imposteur ; 1615.

1615. qui saisit ce moment, & s'avancant à la tête des siens, se mit à crier: » Venez fideles Ceylanois, venez joindre votre Prince, votre Empereur; » je suis cet unique rejetton, qui » vous reste de cette race du Soleil, » si respectable & si respectée parmi » vous. » Ensuite il combattit vaillamment; mais tous ses efforts furent vains: les Portugais indignez de son audace, le chargerent avec fureur, renverserent ses troupes, & les mirent en fuite.

Philippe d'Oliveyra, ignorant cette victoire, avoit de son côté rassemblé quelques troupes pour aller joindre Manuel Cesar. Plusieurs Ceylanois marchoient sous ses étendarts. Nicapeti informé qu'il étoit campé au pied d'une montagne, envoya un de ses partisans, pour exhorter les Ceylanois qui étoient parmi les Portugais, à les quitter, & à venir reconnoître leur véritable maître. Cet homme s'étant placé sur une éminence, qui commandoit le camp des Portugais, se mit à crier à haute voix. » O Ceylanois, ne rougissez-vous point » de porter les armes pour une nation aussi détestable, & aussi perverse que la nation Portugaise. » Les Portugais ne sont que des brigands publics. Avez-vous oublié » qui vous êtes? ignorez-vous » que votre Maître, que votre Roi » legitime, que votre Dieu, que » l'œil du Soleil, est à trois lieuës » de vous, pour exterminer ces voleurs infâmes. Quittez, quittez la » societé d'hommes si cruels; venez » joindre votre Roi, il vous tend » les bras: courez donc lui rendre » les hommages & les services que » vous lui devez. » Après avoir ainsi parlé, il prit la fuite, disparoissant aux yeux des Portugais, qui décamperent le lendemain, & arriverent dans 1615. l'endroit où Manuel Cesar avoit combattu & vaincu l'imposteur. Cet homme perfide pour faire accroire que les cadavres, qui couvroient la campagne, étoient des Portugais, qu'on avoit tuez, avoit attaché à un arbre, cet écrit. *Ici Nicapeti a exterminé tous les Portugais qui étoient dans l'isle de Ceylan, & dans la citadelle de Colombo, dont on les a chassez.* Oliveira & les Portugais en furent consternez, & leur consternation remplissoit d'une joie secrete les cœurs des Ceylanois, qui étoient avec eux.

Oliveira continua neanmoins sa marche: son arriere-garde fut attaquée par trois cens hommes, que l'imposteur avoit placés en embuscade. On les mit bien-tôt en fuite, & l'on arriva enfin sur les bords du Laoa, vers la fin du jour. Delà, il envoya un Ceylanois, en qui il avoit beaucoup de confiance, pour aller apprendre des nouvelles certaines de Manuel Cesar. Le Ceylanois s'acquitta fidellement de sa commission, & revint promptement retrouver Oliveira. Enfin les Portugais se joignirent; mais après leur jonction, presque tous les Ceylanois les abandonnerent pendant la nuit.

Cependant l'imposteur disposoit de tout en Souverain, & il avoit déja une armée de plus de vingt-cinq mille hommes, avec laquelle il marchoit pour assieger Colombo. Lorsqu'il fut arrivé sur les bords de la riviere Nacolega, il voulut qu'on le proclamât Empereur de l'isle de Ceylan. Il envoya des ordres au Roi de Candy, pour qu'il lui cedât une de ses femmes, de deux qu'il avoit. Le Roi la lui refusa, en lui faisant dire, qu'il la garderoit, lorsqu'il auroit subjugué & chassé les Portugais de Ceylan.

Cette

15. Cette réponse déplut à l'imposteur, qui y repartit par des menaces. Les sujets du Roi de Candea offensez de son ingratitude, l'abandonnerent, & leur Maître leur applaudit. La discorde s'étant augmentée, le Roi de Candea résolut de s'unir aux Portugais, pour punir l'imposteur; ainsi l'interêt qui les avoit unis, les sépara; mais les Portugais meprisant le Roi de Candea, se refuserent à son alliance.

Manuel Cesar, & Dom Constantin, Seigneur Ceylanois, unirent leurs forces, & marcherent ensemble contre l'imposteur. Ils trouverent le chemin par où son armée devoit passer couvert de fleurs. Nicapeti passoit aux yeux du peuple pour un Dieu: il couroit en foule au devant de lui. Il l'appelloit le Restaurateur de la vraie Religion, le Défenseur de la liberté publique, le Conservateur de l'isle de Ceylan. Un soldat Ceylanois déserta des troupes Portugaises, & joignit celles de Nicapeti, qu'il informa de la marche de ses ennemis. Au lieu de le remercier, & de le recompenser: Vous êtes lui dit-il, un imposteur, j'ai exterminé tous les Portugais, l'isle de Ceylan est purgée de ces brigans: Mon bras les a humiliez, les a aneantis; ton imposture mérite la mort. Il le fit mourir en effet, croyant par-là en imposer à ceux qui suivoient sa fortune. Mais on vit bien-tôt que le déserteur avoit dit vrai: les Portugais parurent, & à leur vûë Nicapeti se retira avec sept mille hommes sur une colline, où il se retrancha. Malgré cet avantage, & la superiorité de ses troupes, les Portugais l'assaillirent, forcerent ses retranchemens, taillerent en pieces ses troupes, & le mirent en fuite. Nicapeti alla se cacher dans le fond des forêts. On le chercha vainement, on ne put jamais découvrir le lieu de sa retraite. Le lendemain de sa défaite & de sa fuite, les Ceylanois qui suivoient ses étendarts, vinrent se ranger sous ceux des Portugais. 1615.

Pendant les troubles que cet imposteur causoit, un autre Ceylanois Chrétien, portant le nom d'Antoine Barreto, apostasia, pour s'attacher au Roi de Candea. Antoine ne devoit rien à la naissance, elle étoit vile & obscure; mais son esprit, sa valeur, son courage, son ambition, le rendoit digne des emplois les plus éminens. Bien-tôt il devint le favori du Roi de Candea, & le Generalissime de ses troupes, avec le titre de Prince & de Gouverneur du Royaume d'Uva. Etant dans son gouvernement, & voyant les forces des Portugais occupées à réprimer Nicapeti, pour venger le mépris qu'ils avoient fait du secours que son Maître leur avoit offert contre l'imposteur, il forma le dessein de leur enlever la place de Sofragan, où il n'y avoit que soixante hommes de garnison, sous les ordres d'Estienne de Faria, & de Manuel Matoso. Antoine s'y introduisit par ruse. Les Portugais neanmoins coururent aux armes, se retrancherent dans une Eglise, & s'y deffendirent jusqu'à la derniere extrêmité. Alors manquant de tout, ils capitulerent, & se rendirent prisonniers. Matoso perdit la vie en combattant. Les autres Portugais furent conduits à la Cour du Roi de Candy. Ce Prince les traita avec humanité, quoiqu'il eût pû les faire mourir sans injustice, en represailles d'un de ses Ambassadeurs, qu'ils avoient indignement massacré. Au lieu donc de traiter Estienne Faria de la même maniere, il le combla de politesse. Ensuite il chargea Balthasar Rybeyro, & Dominique Rodrigués, d'aller à la forteresse de

1615 Balané, pour engager la garnison à se rendre, attendu le peu d'apparence qu'il y avoit, que leurs Compatriotes pussent la secourir dans les conjonctures presentes. Balthasar & Dominique renouvellerent dans cette occasion l'action genereuse d'Atilius Regulus. Ils persuaderent à la garnison de verser jusqu'à la derniere goûte de son sang pour deffendre la place, en cas que l'ennemi vînt l'attaquer; & allerent ensuite retrouver le Roi de Candea. Celui-ci ayant reçu leur réponse, conformement à ce que nous venons de dire, se mit à la tête de dix mille hommes, assiegea Balané & força cette forteresse à se rendre. Il traita la garnison avec la même generosité, qu'il avoit traité celle de Sofragan.

Sur ces entrefaites, il arriva à Goa un Ambassadeur du Roi de Siam, qui venoit offrir au Viceroi de la part de son maître le port de Martevan, pour y construire une forteresse. Le Viceroi renvoya cet Ambassadeur extrêmement content, avec un autre de sa part, pour le Roi son Maître. C'étoit le Pere François de l'Annonciade, Dominiquain, homme sçavant, qui avoit demeuré long-tems dans le Royaume de Siam, & qui en connoissoit à fond les affaires & les interêts. Il offrit un present considerable au Roi, en l'assurant que les Portugais ne demandoient pas mieux, que de contracter avec lui une alliance durable, pour s'opposer respectivement à leurs ennemis. Le Siamois y consentit, permit aux Portugais d'entrer librement dans ses ports, chassa les Hollandois de ses Etats, & nomma deux Seigneurs, pour se rendre avec le Pere François à Goa, d'où ils devoient partir pour le Portugal, en qualité d'Ambassadeurs.

Rui de Melo Sampayo commandoit alors dans l'isle de Mozambique. Cruel & interessé, il pilloit les habitans sous differens prétextes, & retenoit aux soldats leur solde ordinaire. Il porta ses brigandages à un tel excès, que les plaintes en parvinrent jusqu'aux oreilles du Viceroi, qui chargea François de Fonseca Pinto, d'en aller informer, & installer dans ce Gouvernement Dom Salvador Vaz de Gama. Rui, craignant les suites de ces informations, crut les éviter en refusant l'entrée de l'isle à François. Bien-tôt après il prit la fuite, & abandonna tout. François executa les ordres du Viceroi, & fit partir pour la forteresse de Tête un puissant secours, afin de poursuivre la découverte des mines de Monomotopa. 1615

L'Empereur de ce vaste & formidable Empire, avoit, avec le secours des Portugais, dompté un Roi de ses vassaux, qui avoit tenté de secoüer son joug. En reconnoissance de ce service, il fit une donation solemnelle de toutes les mines de son Empire aux Portugais. Diegue Simoens Madera, l'accepta au nom du Roi, l'an 1607. & l'acte qui en fut passé, portoit: » Que l'Empereur de Monomotopa » cedoit toutes les mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de fer, » & de plomb qui pouvoient être » dans ses Etats au Roi de Portugal, à condition qu'il le secourroit de ses soldats dans le besoin; qu'il le regarderoit comme » son frere d'armes; que dans l'année qui suivroit la date du present acte, il lui seroit permis d'envoyer à Goa le Prince son fils, avec » un Ambassadeur, & de remettre » entre les mains de Diegue Simoens » deux autres de ses fils, & deux de ses » filles, pour être élevés dans la Religion Chrétienne: » Ce qui fut executé. Simoens revint à Tête avec

1607. les deux fils de l'Empereur, qu'il fit baptiser, & ausquels il donna le nom de Dom Philippe, & de Dom Diegue.

Après le départ de Simoens, l'Empereur déclara la guerre au Roi de Baroé, par qui il fut combattu & vaincu. Le Roi de Mongas lui tua un fils, & celui de Matuziañe s'empara de tout son Empire. D. Nuño Alvares Pereira, que Simoens envoya à son secours, le rétablit en 1609. sur le trône, & fit périr l'usurpateur. Dom Estienne d'Ataïde, successeur de Pereira, secondé de la fortune, remporta également plusieurs victoires sur les ennemis de cet Empereur, & battit la forteresse de Massapa, où il laissa garnison sous les ordres de Diegue Carvallo. On le chargea expressément de faire la guerre aux brigands de Quizimba. Carvallo obéit avec succès. Mais l'Empereur, oubliant les services qu'on lui avoit rendus, & croyant de pouvoir désormais se passer du secours des Portugais, les dépoüilla de tous les biens qu'ils avoient dans ses Etats. Carvallo se vengea de cette noire ingratitude, en se joignant aux Quisimbas. Il attaqua les troupes de l'Empereur, & les vainquit. Son action fut regardée comme une trahison infame. On s'en plaignit hautement, & l'on jura la perte des Portugais dans tout l'Empire.

Carvallo ne pouvant résister à une puissance aussi formidable, abandonna la forteresse de Massapa, & se retira dans celle de Tête; l'an 1612. Estienne d'Ataïde n'ayant pû étoufer la discorde, qui avoit armé les deux Nations l'une contre l'autre, se détermina à faire ouvertement la guerre à l'Empereur de Monomotopa. Mais sur ces entrefaites, il reçut ordre de partir pour Goa, & de laisser le Commandement à Simoens, & le Gouvernement du Mozambique à Dom Juan d'Azevedo, frere du Viceroi. Simoens voulant se rendre utile, résolut d'executer le dessein d'Ataïde : mais avant de s'engager, il somma un Seigneur Cafre, vassal des Portugais, de payer les tributs ordinaires. Quelques Portugais, jaloux de Simoens, l'en détournerent en secret. Simoens entra dans ses terres, & les ravagea. Le Cafre arma, combattit & fut vaincu. Il leva une seconde armée : Simoens alla à sa rencontre. Etant campés à portée l'un de l'autre, un Cafre alla avertir le Prince de sa Nation, que les Portugais marchoient sans précaution, & qu'il pourroit les vaincre, en les attaquant pendant la nuit. Une Negresse abandonna le camp des Cafres, & vint avertir Simoens du dessein qu'on venoit d'y former contre lui. Simoens fit prendre les armes, & attendit l'ennemi, observant un profond silence. Il ne tarda point de se presenter, & au lieu de surprendre, il fut surpris & taillé en pieces. Il demanda vainement la paix: on continua la guerre, & Simoens, toujours victorieux, rendit son nom redoutable parmi ces barbares. 1615.

Cependant toutes ces victoires avoient coûté à Simoens ses meilleurs soldats. Tels sont les funestes effets de la guerre, que le vainqueur & le vaincu s'épuisent également. Simoens pour reparer sa perte, demanda du secours à Dom Diegue Perez Brandam, Gouverneur du fort de Sena. Brandam lui envoya quarante Portugais & trois mille Cafres, commandés par Christoval de Brito Godinz; homme estimé & estimable par sa valeur & par son courage. L'ennemi fut opprimé sans ressource. On lui ôta ses terres, & on les donna à un nommé Quitambo, qui servit utilement & fidele-

1604. ment les Portugais. Simoens, sans per-
dre le tems, marcha vers Chicova pour
s'y emparer des mines du païs. L'Empe-
reur du Monomotopa lui en fit encore
donation. Le Seigneur de Chicova
refusa de s'y conformer. Simoens,
avant de faire aucune démarche
violente, en avertit l'Empereur, qui
permit aux Portugais, non seule-
ment de se servir de leurs forces,
pour se conserver dans le pays;
mais même d'en chasser le Seigneur,
& d'en donner la Seigneurie à celui
des Cafres, qui leur paroîtroit le plus
affectionné à leurs interêts.

Il sembloit par cette maniere d'a-
gir, que l'Empereur de Monomotopa
eût entierement oublié l'action de
Carvallo : mais on se trompoit : son
ressentiment pour être moins caché,
n'en étoit pas moins violent; & s'il
n'éclattoit point, c'est qu'il craignoit
qu'une partie de ses vassaux, tandis
qu'il seroit occupé ailleurs, ne se ré-
voltassent, & ne poussassent même leur
révolte, jusqu'à le chasser de son Em-
pire; comme ils l'avoient déja fait une
fois. Sur ces entrefaites le Prince Dom
Philippe son fils, ne pouvant exercer
sa Religion à la Cour de son pere, la
quitta, & alla trouver à Chicova les
Portugais, qui l'y reçurent honora-
blement. Le Cafre qui avoit succedé
au Seigneur de Chicova, s'appelloit
Cherema. Dès qu'il avoit eu la puis-
sance en main, il avoit inquieté les
Portugais, au lieu de les servir, com-
me il auroit dû le faire par reconnois-
sance. Philippe le fit arrêter au nom
de l'Empereur. Sa fuite & cette action
irriterent tellement son pere contre
lui, qu'il mit sa tête à prix, & qu'il réso-
lut de saisir la premiere occasion, pour
exterminer les Portugais. Elle se pre-
senta bien-tôt. Un soldat Portugais
prit quelques fruits sur un arbre, le
fils de celui à qui l'arbre appartenoit, 1615.
le lui défendit d'un air menaçant; le
soldat s'en plaignit à Diegue Teyxeyra
Baroso, son Capitaine. Baroso se trans-
porta dans l'endroit, y trouva le jeu-
ne Cafre, & le tua. Son pere exposa
son cadavre aux yeux de ses Compa-
triotes, il les anima à la vengeance,
il leur representa que le même sort les
attendoit; tout le pays arma, & l'Em-
pereur de Monomotopa, outré de la
violence de Baroso, & de ce que les
Portugais retenoient son fils, leur dé-
clara enfin ouvertement la guerre.

Les hostilités commencerent avec
fureur; mais comme les Portugais n'é-
toient qu'en petit nombre, ils s'enfer-
merent dans la forteresse, où ils furent
bien-tôt assiegés par une armée de dix
mille hommes. Les barbares firent de
vains efforts. Ils furent contraints de se
retirer après avoir perdu les plus braves
d'entre eux. Simoens continua la re-
cherche des mines, & il en trouva
d'abondantes. Il en envoya des essais
en Espagne, & fit en même tems de-
mander du secours au Roi, pour soû-
tenir & poursuivre son entreprise. Le
Roi en fit partir un, que François de
Fonseca Pinto, jaloux de la gloire, &
plus encore des richesses que Simoens
avoit amassées, retint au Mozambi- 1616.
que. Simoens lui écrivit plusieurs fois,
pour l'avertir qu'il seroit obligé de tout
abandonner, si on ne le secouroit
promptement. Pour toute réponse, Fon-
seca s'empara des terres que Simoens
avoit auprès du Mozambique, & dé-
fendit à la garnison de Tête, d'avoir
aucune communication avec la gar-
nison de Chicova. Il fit dire en mê-
me tems à l'Empereur de Monomoto-
pa, qu'il pouvoit faire perir Simoens,
sans craindre d'offenser le Roi de Por-
tugal, Simoens étant entré dans ses
Etats, sans en avoir reçu ordre de la

16. part du Viceroi. Simoens informé de cet excès de violence, abandonna le fort de Chicova, & prit la route de celui de Tête. On lui en fit un nouveau crime, & le Juge du Mozambique se prêtant indignement à la fureur de Fonseca, informa contre cette conduite. Simoens prit le parti de se retirer dans ses terres d'Inambanzo, & renvoya à Tête ses troupes. Le Juge & Fonseca n'épargnerent ni les prieres, ni les menaces, pour les contraindre à deposer contre leur capitaine; mais personne ne fut assez lâche pour se prêter à cette affreuse persecution. Ce refus n'empêcha pas que le Juge ne prononçât une Sentence terrible contre les jours de Simoens, dans laquelle outre plusieurs crimes qu'on lui imputoit, il l'accusoit de crime de désobéissance aux ordres du Roi, pour avoir lâchement abandonné, & contre son intention, le fort de Chicova. On auroit de la peine à croire ces monstrueuses persecutions, si chaque jour on n'en voyoit commettre de pareilles dans la societé, par les lâches & indignes sujets, à qui le Prince ne confie que trop souvent une partie de son autorité. Simoens en fut la victime, comme autrefois François Barreto l'avoit été en pareille occasion.

Tandis que l'injustice triomphoit ainsi en Afrique, la discorde faisoit éclater ses fureurs dans la Ville de Meliapour. Les habitans déchaînez les uns, contre les autres, s'immoloient à leur haine respective, en se faisant une cruelle guerre. Les Portugais étoient les principaux mobiles de ces troubles. Les peuples se répandoient contre eux en bruits injurieux, & les accusoient hautement de toutes les dissentions qui désoloient cette partie de l'Asie, depuis qu'ils y étoient établis. Le Viceroi pour étoufer ces bruits, qui pouvoient devenir funestes à la Nation, ordonna à Rui Diaz de Sampayo, homme moderé, & propre à concilier les esprits, de se rendre à Meliapour, pour y rétablir l'ordre & l'intelligence. Sampayo partit avec sept vaisseaux, qui avoient pour Capitaines, Dom Pedre de Sousa, Dom Juan Martinez de Caldas, Manuel de Govea, Sebastien de Barros Cabral, Pedre de Mesquita Pimentel, Simon Rangel de Castelbranco, & Dom Diegue de Sousa. 1616.

Sampayo ayant rétabli la tranquillité dans Meliapour, donna le commandement de six vaisseaux à Dom Pedre Gomez de Sousa, & l'envoya vers les ports de Tevenapatan & de Paliacate, pour observer les Hollandois, & pour ravager la côte, appellée par les Portugais, de Carreiro. Sousa réduisit à la derniere des extrêmitez les habitans de Montepoli, sujets du Naique de Ginja. En s'en retournant, un vieux Maure lui dit, qu'il y avoit près de l'endroit où il étoit, une forteresse, remplie de richesses, appartenant à Cotamuza Roi de Golconde: c'étoit un piege, que ce vieux Maure lui tendoit. Sousa, emporté par l'esperance du butin, le suivit, & tomba dans une embuscade où il perdit la vie, avec la plûpart de ceux qui l'accompagnoient. Le reste, fut fait prisonnier, & amené au Roi de Golconde, qui les rendit pour les prisonniers que les Portugais avoient faits à Montepoli. Cet échange étant fait, Joseph Pereira de Sampayo ramena l'escadre à Meliapour.

Celle qu'on avoit destinée en Portugal pour les Indes, sortit du port de Lisbonne. Elle étoit composée de trois vaisseaux, & commandée par Dom Manuel de Meneses, qui avoit sous ses ordres Lauzarote de Franca Pita, & Lauzarote de Franca & Mendoce. Celui-ci

1616. fut obligé de rentrer dans le port de Lisbonne avec son vaisseau. Pita arriva heureusement à Goa. Manuel fut attaqué dans le canal de l'isle de Saint Laurent, par quatre vaisseaux Anglois qui le demâterent. On lui proposa de se rendre, & de le transporter à Surate, d'où il pourroit se rendre à Goa. Meneses aima mieux se faire échoüer sur les côtes des Cafres, qui le dépouillerent avec tout son équipage. Enfin après avoir souffert la soif, la faim, & la derniere des miseres, ils trouverent des Cafres plus humains, qui les mirent en état de gagner Goa, où le Viceroi tâcha de leur faire oublier leurs malheurs.

Le Viceroi en même tems punit l'insolence de Mahamet, Xeque ou Roi de Soar dans l'Arabie, qui troubloit le commerce d'Ormus. Ce Xeque périt dans la guerre qu'on lui fit, & ses Etats furent devastés. Le Roi d'Ova, celui qui avoit enlevé Sirian aux Portugais, voyant que le Roi de Siam & d'Aracan, ses mortels ennemis, recherchoient l'alliance des Portugais, tenta aussi par un Ambassadeur, qu'il envoya à Goa, de faire la Paix avec eux, afin que ses ennemis ne pussent retirer aucun avantage de leur secours. On écouta ses propositions. On fit même partir un Ambassadeur pour sa Cour, qui s'en retourna sans avoir rien conclu. A son retour, le Viceroi expédia toutes les escadres destinées cette année pour croiser tant dans le Golphe de Bengale, qu'ailleurs.

1617. Cependant les troubles continuoient dans l'Isle de Ceilan. Trois nouvelles Puissances s'y étoient élevées contre la puissance des Portugais. Celle du Roi de Candea, celle d'Antoine Brito, qui aspiroit à se former un état, pour ne relever de personne, & enfin l'imposteur Nicapeti, qui reparoissoit de nouveau avec des forces plus redoutables que jamais. Le Gouverneur Dom Nuño Alvares Pereira mettoit ordre à tout avec une diligence incroyable; mais lorsqu'il domptoit un ennemi, un autre se présentoit: il falloit sans cesse avoir les armes à la main, & peu à peu les meilleurs soldats perissoient, & les places demeuroient sans défense. La guerre se faisoit avec la derniere cruauté. On ravageoit les campagnes, on mettoit à feu & à sang les Villes & les Villages. On n'épargnoit, ni les hommes, ni les femmes, ni les enfans ni les vieillards, & l'on commettoit de part & d'autre des actions abominables. 1617.

Nicapeti étoit le premier auteur de toutes ces cruautés. Les Portugais & les Ceilanois qui combatoient sous leurs étendarts, s'assemblerent à Pilandu. Ils marcherent vers Casugambala, & delà vers Talampeti, où l'imposteur étoit alors, & où il trouvoit toujours une retraite assurée dans ses disgraces. Les Portugais allerent camper à Polpeti, & delà ils passerent à Balané de Beligiam, où ils laisserent leurs malades & le butin qu'ils avoient fait. Ils y tinrent aussi un conseil pour déliberer sur ce qu'ils avoient à faire. On prit le parti de se séparer en deux corps: en quoi, ils firent une faute; car de redoutables qu'ils étoient, unis, ils devinrent, étant desunis, faciles à vaincre ou du moins trop foibles pour tenter rien de considerable.

Laurent Peres de Carvallo partit de Goa, & se rendit dans l'Isle de Ceilan avec quelques troupes qu'il avoit levées à ses dépens, pour y servir sa patrie. Louis Gomez Pinto, Dom Constantin, Dominique Cavallo, &

1617. François Barbosa passerent à Colombo pour deliberer avec le General Nuño Alvares Pereira, sur ce qu'on devoit faire. On résolut que Gomez Pinto avec son Regiment iroit défendre Alicur; que Manuel Cesar Capitaine Major, se rendroit à Rosale avec cent hommes; & que le reste des troupes marcheroit vers Soffragam, pour en chasser Antoine Barreto. On executa ce projet: on partit, on combatit, on vainquit, on acheta la victoire de la perte des meilleurs soldats, comme il arrive presque toujours: & l'on força l'ennemi à abandonner la campagne, & à s'enfermer dans ses fortifications, ou à se cacher dans les forêts.

Vers le mois de Mai, l'armée se réunit pour aller chercher Nicapeti, campé à Moratena, d'où, à l'aproche des Portugais, il s'enfuit à Candea. Sa retraite fut si précipitée, que Louis Gomez Pinto, qu'on détacha pour le poursuivre, eut bien de la peine à le joindre. Il le joignit enfin dans les déserts d'Anorojapure. Il l'attaqua, & le défit. Nicapeti cependant se sauva: mais on prit deux de ses femmes prisonnieres, avec le neveu du fameux Raju, qui suivoit la fortune de cet imposteur. Cette victoire produisit un bon effet. Les Ceilanois qui n'avoient pas encore pris parti, allerent assurer à Malvana le Gouverneur de leur fidelité, & ne refuserent plus d'apporter à Colombo toutes les denrées necessaires, tant pour l'entretien des habitans, que de la garnison.

Le Roi de Candea lui même, craignant d'être la victime de la guerre, témoigna un désir ardent de faire la paix avec les Portugais. Il envoya à Pereira, pour en traiter, de nouveaux Ambassadeurs avec Dominique Rodriguez Torvam, & Baltazar Ribeyro, accompagnés de trente autres Portugais. Pereira en informa le Viceroi, qui tint à ce sujet un grand Conseil à Goa. Le Roi de Candea, pour obtenir la paix, offroit de se reconnoître le vassal du Roi de Portugal, de payer un tribut toutes les années de quatre élephans, avec une certaine quantité de cannelle; de rétablir la forteresse de Balané, qu'il avoit rasée, de la livrer aux Portugais, de leur permettre d'en bâtir une autre à Candea, & d'y mettre garnison Portugaise, pourvû qu'on le laissât jouir tranquillement du Trône qu'il occupoit, & qu'on en assurât la succession aux trois fils qu'il avoit. Cette paix étoit trop glorieuse aux Portugais, pour la refuser à leur ennemi. Ils la lui accorderent donc, à ces conditions, sans préjudice toutefois des droits que le Roi de Portugal avoit à la Couronne de Candea, comme héritier présomptif du Prince Dom Juan mort à Conimbre, & que l'imposteur Nicapeti tentoit presentement de faire revivre dans l'Isle de Ceilan. 1617.

Les mêmes droits que le Roi de Portugal avoit sur le Royaume de Candea, il les avoit sur celui de Jafanapatan. L'héritier présomptif de cette Couronne étant mort, & son successeur n'étant point en âge de gouverner, Changalii frere du feu Roi, prit en main les renes du gouvernement. Le Viceroi lui en confirma la possession, jusqu'à ce qu'il eût le tems d'en ordonner autrement. Car outre les affaires de Ceilan, le Viceroi étoit occupé à prendre les précautions necessaires, pour appaiser la discorde qui regnoit entre les habitans de Chaul, & de Bazaim, & ceux de Trapor, & de Tana. Fernand de Mirande, & Andrés de Abreu étoient les fauteurs de tous ...

1617. troubles. Ces deux Officiers pour se venger de leurs injures communes, avoient allumé une cruelle guerre, entre ces quatre Villes. Le Viceroi y envoya le Lieutenant Criminel Dominique Cardoso de Melo, pour les punir de leur insolence. Il fit partir également pour le Mozambique, le Lieutenant Criminel Dom Diegue d'Acugna & Cartelbranco, pour y punir François de Fonseca Pinto, de toutes les concussions, qu'il y avoit commises. Pinto subit la peine duë à ses crimes, & à ses perfidies. On ne sçauroit sévir trop rigoureusement contre ceux qui abusent de l'autorité du Prince, pour s'engraisser aux dépens du peuple.

Dom Garcie de Sylva, que le Roi d'Espagne avoit envoyé aux Indes, pour passer delà en Perse, en qualité d'Ambassadeur, étoit toujours à Goa. Il avoit suspendu son voyage, à cause que le Persan avoit enlevé Comoran dans l'Arabie, aux Portugais, malgré la paix qui regnoit entre les deux nations. Le Persan, après un acte d'hostilité si autentique, pour dérober à la connoissance des Portugais les projets qu'il méditoit contre l'Isle d'Ormus, résolut à son tour d'envoyer un Ambassadeur au Roi d'Espagne. Il choisit pour cette Ambassade Robert Serli Anglois, homme d'un esprit souple, & intriguant, & qui haïssoit personnellement les Portugais. Avant de partir, il fit demander au Viceroi, si son dessein étoit de le traiter en Ambassadeur. Azevedo qui esperoit, en lui accordant ce titre, que Silva pourroit penetrer jusqu'à la Cour d'Abas, le lui promit, & Serli se rendit aussi-tôt à Goa, où il commença d'abord d'excuser la prise de Comoran, par le Prince qui l'envoyoit, en disant que cette place avoit de tout tems appartenu aux Persans : raison frivole ; car les droits des Portugais sur cette place étoient fondés sur les droits de conquête, & sur les droits d'une possession longue & actuelle, qui devoient prévaloir sur d'anciens droits, qui ne pouvoient & ne devoient plus subsister. Néanmoins le Viceroi s'accommodant au tems, passa legerement sur cette raison, esperant que l'ambition d'Abas se borneroit à cette conquête, & que les Ambassades respectives que les deux puissances s'envoyoient, produiroient une paix solide pour l'avenir. Mais ces esperances furent vaines. L'ambition d'Abas étoit trop forte, pour se contenir dans les bornes d'une juste moderation. 1617.

Azevedo ayant perdu toute esperance, d'établir une solide paix entre la Cour Persanne & la Cour Portugaise, s'appliqua à la maintenir avec les autres puissances Asiatiques. Ce fut dans cette idée qu'il arma deux galions, dont il fit Capitaines Augustin Lobato, & Michel Homen Pinto, pour les envoyer à Macassar, porter un present considerable au Roi de cette Isle, qu'il vouloit engager à demeurer fidele aux Portugais, & à se déclarer contre les Hollandois, qui continuoient avec succès la navigation des Moluques. Le Roi de Macassar reçut le present du Viceroi avec joye, & pour lui en marquer sa gratitude, il fit armer quelques galiotes, & les envoya chargées de vivres & de munitions à Ternate, où les Espagnols commençoient à manquer de tout. Les Hollandois voulurent empêcher ce secours d'entrer dans la citadelle : on les repoussa avec perte. Les Portugais s'en retournant, passerent à Marilla, où ils furent obligés d'hyverner.

Le Viceroi ne borna point ses soins

seulement

617. seulement à veiller à la sureté des places qu'on possedoit en Asie & en Afrique; il jetta aussi les yeux sur l'Isle de Madagascar ou de Saint Laurent. En 1613. il y envoya une caravelle sous les ordres de Paul Rodrigués de Costa, avec deux Jésuites, Pierre Freyre, & Louis Mariano, homme sçavant dans les Mathematiques. Ils aborderent vers le mois d'Avril dans cette Isle, qu'on avoit négligée jusqu'alors. Cette Isle a six cent lieuës de circonference & deux cens soixante de large. Elle étoit divisée en plusieurs Royaumes, extremement peuplée, & très-fertile, arrosée de plusieurs rivieres, & diversifiée par des montagnes & par des vallées, qui en font un séjour agréable. Ptolomée & Pline parlent de cette Isle, le premier sous le nom de Minotias, & le second sous celui de Core. On ignore quels sont les premiers peuples qui l'ont habitée : il y a apparence que ce sont les Cafres; du moins leur voisinage de cette isle le fait ainsi présumer. Les Arabes, la connoissoient, & après les Arabes les Portugais y ont penetré. La nation la plus considerable de l'isle, porte le nom de Buques; ils ne connoissoient ni Religion, ni Temples, ni Prêtres. Cependant ils circoncisoient leurs enfans, entre cinq & sept ans. Les peuples y sont noirs, mulâtres & blancs. Les hommes y sont grands & vigoureux; ils épousent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, & ils les répudient au moindre dégoût. Mais comme il n'en résulte aucun deshonneur pour elles, elles trouvent facilement à se remarier. Ils celebrent leurs funerailles en festins & en danses. Nous avons dit qu'il y avoit plusieurs Royaumes. Le Gouvernement y est Monarchique : les Rois se font sans cesse la guerre, non pour conquerir les Etats de leurs voisins, mais seulement pour faire la guerre. 1617.

Les Jesuites travaillerent avec quelques succès à faire connoître la Religion à ces Princes & à leurs sujets; mais ces progrez ne furent pas aussi considerables qu'on l'avoit esperé. Cependant le tems de la Viceroyauté d'Azevedo vint à expirer, & Dom Juan Coutigno Comte de Redondo vint le relever. Azevedo s'en retourna en Portugal, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il fut arrêté, & mis en prison. On l'accusoit de concussion, de cruauté, & de trahison : de concussion, à cause des richesses immenses qu'il avoit amassées; de cruauté, pour avoir fait mourir plusieurs Portugais injustement; & de trahison, pour avoir laissé échaper en sortant de Diou, & revenant à Goa, les quatre vaisseaux Hollandois, dont nous avons parlé. Il mourut miserablement dans sa prison, & les Jesuites prirent soin de sa sepulture. Il étoit de la famille des Azevedo, illustre & ancienne dans le Portugal. Il n'étoit ni grand ni petit. Il avoit de l'esprit & de la capacité; mais ses qualitez étoient réellement ternies par une avarice sordide, par une colere funeste à ceux qui l'excitoient, & enfin par une cruauté plus que barbare. Ce qu'il fit à Ceylan, lorsqu'il gouvernoit cette isle, surpasse tous les excès de cruauté les plus affreux; il faisoit piler dans des mortiers les enfans des ennemis en presence de leurs meres, & les cris de ces enfans & de ces meres désolées, sembloient au lieu de l'attendrir, redoubler sa fureur & sa ferocité.

Dom Juan de Coutigno, son successeur, étoit fils de Dom François Coutigno, qui avoit été aussi Viceroi des Indes. La maison des Coutigno alliée à la maison Royale, étoit feconde en grands hommes, & l'on

1617. eſpera que Dom Juan ſoutiendroit dans ſa Viceroyauté, ſon nom avec éclat. La guerre etoit allumée dans le territoire de Mangalor, place conquiſe par le fameux Dom Louis d'Ataïde. Salvador Ribeyro Mariño y commandoit. Le Viceroi lui envoya du ſecours ſous les ordres de Dom Diegue Coutigno, Capitaine General de Malabar. Ils eurent à faire à dix mille Maures, qu'ils taillerent en pieces. Le Roi de Banguel, ne pouvant ſe deffendre contre Ventananayque ſon mortel ennemi, livra ſes Etats aux Portugais, où l'on envoya pour commander Antoine de Saldagne. François de Meneſes partit de Bazaim avec quelques troupes pour le joindre, & ils reprimerent enſemble l'ennemi.

Ventananayque ne pouvoit demeurer en repos. Né & élevé dans le tumulte des armes, il ne cherchoit que l'occaſion de faire la guerre. Les Canariens ſe rangerent au nombre de dix mille ſous ſes étendarts, & ravagerent le territoire des places voiſines appartenantes aux Portugais. Louis de Brito & Melo s'étant joints à Dom François de Mirande Henriqués, alla pour le combattre. Ventananayque les vainquit, & les tua avec quatre-vingt Portugais. La Reine d'Olala, à qui on avoit enlevé un vaiſſeau chargé de riches marchandiſes, ſaiſit cette occaſion pour s'en venger. Elle aſſaillit le forteresse de Banguel, brûla la Ville, & fit des dévaſtations horribles dans la territoire. Ces deux évenemens firent murmurer les habitans de Goa; mais le Viceroi ſe mit en état de venger l'un & l'autre malheur, contre ceux qui les avoient cauſés.

Il fit partir en même tems un Ambaſſadeur pour la Cour du grand Mogol, afin d'engager l'Empereur de ce vaſte Empire, de chaſſer de ſes ports les Hollandois, & les Anglois, ennemis des Portugais. L'Ambaſſade étoit importante, & il en chargea le Pere Manuel Pineyco, Jeſuite, fort connu à la Cour de ce Monarque. Le réſultat de cette Ambaſſade fut la permiſſion que le grand Mogol accorda aux vaiſſeaux Portugais, d'entrer librement dans ſes ports, & la ſuſpenſion de la guerre qu'il vouloit porter contre les habitans de Diou & de Deman. A la verité, on dut moins cette ſuſpenſion à ſa bonne volonté pour la nation Portugaiſe, qu'à la guerre que le Perſan lui déclara, pour s'oppoſer à ſes deſſeins. Le grand Mogol leva une armée prodigieuſe, & s'avança ſur la frontiere. Cette armée immenſe mit un mois entier à paſſer un torrent, qui deſcendoit d'une montagne, & qui tombant de rocher en rocher, formoit enfin dans la plaine une riviere profonde, & cependant rapide. Elle campoit tous les ſoirs, & le camp tenoit huit lieuës de terrain. Les tentes étoient ſuperbes; tout abondoit dans le camp, qu'on auroit pris pour une Ville des plus grandes, & des plus magnifiques du monde, par l'ordre qui regnoit, & le peuple de toute eſpece qu'on y trouvoit. 1617.

Tandis que ce puiſſant Empereur trainoit cette multitude d'hommes ſur les confins de la Perſe, Chriſtoval de Norogna vogoit vers les Indes avec trois vaiſſeaux. Il rencontra vers le Cap de bonne Eſperance ſix vaiſſeaux Anglois. Norogna par une lâcheté indigne du nom qu'il portoit, & plus encore de la nation dont il étoit, pour n'être pas obligé d'en venir aux mains, donna 70000. ducats à l'Amiral des Anglois, & vingt mille aux ſoldats; moyennant cette ſomme on le laiſſa paſſer. Etant arrivé à Goa, le Viceroi indigné d'une action auſſi deshonorante, le fit mettre en priſon,

18. & peu de tems après il le renvoya honteusement en Portugal, & donna sa place à Dom Diegue de Mendoce.

Sur ces entrefaites le Roi de Jorcon arriva à Goa avec quatre-vingt vaisseaux horriblement maltraités. C'étoit le Roi d'Achem qui les avoit mis dans cet état. Les Portugais tâcherent de le consoler. Le Jorconois leur demanda du secours pour se venger du Roi d'Achem, & pour l'obliger à lui rendre un de ses fils qu'il avoit fait prisonnier. Les Portugais ne purent seconder ses desseins, parce qu'ils apprirent que l'Achenois avoit fait une ligue avec quelques Rois ses voisins, & qu'il faisoit un armement considerable, pour attaquer Malaca.

Vers ce tems-là, l'Empereur des Tartares entra avec une multitude effroyable d'hommes dans la Chine, & saccagea les plus belles Provinces. Ses succès furent si rapides, qu'il menaçoit déja Pequin; & l'Empereur de la Chine méditoit de se retirer à Nanquim. Mais les Chinois revenus de leur premiere épouvante, armerent de tous côtés, s'assemblerent en corps d'armée, allerent chercher les Tartares, & en purgerent leurs Provinces. Les Jesuites se distinguerent dans cette occasion. Ils suivirent l'armée Chinoise, aiderent de leurs conseils les Generaux, & soutinrent le courage des soldats, par des discours vifs & pathetiques, qu'ils leur firent, pour les animer à la deffense de la patrie. Cependant la guerre continua avec fureur. Tantôt la fortune secondoit les Tartares, & tantôt les Chinois. Les Provinces étoient désolées, les peuples accablés par le brigandage de l'un & de l'autre parti. La famine regnoit de tous côtés. Les meres dévoroient leurs enfans pour assouvir leurs faim, & l'on vit, pendant cette désolation, tous les fleaux à la fois concourir à la ruine de l'Empire.

Les Portugais de Macao envoyerent Gonçales Teyxeyra à Pequin, pour offrir tout le secours qui dépendroit d'eux. D'abord on l'accepta, & ensuite on les remercia. Néanmoins les Jesuites continuerent à travailler avec la même ardeur aux progrès de la Religion. Ils parcouroient les Provinces, & partout ils donnoient des preuves de zele & de piété, de patience & d'humilité. Ils trouverent en plusieurs endroits des nations, dont la Religion étoit un mélange des superstitions Juives avec celles du Paganisme, ce qui leur fit croire que la Religion Juive avoit été autrefois connue par ces peuples. 1619.

Dans l'Isle de Ceylan, Dom Constantin de Sà & Norogna avoient pris 1620. la place de Dom Nuno Alvares Pereira qu'on avoit envoyé pour commander en Afrique, dans le pays conquis le long de la riviere de Cuama. Constantin son successeur reprit la forteresse de Sufragam, & fit vivement la guerre à Maduné qui s'étoit soulevé & retranché dans un canton de l'isle. Constantin mit à feu & à sang tout le pays qui s'étoit déclaré pour le rebelle, & remporta plusieurs victoires, entre autres, une sur Chacatienzala. Dom Pedre, Corsaire, parent du celebre Cugnal, qu'André Furtado de Mendoce avoit subjugué, après plusieurs prises, faites sur la côte de Malabar, se retira dans l'isle des Vaches, & dans celle de Tristan Golayo. Constantin fit partir deux galiotes, pour porter des ordres aux vaisseaux qui étoient dans l'isle de Manar, pour qu'ils allassent donner la chasse à ce Corsaire. Victor d'Abreu qui y commandoit, obéit: mais le Corsaire

1621. l'aiant vaincu, & l'aiant fait lui-même prisonnier, continua librement ses pirateries. Les Hollandois, & les Anglois s'introduisoient de plus en plus dans les Indes, & la puissance des Portugais y recevoit de jour en jour des secousses, qui en présageoient déja la ruine, malgré les soins du Viceroi, qui vint à mourir à Goa sur la fin de l'année, après avoir gouverné deux ans. Il fut inhumé à côté de son pere, qui étoit mort à Goa, occupant la même Charge.

Les ceremonies de ses funerailles étant faites, on ouvrit les lettres de la succession, où le Roi nommoit Ferdinand d'Albuquerque, âgé de soixante-dix ans, & établi à Goa depuis quarante. Les affaires se maintinrent à peu près dans le même état sous son Gouvernement, & sous celui de Dom Alfonse de Norogna, qui joüit de cette dignité, sans l'exercer; car Philippe III. étant venu à mourir sur ces entrefaites, Norogna qui étoit vieux, refusa de partir, & rentra à Lisbonne.

Telles furent les principales actions des Portugais dans leurs conquêtes d'Asie, d'Afrique & de l'Amerique, sous le regne de Philippe deuxiéme de nom en Portugal, & troisiéme en Espagne. Philippe étoit né à Madrid le quatorziéme d'Avril 1578. L'an 1583, il fut reconnu Prince des Espagnes & de Portugal. Il n'avoit alors que cinq ans, & vingt lorsqu'il monta sur le trône en 1598. après la mort de Philippe second son pere. Tous les Princes de l'Europe lui envoyerent des Ambassadeurs, pour le féliciter sur son avenement à la Couronne, & il les reçut tous, avec cette magnificence exterieure, qu'affectoit alors la maison d'Autriche.

Tout son regne fut celui de ses favoris. Doux, pieux & moderé, mais mol, credule, & peu laborieux, 1621 il leur abandonna les rênes de l'Etat; & la confiance aveugle, qu'il eut en eux, fut le présage assuré de la décadence prochaine de la Monarchie Espagnole. Cette puissance énorme, qui avoit été si redoutable à l'Europe, succomboit sous son propre poids. Elle s'ébranloit de toutes parts: de toutes parts on osoit l'attaquer, & le succès répondoit à cette audace. Philippe fit la guerre au Duc de Savoye en faveur des Genois, & du Duc de Mantouë. Il soutint les Valtelins contre les Grisons, avec peu de succès: la France lui donna la Loi, & le força de signer des traités de paix, qui ne lui furent point avantageux.

La fortune ne lui fut guere plus favorable dans les Pays-Bas, qu'il avoit cedés à l'Infante Elisabeth sa sœur, & à l'Archiduc son mari. Ses troupes firent le siege d'Ostende, celebre par sa durée qui fut de trois ans. Elles prirent enfin cette place en 1604. & cette conquête coûta à l'Espagnol près de cinquante mille hommes. Le Marquis de Spinola, Capitaine fameux, & General de ses troupes prit quelques autres villes, & remporta des avantages assés considerables sur les Hollandois: mais malgré ses succès, Philippe épuisé d'hommes, & d'argent, & ne pouvant plus soutenir la guerre, demanda la paix sans pouvoir l'obtenir. Il fut obligé de se contenter d'une treve de douze ans, qui fut concluë le 9. Avril de l'an 1609. Par ce traité, Philippe & l'Archiduc reconnurent les Provinces-Unies, Etats libres, & indépendans, & leur accorderent le titre d'illustres Seigneurs. Ainsi fut terminée cette longue & cruelle guerre, qui désoloit le païs bas depuis vingt-quatre ans. L'Espagne en fut tellement affoiblie, qu'elle s'en est toujours ressentie. Elle acheva à s'épuiser

1621. en chassant de ses Etats les Maures. Plus de cent mille personnes, tant hommes que femmes, en sortirent, & laisserent des Provinces entieres dépeuplées. Quelques-uns ne pouvant se resoudre à quitter un pays où ils avoient pris naissance, prirent les armes, & vendirent cherement leurs vies. Ces Maures étoient les descendans de ceux qui avoient conquis l'Espagne du tems de Roderic. Après la conquête de Grenade sous Ferdinand le Catholique, ils avoient feint d'embrasser le Christianisme; mais en effet ce n'étoit qu'une feinte. Ils étoient Mahometans en secret; & dans le fond du cœur, ils méprisoient, & haïssoient les Chrétiens. Le Conseil d'Espagne les chassa, sous prétexte qu'ils méditoient une révolte generale, & qu'ils cherchoient par tout des Souverains, qui voulussent les proteger & les secourir. L'Espagne perdit beaucoup en les perdant. Ils cultivoient toutes les terres, les Espagnols n'étant pas assés laborieux pour se donner cette peine.

Philippe fit la paix avec l'Angleterre en 1604. Neanmoins il ne se déclara jamais ouvertement contre la France. Quoique ses Ministres eussent pratiqué d'Alagon pour se faire livrer Marseille, qu'ils eussent corrompu le Maréchal de Biron, qu'ils eussent donné un azile au Prince de Condé, & fait la guerre au Duc de Savoie, que la France protegeoit, cependant on n'en vint jamais à une rupture ouverte. Henri IV. ce vrai Roi, ce Pere de la France, ce Prince que la victoire accompagnoit par tout, & dont les fastes de la Monarchie conserveront éternellement la mémoire précieuse, se joüa par la force de ses armes de toute la souplesse de leur politique.

A l'égard du Portugal, Philippe bien-loin de travailler à procurer des avantages solides à ce Royaume, commença à donner atteinte aux privileges que son pere lui avoit accordez. 1621. Ayant été plusieurs fois prié de venir à Lisbonne, il s'en excusa toujours sous differens prétextes. Enfin les Portugais avoient perdu toute esperance de le voir jamais dans leur Royaume, lorsqu'il s'y rendit par mer, dans le mois d'Avril de l'an 619. Il y amena avec lui le Prince Dom Philippe, & les Infantes Dona Isabelle, & Dona Marie, ses enfans. On lui fit une reception superbe dans Lisbonne. Le Tage étoit couvert de vaisseaux, sous la forme de divers monstres de la mer. Le Roi étoit dans une galere, où l'on avoit épuisé tout ce que l'art peut fournir d'ornemens pour la rendre galante & magnifique. Elle étoit suivie de plusieurs autres galeres, où les principaux Seigneurs du Royaume étoient avec toute la pompe & le luxe, qui regnoient alors dans le Portugal. Le canon retentissoit de toutes parts. Les bords du Tage, le port, les ruës de Lisbonne étoient couverts d'échafaux richement parés, où les hommes & les femmes étaloient à l'envi leur magnificence. Philippe, à la vûë de tout le peuple qui étoit dans les ruës, ne pût s'empêcher de dire, qu'il s'étoit apperçu ce jour là seulement, qu'il étoit Roi; il donna le nom de Felicité de Philippe, à Lisbonne.

Ce Prince assembla les Etats generaux du Royaume, & il y fit reconnoître le Prince son fils, pour son successeur, & les Etats lui prêterent comme tel, serment de fidelité. Ayant achevé cette ceremonie, il s'en retourna à Madrid, où il mourut de maladie, le dernier jour de Mars de l'année 1621. à la quarante-troisiéme année de son âge, & à la vingt-deuxiéme de son regne. On l'inhuma dans le Monastere de Saint Laurent. Il étoit

1621. de taille mediocre, il avoit le front élevé, les yeux bleus, les levres grosses, les cheveux blonds, le visage blanc & animé. Au reste, c'étoit un Prince foible & indolent, bon cependant, & aimant naturellement la justice; mais incapable & d'application, & de voir tout par lui-même, laissant tout regler par ses Favoris & par ses Ministres, qui est ce qui peut arriver de plus funeste aux Etats. Un Prince devroit sans cesse veiller à tout ce qui concerne le Gouvernement, examiner la conduite de ceux en qui il a confié son autorité, s'informer s'ils en font un usage conforme à ses désirs, & à ce qui peut faite le bonheur & la sureté de ses sujets, entrer dans le détail de tout le Gouvernement, connoître ses forces, ses interêts, & ceux de ses voisins, être attentif aux differens mouvemens, que l'ambition, l'envie, ou le desir de nuire, pourroient leur inspirer, être toujours prêt à s'immoler pour le bien de l'Etat, & pour le bonheur de ses sujets, dont il est le Pere. Un Prince quelque loüables qualités qu'il ait d'ailleurs, remplit mal sa destination s'il n'agit en consequence de ce principe. Enfin il doit sans cesse se ressouvenir qu'il est à l'Etat; que sa joie, que ses plaisirs dépendent uniquement de son bonheur; & que tout contentement, s'il ne part immediatement de cette source, est condamnable en lui. Philippe donc ne faisoit qu'un bon Citoyen, & qu'un Roi médiocre. Il avoit épousé Marguerite d'Autriche, fille de Charles, Archiduc de Grats, & de Marie Princesse de Baviere.

Marie lui donna plusieurs enfans. Dona Anne-Marie-Mauricie, qui épousa en 1615. Louis le Juste, Roi de France & de Navarre. Elle en eut 1621. Louis le Grand, & Monsieur. Cette Princesse mourut le 6. Janvier de l'année 1666. Elle avoit de l'esprit, & du courage, & fut Regente pendant la minorité de Louis XIV.

Dom Philippe, qui succeda au Roi son pere, nâquit le 8. d'Avril 1605. & mourut le 17. Septembre 1665. Dona Marie, née à Valladolid le 18. d'Août 1606. désignée pour épouser le Roi d'Hongrie, & qui cependant devint Imperatrice, en se mariant avec Ferdinand III. Elle mourut en 1646. Dom Carlos vint au monde à Madrid le 14. de Septembre 1607. & mourut en 1632. Dom Ferdinand naquit à Saint Laurent-le-Royal le 17. de Mai de 1609. il fut Cardinal, Archevêque de Tolede, Prieur de Crato, Abbé d'Alcobace, & Gouverneur General des Pays-Bas. Il mourut à Bruxelles le 26. d'Octobre 1641. Dona Marguerite nâquit à Lesma, dans le mois de Mai 1610. & mourut le 11. de Mars 1617. Enfin Dom Alfonse, le dernier des enfans de Philippe & de Marguerite naquit à Saint Laurent le 22. de Septembre 1611. & mourut l'année suivante. Sa mere vit terminer ses jours en le mettant au monde. Cette Princesse étoit sage & moderée, & elle fut generalement regrettée.

Pendant que Philippe occupa le trône d'Espagne & de Portugal, on vit sur la Chaire de Saint Pierre Leon XI. Paul V. qui succeda à Leon en 1605. & Gregoire XV. qui prit la Thiare en 1621. Rodolphe II. Mathias premier, & Ferdinand III. occuperent l'Empire, qui sous les regnes de tous ces Princes, fut agité de cruelles & funestes guerres, qui durerent plusieurs années.

Fin du Livre vingt-quatriéme.

HISTOIRE
DE
PORTUGAL.

LIVRE VINGT-CINQUIEME.

22. AU commencement du regne de Philipe quatriéme en Espagne, & troisiéme en Portugal, Dom François de Gama, Comte de Vidigueira, fut nommé pour la seconde fois, Viceroi des Indes. Il mit à la voile, & sortit du port de Lisbonne le 18. Mars, avec quatre vaisseaux, commandés par l'Amiral Dom François Mascaregnas, Nuño Pereyra Freyre, & Dom François Lobo. Dom Sanche de Tovar & Silva étoit parti quelques jours auparavant avec deux galions, & deux pataches, ayant sous ses ordres Gonçales de Sequeira, François Sodre Pereira, & François d'Almada Cardoso. Gama fut malheureux dans son voyage, & il n'arriva à Goa, qu'après avoir essuyé tous les inconveniens qui accompagnent souvent une si longue navigation. 16..

Son arrivée à Goa déplut generalement à tout le monde. On le haïssoit,

1622. & on le craignoit. Les plaintes qu'on avoit portées contre lui dans son premier Gouvernement, firent tout craindre de sa part. On ne doutoit point, qu'il ne cherchât à s'en venger ; & que l'autorité dont il se trouvoit revêtu, ne fût employée à cet usage. Toutefois Gama ne parut d'abord occupé que du bien public. Il fit faire le procès à Simon de Melo, & à Louis de Brito. Simon se sauva dans les terres d'Idalcan, & Brito eut la tête tranchée, & reçut ainsi la peine dûë à ses concussions. Gonçalez Sequeira, passa d'Ormus, dont le Persan s'étoit emparé, à Mascate, que les ennemis menaçoient. Il alla ensuite les combattre avec sept fustes à Soar dans l'Arabie. Trois galions partis de Cochim, défirent à Paleacate quelques vaisseaux Hollandois, & Peguans ; & Dom François Mascaregnas, dont la valeur égaloit la prudence, se rendit à Macao, pour deffendre cette place contre les Hollandois, & pour rétablir l'intelligence entre le Clergé & les Seculiers qui se disputoient le Gouvernement, & qui en se le disputant, se mettoient en danger de tout perdre.

La fortune s'étoit déclarée contre les Portugais : pendant l'année 1622. & l'année 1623. ils firent plusieurs pertes considerables tant sur terre que sur mer. Des Villes importantes leur furent enlevées, & des flotes nombreuses furent submergées, ou entierement ruinées. Celle qui partit de Lisbonne l'an 1624. sous le commandement de Nuño Alvares Botello aborda heureusement à Goa. Tandis qu'il se reposoit dans cette Ville, des fatigues, qu'il avoit essuyées pendant le cours d'une si longue & penible navigation, Rui Freyre d'Andreade, croisoit avec quelques fustes dans le golphe Persique. Il est des hommes, 1622
nés pour les succès heureux : la fortune, s'il est permis de parler ainsi, enchaînée par le genie qui les conduit, n'oseroit les abandonner. Ils surmontent tous les obstacles. Le malheur même devient pour eux une route certaine, pour arriver au comble de la gloire. Andreade étoit de ces hommes fortunés. Tandis que les autres Portugais essuyoient de tous côtés, les plus tristes revers, il répandoit la terreur, & l'épouvante dans tout le golfe Persique. Il coupoit les vivres aux Persans qui étoient dans Ormus ; il mettoit en fuite leurs flo-
tes, il les faisoit périr ; il interrompoit 1623
leur commerce, & il les eût enfin con- 1624
traints d'abandonner toutes leurs nouvelles conquêtes, si ses forces eussent répondu à sa valeur, à son courage, & à sa prudence.

Sur ces entrefaites, neuf vaisseaux Anglois & Hollandois, aborderent à Ormus. Le Viceroi en ayant été informé, fit promptement armer une flote pour aller les combatre. Il en confia le commandement à Nuño Alvares Botello. Celui-ci mit à la voile, vogua vers Ormus, essuya une rude tempête, & joignit neanmoins l'ennemi. On se battit avec une fureur extrême ; le combat fut long, Botello blessé, & les Hollandois furent très-maltraitez. Ils eussent cependant triomphé, sans Rui Freyre d'Andreade. Andreade croisant dans les mêmes parages, où le combat se passoit, força de voiles, & arriva à tems pour relever le courage des Portugais. On rechargea l'ennemi, qui enfin prit la fuite & se retira dans le port de Comoram.

Vers le milieu du mois de Fevrier, ils reparurent en pleine mer. Botello fit proposer à l'Amiral des ennemis un duel,

24. duel, par Valentin Gomez de Prado, pour qui Botello avoit tant d'eſtime, qu'il le deſigna pour lui ſervir de ſecond. Mais l'Amiral Hollandois refuſa prudemment le combat. Alors les deux flotes s'attaquerent & ſe canonerent avec beaucoup de fureur. Les ennemis perdirent tant de monde, qu'ils ſe retirerent encore à la rade de Comoram. Botello relâcha dans l'iſle de Laraca, pour faire de l'eau. L'ennemi vint pour l'y ſurprendre; on recommença à ſe battre avec plus d'ardeur qu'on n'avoit encore fait. Le feu, le fer, tout fut employé de part & d'autre; enfin la victoire demeura aux Portugais. Les Hollandois prirent la fuite après avoir perdu mille hommes, leurs Amiraux, leurs principaux Officiers, & après avoir vû couler à fonds trois de leurs meilleurs vaiſſeaux. Botello les pourſuivit avec Rui Freyre d'Andreade; mais leur pourſuite fut vaine. Ils les perdirent bien-tôt de vûë.

Alors Botello fit voile vers Maſcate, pour achever d'y paſſer l'hyver. Il ſe remit en mer vers le commencement de Septembre, avec ſept vaiſſeaux, dont il en périt trois, par une tempête horrible, qu'ils eſſuyerent. Botello avec les quatre qui lui reſterent, alla à Several, où il prit un vaiſſeau chargé richement. Les priſonniers lui dirent, qu'il y avoit au port de Surate pluſieurs vaiſſeaux Hollandois. Les Portugais allerent les chercher, & reconnurent que c'étoient les mêmes, avec leſquels ils avoient combatu près d'Ormus, & près de Comoram. On les inſulta, pour les obliger à ſortir; mais l'inſulte fut vaine. Botello fit deſcendre un homme à terre, qui alla afficher aux portes de la Ville, que quoiqu'il ſçût que ſes ennemis étoient ſuperieurs en vaiſſeaux, en artillerie & en ſoldats, il les défioit de ſortir en pleine mer. Les Hollandois parurent peu ſenſibles à ce défi. Ils ſe tinrent renfermez dans le port de Surate. Les Portugais s'en allerent, & rencontrerent en chemin trois vaiſſeaux Anglois, pourvus d'une bonne artillerie, & d'un équipage conſiderable. Botello les provoqua au combat, & les Anglois l'accepterent. Il dura pendant trois jours, au bout deſquels les Anglois, qui avoient perdu beaucoup de monde, & dont les vaiſſeaux étoient fort maltraitez, prirent le large & s'enfuirent. Du côté des Portugais, il y eut un Capitaine, nommé François de Coſta, de tué, avec vingt-ſix ſoldats. Botello continua de croiſer dans ces parages, & y rendit ſon nom redoutable. 1624.

Dom François Maſcaregnas commandoit dans Macao. Les habitans ne pouvant s'accommoder de ſon Gouvernement trop ſevere, oſerent ſe ſoulever contre ſes ordres. La confuſion regnoit parmi eux, & leurs excès ne pouvoient avoir qu'une ſuite facheuſe, pour leurs interêts, & pour ceux de l'Etat. Maſcaregnas n'ayant pû les ramener à leur devoir, par la douceur, ſe ſervit de ſon autorité. Il ſe retira avec les troupes dans une maiſon qui étoit en état de deffenſe, & delà il réprima leur audace, qu'ils avoient portée juſqu'à prendre les armes contre lui. Il les réduiſit bien-tôt au point où il les ſouhaitoit: ils demanderent pardon, & Maſcaregnas le leur accorda. Les Chinois, qui avoient demeuré ſpectateurs de la diſcorde, la voyant appaiſée, prirent ombrage des fortifications que Maſcaregnas avoit fait faire à la maiſon, où il s'étoit retiré avec ſes troupes. Ils dirent que c'étoit contre les interêts de l'Empereur, & qu'ils ne ſouffriroient

1642. point, qu'on laiſsât ſubſiſter cette maiſon dans l'état où le Commandant l'avoit miſe. Celui-ci pour prévenir des inconveniens, plus dangereux que leurs murmures, les fit démolir, & les Chinois demeurerent ſatisfaits.

Vers ce tems-là, Dom Alfonſe Mendez, nommé au Patriarchat d'Ethiopie, partit avec ſix Jéſuites, de Diou, pour ſe rendre dans cette partie de l'Afrique, où l'Empereur, comblé de la joie la plus vive, le reçut honorablement. On penetra auſſi dans le Royaume de Tibet, qu'on croyoit alors s'étendre depuis la Chine juſqu'à la Moſcovie, formant differens Etats, confondus ſous le nom de grande Tartarie. Les habitans du Royaume, préciſement appellé Tibet, étoient ſimples, dociles, & reſpectueux envers leurs Prêtres, qu'ils appelloient Lamas. Ces Lamas faiſoient profeſſion de pauvreté, & de chaſteté. Leurs Temples étoient ſuperbes, leurs ceremonies bizarres; leur Religion, un aſſemblage de differentes erreurs du Paganiſme, & du Mahometiſme, mêlées de quelques idées puiſées dans le Chriſtianiſme, ce qui fait croire qu'ils l'avoient connu autrefois.

Les Lamas portent une longue robe rouge, ſans manches, qu'ils attachent avec une ceinture d'une étofe de la même couleur, & dont les bouts deſcendent juſqu'à leurs pieds. Ils couvrent leur tête d'un capuchon, & leurs épaules d'un manteau pliſſé, prétendant que le fils de Dieu, eſt vêtu de la ſorte. Leurs principaux Prêtres, ou leurs Evêques ornent leur tête d'une eſpece de mître. Ils obſervent deux carêmes; dans le premier, ils ne mangent qu'une fois le jour, & gardent un profond ſilence, & ne ſe parlent que par ſignes. Dans le ſecond ils font pluſieurs repas; mais on ne leur ſert, qu'une fois de la viande. A l'heure de la priere, ils ſonnent de leurs trompettes, faites des os des morts: ils boivent dans leurs crânes; & ſe ſervent de leurs autres oſſemens pour en faire des Chapelets, & des Roſaires. Ils n'ouvrent leurs Temples que deux fois l'année, le peuple y accourt de tous côtés; il fait trois fois le tour de ces Temples, & enſuite on lui permet d'y entrer, pour faire la reverence à leurs Idoles. Ces Idoles repreſentent pluſieurs Anges, qu'ils appellent Las. Ils prétendent qu'ils intercedent auprès de Dieu, pour le repos des ames des morts, & on peint à leurs pieds le démon enchaîné.

Les Lamas les plus jeunes courent de bourgade en bourgade, la tête couronnée de fleurs, ſonnant de leurs trompettes, battant de leurs tambours, & chantant en chœur, croyant par là imiter les Anges. Au commencement de chaque mois, ils font des Proceſſions avec des banieres, où pluſieurs démons ſont repreſentés. Ils joüent de differens inſtrumens de Muſique, & croyent par ce moyen mettre en fuite les malins eſprits. Le peuple s'imagine, qu'ils aiment à ſe loger dans le corps des animaux, ſur tout dans ceux qui ſont d'une couleur noire. Ils menent leurs troupeaux aux Lamas, qui les exorciſent, & jettent quantité d'eau ſur eux, & cette eau eſt benîte. Ils ſe mêlent auſſi de guérir les hommes en ſoufflant ſur la partie qui leur paroît la plus affectée. Ils obſervent trois manieres pour enterrer les morts, & c'eſt l'étoile qui brille le plus, dans le moment qu'on meurt, qui décide du choix de la maniere. Dans la premiere, on obſerve à peu près les mêmes ceremonies que nous; dans la ſeconde,

1624. on brûle les cadavres, on ramasse les cendres, on les mêle avec de l'argile, & l'on en fait des figures d'hommes, au nom desquelles, ils font leurs sermens les plus solemnels. Dans la troisiéme, ils abandonnent les cadavres à de certains oiseaux blancs, de la grandeur des Grües, & ils estiment cette sépulture la plus fortunée. Au reste, ils n'usent de ces trois manieres d'inhumer, qu'en faveur de ceux, qui ont vêcu d'une maniere décente & convenable aux bonnes mœurs, reçûës parmi eux. Ceux qui s'en sont écartés, sont mis en pieces, & abandonnés aux chiens. Ils croyent un lieu rempli de gloire, de plaisirs, & de délices pour les hommes sages & vertueux, & un lieu rempli de douleurs, de peines, & de tourmens pour ceux dont la vie n'a été qu'un objet de libertinage & de scandale. Ceux qui sont destinez à être heureux, passent après un certain tems dans d'autres corps des animaux les plus nobles, & les autres, dans les corps des reptiles, & des bêtes viles, immondes, & méprisables. Enfin ils sont persuadez, que Dieu en creant le monde crea un certain nombre d'ames, & qu'il n'en crée plus. Ils confessent un seul Dieu en trois Personnes: que le Fils a été fait homme, qu'il est mort, monté au Ciel; ainsi que sa Mere, qu'ils ne croyent point vierge.

Telle étoit la Religion des habitans du Royaume de Tibet, lorsqu'Antoine d'Andreade, & Andres Marquez, Jésuites, y passerent du Royaume de Dely, où ils étoient. Avant d'y arriver, ils traverserent de vastes pays, ils virent de hautes montagnes, & de profondes vallées, au travers desquelles coulent les eaux du Gange, avec une rapidité que l'œil peut à peine suivre. Par tout, ils trouverent des Temples superbes, consacrés aux Pagodes; 1624. par tout les peuples gémissoient dans de honteuses superstitions. Ils parvinrent enfin au Royaume de Siranagar, où tous les peuples voisins accourent, pour se laver dans une fontaine d'eau minerale, extrêmement chaude, croyant quand ils s'en sont une fois lavez, que toutes leurs fautes sont effacées. Elle est consacrée à une Pagode celebre dans le pays. C'est-là que les femmes sont chargées de tous les travaux penibles; elles cultivent les campagnes, elles conduisent les troupeaux sur les montagnes, & les hommes, chargez du ménage interieur, vivent tranquilles dans leurs maisons. Enfin ils arriverent dans le Royaume de Tibet, où le Roi les reçut honorablement à Chaparague, où il tenoit ordinairement sa Cour. On prétend même qu'ils le baptiserent avec la Reine & toute la famille Royale, malgré les oppositions des Lamas, qui traitoient les Jesuites de charlatans & d'imposteurs.

Dans le Malabar, le Roi des Ario- 1625.
les embrassa le Christianisme; une flote de trois vaisseaux arriva à Goa, & en repartit pour le Portugal; mais elle alla se perdre sur les côtes de France, avec une autre flote, commandée par Dom Manuel de Meneses. Cette perte, fut la plus considerable, qu'on eut fait depuis le malheur arrivé à l'infortuné Sebastien. Malgré ce malheur, on fit partir pour les Indes, trois vaisseaux, sous les ordres de Dom Manuel Pereira, qui en revenant des Indes, livra deux
combats en deux endroits differens, 1626.
contre trois vaisseaux Hollandois.

Tandis qu'il continuoit son che- 1627.
min, Nuño Alvares Botello partit avec ses galions pour Mascate. Il fut attaqué d'une tempête terrible, où il

1627. acheva de faire voir jusqu'à quel point il portoit la grandeur de son courage. Tous ses vaisseaux furent dispersez, & lorsqu'il les eut rassemblez, ils se trouverent si éloignez de la terre que l'eau vint à leur manquer. Après plusieurs jours de navigation, ils découvrirent la terre de Rosalgate. Tous les Portugais voulurent y aborder pour y faire de l'eau. Botello alla de vaisseau en vaisseau pour les en détourner. » Compagnons & amis, leur disoit-il, » n'allez pas vous exposer dans un » pays, qui a été toujours funeste à » votre Nation. Ne vous aurois-je » vû échaper à la fureur des flots, » que pour vous voir massacrer impitoyablement par des Barbares, nos » plus cruels ennemis. Nous sommes » bien-tôt à portée de voir finir les » tourmens que la soif nous cause, » pourquoi vouloir donc vous exposer à de nouveaux dangers? Croyez-moi, encore un peu de patience, » & nous verrons nos peines terminées. « Alors il vogua vers Teve, on le suivit, & on y trouva toute sorte de rafraîchissemens.

Bientôt après s'étant remis en mer, il rencontra vis-à-vis de Surate, six vaisseaux Hollandois, qu'il mit en fuite; tandis que deux escadres d'Hollandois & d'Anglois alloient le chercher à Bombaim, croyant qu'il y eut relâché. Ils canonerent la forteresse; ils parcoururent la côte, & mirent à feu & à sang tout le pays. Rui Freyre d'Andreade ayant découvert un vaisseau des ennemis, le brûla, & le fit périr avec tout l'équipage. Botello mit un terme aux brigandages des autres. Le Roi d'Achem fit une tentative inutile sur Malaca; les Hollandois échoüerent devant Macao; Fernand de Sousa les battit encore près d'Angola; le Pere Mateo Cardoso, Recteur du College de Congo, mourut; & les Portugais firent 1627. plusieurs pertes, ensorte qu'on ne put de cette année, envoyer la flote ordinaire aux Indes. Dom François de Gama quitta le Gouvernement, qu'il laissa au Pere Louis de Brito, Evêque de Cochim.

Sous le Gouvernement de ce Viceroi Evêque, Constantin de Sà fit 1628. la guerre au Roi de Candea & porta le fer & le feu dans la Ville de même nom. Le Roi d'Achem ayant herité de la haine de ses prédecesseurs contre les Portugais, leur déclara la guerre; & au mépris des Loix, & des Droits les plus sacrez, il fit arrêter & enchaîner Dom Pedre d'Abreu, qui étoit Ambassadeur dans sa Cour. Laçamane son premier Ministre, & Capitaine celebre, qui avoit remporté plusieurs victoires sur les Rois voisins du Roi d'Achem, condamna la conduite du Roi, comme contraire à la justice & aux interêts de ses Etats. Sa genereuse probité fut punie d'une prompte disgrace. Telle est ordinairement la récompense, que les Princes qui n'écoutent que les transports de leur ambition, réservent aux sujets fideles, qui osent leur dire la verité. Ils ne prêtent l'oreille qu'à ceux qui flâtent leurs désirs, qui approuvent leurs desseins, & qui portent l'effronterie de leurs lâches adulations, jusqu'à leur promettre des succès infaillibles. Marraja, brûlant d'occuper la place de Laçamane, en usa de la sorte; & pour prix de sa flaterie, il obtint ce qu'il désiroit. Le Roi d'Achem fit donc partir son armée, dont il donna neanmoins le commandement à Laçamane, avec ordre d'aller executer son dessein : mais les Portugais, lui firent sentir à ses dépens, qu'il étoit plus facile, de les attaquer que de les vain-

1628. cte. La fortune se déclara pour eux, & l'ennemi essuya les plus tristes revers, comme nous le dirons bien-tôt.

Sur ces entrefaites, l'Evêque de Cochim mourut dans le mois de Juillet, & Dom François de Mascaregnas fut nommé pour lui succeder. Mascaregnas étoit prudent, brave, pieux & désinteressé. Cependant il n'exerça jamais sa Charge. Nuño Alvares Botello, qui se trouva dans les Indes, prit en main les rênes du Gouvernement. Botello avoit été informé du danger auquel étoit exposée la Ville de Malaca. Il résolut d'aller en personne la délivrer. Il fit travailler avec une diligence incroyable à l'armement d'une flote. Dans l'espace d'un mois, il équipa trente vaisseaux en état de mettre à la voile. Il nomma pour Capitaines, Andres Coello, Dom Jérôme, & Dom Gonçalés de Silveira Freres, Antoine de Sousa Coutigno, François de Sousa Pereira, Antoine Mouram d'Oliveyra, Michel Ferram de Castelbranco, François Pineyro Ravasco, Dom François Manuel, Gonçalés Pereira de Paralta, Dom Diegue de Lima, Bernard Froes, Dom Antoine Mascaregnas, Pierre de Costa Homem, Dom Manuel Pereira, Simon Ferreira, Dom Diegue Lobo, Antoine de Melo & Sampayo, Gemes Lobo de Silva, Roque Pereira de Alta, Louis Gonçales de Sousa, Juan Gomez d'Abreu, Juan de Sequeira, Manuel de Sousa Falcam, Gaspar Furtado de Prado, Baltasar Mendez, Juan Alvares Pitam, Ambroise Borges de Sotto Major, & Juan Martinez de Caldas. Les sept premiers Capitaines avoient commandé en chef, en differentes occasions, des escadres entieres, & avoient remporté plusieurs victoires. Les autres s'étoient tous distinguez par quelque action d'éclat. Toute la flote mit à la voile le 22. de Septembre. A peine eût-elle gagné la haute mer, qu'elle essuya quatre tempêtes consecutives; enfin elle arriva heureusement à Pulubutum. D. Nuño Alvares Botello dépêcha deux vaisseaux, pour aller annoncer son arrivée à Malaca. Botello les suivit de près, & le 22. d'Octobre il parvint à la vûë de cette Ville. Il avoit séparé sa flote en trois escadres. Il commandoit celle du centre, & Jérôme de Silveira, & l'Amirante Coello, celles des Aîles; qui précedant de quelque distance l'escadre du milieu, formoient un Croissant. On baissa les voiles, on jetta les anchres, & l'on fit une décharge generale pour saluer la Ville. 1628.

Botello débarqua; & après avoir visité tous les postes de la Ville, il revint sur sa flote, & commença à harceler les ennemis si vivement, qu'il les força à quitter leurs travaux, & tous les forts qu'ils attaquoient, pour se deffendre. Ils se retirerent dans la riviere de Pongor, où les vaisseaux des Portugais ne pouvoient entrer sans danger, à cause de leur grandeur. Botello fit descendre ses troupes dans des vaisseaux plus petits & plus legers, appellez *Batames*. Botello lui-même s'embarqua dans un de ces vaisseaux, & alla reconnoître les forces de l'ennemi. Ensuite il en vint aux mains, & comme il s'exposoit aux plus grands perils, les soldats animez par sa presence, combatirent avec une valeur admirable. Laçamane General des Achenois désespera dès ce moment du succès de l'entreprise.

On combattoit également pendant la nuit & pendant le jour. La riviere de Pongor étoit devenuë un theâtre sanglant, où regnoient la fureur & la mort. L'ennemi forma le dessein de se sauver pendant la nuit sur des ba-

1628. teaux. Baltasar Mendez Vasquez d'Evora, Capitaine Major de l'armée s'en apperçut, & fit avorter leur dessein. Les Achenois donc ne songerent plus à combattre pour la victoire; mais seulement pour deffendre leur vie. Leur galere qu'ils appelloient l'*épouvante du monde*, à cause de sa grandeur, & de son équipage nombreux, fut attaquée par François Lopez. Il l'aborda malgré une grêle de fleches, de dards, de coups de fusils, & de coups de canon. Thomas de Caçeres & Augustin Ribeiro s'y jetterent les premiers. Ils furent suivis de François Carvallo de Maja, & de Dom Sanche de Sylveira.

On poursuivit ainsi la guerre jusqu'au vingt-cinq de Novembre, tems auquel l'ennemi voulut tenter une seconde fois de s'enfuir. Une partie descendit à terre, & se retira dans les forêts, où elle eut à souffrir la derniere des miseres. Laçamane, abatu & furieux tout à la fois, envoya des Ambassadeurs à Botello, pour traiter avec lui de la paix. Le Viceroi les renvoya, en leur disant, qu'il ne pouvoit les écouter, que leur maître n'eut préalablement rendu la liberté à Dom Pedre d'Abreu. Comme on tarda à le faire, le Viceroi recommença à canoner.

Peu de jours après cette ambassade, Marraja, l'auteur de cette guerre, rendit de désespoir le dernier soupir. On apprit sa mort, en même tems, que la nouvelle de l'arrivée du Roi de Pam, qui venoit au secours des Portugais, avec cent vaisseaux. Quoiqu'il vînt dans un tems, où l'on n'avoit plus besoin de lui, le Viceroi lui fit une reception honorable. Ensuite il alla le visiter dans son vaisseau où étoit la Reine sa Mere. Le Roi & la Reine reçurent Botello, avec tous les honneurs, qu'on rendoit ordinairement aux Vicerois. Après s'être entretenus quelque tems, Botello s'en retourna à son poste. L'Achenois avoit fait redoubler le feu de son artillerie pendant son absence, & avoit causé quelque dommage aux Portugais, ce qui avoit relevé son courage. Mais il ne joüit qu'un moment, des nouvelles esperances qu'il avoit conçuës si legerement. Réduit à l'extrêmité, il renvoya le 4. Decembre Dom Pedre d'Abreu, qu'il avoit amené avec lui, au Viceroi, & il le chargea de lui dire, qu'il consentoit à se rendre, pourvû que de toute son armée, il lui laissât trois galeres, avec quatre mille hommes, de vingt qu'il lui restoit, pour s'en retourner à Achem. 1628.

Botello lui fit répondre, qu'il faloit se rendre sans conditions. Cette réponse jetta le Barbare dans un extrême embarras. Il n'osoit se fier à la generosité du Viceroi, & il n'osoit continuer à se deffendre, de crainte de réduire sa fortune dans un état plus triste. Botello ne le laissa pas long tems dans cette incertitude, il l'attaqua de tous côtez. Il coula à fonds la plûpart de ses vaisseaux, il en fit échoüer plusieurs, & il en brûla un grand nombre: toute l'armée se dissipa, & ceux qui purent gagner la terre, allerent se cacher dans le fond des forêts. Enfin de toute cette armée la plûpart périt par le fer, ou par le feu, ou tomba dans l'esclavage. C'étoit la plus grande victoire, qu'on eût jamais remportée dans les Indes. Le Viceroi abandonna aux soldats tout le butin qu'on trouva sur la flote ennemie. Il ne se reserva qu'un Peroquet, qui appartenoit au General Laçamane. Cet oiseau repetoit sans cesse: *Nuno est un Dieu.*

Nuño se rendit à Malaca, où les Magistrats le reçurent en triomphe.

1628. Toutes les maisons étoient tapissées, les ruës jonchées de fleurs, tout retentissoit de cris d'allegresse, & tout le monde vouloit prendre part à la joie publique. Les hommes de tout âge, allerent au devant du Viceroi, & les Dames s'étoient toutes placées, ou dans les fenêtres, ou sur des balcons, & toutes s'empressoient à voir, & à être vûës de Botello, qu'elles appelloient le Pere de la Patrie, le Conservateur de leurs vies, le Deffenseur de leur honneur. On entendoit de tous côtez le bruit du canon, se mêler aux cris de joie du peuple, & au bruit de divers instrumens, dont ce même peuple se servoit pour faire éclater son allegresse. Cette allegresse étoit d'autant plus vive, qu'elle avoit été précedée d'un danger éminent & d'une crainte mortelle. Le passage rapide de cette crainte aux plaisirs qu'on ressentoit d'en être délivré, échaufoit les esprits, & les jettoit dans une espece d'yvresse. Dans toutes les Places que les Portugais possedoient alors dans les Indes, on celebra également la victoire de Botello, par des réjoüissances publiques.

Après que le Viceroi se fut rafraîchi, quelque tems; il rentra dans ses vaisseaux résolu de tenter quelque nouvelle entreprise. Comme il étoit sur le point de partir, le Roi de Pera, tributaire du Roi d'Achem, lui envoia des Ambassadeurs, pour faire hommage de sa Couronne au Roi de Portugal, & pour lui offrir des richesses considerables que Laçamane lui avoit confiées en dépôt. Botello renvoya cet Ambassadeur avec Dom Jérôme de Silveira, en qui il avoit beaucoup de confiance, pour chercher ces richesses, & pour mettre la derniere main à l'alliance proposée. Silveira executa sa commission en peu de tems, & il revint rejoindre le Viceroi avec des sommes immenses, qui servirent à recompenser les Officiers & les soldats, & à réparer tous les vaisseaux qui composoient la flote. 1628.

Le Roi de Pam, pour faire voir la part qu'il prenoit à la victoire du Viceroi, alla le visiter en personne dans son vaisseau. Ils se firent respectivement des presens, & se témoignerent beaucoup d'estime, & de confiance. Le Roi demanda à Botello la permission d'entrer dans Malaca, pour voir cette Ville. On la lui accorda, & on l'y reçut avec des honneurs très-grands. Les Magistrats à leur tour allerent rendre leurs respects à sa mere, femme prudente & courageuse, qui avoit toujours été extrêmement attachée aux interêts des Portugais. Le Viceroi, le Roi de Pam, & les habitans de Malaca, après s'être donnez les dernieres marques d'estime, de confiance, & de reconnoissance, se séparerent. Le Viceroi mit à la voile pour aller attendre dans le Détroit, les Hollandois qui devoient revenir de la Chine. Le Roi de Pam regagna ses Etats. Botello lui recommanda de faire ensorte de découvrir l'endroit où Laçamane s'étoit retiré; & de le prendre, s'il étoit possible : ce qu'on lui promit.

Vers le milieu du mois de Janvier, Botello naviguant dans le parage de 1629.
Romania, reçut des nouvelles de la part du Roi de Pam, qui lui apprenoient, qu'on avoit arrêté Laçamane, avec deux de ses Officiers, dont l'un étoit un des principaux Seigneurs du Royaume d'Achem. Lorsqu'on presenta à Botello Laçamane, il lui dit : » Seigneur, vous voyez Laçamane » dans vos fers. Deux choses toutefois » adoucissent la rigueur de mon » sort; la premiere, de n'avoir été » vaincu que par vous, la seconde, » d'avoir prévu mon malheur, & d'a-

1629. » voir fait mes efforts pour le détourner, en persuadant à mon Roi, que la guerre qu'il alloit faire aux Portugais de Malaca, étoit injuste : il a méprisé mes conseils, & j'ai obéi à ses ordres. Je le sçai, lui répondit Botello, & moi & la Ville de Malaca en conserveront une éternelle reconnoissance. « En effet, Botello le traita avec generosité, & adoucit autant qu'il pût la rigueur de son esclavage. Mais malgré toutes les politesses qu'on eut pour lui, une douleur profonde avoit saisi son cœur, & peu de jours après sa captivité, il expira, emportant les regrets de tous ceux qui l'avoient connu.

Dès le mois d'Octobre de l'année 1628. Dom Michel de Norogna Comte de Lignarès, étoit arrivé à Goa, pour occuper la place de Botello. Celui-ci en ayant été informé, fit prier Norogna, non seulement de lui permettre d'executer quelques desseins, qu'il avoit conçus pendant qu'il étoit revêtu de l'autorité; mais même de lui envoyer du secours, pour les executer au gré de ses désirs. Norogna y consentit, & lui envoya un secours plus fort, que Botello ne demandoit. Cette action fit beaucoup d'honneur à Norogna. On vit qu'il ne cherchoit alors que le bien public, & tous les Portugais lui applaudirent.

Cependant Botello croisoit toujours dans le Détroit avec vingt-sept vaisseaux. Il relâcha à Jambe, place, où les Hollandois abordoient souvent, à cause de la quantité de poivre qu'on y trouvoit. A l'embouchure de la riviere, il rencontra deux de leurs vaisseaux qu'il combattit, & vainquit aprés une longue résistance de leur part. Il envoya le plus petit à Malaca, avec tous les prisonniers qu'il avoit fait. On ne pouvoit se lasser dans cette Ville, de publier ses loüanges: on disoit, que Botello faisoit revivre l'ancienne valeur des Portugais; qu'il rétablissoit par son courage, & par sa magnanimité, leur gloire, & leur réputation. L'envie, & la calomnie, toujours hardies, & toujours impudentes, respectoient même les actions de ce grand homme. 1629.

Tandis qu'on exaltoit ainsi dans Malaca le mérite de Botello, ce brave Capitaine poursuivoit toujours son chemin dans la riviere de Jambe. Il découvrit un vaisseau d'une grandeur considerable, & puissamment armé. Il se disposa à l'attaque, & l'attaqua en effet à coups de canons. Le premier boulet qui porta, mit le feu aux poudres, & aussi-tôt le vaisseau parut environné de flames. Botello passa en avant: mais ses soldats perirent en partie pour avoir bû de l'eau de la riviere, sur laquelle il naviguoit. Ce malheur ne pût l'arrêter, il arriva devant la place. Les Barbares & les Hollandois sortirent avec vingt-six vaisseaux pour le combattre. Botello les mit honteusement en fuite, & s'avança toujours malgré les coups de canon & les coups de mousquet, qu'on lui tiroit du rivage, & enleva à la vûë des ennemis deux vaisseaux. Ensuite il partit, & fit voile vers Jacatara. Il rencontra en chemin un gros vaisseau chargé de poudre, que les ennemis envoyoient dans les places voisines. Botello le chargea, & pour animer ses Officiers & ses soldats, il prit en main un Crucifix, en leur disant : » Voilà le Dieu que ces Barbares ont outragé, vengez-le, & mourez s'il le faut, pour ce Dieu que vous adorez. « Aussi-tôt on investit l'ennemi, qui se défendit avec une valeur singuliere. La résistance irritoit le courage de Nuño. Les Portugais parvinrent

1629. rent à l'abordage. Michel Pereira sauta des premiers dans le vaisseau, & y fut tué d'un coup de lance. L'ennemi, pressé de tous côtés, & par les Portugais, & par le feu qui avoit pris au vaisseau, se jetta dans l'eau pour se sauver. Nuño ordonna qu'on courût pour délivrer les Portugais qui y étoient, & lui-même s'approcha pour secourir D. Antoine Mascaregnas. En même tems son vaisseau fit un mouvement violent ; Botello tomba dans l'eau, & fut écrasé. On courut pour le secourir ; mais on ne le retira que mort. On ne sçauroit exprimer les cris affreux, que la douleur & le désespoir arracherent à ses Officiers & à ses soldats. » C'en est fait, s'écrioient-ils, » nous perdons le seul homme, qui » pouvoit rétablir la gloire & la ré» putation des Portugais dans les In» des. Il auroit réparé tous nos mal» heurs, causez depuis tant d'an» nées, par la lâcheté de nos Ge» neraux. Il auroit rendu à nos ar» mes, tout l'éclat qu'elles avoient » sous nos plus fameux Vicerois. » Ensuite ils s'étendoient sur ses qualitez L'un vantoit son courage, l'autre sa prudence, quelques-uns fondoient en larmes, en se rappellant sa magnificence, son désintéressement, & sa generosité : tous publioient à l'envi les services qu'ils en avoient reçûs. Eloge flateur, & pour Botello, & pour ceux qui savoient si bien le loüer, par un aveu si noble & si grand.

Enfin ils embaumerent son corps, & prirent la route de Malaca. Un profond silence regnoit dans tous les vaisseaux. Les voiles étoient tenduës de noir, tout manifestoit la douleur dont ceux qui composoient cette armée navale, étoient penetrez. Ils se presenterent ainsi à Malaca, où dès que la mort de Botello fut répanduë, on n'entendit que des cris, que des gémissemens, & que des sanglots. Le peuple de l'un & l'autre sexe, les Magistrats, les Chefs de la Ville, tous fondoient en larmes, en se rapellant les bienfaits qu'ils devoient à ce General. Ensuite ils songerent à lui rendre les derniers devoirs. On l'inhuma dans l'Eglise des Jesuites. Le peuple qui y étoit accouru, interrompit à differentes reprises par ses larmes, & par ses sanglots, la ceremonie. Un Pere de la Compagnie monta en chaire, & fit un discours très-éloquent, sur les vertus de ce brave Capitaine. Penetré lui-même de douleur, il étoit souvent contraint de suspendre son éloge, pour donner cours à ses larmes, qu'il mêloit avec celles du peuple, des soldats, des Officiers, & de tous les habitans de Malaca. 1629.

Dom Nuño Alvares Botello avoit la taille au-dessus de la médiocre, & il étoit parfaitement bienfait. Endurci dans les travaux militaires, il étoit fort & vigoureux. Son esprit étoit vif, & orné de belles letres. Ennemi du vice, on le vit dès sa tendre jeunesse, éviter avec soin tout ce qui auroit pû donner atteinte à ses mœurs. L'exemple pernicieux de ses Compagnons ne put jamais le corrompre. Tandis que ces derniers s'occupoient dans Lisbonne de plaisirs frivoles, & de vaines & honteuses amours, le jeune Botello s'occupoit à s'instruire de toutes les connoissances necessaires pour le métier auquel il se destinoit. Se rappelant sans cesse son illustre naissance, il observoit dans toutes ses actions la décence convenable, par rapport à son état, & par rapport au public. Il fuyoit avec horreur la plûpart des jeunes Seigneurs, à cause de l'indecence avec laquelle ils se mon-

1629. troient par tout. Il n'avoit pour eux que du mépris. Lisbonne étoit alors remplie de ces braves, pestes publiques, dont la valeur féroce ne sçait éclater que contre ses propres Concitoyens. Ils avoient à leur tête un nommé Candoso. Celui-ci osa l'insulter pendant la nuit. Botello fondit sur lui, & le fit tomber à ses pieds. Dès ce moment, on le respecta autant pour sa valeur, que pour la candeur de ses mœurs, & la noble élevation de son esprit. Enfin rien ne prouve tant l'estime qu'on avoit pour lui, que la maniere dont Philippe IV. en Castille, & III. en Portugal, en fit l'éloge, lorsqu'il apprit sa mort. Non content de cet éloge, il écrivit de sa propre main ces paroles au Gouverneur de Portugal. » Ayant été informé de la mort de Nuño Alvares Botello, je vous écris par ce Courier extraordinaire; pour vous dire, que si je n'étois point en deüil, par la mort de ma Tante la Reine de Pologne, j'y serois presentement pour celle de Botello. Je donne à son fils le titre de Comte, à sa femme tous les honneurs qui sont attachez à cette dignité, avec tous les revenus du Mozambique, pour la mettre en état de payer ses dettes. Je perpetuë dans sa famille tous les biens, qu'elle tient de la Couronne : & je veux qu'on leur donne quinze cens ducats de pension. Je suis faché que la situation presente des affaires, ne me permette pas de récompenser plus genereusement les services de Botello.

Les Princes qui sçavent ainsi récompenser, méritent d'être bien servis. Nous allons voir de quelle maniere Dom Michel de Norogna servit ce Prince dans le poste qu'il venoit de lui confier. Norogna partit de Lisbonne avec trois vaisseaux & trois galions, flote considerable par rapport aux tems, tems funestes pour les Portugais, qui gémissoient alors sous le joug des Castillans. François de Melo, étoit Capitaine Major de cette flote, ayant sous ses ordres Antoine Piñeyro de Sampayo, Louis Martinez de Sousa, Pierre Rodrigues Botello, Andres Vello, Andres de Vasconcelos, Roque Borges, & Estienne Leytam de Quadros, qui se perdit près du cap de Bonne Esperance, avec quatre cens hommes qu'il avoit dans son vaisseau. Etant sur le point de perir, il demanda du secours au Viceroi, qui à cause des vents terribles qu'il faisoit, ne put faire ce qu'on lui demandoit. Cette excuse ne justifia point Norogna : on le blâma de n'avoir pas au moins tenté de le secourir. 1629.

Il arriva enfin à Goa, dans le tems, comme il a été dit, que Botello étoit à Malaca, pour sauver cette place des armes des Achenois, & que Constantin de Sà, Gouverneur de l'isle de Ceilan, faisoit la guerre dans ce pays, avec plus de valeur que de prudence. Après avoir détruit la Ville de Candea, il eut une confiance aveugle aux Ceilanois Chrétiens, & prodigua ses faveurs à leur Chef Dom Theodose, qui le trahissoit indignement, & avoit promis sa tête au Roi, en même tems qu'il faisoit esperer à Constantin de lui livrer ce Prince.

On avertit le General Portugais de cette double perfidie; mais aveuglé, par le désir immoderé, qu'il avoit de tenir entre ses mains le Roi de Candea, il méprisa tous les avis qu'on lui donna. Il partit de Colombo avec toutes ses troupes, pour executer ce que Dom Theodose lui avoit conseillé. Il entra dans le Royaume d'Uva,

630. & il s'y empara de la Capitale. En s'en retournant, le Roi de Candea qui avoit été averti de sa marche par le traître Theodose, tomba sur lui. Theodose & les siens aussi-tôt l'abandonnerent, & les yeux de Constantin se dessillerent. Toutefois rappellant son courage, il conçut le noble dessein de vaincre ou de mourir, & il inspira les mêmes sentimens à ses soldats. Ils n'étoient en tout que quatre cens, & les ennemis étoient plus de vingt mille, bien armez, & animez par la haine qu'ils portoient aux Portugais. Les Portugais avec deux cens Ceilanois, qui n'avoient point trempé dans la trahison des autres, se retrancherent. Les ennemis vinrent fondre sur eux; on combattit pendant trois jours de suite, & l'on repoussa toujours avec succès les assaillans. Succombant à la fatigue, accablez de coups, couverts de blessures, ils furent enfin taillez en pieces, & Constantin perdit la vie. Son imprudence fit oublier toutes les belles actions qu'il avoit faites.

Le Roi de Candea sçavoit que Constantin avoit dégarni la forteresse de Colombo. Voulant profiter d'une conjoncture si favorable, il marcha pour l'assieger, avec cinquante mille hommes, bien armez, & bien aguerris. Il étoit persuadé, que les traîtres qui lui avoient livré Constantin, auroient égorgé le peu de Portugais qui étoient restez à Colombo, & que cette place ne pouvoit manquer de tomber en sa puissance. Mais il se trompoit grossierement: les Portugais qui étoient dans Colombo, plus prudens que leur General, se tenoient sur leurs gardes, & ils avoient déja puni de mort les traîtres qui lui avoient vendu Constantin. Lançarotte de Seyxas avoit pris le commandement. Plein de courage, & de bonne volonté, il ne s'étonna point 1630.
du nombre de ses ennemis, & il résolut de leur opposer une vigoureuse résistance.

Lançarotte n'avoit en tout que quatre cens hommes, en y comprenant les Jésuites, & les Moines, qui crurent pouvoir dans cette occasion prendre les armes, sans offenser le Dieu, au service duquel ils s'étoient consacrez; d'autant plus que c'étoit pour combattre ses ennemis. Le General les distribua dans les postes differens qu'il avoit à deffendre. L'ennemi les attaqua avec vigueur; mais tous ses efforts furent inutiles, on le repoussa avec la même vigueur qu'il attaquoit. Cependant les vivres vinrent à manquer dans la citadelle. On y étoit réduit à la derniere extrêmité, lorsqu'ils reçurent du secours de la part de Philippe Mascaregnas, Capitaine de Cochim, de celle de Dom Blas de Castro, qui étoit à Saint Thomas; & enfin de la part du Viceroi. Il ordonna même à Philippe de Mascaregnas, & à Antoine de Sousa Coutigno, de passer en personne à Colombo. Leur arrivée fit dans un moment évanoüir toutes les esperances du Roi de Candea.

Sur ces entrefaites les habitans de Cambolim, isle, ou plutôt peninsule, à quarante lieuës de Goa, non loin de Cananor, envoyerent des Députez au Viceroi, pour lui offrir une place où il pourroit faire construire une citadelle. Le Viceroi chargea de cette commission Dom Diegue de Fonseca, Capitaine de Sofala. Il en avoit jetté les premiers fondemens, lorsque Virabadar, Roi de Canara, vint fondre sur lui, avec quelques troupes. Diegue Fonseca prit les armes & repoussa avec succès cet ennemi imprevû. Alors Virabadar, ne pouvant empêcher les Portugais d'achever leur ci-

1630. tadelle, approuva & favorisa leur dessein. Les conditions ausquelles les habitans de Cambolim consentirent à la construction de cette citadelle, furent, qu'on n'y envoïeroit jamais d'autres Religieux, que de l'Ordre de Saint François. On le leur promit, & on leur tint parole. Diegue Fonseca étant encore à Cambolim, Dom George d'Almeyda, & Christoval Borges Cortereal, arriverent de Lisbonne à Goa. Almeida demeura dans les Indes, & donna son vaisseau à ramener en Europe, à Antoine de Sousa & Carvallo, qui alla se perdre à la barre de Lisbonne.

Le vaisseau appellé Saint Gonçalés, partit de Goa au commencement de Mars, avec deux autres vaisseaux, pour faire aussi le voyage d'Europe. Le Saint Gonçalés avoit pour Capitaine Ferrand Lobo de Meneses. Ayant manqué d'eau en chemin, il fut obligé de relâcher dans la baye qu'on appelle *Fermosa*, nom convenable à sa largeur, ayant trois lieuës de longueur, & cinq de circonference: elle est à l'abri des vents; Est, nordest, & sudest, sont les seuls qui s'y fassent sentir. Cette baye est une des bornes du cap de Bonne Esperance. Le Saint Gonçalés y arriva vers le milieu du mois de Juin. Il avoit un peu souffert, & avoit besoin d'être radoubé, & déchargé, le tems étoit favorable pour prendre terre, & pour faire tout ce qui étoit necessaire; mais ils le perdirent à prendre d'autres expediens, qui causerent leur perte. Ils crurent enfin qu'en le vuidant de l'eau qui y étoit entrée, il seroit en état de continuer le voyage. Ils firent descendre un homme pour chercher la pompe dans le fond de cale: cet homme ne revenant point, on y en fit descendre un second, & enfin un troisiéme, parce que les autres ne revenoient point. Ils y en descendirent un quatriéme avec des cordes, il trouva les trois autres morts, & lui-même on ne l'en retira qu'expirant. Lorsqu'il eut repris ses esprits, il rapporta ce qu'il avoit vû, & ajoûta qu'ils avoient été étoufez par la puanteur du poivre, qui étoit moüillé & pourri. 1630.

Alors ils se déterminerent à descendre à terre, & mirent le vaisseau sur le côté pour le radouber. Mais une tourmente étant survenuë, fit briser le vaisseau sur le rivage. A ce triste spectacle, tout l'équipage demeura abatu & consterné. Cependant rappellant leur courage, ils en retirerent les vivres & les munitions qui y étoient, & que la mer n'avoit point gâtées, & résolurent de travailler à la construction d'un autre vaisseau, en se servant des cordages, des mâts, & des voiles de celui qu'ils venoient de perdre. Le Capitaine ne pouvant à cause de sa vieillesse veiller à ce travail, permit à tout l'équipage de se choisir un autre Capitaine parmi eux. Le choix tomba sur Roc-Borges, homme intelligent, & laborieux. Simon de Figueyredo, jaloux de la préference qu'on lui avoit donnée, voulut l'assassiner pendant la nuit, & le blessa. Borges dissimula ce crime; mais peu de jours après, il se défit de Simon, qu'il fit assassiner.

L'union regnoit parmi le reste de l'équipage. Au lieu d'un vaisseau, ils s'étoient déterminez à construire deux grandes barques: elles s'avançoient peu à peu, & les Portugais y travailloient avec ardeur. Pour ménager les vivres, qu'ils avoient retirés de leur vaisseau, ils se nourrissoient des fruits qu'ils trouvoient dans le pays où ils étoient. Les Barbares leur vendirent, ou troquerent avec eux con-

30. tre du fer, des vaches, des brebis, & d'autres choses necessaires pour la vie. Au reste, ils n'entendoient point le langage de ces Barbares, qui mangeoient la viande presque crüe, qui erroient d'un lieu dans un autre, à l'imitation des Arabes, & qui étoient armez comme eux de fleches, & d'arcs. Ils n'ont aucune sorte de Religion, cependant le lendemain de la S. Jean, ils parurent couverts de fleurs, comme celebrant un grand jour pour eux.

Leur terre paroît fertile en toute sorte de légumes & de fruits; on n'y voit aucun rocher, seulement de loin en loin s'élevent de petites colines, qui forment des valées couvertes de fleurs & de plantes odoriferantes, & entrecoupées par des bocages dont les arbres sont extrêmement hauts. On y trouve plusieurs grandes rivieres, avec des fontaines, dont les eaux coulant dans les campagnes, les rafraichissent, & les fertilisent. L'hiver dans ce climat ne dépend point de l'approche ou de l'éloignement du Soleil, comme en Europe: il y dépend de certains vents qui souflent ordinairement, lorsque le Soleil est plus proche, & qui cessent lorsqu'il s'éloigne; alors l'été commence, c'est le premier de Septembre, & il dure jusqu'au commencement du mois de Mai. Pendant tout ce tems-là, on ne voit pas un seul nuage qui couvre le Ciel. Les animaux tant privez, que sauvages, y sont d'une grandeur extraordinaire. On y trouve des loups, de chevaux marins, des bufles, des sangliers, des singes, des tigres, & des elephans. Les forêts sont remplies de paons, de pigeons ramiers, de tourterelles, & de perdrix, qui ne font point leurs nids à terre comme les nôtres, mais sur des arbres. Tel est le pays, qui forme le cap de Bonne Esperance & ses côtes. Les Portugais y vivoient tranquillement & en bonne intelligence. Leurs bateaux étant achevez, ils se servirent d'encens, & d'autres matieres odoriferantes, qu'ils rendirent liquides, en guise de godron. Enfin ils éleverent une croix sur une colline, avec une inscription, où ils racontoient leur malheur, & la maniere dont ils l'avoient réparé, pour apprendre à ceux à qui un pareil malheur arriveroit, qu'on pouvoit trouver des ressources dans son courage, & dans son industrie. On jetta les bateaux dans l'eau, & on se sépara en deux bandes. L'une prit la route des Indes, & l'autre celle de l'Europe. Ceux qui revenoient en Europe, entendoient si mal l'art de la navigation, qu'ils ne pouvoient sortir du même parage, où ils s'étoient embarquez. Heureusement pour eux, ils découvrirent un vaisseau commandé par Antoine de Sousa & Carvallo, qui les reçut dans son bâtiment. Ce qui occasionnoit en ce tems-là tant de naufrages, c'étoit l'avidité du gain; on chargeoit les vaisseaux au-delà de ce qu'ils pouvoient porter, & ensuite à la moindre tempête, ils périssoient, ou l'on étoit obligé de jetter dans la mer tout ce qu'ils portoient. Les Rois furent obligez de remedier à cet inconvenient, en fixant par une Ordonnance la charge de chaque vaisseau, à proportion de sa grandeur. Mais ni les Ordonnances du Prince, ni les frequens malheurs qu'on éprouvoit, ne pouvoient corriger les Portugais. L'avarice & l'avidité les faisoient retomber dans les mêmes fautes.

Sur ces entrefaites Dom Nuño Al- 1631.
vares Pereira vint à mourir dans le Mozambique, dont il étoit Gouverneur. L'Empereur du Monomotopa n'étoit plus; D. Philippe son petit fils

1631. regnoit sur ses Etats, & conservoit pour les Portugais la même amitié, qu'il avoit pour eux, avant d'être parvenu au trône. Capranzir, Cafre riche & puissant, se souleva contre son autorité. Il attaqua aussi les Portugais qui étoient dans le Monomotopa, & en tua trois cens dans le pays de Mocaranga. Ce malheur vint du peu d'intelligence qui regnoit parmi les Officiers, tous vouloient commander, aucun ne vouloit obéïr : ils furent les victimes de leur orgueil & de leur vanité, & sans Cristoval de Brito & Vasconcelos, qui courut à leur secours, il n'en fût pas échapé un seul. Lorsque les Portugais reçurent cet échec, Diegue de Sousa & Meneses occupoient déja la place de Pereira dans le Mozambique. Peu de tems après, Capranzir fut tué d'un coup de mousquet. Un frere de l'Empereur du Monomotopa, fut mis en possession de ses Etats. Ce Prince à qui les Religieux de Saint Dominique avoient conferé le Baptême, portoit le nom de l'Instituteur de leur Ordre.

Comme l'année alloit finir, un vaisseau Danois parut dans le parage de Calicut. Il relâcha à Coulam. Dom Manuel de Camara & Norogna, Capitaine Major du Royaume de Canara, alla avec sa galere & huit vaisseaux à rame, pour s'en saisir. Le Danois informé du danger qui le menaçoit, prit la fuite. Manuel le poursuivit, le joignit, & le combattit. Après une longue & vigoureuse résistance, les Portugais l'aborderent, s'en rendirent les maîtres, & le ramenerent à Coulam. Vers le mois d'Avril de l'année suivante, le Capitaine Major Dom Blas de Castro, s'empara près de Negapatam, d'un autre vaisseau, appartenant aux Hollandois. Cette prise coûta cher aux Portugais, car outre plusieurs braves soldats, qu'on perdit dans cette occasion, Manuel de Prado & Magallanes y fut tué. Il servoit depuis vingt-huit ans dans les Indes. Il étoit brave Officier, excellent homme de mer, & plein de merite & de vertu. 1632.

L'arrivée de deux vaisseaux, venant de Portugal dans les Indes, commandez par Antoine de Saldagne, fit oublier cette perte. Quelques mois auparavant Joseph Cabreyra étoit parti des Indes pour le Portugal; & il parvint à l'embouchure du Tage le 14. Septembre, malgré les maladies, qui avoient fait perir la moitié de son équipage en chemin. Lorsque le Viceroi le fit partir, il méditoit de recouvrer l'isle d'Ormus; & pour cet effet, il avoit chargé Dominique de Toral & Valdez Castillan, Capitaine prudent, & qui avoit toute sa confiance, d'aller reconnoître cette place, & de consulter sur cette entreprise Rui Freyre d'Andreade, qui étoit pour lors à Mascate. Toral executa les ordres du Viceroi, & après s'être bien informé de l'état de la place, & des forces que les Persans y avoient, il détourna le Viceroi de son dessein. Toral avant de s'en retourner à Goa, bâtit une forteresse à Julpar, à cinquante lieuës de Mascate.

Cependant les Hollandois, que leurs pertes ne rebutoient point, affermissoient de jour en jour leur puissance dans les Indes. Ils y envoyerent des flotes considerables, qui enleverent plusieurs places aux Portugais, & qui perdirent & ruinerent totalement leur commerce. Ces derniers sentoient leurs malheurs, sans pouvoir les réparer. La Marine étoit entierement tombée faute de finances. Ensorte qu'on ne pouvoit opposer aucune résistance aux ennemis. La

1628. Cour de Castille, qui ne cherchoit depuis long-tems, que l'oppression des Portugais, au lieu de les soutenir, & de les secourir, leur ôtoit même les ressources, qu'ils auroient pû trouver, dans leur courage & dans leur industrie. Elle enlevoit tous les Portugais du Royaume, & les envoyoit en Flandre, en Italie, & en d'autres pays de l'Europe, pour y faire la guerre, tandis qu'on laissoit toutes leurs conquêtes, sans troupes, sans munitions, sans Officiers. Tout languissoit, tout déperissoit donc & dans le Portugal, & dans les Indes. Les Hollandois en profitoient, ils alloient par tout, & par tout ils s'introduisoient, ou par la force des armes, ou par celle de leur politique. Ils avoient des Ambassadeurs dans toutes les Cours des Princes Asiatiques. Ces Ambassadeurs y faisoient regarder les Portugais comme des tyrans, & les Hollandois comme des Alliez solides, dont les vûës ne tendoient qu'au bonheur general de tous les Princes, avec lesquels ils entretenoient quelque commerce. Leur puissance persuadoit plus que leurs discours, & la foiblesse des Portugais achevoit de les faire triompher.

Enfin il sembloit que le bonheur des Portugais étoit parvenu à son comble; & comme toute chose a son commencement, son milieu & sa fin, il sembloit, dis-je, que le bonheur des Portugais touchoit à son terme. En effet, chaque jour, depuis quelque tems, étoit marqué par quelqu'une de leurs pertes, tantôt en Asie, & tantôt en Afrique. Dans cette derniere partie du monde, Dom Jérôme Chingulia, Roi de Monbaze, s'affranchit de leur joug. Dom Pedro Leytam de Gamboa en étoit pour lors Gouverneur. Chingulia avoit été élevé à Goa dans la Religion Chrétienne; mais dans le fond du cœur il étoit Mahometan, ainsi que son pere infortuné, que Simon de Melo Pereira, avoit fait perir si indignement. Gamboa au lieu de faire oublier cet affreux assassinat au fils, par une conduite prudente & moderée, le traitoit en esclave, plutôt qu'en Roi. Chingulia, né hardi & courageux, gémissoit de la tirannie qu'on exerçoit envers lui; mais il n'osoit éclater; il craignoit les Portugais, & plus encore ses propres sujets, qui s'étoient vendus si lâchement aux ennemis de son pere. 1632.

Il alloit souvent visiter son tombeau: là il fondoit en larmes, il lui parloit comme s'il eût été encore en vie, il l'entretenoit de ses malheurs, il baisoit ses os, & en les baisant, il observoit toutes les ceremonies, dont usent les Mahometans envers les morts. Etant un jour occupé à cette triste & lugubre fonction, il fut apperçu d'un Portugais, qui en alla dans l'instant avertir Gamboa. Celui-ci ne demandoit qu'un prétexte pour l'opprimer tout à fait. Il dit au Délateur d'épier lorsque Chingulia iroit à ce tombeau, & de l'en avertir, afin de l'y surprendre, & de le faire arrêter, pour l'envoyer à Goa. Le Délateur le lui promit; mais en même tems, il alla tout reveler à Chingulia, esperant que ce Prince l'en recompenseroit noblement; mais il se trompa; Chingulia ne vit en lui qu'un double traître, qu'il attira dans un bois, où il le fit massacrer par des Cafres.

Cependant profitant de l'avis qu'il lui avoit donné, il résolut de prévenir les embûches que Gamboa pourroit lui tendre, de venger la mort de son pere, & les outrages qu'il recevoit chaque jour lui-même. Il choisit trois cens Cafres, vaillans, & entie-

1632. rement dévoüés à son service. Il se rendit en diligence à la forteresse, il demanda à parler au Gouverneur : on crut que c'étoit pour le visiter, & on le laissa entrer avec sa suite. Aussi-tôt il courut à l'appartement de Gamboa, qu'il tua de sa propre main : les autres Portugais qui étoient dans la citadelle, subirent le même sort ; ainsi que la femme & la fille du Capitaine, jeune, belle, & qui aima mieux mourir, que d'épouser le meurtrier de son pere.

Gamboa ayant subi la peine dûë à sa tirannie & à son imprudence, Chingulia, dont la fureur, & la vengeance n'étoient point encore assouvies, sortit de la forteresse à la tête de ses Cafres, & fondit dans le quartier de la Ville qu'habitoient les Portugais, où il en fit un massacre horrible. Quelques-uns se sauverent dans le Couvent des Augustins, où ils deffendirent leurs vies pendant sept jours, qu'ils eurent des vivres. Alors ils capitulerent ; mais dès qu'ils se furent rendus, comme ils avoient appris aux barbares à respecter peu la foi des traité, les Barbares ne les respecterent pas plus à leur égard, qu'eux dans leur prosperité les avoient respectez. Chingulia les fit tous mourir avec leurs femmes & leurs enfans. Tous étant exterminez, il déclara, qu'il étoit, & qu'il avoit été toujours Mahometan : qu'il avoit en horreur le Christianisme, & le nom de Chrétien qu'il avoit porté ; qu'il ne respiroit que la destruction d'une Nation aussi cruelle, que la Portugaise. Ainsi par la faute, & par la cruauté de quelques-uns, on reçut des outrages qu'on ne méritoit point, & l'Etat perdit une place importante, & necessaire pour son commerce des Indes, & de l'Afrique.

Après que Chingulia se fut emparé de tous les biens, & de toutes les richesses qui appartenoient aux Portugais, il monta à cheval, & alla se promener dans la Ville, dont les ruës étoient encore couvertes de cadavres. Le Roi les insultoit, les outrageoit, & repaissoit ses yeux avec une joie barbare de ce spectacle hideux. En voyant le cadavre de Gamboa, il s'écria, » Te voilà donc perfide & cruel » ennemi, te voilà immolé à ma juste » vengeance; je ne serai plus la victi» me de ta sordide & lâche avarice. » Je suis libre, & tu as subi la peine » dûë à ton insolente cruauté; « en prononçant ces paroles, il le frapoit de sa lance, il crachoit sur son visage, il couvroit ce malheureux cadavre d'opprobre & d'ignominie. Outre les Portugais, leurs femmes, & leurs enfans, Chingulia fit égorger la plus grande partie de ses sujets, qui s'étoient faits Chrétiens. Il assembla le le reste dans l'Eglise de Nôtre-Dame, & montant dans la chaire, il leur tint ce discours. » La suprême puissance » souffre que les hommes pervers » prosperent quelquefois sur la ter» re : mais lorsque leurs crimes sont » parvenus au comble de leur mesu» re, sa main redoutable s'apesantit » sur eux. Un moment lui suffit. D'un » coup d'œil, il aneantit leurs projets, » il punit les crimes de plusieurs an» nées. Les Portugais ont lassé sa pa» tience : ces pyrates des Nations, ces » oppresseurs de la liberté Afriquai» ne, & Asiatique, sous prétexte de » faire connoître le veritable culte, » par lequel il veut être adoré, ont » rempli de meurtres & de briganda» ges l'Univers entier. Conduite af» freuse, & qui blesse les loix hu» maines & divines. Pour établir leur » Religion parmi nous, ils envahissent 1632.

1632. » sent nos biens, ils s'emparent de » nos Sceptres, ils nous dépoüillent » de notre liberté, ils nous font gémir dans l'esclavage, ils nous massacrent, & violent enfin tous les » droits les plus saints, & les plus » respectables dans la societé. Que » l'avarice les porte des extrémitez » du monde dans nos contrées, pour » y commercer : à la bonne heure! Que » dans leur commerce ils abusent de » notre simplicité, pour nous tromper, je le leur passe encore, quoiqu'il soit indigne de tromper personne : mais que sous prétexte de » Religion, ils nous arrachent nos » vies, & nous chassent de nos terres, » c'est ce qu'aucune Religion n'a jamais toleré. Je ne connois point de » Dieu qui commande à un peuple » d'en exterminer un autre, pour lui » apprendre à le connoître. La raison, tout s'oppose à des principes » si monstrueux. Dieu n'est autre chose » que la justice même, & tout ce que » les Portugais ont fait en Asie & en » Afrique blesse cette justice directement. Ecoutons-les eux-mêmes : » quand le Fils de Dieu, disent-ils, » donna mission à ses Apôtres, pour » aller enseigner aux hommes sa nouvelle Loi, lorsque vous trouverez, » leur dit-il, des Nations, qui ne » voudront point vous entendre, » cherchez-en d'autres, ne contraignez personne. S'il eût voulu se faire » connoître par la violence, ne se » fût-il pas expliqué autrement, & » ne leur eût-il pas donné des armées invincibles pour executer ses » desseins : sans doute il l'eût fait; » mais cette conduite étoit contraire » à sa justice divine, & ceux qui la » pratiquent, deshonorent son nom, » & l'offensent mortellement. Considerez un moment de quelle maniere les Portugais en ont agi envers nous. Vous ne trouverez dans » leurs actions à notre égard, aucune » trace ni de justice divine, ni de » justice humaine. D'abord pour s'introduire parmi nous, ils ont commencé par nous déclarer la guerre : » & dès qu'ils ont été reçus dans le » sein de nos familles, ils ne se sont » attachez, qu'à nous enlever nos » biens, en nous traitant de barbares, » & en nous jettant dans l'esclavage. » Soumis à leur puissance, il est vrai, » le Sceptre dont ils s'étoient rendus les maîtres, fut remis à mes » Ancêtres; mais par combien d'opprobres, par combien de violences » n'ont-ils pas soüillé ce bienfait? » Oublions-les, & ne parlons que de » ceux, qu'ils ont fait essuyer à mon » Pere. Vous sçavez tous, qu'il a été » la victime de leur perfidie. Ils l'ont » chassé, ils l'ont poursuivi, ils ont » corrompu ses sujets, ils l'ont fait » indignement assassiner. Mon Pere » a expiré sous leurs coups. J'ai vû » mille fois dans son tombeau, j'ai » vû son sang, élever son cri jusqu'à » moi, pour demander vengeance. » Cependant mon Pere étoit juste, » prudent, fidele à ses tirans; sa prudence, sa fidelité, sa justice n'ont » servi qu'à hâter ses jours. Voilà, » quels étoient ses crimes, & quels » étoient les miens. Mais j'étois cependant plus coupable que lui : » j'avois été assés lâche pour abandonner la Loi du Saint Prophete. » J'ai été Chrétien; c'est un crime, » j'en conviens; & rien ne peut m'en » laver, que l'extrême jeunesse, & » le tems où je l'ai commis. J'étois à » Goa, abandonné à mes ennemis. » Sans secours, sans conseil, que » pouvois-je devenir, au milieu d'une » Nation infidele, que je voyois cha- 1632.

1632. » que jour plonger ses mains sanguinaires, dans le sein de ceux qui refusoient d'accepter leur Loi ? J'en rougis, mais je l'avouë, & mon aveu même doit me justifier, la crainte de la mort, & non mon consentement, m'ont fait alors Chrétien. Que le Saint Prophete excuse ma foiblesse, mon cœur ne l'a jamais trahi. Vous donc, sujets fideles qui m'écoutez, vous qui vous trouvez avoir commis le même crime, expiez promptement votre faute, en vous prosternant devant le Saint Alcoran. Le Saint Prophete vous tend les bras, suivez l'exemple de votre Roi, & bientôt le Ciel vous inondera de ses bienfaits. Déja par mon bras il a exterminé les oppresseurs de votre liberté, il vous la conservera, vos tirans ne sont plus: le grand Mahomet s'est déclaré votre protecteur. «

Les Auditeurs moins persuadez par le discours de leur Roi, que par le danger qui les menaçoit, apostasierent presque tous. Ceux qui résisterent furent embarquez dans un vaisseau, transportés à Moca dans l'Arabie, & vendus aux Turcs pour esclaves. Chingulia garda les plus belles femmes pour les faire servir à ses plaisirs: mais la plûpart demeurerent fideles à la loi de J.C. & souffrirent la mort avec une constance admirable. De ce nombre fut Natalie de Sà, jeune veuve, qui aux graces de la beauté joignoit un courage mâle, & une vertu superieure. Le massacre de ces femmes fut suivi de la profanation des Eglises. On renversa les Autels, on foula aux pieds les images de Jesus-Christ & des Saints, & l'on couvertit les Eglises en Mosquées. Les Rois voisins de Monbaze imiterent l'exemple de Chingulia : ils se révolterent presque tous, & massacrerent les Portugais qui étoient dans leurs pays. 1632.

Lorsque les Princes ou les Rois perdent quelques-uns de leurs Etats, c'est souvent moins leur faute, que celle de leurs Ministres. Ceux-ci occupez de leurs interêts, oppriment leurs sujets; leurs cris parviennent rarement jusqu'au trône de leur Souverain; heureux & paisible, il les croit heureux & paisibles aussi ; il n'apprend souvent leurs malheurs, qu'en apprenant qu'ils ne sont plus ses sujets. A la vérité, un Roi devroit tout voir par lui-même : ce n'est qu'en observant cette conduite, qu'il peut être assuré, que la justice s'administre au gré de ses désirs : mais trop foible souvent pour embrasser un détail si immense, il est forcé de se livrer entierement à des Ministres, qui ne sont pas toûjours équitables comme lui. Un Ministre sage, prudent, laborieux, éclairé, inaccessible aux passions, attaché uniquement au bien de l'Etat, & à la gloire de son Prince, est un don du Ciel, rare & précieux, qu'on ne voit que de loin en loin. Depuis que les Portugais portoient le joug des Espagnols, les premiers Ministres de la Cour de Castille n'avoient songé qu'à leur grandeur, sans songer à celle de leurs Rois. Leurs Rois foibles & indolens se livroient cependant entierement à eux, & ces Ministres ne donnoient ordinairement leur confiance, qu'à des hommes corrompus, sans foi, sans honneur ; & capables de tout sacrifier aux vûës de ceux qui les employoient. Ainsi presque tous les emplois, toutes les Charges, toutes les Dignitez, Ambassades, Gouvernemens, Commandemens de Places, Viceroyautez, Postes de la guerre, Postes dans la Magistrature

632. n'étoient accordez qu'à ces hommes, pervers & indignes Citoyens, qui pour se dedommager de l'opprobre que leur coutoient leurs honneurs, traittoient insolemment les sujets, sur lesquels on leur donnoit autorité.

C'est à leur insolence, que le Portugal dut une partie de ses pertes, durant son esclavage: & c'est à cette source qu'on doit rapporter le malheur arrivé à Mombaze. La tirannie des Commandans & des Gouverneurs que l'Espagne y envoyoit, y causa la révolution, qu'on vient de rapporter. On ne fut étonné à Goa, lorsqu'on en fut informé, que de ce qu'elle avoit tardé tant à éclater. Le Viceroi en fut extrèmement affligé, & songea à faire les derniers efforts pour recouvrer ce Royaume. Il fit donc armer une galere, une patache, sept vaisseaux, & sept galiotes. Il nomma pour commander cette armée son fils, jeune encore, mais brûlant de se signaler. Il chargea Dom François de Moura de l'accompagner, pour lui aider de ses conseils. Moura étoit un homme, digne de la confiance qu'on avoit en lui, sage, prudent, & consommé dans les affaires des Indes, où il avoit long-tems servi. Cette flote
633. mit à la voile vers le milieu de Decembre. Le deux de Février elle arriva à Ampaça, & le dix du même mois, elle se presenta à la barre de Mombaze, où arriverent en même tems trois bâtimens, envoyez de Mascate, par Rui Freyre d'Andreade sous les ordres de Juan de Fonsecà & Carvallosa, & de Lazare, & Antoine Rodriguez Pina. Adam Barbosa, & Martin-Laurent Preto y accoururent des pays voisins, pour aider à reconquerir ce Royaume, avec des troupes, qu'ils entretenoient à leur solde. Les Villes de Chaul & de Baçaim y envoyerent aussi des vaisseaux, la premiere sous 1633.
les ordres de Pierre de Costa Botello, & la seconde sous ceux de Juan de Melo. Ainsi l'armée se trouva considerablement augmentée. L'ennemi n'avoit presque point de vaisseaux pour défendre l'entrée du port. Cependant les Portugais, lents à se déterminer à prendre un parti, perdirent l'occasion de remporter les avantages, qu'elle sembloit leur offrir.

Leur arrivée n'épouvanta point les rebelles, ils firent bonne contenance, & parurent très-disposés à se deffendre vigoureusement. Ils avoient une bonne artillerie, leurs magasins étoient remplis de munitions, & Chingulia inspiroit la confiance à ses sujets, par le grand mépris qu'il témoignoit pour ceux qui venoient l'attaquer. Les Portugais se disposerent enfin à tenter la descente. Moura entra dans la barque de la galere avec Dom Fernand, c'étoit le nom du fils du Viceroi, pour aller reconnoître le Pas de Mavepa. Il laissa les Capitaines Pierre Antunes, Juan de Melo, Juan Gomes d'Abreu, Manuel Mendez Cavaliño, & Adam Barbosa avec leurs vaisseaux, pour empêcher la communication de la terre ferme, avec l'isle. Il fit approcher du fort, Gaspard Pacheco, avec ceux qui étoient venus de Mascate, & il fit preparer tout ce qui étoit necessaire pour le siege.

Pour ôter à l'ennemi toute esperance de fuite, & de secours, il fit garder l'entrée du port par Andres Vello, avec le Capitaine Manuel Ferreira de Brito. Il chargea Dominique de Toral & Valdez, d'aller reconnoître la place. Valdez étoit homme intelligent & capable. Andres Vello enleva quelques vaisseaux & un Almadie aux ennemis, & cette prise ne coûta aux Portugais que cinq Matelots & un soldat.

1632. Toral qui n'avoit pas pû bien observer la place, la premiere fois, qu'on l'avoit envoyé pour la reconnoître, y revint une seconde fois avec dix hommes. Les ennemis tirerent sur lui, & tuerent quelques soldats. Le 16. du même mois, Moura & le fils du Viceroi allerent eux mêmes visiter la place du côté de la mer. Enfin après avoir bien examiné le terrain, les fortifications, & les endroits par où on pouvoit les attaquer, on résolut de tenter la descente.

Cependant avant de l'executer, Moura fit la revûë generale de ses troupes. Il ne trouva en tout que près de cinq cent Portugais, les autres étoient ou Indiens ou Afriquains. Afin de dérober son débarquement aux ennemis, il fit faire une fausse attaque par Andres Vello, mais elle ne produisit aucun bon effet. Quelques Matelots déserterent, & découvrirent aux ennemis tous les desseins des Portugais. Les Africains en profiterent, ils porterent leur meilleur artillerie du côté où le danger menaçoit. Cependant les Portugais se mirent en devoir de tenter la descente dans l'endroit qu'ils avoient marqué; mais on ne put y aborder à cause d'une tourmente horrible, qui obligea les vaisseaux à tenir le large.

Alors on alla pour débarquer ailleurs. Dom Fernand de Norogna marchoit à la tête. Il étoit suivi des Capitaines Gonçales de Barros & Silva, Antoine Vello, Pierre Alvarés de Castelbranco, Dom Rodrigue de Costa, Dom Julien de Norogna, Dom Diegue de Lima, Andres de Vasconcelos, Juan Rodriguez de Sà & Meneses, avec leurs Compagnies. Ceux de Mascate de Zangebar, & de Paté marchoient immédiatement, avec Juan Suares Vivas, & Juan de Melo Capitaines de deux Compagnies, qui étoient dans la galere. François de Sousa Ferreira, & Pierre de Costa Botello fermoient l'arriere-garde avec leur troupe: Toral & Valdez conduisoient l'artillerie. Dès que le débarquement fut fait, on marcha en bon ordre vers la place. Lorsqu'on s'en fût approché à une certaine distance, on fit alte sur une hauteur, d'où l'on examina avec plus d'attention les dehors de la place, & ceux qui seroient propres à y dresser les batteries. Les ennemis firent une sortie au nombre de trois cens. On les repoussa avec perte, & les Portugais ne perdirent que huit hommes, parmi lesquels se trouva Juan de Moralés Vello Le Capitaine Dominique Azevedo fut blessé. Les troupes qu'on renvoya sur la flote, saisies d'une terreur panique, rentrerent dans leurs vaisseaux avec tant de désordre, que les Maures les eussent taillées en pieces, s'ils les eussent attaquées dans ce moment. 1632.

Pour pousser le siege avec vigueur, il étoit convenable de s'emparer d'une maison qui étoit tout proche, & que les ennemis faisoient garder; Lazare Rodriguez les en chassa. Toral alla le visiter, & trouva que ce poste n'étoit pas aussi necessaire qu'on l'avoit crû: neanmoins Moura voulut qu'on s'y retranchât. Le lendemain, il y alla lui-même. Etant monté sur un arbre, pour observer la place, il apperçut trois corps d'ennemis, qui marchoient pour regagner le poste en question. Les Portugais se mirent en état de les bien recevoir. L'attaque fut vive & sanglante: Dom Diegue de Lima, Dom Rodrigue de Costa, Gomes Freyre d'Andreade, Pierre Alvares de Castelbranco, Juan Alvares de Moura, Juan de Fonseca & Carvallosa, avec les plus braves soldats, perdirent la vie dans ce com-

 bat. Dom François de Moura lui-même y reçut vingt-quatre blessures, de vingt-quatre flèches empoisonnées. Ces blessures sont si dangereuses, que si on ne coupe promptement les chairs de la partie offensée, & si on ne succe la playe, on en meurt promptement. Moura se les fit succer par un jeune homme, qui en mourut; tant le poison étoit violent.

Pendant que le combat se donnoit, les Portugais qui étoient restez dans le camp, entendirent le bruit des combattans, & le fils du Viceroi courut au secours des siens, qu'il sauva d'une mort certaine. A son arrivée les ennemis abandonnerent l'attaque, & se retrancherent dans un bois, où ils se deffendirent encore vaillament. Comme on ne pouvoit les y forcer, le General fit venir quelques pieces d'artillerie, & les ennemis se retirerent alors. Ils étoient au nombre de neuf cens, & les Portugais, qu'ils avoient attaqués, n'étoient que soixante. Ceux qui échaperent aux barbares, revinrent au camp. Moura se retira sur la galere pour s'y rétablir de ses blessures, & chargea de son emploi le Capitaine Gonçales de Barros & Sylva; mais comme les soldats, & les autres Capitaines témoignerent quelque répugnance à lui obéïr, on donna sa place à l'Amirante Pierre Rodriguez Botello, qui d'abord l'avoit refusée.

On entra dans le mois de Février. On continua le siege; mais avec si peu d'intelligence, que tout se passoit en contestations, & on n'avançoit rien. Cette mauvaise conduite obligea François de Moura à revenir dans le camp. Il étoit si foible qu'il ne pouvoit se soûtenir; il se faisoit porter sur un brancard, & il se transportoit ainsi partout pour donner ses ordres. Il fit dresser deux batteries pour canoner la citadelle, & d'abord on en espera beaucoup. Andres Vello, & Juan Gomez d'Abreu en prirent soin. L'ennemi se servit de son artillerie pour les démonter. Les Portugais résolurent de battre en même tems le boulevard appellé des Turcs. Toral alla pour établir les bateries nécessaires. Les Capitaines y servoient tour à tour, & plusieurs d'entr'eux y perdirent la vie. Les ennemis firent pendant la nuit une sortie, sur la derniere baterie, qui ne produisit aucun effet. L'hyver commençant à faire ressentir ses rigueurs, l'armée fut obligée de rentrer dans ses vaisseaux, pour s'en retourner à Goa. Si on eût continué le siege encore quatre jours, les habitans de Monbaze eussent été forcez de se rendre. Mais la crainte de l'hyver, qui commence dans ces climats vers la fin de Mai, fit retirer les Portugais.

François partit donc pour Goa avec toute la flote, & ne laissa devant Monbaze que deux vaisseaux pour garder la côte, sous les ordres de Pierre Rodriguez Botello, & Andres de Vasconcelos, ausquels devoit se joindre Dom Diegue Carvallo avec son vaisseau. François ordonna à Botello de se tenir à Patii, & à Vasconcelos dans le Zanzibar. Comme la flote étoit prête à partir, un Matelot déserta, & alla informer les ennemis de son départ. Ils dresserent sur le haut d'une Mosquée quelques pieces de canon, & ils incommoderent beaucoup ceux qui faisoient de l'eau pour le voyage de Goa.

Dès que les Portugais furent partis, Chingulia démantela la place, ravagea tout le pays, mit tout à feu & à sang, & s'embarqua avec toutes ses richesses, & s'en alla à Xael, à Caxem, & à Adem en Arabie. Monbaze

1632. étoit détruit de fond en comble depuis deux mois, sans que les Portugais en fussent informez. Enfin quelques Maures en allerent porter la nouvelle à Botello, à Patii. Aussi-tôt ce Capitaine Portugais passa à Monbaze, & commença à travailler à réparer les ruines de cette Ville; que son propre Roi avoit réduit dans un état affreux.

Cependant on ignoroit à Goa ce qui se passoit: & le retour de Moura y faisoit dire publiquement que le Viceroi avoit eu tort de lui confier une telle entreprise. Le Viceroi pour se justifier, fit arrêter Moura, & voulut qu'on lui fît son procès. On fit aussi arrêter Toral; mais n'ayant demeuré que deux mois en prison, il en sortit, & alla croiser dans le parage de Deman, où il fut tué d'un coup de fusil par les Hollandois. A l'égard de Moura, non seulement il trouva le moyen de se justifier; mais étant revenu à Madrid, il fut comblé d'honneurs de la part de la Cour.

Cependant les Hollandois attendoient à Pulolaor la flote Portugaise, qui devoit revenir de la Chine. Elle tomba presque toute en leurs mains, avec des richesses considerables, qui leur servirent à pourvoir de ce qui étoit necessaire, leurs forteresses, & leurs nouveaux établissemens. Cette prise immense ne leur coûta pas un seul homme, parce que les forces étoient occupées à Monbaze, & à Ceilan, & qu'aucun vaisseau de guerre n'escortoit cette flote. Dans le Japon, les Portugais y étoient persecutez, & la Chine étoit en proye à la fureur des Tartares. Nababo Azafacan, beau-pere de Coran, Roi des Mogols, tomba sur Visapour, avec une puissante armée: mais la soif, la faim, & la peste, qui désoloient alors toutes les Indes, causerent une si grande mortalité parmi ses troupes, qu'elles l'obligerent à se retirer honteusement. L'Empereur du Mogol fut si sensible aux mauvais succès de son beau-pere, qu'il lui ôta le commandement de ses armées, & en honora Mobatecan, qu'on estimoit pour le plus grand Capitaine de son tems. Nabado sentit vivement sa disgrace; mais comme il étoit adroit, habile, & politique, il ne désespera point de sa mauvaise fortune, qu'il suporta avec fierté. 1632.

Les Portugais avoient presque perdu tout ce qu'ils possedoient dans l'isle de Ceilan, & leur conduite imprudente avoit plus contribué à cette perte, que le courage & la valeur de leurs ennemis. Enfin, il ne leur restoit plus que la Ville de Colombo, la Capitale de leurs Etats dans cette isle. Le Prince de Mahastana, celui de Matale, les Rois d'Uva & de Candi, leverent une armée de vingt mille hommes, & en formerent le siege. Il fut si long, que les Portugais manquant de vivres, furent, dit-on, réduits à manger les corps de ceux que les ennemis tuoient, & l'on voyoit les meres égorger leurs enfans pour se conserver le reste de vie qui les animoit encore. Telle étoit leur situation, lorsqu'on vit paroître cinq vaisseaux, que le Viceroi envoyoit pour charger de la canelle. Les ennemis crurent que c'étoit du secours qu'on envoyoit aux assiegez: l'épouvante les saisit, ils leverent le siege, & Colombo fut sauvée du danger auquel cette place alloit succomber. Dom Philippe Mascaregnas y arriva en même tems, avec une patache qu'il avoit armée à Cochim à ses dépens, & ravitailla la Ville & la forteresse. 1633

Le Viceroi lui-même travailla à équiper une flote pour y envoyer du

1633. secours, & pour reconquerir dans l'isle tout ce qu'on y avoit perdu. Il nomma Dom George d'Almeida pour General. Il partit pour cette expedition le 19. de Février 1631. & le Viceroi lui donna pour ce voyage la fameuse galere, que Nuño Alvares Botello, avoit prise aux Achenois près de Malaca. Almeida la visita avec soin, & reconnut, que quoiqu'elle fut extrêmement grande, elle ne pourroit résister à une tempête, si malheureusement il en essuyoit une. Il en avertit le Viceroi, qui ordonna au Capitaine d'un vaisseau chargé de vivres, de ne point perdre de vûë la galere. Mais dès qu'on fut en pleine mer, le vaisseau disparut; c'est ainsi qu'on executoit alors les ordres des superieurs. Toute discipline étoit perduë; chacun agissoit au gré de ses caprices. De là vinrent tant de pertes, & principalement celle de la galere, & des troupes qui étoient embarquées.

Cette galere vogua le long des côtes jusqu'au cap de Comorin; là elle quitta le parage, où elle naviguoit, & fit voile vers Ceilan. A peine Almeida fut il éloigné de la terre qu'une horrible tempête fit périr la galere. Almeida se sauva dans la barque, avec vingt-neuf personnes. Tout le reste périt & fut submergé. Ceux qui étoient dans la barque manquoient de tout; cependant Almeida les encouragea si bien, que malgré une pluye continuelle & un tems affreux, ils parvinrent enfin à quatre jours de là, dans une isle des Maldives. Les Portugais y souffrirent mille outrages de la part des habitans, & tous y tomberent presque malades; cependant il n'en mourut que deux. Enfin le Roi de ces isles écrivit à Dom George, & lui fournit quelques vaisseaux, pour regagner le continent des Indes. On mit à la voile, & on arriva à Cochim, où Almeida tomba dangereusement malade. Sur ces entrefaites il arriva dans cette Ville deux pataches avec cinq cens Cafres, & huit cens Canariens, que le Viceroi envoyoit encore à Ceilan, avec quelques Portugais, & des munitions considerables. Almeida, qui avoit recouvert sa santé, s'embarqua avec eux le 17. d'Octobre, & arriva enfin le 21. à Colombo. 1633.

Là, il s'appliqua à rétablir la discipline parmi les troupes, & vers le mois de Janvier de l'année 1632. il se mit en campagne pour executer les ordres du Viceroi. Après quelques jours de marche, & après avoir brûlé pendant cette marche plusieurs Forts appartenans à l'ennemi, les Portugais arriverent à Malvana, que le Roi de Candy, avoit abandonné à l'approche des Portugais. En effet, on n'y trouva que trois vieillards. Almeida détruisit cette place par le feu. Les rebelles, au bruit des succès des Portugais, venoient en foule se ranger sous leurs étendarts; mais comme la crainte avoit plus de part à cette conduite, que l'affection & la bonne volonté, & que plusieurs d'entre eux s'en retournoient à l'ennemi, après avoir examiné les forces de l'armée, Almeida en fit prendre un de ces derniers, & le livra aux Cafres. Aussi-tôt ceux-ci l'assommerent en presence de sa femme & de ses enfans; ensuite ils le mirent en pieces, & le partagerent entr'eux. Ce spectacle cruel & barbare produisit cependant un bon effet. La crainte d'un pareil suplice retint les autres Ceilanois.

De Malvana, l'armée passa à Cardevola, deffenduë par deux Forts. Après que le General les eût reconnus, il sépara son armée en trois corps. George Coelo obtint le commandement de celui de la droite, & Antoine de la

1633. Motte de celui de la gauche. Le General réserva celui du milieu pour lui. Les Portugais montroient une impatience extrême d'en venir aux mains, & le General eut besoin de son autorité pour temperer leur ardeur. Enfin il les conduisit à l'attaque: ils y volerent, & dans un moment on emporta ces deux Forts. On n'y perdit que peu de soldats, un Capitaine & un Enseigne. Il n'y eut que peu de blessez, & Bernard de Costa fut de ces derniers.

Après cette victoire, le General continua la guerre avec la même ardeur. Un Ceilanois vint l'avertir que l'ennemi avoit abandonné plusieurs places considerables, que l'épouvante regnoit parmi les rebelles, & qu'avec un peu de diligence, il pourroit facilement les joindre & les défaire entierement. En effet, ceux qui s'étoient sauvez de Cardevola, leur avoient raporté, que les Portugais arrêtoient les bales avec leurs mains, sans en être blessez; qu'ils combattoient comme des lions, & qu'une femme habillée de blanc couroit parmi leurs rangs, & les animoit au combat. Ceux qui rapportoient ces choses, le faisoient pour excuser leur défaite; cependant elles produisoient un bon effet, & tout plioit devant les Portugais. Sofragam, Caliture, Maturé, & Tanavare tomberent en leur puissance, & le massacre fut horrible dans toutes ces places.

Almeida s'étant assûré de ses conquêtes, se disposa à aller attaquer Chilao par mer & par terre. Chilao fut soumis, & l'on y fit un butin immense. Alors le Roi de Candy envoya des Ambassadeurs au General, pour demander la paix. Almeida ne voulut point en entendre parler. Cependant à la priere des Moines, qui étoient dans l'isle, il permit que les Ambassadeurs passassent à Goa, pour en traiter avec le Viceroi. Celui-ci y consentit, & toute l'isle rentra par rapport aux Portugais, dans la disposition où elle étoit avant la révolte. On dut ce retour au courage, à la valeur, à la prudence, & à la vigilance d'Almeida. Cependant au lieu d'en recevoir la récompense qu'il méritoit, les Portugais non seulement refuserent de le recevoir à Colombo, mais même ils n'oublierent aucune espece de calomnie, pour ternir sa réputation. Almeida s'embarqua pour s'en retourner à Goa; mais il mourut en chemin dans la baye de Mangalor, chargé d'années & de merite. 1633.

Tandis qu'Almeida voyoit ainsi terminer ses jours, il partoit de Lisbonne un nouveau Viceroi pour les Indes, avec deux vaisseaux, commandez par Antoine Tellez de Silva, & par Louis de Castagneda. Ces mêmes vaisseaux ramenerent en Portugal le Comte de Lignares. Celui de Castagneda fit naufrage contre un rocher près de Lisbonne, appellé Guincho: & celui de Tellez fut contraint de relâcher à Malaga, où presque tout l'équipage mourut de la peste. Le Comte de Lignares passa à la Cour de Castille, avec toutes les richesses qu'il avoit amassées pendant son Gouvernement des Indes. Il fit des presens au Roi & à la Reine, qui furent estimez cent mille écus. On le reçut honorablement: l'on murmura cependant des richesses immenses, qu'il étala avec plus de faste que de prudence aux yeux du Courtisan malin, inquiet & jaloux. Sa faveur fut suivie d'une prompte disgrace: cette disgrace eut été juste, si elle eût été la punition des exactions exorbitantes, qu'il avoit commises dans les Indes; mais 1634 1635

1633. mais ce n'étoit pas cette raison, qui le rendoit criminel au Conseil de Madrid; son crime étoit d'être Portugais; car les Espagnols commençoient à tyranniser ouvertement le Portugal. Le Comte de Lignares étoit grand & bienfait, il avoit de l'intelligence & de l'esprit; il aimoit les beaux arts, il les protegeoit, il avoit enfin des qualitez brillantes; mais il les ternissoit toutes par une avarice sordide & cruelle. Au reste il étoit severe, & cette severité le fit generalement haïr.

Son successeur Pierre Silva se fit mépriser par sa douceur. Les hommes ne peuvent s'accoutumer aux partis extrêmes, qui sont dangereux dans presque tous les cas. Ils aiment un certain milieu, difficile à saisir. Silva ne l'ignoroit pas : ainsi soit qu'il ne se sentît point capable de gouverner, soit qu'il préferât la tranquillité à la gloire, il reçut l'honneur qu'on lui faisoit avec chagrin. On lui entendit dire plusieurs fois : Que Dieu pardonne à ceux qui m'ont élevé à cette dignité; je n'étois pas fait pour elle, ni elle pour moi. Cependant il ne manquoit pas d'un certain merite.

Au commencement de Mars, il fit partir de Goa le General Antoine Tellez avec une escadre de six galions, pour aller combattre treize vaisseaux Hollandois, qu'il croioit avoir relâché dans le port de Surate. Cette escadre fut battuë d'une tourmente près de Bombaim, & Antoine fut obligé de revenir à Goa. Il étoit sur le point d'entrer dans le port, lorsqu'il fut tout d'un coup attaqué par quatre vaisseaux Hollandois bien armez. Tellez les reçut avec courage, & les repoussa avec bonheur, après un combat qui dura deux jours. Ensuite il rentra dans le port, où arriva peu de tems après la flote, qu'on avoit accoûtumé d'envoïer en Portugal aux Indes. Elle amenoit avec elle François des Martirs de l'Ordre de Saint François, nommé à l'Archevêché de cette Ville. Il étoit homme sçavant, religieux, & plein de zele. 1633.

Comme il prenoit possession de cette éminente dignité, Chingulia Roi de Monbaze se montra dans l'isle de S. Laurent. Il avoit changé son nom de Chingulia en celui de Sufo. Il avoit esperé de s'établir dans cette isle; mais on lui fit bien-tôt perdre cette esperance : on le mit en fuite, & il amena avec lui quatre cens Chrétiens, qu'il vendit pour servir d'esclaves à Xael dans l'Arabie. Après avoir exercé ses pyrateries sur les côtes de l'Arabie & d'Afrique, il revint dans l'isle de Saint Laurent, où le Roi de Massalaje, lui accorda sa protection. Les Portugais du Mozambique en ayant été informez, formerent le dessein d'aller l'en chasser. Ils armerent deux vaisseaux avec quelques petits bâtimens, & ils se rendirent dans l'isle, où Roque Borges, qui y étoit, devoit leur servir de General.

Le dix-sept de Mai, les Cafres qui servoient parmi les Portugais, descendirent dans l'isle, pour aller chercher l'endroit, où Sufo faisoit sa résidence. Les Cafres l'y attaquerent, & tuerent une partie de ceux qui étoient chargez de le deffendre, entre autres trois Maures, d'une valeur extrême, qui l'accompagnoient par tout, & qui s'étoient attachez à sa fortune. Quelques jours après Borges laissa la garde des vaisseaux à Juan Gomez Suarez, soldat de réputation, & débarquant avec le reste de ses troupes, il alla pour combattre Sufo. Il le rencontra suivi d'une multitude de Barbares. On combattit pendant quatre heures, & l'on fit un grand carnage des enne-

1633. mis. Sufo se retira enfin, & les Portugais craignant que sa fuite ne fût concertée, le laisserent fuïr tranquillement, & s'en retournerent triomphans dans leurs vaisseaux. Ils trouverent que Juan Gomez, tandis qu'ils combattoient sur terre, avoit combattu vaillament sur mer pour la deffense des vaisseaux, que les insulaires au nombre de mille étoient venus attaquer. Borges continua la guerre avec succès. Il ravagea la côte, & il en dévasta toutes les habitations, & fit un butin considerable.

Les Hollandois se presenterent sur ces entrefaites à la hauteur de Goa. Les Portugais les y laisserent tranquilles pendant quelques jours. Cette conduite fut taxée par les Hollandois de lâcheté. Le Viceroi alors permit à Antoine Tellez de sortir du port pour les combattre. A sa vûë les ennemis jetterent quantité de marchandises dans la mer, pour pouvoir fuïr avec plus de vitesse. Peu de tems après, Tellez les rencontra, & les vainquit après un combat assés long. La discorde regnoit cependant à Malaca, entre le Capitaine Major de la place & le Gouverneur. Celui-ci fit tuer un oncle de l'autre d'un coup de fusil. Le Roi d'Achem crut l'occasion favorable. Au mépris du dernier traité, & des droits des gens, il fit emprisonner François de Sousa & Castro, qui étoit Ambassadeur dans sa Cour, & fit tuer tous les Portugais qui étoient dans Achem. Ensuite il se prépara pour aller attaquer Malaca. Le Viceroi qui sçavoit qu'on y manquoit de tout, fit partir quatre galions pour secourir cette place, & il envoya à Deman Antoine Tellez, pour deffendre cette Ville des armes des Mogols : mais Tellez s'ar-
1637. rêta à Baçaim, parce qu'il y apprit
1638. que la paix avoit été renoüée avec les Mogols.

Sur ces entrefaites le Viceroi rendit vers le mois de Juin le dernier soupir dans Goa. On fit l'inventaire de ses biens, & l'on trouva qu'ils montoient à des sommes prodigieuses. On ne pouvoit concevoir comment en si peu de tems, il avoit pû amasser tant de richesses. Mais cela n'étoit pas cependant difficile à comprendre. Depuis quelques années, les Vicerois des Indes faisoient pour leur compte un commerce immense; ils exigeoient des droits sur tous les vaisseaux qui sortoient & entroient dans Goa; ils vendoient toutes les Charges, les Emplois, les Commandemens, & détournoient à leur profit une partie des sommes qui en provenoient. Ils se reservoient la meilleure partie du butin qu'on faisoit sur les ennemis, & maîtres des finances, sous prétexte des armements qu'il falloit faire tant pour l'escorte des Marchands, que pour le secours des places éloignées, & l'achat des vivres, & des munitions necessaires pour les mêmes places, ils en détournoient la meilleure partie à leur profit. Souvent même ils portoient leur insolente rapacité jusqu'à s'emparer de tout, laissant manquer des choses les plus necessaires, & les flotes, & les forteresses, & les garnisons des places. Non contens de tant de brigandages, qui présageoient la ruine totale de la puissance des Portugais dans les Indes, ils exigeoient des Alliez & des Tributaires de certains droits, à cause de la protection qu'ils leur accordoient; ils recevoient des sommes considerables de tous les Gouverneurs des places, moyennant lesquelles sommes, ils fermoient les yeux sur leur conduite, & ceux-ci pour s'en dédommager exerçoient des tyrannies affreuses. Rien n'étoit respectable à leurs yeux pour- 1638.

1638. vû qu'ils assouvissent leur infâme avarice. Delà la révolte de tant de peuples, la perte de tant de places, & la haine & le mépris de tous les Indiens, ces Indiens autrefois si dociles, & si soumis à leurs ordres.

La source de cette corruption generale partoit de la Cour même de Madrid. Les Ministres de cette Monarchie, qui désiroient de voir un terme aux longues prosperitez des Portugais, afin de pouvoir les accabler plus surement, écartoient de ces Charges, & de ces Emplois, tous ceux qui ne les eussent acceptez que pour travailler au bien de la Patrie. D'ailleurs il leur arrivoit rarement d'être exactement informez de tout ce qui se passoit dans les Indes. Les Portugais, qui ne profitoient point des richesses qu'on apportoit toutes les années de ces pays éloignés, fermoient eux-mêmes les yeux sur la conduite des Officiers qu'on mettoit à leur tête. Ils aimoient mieux qu'ils en profitassent, que les Castillans qu'ils détestoient. Ainsi la haine, qu'on avoit pour ceux-ci, servoit l'avarice insatiable des autres. Aucun des Vicerois ne l'avoit portée plus loin que Pierre de Silva, & elle étoit d'autant plus criminelle en lui, qu'il la voiloit du masque de l'hypocrisie. Il ne paroissoit occupé que du zele de la Religion; mais son cœur gâté & corrompu se joüoit également & de Dieu & des hommes; & ce n'étoit qu'aux pieds des Autels qu'il formoit ses desseins, pour contenter sa cupidité. Il gouverna pendant près de quatre années, qui ne sont celebres que par les rapines, & les brigandages, qui s'exercerent dans les Indes.

Malgré des exemples si pernicieux, Antoine Tellez de Silva se conserva la réputation d'homme d'honneur & de courage. Il succeda à Silva, & nous avons déja dit les victoires qu'il avoit remportées en differentes occasions contre les ennemis de l'Etat. Comme il étoit absent de Goa lorsque Silva mourut, François des Martirs, Archevêque de Goa, prit en main les rênes du gouvernement. Il fit armer douze vaisseaux de guerre pour secourir Malaca. Sur ces entrefaites neuf vaisseaux Hollandois vinrent brûler tout proche de Goa trois galions. Tellez étant arrivé, parut inconsolable de ce malheur, mais il fut moins sensible à la perte des galions, qu'à la lâcheté de ceux qui étoient dans Goa, qui les laisserent périr sans les secourir. Cependant ayant appris le danger où étoit Malaca, que les Hollandois & les Achenois alloient attaquer, il songea à aller en personne pour secourir cette place. Comme il alloit partir, Juan de Silva Tello arriva à Goa pour occuper sa place. Antoine lui remit le bâton de Commandement & partit pour Lisbonne, où l'on étoit à la veille d'une grande révolution. 1639. 1640.

Mais avant d'en faire le détail, & des effets qu'elle produisit, il nous faut rapporter ce qui se passa dans le Bresil sous le regne de Philippe IV. Prince qui n'étoit âgé que de seize ans, lorsqu'il succeda aux Etats de son Pere. Il fut doux, tranquille, & paisible. Il aima trop le repos, & peu les affaires. Il donna toute sa confiance à ses Ministres, qui disposant en Souverains de toutes choses, ne lui laisserent que le phantôme de la Royauté, & l'engagerent dans plusieurs guerres qui lui furent toutes désavantageuses.

La treve concluë entre les Hollandois & les Espagnols, étant expirée, la guerre recommença entre ces deux Nations dès le mois d'Août 1621. qui étoit la

1640. premiere de son regne. D'abord la fortune tourna le dos aux Hollandois : ils essuyerent sur terre & sur mer des pertes qui sembloient leur présager une ruine prochaine. Heureusement pour eux, Spinola qu'ils avoient en tête, & qui étoit la cause de leurs malheurs, ne pouvant ployer sous la fierté des Ministres Espagnols, abandonna le commandement des armées. Ceux qui lui succederent, accumulerent faute sur faute, & bien-tôt les Hollandois reprirent le dessus, & furent en état, non seulement de poursuivre la guerre en Europe, mais même dans les Indes Orientales & Occidentales.

Dès l'an 1621. les Hollandois formerent la Compagnie des Indes Occidentales; laquelle devoit faire seule le commerce sur les côtes d'Afrique, depuis le Tropique du Cancer jusqu'au cap de Bonne Esperance, & dans tout le nouveau monde, contenant les deux Ameriques, les terres Australes, les pays déja découverts, ou qui pourroient l'être dans la suite dans la mer du nord, ou dans celle du sud. Barnevelt avoit formé le projet de cette Compagnie, afin de procurer à sa Patrie les mêmes avantages qu'elle tiroit de la Compagnie Orientale ; mais Barnevelt mourut sans goûter le plaisir de voir executer son projet. Les Etats Generaux lui accorderent les mêmes privileges qu'à la Compagnie Orientale; excepté que l'élection du Gouverneur devoit être approuvée par les Etats Generaux, que les Officiers seroient obligez de leur prêter serment, aussi bien qu'à la Compagnie, & que les gens de guerre prêteroient un troisiéme serment au Capitaine General. On trouva plus d'obstacles qu'on n'avoit d'abord imaginé à l'execution de ce dessein : & l'on fut obligé d'étendre les privileges de cette Compagnie, par une ampliation que les Etats donnerent l'an 1622. & par une ampliation, accordée le 20. Juin de l'année 1623. afin de faciliter l'execution du projet, les Etats firent present à la Compagnie de trois gros vaisseaux montez de six cens soldats, qu'ils entretenoient, sans consequence neanmoins pour l'avenir. 1640.

Dès le commencement de son institution, cette Compagnie devint fatale aux Portugais. Les Hollandois avoient formé trois projets. L'un de chasser les Portugais du Bresil, l'autre d'aller avec les vaisseaux de la Compagnie aux mines d'or du Perou, pour y traverser les Espagnols, s'ils ne pouvoient point les en chasser, & le troisiéme de faire une descente en Galice, & en Portugal. Le premier fut confié à Willekens, le second à Jacques l'Hermite, & le troisiéme à Leonard Frantzen.

L'an 1624. Willekens fut moüiller aux côtes du Bresil. Ce pays comme nous l'avons déja dit, est fort vaste : il a près de douze cens lieuës de côte; il est riche, fertile, & beaucoup plus peuplé, que le reste de l'Amerique. Presque toutes les grandes maisons de Portugal y possedoient des biens considerables en fond de terre, & toute la Nation étoit interessée à la conservation de ce vaste pays, à cause du commerce qu'on y faisoit, & des richesses qu'on en apportoit.

Ce pays étoit sous la puissance des Portugais, depuis le regne du Roi Dom Emmanuel, c'est-à-dire, depuis plus de cent ans. Le peuples y étoient soumis, & y vivoient tranquillement. On n'y connoissoit la guerre que par les relations qui venoient de l'Europe. Ceux qui y commandoient s'étoient entierement addonnez au negoce; les

1640. soldats avoient pris le même parti, & tous jusqu'aux Prêtres, & aux Moines, étoient devenus commerçans. Comme les uns & les autres trouvoient beaucoup plus à gagner avec les Hollandois qu'avec les Portugais, ils faisoient en secret le commerce avec eux, & on publia, que les nouveaux Républicains avoient gagné une partie de ces peuples par les profits considerables qu'ils leur faisoient faire. Quoiqu'il en soit, lorsque Willekens parut à la Baye de tous les Saints, l'une des plus grandes du monde, les Portugais songerent beaucoup moins à se deffendre, qu'à mettre à couvert leurs meilleurs effets.

Willekens se rendit maître de S. Salvador, Ville grande & riche, honorée d'un Archevêché & d'un Parlement, Capitale du Bresil, & très-bien bâtie. Il l'attaqua avec tant de succès, qu'il la trouva le lendemain matin abandonnée, les portes ouvertes, & les maisons désertes. Les forts voisins se rendirent sans opposer la moindre resistance. Le Viceroi, Dom Diegue de Mendoce, & son fils furent envoyez en Hollande; on sépara toutes les marchandises pour en tenir compte à la Compagnie, & on livra la ville au pillage. Van Dort qui devint Gouverneur de la place, prit huit vaisseaux Espagnols. Il fit ôter le pavillon Hollandois aux vaisseaux de la Compagnie, qui étoient dans le port, & leur fit prendre celui d'Espagne. Tous ceux qui y aborderent furent surpris par cet artifice, & personne ne lui échapa.

Dom Diegue de Mendoce, témoigna dans cette occasion une lâcheté extrême : il fut si fort étonné de l'arrivée des ennemis, qu'il ne pensa ni à se deffendre, ni à se sauver. Le seul Archevêque à la tête de son Clergé se deffendit quelque tems, ensuite il se retira en bon ordre dans un bourg voisin, où il se fortifia, & d'où il inquieta souvent les Hollandois. Ce Prelat s'appelloit Michel Texeira. Les vainqueurs firent un butin inestimable à la prise de cette place, ils s'emparerent de toute la Capitainie, ou Gouvernement, qui étoit le plus grand & le mieux peuplé de tout le pays. 1640.

On n'apprit la nouvelle de cette perte en Portugal qu'en 1625. Elle répandit une consternation generale dans tout le Royaume. Tout le monde y prit part, & la douleur y fut d'autant plus grande, qu'on étoit persuadé que les Ministres Espagnols n'étoient pas fachez qu'ils eussent perdu une partie de ce beau pays. Ces Ministres, qui avoient toujours en vûë le projet d'opprimer totalement les Portugais, s'imaginoient ne pouvoir y parvenir, qu'en réduisant la Nation dans une extrême pauvreté. Ils s'en consolerent donc, dans l'esperance de toucher au but qu'ils se proposoient : ils ne doutoient point que la perte qu'ils venoient de faire de Saint Salvador n'y contribuât beaucoup, & qu'elle ne rendît toute la Nation Portugaise plus souple & moins fiere. Enfin leur haine contre elle les consola des triomphes des Hollandois, leurs mortels ennemis.

Philippe pensa tout autrement que ses Ministres : il souhaitoit voir les Portugais affoiblis, mais il ne vouloit pas les voir accablez. Il écrivit donc de sa propre main aux plus grands Seigneurs de Portugal, pour les consoler, & pour les encourager à faire de nouveaux efforts afin de repousser les ennemis, & leur arracher la proye, qu'ils venoient de leur enlever. Ces lettres étoient d'ailleurs ren-

1640. plies de marques de confiance, & de tendresse. Philippe y parloit plutôt en pere de ses sujets, qu'en Roi ; & si on eût jugé par ses lettres de l'affection qu'il avoit pour les Portugais, on eût été persuadé qu'il avoit pour eux les mêmes sentimens, qu'il faisoit paroître pour les Castillans. Mais les actions de ses Ministres démentoient ses sentimens, ou du moins les rendoient inutiles. Neanmoins les Portugais y furent sensibles : toujours pleins de zele pour leurs Princes, même pour ceux qu'ils regardoient comme leurs tirans, ils firent de nouveaux efforts pour équiper à leurs dépens une flote de vingt-six vaisseaux, ce qu'ils executerent en moins de trois mois. Toute la Noblesse y concourut à l'envi. Les uns fournissoient de l'argent, les autres levoient des troupes à leur solde, & presque tous demandoient à servir en personne.

Les Castillans s'étoient engagez à armer aussi de leur côté dans les ports d'Espagne une flote à leurs dépens, & de l'envoyer joindre celle de Portugal, pour agir de concert. S'ils l'eussent fait à tems, on ne pouvoit se promettre de ces deux flotes unies, que des succès favorables. Mais comme les Ministres de Madrid agissoient par des principes tout opposez aux désirs même de leur Roi, la flote Castillane ne fut en état de tenir la mer qu'au mois de Février de l'année suivante 1625. Enfin elle joignit la flote Portugaise, & l'on donna le commandement general, à Dom Frederic de Tolede Ozorio, Marquis de Valduesa. Les deux flotes étoient abondamment pourvûës de vivres & de munitions. Elles portoient quatorze à quinze mille hommes, tant soldats que Matelots : après une heureuse navigation, elles parvinrent à mouiller à la baye de tous les Saints. 1640.

Les Hollandois manquoient presque de tout dans leur nouvelle conquête. Michel Teixeira, Archevêque de Saint Salvador, avec quinze cens hommes qu'il avoit ramassez, les harceloit sans cesse. Il tailloit en pieces leurs partis, il leur coupoit tous leurs vivres, il ne les laissoit pas respirer un moment : enfin il les avoit bloquez, & tellement fatiguez, qu'il les eût sans doute chassez de Saint Salvador, si les Portugais ne l'eussent malheureusement perdu dans ces circonstances. Ce Prelat guerrier mourut donc trop tôt pour les interêts de sa Patrie. Nunez-Marino prit après lui le Commandement. Dom François de Moura remplit la place de celui-ci : l'un & l'autre suivirent dans leur conduite les instructions de Teixeira. Ils s'attacherent, sur tout par le moyen du blocus, à empêcher qu'il n'entrât des vivres dans la place.

Tel étoit l'état des Hollandois, lorsque les flotes Espagnole & Portugaise parurent dans le havre de S. Salvador. Leur arrivée combla de la joie la plus vive les Portugais, & les Hollandois de la tristesse la plus profonde. Ils manquoient de tout, & ils n'avoient aucune esperance de secours. Les Portugais mirent à terre quatre mille hommes, sous les ordres de Dom Manuel de Menesés General du débarquement. On attaqua vivement les Hollandois ; ils se deffendirent mal, la discorde & la division se mirent parmi eux, les uns vouloient se rendre, & les autres vouloient qu'on combattît jusqu'à la derniere extrêmité ; mais le sentiment des premiers prévalut, & l'on rendit la place le vingtiéme d'Avril.

S. Salvador étant délivré des mains des Hollandois, on y mit une bonne

1640. garnison. Ensuite les deux flotes leverent les anchres, tendirent leurs voiles, & se disposerent à s'en retourner en Europe. Leur retour fut assez malheureux. Elles eurent presque toujours le vent contraire, elles éprouverent des tems affreux, & enfin une tempête, fit périr quelques vaisseaux, & maltraita horriblement les autres, qui arriverent enfin après bien des peines en Portugal, & en Espagne.

Si Willekens avoit eu un succès heureux dans son entreprise sur S. Salvador, l'Hermite éprouva un sort bien contraire. La nouvelle Compagnie l'avoit mis à la tête de l'escadre, qu'elle envoïoit dans la mer du sud. L'Hermite tint à peu près la route que s'étoit frayée depuis peu Jacques le Maire, pour entrer dans cette mer. Après avoir doublé le cap de Hoorn, il moüilla dans une grande baye, à laquelle on a donné le nom de Nassau. Là il se rafraîchit quelque tems, il y prit des vivres; il fit rétablir ses malades, & entra enfin avec une partie de sa flote dans la mer du sud. Ses ordres portoient d'inquieter les Espagnols, & de surprendre la flote du Perou. Cependant ayant appris que la flote étoit partie quelques jours auparavant, & qu'elle arriveroit avec tout l'or & l'argent dont elle étoit chargée, avant qu'il pût la joindre, il se détermina à aller attaquer un galion, & plusieurs bâtimens qui étoient restez à Colao de Lima. L'attaque fut très-vigoureuse; mais il fut impossible de brûler, ou d'enlever le galion, parce qu'il y avoit un banc qui empêchoit les brûlots de l'approcher, & d'y mettre le feu. On ne put même faire une descente, comme on l'avoit esperé. Le rivage étoit bordé de canon & de soldats; la mer se brisoit avec violence contre la côte, & les chaloupes ne pouvoient y aborder sans danger de périr. Alors on ne s'attacha qu'à brûler les bâtimens qui étoient avec le galion; on chargea les chaloupes de feux d'artifices; elles s'approcherent des bâtimens, elles y mirent le feu, & quarante ou cinquante vaisseaux Espagnols furent consumez par les flâmes. Ensuite on bloqua Colao de Lima, avec une partie de la flote, & avec l'autre on alla attaquer Arica qu'on croioit dépourvûë de troupes. Si les Hollandois avoient surpris cette place, ils étoient résolus à aller delà à Potosi, à la faveur des Indiens, qui haïssant mortellement les Espagnols, regardoient tous les Etrangers, comme autant de Liberateurs, qui les affranchissoient d'un joug odieux. Mais cette entreprise manqua par la faute de l'Hermite, au lieu de profiter du désordre que causa d'abord son arrivée, il donna vingt-quatre heures au Gouverneur pour se rendre. Celui-ci profitant de cet intervalle qu'on lui laissoit, se fortifia dans sa place, fit venir à son secours les milices des Indiens, & les Negres qu'ils employoient à leurs fabriques, avec lesquelles il repoussa les ennemis. L'Hermite en ressentit un violent chagrin. Il étoit déja malade, & le peu de succès qu'il eut, acheva de ruiner sa santé. Il mourut enfin, & le Vice-Amiral prit sa place. Il continua ses courses dans tous les parages de la mer du sud, il prit plusieurs vaisseaux, il brûla un galion, il réduisit en cendres les Eglises & les maisons de Puna, il porta le ravage & la désolation en plusieurs autres lieux; mais tandis qu'il causoit tant de dommages aux Espagnols, ses équipages fatigués, accablés, extenués de misere, périssoient de jour en jour. Cette perte le contraignit à regagner la Hollande, ce qu'il fit par les Indes Orientales, 1640.

1640. Cette entreprise manquée ne découragea point la Compagnie Occidentale, elle fit de nouveaux armemens, & causa beaucoup de pertes aux Espagnols ; cependant elle ne put former aucun établissement fixe dans cette partie de l'Amerique.

Elle prit neanmoins de nouvelles mesures pour y continuer ses entreprises. Elle se rendit même maîtresse de plusieurs Capitainies dans le Bresil, appartenantes aux Portugais, & peut-être eût-elle conservé ce riche pays, qui rend le Portugal si puissant, sans la division, que l'avarice fit naître parmi les Directeurs qu'elle y envoyoit. Les Portugais profiterent des désordres, qui s'ensuivirent de cette division. Envain la Compagnie arma de puissantes flotes : envain la République lui prêta des sommes considerables pour l'équippement de ses vaisseaux. Les Portugais les firent toutes périr, & chasserent de tout le Bresil ces nouveaux usurpateurs, qui avoient profité d'un tems de calamité, pour s'introduire dans ce beau pays.

L'Angleterre, à l'exemple des Hollandois, poursuivoit aussi vivement la guerre contre les Espagnols & les Portugais. Elle avoit armé plusieurs flotes, qui causoient de grands dommages aux uns & aux autres. Dans la même année 1625. une de ces flotes composée de plus de soixante vaisseaux de guerre, alla prendre & piller Cadix. Delà passant en Portugal, elle en ravagea les côtes & y causa des désordres affreux. Ce fut aussi vers ce tems-là qu'une grande flote que les Portugais envoïoient aux Indes & dont nous avons déja parlé, fit naufrage sur les côtes de France. Presque tous les vaisseaux dont elle étoit composée, furent coulez à fonds, ou allerent se briser contre des rochers. La plus grande partie des équipages furent submergez ; deux mille hommes, presque tous *Fildagues* furent noyez, ceux qui échaperent à la fureur des flots, se sauverent à terre, où ils essuyerent pendant quelques jours, la faim, la soif, & toutes les miseres, dont les malheurs de cette espece sont ordinairement accompagnez. Ces calamitez & ces revers furent suivis de la perte de plusieurs vaisseaux Marchands, que les Hollandois enleverent jusque dans les ports de Lisbonne, de la Corogne, & de Cadix. 1640.

Tant de succès favorables ne servoient qu'à animer les Hollandois à de nouvelles conquêtes. Cette République, fiere de ses progrès, ne renfermoit plus ses forces dans les bornes de ses Etats. Elle commençoit à devenir redoutable aux puissances voisines, & elle osoit tout se promettre de l'industrie, du courage, & de la vigilance de ses sujets. L'an 1627. le fameux Pierre Hein, Amiral de la Compagnie des Indes, parmi les prises qu'il fit, compta celle de toute la flote Marchande qui venoit du Bresil. Elle étoit toute chargée pour le compte des Portugais. Il y avoit une quantité de sucre si prodigieuse, qu'on fut obligé de le vendre à vil prix dans toutes les Provinces-Unies.

L'Amiral Hein, animé par l'interêt & par la gloire, se remit en mer l'année suivante, avec une flote assès considerable. D'abord il fit voile vers le Portugal, & après qu'il eut ravagé les côtes, & causé par tout des dégâts affreux, il prit la route de l'Amerique. En arrivant sur les côtes de la Floride, il rencontra la flote d'argent des Espagnols. Il la combatit, & s'en rendit le maître. Elle valut aux vainqueurs quatorze millions six cens mille livres. La fortune qui avoit toujours

1640. jours été si favorable aux Portugais, pendant qu'ils avoient été gouvernez par des Rois de leur nation, sembloit les avoir entierement abandonnez, depuis la jonction de leurs Etats, à ceux de la Castille. Les Annales de ces tems malheureux sont remarquables, par les pertes redoublées qu'ils firent, sur tout pendant le regne de Philippe IV. La Compagnie des Indes Occidentales, la plus redoutable & la plus acharnée de leurs ennemis, remporta tant & de si grandes victoires, que de leurs seules dépoüilles, elle en devint très puissante, & causa même de l'ombrage à la plûpart des Souverains de l'Europe.

Appliquée sans relâche à l'accroissement de ses conquêtes, elle embrassoit avec avidité toutes les occasions, qui pouvoient lui devenir avantageuses. L'Ocean n'étoit couvert que de ses flotes. Ses Amiraux qu'elle sçavoit récompenser avec discernement, travailloient à l'envi à se distinguer pour mériter de commander. Les Officiers subalternes, dans l'esperance de s'élever dans des postes plus honorables & plus lucratifs (car l'interêt étoit le premier mobile, qui les faisoit agir) répondoient par leur valeur, à celle de leurs Amiraux. Rien ne pouvoit les rebuter. Les fatigues de la mer, les maladies, les frequents combats, qu'ils étoient obligez de livrer, sembloient au contraire redoubler leur ardeur & leur émulation. Cette émulation se répandoit jusqu'au Soldat, & jusqu'au Matelot. Les Directeurs de la Compagnie l'entretenoient par de frequentes récompenses. Outre la paye qu'ils leur donnoient, ils leur permettoient un commerce particulier. Cette permission les encourageoit, & faisoit qu'on en trouvoit autant qu'on en souhaitoit. Toute Compagnie qui 1640. voudra surement réüssir dans tout ce qu'elle entreprendra, doit observer cette conduite. Si elle veut s'arroger tous les profits, elle n'en fait que de médiocres; parce que ceux qu'elle est obligée d'employer, n'y étant interessez pour rien, ne veillent à ses interêts que médiocrement; mais lorsque ses interêts deviennent les leurs propres, alors leurs soins, leur vigilance, leur courage, leur valeur se déployent avec une ardeur incroyable. On n'a pas besoin de les exciter à leur devoir; il est de leur interêt de répondre avec ardeur aux vûës de ceux qui les employent, pour conserver leur propre fortune.

La Compagnie fit partir l'Amiral Henri Loneke des côtes d'Hollande, vers le milieu de l'année *1629.* avec une flote de vingt-sept vaisseaux de guerre. Il joignit sur la route quelques autres Navires de la Compagnie; & sur les côtes du Bresil, il trouva encore l'escadre du Colonel Wardenbourg. Loneke se vit de cette maniere à la tête d'une flote de cinquante-six vaisseaux de guerre, avec lesquels il alla moüiller à la rade de la Capitainie de Fernambouc, une des plus grandes & des plus considerables du Bresil, & la plus abondante en sucre. Wardenbourg y fit une descente avec deux mille quatre cens soldats, & quatre cens hommes d'équipage, & s'avança vers la Ville d'Olinde, qu'il prit, après s'être rendu maître de ses trois forts, qui lui coûterent trois combats contre les Portugais, & les Brasiliens. Ceux-ci se deffendirent avec beaucoup de courage. Ils firent les derniers efforts, pour empêcher les Hollandois de s'établir dans leur pays, & dans chaque place ils leur opposerent une vigoureuse résistance. Lo-

1640. nexe de son côté se comporta avec autant de valeur que de prudence. Il mit tous les instans à profit. Il ne laissa pas un moment respirer ses ennemis, il les pressa de tous côtez, il alla se saisir du Recif, situé au midi de la Ville d'Olinde, & sur la pointe d'une longue terre, où les Portugais avoient élevé le fort S. George.

Cette perte, & la défaite des Portugais répandirent une si grande consternation dans tout le pays, qu'il ne fut pas difficile aux Hollandois de se rendre maîtres du reste de la Capitainie. Ils en fortifierent aussi-tôt toutes les places, & sur tout le Recif, qu'ils rendirent en peu de tems la meilleure & la plus forte de toutes leurs Villes de l'Amerique. Les Portugais en sentirent vivement toutes les consequences. Voulant réparer tant de malheurs, ils presserent les Ministres du Roi d'Espagne, de faire un dernier effort pour reconquerir ces places, & pour arrêter les nouvelles entreprises des Hollandois. Ils ajoûterent à ces instances de bonnes & de nombreuses troupes, une belle flote & des sommes considerables. Les Espagnols se laisserent fléchir : ils firent armer une flote, & la joignirent à celle des Portugais, dont ils donnerent le Commandement General à l'Amirante d'Oquendo. Cette flote étoit abondament pourvûë de Soldats, de Matelots, d'Officiers, de vivres, de munitions, enfin de tout ce qui étoit necessaire pour reprendre Fernambouc, & pour chasser les Hollandois de toute la Capitainie. Mais de cinq mille soldats, il en mourut de maladie deux mille en moins de deux mois & demi, & tous ceux qui leur survecurent déserterent presque tous. Cependant on se donna tant de soins & de peines pour faire revenir ces derniers, qu'on les obligea enfin à s'embarquer 1640. sur trente vaisseaux de guerre.

En arrivant aux Canaries, Oquendo y trouva quinze vaisseaux de guerre qui le joignirent, & sa flote aux isles du cap Vert, monta à cinquante-quatre vaisseaux. Il rencontra près de ces isles l'Amiral Pater, qui venoit le chercher pour le combattre, quoiqu'il n'eût que seize vaisseaux de haut bord. A la vûë des Portugais & des Espagnols, dix vaisseaux Hollandois se détacherent de leur Amiral, & prirent honteusement la fuite. Pater employa vainement son autorité pour les retenir : leur épouvante triompha de leur honneur. Ses prieres, ses menaces rien ne put les toucher. Leur lâcheté ne servit qu'à redoubler le courage de Pater. Il n'avoit point appris à reculer devant l'ennemi, quelque fort qu'il fût. Il attaqua donc avec fureur, & coula treize vaisseaux Espagnols à fond. Enfin la victoire alloit se déclarer en sa faveur, lorsque son vaisseau percé de tous côtez coula lui-même à fond, & le fit périr avec tout son équipage. De six vaisseaux qui avoient combatu, les quatre se dégagerent adroitement de ceux des ennemis, & ils se deffendirent si bien en retraite, qu'ils arriverent heureusement à Olinde, avec un vaisseau, qu'ils avoient pris dans le combat.

D'Oquendo qui les poursuivoit, alla moüiller le long des côtes du Paraiba. Là, résolu de tenter quelque chose de considerable, & qui réparât son honneur, il fit descendre à terre douze cens soldats, pour la garde du pays, & pourvut à la sûreté de la riviere de Saint François, des Capitainies de Segeripe, & de la baye de tous les Saints. Il rafraîchit aussi l'armée Portugaise, commandée par d'Albuquerque. On croioit, & on avoit lieu de

1640. le croire, qu'il feroit le siege d'Olinde, que d'Albuquerque avoit été obligé de lever; mais soit qu'il craignît le même sort, soit qu'il eut des instructions secrettes pour ne pas l'entreprendre, il rentra dans ses vaisseaux, leva les anchres, tendit les voiles, & prit la route de Lisbonne. Il rencontra avant d'y arriver, une flote Hollandoise, avec laquelle il en vint aux mains. Oquendo toujours malheureux fut vaincu. Il perdit dans cette occasion Valesillo son Lieutenant, vingt-deux Capitaines, sept cens soldats, & son Vice-Amiral, qui fut coulé à fonds avec trois autres vaisseaux.

Si tant d'heureux succès animoient le courage des Hollandois, tant de revers essuyez coup sur coup ne pouvoient entierement abatre celui des Portugais. Brûlant de conserver leurs conquêtes, & de recouvrer celles qu'ils avoient perdues, ils solliciterent de nouveau les Espagnols, pour contribuer conjointement à l'équipement d'une autre flote. En effet, ils l'équipperent dans l'année 1632. & on ne peut trop s'étonner des dépenses immenses qu'ils faisoient pour armer ces flotes. Le commandement de celle-ci fut déferé à Dom Frederic de Tolede, qui ne fit & n'entreprit rien de considerable; d'ailleurs la Marine des Hollandois étoit en beaucoup meilleur état, que la Portugaise, & l'Espagnole; leurs vaisseaux étoient meilleurs voilliers, leurs Amiraux plus experimentez; Officiers, Soldats, Matelots, équipages, tout étoit choisi. La Compagnie des West-Indes, faisant consister tout son établissement, dans la conquête du Bresil, n'épargnoit ni hommes, ni argent, ni vaisseaux pour faire réüssir ses desseins. D'ailleurs elle équipoit tous les ans de nouvelles flotes : ce qui lui donnoit un avantage considerable sur les Portugais, qui malgré tous leurs efforts, n'étoient plus en état après les pertes qu'ils avoient faites, de renouveller leurs flotes avec la même promptitude, & la même facilité. Les Espagnols n'agissoient que mollement & lentement : & ils ne pouvoient guere faire autrement. L'Espagne avoit essuyé de si longues guerres, qu'elle étoit épuisée d'hommes, & d'argent. Ses Matelots d'ailleurs étoient bien loin d'avoir l'experience & l'adresse des Matelots Hollandois, & la grandeur de leurs vaisseaux, sur tout de leurs galions, nuisoient plus pour la manœuvre des combats, qu'elle n'étoit utile. 1640.

Les Hollandois profitoient habilement de tous ces avantages. Aussi ils inonderent le Bresil de leurs flotes & de leurs troupes. Ils se rendirent maîtres en trois campagnes des Capitainies de Tamaraca, qui contient quatre-vingt lieuës de côte, de Paraiba, & de Rio-grandè. Ces conquêtes se firent pendant les années 1633, 1634, & 1635. Non content de s'être rendus maîtres de ces trois Provinces, ils résolurent de faire un dernier effort, pour achever de conquerir tout le Bresil.

Ils choisirent donc pour leur Capitaine General, le Comte Maurice de Nassau, parent du Prince d'Orange, qui partit du Texel le 25 d'Octobre de l'année 1636. & arriva au Bresil le 23. Janvier de l'année suivante 1637. Maurice trouva les troupes en bon état, & commandées par des Capitaines braves, experimentez, & remplis de bonne volonté. Ils avoient tous bien servi la Compagnie, & tous avoient merité d'être dignement récompensez. Dans presque toutes les affaires, qu'ils avoient eues contre les Portugais & les Espagnols unis en-

1640. ſemble, ils étoient reſtez vainqueurs. Albuquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia & Cameron avoient tous éprouvé la force de leurs armes. Cameron étoit Braſilien; il avoit un credit immenſe parmi ceux de ſa Nation, & il étoit entierement dévoüé aux Portugais. D'ailleurs il étoit brave, intrepide ; mais malheureux & peu ſçavant dans l'art de la guerre.

Dès que le Comte Maurice ſe fut repoſé de la fatigue de ſon voyage, il ſe mit à la tête de ſes troupes, & entra en campagne. Il brûloit de joindre le Comte de Banjola, pour le combattre; mais celui-ci tout courageux qu'il étoit, ſe défiant de ſa fortune, l'évitoit, avec le même ſoin que l'autre le cherchoit. Ils ſe rencontrerent enfin, & l'on en vint aux mains. Les Hollandois chargerent avec une fureur inconcevable les Portugais, & ceux-ci ſe deffendirent avec une valeur opiniâtre, qui coûta beaucoup de ſang à l'un & à l'autre parti. Enfin après un combat long & ſanglant, la victoire ſe déclara pour les Hollandois, & les Portugais, après avoir fait des actions d'une valeur extrême, furent contraints d'abandonner le champ de bataille aux ennemis.

1637. Les fruits de cette victoire furent la reddition de Porto Calvo, qui ouvrit ſes portes au vainqueur. Delà, Maurice alla auſſi-tôt inveſtir la citadelle de Porvocoon pour en faire le ſiege. On ouvrit les tranchées, & on les pouſſa avec beaucoup de vigueur. Les Portugais firent pluſieurs ſorties pendant la durée du ſiege, qui alla à treize jours, au bout deſquels les Portugais qui s'étoient deffendus très-vaillament, obtinrent une capitulation honorable. Cette conquête fut ſuivie de celle d'Oppeneda, & de quelques autres avantages, qui n'étoient pas auſſi moins importans. 1637.

Ces victoires enflerent tellement le courage du Comte Maurice, qu'il commença à regarder le Breſil comme un theatre trop petit, pour exercer ſa valeur. Il étoit né ambitieux, & paſſionné pour la gloire. Il crut donc que pour remplir ſon ambition & s'acquerir de la gloire, il devoit porter la guerre ailleurs que dans le Breſil. Il jetta les yeux ſur l'Afrique, & il réſolut d'y envoyer une flote pour y faire quelque conquête. Il fit donc équipper neuf vaiſſeaux, il y mit douze cens ſoldats, & donna ordre au Colonel Coine, à qui il confia le commandement general, de paſſer en Afrique, pour tacher d'y enlever quelque place aux Portugais.

Coine arriva devant Mouro ſur les côtes de la Guinée, le vingt-ſeptiéme jour de Juillet. Il y attendit pendant 29. jours la flote de Nicolas-van-Iperen, ou d'Ipres, General de la Guinée, & d'Angola, pour le ſervice de la Compagnie des Indes Occidentales. Ce General étant enfin arrivé, Coine & lui jetterent l'ancre devant le fort de S. George de la Mine. Les Negres leur oppoſerent une vigoureuſe réſiſtance, ils tuerent beaucoup de monde aux Hollandois, & ceux-ci à leur tour firent un maſſacre horrible des Negres. Les Hollandois enſuite eurent à faire avec les Portugais, qu'ils taillerent auſſi en pieces. Ils s'emparerent de toutes les hauteurs, & commencerent le ſiege du fort Saint George. L'épouvante avoit tellement ſaiſi le Gouverneur, qu'il capitula après trois jours de ſiege, tems trop court pour une place, qui étoit abondament pourvûë, de tout ce qui étoit neceſſaire, pour ſoûtenir un long ſiege, & qui paſſoit pour imprenable. En effet, les Hollandois y euſſent infail-

1637. liblement ſuccombé, ſi le Gouverneur avoit encore tenu quelques jours, car les pluyes qui arrivent toujours dans ces pays-là devant & après les équinoxes, les auroient obligez de remonter ſur leurs vaiſſeaux. Ils en étoient eux-mêmes ſi perſuadez, qu'ils n'oſerent former le ſiege du Château d'Arzin, que le Gouverneur n'avoit point voulu leur rendre ſur la ſommation, qu'ils lui en firent. Ce Château neanmoins fut pris par les Hollandois en 1641.

1638. Le Comte Maurice continuoit toujours la guerre avec la même ardeur dans le Breſil; & la fortune y étoit toujours contraire aux Portugais. Toujours extrême dans les faveurs qu'elle prodigue, ainſi que dans les revers qu'elle fait eſſuyer, il ſemble qu'elle n'eſt jamais faite pour obſerver une certaine moderation. Après avoir comblé d'honneurs, de gloire, & de richeſſes les Portugais, elle les accabla de malheurs, d'infortunes, & d'humiliations. Le Comte de Banjola oſoit cependant lui réſiſter, en oppoſant aux ennemis de ſa Patrie, un courage ſuperieur aux triſtes revers qui l'affligeoient alors. Il avoit ramaſſé autant de troupes qu'il avoit pû, & il n'oublioit rien de tout ce que la prudence & la valeur peuvent mettre en uſage, pour leur inſpirer de la confiance & de la bonne volonté. Il ſe remit donc en campagne avec ces troupes, & ſe jetta dans la Capitainie de Segerippe, eſperant de s'y maintenir plus facilement qu'ailleurs. Les Generaux du Comte Maurice, informez de ſa marche, le ſuivirent en bon ordre, le joignirent, & lui preſenterent le combat. Banjola étoit trop brave pour le refuſer. On en vint donc aux mains, & les Hollandois ſuperieurs, & ſoutenus par leurs ſuccès paſſés, demeurerent vainqueurs, & s'emparerent de toute la Capitainie, dont ils firent brûler la Ville Capitale. 1638.

Alors les Naturels de Siara, l'une des Capitainies Septentrionales du Breſil, ſe mirent ſous la protection des Hollandois, & députerent au Comte Maurice, pour lui demander du ſecours contre les Portugais. Le Comte leur envoya un de ces Capitaines, appellé George Gortman, qui aſſiſté d'Algodojo Roi de Siarra, mit le ſiege devant la place de même nom, s'en rendit bien-tôt le maître, & ſoumit tout le reſte de la Capitainie. Les Portugais avoient conſervé quelques places dans celles de Paraïba, & de Rio Grande. Ils entretenoient même des intelligences avec les habitans des places, que les Hollandois y occupoient. Le Comte Maurice craignant que les Portugais ne les engageaſſent à quelque révolte, réſolut de les en chaſſer entierement. Il raſſembla ſes troupes, il attaqua ces places: il les emporta; & s'étant aſſuré de ceux dont la fidelité lui étoit ſuſpecte, il fit rebâtir la Ville de Philippine dans le Paraïba, & lui donna le nom de Frederic Stad, du nom du Prince d'Orange.

Tout lui proſperoit au gré de ſes deſirs. Ce bonheur conſtant qui l'accompagnoit, dans tout ce qu'il entreprenoit, lui fit concevoir le deſſein d'aller attaquer Saint Salvador. Il y alla donc auſſi-tôt qu'il eût reçu la ſoumiſſion du Roi des Tapuyas. D'abord il ſe rendit maître des Châteaux d'Albert, de Saint Barthelemi, & de Saint Philippe, qui couvrent la place. Il ne doutoit point que la Ville ne tombât auſſi bien-tôt en ſa puiſſance; mais ſes eſperances s'évanoüirent dans un moment. Les Portugais firent une ſortie, comblerent ſes tranchées, lui tuerent quatre Capitaines de diſtinc-

1638. tion, un Ingenieur, & beaucoup de soldats. Peu de jours après cet echec, un secours considerable entra dans la place. Alors le Comte Maurice desesperant de la réduire, leva le siege, & se retira avec beaucoup de précipitation.

La campagne suivante fut une suite de malheurs. Les Portugais & les Castillans armerent une puissante flote, qui consistoit en quarante-six vaisseaux de guerre, parmi lesquels on comptoit vingt-six galions, équippez au double du necessaire, montez de cinq mille soldats, & d'un grand nombre de Matelots. On confera le commandement de cette armée navale à D. Fernandes Mascaregnas, Comte de la Torre. Cette flote fut augmentée de plus de la moitié sur sa route. On étoit convaincu, qu'elle auroit chassé les Hollandois du Bresil, parce que leurs troupes étoient considerablement diminuées & dépourvûës de toute sorte de munitions, lorsqu'une peste, sortie des côtes de l'Afrique, se mit dans la flote Portugaise, & fit périr trois mille soldats, en très-peu de tems. Ceux, qui échaperent à cette contagion, arriverent à Saint Salvador, extenuez, malades, ou demi-mourans. Ce malheur ne découragea point le brave Comte de la Torre. Il travailla à la guerison de ses soldats, il ramassa tous ceux qui étoient dans le Bresil, dont le nombre monta à douze mille, il assembla tous les vaisseaux qu'il pût trouver, & au commencement de Janvier 1640. il mit à la voile, avec quatre-vingt-treize vaisseaux.

Le Comte Maurice pour s'opposer à cette puissance formidable, n'avoit pas fait de moindres efforts, pour faire avorter les desseins de Mascaregnas. Il attendoit tous les jours un grand secours de Hollande. Ce secours arriva enfin, sous les ordres de l'Amiral Guillaume de Looff, qui à l'exemple des Portugais, se remit en mer avec sa flote, composée de quarante-un vaisseaux de differente grandeur, & se rendit à quatre mille du port d'Olinde, pour y attendre la flote d'Espagne, qui étoit déja sortie de la baye de tous les Saints. D'abord que les deux flotes furent en presence l'une de l'autre, elles en vinrent aux mains à quatre reprises differentes. Jamais combats ne furent ni plus longs, ni plus vifs, ni plus sanglans. Looff fut tué dans le premier, dont les soldats sortirent neanmoins victorieux. Jacques Huighens livra les trois autres, & remporta des victoires si complettes; qu'une partie des soldats, qui étoient dans la flote Portugaise, furent tuez. Les Hollandois perdirent peu de monde à proportion; mais leurs vaisseaux furent fort maltraitez par l'artillerie. Les vaincus pour se sauver furent contraints de se faire échoüer sur les bancs appellez *Baxos de rocas.* Une partie y mourut de soif, & l'autre se sauva avec beaucoup de peine. Pour comble d'infortune, la division se mit entre les Portugais & les Castillans: leur haine éclatta, & ils se séparerent. Enfin de toute cette grande & puissante flote, dont l'armement avoit coûté des sommes immenses, il n'en revint en Espagne que quatre galions, avec deux vaisseaux Marchands. 1638.

Comme le Comte Maurice avoit fait monter presque tous ses soldats sur sa flote, les Capitaines de terre étoient restez avec de si foibles garnisons, que les Portugais crurent l'occasion favorable pour reconquerir les places qu'ils avoient perduës. Dom Juan Lopez de Carvaillo se mit à la tête de ceux de sa Nation, & Came-

1638. ron à la tête des Brasiliens. Ces deux Generaux firent une irruption dans les pays soumis aux Hollandois, ravagerent les campagnes, combattirent & vainquirent en quelques rencontres les ennemis, & leur enleverent plusieurs Villes. La fortune ne leur fut pas long-tems favorable. Le Colonel Coine, & le Capitaine Charles Tourlon se mirent en campagne de leur côté pour arrêter leurs progrez. Ils l'executerent en battant les Portugais, & en les obligeant à se retirer. L'Amiral Lietard entra en même tems dans la baye de tous les Saints, avec vingt-cinq vaisseaux, & exerça toutes les horreurs de la guerre contre les Portugais & les Brasiliens, qui leur étoient soumis.

Il poussa si loin sa fureur, que le Marquis de Montalvan, Viceroi du Bresil pour les Portugais, envoya vers le Comte Maurice, pour convenir avec lui de la maniere de faire la guerre. Leurs Commissaires s'étoient déja assemblez pour cette negociation, quand le Marquis reçut la nouvelle de la révolution qui venoit d'arriver en Portugal, où l'on avoit reconnu pour Roi legitime du Royaume & des Etats qui en dépendoient Jean IV. Duc de Bragance. Cette nouvelle lui fut apportée le 15. Février 1641. par une Caravelle Portugaise, qui lui apportoit en même tems les ordres du Roi Dom Juan pour le reconnoître, ce qu'il fit deux jours après avec tous les Portugais du Bresil. Il fit part de cette nouvelle au Comte Maurice, qui prévoyant que le nouveau Roi ne manqueroit point de faire une ligue offensive & deffensive, avec les Hollandois contre les Espagnols, se hâta d'augmenter ses conquêtes, persuadé que par ce même traité elles demeureroient aux Etats généraux. En effet, de quatorze Capitainies que les Portugais avoient dans le Bresil, il ne leur en laissa que sept. Mais nous parlerons de ces conquêtes en leurs tems. Nous allons dans les Livres suivans raconter la révolution, qui mit la Couronne sur la tête de Jean IV. 1638.

Fin du Livre vingt-cinquiéme.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE VINGT-SIXIEME.

1640. APRE'S la mort de Philippe II. les Portugais avoient esperé, de trouver quelque adoucissement à leurs infortunes sous le regne de Philippe III. son fils. Mais ils éprouverent, que la nature du gouvernement est telle, qu'elle ne change presque jamais qu'en mal. La seule difference qu'on remarqua, entre Philippe second, & son fils, c'est que Philippe second, avare, cruel, mais fourbe & dissimulé, couvroit de prétextes honorables les malheurs dont il accabloit ses nouveaux sujets, & que son fils, d'un naturel plus ouvert, laissoit voir hautement, que ses desseins ne tendoient qu'à réduire si bas les Portugais, qu'ils ne pussent jamais se soustraire à la domination Castillane. 1640.

Son pere lui avoit laissé en mourant un écrit, qui contenoit le plan de ce qu'il devoit faire pour y parvenir surement; & cet écrit avoit été tracé par un des Ministres de Philippe II. Le Voici. « Qu'il falloit, sans examiner s'il étoit juste, ou injuste, » s'emparer du Portugal : & que ce Royaume

1640. » Royaume une fois conquis, on pouvoit répandre le trouble & l'épouvante dans l'Allemagne, conquerir la France, affoiblir l'Angleterre, & porter la terreur des armes Espagnoles jusqu'aux fonds du nord. Qu'independemment de ces avantages, Sa Majesté Catholique pouvoit se rendre maître par-là de la navigation des Indes; envoyer des Colonies par tout où elle jugeroit à propos, conquerir de nouvelles terres, établir un commerce immense, & soumettre tous les pays, qu'elle jugeroit être à sa bienseance. Mais avant toutes choses, qu'il étoit de la derniere importance de s'assurer bien des Portugais. Que bien loin de les charger d'impôts & de subsides, il étoit necessaire de leur accorder tous les privileges, & toutes les graces qu'ils demanderoient: que lorsque le Royaume seroit tranquille, & les peuples accoutumez à la domination Espagnole, qu'on commenceroit à attaquer leurs privileges, en leur donnant de tems en tems, sous divers pretextes, des Magistrats Espagnols, pour les y accoûtumer insensiblement. Qu'on ne devoit jamais perdre de vûë le Duc de Bragance; qu'il falloit éclairer ses actions de près; avoir cependant de grands égards pour lui, jusqu'à ce que l'occasion de l'opprimer lui & toute sa famille, se présentât. Qu'à l'égard du reste de la Noblesse, qu'on n'avoit qu'à l'éloigner du pays, en l'envoyant pour servir dans des postes honorables, en Flandre, en Allemagne, & en Italie. Qu'on pouvoit en observant cette conduite, épuiser le Portugal, le réduire en Province, & mettre ses peuples hors d'état de remuer; au lieu qu'en les accablant par des impôts & des subsides, leurs esprits pouvoient s'aigrir, leur haine se reveiller, & devenir funeste à la Monarchie Espagnole. Que Sa Majesté devoit toujours donner la Viceroyauté de ce Royaume à quelque Prince, ou Princesse de sa Maison, pour inspirer aux Portugais plus de respect pour le Gouvernement, & leur épargner la répugnance qu'ils pourroient témoigner à obéïr à tout autre. Qu'elle ne devoit pas avoir moins d'attention à diviser la Maison de Bragance, à empêcher qu'elle ne prît de nouvelles alliances dans le Portugal; à l'écarter de toutes les dignitez de l'Etat, & ne lui en accorder jamais qu'en Espagne; & enfin à lui interdire toutes correspondances avec les Puissances Etrangeres. Que s'il arrivoit quelque different, entre les Grands d'Espagne, & de Portugal, qu'il étoit important de favoriser ces derniers, & de donner en même tems les principales Charges du Royaume à ceux qui paroîtroient les plus dévoüez à la Cour de Castille, afin d'attirer les autres par l'espoir des récompenses. Que lorsqu'on n'auroit plus rien à craindre ni des Grands, ni de la Noblesse, ni du Peuple; il falloit enfin détruire toute la Maison de Bragance; ôter toutes les Charges publiques, tant Seculieres, qu'Ecclesiastiques aux Portugais, les conferer aux Castillans, & ne gouverner plus le Portugal, que comme les autres Provinces qui composoient la Monarchie Espagnole. 1640.

Telles étoient à peu près les maximes que renfermoit l'écrit en question, & que Philippe II. transmit à son fils Philippe troisiéme. Celui-ci

1640. commença à s'en servir, en ordonnant une levée de troupes en Portugal, afin de les envoyer en Flandres. Elles partirent, & les Portugais ne purent dès ce moment qu'envoyer de foibles secours dans les Indes, pour y conserver leurs conquêtes. Pour achever de les affoiblir, les Castillans firent en 1609. une treve peu honorable avec les Hollandois, dans laquelle ils comprirent tous les sujets & alliez de l'Espagne, excepté les Portugais, disant que cette treve ne pouvoit s'étendre que sur les peuples renfermez dans la ligne, qui séparoit la navigation de Portugal, d'avec celle d'Espagne. La guerre donc continua entre les Portugais, & les Hollandois, avec une fureur extrême. Ces derniers remporterent plusieurs avantages sur les premiers, parce que ceux-ci ne pouvoient renforcer leurs armées, les Castillans occupant leurs meilleurs soldats en Flandre, dans une guerre où le Portugal ne prenoit aucun interêt. Les Portugais ne pouvant donc conserver toutes leurs conquêtes, en abandonnerent plusieurs, entre autres la Guinée, dont ils retiroient des richesses immenses, & où ils se fussent maintenus, pour peu que les Castillans eussent voulu les secourir; mais ce n'étoit pas là leur dessein, ni le plan de leur politique.

La même cause, qui produisit la perte de la Guinée, produisit la décadence des affaires dans les Indes. On n'équipoit jamais à tems les vaisseaux destinez pour ces longs voyages, & lorsqu'on les faisoit partir, ils manquoient de vivres, de munitions, & d'équipages suffisans. Delà tant de naufrages, tant de Villes perduës faute d'être secouruës à propos, tant de forteresses détruites, & tant de pays, qui avoient coûté tant de sang aux Portugais, enlevez sans peine par les ennemis. Les Castillans triomphoient en secret. Ils voyoient avec un plaisir inconcevable la ruine prochaine du Portugal; infectez de cette maxime pernicieuse de Philippe second, qu'il étoit plus avantageux de posseder un Royaume ruiné, dont on pouvoit être maître absolu, que d'en posseder un dont les forces & les richesses seroient excessives, mais necessaires à menager. 1640.

En consequence de cette maxime, on détacha encore de la Couronne de Portugal, plusieurs beaux domaines, comme les Moluques, & quantité d'autres isles, qu'on réunit à la Couronne de Castille. D'ailleurs on distribua les revenus de l'Etat à un tas d'hommes, vils, obscurs, & sans merite, ou du moins, qui n'avoient que celui d'inventer chaque jour quelque nouvel expedient, pour ruiner entierement le Royaume.

Mais le principal but que se proposoit la Cour de Castille, étoit l'oppression du Duc de Bragance. Elle voyoit avec un chagrin incroyable, les richesses, & le credit qu'il avoit dans le Portugal. Tout lui causoit de l'ombrage & de l'inquietude de sa part. Sa naissance, ses richesses, les droits incontestables, qu'il avoit à la Couronne, l'estime & l'amour des peuples, plus redoutables encore que ses biens immenses, que sa naissance, & que la justice de sa cause, toutes ces raisons déterminerent les Castillans à faire naître une occasion pour s'en défaire. On ne cessoit d'en entretenir le Roi; on le lui peignoit, hardi, ambitieux, temeraire, affectant la Royauté, & méditant quelque grande révolution. Philippe consentit donc à sa perte. On résolut de l'enlever du Portugal, & le Duc d'Uzeda, favori du Roi Ca-

1640. thelique, se chargea de cette basse commission. Il se rendit à Lisbonne. Là sous prétexte de craindre quelque révolte, il fit armer une galere, & s'y retira. Le Duc de Bragance alla lui rendre visite; mais le Duc d'Uzeda lui fit dire qu'il ne pouvoit le voir, qu'à une telle heure, où il esperoit que le Duc de Bragance seroit moins accompagné. Il se trompa. Le Duc revint avec sa suite ordinaire, & les Castillans n'oserent rien entreprendre contre lui. Alors les gens du Duc d'Uzeda chercherent querelle à ceux du Duc de Bragance. Celui-ci sortit pour appaiser le tumulte; après quoi il se retira dans ses terres, pour calmer les inquietudes des Castillans, & pour se mettre à l'abri des pieges, qu'ils pouvoient lui tendre.

La Cour de Castille n'observa plus aucune mesure avec les Portugais. Les honneurs, les récompenses, les Charges, les dignités furent prodiguées aux Castillans, aux Navarrois, aux Arragonois, aux Italiens, & à toute sorte d'Etrangers. Les seuls Portugais en étoient exclus, malgré les Loix, les Coutumes, & les Privileges de la Nation. On eut beau se plaindre, & faire des remontrances : on ne les écouta que pour les rejetter avec mépris.

Philippe IV. à l'exemple de son ayeul Philippe II. & de son pere Philippe III. ne fut pas plus sensible qu'eux, aux plaintes des Portugais. Au commencement de son regne, se trouvant seul avec le Comte, Duc d'Olivarez, son Favori, & son Ministre, il lui dit: « Hébien Comte, que ferons-» nous de ces Portugais : les accable-» rons-nous une fois pour toutes. » Le Comte qui méditoit depuis long-tems, de réduire toute l'Espagne sous la même forme de gouvernement, lui répondit : « Que votre Majesté me laisse » faire, je terminerai cette affaire au » gré de vos désirs. Ce discours fut entendu par un Grand d'Espagne, de qui on ne se défioit point, il le repeta, & les Portugais en furent informez. 1640.

Les Portugais ne tarderent point à s'appercevoir des mauvaises intentions du Roi, & de son Ministre, qui commencerent par convoquer les Etats Generaux du Royaume, hors du Portugal : ce qui renversoit tous les Privileges de la Nation. La Cour de Castille vouloit s'épargner par cet expedient, les plaintes, que les Portugais n'eussent pas manqué de faire, s'ils se fussent assemblez, en des lieux libres, & où ils eussent osé parler. Les sujets publient hardiment leurs sentimens sur le gouvernement, lorsqu'ils ne voyent que de loin & en perspective, le péril & les risques qu'il y a à les dire; mais sont-ils à portée de leur Souverain, ils gémissent & ils gardent le silence; ils plient, en déplorant tacitement leur sort, sous le joug, qu'on veut leur imposer. Le Roi Catholique ordonna donc aux Portugais d'envoyer des Députez aux Etats de Castille, pour y voir abroger & abolir tous les Privileges, que ses prédecesseurs avoient accordez à la Nation : mais sur ces entrefaites ayant eu sur les bras de nouvelles affaires, il suspendit l'execution de ce dessein. Cependant en attendant il disposa de toutes les Charges de l'Etat au gré de ses désirs, sans avoir égard au serment qu'il avoit fait à son avenement à la Couronne, de ne jamais attenter aux Coutumes & aux Privileges du Royaume.

Cette conduite causa un murmure general. Ceux que le zele de la patrie excitoit davantage, publioient hautement, qu'on l'opprimoit de trois

1640. manieres. Du côté de l'honneur, de l'interêt, & de l'autorite. Par rapport à l'honneur, ils disoient, que dans les Etats, assemblez à Tomar, le Roi Philippe second, s'étoit engagé pour lui, pour son fils, & pour ses successeurs à établir un Conseil dans le Royaume, où l'on n'admettroit que des Portugais, qui de concert avec le Viceroi, regenteroient le Portugal, regleroient toutes les affaires qui le concerneroient, & que toutes les Sentences, Arrêts & Ordonnances qui émaneroient de ce Conseil, seroient expediées en langue Portugaise. Mais qu'on avoit violé cet article, en admettant dans ce Conseil les Castillans, & en écrivant, au mépris de la Langue Portugaise, tout ce qui s'y passoit en langue Castillane: preuve certaine du peu d'estime, & de consideration, qu'on avoit pour eux.

Du côté de l'interêt, ajoûtoient-ils, on nous accable sans pudeur, d'impôts, & de subsides. La veuve, & l'orfelin gémissent dans l'extrême misere; le commerce est ruiné, les Villes sont abandonnées, les campagnes désertes, l'artisan & le laboureur sont transportez hors de leur patrie pour en faire des soldats; les finances, & les levées faites sur le Clergé, pour soulager l'Etat, sont employées au profit de la Couronne de Castille; la Cour n'est occupée qu'à inventer de nouveaux moyens pour nous accabler. On écoute avec avidité tous ceux qui proposent quelque expedient pour achever de nous épuiser, & l'on pousse la rapacité jusqu'à imposer un maravedis sur chaque livre de viande, & sur chaque chopine de vin; ce qui réduit le peuple à la plus affreuse misere.

Enfin on se servoit de toutes les voyes pour arracher de l'argent des malheureux Portugais. Aujourd'hui on empruntoit, demain on demandoit, sous prétexte de secourir la Compagnie des Indes: une autre fois on exigeoit un don gratuit; enfin les Ministres Castillans ne rougissoient point d'employer les moyens les plus vils, & les plus indignes de leurs maîtres, pour assouvir leur cupidité. Lorsqu'on se plaignoit, ils répondoient durement, que les besoins d'un grand Roi ne se regloient point, selon la misere des peuples, & qu'il y avoit bien de la modestie & de la moderation, à demander honnêtement ce qu'on pouvoit éxiger d'autorité. 1640

On crioit, on se plaignoit, & le Ministre sembloit s'endurcir aux cris & aux plaintes du peuple. Le Portugal fut entierement indigné, lorsqu'il apprit, que le produit du dernier impôt, loin de servir aux necessitez de l'Etat, comme on l'avoit fait entendre, n'avoit été employé, qu'à orner la galerie de Buen-Reitiro, & à d'autres dépenses superfluës, comme bals, carousels, & comedies, dont le Ministre avoit régalé son maître. On n'étoit pas moins outré, de ce qu'on avoit permis aux Etrangers de faire le voyage des Indes, & d'entrer librement, sans payer aucuns droits aux doüanes, dans tous les ports de Portugal. On acheva de se révolter à la vûë de l'Edit que publia le Conseil de Castille en faveur des Flamands qui étoient sous la domination Espagnole, par lequel on leur permettoit d'aller & de s'établir dans toutes les terres & pays, dépendans du Royaume de Portugal, sans qu'il fût permis aux Portugais de s'y opposer sous quelque prétexte que ce fut.

Sous le regne de Philippe III. pendant quelques années on sequestroit tous les vaisseaux, tant Portu-

40. gais qu'Etrangers, qui entroient dans les ports du Royaume, & on ne levoit le sequestre, qu'en exigeant une somme considerable d'argent. On porta cette concussion si loin sous Philippe IV. qu'aucun vaisseau n'osoit plus aborder dans tous les ports de Portugal. Bien-tôt la doüane devint miserable, les droits de la Couronne furent abolis, le commerce perdu, & les Marchands, & les Artisans hors d'etat de payer les tributs qu'on exigeoit d'eux. Les Charges, sous les Rois de la Nation, étoient hereditaires: sous les Rois d'Espagne on les mit toutes à l'encan, le plus offrant & dernier encherisseur en devenoit possesseur, au préjudice des legitimes heritiers. Quiconque manquoit d'argent pour les acheter, manquoit de mérite pour les obtenir; & comme ordinairement les hommes sages, & vertueux sont les moins riches, on vit bien-tôt toutes ces Charges remplies par un tas d'hommes nouveaux, qui n'étoient connus que par la dépravation de leurs mœurs, & l'insolence avec laquelle ils osoient insulter les honnêtes gens, à la ruine desquels ils avoient contribué.

On s'empara également de tous les revenus: on ne paya plus les pensions; on laissa mourir de faim les pauvres dans les hôpitaux, on poussa les concussions à leur comble. Tout retentissoit de cris & de plaintes contre le Prince. Un Prince doit observer avec la même severité, les traitez, & les conventions faites avec ses sujets, qu'un particulier les observe, avec un autre particulier. La foi d'un Prince devient une loi naturelle, à laquelle il ne peut manquer, sans exposer ses sujets à trahir le serment de fidelité, qu'ils lui ont prêté. Outre la justice, & la religion qu'il y a à garder sa parole, il est de la bonne & de la saine politique de l'observer inviolablement. 1640.
Un Prince doit éviter avec un soin extrême, de donner occasion à ses sujets de se plaindre de lui: on passe bien-tôt de la plainte à la haine, & de la haine aux factions, aux révoltes, toujours tristes, toujours funestes aux Etats. A la verité, les Rois ne sont pas toujours la cause immédiate du malheur des peuples. L'avidité insatiable de la plûpart de ceux en qui ils déposent leur autorité, est la source fatale de leur infortune. Ils accablent les peuples, ils s'enrichissent seuls, sans enrichir l'Etat. Les Rois ne sçauroient donc trop ouvrir les yeux sur la conduite de leurs Ministres, ni trop moderer l'autorité qu'ils leur confient. Le Ministre de Philippe IV. abusant du pouvoir immense qu'il tenoit de la paresse de son Roi, & de l'éloignement qu'il avoit pour les affaires, en faisoit sentir tout le poids aux Portugais. On l'éprouva entierement, lorsqu'il persuada à son maitre, qu'il devoit s'emparer des revenus destinez pour le rachat des esclaves, pour l'entretien des enfans trouvez, & des biens des orfelins, au préjudice de leurs parens.

Rien ne pouvoit assouvir l'avarice des Castillans. Les peuples avoient anciennement cedé le tiers de leurs biens, pour bâtir de nouvelles fortifications, & pour reparer les forts, & les murailles des places de guerre. Les Castillans les negligerent entierement. Ainsi la plûpart des Villes furent bien-tôt démantelées, & ouvertes de toutes parts. Les Portugais comprirent sans peine la source de cette negligence; on vouloit ôter aux peuples toute deffense.

Tant de calamités, & d'horribles concussions, porterent les Portugais

1640. au comble du déſeſpoir. Cependant le mal augmentoit de jour en jour; & de leur foibleſſe croiſſoit la puiſſance des Caſtillans. Ces derniers ne ſe laſſoient point de les opprimer. Ils ordonnerent enfin, que tous les procès des Portugais ne fuſſent plus jugez que dans les Tribunaux de la Caſtille, ſans que les Tribunaux Portugais puſſent connoître des affaires des Caſtillans. Enſorte que l'impunité dont ces derniers étoient aſſurez, les rendoit & plus inſolens, & plus hardis à commettre toute ſorte de crimes. Ce fut dans ces circonſtances que les Caſtillans inventerent la Congregation de Saint Diegue, en faveur des Portugais qui auroient quelque parenté avec les Eſpagnols, leur promettant de les faire joüir de tous leurs privileges. On eſperoit par là diminuer la faction Portugaiſe: en effet, les Portugais ſe firent inſcrire en foule à cette Congregation, qui n'étoit qu'un piege pour les endormir ſur leurs miſeres.

Cependant les Charges les plus éminentes de leur Royaume, remplies par des Caſtillans, prouvoient aſſés qu'on ne ſe fioit pas trop à eux. Au reſte, on donnoit des appointemens énormes à ces Magiſtrats Etrangers, & on leur permettoit de tout faire, de tout entreprendre, ſans être obligez de rendre compte au Conſeil du Royaume; qui par les privileges que Philippe ſecond lui avoit accordez, devoit conſerver ſes armes, ſans être mêlées avec celles de Caſtille; mais comme le Roi vouloit en tous points violer ces privileges, il les fit peindre avec celles de Caſtille ſur ſes drapeaux. Il ordonna en même tems, que les Portugais obéïroient tant ſur mer, que ſur terre, au General, ou à l'Amiral Caſtillan; & qu'ils ſe prépareroient inceſſamment pour marcher à la deffenſe des Etats d'Eſpagne attaquez de tous côtez, tandis qu'ils avoient eux-mêmes une guerre cruelle ſur les bras. 1640. On maltraita également les Collecteurs du Pape, qui tenoient dans le Royaume la place du Nonce. Le Conſeil Royal de Caſtille ſe mêla des affaires qui leur ſurvenoient, avec les Magiſtrats, il prononçoit toujours contre le Clergé, & ſi les Magiſtrats n'executoient point les Sentences à la rigueur, on les dépoüilloit de leurs Charges. Les Collecteurs de leur côté les excommunioient, & ces excommunications s'étendoient quelquefois ſur les peuples qui en gémiſſoient. Enfin on chaſſa tout à fait ces Collecteurs, qui avoient pour eux & le droit, & la raiſon.

Le Comte Duc d'Olivarez étoit l'unique ſource de tous ces malheurs. Le Roi Catholique ſe repoſoit entierement ſur la vigilance & la capacité de ce fameux Miniſtre. En effet, Olivarez avoit une vaſte capacité, une intelligence vive & prompte, une facilité admirable à s'énoncer éloquemment, une grande connoiſſance des affaires, avec une experience conſommée. Souple, inſinuant, & flateur, il entroit avec adreſſe dans le caractere de ſon Prince, qu'il entraînoit au gré de ſes déſirs, dans tous ſes deſſeins, & dans toutes ſes vûës. Jamais Miniſtre n'avoit gouverné auſſi ſouverainement que lui. Fier, hautain, magnifique, tout plioit en ſa preſence. Il n'avoit que de la haine pour ſes ſuperieurs, & que du mépris pour ſes égaux. Tous ceux qui oſoient le contredire, devenoient bien-tôt les victimes d'une diſgrace ſubite, ou d'un prompt éxil: mais ceux qui s'attachoient à lui, qui applaudiſſoient à ſa conduite, étoient honorez, de toutes les Charges, de toutes les Dignitez de l'Etat;

40. & il leur pardonnoit tout, pourvû que cela ne le regardât point personnellement. Alors il étoit ennemi cruel & inexorable. Les moindres fautes à son égard étoient severement punies : qui lui manquoit, étoit perdu sans ressource.

Il haïssoit naturellement les Portugais ; mais ce qui acheva de les lui rendre odieux, ce fut la noble fierté des Grands de ce Royaume, qui accoutumez à une genereuse liberté avec leurs Rois naturels, ne pouvoient ployer sous l'insolente vanité de ce Ministre, devant lequel toute la vanité Espagnole se confondoit. Ne pouvant les réduire, il travailla à les accabler. Mais il avoit besoin de quelque homme entierement dévoüé à ses fureurs, pour réüssir dans ses projets. A la place d'un, il en trouva deux, & ce furent même deux Portugais, qui le seconderent avec un zele incroyable, pour avancer la ruine de leur Patrie. C'étoient Diegue Soares, Secretaire du Conseil des dépêches à Lisbonne, & Michel de Vasconcellos, fils de Pierre Barbosa. Soares étoit adroit pour gagner la confiance de ceux à qui il vouloit plaire, rampant devant ses superieurs, prompt à leur obéïr, & fertile en expediens, pour hâter le succès des desseins qu'on lui confioit. Le Comte Duc le fit Secretaire d'Etat de Portugal, & voulut qu'il résidât à Madrid. Il honora Vasconcellos de la même Charge, pour l'exercer dans Lisbonne. Celui-ci devoit rendre compte de tout à Soares, & Soares au Ministre. Au reste, Michel de Vasconcellos étoit superbe & timide tout à la fois, haï de la Noblesse, qu'il haïssoit mortellement à son tour, détesté de ses égaux, & méprisé de tout le monde. Il affectoit une puissance Souveraine, il parloit avec audace, & commandoit d'une maniere plus absoluë, que n'eût commandé le Roi lui-même. 1640. Il étoit vain, leger, imprudent, cruel, & livré à la plus sordide avarice. Il vouloit être obéï sans replique, & qu'on respectât tous ses caprices, comme autant de loix, qu'on ne pouvoit enfraindre sans risque de perdre la vie. Il fit un jour, pour une faute legere, raser la tête & la barbe à un homme, & l'envoya ensuite aux galeres. L'Archevêque de Brague, qui étoit du Conseil de la Vicereine, Marguerite de Savoie, Duchesse de Mantouë, lui demanda » de quelle autorité, il s'avisoit de persecuter ainsi » cet homme. Vasconcellos lui répliqua froidement : Avec la même autorité que j'ordonnerai à sa très-illustre Seigneurie, d'aller résider » dans son Diocese, si elle s'ingere à » critiquer trop librement nos actions. « Il n'avoit guere plus d'égards pour la Vicereine, qui n'avoit que le phantôme de l'autorité. Le seul Vasconcellos en étoit revêtu, & il ne s'en servoit que pour abbatre & humilier la Noblesse. Ainsi Soares & Vasconcellos unis par le même interêt, & par le même désir d'opprimer la Patrie, se mêloient de toutes les affaires du Royaume, dont ils étoient les Secretaires, malgré les Loix, qui excluoient de ces postes, ceux qui étoient aussi proches parens, que l'étoient Soares & Vasconcellos, celui-ci aïant épousé la fille du premier. Toutes leurs vûës, tous leurs conseils, toutes leurs déliberations ne tendoient qu'à la perte, & à l'oppression du Portugal : mais en travaillant à sa ruine, ils se creusoient insensiblement un précipice, où leur orgueil & leurs funestes desseins, devoit un jour se confondre. Ordinaire & juste récompense des traîtres, & des méchans.

1640. Ils avoient tellement ſubjugué l'eſprit du Comte Duc, que ce Miniſtre ne faiſoit, n'entreprenoit rien, qu'il ne le leur eût communiqué auparavant. Il leur avoit ſur tout recommandé d'obſerver ſoigneuſement toutes les démarches du Duc de Bragance. Vaſconcellos s'en acquitoit avec une diligence extrême, & ſelon que le Duc ſe comportoit à ſon égard, il pouſſoit le Comte Duc à le favoriſer, ou à le perſecuter. Ceux qui entroient dans ſes vûës, devenoient ſes favoris; mais ceux qui emportez par le zele du bien de la Patrie, blâmoient hardiment ſon indigne miniſtere, étoient auſſi-tôt dénoncez au Comte Duc, & punis ſeverement. Tant de mauvais traitemens, & ſi ſouvent réiterez, réveillerent les eſprits, & le courage des Portugais, & firent naître le déſir de la vengeance dans les cœurs des plus timides. Un miniſtere qui n'eſt point fondé ſur la juſtice, excite tôt ou tard de funeſtes orages, qui retombent preſque toujours ſur ceux qui en ſont les auteurs. Les Portugais ne doutant plus que le Comte Duc n'eût formé le deſſein de réduire leur Royaume en ſimple Province, ſe livrerent entierement au déſeſpoir. Il parvint à ſon comble, lorſqu'ils virent arriver dans le Royaume la Ducheſſe de Mantouë pour les gouverner, avec quelques Caſtillans qui devoient lui ſervir de conſeil; & lorſqu'ils virent l'Ordonnance qui portoit, que toutes les demandes, qui partiroient des membres qui compoſoient le Conſeil de Portugal, ſeroient cachetées & ſcellées ſeparement, afin que les uns ignoraſſent ce que demandoient les autres. Par ce moyen le Comte Duc leur faiſoit dire ce qu'il vouloit conformement à ſes deſſeins. On vint à découvrir cette fourberie, & ceux qui compoſoient le Conſeil, s'en prirent 1640. à Diegue Soares Secretaire d'Etat. Ils porterent leurs plaintes au Roi, & accuſerent cet homme d'avoir violé & vendu les decrets du Conſeil. La Vicereine, à l'inſçu de laquelle cette indigne manœuvre s'étoit faite, en fut extrêmement offenſée, & en écrivit au Roi; mais le Duc d'Olivarez juſtifia Soares, à la faveur de quelques faux témoins. Soares n'en devint que plus hardi dans le crime. Il conçut le projet de faire aſſaſſiner tous les Portugais qui étoient à Madrid, & il s'en expliqua d'une maniere tout à fait indecente, dans une lettre qu'il écrivit à Vaſconcellos. Voici ſes termes.

» Vous pouvez, lui dit-il, réciter un
» *Pater*, pour le repos des ames de
» tous les cocus Portugais, qui ſont
» ici: pour ceux qui ſont en Por-
» tugal, je vous les recommande.

Il ſembloit que la Providence eut permis le miniſtere d'Olivares pour détruire la Monarchie d'Eſpagne, & pour rétablir par des voyes extraordinaires, celle de Portugal. Ce qui devoit abbatre cette derniere, ne ſervit qu'à la relever. Ses peuples, laſſez des outrages, des concuſſions, des cruautez qu'on exerçoit ſur eux, oſerent enfin concevoir l'audace de s'en affranchir. On ſe plaignoit, on murmuroit donc de tous côtez, & l'on voyoit inſenſiblement leur patience toucher à ſon dernier periode. Le tribut qu'on leur impoſa en 1638. excita des ſéditions ouvertes à Brague, à Evora, & à Liſbonne même. La Cour prétendit, que les Grands n'avoient point fait les diligences neceſſaires pour les appaiſer. On leur ordonna de ſe rendre à Madrid, où ſe rendirent Dom Rodrigue d'Acugna, Archevêque de Liſbonne, Dom Sebaſtien de Mattos de Norogna, Archevêque

1640. chevêque de Brague, & Primat du Royame, Dom Juan Coutigno, Archevêque d'Evora, Dom Gaspard de Rego, & Fonseca Evêque de Porto, Dom Diegue de Silva, Comte de Portalegre, Dom Diegue de Sousa, Comte de Mirando, Dom Louis de Sousa, Comte de Prado, Dom Martin Mascaregnas, Comte de Santa Cruz, Dom François-Louis d'Alencastro, grand Commandeur d'Avis, Dom François de Castelbranco, Comte de Sabugal, & plusieurs autres des principaux de la Noblesse. D'abord le Comte Duc appella dans son appartement les trois Archevêques, & là en presence des Cardinaux de Borgia, de Spinola, & de Sandoval, il leur communiqua une Ordonnance, par laquelle il imposoit une taille excessive sur tout le Royaume, pour le punir de sa rebellion.

Ensuite il assembla tous les Seigneurs Portugais, & leur proposa de consentir à l'union de la Couronne de Portugal, avec celle de Castille, d'une maniere, qu'il ne fût plus question dans toute l'Espagne que de cette derniere. Les Seigneurs Portugais lui répondirent qu'il n'étoit point en leur pouvoir de terminer une si grande affaire : qu'il falloit s'adresser aux Etats Generaux du Royaume, qui seuls étoient en droit de disposer de la Couronne. Cette réponse, n'étant point du goût du Comte Duc, il leur parla rudement, & maltraita sur tout les Comtes de Prado, de Santa Cruz, de Mirande, de Sabugal, & de Portalegre. Ils les fit même arrêter, & ils n'obtinrent leur liberté, qu'à force d'argent & de soldats, qu'ils envoyerent à leurs dépens en Catalogne.

La convocation de si grands Seigneurs en Espagne, causoit cependant de grandes inquietudes dans le Portugal. On n'y doutoit point, qu'elle n'eût été faite pour tramer quelque entreprise contre la liberté publique. 1640. Le Roi, disoit-on, ne les a appellez, que pour les faire consentir à toutes ses volontez, ou pour les faire périr. C'est ainsi qu'Ordonio II. Roi de Leon en usa avec les anciens Comtes de Castille. Il les attira dans sa Cour, sous prétexte de leur communiquer des affaires importantes, & lorsqu'il les vit en sa puissance, il les fit tous massacrer. On se rappelloit l'avanture du Comte d'Egmont, & du Comte d'Horn, que le Duc d'Albe avoit fait mourir, & dont la mort avoit entraîné la perte des Flamands : enfin on citoit le Duc d'Arescot, qu'on retenoit encore si injustement prisonnier en Espagne. Toutes ces choses faisoient trembler les Portugais pour les Chefs de leur Noblesse, & les déterminerent à prendre des précautions, pour conserver leurs vies, & leur honneur, pour s'affranchir d'une honteuse servitude, & pour s'opposer vigoureusement au dessein qu'on méditoit de réduire leur Royaume en simple Province, qui étoit le grand but des Espagnols.

Soares toujours attentif à saisir tout ce qui pouvoit nuire à sa Patrie, persuada au Duc d'Olivares d'envoyer toutes les troupes Portugaises, avec la Noblesse en Catalogne, & d'ordonner au Duc de Bragance de se mettre à leur tête. Par là, disoit-il, le Portugal restera sans soldats, & sans Officiers pour le deffendre ; ceux qui y demeureront n'oseront remüer, de crainte que nous ne faisions périr ceux qui seront en notre puissance : ils seront forcez à faire tout ce que nous souhaiterons. Le Ministre goûtoit fort ce conseil, & dès l'année 1637. il avoit résolu de le mettre en execution ; mais comme toutes choses n'é-

1640. toient point diſpoſées au gré de ſes déſirs, il l'avoit ſuſpenduë pour quelque tems. La révolte de la Catalogne ſembloit lever toutes les difficultez. Le Comte Duc envoya donc des ordres précis en Portugal, pour qu'on mît les troupes en état de marcher. Le Roi écrivit en même tems à tous les Seigneurs, & nommément au Duc de Bragance, pour qu'ils ſe tinſſent tous prêts à faire le voyage de Catalogne, ſous peine d'avoir tous leurs biens confiſquez, d'être châtiez, punis, dégradez de leur Nobleſſe, & renfermez pour le reſte de leurs jours dans des priſons publiques.

Cette nouvelle jetta la conſternation dans tout le Royaume. La Nobleſſe ſe détermina à ſe porter aux dernieres extrêmitez, plutôt que de ſouffrir, qu'on l'arrachât de ſon pays. Quoi, diſoient-ils, on nous envoye dans un pays éloigné, pour y eſſuyer mille affronts, pour y verſer notre ſang dans une guerre qui ne nous regarde point, pour y affronter des périls continuels, ſans eſperance des moindres récompenſes. S'il nous faut périr, périſſons du moins dans le ſein de notre Patrie, au milieu de nos familles, en deffendant courageuſement notre liberté & nos privileges; & en nous oppoſant à la tyrannie affreuſe, qui nous avilit ſi honteuſement. La Nobleſſe fit donc entendre au Comte Duc, qu'elle étoit informée de ſes deſſeins les plus pernicieux; mais que ce n'étoit pas ainſi, qu'on devoit en agir avec elle. Que ſi on doutoit de leur valeur, on n'avoit qu'à les laiſſer combattre pour la deffenſe de leur pays; pour la conſervation de leurs conquêtes, & pour la gloire & l'honneur de leur Nation: mais qu'ils ne vouloient point ſacrifier leurs vies, pour les Caſtillans, qui ne reſpiroient que leur perte. 1640. Qu'ils n'ignoroient point, que le moyen d'y réüſſir, c'étoit de les tranſporter dans des pays éloignez, comme ils vouloient le faire; mais qu'ils étoient prêts à ſe laiſſer immoler à l'horrible injuſtice, qu'on vouloit exercer contre eux, plutôt que d'y conſentir volontairement. Le peuple & le Clergé entrerent dans leurs ſentimens. Tout outrez qu'ils étoient du violement de leurs privileges, ils y étoient moins ſenſibles, qu'à la maniere dure & outrageante, dont on s'étoit ſervi, pour leur ordonner de ſortir de leur pays. Auſſi ne diſſimulerent-ils point leurs ſentimens, ils ſe plaignirent hautement. Mais la plainte n'étoit pas un remede à leurs maux. Ils travaillerent donc ſérieuſement, à leur donner un terme, à s'affranchir de la tyrannie, à recouvrer leur liberté. Il y en eut même qui dirent hardiment, qu'il étoit permis de recourir aux armes pour y parvenir, que ſeculier, & Eccleſiaſtique, tout y étoit intereſſé. Que la cauſe étoit commune, & qu'il falloit périr ou conſerver ſes biens, ſon honneur, ſes privileges & ſa liberté.

Ces diſcours devenoient generaux, hommes, femmes, peuple, Clergé, Nobleſſe, tout le monde les repetoient; cependant perſonne ne ſe hazardoit à éclater le premier. Perſonne n'oſoit fournir des expediens pour agir avec ſuccès. On ſe contentoit de dire qu'il falloit placer ſur le trône le Duc de Bragance, que le Royaume lui appartenoit de droit, comme petit-fils de l'Infante Catherine de Portugal, & enfin comme l'unique ſucceſſeur legitime qui reſtât de la Maiſon Royale. Les peuples l'adorent, ſi ce Prince veut accepter la Couronne, nous ne ſçaurions man-

1640. quer de nous affranchir de l'indigne esclavage, où l'on nous retient. Comme ils craignoient que le Duc de Bragance ne le refusât à leurs désirs, quelques-uns étoient d'avis de le proclamer Roi malgré lui-même : Car ajoûtoient-ils, il sera forcé de soûtenir notre ouvrage, pour se mettre à couvert de la Cour d'Espagne, qui ne pourra jamais croire, que sa proclamation ait été faite à son insçu ; & qui dès lors agira ouvertement pour s'emparer de sa personne. Ceux qui pensoient plus moderement, rejetterent cet avis, persuadez que le Duc ne consentiroit jamais, à ce qu'on vouloit éxiger de lui. Ils proposerent donc de livrer la Couronne à l'Infant Edouard son frere, qui commandoit les troupes de l'Empereur. Edouard disoient-ils, n'a rien à perdre, il a de l'ambition, il est né guerrier, il acceptera sans balancer nos offres, & dans les conjonctures presentes, nous avons besoin d'un homme hardi, entreprenant, & qui sçache nous commander. Quelques autres enfin furent d'avis de s'ériger en République ; mais on trouva tant de difficultez à ces deux dernieres propositions, qu'ils furent obligez de revenir au Duc de Bragance.

Cette idée les affligeoit, parce qu'ils étoient persuadez que le Duc ne voudroit jamais hazarder une démarche si délicate, & si perilleuse. Les plus zelez s'emportoient même contre lui, & publioient qu'il étoit honteux à ce Prince, de prendre si peu de part aux calamitez du Royaume, & de vivre dans l'oisiveté & la mollesse, comme il faisoit. Mais cet emportement étoit condamnable. Toute sa conduite étoit l'effet d'une prudence exquise, & d'une saine politique. Toute autre maniere de se conduire l'eût perdu, sans que sa perte eût profité à l'Etat. Il connoissoit la politique obscure & ombrageuse des Espagnols. Il tâchoit de détourner ces regards jaloux de sa personne, & il ne pouvoit y réüssir, qu'en paroissant attaché à ses plaisirs, & éloigné des affaires. Au reste, c'étoit un Prince, doüé d'une véritable sagesse, brave, courageux, & sensible aux malheurs de sa Patrie, qu'il brûloit de secourir. Mais il ne vouloit rien hazarder, & il attendoit une conjoncture favorable, pour faire voir, qu'il sçavoit s'immoler pour sa Patrie, lorsqu'il pouvoit le faire avec succès. Ce furent ces raisons, qui lui firent rejetter le titre de Roi, que le peuple d'Evora lui avoit donné, dans sa derniere révolte, & qui le porterent à appaiser lui-même le tumulte, & à maintenir toute la Province d'Alentejo dans l'obéïssance des Espagnols, parce qu'il sentit bien que toute autre conduite eût été alors inutile. Enfin, il croioit qu'un Prince comme lui, ne devoit point s'engager legerement, ni engager en vain sa Maison, ses Etats, sa vie : & qu'il falloit sçavoir résister aux mouvemens indiscrets, d'une multitude volage & aveugle, qui se jette dans les grandes entreprises, sans avoir auparavant songé aux moyens de les soutenir.

Sur ces entrefaites le Duc reçut ordre de la part de la Cour, de visiter toutes les places Maritimes, menacées d'une irruption de la part des François. Quelques Auteurs François, qui attribuent la gloire de la révolution de Portugal au Cardinal de Richelieu, avancent que ce celebre Ministre faisoit adroitement courir ce bruit, afin que les Espagnols ne dégarnissent pas les côtes, & que la Noblesse du Royaume n'en sortît point, 1640.

1640. ce qui auroit fait échoüer le grand deſſein de la révolution, qu'il conduiſoit, ajoûtent-ils, avec une ſageſſe, une prudence, & un ſecret admirable, par le ſecours d'un Joüaillier nommé Broüal, qu'il avoit vû pluſieurs fois chez la Ducheſſe d'Eguillon; & qu'il envoya deux ou trois fois en Portugal: ils ajoutent que ce Broüal s'introduiſit chez les Grands, ſous prétexte de leur vendre des pierreries, & qu'ayant informé le Cardinal du penchant qu'il remarquoit en eux, pour ſecoüer le joug des Eſpagnols, le Cardinal ſongea dès lors ſérieuſement à leur en procurer les moyens. Mais tout cela eſt avancé ſans preuves, pour ne rien dire de plus fort. En effet, ſi le Cardinal eût été le premier moteur de la révolution, n'eût-il point envoyé au moins la flote, dont il menaçoit ce Royaume, par rapport aux Eſpagnols, pour ſoutenir les conjurez, lorſqu'ils auroient éclaté. Du moins la prudence l'eût demandé, cependant il n'en fit rien; d'où j'infere, que ce grand Cardinal, ſi celebre, & ſi digne d'être celebré, ignoroit totalement le projet de la révolution, & qu'on lui en attribuë l'honneur mal à propos.

En effet, l'honneur n'en eſt dû qu'aux Portugais eux-mêmes. Le Duc de Bragance, ſous prétexte d'obéïr aux ordres qu'il avoit reçus, ſe rendit à Almada, où il vit en ſecret pour la premiere fois, les principaux Chefs de la Nobleſſe, qui lui firent une peinture touchante de l'état pitoyable où l'on avoit réduit le Royaume. Ils ne voulurent point s'ouvrir pour lors davantage; mais ce Prince qui penetra dans leur deſſein, & qui vouloit les faire expliquer plus clairement, feignit de ne les point entendre, en les exhortant à la patience, dans l'eſperance qu'on les traiteroit mieux à l'avenir. Après leur avoir ainſi parlé, il les quitta: il alla à Liſbonne, viſiter la Vicereine, & s'en retourna promptement à Villavitioſa, pour ne point augmenter les inquietudes des Caſtillans à ſon ſujet. 1640

Cependant le Miniſtre Eſpagnol ne perdoit point de vûë le deſſein qu'il avoit conçu, de le faire ſortir du Royaume. D'abord on lui propoſa le Gouvernement de Milan, que le Duc refuſa, ſous prétexte, qu'il ignoroit entierement les affaires d'Italie. On l'invita enſuite de ſe rendre à la Cour, pour accompagner le Roi dans un voyage qu'il devoit faire; le Duc remercia de l'honneur qu'on lui faiſoit, en aſſurant, qu'il n'étoit point en état de paroître à la Cour avec la ſplendeur convenable à ſon rang. Ces deux moyens ayant manqué, on le chargea comme nous l'avons dit, de viſiter toutes les places du Royaume, & la flote qui étoit à Liſbonne, pour voir ſi tout étoit en état de deffenſe, en cas que les François vinſſent attaquer le Portugal. On ſe propoſoit deux vûës dans cet honneur qu'on lui déferoit. La premiere, c'étoit de le faire arrêter, ou aſſaſſiner dans quelqu'une de ces places, ou ſur la flote, que commandoit Lopez Oſorio. La ſeconde, ſi on échoüoit dans la premiere (ce qui arriva, parce que le Duc ne fit cette viſite que bien accompagné) c'étoit pour faire voir que le Duc de Bragance n'étoit lui-même qu'un ſimple ſujet, dont on ſe ſervoit comme d'un ſimple particulier. On voulut même qu'il ne parlât jamais à la Vicereine, qu'en des termes reſpectueux, & qui marquaſſent la difference, qu'il y avoit entre cette Princeſſe & lui. Le Duc s'y ſoumit ſans répugnance.

1640. 1640.

Sa sage déférence à tous les caprices de la Cour, ne calmoit point les inquietudes qu'il causoit au Ministre Espagnol. Il attendoit avec impatience l'occasion de pouvoir l'accabler, sans coup férir. En attendant, il ne lui épargna aucune des mortifications, qui pouvoient le décrediter dans l'esprit du peuple. Mais elles ne servirent qu'à le lui rendre plus cher, & sa famille plus respectable. On ne traitoit pas mieux D. Edouard & D. Alexandre ses freres. On refusa au premier jusqu'à une recommandation pour l'Empereur, au service duquel Edouard se distingua, malgré les mauvais offices que les Ministres d'Espagne lui rendirent auprès de ce Prince. A l'égard d'Alexandre, on ne voulut jamais lui accorder l'Archevêché d'Evora, qui avoit été long-tems dans sa famille, parce qu'il n'étoit point Docteur en Theologie. Cependant en même tems on donna l'Evêché de Viseo, à un fils de Leopold, Archiduc de Tirol, âgé seulement de trois ans, contre les droits, & les privileges du Royaume, qui en excluoient les Etrangers.

Des injustices si publiques firent concevoir au Duc, combien il lui étoit important de veiller plus que jamais sur ses propres démarches. Aussi de retour à Villavitiosa, il n'y parut occupé que de la Chasse, que de la Musique, que de Comedies, & que d'autres plaisirs de cette espece. Sa molesse, & sa nonchalance parvinrent aux yeux du public à un tel excès, qu'on le crut incapable de s'en arracher jamais, pour entreprendre la moindre chose, en faveur du pays.

Le Comte Duc pressoit cependant le départ de la Noblesse de Portugal pour la Catalogne, ce qui la détermina enfin à executer le projet d'éclater contre sa tyrannie. Le nombre des mécontens s'étoit augmenté considerablement; mais la crainte d'être découverts, les empêchoit de s'assembler. La Vicereine depuis les dernieres émotions, arrivées à Brague, & à Evora, faisoit observer attentivement toutes les démarches des Grands, & elle redoubloit de soins, depuis qu'on leur avoit ordonné de se tenir prêts, pour le voyage de Catalogne.

Ils surmonterent neanmoins cette crainte, le péril pressoit, & il falloit le prévenir. Les plus considerables s'assemblerent donc le douze d'Octobre 1640. dans le jardin d'Antoine d'Almada. Cette premiere assemblée se trouva composée d'Antoine d'Almada, de François de Melo, grand Ecuyer, de George de Melo, de Pierre de Mendoce, d'Antoine de Saldagne, & de Juan Pinto Ribeyro, chargé des affaires de la Maison de Bragance à Lisbonne. Pinto étoit homme d'un esprit superieur, sçavant, actif, intelligent, sage & prudent, attaché uniquement à son maître, & plus encore au bien, & à l'interêt de sa Patrie, dont il ne voyoit qu'en gémissant l'état déplorable. Aussi il fit aux Seigneurs assemblez, une peinture pathetique de tous les malheurs, qui accabloient le Portugal. Il leur representa qu'il étoit de la derniere importance, d'y apporter un prompt remede, & conclut son discours, en proposant d'envoyer quelqu'un au Duc de Bragance, pour le prier de se mettre à leur tête, & pour lui faire entendre, s'il le refusoit, qu'on le proclameroit Roi malgré lui: démarche qui le perdroit à la Cour de Castille, de même que s'il eût trempé volontairement dans la conjuration. Toute l'assemblée applaudit au discours de Pinto, & entra dans ses vûës. Elle voulut même le charger

1640. d'aller offrir de ſa part la Couronne au Duc. Pinto leur fit remarquer qu'on ne pouvoit le charger de cette commiſſion ſans danger, parce qu'attaché comme il étoit à la Maiſon de Bragance, les regards du Secretaire, & de la Vicereine, étoient ſans ceſſe fixés ſur lui. On goûta ſes raiſons, & l'on chargea de la commiſſion Pierre de Mendoce, comme celui que les creatures des Caſtillans ſuſpectoient le moins. Mendoce brûlant de contribuer au ſuccès de l'entrepriſe, accepta avec joie la commiſſion. Il partit & en paſſant par Evora, il fit part de ce qu'on avoit arrêté dans l'aſſemblée, au Marquis de Ferreira, & au Comte de Vimioſo, tous deux du nombre des conjurez. Il ſonda en même tems les eſprits des principaux habitans d'Evora, qu'il trouva plus irritez, que fermes & réſolus.

Mendoce continua ſon chemin : en arrivant à Villavitioſa, il trouva que le Duc étoit allé à ſa maiſon de plaiſance, peu éloignée de ſa demeure ordinaire. Mendoce s'y rendit ; après les premiers complimens, il ſaiſit l'occaſion à la chaſſe, de lui parler ſans témoins. » Seigneur, lui dit-il, je viens de la » part de toute la Nobleſſe, pour vous » offrir la Couronne de Portugal, » l'heritage de vos ancêtres. Le peu» ple y conſent, & malgré vous, il eſt » réſolu de vous proclamer pour ſon » Roi. Il n'eſpére qu'en vous pour » le délivrer de la tyrannie Caſtillane. » Le droit inconteſtable que vous » avez à la Couronne, les vœux de » tous les Portugais, tout vous ap» pelle au trône. Acceptez donc, Sei» gneur, les offres que nous vous » faiſons, terminez nos malheurs ; » votre tranquillité, le bonheur de » tout le Royaume, la juſtice, la re» ligion, tout doit vous y engager. 1640.
Il ſe tut un moment. Après il le pria inſtament, de ne point conſulter ſon Secretaire Antoine Paës Viegas, parce qu'il craignoit, qu'il ne le détournât du parti qu'il lui propoſoit.

Le Duc ne voulut rien lui promettre ſur ce dernier article, parce qu'il connoiſſoit la fidelité, l'experience dans les affaires les plus épineuſes, & le bon ſens de Paës Viegas. Il refuſa auſſi de répondre poſitivement, à l'offre qu'il lui faiſoit de la part de la Nobleſſe, parce qu'ils furent interrompus par l'Evêque d'Elvas, & qu'il ne vouloit point s'expliquer devant lui, ſur une affaire de cette grande importance. Mendoce prit congé & ſe retira. Le Duc revint chez lui, & s'enferma dans ſon cabinet pour reflechir profondément, ſur ce qu'on venoit de lui propoſer. D'un côté, il voyoit le Royaume livré à une extrême miſere, la juſtice aneantie, les loix foulées aux pieds, des uſages nouveaux & pernicieux, introduits, difficiles à abolir, il aimoit le repos, il cheriſſoit la ſolitude, il y goûtoit des plaiſirs plus ſolides, que les Monarques les plus puiſſants n'en goûtoient ſur leurs trônes, toûjours environnez de ſoins & d'inquietudes. Tout ſembloit l'engager à rejetter une entrepriſe, qui n'étoit ſoutenuë, que par la ſeule audace de ceux qui avoient oſé l'enviſager.

D'un autre côté, étant Roi, ſe diſoit il, je pourrai remedier à tous les abus, à tous les déſordres, qui ſe commettent dans ce Royaume. En refuſant la Couronne, j'en ſerai comptable à Dieu : il me reprochera d'avoir preferé mon interêt, & ma tranquillité, au bien public, au bien de la Religion, & à l'interêt d'un Royaume, qui s'eſt toujours immolé pour ſon accroiſſement, & pour ſa gloire. Il con-

40. clut de ces réfléxions, qu'il devoit accepter la Couronne, & se conformer à la volonté de tout un peuple, qui ne pouvoit esperer qu'en lui seul, un secours assûré contre la violence de ses cruels persecuteurs. Cependant avant de prendre une derniere résolution, il se détermina à consulter son Secretaire Paës Viegas. Il le fit venir dans son cabinet, & lui fit part du sujet de ses réfléxions. » Avant de parler, lui dit Viegas, souffrez, Seigneur, que j'ose vous faire une question. Si tout le Royaume formoit le dessein de s'ériger en République, préfereriez-vous ses interêts, à ceux de la Castille. Je préfererois, répondit le Duc, ceux de mon pays. Si cela est ainsi, il est inutile que je vous donne des conseils. Vous devez sçavoir le parti que vous devez embrasser. Le Ciel vous offre une Couronne, & l'occasion de vous venger de vos ennemis, profitez-en: si elle vous échape; vous ne la retrouverez peut-être jamais. Songez seulement à conduire avec sagesse, & promptitude cette grande affaire; & répondez aux desirs de ceux, qui osent tout esperer de vous. J'y suis déterminé répondit le Duc; mais de quelle maniere faut-il me conduire? Seigneur, continua Viegas; après avoir mûrement réflechi sur une entreprise de cette importance; on voit qu'il est presque impossible de s'assurer de moyens certains pour l'executer avec succès. Ils dépendent de l'occasion, & l'occasion les fait souvent varier & même changer. Qui voudroit tout prévoir, ne se détermineroit jamais à rien. Il faut souvent sçavoir beaucoup hazarder. Quoiqu'il arrive, un Prince qui a des droits aussi incontestables à une Couronne, que ceux que vous avez à celle de Portugal, doit tout tenter pour deffendre ses droits, quand même il seroit presque sur de succomber. Au reste, consultez son Altesse votre Epouse. Elle a de la capacité, de la grandeur d'ame, de l'intelligence. Consultez-la, Seigneur, vous verrez ce qu'elle pense. 1640.

Dona Louise de Gusman, Duchesse de Bragance, étoit Espagnole, fille du Duc de Medina Sidonia, une des plus illustres, & des plus anciennes maisons de la Castille. Elle avoit l'esprit prompt, facile, & le courage d'un homme. Dès que le Duc l'eut informée de l'affaire, la Duchesse lui dit. Il vaut mieux mourir avec une Couronne, que de vivre paisible, mais dans l'esclavage. D'ailleurs Olivares ne s'en tiendra point à cet esclavage; il veut votre perte, prevenez-la, en acceptant sans differer l'offre qu'on vous fait. Le Duc charmé que la Duchesse, pour qui il avoit beaucoup d'estime, fut de même sentiment que Viegas, fit rappeller D. Pedre de Mendoce, & lui dit: Après avoir mûrement déliberé sur l'offre que vous êtes venu me faire, je me suis déterminé à accepter la Couronne: le salut de ma Patrie est mon premier interêt. Vous pouvez en assurer ceux qui vous ont député vers moi. Mendoce enchanté de cette réponse, se jetta à ses genoux, & voulut lui baiser la main. Le Duc l'arrêta en lui disant: Il n'est pas encore tems; assurons-nous auparavant de ce qui peut faire réüssir nos projets.

Mendoce quitta Villavitiosa extrêmement satisfait de son voyage, & se rendit à Mourao, terre qui lui appartenoit, dans l'Alenteyo. Delà il dépêcha un Courrier à Dom Michel

1640. d'Almeida. Comme il s'expliquoit d'une maniere enigmatique, sa lettre ne servit qu'à embarasser les conjurez. Le seul Pinto en augura favorablement. L'arrivée de Mendoce confirma qu'il avoit compris le sens de sa lettre. Cette nouvelle causa une joie extrême à tous les conjurés, dont le nombre s'étoit considérablement augmenté. Ils s'unirent tous pour prier Pinto d'aller à Villavitiosa, afin de regler avec le Duc de quelle maniere, & dans quel jour, il étoit plus convenable de consommer l'ouvrage entrepris. Pinto s'en deffendit par les mêmes raisons, qu'il s'en étoit deffendu la premiere fois. On perdit quelques jours, à chercher des expediens pour y envoyer quelqu'un sans danger. On n'en put trouver aucun de satisfaisant, & cette difficulté les jettoit dans de grands embarras.

Cependant le Duc de Bragance ressentoit de vives inquietudes de ne point recevoir des nouvelles de la part des conjurez. Ayant appris que D. Pedre de Mendoce étoit à Evora, il lui écrivit pour le prier de l'informer dans quel état étoit l'affaire. Il lui répondit avec tant d'ambiguité, que le Duc prit la résolution de faire venir à Villavitiosa, Juan Pinto, sous pretexte de le consulter, sur une affaire qu'il avoit avec la maison d'Odemira. Pinto informa aussi-tôt Dom Michel d'Almada, des ordres qu'il avoit reçus, afin qu'on assemblât les conjurez, & qu'on l'instruisît sur ce qu'il avoit à dire au Duc. Il partit enfin, vit le Duc, lui rendit compte de tout, & le Duc lui témoigna que quand même l'entreprise manqueroit, il étoit résolu de faire soulever la Province d'Alenteyo, & de tâcher de chasser les Castillans de Portugal. Sur ces entrefaites, il apprit que quelques personnes, qui pouvoient être instruites de l'affaire, partoient pour Madrid, & que la Duchesse de Mantouë faisoit observer de plus près les démarches des Seigneurs Portugais. Cette nouvelle fit sentir au Duc qu'il ne falloit plus differer d'éclater. Il renvoya Pinto à Lisbonne, avec ordre de faire commencer la révolte par cette Ville, & non par Evora, ainsi que l'avoient résolu les conjurez. Pinto avant de partir se jetta aux pieds de son Maître, en lui disant, Seigneur vous serez bien-tôt mon Roi, souffrez que je baise votre main, & il la lui baisa en même tems, quoique le Duc de Bragance la retirât, en lui disant, qu'il ne falloit pas se feliciter de la victoire, avant d'avoir combattu. Tout succedera au gré de nos désirs, repartit Pinto, qui se rendit promptement à Lisbonne, avec deux lettres dont le Duc l'avoit chargé, l'une pour Michel d'Almeida, & l'autre pour Pierre de Mendoce. On lut ces deux lettres aux conjurez, ils en ressentirent une joye extrême. Pinto les exhorta à hâter l'execution de l'entreprise. La nuit qui suivit la lecture des lettres, ils se rendirent à l'appartement de Pinto qui logeoit au Palais du Duc. Ils observerent beaucoup de précaution. Pinto écarta tous ses domestiques, & se tint sans lumiere dans l'antichambre de son appartement, pour recevoir les conjurez à mesure qu'ils arriveroient. Les conjurez arrivoient un à un, deux à deux, & laissoient leurs carosses ou leurs chevaux fort loin, afin que leurs gens ne sçussent point où ils alloient. Dans la premiere nuit, il ne s'y trouva que six ou sept conjurez. Dans la suite il y en vint jusqu'à quinze, & ceux-ci instruisoient les autres de ce qui se passoit dans ces assemblées.

1640. assemblées. Elles durerent jusqu'au Dimanche vingt de Novembre, où il se déterminerent à consommer l'ouvrage le premier jour de Decembre 1640. Pinto leur fit comprendre alors que l'intention du Duc étoit que la conjuration commençât d'éclater à Lisbonne.

On n'eut pas beaucoup de peine à convenir de cet article, parce qu'en effet il étoit dangereux de commencer par Evora. Les Castillans auroient pû empêcher la révolte de Lisbonne, & causer une guerre civile entre ceux qui étoient de la conjuration, & ceux qui n'en étoient point. En même tems on convint qu'il falloit envoyer quelques conjurez dans les principaux endroits du Royaume, pour y soulever les peuples, en même tems qu'à Lisbonne.

Tout étant ainsi disposé, on songea à préparer le peuple à cette grande révolution. Il étoit dangereux de lui confier le secret, & plus encore de ne pas le mettre dans ses interêts. Pinto s'offrit à le sonder. En effet, il commença à s'entretenir avec les principaux Bourgeois, sur les calamitez publiques, sur l'indifference des Grands pour procurer quelque soulagement au peuple, & sur tout sur l'oisiveté du Duc de Bragance, qui du sein du repos dont il joüissoit, voyoit tranquillement opprimer sa Patrie, lui qui par sa naissance, par son crédit, par ses richesses pouvoit la délivrer de la tyrannie où elle gémissoit. Ces discours faisoient plus ou moins d'impression, selon le plus ou le moins d'interêt que prenoient au bien public ceux à qui il parloit ; & cette impression le déterminoit à s'ouvrir, ou à se cacher à eux. C'est ainsi qu'il gagna Mos, & Corée, riches Bourgeois fort accreditez parmi le peuple, pour avoir passé par toutes les Charges de la Ville: ceux-ci s'engagerent à faire déclarer le tiers Etat en faveur des conjurez. Le même Pinto gagna le Pere Nicolas de Maja, Moine qui s'étoit fait un crédit immense dans l'esprit des principaux Habitans. En effet, le Pere Maja fit entrer dans la conjuration les Magistrats de la Ville, les Greffiers, & les vingt-quatre Chefs de Métiers. Cependant une partie de ces nouveaux conjurez paroissoient flotants, & incertains : le mauvais succès de la révolte arrivée en 1637. à Evora, les ébranloit, & leur faisoit envisager la conjuration avec frayeur. Pinto les rassura: il alla les visiter. Il excitoit les uns par l'espoir des récompenses; les autres par le danger qui les menaçoit d'un prochain esclavage, s'ils ne secouoient promptement le joug des Castillans: à quelques-uns il rappelloit les tems heureux, où le Royaume florissant sous ses Rois naturels, portoit jusques dans les extrêmitez du monde la gloire de ses armes : à quelques autres les graces & les bienfaits dont la nation joüissoit sous les mêmes Rois, & la privation dans laquelle elle étoit de ces graces & de ces bienfaits, depuis qu'elle étoit asservie aux Espagnols. Enfin il n'oublioit rien pour exciter leur courage, & pour les porter à la vengeance. Il étoit l'ame de tous les sentimens qui les agitoient. Lorsqu'ils lui parurent fermes dans leurs résolutions, il en amena quelques-uns à Dom Antoine d'Almada. Ils assurerent qu'ils étoient prêts à s'immoler, pour s'affranchir du joug odieux des Castillans. 1640.

Les principaux conjurez montoient au nombre de quarante; mais ce nombre s'augmenta si considerablement,

1640. que le bruit de la conjuration parvint jusqu'à Dom Rodrigue d'Acugna Archevêque de Lisbonne. Celui-ci en fit part à ses parens, & à Dom Juan Pinto Pereira, Prieur de Saint Nicolas. L'Archevêque approuva le dessein des conjurez, & voulut être du nombre. Son approbation produisit un bon effet. C'étoit un homme pieux, moderé, éloquent, & fort attaché aux interêts du Royaume. Le Docteur Stephano d'Acugna fut député du Saint Office, qu'on avoit aussi engagé dans la conjuration, pour en faire part aux Freres de la Misericorde. Ensorte qu'hommes, femmes, Moines, Gens de métier, de tout âge, & de toute espece, entrerent dans le complot: tous garderent le secret avec tant d'exactitude, qu'il est presque inconcevable, comment les Castillans ne furent pas informez de ce qui se tramoit.

Dans les Conferences que les Conjurés avoient tenuës dans l'appartement de Pinto, on avoit resolu de faire périr Vasconcellos, comme une victime dûë à la haine des Portugais. Quelques-uns vouloient également qu'on immolât à leur ressentiment l'Archevêque de Brague, livré de tout tems à la Castille, & qui pouvoit en se mettant à la tête des Espagnols, faire avorter leurs desseins. Mais d'Almada, ou selon d'autres, Dom Michel d'Almeïda, representa aux Conjurez, que la mort de ce Prélat pourroit exciter contre eux l'Inquisition & le Clergé, ce qu'il falloit éviter avec un soin extrême dans les conjonctures presentes. Néanmoins ils furent d'avis de veiller attentivement à sa conduite le jour de l'execution, & même de s'assurer de sa personne, s'il étoit necessaire.

Pendant que les Conspirateurs travailloient à s'assurer du succès de leur entreprise, le Duc de Bragance de son côté n'oublioit rien pour disposer la Province d'Alenteyo à un soulevement general. Le Duc d'Olivarès sur ces entrefaites lui dépêcha un Courier, pour le presser de se rendre incessamment à la Cour, & pour qu'il ne retardât point ce voyage sous quelques prétexte que ce fût; il lui envoya une Ordonnance pour prendre dix mille ducats sur le Tresor Royal, en cas qu'il en eût besoin. Le Duc ne pouvoit donc differer davantage, sans se rendre suspect. Pour prévenir des ordres plus fâcheux, & qui auroient pû déconcerter tous ses projets, il fit prendre le chemin de Madrid à la plus grande partie de ses équipages; & il regla toutes choses dans son Gouvernement en presence du Courier, pour faire voir qu'il se préparoit lui-même à faire ce voyage. Il envoya un de ses Gentilshommes à la Vice-Reine pour l'avertir de son départ; & il écrivit au Comte Duc, qu'il seroit dans huit jours à Madrid. En même tems il envoya dire aux Conjurez qu'il ne falloit plus differer; qu'il étoit necessaire qu'ils éclatassent ou qu'il partît. 1640.

Cette nouvelle les déconcerta. Quelques-uns étoient d'avis que le Duc de Bragance partît en effet de Villaviciosa; mais qu'au lieu d'aller à Madrid, il se rendît promptement à Lisbonne, pour se montrer au peuple qui l'adoroit, dans l'instant qu'on agiroit. On rejetta cet avis comme trop dangereux pour le Duc de Bragance. Sur ces entrefaites Dom Antoine d'Almada mit dans le secret de la conjuration Dom Juan de Costa, qui lui avoit toujours paru homme de courage, de resolution, & sur tout ennemi mortel des Castillans; Almada crut qu'il falloit l'acquerir aux

1640. conjurez. Il s'ouvrit donc à cet homme; mais quel fut l'étonnement d'Almada, lorsque Costa lui dit qu'il ne vouloit point du tout entrer dans cette conjuration, qu'il regardoit comme l'entreprise la plus dangereuse qu'on pût faire. » Car, lui dit-il, vous n'avez ni armée » de terre, ni armee de mer pour la » soutenir. Au moindre mouvement » que vous ferez, vous serez inon- » dés de troupes Castillanes; le » peuple sur qui vous comptez, vous » abandonnera lâchement; le Duc » de Bragance lui-même trouvera le » moyen de se reconcilier avec la » Cour de Castille, & nous, nous » demeurerons les victimes qu'elle » sacrifiera à sa vengeance, sous pré- » texte d'assurer le repos de l'Etat. » Je regarde donc votre entreprise » comme un précipice que vous vous » creusez, & dans lequel vous allez » vous perdre infailliblement. Ce discours alluma le couroux d'Almada. Lâche & indigne Portugais, lui dit-il, ta fausse probité m'a séduit; mais si elle m'a arraché mon secret, il faut que ma main t'arrache la vie. En même tems il mit l'épée à la main, & tomba sur Costa. La fureur d'Almada l'épouvanta; il arrêta d'Almada, en lui disant qu'il étoit prêt à se mettre du nombre des conjurez, & il fit des sermens terribles, de répondre par un secret inviolable, à la confidence qu'il lui avoit faite. Ses sermens rassurerent peu d'Almada; il observa son homme, & il avertit en même tems les autres conjurés du péril où ils étoient. Cet accident causa une allarme universelle, & au lieu de se hâter d'éclater, comme ils l'auroient dû, puisque tout étoit disposé, ils reculerent le jour de l'execution, & chargerent Pinto d'en instruire son maître. Pinto, qui sentoit combien il étoit dangereux de differer seulement d'un jour, manda en secret au Prince de n'avoir point égard à la Lettre que les conjurés l'avoient forcé de lui écrire: qu'il n'avoit qu'à executer de son côté au jour marqué ce dont ils étoient convenus, parce qu'il étoit persuadé que les conjurez en feroient de même. 1640.

En effet, revenus de la crainte que Costa leur avoit causée, ils se déterminerent à consommer l'entreprise au jour marqué. Costa lui-même parut un des plus ardens. Mais à la veille du jour choisi pour cette grande affaire, Vasconcellos s'embarqua sur le Tage & passa la riviere. Ils crurent qu'il étoit informé du complot, & qu'il avoit été pour faire venir des troupes dans la Ville. Leur allarme fut très grande: elle dura jusqu'à la nuit que le Secretaire rentra, n'étant sorti que pour une fête à laquelle il étoit prié. La joye succeda aux inquiétudes parmi les conjurés. Tout leur parut calme, & ils ne douterent plus du succés de leur entreprise. Ils se retirerent chez eux, & promirent de se rendre tous en armes chez les chefs des conjurés, d'où ils devoient partir pour aller au Palais. La posterité necessera de s'étonner, comment aux yeux d'une Cour soupçonneuse & éclairée, comment aux yeux d'un nombre prodigieux de Castillans, tous parens & alliez des conjurez, on pût former & consommer une aussi grande entreprise, dans laquelle tant de personnes, d'état & de sexe different, devoient tremper. Les femmes mêmes entrerent dans le complot & garderent un profond silence. Elles encouragerent leurs maris, leurs enfans, leurs freres à combattre avec ardeur en faveur de la liberté. Donna Philippe de Vilhena, Comtesse d'Atougia, arma de

1640. ses propres mains ses deux fils, Dom Jérôme d'Ataïde, & Dom François Coutigno. »Allez mes enfans, leur » dit-elle, allez combattre pour la » Patrie. Si mes forces, si mon sexe » me le permettoient, j'accompa- » gnerois vos pas, j'irois vaincre ou » mourir avec vous pour le salut de » mon païs. « Donna Maria de Lancastro tint le même langage à ses deux fils Dom Fernand Tellez, & Antoine Tellez de Silva.

La nuit s'écouloit trop lentement, au gré des coujurez. A la pointe du jour ils se rendirent tous chez les trois principaux Chefs de la conjuration. Les uns devoient attaquer la garde Castillane, les autres la garde Allemande. Quelques-uns s'étoient chargez d'aller à l'appartement de Vasconcellos, pour le jetter par les fenêtres du Palais, afin d'intimider les Partisans des Castillans; & quelques autres d'occuper la sale du Palais, & toutes les avenuës qui y conduisoient, pour exciter & encourager le peuple à crier liberté, & vive le nouveau Roi Jean quatriéme, Duc de Bragance. Il regna un concert admirable dans l'execution de toutes ces choses. Sur les neuf heures du matin, les conjurez partirent & entrerent de deux côtez, les armes à la main, dans la grande sale. Là on tira un coup de pistolet pour donner le signal à ceux qui devoient attaquer les Gardes Castillane & Allemande. Alors Dom Michel d'Almeida ayant l'épée à la main, alla de côté & d'autre, en criant Liberté, & vive Jean quatriéme Roi de Portugal. S'avançant ensuite vers les fenêtres, il parla ainsi au peuple. » Braves Por- » tugais, nos miseres sont finies, » nous recouvrons notre liberté. Le » Duc de Bragance est notre Roi, & » notre Seigneur legitime. Nous lui » rendons la Couronne de Portugal, 1640. » & nous éteignons la tyrannie Cas- » tillane. Que le Ciel lui rende son » ancienne splendeur. Que sa pos- » terité ne tarisse jamais. « Il prononçoit ses paroles en fondant en larmes. Sa vieillesse le rendoit respectable; il continuoit à crier Liberté, & le peuple qui étoit presque tout assemblé, crioit de même Liberté, & vive Jean quatriéme, vive notre Roi, & périssent tous ses ennemis.

Cependant George de Mello, Estienne d'Acugna, Antoine de Mello de Castro, se jetterent avec impetuosité sur la Garde Castillane. Elle se retrancha dans le corps de garde, & on la força à se rendre, & à crier vive le Duc de Bragance Roi de Portugal. Un Prêtre tenant un Crucifix d'une main, & une épée de l'autre, marchoit à la tête de cette troupe de conjurez. Il les animoit à la vengeance, en leur montrant d'une main le Crucifix, & de l'autre il portoit des coups terribles aux Espagnols. En même tems Dom Michel d'Almeida, Dom Alfonse de Meneses, Gaspar de Brito Freyre, Marc-Antoine d'Azevedo, Pierre de Mendoce, & Thomas de Sousa surprirent avec leur bande la Garde Allemande, & s'en rendirent les maîtres en un moment. L'entrée du Palais étant libre, Pinto, Antoine Tello, Jean de Sà & Meneses, Antoine Tellez blessé au bras d'un coup de pistolet, qu'il avoit reçu à l'attaque de la Garde Allemande, le Comte d'Atougia, ses freres, François Coutigno, Alvares d'Abranches, Ayres de Saldagne, Antoine Alvares d'Acugna, Juan de Saldagne & Sousa, Gaston Coutigno, Sanche Dias de Saldagne, Juan de Saldagne & Gama, & ses freres Antoine & Barthelemi de Saldagne, Tristan d'Acugna d'A-

1640. taide, ses fils Louis & Nuño d'Acugna, avec son gendre Manuel Childe Rolim, marcherent vers l'appartement de Vasconcellos. Ils rencontrerent le Lieutenant Civil de la Ville, Dom François Soares d'Albergaria, qui sortoit de chez le Secretaire d'Etat. Albergaria crut que c'étoit quelque querelle particuliere, & voulut l'appaiser en interposant son autorité. Tous les conjurez se mirent à crier vive Jean quatriéme, vive le Duc de Bragance notre Roi; Albergaria répondit, vive Philippe IV. Roi d'Espagne & de Portugal: à ces mots on lui tira un coup de pistolet, & on le jetta mort par terre.

On continua de marcher, & les conjurez rencontrerent Antoine Correa premier Commis de Vasconcellos, homme insolent, & ennemi de la Noblesse. Antoine Tello lui porta un coup de poignard. Correa indigné de cette temerité, lui dit, quoi tu oses me fraper: on lui répondit par plusieurs autres coups de poignard. Correa tomba: les conjurez croyant qu'il étoit mort, passerent en avant; mais dès qu'ils furent passez, Correa se leva, & se sauva par un escalier dérobé. Cependant les conjurés marchoient & avançoient toujours vers l'appartement de Vasconcellos. Le Capitaine Diegue Garcés Palleia ne doutant point qu'on n'en voulût à ce Ministre, mit l'épée à la main pour les arrêter; les conjurez lui porterent plusieurs coups, & le forcerent à se jetter par une fenêtre pour se sauver; mais il se cassa une jambe, & se retira dans la maison de la Compagnie des Indes.

Les conjurez étoient sur le point d'entrer dans l'appartement de Vasconcellos, sans qu'il se fût mis en état de se garantir de leur fureur. Manuel Mansos de Fonseca vint l'avertir du péril qui le menaçoit. 1640.
César, lui répondit-il arrogament, quoiqu'informé qu'on devoit l'assassiner dans le Senat, ne laissa pas d'y entrer. Je l'imiterai, en me livrant à la Fortune. Cependant une vieille femme, qui le servoit depuis long-tems, fondoit en larmes auprès de lui. Ses larmes commencerent à l'émouvoir, le bruit que faisoient les conjurez, & qui redoubloit à mesure qu'ils approchoient, acheva de l'intimider. Il se détermina donc à se cacher dans une armoire, pratiquée dans le mur de son appartement. A peine y fut-il enfermé, que les conjurez arriverent. Ils le chercherent par tout, ils renverserent tous les meubles, & ils commençoient à désesperer de le trouver, lorsqu'ils s'aviserent de menacer la vieille, dont nous avons parlé, de la tuer, si elle ne se hâtoit de leur montrer l'endroit où s'étoit caché son maître. La vieille tremblante, oubliant la fidelité qu'elle devoit à Vasconcellos, leur indiqua de la main l'endroit où il étoit: on l'y chercha: Vasconcellos épouvanté ne put proferer une seule parole, & Antoine Tello lui tira un coup de pistolet: en même tems les autres conjurez le percerent de plusieurs coups d'épée, & le jetterent par la fenêtre en criant, vive la liberté, & Dom Juan Roi de Portugal.

Le peuple court toujours en foule pour voir tout ce qui peut le fraper vivement. Il trouve des attraits dans le spectacle le plus triste & le plus terrible. A la vûë du corps de Vasconcellos, il accourut de toutes parts pour voir son cadavre, qu'il accabla d'outrages. L'un le frapoit du pied, l'autre lui arrachoit la barbe, celui-ci lui crevoit les yeux, un autre le dépoüilloit, & l'exposoit tout nud au

1640. regards de tout le monde : quelques-uns excitoient les chiens à le dévorer, enfin il n'y eut point de cruauté, ni de barbarie, qu'on n'exerçât sur ce corps malheureux. On le traîna dans les ruës de Lisbonne pendant toute la journée, & la moitié du jour suivant, sans que le peuple eût encore assouvi sa haine & sa fureur. Il auroit encore continué à le maltraiter, sans le Docteur Pinto, qui engagea les freres de la Misericorde à l'enterrer. Le peuple encore plein de sa fureur s'y opposa. Alors Dom Gaston de Coutigno interposa son autorité, & le fit porter dans une bierre dans l'Eglise des Freres de la Misericorde. On l'envelopa dans un vieux drap, qu'on acheta de l'argent que les assistans donnerent par charité, & on l'ensevelit de la sorte. Tel fut le sort de Vasconcellos, cet homme vain & superbe, qui quelques momens auparavant, faisoit trembler tout le monde, & disposoit en Souverain de toute la puissance Portugaise. Il laissa un exemple mémorable de l'inconstance des grandeurs humaines : sa mort funeste apprend à ceux qui sont à la tête du gouvernement, de se conduire avec droiture, d'user avec moderation de leur autorité, & de se prémunir contre l'aveuglement, qui accompagne d'ordinaire le pouvoir, & la prosperité. La violence, l'injustice, & l'orgueil reçoivent tôt ou tard un juste châtiment.

Cependant la Duchesse de Mantouë, surprise par le bruit que faisoient les conjurez dans le Palais, s'étoit approchée d'une fenêtre, qui donnoit sur la porte de la Chapelle, pour appeller du secours, & pour tâcher par ses discours d'appaiser & d'émouvoir en même tems le peuple. Dans cet instant arriverent dans son appartement Dom Michel d'Almeida, Fernand Tellez de Meneses, Juan de Costa, Thomas de Sousa, Pierre de Mendoce, Antoine d'Almada, Louis son fils, Antoine-Louis de Meneses, Dom Rodrigue de Meneses son frere, Carlos Norogna, Antoine de Saldagne, Antoine de Costa, Antoine de Alcisco de Melo, Louis de Melo, Manuel son fils, Tristam & Louis de Mendoce, François de Sousa, François de Sampayo, Gomez Freyre d'Andreade son fils, & plusieurs encore. Comme ils entroient, la Vicereine se préparoit de sortir, pour voir si sa presence ne feroit pas plus d'impression sur le peuple, que ses discours. Les conjurez l'arrêterent, & la traiterent cependant respectueusement. Elle voulut tenter de sortir, & on la retint encore : alors elle parla ainsi aux conjurez qui l'environnoient. » Messieurs, » vous êtes assez vengez : la mort d'un » Ministre insolent doit vous satis- » faire ; il est puni, rentrez dans vo- » tre devoir. Le Roi mon Maître, & » le votre, vous aime, je vous promets » d'obtenir de Sa Majesté votre par- » don ; mais rentrez sans differer » dans l'obéïssance que vous lui de- » vez.

L'Archevêque de Brague, qui étoit auprès d'elle, homme emporté, violent, & entierement dévoüé aux Castillans, voulut prendre la parole pour soutenir les droits du Roi Catholique : mais Dom Michel d'Almeida le fit taire, en lui disant, » Je vous con- » jure, Monseigneur, de vous taire. » On n'est déja que trop irrité contre » vous. J'ai eu toutes les peines ima- » ginables pour obtenir votre vie des » liberateurs de la patrie : n'allez pas » par un zele indiscret les forcer à vous » l'arracher ; retirez-vous donc, évi- » tez un péril certain. « Les conjurez prierent aussi instament la Vicereine, 1640.

40. de rentrer dans ſon appartement, pour éviter d'être inſultée par le peuple, qui ne reconnoiſſoit plus le Roi d'Eſpagne pour ſon Maître. Mais perſiſtant dans le deſſein de ſortir, Dom Carlos de Norogna lui dit d'un ton ferme, de ſe retirer, ſi elle ne vouloit qu'on lui manquât de reſpect. A moi, répondit la Ducheſſe étonnée? oüi, Madame, à vous, repliqua plus vivement Norogna: & comment, ajoûta la Vicereine? en jettant votre Alteſſe par les fenêtres, repartit le conjuré. Cette réponſe indigna l'Archevêque de Brague. Il ſaiſit l'épée d'un ſoldat pour en fraper Norogna; mais Almeida le retint, & l'obligea à ſe retirer. La Vicereine rentra ainſi dans ſon appartement, avec ſes filles d'honneur, toutes tremblantes & éplorées.

Tout avoit ſuccedé au gré des conjurez: cependant ils n'étoient pas tranquilles. Les Eſpagnols étoient encore maîtres de la Citadelle, dont ils pouvoient inquieter la Ville & les habitans. Les conjurez allerent trouver la Vicereine, pour qu'elle expediât un ordre au Gouverneur, afin qu'il la leur remît entre les mains. La Vicereine refuſant cet ordre avec indignation, Almada irrité de ſon refus, jura que ſi elle ne ſignoit ce qu'on lui preſentoit, il alloit faire égorger tous les Eſpagnols qui étoient dans Lisbonne. La Vicereine intimidée par cette menace, ſigna tout ce qu'on voulut. L'ordre étant ſigné, Dom Alvares d'Abranches, Thomas de Souſa, & Dom François de Faro, accompagnez du peuple, allerent le porter au Gouverneur, qui s'appelloit Dom Louis del Campo. La Ducheſſe avoit eſperé en ſignant cet ordre, que del Campo comprenant qu'il étoit forcé, refuſeroit de s'y conformer: mais elle ſe trompa; cet Eſpagnol d'un mérite médiocre, effrayé à la 1640.
vûë de tout le peuple, ouvrit les portes de la Citadelle, s'eſtimant trop heureux qu'on lui laiſſât la vie.

La citadelle renduë, la Ducheſſe fut également forcée à donner des ordres aux Gouverneurs des Forts de Belem, de Cabeça ſeca, de ſaint Antoine & du château d'Almada, de les remettre entre les mains des conjurés. Alors Dom Rodrigue d'Acugna Archevêque de Lisbonne, vrai pere de la patrie, ſe rendit dans l'Egliſe Cathedrale avec tous les Chanoines du Chapitre, pour remercier Dieu d'avoir délivré ſi heureuſement le Royaume de la tyrannie des Eſpagnols. Les Chefs des conjurés vinrent l'y trouver, pour le prier de ſe rendre au Palais, & de prendre en main les reſnes du Gouvernement juſqu'à ce que le Roi fût arrivé de Villa-vitioſa. L'Archevêque y conſentit à condition que l'Archevêque de Brague ſe chargeroit conjointement avec lui de cet emploi. L'Archevêque ne demandoit ce Collegue que par politique; il ſavoit que l'Archevêque de Brague étoit tout dévoüé à la Caſtille, & il étoit perſuadé que ce Prélat aprouvant une pareille demarche il n'auroit rien à craindre de la part des Eſpagnols, quand même ils ſe rendroient une ſeconde fois maîtres du Portugal.

On lui promit d'engager Maſos à faire ce qu'il ſouhaitoit, & alors il partit pour le Palais avec les conjurés & toute ſa ſuite. En arrivant devant l'Egliſe de S. Antoine de Padoüe, natif de Lisbonne, il rencontra beaucoup de peuple qui lui demanda la benediction; il ſe mit en devoir de le ſatisfaire. Mais ſaiſi d'étonnement, il demeura immobile; il crut voir avec tout le peuple le prodige ſuivant. L'Image de Jeſus-Chriſt qui étoit at-

1640. tachée à la croix, qu'on portoit devant l'Archevêque, détacha l'un de ses bras, & fit un signe comme s'il donnoit la benediction à ceux qui la demandoient à l'Archevêque. Ce signe fut regardé comme une marque certaine, que Dieu approuvoit ce que les Portugais venoient d'executer, & sans examiner d'avantage si ce prodige que tant de personnes differentes d'âge, de sexe & d'état, assurerent avoir vû, étoit vrai, ou si c'étoit un artifice, pour donner plus de poids au changement qu'on venoit de faire dans le Royaume, l'Archevêque homme de mœurs simples, le crut de si bonne foi, qu'il ne douta plus que la revolution n'eût une issuë favorable.

Etant parvenu au Palais, le peuple qui l'y attendoit, s'avança vers la chambre du Conseil, en criant à haute voix au Comte de Castagnede, President du Conseil, & aux autres Ministres, qu'ils eussent à ouvrir la porte, pour laisser entrer l'Archevêque, les Grands, le peuple, & laisser déployer l'étendart Royal. On obéït; & on donna cet étendart à Alvarez d'Abranches. Il monta à cheval, & suivi du peuple, il alla dans toutes les ruës de Lisbonne criant: Vive, vive Dom Juan quatriéme, Roi de Portugal. La plûpart ignorant qui étoit ce Dom Juan quatriéme, demandoient qui il étoit: le Duc de Bragance, leur répondoit-on; le Duc de Bragance, s'écrioient-ils, qu'il vive, qu'il regne, qu'il regne lui & sa posterité: il est notre Prince, notre Roi; il est l'heritier legitime de ce Royaume. En même tems les uns suivoient ceux qui accompagnoient l'étendart Royal; les autres s'en alloient d'un autre côté, en criant liberté, liberté; ils s'embrassoient, ils se felicitoient, ils oublioient tout autre interêt; ils ne sentoient dans ce moment que la joie vive & soudaine 1640. de se voir délivrez du joug des Castillans, & d'avoir un Roi de leur Nation. Ainsi dans l'espace de trois ou quatre heures, tout un Royaume passa dans les mains d'un nouveau Maître, sans qu'il en coûtât la vie, qu'à deux ou trois personnes, de ceux qui concouroient à l'oppression de la Patrie.

Cependant l'Archevêque de Lisbonne se chargea seul du Gouvernement; celui de Brague évita le piege qu'on lui tendoit, en refusant de le partager. L'Archevêque de Lisbonne dépêcha le soir même des Couriers dans toutes les Provinces, pour inviter les peuples à remercier Dieu de ce qu'on avoit recouvré la liberté, avec ordre à tous les Magistrats des Villes de faire proclamer Roi de Portugal, le Duc de Bragance: il fit aussi mettre en liberté tous ceux que les Castillans retenoient prisonniers dans les prisons publiques; & il engagea la Vice-Reine de sortir du Palais, & de se retirer dans la maison Royale de Xabregas. Cette Princesse, pour éviter qu'on l'y forçât, y consentit sans peine. Elle traversa toute la Ville pour se rendre dans la demeure qu'on lui indiquoit. L'Archevêque de Brague l'y accompagna, & il ne cessa point de lui donner des marques de son attachement, quoique cet attachement fut dangereux pour lui dans les circonstances où il étoit. Au reste on la fit servir magnifiquement, & avec le respect dû à son auguste rang. Lors même qu'elle s'en retourna en Castille, les Gouverneurs des Villes, & toute la Noblesse l'accompagnerent jusques sur les frontieres de la Castille. Cette Princesse fut si contente des honneurs qu'on lui rendit, qu'elle disoit ordinairement que les Cavaliers Portugais étoient galans & polis,

même

1640. même dans leur colere. Les hommes & les femmes, les vieillards & les enfans qui se presenterent sur son passage, ne cessoient de crier, liberté, liberté, vive Jean Quatriéme Roi de Portugal.

Pinto avoit écrit au Duc, immédiatement après que le Gouverneur de la Citadelle l'eut remise entre les mains des conjurés. Le Duc attendoit de ses nouvelles avec impatience & dans une grande agitation. La Lettre de Pinto termina ses inquietudes. La nuit qui suivit l'execution de la conjuration, Dom Pedre de Mendoce & Dom George deMelo Grand Veneur, furent députés de la part des conjurés pour aller lui baiser la main, pour lui rendre un compte exact de tout ce qui s'étoit passé, & pour l'inviter à partir incessamment pour Lisbonne. Ils furent reçûs à Villa-viciosa avec les marques les plus vives de reconnoissance de la part du Duc & de la Duchesse. Mendoce & Melo le supplierent de ne point differer son départ pour Lisbonne, parce que sa presence y étoit extrémement nécessaire. Le Lundi troisiéme de Decembre, il se mit en chemin avec le Comte de Vimioso & le Marquis de Ferreira. Mendoce & le Grand Veneur allerent à Evora pour l'y faire proclamer Roi, & toute la Province d'Alenteyo en fit de même. Le Roi étant arrivé à Aldea Galega sur le Tage, entra dans une barque, & traversa cette riviere, qui dans cet endroit a trois lieües de large. Il aborda devant la Compagnie des Indes, avec le Marquis de Ferreira, le Comte de Vimioso, Mendoce & Melo, qui l'avoient rejoint. Le peuple en le voyant se rappella une prétenduë prophetie, qui prédisoit aux Portugais, qu'ils seroient délivrés d'un joug étranger, lorsqu'un Roi viendroit les trouver monté sur un cheval de bois. 1640. On ne manqua pas d'en faire l'application au Duc & à la barque qui le portoit. Ce Prince entra dans l'Hôtel de la Compagnie des Indes, autrefois le magazin de toutes les richesses du nouveau monde, desert & pauvre depuis la domination des Castillans, mais qu'on esperoit voir refleurir sous le regne du nouveau Roi.

Dès que le bruit de son arrivée se fut répandu, la joye éclata dans tous les quartiers de la Ville. On convint qu'il feroit son entrée publique le Samedi huitiéme du mois. Le concours du peuple fut si extraordinaire, qu'on pouvoit à peine se remuer dans les ruës par où il devoit passer. Le Clergé, la Noblesse, le peuple & les Grands firent voir par leurs transports de joye & d'alegresse l'attachement qu'ils avoient tous pour la Maison de Bragance. Le peuple en general par une espece d'yvresse qui se communique & se répand, ne manque jamais dans les réjoüissances publiques de se livrer avec excès aux mouvemens qu'elles lui inspirent. Le peuple de Lisbonne n'écouta donc dans cette occasion que ces mouvemens. On voyoit les uns sauter & danser devant Sa Majesté, les autres se jettoient à ses pieds, quelques-uns lui baisoient la main; tous s'écrioient ensemble, & avec transport, vive, vive notre Roi, il est l'envoyé de Dieu pour briser l'orgueil des Castillans, pour rétablir notre honneur, pour assurer notre liberté, pour nous combler de gloire, pour rendre au Portugal toute sa splendeur.

Le Roi entra enfin dans le fort. Le concours de peuple avoit été si grand dans les ruës, où il avoit passé, qu'une grande partie n'avoit pû le

1640. voir. Elle se rendit à la porte du fort. Tous se mirent à crier qu'ils vouloient voir le Roi. Le Roi se mit à la fenêtre. Après qu'il se fut retiré, ils demanderent à le revoir encore ; le Roi se montra une seconde fois. Le peuple ne pouvoit se rassasier de le regarder, & il repetoit sans cesse ; qu'il vive, qu'il vive à jamais, que Dieu soit loüé de nous l'avoir donné, qu'il le conserve aux dépens de nos vies. Le bruit de l'artillerie succeda à ces acclamations; & à peine le jour fit place à la nuit qu'on vit toute la Ville illuminée. Un Castillan voyant ces illuminations : » Est-il possible, dit-il, qu'avec » de telles illuminations, sans armée, » sans puissance, on enleve un si beau » Royaume à Philippe mon Maître. Que » les decrets de la Providence sont pro- » fonds, qu'ils sont impenetrables ! Les Magistrats de la Ville voulurent signaler leur zele, en donnant une fête au peuple. Le Roi s'y opposa, en disant, nous celebrerons des fêtes, lorsque nous aurons fait les préparatifs necessaires pour nous défendre contre nos ennemis.

Ce qui acheva de combler de joie les Portugais, ce fut la levée de l'interdit, que le Pape avoit jetté sur Lisbonne, à cause des violences, que les Ministres de Castille, avoient exercées contre le Nonce, qu'il avoit dans cette Ville. Ils porterent ces violences si loin, qu'après l'avoir contraint de sauter par une fenêtre, pour se refugier dans le Convent de Saint François, ils l'arracherent de cet azile, le transporterent en Castille, & lui firent souffrir mille outrages dans une affreuse prison, sans respecter le caractere dont il étoit revêtu. Ces sortes de violences étoient alors ordinaires aux Espagnols. La Catalogne, la Flandre, tous les pays où ils porterent la guerre, furent des 1640 theâtres celebres de leurs cruautez, & de leur irreligion : bien differens en cela des Portugais, qui même chez leurs ennemis, respectoient tout ce qui concernoit la Religion : ce qui fit dire qu'ils étoient vraiment Catholiques, & que les Espagnols n'en avoient que le nom.

Le Roi de Portugal prit enfin possession du Palais de ses Ancêtres, dont il donna les principales Charges aux personnes de la premiere qualité ; & les autres à des hommes distinguez par leur mérite personnel, voulant par-là, donner des preuves de son discernement, de sa bonté, de sa reconnoissance, & de sa justice. De cette maniere le gouvernement prit d'abord une forme, au grand contentement du Public ; & à la place du tumulte, & de la confusion, qui accompagnent d'ordinaire les grandes révolutions, on vit regner la paix, la tranquillité & l'ordre, non seulement dans Lisbonne, mais encore dans tout le Royaume.

Pour conserver cette tranquillité, le Roi se mit en état d'empêcher que les Castillans ne la troublassent. Il fit marcher des troupes sur les frontieres : il garnit les places de toutes les choses necessaires ; pour faire une vigoureuse résistance, il en confia les Gouvernemens, & les Commandemens à des personnes distinguées par leur naissance, par leur fidelité, par leur zele, & par leur courage.

La Reine se prépara de son côté à partir de Villavitiosa, pour faire son entrée à Lisbonne. Son cortege fut nombreux. Lorsque l'on fut près de la Capitale, le Roi traversa le Tage, & alla au devant d'elle, accompagné de toute la Noblesse. Cette entrevûë fut touchante de part & d'autre. Le Roi

1640. & la Reine se donnerent des marques vives & tendres de l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre, & de la joie qu'ils ressentoient de la grandeur de leur nouvelle fortune. La Reine avoit amené avec elle le Prince Dom Theodose, âgé de huit ans, & les Infantes ses sœurs Dona Catherine, & Dona Jeanne. Tous les trois firent la reverence au Roi leur pere, qui ne put retenir ses larmes, en les embrassant. Ils s'embarquerent tous pour se rendre à Lisbonne, où ils furent reçus aux acclamations du peuple. C'etoit le 26. de Decembre.

Dès que le bruit de la révolution fut répandu & confirmé dans tout le Royaume, les Villes & les Provinces envoyerent à l'envi des Députez, pour baiser la main au Roi, & pour l'assurer de leur fidelité. Les Gentislhommes, les Seigneurs, & tous les Titulaires du Royaume, imiterent leur exemple avec la même promptitude, & le même zele. Tous les Etats differens qui étoient de la domination Portugaise, se soumirent avec la même facilité, comme on le dira dans la suite. Mais avant d'entrer dans ce détail, il est necessaire de raporter ici ce qui se passa dans le Portugal, dès que les peuples furent informez de la révolution. Tout le Royaume y prit également part. Les Villes, les villages, les lieux, où les bergers conduisoient paître leurs troupeaux, toutes les campagnes firent tout retentir de leurs cris d'allegresse. On trouvoit les païsans attroupez sur les grands chemins, qui dansoient, & qui chantoient leur bonheur. Ils arrêtoient les voyageurs, ils les invitoient par toute sorte de bons traitemens, à se réjoüir avec eux. Les petits enfans ne sachant dire autre chose, repetoient sans cesse, vive, vive le Roi Jean quatriéme notre Seigneur, qu'il regne 1640. sur nos peres, sur nous, sur nos descendans, que sa posterité regne éternellement.

Dans le moment que le Duc de Bragance avoit été informé de l'heureux succès de la conjuration, il avoit fait partir diverses personnes de confiance, pour faire soulever toute la Province d'Alentejo. La Ville de Portalegre, quoique située sur les confins de la Castille, & mal fortifiée, se déclara, sans differer, en sa faveur. Elvas en fit de même, à l'instigation d'Alfonse de Melo; le Commandant, Diegue Soares de Castelbranco, envoya Gaspar Manuel de Sequeira pour baiser de sa part la main du Roi, ne pouvant le faire lui-même à cause de ses incommoditez. Le Roi reçut Sequeira avec bonté, & il le fit repartir, pour qu'il le fît proclamer Roi dans cette Ville sans délai. Sequeira obéït, & le peuple d'Elvas ne témoigna pas dans cette occasion, moins de zele que le peuple de Lisbonne. Avant que Pierre de Mendoce, & George de Melo fussent arrivez à Evora, en revenant de Villaviciosa, on y étoit informé de la révolution, & le peuple, le Clergé, & les Fidalques étoient tous disposez à proclamer le Duc de Bragance Roi de Portugal, ce qu'ils executerent avec des réjoüissances publiques, qui durerent trois jours. Conimbre, Porto, Visco, & toutes les autres Villes des Provinces de Beira, de Traosmontes, d'entre Douro & Minho, & de l'Estramadure, suivirent l'exemple de Lisbonne, d'Elvas, d'Evora, & de Portalegre.

Il ne restoit que le Royaume des Algarves, & il étoit de la derniere importance de s'en assurer. Henri Correa de Silva en étoit Gouverneur.

1640. Il avoit choisi pour sa résidence la Ville de Lagos. Le Roi lui écrivit pour l'instruire de tout ce qui venoit de se passer dans le Portugal, & pour le prier de le faire reconnoître dans le Royaume d'Algarve. Correa, le lendemain qu'il eût reçu cette lettre, assembla dans l'Eglise de la Misericorde, les Chefs de la Justice, avec les Officiers & toute la Noblesse. Après avoir fait chanter une Messe, il lut la lettre que le Roi lui avoit écrite après quoi il se mit à crier: Vive Jean quatriéme Roi de Portugal & des Algarves. Tout le monde cria avec lui la même chose. Les forteresses de Saint Vincent & de Sagres se soumirent également par ses ordres. Ensuite il envoya deux mille hommes de garnison à Castro Marin, pour empêcher les Castillans d'entrer de ce côté-là dans ce Royaume. Le Marquis d'Ajamonte, feignant d'ignorer que Correa eût part à cette révolution, lui écrivit, qu'il alloit lui envoyer des troupes pour punir les révoltez. Correa lui fit réponse qu'il se tînt en repos; que ceux qu'il traitoit de révoltez, étoient de fideles sujets qui obéissoient à leur Roi legitime. Après avoir fait cette réponse au Marquis d'Ajamonte, Correa écrivit au Roi, & lui rendit un compte exact des troupes, des munitions, de l'artillerie, & de tout ce qui étoit dans le Royaume d'Algarve, en l'assurant qu'il étoit prêt à le servir avec le même zele & la même fidelité tant en paix, qu'en guerre. Le Roi l'appella à la Cour, & lui donna la Charge d'Administrateur du Patrimoine Royal. Cette récompense n'étoit pas indigne de Correa, ni trop grande pour le service qu'il avoit rendu.

Tout prosperoit au nouveau Roi. Dans l'espace de peu de jours il se rendit le maître de treize forteresses, 1640.
où il y avoit garnison Castillane. Il s'empara aussi de trois galions, venus tout recemment de la Corogne à Lisbonne, lesquels eussent pû incommoder beaucoup cette Ville, si les conjurez n'eussent trouvé le moyen de s'en saisir. A l'égard des Castillans qu'on fit prisonniers, le Roi défendit sous des peines rigoureuses de leur faire la moindre insulte: on leur permit même quelque tems après de s'en retourner en Castille; à l'exception du Marquis de la Puebla, cousin du Comte Duc d'Olivares, Chef du Conseil de la Vicereine, de D. Diegue de Cardeñas, du General Boccanegra, de Thomas Calderon, de Ferdinand d'Albo, de D. Diegue de la Rocca, & de quelques autres, qu'on garda, pour les échanger contre les Portugais, qui étoient en Castille.

Enfin les forteresses de Saint Julien, de Setubal, de Saint Vincent, de Viana étant soumises, le Roi pour consommer l'ouvrage, résolut de se faire couronner, n'ignorant pas que les peuples se lient plus fortement à leurs Souverains, par ces marques exterieures de respect & d'obéïssance. Ces solemnitez semblent devenir le dernier contrat, par lequel le Roi s'engage de proteger le peuple, & le peuple d'obéïr fidelement au Roi. Le Roi donc donna les ordres necessaires pour cette ceremonie. Il fit inviter tous les Seigneurs titrez, & tous les Gentilhommes du Royaume, de se trouver le 15. de Decembre 1640. à Lisbonne, pour assister à cette ceremonie.

Lorsque le jour destiné pour le couronnement fut arrivé, on éleva deux theâtres dans la Place du Palais, où le Roi se rendit, accompagné du Marquis de Villareal, du Duc d'Aveiro,

40. du Duc de Caminham, du Marquis de Ferreira, de Dom Maurice de Silva, Marquis de Govea Majordome, de Juan Rodrigues de Sà, Comte de Penaguiano, Camerier Major, de Dom Louis de Mirande Henriquès, grand Secretaire, de Dom Pedre Mascaregnas, fils du Marquis de Montalvan, de Dom Juan de Castelbranco Merinemajor, de Pierre de Mendoce, Capitaine des Gardes, & de Tellez de Meneses, Grand Enseigne; avec les Archevêques de Lisbonne, de Brague, du Grand Inquisiteur & de plusieurs autres Seigneurs & Prelats. Le Marquis de Ferreira y assista comme Connetable, & Dom François de Lucena, homme d'une grande capacité, & d'un merite rare, en qualité de Secretaire d'Etat. Le Roi s'étant assis, on apporta la Croix & l'Evangile. Il se mit à genoux, & fit le serment de cette maniere.

Je jure, & je promets, de regir & de gouverner ce Royame, & d'y administrer la justice, avec autant de prudence, de sagesse & de moderation, qu'il me sera possible; de maintenir les us, coutumes, privileges & droits de ce Royaume, accordez & confirmez par les Rois mes prédecesseurs, avec le sceau de Dieu, & du Saint Evangile. Les trois Etats composez de la Noblesse, du Clergé, & du Peuple, firent leur serment de fidelité. L'Archevêque de Lisbonne commença le premier. Je jure, dit-il en touchant le S. Evangile, que je reçois pour mon Roi legitime, & veritable Seigneur, le haut, le puissant, & le grand Roi Dom Juan IV. auquel je rend hommage pour tout le Clergé de ce Royaume. Tous les autres en firent de même. Cette ceremonie étant achevée, on cria à differentes reprises, vive le Roi. Delà on marcha 1640.
vers l'Eglise Cathedrale, en observant le même ordre, qu'on avoit observé en sortant du Palais. En chemin on rencontra le Docteur François Rebello Homem Vereadeur du Conseil, placé sur une éminence, qui parla ainsi au Roi. » Haut & puissant Seigneur, » ce jour est pour nous un jour de » triomphe. En vous offrant les clefs » de la Ville, nous vous offrons nos » cœurs, qui seront toujours fideles » à Vôtre Majesté. Votre élevation » sur le trône va désormais cimenter » notre bonheur, dont la tyrannie » ne pourra jamais ébranler les solides fondemens. Il nous avoit été » prédit ce bonheur, & les tems sont » arrivez, où nous en joüissons. Dieu » l'avoit promis au grand Alfonse » Henriquès, le glorieux fondateur » de cette Monarchie. Votre élevation est donc l'ouvrage de Dieu, » & non l'ouvrage des hommes. » Puissiez-vous regner long-tems, » puissiez-vous faire le bonheur de » vos sujets. « Homem s'étant tu, le Comte de Castagnede, President du Parlement, prit de ses mains les clefs de la Ville, qui étoient dans un bassin d'or, & il les presenta à Sa Majeste. Le Roi continua sa marche aux acclamations du peuple, & arriva à la porte de l'Eglise, où l'Archevêque, qui s'y étoit déja rendu, le reçut en habits Pontificaux, à la tête du Clergé. La Messe & le *Te Deum laudamus*, étant chantés, le Roi s'en retourna dans son Palais.

La Couronne étant confirmée sur 1641.
la tête de Dom Juan, il ne restoit plus qu'à prendre les précautions necessaires pour le faire reconnoître dans tous les pays conquis par les Portugais. On commença par l'isle de Madere. On y envoya un vaisseau, & une

1641. Caravelle avec des lettres pour l'Evêque de Funchal, Dom Jérôme Fernand, & pour le Gouverneur Dom Louis de Mirande Henriqués. L'un & l'autre obéïrent aux ordres qu'on leur envoya. Dom Juan fut reconnu & les Castillans sortirent de l'isle, & se retirerent dans les Canaries. Martin Correa Gouverneur de Mazagnan en Afrique, en consequence des mêmes ordres qu'il avoit reçus par une caravelle, fit aussi reconnoître pour Roi de Portugal, Jean quatriéme. Dom Rodrigue de Camera, Comte de Villefranche en fit de même dans l'isle de saint Michel. Ensuite il se rendit à Lisbonne, pour baiser la main de son nouveau Maître. Il jetta à ses pieds la chaîne d'or, que lui avoit donnée le Roi Catholique, en lui disant, je jette à vos pieds cette chaîne d'or, ne voulant désormais porter aucune marque d'honneur, si je ne l'ai meritée en prodiguant ma vie pour votre service.

Dés le mois de Decembre 1640. on avoit fait partir François d'Ornellas de Lisbonne, pour s'assurer des Terceres. Il y arriva le septiéme de Janvier, & débarqua de nuit au port de Praya. Dom Alvares de Viveyros, Viceroi de l'isle, voulut le faire arrêter, soupçonnant quelque trahison de sa part. Ornellas se mit à couvert, & fit neanmoins proclamer Roi de Portugal & des Terceres Jean IV. dans Praya. Viveyros de son côté prit des précautions pour conserver la Ville d'Angra & la Citadelle. Il fit arrêter les principaux habitans de la Ville, dont il se défioit, avec Estienne de Silveira Borges, Prieur de Notre-Dame de Grace. Il voulut aussi s'assurer d'Antoine de Canto & Castro; mais s'étant trouvé parmi la Compagnie Portugaise qui étoit ce jour-là de garde, il se deffendit contre les satellites d'Alvares. Ceux-ci ayant blessé deux personnes, tous les Portugais prirent les armes, tomberent sur les Castillans, & commencerent à crier vive, vive D. Juan IV. Roi de Portugal, & périssent tous ses ennemis. 1641
Le peuple encouragé par leur exemple repeta ces cris d'allegresse, & se jetta sur les Espagnols, qui s'enfuirent dans la citadelle. On les poursuivit, & les Portugais y penserent entrer pêle mêle avec eux. Alors Viveyros fit tirer le canon contre la Ville. Ornellas y courut au bruit du canon, avec sa Compagnie. Il trouva que Jean de Betancourt s'étoit emparé avec les habitans du poste de Bonne Nouvelle, important pour réduire la Citadelle. Pour ne pas perdre du tems on alla dans le moment attaquer le fort Saint Sebastien; ils le firent avec tant d'impetuosité, que la terreur saisit ceux qui le gardoient, ce qui les fit rendre dans l'instant. Par leur reddition les Portugais demeurerent maîtres du port, & de tous les vaisseaux qui y étoient. Cet évenement arriva dans la Semaine Sainte, & le jour de Pâque on proclama dans Angra Roi, Jean IV. malgré les coups de canon que les Castillans tiroient contre la Ville. Les Portugais disoient que c'étoient des salves en l'honneur de la fête, & de la ceremonie de la proclamation du nouveau Roi. Ils ramasserent même avec soin les boulets pour s'en servir à leur tour contre les Castillans. La Cour avoit fait partir de Seville un vaisseau pour les informer de ce qui se passoit en Portugal, & pour leur ordonner de conserver les Terceres à Sa Majesté Catholique; mais ce vaisseau ayant été obligé de relâcher à Madere, fut saisi, avec trois autres vaisseaux chargez d'épiceries &

41. & d'argent, au profit du Roi de Portugal.

Les Castillans firent partir de Saint Lucar trois vaisseaux pour aller secourir Viveyros, sous les ordres de Manuel de Canto & Castro Portugais. En arrivant dans l'isle il livra celui qu'il montoit à ses Compatriotes, & les aida à s'emparer des deux autres. Cette perte fut d'autant plus sensible à Viveyros, qu'il vit enlever sous ses yeux le secours avec lequel il esperoit de punir les Portugais de leur rebellion. Louis Peres Viveyros son frere, qui étoit parti de la Corogne pour le secourir aussi, tomba également entre les mains des Portugais. Ensorte que Viveyros demeura dans la Citadelle, sans vivres, sans munitions, sans troupes. La fregate que le Cardinal Dom Ferdinand, Infant d'Espagne & Gouverneur de Flandres, lui avoit envoyée, s'en retourna, lorsqu'elle apprit que les Portugais assiegeoient & pressoient vivement la citadelle. Tous les autres secours qu'on tenta d'y envoyer tomberent également en la puissance des Portugais, qui traiterent avec beaucoup de douceur les prisonniers Castillans.

On ignoroit cependant dans Lisbonne ce qui se passoit dans les Terceres. Les Corsaires avoient pris le vaisseau que d'Ornellas avoit envoyé, pour informer le Roi de l'Etat des affaires dans ces isles. On sçavoit pourtant qu'on y avoit pris les armes; ce qui détermina le Roi d'y envoyer le Pere François Cabral Jésuite, qui avoit déja été Provincial de l'isle, avec des lettres pour la Noblesse, & pour le peuple, & un plein pouvoir de leur accorder toutes les graces necessaires pour engager les uns & les autres à le reconnoître pour leur Souverain. Antoine Dias Sodre l'accompagna avec quelque secours sur un 1641.
vaisseau Hollandois. Ils arriverent à Angra le 25. d'Avril, & le Pere Cabral agit en conformité des ordres qu'il avoit reçus. Il eut quelques conferences avec Viveyros. Rien ne put le gagner. Il demeura fidele aux Castillans. Neanmoins il fut contraint de capituler, & il sortit de la citadelle le 6. de Mai, avec tous les honneurs militaires. Ses soldats étoient pâles, défigurez, & Viveyros lui-même étoit d'une maigreur énorme. Les Portugais remarquerent en entrant dans la citadelle, qu'ils s'en étoient rendus les maîtres le même jour, le même mois, & sur un homme qui portoit le nom d'Alvares, comme Alvares Bezan, Marquis de Sainte Croix, lorsque celui-ci l'enleva aux Portugais. Les Espagnols l'appelloient le fort de Saint Philippe: les Portugais lui donnerent le nom de Saint Jean, à l'honneur de leur Roi.

La conquête du Bresil n'étoit pas moins importante que celle des Terceres. Ce vaste pays fournissoit du sucre, du bois à teindre, & plusieurs marchandises utiles & necessaires au Royaume. Il étoit difficile de s'en rendre le maître, parce qu'il y avoit dans ce pays pour le moins autant de Castillans, que de Portugais. Neanmoins l'acquisition n'en coûta pas plus qu'auroit fait une simple forteresse au milieu du Portugal. On en fut redevable à Dom George Mascaregnas, Marquis de Montalvan, Viceroi du Bresil, qui soumit tout le Bresil au Roi, sans verser presque de sang. Aussi-tôt qu'il eut reçu les lettres de Jean IV. qui lui apprenoient son élevation sur le trône, il fit assembler les troupes dans les deux places de la Baye de tous les Saints. Il envoya un détachement devant la place des Jésuites,

1641. & un autre devant la place du Palais, où étoit de garde ce jour-là Juan Mendez de Vaſconcellos. Ayant ainſi diſpoſé les troupes, il fit venir chez lui l'Evêque, Dom François de Moura General de l'artillerie, tous les principaux Meſtres de Camp, l'Auditeur General, & le Proveditour, auſquels il lut les lettres qu'il avoit reçûës. Tous furent d'avis qu'il falloit obéïr : ils ſe rendirent dans l'inſtant dans l'Egliſe Cathedrale, & ils proclamerent le nouveau Roi aux acclamations de tout le peuple.

On n'eut pas plus de peine à lui ſoumettre les places que les Portugais avoient conquis dans les Indes Orientales. On y ignoroit encore l'Election de Jean IV. lorſque les Negres tant naturels, qu'Etrangers, firent un traité avec les Hollandois, non-ſeulement de leur livrer Cochim & pluſieurs autres places ſur la côte de Malabar, que les Caſtillans laiſſoient dépourvûë de toutes choſes; mais même la Ville de Goa, la Métropole des Indes, la réſidence du Viceroi, du Conſeil de Juſtice, de Guerre, & du Gouvernement. Ils alloient executer leur traité lorſque Manuel de Liz arriva à Goa, avec la nouvelle du changement qui venoit d'arriver en Portugal. Tous les Indiens en témoignerent une joie exceſſive, tous voulurent demeurer ſous la domination du nouveau Roi, tous le firent à l'envi proclamer dans toutes les places dépendantes des conquêtes des Portugais.

Dom Juan de Sylva Tello, Comte d'Aveyras, étoit pour lors Viceroi. Il ne tarda pas un moment à faire proclamer dans Goa Juan IV. Roi de Portugal. Son exemple entraîna le reſte des Indes. Tous les peuples eſpererent de vivre plus tranquillement ſous la domination immediate des Portugais, que ſous ces mêmes Portugais, dépendans des Caſtillans. En effet, la negligence & la tyrannie de ces derniers y avoient tout fait tomber dans un affreux déperiſſement. Le Comte d'Aveyras n'épargna ni peines, ni ſoins pour relever les affaires, & pour ſe mettre en état d'y ſoûtenir les interêts du nouveau Roi. Il envoya pour commander dans Ceylam, Dom Philippe Maſcaregnas, avec plein pouvoir de faire tout ce qu'il croiroit néceſſaire pour la conſervation de cette iſle, ſans avoir beſoin de lui en faire part. Il chargea Antoine Moura, & Dom Edouard Lobo de ſe rendre inceſſament à Maſcate; il fit partir pour le Mozambique François de Silveira, enfin il pourvut à la ſureté de toutes les places, où il avoit fait reconnoître Jean IV. pour Roi de Portugal. Malaca étoit aſſiegé depuis long-tems par les Hollandois. Il fit partir une galiote pour ſecourir cette place, mais les Hollandois s'en emparerent, & la Ville manquant de tout fut forcée de ſe rendre. Dans le Japon, dans la Chine, & par tout ailleurs où il y avoit des Portugais établis, on y reconnut, ſans oppoſer le moindre obſtacle, l'autorité du nouveau Roi. 164[1].

Tandis que cette révolution ſe conſommoit dans les pays éloignés, Jean IV. dès le mois de Janvier 1641. avoit envoyé des lettres de convocation pour l'aſſemblée des Etats Generaux. Les Etats aſſemblez renouvellerent leur ſerment de fidelité au Roi, & le Roi renouvella celui qu'il avoit fait d'obſerver tous les droits, us, coutumes & privileges du Royaume. Les Etats reconnurent auſſi pour leur Prince & ſucceſſeur legitime l'Infant Dom Theodoſe, fils du Roi. Ils le firent de cette maniere. » Nous reconnoiſſons, & nous recevons pour na- « turel

1641. » turel & veritable Prince, & Seigneur, » le très-grand, & très-excellent Infant, » Dom Theodose, fils, & legitime heritier du Roi notre Seigneur, & de » la Reine Dona Louise sa femme. » Comme ses naturels & veritables sujets & vassaux, nous lui rendons hommage entre les mains du Roi son pere, » qui le reconnoît pour son fils & successeur legitime, & actuellement son » tuteur. Nous lui promettons qu'après » la mort de Sa Majesté, nous le reconnoîtrons pour Roi du Portugal, & d'Algarve, pour Seigneur de la Guinée, » dans l'Afrique, & du commerce d'Ethiopie, Arabie, Perse & Inde. Nous » obéirons en tout, & par tout à ses » commandemens. Nous ferons la guerre pour lui. Nous maintiendrons la » paix dans ses Etats. En vertu de quoi » nous jurons sur la sainte Croix, & sur » les Evangiles, d'executer en tout & » par tout, ce que nous venons de dire, » & pour preuve de sujettion, d'obéïssance, & de reconnoissance envers ladite Seigneurie, nous baisons la main » de Sa Majesté, & de son Altesse, » tous deux presens.

Les jours qui suivirent ce serment, les Etats s'assemblerent dans le même endroit. Chaque Etat, chaque ordre, chaque personne y avoit sa place marquée. Le premier jour, le Roi étant sur le trône, qu'on y avoit élevé, le Herault d'Armes s'avança vers Emmanuel d'Acugna, Evêque d'Elvas, & le mena vers l'endroit destiné pour parler. Après que l'Evêque se fut profondément incliné devant le Roi, il tint ce discours. » La premiere loi » de la nature apprend aux hommes » à s'unir par les liens de la societé. » On a donc vû bâtir des Villes, & » former des Royaumes, qui par cette même loi d'union, se deffendent » en tems de guerre, & se soutiennent en tems de paix. La mésintelligence au contraire, fait avorter » les projets de l'une, & ruine les » avantages de l'autre. Nous en avons un exemple dans ce Royaume: » livré aux Etrangers, & détruit par » notre discorde, recouvré & rendu » à ses maîtres par notre union. 1641.

» C'est par cette raison que notre » Roi s'est déterminé à assembler les » Etats Generaux de ce Royaume, » afin de déliberer unanimement sur » ce qui convenoit mieux de faire » dans les conjonctures presentes, » tant par rapport à la Religion, que » par rapport aux interêts de l'Etat, » soit en paix, soit en guerre. On ne » peut observer la Religion, qu'en » veillant attentivement à la pureté » de la foi, ni conserver un Etat florissant, qu'en se conduisant par des » conseils, sages & prudens.

» Sa Majesté espere donc de la prudence, & du zele de ses fideles, & » bons sujets, de bons conseils, & » d'utiles secours; pour concourir » efficacement au bien general du » Royaume, d'où découle toujours » le bien particulier, comme du bien » particulier, dépend respectivement » le bien general. Rendons graces à » Dieu de nous avoir donné un Roi, » qui ne veut regner que conformément aux Loix de ce Royaume, & » qui croit qu'un Souverain ne doit » obtenir, que de la volonté de ses » sujets, les secours necessaires pour » en soutenir la gloire & la splendeur. Sa Majesté donc qui nous » aime, & qui sçait que nous l'aimons, m'a ordonné de vous dire » que de ce jour, jour heureux jour » fortuné, il abolit tous les impôts, » dont vous ont accablez les Rois de » Castille, tant qu'ils ont été vos » cruels tyrans. Quelle difference

1641. » entre un Roi legitime, & des Rois » usurpateurs! Ceux ci ne respiroient » que votre ruine, & votre Roi ne » cherche qu'à assurer votre bonheur. » Il se contente de son patrimoine, » pour son entretien & celui de sa » Maison, & vous laisse les revenus » de l'Etat, pour vous deffendre d'un » ennemi dangereux, qui ne vous » menace pas moins, que d'un hon- » teux esclavage. Usons donc de ces » revenus, pour soutenir un tel Roi » sur le trône, & pour dissiper les » projets de nos ennemis communs. » Notre zele & notre reconnoissance » nous engagent à tout sacrifier pour » lui. Qu'il est doux de pouvoir vo- » lontairement s'immoler pour son » Roi, & pour l'Etat!

L'Evêque termina ainsi son discours, fit une seconde inclination devant le Roi, & alla reprendre sa place. François Rebello Homen se leva, toute l'assemblée se leva de même, & Homen parla ainsi. » Les graces, & » les bienfaits d'un Prince, sont les » veritables chaînes qui lient, qui » assujettissent les cœurs des sujets. » Elles sont plus fortes, que l'auto- » rité, & que la violence, sur tout » sur les Portugais, toujours prêts à » prodiguer leurs biens, leurs vies, » pour les mériter de la part de leurs » Princes legitimes. Vivement tou- » chez des faveurs dont Sa Majesté » vient de les combler, ils ne sçau- » roient dans ce moment, lui en té- » moigner leur respectueuse recon- » noissance, qu'en se rappellant à » tous les instans, les mêmes graces, » qu'ils viennent de recevoir, & » qu'en faisant éclater le désir ar- » dent qu'ils ont de pouvoir s'acqui- » ter de bienfaits si signalez. Mais » comment pouvoir reconnoître l'ar- » deur avec laquelle Votre Majesté » se livre pour faire notre bonheur. 1641. » Non seulement, vous offrez pour » ce grand ouvrage votre Personne » sacrée; mais vous nous voüez en- » core celle de votre auguste Fils, par » les sermens les plus saints. Sembla- » ble à Dieu, qui dévoüa son Fils » pour le salut du genre humain, & » qui le promit solemnellement aux » anciens Patriarches.

» Vous ne vous occupez que de » notre bonheur, vous ne songez » qu'à procurer une tranquillité so- » lide à vos sujets, le but le plus » glorieux, que puisse se proposer un » grand Roi. Pour réüssir dans un des- » sein si beau, vous vous abandon- » nez à votre magnificence. Vous » nous ouvrez vos tresors, vous nous » affranchissez enfin de tributs o- » dieux, qu'un Roi Etranger & oc- » cupé uniquement de notre perte, » nous avoit tyraniquement imposez. » Ce bienfait est grand, mais bien au » dessous de la maniere Royale, dont » vous l'avez fait. Vous nous avez » prévenus; mais dans quelles circon- » stances? dans un tems où vous pou- » viez non seulement demander ces » tributs, mais même les éxiger. Aussi, » penetrez de reconnoissance, vos su- » jets sont prêts de tout entreprendre » pour le service de Votre Majesté! » Ordonnez, on ne demande qu'à » obéïr. Au nom de tous vos sujets, je » suis chargé de vous offrir leurs vies » & leurs biens. Disposez à votre gré » de l'un & de l'autre. On ne regrette » point ses biens, quand on peut les » employer au service de Votre Ma- » jesté. Notre Etat désormais ne peut » devenir que florissant; les Castil- » lans sont chassez; notre commerce » va se rétablir: que le Seigneur bé- » nisse vos armes, qu'elles soient le » soutien de la foi, la terreur de vos

41. » ennemis, & la source du bonheur de vos peuples.

Homen ayant fini son discours, le Chancelier ordonna de la part de S. M. aux trois Ordres des Etats, de se rassembler le 30. du même mois; c'est-à-dire, le Clergé dans le Couvent de S. Dominique, la Noblesse dans celui de S. Eloi, & les Deputez du tiers Etat, dans celui de S. François. De ces trois differentes assemblées fut émané le decret suivant.

» Les Etats Generaux de Portugal assemblez & munis du pouvoir necessaire, ont déterminé par ce decret, que tous les Deputez ont signé, les droits qu'a à la Couronne le puissant Roi Dom Juan IV. de nom, fils du Serenissime Seigneur Dom Theodose, Duc de Bragance, & petit-fils de la Serenissime Princesse Catherine, Duchesse de même nom, fille legitime de l'Infant Dom Edouard, fils du Roi Emmanuel de glorieuse mémoire.

» Le premier de Decembre 1640. on le proclama Roi pour la premiere fois dans la Ville de Lisbonne. Peu de jours après dans tout le Royaume, & le 15. on lui prêta serment de fidelité dans cette même Ville. Les Etats assemblez y ont confirmé solemnellement le 28. de Janvier, tout ce qui avoit été fait. Après ces démarches on a cru qu'il étoit necessaire, pour le bien de l'Etat, de faire le present decret, afin que tout fût dans les formes requises, pour faire voir que nous acceptons volontairement pour notre Roi, Dom Juan IV. & que nous lui rendons une Couronne, qui lui appartenoit déja par droit d'heritage.

» En faisant ce decret, nous avons observé l'ordre & la forme qu'on observa dans ce même Royaume à l'égard d'Alfonse Henriques, lorsqu'il fut proclamé Roi de Portugal aux Champs d'Ourique, après une victoire remportée sur cinq Rois. Malgré la Bulle d'Innocent II. qui lui confirmoit le titre de Roi, l'an 1142. les Etats assemblez dans la Ville de Lamego vers la fin de l'année 1143. crurent devoir non seulement le proclamer & confirmer Roi de nouveau; mais dresser un acte de cette proclamation & de cette confirmation, afin qu'il servît de monument à la posterité, comme ils avoient reconnu pour leur Roi legitime Alfonse Henriqués, & pour faire connoître en même tems, qu'en eux seuls residoit la puissance de donner ou d'ôter la Couronne à quelqu'un, & de juger à qui elle appartenoit de droit, lorsque leurs Rois venoient à mourir sans enfans. « 1641.

Le Royaume s'étant donc conservé ce droit, ne connoît personne, à qui il puisse jamais appartenir qu'à lui seul. Tous les Docteurs l'ont ainsi décidé, & mille exemples arrivez dans la Monarchie du monde, en sont une preuve complete. Cela posé, il ne reste qu'à expliquer les raisons, qui ont porté le Royaume de Portugal à se donner Jean IV. pour Roi, qui outre la volonté des peuples, réünit encore en sa faveur le droit de succession. 1°. Le Cardinal Henri en mourant sans posterité, la succession des droits à la Couronne de Portugal, passa legitimement à la Princesse Duchesse de Bragance sa niece, & fille legitime de l'Infant Dom Edouard son frere, representant la personne de son pere, avec toutes les qualitez, qui étoient en lui pour succeder. N'étant point douteux, que le benefice de la representation n'ait lieu dans la succession du Royaume de Portugal, fondée par droit hereditaire, dans le testament de Jean premier, & la disposition faite par Alfonse V. dans l'assemblée generale des Etats, le six «

1641. » Mars 1476. lorſque ce Prince voulut » épouſer l'Infante Jeanne de Caſtille. » Tous les Juriſconſultes aſſurent de » même, que la repreſentation a lieu » dans le Royaume.

» La repreſentation établie, on ne » pouvoit pas au préjudice de Catheri» ne, préferer le Roi Catholique, quoi» que neveu, comme elle, du Cardinal » Henri, étant fils de l'Imperatrice Iſa» belle ſa ſœur. Iſabelle, n'ayant point le » droit de repreſentation, ne pouvoit » pas le tranſmettre à Philippe ſon fils, » qui la repreſentoit. Edouard le poſſe» doit au contraire, & pouvoit le com» muniquer à ſa fille Catherine, la ſeule » de ſes enfans qui le repreſentoit en » Portugal. Selon la commune opinion » des Juriſconſultes, la repreſentation a » donc lieu même parmi des couſins » germains, lorſqu'ils concourent ſans » oncle. Telle eſt la diſpoſition du Droit: » les Caſtillans pratiquent le contraire, » mais leur pratique n'eſt pas une regle » pour le Portugal. Ainſi la legitime » ſucceſſion de ce Royaume, ayant paſſé » par droit de repreſentation à l'Infan» te Catherine, elle l'a tranſmiſe à ſon » fils Theodoſe, & à ſon petit fils Dom » Juan notre Roi actuellement.

» Mais quand la repreſentation n'au» roit pas lieu en Portugal, ce dont on » ne convient point, le droit de ſuc» ceder n'appartenoit pas moins à l'In» fante Catherine. Dom Juan Premier, » dans un article de ſon teſtament, a ex» preſſement établi la ſucceſſion en li» gne directe, appellant d'abord Edouard » ſon fils aîné, avec toute ſa poſterité, » enſuite Dom Pedre, qui étoit ſon ſe» cond fils, avec tous ſes enfans, & en» fin celui-ci & ſa race venant à man» quer, il appelle Henri ſon troiſiéme » fils, & ſes deſcendans, voulant & or» donnant, qu'on obſerve la même diſ» poſition à l'égard de ſes autres enfans.

On voit par ce teſtament, que dans « 1641. la ſucceſſion du Royaume de Portu- « gal, après la repreſentation, la préro- « gative de la branche a lieu; & que « tant qu'il y a des Princes de la pre- « miere branche, ceux de la ſeconde, « ſont exclus de la ſucceſſion, & ainſi « des autres. Les Juriſconſultes n'ad- « mettent également à la ſucceſſion, que « la branche du poſſeſſeur, ou celle de ſon « fils aîné, ne voulant pas que ſes autres « fils y ſoyent compris, que dans le cas « qu'ils viennent à occuper la ſucceſſion. « Perſonne ne contredit ce principe, « confirmé par le teſtament de Jean « Premier de glorieuſe mémoire. Ainſi « les fils & les filles de Dom Emmanuel, « après la branche aînée, qui fut celle « de Jean III. formerent chacun une « branche, & chacun comprit dans ſa « branche leurs enfans & les deſcen- « dans de ſes enfans. Après l'extinction « dans le Roi Sebaſtien de la premiere « branche, les Infans Dom Ferdinand « & Dom Louis étant morts ſans legi- « time poſterité, ainſi que l'Infant Al- « fonſe, & le Cardinal Henri, la ſuc- « ceſſion tombe immediatement dans la « branche de l'Infant Edouard, dont les « enfans quoique filles doivent être pré- « ferez à ceux d'Iſabelle ſa ſœur, fille « du même Roi Emmanuel. Cette diſ- « poſition eſt conforme au teſtament « déja cité, qui préfere la race deſcen- « dante d'un mâle, telle qu'elle ſoit, à « la race d'une femme, quand même la « race de cette femme conſiſteroit en « mâles. Cette raiſon eſt ſi puiſſante, « que quand même le Royaume de Por- « tugal pourroit tomber entre les mains « d'un Prince Etranger, le Roi Philippe « ſecond, fils d'Iſabelle, ne pouvoit « ſucceder qu'après l'extinction des deſ- « cendans d'Edouard, du nombre deſ- « quels étoit Catherine Ducheſſe de Bra- « gance. Outre le droit d'aineſſe, Ca- «

1641. » therine renfermoit encore une qua- » lité essentielle par les Constitutions » de l'Etat, qui est d'être mariée dans » le pays, les Loix excluant tout Prince » Etranger, & même toute Princesse » Portugaise, mariée hors du Portugal. » En consequence de cette Loi la fille » du Roi Ferdinand, mariée à Dom » Juan Roi de Castille, fut excluë de la » succession de son pere, non pas tant » parce qu'elle étoit illegitime (le ma- » riage du Roi son pere, avec Leonor » sa mere, ne passant pas pour valable) » que pour être mariée à un Prince » Etranger, ce qui fut bien établi par » un decret des Etats assemblez à Co- » nimbre, lorsqu'on y defera la Cou- » ronne de Portugal à Jean Premier, » fils illegitime de Dom Pedre Premier. » Les Portugais donc en plaçant Jean » IV. sur le trône, ont eu pour eux tous » les droits les plus respectables, le » droit de succession, le droit de repre- » sentation, & les Loix du Royaume. » Ces droits sont plus que suffisans » pour détruire une possession de soi- » xante ans, possession forcée & ti- » rannique, établie & maintenuë par la » force des armes, force qui rend nuls » tous les Actes, Decrets & Sentences » donnez en sa faveur, tant dans les » Etats tenus à Tomar l'an 1587. qu'à » Lisbonne l'an 1619. D'ailleurs la Sen- » tence qui déferoit au Roi de Castille » la Couronne, étoit vicieuse en plu- » sieurs autres points; premierement » parce qu'elle ne fut pas signée unani- » mement; & secondement, parce qu'- » elle fut renduë à Ajamonte hors du » Royaume, ce qui choquoit toutes les » Constitutions de l'Etat de Portugal.

Le decret contenoit plusieurs autres raisons aussi fortes, & les Portugais eurent soin d'en faire répandre des copies dans toutes les Cours de l'Europe. Ils résolurent aussi en consequence de ce decret, d'y envoyer des Ambassadeurs. L'Ambassade de France leur parut la plus importante. Ils se déterminerent à la faire partir incessamment, pour rendre compte au Roi très-Chrétien Louis XIII. de ce qui venoit d'arriver en Portugal, & pour renouveller l'ancienne correspondance & amitié, qui regnoient entre les deux Royaumes. On chargea de cette Ambassade extraordinaire, François de Melo, grand Veneur, illustre par sa naissance, par sa vertu, & par sa pieté; digne encore de ce choix par un discernement exquis, par un jugement solide, & par une grande capacité dans les affaires. On lui donna pour second Antoine Coello de Carvallo Dezambargador du Palais, d'une naissance distinguée dans la Robe, estimé par son grand sçavoir dans le Droit Civil, genereux, poli, & magnifique. On fit Secretaire de l'Ambasse, Christophe Soares d'Abreu Dezambargador de Porto. Ils partirent de Lisbonne le 28. de Février, & ils aborderent à la Rochelle le 5. de Mars, où ils furent parfaitement bien reçus par le grand Prieur de France, Gouverneur de la Ville, & par les Habitans, qui leur rendirent toute sorte d'honneurs. Ils prirent la route de Paris, & par tout où ils passerent, ils furent également bien accueillis. En arrivant à Orleans, ils firent partir Soares d'Abreu, pour aller avertir le Roi, qu'ils venoient de la part de leur Maître, dans le dessein de traiter d'affaires importantes. A deux lieuës de Paris Abreu revint les trouver, pour leur annoncer que le Roi de France leur donneroit audience, le vingt-cinq de Mars. 1641.

Il ne leur restoit que trois ou quatre jours: ils les employerent à faire les préparatifs necessaires pour leur

1641. entrée. Le Roi les envoya visiter, & leur fit demander, s'ils vouloient faire leur entrée secretement, ou publiquement. Ils répondirent qu'ils la feroient de la maniere qui conviendroit le mieux au Roi. Le Comte de Brulon vint leur dire, que le Roi souhaitoit qu'ils entrassent dans Paris solemnellement. Ainsi le vingt-cinq de Mars ils se rendirent dans un endroit nommé la Villete, à une lieuë de Paris, où le Maréchal de Chatillon, & le Comte de Brulon allerent les prendre dans les carosses du Roi. Le cortege fut superbe & magnifique. On les regala ce jour-là & le jour suivant dans l'Hôtel des Ambassadeurs, situé dans la ruë de Tournon, près du Luxembourg. Delà ils furent conduits à Saint Germain, où étoit le Roi, par le Duc de Chevreuse, frere du Duc de Guise, & par le Comte de Brulon. Ils eurent audiance dans le moment qu'ils furent arrivez. Le Roi se leva de son siege, & s'avança trois pas pour les recevoir. Lorsque François de Melo voulut commencer de parler, le Roi refusa de l'entendre, qu'il ne fût couvert: Melo se couvrit, fit son compliment, & remit entre les mains de Sa Majesté les lettres du Roi de Portugal. Ensuite le Roi les entretint quelques instants. Les Ambassadeurs étoient toujours debout. Coello dit un mot, que le Roi entendit, & comprenant ce qu'il vouloit lui communiquer, je vous entends, lui dit-il, mes ordres sont partis pour la Hollande, afin qu'on équipe dix vaisseaux pour le Portugal. En partant, les Ambassadeurs voulurent baiser la main du Roi, qui la retira & les embrassa en même tems avec un visage riant. De chez le Roi, on les conduisit dans une sale, où on leur servit un repas superbe. Ensuite on les mena chez la Reine, qu'ils trouveverent assise sur un pliant, avec une Princesse du Sang. Elle se leva en les voyant entrer, s'avança trois ou quatre pas, & les entretint debout, après les avoir fait couvrir. Parmi les choses que Melo lui dit, on rapporte celle-ci: Qu'il craignoit que Sa Majesté ne regardât leur Ambassade avec chagrin, n'ayant pour but que d'enlever un Royaume au Roi son frere. La Reine répondit à ce discours: Il est vrai, je suis sœur du Roi Catholique, mais aussi je suis Mere du Dauphin de France. Ensuite elle leur parla Castillan. Melo prit la liberté de lui demander, pourquoi Sa Majesté ne lui avoit pas fait la grace de lui parler plutôt cette langue. Parce que j'ai craint de vous faire de la peine, lui répondit la Reine. Si vous m'eussiez parlé comme Castillane, répartit l'Ambassadeur, oüi: mais comme une grande Reine, non. La Reine sourit, & continua de l'entretenir sur differentes choses. Melo y répondit avec beaucoup de presence d'esprit, & lui remit les lettres de la Reine de Portugal. 1641.

Le jour suivant, le Cardinal de Richelieu vint à Paris, où les Ambassadeurs se rendirent pour lui rendre visite. Le Cardinal fut à leur rencontre, & il les reçut avec de grandes démonstrations de joie. On avança trois sieges, sur lesquels ils s'assirent, pour s'entretenir. L'entretien dura deux heures, & on parla de toutes les choses qui concernoient la situation presente, où les Portugais se trouvoient. Le Cardinal étoit sans contredit le plus vaste genie de son siecle: il eût pû gouverner le monde entier, si le monde entier pouvoit être gouverné par un seul homme. Il fit sentir aux Ambassadeurs Portugais,

41. combien les deux Nations étoient interessées à demeurer éternellement unies. » Il leur demontra que les al-
» liances avec certaines Couronnes,
» étoient preferables à d'autres, par
» la disposition non seulement des
» Etats, mais encore par celle des
» esprits des peuples, qui compo-
» soient ces Etats, plus propres à s'u-
» nir que d'autres, quoique souvent
» plus voisins. Que de ces alliances,
» cimentées par des ressorts secrets,
» dont la nature se sert pour unir
» les cœurs des nations, naissoit
» la puissance de faire avantageuse-
» ment la guerre, les succès heu-
» reux, la sureté des Etats, la fe-
» licité des peuples, & la paix,
» source feconde de tous biens.
» Que la Maison d'Autriche ne de-
» voit son immense grandeur, qu'à
» cette sage politique; d'abord en
» s'unissant à ceux, dont les vûës, les
» projets, & les sentimens n'étoient
» que les mêmes. Que c'étoit par ce
» moyen qu'elle s'étoit renduë si for-
» midable en Allemagne, dans l'Es-
» pagne, dans l'Autriche, dans le
» Tirol, & qu'elle avoit formé le
» corps monstrueux de Monarchie, qui
» ne respiroit plus que l'esclavage de
» toute l'Europe. Qu'on en avoit senti
» la preuve, lorsque sur de foibles
» pretextes, on l'avoit vûë envahir
» le Milanez, conquerir Naples &
» Sicile, usurper la Navarre, & en-
» lever d'autres Etats à leurs legitimes
» possesseurs, tant au midi qu'au nord.
» Qu'on l'avoit vûe tout recemment
» dépoüiller un Electeur de son pa-
» trimoine, pour n'avoir pas voulu
» la servir au gré de ses injustes ca-
» prices, & en même tems s'emparer
» d'une partie du Palatinat, donner
» l'autre à l'Espagne, & livrer la troi-
» siéme aux Bavarois, pour récom-
» penser leur basse complaisance à 1641.
» tous ses désirs. Que c'étoit par le
» moyen de ces alliances, qu'elle étoit
» parvenuë à donner des fers à une
» partie du Montferrat, qu'elle avoit
» chassé les Grisons de la Valteline,
» détruit la liberté de la Republique
» de Genes, opprimé la Maison de
» Savoye, rendu ses esclaves les
» Ducs de Toscane & de Modene,
» asservi la République de Luques,
» & établi sa cruelle domination
» dans les Pays-Bas. Qu'elle se fla-
» toit encore avec l'Espagne, de par-
» venir à la Monarchie universelle:
» mais qu'il étoit facile presentement
» que le Portugal n'étoit plus dans ses
» interêts, de mettre un terme à son
» ambition effrenée; parce qu'elle ne
» seroit plus secouruë des richesses
» prodigieuses qu'elle retiroit de ce
» Royaume, par le moyen du com-
» merce des Indes.

» Que tous les Princes de l'Euro-
» pe, avoient donc un interêt princi-
» pal non seulement pour arrêter les
» progrès de sa puissance; mais en-
» core, pour la ruiner entierement.
» Qu'aucune puissance ne pouvoit y
» parvenir avec tant de facilité, que la
» France & le Portugal unis ensemble.
» Qu'à l'égard de la France, elle ne
» laisseroit point échaper l'occasion
» de venger les injures, & les mau-
» vais procedez qu'elle avoit essuyez
» de la part de la Maison d'Autriche,
» tant en tems de paix, qu'en tems
» de guerre. Que c'étoit elle, qui tan-
» tôt en secret, & tantôt à décou-
» vert fomentoit des troubles dans le
» sein du Royaume, & fournissoit
» du secours aux rebelles. Qu'en
» 1635. on avoit été informé du trai-
» té fait à Bruxelles, pour porter la
» guerre en France, dans le même
» tems qu'on faisoit assurer le Roi,

1641. » qu'on ne respiroit que la paix.
» Que Jean de Menefes, lorsqu'on
» travailloit à cette paix, visitoit ce-
» pendant les frontieres du Langue-
» doc, pour y faire une irruption,
» & qu'on armoit à Naples une flote,
» pour faire une descente en Proven-
» ce. Que l'Espagne, pour seconder
» les desseins de l'Empereur, avoit
» fourni du secours aux rebelles de
» la Rochelle; ainsi qu'il avoit été
» verifié par les lettres de Dom Juan
» de Villala, Secretaire d'Etat, qu'on
» prit avec un vaisseau Espagnol.
» Il assuroit les Rochelois par ses
» lettres, qu'on leur envoïeroit bien-
» tôt de nouveaux secours, sou-
» tenant de cette maniere la ré-
» volte d'une Ville, qui au grand
» scandale de la Chretienté, servoit
» de retraite aux ennemis de l'Eglise.
» Par le traité que les Espagnols con-
» clurent avec les Rochelois en 1629.
» ils promettoient trois cens mille
» ducats aux rebelles, & quarante
» mille de pension à leur Chef. Ils se
» firent même promettre, que quand
» même ils feroient un accommode-
» ment avec le Roi, ils reprendroient
» les armes contre Sa Majesté toutes
» les fois qu'il plairoit au Roi Catho-
» lique. Tant de raisons ne sont que
» des motifs trop puissans pour élever
» le Roi de France contre la Maison
» d'Autriche. Cependant Sa Majes-
» té Chrétienne, dont les desseins
» ont toujours été moderez, & les
» vûës toujours reglées sur l'équité &
» la justice, ne demande point l'op-
» pression de cette Maison, sa mor-
» telle ennemie; elle ne demande
» qu'à contenir son ambition, dans
» des bornes équitables, afin de pou-
» voir conserver la paix dans son
» Royaume, & la liberté de l'Euro-
» pe. Qu'à la verité, elle ne se laisse-
» roit plus leurrer par les belles pa- 1641.
» roles des Espagnols, qui ne de-
» voient qu'à ces vaines promesses,
» dont il sont si prodigues, la con-
» quête des Duchez de Juliers & Cle-
» ves en 1610. oubliant tous les ser-
» vices que la France avoit rendus à
» la Maison d'Autriche, contre ses
» propres interêts. Qu'elle avoit en-
» fin ouvert les yeux, & en conse-
» quence secouru le Duc de Mantouë
» contre l'Espagne, en Italie; en Al-
» lemagne, Adolphe Gustave Roi de
» Suede, en soutenant l'Electeur de
» Treves; & qu'elle n'oublieroit rien
» pour l'abaissement de cette superbe
» Maison, si formidable à toute l'Eu-
» rope. Qu'elle esperoit d'y réüssir
» par l'alliance solide qu'elle alloit
» contracter avec les Portugais. Qu'-
» elle étoit en état par sa puissance,
» & par sa situation, d'empêcher la
» communication de l'Espagne, avec
» le reste de la Maison d'Autriche:
» qu'elle s'opposeroit encore à ses
» progrés en lui opposant de gran-
» des forces, en découvrant ses
» desseins, en éventant ses intrigues,
» en rompant ses negociations, & en
» protegeant d'une maniere ouverte,
» tous ceux qui pourroient lui nuire.
» Que le Portugal de son côté pou-
» voit infiniment contribuer à sa rui-
» ne, en la privant de ses principales
» forces, qui consistoient dans les
» richesses, qu'elle retiroit du com-
» merce des Indes. Que c'étoit avec
» ses richesses, qu'elle soutenoit l'Em-
» pire, secouroit les Pays-Bas, en-
» tretenoit le Milanés, & ses autres
» Etats d'Italie. Qu'outre cet avanta-
» ge réel, que les Portugais devoient
» lui enlever, ils pouvoient encore
» l'attaquer jusque dans le sein de
» l'Espagne, tandis que les Catalans
» d'un autre côté, occuperoient une
» partie

» partie de ses meilleures troupes, » & l'empêcheroient de songer à de » nouvelles conquêtes dans les pays » éloignez. Qu'il falloit sur tout ar- » mer promptement une flote pour » s'emparer de celle qu'elle atten- » doit des Indes, afin de la priver des » secours d'argent, qu'elle en espe- » roit. Que l'argent lui manquant, la » Maison d'Autriche ne pouvoit plus » envoyer de troupes en Flandre, en » Loraine, en Picardie, ni dans la » Valteline, d'où elle inondoit l'I- » talie. Que par-là, elle demeuroit » encore sans pouvoir contre la Sue- » de, parce qu'elle ne pourroit plus » fournir à l'entretien de ses flotes » dans la mer Baltique; & que les » Electeurs n'en ayant plus rien à » craindre, se souleveroient infailli- » blement contre sa tyrannie, en ô- » tant l'Empire à cette Maison. Enfin » le Cardinal conclut ce long discours » en offrant aux Portugais tous les » secours qui dépendroient de la » France.

Il congedia ainsi les Ambassadeurs Portugais, & il les accompagna jusqu'à l'escalier. Melo voulut s'y opposer; mais le Cardinal poursuivit son chemin, en lui disant, qu'un Ambassadeur de Portugal ne devoit pas être traité avec moins d'honneur qu'un Ambassadeur d'Espagne, ou de l'Empereur. Quelques jours après Melo & Coëllo s'assemblerent chez le Chancelier, avec M. de Savigni, Secretaire d'Etat, & quelques autres personnes de confiance. On regla dans cette assemblée les articles du traité d'alliance, resolu entre la France & le Portugal. Tout étant réglé, les Ambassadeurs prirent congé, extrêmement contens de tous les honneurs qu'ils avoient reçus. Peu de tems après le Cardinal fit partir une flote pour le Portugal, dont il donna le Commandement au Marquis de Brezé son parent. 1641.

Ce que la France venoit de faire n'étoit pas suffisant pour assurer le repos des Portugais. Ceux-ci l'avoient prevû, en cherchant d'y supléer par l'alliance de quelque autre puissance. Celle des Anglois pouvoit leur devenir d'une grande utilité, sur tout dans les conjonctures presentes. Les Anglois haïssoient naturellement les Espagnols, & aimoient les Portugais. Ces derniers se déterminerent donc à y envoyer des Ambassadeurs, pour tâcher de rompre l'intelligence actuelle qui regnoit entre l'Espagne & l'Angleterre. On choisit pour cette Ambassade Dom Antoine d'Almada, & François de Andreade Leitam. Ils partirent, & on leur donna pour Secretaire de l'Ambassade Antoine de Sousa de Macedo. Ils essuyerent une horrible tempête, & ils furent si vivement poursuivis par sept fregates de Dunquerque, qu'ils furent obligez de relâcher à Plimouth. Ils prirent terre & se mirent en route pour se rendre à Londres. Ils se firent préceder de leur Secretaire, pour aller demander la permission de saluer le Roi. Dom Alfonse de Cardeñas, Ambassadeur de Castille à la Cour d'Angleterre, fit tous ses efforts, pour qu'on les renvoyât sans les entendre. Le Comte de Pembrave, pour qui le Roi avoit une estime singuliere, s'opposa aux desseins de l'Ambassadeur de Castille, & détermina son Maître à recevoir l'ambassadeur de Portugal. On donna donc les ordres necessaires pour qu'on les reçût dans Londres, avec les honneurs dûs aux Ambassadeurs des têtes Couronnées. Cependant avant de les vouloir admettre à son audience, le Roi voulut que les Ambassadeurs lui donnassent un mémoire, où ils expliquas-

1641. sent les raisons ; qui avoient déterminé les Portugais à placer sur le trône Jean IV. Antoine de Sousa travailla avec une diligence incroyable à ce mémoire, & dès qu'il l'eût achevé, il le presenta à Sa Majesté Britannique. L'ayant lû, elle ne balança pas un moment à donner audience aux Ambassadeurs du nouveau Roi de Portugal. Il manda aussi-tôt le Maître des Cérémonies, & l'envoya à Salisburi à quatre lieuës de Londres, pour les conduire dans cette ville. Dès qu'ils y furent arrivez, ils monterent dans les carosses du Roi, & ils se rendirent dans l'Hôtel qu'on leur avoit préparé.

Delà ils furent conduits dans les mêmes carosses à l'audience du Roi. Ce Prince les reçut dans une vaste & magnifique sale, assis sur un trône élevé de deux dégrez, & environné d'une balustrade, autour de laquelle étoient tous les Grands. Les Ambassadeurs firent une reverence au Roi, qui ôta son chapeau, & ne le remit sur sa tête que lorsque les Ambassadeurs furent couverts. Dom Antoine d'Almada lui fit un discours, auquel ce Prince répondit, qu'il étoit charmé de pouvoir renouer avec le Roi de Portugal l'alliance qui unissoit autrefois si étroitement ses Prédecesseurs & les siens. Ensuite il les entretint quelques momens & les congedia. Peu de jours après ils allerent à l'audience de la Reine. Cette Princesse qui étoit Françoise se leva de son siege, & sortit de dessous le dais, pour recevoir ces Ambassadeurs. Elle leur rendoit une reverence à chaque inclination qu'ils lui faisoient. Lorsqu'ils furent près d'elle, elle les fit couvrir, & les entretint. Ils sortirent de chez elle, extrêmement satisfaits, & le 13. de Juin ils conclurent le traité de paix, par lequel il étoit permis aux sujets de l'un & l'autre Royaume de commercer ensemble ; aux Portugais d'acheter des munitions & des armes en Angleterre, & aux Anglois de passer en Portugal, & d'y servir à leur volonté. Ce traité étant conclu & signé, les Ambassadeurs s'en retournerent à Lisbonne, laissant à Londres Antoine de Sousa de Macedo, pour y veiller aux interêts de la nation. 1641.

Dans tous les tems le Dannemarc & le Portugal avoient entretenu une étroite correspondance. C'est ce qui détermina le Roi Dom Juan à y envoyer des Ambassadeurs. Il chargea de cette Ambassade Dom François de Sousa Coutigno, son ancien & fidele serviteur, & lui donna pour Secretaire Antoine Moniz de Carvallo, Auditeur de la Chancellerie Royale de Porto, & Secretaire de Sa Majesté. Ils arriverent à Coppenhague le 15. d'Avril, & ils y furent reçus & traitez magnifiquement aux dépens du Roi, pendant l'espace d'un mois. Antoine Moniz employa ce tems, pour disposer le Roi à lui donner audience. Le Gouverneur de la Ville eut ordre de lui dire, qu'on ne pouvoit encore lui accorder ce qu'il demandoit, à cause de quelques affaires importantes, qui occupoient alors la Cour, & de l'absence du Chancelier & de quelques Membres du Conseil d'Etat. Mais cette raison n'étoit qu'un prétexte pour colorer l'irresolution du Roi & de la Cour, à l'égard de la maniere dont on devoit se comporter envers l'Ambassadeur. D'un côté le Danois sentoit l'honneur qu'on lui faisoit, & l'interêt qu'il avoit à s'allier avec les Portugais, pour entretenir le commerce entre les Danois ses sujets, & eux ; mais d'un autre côté la crainte de déplaire à la Maison d'Autriche le retenoit. Surtout il ne

41. pouvoit ſe réſoudre à donner cette mortification à l'Empereur, pour qui il avoit beaucoup de conſideration; d'autant plus que l'entrepriſe des Portugais lui paroiſſoit temeraire & inſoutenable. Ainſi ne pouvant s'imaginer qu'ils puſſent reſiſter aux efforts que les Eſpagnols tenteroient indubitablement pour les réduire, il crut qu'il étoit de ſa prudence de ne point ſe déclarer leur ami & leur allié.

Coutigno voyant qu'on faiſoit naître chaque jour quelque obſtacle pour differer ſon audience, prit le parti de s'en expliquer clairement. Il chargea Moniz d'aller dire au Gouverneur, qu'étant Ambaſſadeur de Portugal, chargé d'affaires importantes dans d'autres Cours, & ne pouvant plus long-tems ſéjourner en Dannemarc, il demandoit ſon audience de congé. Le Gouverneur, pour excuſer le Roi, répondit que ce Prince avoit été ſi accablé d'affaires, qu'il n'avoit pû ſatisfaire aux déſirs de Monſieur l'Ambaſſadeur; & que puiſque ſon Excellence étoit réſoluë de partir, qu'il le prioit d'être perſuadé, qu'on voudroit bien pouvoir lui témoigner l'envie qu'on avoit de lui rendre ſervice: qu'on lui offroit pour lui, & pour le Portugal, tout ce qu'il trouveroit d'utile dans le Dannemarc: que ſi ſon Excellence vouloit encore avoir quelque conference avec les Miniſtres de Sa Majeſté, qu'elle n'avoit qu'à ſe rendre au Château de Fredeſbourg, où elle pourroit les entretenir.

L'Ambaſſadeur lui fit dire, qu'il ne demandoit que l'audience du Roi, qu'à l'égard des honneurs qu'on lui rendoit, qu'il en étoit d'autant plus reconnoiſſant, qu'il les regardoit comme des honneurs rendus à un particulier, & non à un Ambaſſadeur. Au reſte, que ſes affaires ne lui permettoient pas de s'arrêter plus long-tems, & qu'il demandoit ſon congé, puiſqu'on lui refuſoit ſon audience, n'ayant rien à communiquer aux Miniſtres Danois. A l'égard des ſecours qu'on lui propoſoit pour le Portugal, que le Royaume étoit pourvû & fortifié d'une maniere à n'avoir beſoin de perſonne, pour ſe deffendre contre ſes ennemis. 1641.

Lorſqu'Antoine Moniz alla prendre congé du Gouverneur; celui-ci lui dit, que le Roi ſon Maître n'avoit pû pour le preſent accorder l'audience à ſon Excellence, à cauſe de l'Ambaſſadeur de l'Empereur, qui ne cherchoit qu'un pretexte pour rompre avec le Dannemarc; ce qu'on vouloit éviter, juſqu'à ce qu'on eût terminé & reglé les droits que les Danois poſſedoient en Allemagne, & que l'Ambaſſadeur & le Reſident qu'on tenoit à la Cour d'Eſpagne n'y fuſſent plus: mais que ces raiſons n'empêchoient point que le Roi de Danemarc ne fût très-ſenſible à l'amitié du Roi de Portugal, à qui il offroit de nouveau tous les ſecours qui dépèndroient de lui. L'Ambaſſadeur parut ſatisfait de ces raiſons; & le lendemain de cette conference, le Gouverneur alla par ordre du Roi prier Coutigno, de vouloir bien viſiter ſon Château de Fredeſbourg, avant que ſon Excellence quittât le Dannemarc. Coutigno ſenſible à cette politeſſe, accepta la partie qu'on lui propoſoit. Il ſe rendit au Château, où il fut reçu par les principaux Seigneurs de la Cour. Ils le menerent pour voir les differentes beautez que renfermoit ce Château. Dans ce moment on vint avertir que le Roi étoit arrivé, & qu'il demandoit à voir ſon Excellence. On alla le trouver. Auſſi-tôt que Sa Majeſté aperçut Coutigno, il lui fit une re-

1641. verence ; & s'étant approché il le prit par la main, en lui disant, que n'ayant pû le recevoir comme Ambassadeur, il avoit voulu le voir comme un homme qu'il estimoit infiniment, & à qui il offroit tout ce qui étoit en son pouvoir. Coutigno lui répondit, qu'il ne doutoit point que le Roi son Maître ne fût extrêmement sensible à ces offres, & qu'à son égard, il étoit pénétré de toutes les bontez dont il l'honnoroit. Alors le Roi le pria à dîner. Le couvert fut mis dans la même sale où ils étoient. Le Roi s'assit au bout de la table, l'Ambassadeur à sa droite, Antoine Moniz à sa gauche, suivi du beau-frere de Coutigno, du Comte de Valdemar, du Gouverneur de Coppenhague, & du Secretaire d'Etat. Les Seigneurs de la Cour les servoient en partie, les autres étoient debout autour de la table. Les Musiciens de la Chapelle Royale y vinrent executer un concert Italien. Le Roi bût à la santé du Roi de Portugal, & demanda quel âge, & combien d'enfans il avoit. Le repas étant fini, le Roi se leva, & l'Ambassadeur prit congé de Sa Majesté, qui redoubla de politesse dans cet instant. On ne sçait trop qui de l'Empereur, ou du Roi de Portugal, le Roi de Dannemarc menagea le plus dans cette occasion.

Coutigno étoit aussi chargé de l'Ambassade de Suede. Pendant son séjour à Coppenhague, il fit demander à la Reine de Suede, la permission de se rendre dans sa Cour. La Reine ressentit une joye si vive de cette Ambassade, qu'elle ordonna qu'on traitât Coutigno par tous les lieux où il passeroit, en Ambassadeur d'un grand Roi. Ainsi dans les Provinces d'Esmolandie, d'Ostrogothie, & de Sudermanlandie, il reçut toute sorte d'honneurs. Dès qu'il fut arrivé à Stochkolm Capitale de la Suede, la Reine le fit complimenter sur son arrivée, & elle le fit prier en même tems de faire promptement son entrée publique, afin qu'elle pût l'entretenir au plutôt. Coutigno monta dans un carosse de la Reine, avec un Senateur, & le Majordome du Palais, qui furent suivis de tous les Ambassadeurs qui étoient à la Cour de Suede, & de toute la principale Noblesse. Cette ceremonie étant achevée, Coutigno peu de jours après fut conduit au Palais pour avoir audience de la Reine. Il trouva cette Princesse qui n'avoit que quinze ans (vive image de son glorieux Pere, Gustave Adolphe) assise sous un dais, au milieu des cinq Regents du Royaume. On voyoit à sa droite les Princesses ses cousines, filles du Comte Palatin, & plus loin les Dames & les Seigneurs de sa Cour. Dès qu'elle aperçut l'Ambassadeur elle se leva, & s'avança trois pas, en disant en latin à l'Ambassadeur de se couvrir. Coutigno après s'être couvert, la harangua en latin, que la Reine entendoit parfaitement. Le Chancelier du Royaume répondit à la harangue de l'Ambassadeur, en l'assurant que la Suede ne demandoit pas mieux que de contracter une alliance solide avec le Portugal. 1641.

Le Baron de Rotte résidoit alors à la Cour de Suede pour la France. Il envoya son Secretaire au devant de l'Ambassadeur, pour lui offrir ses services ; & aussi-tôt qu'il fut arrivé, il alla le visiter. Toutes les ceremonies qu'on pratique à la reception des Ambassadeurs étant achevées, on entra en negociation. Coutigno eut quelques conferences avec le Chancelier & deux Senateurs nommez par la

1641. Reine, ou le Conseil de Regence. On traita dans ces conferences de plusieurs affaires toutes importantes, toutes épineuses. Enfin on conclut un traité en latin, contenant cinq articles, qu'on signa de part & d'autre, & dont chacune des parties contractantes prit copie. Ce traité conclu, on donna les lettres de la Reine de Suede pour le Roi de Portugal à Coutigno, qui en s'en retournant traversa les Provinces d'Uplandie, de Vesminie, de Nericie, & de Vestrogothie. Par tout il fut traité & défrayé aux dépens de l'Etat. On fit escorter le vaisseau sur lequel il s'embarqua, par trois galions, commandez par l'Amiral du Royaume. Ces trois galions étoient chargez de toutes sortes d'armes, & de munitions, comme canons, mousquets, pistolets, sabres, piques, épées, bales, poudre, biscuit, & trente grand mats. Coutigno paya tout cela comptant six mille écus, & promit d'en payer autant dans un certain tems, en sel, en sucre, en drogues, & en épiceries, necessaires aux Suedois. Cette escadre traversa heureusement le détroit de Sund. Les Danois laisserent passer les galions sans les visiter. Ils arriverent à Lisbonne, où Coutigno rendit compte au Roi son Maître de son Ambassade, en lui remettant la lettre de Christine Reine de Suede. Cette lettre étoit conçuë en ces termes.

» Nous Christine, Reine par la » grace de Dieu, Princesse legitime » des Sueves, des Gots, des Vanda» les, grande Princesse de Filande, » Duchesse d'Ethonie, & de Garchie, » Souveraine d'Ingrie : au Serenissime » Prince, frere, parent, & notre ami, » & bien aimé Dom Juan IV. de nom, » Roi de Portugal, d'Algarve, & par » delà la mer en Afrique, Seigneur » de la Guinée, & du Commerce d'E» thiopie, Arabie, Perse & Inde. » Salut, & succès heureux. Serenis» sime Prince, frere, parent, & ami » très-aimé, l'Ambassadeur que vo» tre Majesté nous a envoyé, le ma» gnifique, l'illustre, & genereux » François de Sousa Coutigno, que » nous aimons véritablement, est ar» rivé auprès de nous, pour nous » communiquer de votre part quel» ques affaires à lui confiées. Nous, » à cause de la parenté & grande ami» tié, qui a regné pendant plusieurs » siecles, entre nos prédecesseurs les » Rois de Suede, & les Rois de Por» tugal, & entre l'une & l'autre Na» tion, nous, dis-je, connoissant la » restitution, qui a été faite à votre » Majesté de son Royaume heredi» taire, usurpé pendant l'espace de » plusieurs années, par les Rois de » Castille, avons reçu avec grand » plaisir ledit Ambassadeur, de qui » nous avons appris tout le détail de » ce qui s'est passé à l'occasion de « cette révolution, qui a rétabli entre » nous l'amitié, le commerce & la » confiance avec l'ancienne liberté. » En consequence, & sur ce que vo» tre Ambassadeur nous a proposé » avec autant d'habilité, que de pru» dence, nous avons accepté tout ce » qu'il nous a proposé, comme étant » conforme à nos interêts, à la justi» ce, à la raison, & sur tout à l'af» fection que nous portons à votre » Majesté, & à toute votre Maison. » Votre Ambassadeur pourra vous » en assurer, & nous prions votre » Majesté d'y ajoûter foi, & de res» ter persuadée que nous, à cause de » notre amitié renouvellée, & à cause » du traité de commerce fait entre » nos sujets & les vassaux de l'une » & l'autre Nation, ferons tout no-

1641. » tre possible pour entretenir, & affermir cette union. Au reste nous » recommandons votre Majesté à la » protection Divine. Fait dans notre » Palais Royal de Stochkolm le 30. de » Juin 1641. La Reine de Suede : *Et* » *plus bas* : Les Tuteurs & Administrateurs de la Sacrée & Royale Reine de Suede, & du Royaume de » Suede. Christine écrivit aussi à la Reine de Portugal.

Les Portugais retirerent un avantage considerable de ce traité qu'ils venoient de conclure avec la Suede, dont les armes étoient en grande réputation, & redoutables non seulement à la Maison d'Autriche, mais même à toute l'Europe. On se rappelloit que les Suedois étoient les descendans de ces mêmes Gots, & de ces mêmes Vandales, qui avoient autrefois renversé l'Empire des Romains, ravagé l'Italie, parcouru la France, conquis l'Espagne, fait trembler l'Afrique, & subjugué Rome elle-même.

Dans le tems que Coutigno partit pour la Suede, Tristan de Furtado Mendoce se rendit en Hollande pour informer le Prince d'Orange, & les Seigneurs des Etats, de la révolution qui venoit d'arriver en Portugal. Ils reçurent Mendoce avec de grandes démonstrations de joie. Ils étoient charmez de voir d'un même coup la puissance des Castillans considerablement diminuée, & le trône de Portugal rendu à l'illustre Maison de Bragance. On conclut une tréve de dix ans entre les deux Nations. Les Hollandois refuserent de changer cette tréve en paix, de crainte qu'ils ne fussent obligez de restituer les places qu'ils avoient enlevées aux Portugais, tant dans les Indes Orientales, qu'Occidentales, d'où les Hollandois retiroient des richesses immenses. Ils disoient que 1641. ces places leur appartenoient legitimement, les ayant conquises de bonne guerre sur les Espagnols leurs ennemis. A cette raison les Portugais répondoient, qu'ils n'étoient pas en droit de les garder, parce que ces places dépendoient de la Couronne de Portugal, & non de celle d'Espagne, surtout actuellement qu'on avoit ôté au Roi d'Espagne la possession de la Couronne de Portugal, pour la rendre à son legitime possesseur, lequel possesseur n'étoit & n'avoit été jamais leur ennemi. Que ces places donc devoient lui être renduës, n'étant pas juste que lui leur ami, souffrît des torts qu'ils avoient reçus d'un ennemi qui étoit aussi le sien. Les Hollandois pour éluder cette objection, dirent, qu'ils ne pouvoient rien statuer sur cette affaire, qu'on n'assemblât les Etats Generaux, ce qui étoit impossible actuellement, attendu que la plus grande partie des principaux Membres qui les devoient composer, étoient dans les Indes, ou Orientales, ou Occidentales; & qu'en attendant qu'on pût les rassembler, ils consentoient non seulement de suspendre la guerre contre les Portugais; mais même de les secourir de tout leur pouvoir contre les Castillans.

En effet, ils envoyerent une flote en Portugal, commandée par l'Amiral Arnaud Cyselis, lequel complimenta le Roi de la part des Etats. Ensuite il alla joindre la flote Françoise, qui étoit sous les ordres du Marquis de Bresé. Celui-ci joignoit au titre d'Amiral celui d'Ambassadeur Extraordinaire auprès de Sa Majesté Portugaise. Cyselis & Bresé allerent chercher les Castillans, qu'ils joignirent, combattirent, & vainquirent. Après

1641. cette victoire, les flotes combinées se separerent. Celle de Hollande s'en retourna dans ses ports, avec promesse de revenir, dès qu'on auroit besoin d'elle. Tandis que les Hollandois secouroient ainsi les Portugais, ils leur faisoient d'un autre côté malgré la tréve concluë, une guerre extrêmement vive. Les Portugais s'en plaignirent aux Etats : les Etats en jetterent la faute sur la Compagnie des Indes, & la Compagnie des Indes ne fit aucune attention aux plaintes des Portugais. Nous dirons dans la suite les effets de cette conduite. Presentement il nous faut raporter ce que produisit l'Ambassade de Rome.

On avoit murement déliberé sur cette Ambassade. Les uns vouloient qu'on la fit partir incessamment, & les autres qu'on la differât pour quelque tems. Les premiers, pour appuyer leurs sentimens, disoient qu'on devoit se hâter de rendre au Saint Pere un honneur indispensable, comme Chef de la Religion Chrétienne & Catholique. Que cette prompte marque de respect engageroit le Pape à reconnoître Sa Majesté pour Roi de Portugal. Cela paroissoit aux autres digne d'être souhaité; mais en même tems hors d'état de réüssir par le credit que la Castille avoit à la Cour de Rome, & par la déference que cette derniere Cour avoit pour la premiere; quoiqu'elle la détestât dans le fond. Ainsi on étoit persuadé que Rome rejetteroit les Portugais qu'elle aimoit, mais dont elle n'esperoit rien, pour favoriser les Espagnols qu'elle détestoit; mais dont la puissance & la protection pouvoit lui être avantageuse. On concluoit delà qu'il ne falloit point faire partir cette Ambassade, qu'on ne fût assuré qu'elle seroit bien reçûë, & on se rappelloit que les Papes consultoient ordinairement moins la justice, que l'interêt de leurs familles; qu'on en avoit un exemple memorable dans Gregoire XIII. qui d'abord avoit fait tous ses efforts pour empêcher que Philippe II. ne s'emparât du Portugal, & qui dans la suite le favorisa dans tous ses desseins, tout injustes qu'ils étoient, parce que Philippe pouvoit procurer de grands établissemens à ses parens. Qu'il en feroit de même dans la conjoncture presente; qu'on verroit l'interêt particulier l'emporter sur l'interêt de toute une Nation, tout juste qu'étoit cet interêt. Ces raisons ne purent ébranler ceux qui étoient d'avis que l'Ambassade partît. Ils persisterent dans leur sentiment, d'autant plus que les François offroient leur médiation pour faire recevoir favorablement l'Ambassade. On en chargea donc, Dom Michel de Portugal, Evêque de Lamego, frere du Comte de Vimioso, & Pantaleon Roiz Pacheco, Inquisiteur du Conseil General du Saint Office, & depuis Evêque d'Elvas. On nomma pour Secretaire de l'Ambassade Rodrigo Roiz de Lemos Dezembargador de Porto, homme capable & digne de l'honneur qu'on lui faisoit. 1641.

Ces Ambassadeurs partirent de Lisbonne le 15. d'Avril; ils se rendirent à la Rochelle, ils traverserent la France, s'embarquerent le 20. d'Octobre à Toulon, & arriverent peu de jours après à Civita-Vechia, port de mer situé à treize lieuës de Rome. Le Pape fut très-embarassé de cette nouvelle Ambassade, par la crainte qu'il eut de déplaire au Roi d'Espagne. Cependant les François, les Catalans, & les Portugais qui étoient dans Rome, coururent à Civita-Vechia, pour défendre l'Ambassadeur de Portugal,

1641. contre les Espagnols, qui vouloient l'empêcher d'entier dans Rome. Le Pape informé des provisions d'armes qu'on faisoit de part & d'autre, chargea le Cardinal Antoine Barberin, d'envoyer battre l'estrade par quarante cavaliers, depuis Civita-Vechia jusqu'à Rome, pour prévenir tous les accidens. Les Espagnols devenus eux-mêmes prudens, se contenterent seulement de menacer le Pape de sortir de Rome, s'il permettoit à l'Ambassadeur de Portugal d'y entrer.

L'Evêque de Lamego y entra neanmoins bien accompagné; & si son entrée ne fut point honorée par les carosses du Pape, des Cardinaux, & des Princes, elle le fut du moins par un nombre considerable de Gentilhommes François, Portugais & Catalans, tous bien armez. Ils le conduisirent au Palais de l'Ambassadeur de France; c'étoit le Marquis de Fontané. Il vint recevoir l'Ambassadeur de Portugal à la porte, il lui donna la droite, & il soupa avec lui.

Cependant le Marquis de Los Velles, & Dom Juan Chumaceyro Ambassadeurs du Roi Catholique, voyant qu'ils n'avoient pû empêcher l'entrée de l'Evêque de Lamego dans Rome, agirent de concert avec les Cardinaux Espagnols, pour lui faire refuser l'audience. Ils presenterent un écrit au Pape, où ils disoient: 1o. » Que le » Duc de Bragance étoit un tyran, » un usurpateur, qui enlevoit un » Royaume au Roi Catholique, dont » celui-ci étoit en possession depuis » soixante ans. 2o. Que le Duc de » Bragance étoit un rebelle, & un » parjure, dont on ne devoit point » recevoir des Ambassadeurs; de » crainte qu'on n'autorisât par là la » rebellion, & que par cette tole» rance, on n'engageât les autres su» jets du Roi Catholique à se sous» traire aussi à son obeissance. Que » si on ne faisoit point attention à ces » raisons, ils protestoient qu'ils sorti» roient incessamment de Rome. « 1641.
L'Ambassadeur de France, qui avoit des ordres précis pour faire obtenir l'audience à l'Ambassadeur de Portugal, répondit à cet écrit, & pressa vivement, pour qu'on rendît à l'Evêque de Lamego les honneurs qui lui étoient dûs. Le Pape s'en deffendoit, parce, disoit-il, qu'on avoit manqué au Saint Siege en Portugal, & qu'on retenoit dans les prisons plusieurs Ecclesiastiques. L'Ambassadeur de France offrit de donner là-dessus satisfaction au Pape. Mais comme ce n'étoit qu'un prétexte, Sa Sainteté s'expliqua alors clairement, & dit qu'il ne vouloit point donner cette mortification aux Espagnols, en recevant l'Evêque de Lamego en qualité d'Ambassadeur.

Alors les Portugais donnerent plusieurs mémoires, où ils prouvoient clairement l'injustice qu'on leur faisoit. Les Espagnols y répondirent, mais d'une maniere peu solide. Ceux qui se piquoient de bravoure, disoient qu'il falloit terminer la dispute, en massacrant les Portugais. Ils assemblerent deux cens hommes, dévoüez à tous les crimes, de ces hommes affreux dans la societé, qui se prêtent bassement à la vengeance de ceux qui n'ont pas le courage de venger eux-mêmes les injures qu'on peut leur avoir faites. Avec cette troupe de scelerats dont l'Italie n'est que trop remplie, ils se proposerent d'enlever l'Evêque de Lamego, de le conduire à Naples, & de l'y faire mourir. Le Marquis de Los Velles fut même assez imprudent, pour dire publiquement qu'il feroit casser la tête à l'Evêque la premiere fois qu'il le trouveroit sur son passage.

1641. passage. S'étant affermi dans ce sentiment, il fit venir auprès de sa personne soixante Espagnols, parmi lesquels on comptoit plusieurs Officiers, venus depuis peu à Rome de Naples, & de Gayete. Toutes les fois que le Marquis de Los Velles sortit, ils marchoient armez devant son carosse. Les Ministres de la Cour de Rome s'en plaignirent, & à leurs plaintes, le Marquis de Los Velles répondit que c'étoit ses Estafiers, & des Officiers Espagnols, qui l'accompagnoient pour lui faire honneur. Cette réponse déplut au Pape. Il fit prier l'Evêque de Lamego par le Cardinal Bichi, de ne sortir qu'avec peu de monde, qu'il le prenoit sous sa protection, & qu'il la lui confirmeroit même par écrit, quoique ce ne fût point l'usage à la Cour de Rome. Le Cardinal Barberin assura de la même chose Pantaleon Rodriguez, en presence du même Cardinal Bichi.

L'Evêque de Lamego, se confiant à cette parole, ne se fit plus suivre que de deux Estafiers & de deux Laquais : mais comme il connoissoit l'insolence & l'audace des Espagnols, il ordonna à ses gens de le suivre de loin, afin qu'on pût le secourir, en cas qu'on l'insultât. La précaution ne fut pas inutile. L'Evêque de Lamego sortit un jour pour visiter l'Ambassadeur de France. Le Marquis de Los Velles le fit suivre, par un espion, pour sçavoir où il alloit. Les Portugais en avoient envoyé un autre de leur côté, pour veiller à la conduite des Espagnols. Ils apprirent que tout le monde s'armoit dans l'Hôtel de l'Ambassadeur. L'Agent de Portugal courut promptement chez le Cardinal Barberin, pour l'informer de la violence que les Espagnols alloient faire à l'Evêque de Lamego. Le Cardinal ordonna aux Sbires, & autres Officiers de la justice, de se tenir prêts pour s'opposer à l'insolence du Marquis de Los Velles. En même tems Rodriguez Pantaleon courut chez l'Ambassadeur de France, pour avertir l'Evêque de ce qui se passoit. Le Marquis de Fontané ordonna à son Secretaire d'accompagner l'Evêque avec toute sa maison. On envoya aussi chercher tous les François, Portugais & Catalans qu'on pût trouver. Suivi de tout ce monde l'Evêque se retira sur les sept heures du soir. Il rencontra bien-tôt Los Velles environné de tout son monde, occupant toute la ruë par où l'Evêque devoit passer. Le Valet de Chambre de l'Ambassadeur de France se mit devant le carosse de l'Evêque avec plusieurs François, pour soûtenir le premier choc en cas qu'on vînt à insulter l'Ambassadeur Portugais. Dès que les Espagnols les apperçurent, ils se mirent à crier place, place à l'Ambassadeur d'Espagne : place, place, repartirent les François, à celui de Portugal. On mit tout de suite l'épée à la main, on se chargea avec fureur, on tira plusieurs coups de pistolets & de carabine. Les François & les Portugais se comporterent avec tant de valeur, que les Espagnols furent contraints de se retirer honteusement. Le Marquis de Los Velles abandonna son carosse, dont les chevaux avoient été tuez, & se retira dans une boutique voisine, sans chapeau, pâle & défiguré. Delà il se rendit chez le Cardinal d'Albornoz, laissant huit de ses gens morts sur la place, parmi lesquels se trouva le Capitaine Dom Diegue de Vargas, qui avoit une grande réputation de valeur. De la part des Portugais, deux Pages de l'Ambassadeur de France, dont l'un étoit Che- 1641.

1641. valier de Malthe, & neveu du Marquis de Fontané, furent tuez, avec un Valet de Pantaleon Roiz. Trois ou quatre François furent blessez, & il y y en eut vingt de la part des Espagnols. L'Evêque de Lamego revint à l'Hôtel du Marquis de Fontané, d'où il s'en retourna chez lui. On mit de la part du Pape des Gardes au tour de son Hôtel, & on en fit de même à l'Hôtel de l'Ambassadeur d'Espagne.

Cette violence de la part des Espagnols révolta tous les honnêtes gens. Plusieurs Gentilhommes Romains allerent trouver le Cardinal Antoine, pour s'offrir de venger l'affront qu'on venoit de faire à la Cour de Rome. Le Pape étoit extrêmement piqué de ce que Los Velles avoit osé se livrer à un tel excès dans une Ville libre, contre un Ministre Public. Los Velles, pour laisser passer l'orage, se retira à Aquila avec les Cardinaux de la Cueva, d'Albornoz & de Montlate. A l'égard de l'Evêque de Lamego, il redoubla ses efforts auprès du Pape, pour qu'il le reçût comme Ambassadeur. Le Marquis de Fontané fit aussi agir de son côté tous les ressorts praticables alors à la Cour de Rome, pour que l'on contentât l'Evêque, au nom duquel il presenta le mémoire suivant au Pape.

» Saint Pere, Dom Michel de Portugal, Evêque de Lamego, represente à votre Sainteté, que les Etats de Portugal ont placé sur le trône le Serenissime, Dom Juan, Duc de Bragance, comme successeur universel de la Serenissime Donna Catherine son ayeule. Les Etats se sont determinez à cette démarche, comme étant les seuls, qui eussent pouvoir de juger & de décider la dispute touchant la succession du Serenissime Roi Dom Henri, mort sans posterité. Dès que le nouveau Roi eut été proclamé, il envoya vers votre Sainteté, un homme pour vous rendre en son nom, acte d'obéïssance, & pour vous demander de sa part la benediction Apostolique. Cet Envoyé arriva dans cette Cour le vingtiéme de Novembre 1641. Votre Sainteté avant de l'admettre à l'honneur de baiser vos pieds sacrez, voulut, qu'il instruisît par un mémoire, la Congregation, nommée pour connoître les affaires de Portugal. Il obéït, mais ceux qui composoient cette Congregation, rejetterent son acte d'obéïssance, & empêcherent qu'il baisât vos pieds sacrez. Le Roi informé de cet injuste procedé de la part de cette Congregation, & du peu de sureté qu'il y avoit à Rome pour son Envoyé, lui a ordonné, que si au vingtiéme du mois de Decembre, il n'étoit point admis à votre audience, de sortir de Rome, & de s'en retourner en Portugal. Il n'a rien à se reprocher, étant notoire, que dès qu'il a été placé sur le trône, il a donné des marques d'un Roi Catholique, & respectueux envers le Saint Siege, en l'informant des raisons, qui l'avoient déterminé à reprendre sur des usurpateurs, un Royaume qui lui appartenoit, & dont il étoit actuellement en pleine possession. Au reste, il jure, & proteste, qu'il reconnoît votre Sainteté pour le Pere universel des Chrétiens, le Chef de l'Eglise Catholique, & pour le successeur de Saint Pierre. Il ne demande point à votre Sainteté le titre de Roi, il ne désire d'elle que la benediction Apostolique. Les Souverains Pon- 1641

41. » tifes vos prédecesseurs ont toujours » admis à leur audience les Ambassadeurs des Princes possesseurs actuels des Royaumes, lorsqu'ils » étoient même en litige, sans en » excepter les Heretiques & les Infideles. L'Envoyé de Portugal ayant » passé une année entiere sans pouvoir l'obtenir, quelque instance » qu'il ait faite, & quelques raisons » qu'il ait alleguées, est forcé de » lui representer le scandale, & les » inconveniens qui en peuvent résulter, sur tout si Sa Sainteté persiste toujours dans son refus. On ne » manquera point de dire que le » S. Pere immole la justice en faveur du Roi Catholique. Qu'on » suplioit donc Sa Sainteté pour prévenir tous les discours injurieux, » d'admettre l'ambassadeur de Portugal à son audience, d'accepter l'acte » d'obéissance, que lui faisoit faire » le Roi de Portugal, & de lui donner sa benediction Apostolique.

Ce mémoire, ni les instances de l'Ambassadeur de France, n'opererent rien. Le Pape demandoit quelque chose de plus effectif que des mémoires. Il étoit persuadé qu'il n'obtiendroit rien du Roi de Portugal, si une fois il l'avoit reconnu; & s'il devoit déplaire au Roi Catholique en le reconnoissant, il vouloit qu'il lui en revînt au moins quelque chose de solide. Cependant le Cardinal Barberin tachoit d'appaiser le chagrin, dans lequel le refus du Pape, plongeoit l'Evêque de Lamego. L'Ambassadeur de France en étoit aussi très-mortifié, & il se plaignit hautement des Barberins. Il quitta même Rome, & se retira à Viterbe. L'Evêque de Lamego partit aussi, & s'en retourna dans son pays, après avoir resté un an & un jour à Rome. Les Ministres du Roi Catholique s'imaginerent qu'il 1641. étoit de leur honneur de faire périr l'Evêque de Lamego. Le Comte de la Rocca Ambassadeur de Venise prêta son Ministere pour le faire assassiner: mais par les soins de l'Ambassadeur de France, l'Evêque de Lamego arriva sain & sauf à Livourne, où il s'embarqua pour Lisbonne. L'Evêque de Lamego ne survêcut pas longtems à son retour: il mourut plein de vertus, & il emporta les regrets de tous les gens de bien.

Cependant depuis que Dom Juan regnoit, les peuples commençoient à respirer. L'Infant Edouard, frere du Roi, qui étoit au service de l'Empereur, avoit ignoré tout ce qui s'étoit passé dans sa Patrie, par la faute de Dom François de Lucena, Secretaire d'Etat, chargé de l'informer du changement survenu en Portugal, afin qu'il pût prendre ses mesures pour se retirer. On prétend que le Secretaire manqua à l'avertir, pour se venger de quelque injure, qu'il avoit reçue de l'Infant, qui ne se doutant de rien, continuoit son service de Lieutenant General dans les armées de l'Empereur, avec autant de zele que de valeur. La campagne de l'année 1640. étant finie, l'armée Imperiale entra dans ses quartiers d'hyver, & l'Infant eut le sien dans le pays dépendant de la Suede près d'Ulma.

Les Ministres, que le Roi Catholique avoit auprès de l'Empereur, ayant été promptement informez de la révolution arrivée en Portugal, en instruisirent sa Majesté Imperiale, à laquelle ils persuaderent, qu'elle ne pouvoit rendre un service plus important à l'Espagne, qu'en faisant arrêter l'Infant Edouard. Le premier moteur de ce conseil, fut Dom François de Mello, pour lors Plenipoten-

1641. tiaire auprès de l'Empereur pour le Roi Catholique. Son conſeil fut approuvé par les autres Miniſtres.

Mello étoit Portugais, & il n'avoit jamais reçu que des bienfaits de la Maiſon de Bragance. De pauvre & d'homme obſcur qu'il étoit, les Bragances l'avoient enrichi & lui avoient procuré des honneurs & des dignitez. Le Duc Theodoſe lui avoit confié ſes plus intimes ſecrets. Tant de graces reçûës n'en firent qu'un ingrat, & ſon ingratitude fut proportionnée à la grandeur des bienfaits qu'il avoit reçus. A peine fut-il établi en Caſtille qu'il ne crut pouvoir mieux faire ſa cour au Duc d'Olivares, qu'en s'uniſſant à ce Miniſtre, pour opprimer la maiſon de Bragance. Olivares prodiguoit ſes graces à Mello, & Mello de ſon côté lui ſacrifioit ſon honneur & ſa religion, en lui dévoilant tous les ſecrets de la maiſon de Bragance. Il obſerva ſi peu de meſures, qu'il s'attira la haine & le mépris de tous ſes Compatriotes. Ils le traitoient hardiment de traître & de ſcelerat. Auſſi dès que le Duc de Bragance fut maître du trône, le nom de Mello étant odieux à tout le Portugal, on le decreta par un acte public, on le déclara ennemi de la Patrie, on confiſca tous ſes biens. Mello voulant ſe venger de ce decret, n'épargna ni peines, ni ſoins pour nuire à l'Infant Edouard. Ce fut lui enfin qui perſuada à l'Empereur qu'il falloit l'arrêter; en lui diſant que c'étoit un moyen certain que la Providence ſembloit avoir ménagé à la maiſon d'Autriche, pour faire trembler des ſujets rebelles. Que ſi on laiſſoit échaper ce Prince, il pourroit, inſtruit comme il étoit dans l'art de la guerre, être d'une grande utilité à ſon frere, & cauſer aux Eſpagnols bien des peines & des embarras. Que ce Prince étoit le plus ferme 1641.
appui de la maiſon de Bragance: que s'il étoit une fois à la tête des Portugais, il ſeroit difficile de les ſoumettre, parce qu'il les agueriroit, & que d'ailleurs ils compteroient toujours ſur lui, en cas que ſon frere vînt à mourir; qu'il étoit donc important de toutes manieres de s'aſſurer de ſa perſonne.

L'Empereur, moins paſſionné que Mello, réſiſta d'abord à ſes raiſons; il ne pouvoit ſe réſoudre à manquer à la foi publique, & à l'hoſpitalité. D'ailleurs cette violence, qu'on vouloit l'engager à exercer contre Edouard, étoit contraire aux libertez de l'Empire. Toutes ces raiſons plus fortes que celle de Mello, fit qu'il refuſa d'abord de donner des ordres contre l'Infant. L'Archiduc Leopold, frere de l'Empereur, déclama hautement contre la propoſition de Mello, en faiſant l'éloge de l'Infant. Il parla avantageuſement des ſervices qu'il avoit rendus à l'Empire, & ajoûta que ce n'étoit pas ainſi qu'on devoit traiter un Prince, tel que l'Infant, qui ſe repoſoit ſur la foi publique qu'on lui avoit donnée. Mello ne ſe rebuta point. Sa haine & ſa vengeance ne pouvoient être aſſouvies que par l'empriſonnement de l'Infant. Il gagna le Comte de Trautmanſdorff, & quelques autres Miniſtres Penſionnaires de l'Eſpagne. On leur donna des ſommes conſiderables pour les engager à obtenir de l'Empereur l'empriſonnement de l'Infant. Cependant quelques-uns, en qui l'honneur & la religion prévalurent ſur l'interêt, refuſerent les ſommes qu'on leur offrit, en ſoutenant que ce qu'on demandoit contre l'Infant étoit injuſte, contraire à la liberté Germanique, aux Loix de l'Empire, & d'une conſe-

1641. quence extrêmement dangereuse. Ce discours confirma l'Empereur à laisser la liberte à l'Infant.

Mello malgré ce second refus ne se désista point de son dessein. Il sçavoit que les Ministres de l'Empereur, avoient conseillé à ce Prince de consulter sur cette affaire le Pere D. Diegue Quiroga. De soldat, Quiroga s'étoit fait Religieux; & par des intrigues peu convenables à l'état qu'il avoit embrassé, il étoit parvenu à être Confesseur de l'Imperatrice, & Conseiller du Conseil Aulique. Mello alla le trouver, & n'eut pas beaucoup de peine, dévoüé comme il étoit d'ailleurs à l'Espagne, à le corrompre. Quiroga trouva le moyen d'appaiser les scrupules de l'Empereur. Il trouva mêmes des raisons Theologiques (car de quoi les scelerats n'abusent-ils point?) pour prouver à ce Prince, qu'il devoit en conscience faire arrêter l'Infant Edouard. Ses raisons toutes captieuses qu'elles étoient, ne purent encore convaincre l'Empereur, tant la raison naturelle prévaloit dans ce Prince. Cependant elles porterent le trouble & l'incertitude dans son esprit. Il s'ouvrit à un de ses anciens Officiers, & lui ordonna de dire son sentiment. Cet Officier étoit homme sensé, instruit des affaires, integre, honnête-homme enfin. Le lendemain qu'on lui eût fait cette confidence, il parla de la sorte à l'Empereur. » Il est » dangereux de dire ce qu'on pense » aux Princes: mais votre Majesté aime » la verité; cette connoissance me » r'assure: elle m'engage à vous com- » muniquer sans craindre de vous » déplaire, mes reflexions sur l'affaire » que votre Majesté m'a confiée. Si » l'Infant Edouard avoit manqué à » l'Empire, s'il avoit contrevenu aux » ordres militaires, troublé le repos » public; non seulement il mériteroit » qu'on l'arrêtât prisonnier; mais mê- » me qu'on le punît encore plus seve- » rement. Mais si ses ennemis sont » forcez d'avoüer que sa vie n'est ta- » chée d'aucun de ces crimes, s'ils » avoüent qu'il a fidellement & uti- » lement servi l'Empire, comment » ont-ils le front de proposer qu'on » l'arrête au nom de ce même Empire, » à qui il a rendu & rend encore de » si grands services. L'Allemagne est » libre. Le lieu où la Diette est as- » semblée, & où il se trouve actuel- » lement, sera-t'il pour lui un azile » inutile? Mais, dit-on, il est frere » du Duc de Bragance, usurpateur » d'un Royaume, appartenant à l'Es- » pagne. 1°. Les Portugais ne con- » viennent point que le Duc de Bra- » gance soit un usurpateur; ils di- » sent seulement qu'ils l'ont rétabli » sur un trône qui lui appartenoit. » Mais supposons que le Duc de Bra- » gance soit réellement un usurpa- » teur, son frere doit-il être puni de » ses crimes? Il est certain qu'Edouard » ignoroit ce que son frere tramoit en » Portugal. S'il l'avoit sçu, & qu'il y » eût trempé, il se seroit retiré, il se se- » roit mis à l'abri de ses ennemis. » Mais supposons même qu'il en fût » informé, il n'a pas manqué pour » cela à l'Empire. Nos affaires, & » nos interêts sont tous differens de » ceux de l'Espagne. L'obligation de » l'Empereur est de deffendre l'Em- » pire & les libertez Germaniques; » non d'entreprendre la deffense des » Etats Etrangers. L'Empire doit être » le soutien de la foi publique, de » l'hospitalité, & du droit des gens; » droit respecté des Nations les plus » barbares. L'Empire ne doit point » attenter sur la liberté d'un Prince » libre, fidele, plein de merite & 1641.

1641. » innocent. Il doit deffendre la liberté publique, soutenir ceux » qu'on veut opprimer, être l'appui » de la vertu, de l'honneur, & du » vrai merite. Que si l'Espagne se » trouve offensée par le Duc de Bragance, qu'elle tire une éclatante » vengeance de ce même Duc de Bragance. Mais nous, nous serions extrêmement coupables, si nous maltraitions un Prince, qui bien-loin » de nous offenser, nous a rendu des » services importans. Ainsi, si vous » le faites arrêter, vous manquerez » aux hommes, vous flettrirez à jamais » votre réputation, vous offenserez » mortellement Dieu.

L'Empereur parut fort touché de ce discours. Il dit ouvertement qu'il ne consentiroit jamais qu'on arrêtât l'Infant Edouard. Mais il ne demeura pas long-tems dans ce sentiment. Foible & facile, tout faisoit impression sur son esprit, & la derniere impression prévaloit toujours en lui sur la premiere, quelque raisonnable qu'elle fût. Enfin c'étoit un Prince qui n'avoit point de caractere, ou pour mieux dire, qui avoit celui de tous ceux qui l'approchoient, & qui par des discours ou flateurs ou captieux, sçavoient dominer son imagination, & subjuguer ou étonner son esprit, dont les connoissances & les desseins étoient extrêmement bornez. Aussi sa declaration toute publique qu'elle étoit, n'imposa point aux partisans de l'Espagne. Ils mirent en mouvemens de nouvelles intrigues. Ils déterminerent enfin cet Empereur à donner des ordres pour qu'on arrêtât l'Infant. On chargea Dom Louis de Gonzague d'aller au quartier de Leypen, pour l'engager à venir à Ratisbonne, ou pour l'arrêter. On fit en même-tems courir des bruits injurieux contre sa réputation, afin de prévenir les esprits contre ce Prince. Comme on craignoit apparemment que Gonzague ne s'acquitât mal de sa commission, les Espagnols engagerent Picolomini, à envoyer quelqu'un de confiance à Leypen, pour se saisir de l'Infant. Picolomini donna cette commission au Colonel Hiacinthe de Vera, à qui il ordonna d'amener mort ou vif ce Prince à Ratisbonne. Mais cet ordre fut sans effet. L'Infant, qui ignoroit tout ce qu'on tramoit contre sa liberté, étoit déja parti pour Ratisbonne, où la Diette Imperiale étoit pour lors assemblée. Au lieu de suivre la route ordinaire, il s'embarqua sur le Danube. Dom Louis de Gonzague ayant appris son départ, fit courir après lui, pour le prier de l'attendre, parce qu'il avoit un ordre de l'Empereur à lui communiquer. Les Officiers de l'Infant, soupçonnant quelques mauvais dessein de la part des Espagnols, le prierent au lieu de se rendre à Ratisbonne, de se retirer en quelque endroit, où il n'eût rien à craindre de leur part. L'Infant blama leur crainte, & condamna leur soupçon. » Je n'ai, » leur dit-il, jamais entrepris un » voyage avec autant de plaisir que » celui-ci. Je n'ai rien à craindre de » la part de l'Empereur; Sa Majesté » Imperiale n'a aucun sujet d'offenser » un Prince Etranger, qui est actuellement à son service. Je vais donc » à Ratisbonne avec sécurité, me » reposant sur la foi publique, respectable à tous les Princes, & respectée, excepté par les tyrans. « Etant arrivé à Donoveert, il y attendit D. Louis de Gonzague, qui y arriva le même jour. Il dit à l'Infant que l'Empereur le prioit de se rendre à Ratisbonne: » Je m'y rendrai volontiers lui repartit l'Infant, persuadé qu'on res- 1641.

1641. » pectera toujours en moi le droit des » gens. Les hommes genereux ont une noble confiance, qui est souvent la source de leur perte. Ils supposent les hommes en general meilleurs qu'ils ne sont, & prudemment il seroit plus sûr de les supposer toujours plus méchans ; l'erreur seroit d'une consequence moins dangereuse ; pourvû qu'elle ne portât qu'à la précaution.

Ses domestiques plus defians, & peut-être plus prudens, vouloient qu'on jettât Gonzague & le Page qui l'avoit accompagné dans le Danube, & que l'Infant au lieu d'aller à Ratisbonne, sortît de l'Allemagne. Leurs remontrances & leurs prieres furent inutiles. Il resolut de poursuivre son chemin, & il arriva à Ratisbonne le 14 de Fevrier 1642. En débarquant il trouva le carrosse de Melo qui venoit le prendre avec Augustin Navarre ; homme d'une vile naissance, dur & insolent. Il conduisit l'Infant avec le Prevôt & ses Archers dans un cabaret où il y avoit une garde de quarante Mousquetaires. On le fit entrer dans une chambre basse, où le Prevôt lui declara qu'il étoit arrêté de la part du Roi Catholique. Cette nouvelle annoncée par un homme que l'Infant méprisoit, & méprisable en effet par son état & par ses actions, frappa Edouard. Il dit au Prevôt que les personnes de sa naissance n'étoient pas faites pour être arrêtées par un homme tel que lui, & qu'il n'y avoit pas apparence qu'on voulût ainsi violer en sa personne tous les droits des gens. A ce discours le Prevôt & ses Archers se mirent à rire. A l'entrée de la nuit Louis de Gonsague vint l'arracher d'entre leurs mains, & le fit passer dans une chambre du même cabaret plus propre, où il l'assura de la part de l'Empereur, qu'on ne le livreroit jamais aux Espagnols, & qu'on feroit ensorte de lui procurer bien-tôt sa liberté. 1641.

L'Empereur fletrit par cette action toute sa réputation ; mais sa foiblesse & la crainte de déplaire aux Espagnols l'aveuglerent sur les conséquences qui en pourroient resulter. Le même jour qu'on arrêta l'Infant, on arrêta aussi tous ceux qui lui étoient attachez, avec tant d'éclat qu'on eût dit qu'ils étoient les plus grands scelerats du monde. Mais on les relâcha le même jour, sans qu'on pût sçavoir ce qui détermina à des démarches si contraires & si précipitées. Le jour suivant on fit dire à l'Infant qu'il livrât tous ses papiers à Navarre. On le retint de cette maniere huit jours à Ratisbonne, pendant lesquels on délibera sur ce qu'on devoit faire de sa personne. L'Empereur ne voulut jamais consentir qu'on le transferât à Milan, ce qui causa beaucoup d'inquiétude à Melo, craignant que la Justice ordinaire ne lui rendit la liberté, pour maintenir les immunitez de l'Empire qu'on avoit si indignement violées. Les Députez de la Diete s'en plaignoient hautement, en publiant qu'on avoit réduit l'Empire en servitude ; que la liberté étoit perduë, les Loix foulées aux pieds, & la Foi Germanique diffamée de la maniere la plus honteuse : que les desseins de la Maison d'Autriche se découvroient enfin ; qu'on voyoit bien qu'elle vouloit assujettir l'Empire, & lui ôter l'ancienne liberté. Les Ministres de l'Empereur, ajoutoient-ils, & ceux du Roi Catholique, ont condamné la France pour avoir fait arrêter le Prince Casimir ; cependant ils exercent la même violence à l'égard d'un Prince d'autant plus à plaindre qu'il étoit dans un cas bien differend. On le

1641. rappelloit les grands services qu'il avoit rendus à l'Empire, où il n'etoit venu que sous la foi publique, & on s'emportoit jusqu'aux invectives, en voïant qu'on le retenoit prisonier pour une cause juste, dans laquelle pourtant il n'avoit point trempé, & qu'on le retenoit prisonnier dans une Ville franche & libre, pour l'immoler aux passions de ses ennemis.

Les Espagnols, pour s'excuser, inventoient les plus noires & les plus grossieres calomnies contre le Roi & la Noblesse de Portugal. Ils eurent l'effronterie de publier qu'ils vouloient abandonner la Religion Catholique & embrasser le Lutheranisme & le Calvinisme. Ces horribles impostures partoient de Melo & de Navarre, créatures serviles du Duc d'Olivares. Les Allemans mépriserent ces calomnies, & les rejetterent avec indignation. Les Espagnols ôterent la Charge de Lieutenant General à l'Infant, qui se voyant ainsi maltraité, demanda qu'on le menât devant l'Empereur; ce que l'Empereur ne voulut jamais permettre.

Cependant François de Melo avoit dépéché son Secretaire vers le Comte Duc, pour lui apprendre l'emprisonnement de l'Infant. Cette nouvelle répandit une joye vive à la Cour d'Espagne. L'Infant n'ayant pû obtenir l'audience qu'il demandoit, composa un ecrit dans lequel il prenoit à témoin Dieu & les hommes de l'injustice qu'on lui faisoit. Il y representoit à l'Empereur que n'étant point son sujet, & ne l'ayant offensé en aucune maniere, il étoit étonnant qu'il permît qu'on le maltraitât ainsi, pour vanger le Roi d'Espagne, à qui il n'avoit rien fait lui-même, puisqu'il ignoroit tout ce qui avoit produit la révolution de Portugal. L'Empereur lui fit dire, qu'il le reconnoissoit pour un Prince sage, fidele, brave; mais qu'il avoit des raisons d'Etat pour s'assurer de sa personne; que néanmoins il lui promettoit, qu'il ne le remettroit jamais au pouvoir des Espagnols, & qu'il lui rendroit la liberté aussi-tôt que ces mêmes raisons d'Etat le lui permettroient. 1641

François de Sousa Coutigno étoit pour lors Ambassadeur Extraordinaire dans les Cours du Nord pour le Roi de Portugal. Il fit presenter un Memoire aux Députez de Ratisbonne, dans lequel il disoit: » Qu'on commettoit une injustice horrible envers l'Infant; qu'il étoit innocent » de tout ce que le Roi de Portugal » son frere avoit fait; que quand il » l'auroit fait lui-même, il n'en seroit » pas plus coupable, les Portugais n'étant point des rebelles, comme le » publioient les Castillans, mais des » hommes justes, qui avoient rendu à » la Maison de Bragance un Royaume qui lui appartenoit, & que Philippe Second avoit injustement » usurpé; que toutes les Loix du » Royaume, que tous les Docteurs » Jurisconsultes étoient pour eux: » qu'ainsi l'Empereur agissoit en Prince injuste, en retenant prisonnier » l'Infant Edoüard, & cela dans un » païs libre, & pour lequel il avoit » tant de fois prodigué son sang: » qu'il prioit donc leurs Seigneuries » de vouloir bien faire mettre en liberté un Prince innocent, de » qui on n'avoit aucun sujet de se » plaindre.

L'Infant de son côté faisoit hautement éclater ses plaintes. L'Empereur le fit transferer à Passau. On le livra à un Colonel Allemand nommé Xenque, & au Docteur Navarre. Ils le firent embarquer sur le Danube avec soixante

1641. soixante soldats d'escorte. L'Archiduc Leopold, Seigneur du Château de Passau, ordonna qu'on traitât l'Infant comme lui même; mais les Ministres Espagnols obtinrent de l'Empereur des ordres contraires. Ainsi l'Infant fut maltraité de la maniere la plus indigne. On lui enleva tous ses domestiques Portugais, qu'on ramena à Ratisbonne pour les interroger sur la conduite de l'Infant. Toutes leurs dépositions ne servirent qu'à faire davantage éclater son innocence, & l'injustice de ses ennemis.

Les Espagnols craignant que l'Infant ne trouvât le moyen de s'échapper de Passau, demanderent qu'on le transferât à Grats. Premierement, parce qu'il seroit plus près de l'Italie où ils avoient dessein de l'attirer; & secondement, parce qu'il seroit plus loin de Vienne, & par conséquent moins à portée de la Cour. Les Habitans de Passau furent très-sensibles à son départ; ils ne douterent point qu'on ne le livrât à ses ennemis. Il partit dans le mois de Juin dans un carrosse de Melo, & il arriva le trois de Juillet à Grats. On lui fit essuyer toutes sortes de mauvais traitemens. Navarre, digne Ministre de la fureur des Espagnols, auquel l'Empereur l'avoit entierement livré, exerçoit son génie à inventer de nouveaux affronts, pour humilier ce malheureux Prince.

Dom Emanuel de Moura arriva vers ce tems-là à la Cour de Vienne, pour y resider en qualité d'Ambassadeur du Roi Catholique. Il étoit Marquis de Castel Rodrigo, & petit-fils de ce Christophe Moura Portugais, qui livra son païs à Philippe Second. Son nom étoit en execration dans le Portugal. Moura haïssoit Melo, parce que le Duc d'Olivarès le préferoit à lui. Cependant l'occasion de nuire à l'Infant les unit & les reconcilia. Le fruit de leur union fut une persecution plus vive contre l'Infant. Pour recompenser Melo d'avoir fait arrêter ce Prince, on lui donna le Gouvernement des Païs-Bas. 1641.

Après son départ, Moura fit resserrer davantage l'Infant, & lui fit ôter le peu de domestiques Portugais qu'on lui avoit laissé. Il lui fit interdire tout commerce de lettres avec ses amis, & empêcha qu'on ne lui envoyât aucun secours d'argent. Un Officier Espagnol servant dans le Regiment de ce Prince, engagea un Carme Portugais à condamner cette violence dans un Sermon que ce Religieux prêcha devant l'Empereur. Moura en fut informé, il fit arrêter cet Officier, & peu de jours aprés on le trouva mort dans son lit d'un coup à la gorge. On ne douta point que ce ne fût l'ouvrage de Moura.

Enfin on poussa à un tel excès la violence envers Edoüard, qu'il se détermina à écrire à l'Empereur une Lettre. La voici. » J'ai representé » plusieurs fois à V. M. Imperiale la » violente & horrible persecution » qu'on exerce contre moi. Est-ce là » la recompense dûë au zele avec » lequel j'ai servi pendant huit ans » votre Majesté. Castel Rodrigo pour » consommer l'ouvrage commencé » par Melo, fait tous ses efforts pour » vous persuader de m'envoyer à Milan, afin de pouvoir assouvir plus » commodément sa haine sur moi. » Mais j'espere que V. M. Imperiale ne permettra point qu'on acheve » de violer ainsi en ma personne toutes les loix humaines & divines, le » droit des gens enfin, sacré aux Nations les plus barbares. J'espere » donc que Votre Majesté respectant » en moi les libertez & les franchises

1641. » de l'Empire, s'opposera à une » violence, si contraire à la foi publique & à l'hospitalité. Au reste » je prie Votre Majesté de se rappeller » ce que j'ai fait pour son service. J'ai » souvent exposé ma vie, je suis prest » à l'exposer encore avec le même » zele pour Votre Majesté Imperiale. » Dieu garde votre Majesté Imperiale. De Grats le 6. Mars 1642.

Le Comte de Transmansdorff répondit à l'Infant de cette maniere : » J'ai remis à Sa Majesté Imperiale » la Lettre de votre Excellence. Je » lui ai rendu compte de tout ce que » vous m'avez écrit le mois passé. Il » m'a répondu, qu'il n'étoit point » dans le dessein de vous persecuter » davantage, mais de vous être favorable & utile ; & il m'a chargé de vous informer de sa volonté. Je vous baise les mains. De » Vienne le 5 Août 1642. Les Espagnols voyant qu'on refusoit constament de leur livrer l'Infant, eurent recours à des moyens plus efficaces que leur politique : ils offrirent à l'Empereur quarante mille écus, trente comptant, & dix en Lettres de change, s'il vouloit consentir qu'on transferât l'Infant en l'Italie. Cette somme toute modique qu'elle étoit, fut suffisante pour gagner l'Empereur : il ne put resister à l'attrait de cet argent ; il lui sacrifia, & les droits de l'Empire, & son honneur. Il consentit aussi qu'on conduisit Edoüard dans le château de Milan, alors appartenant au Roi Catholique, place extrêmement forte. On chargea de cette commission le Baron de Stumberg qui traita pendant tout le voyage avec beaucoup de respect l'Infant. Celuici trouva le moyen d'écrire une Lettre à un de ses amis, dans laquelle il se plaignoit amerement de l'injustice qu'on exerçoit à son égard, des mauvais traitemens qu'il avoit essuyez, & qu'il essuyoit encore de la part de Navarre, de Melo & de Moura, gens nouveaux, sans foi, sans honneur, sans Religion, livrez à tous les crimes, flêtris de tous les vices ; & que c'étoit cependant à ces hommes vils que l'Empereur immoloit sa parole sacrée. 1641

L'Infant étant arrivé aux confins du Tirol, on le remit entre les mains d'une escorte, à laquelle on avoit donné des ordres précis de le tuer, supposé qu'il fit le moindre effort pour se sauver. Le 19. d'Août il arriva à la Valteline, où l'attendoit un Sergent Major avec deux cens cinquante Soldats. Le Sergent Major & Navarre qui ne l'avoient jamais quitté, commencerent à le traiter avec la derniere insolence. L'Infant en fut si penetré, qu'il ne put s'empêcher de dire au Commissaire Imperial : » Dites à l'Empereur votre Maître qu'il n'est qu'un » tyran ; que je suis plus fâché de l'avoir servi, que de me voir vendu » & livré à mes ennemis. Dieu peut-être me vengera sur ses enfans, » qui ne sont pas plus privilegiez » pour être de la Maison d'Autriche, » que moi, issu du Sang Royal de la » Maison de Portugal. D'abord qu'il fut arrivé à Milan, on le mit dans la même tour où l'on enfermoit ordinairement les bandits & les scelerats. On le laissa dans une chambre affreuse avec sa garde, & deux domestiques pour le servir.

Jusqu'alors on s'étoit contenté de ces violences, mais depuis qu'il fut à Milan, on ne lui épargna plus aucun mauvais traitement. Les tyrans, à la honte de l'humanité, trouvent des panegyristes, ainsi que les Rois justes & bienfaisans. Il est des ames viles

641. qui sacrifient leurs talens, indifferemment pour le crime comme pour la vertu. Tout mérite un accès égal auprès de leur lâche Tribunal. On trouva donc de ces hommes iniques, qui non contens de justifier la tyrannie qu'on exerçoit contre l'Infant, l'appuyerent d'exemples memorables, comme si les exemples que la raison & la justice condamnent, devroient jamais tirer à conséquence dans la societé. Ils disoient donc que Charles Duc de Bourgogne avoit bien livré au Roi de France le Comte de S. Paul, Connétable, pour le faire mourir; mais toute l'Europe ne condamna-t-elle pas 1641.
alors le Duc de Bourgogne; & quand elle ne l'auroit point fait, elle n'en étoit pas moins condamnable. Il y avoit de l'impudence à justifier par une action mauvaise une action plus mauvaise encore. Le Duc de Bourgogne en fut lui-même accablé de remords, & il semble que le ciel pour venger la mort de S. Paul depuis ce moment, l'eût livré à l'imprudence & au vertige, qui le firent périr si miserablement à la bataille qu'il donna ensuite près de Nanci.

Fin du vingt-sixiéme Livre.

HISTOIRE
DE
PORTUGAL.

LIVRE VINGT-SEPTIEME.

1641. NOUS venons de voir dans le Livre précedent tout ce qui se passa en Portugal pendant le premier instant de la révolution ; & des effets qu'elle produisit dans les Cours Etrangeres , & dans les Pais éloignez dépendans de la Couronne de Portugal. Presentement nous allons raconter de quelle maniere on apprit cette nouvelle en Castille, & comment les 1641 Castillans & les Portugais se préparerent de part & d'autre à se faire une cruelle guerre.

Rien n'égala l'étonnement du Duc d'Olivarés , lorsqu'il apprit la nouvelle de la révolution. Il fut au desespoir de s'être laissé prévenir. L'Espagne n'avoit pas besoin de nouvelles affaires ; elle avoit sur les bras la France, la Hollande, & la Catalogne, qui s'étoit aussi revoltée tout récemment. Olivarés étoit donc dans de terribles inquietudes. Il ne savoit comment

1641. annoncer au Roi cette nouvelle, dont tout le monde étoit informé, excepté lui. Craignant que quelqu'un ne s'ingerât à lui en faire le recit à son desavantage, il se determina à lui en parler ; ce qu'il fit d'une maniere fine & badine, pour dérober à son Maitre la connoissance de toute l'étenduë de la perte qu'il faisoit. » Sire, lui dit-il, en l'a-
» bordant avec un visage riant &
» plein de confiance, votre Majesté
» vient de gagner un grand Duché
» & plusieurs belles Terres. Et com-
» ment, Comte, lui dit le Roi tout
» surpris ? C'est, repartit Olivarés,
» que la tète a tourné au Duc de
» Bragance. Il s'est laissé proclamer
» Roi de Portugal par la populace de
» ce Royaume. On va confisquer
» tous ses biens, les réunir à votre
» Domaine ; & par l'extinction de
» cette Maison, votre Majesté regne-
» ra desormais sans inquietude dans
» ce Royaume. Tout foible qu'étoit ce Prince, tout accoutumé qu'il étoit au joug d'Olivarés, il lui dit, qu'il falloit promtement éteindre une rebellion, qui pouvoit avoir des suites dangereuses.

En effet, le nouveau Roi de Portugal n'avoit rien négligé pour s'affermir dans sa nouvelle grandeur. Il avoit, comme nous avons vû, envoyé des Ambassadeurs dans presque toutes les Cours de l'Europe, pour susciter de nouveaux ennemis à l'Espagne; il avoit muni les places frontieres; il s'étoit assuré des conquêtes éloignées; enfin il avoit pris dans très-peu de tems des précautions très-justes pour se maintenir sur le trône. Tous les soldats Portugais qui se trouverent en Flandre, en Italie, en Catalogne, abandonnerent tous les armées du Roi Catholique, & se rendirent par differens chemins en Portugal. Le nombre monta à près de cinq mille. 1641.
Peu de Portugais passerent en Castille. De ce nombre furent les deux freres de Vasconcellos, l'un Evêque de Liria, & l'autre Doyen du Chapitre de Brague. Ils avoient été élevez à ces dignitez par le credit de leur frere. Le Doyen étoit aussi en execration que son frere le Secretaire d'Etat. Il lui inspiroit une partie des cruautez, qu'il exerçoit contre les Portugais. Il se sauva en Castille, déguisé en femme. Il étoit insolent, hardi, & de mœurs détestables. On s'empara de ses papiers, qui contenoient plusieurs projets contre l'Etat & contre la Noblesse ; son frere & Soares avoient en lui une confiance aveugle.

Le Royaume étant donc purgé de ce scelerat, & délivré du joug des Castillans, les Portugais ne respiroient plus que la vengeance des affronts, qu'ils avoient reçus de leurs tyrans. Le peuple sur tout demandoit hautement la guerre, persuadé qu'elle étoit necessaire pour affermir sa nouvelle liberté. Les personnes sensées & raisonnables ne se laissoient point entraîner par ce zele indiscret du peuple, qui entreprend sans réflexion, poursuit par caprice, & condamne le lendemain ce qu'il a aprouvé la veille avec le plus de fureur. Aussi le Roi & son Conseil, avant de rien entreprendre, résolurent de fortifier bien les frontieres, pour empêcher l'entrée des Castillans en Portugal. Ils y envoyerent pour cet effet plusieurs personnes de consideration, & experimentées pour faire la visite des places, & pour y faire les réparations necessaires.

On travailla en même tems à fortifier Lisbonne Capitale du Royaume. Le Peuple, la Noblesse, le Clergé,

tous s'empresserent à l'envi, à fournir les choses propres pour les redoutes, & pour les nouveaux bastions qu'on vouloit bâtir. Les uns & les autres se rendoient à la pointe du jour au travail. Ceux-ci pour conduire les ouvrages, & ceux-là pour les executer. On voyoit les principaux Seigneurs de la Cour mêlez avec le peuple, concourir à la même chose, & tous avec des guirlandes, & des branches d'arbre à la main, chanter les loüanges de Jean IV.

L'amour des Portugais pour leurs Rois naturels a toujours été extraordinaire, mais jamais il n'avoit éclaté avec un zele aussi vif que dans cette occasion. Les Etrangers qui se trouverent dans le Royaume, en furent si étonnez, qu'ils le regarderent comme une chose surnaturelle. Quelques Grands dirent que le Roi Jean n'avoit besoin d'autre fortification que l'amour du peuple : Que cet amour étoit le Fort solide, contre lequel toute puissance devoit se briser.

Outre les fortifications dont le Roi munissoit son Royaume, il établissoit en même tems la discipline militaire parmi les païsans. Les Portugais sont naturellement braves, hardis, entreprenans, & également bons soldats sur mer & sur terre. La longue paix dont ils avoient joüi en Europe, avoit éteint en eux toute émulation, & toute discipline. Pour exciter la premiere & rétablir la seconde, le Roi nomma des Officiers pour les exercer, & pour les rendre capables de tous les exercices pratiquez & utiles dans la guerre. Il regla l'Infanterie & la Cavalerie, qu'il divisa en bataillons, & en escadrons. Il fit porter de tous côtez des armes, pour faire tous les exercices requis. Les paysans répondoient si bien aux intentions du Roi, que bien-tôt non seulement les frontieres se trouverent hors d'insulte, mais qu'on fut même en état d'entreprendre quelque chose. L'occasion s'en presenta bien-tôt. Les Espagnols commencerent à faire des hostilitez, & les Portugais à les repousser.

Pour en comprendre mieux les évenemens, il faut se rappeller que la Guadiane passe à deux lieuës de Badajos, Ville appartenante aux Castillans, & à deux lieuës d'Elvas, qui dépend des Portugais. Une autre riviere coulant à une lieuë d'Olivença, & se jettant dans la Guadiane, sépare de ce côté-là l'Andalousie du Portugal. Cette riviere est si peu considerable qu'on la passe à cheval, souvent même à pied. Il n'en est pas de même de la Guadiane, sur laquelle le Roi Emmanuel avoit fait bâtir un pont, pour faciliter le commerce entre la Nation Espagnole & Portugaise. On l'appella le pont d'Olivença. Comme on crut que les Espagnols ne manqueroient pas de venir insulter le Royaume de ce côté-là, les habibans d'Elvas, d'Olivença, & de Campo-Major, rétablirent les fortifications de ce pont, qu'ils munirent de retranchemens, de plate-formes, de boulevards, de mines, & de tout ce qui en pouvoit rendre l'abord difficile. On chargea de la conduite de cet ouvrage Matthias d'Albuquerque, Ingenieur habile, & qui s'étoit rendu dans la Province d'Alentejo, avec Dom Alfonse de Portugal, Comte de Vimioso, Commandant de la Province. Dom Juan de Costa, premier Mestre de Camp s'y rendit aussi avec quelques Compagnies de son Regiment, lesquelles avec les habitans du pays étoient en état d'arrêter les Castillans.

Le Marquis de Toral commandoit

641. dans Badajos sous les ordres du Comte de Monterrei, beau-frere du Comte Duc. Celui ci avoit choisi Merida pour la place d'armes, resolu de s'y fortifier avant d'entrer dans le Portugal. Mais comme la Catalogne occupoit les principales forces de l'Espagne, on n'y put rassembler qu'un petit nombre de troupes, à la verité toutes disposées à porter le fer & la flame dans le Portugal. Elles ne menaçoient pas moins que de massacrer toute la Noblesse, & que de faire couper la tète au Duc de Bragance. Monterrei envoya à Badajos trois Compagnies de Cavalerie, avec lesquelles Toral commença la guerre.

Les premiers jours se passerent en escarmouches; mais le 9. de Juin ces trois Compagnies de Cavalerie, traverserent la Guadiane à la pointe du jour, & entrerent dans les terres de Portugal. Quatorze Cavaliers Castillans s'étant écartez, rencontrerent dix Cavaliers Portugais. Ceux-ci quoiqu'inégaux en nombre, attaquerent les Castillans. Au fort du combat, les autres Espagnols arriverent, & se saisirent des Portugais. Un nommé Roque Antunes, ayant opposé quelque résistance fut accablé de coups de sabre. Etant tombé à terre, on lui demanda, Qui vive? Dieu, répondit-il, & Dom Juan IV. Roi de Portugal. Les Castillans lui repliquerent, qu'il dît seulement une fois Vive Dom Philippe, & qu'on lui feroit quartier: Tuez-moi donc, répliqua Antunes, à ce prix la vie me seroit odieuse. Les Castillans furieux acheverent de le faire expirer sous leurs coups.

Telle fut l'issuë de la premiere hostilité des Castillans, qui après avoir dépoüillé le mort, s'en retournerent à Badajos avec sept prisonniers, & quelque bétail qu'ils avoient pris. Le Gouverneur d'Elvas fut informé de cette action par les deux Cavaliers 1641.
qui avoient échapé aux Castillans. Il eut bien de la peine à retenir les habitans. Ils vouloient sortir dans l'instant, pour tirer vengeance de cette insulte. Ils menacerent de rompre les portes, & il eut besoin de toute son autorité pour les contenir. Tel est le genie de la Nation Portugaise, l'honneur l'emporte sur toute consideration. Cependant leur Commandant leur ayant fait sentir, qu'ils n'étoient pas encore en état de se mettre en campagne, & que les Espagnols plus aguerris pouvoient leur tendre quelque piege, ils se calmerent attendant un tems plus favorable pour se venger.

Le lendemain les Espagnols au nombre de quatre cens Cavaliers, & de mille Fantassins, firent encore une sortie, & se rangerent en bataille à la vûë des Portugais. Le Commandant d'Elvas, envoya la nuit suivante, huit cens soldats & quelque Cavalerie pour attendre les Espagnols en embuscade près de la Ville. Ils executerent les ordres de leur Commandant, & Dom Gaspard de Sequeira brava les Espagnols pour les attirer dans le piege. Il sortit un gros détachement pour chasser les Portugais, qui après quelque résistance se retirerent, esperant qu'on les poursuivroit; mais soit crainte, soit prudence, les Espagnols les laisserent retirer. Alors les Portugais se montrerent à découvert, les Castillans rentrerent promptement dans Badajos.

Cependant s'étant aperçus qu'ils étoient superieurs aux Portugais en Cavallerie, ils s'enhardirent à continuer leur courses, dans lesquelles ils pilloient, tuoient, & brûloient tout ce qu'ils rencontroient. Ils le pour-

1641. voient avec d'autant plus de facilité, qu'étant bien montez, ils s'enfuyoient aussi tôt que les Portugais venoient à eux. Pour remedier à cet inconvenient, les Portugais leur tendirent plusieurs embuscades, mais le succès ne répondoit pas toujours à leur valeur. Le nombre triomphoit souvent de leur audace & de leur courage.

Le Commandant supportant impatiemment les courses que les ennemis faisoient chaque jour dans le pays, rassembla tout autant de Cavallerie, & d'Infanterie qu'il put; résolu de combattre les Espagnols en rase campagne. Dans ce dessein, il s'avança jusqu'au pont d'Olivença, & il demeura tout un jour en bataille, sans que les Espagnols branlassent. Il passa la nuit à Olivença, & le lendemain il s'en retourna à Elvas, où il ne fut pas plutôt arrivé, que les Espagnols se mirent en campagne. Informé de leur marche, il revint sur ses pas, du côté de la riviere d'Olivença, & presenta le combat, quoique inferieur aux Castillans. Ces derniers le refuserent & se retirerent avec le butin qu'ils avoient fait.

Le Comte de Monterrei étoit toujours à Merida. Il y travailloit à faire un magasin de bombes, de petards, & d'autres munitions de guerre. Quoiqu'il eût grand soin de cacher ses desseins; on ne doutoit presque point qu'il ne voulût assieger Olivença. Cinq Irlandois déserterent du camp des Espagnols, passerent du côté des Portugais, & confirmerent cette nouvelle, en publiant que le Comte de Monterrei devoit se rendre à Badajos le 15. de Juillet avec dix mille hommes d'Infanterie, & un corps très-considerable de Cavalerie. En effet, au jour marqué, il arriva à Badajos, d'où il fit partir quatre cens chevaux, pour faire le dégât sur les terres d'Olivença. Les Chanoines du Chapitre de cette Ville, qui gouvernoient à la place de l'Evêque, mort depuis peu, firent dire au Comte de Monterrei; que l'Eglise avoit lancé une excommunication contre les incendiaires. Ainsi qu'ils le prioient de se contenter de piller les maisons, sans les brûler. Monterrei méprisa leur priere, & porta le feu & le fer non seulement aux environs d'Olivença, mais encore autour d'Elvas. 1641.

Antoine Gallo, Sergent Major, & Dom Juan Alvares Barbuda rencontrerent, & taillerent en pieces un parti Espagnol. Les Espagnols se rallierent, & recommencerent le combat. Gallo vouloit les investir, mais un espion qu'il avoit placé sur une colline, lui ayant fait quelque signe, il crut qu'il l'avertissoit de l'arrivée de l'Infanterie Espagnole. Il se mit en état de la bien recevoir. Il resta quatre heures dans la même situation, sans que la Cavalerie Espagnole branlât. De tems en tems seulement, il se détachoit quelque Cavalier, qui alloit faire le dégât dans la campagne. Gallo y envoya quelques soldats pour arrêter leurs pillages. Le détachement qu'il commanda rencontra quelques Cavaliers Espagnols qui se reposoient dans une grange. On les chargea, on en tua une partie, & l'autre s'enfuit abandonnant ses chevaux & ses armes. Cependant le reste de la Cavalerie Espagnole acheva de se répandre de tous côtez, ravageant les campagnes, pillant les maisons des laboureurs, saccageant les Eglises, & emportant tout ce qui y étoit, jusqu'aux cloches. L'Infanterie Espagnole alla se presenter devant Olivença, & dressa une batterie pour battre la place, où

1641. où François de Melo, & André d'Almeida s'étoient jettez pour la deffendre.

Après l'avoir battuë en brêche, les Castillans s'emparerent d'une éminence qui commandoit la Ville. Ils se presenterent ensuite trois fois à l'assaut, & trois fois ils furent repoussez. Dom Rodrigo de Castro, & Dom Manuel de Sousa ayant joint leurs Compagnies, s'avancerent vers les Espagnols, & les chasserent de l'éminence dont ils s'étoient emparez. Bien-tôt après désesperant de prendre Olivença, ils leverent le siege, & se retirerent, laissant plus de trois cens de leurs meilleurs soldats morts sur la place.

Le Comte de Monterrei, honteux de l'affront qu'il venoit de recevoir devant Olivença, voulut s'en venger sur quelqu'autre Place moins en état de se défendre. Il fit donc partir quelques Campagnies de Cavalerie & d'Infanterie pour aller faire le dégât aux environs d'Elvas. Ces troupes laisserent à sa droite la riviere de Caia, & marcherent vers S. Eulalie. Elles trouverent les habitans répandus dans les campagnes, dont elles firent plusieurs prisonniers. Elles pillerent les Eglises, & commirent des actions abominables. Elles ne porterent pas loin l'impunité de leurs crimes. Dom Juan de Costa, Gallo, & Alvares Barbuda, allerent le lendemain les attendre en embuscade. Les Castillans s'en retournoient en chantant, en joüant de la guitarre & d'autres instrumens qu'ils avoient pris aux Bergers & aux Laboureurs Portugais. Ils n'observoient aucun ordre ni aucune discipline. Ils méprisoient les ordres de leur Commandant. » Vous » chantez, leur disoit-il, trop-tôt, » votre victoire. On n'est jamais sûr » d'être vainqueur tant qu'on est sur » les terres de l'ennemi. On n'écouta point ce discours. Mais bien-tôt on apperçut les Portugais, & les chants se changerent en tristesse. Le Commandant leur dit : » Quittez » presentement vos guittares & vos » flutes, il ne s'agit plus de chants » ni de sons, il s'agit de combattre » des hommes. Montrez-vous donc » braves & courageux. En même tems ils furent chargez, taillez en pieces, & mis en fuite. 1641.

Cet échet humilia l'orgueil des Castillans, & ranima le courage des Portugais. Ils passerent la Guadiane, & allerent à leur tour ravager les frontieres de Castille. Monterrei vit leur entreprise avec desespoir, & resolut de s'en venger. Il fit marcher trois mille hommes & cinq cens chevaux vers Elvas. Il en plaça une partie en embuscade, & envoya l'autre jusqu'à la vuë d'Elvas pour les attirer dans le piege. Les Portugais étoient en campagne au nombre de treize cens hommes, & de quelque cavalerie. A leur approche les Castillans se retirerent. Leur retraite parut suspecte à Costa. Au lieu de les poursuivre, il s'empara des hauteurs, d'où il harcela avec tant de succès les Espagnols, qu'il les força de rentrer dans Badajos. Pour cacher leur honte, ils montrerent plusieurs oreilles coupées à leurs compatriotes tuez dans les differens combats qu'ils avoient livrez, en disant qu'ils les avoient coupées aux Portugais. Mais on n'en voulut rien croire ; & un Chanoine de Badajos leur dit, qu'ils auroient beaucoup mieux fait de rapporter les armes de leurs ennemis, que leurs oreilles, parce qu'on ne pouvoit pas les distinguer de celles des Castillans. Les Habitans d'Olivença, de Campomajor & d'On-

1641. guella, animez par le dernier ſuccès, firent des courſes dans les terres des ennemis, & s'y vengerent des ravages qu'on avoit fait dans les leurs.

Les Caſtillans ſe ſeroient conſolez de ces pertes s'ils avoient pû réüſſir dans le projet qu'ils formerent de s'emparer d'Olivença. Ils envoyerent un corps de troupes pour ſurprendre cette ville, mais les ſentinelles l'ayant découvert, en avertirent promptement les habitans. Les Eſpagnols pourſuivirent ſi vivement ces ſentinelles, qu'ils arriverent aux retranchemens preſqu'auſſi-tôt qu'eux. Martin Nabo, Rodrigo Alvares, & Alvares Laurent arrêterent les Eſpagnols, & donnerent le tems à Rodrigue de Mirande & à Manuel de Souſa de prendre les armes. On ſe battit pendant la nuit avec un ſuccès preſque égal. Un vieux Portugais, malgré un nombre prodigieux de bleſſures qu'il reçût, demeura dans ſon poſte tant que l'attaque dura. Il crioit de tems en tems aux Caſtillans: »Eſpagnols, Je me donne à Dieu & au Roi Dom Juan mon maître; mais vous n'entrerez point dans Olivença.

La nuit ſépara les combattans, & le lendemain les Eſpagnols s'étant apperçûs de leur perte, ſe retirerent à Badajos. Dom Martin Alphonſe de Melo les pourſuivit ſans pouvoir les joindre. Les coureurs d'eſtrade des Portugais trouverent dans une maiſon de campagne quarante-deux Cavaliers morts en partie, & en partie expirans faute de ſecours. Les priſonniers qu'on mena à Elvas aſſurerent que les Eſpagnols avoient perdu cinq cens hommes à la derniere attaque d'Olivença; parmi leſquels il y avoit pluſieurs perſonnes de conſideration. Ils aſſurerent auſſi que la Cavalerie Eſpagnole manquoit de fourage, & qu'elle n'étoit plus en état de rien entreprendre. 1641.

Monterei étoit à Badajos dans une affreuſe conſternation. On lui attribua tous ces mauvais ſuccès. Pour s'en juſtifier il en rejetta la faute ſur Dom Juan de Melo Portugais, qui étoit au ſervice du Roi Catholique, qu'on fit arrêter & mettre en priſon. Cet exemple devroit retenir ceux qui ſous de legers pretextes, abandonnent leur patrie pour ſervir ſes ennemis. On ne prend jamais en eux qu'une mediocre confiance, & leurs moindres fautes ſont punies comme des crimes très-graves. La place de Monterei fut remplie par le Marquis de Ribas, auquel on donna pour adjoint Dom Juan de Garai, Meſtre de Camp, Soldat de fortune, & homme d'un mérite diſtingué.

Sur ces entrefaites Dom Martin Alfonſe de Melo General des Portugais, reſolut de s'emparer de Valverde, petite Ville, riche & bien peuplée, ſituée dans un vallon agréable, où l'on voit pluſieurs fontaines, des vignes, des bois d'oliviers, & tout ce qui peut rendre la vie agreable & commode. Elle étoit environnée de petites collines, d'où l'on pouvoit aiſément la battre du canon. On l'avoit fortifiée autant que le terrain & le tems l'avoient permis, & munie de retranchemens, de parapets & de quelques redoutes. L'Egliſe principale ſituée dans une petite place, étoit défenduë par une redoute, qui devoit ſervir de retraite dans une neceſſité. Les murs des jardins & des vergers ſervoient de ramparts, & toutes les maiſons étoient baties de maniere, qu'on pouvoit communiquer de l'une à l'autre ſans être obligé de ſortir. Les fenêtres qui donnoient dans les ruës avoient toutes des balcons d'où l'on

1641. pouvoit faire feu sur les passans sans courir aucun risque. Dom Juan de Tarraza, homme de valeur & d'industrie, y commandoit huit cens soldats de troupes reglées avec trois cens chevaux.

Martin Alfonse de Melo pour s'emparer de cette place, ramassa toutes les troupes qui étoient sur cette frontiere. Après avoir mis en sureté Elvas & les autres places voisines, ils marcha vers Juramena sans découvrir son dessein à personne. Le Comte de Fiesque, François, conduisoit l'avant-garde, Ayres de Saldagne le corps de l'armée, & Dom Juan de Costa faisant les fonctions de Mestre de Camp General, l'arriere-garde. Melo marchoit à la tête de toute l'armée. Lorsqu'il fut arrivé près des montagnes de Fosna, Pedregais, & Buscavida, il tourna vers le pont d'Olivença qu'il passa pendant la nuit, sans être apperçû de l'ennemi. Après avoir laissé pendant le jour reposer ses troupes, il continua sa marche la nuit suivante, & le lendemain il se trouva à une lieüe de Valverde.

Les Castillans s'étant apperçûs de son arrivée, coururent aux armes, & se mirent en état de défense. Melo partagea ses troupes en trois corps, & plaça sa cavalerie avantageusement. Celle des Espagnols sortit pour s'emparer d'un poste élevé, appellé les Martyrs, lieu où l'on voit une chapelle dédiée à S. Cosme & S. Damien. La Portugaise commandée par Dom Juan de Saldagne & par Dom Juan d'Ataide, alla la charger avec la Compagnie de Dom Rodrigue de Castro, & l'obligea de rentrer avec perte dans Valverde. Après l'avoir ainsi repoussée, on attaqua la Ville, & malgré le feu qu'on faisoit des balcons, on la força, & l'on s'en rendit les maîtres. Les habitans se retirerent dans l'Eglise, dont nous avons parlé, où le Curé avoit exposé le S. Sacrement. Alfonse de Melo arrêta ses soldats victorieux, il pardonna aux habitans en faveur du lieu où ils s'étoient retirez, voulant faire connoître que les Portugais n'avoient pas moins de Religion que de valeur. 1641.

Le vainqueur reprit le chemin d'Olivença chargé de butin & de gloire. Les Espagnols consternez ne pouvoient cesser de loüer la valeur de leurs ennemis. Un Colonel Anglois avoüa que depuis 35 ans qu'il servoit, il n'avoit point vû des troupes marcher avec plus d'intrepidité à une action, que les Portugais l'avoient fait dans celle-ci. Dès qu'on fut arrivé à Olivença, le General fit penser les blessez, & donna des ordres pour tacher de procurer la sépulture aux morts. Ces mesures prises, il s'en retourna à Elvas avec cinquante-deux prisonniers & un drapeau. L'Evêque & les Magistrats allerent au devant de Melo pour le recevoir, & tous se rendirent dans l'Eglise Cathedrale, pour y chanter le *Te Deum*. Les Espagnols perdirent beaucoup de monde, sans compter la moitié des habitans qui fut tuée. La perte des Portugais monta à quelques soldats, & à quelques Officiers. Peu de jours après il y eut encore un escarmouche entre les habitans de Campo-Major, & les Espagnols limitrophes. La perte fut égale de part & d'autre. Les habitans d'Olivença plus heureux que ceux d'Elvas & de Campo-Major, batirent les Espagnols dans toutes les occasions.

La guerre se faisoit encore avec plus de fureur du côté de la Galice. Le Marquis de Tarassona, Commandant du pays, avoit conçû le dessein de prendre la Ville de Chaves, Ca-

1641. pitale de la Province de Tra-os-Montes. Il esperoit par cette conquête de se dédommager des ravages que les Portugais avoient faits dans le Royaume, d'arrêter leurs courses, & enfin de se faire une grande réputation dans les armes. Rempli de cette esperance, il entra donc dans le Portugal, avec des troupes nombreuses. A la vûë des Chaves, il brûla trois villages avec leurs Eglises; il massacra les paysans, leurs femmes, leurs enfans, que le soldat arrachoit d'entre les bras de leurs meres, qu'ils violoient avant de les égorger. A ceux qui osoient se deffendre, ils mettoient de la poudre dans la bouche, ils y allumoient le feu, & leur faisoient ainsi sauter la tête, ou leur coupoient les parties honteuses.

Après avoir exercé ces barbaries inconnuës en Espagne, depuis qu'on en avoit chassé les Maures, le Marquis vint camper près de Chaves. Il y demeura un jour entier, ensuite il se retira sans rien entreprendre. Les peuples voisins de cette Ville, ayant appris avec horreur les cruautez, que les Castillans avoient exercées contre les trois villages dont nous venons de parler, s'assemblerent, & formerent trois gros bataillons, dans le dessein d'en tirer une haute vengeance. Ils marcherent vers la Ville de Monterrei, les uns à travers les montagnes, & les autres par les chemins ordinaires qui y conduisoient. Ils entrerent à l'improviste dans la Galice, tuant, pillant, brûlant tout ce qui s'offroit sur leur passage. Ils détruisirent plus de cinquante villages, & firent éprouver aux Espagnols le même sort, qu'ils avoient fait éprouver aux Portugais. Il est presque incroyable que deux Nations si voisines, parlant à peu près la même langue, professant la même Religion & la même foi, se soient laissées aller à des excès de fureur si cruels & si barbares. Toute cette frontiere fut désolée, & le Marquis de Tarassona ne pût y apporter d'autre remede, que de faire transporter les femmes & les enfans au Château de Monterrei, pour les dérober à la fureur des Portugais. Les Espagnols sensez, & qui ne se laissoient point aveugler par la passion, avoüerent qu'on méritoit bien ces represailles, pour avoir commencé ces barbares hostilitez, si honteuses à des Chrétiens. 1641

Tarassona s'étoit aussi enfermé dans le Château de Monterrei. Il ne s'y croyoit pas trop en sureté. Il craignoit à tous les instans, que les Portugais ne vinssent l'y attaquer; mais tandis qu'il étoit dans cette crainte, les Portugais étoient entrez par un autre endroit dans la Galice, où ils ne causoient pas moins de ravages que du côté de Monterrei. Les Moines, les Prêtres, les Chanoines de l'Abbaye de Bouro, de l'Ordre de Saint Bernard, avoient tous pris les armes pour se vanger de la tyrannie des Espagnols. Ceux-ci pour opposer un frein à leurs courses, firent bâtir dans Lamas-de-Mouro, petite Ville située dans le territoire de Portugal, un fort, où ils mirent six cens hommes de garnison, avec toutes les munitions necessaires, pour faire une longue & resistance. Gaston de Coutigno, Commandant sur cette frontiere, supportoit impatiemment, que les Castillans occupassent une place dans le Portugal. Il fit prendre les armes aux habitans de Brague, de Guimaraens, & de Viana, pour chasser les Castillans de cette forteresse. Il mit à la tête de ces troupes Dom Diegue de Melo Pereira, Commandeur de

1641. l'Ordre de Saint Jean, & lui donna pour Lieutenans trois de ses freres, tous trois gens de merite & de valeur. Ils conduisirent les Portugais à l'attaque de cette forteresse, qu'ils emporterent d'emblée, au grand étonnement des Espagnols, qui la croyoient inexpugnable. Ce succès fut suivi de plusieurs autres, & Coutigno les chassa d'un autre poste très-avantageux, d'où ils pouvoient facilement faire des courses dans le pays. Vasco d'Azevedo Coutigno, & Manuel de Sousa, Sergent Major, brûlerent la Ville de Lobos, avec cinq gros villages, sans rien épargner que les Eglises & les Monasteres.

Tandis que les armes Portugaises triomphoient sur la frontiere, la paix regnoit au dedans du Royaume. Ceux que le Public haïssoit, & qui à leur tour haïssoient le Public, étoient hors de Portugal. Ainsi tout sembloit concourir au bien Public. Cependant on trouve toujours dans les Etats des gens inquiets, turbulens & ambitieux. Il y en avoit encore de ce caractere dans le Portugal. Dévoüez à la Cour d'Espagne, ils croyoient devoir tout entreprendre pour rendre la Couronne à Philippe IV. D'autres haïssoient la maison de Bragance, & de ce nombre étoient presque tous les Princes de la Maison Royale, & tous les Grands qui n'avoient point contribué à la révolution. La douceur avec laquelle Dom Juan regnoit, son équité, sa moderation, les graces & les bienfaits dont il les accabloit, rien ne pouvoit dompter leur envie. Ils auroient mieux aimé être encore les esclaves des Espagnols, que les premiers sujets d'un Roi équitable, leur ami & leur parent.

Dom Sebastien de Mattos, Archevêque de Brague, creature du Comte Duc d'Olivares, étoit un de ceux qui souhaitoit le plus ardemment la domination des Espagnols. Il s'étoit vivement opposé aux conjurez, qui l'eussent fait mourir ainsi que Vasconcellos, sans l'Archevêque de Lisbonne, & sans D. Michel d'Almeida, qui lui conserverent la vie. Ce Prélat après avoir évité un péril si éminent, auroit dû prudemment sortir du Royaume, ou au moins se retirer dans son Diocese. Mais son ambition l'emporta sur sa prudence. Il ne put se résoudre à s'éloigner de la Cour, ni à quitter des lieux où il avoit joüi d'une si grande puissance. Le souvenir de ce qu'il avoit été, & de ce qu'il étoit, le mettoit en fureur. Alors il s'emportoit à des discours hardis, ce qui le rendoit de plus en plus odieux à la Cour, où le Roi avoit la bonté de le souffrir. Enfin il forma le dessein de rendre la Couronne au Roi d'Espagne, & il chercha tous les moyens possibles pour l'executer. Le premier, à qui il osa s'ouvrir, fut à Rui de Mattos, Comte d'Armamar son neveu. Rui applaudit à son oncle, autant par respect pour lui, que par l'esperance qu'il conçut dans le moment de se faire une brillante fortune. Bien-tôt ils s'apperçurent l'un & l'autre, que ce grand projet ne pouvoit réüssir, si quelques Seigneurs n'entroient dans leur complôt. Ils sçavoient que leur exemple entraîne le peuple & le rend audacieux. Connoissant Dom Louis de Meneses, Marquis de Villareal, pour un homme ambitieux, auquel ils avoient entendu dire plusieurs fois, que puisque les Portugais vouloient un Roi de leur Nation, ils pouvoient faire un meilleur choix qu'ils n'avoient fait, ils résolurent de l'engager dans leurs desseins, ainsi que son fils le Duc de Camignan, aussi mé- 1641.

1641. content que son pere. L'Archevêque alla voir ce Marquis, à qui il tint ce langage : » Seigneur, » les grands courages ne sçauroient » fléchir devant certaines gens, sur- » tout quand ces gens-là, ont été leurs » égaux. On ne voit qu'avec indi- » gnation un Roi, qui comme soi a » été sujet du plus grand Monarque » du monde. On le supporteroit ce- » pendant, si on voyoit un terme au » malheur qui nous opprime; mais » je n'en vois point, à moins que » nous ne nous affranchissions nous- » mêmes de la tyrannie. Le Duc de » Bragance, élevé au comble de la » fortune, nous retiendra dans une » servitude, pire que ne feroit un » Roi Etranger. Il a armé le Royau- » me sous prétexte de la liberté, & » vous verrez que ce sera pour la » lui ôter sans ressource. Ses parti- » sans ne le soutiennent, que parce » qu'ils s'élevent eux-mêmes aux dé- » pens de ceux, qui étoient leurs » égaux, ou leurs superieurs. Que » ferons-nous donc, Seigneur? reste- » rons-nous tranquilles spectateurs » de notre malheur, verrons-nous » la ruine totale du Royaume, sans » rien dire; & sans songer à nos in- » terêts. Le Roi d'Espagne grand, » puissant, redouté, à qui ce Royau- » me apartient, accabloit de bienfaits » la nation. Il nous regardoit comme » ses propres enfans; il pouvoit faire » en nôtre faveur, plus en un jour, » que le Duc de Bragance en plusieurs » années. Comment donc souffrons- » nous l'insolence d'un sujet, qui se » révolte contre un si bon Roi? Qu'at- » tendons-nous davantage? N'est-ce » pas assez de n'être plus sujets d'un si » grand Roi, & d'avoir perdu les di- » gnitez que nous pouvions en es- » perer? Verrons-nous un simple » particulier nous enlever nos Char- 1641. » ges, opprimer nos familles, me- » nacer nos vies, ruiner notre pa- » trie, & établir sa puissance au pré- « judice d'un grand Prince? Nos cou- « rages sont-ils tellement avilis, que » nous n'osions punir un rebelle, qui » a usurpé sur nous le droit de vie » & de mort? Pour moi je deteste la » vie, s'il ne m'est permis d'en joüir, » qu'en consentant à la felonie d'un » sujet rebelle. La Noblesse Portu- » gaise n'est point faite pour être l'es- » clave d'un homme, qui n'est que » Noble comme elle. Il est vrai qu'on » admet votre Excellence, dans le » Conseil; mais en prenez-vous plus » de part aux affaires de l'Etat? Quoi- » que son parent, le Roi a-t-il la » moindre confiance en vous? Il a » donné le titre de Ducs à votre » fils; mais ne voyez vous pas que » cette grace, si c'en est une, n'est » donnée qu'au sang d'où vous sor- » tez? Vous la devez à sa vanité, & » non à la justice qu'il devroit rendre » à votre merite. Cette justice vous » ne devez l'attendre que du Roi Ca- » tholique. Equitable remunerateur, » vous méritez tous ses bienfaits, en » punissant un rebelle, qui ne respi- » re que notre perte.

Le Marquis écouta l'Archevêque sans l'interrompre. Dès qu'il eut cessé de parler, il poussa un soupir profond, en lui avoüant qu'il avoit déja fait toutes ces réflexions. Alors l'Archevêque s'expliqua plus fortement qu'il n'avoit fait, & le fit entrer dans tous ses desseins, en flatant sa vanité, par le titre fastueux de liberateur de la Patrie, qu'il lui donna. Ensuite ils firent réflexion sur les moyens qu'il falloit prendre pour executer leur entreprise. Elle leur paroissoit très-difficile, & il ne sçavoit com-

1641. ment faire pour en traiter avec le Ministre Espagnol. Cependant l'Archevêque le quitta fort satisfait de l'avoir engagé si facilement, persuadé qu'il en pourroit corrompre bien d'autres. Il sçavoit que les Etats les mieux policez, sont remplis d'hommes factieux, qui ne cherchent que le trouble & le désordre, dans l'esperance d'augmenter leur fortune, si elle est considerable, ou d'en faire une si elle ne l'est point du tout. C'est sur de pareils hommes que l'Archevêque comptoit, & il avoit raison d'y compter; hardis, imprudens, il ne faut que les éblouïr par des raisonnemens specieux, pour les précipiter dans les entreprises les plus périlleuses.

L'Archevêque avoit pour principal confident un Fidalgue nommé Dom Augustin Emmanuel. Emmanuel à sa naissance distinguée joignoit un esprit, souple, fertile en expediens, hardi, entreprenant, fourbe, intriguant. Il étoit habile dans les affaires, il parloit avec facilité, & éloquence, il avoit l'art de se concilier les esprits: il étoit flateur avec adresse, faux avec ingenuité, homme enfin capable de grandes choses, & vertueux par intervalles. Emmanuel étoit mécontent du Gouvernement present, parce qu'on ne l'avoit jamais employé, & qu'on lui préferoit des gens, qu'il croyoit ne pas le valoir. D'ailleurs il étoit pauvre. L'esperance d'ameliorer sa fortune est capable de jetter souvent les hommes à talens, dans les entreprises les plus hasardeuses. Ils osent tout risquer pour leur élevation. La vanité s'y mêle: piquez d'avoir été oubliez dans la foule, ils conçoivent l'idée flateuse de s'en venger sur ceux qui les ont oubliez: le peril s'éclipse: ils se livrent aux plus hardis desseins, & causent souvent des révolutions singulieres. Emmanuel séduit par ses 1641. grandes idées, s'abandonna entierement à l'Archevêque, qui le chargea de chercher quelqu'un, pour l'envoyer à la Cour de Castille. Emmanuel ne tarda pas long-tems à trouver un homme propre pour cette commission. Il choisit Pierre Baëse, nouveau Chrétien, mais Juif dans le fond du cœur. Cet homme étoit puissamment riche. Il étoit non seulement connu dans tout le Royaume, à cause de son commerce; mais même dans toute l'Espagne. Le Comte Duc d'Olivares le connoissoit particulierement. Pour le récompenser des services qu'il lui avoit rendus, il l'avoit même honoré de l'Ordre de Christ; ce qui fit dire à la Noblesse Portugaise, outrée de voir ainsi avilir cet Ordre, que le Duc devoit l'élever plus haut, ou le conduire à la potence. La confiance que le Duc avoit en lui, ni ses richesses ne purent neanmoins le mettre à l'abri du soupçon de Judaïser. Baëse comptant sur la protection du Duc à qui il faisoit part de ses trésors, méprisoit ce soupçon. Le nouveau Roi ordonna au grand Inquisiteur de veiller attentivement sur ses actions. Baëse qui haïssoit déja mortellement toute la maison Royale, acheva à la vûë de cet ordre, de la détester. Emmanuel s'addressa à lui, comme il étoit dans ses dispositions: il embrassa avec empressement l'occasion qu'on lui offrit d'être utile au Roi Catholique, & il offrit même une somme de cent mille écus, pour faire réüssir le projet dans lequel il promit d'engager tous les Juifs ses amis.

Le commerce immense qu'il faisoit, le mettoit à portée de parler à un grand nombre de personnes, entre autres à Laurent Pires, Tresorier de la guerre, auquel il prêtoit souvent

1641. des ſommes conſiderables, pour ſubvenir aux plus preſſantes neceſſitez. Baëſe le mit du complot, & Pires y entra facilement, quoiqu'il eût une Charge honorable & lucrative. L'Archevêque de Brague, & Auguſtin Emmanuel gagnerent de leur côté pluſieurs perſonnes de conſideration, comme Dom Rodrigue de Meneſes, fils cadet du Comte de Caſtagnede, Dom Pedre de Meneſes, nommé à l'Evêché de Porto, le grand Inquiſiteur, Nuño de Mendoce, Comte de Val de Reys, le Pere Louis de Melo de l'Ordre de Saint Auguſtin, nommé à l'Evêché de Malacca, Dom François de Faria, Evêque de Martiria, & pluſieurs autres encore des plus conſiderables de la Cour.

Les Conjurez s'aſſemblerent pluſieurs fois pour prendre les meſures neceſſaires. Ils trouverent des embarras infinis pour l'execution. On n'oſoit s'ouvrir à bien des gens, de crainte que leur projet ne vînt à être découvert, & d'un autre côté, ils ne pouvoient l'executer ſans le communiquer à bien des perſonnes dont ils avoient beſoin. Ils ne ſçavoient encore s'ils devoient avertir la Cour d'Eſpagne, avant de rien entreprendre, ou s'ils devoient attendre que la conjuration fut prête à éclater, pour l'informer de leurs deſſeins. Ils n'étoient pas moins embaraſſez s'ils demanderoient du ſecours par mer ou par terre; & de quelle maniere on pourroit l'introduire dans le Royaume dans un tems où tout le monde étoit en armes. La plus grande partie des Conjurez ſoutenoit que le ſuccès de la conjuration étoit impoſſible, ſi on ne trouvoit un moyen ſûr, pour faire entrer les Eſpagnols dans le Portugal. Pour y réüſſir, il falloit corrompre les Commandans des places frontieres, ce qui paroiſſoit impoſſible; tous ces Commandans étant entierement dévoüez à la Maiſon de Bragance. Quand même il auroit été poſſible de les corrompre tous, il n'étoit pas moins difficile de faire entrer les Eſpagnols en Portugal, & de le cacher au Roi, qui ſe mettroit à couvert & feroit par ſa fuite, perdre tous les fruits de la conjuration. 1641.

Quelques Conjurez ſe déterminerent enfin à écrire en Caſtille, pour s'aſſurer de la protection de la Cour de Madrid. Quoiqu'il y eût des deffenſes expreſſes d'entretenir aucun commerce avec les Eſpagnols, l'Archevêque, le Marquis de Villareal, & Baëſe ſur tout, écrivoient à Madrid frequemment, & en recevoient ſouvent des réponſes. Enfin Baëſe fit partir en dernier lieu un paquet pour le Duc d'Olivares. Il l'adreſſa au Marquis d'Ajamonté, Gouverneur de la premiere place frontiere d'Eſpagne. D'Ajamonté, proche parent & ami de la Reine de Portugal, ſurpris de voir des lettres cachetées du grand ſceau de l'Inquiſition de Liſbonne, & adreſſées au premier Miniſtre d'Eſpagne, les ouvrit, trouva tout le plan de la conjuration contre la Maiſon Royale de Portugal, & renvoya auſſi-tôt ce pacquet au Roi de Portugal, avec qui il entretenoit de ſecretes correſpondances, comme on le dira dans la ſuite. Le Roi connut par-là la conjuration qu'on tramoit contre lui, avec le nombre, & le nom des Conjurez. Il fit auſſi-tôt aſſembler ſon Conſeil ſecret, & quelques jours après, on executa ce qu'on y avoit réſolu. Le cinquiéme Aouſt, jour où la conſpiration devoit éclater, il convoqua toute la Nobleſſe, après avoir fait entrer les troupes qui étoient aux environs de Liſbonne

1641. bonne dans la Ville, sous prétexte d'une revûë generale, qu'il devoit faire dans la grande Cour du Palais. En même tems il feignit de vouloir tenir un Conseil. Il y appella l'Archevêque de Brague, & le Marquis de Villareal. Ceux-ci ne se doutant point qu'on eût découvert leur conspiration, se rendirent au Palais, où ils furent arrêtez sans bruit. Le Duc de Camignan fut arrêté en même tems, avec tous les autres Conjurez, dont le nombre montoit à quarante-sept. Dès que le bruit de la conspiration fut répandu dans le Public, la Noblesse en parut si frappée d'horreur, qu'elle demanda qu'on lui livrât les Conjurez pour les mettre en pieces. Le Roi les lui refusa, voulant qu'ils fussent jugez selon les loix, afin que leur crime fût bien prouvé, & qu'on ne l'accusât point d'en avoir imposé.

Parmi les conjurez on arrêta plusieurs personnes innocentes de ce crime; on les remit en liberté. Enfin le Roi avoit pris de si justes mesures, que personne ne lui échappa, & que personne n'osa bransler en leur faveur. On leur fit promptement leur procès. Ils furent atteints & convaincus de crime de leze-Majesté, & le 29. d'Août on les conduisit dans une maison contiguë à la place du fort. Il y avoit dans cette maison deux balcons l'un sur l'autre. On plaça sur le balcon le plus élevé deux fauteüils qui outre les dossiers ordinaires, en avoient un troisiéme pour appuyer la tête. Vers l'heure du midi quatre Juges visiterent cet endroit, où l'on devoit executer les principaux chefs de la conjuration. Immédiatement après on mena le Marquis de Villa-Real, suivi de ses domestiques vétus de noir. Le Marquis se mit à genoux, fit ses prieres, & parla au peuple pour lui demander grace. Le peuple se mit à crier: meure, meure le traître. L'Huissier imposa silence, & dit: » Le Roi notre Maître ordonne, que Dom Louis de Meneses, » Marquis de Villa-Real, soit décolé » comme traître au Roi & à son » païs; que ses biens soient confisquez, & sa memoire à jamais en » horreur. Le peuple cria une seconde fois; qu'il meure. Alors le Marquis demanda humblement pardon au peuple: ensuite il se tourna vers son Confesseur qui étoit un Jesuite, pour le prier de dire au Roi combien il se repentoit de son crime. Il s'assit enfin sur le fauteüil, & le Bourreau après lui avoir lié les bras & les jambes, lui coupa la gorge par devant, & non par derriere, comme on le pratiquoit ordinairement envers les traîtres. On jetta un drap noir sur son cadavre. Le Duc de Camignam parut ensuite, & fut executé de même. En passant devant le corps mort de son pere, il se jetta sur ses genoux, il baisa ses pieds, & demanda au peuple de prier Dieu pour lui. Le Comte d'Armama & Dom Augustin Emmanuel éprouverent le même supplice. Le même jour Pierre Baëse, Melchior Correa, Diegue Brito Nabo, & quelques autres furent attachez à quatre chevaux, & écartelez. On porta leurs têtes sur les frontieres, pour faire voir aux Espagnols le traitement qu'on faisoit à leurs créatures. Tous les autres conjurez furent également punis.

L'Archevêque de Brague, les Evêques de Martiria, de Malaca, & le Pere Manuel de Macedo, furent jettez dans les prisons publiques, jusqu'à ce que la Cour de Rome eût décidé de leur sort. L'Archevêque de Brague, malgré sa fierté ordinaire,

1641. parut se radoucir & se repentir de son crime. Il écrivit même plusieurs lettres au Roi pour lui demander pardon, & pour le porter à la clemence; mais le Roi & son Conseil crurent que la clemence étoit hors de saison, & qu'il falloit sévir rigoureusement pour donner un exemple mémorable à ceux qui seroient tentez de l'imiter. Ainsi on condamna l'Archevêque & les trois autres à une prison perpetuelle : mais le Primat ne survécut pas long-tems à sa condamnation; il mourut peu de jours après, & l'on a toujours ignoré le genre de sa mort.

Vers le même tems les Espagnols firent arrêter Dom Juan Rodrigués de Vasconcellos-y-sousa, Comte de Castel Melhor. Il s'étoit comporté avec tant de valeur dans le Bresil contre les Anglois, que les Castillans pour le recompenser de ses services, le firent Gouverneur de ce vaste pays. Il fut accusé de l'avoir voulu livrer au nouveau Roi de Portugal. On le mit en prison,& on lui fit souffrir la question sans qu'on pût jamais l'obliger à avoüer le crime dont on l'accusoit. Ensuite on le condamna à une prison perpetuelle. Tous ses amis l'abandonnerent. Il ne lui resta pour le consoler que le Pere Ambroise Benedictin son Confesseur. Le Comte ne perdit jamais courage, il espera toujours de voir finir sa captivité. Il savoit qu'Antoine d'Abreu & Dominique Silva tous deux Enseignes, & tous deux ses amis, s'étoient sauvez en Portugal. Il ne doutoit point qu'ils n'allassent trouver le Roi, & que le Roi ne donnât des ordres pour lui procurer sa liberté. En effet, ce qu'il avoit prevû arriva. Les Espagnols avoient conduit le Comte à Carthagene; Abreu & Silva s'y rendirent, & apprirent que personne n'approchoit le Comte que son Confesseur & un domestique. 1641. Les obstacles ne le rebuterent point. Ils mirent dans leurs interêts le Benedictin qui annonça au Comte leur arrivée & le sujet qui les amenoit. Le Benedictin pour préparer son évasion, dit au Commandant du Château où le Comte étoit enfermé, qu'il vouloit abandonner Carthagene pour n'être pas obligé de vivre auprès du Comte, homme sans mœurs & sans Religion. Le Commandant s'y opposa, & demanda au Gouverneur de la Ville qu'il fût permis au Benedictin de voir plus souvent le Comte, pour travailler plus efficacement à sa conversion. On le lui accorda, & c'est ce que le Benedictin demandoit pour pouvoir hâter la liberté du Comte. Il chercha d'abord quelqu'un dans le Château pour le seconder, & d'abord il jetta les yeux sur le Sergent Major : mais bientôt après, sans savoir trop pourquoi, il changea de sentiment, & il s'adressa à un homme nommé Antoine Rodriguès, qui de tout tems avoit paru affectionné au Comte.

Ainsi le Benedictin n'eut qu'à parler : Rodriguès entra sans peine dans toutes ses vûës; il promit de tout entreprendre en faveur du prisonnier. Cependant Abreu & Silva étoient à l'ancre près d'une Isle non loin de Carthagene. Une fregate Hollandoise voulut les attaquer les prenant pour des Espagnols; on se fit connoître : & au lieu de les combattre, les Hollandois leur offrirent leur secours; on l'accepta. Sur ces entrefaites, Rodriguès, qui avoit engagé dans le complot deux soldats, tous deux Portugais, effectua sa promesse. Il fit sortir du Château le Comte par le moyen d'une corde. Silva, qui l'attendoit sur le rivage avec une chaloupe, les transporta dans la caravelle

1641. avec ses liberateurs. Aussi-tôt on leva l'ancre, on arbora pavillon Portugais; la Fregate Hollandoise en fit de même; on tira une volée de coups de canon contre Carthagene; on tendit les voiles, & l'on fit route vers le Portugal. Ils arriverent heureusement aux Terceres, où le Comte Manuel de Sousa Pacheco les reçut au bruit de l'artillerie. Après s'y être rafraîchis quelques jours, ils se remirent en mer, & parvinrent à Lisbonne. On presenta le Comte au Roi, qui lui dit: » Si j'avois sçû plûtôt ce que vous souffriez pour avoir » voulu me rendre service, j'aurois » envoyé plûtôt pour vous délivrer » de votre captivité. Je suis charmé » que vous ayez recouvré votre liberté, & que vous soyez à portée » d'éprouver toute ma reconnoissance. Le Roi reçut également bien le Benedictin, & ceux qui l'avoient servi dans cette action.

Sur ces entrefaites, Dom Gaspar Alonço Perez de Gusman, Duc de Medina Sidonia, se rendit à Valence d'Alcantara, avec quelques troupes. Martin Alfonce de Melo s'imagina qu'il avoit quelque dessein sur Portalegre, ce qui l'obligea à rassembler ses troupes, pour le repousser en cas qu'il attaquât cette place. Il fut bien-tôt informé que ce Duc avoit été accusé d'avoir voulu livrer Cadix au Roi de Portugal, & qu'il venoit là pour donner le démenti à quiconque diroit une pareille chose. Mais il est necessaire de détailler plus au long cette affaire, qui donna un si grand ridicule au Roi d'Espagne, au Duc d'Olivarès, & au Duc de Medina Sidonia, le principal acteur de cette comedie.

Le Duc de Medina Sidonia de l'illustre Maison des Gusmans, proche parent du Duc d'Olivarès, & frere de la Reine de Portugal, étoit Gouverneur de l'Andalousie, & il faisoit ordinairement sa résidence à saint Lucar de Barraméda, qui lui appartenoit, avec plusieurs autres places considerables dans la Province. Sa puissance égaloit ses richesses. L'autorité avec laquelle le Comte Duc son parent gouvernoit l'Espagne, le rendoit encore plus redoutable. Il affectoit la souveraineté dans son Gouvernement. Tout flechissoit devant lui dans l'Andalousie; comme tout plioit devant Olivarès à Madrid. Cependant son pouvoir ne contentoit point l'étenduë de son ambition, & sa fierté naturelle alloit au-delà des respects qu'on lui rendoit. Il lui sembloit qu'il étoit né pour occuper un poste plus élevé, & il osa concevoir le projet de se faire Roi de l'Andalousie, à l'exemple du Duc de Bragance son beaufrere, qui venoit de s'emparer de la Couronne de Portugal. Le Marquis d'Ajamonté, hardi, entreprenant, homme singulier, & qui regardoit avec indifference la vie, dès qu'il falloit la passer dans l'obscurité, étoit son proche parent. Ses Terres étoient situées à l'embouchure de la Guadiane. Il avoit toujours été fort attaché au Duc de Bragance, & c'est ce qui l'avoit engagé à ouvrir le paquet que Baëse lui avoit adressé, de crainte que le paquet ne contînt quelque avertissement contre lui, sur la correspondance qu'il entretenoit avec les ennemis de la Castille. A la vûë de la conjuration qu'on tramoit contre le Roi de Portugal, il ne balança point à lui renvoyer ce paquet, en l'assurant que pour l'aider à se maintenir sur le trône, il alloit exciter une révolte dans l'Andalousie. Connoissant l'esprit vain & orgueilleux du Duc de Medina Sidonia, il résolut de se servir de ce Seigneur, pour par- 1641.

1641. venir au ſuccès de ſes deſſeins. Il ſçavoit qu'il étoit mécontent du Miniſtere, quoiqu'il dût à ce Miniſtere toute l'autorité dont il joüiſſoit. Il lui remontra que la Monarchie Eſpagnole étoit entierement ruinée; que les Pays-Bas s'étoient abſolument affranchis de ſon joug, que les Catalans travailloient vivement à le ſecoüer, que les Portugais s'étoient rendus libres, que les troupes étoient perduës, les finances épuiſées, les peuples Eſpagnols fatiguez de la guerre : il falloit profiter d'une occaſion auſſi favorable, pour ſe rendre independant, & maître de l'Andalouſie : que ce projet étoit d'autant plus facile à executer, qu'il étoit déja en poſſeſſion des meilleures places, & que le Roi de Portugal ne demandoit pas mieux que de le ſecourir de toutes ſes forces : qu'avec la flote qu'il lui envoyeroit, il ne lui ſeroit pas difficile de s'emparer des galions qui étoient à Cadix; ce qui le mettroit en état de ſoutenir la guerre.

Il ajoûta qu'il devoit conſiderer, que le Duc d'Olivares étoit generalement haï, & que venant à mourir, ou à être diſgracié, comme cela arriveroit infailliblement, la haine publique retomberoit ſur ſa Maiſon; qu'il falloit la prevenir & mettre le Roi d'Eſpagne hors d'état de lui faire la loi : que le ſuccès juſtifioit les entrepriſes les plus temeraires; mais que celle dont il s'agiſſoit étoit raiſonnable, & qu'il lui répondoit de la réüſſite, pourvû qu'il agît avec prudence, & avec fermeté : Que ſi une fois leur projet prenoit un certain tour heureux, le Duc d'Olivares lui-même, charmé de voir ſa Maiſon élevée à la ſuprême puiſſance, la favoriſeroit en ſecret, s'il ne pouvoit le faire ouvertement. Le Duc de Medina Sidonia, à qui l'idée qu'il avoit conçûë de lui-même applaniſſoit tous les obſtacles, ſe laiſſa perſuader par le Marquis d'Ajamonté. Il lui envoya un nommé Louis de Caſtille, pour réduire dans un plan fixe & déterminé ſes vûës, tant par rapport à lui Duc de Medina Sidonia, que par rapport à la Cour de Portugal. Le Marquis ayant vû les lettres de creance, dont Louis de Caſtille étoit muni, s'ouvrit à lui. Après pluſieurs conferences où ils reglerent toutes choſes, ils convinrent, qu'il s'en retourneroit à S. Lucar, pour en rendre compte au Duc, & que lui de ſon côté, il enverroit une perſonne de confiance en Portugal, ne pouvant y aller lui-même, de crainte qu'on ne le ſoupçonnât de quelque trahiſon. 1641.

Il choiſit pour cette commiſſion importante un Cordelier, nommé Nicolas Velaſco. Ce Cordelier paſſa en Portugal, ſous prétexte d'y aller traiter de la rançon d'un Grand d'Eſpagne, qu'on y retenoit priſonnier. Dès qu'il fut entré dans le Royaume on l'arrêta par ordre du Roi, & on le conduiſit à Liſbonne : on l'enferma d'abord dans une priſon, enſuite on lui rendit la liberté, & on lui permit de reſter à la Cour, afin de pourſuivre la liberté prétenduë du Seigneur Eſpagnol; mais en effet, pour regler avec le Roi & ſes Miniſtres les choſes neceſſaires, pour l'entrepriſe du Duc de Medina Sidonia. Il écrivoit à celui-ci, à meſure qu'il avançoit dans la négociation, & il en recevoit réponſe avec les inſtructions neceſſaires, toujours par le canal du Marquis d'Ajamonté. Cependant ce Moine faiſoit aſſidûëment ſa Cour au Roi, à la Reine, & aux Miniſtres. On ne voyoit que lui au Palais; il ſe mêloit dans toutes les intrigues de la Cour,

1641. & ébloüi par l'esperance qu'on lui donna de le faire Evêque, il prit des manieres si fastueuses, & si ridicules, que les Courtisans conçurent sans peine, qu'on ne l'avoit introduit à la Cour, que pour négocier sans doute quelque grande affaire.

Un Castillan, nommé Sanche, creature du Duc de Medina Sidonia, faisant les fonctions de Tresorier de l'armée avant la révolution, & arrêté prisonnier avec d'autres Castillans à Lisbonne, apprenant la nouvelle faveur du Cordelier Espagnol, soupçonna la même chose que les Courtisans. Il ne s'en tint point aux soupçons, il voulut penetrer dans le mistere. Il écrivit une lettre en termes flateurs, & respectueux au Cordelier, pour l'engager à obtenir sa liberté: il lui » dit qu'il étoit domestique du Duc de » Medina Sidonia, & qu'il étoit sûr » qu'il obligeroit infiniment ce Duc, » s'il lui rendoit ce service. « Pour le convaincre qu'il étoit attaché au Duc de Medina Sidonia, il lui envoya des lettres, que le Duc lui avoit écrites, & le Cordelier demeura persuadé de cette verité. Voulant donc donner des preuves de son crédit à Sanche, il alla trouver le Roi, auquel il demanda la liberté de cet Espagnol, qu'on lui accorda. Aussi-tôt il courut lui-même à la prison pour l'en faire sortir, & pour lui offrir de le faire comprendre dans un passeport accordé à quelques Domestiques de la Duchesse de Mantouë, pour s'en retourner à Madrid. Cette démarche acheva de convaincre Sanche, que le Cordelier tramoit quelque intrigue à Lisbonne. Il le remercia cependant des offres qu'il lui faisoit, en lui disant, qu'il ne pouvoit s'en retourner en Espagne, sans courir risque de rentrer en prison, parce que le Ministre severe & inexorable ne manqueroit 1641. pas de lui demander compte de sa caisse, qu'on avoit pillée dans le tems de la révolution. Rien n'étoit moins solide que cette raison. Cependant le Cordelier s'en contenta. Sanche ajoûta que son dessein étoit de se rendre dans l'Andalousie, auprès du Duc de Medina Sidonia. Le Moine qui avoit besoin de quelqu'un, pour rendre compte au Marquis d'Ajamonté de sa negociation, jetta dès ce moment les yeux sur le Castillan. Sanche acheva de l'y déterminer en lui prodiguant les loüanges: il enyvra tellement sa vanité, qu'il lui arracha tout son secret. Le Moine, pour lui faire voir qu'il étoit homme d'une importance extrême, lui apprit encore, que c'étoit le Marquis d'Ajamonté, qui avoit découvert au Roi de Portugal la conspiration de l'Archevêque de Brague, & il lui confia, que dès que le Duc de Medina Sidonia seroit Roi de l'Andalousie, on devoit le faire Evêque, & qu'il ne désesperoit point de parvenir au Cardinalat. Qu'à son égard, il devoit compter sur une fortune des plus brillantes. Sanche le remercia & lui donna de nouvelles assurances de sa fidelité, & de son attachement aux interêts du Duc de Medina Sidonia. Quelques jours après cette confidence, le Cordelier le fit partir avec des lettres pour le Marquis d'Ajamonté. Mais Sanche, d'abord qu'il fut sorti de Portugal, au lieu de prendre le chemin de l'Andalousie, prit la route de Castille, & se rendit à Madrid; il alla trouver le Duc d'Olivares, auquel il se fit annoncer. Le Duc le renvoya aux jours d'audience publique, pour lui parler. Sanche répondit avec vehemence, qu'il vouloit lui parler dans l'instant. Le Duc ordonna qu'on le fit entrer. Sanche lui rendit

1641. compte de la conſpiration, & lui remit les lettres que le Cordelier écrivoit au Marquis d'Ajamonté, & au Duc de Medina Sidonia.

Le Duc d'Olivares parut conſterné de cette nouvelle; mais reprenant bien-tôt un air gai & riant, il loüa la fidelité de Sanche, qu'il promit de récompenſer dignement, & le renvoya, en lui recommandant le ſecret. Enſuite il alla trouver le Roi, qu'il informa de tout le complot. Le Roi dans le premier mouvement, lui reprocha que tous les malheurs du Royaume ne provenoient que de ſa Maiſon. Il lui ordonna en même tems, de faire examiner les lettres du Cordelier par trois Conſeillers d'Etat. Olivares ſe voyant maître par-là de l'affaire, réſolut de faire parler Sanche à la décharge du Duc de Medina Sidonia. Mais Sanche ſoutint toujours qu'il étoit coupable & chef de la conſpiration. Neanmoins Olivares aſſura le Roi, qu'il n'y avoit point de preuves certaines contre le Duc de Medina Sidonia, & qu'il y avoit apparence qu'on avoit ſuborné le Cordelier pour le perdre: qu'il avoit cependant pris des meſures pour faire entrer des troupes à Cadix, & pour faire arrêter le Marquis d'Ajamonté, avec ordre au Duc de Medina Sidonia de ſe rendre à la Cour. En effet, Olivares avoit fait partir Dom Louis de Haro, ſon neveu, pour lui dire qu'innocent ou coupable, il ſe rendît à la Cour, & qu'il étoit perdu s'il differoit d'un moment. Cette nouvelle accabla le Duc; cependant il obéït, & ſa prompte obéïſſance le ſauva. Dès qu'il fut arrivé à Madrid, le Miniſtre l'introduiſit dans le cabinet du Roi. Il ſe jetta à ſes pieds, avoüant ſon crime, & demandant grace. Cette poſture humiliante toucha le Roi, il lui pardonna. Cependant pour diminuer ſa puiſſance, & le mettre hors d'état de conſpirer une ſeconde fois, on confiſca une partie de ſes biens; on mit garniſon dans Saint Lucar de Barraméda, ſéjour ordinaire des Ducs de Medina Sidonia, & on lui ordonna de demeurer à la Cour. Le Comte Duc voulut encore qu'il appellât en duel le Duc de Bragance, & le Duc de Medina Sidonia y conſentit. Après qu'on eut levé les ſcrupules ſur l'excommunication majeure, qu'encouroient les dueliſtes, on dreſſa le cartel, on en répandit des copies dans toute l'Eſpagne, & dans toute l'Europe. Ce cartel, que je rapporterai tel que l'illuſtre Monſieur l'Abbé de Vertot, l'a rapporté dans ſon admirable livre de la Conjuration de Portugal, étoit conçu en ces termes. 1641.

Dom Gaſpar Alonço Peres de Guſman, Duc de Medina Sidonia, Marquis, Comte, & Seigneur de Saint Lucar de Barraméda, Capitaine General de la mer Oceane, côtes d'Andalouſie, & des armées de Portugal, Gentilhomme de la Chambre de Sa Majeſté Catholique.

DIEU LE GARDE.

» Je dis que comme c'eſt une choſe » notoire à tout le monde, que la trahiſon de Jean de Bragance, jadis » Duc, que l'on ſçait auſſi la déteſ» table intention, avec laquelle il a » voulu tacher d'infidelité la très» fidele Maiſon des Guſmans, la» quelle par tant de ſiecles eſt de» meurée, & demeurera à l'avenir » en l'obéïſſance de ſon Roi & Maî» tre, & verifiée telle, par tant de » ſang de tous les ſiens répandu pour » ce ſujet. Ce Tiran a introduit dans » l'eſprit des Princes Etrangers, &

1641. » dans celui des Portugais errans » qui ſuivent ſon parti, pour mettre » en crédit ſa méchanceté, les ani- » mer en ſa faveur, & me mettre mal, » bien qu'envain, dans l'eſprit de mon » Maître (Dieu le garde) que je ſuis » de ſon opinion; fondant & établiſ- » ſant ſa conſervation, ſur le bruit » qu'il en faiſoit courir, & duquel » il infectoit un chacun, ſe promet- » tant, que s'il pouvoit gagner ce » point, que de faire douter au Roi » d'Eſpagne, de ma fidelité à ſon ſer- » vice, il ne trouveroit pas de ma part » une ſi grande oppoſition, qu'il la ren- « contre en tous ſes deſſeins. Et pour » y parvenir, il s'eſt ſervi d'un Frere » Religieux, qui avoit été envoyé par » le Corps de la Ville d'Ajamonté à » Caſtro Marino en Portugal, pour » délivrer un priſonnier; lequel Fre- » re, ayant été amené priſonnier à » Liſbonne, fut pratiqué pour dire » que j'étois de ſon parti, publia » même à cette fin quelques lettres » qui le confirmoient, & que je » donnerois libre entrée & faveur » à toutes les armées Etrangeres qui » viendroient aux côtes de l'Anda- » louſie.

» Tout cela, afin de faciliter l'en- » voi du ſecours qu'il demandoit » auſdits Princes Etrangers: & plût » à Dieu que cela fût, je ferois le » monde témoin de mon zele, & de la » perte de leurs vaiſſeaux, comme ils » auroient experimenté, par les or- » dres que j'avois laiſſez, s'ils euſſent » entrepris quelque choſe de ſem- » blable.

» Voilà bien quelques-uns de mes » motifs; mais le principal ſujet de » mon déplaiſir eſt que ſa femme ſoit » de mon ſang, lequel étant corrom- » pu par cette rebellion, je déſire le » répandre, & me ſens obligé de mon- » trer à mon Roi & Maître, par cette » action, le reſſentiment que j'ai de » la ſatisfaction, qu'il témoigne avoir » de ma fidelité, & la donner pareil- » lement au Public, pour le relever du » doute qu'il a pu concevoir des fauſ- » ſes impreſſions qu'on lui a données. 1641.

» C'eſt pourquoi je défie ledit Juan » de Bragance, jadis Duc, comme » ayant fauſſé la foi à ſon Dieu, & à » ſon Roi, & l'appelle à un combat » ſingulier, corps à corps, avec pa- » rain, ou ſans parain, ce que je re- » mets à ſon choix, comme auſſi » le genre d'armes; la place ſera près » de Valence d'Alcantara, à l'endroit » qui ſert de limites aux deux Royau- » mes de Portugal & de Caſtille, où » je l'attendrai quatre-vingt jours, à » commencer dès le premier d'Octo- » bre, & à finir le dix-neuf Decem- » bre de la preſente année: les vingt » derniers jours je ſerai en perſonne » dans ladite place de Valence, & le » jour qu'il me ſignifiera je l'atten- » drai ſur ces limites, lequel tems, » bien qu'il ſoit long, je donne au- » dit tyran, afin qu'il le puiſſe ſça- » voir, & la plûpart des Royaumes » de l'Europe, voir tout le monde, » à la charge qu'il aſſurera au déſir » des Cavaliers, que je lui envoierai, » une lieuë avant dans le Portugal, » comme je l'aſſurerai auſſi à ceux qu'il » envoyera de ſa part, une lieuë dans » la Caſtille, & me promets de lui faire » entendre lors plus à plein l'infamie » de l'action qu'il a commiſe. Que » s'il manque à l'obligation qu'il a » de Gentilhomme, de ſe trouver à » l'appel que je lui fais, pour exter- » miner ce phantôme, par les voyes » qui ſeules me reſteront en ceci, » voyant qu'il n'aura pas la hardieſſe » de ſe trouver en ce combat, & de » m'y faire paroitre tel que je ſuis,

1641. » & tels qu'ont toujours été les miens » au service de leurs Rois, comme » les siens au contraire, ont été traî- » tres ; j'offre dès à present, sous le » bon plaisir de Sa Majesté Catholi- » que, Dieu le garde, à celui qui le » tuëra, ma Ville de Saint Lucar de » Barraméda, siege principal des Ducs » de Medina Sidonia, & étant pro- » sterné aux pieds de Sadite Majesté, » ne me donner point en cette occa- » sion le commandement de ses ar- » mées, pour ce qu'il a besoin d'une » prudence, & d'une moderation, » que ma colere ne me pourroit dic- » ter en cette occurrence : me per- » mettant seulement que je la serve » en personne avec mille chevaux de » mes sujets; afin que ne m'appuyant » lors que sur mon courage, non » seulement je serve à la restauration » du Portugal, & punition de ce re- » belle; mais que ma personne, & » celle de mes troupes, en cas qu'il » refuse mon appel, puisse amener » mort ou prisonnier, cet homme aux » pieds de Sadite Majesté : & pour » ne rien oublier de ce que pourra » mon zele, j'offre une des meilleu- » res Villes de mon Etat, au premier » Gouverneur ou Capitaine Portu- » gais qui aura rendu quelque place » de la Couronne de Portugal, trou- » vée tant soit peu importante au » service de Sa Majesté Catholique, » demeurant toujours trop peu satis- » fait de ce que je pourrai faire pour » Sadite Majesté, puisque tout ce » que j'ai, je le tiens & le dois à elle » & à ses glorieux Ancêtres. Fait à » Tolede le vingt-neuf de Septembre » 1641.

Le Duc de Medina Sidonia se rendit dans l'endroit assigné, accompagné de Dom Juan de Garai, Mestre de Camp General des Troupes Espagnoles. On fit les appels & les chamades ordinaires ; mais personne ne parut de la part du Roi de Portugal : il étoit trop sage pour joüer un personnage dans cette Comedie, dont le Marquis d'Ajamonté fut néanmoins la victime. Il fut conduit à Madrid. Le Duc lui promit sa grace, pourvû qu'il avoüât son crime. Séduit par cette promesse, il avoüa, & son aveu lui servit de condamnation. Il écouta sa Sentence sans se plaindre ni du Ministre, ni du Duc de Medina Sidonia, & il alla au supplice avec une tranquilité qui surprit & interessa tout le public pour lui. Ainsi se termina cette grande conjuration, qui auroit infailliblement entraîné la ruine de l'Espagne si elle avoit réussi. 1641.

C'étoit donc l'arrivée du Duc de Medina Sidonia pour ce duel qui donna l'allarme à Martin Alfonce de Melo ; mais la retraite du Duc le rassura. L'hyver survint, & fit cesser les hostilitez. La pluïe & la neige avoient rendu les campagnes impraticables. Cependant de tems en tems on faisoit des courses, on enlevoit des bestiaux, mais ce n'étoit que pour se les rendre respectivement.

Les pluïes grossirent si considerablement la Guadiane, qu'elle causa des ravages très-grands dans les terres des Castillans, & entraîna un fort qu'ils avoient bâti à la pointe de S. Christophle. Les habitans d'Elvas en bâtirent un avec de la terre & des fascines, qu'ils revêtirent dans la suite de pierres. Vers ce tems-là on ôta le Gouvernement d'Albuquerque au Comte d'Ognate, & l'on donna sa place à Guillaume de Burgos, Soldat d'une grande experience. Guillaume avec la cavalerie qui étoit dans Codiceira, inquieta beaucoup les Portugais.

Ayres de Saldagne Gouverneur de

Campo-

1642. Campo-Major, pour s'en vanger, plaça à un mille d'Albuquerque, en embuscade, de la Cavalerie & de l'Infanterie. Les Espagnols tomberent dans le piege : les Portugais les taillerent en pieces, & en firent plusieurs de prisonniers. Garai pour s'en venger, fit sortir deux mille cinq cens hommes & quinze cens chevaux qui se répandirent dans les campagnes, brûlant, pillant, tuant, ou faisant prisonniers, tous ceux qu'ils rencontroient. Ils étoient commandez par Dom Louis d'Alancastro, General de l'Artillerie.

Melo pour arrêter leurs ravages, fit sortir les Compagnies Françoises & Hollandoises, qui étoient au service du Portugal, avec quelques Compagnies Portugaises qui batirent les Espagnols. Ensuite on alla punir les habitans de la Ville de Codiceira, qui ravageoient les campagnes d'Aronches, & d'Ouguela. Codiceira est à une égale distance de ces deux Villes; elle a un château & des murailles, avec quelques ouvrages. Le château avoit passé autrefois pour imprenable; mais alors il n'étoit que fort, plus encore par sa situation que par ses fortifications. La Ville avoit peu d'habitans. Tout auprès passoit le Xevera, qui prenant sa source dans les montagnes voisines, coule par des vallées à travers les rochers, recevant dans son sein la riviere d'Aprilongo, laquelle sépare de ce côté le Portugal de la Castille. On trouvoit sur cette riviere des moulins, des forges, & plusieurs autres établissemens de cette nature, qui contribuoient non-seulement aux richesses des possesseurs, mais encore à celles du Duc d'Albuquerque, celui-ci, en qualité de Seigneur en percevoit les droits. La nature sembloit avoir assez fortifié ce lieu, par les hautes montagnes dont elle l'avoit environné. Outre ces ramparts naturels, on y en avoit ajoûté par le secours de l'art, & on le faisoit garder par deux Compagnies de troupes reglées, l'une de Cavalerie & l'autre d'Infanterie. On avoit aussi muni l'Eglise d'un cordon à la moderne avec un fossé large & profond. Les habitans y avoient enfermé leurs meilleurs effets. Les soldats de la garnison, attaquez d'une espece de maladie contagieuse, moururent en partie. Les superstitieux ne manquerent pas de dire, que Dieu les punissoit pour avoir tué de sang froid les prisonniers Portugais. En effet tout autant qu'ils en prenoient, ils les massacroient inhumainement; ce qui détermina Melo à s'emparer absolument de Codiceira pour les punir, & pour amorcer ses soldats par le sac de cette Ville. Il ordonna donc à Ayres de Saldagne, Mestre de Camp, & autres Officiers de Cavalerie & d'Infanterie, de se rendre avec leurs troupes auprès de lui. On en fit la revûë à Elvas, & on trouva que le tout montoit à mille huit cens soldats. On partit d'Elvas avec deux pieces de campagne. Saldagne conduisoit l'avant-garde, Dom Juan de Barbuda le corps de l'armée avec le bagage & les munitions, & Benedic Maciel l'arriere-garde.

A peine eut-on marché quelque tems, qu'il tomba une pluie considerable, qui grossit les ruisseaux, & gâta tous les chemins. On arriva à Aronches dans la nuit, après s'être long-tems égaré, & avoir souffert une pluye considerable. Les soldats eurent à peine le tems de se reposer : ils passerent presque toute la nuit à racommoder leurs armes, & on les fit partir à la pointe du jour pour Codiceira. Le mauvais tems continuoit toujours, & il étoit déja

1642. nuit lorſqu'on arriva ſur le haut de la montagne de S. Sauveur, dont on ne franchit les paſſages étroits qu'avec beaucoup de travail & de peine. On ne pouvoit marcher qu'à la file, un à un : on rencontroit à tous les inſtans des précipices affreux ; cependant malgré toutes ces difficultez on arriva à la pointe du jour ſur les bords d'Aprilongo. Là les Sergens Majors formerent les eſcadrons ; l'Infanterie ſe rangea en bataille, & Melo envoya quelques Cavaliers, pour reconnoître le terrain. Ces Cavaliers prirent une ſentinelle avancée, & la conduiſirent au General. On marcha en avant, & l'on s'arrêta dans un vallon qui étoit entre la ville & une colline appellée la Canigna. Benedict Maciel s'étendit avec ſon eſcadron, & D. Juan Alvarès Barbuda en fit autant avec le ſien. Ils marcherent enfin vers la Ville à travers un terrible feu de mouſqueterie. Le Meſtre de Camp General inveſtit la place avec 8. Compagnies d'Infanterie, & le General de la Cavalerie s'empara d'un poſte qui regardoit Albuquerque, afin de couper les ſecours qu'on pourroit envoyer à Codiceira. Toutes ces précautions priſes, on marcha à l'aſſaut. Les François & les Flamans ſe diſtinguerent. On emporta la place. Melo épargna l'Egliſe, & les habitans qui s'y étoient refugiez, en conſideration du Curé homme de mérite. La Ville fut pillée, & le butin qu'on ne put emporter, fut brûlé. Melo ſe retira enſuite à Aronches, ſans que les Eſpagnols voiſins de Codiceira, & informés de ce qui venoit de s'y paſſer, oſaſſent l'inquieter dans ſa marche.

Peu de jours après cet évenement, le bruit ſe répandit que les Caſtillans raſſembloient beaucoup de troupes à Albuquerque. Pour ſçavoir au vrai de quoi il s'agiſſoit, Melo envoya quelques Soldats du côté du Fort ſaint Chriſtophe, à la découverte. Ces Soldats paſſerent le pont d'Olivença, & s'avancerent juſqu'aux portes de Badayos. Le Sentinelle leur demanda qui ils étoient : Amis, répondirent-ils en Caſtillan. D'où venez-vous, repliqua le Sentinelle : De Codiceira, dirent-ils, nous ſommes fatiguez, expediez-nous promptement. En prononçant ces mots ils s'approcherent inſenſiblement du Sentinelle dans le deſſein de s'en ſaiſir : mais un d'entr'eux, François de nation, ſe hâta trop à le coucher en joüe. Le Sentinelle s'en étant apperçu, s'enfuit en criant : Caſtillans, accourez, les Portugais ſont à nos portes. On courut en effet pour les défendre ; & les Portugais quoiqu'en petit nombre, eurent l'audace de les attendre. Les habitans épouvantez ſe retirerent dans le château, & perſonne n'oſa ſortir de la Ville, ſoit qu'ils craigniſſent en effet la valeur des Portugais, ou qu'ils cruſſent qu'on voulût les attirer dans quelque piege. Alors les Portugais ſe retirerent après avoir brûlé une maiſon qui étoit hors de la Ville, & qui ſervoit de retraite aux Soldats Caſtillans, lorſqu'ils arrivoient pendant la nuit de faire quelque courſe. 1642.

Tout l'hyver ſe paſſa ainſi ſur les frontieres, & les Portugais remportoient preſque toujours l'avantage. Tantôt ils enlevoient les beſtiaux des Caſtillans, tantôt ils alloient ravager leurs terres, & ſouvent ils s'emparoient d'un Fort ou de quelque poſte avantageux. Les retranchemens, les foſſez les plus profonds, les embuſcades, le nombre ſuperieur des ennemis, rien ne pouvoit les étonner ni les arrêter. Ils donnoient partout des preuves ſignalées de leur courage & de leur valeur.

1642. A la venuë du printems, les courses, les hostilitez, les ravages, les incendies, les meurtres & les brigandages, recommencerent avec plus de fureur que jamais. On étoit deja au 22. de Mai lorsque quatre cens Soldats & quatre-vingt-dix Cavaliers sortirent, pour donner la chasse à trois cens chevaux Castillans. Etant en presence les uns des autres, six Portugais se detacherent de la troupe, & défierent six Castillans, qui accepterent ce défi. Après quelques caracoles, ils s'attaquerent un à un. Un Portugais tua du premier coup un Castillan, un François coupa la gorge à un autre, les autres furent également vaincus. Alors les Castillans voyant la défaite de leurs champions, tomberent tous sur les six Portugais contre l'honneur, & les regles de pareils combats. Les Portugais se retirerent vers leur escadron, qui soutenus de l'Infanterie, attendit de pied ferme les Castillans. Après quelques heures de combat, les Castillans se retirerent à Badajos, avec un seul prisonnier François, qui s'étoit écarté de ses camarades. Les autres rentrerent dans Elvas.

Ils y étoient à peine arrivés, que Dom François de Melo Grand Veneur, les joignit avec un corps de Cavalerie, dans le dessein d'aller surprendre Alconcello. Ayant donné tous les ordres necessaires, il se mit en marche avec six cens chevaux & huit cens hommes. Il fit tant de diligence, qu'il surprit la Ville, pilla & ravagea les environs, sans que les Espagnols eussent le tems de la secourir. Melo dans cette expedition ne perdit qu'un Capitaine Portugais, & deux ou trois soldats.

Dom Juan de Garai persuadé que les Portugais ne pouvoient être que fort las de toutes les courses qu'ils avoient faites, en voulut profiter pour surprendre Olivença. Il assembla donc ses troupes, mais il ne put le faire si secretement, que les espions Portugais ne découvrissent son dessein. Garai ne s'en doutoit point, & continuoit toûjours à faire ses préparatifs. Ayres de Saldagne cependant envoyoit toujours des partis Portugais. Ils rencontrerent un parti Castillan qu'ils taillerent en pieces. Saldagne aiant rendu la liberté à trois prisonniers, ils en profiterent pour aller avertir Garai, que les Portugais étoient occupez à faire la récolte aux environs de Campo-Major. Garai profitant de l'avis, partit avec ses troupes, surprit les Portugais, les tailla en pieces, & enleva leurs bestiaux. La Cavalerie qui étoit dans la Ville, sortit; mais les Espagnols la repousserent. 1642.

Peu de jours après, les Portugais s'en vengerent cruellement: ils entrerent dans les terres Castillanes, & y mirent tout à feu & à sang. Garai leur tendit à leur retour une embuscade. Les Portugais qui marchoient sans précautions, furent d'abord maltraitez; mais s'étant ralliez, ils combatirent pendant l'espace de deux heures, avec une audace qui confondit les Castillans. Antoine Gallo commandoit les Portugais. La poussiere, la fumée de la poudre, les cris des mourans & des blessez rendoient le combat terrible. Comme il se passoit près d'Olivença, on tira du canon sur les Castillans. Les femmes de cette Ville, par un courage extraordinaire, sortirent & porterent à boire, & à manger à leurs maris & à leurs enfans, au fort de la mêlée. Garai, désesperant de vaincre les Portugais, fit battre la retraite; on se re-

1642. tira avec tant de confusion, que plusieurs Espagnols furent tuez. L'arrivée de ceux qui échaperent au vainqueur, à Badajos, y répandit la désolation & l'épouvante. Melo en profita pour ravager librement avec un détachement de dragons, les environs des places voisines.

Cependant les Castillans se r'assurerent, & ayant appris que les Portugais se préparoient à faire une course nouvelle dans leurs terres, ils résolurent de les attendre en embuscade, près de Telena à une lieuë de Badajos. En effet, le General Portugais, étant entré dans le territoire de Carçola, fut informé de leur marche. Il envoya ses batteurs d'estrade, pour reconnoître le pays; ils lui amenerent un Espagnol, qui lui indiqua l'endroit, où on l'attendoit. Dans ce même moment l'avant-garde des troupes Portugaises, composée de François, aperçut dans les vignes quelques détachemens des ennemis. Emportez par leur vivacité, ils allerent les attaquer. Le combat engagé, les Castillans coururent au secours des leurs; on se mêla, & l'on se chargea à differentes reprises. Comme les Espagnols étoient superieurs, Melo résolut de se retirer, il le fit avec un ordre & un courage infini. Il gagna le pont d'Olivença, il le passa à la vûë des Castillans, & cette retraite lui acquit beaucoup d'honneur & de gloire.

Du côté de la Galice, le grand Prieur de Navarre, Gouverneur de ce Royaume, étoit à Monterrei, avec un corps d'armée assez considerable. Il prétendoit entrer dans la Province de Traos-montes. Dom Manuel Tellez de Meneses, & Dom Diegue Melo Pereira, Commandant de la Province, informez de son dessein, s'avancerent vers la frontiere, avec Viole d'Athis Mestre de Camp. 1642.
On prit le chemin de la Galice, par la plaine de Crosto, & ils ne tarderent pas long-tems à découvrir les ennemis. Manuel Tellez commandoit l'aîle droite avec la Cavalerie, Diegue de Melo la gauche, & le Mestre de Camp le corps de bataille. D'ailleurs il se portoit par tout où il étoit necessaire, pour faire rallier les soldats, forcez à rompre souvent leurs rangs à cause de la difficulté des chemins. Ils marcherent de cette maniere jusqu'à Corveglo, village d'environ trois cens maisons. Ils y logerent, & le lendemain ils le brûlerent, & continuerent leur marche, pillant, ravageant & brûlant tous les endroits par où ils passoient. La perte des Espagnols fut estimée plus de six cens mille écus. Les Portugais n'étoient en tout que cinq mille hommes tant Infanterie, que Cavalerie. Le Prieur de Navarre étoit superieur, & il n'osa les attaquer, quoique les Portugais eussent plusieurs rivieres à passer, & plusieurs défilez, où il eût pû les combattre avec avantage. Sa lâcheté ne servit qu'à redoubler le courage & l'ardeur des Portugais.

Le Roi Catholique laissoit en paix les Portugais en Afrique. Les Portugais avoient un grand interêt à se conserver le Royaume d'Angola; mais les Hollandois faisoient tous leurs efforts pour les en chasser; cependant les deux Nations s'etoient respectivement envoyées des Ambassadeurs. Il sembloit que le même interêt devoit les unir plusque jamais; l'une & l'autre étoit en guerre contre le Roi d'Espagne; elles ne pouvoient se soûtenir que par leur union, & par la diversion que l'une & l'autre pouvoit faire & par mer & par terre. Elles l'avoient si bien compris qu'elles

1642. avoient passé un traité, par lequel on étoit convenu d'une tréve, & les Hollandois en consequence avoient envoyé une flote au secours des Portugais. Malgré cette tréve ils les inquietoient en Afrique, & particuliement dans l'isle de Saint Thomas. C'étoit d'autant plus mal que la trêve y avoit été publiée. Pour excuser cette conduite les Hollandois disoient que ce pays appartenoit au Roi Catholique lorsqu'ils l'avoient conquis : mais ils en imposoient en cela, puisqu'ils n'y avoient porté la guerre que depuis la révolution. Ainsi ces hostilitez étoient l'ouvrage de la cupidité des Hollandois. Elle n'a point de bornes quand elle s'empare une fois du cœur de l'homme ; la justice & l'équité ne sont que de foibles barrieres, pour en arrêter l'impetuosité.

A ces hostillitez les Hollandois ajouterent la trahison. Ils étoient convenus avec les Portugais de mettre une garnison dans Loanda, pour assurer le commerce dans le Royaume d'Angola. Consequemment à cette convention, Dom Pedre Cesar de Meneses qui étoit Gouverneur, conduisit trois cens hommes à trois lieuës de la Ville dans un endroit fortifié, sur la riviere de Bengo, afin de contenir les habitans. On ne se défioit point des Hollandois, on commerçoit avec eux, on les recevoit en amis, on avoit une confiance aveugle en eux ; ils en profiterent pour s'emparer de cet endroit fortifié & de Loanda : ils surprirent les Portugais, ils en tuerent beaucoup, ils ravagerent le pays, détruisirent tous les établissemens qu'on y avoit faits, & causerent une perte de plus de cent mille écus d'or aux Portugais.

Le Roi s'en plaignit hautement aux Etats Generaux ; mais on ne put lui donner alors aucune satisfaction. Vers 1642. ce tems-là il fit partir une seconde Ambassade pour la France. Il en chargea Dom Vasco Louis de Gama, Comte de Vidigueyra, homme d'une grande capacité, quoique jeune. Il partit de Lisbonne le neuf d'Avril, & amena pour Secretaire de l'Ambassade Antoine Moniz de Carvallo, le même qui avoit été en Dannemarc, & en Suede. Ils arriverent le quatriéme de Mai. Le grand Prieur de France logea & traita magnifiquement le Comte de Vidigueyra. Il lui apprit, que le Roi étoit parti pour assieger Perpignan. Gama alla trouver la Cour. En arrivant à Narbonne il y trouva le Cardinal de Richelieu extrêmement malade. Gama sans perdre du tems commença à entamer les negociations pour lesquelles il étoit venu en France. La premiere concernoit la liberté du Prince D. Edouard, la seconde l'Ambassade de Rome, que le Pape avoit refusé de recevoir ; & la troisiéme, la ligue offensive & deffensive, qu'avoient contracté les deux Couronnes. Le Cardinal de Richelieu avoit quitté l'armée & s'étoit rendu à cause de ses infirmitez à Paris. L'Ambassadeur de Portugal l'y avoit suivi, & le Cardinal entroit dans toutes ses vûës lorsqu'il vint à mourir. Tout le monde sçait que ce celebre Ministre, genie sublime, qui embrassoit d'un coup d'œil toutes les parties differentes du Gouvernement, regloit du fond de son cabinet le sort de tous les Etats, & de tous les Princes de l'Europe. Il osa le premier concevoir le dessein de détruire la redoutable puissance de la Maison d'Autriche. Il le conçut & l'executa. Grand, dans ses idées, vaste dans ses projets, fécond en expediens, tout sembloit s'arranger au gré de ses désirs, pour concourir à la gloire de son

1642. Miniſtere, & à la puiſſance de la Monarchie dont il tenoit en ſes mains les rênes. Ennemi implacable, quiconque lui manquoit, étoit perdu ſans reſſource. Plus Roi, que le Roi lui-même, tout flechiſſoit, tout trembloit devant lui. Son genie tranſcendant le portoit toujours aux grandes choſes; il franchiſſoit tous les obſtacles. L'Europe étoit remplie de ſes intrigues. Il étoit l'ame, le mobile de preſque tous les évenemens, qui rendront les tems où il a vêcu mémorables à la poſterité. Enfin il apprit à la France à connoître toutes ſes forces, & qu'il n'y avoit point d'ennemi, dont elle ne pût ſe flater de triompher, ſi elle ſçavoit les employer utilement & à propos. Le Roi, qui ne lui ſurvêcut que peu de tems, donna ſa place au Cardinal Jules Mazarin. Gama continua à traiter avec celui-ci.

Tandis que Gama negocioit en France, il arriva quelques troubles domeſtiques en Portugal. François de Lucena, homme d'un mérite reconnu, avoit long-tems demeuré à la Cour d'Eſpagne. Le Comte Duc d'Olivarés l'avoit donné à Vaſconcellos, pour l'employer dans la Secretairerie de Portugal. Vaſconcellos ayant été tué, l'Archevêque de Liſbonne le nomma Secretaire d'Etat. Lorſqu'il fut chargé du Gouvernement, après la révolution, Jean quatriéme approuva le choix de l'Archevêque, & confirma Lucena dans ſa Charge. Il l'exerçoit avec une grande integrité, mais ſa vieilleſſe le rendoit lent, & faiſoit quelquefois dégenerer ſa juſtice en ſeverité. Il déplût bien-tôt au peuple, à la Nobleſſe, & même au Clergé. Le Roi l'en aima au contraire davantage. Son amitié pour Lucena augmenta la haine publique. On n'épargna rien pour le perdre. On commença par le rendre ſuſpect. On inſinua qu'ayant 1642. été attaché à Vaſconcellos, il n'étoit pas poſſible, qu'il n'en eût pris les maximes. Quelques-uns avancerent même qu'il entretenoit une ſecrete correſpondance avec la Cour d'Eſpagne, par le moyen de ſon fils, qui étoit à Madrid. Quelques-autres épiant ſa conduite le ſuivoient dans toutes ſes actions. Ils obſervoient toutes ſes démarches, s'informoient des gens avec qui il vivoit, & enfin d'où, & comment il recevoit les lettres, qu'on lui écrivoit. Quoiqu'ils ne trouvaſſent rien de criminel en lui, ils ne laiſſerent pas de publier pluſieurs choſes ſuſpectes contre ſa perſonne. Enfin on le décria tellement, que ce décrit public parvint juſqu'aux oreilles du Roi. Le Roi n'ajoûta d'abord aucune foi à ce qu'on lui dit de Lucena. Les Princes ſont les plus expoſez à être trompez, & ils ont en general un grand penchant à croire. Les ennemis de Lucena s'offrirent de lui prouver clairement que ſon Miniſtre le trahiſſoit. Enfin ils le lui perſuaderent. Il l'obſerva lui-même, mais avec tant de prudence, que Lucena ne s'en apperçut pas lui-même. Perſuadé par ſes propres yeux que Lucena n'étoit pas tout à fait innocent, pour donner ſatisfaction au Public, il ſe détermina à le faire arrêter. Il nomma des Commiſſaires pour lui faire ſon procès, & pour qu'il ne fût point la victime de la haine publique, il voulut même aſſiſter aux aſſemblées, & oüir tous les témoins. Lucena ſe trouva coupable réellement: on le mit dans le fort Saint Jean, où il fut étroitement gardé.

Dom Juan de Coſta arriva ſur ces entrefaites à Liſbonne, & il eut avec le Roi une conference ſecrete. En conſéquence, on arrêta le frere du Secre-

taire, avec trois de ses domestiques, un Moine Anglois, & un Chevalier de l'Ordre de Christ. On transfera le Secretaire, du Fort S. Jean dans les prisons publiques, afin qu'on lui fît le procès selon le cours de la Justice ordinaire. On renvoya le Jugement du Chevalier de l'Ordre deChrist pardevant le Grand Maître, qui le reconnut criminel,& indigne de porter la croix de l'Ordre pour avoir conspiré contre le Roi & l'Etat; en vertu dequoi il fut degradé & condamné à la mort. Lucena subit la même condamnation pour avoir trahi les interêts de son Roi, pour avoir averti trop tard le Prince Edoüard, de la révolution arrivée en Portugal, & sur tout pour avoir instruit la Cour de Madrid de tous les secrets de la Cour de Portugal; ensorte qu'on ne pouvoit rien dire ni rien entreprendre que les ennemis n'en fussent informés. Il fut donc condamné à avoir la tête tranchée, comme traître au Roi & à sa patrie, & tous ses biens furent confisquez. Il protesta de son innocence jusqu'au dernier instant de sa vie. Cependant il ne put jamais nier qu'il n'eût été en correspondance avec les Ministres du Roi Catholique; car on trouva des lettres chez lui qui le prouvoient clairement. Il voulut faire entendre qu'on les lui avoit écrites malgré lui: mais il étoit toujours coupable, de ne les avoir point communiquées au Roi. Lucena s'étoit aveuglé sur son crédit, consommé dans les affaires; il croyoit qu'on ne pouvoit se passer de lui, & qu'il pouvoit tout faire sans danger, mais il fut la victime de cette folle confiance.

Le Roi d'Espagne très sensible à sa mort, resolut enfin de faire un dernier effort pour recouvrer le Portugal. Non content de consulter sur cette grande affaire, ses Ministres & ses Conseillers d'Etat ordinaires, il envoya des Lettres Circulaires aux Grands du Royaume, même les plus éloignez de la Cour, pour leur demander leurs avis sur les conjonctures presentes. Un de ces Grands lui écrivit la Lettre suivante. Elle mérite d'être rapportée en entier.

» Par la Lettre que votre Majesté » m'a fait la grace de m'écrire le six » de Mars, Elle m'ordonne de dire » mon sentiment sur ce qui seroit » plus convenable de faire pour le » service de Sa Majesté dans le re- » couvrement du Royaume de Por- » tugal. Sensible à l'honneur que je » reçois, je baise les mains de Sa » Majesté, & je souhaite que mes re- » flexions sur cette affaire, lui soient » aussi agréables que mon zele est vif » & sincere,& le sera dans toutes les » occasions où il s'agira du service » de Sa Majesté.

» Sire, la trop grande moderation » du Roi Philippe Second votre » ayeul, envers le Royaume de Por- » tugal, & ses bontez pour les Peu- » ples, ont été comme la source du » malheur present, dont se ressent » non-seulement l'Espagne, mais » même toute la Monarchie. On ne » fit à proprement parler que con- » querir le nom de ce Royaume, » qu'on laissa maître de ses forces, de » ses richesses, & de ses privileges; » qu'on augmenta même. Les Grands » resterent en possession de leurs do- » maines, la Noblesse joüit paisible- » ment de ses biens, le Peuple fut af- » franchi des impots. Enfin les Por- » tugais demeurerent maîtres de tout, » tandis que les autres Sujets furent » exclus des dignitez Ecclesiastiques, » des Magistratures, des Gouvern-

1642. » mens, des Commanderies, & de » tout ce qui pouvoit être utile & » honorable. Imprudence très grande » & très-pernicieuse, d'où découlent tous les malheurs qui affligent » aujourd'hui la Monarchie.

» Sire, l'Ecriture Sainte, qui doit » être la regle & le miroir de toutes » nos actions, nous apprend que » lorsque Salmanassar conquit le » Royaume d'Israël, non-seulement » il en arracha toute la famille Royale, mais encore toute la Noblesse, » & tout le peuple des dix Tribus, » & envoya à leur place de nouveaux habitans dans le païs conquis, quoiqu'il n'eût pas sur ce » Royaume le même droit que votre » Ayeul en avoit sur le Portugal. Les » Hebreux n'étoient pas aussi animez » contre les Assiriens, que les Portugais l'étoient contre les Castillans. Ils détestoient notre Monarchie & notre Gouvernement. Les » traîtres ont oublié les honneurs, » les dignitez, les bienfaits dont les » accabloit votre Majesté. Ils ont » également oublié ce que votre Pere » & votre Aïeul ont tenté pour gagner » leurs cœurs perfides. Leur haine » seule a été la recompense de vos » bontez.

» On lit dans la même Ecriture » Sainte, que Nabuchodonosor ayant » conquis Jerusalem, transporta à Babylone tout ce qu'il trouva dans » ce Royaume, y laissant seulement » le peuple le plus miserable de la » part duquel on n'avoit rien à craindre. Athalie Reine de Juda, ne » vit d'autre moyen pour conserver » un Royaume nouvellement conquis qu'en faisant mourir tous ceux » sur qui les Juifs auroient pû jetter » les yeux pour se revolter. Le Roi » Jehu eteignit toute la race d'Achab, » avec tous ceux qui étoient à son » service sans épargner ses amis ni » même les Prêtres. Telle est la politique qu'enseigne l'Ecriture Sainte » envers un peuple, qui a en horreur » la domination de ses Princes, & » envers ceux de qui on craint quelque revolte, ou qui peuvent la » favoriser. Les plus grands Ministres de votre Ayeul lui conseillerent » d'en user de cette maniere dans les » deux derniers Conseils d'Etat qu'on » tint à Lisbonne avant qu'il quittât » cette Ville. 1642.

» Sire, on fit donc une grande » faute d'attendre si long-tems à mettre les Portugais si bas qu'ils ne » pussent jamais se revolter. Les Ministres de votre Majesté vous le representerent pendant la Treve de » Flandres. En mon particulier, connoissant le genie & les mauvaises » intentions des Portugais, je prédis » en 1638 ce qui est arrivé. J'avertis » les principaux Ministres, qu'il faloit s'assurer du Portugal sans perdre un seul moment. Tout le monde approuva mon sentiment; cependant de crainte de quelque » nouveau mouvement, on suspendit » les mesures necessaires, pour réduire les Portugais hors d'état de » nuire, & par-là on laissa les chemins libres à la plus grande révolte » qui puisse jamais arriver. Il falloit » donc établir dans ce Royaume la » forme de Gouvernement qui convenoit à la Monarchie, & necessaire pour la conservation de cette » Couronne. Aucun Portugais n'a » jamais sçu cacher la haine & l'horreur qu'il portoit au Gouvernement » de Castille. Les Grands l'avoüoient » à leurs Confidens & à leurs amis, » & le Peuple le disoit hautement.

» La premiere rebellion, par laquelle

1642. » quelle les Portugais se séparerent, » avec le premier Roi, des Royaumes de Votre Majesté, fut conforme à celle des dix Tribus, & de l'impie Jeroboam, qui se révolta contre la Maison de David, & entraina sa ruine. Ces rebelles troublerent le Gouvernement, détruisirent la Religion, & abandonnerent Dieu pour veiller à leurs interêts. Les rebelles Portugais à leur exemple, ont abandonné leur veritable Roi, & sont prêts d'abandonner Dieu & sa Loi, lorsque leurs interêts le demanderont.

» Le nom qu'ils portent de Zelez pour l'accroissement de la Religion, est fondé sur quelques conversions, qu'ils ont faites en Orient : mais c'est un titre qu'ils ne méritent point. L'avarice & non la Religion les a fait penêtrer aux extrêmitez du monde. La conversion des infideles a été l'ouvrage de Dieu, & de quelques Saints Religieux, & non le leur. La principale attention de leur Gouvernement a été de piller les Royaumes où ils ont été, & de détruire les Villes le plus florissantes. Ils ne se soucioient point d'envoyer des Missions, où ils pouvoient assouvir leur avarice. Dès qu'ils ont été réünis à Votre Couronne, ils les ont même totalement negligées, ils n'ont songé qu'aux moyens de se soustraire à votre obéissance, & s'il eut fallu embrasser le Mahometisme, pour y parvenir, ils l'eussent fait. Mais il faut les punir d'une si noire felonie & on peut le faire de plusieurs manieres.

» La premiere, c'est de leur prodiguer les récompenses. Ayant démontré que l'interêt, & l'avarice sont les seuls mobiles, qui déterminent cette perverse nation, on leur tendra par là un piege certain. La dépense qu'on fera pour remplir ces vûës, ne doit point effrayer, on retrouvera dans le Portugal, lorsqu'on l'aura recouvert, les trésors employez à cet usage. Le Roi Maître du Royaume, disposera de tout à son gré; mais il faudra auparavant en avoir fait sortir la Noblesse, les Grands, & tous ceux qui pourroient apporter le moindre obstacle. Enfin il faudra executer les conseils donnez à Philippe second, & à Philippe trois. 1642.

» La seconde maniere par où l'on pourroit les soumettre, ce seroit par la force des armes; mais c'est la plus difficile à cause de la situation où se trouvent les affaires. S'il en faut venir à cette extrêmité, il faut auparavant faire une trêve avec les Hollandois, aux conditions qu'ils feront la guerre aux Portugais. Par-là ils seront bien-tôt épuisez, Votre Majesté les soumettra facilement, sur tout si l'on peut engager en même tems les Anglois à faire plus frequemment le voyage des Indes, & à y ruiner le commerce des Portugais.

» En troisiéme lieu, on doit exiger du Pape, qu'il excommunie le Duc de Bragance & tous les Portugais avec lui, comme parjures, & perturbateurs de la paix, exhortant les Princes Chrétiens à la conquête de ce Royaume, pour rétablir la foi publique, & engager les Evêques, les Curez, & les Prédicateurs de tous ces Etats, à exhorter le peuple à cette guerre, sous prétexte de la Religion : ce qui étant executé avec prudence, ne sçauroit manquer de produire un bon effet. L'Empereur doit faire la même

1642. » chose dans ses Etats. On doit encore répandre un esprit de défiance entre le Duc de Bragance & le peuple; ce qui pourroit se faire avec facilité, en y entretenant à ses gages quelques Etrangers, qui sourdement sémeroient des bruits dangereux touchant le Duc. On ne doit pas negliger aussi de le broüiller avec la Noblesse, en proposant à celle-ci de grands avantages, & quand une fois on l'aura gagnée, il faudra l'engager à tuer le Duc de Bragance avec toute sa famille: les grands maux demandent des remedes violens: le fer est quelquefois necessaire pour prévenir des malheurs irreparables, & les remedes doux sont presque toujours dangereux. Le Portugal est la playe de la Monarchie, dont il entraînera la ruine, si on ne le ruine lui-même absoment. La plus grande rigueur devient dans ces occasions, une veritable charité. Il faut donc ensevelir cet hydre sous ses propres cendres. Il vaut mieux se passer des avantages, qu'on en peut retirer, que de le voir toujours prêt à se révolter. Votre Majesté ne doit point croire ni esperer que les Portugais lui seront plus attachez, qu'ils l'ont été ci-devant. Qu'Elle ne s'imagine point de demeurer tranquille maîtresse du pays, si elle n'y envoye point d'autres habitans, ni en retirer aucun service, si elle ne transporte ailleurs ceux qui y sont. La haine de votre domination leur est hereditaire. On ne gagne point cette Nation par les bienfaits: plus on lui en fait, plus elle devient ingrate & rebelle. Cependant ce n'est pas qu'on ne trouve parmi les Portugais des cœurs reconnoissans, & d'une fidelité digne de loüange; 1642. mais il faut par leur rareté les regarder comme des monstres de la nature. Ce que je dis ne doit point les offenser, s'ils considerent combien je suis moderé dans une si vaste matiere. La veritable fidelité ne cherche que la gloire de son Prince. C'est l'unique gloire pour un sujet.

» La vengeance d'un Roi, Sire, contre de rebelles sujets, ne doit point connoître de bornes, & dans cette occasion, tout ce que vous ferez pour le recouvrement du Portugal, sera juste, honnête, sage, & d'autant plus utile, que vous pourrez procurer une trêve à l'Italie. On pourroit aussi en accorder une à la Catalogne. Les Catalans joüissant de la paix, ouvriront les yeux sur l'insolence des François, & reconnoîtront la difference qu'il y a entre votre gouvernement & le leur. Enfin cette Province pouvant tranquillement reflechir sur sa misere, prendroit un parti plus raisonnable; & les Portugais à la vûë de vos forces réünies, & de votre douceur envers les Catalans, se livreroient également à la crainte & à l'esperance, & se rangeroient peut-être à leur devoir. L'Empereur Julien disoit, qu'il n'y avoit pas de meilleure armée, pour conquerir un Royaume, que de faire naître cette difference de sentiment dans les cœurs, & dans les esprits. Il faut cependant que Votre Majesté nomme aux Evêchez, aux Commanderies, aux Gouvernemens, aux Charges de cette Couronne, les Portugais les plus obstinez dans leur révolte. Par-là on jettera la défiance entre le peuple, la Noblesse, le Clergé, & le

42. » Roi. Ils ſe ſoupçonneront reſ-
» pectivement les uns & les autres,
» & cependant le parti de Votre Ma-
» jeſte s'elevera, & s'affermira. Voilà
» Sire, ce que j'ai l'honneur de vous
» conſeiller pour obeir aux ordres de
» Votre Majeſte. Ce ſont les ſenti-
» mens d'un cœur qui ne reſpire que
» votre Grandeur. Si je me trom-
» pe, c'eſt faute de lumieres, & non
» de zele. Que Dieu garde votre per-
» ſonne Royale & Catholique, com-
» me il eſt neceſſaire pour le ſervice
» de la Chrétienté, & pour le bon-
» heur de ſes ſujets.

Cette lettre, ou plutôt ce libelle, étant tombé entre les mains de quelques Portugais, ne ſervit qu'à redoubler la haine de toute la Nation. Cependant on réſolut d'y répondre pour diſſiper les ſcrupules du peuple ignorant, qui ne ſçait point diſtinguer le vrai d'avec le faux, & à qui l'Ecriture Sainte dont on avoit abuſé, cauſoit des inquiétudes. Une perſonne docte & éclairée, y répondit donc de cette maniere.

» J'ai lû la Lettre qu'un certain
» Miniſtre de la Cour d'Eſpagne a
» écrite au Roi Catholique Philippe
» IV. datée du 17 Avril, en réponſe
» à une autre Lettre, que le Roi
» d'Eſpagne lui avoit écrite le ſix de
» Mars de la même année. Il lui de-
» mandoit comment il falloit s'y
» prendre pour recouvrer le Royau-
» me de Portugal reſtitué au Roi
» Dom Juan IV. autrefois Duc de
» Bragance. Ayant reflechi ſur la po-
» litique dangereuſe, ſur la doctrine
» pernicieuſe, & ſur les exemples
» odieux dont elle eſt remplie, pour
» prouver que les Portugais ont fait
» une action injuſte de ſecouer le
» joug des Eſpagnols, j'ai conclu
» que cette Lettre étoit plûtôt l'ou-
» vrage d'un démon que celui d'un 1642.
» Chrétien. J'ai été également frapé
» de l'inſolence avec laquelle on y
» abuſe de l'Ecriture Sainte, pour
» cacher ou pour déguiſer la tyran-
» nie des Eſpagnols. Ce ſujet fana-
» tique pour ſon Roi y allegue des
» exemples de tyrans condamnez par
» cette même Ecriture Sainte, qu'il
» oſe citer. Loin même de les pro-
» poſer comme des faits ſimplement
» arrivez, il veut qu'on les imite en
» s'écriant impudemment: telles ſont
» les regles qu'établit l'Ecriture Sain-
» te en matiere de politique, comme
» ſi elle prétendoit que nous duſ-
» ſions imiter les mauvais exemples
» qu'elle rapporte. Elle dit: Pluſieurs
» Rois ont tué des Prêtres; d'autres
» ont fait mourir les Prophêtes; quel-
» ques uns les ont perſecutez; David
» tua l'innocent Urie; Judas a trahi
» Notre Seigneur; Pilate l'a con-
» damné; les Juifs l'ont crucifié; donc
» il eſt permis de faire la même cho-
» ſe. La Theologie Portugaiſe n'ad-
» met point une conſéquence auſſi
» déteſtable. L'Ecriture Sainte ne
» rapporte ces exemples que pour les
» faire abhorrer. Ce grave Miniſtre
» allegue encore certains exemples,
» qui, quoique prohibés par la Juſ-
» tice naturelle, étoient pourtant
» permis par le Seigneur, Auteur &
» Maître de toutes choſes. Mais ces
» exemples ne tirent point à conſe-
» quence, & ne doivent point être
» imités ſans un commandement
» exprès de Dieu. Tel eſt l'exemple
» de Jehu, qui tua la race impie d'A-
» chab. Cette action de Jehu étoit
» mauvaiſe & pernicieuſe de ſa natu-
» re ſans pourtant que Jehu fût coupa-
» ble, parce qu'il obéit en l'executant
» aux ordres du Seigneur. On peut
» ajouter à cet exemple celui du Pro-

1642. » phete Osée, qui connut une courtisanne par ordre du Seigneur. *Vade, sume tibi uxorem fornicariam & fac tibi filios fornicationum.* Osée obéït, il habita quelques années avec elle dont il eut des enfans mâles & femelles. Cette action étoit expressément défenduë par les Commandemens de Dieu. Cependant ce sont ces exemples ou de pareils, que le Ministre Espagnol allegue sérieusement : Des Tyrans reprouvez ou châtiez par le Seigneur.

» Baltasar, Salmanasar, Nabuchodonosor, Athalie, sont des tyrans que Dieu à châtiés. A la verité Dieu souffre quelquefois pour quelque tems la tyrannie. Il souffre la persecution de son Eglise pour exercer & éprouver la patience & la douceur des Martyrs. Mais leurs persecuteurs ont tôt ou tard subi le châtiment dû à leurs crimes. Le Seigneur appella Nabuchodonosor Roi impie & idolâtre pour être le ministre de ses vengeances. Après que ce Roi superbe eut conquis la Palestine, détruit Jerusalem, brulé le Temple, prophané les vases sacrés, & commis mille abominations, Dieu l'appella encore son serviteur ; c'est-à-dire, son executeur. Il s'en servit pour châtier les Juifs, comme il se sert du Diable dans les Enfers pour tourmenter ceux qui ont offensé Sa Majesté Divine en transgressant sa Loi. Ainsi l'on voit qu'on ne doit pas imiter tous les exemples que fournit l'Ecriture Sainte, qu'il y en a de mauvais & de pernicieux, & que ce sont ceux-là que les Castillans ont imité le plus souvent.

» Mais, continuë l'Auteur de la lettre, les Portugais ont entrepris la conquête des Indes par avarice, & non par zele pour la Religion. On doit répondre à cette objection ce que S. Paul répondit à un homme qui jugeoit ainsi témerairement, *In quo alium dijudicas teipsum condemnas.* Cet Auteur avance effrontément que les Portugais ont fait dans leurs conquêtes ce que les Castillans ont fait dans les leurs. Ils y ont porté si loin leur barbarie, que leurs Evêques ne pûrent s'empêcher de s'en plaindre au Pape, afin qu'il priât les Rois Catholiques d'adoucir leur joug de fer, & de traiter avec plus de moderation les Indiens : de cesser enfin d'irriter la Justice Divine par une conduite si barbare, si cruelle, si tyrannique, puisque les Indiens se soumettoient volontairement ; qu'on se contentât de leur enlever leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, sans les livrer à des tourmens plus cruels encore, que ceux que les Nerons, les Diocletiens, & les Deces exercerent envers les premiers Chrétiens. 1642

» Les ennemis de la Nation Portugaise, ne lui ont jamais reproché des cruautez semblables à celles que les Auteurs Castillans ont reprochées à leur propre Nation. Dom Barthelemi de Las Casas, Evêque de Chiappa dans les Indes Occidentales, de l'Ordre des Freres Precheurs, estimé & crû Saint, témoin pendant l'espace de cinquante années de toutes les cruautez des Espagnols, en a fait l'Histoire, imprimée à Seville l'an 1552. par Sebastien Trugillo, & dediée à Philippe second. Cet Evêque dans le chapitre de la Nouvelle Espagne, paragrafe 5. & 6. décrit ainsi les cruautez de ses Compatriotes. *Les Espagnols ont tué seulement dans la*

642. » *nouvelle Espagne dans l'espace de dou-*
» *ze années par le fer & par le feu, plus*
» *de quatre millions d'ames, tant fem-*
» *mes que filles, hommes ou enfans; en-*
» *sorte que ce qu'ils appellent conquête,*
» *n'est qu'une invasion violente de cruels*
» *tyrans, condamnez par les Loix Di-*
» *vines & Humaines. En cela beaucoup*
» *plus condamnables encore que les Turcs,*
» *qui font tous leurs efforts pour détruire*
» *le Christianisme. Dans ces quatre mil-*
» *lions on ne compte point ceux qu'ils*
» *ont fait mourir dans l'esclavage. Enfin*
» *on ne pourroit suffire, si l'on vouloit ra-*
» *conter toutes les actions épouvantables,*
» *que ces ennemis du genre humain ont*
» *faites en même tems en differens en-*
» *droits. Elles sont si graves, & par les*
» *circonstances, & par la qualité, qu'on*
» *ne sçauroit les décrire.* Telles sont les
» paroles de l'Evêque de Chiappa,
» témoin de ce qu'il avance, & re-
» venu des Indes, pour rendre comp-
» te de sa conduite au Pape & à Phi-
» lippe second. Il écrivit cette His-
» toire, afin que le Pape & le Roi
» fussent informez de ce qui se passoit
» dans ce pays éloigné, & qu'ils don-
» nassent des ordres pour réfrener
» de si cruelles barbaries.

» Mais pour excuser les Espagnols
» d'une cruauté si inoüie, d'une usur-
» pation si condamnable, & d'une
» tyrannie si manifeste, on fut assez
» hardi, pour avancer en présence
» du Pape & du Sacré College, que
» les Indiens étoient des bêtes bru-
» tes, incapables d'aucune Religion,
» & d'enseignement, & par consé-
» quent incapables de recevoir le
» Baptême. Au reste, ils peignoient
» notre Religion avec des traits si
» odieux, que ces Infideles ne pou-
» voient se résoudre à l'embrasser.
» Aussi disoient-ils, que la prédica-
» tion de l'Evangile n'étoit qu'un
» prétexte pour les piller, & les rui- 1642.
» ner en leur enlevant leurs Provin-
» ces, leurs Villes, & tous leurs biens.
» Le Docteur Genesio Sepulveda, Ca-
» stillan, & Chronologiste de l'Em-
» pereur Charles-Quint, ayant été
» informé de la tyrannie exercée
» contre les Indiens, fut assez impu-
» dent pour tenter de les excuser
» dans un livre qu'il fit imprimer à
» Rome, en avançant que la guerre
» qu'on avoit faite à ces Barbares étoit
» juste. *Les Indiens, dit-il, sont bru-*
» *tes & animaux irraisonnables, dont on*
» *peut se servir comme des bêtes: étant*
» *en effet bêtes incapables de raison, &*
» *cependant capables de tous les crimes.*
» Mais l'Evêque de Chiappa en parle
» bien differemment au commence-
» ment de son Histoire. *De toutes les*
» *Nations*, dit-il, *qui composoient le*
» *le genre humain, il n'y en a point de*
» *plus simple, de plus pacifique, & de*
» *plus tranquille que les Indiens. Il n'y*
» *a point de Nation dans le monde,*
» *moins sujete aux contestations, aux*
» *troubles domestiques, aux querelles par-*
» *ticulieres & generales, aux haines*
» *qui troublent la societé, aux passions*
» *qui égarent l'esprit, & corrompent le*
» *cœur. Elle est pauvre, mais elle sçait*
» *se contenter de ce qu'elle a; ce qui*
» *fait qu'elle ne connoit ni l'orgueil, ni*
» *l'ambition, ni l'avarice. Leur nourriture*
» *est simple & naturelle. Leur vête-*
» *ment uniquement suffisant pour dero-*
» *ber aux yeux ce que la pudeur ordonne*
» *de cacher; ils dorment peu & sur des*
» *nattes. Ils ont l'esprit vif, net, aisé,*
» *capable de toutes les sciences, & dis-*
» *posé a recevoir les instructions qui*
» *concernent notre Religion. Leurs cou-*
» *tumes sont sages, fondées sur la raison*
» *& sur la vertu. D'abord qu'ils ont ac-*
» *quis la moindre connoissance de notre*
» *Religion, ils vont jusqu'à l'importu-*

1642. » *nité pour s'instruire de tous ses dogmes, & ils sont d'une exactitude exemplaire à en remplir tous les devoirs. Ils fatiguent même les Religieux, qui ont besoin d'une patience extrême pour répondre à leurs questions. Cependant les Espagnols se comportent envers cette paisible Nation comme des loups, des tigres, & des lions furieux & affamez. Pendant l'espace de 40. ans ils n'ont fait autre chose que les tourmenter, les tyranniser, les piller, les ravager, & leur faire souffrir enfin tout ce qu'on peut imaginer de plus barbare & de plus cruel; ensorte que de trente millions d'ames il n'en reste pas vingt en vie.* » Et plus bas le même Evêque dit: » *La raison pour laquelle les Espagnols ont tué & détruit tant de peuples, c'est pour s'emparer de leur or, & de leurs richesses, afin que par ce secours ils pussent dominer sur les autres. Ils ont trouvé de quoi contenter leur cupidité dans ce pays le plus heureux, & le plus riche qu'on puisse trouver: habité par des hommes bons, doux, faciles à assujettir; & que les Espagnols, je l'ai vû, ont cependant traité comme des bêtes brutes.* Telles sont les paroles de cet Evêque Espagnol, & par consequent, hors du cas d'être suspect de haine & de jalousie.

» Je passe sous silence les Empereurs, les Rois, les Princs, les Peuples innombrables que les Espagnols ont sacrifiés à leur ambition dans les autres parties de ce vaste païs, qui, selon ce même Evêque, montent à vingt millions d'ames. Je passe quantité de faits les plus cruels & les plus barbares qu'on puisse imaginer, & dont le détail fait fremir dans l'histoire de l'Evêque de Chiappa. Je ne parlerai pas non plus du peu de cas que les Espagnols faisoient des Indiens, dont ils joüoient trois cens contre un morceau de fromage. 1642. Pour un verre de vin, pour une goutte d'huile, ils donnoient un Indien, & cent pour un cheval. On les vendoit publiquement dans les marchez, aux autres Indiens leurs ennemis qui les achetoient pour les manger. D'autres alloient à la chasse, & lorsque leurs chiens étoient affamez, ils tuoient dix ou douze Indiens pour les nourrir. Quelques-uns s'en servoient, comme de bêtes de somme, pour porter leurs marchandises d'une Ville dans une autre, & les enchainoient à des poteaux. Lorsque quelqu'un de ces miserables succomboit sous le faix de sa charge, les Espagnols la faisoient porter par les autres, & coupoient la tête à celui qui ne pouvoit plus marcher. Il y en avoit qui arrachoient les enfans du sein de leurs meres, & les jettoient dans les rivieres. Aux uns ils coupoient les oreilles, aux autres le nés, les jambes, ou les mains, & puis ils leur ordonnoient de s'aller montrer ainsi mutilez. Ils en faisoient brûler par milliers. Quelques-uns les rotissoient à petit feu, les arrosant de tems en tems avec de l'huile; & de cette maniere ils faisoient ordinairement mourir les Empereurs, les Princes, les Rois, & les Seigneurs du pays, pour les obliger à découvrir leurs trésors. J'ensevelis dans le silence plusieurs autres faits plus feroces encore: quiconque voudra s'en instruire, n'a qu'à lire l'histoire de l'Evêque Chiappa, qui finit ainsi. » *Je proteste devant Dieu, & sur ma conscience, qu'il n'est rien de plus vrai, que les ravages, les destructions, les massacres, l'horrible & grande cruauté, les violences & les incendies, qu'ont*

1642. » *fait, & que font encore les Espagnols*
» *dans les Indes. Que dans mon hystoire*
» *je n'en ai pas raporté la dixiéme partie.*
» *Ce qui doit exciter la compassion, &*
» *la pitié pour ces peuples qui n'ont rien*
» *fait ni rien entrepris contre leurs ty-*
» *rans, qui allèguent vainement le pré-*
» *texte de la Religion, puisque le nom*
» *du veritable Dieu n'y est pas plus connu*
» *aujourd'hui, qu'il y a cent ans : d'où*
» *je conclus que les guerres qu'on a faites*
» *aux Indiens, ont été injustes, tyranni-*
» *ques, & infernales, pareilles à celless*
» *& mêmes pires, que les guerres que le*
» *Maures & les Turcs font la plupart du*
» *tems aux Chrétiens. Aussi tous ceux qui*
» *s'y sont trouvez, sont des voleurs, de ve-*
» *ritables assassins, & de cruels tyrans,*
» *qui ont commis des crimes irreparables*
» *devant Dieu & devant les hommes.*
» *Ainsi tout ce qui a été conquis dans ce*
» *pays, l'a été injustement & tyranni-*
» *quement. Ainsi on est obligé en con-*
» *science de le restituer, de reparer au-*
» *tant qu'il sera possible les brigandages*
» *de toute espece qu'on y a commis, sans*
» *quoi on ne peut, & on ne doit esperer*
» *aucun pardon de la part de Dieu. Qui-*
» *conque même s'efforce à excuser les*
» *Espagnols, en déguisant leurs crimes,*
» *peche mortellement, & est obligé aux*
» *mêmes reparations. C'est la seule satis-*
» *faction que peuvent recevoir le peu*
» *d'Indiens qui ont échapé à leur fureur.*
» Ce Saint Evêque tint le même
» langage au Pape, à Charles V. au
» Prince Philippe second, & aux Car-
» dinaux. Les Evêques du Mexique,
» & plusieurs autres Prélats, Prêtres
» & Religieux de differens Ordres,
» tous gens graves, doctes, zelez pour
» la Religion, tiennent le même lan-
» gage, afin d'engager la Cour d'Es-
» pagne à remedier à de si grands mal-
» heurs. J'ai rapporté les mêmes pa-
» roles des Espagnols, pour les faire
» connoître à toute la Chretienté, & 1642.
» pour que ceux qui ont à faire à eux,
» soient sur leurs gardes. S. Augustin
» dit : *non vitatur malum nisi cognitum.*
» Que les Princes les connoissent
» aussi pour se défier de leurs Minis-
» tres; & qu'eux-mêmes rougissant de
» leur barbare ferocité, apprennent
» à devenir plus humains; s'ils ne veu-
» lent achever d'irriter la justice Di-
» vine. Elle commence à châtier au-
» jourd'hui l'orgueil, & l'aveugle-
» ment de la Monarchie Espagnole,
» comme l'avoit prophetisé ce Saint
» Evêque.
» On ne reprochera jamais aux Por-
» tugais, quelque haine qu'on ait
» contre eux, des actions aussi abomi-
» nables. Les Portugais n'ont jamais
» usé de force ni de violence que con-
» tre ceux qui s'opposoient à la pré-
» dication de l'Evangile, & alors mê-
» me ils ont observé la moderation
» conforme à la raison & au droit
» commun. Cependant les Castillans
» ont été d'assez mauvaise foi pour
» leur imputer ce qu'eux seuls étoient
» capables de faire. Mais le monde
» entier instruit de leurs procedez
» dans les conquêtes des Indes Orien-
» tales, sera préferablement crû à un
» Ministre conduit par la rage, & la
» passion, en attribuant aux autres les
» crimes de sa Nation. Je ne releve
» point les discours scandaleux de
» cet habile Politique, qui dit que
» pour subjuguer des rebelles, tout
» est permis & honnête à un Roi. La
» tyrannie ne parle pas autrement,
» *omne quod lubet, licet* : elle s'accorde
» avec la doctrine de Machiavel,
» tirée d'Euripide & des Grecs. Elle
» enseigne qu'il est permis à un Prin-
» ce de tout entreprendre pour ac-
» croître ses Etats, & de violer mê-
» me toutes les Loix humaines & di-

1642. » vines. *Regnandi causa etiam jura violanda sunt, cœteris in rebus pietatem cole.* De maniere que rien ne doit » être respectable lorsqu'il s'agit de » regner.

» Les Espagnols sont d'excellens » disciples de cette doctrine; ils sont » même devenus de grands maîtres : » car lorsque l'occasion se presente, » ils violent les droits de la raison, » celui des gens, & profanent le » le Droit Divin & naturel, comme » il est prouvé par ce que nous avons » rapporté. Les Ministres d'Espagne » tâchent d'élargir la conscience de » leur Roi par de pareilles maximes » & de pareils dogmes. Qu'ils con- » tinuent donc avec de tels princi- » pes & de telles opinions ? Non- » seulement ils auront à craindre les » Etrangers, mais leurs propres su- » jets ; car on peut conclure que » les Castillans ne se feroient pas un » scrupule de tuer leurs propres en- » fans, leurs freres, leurs Princes, » les Nonces du Pape ; tous ceux en- » fin qui pourroient s'opposer à leur » ambition. Ils ont même osé préten- » dre donner un successeur à Urbain » VIII. avant qu'il fût mort ; & ou- » bliant le respect dû au Saint Siege, » ils ont arrêté dans Rome même le » Prince de Sens, & l'ont conduit » à Naples, où ils l'ont fait mou- » rir publiquement. Fondé sur les » mêmes maximes, ils ont voulu » faire sauter le Palais de S. Marc, » par le moyen d'une mine, lorsque » toute la Noblesse y seroit assemblée. » Ils ne se font aucun scrupule de » tremper leurs mains dans le sang » d'un Archevêque, d'un Evêque, » d'un Prêtre, ou d'un Religieux, & » de donner un Archevêché, & au- » tre chose semblable à un Heretique » Lutherien, pourvû qu'ils soutien- » nent leurs interêts. C'est ce qui 1642. » les détermina à donner l'Arche- » vêché de Breme, au fils du Roi de » Danemarc, & celui de Magde- » bourg, au fils du Duc de Saxe, tous » deux Lutheriens : mais l'un & l'au- » tre attachez à leurs interêts. Que » n'ont-ils pas tenté pour corrom- » pre les Ministres de l'Empereur : » de maniere qu'il n'est pas fort éton- » nant si on appelle dans le monde » les Castillans, les Turcs Chrétiens, & » si les Princes Chrétiens s'en défient » à l'égal des Mahometans même. Par » les conseils qu'ils donnent à leurs » Rois, & par leurs actions, on est » persuadé qu'ils ne conservent le » nom de Catholique que par conve- » nance, comme le Roi d'Angleterre » a conservé celui de défenseur de » la Foi, pour colorer dans le monde » la tyrannie, l'ambition & les con- » quêtes injustes, sous le titre spe- » cieux d'étendre la Religion. L'Al- » lemagne sous ce pretexte, a été dé- » truite, ruinée & réduite à rien, » & ses Princes dépoüilez de leurs » Etats, par la pernicieuse politique » des Castillans. Nous avons vû de » notre tems l'athéïsme, & mille au- » tres dangereuses opinions soufertes » & récompensées dans Madrid au » mépris de la Religion, tandis que » ces mêmes Castillans se servoient » du prétexte de cette même Re- » ligion pour envahir des Provinces » entieres.

» S'il falloit rapporter toutes les » guerres pernicieuses que les Castil- » lans ont entrepris sous le nom de » la Religion, on ne finiroit point. » En 1635. les armes Autrichiennes » entrerent dans la Lorraine, & n'é- » pargnerent ni le sacré, ni le pro- » fane. La Ville de Saint Nicolas, » quoique sous la protection de l'Em- » pereur,

1642. » pereur, fut livrée au pillage, & un » Monastere de Religieuses à la fureur sacrilege du soldat. La grande » & celebre Eglise de Saint Nicolas » fut brûlée avec le Saint Sacrement. » L'année suivante elles entrerent » dans le Duché de Bourgogne, pour » secourir, comme ils le disoient, les » Catholiques du Royaume de France; mais par tout où ils passerent, » ils brûlerent les Eglises, profanerent les choses les plus saintes de » notre Religion, emporterent les » Calices, & s'en servirent pour y » boire, & pour s'enyvrer. Ils en » firent autant en Picardie, & l'on » commettoit, disoient-ils, toutes ces » infames actions, pour la gloire & » l'exaltation du saint Nom de Dieu » & de sa Foi. Dans le tems de la ligue contre Henri III. Philippe second engagea les Huguenots du » Languedoc, de Foix, de Bearn & » de Bigorre, à se soulever contre leur » Roi, leur promettant de leur envoyer un secours de troupes Allemandes, avec cinquante mille écus » par an. Je ne parle point des sommes immenses qu'on donna aux » Religionaires de la Rochelle, & » au Duc de Rohan, pour faire la » guerre aux Catholiques. Philippe » second donna encore la Ville d'Arzilla aux Maures, quoiqu'habitée » par des Chrétiens, seulement pour » empêcher que le Roi de Maroc ne » prêtât deux cens mille écus à Dom » Antoine de Portugal. La Maison » d'Autriche fit la paix avec le Roi de » Danemarc Lutherien, pour pouvoir » porter la guerre en Italie, détruire Mantouë, & persecuter dans les » Pays-Bas les Catholiques. Les troupes Lutheriennes qui étoient dans » l'armée Imperiale, commirent » d'horribles sacrileges. Les soldats » foulerent aux pieds le Saint Sacrement, ils employerent les saintes » huiles à des usages les plus vils: ils » firent servir les Calices à s'enyvrer » dans les cabarets, & les vêtemens » Sacerdotaux à couvrir les chevaux. » Ce que toute l'Europe vit avec scandale. 1642.

» Mais ce que nous venons de rapporter n'est rien en comparaison des » abominations que les Castillans ont » commises dans la Catalogne. Les » horribles blasphêmes qu'ils profererent contre Dieu & ses Saints, & » dont les auteurs bien loin d'être » punis furent récompensez. De tout » ce qu'on vient de dire, on peut » conclure que les Castillans ne portent le nom de Catholiques, que » pour avoir un prétexte de ruiner » les Empires, d'envahir les Royaumes, de désoler les Provinces, de » s'emparer des Villes, & d'accabler » les Nations & les peuples, pour » jetter les fondemens de leur imaginaire Monarchie universelle, appuyez de cette maxime, que le monde ne doit avoir qu'un Roi, pour » être bien regi, comme l'Univers » qu'un Dieu pour être bien gouverné. » Et ce Roi, ils veulent que ce soit celui de Castille. Les Portugais, quelque estime & quelque respect qu'ils » ayent pour leurs Rois, ne pensent » pas qu'ils pussent suffire à un poids » si énorme. Aussi il s'en faut » bien qu'ils fassent des vœux pour le » leur souhaiter: ils n'en font que » pour la conservation de leurs Etats » & de leurs personnes sacrées.

» Mais, continuë l'Auteur de la » Lettre, les Portugais se feroient » Turcs, & abandonneroient la Loi » de Jesus-Christ, s'il étoit necessaire » pour leurs interêts. On pourroit retorquer une injure si grossiere, si

1642. ,, les Portugais n'avoient donné des ,, preuves inconteſtables de la fermeté de leur foi. Combien n'en trouve-t-on pas qui ſe ſont livrez à la ,, mort la plus cruelle, plutôt que de ,, renoncer à la Loi de Jeſus-Chriſt? ,, On ne trouvera point parmi nous ,, un Leovigilde Arien, qui fit tuer ,, ſon propre fils Hermenegilde, ni ,, un ſacrilege Gunderic, qui mourut ſubitement pour avoir voulu ,, brûler dans Seville l'Egliſe du Martyr S. Vincent, ni un Genſeric, qui ,, abandonna la Religion Catholique, ,, ni un Witiſa, Roi impudique & ,, effeminé, qui profanoit par un ,, mariage invalide l'ordre Sacerdotal; ni un vil Mauregatus, qui ,, payoit aux Maures un tribut de ,, cent filles, ni un ſacrilege Vermond, qui quoique Diacre ſe maria ſans diſpenſe, ni un athée comme Alfonſe, qui ſe vantoit que s'il ,, eût été Dieu pour une heure, il eut ,, corrigé bien des choſes dans l'ouvrage de l'Auteur de la Nature. ,, *Si ad horam eſſem Deus, Autorem* ,, *Naturæ in multis eſſem emendaturus.* ,, Dieu punit cet impie, en le privant de ſon Royaume, dont ſon ,, fils s'empara, tandis qu'il alloit ,, pour prendre poſſeſſion de l'Empire; ainſi il perdit ſon Royaume, & ,, il manqua l'Empire, ſans qu'il pût ,, prévoir ce malheur avec ſon aſtrologie. On ne trouve point parmi ,, les Portugais un Jean ſecond ſchiſmatique, qui, comme un autre Pharaon, s'éleva contre le Ciel en ſoutenant l'anti-Pape Pierre de Lune. ,, Ce même Roi pilla le tréſor de ,, Notre-Dame de Guadaloupe, montant à quatre mille marcs d'argent. ,, Le celebre Mariana attribuë à cette ,, action ſcandaleuſe la perte de la ,, fameuſe bataille d'Aljubaralta. Enfin on n'y trouve point un Charles-Quint, qui ait pillé Rome, fait ,, priſonnier Clement VII. & qui ait ,, tout tenté pour le faire dépoſer. On ,, compte vingt-ſix Rois Eſpagnols, ,, tous Ariens, & perſecutans les ,, Catholiques; tous Goths, Vandales, ou Alains, deſquels les ,, Rois de Caſtille ſe vantent de deſcendre. Parcourez les Rois de Portugal, vous trouverez d'abord un ,, Alfonſe Henriqués, à qui Dieu revela qu'il vouloit dans lui & ſa ,, race fonder un Empire. *Volo in te* ,, *& in ſemine tuo mihi imperium ſtabilire.* Au reſte, cet Alfonſe paſſe ,, pour un Saint. Vous trouverez un ,, Emmanuel plein de zele & de ferveur pour le culte de Dieu, qui ,, porte la foi de Jeſus-Chriſt dans ,, les Indes, dans le Japon, dans la ,, Chine, dans tous les autres pays de ,, l'Orient, & dans les lieux les plus ,, reculez du monde. Cette foi, par ,, le travail des Portugais fleurit preſentement dans l'Afrique, l'Aſie, ,, & l'Amerique. La pieté de ce Roi ,, fut ſi grande, que les premieres ,, richeſſes en or, perles, diamans, ,, ou autres choſes précieuſes, qu'il ,, reçut des Indes, il les envoya offrir ,, au Nom de Dieu, au Pape & à l'Egliſe; en témoignage de gratitude ,, envers Dieu, pour les ſuccès de ſes ,, entrepriſes. Trouvera-t'on parmi les ,, Rois Eſpagnols un Roi auſſi fervent que Dom Sebaſtien, qui emporté par ſon zele, à l'exemple de ,, Saint Louis Roi de France, va en ,, Afrique, pour détruire la ſecte ,, Mahometane, & s'ouvrir les chemins pour délivrer la Terre Sainte ,, du joug des Infideles? Enfin quel ,, Roi d'Eſpagne eſt digne d'être comparé à Jean IV. dont je tais les vertus, pour épargner ſa modeſtie. Ses 1642.

1642. » vertus frappent également tout le Royaume. Tout le Royaume les voit & les admire. Rien n'égale son respect ni son zele pour la Religion & pour ses Ministres. Il a restitué aux Collecteurs Apostoliques leurs anciens droits, que les Ministres du Roi d'Espagne leur avoient enlevez. Il a payé au Saint Siege le revenu de la Croisade, qu'on avoit refusé de payer depuis près de soixante ans, pour l'employer à des usages profanes : il a souffert cependant avec patience les injustices que la Cour de Rome lui a faites, pour complaire aux Castillans. Il a dissimulé l'affront fait à son Ambassadeur l'Evêque de Lamego; il pouvoit s'en venger; tous les Princes Etrangers l'en sollicitoient, il a résisté à la vengeance, parceque sa vengeance ne pouvoit tomber que sur le Saint Siege.

„ On trouvera enfin que tous les Rois Portugais se sont toujours occupez de l'accroissement de la Religion Catholique, en fondant des Eglises, en bâtissant des Monasteres, endotant des Convens, en reformant les Coutumes ou ridicules ou pernicieuses, en reprimant les abus, en châtiant les vices, & faisant religieusement observer le culte Divin. On peut même dire qu'il n'y a point d'endroit dans le monde où l'Office Divin soit chanté & executé avec plus de respect, de modestie, d'ordre, de magnificence & de pompe, que dans le Portugal. Le Clergé y est riche & respecté, grace à la liberalité des Rois. Tous les Rois des autres Nations s'adonnent les uns au jeu, les autres à la chasse, quelques-uns à la galanterie, quelqu'autres aux armes, aux sciences, à l'appas des *richesses*, aux délices d'une vie molle & effeminée; mais les Rois de Portugal n'ont cherché leur plaisir, leur gloire, leur grandeur, que dans la perfection de la Religion. Enfin toutes leurs vûës ne tendent qu'à faire honorer Dieu, qu'à étendre son culte, & qu'à maintenir par leur exemple la pureté des mœurs, l'amour de la justice, la charité, la pieté, *Regis ad exemplum componitur orbis.* Les peuples imitent les Grands, les Grands imitent leurs Princes. Les Princes font de leurs peuples & de leurs Grands des hommes vertueux ou des hommes scelerats. Les Rois de Portugal ont été grands, braves, genereux, magnifiques, pieux, équitables. Leurs sujets les ont imitez. Ils se sont faits une habitude de leurs vertus. Ainsi les noms qu'ils portent de pieux & de religieux ne sont point de vains titres, comme le pretend l'auteur de la Lettre, que la haine, l'envie & la calomnie animent de leurs noirceurs. Le Royaume de Portugal, a aussi toujours éprouvé d'une maniere éclatante la protection divine. Dieu l'avoit promis, aux campagnes d'Ourique, au Roi Alfonse Henriquès. *Erit mihi regnum sanctificatum, fide purum, & pietate dilectum.* Au reste j'abandonne à ce Ministre pervers la politique plus qu'infernale, dont il veut que le Roi son Maître se serve pour répandre la discorde & la dissention parmi nous. Puisqu'il se montre si savant dans l'Ecriture Sainte, je m'étonne qu'il n'ait pas lû le Chapitre 6. des Proverbes, où l'Esprit Saint dit, que l'action la plus abominable qu'on puisse imaginer, c'est de répandre la 1642.

1642. ,, discorde parmi ses freres; *qui seminat inter fratres discordias.* Je crois ,, que si l'Espagnol avoit lû cette Sentence, qu'il n'auroit pas été assez ,, impie, pour avancer une doctrine ,, contraire, digne de l'esprit malin; ,, auteur de toutes les discordes. Je ,, me tais sur le conseil qu'il donne ,, contre le Christianisme, fondé en ,, Orient par les Portugais, & cimenté par le sang de tant de Martyrs ,, dans les Indes, dans la Chine, ,, dans le Japon, & dans leurs autres conquêtes. Cependant il veut ,, persuader à son Roi, qu'il vaudroit ,, mieux remettre ce païs dans les ,, mains des Hollandois, bien ,, que ses ennemis déclarez, plûtôt ,, que de le laisser entre celles des ,, Portugais, sans songer que les Hollandois sont Heretiques, & que ,, les Portugais ne le sont pas. Aveuglement étrange, politique dangereuse, que le Pape Pie V. appelloit raison d'Etat; raison qui ordinairement n'a que ses propres ,, interêts en vûë. Cette idée est bien ,, conforme à la paix qu'ils conclurent avec eux en 1609, dans laquelle ils ne comprirent point les ,, Portugais, afin de les livrer entierement à leurs ennemis, étant hors ,, d'Etat de leur resister depuis qu'on ,, avoit fait tomber leur commerce ,, des Indes. Qu'on juge présentement ce que les Portugais pouvoient esperer des Castillans, ,, & ce qu'ils doivent en attendre, ,, si malheureusement ils retomboient ,, jamais sous la puissance de ces hommes, qu'un Evêque de leur propre ,, nation, appelle hommes inhumains, sanguinaires, tyrans, injustes & ennemis du genre humain. Ils ne se contenteroient ,, point de réduire le Portugal dans ,, l'état miserable où nous voyons ,, aujourd'hui le Royaume de Galice, ils executeroient sans doute ce ,, qu'ils avoient projetté d'executer ,, avant que le Roi Jean IV. fut monté sur le throne: ils chasseroient ,, les Portugais du Portugal même, ,, & ils aboliroient jusqu'à leur ,, nom, comme on n'en peut pas ,, douter par ce conseil que l'Auteur ,, de la Lettre donne au Roi son maître. ,, *Le meilleur triomphe*, dit-il, *& la* ,, *plus grande force de la Monarchie* ,, *Espagnole, consistera à vivre sans* ,, *le Portugal, à moins qu'on ne le fasse* ,, *habiter par d'autres peuples que ceux* ,, *qui y sont.* Je passe sous silence ,, la temerité & l'insolence avec laquelle il dit qu'il faut engager le ,, Saint Siege à excommunier les Portugais, comme des peuples suspects ,, d'heresie. Le conseil développe ,, bien la raison pour laquelle les ,, Castillans font tant valoir le surnom de Catholique qu'ils portent. ,, Ils veulent toujours interesser la ,, Religion dans leurs affaires; qu'on ,, se rappelle la persécution qu'ils ,, contraignirent l'Inquisition d'exciter contre Antoine Perés. Persécution horrible, & qui a scandalisé ,, toute la Chrétienté. Mais ils ne ,, parviendront pas si facilement à ,, ternir la réputation d'une nation telle que la Portugaise; car ,, il n'est pas croyable que le Saint ,, Pontife se serve des armes Ecclesiastiques pour contenter la passion ,, de nos ennemis. D'ailleurs le Clergé n'est pas si simple aujourd'hui ,, pour se laisser surprendre, & pour ,, ne pas défendre les droits de ses ,, Eglises. Il faut que ce grave Ministre ait une opinion bien mince ,, du Pape & du Clergé: mais que ,, dirons-nous, lorsqu'il veut que les 1642.

1642. „ Evêques & les Pasteurs exhortent „ les peuples à la guerre contre les „ Portugais, comme à une guerre „ sainte? Pasteurs que vous êtes à „ plaindre; que l'on pense peu avantageusement de vous? Et vous peuples, que vous êtes malheureux de „ n'être point dirigés par un si sage „ personnage? A quelles erreurs la „ haine ne peut-elle pas induire les „ hommes? elle trouble l'esprit, elle „ remplit le cœur de fureur & de „ rage; elle aveugle; elle rend incapable de penser genereusement; „ elle confond le bien & le mal; elle „ se creuse de profonds abimes où „ elle se brise, où elle se confond, „ & où elle devient à elle-même un „ supplice affreux.

Telle fut la réponse qu'on fit à la Lettre du Castillan. On la publia dans le Portugal; on l'envoya dans les Cours étrangeres. Elle dissipa les craintes du peuple, rassura ceux qui doutoient, encouragea de nouveau les vrais citoyens, & ramena le calme dans tout le Royaume. Le Traité de Commerce entre les Royaumes de la grande Bretagne & de Portugal, qu'on conclut vers ce tems-là à Londres le 29 Novembre 1642, acheva de persuader les Portugais qu'ils n'avoient plus rien à craindre de la part des Castillans. Ce traité contenoit 21. articles, qui portoient, qu'il y auroit une véritable & ferme paix & amitié entre les très-renommez Rois, Charles Roi de la Grande-Bretagne, & Jean IV. Roi de Portugal; leurs heritiers & successeurs, & leurs Royaumes, Pays & Etats, terres, peuples, vassaux & sujets quelconques, présens & à venir par mer & par terre, sans pouvoir jamais adherer à aucune guerre, conseil ou traité préjudiciables à l'un ou à l'autre: qu'entre les Rois susdits & vassaux, il y auroit commerce par mer, terre & eaux douces, en tous leurs Etats, en payant seulement les peages, & doüanes accoutumées sur le pied qu'elles étoient établies par les Ordonnances de chaque lieu; que les sujets de l'un & de l'autre des très-renommez Rois sus nommez, seroient respectivement traitez à l'égard de l'achat ou de la vente des marchandises dans leurs territoires, comme leurs sujets naturels: que les sujets du très-renommé Roi de la Grande-Bretagne, joüiroient d'une pleine & entiere liberté de trafiquer, & negocier en toute sorte de marchandises dans les Royaumes, Provinces, territoires, & isles du très-renommé Roi de Portugal en l'Europe, & qu'ils pourroient librement exercer leur trafic & commerce dans les lieux susdits, de la maniere qu'il étoit permis aux sujets des autres Princes, & Etats qui sont en alliance avec le Roi de Portugal. Que toutes fois & quantes que les sujets du Roi de la Grande-Bretagne arriveroient avec leurs navires, dans les havres du très-renommé Roi de Portugal, dans ses Royaumes & Seigneuries, ils seroient libres de charger, ou de ne pas charger les marchandises ou denrées, qui leur plairoient, & les sujets du Roi de Portugal joüiroient de la même liberté, dans les havres ou Seigneuries du Roi de la Grande-Bretagne. Que les sujets du Roi de Portugal, ou quelqu'autre que ce soit de l'étenduë de ses Royaumes ou Etats perdant leurs biens ou marchandises par confiscations; on payeroit leurs dettes aux sujets de la Grande-Bretagne, s'ils en avoient contracté avec eux. Que les sujets du Roi de la Grande-Bretagne ne troubleroient en aucune maniere les sujets du Roi de Portugal, dans leur 1642.

1642. commerce. Que les Consuls établis par le Roi de la Grande-Bretagne dans les Etats du Roi de Portugal, pourroient faire librement leurs fonctions, quoiqu'ils ne fussent pas de la Religion Romaine. Que les biens des Anglois qui mourroient dans le Portugal ne seroient point saisis, ni confisqués; mais remis entre les mains des Marchands Anglois, pour être rendus & restituez à leurs veritables heritiers. Que les vaisseaux Anglois sortiroient des ports de Portugal, quand ils le jugeroient à propos, sans qu'on pût les retenir, à moins qu'ils n'y consentissent volontairement & selon l'accord qui leur conviendroit le mieux. Qu'ils pourroient porter toute sorte de biens, denrées & marchandises de quelque espece que ce soit, même des armes, des vivres, pourvû que ce ne fût point pour les porter dans les ports du Roi Catholique. Qu'il leur seroit d'ailleurs permis d'y faire librement leur commerce, comme il leur seroit permis de le faire dans le Portugal, lorsque les Portugais auroient fait leur paix avec les Castillans. Que le traité de trêve fait avec D. Michel de Norogna, Comte de Lignares, Viceroi de Goa, & Guillaume Metvvold President des Anglois, dans les Indes Orientales le 20 Janvier 1635 nouveau stile, seroit continué & observé entre les sujets des deux Rois dans les Indes Orientales, & dans tous les Etats du très-renommé Roi de Portugal, par-delà le cap de Bonne Esperance: & que les Commissaires qui doivent être nommez par lesdits Rois, prendroient dans trois ans connoissance des demandes qui ont été ou seroient faites par les sujets & vassaux des deux Rois, dans les Indes Orientales au sujet de leur commerce dans les Indes, afin que par ce moyen une paix & alliance perpetuelle, puisse être établie, & 1642. confirmée par les deux Rois, entre leurs sujets de part & d'autre. Que le commerce & la navigation des sujets de la Grande-Bretagne, seroit également établi dans les côtes & parties de l'Afrique, aux mêmes conditions que les autres Etrangers y trafiquoient: & que si les Portugais avoient besoin de vaisseaux pour leur commerce & navigation vers ces côtes, ils pourroient loüer les vaisseaux des sujets du Roi de la Grande-Bretagne, comme bon leur sembleroit, & que les deux Rois nommeroient des Ambassadeurs & des Commissaires, pour faire & regler un traité de commerce sur ses côtes. Que le Roi de Portugal ayant permis aux sujets des Etats d'Hollande d'apporter & de transporter dedans & dehors ses Royaumes, Etats & territoires toute sorte de marchandises, on permettroit la même chose à ceux de la Grande-Bretagne. Qu'ils joüiroient d'aussi grands privileges que les sujets des autres Princes qui ont contracté alliance avec le Roi de Portugal. Qu'on nommeroit de part & d'autre des Ambassadeurs & des Commissaires pour regler une convention touchant le fretement des navires des sujets de la Grande-Bretagne, par les Portugais pour leur commerce & navigation dans le Bresil. Et comme les droits de commerce & de paix seroient rendus infructueux si les sujets du Roi d'Angleterre étoient troublez par leurs consciences, tandis qu'ils seroient dans les Royaumes du Roi de Portugal, ou qu'ils en viendroient, ou qu'ils y demeureroient pour le commerce, ou pour affaires, le Roi de Portugal auroit soin tant par mer, que par terre, qu'on ne les molestât en aucune maniere à l'égard de leurs consciences pour fait de Religion, mais qu'on les laisseroit

1642. exercer librement celle qu'ils pratiquoient dans leur pays. Que s'il arrivoit que quelques difficultez, & doutes survinssent entre lesdits très-renommez Rois, qui pussent faire apprehender l'interruption de commerce, & correspondance entre leurs sujets, il en seroit donné avis public aux sujets de part & d'autre dans toutes les Provinces & Royaumes de l'un & l'autre Roi; & après cet avis donné, ils auroient deux années de part & d'autre, pour transporter leurs marchandises & biens, & que cependant il ne seroit fait aucun tort, préjudice ou empêchement aux personnes & biens de part & d'autre. Et si durant la presente paix & amitié, quelque chose étoit entreprise, commise ou faite, contre la force & l'effet d'icelle, tant par mer que par terre & eaux douces, par aucuns desdits Rois, leurs heritiers & successeurs, leurs vassaux & sujets, la presente paix & amitié ne laisseroit pas toutefois de demeurer en sa force & vertu, & il n'y auroit que les contrevenans, & les coupables, qui seroient punis, & non pas d'autres, pour leur contravention. D'ailleurs que la presente paix & alliance ne derogeroit nullement aux alliances & confederations ci-devant faites & contractées, entre le très-renommé Roi de la Grande-Bretagne, & d'autres Rois, Princes & Républiques : mais les alliances & confederation seroient fermement conservées, & demeureront ci-après en pleine forme & vertu, nonobstant le present traité de paix. Enfin que les Rois Charles, Roi de la Grande-Bretagne, & Jean IV. Roi de Portugal, observeroient, & garderoient sincerement & fidelement, & feroient observer par leurs sujets & habitans, toutes & chacunes les capitulations concluës & accordées dans le present traité, & qu'ils les confirmeroient & ratifieroient par leurs Lettres Patentes, signées de leurs seings Royaux, & qu'ils feroient publier la presente paix & amitié en la maniere accoutumée, aussi-tôt que faire se pourroit.

Ce traité fut generalement bien reçu dans le Portugal. Les affaires prosperoient de jour en jour dans le Royaume, & les succès de la guerre pendant la campagne de l'année 1643. ne furent gueres moins favorables, qu'ils l'avoient été pendant l'année 1642. mais avant d'en raconter le détail, nous allons rapporter ce qui se passa dans l'assemblée des Etats convoqués à Lisbonne. Ils observerent dans cette assemblée les coutumes & la forme ordinaires. Les Ducs s'assirent sur des sieges de velours sans bras, les Marquis sur des bancs couverts d'écarlate, & les Comtes sur des bancs couverts d'un drap ordinaire. Les Prelats avoient leur banc à part couvert de velours. Le reste de la Noblesse & les Députez étoient assis indifferemment sur des bancs. Dom Manuel d'Acugna, Evêque & Chapelain du Roi, après avoir salué ce Prince, prononça ce dicours. 1643.

» Dans l'espace de soixante ans » que nous avons vêcu sous la domi- » nation Castillane, nous n'avons vû » que deux fois l'assemblée des Etats. » La premiere se fit pour cimenter » notre servitude, & la seconde pour « operer notre destruction totale. » Depuis que Sa Majesté nous gou- » verne, nous nous sommes déja as- » semblez deux fois. La premiere » pour notre liberté, la seconde pour » la maintenir. La liberté de l'hom- » me consiste à dire librement ce qu'il » pense, à adopter une opinion selon » le devoir dans toutes les affaires,

1643. » & à preferer la raison à toutes cho-
» ses. De même la confiance du su-
» jet, dépend de celle qu'à son Roi
» pour lui. De ces deux sources nais-
» soient les difficultez que les Rois
» de Castille opposoient, pour nous
» empêcher de nous assembler. Ils
» n'avoient point assez de confiance
» en nous, pour nous permettre de
» nous assembler, & nous, nous n'é-
» tions point assez libres pour le dé-
» sirer. Ils vouloient captiver notre
» intelligence & notre volonté à tous
» leurs commandemens, pour abolir
» totalement notre liberté. Que Sa
» Majesté pense bien differemment!
» Elle vous assemble, pour vous
» donner des marques de son affe-
» ction & de sa confiance, & pour
» en recevoir de votre part, en lui di-
» sant librement ce que vous pensez
» sur l'état des affaires: enfin pour faire
» voir que vous êtes des hommes li-
» bres, & lui Roi, votre pere, &
» le dépositaire de cette liberté.
» Son affection pour vous est si gran-
» de, qu'il se dépoüille de tous ses
» droits, & vous en laisse les Maî-
» tres. Il sacrifieroit volontiers pour
» vous son sang, sa vie, sa personne.
» Tel est le Roi, que vous vous êtes
» donné. Dieu même a approuvé vo-
» tre choix. Que ne devez-vous point
» entreprendre pour son service.

» Dans la derniere assemblée des
» Etats, Sa Majesté vous affranchit
» des tributs, & vous prîtes la deffen-
» se du Royaume sur votre compte.
» Vous pourvûtes à ce qui vous pa-
» rut necessaire pour cet effet. Cepen-
» dant quelque précaution que l'on
» prît, l'on ne put éviter mille in-
» conveniens imprévus, & qu'il étoit
» impossible de prévoir. Toutes cho-
» ses dans les commencemens étant
» sujettes à bien des mécomptes. C'est
» un mal annexé à la nature humaine; 1643
» il faut s'y conformer. La prudence
» de l'homme, ne sçauroit parer cet
» inconvenient. Toutefois, bien-loin
» de nous étonner de nos fautes, re-
» gardons plutôt comme une mer-
» veille, la maniere dont notre Roi
» est parvenu au trône, comment il
» s'est rendu, & maintenu Maître
» dans un Royaume, épuisé d'hom-
» mes, d'argent, & de tout ce qui
» étoit necessaire pour une si grande
» révolution. Nous manquions d'ar-
» mes, de munitions, d'artillerie, de
» cavalerie, de vaisseaux, & de sol-
» dats. Dans l'espace d'une année,
» nous avons réparé les places les
» plus importantes, entretenu des
» troupes considerables sur les fron-
» tieres, mis en mer trois flotes diffe-
» rentes, dépêché plusieurs grandes
» Ambassades, & fait plusieurs au-
» tres dépenses, tant publiques que
» secretes, qui étonnent nos enne-
» mis, & l'Europe entiere. Tant de
» choses heureusement executées, pa-
» roissent au dessus de la prudence
» humaine. Mais ce n'est pas le tout,
» le Roi prétend pour le contente-
» ment des peuples rendre compte de
» ses dépenses, pour vous prouver que
» votre bonheur, votre gloire & votre
» liberté sont l'unique objet de ses
» soins & de ses travaux. Il vous ordon-
» ne en même tems, que si les mesures
» qu'il a prises ne sont pas justes,
» d'en prendre vous-mêmes de plus
» salutaires, de plus promptes & de
» plus convenables au bien de l'Etat.
» D'ailleurs il souhaite qu'on procede
» promptement au recouvrement des
» deniers, que nous sommes con-
» venus de lever, pour l'entretien des
» armées, destinées à notre deffense.
» Concourez donc tous à votre bon-
» heur, votre bonheur sera celui de
» Sa

1643. » Sa Majesté. Considerez que les » efforts que vous allez faire sont » limitez; mais la liberté qui en re» sultera sera éternelle. Considerez » encore que vous ne sçauriez trouver » une occasion plus favorable que » celle-ci pour abatre votre ennemi, » & pour l'obliger à vous accorder » la paix. La nature nous apprend » qu'il faut quelquefois sçavoir perdre » un bras pour se conserver la vie. » Les Mariniers jettent souvent dans » la mer une partie de leur fortune, » pour conserver l'autre. Ici il ne s'a» git pas seulement des biens de la » fortune, il s'agit de la vie, de la li» berté, de l'honneur de la Patrie. » Informez-vous du barbare traite» ment, que le Roi de Castille exer» ce sur l'Infant Edouard. Une pri» son affreuse est le moindre des tour» mens qu'il souffre Tout donc doit » vous engager à repousser vigoureu» sement la force, la trahison, & la » cruelle vengeance. Nous y réüssi» rons, & nous transmettrons à nos » enfans, aux enfans de nos enfans, » la paix, la liberté, & la gloire que » nous aurons acquis. La valeur des » Portugais se répandra dans le mon» de entier, & leur nom passera avec » leur gloire dans l'éternité des sie» cles.

Les Etats animés par ce discours, prirent les mesures necessaires pour pourvoir à tout. Ils donnerent au Roi les moyens d'entretenir ses armées, de fortifier de nouveau les places, d'armer ses flotes, & d'acheter toutes les munitions pour remplir les magasins des Villes, des Provinces & des forteresses, tant dans le Royaume, qu'ailleurs. Le secours fut important. Cependant toute l'Europe avoit les yeux fixez sur le Portugal. On voyoit avec étonnement les ressources que le nouveau Roi trouvoit dans le zele de ses sujets, & l'on regardoit avec admiration le succès de ses armes. Ses troupes depuis deux ans avoient remporté de grands avantages, & porté plusieurs fois le ravage sur les terres des Espagnols. On attendoit avec impatience l'évenement de cette grande révolution. 1643.

Le Roi Dom Juan IV. pour ne pas donner le tems à ses ennemis de respirer, & pour ne pas laisser amolir le soldat, resolut d'entrer dans la Castille avec une armée, & de s'y trouver en personne. Après avoir reglé tout ce qui concernoit le gouvernement interieur du Royaume, il assembla une armée de douze mille hommes d'Infanterie, & de trois mille de Cavalerie, tous braves, courageux, & ne respirant que la guerre. Le 17 de Juin, le Roi armé de toutes pieces, monta à cheval, & se rendit accompagné de toute la Noblesse, dans la grande Eglise, où son premier Chapelain benit l'Etendart royal, que le Roi remit entre les mains du Comte de Redondo en le faisant Grand Enseigne. En sortant de l'Eglise le Roi alla s'embarquer pour aller à Aldea Galega. Le même jour l'Escadre Françoise arriva à la Baye de Sainte Catherine. Le Roi donna audience à l'Amiral François. Il y fut conduit par Antoine Saldagne, Capitaine de la Tour de Belem. Ensuite on le mena à Lisbonne à l'Audience de la Reine; & de-là il s'en retourna sur ses vaisseaux pour rejoindre la flote Portugaise.

Le lendemain de cette Audience le Roi partit pour Evora, & donna ses ordres pour faire marcher l'armée. Toute la Noblesse du Royaume l'accompagnoit. Sa Majesté avoit amené avec elle quatre Conseillers d'Etat,

1643. pour travailler toûjours avec eux aux affaires du Royaume. On avoit préparé à Elvas tous les trains necessaires pour l'artillerie, dont on fit General Dom Juan de Costa. Cent jeunes Cavaliers de la premiere Noblesse, presque tous Chevaliers de l'Ordre de Christ, ou de l'Aile, & qui tous avoient déja servi en qualité de Capitaines ou de Sergens Majors, & donné des preuves d'une valeur singuliere, vinrent offrir au Roi de faire la guerre à leurs dépens. Le Roi leur fit un accueil favorable. Il donna à Dom Antoine d'Almada l'inspection generale de l'armée, & le commandement de la Cavalerie à Dom Ferdinand Martin Mascaregnas. Le Comte de Vimioso resta à Lisbonne à cause de ses indispositions. Le Comte de Monsanto alla en France en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire pour complimenter la Reine sur la mort de Louis XIII. & pour feliciter le nouveau Roi Louis XIV. sur son avenement à la Couronne. La Reine de Portugal pendant l'absence du Roi son époux, fut chargée du Gouvernement, & son Conseil étoit composé du Marquis de Ferreira, du premier Aumonier du Roi, de l'Evêque de Porto, & du Docteur André Franco Secretaire.

Jean IV. étant encore dans la Province d'Aletego, reçut avis par un Courier, que l'Archevêque d'Evora, le Prieur de Palmela, le Doyen du Chapitre de Lisbonne, & Antoine de Silveira, depuis Inquisiteur d'Evora, étoient à Badajos avec quatre-vingt personnes qui s'en retournoient en Portugal, avec un passe-port de la Cour de Madrid. Juan Mendes leur avoit défendu l'entrée du Roïaume jusqu'à ce qu'il eût reçû des ordres du Roi. Le Roi qui les connoissoit tous pour des gens estimables par leur naissance, par leur sang, & par l'amour qu'ils avoient pour leur Patrie, envoya les ordres necessaires pour qu'on les laissât entrer. Ils devoient leur liberté au Confesseur du Roi Catholique, qui avoit fait un cas de conscience à ce Prince, de les retenir éloignez de leurs Eglises. 1643.

Le 20. d'Août il naquit un Infant au Roi. On celebra cette naissance par des réjoüissances publiques, & on lui confera le Baptême avec toute la pompe imaginable. Tous les Tribunaux de Justice assisterent à la ceremonie avec les Grands qui se trouverent à Lisbonne. On le nomma Alfonse Henriquès. Le Prince Theodose frere du Marquis de Ferreira, le tint sur les fonts. La Reine y assista avec les Infantes & toutes les Dames du Palais. La ceremonie fut des plus augustes. Les habitans de Lisbonne firent éclater leur zele & leur amour pour leur Prince. Il étoit presque nuit quand la ceremonie fut achevée : mais le jour sembla renaître tout d'un coup par les illuminations qu'on fit paroître & dans la Ville, & dans le Port. On auroit dit que les vaisseaux étoient tout en feu. La galere Royale voguoit avec des falots tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, jettant des fusées & des feux d'artifices qui formoient dans les airs mille differentes figures. Les Cavaliers couroient dans les ruës en troupes, montez sur de superbes chevaux qu'ils manioient avec une adresse extrême, en presence des Dames, qui toutes étaloient ou croioient étaler leurs beautez sur des balcons. Les Cavaliers s'empressoient de leur plaire, & ils s'estimoient fort recompensez lorsqu'elles avoient daigné jetter un regard sur eux.

A ces plaisirs succederent ceux que

1643. causa dans tout le Royaume la conversion de l'Empereur de Monopotapa, à la Religion Chretienne faite par les Peres de l'Ordre de S. Dominique. Il s'étoit fait baptiser avec son fils, & il avoit tant de confiance dans les Portugais, que sa garde en étoit composée. Il leur avoit permis de foüiller dans toutes les mines d'or de son Royaume, & le Viceroi des Indes marquoit au Roi de lui envoyer une Ambassade pour l'entretenir dans ces heureuses dispositions.

Peu de jours après qu'on eut reçû cette nouvelle, il arriva une caravelle de Goa, précedant trois vaisseaux qui venoient aussi des Indes chargez de riches marchandises. Cependant le Comte d'Obidos General de l'armée Portugaise, étoit en marche pour assieger Valverde. Juan Baptiste Pingatello, Napolitain, commandoit dans cette Place avec douze cens hommes d'Infanterie Espagnols & Italiens, & quatre-vingt chevaux. Dom François de Sousa qui commandoit l'avant-garde de l'armée Portugaise, ordonna au Capitaine Manuel d'Acugna, d'aller s'emparer avec cinquante Fusiliers, d'une colline sur laquelle étoit une petite Eglise dediée à S. Pierre. Elle étoit tout proche des retranchemens de l'ennemi. D'Acugna obéït, s'empara du poste, ne perdit qu'un seul homme, & n'en eut que quatre de blessez, malgré les décharges frequentes qu'on fit sur lui. Il resta quatre heures exposé à tout le feu des ennemis, après quoi on le fit retirer. Antoine Noghera, Christophe Pantoxa, & Balthazar Telles se logerent aux postes appellez l'un les Innocens, & l'autre le Calvaire. Ils l'executerent avec une valeur & une intrépidité admirable. On fit un feu si terrible sur eux, qu'on regarda avec étonnement ceux qui revinrent de ces deux attaques. On perdit beaucoup de monde de part & d'autre. Tout étant disposé pour donner un assaut à la Ville, on fit sommer le Gouverneur de se rendre. Il répondit fierement, qu'il ne comprenoit pas qu'on pût se rendre, lorsqu'on avoit des armes pour se défendre. On resolut le lendemain qu'on eut reçû cette réponse, de donner l'assaut: cependant pendant la nuit, François de Sousa s'approcha des retranchemens, & les observa attentivement pour voir de quel côté il falloit les attaquer. A son retour on les batit avec quelques pieces de canons, & on les renversa en partie. Le soldat demanda qu'on le menât promptement à l'assaut. Le General les arrêta, & fit sommer une seconde fois le Gouverneur. On entra en pourparler, & Pinnatello rendit la Place, de crainte d'être passé au fil de l'épée avec toute la garnison. Les Portugais pillerent la Ville, & démolirent les retranchemens. Cette conquête assura le repos d'Olivença, que la garnison de Valverde inquietoit sans cesse. 1643.

L'armée partit de Valverde, & passa la nuit à Telena qui avoit déja été brûlé par les Portugais. Ensuite on marcha vers Badajos, d'où étoit sorti le Comte de Saint Etienne pour aller avec la meilleure partie de l'Infanterie & de la Cavalerie à Merida. Il avoit laissé pour commander dans Badajos le Comte de Terreson Mestre de Camp General. Les Portugais se presenterent devant cette Ville. La garnison fit une sortie : on l'obligea de rentrer promptement. On attaqua tout de suite les postes avancez. Les Castillans les défendirent avec opiniâtreté, & les Portugais perdirent

1643. dans les premieres attaques quelques Soldats des plus braves, avec le Capitaine Manuel Serram.

Les Castillans firent une seconde sortie qui ne leur réussit pas mieux que la premiere. Ils furent repoussez avec vigueur. Cependant comme on n'avoit point assez de monde pour assieger Badajos dans les formes, on résolut de se retirer. François de Melo avant de partir, ravagea avec la Cavalerie, toute la campagne de cette ville. Ensuite l'armée se retira avec tant d'ordre, que les ennemis tenterent vainement de l'inquieter dans sa retraite. Elle logea à Telena, le lendemain elle marcha vers la montagne d'Olor, qui conduisoit à Albufeira.

Le Roi Dom Juan, qui étoit toujours à Evora fut faché contre le Comte d'Obidos, de ce qu'il avoit été sans ses ordres attaquer Badajos. Il lui envoya donc un courrier avec ordre de se rendre à Lisbonne avec Dom Juan de Vasconcellos, d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre, & de remettre le commandement de l'armée à Dom Matthias d'Albuquerque. L'un & l'autre obéïrent sans replique, pour faire voir que l'obéïssance étoit la premiere vertu d'un Portugais.

Matthias d'Albuquerque, homme prudent, valeureux, & digne de toute maniere, de l'emploi qu'on lui confioit, suivant le dessein d'Obidos, fit marcher l'armée vers Albufeira, la Tour de Mexia, & Almendral. Il ordonna au Grand Veneur d'aller avec une partie de la Cavalerie, & quinze cens hommes, brûler Albufeira. Melo l'executa, après avoir pillé cette Ville. Un autre détachement fit subir le même sort à la Tour de Mexia, bourg d'environ six cens feux, & d'Albuquerque lui-même marcha vers Almendral. C'étoit un bourg considerable, environné de tous côtez de deux rivieres. La campagne en étoit fertile, elle produisoit toute sorte de fruits, & de tout ce qu'on pouvoit désirer de délicat & d'excellent pour la vie. Il étoit habité par quantité de Noblesse, & orné de plusieurs beaux édifices. Les habitans en étoient riches à cause de leurs laines, & de leurs grains. Enfin c'étoit un des plus beaux bourgs de toute l'Estramadure. A l'approche d'Albuquerque les habitans résolurent de se deffendre; mais ils s'estimerent trop heureux de se rendre vies sauves. Le bourg fut livré au pillage. On traita plus mal encore la Tour de Mexia; mais le Roi désaprouva cette conduite, & ayant appris que les Etrangers, c'étoient des Hollandois, avoient profané les Eglises, il les fit punir, ne voulant point souffrir qu'on insultât en aucune maniere la Religion. 1643.

L'armée s'étant réünie, traversa la montagne d'Olor, & le lendemain de sa réünion, c'étoit le 29. de Septembre, elle se trouva à la vûë d'Alconchel. Les Portugais avoient l'année précedente pillé cette Ville; mais ils n'avoient osé attaquer le Château, que l'art & la nature avoient également fortifié. Il étoit situé sur des rochers, & s'élevoit en forme de piramide. Au pied du Château du côté de l'Occident, est située la Ville, qui outre ses retranchemens, avoit une Eglise fortifiée de maniere qu'elle pouvoit servir en cas de besoin de citadelle. Elle communiquoit avec le Château par le moyen de deux murailles qui cachoient un chemin tortueux pratiqué dans le roc. Du même côté de l'Occident étoit une petite élevation, qui pouvoit être d'une grande utilité pour y placer de l'artillerie. L'armée Portugaise se campa à la droi-

1643. te de cette élevation. Elle y arriva accablée par le chaud, brûlant de soif, n'ayant pû de toute la journée trouver de l'eau, & n'en pouvant avoir commodément qu'elle ne se fût emparée de l'elevation en question, ce qu'elle fit avec un succès heureux.

Dom Juan de Meneses Sottomajor, Marquis de Castro Forte & Seigneur d'Alconchel y commandoit. Il avoit si bien muni cette place de toutes les choses necessaires pour une longue résistance, qu'il regarda l'entreprise des Portugais comme une entreprise folle & témeraire. Matthias d'Albuquerque fit le tour de la place pour la reconnoître: le Château lui parut imprenable. Il forma donc le dessein de le bloquer & de le prendre par famine. Il y avoit dans la Ville deux mille personnes, qu'il s'agissoit d'épouvanter par le bruit de l'artillerie, pour les obliger de se retirer dans le Château. C'est ce qui arriva. Le Marquis de Castroforte fut assez imprudent pour les y recevoir tous; même ceux qui s'étoient enfermez dans l'Eglise, à l'exception de trente des plus considerables que d'Albuquerque retint prisonniers. Les soldats Portugais vouloient les faire mourir, pour venger quelques-uns de leurs camarades, que les Castillans avoient cruellement massacrez, quoiqu'ils se fussent rendus à eux en qualité de prisonniers de guerre. D'Albuquerque eut besoin de toute son autorité pour les sauver. Après avoir appaisé ses soldats, il ne songea qu'à presser vivement le Château. Dom Juan de Costa, General d'artillerie, dressa une batterie de canons sur l'éminence dont nous avons parlé. Il faisoit tirer sans cesse contre le Château. A la vérité il ne se flatoit point d'y faire brêche, mais il esperoit d'épouvanter les femmes & les enfans qu'on y avoit reçus. Il fit encore par le moyen d'une mine sauter une tour, qui incommodoit beaucoup les Portugais. A la vûë de la tour renversée les Espagnols contraignirent le Marquis de Castroforte à capituler. Ils montrerent un étendart blanc, les Portugais cesserent de tirer, & s'approcherent pour demander aux assiegez ce qu'ils souhaitoient. En même tems on vit sortir du Château un Sergent Major, un Capitaine, un Cordelier, & un Prêtre. On les conduisit au General, qui avant de leur parler leur fit demander s'ils venoient le trouver comme ôtages, ou comme gens qui eussent pouvoir de traiter; qu'ils pouvoient s'en retourner s'ils ne venoient point pour l'une de ces deux choses. Ces Députez répondirent, qu'ils étoient chargez de la part de leur Commandant de traiter de la capitulation. On la conclut, aux conditions que les soldats Espagnols sortiroient seulement avec leurs armes & leur bagage, sans méche allumée, sans bale, sans drapeaux. Le Marquis n'eut la permission d'emporter qu'un seul habit, & on voulut qu'il demeurât quarante jours prisonnier en Portugal, au bout desquels on lui promit un passeport pour s'en retourner en Castille. Le lendemain de cette capitulation les Espagnols sortirent du Château: on les conduisit en lieu de sureté, & le Marquis de Castroforte aussi. Les Portugais y entrerent & y trouverent encore assez de munitions. 1643.

Après la reddition du Château d'Alconchel, d'Albuquerque envoya avec six cens hommes, Dom Rodrigue de Castro pour reconnoître Figueyra de Vargas, à trois lieuës d'Alconchel, bourg d'environ quatre cens

1643. feux, environné d'un retranchement & deffendu par un Château, où commandoit D.Gabriel de Silva. Il se rendit,& se retira à Xerés. Rodrigue rejoignit après son expedition l'armée à Alconchel; elle marcha vers Villeneuve del Freno, place forte, vaste, bien garnie d'artillerie, & de toute sorte de munitions, avec six cens soldats de garnison, commandez par Dom François Geldre, Mestre de Camp, soldat d'une grande experience. Il avoit pour Lieutenant Dom François Aguero, Mestre de Camp aussi, & plusieurs autres Officiers & Volontaires, qui s'étoient jettez dans la place, dont le Marquis de Barcarola étoit Seigneur. Albuquerque n'ignoroit pas les obstacles qu'il auroit à surmonter pour réduire cette Ville. Il sentoit qu'il auroit fallu plus de tems, & d'autres préparatifs, que ceux qu'il avoit faits pour réüssir dans son entreprise. La saison étoit avancée, l'hyver approchoit,& le tems étoit peu commode pour les sieges; toutes ces considerations ne purent l'arrêter, il oublia sa réputation,& ne songea qu'à celle que donneroit la conquête de cette place aux armes Portugaises, s'il la pouvoit réduire. Il posta son armée, & alla la reconnoître lui-même, avec un Ingenieur nommé Geilot. Les batteries étant dressées, il ordonna à Dom Juan de Saldagne, Mestre de Camp, qui conduisoit l'avant-garde, de s'avancer d'un côté, tandis que Louis de Silva Tellez s'avanceroit d'un autre. L'impetuosité avec laquelle les Portugais attaquerent, fut terrible. Dom François Soares d'Acugna fut tué à cette attaque, en ralliant ses soldats. Les Portugais enfin emporterent les fauxbourgs, & les Castillans se retirerent dans le Château.

On le battit avec l'artillerie, qui 1643. d'abord ne produisit que de médiocres effets. Mais ayant approché les batteries, on y fit bien-tôt une brêche considerable. On se deffendoit, & l'on attaquoit vigoureusement, lorsque Matthias d'Albuquerque reçut avis que le Comte de Saint Estienne marchoit pour secourir la place. Albuquerque en donna avis au Roi, afin qu'on lui envoyât de nouvelles troupes. Lorsqu'elles joignirent l'armée, le Château étoit rendu, & le Comte de Saint Estienne n'avoit osé se presenter. Au reste, la garnison fut faite prisonniere de guerre, & on permit aux habitans de se retirer où ils jugeroient à propos. Les Portugais se comporterent à ce siege avec une grande valeur: ils se précipitoient dans les dangers les plus grands, avec une espece de témerité qui tenoit de la fureur. On trouva dans la place beaucoup d'armes, d'artillerie, de munitions, de vivre & de chevaux. On y laissa un Regiment en garnison, sous les ordres d'Antoine Ortiz. Le Roi ordonna qu'on fortifiât la place de nouveau, sur les desseins du Pere Pascal Cosmander, Jésuite, & habile Mathematicien. Cette conquête mortifia les Castillans autant qu'elle causa de joie aux Portugais. Le Roi étoit à Villavitiosa, lorsqu'il en apprit la nouvelle. Matthias d'Albuquerque alla l'y trouver. Il le reçut avec les honneurs que méritoient son courage & ses vertus. Il loüa & récompensa également les principaux Officiers de l'armée. De-là il passa le 5 d'Octobre à Evora, d'où il partit pour Lisbonne, sa presence n'étant plus necessaire sur la frontiere. Le peuple l'y reçut avec des transports de joye inexprimables. La campagne avoit été heureuse, & on voioit en lui un

43. pere tendre, un Roi reſpectable, & un Prince victorieux. Il s'y paſſa encore quelques vigoureuſes actions ſur la frontiere de la Province d'Alentejo, où d'Albuquerque, François de Melo, & Dom Juan d'Ataide ſe diſtinguerent.

Tandis qu'on ſe battoit ainſi ſur les frontieres de l'Alenteyo, on ſe battoit ſur les frontieres de la Province de Beira, avec le même courage & la même valeur. D. Alvarès d'Abranches y commandoit. Il poſa des corps de garde de diſtance en diſtance, pour avertir de tous côtez les peuples, lorſque les Caſtillans arriveroient. Il s'appliqua auſſi à reparer les murailles & les fortifications des Places, à rétablir les ponts, à creuſer des foſſez, à faire partout des retranchemens, à les munir de fortes paliſſades, à remettre en bon état les boulevards, les redoutes, les parapets, les caſernes, l'artillerie; & enfin à remplir les magaſins de toutes ſortes de munitions. Il crut, en ſe comportant ainſi, ſe rendre plus utile à ſa patrie, qu'en allant faire des courſes ſur les terres des ennemis: ces courſes dont on ſouffre toujours ſoi-même, alterent la diſcipline militaire, & accoutument le ſoldat au brigandage. Brûler ou ravager les campagnes des ennemis, tuer ou faire des priſonniers, ſont des avantages paſſagers, qui ne valent point les biens qu'on gagne à ſe bien fortifier chez ſoi, & à ôter par ce moyen à l'ennemi celui de nuire. Abranches étoit perſuadé que la défenſe d'un païs dépendoit moins de la valeur des habitans, que de la force des Places. En effet les Caſtillans n'oſoient preſque point ſe preſenter dans la Province de Beira.

Ainſi Abranches permettoit rarement à ſes troupes de faire des courſes ſur les terres des ennemis, 1643.
Alors même il ne haſardoit rien; toutes ſes démarches étoient reflechies. Lorſque le Roi paſſa à Evora, il fit courir le bruit qu'il alloit le joindre, pour tendre un piege aux Caſtillans. En effet il ſe mit en marche avec deux mille hommes & trois cens chevaux. Les Eſpagnols, perſuadez de ſon éloignement, arriverent dans la Province pour y faire le dégât. Abranches rebrouſſa chemin, entra dans les terres des Eſpagnols, où il mit tout à feu & à ſang. Les Eſpagnols furent contraints d'abandonner leur deſſein, pour venir défendre leur païs.

Albergaria, Bourg conſiderable de la Caſtille, à une lieüe du territoire d'Alfayates, étoit défendu par un bon château où il y avoit ſept piéces de canon, & ſix cens hommes de garniſon. Abranches reſolut d'enlever ce château aux ennemis. Il l'attaqua; les villages voiſins s'aſſemblerent, pour le ſecourir. Abranches ordonna à Popelinier, François, & Commiſſaire de la Cavalerie, d'aller combattre ce ſecours: mais à ſon approche l'ennemi ſe retira. Abranches continua le ſiege du château d'Albergaria. On tiroit vainement, ſans pouvoir y faire une breche. Le ſoldat impatient demanda qu'on le menât à l'aſſaut. Abranches ne voulant point expoſer inutilement ſes troupes, s'y oppoſa, & ſe retira après avoir pillé & brûlé le Bourg, ſans que la garniſon du château pût ou oſât l'empêcher: il ravagea également toute la campagne. On prit beaucoup de bétail, & l'on fit beaucoup de priſonniers qu'on amena à Alfayates. Ses Officiers allerent par ſes ordres ravager l'Eſtramadure Eſpagnole.

Abranches reſolut de paſſer dans l'Alenteyo. Comme il étoit en mar-

1643. che, il apprit que le Duc d'Albe se préparoit de son côté pour aller assieger Almeida. Abranches suspendit son voyage de l'Alenteyo, & alla chercher l'ennemi, quoiqu'inferieur. Il tomba malade en arrivant à Villamayor. Néanmoins son retour intimida tellement le Duc d'Albe, qu'il renonça au siege d'Almeida, & se contentant de quelque dégât : il se retira, sans avoir rien fait de considerable.

Cependant les terres de Ribacoa demeuroient inutiles, faute de Laboureurs. Ce païs est très-fertile, & le grenier de toute la Province de Beira. Abranches resolut d'assurer le païs, afin que les Laboureurs cultivassent leurs terres, sans crainte de l'ennemi. Il forma pour cet effet le dessein de construire un Fort à Valdimula, centre de la frontiere, pour mettre à couvert le païs des courses des Espagnols. Projetter de bâtir ce Fort, le commencer & le finir, ne furent que la même chose. Il fut élevé en quatre jours de tems. Les uns travailloient aux fossez, les autres aux fondemens; quelques-uns alloient chercher les materiaux necessaires dans les terres mêmes des Espagnols; quelques-autres façonnoient ces materiaux, & les mettoient en état de servir. Lorsqu'il fut achevé, Abranches en donna le commandement à Dom Sanche Manuel Mestre de Camp. Les Castillans, au nombre de cinq mille hommes & de trois cens chevaux, se mirent en campagne pour l'y assieger. Alvares d'Abranches ayant été informé de leur projet, écrivit au General des Castillans : » qu'il étoit charmé d'apprendre qu'il venoit pour assieger le Fort de Valdimula; mais qu'il lui feroit plaisir de lui marquer la route qu'il tiendroit, parce qu'il iroit au devant de lui, pour lui épargner la moitié du chemin. « Le General 1643. Espagnol s'en retourna, & ne fit point d'autre réponse. Abranches le poursuivit jusqu'à Ciudad Rodrigo. Il donna une allarme si vive aux habitans des fauxbourgs, qu'ils se retirerent tous dans la Ville, d'où l'on n'osa jamais sortir pour donner la chasse aux Portugais, qui mirent à feu & à sang les campagnes voisines.

La victoire suivit également les Portugais par tout ailleurs. Les Castillans tenterent vainement de s'établir dans la Province de Tra-os-montes, & dans celle d'entre Douro & Minho; ils furent par tout repoussez & vaincus; les Portugais ravagerent les frontieres de la Galice, & les frontieres contigues à la Province de Tra-os-montes. Dom Juan de Sousa commandoit dans cette derniere, & le Comte de Castel Melhor dans celle d'entre Douro & Minho. Tant de succès favorables pour les Portugais désesperent la Cour de Castille, & y causerent la ruine du Comte Duc d'Olivares, dont nous allons succinctement raconter la naissance, l'élevation, & la chute. Il étoit fils de Dom Henri de Gusman, & de Donna Marie Pimentel. Après la mort de son pere, de sa mere, & de son frere Dom Jerôme de Gusman, il vint à la Cour. On croyoit communément qu'il avoit des caracteres magiques, & l'on prétend qu'il prédit la mort de Philippe III. ce qui l'engagea à ne rien épargner pour devenir le favori de l'Infant Philippe. Il le prévenoit en tout; il lui procuroit sans cesse de nouveaux plaisirs; il se plioit à toutes les volontez de ce Prince avec tant d'art, & avec un air si simple & si naturel, que bientôt l'Infant ne vit & ne pensa plus que

1643. que ce que d'Olivares vouloit lui faire voir, & lui faire penser. La faveur de l'Infant ne contentoit point son ambition, ou du moins ne suffisoit pas pour arriver au but qu'il s'étoit proposé. Il songea à se marier, afin que par les grands biens que sa femme lui apporteroit, il pût faire les dépenses necessaires pour se soutenir à la Cour. Il épousa donc Donna Ines de Suniga Velasco, sa cousine, fille du Comte de Monterrei. Ensuite il s'attacha au Duc de Lerme, premier Ministre de Philippe III. Il sçut gagner sa bienveillance, mais ce ne fut que pour le perdre lui-même. Le Duc de Lerme, qui n'avoit pas d'abord connu tout ce dont Olivares étoit capable, se fit un plaisir de le faire nommer premier Gentilhomme de la Chambre de l'Infant. Mais il ne tarda pas à s'en repentir, & pour l'éloigner & dissiper l'ombrage qu'il lui faisoit, il voulut lui procurer l'Ambassade de Rome. Olivares s'en deffendit, sous des prétextes que le Duc de Lerme ne put condamner. Alors il lui proposa de quitter la Charge de premier Gentilhomme du Prince, pour celle de premier Gentilhomme de la Chambre du Roi. Le piege étoit adroit. Si Olivares eût accepté ce qu'on lui proposoit, il se perdoit dans l'esprit du Prince; & s'il ne l'acceptoit point, il s'exposoit à encourir les disgraces du Roi, & à être chassé de la Cour. Pour éviter ce piege, il s'attacha au Duc d'Uzeda, fils du Comte de Lerme favori du Roi. Il fit naître l'envie à celui-ci, d'occuper la place de son pere. Il engagea dans ses interêts Louis de Aliaga, Confesseur du Roi, & il conduisit son intrigue avec tant de succès, que le Duc de Lerme fut exilé de la Cour, & son fils le Duc d'Uzeda, déclaré son successeur. Olivares demeura tranquille auprès de l'Infant, persuadé qu'il ne pouvoit manquer de regner bien tôt, & qu'alors maître de son esprit, il le détermineroit à chasser le Duc d'Uzeda à son tour, pour se faire donner sa place. En effet, Philippe III. mourut bien-tôt après son retour de Lisbonne à Madrid. Olivares dans le tems de sa mort, étoit à Seville, où il avoit été pour regler les affaires de sa maison. Il avoit chargé pendant son absence Dom Balthasar de Sumniga son oncle, de veiller à ses interêts auprès du Prince. Sumniga aimoit Olivares tendrement, & s'acquitta avec succès de sa commission. D'abord que Philippe III. fut mort, il l'avertit de se rendre incessament à la Cour, où le Duc de Lerme s'étoit aussi rendu, dans l'esperance que le nouveau Roi pourroit le replacer dans le Ministere: mais Olivares obtint de nouveaux ordres, pour le faire sortir promtement de Madrid. Lerme obéit. Philippe IV. fut couronné: il porta le nom de Roi, mais Olivares le devint en effet. Il fut déclaré favori & Ministre, & le premier usage qu'il fit de sa faveur & de son autorité, ce fut de chasser de la Cour le Duc d'Uzeda, & Louis d'Aliaga, Confesseur du feu Roi, avec tous ceux qui étoient dans leur parti. Ensuite il remplit toutes les Charges de la Cour de ses parens. Tous ceux qui approchoient le Roi, étoient autant de creatures du Duc d'Olivares, aussi interressées à veiller à ses interêts que lui-même. 1643.

Il gouverna avec un despotisme inconcevable, & ne fit de son Roi que son premier esclave. Sa hauteur, ses tyrannies, exciterent un murmure general; mais l'aveuglement du Roi étoit tel que personne n'osoit éclater.

1643. La Reine le haïssoit, & à son tour il ne pouvoit souffrir la Reine. Cependant en 1642, Philippe ayant été en Catalogne, on lui laissa le Gouvernement ; elle fit connoître les grands talens qui étoient en elle pour regner ; elle s'instruisit à fond de tout ce qui concernoit Olivarés, & resoluë de le perdre, elle commença par éloigner d'auprès d'elle la Comtesse d'Olivares. Lorsque le Roi fut de retour, elle lui parla sur son premier Ministre, & lui prouva qu'il étoit la source immediate de tous les malheurs qui affligeoient la Monarchie. Le Roi prévenu en faveur de la Reine, depuis son ministere, commença à l'écouter ; & dés ce moment cette Princesse vit la perte d'Olivarés infaillible. Elle avertit en secret la Duchesse de Mantouë, exilée à Ocausa par ordre du Ministre, de se rendre à la Cour. La Duchesse obéït, & la Reine, malgré Olivarés, lui obtint une audience du Roi. Dans cette audience elle démontra à Philippe, que les excès d'Olivarés avoient été la cause de la revolte de Portugal. Le Roi demeura frappé des preuves. Par les soins de la Reine le Marquis de Grona, Ambassadeur de l'Empereur, presenta en même tems au Roi, une Lettre de la part de son Maître, dans laquelle ce Prince l'avertissoit qu'Olivarés avoit ruiné & ruinoit encore la Monarchie Espagnole. Le Roi, malgré tant de preuves du mauvais ministere de son favori, ne pouvoit se déterminer à le chasser. Olivarés sur ces entrefaites fut informé de tout ce qu'on tramoit contre lui ; il alla trouver le Roi, & lui dit : Sire, » On cherche à m'ôter votre bienveillance ; je déplais à la Reine ; on » ne peut souffrir mon attachement » pour vous ; souffrez que je me re» tire à Loeches. Ce discours fit l'impression qu'il desiroit, il toucha Philippe, qui lui ordonna de demeurer, & de conserver le ministere. 1643.

Alors Donna Anne de Guevara qui avoit élevé le Roi, & pour qui ce Prince avoit beaucoup de consideration, se joignit aux ennemis d'Olivarés dont la fortune chancelante ne se soutenoit qu'à peine. Anne de Guevara tint ce discours au Roi. » Olivarés, Sire, a réduit par son mauvais » gouvernement votre Monarchie aux » dernieres extrêmitez. Il a chassé » vos Ministres les plus éclairez de » la Cour, pour regler & conduire » toutes choses au gré de ses caprices. » Il a forcé par sa tyrannie les Portugais à se soustraire de votre obéïssan» ce ; il a contraint les Catalans à » prendre les armes ; la Sicile est ab» battuë & le Milanés détruit. Vos » sujets gémissent, & ils n'osent por» ter leurs gémissemens jusqu'à votre » Trône. Ils attendent, dans un mor» ne mais respectueux silence, un » prompt remede aux infortunes » qui les pressent. Vous seul pouvez » les sauver, en prenant en main les » resnes du Gouvernement, & en » éloignant Olivarés. Vous le devez ; » tout doit vous y engager, votre » honneur, votre Religion, & enfin « votre interêt.

Le Roi touché du zele avec lequel Anne de Guevara lui parla, se détermina enfin à éloigner son Ministre. Il lui ecrivit de sa propre main une lettre par laquelle il lui permettoit de se retirer à Loeches. Cette lettre étourdit Olivarés qui croioit avoir dissipé l'orage soulevé contre lui. Il voulut parler au Roi, mais le Roi refusa de le voir. Il partit donc de la Cour accablé de sa disgrace, & il se rendit à Loeches avec le Pere Ripalda son

643. Confeſſeur. Avant ſon départ, le Roi aſſembla le Conſeil d'Etat, & dit à ceux qui le compoſoient que le Duc d'Olivarés lui ayant demandé la permiſſion de ſe retirer, il la lui avoit accordée, & que deſormais il alloit gouverner lui-même ſon Royaume: mais il étoit trop pareſſeux & trop indolent pour demeurer long-tems dans cette reſolution. Olivarés eut bien-tôt un ſucceſſeur, qui ne gouverna pas moins deſpotiquement. Le Duc aprés avoir reſté quelque tems à Loeches, reçut ordre d'aller à Toro. Cependant le Roi pour faire croire que ſon miniſtre étoit retiré volontairement de la Cour, permit à la Comteſſe ſon épouſe d'y demeurer, & d'y exercer la Charge de Camerera Major de la Reine. Il conſerva également la Charge de Gentilhomme de la Chambre à Dom Henri de Guſman que le Comte Duc avoit reconnu pour ſon fils bâtard, après la mort de Marie de Guſman ſa fille legitime. Cet Henry étoit un ſujet ſi médiocre, qu'Olivarés avoit été long-tems ſans vouloir le reconnoître. Il étoit fils d'une de ces femmes que la miſere condamne au vice, & que l'habitude y retient. 1643.
Elle avoit pluſieurs amans à la fois, & il n'étoit pas bien certain que Henri fût fils du Duc d'Olivarés. Cependant par un caprice inconcevable, il le regarda enfin comme tel, & il lui fit épouſer Doña Juana de Velaſco, fille du Connétable de Caſtille. Jeanne ne conſentit à un mariage ſi honteux que malgré elle, mais l'autorité l'emporta. Olivarés étoit maître, & elle fut immolée au caprice de ce Miniſtre, qui ne ſurvécut que deux ans à ſa diſgrace. Il mourut enfin à Toro l'an 1647. On tranſporta ſon corps à Loeches. Une furieuſe tempête étant ſurvenuë pendant ce voyage, les Caſtillans publierent que la diable étoit ſorti des enfers pour s'emparer du corps de ce Miniſtre. Il avoit gouverné pendant l'eſpace de vingt-deux ans. La Comteſſe ſon épouſe & Henry ſon fils reçûrent ordre de ſortir de la Cour, quelque tems avant qu'il mourût. Rien ne manqua enfin à ſa diſgrace. Son orgueil & ſa fierté furent confonduës de toutes manieres. Son miniſtere avoit été trop tyran, pour qu'on le plaignît.

Fin du vingt-ſeptiéme Livre.

HISTOIRE
DE
PORTUGAL.

LIVRE VINGT-HUITIEME.

1644. A Mesure que la Couronne de Castille éprouvoit des revers, celle de Portugal voyoit de plus en plus prosperer ses affaires. La Ville de Tanger en Afrique étoit sous la domination du Roi Catholique. D'abord que les habitans y furent informez, que les peuples de Portugal avoient proclamé Roi Jean IV ils le reconnurent aussi pour leur Roi, à l'instigation du Comte de Sarzedas Gouverneur & Capitaine General de la place. 1644.
Dom Juan y envoya aussi-tôt un secours d'hommes & de munitions. Les Castillans employerent tour à tour la priere & la menace, pour ramener les habitans sous leur domination. Les prieres ne purent les toucher, & les menaces ne servirent qu'à les affermir dans la fidelité, qu'ils devoient à leur nouveau Roi, comme vassaux anciens de sa Couronne.

Sur ces entrefaites le Roi de Portugal apprit que la flote Espagnole, qui revenoit des Indes Occidentales étoit sur le point d'arriver à Seville. Persuadé que la prise de cette flote ren-

1644. verseroit tous les projets des Espagnols, contre le Portugal, il fit armer vingt-quatre galions, pour tâcher de s'en emparer. Mais cet armement devint inutile; les Espagnols au lieu d'aller à Seville, allerent à Cadix pour éviter la rencontre des Portugais. Ceux ci rentrerent dans leurs ports, à l'exception de six galions, qui croiserent sur les côtes pour les purger de Corsaires. La flote du Bresil arriva vers ce tems-là, chargée de quatorze mille caisses de sucre, & d'autres marchandises. Du produit, on équipa six vaisseaux, deux pour le Bresil, deux pour les côtes Orientales de l'Afrique, & deux pour les grandes Indes. Le Roi fit embarquer sur un de ces derniers Gonçales Sequeira de Sousa, qu'il envoyoit en qualité d'Ambassadeur vers l'Empereur du Japon. Ce Prince souhaitoit de renouveller l'ancienne alliance qui regnoit entre les Rois de Portugal & ses predecesseurs. Jean IV se flatoit que cette alliance seroit extrêmement utile à l'Etat, & sur tout à ses sujets des Indes.

Nous avons vû comment les Portugais avoient penêtré jusque dans ces vastes pays, & comment ils y avoient fondé une vaste Monarchie. Après avoir conquis les isles de Madere, des Terceres & de Saint Michel, avoir parcouru les côtes méridionales de l'Afrique, s'être emparé des isles du Cap Vert, avoir construit le Fort de la Mine, dans l'Ethiopie Occidentale, soumis sous leur puissance les isles du Prince, & de Saint Thomas, s'être établis dans les Royaumes de Congo, & d'Angola, avoir élevé plusieurs Forts dans l'une & l'autre Guinée, ils doublerent enfin le Cap de Bonne Esperance, découvrirent l'isle S. Laurent, & subjuguerent sur les côtes Orientales de l'Afrique les Royaumes de Sofala, de Mozambique, & de Melinde. Ensuite ils passerent la mer Rouge, parcoururent le sein Persique, franchirent les embouchures de l'Inde & entrerent dans le pays qui porte ce nom. Ils s'arrêterent d'abord à Calicut, à Cochim, & dans les places voisines, où sous le prétexte du commerce, ils établirent leur domination. Ils enleverent l'isle d'Ormus dans le sein Persique, aux Rois du Païs, & l'isle de Goa dans l'Inde à Idalcan. Chaul, Daman, Bazaim, Cananor, toute la côte du Malabar tomba sous leur puissance. L'Isle de Ceilan reconnut leur pouvoir. Ils conquirent Malaca dans la Chersonese d'or par-delà l'embouchure du Gange. Ils firent éprouver la force de leurs armes à tous les habitans de l'Archipelage Oriental. Les Moluques subirent leurs Loix. Ils bâtirent la Ville de Macao dans la Chine: ils introduisirent leur commerce dans le Japon, & rendirent enfin tributaires tant de Royaumes, de Provinces, d'Isles & de pays, que leurs Etats formerent bien-tôt un Empire plus vaste, & plus étendu que n'avoit été l'Empire Romain. Ils soutinrent de grandes & de perilleuses guerres contre les Maures, & contre les Idolâtres. La puissance des Rois de Perse n'égaloit point celle des Rois de Cambaye. Les Capitaines que les Romains eurent à combattre, ne surpassoient point en valeur, en courage, en force, en intrepidité, en constance, un Nizamalucus, un Idalcan, & tant d'autres grands Rois, & grands Princes, que les Portugais vainquirent. Leurs armées étoient composées des plus braves Nations de l'Orient. Les Perses, les Turcs, les Arabes, les Maures marchoient à l'envi sous leurs étendarts. Cependant les Portugais, qui n'étoient qu'une poignée de 1644.

1644. monde en comparaiſon, les dompterent, ainſi que les Rois de Bengale, d'Aracan, de Pegou, & de Siam, dont les forces n'étoient pas moins redoutables.

Les Rois d'Eſpagne en uſurpant la Couronne de Portugal, devinrent les maîtres de ces vaſtes conquêtes; mais la plûpart ſecouerent leur joug dès qu'on y eut apprit la nouvelle de la révolution, par laquelle Jean IV étoit remonté ſur le trône de ſes Ancêtres. Le Mozambique, le Royaume de Monbaze, les Villes de Diou, de Daman, Bazaim, la grande Capitainie de Chaul, les forteresſes d'Onor, de Bracalor, de Mangalor, de Cananor, de Camgranor, la Ville & Citadelle de Cochim, de Coulam, de Negapatam, de Meliapor, & la plus grande partie de l'iſle de Ceilan, avec pluſieurs Villes, Citadelles, fortereſſes, reconnurent le nouveau Roi de Portugal pour leur Prince legitime. Dom Juan à l'exemple de ſes Prédeceſſeurs, y envoya un Viceroi, des Commendans, des Gouverneurs, des troupes, des munitions, enfin tout ce qui étoit neceſſaire pour conſerver ſous ſon obéïſſance ces Villes, ces Fortereſſes, & ces Royaumes. Il voulut que le Viceroi ſe tînt toujours à Goa, où les Rois & les Princes Indiens envoyoient leurs tributs & leurs Ambaſſadeurs lorſqu'ils avoient à traiter de quelque affaire avec les Portugais.

Les Portugais voyant à leur tête un Roi de leur Nation & ſe rappellant combien ils étoient autrefois redoutez dans tous ces pays réſolurent de s'y faire reſpecter, & redouter encore. Les Princes de l'Orient ne pouvoient concevoir comment ils avoient pû ſupporter pendant un ſi long tems un joug étranger. Cette patience leur avoit inſpiré du mépris pour eux. 1644. Ils publioient que ce n'étoient plus ces mêmes Portugais, cette même Nation ſi puiſſante, ſi brave, & ſi redoutable, qui avoit ſubjugué tout l'Orient. Bien-tôt ſongeant à s'affranchir entierement de leur domination, ils refuſerent de leur payer les tributs ordinaires. Le Xeque de Catifa ancien Tributaire de la Couronne de Portugal, ſe ſouleva le premier. Il joignit ſes forces de mer & de terre aux ennemis de la Couronne; il refuſa l'entrée de ſes ports aux vaiſſeaux Portugais, & troubla le commerce de la Nation.

Dom François-Louis Lobo Commandant ſur cette côte, s'unit au Capitaine General de Maſcate pour punir le Xeque. Ils partirent dans ce deſſein avec une eſcadre pour Catifa. Ils rencontrerent en chemin ſept vaiſſeaux appartenans au Xeque, chargez de précieuſes marchandiſes; & ils s'en emparerent. Peu de jours après ils ſe rendirent maîtres de deux vaiſſeaux, de trois qui ſortoient du port de Catifa. Le troiſiéme ſe ſauva, rentra dans le port, & y apprit la perte de ſes deux compagnons. Les Portugais ne douterent point que le Xeque ne ſe mît en deffenſe. Ils réſolurent de deſcendre à terre pour l'attaquer, avant qu'il ſe fût mieux fortifié; ils l'executerent. Ils mirent le pays à feu & à ſang. Les habitans de Catifa leur faiſoient des ſignes pour leur demander grace; mais les Portugais faiſoient ſemblant de ne les pas apperçevoir, & continuoient leurs ravages. Alors on leur fit dire que le Xeque & les Grands s'étoient mis en lieu de ſûreté. Dans ce moment les Portugais ceſſerent leurs hoſtilitez, & entrerent avec les habitans en negociation. Ils proteſterent qu'ils dévaſte-

roient tout le pays, si on ne leur livroit le Xeque & ses Ministres. Les Maures résisterent à cette proposition, & les Portugais firent semblant de recommencer leurs ravages. Alors on vint leur dire que le Xeque se soumettoit, & promettoit de leur payer désormais les tributs ordinaires. Le General répondit que cela ne suffisoit point, qu'il falloit que le Xeque payât les frais de son armement, avec tous les arrerages des tributs dûs depuis plusieurs années, & que le Xeque lui-même vînt pour regler les conditions de la paix qu'on alloit renouveller. Les Maures s'en retournerent honteux & désesperez. Cependant les Portugais craignant que leurs voisins n'accourussent à leur secours, se déterminerent à achever de ruiner le pays. Sur ces entrefaites les Députez de Catifa revinrent pour dire au General qu'il se soumettroit àtout ce qu'on voudroit, pourvû qu'on leur promît de ne point outrager leur Prince. » Votre Prince, leur dit le General, a violé la paix qui regnoit » entre nous : il est indigne de » notre clemence, mais il l'éprouvera à votre consideration. Je vous » le promets, il peut venir, la parole des Portugais est sacrée, & » la generosité est leur principale » vertu. « Le Xeque ayant reçu cette réponse, se rendit le lendemain de bonne heure dans le camp des Portugais, accompagné de toute sa Cour. Il paya le tribut dont on étoit convenu, & promit de payer dans un certain tems les arrerages qu'on lui demandoit. Les Portugais le congedierent, & s'en retournerent dans leurs vaisseaux chargez de richesses. Cette action les fit respecter dans tout le pays. Le Xeque étoit estimé très-puissant, & son orgueil humilié donna une idée très-avantageuse de ses vainqueurs. 1644.

Autant les Portugais paroissoient attentifs à recouvrer leurs anciens Etats, autant les Castillans faisoient leurs efforts pour les conserver. Tanger en Afrique leur tenoit fort à cœur. Sa forteresse, & sa situation leur étoient extrêmement utiles. Leurs flotes pouvoient aisément s'y retirer, en cas qu'elles fussent poursuivies par leurs ennemis, ou qu'elles fussent battuës de quelque tempête. Les Castillans ne s'occupoient que des moyens d'arracher une seconde fois cette Ville des mains des Portugais. Ils firent agir tant de ressorts qu'ils déterminerent une partie des habitans à trahir le Roi de Portugal. Dom Lopes d'Acugna conduisit toute l'intrigue, & l'on fit partir une flote pour seconder ses desseins. On étoit convenu que dés que cette flote seroit à la rade de Tanger, les Conjurez prendroient les armes, massacreroient les partisans des Portugais, & favoriseroient la descente des Espagnols. Toute entreprise, assujettie à un embarquement, est plus que toute autre exposée aux caprices de la fortune. La mieux concertée échouë plus souvent qu'elle ne réüssit. La flote Espagnole fut battuë d'une horrible tempête. Les vaisseaux maltraitez eurent bien de la peine à gagner Ceuta. Les Conjurez loin de se repentir de leur dessein, voyant qu'ils ne pouvoient livrer la Ville aux Castillans, résolurent de la livrer aux Maures. Ils en donnerent avis aux Espagnols, qui y consentirent; à condition pourtant qu'ils partageroient avec les Infideles le butin qu'on y feroit. Ce traité fut signé le cinq de Mai. Les Conjurez peu de jours après devoient ouvrir les portes

1644. aux Maures ; & ceux-ci devoient massacrer ou réduire dans l'esclavage les habitans. La conspiration alloit éclater, lorsque quelqu'un des Conjurez ne pouvant soutenir l'image de voir ses parens & ses amis égorgez, alla avertir les Magistrats de tout le complot. On assembla le Conseil, on prit d s mesures, & on arrêta les traîtres. Un des principaux Magistrats ayant découvert que son fils avoit trempé dans la conspiration, alla l'arrêter, & l'envoya chargé de chaînes au Roi de Portugal. L'interêt de la Patrie l'emporta sur l'interêt du sang.

Les traîtres furent punis, & Tanger sauvé. Cependant la France éprouvoit de plus en plus combien l'alliance qu'elle avoit contractée avec le Portugal, lui étoit avantageuse. Les Portugais occupoient une partie des forces de la Castille. Les François en profitoient, & poussoient leurs conquêtes dans la Catalogne & ailleurs. Le Roi de Portugal continuant de son côté la guerre, fit marcher une armée de douze mille hommes vers la frontiere d'Alenteyo afin d'entrer dans la Castille. Le Roi Catholique y envoya aussi des troupes pour défendre le païs, & il en donna le commandement au Marquis de Torrecusa, qui avoit passé par tous les emplois militaires. Torrecusa s'attacha à augmenter sa Cavalerie, pour être mieux en état d'arrêter les courses des Portugais, & pour pouvoir escorter tous les convois, qu'il devoit envoyer dans les places differentes de l'Estramadure Espagnole. Jean IV nomma pour general de son armée, Mathias d'Albuquerque.

Torrecusa commença le premier les hostilitez. Le premier soin du General, c'est de ne point hazarder legerement sa réputation. Le moindre échec peut faire perdre la confiance 1644. qu'on a en lui, & la confiance perduë, on doit desesperer des heureux succès. Torrecusa présumant trop de lui-même attaqua Onguella petite Ville où il n'y avoit que quarante soldats de garnison : il voulut l'emporter d'emblée, & il échoüa dans son entreprise. Pascal de Costa vieux Soldat, Commandant de la Place, le repoussa, & le força de se retirer précipitament. Ce fut dans cette occasion qu'on vit une femme Portugaise combattre avec une pique à la main l'ennemi, & qui quoique blessée, ne voulut jamais se retirer qu'elle ne l'eut vû fuir.

Mathias d'Albuquerque étoit à Estremoz. Il y apprit le peu de succès que le Marquis de Torrecusa avoit eu devant Onguella. Son malheur le rendit circonspect. Il resolut de ne hazarder aucune démarche, dont il ne fût sûr du succès. Cependant il fit partir vers Montijo Dom Rodrigue de Castro, Lieutenant General de la Cavalerie, avec deux cens soixante chevaux, & deux mille cinq cens hommes. Il le fit suivre par le gran Veneur accompagné de huit cens chevaux, avec ordre de secourir Castro dans le besoin. Montijo étoit une Ville d'environ huit cens feux. Elle avoit un bon retranchement. La garnison étoit composée d'une Compagnie de Volontaires & d'une Compagnie de Cavalerie. D'ailleurs les Habitans étoient braves & accoutumez à la guerre. En arrivant Rodrigue de Castro attaqua le retranchement que la garnison défendit avec opiniâtreté : néanmoins on le força, on entra dans la Ville & on la pilla. Au commencement de l'attaque une partie des Habitans avoient pris la fuite, & avoient été avertir les Castillans du sort qui menaçoit

1644. naçoit Montijo. On y envoya mille chevaux pour ſecourir cette Ville. Caſtro avoit eu le ſoin d'envoyer des eſpions, pour obſerver les ennemis. Ces eſpions vinrent l'avertir de l'arrivée des Caſtillans. Caſtro raſſembla promptement ſes Soldats diſperſez, & ſortit de la Ville en bon ordre, pour combattre les Eſpagnols. Le Grand Veneur, qui de ſon côté avoit été auſſi averti, le joignit dans cet inſtant. Ils chargerent avec tant de valeur les Eſpagnols, qu'ils prirent honteuſement la fuite. Quelques-uns même s'enfuirent avec tant de précipitation, qu'ils ſe jetterent dans la Guadiane, & s'y noyerent.

Torrecuſa voulant ſe dédommager de ce malheur, envoya un gros détachement de ſa cavalerie, pour faire le dégât dans le territoire de Portalegre & d'Azumar. Ce détachement trouva quelques Habitans répandus dans les campagnes, qu'il tua ſans pitié. Albuquerque, informé par les eſpions de ce qui ſe paſſoit, ordonna à Dom Nuñes Maſcaregnas, Meſtre de Camp, qui étoit dans Portalegre, d'aller avec ſon Regiment & un détachement de Cavalerie, brûler un certain Bourg qu'il lui indiqua, afin de contraindre les Eſpagnols de ſe retirer. Maſcaregnas lui repreſenta qu'il étoit dangereux & difficile d'executer ce qu'il ordonnoit, mais qu'il iroit, s'il le ſouhaitoit, attaquer Membrillo, à quatre lieües de Caſtelvide, d'où les garniſons de Valence & d'Albuquerque tiroient leurs proviſions. Le General approuvant ce deſſein, lui envoya encore huit cens Dragons & trois cens Cavaliers ſous les ordres de Dom Diegue Gomes de Figueredo, Lieutenant du Meſtre de Camp General, avec des vivres pour quatre jours, beaucoup de munitions, des feux d'artifice, des échelles, & de tout ce qui étoit neceſſaire pour le ſuccès de l'entrepriſe. 1644.

Maſcaregnas partit pour l'executer, & chargea de la conduite de l'avant-garde Diegue Gomes, qui s'empara d'un poſte extrêmement avantageux, pour empêcher ceux de Valence & d'Albuquerque de ſecourir Membrillo. Les Portugais arriverent devant cette Place à la pointe du jour. On l'attaqua dans le moment par quatre endroits differens, afin de ne pas laiſſer aux Habitans le tems de ſe reconnoître. Après un combat aſſez opiniâtré, elle fut forcée, pillée & brûlée. Ceux qui s'étoient retirez dans l'Egliſe, furent les ſeuls qui échaperent à la furie du Soldat. Enſuite on ravagea les campagnes, & l'on détruiſit un Village appellé Celorino. Ceux de Valence & d'Albuquerque coururent au ſecours de Membrillo, comme on l'avoit prévû : mais le détachement qu'on avoit laiſſé dans le poſte, dont Diegue Gomés s'étoit d'abord emparé, les arrêta, & les obligea à s'en retourner.

Les Eſpagnols qui avoient vainement attaqué Onguella, avoient pris la route de Landroal, pour en dévaſter la campagne, & en enlever les beſtiaux. Les Habitans prirent les armes, pourſuivirent & joignirent l'ennemi entre Alconchel & Villeneuve de Freſne. Ils leur firent rendre tout le butin, & en tuerent un nombre conſiderable. Le General de la Cavalerie Portugaiſe étant ſorti d'Olivença, il rencontra vingt-trois Cavaliers Eſpagnols, dont il fit trois priſonniers, qui lui apprirent que Dom François de Velaſco, Lieutenant General de la Cavalerie, étoit avec cinq cens chevaux à Villeneuve de

1644. Barca Rota. Cette Ville étoit une des plus riches & des plus considerables de l'Estramadure Espagnole. Le General de la Cavalerie forma le dessein d'y entrer pour l'enlever aux Castillans. Il envoya pour reconnoître la Place pendant la nuit, Eustache Pique Mestre de Camp. Pique s'acquitta en homme intelligent de sa commission; & le lendemain en conséquence de ses instructions, la place fut prise & pillée. Velasco se sauva au commencement de l'attaque avec sa Cavalerie sur une éminence, d'où il regarda froidement le sac de Villeneuve sans se donner le moindre mouvement pour l'empêcher. Les Portugais s'en retournerent vainqueurs à Alconchel.

Ces succès differens déterminerent Albuquerque à se mettre lui-même en campagne. Le Grand Veneur alla le joindre à Campo Major. L'armée se trouva composée de 6000 hommes, douze cens chevaux, avec six pieces d'artillerie, & des vivres & des munitions pour vingt jours. Elle étoit divisée en neuf Regimens, dont étoient Mestres de Camp Ayres de Saldagne, Dom Nuño Mascaregnas, Louis de Silva Telles, Juan de Saldagne Sousa, François de Melo, Martin Ferreyra, Eustache Pique, David Calē, & le Comte de Prado. Le Grand Veneur commandoit la Cavalerie; Diego Gomés de Figueyredo, l'Infanterie en qualité de Mestre de Camp General, & Gaspar Pinto Pestano, étoit Commissaire General de cette armée qui marcha vers Albuquerque. Mais Mathias ayant apris qu'on y avoit envoyé du secours, tourna vers Villar-del-rei qu'il pilla & brûla. De-là il passa à la Roche de Mansancto, qui subit le même sort que Villar-del-rei. Ensuite les Portugais allerent à Montijo, dont les Castillans avoient reparé les retranchemens. On reprit cette Ville, & on la pilla. Albuquerque y sejourna deux jours pour laisser respirer ses troupes. Il se remit en campagne, ravageant & brûlant tous les lieux où il porta ses armes. 1644.

Le Marquis de Torrecusa ne songeoit cependant qu'à assurer les places importantes, & abandonnoit les autres à la fureur des Portugais. Il tint un conseil. Les uns vouloient qu'il allât assieger Olivença, les autres qu'on allât chercher les Portugais pour les combattre; parce, disoient-ils, qu'il falloit une action d'éclat pour redonner la confiance aux troupes, & reparer les pertes qu'on avoit faites. Torrecusa s'y détermina. Il rassembla toutes ses troupes, & il se mit en devoir d'aller chercher les Portugais. Son armée montoit à sept mille hommes d'Infanterie, & à deux mille six cens chevaux. L'Infanterie étoit divisée en neuf corps, & la Cavalerie en trente-quatre escadrons. Torrecusa en confia le commandement general au Baron de Molinguen.

Albuquerque se voyant dans la necessité de combattre, envoya reconnoître l'ennemi, & rangea son armée en bataille. Il separa sa Cavalerie en douze corps, & en plaça six tous Portugais à l'aîle droite, & six tous Etrangers à l'aîle gauche. Melo commandoit ceux de l'aîle droite, & le Commissaire General ceux de l'aîle gauche, avec la Cavalerie Hollandoise, commandée par Piper. Albuquerque s'étant apperçu que la plaine lui étoit désavantageuse, parce que ses ennemis étoient superieurs en Cavalerie, se couvrit de trois rangs

1644. de charretes, qu'il fit garder par quatre cens Mousquetaires. Il fit trois batteries de six pieces de canon, & tout étant disposé, Albuquerque parla ainsi à ses troupes. » Portugais, je » connois votre courage, je sçai qu'il » est porté naturellement aux grandes » actions, & si je vous parle, c'est » moins pour vous animer, que pour » vous rappeller ces mêmes actions » qui vous ont acquis tant de gloire. » Dix mille de vos Ancêtres taillerent » en pieces une multitude effroyable » de Barbares aux campagnes d'Ou- » rique. Jean Premier défit avec » six mille hommes à Aljubarrota » trente mille Castillans. Craindriez- » vous une armée, dont les forces » sont de beaucoup inferieures, & » que vous avez vaincuë en détail en » plusieurs rencontres? Non; l'ardeur » que vous montrez pour le combat, » m'est un garant certain de la vic- » toire. Torrecusa persuadé de la dé- » faite de ses troupes, n'a osé se met- » tre à leur tête, il s'est enfermé dans » Badajos, pour n'être pas témoin » de la honte de sa Nation. La gloire » vient se jetter avec la victoire entre » vos bras. Souvenez-vous de votre » Patrie. Souvenez-vous de votre Roi: » l'ennemi ne sçauroit vous résister.

La fermeté & l'ordre qui regnoient parmi les Portugais, sembloient devoir ôter l'envie aux Castilllans d'en venir aux mains. Mais se confiant sur leur nombre, ils chargerent avec fureur l'aîle gauche des Portugais. Le choc fut violent, & la Cavalerie rompuë & renversée. La Hollandoise se replia avec précipitation sur le Regiment d'Ayres de Saldagne. Le désordre s'y mit. Les Castillans saisirent ce moment pour le recharger, & acheverent de le déconcerter. La Cavalerie de l'aîle droite accourut pour le secourir, les Castillans le reçurent avec tant de valeur, qu'ils la firent reculer. 1644. Alors ils retomberent sur l'infanterie de la gauche, & l'attaquerent vivement par le front & par le flanc. Albuquerque fit tous ses efforts pour rallier les soldats; mais sur ces entrefaites, il eut son cheval tué sous lui. Un Officier François, appellé Henri de la Morlé, l'ayant apperçu, courut à son secours & lui donna son cheval, sacrifiant sa vie pour sauver celle de son General. On dut la victoire à l'action de ce François. Quoique l'infanterie fut rompuë, l'artillerie prise, que le désordre enfin regnât par tout, d'Albuquerque osa tenter de rappeller la fortune sous ses étendarts. Ayant rallié quelques Officiers avec quelques soldats, qui combattoient pêle-mêle avec les Castillans, il se mit à leur tête, chargea l'ennemi l'épée à la main, regagna l'artillerie & le bagage, & après un combat des plus longs & des plus opiniâtres, força enfin les Castillans à abandonner le champ de bataille, qu'ils laisserent couvert de corps morts. Les Portugais honteux d'avoir été si maltraitez au commencement de la bataille, crurent effacer cette honte, en massacrant impitoyablement tous les Castillans qui tomboient en leur pouvoir. Il s'en noya beaucoup dans la Guadiane, & les bords de cette riviere offroient un spectacle affreux, par les cris de ceux qui périssoient dans l'eau, ou des blessez, sur les corps desquels la Cavalerie passoit sans pitié.

Enfin les Castillans perdirent dans cette bataille cinq Mestres de Camp, Dom Joseph de Pugar, Dom François de Luna Corrigidor de Badajoz, Dom Diegue Giralde, Irlandois, & Juan Roïs d'Oliveira, Portugais; Neuf Capitaines de cavalerie, quarante-cinq

1644. d'infanterie, plusieurs Chevaliers de S. Jacques, d'Alcantara & de Montesa, trois Sergens Majors, le Comte de Montijo avec son fils, seize cens soldats, & huit cens chevaux. Le nombre des blessez monta aussi à huit cens. Du côté des Portugais il y eut neuf cens hommes, tant tuez que blessez. On compta parmi les morts deux Mestres de Camp, Ayres de Saldagne & Dom Nuño Mascaregnas; un Sergent Major, huit Capitaines d'Infanterie, & trois ou quatre de Cavalerie. Au commencement de la bataille, le Mestre de Camp Pique fut fait prisonnier avec le Comte de Fiesque, Dom Diegue de Meneses, Ferdinand Pereira, Manuel de Saldagne, George de Melo, fils du Grand Veneur, & François d'Almada, l'un & l'autre Capitaines d'Infanterie. La Cavalerie Portugaise ne souffrit presque point. Celle de l'aîle gauche s'enfuit d'abord, & celle de la droite ne fit qu'une médiocre résistance. On dut cette victoire à la seule infanterie, qui n'abandonna jamais le champ de bataille. Albuquerque la ramena à Campo Major, où il trouva les habitans assemblez qui se préparoient pour le venir secourir, croyant qu'il avoit été vaincu, ainsi que l'avoient rapporté les Cavaliers qui s'étoient enfuis au commencement du combat. On celebra dans tout le Portugal cette victoire.

Le Marquis de Torecusa, pour réparer son armée, fit venir de l'Estramadure & de l'Andalousie toute l'infanterie & toute la cavalerie qui étoient dans ces deux Provinces. Il ne pouvoit se consoler de la défaite de ses troupes. Cette bataille fut en quelque maniere la premiere action d'éclat, qui se passa entre les Castillans & les Portugais depuis le commencement de la guerre. Ce n'est pas la premiere occasion où l'on ait vû que ceux 1644. qui étoient d'abord victorieux, fussent ensuite vaincus. Il arrive que le vainqueur se rompt pour poursuivre le vaincu, qui revenant de son premier désordre, se rallie peu à peu, profite du désordre où le vainqueur s'est jetté lui-même, & lui arrache une victoire qu'il ne méritoit point. La valeur unie à la prudence, suplée à tout, & peut tout. D'Albuquerque au lieu de s'abandonner au désespoir n'en devint que plus ferme, à la vûë de ses troupes rompuës; plein de confiance, dans le sein du malheur, il osa se flater de la victoire. Le Roi pour le récompenser le fit Comte d'Alegrette.

Tandis qu'il se comportoit ainsi dans la Province d'Alentejo, le Comte de Castel Melhor commandoit dans celle d'entre Douro & Minho, pour le Roi de Portugal, & le Marquis de Tavora dans le Royaume de Galice, pour le Roi Catholique. Celui-ci voyant que les Portugais avoient fait de grands dégâts dans la Galice, où ils avoient pillé & brûlé plusieurs bourgs, avec la Ville de Barca, résolut pour s'en venger, d'aller attaquer Camignan, Villeneuve, Mouson, & quelques villages voisins, comme Lagnelas, & Seixas. Il partit pour cette entreprise, de la Ville de la Garde, & descendit la riviere avec quatre barques & trente bateaux chargez de soldats pour brûler Camignan. Ils y arriverent, & ils étoient prêts à débarquer, lorsque Rodrigue Pereira Sotto Major s'en apperçut, & les contraignit à se retirer. Quatre grandes barques parties de Tui, pour aller insulter Valence, éprouverent le même sort, c'est-à-dire, qu'elles furent obligées de s'en retourner, sans avoir rien fait.

Dom Louis Odrisco, Sergent Major d'Antoine de Saavedra, s'embar-

1644. qua à Tamaga sur quelques barques, & sur quelques bateaux, pour aller brûler Lagnellas. Les habitans au nombre de vingt-cinq se rendirent sur les bords de la riviere pour s'opposer au débarquement. Armez de piques & d'épées, ils l'empêcherent en effet, firent vingt-neuf prisonniers avec deux Capitaines d'Infanterie, un Enseigne, un Sergent Major, & tuerent près de trois cens hommes. Non contens d'avoir ainsi repoussé l'ennemi, ils entrerent sous les ordres d'Abreu dans la Galice, où ils saccagerent & brûlerent plusieurs bourgs & villages.

Peu de jours après, les Castillans au nombre de cinq mille hommes, & de trois cens chevaux, se jetterent dans le Portugal par un endroit nommé Sayasecha. On ne doutoit point qu'ils ne fissent quelque grande entreprise, mais ils se bornerent à attaquer le Château de Crasto Laboreiro, que Pierre de Faria deffendoit, avec vingt-cinq soldats. Les habitans des villages prochains accoururent à son secours. Faria contraignit les Castillans à lever le siege, & à s'en retourner honteusement, après avoir brûlé quelques maisons. Ayant voulu chasser les Portugais de Salvaterre, ils échoüerent également dans cette entreprise.

Dom Urbain d'Humada commandoit les Castillans sur la frontiere de Beira. N'ayant osé faire aucune course dans le Portugal, comme les Portugais en avoient fait dans la Castille, le Roi Catholique lui ôta le commandement, & le confia à François d'Herreda. Celui-ci voulant donner quelque credit aux armes Castillanes, assembla beaucoup de troupes. Alvares d'Abranches, General des Portugais dans la Province de Beira, envoya un détachement de Cavalerie, pour épier les démarches de l'ennemi. Etant arrivé à Figal, il y rencontra un détachement des Castillans, qu'il passa au fil de l'épée. 1644.

Ensuite le détachement Portugais vint rejoindre son General, qui partit de la Ville d'Almeida avec deux mille fantassins, & deux cens cinquante chevaux. Il entra dans la Castille & passa à gué la riviere d'Alzava. Les Castillans en furent informez, & ils n'oserent cependant aller à leur rencontre. Abranches s'imaginant qu'ils vouloient lui tendre quelque piege, deffendit à ses soldats de s'écarter, & marcha en ordre de bataille, jusqu'à la vûë de Fontaine Guinal, Ville d'environ huit cens feux, Capitale de tout le pays, embellie de belles & de magnifiques maisons, fortifiée de deux bons retranchemens, deffendus par sept cens hommes de garnison. Abranches l'attaqua par six endroits differens. La garnison se deffendit vaillament; neanmoins les Portugais la forcerent, entrerent dans la Ville qu'ils pillerent & brûlerent. Tous les habitans, à l'exception de ceux qui s'étoient retirez dans l'Eglise, furent passez au fil de l'épée. La Ville étant brûlée, on fit le dégât dans la campagne. Comme les Portugais s'en retournoient chargez de butin, la Cavalerie Castillane vint inquieter l'arriere-garde. On la chargea deux fois, & on l'obligea à se retirer.

On marcha vers Zarca, lieu très-peuplé & très-riche, à cause du commerce que les habitans faisoient avec les Portugais. On n'avoit jamais pû empêcher cette correspondance entre les deux Nations. Abranches qui craignoit toujours qu'elle ne produisît enfin quelque mauvais effet, se détermina à ruiner Zarca. Lorsqu'il se presenta, il trouva les habitans en état de deffense. Il les força & en tua

1644. une partie : l'autre ſe retira dans une eſpece de redoute, où elle ſe deffendit encore. Les ſoldats Portugais refuſerent de les y attaquer, & ſe diſperſerent dans la Ville, au mépris des Ordres du General, qui prit le parti d'y mettre le feu, pour contraindre ſes ſoldats à ſe rallier.

La perte que firent dans cette occaſion les Caſtillans, fut eſtimée deux cens cinquante mille écus. Après le départ des Portugais, le feu prit aux poudres qui étoient dans la redoute. Elle ſauta en l'air, & près de cinq cens perſonnes furent enſevelies ſous les ruines. Tandis que les Portugais triomphoient de la ſorte, les François étoient moins heureux en Catalogne. Monſieur de la Motte Houdancourt, avoit promis de ſecourir Lerida que les Caſtillans aſſiegeoient. N'ayant pû le faire, la garniſon fut contrainte de capituler, & elle le fit honorablement. Peu de jours après Houdancourt fut battu ſous Taragone, quoiqu'il ſe flattât de conquerir cette place.

Par-là la Catalogne demeuroit expoſée aux armes victorieuſes des Caſtillans. On pria le Roi de Portugal d'entrer dans la Caſtille avec une bonne armée pour faire une puiſſante diverſion. La priere étoit inutile. Le Roi de Portugal veilloit non ſeulement aux interêts de ſon Royaume; mais même à ceux de la France, à qui ſon alliance étoit extrêmement avantageuſe. Il avoit déja raſſemblé une armée de vingt-ſix mille hommes, & de quatre mille chevaux, dans le deſſein de pourſuivre vigoureuſement la guerre, & d'ôter aux Caſtillans toute eſperance de rétablir leur domination dans ſon Royaume.

Le Marquis de Torecuſa, informé de ces préparatifs, en faiſoit autant de ſon côté pour s'oppoſer aux deſſeins des Portugais. Ces derniers ayant reçu ordre de ſe rendre dans la Province d'Alentejo, obéïrent avec une promptitude admirable, prouvant par-là quel étoit leur amour pour leur Roi & pour leur Patrie. Le rendez-vous étoit à Elvas, il s'y rendit tant de monde, qu'on fut obligé d'en renvoyer. Il n'y avoit point de Fidalque jeune ou vieux, riche ou pauvre, qui ne voulût donner des preuves de ſon zele dans cette occaſion. Mathias d'Albuquerque ayant diſpoſé toutes choſes, réſolut de ſe mettre en campagne & d'aller inveſtir Badajos. Torecuſa ſe tint enfermé, ce qui affligea les Portugais qui brûloient d'en venir aux mains. 1644.

Sur ces entrefaites le Roi fit arrêter à Liſbonne Dom George Maſcaregnas que le Roi avoit élevé aux premieres Dignitez de l'Etat, avec Dom Laurent de Souſa, & Dom Philippe ſon frere, tous trois accuſez d'avoir trempé dans une conſpiration contre le Roi. Le Marquis fut enfermé dans la Tour de Belem, & les deux autres dans deux autres Châteaux. Mais on ne les y retint pas long-tems. On découvrit que les ſoupçons qu'on avoit de leur fidelité, étoit l'ouvrage des ennemis, & une ruſe des Caſtillans, pour faire croire à toute l'Europe que la Nobleſſe Portugaiſe étoit mécontente de ſon Roi, & pour empêcher celui-ci de ſe ſervir de Miniſtres ſi habiles. On leur rendit donc leur liberté, leurs Charges, leurs honneurs, par un Decret conçu de cette maniere.

Aux trois Etats du Royaume.

Jean IV. Roi de Portugal.

» Il a été neceſſaire pour mon ſervice » de faire mettre dans la Tour de » Belem, le Marquis de Montalvan, » mon Conſeiller, &c. de certai-

1644. » nes circonstances l'ont exigé ; » mais assuré de sa fidelité, dont j'ai » toujours fait grand cas, & ayant » pour lui une estime singuliere, j'ai » ordonné qu'il lui fût permis de re- » prendre le poste, les dignitez, les » honneurs, & les récompenses qu'il » possedoit, & que je désire & espe- » re augmenter ; comme le requie- » rent sa qualité, ses services, son » merite, & l'affection & bonne vo- » lonté que j'ai pour lui. Que l'As- » semblée des trois Etats en soit in- » formée, & qu'elle lui fasse promp- » tement restituer tout ce qu'on lui » a sequestré. Fait à Lisbonne le deux » de Novembre 1644. Laurent & Philippe de Sousa furent également rétablis, & recouvrerent la faveur du Roi, qui eut en eux la même confiance qu'il avoit auparavant.

Quatre années s'étoient déja écoulées depuis que Jean IV. étoit remonté sur le trône. Il ne manquoit à sa gloire que d'être reconnu par tous les Etats de l'Europe, dans le traité de la paix generale, à laquelle on travailloit depuis plusieurs années. Les Plenipotentiaires de chaque Puissance s'étoient assemblez en 1640. à Cologne, sans avoir rien pû conclure à cause des difficultez que faisoit naître chaque jour la Maison d'Autriche. Les Ministres de l'Empereur, de la France, de la Suede, convinrent en 1641. des préliminaires de cette paix à Hambourg, malgré une infinité d'obstacles que les Puissances interessées opposerent. On alleguoit beaucoup de raisons, qui ne l'étoient que pour ceux qui les avançoient, dans le dessein où ils étoient de faire tomber la negociation. La révolution de Portugal étoit une des plus solides pour eux. Ils esperoient, en prolongeant, qu'il arriveroit dans ce Royaume quelque changement ; mais voyant 1644. que la concorde y regnoit, & que le Gouvernement en étoit applaudi par presque tous les Princes de l'Europe, ou ouvertement, ou en secret, ils se déterminerent enfin à conclure quelque chose. On résolut de ratifier les préliminaires arrêtez à Hambourg, par lesquels l'Empereur s'étoit engagé à faire consentir le Roi d'Espagne à envoyer ses Ministres, conjointement avec ceux des autres Puissances à Munster, pour y conclure la paix universelle. Les obstacles se reveillerent pour la forme des passeports, sur lesquels devoit être fondée la sureté des Ministres des Puissances contractantes, & de leurs alliez & adherens. Les François voulurent absolument que les Portugais fussent compris dans ce nombre. Le Roi y envoya D. Louis Pereira de Castro. Il partit pour s'y rendre avec les Plenipotentiaires François. Etant arrivés sur la frontiere qui sépare la France des Païs-bas soumis au Roi Catholique, Dom François de Melo qui en étoit Gouverneur, s'opposa au passage des Portugais. Les François assurerent qu'ils ne continuëroient point leur voyage sans eux. Enfin pour satisfaire le Roi d'Espagne, on convint que les Portugais ne passeroient point dans les Païs-Bas, à titre de Ministres, mais à titre de Gentils-hommes de la suite des Ambassadeurs de France. D'abord que Pereira fut arrivé à Munster, il prit une maison, & un équipage convenable à la dignité dont il avoit été honoré par son Maître. François Andreade Leitam, Chevalier de l'Ordre de Christ, vint l'y trouver, avec les Ambassadeurs des Provinces-Unies. On leur fit de grandes difficultez pour les reconnoître. On leur chercha des chicanes sur leurs pouvoirs qui n'étoient point assez éten-

1644. dus, ni aſſez libres. Ils ne furent pas les ſeuls à qui on fit des difficultez ſur leurs pouvoirs. Les uns ne vouloient rien dire, les autres étoient trop generaux : dans quelques-uns, on trouvoit un eſprit dangereux de fineſſe, & dans quelques autres un eſprit de jalouſie. On paſſa pluſieurs ſemaines à aſſurer la validité des pouvoirs dont chaque Miniſtre étoit pourvû. Louis Contarini, Ambaſſadeur de Veniſe, fut choiſi pour mediateur. Outre ſa naiſſance, qui étoit des plus illuſtres, il s'étoit rendu celebre par pluſieurs Ambaſſades auprès de differentes Puiſſances, & ſurtout auprès d'Amurat, qui l'avoit fait jetter dans une affreuſe priſon, pour inſulter à la République de Veniſe. Il ſe conduiſit à Munſter avec la même prudence & la même fermeté qu'il s'étoit conduit partout ailleurs. Il employa ſes ſoins, ſon ſçavoir, ſon adreſſe, pour étouffer les jalouſies & les haines des Miniſtres des Princes qui devoient contracter. Après bien des peines, il applanit, ou fit éclipſer toutes les difficultez, & diſpoſa les eſprits à travailler aux negociations d'où dépendoit le repos de l'Europe.

Cependant la guerre continuoit toujours entre les Caſtillans & les Portugais. Le Roi Catholique avoit donné la place de Torrecuſa au Marquis de Leganes, & le Roi de Portugal avoit envoyé pour commander l'armée d'Alenteyo le Comte de Caſtel Melhor, à la place de Mathias d'Albuquerque, Comte d'Alegrete, qui ſous prétexte de quelque mécontentement, avoit demandé à ſe retirer. Le Comte d'Alegrete, préſumant trop de ſon mérite, demandoit des récompenſes proportionnées. Le Roi qui avoit pluſieurs Officiers à récompenſer à la fois, ne pouvant faire pour lui ce qu'il auroit ſouhaité, aima mieux accepter le congé que le Comte d'Alegrete demandoit, que de s'abaiſſer à la priere, pour l'engager à continuer ſes ſervices. 1645.

Caſtel Melhor ſe rendit dans l'Alenteyo, pour y prendre poſſeſſion de ſon commandement. Le Marquis de Leganés étoit dans l'Eſtramadure, où l'on diſoit qu'il faiſoit de grands préparatifs pour entrer dans le Portugal. Caſtel Melhor s'étant informé de la verité, vit que la renommée avoit à ſon ordinaire groſſi les objets, & que les forces de l'ennemi n'étoient pas ſi redoutables qu'on le publioit. Il ſe prépara donc d'aller lui même attaquer Badajos. Cependant avant de haſarder cette démarche, il en donna avis au Roi par Coſmander. Le Roi chargea celui-ci de faire aſſembler le Conſeil de guerre, & d'executer ce qu'on y réſoudroit. On trouva tant de difficultez pour ſuivre le projet propoſé par le Comte de Caſtel Melhor, qu'on l'abandonna, d'autant plus qu'on fut informé que le Marquis de Leganés alloit effectivement ſe mettre en campagne avec des forces conſiderables. On tint un nouveau Conſeil, pour déliberer ſur ce qu'il y avoit à faire, & pour la deffenſe des places Maritimes, que les Caſtillans menaçoient d'inſulter avec une flote qu'on armoit à Cadix. Le Roi ordonna qu'on levât de nouvelles troupes à Liſbonne. Il fit Meſtre de Camp General de la Cour, le Marquis de Montalvân, que ſon merite & ſa fidelité pour ſon Prince avoient mis en état de confondre la calomnie, & il envoya le Comte de Prado en qualité de Gouverneur à Setubal, pour deffendre cette place, en cas que la flote ennemie vînt l'attaquer. Ces ordres étant expediez, le Roi revint à Liſbonne

1645. bonne des eaux de Caldas, où il avoit été prendre les bains.

Sur ces entrefaites les Castillans ne se présenterent devant Onguella, que pour se retirer honteusement. Fernand Sanchés, Lieutenant de la Compagnie de Dom Vasco Coutigno, se sauva des prisons de Badajos, se rendit à Elvas, & apporta la nouvelle que le Marquis de Leganés alloit enfin se mettre en campagne. Le Roi donna de nouveaux ordres pour mettre à couvert l'Alentejo. Pour faire partir plus promptement les secours qu'il vouloit y envoyer, il passa à Aldea Galega. Le Marquis de Leganés de son côté entra enfin en campagne avec douze mille hommes d'Infanterie, trois mille chevaux, & deux pieces d'artillerie. Le 25. d'Octobre il parut à la vûë du pont d'Olivença & du fort S. Antoine. Il s'en empara, & mina deux arches du pont pour les faire sauter, en cas que les Portugais s'y presentassent. Ce travail fit croire à Castelmelhor que les Castillans vouloient assieger Olivença. Castelmelhor resolut d'y jetter du secours, ce qui étoit difficile. Cependant il fit partir quatre cens hommes qu'on tira d'Estremos, & on en donna le commandement à Juan de Fonseca Barreto Sergent Major.

Barreto rencontra six cens chevaux Castillans. Troublé à la vûë de ses ennemis, il ne sçut ni prendre la fuite, ni se mettre en défense. Les Castillans le taillerent en pieces, & se retirerent contens de cette victoire. Le Marquis de Leganés fit enfin sauter deux arches du pont d'Olivença, pour empêcher que les Portugais ne secourussent cette place. Il fit en même tems partir mille chevaux pour aller faire le dégât aux environs de Villavitiosa. Les Portugais envoyerent de leur côté un détachement considerable pour ravager les campagnes de Badajos. On fit prisonnier le Comte d'Isinguen, Irlandois, Lieutenant General de la Cavalerie Espagnole. On le conduisit à Lisbonne, & de-là dans la tour de Belem. Rodrigue de Castro s'étant approché de l'armée ennemie, se mit en embuscade avec mille chevaux & cinq cens hommes d'infanterie. Il envoya un détachement pour provoquer les Castillans. Ils sortirent & ils tomberent dans le piege. Les Portugais en firent quatre-vingt-dix prisonniers. 1645.

Cependant le Marquis de Leganés après avoir détruit le fort & le pont d'Olivença, alla s'emparer de Telena, & il y fit construire un fort pour favoriser les courses qu'il prétendoit faire dans le païs. De-là il alla attaquer celui de Terrigna, où il n'y avoit que quinze hommes de garnison avec un Enseigne. Ils oserent se défendre, & ils furent tuez en partie. Après cet exploit, Leganés voyant la saison avancée, s'en retourna à Badajos avec son armée. La dissention regnoit parmi les Chefs de l'armée Portugaise. Ils consumoient leur tems en d'inutiles déliberations qui ne produisoient aucun bon effet. Le Roi informé de leur peu d'intelligence, envoya des ordres au Comte de Castel Melhor, pour qu'il eût à ramener l'armée dans ses quartiers d'hyver. Castel Melhor qui n'avoit encore rien fait de considerable, en ressentit un mortel chagrin; il obéit cependant, & le Roi quitta l'Alenteyo, & revint à Lisbonne, peu satisfait de la conduite de ses Officiers Generaux.

Dans les Provinces d'entre Douro & Minho, & de Traos-montes, les expeditions militaires furent égale-

1645. ment peu considerables. Dans celle de Beira, Alvarés d'Abranches avoit cedé le commandement à Pierre Mascaregnas, Comte de Serem, & fils du Marquis de Montalvan. Les travaux militaires s'y bornerent à quelques courses de part & d'autre. Cependant les Castillans y assiegerent & presserent vivement Salvaterra; mais cette Ville par sa vigoureuse défense ayant donné le tems de la secourir, fut délivrée du danger qui la menaçoit, par le Comte de Sérem, & par Gaspar Pignoro Lobo Mestre de Camp.

Le Marquis de Roüillac étoit alors Ambassadeur de France à la Cour de Portugal. C'étoit un homme rude, grossier, avantageux, indiscret, avare, opiniâtre, plein d'estime pour lui & de mépris pour les autres. Il aimoit peu les Portugais, & les Portugais le détestoient. Le Roi peu satisfait de cet homme, qui n'avoit aucune des qualitez qui devoient former le caractere d'un Ambassadeur, donna des ordres au Comte de Vidigueira, pour qu'il eût à demander à la Cour de France le rappel de Roüillac. La Reine Regente le fit sans differer, ne voulant point donner lieu au Roi de Portugal de se plaindre. Pour le Comte de Vidigueira, il resta toujours en France, & trouva le moyen d'y plaire à la Reine & aux Ministres. Comme Espagnole, la Reine Regente négligeoit cependant les interêts du Portugal. S'étant trouvée un jour avec le Cardinal Mazarin, & le Comte de Vidigueyra, elle dit que le Roi de Castille offroit au Roi Dom Juan, s'il vouloit renoncer au Portugal, le Royaume de Sicile. Ces offres, répondit hardiment Vidigueira, sont bonnes pour amuser des enfans; mais ils sont indignes d'un Roi de Portugal. Il mourra sur le trône que lui ont rendu ses sujets, & ses sujets s'immoleront pour le lui conserver. Ce discours demeura sans replique, & l'on se sépara. 1645.

Depuis l'exaltation d'Innocent X. Nicolas Monteiro, Prieur de Sodofeyta étoit chargé des affaires de Portugal à Rome. Il sollicitoit vivement au nom du Clergé du Royaume, l'expedition des Bulles, pour ceux qui étoient nommez aux Evêchez vacans. L'Ambassadeur de Castille (c'étoit le Comte de Sirvela) résolut de le faire assassiner. Il chargea de cette affreuse commission quelques Napolitains. Ils rencontrerent bien-tôt Monteiro dans son carosse. Ils tuerent ses chevaux, blesserent son Cocher, & un de ses Pages, qui mourut bien-tôt de ses blessures. Monteiro étant descendu promptement de son carosse, se sauva dans les maisons voisines, & se déroba ainsi à la fureur des assassins. Le Pape, homme ferme, & jaloux de son autorité, & de l'honneur du S. Siege qu'on venoit d'outrager si publiquement, ordonna au Comte de Sirvela de sortir promptement de Rome, & chargea le Gouverneur de la Ville, de ne rien épargner pour découvrir les assassins, afin de les faire expirer au milieu des tourmens.

Cependant Monteiro sollicitoit toujours vivement l'expedition des Bulles en question. Le Pape vouloit bien les expedier; mais en son nom, & comme si lui seul eût eu droit de nommer à ces Evêchez. Le Roi de Portugal s'y opposoit, soûtenant que la nomination des Evêques ne pouvoit être valable, qu'autant qu'elle émanoit de la Puissance Royale, & qu'il ne consentiroit jamais, qu'on violât ainsi les droits de sa Couronne. Cependant on disoit qu'il n'avoit que ce moyen, pour se faire re-

1645. connoître Roi à la Cour de Rome : mais ce moyen lui paroissoit trop honteux pour en faire usage. Alors la Cour de Rome, dont les yeux ne se ferment jamais sur les objets qui peuvent concourir à sa grandeur temporelle, proposa de la laisser maitresse de la nomination des Evêchez, jusqu'à ce que le Portugal & la Castille eussent terminé leur querelle par un traité d'une paix solide, ainsi que l'avoient fait la France & la Maison d'Autriche, lorsqu'elles se disputoient Metz, Toul, & Verdun. Cette proposition fut également rejettée ; le Roi de Portugal, tout plein de zele qu'il étoit pour le Saint Siege, ne voulut se relâcher en aucune maniere sur les droits de sa Couronne. Il vit d'ailleurs, que ce n'etoit là qu'un piege, qui pourroit dans la suite tirer à une trop grande consequence. Ainsi Monteiro sortit par son ordre de Rome, & alla à Parme, pour renouveller avec ce Duc l'ancienne alliance qui regnoit entre ses Ancêtres, & les Rois de Portugal. En arrivant à Modene, il apprit que ce Duc étoit à Venise: neanmoins il continua son voyage, & se rendit à Pava, d'où il revint à Rome. Les Castillans chargerent Jule Pazalla, Napolitain, de l'enlever & de le conduire à Naples. Monsieur de Gremonville, Ambassadeur de France, informé du projet, veilla à sa deffense. Enfin Monteiro obtint une audience du Pape, où le Souverain Pontife lui dit, que lorsque le Portugal & la Castille seroient en paix, il termineroit les affaires qui concernoient ce Royaume. Monteiro prit congé & se retira.

Malgré la treve concluë entre les Hollandois & les Portugais, malgré les secours efficaces que ces derniers retiroient des premiers en Europe, l'une & l'autre Nation se faisoit vivement la guerre dans le Bresil. Nous avons vû comme les Hollandois s'étoient emparés de la Capitainie de Fernambuco. Les Portugais lassez de leur joug se révolterent. Dom Juan Fernandés Vieira, & Vidal de Negreros, se mirent à la tête des revoltés. Le douze de Juin ils assemblerent les habitans de Fernambuco, & les firent jurer de les suivre par tout où le service du Roi le demanderoit. Ensuite aïant appris que Henri Hus venoit pour les attaquer avec quinze cens hommes, ils allerent s'emparer d'un endroit nommé Braga, extrêmement commode pour y arrêter l'ennemi. Il y laissa Antoine Dias Cardoso, Sergent Major, soldat d'une grande valeur, & d'une grande experience. A l'approche de l'ennemi Vieira mit en embuscade ses troupes, & chargea Dominique Fagundés d'aller avec quarante soldats, attaquer les Hollandois pour les attirer dans le piege. Fagundés executa avec une adresse merveilleuse la commission qu'on lui confioit. Il tomba sur les Hollandois, il les combattit d'abord avec opiniâtreté ; ensuite il recula peu à peu vers l'endroit où Vieira s'étoit placé. Entraînez par l'ardeur du combat, les Hollandois le poursuivirent : alors Vieira sortit de son poste, & les prit par le front, par le flanc, & par derriere. Les Hollandois reculerent en désordre ; mais revenus de leur premiere surprise, ils firent, pour chasser les Portugais de leur poste, de nouveaux efforts, qui furent inutiles. Les Portugais les soutinrent avec une grande intrepidité. Enfin accablez de fatigue, & de coups, les Hollandois prirent la fuite, après avoir perdu une partie de leurs meilleurs soldats. 1645.

1645. Cet heureux succès redoubla l'ardeur & le courage des Portugais. Les Hollandois de leur côté resolurent de nouveau de les venir attaquer, pour les chasser de leur poste. Ils revinrent donc avec des troupes toutes fraîches. Le combat fut long & cruel. Les Hollandois furent taillez en pieces. La nuit déroba au fer du vainqueur les fuyards qui se retirerent en partie à Apopucos, Bourg qu'ils saccagerent de rage & de desespoir, quoique les Habitans fussent leurs alliez & leurs amis. Leur General Henry Hus se retira à S. Laurent. Encouragé par cette seconde victoire, Vieira dont les troupes avoient été renforcées par Dom Henry Dias Mestre de Camp, & par Antoine-Philippe Camarano, marcha vers S. Antoine, Place bien fortifiée, & munie de toutes les choses necessaires pour soutenir un siege. A l'approche des Portugais, les Hollandois l'abandonnerent honteusement & se retirerent dans le fort de Nazareth.

Dans le même tems que les Hollandois faisoient vivement la guerre, ils se plaignoient à Antoine Tellés de Silva, Gouverneur du Bresil, des hostilitez de Vieira. Tellés qui savoit à quoi s'en tenir, blâma en apparence le General Portugais, & fit partir André Vidal de Negreros, Mestre de Camp, avec un corps d'Infanterie, pour aller interposer son autorité, & faire quitter les armes à Vieira. Mais cette démarche n'étoit qu'un jeu de sa part, pour faire croire aux ennemis que Vieyra faisoit la guerre sans sa participation. Vidal joignit Vieyra au Fort Saint Antoine, & il se comporta en apparence comme un médiateur; mais en secret il incitoit Vieyra à poursuivre sa pointe. Ce dernier apprit que les Hollandois étoient entrez dans le territoire de Varzea, où ils possedoient de grands biens. Il y accourut promptement pour les en chasser, & pour leur arracher le butin qu'ils y auroient pû faire. Vidal l'y accompagna avec toute son infanterie. Etant arrivez sur les bords de la riviere de Capiparive, ils firent prisonniers quelques soldats Hollandois, de qui ils apprirent l'endroit où Henri Hus s'étoit retiré avec son butin. Les Hollandois s'y croyant en sureté s'y livroient aux plaisirs de la table. Ils furent consternez à l'arrivée des Portugais; cependant ils coururent aux armes, & se mirent en état de deffense. 1645

Après que les Portugais se furent emparez de tous les postes par où ils pouvoient recevoir du secours, ils attaquerent les Hollandois dans leurs retranchemens. Henri Hus menaça de faire mourir la belle-mere de Vieyra, qu'il avoit fait prisonniere à Varzea, si on ne se retiroit. Cette menace suspendit l'attaque des Portugais. Alors Vidal joüant toujours le rôle de Conciliateur, envoya d'abord un Tambour, ensuite un Enseigne au Commandant Hollandois, pour lui persuader de se rendre; & pour l'assurer qu'il n'étoit venu de la baye, que pour terminer les differens de l'une & de l'autre Nation, au gré des deux partis. Pour toute réponse Henri Hus fit faire une décharge generale sur les Portugais; l'Enseigne & Vidal lui-même furent blessés. Alors entrant en fureur, il fit attaquer de tous côtez les Hollandois. Leur General s'étoit enfermé dans une maison, au tour de laquelle les Portugais amasserent beaucoup de matieres combustibles, pour la faire brûler. Hus demanda alors quartier, on le lui accorda; mais les Indiens qui étoient avec lui, furent

1645. égorgés impitoyablement. Ensuite Hus & Vidal eurent une conference en presence de Vieyra ; & le General Portugais assura le Hollandois, que tout ce qui venoit de se passer, s'étoit fait sans le consentement du Roi son Maître ; & que si les Hollandois le souhaitoient, on ne demandoit pas mieux que de vivre en paix avec eux.

La conduite de Vidal ne répondoit point à ce discours. Ce n'étoit qu'un artifice pour endormir les Hollandois. Les Generaux Portugais brûloient de les chasser de la Capitanie de Fernambuco, & l'on n'ignoroit point que Vieyra n'avoit rien fait, rien tenté dont ils ne fussent parfaitement informez. Cependant François de Sousa Coutigno, Ambassadeur auprès de leurs Hautes Puissances, leur tenoit le même langage. Les Etats Generaux persuadez de sa sincerité, avoient negligé d'envoyer dans le Bresil le secours necessaire pour y maintenir leur domination. Vidal, maître de la liberté de Henri Hus, fit connoître en refusant de la lui rendre, que ses intentions n'avoient jamais été droites. Les Commandans des Hollandois s'en plaignirent à Vidal lui-même, par un Député qu'ils lui envoyerent. Ce Député lui dit, qu'au lieu de réprimer Vieyra, & ceux qui l'avoient accompagnez dans cette guerre, ils les avoient suivis, & étoient devenus leurs compagnons d'armes contre une Nation amie fidele de leur Roi. Qu'on le prioit instament de se conduire d'une maniere plus propre à concilier les esprits, & plus consequente aux motifs pour lesquels le Gouverneur Tellez l'avoit fait venir dans cette Province : de rendre en même-tems la liberté à Henri Hus, & aux autres Hollandois, promettant de son côté de renvoyer les Portugais, qu'ils avoient en leur pouvoir. » J'ai, répondit Vidal à ce Député, employé » tous mes soins pour appaiser les troubles qui divisent nos deux Nations ; » je n'ai épargné ni peine, ni soins, » & je me suis exposé à des dangers » certains, pour leur procurer à l'une » & à l'autre une paix solide. Si Jean » Hus, qui a si indignement violé le » le droit des gens en ma personne, en faisant tirer sur moi, lorsque je lui faisois proposer un » accommodement, s'étoit comporté » avec la même sincerité que moi, » il ne seroit pas necessaire de traiter » aujourd'hui de sa liberté ! Mais ce » n'est pas la seule violence que les » Portugais ayent essuyé de sa part. Il » a fait brûler le vaisseau qui m'avoit » porté dans ces lieux, dans le port » de Tamandaré ; il a tué une partie » des soldats, que j'y avois laissez » pour le garder ; il a réduit l'autre » partie dans un honteux esclavage. » Quelle patience eût résisté à tant » d'outrages réïtérez ? Vouliez-vous » que je le reçusse en homme stupide » & insensible, que je demeurasse » spectateur oisif à la vûë de tant de » violences & d'hostilitez. Mon Roi, » qui est juste, & magnanime, Tellez notre Gouverneur, qui est prudent & sage, m'eussent puni » avec raison, d'une circonspection » si mal entenduë. Au reste, les prisonniers ne sont plus en mon pouvoir, je les ai envoyez à la baye : » adressez-vous à Tellez lui-même, » il leur rendra la liberté, si l'interêt » & l'honneur de la Nation le demandent. 1645.

Vidal renvoya ainsi ce Député, résolu d'ailleurs de continuer ouvertement la guerre. Il trouva bien-tôt l'occasion de faire une nouvelle conquête, & il ne la negligea point. Les

1645. habitans de la Terre de Pontal, se joignirent aux Portugais, ils assaillirent ensemble le Fort Nazareth. Theodose Strate y commandoit, il avoit beaucoup de penchant pour la Religion Catholique, & il étoit d'ailleurs mécontent de sa Nation. D'abord que les Portugais se presenterent, il se rendit, & il passa au service des Portugais, avec deux cens soixante soldats. Cet heureux succès fut suivi de la perte du secours que les Hollandois envoyoient à Arecisse & au Fort Nazareth. Les Portugais s'en emparerent, & le firent servir pour s'assurer cette nouvelle conquête. Vidal y laissa pour Gouverneur Martin Soares Moreno; ensuite il sépara en plusieurs corps ses troupes, afin de les pouvoir faire subsister plus facilement. Tous ces corps differens allerent prendre leurs quartiers au tour de la Ville d'Arecisse, pour la tenir comme bloquée. Ils se fortifierent & se reretrancherent dans ses quartiers. Antoine Philippe Comarano avec les Indiens, & Henri Dias, avec les Negres, se posterent le long de la riviere de Capivarive. Vidal & Vieyra avec leurs corps, veilloient à la fureté des uns & des autres, & ils avoient choisi un détachement de Cavalerie pour battre sans cesse l'estrade, afin de prévenir toute surprise.

Les peuples voisins, à la vûë des succès des Portugais, résolurent ainsi que les autres habitans du reste de la Province, de secoüer le joug des Hollandois, & de se remettre sous la puissance de leurs anciens maîtres. D'abord les Portugais soumirent le Fort de Sainte Croix, situé entre la Ville d'Arecisse, & celle d'Olinde. Christophe Lints, Florentin d'origine, leur conquit Porto Calvo. Antoine Roccia de Antas, & Valentin de Roccia les introduisirent dans le Fort Saint François, sur la riviere de même nom. 1645 Les habitans de ces cantons, excedez des rapines, & des brigandages que les Hollandois exerçoient sur eux, saisirent avec joie cette occasion, pour s'affranchir d'une tyrannie, qu'ils ne supportoient qu'avec désespoir. C'est une erreur de presque tous les Conquerans, de traiter les pays conquis, comme s'ils étoient encore leurs ennemis. A la honte de l'esclavage, ils ajoûtent par ces excès le désespoir dans le cœur de leurs nouveaux sujets, & ce désespoir se changeant en fureur, tourne tôt ou tard au préjudice des Conquerans. Cependant les exemples ne corrigent point. On suit toujours la même politique, politique qui blesse la Religion, qui révolte la raison, & qui trahit toujours les interêts de ceux qui la pratiquent. Si les Hollandois se fussent attachez à adoucir le sort de leurs nouveaux sujets, les Portugais n'eussent pas trouvé tant de facilité à les ramener sous leur obéïssance, & les Hollandois seroient peut-être aujourd'hui maîtres du Bresil.

A la vûë de ces progrès rapides, ils renouvellerent leurs plaintes auprès de Tellez, contre Vieyra & Vidal. Tellez les laissa plaindre, & fit partir en même-tems Nicolas Aragna, avec trois Compagnies d'infanterie, pour conserver les nouvelles conquêtes. Les Hollandois y envoyerent aussi des troupes; mais elles s'en retournerent à Arecisse, sans oser avancer dans le pays. Aragna joignit Vieyra. Celui ci fut d'avis qu'on démolît le Fort Saint François, ce qu'on executa. La garnison qui s'étoit renduë prisonniere de guerre, prit parti dans l'armée des Portugais. Vieyra en forma un Regiment, qu'il donna à commander à Theodose Strate, en qualité de Mestre

1645. de Camp. Strate conſeilla à Vieyra d'aller aſſaillir l'iſle d'Itamaraca, d'où les Hollandois d'Areciſſe retiroient preſque toutes leurs vivres. On choiſit pour executer cette entrepriſe huit cens ſoldats, qu'on embarqua dans des canots, eſpece de petits bateaux, fort en uſage dans toute l'Amerique. Ils rencontrerent en chemin un bâtiment. Craignant qu'il n'allât avertir les Hollandois, ils l'inveſtirent, s'en rendirent maîtres, & pourſuivirent leur route. Ils aborderent dans l'iſle, & les habitans demanderent quartier. On leur en fit, mais le ſoldat entrainé par le déſir du pillage, s'écarta & alla ſaccager les habitations. Les Hollandois qui étoient dans le Fort, s'en étant apperçus, firent une ſortie, & menerent rudement les Portugais. Cependant ceux-ci ſe rallierent, & après un combat long & rude, ils obligerent les Hollandois à rentrer dans leur Fort. Antoine-Philippe Camarano, Aſcenzio de Silva, & Diegue Barros y furent bleſſez, & quatre-vingt ſoldats les plus braves tuez. Les autres jugerent à propos de s'en retourner.

Cependant Vieyra & Vidal étoient toujours devant Areciſſe. Pour mettre leurs quartiers hors d'inſulte, ils éleverent un fort ſur une petite éminence qui commandoit tout le territoire de Varzea, & ils y placerent huit pieces d'artillerie. Les Hollandois commençant à ſouffrir dans la place, ſe déterminerent à faire une ſortie pendant la nuit ſur le quartier de Henri Dias, dans l'eſperance de le ſurprendre. Mais leur entrepriſe avorta par la vigilance de ce Capitaine. Car non ſeulement ils ne le ſurprirent point; mais ils le trouverent ſi bien ſur ſes gardes, qu'il les tailla en pieces, & pourſuivit les fuyards, juſqu'aux portes de la Ville. Les vivres & l'eau ſur tout manquoient aux aſſiegez, ils l'envoyoient chercher à la riviere de Riberide. Les Portugais dreſſerent un jour une embuſcade à ceux qui y alloient, ils firent priſonniers tous les Negres qui la portoient, & tuerent une partie des ſoldats qui les eſcortoient. 1645.

Les Hollandois voyant leur perte certaine, voulurent l'éviter, ou la reculer, en répandant la diſcorde parmi les Portugais. Ils ſuccomberent dans l'execution de ce projet. Les Portugais demeurerent unis. Alors les Hollandois tâcherent de corrompre la fidelité des ſoldats de leur Nation, qui ſervoient dans le Regiment de Theodoſe Strate. Comptant ſur quelques uns, ils haſarderent une ſortie; mais par la vigilance des Chefs Portugais, les traîtres n'oſerent branler, & les Hollandois furent repouſſez avec perte. Deux Officiers Etrangers qui étoient du complot, s'appercevant, qu'on ſe défioit d'eux, réſolurent de ſe retirer. Pour y parvenir ſans danger, ils propoſerent à Vieyra & à Vidal, de leur permettre d'aller avec cent trente de leurs ſoldats, attendre en embuſcade les aſſiegez, près de la riviere de Riberive, où ils étoient obligez d'aller chercher de l'eau. On le leur permit, & auſſi-tôt qu'ils furent éloignez du camp des Portugais, ils prirent la route d'Areciſſe, & entrerent tambour battant dans la Ville; où ils furent reçus avec beaucoup d'allegreſſe. Cette trahiſon acheva d'ouvrir les yeux à Vieyra & à Vidal. Ils firent venir Strate, qui prouva n'avoir eu aucune connoiſſance du complot de ſes ſoldats, qu'on déſarma, & qu'on envoya priſonniers à la baye. Ils retinrent Strate & François de la Tour, François de Nation, & Sergent Major

1645. du Regiment Etranger. La conjuration étant ainsi dissipée, ceux d'Arecisse ne firent plus de sorties, ce qui fit comprendre aux Portugais, qu'ils n'avoient tenté les précedentes, que dans l'esperance d'être favorisez par les soldats de Strate.

Les Portugais n'étant plus arrêtez par les sorties des ennemis, pousserent vivement leurs travaux: mais on vint tout d'un coup à manquer de munitions. Antoine Tellez de Silva s'embarqua sur une caravelle, pour en aller chercher à la baye. Dès que les munitions furent arrivées, les maladies enleverent une partie des soldats Portugais. Ce contre-tems ne pût arrêter Vieyra, il continua le blocus, il ranima le soldat mourant, & soûtint son courage abatu par l'esperance de la réduction prochaine de la place. Mais les Hollandois la secoururent, & les Portugais prirent le parti de se retirer. Cependant comme la Compagnie Hollandoise soutenoit cette guerre, des gains immenses qu'elle retiroit du sucre qu'elle prenoit dans le Bresil, Vieyra du consentement du Gouverneur, saccagea toutes les habitations, & il commença par les siennes pour donner l'exemple. On esperoit, par ces ravages, ôter aux Hollandois les moyens de se soutenir dans le Bresil.

En Afrique, Dom Gaston Coutigno succeda au Gouvernement de Tanger à André Dias de Franca. Coutigno s'étoit distingué dans la guerre contre les Castillans dans la Province d'entre Douro & Minho. Voulant soutenir la réputation qu'il s'étoit faite, il se mit en campagne avec quelques troupes, & fit des courses dans les terres des Maures ennemis. Dans une de ses courses, Lopés Fernandés tua Almocadem Abraham Moçaba, qui par son courage soutenoit seul les affaires des ennemis. En tombant par terre, Fernandés courut pour voir s'il étoit mort; il trouva qu'il respiroit encore, il voulut le secourir. Maçoba lui dit: Qui que tu sois, laisse moi mourir; tes interêts le demandent; il n'y a que ma mort qui puisse t'assurer la victoire. Il mourut un moment après, sans vouloir permettre qu'on le pensât. 1645.

Dom Philippe de Mascaregnas, Gouverneur de Ceilan, fut nommé Viceroi des Indes à la place du Comte d'Aveiras. Il partit de Colombo pour se rendre à Goa, où il venoit d'arriver heureusement six gallions de Portugal. Ce secours releva entierement le courage des Portugais dans les Indes, où chaque jour leurs affaires alloient de mieux en mieux.

Le Comte de Castel Melhor commandoit avec succès en Portugal dans la Province d'Alenteyo. Castel Melhor fit un voyage à Lisbonne, & pendant son absence, Juan Mendés de Vasconcellos, Mestre de Camp General, veilla à la défense de la frontiere. Le Roi envoya Castel Melhor dans son ancien Gouvernement d'entre Douro & Minho. L'armée de l'Alenteyo avoit été considerablement diminuée par les maladies. Le Roi ordonna une levée de six mille hommes dans les differentes Provinces de son Roiaume pour la recruter. Il donna en même tems ordre de fortifier plusieurs petits postes, afin de mettre à couvert la campagne des courses des ennemis. Ces derniers taillerent en pieces quatre cens chevaux que Juan Mendes de Vasconcellos avoit envoyé d'Elvas pour faire une course sous les ordres de Juan d'Ataide.

La Cavalerie Portugaise étoit aussi peu considerable, que l'Infanterie l'étoit beaucoup,

1645. beaucoup. La Cavalerie Castillanne superieure de toutes manieres, la rompoit & la battoit en toute occasion. Le Roi desirant de la mettre en état de resister à celle des ennemis, en nomma Lieutenant General Dom Juan Mascaregnas, qui avoit long-tems servi dans la Cavalerie en Flandres sous le fameux Philippes de Sylva. Mascaregnas s'attacha à la former, mais il ne put jamais la rendre aussi bonne que celle des Espagnols. Ceux-ci enleverent encore un convoi que les Portugais destinoient pour Olivença, & allerent ravager les campagnes de Veiros, de Fronteira, de Montfort & d'Estremos. Vasconcellos pour s'en venger, marcha avec André d'Albuquerque, depuis peu nommé à la Charge de General de la Cavalerie, pour s'emparer du Château de Codiceira, qui avoit déja été pris une fois par les Portugais. Vasconcellos s'en rendit maître sans coup ferir, & le ruina de fond en comble, pour ôter cette retraite aux Castillans, lorsqu'ils se retiroient de leurs courses.

La France sollicitoit vivement le Roi de Portugal pour qu'il envoyât une armée puissante dans l'Estramadure Espagnolle. Le Roi l'eût desiré; mais il y avoit si peu d'intelligence parmi ses Officiers Generaux, qu'il s'étoit en quelque maniere déterminé à demeurer sur la défensive. D'ailleurs il n'étoit pas trop content de la Cour de France: ses Ministres à Munster & à Osnabrug, avoient assez froidement soutenu ses interêts. Néanmoins il prit le parti d'assembler une armée, & d'en donner le commandement à Mathias d'Albuquerque, Comte d'Allegrette, qui s'étoit retiré l'année précedente pour quelque mécontentement particulier, & par jalousie contre Vasconcellos, dont le mérite faisoit ombrage au sien. Le Roi s'appliqua à dissiper leur mesintelligence, dont la source étoit honteuse & honorable en même tems pour l'un & pour l'autre. Enfin Albuquerque partit, & se transporta dans l'Alenteyo. 1646.

Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il assembla les Chefs de l'armée, l'Ingenieur Cosmander, Juan de Costa, Vasconcellos, Rodrigue de Castro, & André d'Albuquerque. Le Comte d'Allegrete proposa d'aller d'abord attaquer le Fort S. Christophe, & de-là assieger Badajos ou la Ville d'Albuquerque, afin de porter le théâtre de la guerre dans le païs ennemi. Vasconcellos, Rodrigue de Castro, & André d'Albuquerque, condamnerent ce projet, en disant qu'il étoit bien vrai qu'on pouvoit facilement réduire le fort S. Christophe, mais que c'étoit une conquête inutile, étant impossible qu'on pût de-là aller assieger Badajos, Ville considerable & trop bien fortifiée pour en hazarder le siege avec une armée aussi médiocre qu'étoit la leur, surtout étant à portée d'être secouruë par l'armée Espagnole: Que les mêmes raisons devoient empêcher de se porter devant Albuquerque, où l'on échoüeroit certainement, ce qu'il falloit éviter pour ne pas décourager le soldat; qu'il falloit donc renoncer à ce projet, & aller à Telena qu'on avoit fortifié depuis peu, mais qui ne pouvoit cependant leur opposer qu'une médiocre resistance. Leur avis fut suivi, & le Comte d'Allegrete y consentit malgré lui. Sa haine contre Vasconcellos se reveilla. La discorde se mit parmi tous les Chefs. L'interêt particulier l'emporta sur l'interêt general, au grand préjudice de l'Etat.

Le 15 de Septembre l'armée se

1646. mit cependant en marche vers Telena. Elle étoit composée de seize cens chevaux, & de huit mille hommes d'Infanterie divisez en huit Regimens. La garnison de Telena se rendit vie sauve, après trois jours de siege. Comme les Portugais se mettoient en devoir de démanteler cette place, on apperçût l'avant-garde de l'armée Castillane; elle étoit plus forte & plus nombreuse que la Portugaise, & l'on comprit alors qu'on avoit fait une faute de ne point attaquer Saint Christophe au lieu de Telena. Cependant il falut songer à se retirer & à repasser la Guadiane. Une partie de l'armée l'ayant executé, l'autre fut attaquée par l'armée Castillane, que commandoit le Baron de Molenguen à la place de Leganés qu'on avoit envoyé en Catalogne. Dom Juan Mascaregnas soutint avec la seule cavalerie les efforts des Castillans, & les repoussa même jusques au bois de Corcuela, contre lequel étoit situé le camp des ennemis. Le Comte d'Allegrete proposa dans l'instant à ses Officiers Generaux de faire revenir les troupes qui avoient passé la Guadiane, & de profiter de la confusion où paroissoient les Castillans. Comme on déliberoit là-dessus, on vit arriver toute l'armée ennemie qui marchoit en ordre de bataille. A cette vûë la Cavalerie Portugaise, qui venoit un moment auparavant de donner de grandes preuves de courage, prit honteusement la fuite, & passa la Guadiane. Mascaregnas son General fit de vains efforts pour la retenir. Alors s'armant d'une pique, il mit pied à terre, & suivi de quelques Officiers, il alla se mettre avec eux à la tête de l'Infanterie, qui étoit encore en deça la riviere.

Il sembloit que cette Infanterie devoit être taillée en pieces; mais bien loin de se laisser entraîner par le mauvais exemple de la Cavalerie, elle se retrancha avec des chevaux de frise, se défendit avec une intrepidité sans égale, & força les Castillans à se retirer honteusement, laissant deux cens soldats sur le champ de bataille, sept Capitaines de Cavalerie, & trois Sergens Majors. Les Portugais ne perdirent dans cette occasion que cent vingt soldats & quelques Officiers, parmi lesquels se trouva Emmanuel de Gama Capitaine de Cavalerie. Il fut generalement regretté; c'étoit un homme d'un grand merite, digne enfin de son nom. Il semble qu'il y ait des Maisons faites pour donner l'exemple des vertus, comme il en est pour donner l'exemple des vices. 1646.

Les Portugais acheverent de passer la Guadianne, & les Castillans se retirerent sous Badajos. De-là le Baron de Molinguen envoya un détachement pour rétablir Telena. Ses progrès eussent été médiocres, si la concorde & l'intelligence eussent regné parmi les Officiers Generaux des Portugais, mais ils passoient leur tems en des disputes vaines; le tems s'écouloit; on n'entreprenoit rien; le Comte d'Allegrete & Vasconcellos en vinrent enfin à une rupture ouverte. L'armée se divisa, & l'on fut contraint de l'envoyer dans ses quartiers d'hyver, pour prévenir peut-être de plus grands malheurs.

Le Comte d'Allegrete penetré de douleur du peu de succès qu'avoient eu ses armes pendant la campagne, à cause des contradictions qu'il avoit essuiées, partit pour la Cour afin de se justifier, & pour porter ses plaintes contre ceux qui l'avoient traversé dans ses operations. Le Roi qu'on avoit prévenu, ou pour mieux dire,

645. qui n'avoit pas perdu la mémoire de la premiere retraite, qu'avoit fait le Comte, le reçut & l'écouta froidement. Le Comte d'Allegrete avoit rendu de grands services : cette reception lui parut une ingratitude de la part de son Maître ; il se retira accablé de douleur dans sa maison, & mourut en peu de jours, laissant la réputation d'un grand Capitaine, d'homme sage, prudent, courageux, & plein de zele pour sa Patrie. Cependant ces qualitez, que la rareté devroit rendre aux hommes si respectables, ne servirent qu'à lui faire des ennemis. On le peignit au Roi, fier, indépendant, entêté, dur, inflexible, & peu propre à commander, malgré les talens qu'il avoit pour la guerre. A ces discours outrageans, le Comte d'Allegrete ne répondoit que par des actions utiles à son païs : son peu d'empressement à se justifier, fut regardé comme l'effet d'un orgueil insuportable, & le perdit sans ressource dans l'esprit de son Roi.

Le Comte de Vidigueyra étoit toujours en France. Le ministere de Richelieu, avoit été un ministere de force & de fermeté, celui de Mazarin étoit un ministere de souplesse & d'adresse. Dans l'un & l'autre on se proposoit le même but, qui étoit l'abaissement de la Maison d'Autriche. La Reine de France, Regente du Royaume, uniquement occupée de la gloire & de la grandeur de son fils, veilloit attentivement à tout ce qui pouvoit y contribuer. Mazarin parvenu au Cardinalat, avoit toute sa confiance, & secondoit avec ardeur ses vûës. Le Comte de Vidigueyra travailloit de son côté à maintenir la bonne intelligence entre la Cour de France, & celle de Portugal, dont les interêts étoient les mêmes. Le Roi de Portugal en étoit si persuadé, qu'il envoya cinq 1646.
de ses meilleurs vaisseaux sous les ordres de Jean de Meneses, pour joindre la flote Françoise, qui faisoit voile vers Porto Longone, afin d'enlever au Roi Catholique cette place, située dans la mer Adriatique.

Les Portugais continuoient aussi la guerre dans le Bresil, avec la même ardeur qu'en Europe. Pour incommoder la Ville d'Arecisse, ils avoient bâti tout auprés un Fort, qu'ils appelloient le Fort de Jesus, d'où ils battoient sans cesse la place, avec huit pieces d'artillerie. Vieyra & Vidal étoient toujours à la tête des troupes. Tellez leur envoyoit de tems en tems des rafraichissemens, & les affaires des Hollandois alloient de jour en jour en décroissant. Ayant voulu bâtir un Fort, non loin d'Arecisse, pour empêcher la communication des quartiers de l'armée Portugaise, Henri Dias alla interrompre le travail, que les Hollandois abandonnerent : mais après la retraite de ce Capitaine Portugais, ils le recommencerent, & le pousserent avec tant de diligence, qu'ils l'acheverent enfin. Ils y laisserent une garnison, que peu de jours après Henri Dias fit passer au fil de l'épée.

Antoine-Philippe Camerano, Mestre de Camp, remporta également quelque avantage sur les Pitaquares, & les Tapuyas, qui s'étoient soumis aux Hollandois, & ravageoient les terres dépendantes des Portugais. Ces peuples appellerent à leurs secours les Hollandois établis dans le Paraiba. Mais Camerano réprima le dessein des uns & des autres, & Vidal ayant été le joindre, ils porterent la terreur de leurs armes jusque dans la Ville de Pariba même. Vidal s'en retourna devant Arecisse, où il

1646. trouva que Veyra manquoit de vivres. Les soldats fatiguez murmuroient, & plusieurs avoient quitté l'armée, & s'étoient retirez à la baye. Tellez les renvoya promptement. Les assiegez manquoient aussi de toutes les choses necessaires. Ils résolurent de faire une sortie par mer, afin d'aller chercher des vivres. Pour donner le change aux Portugais; ils firent semblant d'aller s'embarquer au port de Maria Farina: mais ces derniers s'en apperçurent, & Vidal accourut dans l'endroit où ils prétendoient s'embarquer, & les contraignit de se retirer avec perte.

Cependant les Chefs des Etats des Provinces-Unies, résolurent de faire un armement considerable, pour aider la Compagnie Occidentale à se soutenir dans le Bresil. François de Sousa Coutigno Ambassadeur auprès de leurs Hautes Puissances, informa promptement Jean IV. du dessein des Hollandois. On tint un Conseil d'Etat à Lisbonne sur cette affaire. Les uns disoient qu'il ne falloit rien épargner pour soutenir Vidal & Vieyra, & chasser les Hollandois du Bresil; les autres étoient d'avis qu'on les y laissât en repos, & qu'on envoyât des ordres à Vieyra & à Vidal de quitter les armes, & de se soumettre aux Hollandois, s'ils vouloient conserver leurs biens dans la Capitanie de Fernambuco, ou de passer dans les terres soumises sans contestations aux Portugais, où l'on tâcheroit de leur procurer des établissemens solides, pour récompenser leur courage, leur valeur, & surtout l'atachement qu'ils faisoient éclater en faveur de leur pays. On les informa du résultat de ce Conseil. Vieyra & Vidal en demeurerent penetrez de douleur: ils touchoient au moment de recueillir les fruits de leurs travaux, par la prise d'Arecisse, & ils se les voyoient enlever tout 1646. d'un coup, par la foiblesse du gouvernement, pour lequel ils s'étoient l'un & l'autre sacrifiez. Avant de prendre un parti, ils tinrent Conseil ensemble, avec les principaux Officiers de leur armée. Le respect qu'ils avoient pour le Roi, les portoit à obéïr promptement à ses ordres; mais l'interêt de l'Etat, l'amour de la gloire, le désir de s'afranchir d'un joug Etranger, tout les sollicitoit à poursuivre une guerre, où la victoire s'étoit presque toujours déclarée en leur faveur. Ils étoient d'ailleurs persuadez que le Roi ne s'étoit déterminé à leur envoyer les ordres qu'ils avoient reçus, que parce qu'on ne l'avoit pas bien informé de la situation des affaires. » Car, disoient-ils, s'il eût » connu notre zele, nos victoires, » l'ardeur de nos soldats, le désir où » nous sommes de répandre jusqu'à » la derniere goute de notre sang » pour son service dans cette Provin- » ce, certainement au lieu de nous or- » donner de poser les armes, il nous » encourageroit à poursuivre notre » entreprise, il nous secoureroit de tou- » tes ses forces. Il est de son interêt, » & de notre devoir qu'il soit instruit » de notre situation, avant d'obéïr.

Affermis dans ce dessein, ils résolurent d'écrire au Roi, pour lui apprendre qu'ils alloient continuer la guerre; & pour ne pas perdre de tems ils marcherent pour s'emparer de l'isle d'Itimaraca, séparée du Continent par un bras de mer, & d'où les habitans d'Arecisse retiroient des secours considerables. Cette isle avoit trois ports, où les Hollandois entretenoient trois grands vaisseaux de guerre, pour en deffendre l'entrée. Les Portugais les assaillirent, s'en emparerent, entrerent dans l'isle, où ils répandirent

1646. la terreur & l'épouvante. Les ennemis s'enfermerent dans le Fort appellé d'Oranges. Les Portugais demolirent tous les autres Forts de l'isle, & en bâtirent un dans un des trois ports de l'isle, pour se conserver la communication avec la terre ferme.

Cependant les habitans d'Arecisse étoient reduits à la derniere extrêmité, ils manquoient de vivres, de munitions & de soldats. Ils étoient enfin sur le point de traiter avec les Portugais, lorsqu'il arriva dans leur port trois vaisseaux Hollandois, chargez de munitions, de vivres & de soldats. Ce secours inesperé releva leur courage. Ils se flaterent dès ce moment non seulement de se conserver dans la Capitanie de Fernambuco; mais de faire encore des conquêtes dans celle de la Baye. Les Portugais ne perdirent point courage. Au lieu de se retirer, comme les Hollandois s'en étoient flattez, ils se fortifierent de nouveau dans leurs retranchemens, dans le dessein de pousser avec vigueur la guerre.

Tandis qu'ils s'affermissoient dans cette genereuse résolution, la haine & l'envie fomentoient peu à peu la discorde parmi les troupes. La plûpart des Officiers jaloux du mérite de Juan Fernandes Vieyra, conçurent le dessein honteux de le faire assassiner. Ils subornerent quelques esclaves, qui l'attendirent dans un passage, & tirerent sur lui trois coups de fusil, dont deux bales le blesserent à l'épaule. On arrêta dans l'instant un des assassins, qui parla: mais Vieyra par un excès d'une rare prudence, dissimula le complot, qu'on avoit trâmé contre sa vie, & se contenta de faire punir l'assassin. Cette moderation produisit un bon effet. Les Conspirateurs triompherent de leur haine, & tous à l'envi concoururent au bien general, en obéïssant à Vieyra. Vieyra pour grossir son armée, assembla tout ce qu'il y avoit de troupes dans le pays, afin de s'opposer efficacement aux efforts de Sigismond Vanescop, & de Jacob Estacutt, Chefs des Hollandois, tous deux également braves, courageux & consommez dans le métier de la guerre. 1646.

Sigismond ayant choisi douze cens hommes, tenta une entreprise dans le territoire d'Olinde. Antoine de Roccia Damas, Bras de Barros, Sebastien Fereira, & Juan Soares d'Albuquerque le mirent en fuite & le poursuivirent jusqu'au Fort de Perexis. Là, Sigismond reçut un nouveau renfort de troupes, avec lequel il tenta vainement une seconde fois la fortune. Il fut battu, & contraint de se retirer. Peu de tems après, il se remit en campagne avec quatre mille hommes, & un grand nombre d'Indiens. Il construisit plusieurs Forts, il ravagea quelques habitations appartenantes aux Portugais, & rétablit un peu les affaires des Hollandois dans le Bresil. Dans les Indes, la treve eut lieu entre les Portugais & les Hollandois; mais les premiers y perdirent une flote considerable par un naufrage.

Cette perte causa une grande consternation dans Lisbonne, où le Roi assembla les Etats Generaux pour prendre des nouvelles mesures touchant le Gouvernement, où il se glissoit plusieurs abus à la faveur de la guerre. Après qu'on les eût réformez, on convint de faire une levée de seize mille hommes, & de quatre mille chevaux, pour deffendre les frontieres. On imposa de nouveaux tributs pour soutenir les frais de la guerre. On ré-

1646. ſolut de pourvoir à la ſureté des Provinces, où les ſoldats, & les gens ſans aveu, commettoient chaque jour des brigandages, dont les peuples ſeuls étoient les victimes; on réforma les Tribunaux; on veilla à la conduite des Adminiſtrateurs des Finances; on nomma de nouveaux Directeurs, pour avoir ſoin que la repartition des tributs ſe fît avec équité & juſtice, & pour empêcher que le peuple ne fût ſeul opprimé. Ces Directeurs furent choiſis dans les trois Ordres, qui compoſoient les trois Etats, afin qu'ils veillaſſent reſpectivement à la conduite les uns des autres. La Nobleſſe chargea de cette commiſſion Dom Sebaſtien Ceſar de Meneſes, Evêque de Porto, & Dom Alvares d'Abranches, du Conſeil de Guerre; les Députez des Villes nommerent Thomé de Souſa Veadeur de la Maiſon du Roi, & Rui Correa Lucas, Lieutenant General de l'artillerie du Royaume; le Clergé choiſit Pantaleon Rodrigues Pacheco, Evêque d'Elvas, & Dom Pedre de Meneſes, Evêque de Mirande. On termina pluſieurs autres affaires à la ſatisfaction des peuples & du Roi, qui déclara aux Etats, qu'il vouloit déſormais le Royaume de Portugal à la Vierge Marie, Mere Immaculée du Fils de Dieu; & il le déclara par le Decret ſuivant.

» Dom Juan, par la grace de Dieu, » Roi de Portugal, & des Algarves, » deçà & delà la mer, en Afrique, » Seigneur de la Guinée, de la Na» vigation & Commerce d'Ethiopie, » Arabie, Perſe, & des Indes, &c. » Sachent tous ceux qui verront le » preſent Decret, que je ſuis rétabli » par une grace ſpeciale de Dieu, » dans la poſſeſſion de la Couronne, » des Royaumes & Seigneuries de » Portugal, & que le Seigneur Roi, » Dom Alfonſe Henriques, mon » Ayeul, & premier Roi de ce Royau» me, lorſqu'il fut proclamé & ſa» lué Roi, en reconnoiſſance d'un ſi » grand bienfait, du conſentement » de ſes vaſſaux, il choiſit pour ſa » Protectrice, & celle de ſon Royau» me, la Vierge, Mere de Dieu, à » laquelle il promit payer tous les » ans un tribut, pour marque de vaſ» ſelage. Déſirant imiter le ſaint zele » qui l'enflammoit, ainſi que la pieté » des Seigneurs Rois mes Prédeceſ» ſeurs, je la choiſis auſſi pour uni» que Protectrice, & je promets en » mon nom, & au nom du Prince » Theodoſe mon fils, aimé ſur tous, » & pour tous mes ſucceſſeurs, de » payer tous les ans pour marque de » vaſſelage, cinquante Cruſades, à » l'Egliſe de la Conception, qui eſt » à Villaviciosa, & la premiere qui » ait porté ce nom dans toute l'Eſpa» gne. Et de la même maniere, nous » promettons & jurons comme Prin» ce, de confeſſer & de deffendre » juſqu'à ſacrifier notre vie, s'il eſt ne» ceſſaire, l'Immaculation de la Vier» ge Marie, Mere de Dieu, ſelon la » croyance de notre Sainte Mere l'E» gliſe de Rome, à laquelle nous de» vons obéir. Nous eſperons que par » la grande confiance que nous avons » en ſa miſéricorde, elle deffendra » Nous & nos Royaumes, contre nos » ennemis, & qu'elle fera proſperer » nos affaires pour la gloire de Jeſus» Chriſt notre Dieu, & pour l'exal» tation de la foi Catholique & Ro» maine, pour la converſion des Na» tions infidelles, & des heretiques. » Et ſi quelque perſonne oſoit s'éle» ver contre notre promeſſe, ſerment » & vaſſelage, Nous voulons qu'il ſoit » dans l'inſtant chaſſé de notre 1646.

1646. » Royaume, & s'il eſt Roi, ce que » Dieu ne veuille jamais permettre, » qu'il encoure ſa malediction, qu'il » encoure la nôtre, qu'il ſoit puni, » qu'il ſoit dépoüillé de la Royauté. » Afin qu'on n'ignore point le choix » que nous avons fait de ſa protec- » tion, & qu'on n'ignore pas auſſi » notre promeſſe & ſerment, faits » dans l'Aſſemblée des Etats, Nous » ordonnons qu'il en ſoit dreſſé trois » actes publics, un pour l'envoyer en » Cour de Rome, un autre pour être » mis dans les Archives de l'Egliſe de » Notre-Dame de la Conception de » Villavitioſa, & le troiſiéme pour » être depoſé dans la Tour de Tombo. » Donné dans notre cité de Liſbon- » ne le 26 du mois de Mars. Baltha- » zar Rodrigues Coelho, l'an de nô- » tre Seigneur 1646. Pierre Vieyra de » Silva. Le Roi.

On attribua à cet acte de pieté & de religion, une partie des ſuccès qu'on remporta ſur les ennemis de l'Etat. Cependant l'armée qui étoit dans l'Alenteyo étoit ſans General. Le Roi nomma Martin Alfonſe de Melo, pour remplir ce poſte. Juan Mendes de Vaſconcellos s'étoit flaté de l'obtenir. Fruſtré de ſon eſperance, il demanda permiſſion au Roi de ſe retirer à Liſbonne, ce que le Roi lui accorda, en donnant en même tems ſa place à André d'Albuquerque, General de l'artillerie. Il mit auſſi à la tête de la Cavalerie, Dom François d'Azevedo, à la place de Dom Juan Maſcaregnas, & la Charge de Commiſſaire General, vacante par la mort d'Alexandre Varnarte, fut remplie par Achim de Tamericut. Melo ſe rendit dans l'Alenteyo, pour prendre poſſeſſion du commandement. Son arrivée cauſa une allegreſſe generale dans toute la Province.

Le Baron de Molinguen commandoit l'armée Caſtillane à la place du Comte de Foen Saldagne, qui avoit été faire un voyage à la Cour. Il retira ſes troupes de ces quartiers, pour commencer la campagne. Alfonſe de Melo donna auſſi ordre de ſon côté à André d'Albuquerque de marcher vers la Guadiane, & de combattre les Caſtillans, s'ils ſe preſentoient. En effet, on ne tarda pas de ſe rencontrer. Il y eut pluſieurs eſcarmouches, où les Portugais remporterent l'avantage. La diſcipline étoit entierement negligée dans leur armée. Le ſoldat ne ſongeoit qu'à piller, & mépriſoit les ordres de ſes ſuperieurs. De quelque courage, & de quelque valeur que ſoient doüées des troupes, ce ſont des vertus inutiles, ſi elles ne ſont guidées, & temperées par une grande diſcipline. Melo s'appliqua entierement à la rétablir & dans l'Infanterie, & dans la Cavalerie. Il réforma les plus mutins, & il ſe montra ſi ſevere envers les autres, qu'on y vit enfin regner l'ordre & la ſubordination, ſans leſquelles une armée ne ſçauroit long-tems ſe ſoutenir. 1646.

Sur ces entrefaites Jean Paſcal Coſmander, Ingenieur Major, fut fait priſonnier par un détachement de Cavalerie Eſpagnole, en allant d'Eſtremos à Elvas. On le conduiſit à Badajos, & l'on eut pour lui les égards les plus flateurs. C'étoit le plus habile Ingenieur de ſon tems. Le Roi de Portugal fit tous ſes efforts pour lui procurer la liberté, & le Roi Catholique en la lui refuſant, fit les ſiens pour l'attacher à ſon ſervice. Coſmander qui avoit été comblé de bienfaits de la part du Roi de Portugal, reſiſta quelque tems aux preſſantes ſollicitations des Eſpagnols : mais languiſſant dans le repos, & ſéduit enfin par les

1647. hautes esperances qu'on lui donna d'une grande fortune, il se détermina à prendre parti dans les troupes des ennemis, oubliant toutes les graces qu'il avoit reçûës des Portugais.

Le Comte de Seren Gouverneur de la Province de Beira, ayant apris que le Roi avoit de nouveau fait arrêter le Marquis de Montalvan son pere, fit demander la permission de quitter son Gouvernement, & de s'en retourner à Lisbonne. Le Roi y consentit, & divisa son Gouvernement en deux, dont l'un fut confié à Rodrigue de Castro, & l'autre à Sanche Emmanuel. Les territoires de la Guarde, de Piguel, de Lamego & d'Esguera fut compris dans celui de Castro; & Conimbre, Viseo, Castelbranco dans celui d'Emmanuel. Castro s'appliqua avec un soin extrême à rétablir l'ordre & la confiance dans son département. Brulant de se signaler par quelque entreprise d'éclat, il se mit à la tête de trois mille hommes d'Infanterie & de six cens chevaux, & alla assieger le fort de Gallegos. En arrivant devant la place, il trouva l'entreprise au-dessus de ses forces. Esperant d'y suppléer par son courage, il fit dresser une batterie de trois pieces de canon, & battit la place pendant trois jours sans pouvoir faire une brêche assez considerable pour monter à l'assaut. Cependant il craignoit à tous les instans que les Castillans ne partissent de Ciudad Rodrigo, pour lui faire lever le siege, & alors il n'eût point été en état de resister, sur tout si la garnison de la place qui étoit considerable eût fait une sortie sur ses troupes. Il assembla son Conseil de Guerre; on y resolut de lever le siege, & d'aller faire une course dans le territoire de S. Felix. La garnison de cette Ville étoit partie pour joindre l'armée ennemie à Ciudad Rodrigo où elle s'assembloit. 1647.

Castro mit en execution ce qu'on avoit resolu dans le Conseil, & partit, après avoir renvoyé son butin à Almada. Etant arrivé devant saint Felix, il attaqua cette place par quatre endroits differens, il la força, la pilla, & tua une partie de la garnison. L'autre partie se retira dans le château. Les Portugais contens de leurs succès, reprirent la route d'Almeda. L'armée Castillane assemblée sous Ciudad Rodrigo se mit enfin en marche, entra dans le Portugal, & causa quelques dommages aux Villes frontieres. En s'en retournant, un corps d'Infanterie tomba entre Ciudad Rodrigo & le Fort de Galleyos, dans une embuscade que Castro lui avoit tenduë. Ils ne furent pas plus heureux partout ailleurs: les Portugais les battirent, & les repousserent toujours.

Le peu de succés qu'avoient les armes Castillanes contre les armes Portugaises, causoit un mortel chagrin aux Ministres du Roi Catholique. Ne pouvant réduire les Portugais par la force, ils eurent recours à la trahison. Ils ne doutoient point que le Portugal ne se soumît bien-tôt, au gré de leurs desirs, s'ils pouvoient parvenir à faire assassiner le Roi Jean Quatriéme. Les meurtres, les brigandages, les trahisons les plus infâmes, tout leur paroissoit permis pour arriver au but qu'ils se proposoient. Ils chercherent donc quelqu'un à qui ils pussent confier l'execution de leur détestable projet. Dominique Lette s'offrit. Lette étoit né à Lisbonne de parens obscurs & ignorez. Il étoit sans mœurs, & il ne connoissoit aucun principe de vertu. Sa vie n'avoit été qu'un tissu des vices les plus honteux.

1647. teux. Il n'avoit vécu qu'avec des hommes perdus de dettes & de débauches, & avec ces femmes, qui au mépris de l'honnêteté publique, immolent la pudeur au plus vil interêt. Tel étoit l'homme dont les Ministres Espagnols ne balancerent point de se servir, & à qui ils oserent promettre pour prix de son crime les recompenses les plus honorables. Avant de se rendre à Lisbonne, il engagea Emmanuel Rocco, aussi Portugais, de faire ce voyage avec lui. Rocco lui demanda quelle raison pouvoit l'engager de retourner à Lisbonne. J'y vais, répondit Lette, venger les outrages que ma femme y a faits à mon honneur, en la poignardant aux yeux mêmes de ses amans; & j'ai besoin de votre secours pour favoriser ensuite mon évasion. Rocco consentit de l'y accompagner. Ils arriverent à Lisbonne quelques jours avant la Fête-Dieu. Lette choisit ce jour pour consommer son crime. Le Roi devoit se trouver à la Procession du S. Sacrement avec toute la Cour, & cette Procession devoit passer dans une ruë fort étroite. Lette y loüa deux maisons: l'on pouvoit passer de l'une dans l'autre par une porte de communication. Une de ces maisons donnoit aussi dans une autre ruë, par où Lette esperoit de se sauver après avoir fait son coup.

Le jour de la Fête-Dieu étant arrivé, il pria Emmanuel Rocco d'aller l'attendre avec des chevaux au Convent de Nôtre-Dame de Grace, parce qu'il esperoit, lui dit-il, d'assassiner ce jour-là sa femme. Rocco y alla, & Lette se rendit à son poste. La Procession passa, le Roi y étoit environné de ses Gardes & de toute sa Cour. A cette vûe Lette se troubla, la pompe & la majesté de la ceremonie acheva de l'intimider: enfin il n'osa consommer son crime. Il sortit de sa maison, & alla joindre Rocco qui l'attendoit. En l'abordant: Ami, dit-il, je n'ai pû venger mon injure, ma femme s'est dérobée à mon ressentiment, elle n'a point paru dans l'endroit où j'esperois de la punir de son infidelité; il faut suspendre ma vengeance pour quelque tems; retournons à Madrid, nous reviendrons une autre fois, & je prendrai mieux mes mesures. Rocco sans se donner la peine d'approfondir davantage la conduite de son ami, le suivit en Espagne. Les Ministres de cette Couronne l'y attendoient avec impatience. Ils furent extrêmement mortifiez de le revoir sans avoir rien fait, & ils l'engagerent à y retourner, en lui promettant, s'il consommoit le crime, la plus brillante fortune. Lette ranimé par cette promesse, revint en Portugal, & amena avec lui Rocco. Pendant leur voyage, Rocco s'apperçût que Lette étoit violemment agité. Il le questionna, en lui reprochant le peu de confiance qu'il lui témoignoit. Le procedé de Rocco paroissoit sincere. Il est des momens de foiblesse qui triomphent de la prudence la plus attentive. Lette découvrit à son ami tout son secret. Rocco en comprit toute l'importance; il applaudit à Lette, & il lui promit de le seconder avec courage. A la honte de l'humanité, l'interest est presque toûjours la source de nos crimes & de nos vertus. Lette avoit esperé de s'élever par un crime; ce même motif inspira à Rocco de faire une action genereuse en avertissant le Roi. Lorsque l'un & l'autre furent arrivez à quelque distance de Lisbonne, Rocco quitta son ami sous quelque pretexte, se rendit au Palais, vit le Roi, & lui apprit le péril qu'il avoit évité le jour de la 1647.

1647. Fête-Dieu, & celui qui le menaçoit encore. Dans l'instant Lette fut arrêté, & bien-tôt après il expira au milieu des tourmens dûs au crime qu'il méditoit. Le Roi pour remercier Dieu de l'avoir délivré d'un péril si grand, consacra une Eglise en l'honneur du S. Sacrement.

Après s'être acquitté de cet acte de pieté, tous ses soins furent consacrez au gouvernement de l'Etat. A mesure qu'il s'affermissoit sur le Trône, son amour & son attachement pour ses peuples n'en devenoient que plus vifs. Il gémissoit de les voir livrez aux fureurs de la guerre, sans esperance de voir si-tôt terminer leurs malheurs. Il s'étoit flatté que la France l'auroit fait comprendre dans le Traité de la Paix generale concluë à Munster; mais il s'en étoit flaté vainement; les efforts des Plenipotentiaires François échoüerent à cet égard, & peut-être sçavoient-ils bien qu'ils échoüeroient. La France étoit gouvernée sur un autre plan que celui du Cardinal de Richelieu. Le Cardinal Mazarin se proposoit le même but, mais il suivoit un systême politique tout different, & entierement opposé aux interêts des Portugais. Néanmoins le Roi de Portugal renvoya à Paris le Comte de Vidigueira, qu'il avoit honoré du titre de Marquis de Nizza, pour tâcher de renouveller le Traité de Ligue offensive & défensive arrêté sous le Ministere précedent. Vidigueira porta avec lui trois cens mille écus pour les distribuer aux Ministres de la Cour de France, afin de se les rendre favorables. Mais la Reine Regente & le Cardinal Mazarin, l'ame de tous ses desseins, s'excuserent toûjours d'entrer dans les vûës du Portugal, en disant que la France dans les circonstances presentes, devoit necessairement se tenir en paix avec 1647. l'Espagne, pour étouffer les semences de discorde, qui commençoient à éclater de toutes parts dans le Royaume.

En effet, les Grands vouloient profiter de la minorité de leur Roi, pour se relever de l'abaissement où le Cardinal de Richelieu les avoit réduits. Les Princes de la Maison Royale mécontens du ministere dont le Cardinal Mazarin les éloignoit, se plaignoient, murmuroient, & se préparoient à repousser cette injure par la force des armes. Le Parlement étoit sans cesse aux prises avec la Cour. Ce n'étoit par tout qu'intrigues, que cabales, que haines, que divisions. Le peuple toûjours flotant, toûjours incertain, se laissoit entraîner tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Toute intelligence, toute harmonie étoient bannies parmi ceux qui étoient à la tête du Gouvernement; tous vouloient commander, personne ne vouloit obéïr, & Mazarin au milieu de cet orage ne songeoit qu'à procurer la paix au dehors, pour soutenir la guerre au dedans du Royaume, contre ceux qui méditoient sa perte. Ainsi Vidigueyra ne put rien obtenir. Alors son Maître lui envoya un Collegue, pour lui aider à terminer au moins une paix solide entre les deux Couronnes. C'étoit le Pere Antoine Vieira, Jesuite, natif du Bresil, homme celebre par ses prédications, mais peu propre au manege des négociations, où à l'activité, & à l'intelligence, il faut joindre la souplesse, & la connoissance des affaires du monde. Ce Religieux fit de grandes promesses au Cardinal Mazarin, & cette Eminence pour éluder un engagement, fit des demandes exorbitantes. Enfin Vieira poussa si loin ses promesses,

1648. que Vidigueyra fut obligé d'arrêter le cours de leur négociation; en déclarant qu'il aimeroit mieux qu'on lui coupât les mains, que de signer les choses que le Jesuite avoit accordées.

Le Roi de Portugal comprit alors qu'il ne devoit attendre que de mediocres secours de la part de la France; aussi ne compta-t-il plus que sur ses propres forces, & sur l'amour inebranlable de ses sujets. Ils se comportoient par tout avec une valeur incroyable. En Portugal, en Afrique, dans les Indes, en Amerique, partout leur courage & leur valeur suppléoient au nombre. Moyennant ce zele, qui ne se démentoit pas un seul instant, le Roi arma douze vaisseaux de guerre qu'il envoya au Bresil, sous les ordres d'Antoine Tellez de Meneses, Comte de Villapoca, afin de secourir le Gouverneur de ce pays, que les Hollandois menaçoient de chasser de la baye de tous les Saints. Sigismond leur General s'étoit déja emparé de l'isle de Tapiraca, & y avoit construit un Fort. Dès qu'il apprit l'arrivée de la flote Portugaise, il abandonna l'isle, & démolit le Fort, afin que les Portugais ne pussent en profiter. Les Portugais qui étoient devant Arecisse, profitant de son absence, ravagerent jusqu'à Riogrande toutes les habitations des Hollandois, d'où les habitans d'Arecisse retiroient leurs vivres. Sigismond accourut pour arrêter leurs ravages, laissant devant la Baye huit vaisseaux de guerre pour combattre la flote Portugaise, qu'on y attendoit de jour en jour. Elle y arriva enfin, & le Comte de Villapoca se prépara au combat. Les Portugais l'attendoient avec impatience : on en vint aux mains, & les Hollandois après une legere résistance, prirent le parti de se retirer. 1648.

Dom Gaston de Coutigno, Gouverneur de Tanger, réprima les Maures en Afrique, & dans les Indes, le Viceroi secourut heureusement le Naique de Maduré son allié, contre un de ses vassaux, Roi de Marava, ou Teveré, residant ordinairement dans l'isle de Remanancor, connue dans tout l'Orient, par la celebre Pagode de Rama. Mascaregnas mit à la raison le Roi de Teveré, & on ne lui pardonna sa rebellion, qu'à condition qu'il payeroit double tribut au Nayque de Maduré.

Au commencement de l'année 1648. les Espagnols envoyerent commander dans l'Estramadure le Marquis de Leganez, qui s'étoit acquis une grande réputation dans les armes, en faisant lever le siege de Lerida, place importante en Catalogne, à l'armée Françoise qui l'assiegeoit. On ne doutoit point qu'il ne soutînt la réputation de son nom dans le commandement qu'on lui confioit. On esperoit tout de sa valeur & de son courage, & lui-même se promettoit des succès plus heureux, qu'il n'avoit eu la premiere fois qu'il avoit fait la guerre dans ce pays. Outre des sommes considerables que la Cour de Madrid lui donna pour l'entretien & l'augmentation de son armée, elle lui permit d'amener avec lui l'Ingenieur Cosmander, qui connoissant le pays, & la force des places ennemies, pouvoit être d'une grande utilité au Marquis de Leganez.

Les grands préparatifs des Castillans, & la haute réputation de Leganez causerent quelque inquietude à Martin Alfonse de Melo, Commandant General des armées Portugaises dans l'Alenteyo, & honoré depuis peu par le Roi son Maître, du titre de Comte de Saint Laurent. Il de-

1648. manda du ſecours à la Cour, pour ſe mettre en état de réſiſter aux forces ennemies qui le menaçoient, & Dom Juan Mendez de Vaſconcellos reçut ordre de pourvoir promptement à toutes les choſes neceſſaires pour repouſſer les Caſtillans, en cas qu'ils fiſſent, comme on n'en doutoit point, une invaſion dans le Portugal. En effet, Leganez ne tarda pas d'envoyer ſa Cavalerie pour faire le dégât aux environs de Portalegre, d'Aronches, & de Caſtelvide. Le Comte de Saint Laurent, informé de ce deſſein, tira des garniſons d'Elvas, & de Campo Major, un corps de troupes, & chargea Tamaricut, Commiſſaire General de la Cavalerie, d'aller chercher les Eſpagnols pour les combattre. Tamaricut les rencontra dans le territoire de Portalegre, qui s'en retournoient chargez de butin. Il les chargea avec furie: le combat fut long & opiniâtre, mais la victoire après avoir balancé, ſe déclara enfin pour les Portugais; les Caſtillans furent taillez en pieces & mis en fuite, que la nuit favoriſa. On fit neanmoins deux cens priſonniers, parmi leſquels ſe trouva beaucoup d'Officiers. Jean de Silva de Souſa, & Pierre l'Emcaſtro, Capitaine de Cavalerie, furent bleſſez dans cette occaſion. Ils contribuerent beaucoup par leur extrême valeur à cette victoire, qui ſervit, pour ainſi dire, de prélude à la vigoureuſe réſiſtance qu'on oppoſa aux Eſpagnols devant Olivença, lorſque le Marquis de Leganez en vint faire le ſiege.

Leganez ſe détermina à aſſieger cette place, par le conſeil de Coſmander, qui ayant changé de parti, voulut s'accrediter dans l'eſprit des Caſtillans ſes nouveaux amis, en leur procurant la conquête de cette place, dont il connoiſſoit toute la force, & toute la foibleſſe. Vers le mois de Juin Leganez aſſembla ſon armée, qui ſe trouva compoſée de huit mille hommes d'infanterie, & de trois mille chevaux. Cette armée força ſa marche, & arriva devant Olivença, le même jour bien avant dans la nuit. Leganez chargea Coſmander du ſoin de l'attaque. Celui-ci diviſa les troupes en quatre corps, pour aſſaillir la place par quatre endroits differens, & lui-même promit de s'emparer d'une porte, par laquelle les ſoldats de la garniſon, qu'on employoit aux travaux des Forts voiſins d'Olivença, devoient ſortir. Jean de Meneſes étoit Gouverneur de la place. Ignorant la marche des ennemis, & le danger qui le menaçoit, il étoit enſeveli dans un profond ſommeil, ainſi que toute ſa garniſon, à l'exception des ſentinelles ordinaires. D'abord qu'elles apperçurent les ennemis, elles reveillerent la garniſon, & les bourgeois, qui tous coururent promptement aux armes pour ſe deffendre. Les Caſtillans du premier effort s'étoient emparez de deux boulevards. Le Gouverneur de la Ville s'étant reveillé au bruit des combatans, s'arma & ſe tranſporta à la tête de ſes troupes. Il rencontra d'abord dans une ruë un bataillon de Caſtillans, qu'il chargea avec tant de valeur, qu'ils furent contraints de regagner le boulevard par lequel ils étoient entrez : & bien-tôt il les chaſſa même de ce boulevard, & les força de ſe retirer. L'obſcurité de la nuit augmentoit la terreur, le déſordre & la confuſion. Juan de Meneſes encourageoit par ſes actions la garniſon & les ſoldats à combattre vaillament. Malgré trois grandes bleſſures qu'il avoit reçûës, il ſe montroit par tout. Le combat duroit encore à la pointe du jour. Un ſoldat 1648

1648. Portugais découvrit Cosmander, l'auteur de cette entreprise, à la porte dont nous avons parlé : il lui tira un coup de fusil & le tua. Sa mort répandit l'épouvante parmi les Castillans. Rebutez d'ailleurs de la longue & vigoureuse résistance des Portugais, ils prirent le parti de se retirer. Leganez furieux de les voir ainsi abandonner une entreprise, dont il avoit regardé le succès comme certain, voulut les ramener à l'attaque ; mais tous ses efforts furent inutiles. Il fut contraint de s'en retourner honteusement à Badajos, laissant la meilleure partie de ses plus braves soldats, morts ou blessez, sur la place.

La nouvelle de cette vigoureuse deffense étant parvenuë à Lisbonne, on y vit regner la joie & l'allegresse. Le Roi pour témoigner son estime, & sa reconnoissance à Jean de Meneses, lui envoya son Chirurgien, pour le panser de ses blessures, dont il fut gueri en peu de tems. Cependant la mésintelligence regnoit encore parmi les Chefs de l'armée Portugaise. Le Comte de Saint Laurent, & Vasconcellos se contredisoient sans cesse, & les affaires du Roi en souffroient. Il suffisoit que le Comte proposât quelque projet, pour que Vasconcellos le combattît, & le décriât, ce qui ôtoit la confiance au soldat, & faisoit perdre le tems en de vaines explications, qui n'aboutissoient qu'à indisposer davantage les esprits. Le Comte de Saint Laurent prit cependant son parti, pour profiter du découragement où étoient les Castillans, depuis leur entreprise manquée sur Olivença, & la perte d'un convoi que la garnison de Campo Major leur avoit enlevé à la vûë de Badajos. Il alla avec ses troupes ravager les environs de cette Ville, sans que Leganez osât en sortir pour le repousser. Ensuite il se retira avec son butin, & renvoya ses troupes dans leurs quartiers. 1648.

Ses contestations avec Vasconcellos recommencerent plus vivement que jamais. Ce dernier se rendit à la Cour sans son congé. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il fut arrêté par ordre du Roi, & mis dans la vieille Tour, Forteresse située par-delà le Tage, vis-à-vis de Lisbonne. On lui rendit peu de jours après la liberté, & Vasconcellos s'étant démis volontairement de sa Charge, se retira dans les terres qu'il possedoit près de Bragance, dans la Province de Tra-os-Montes. Là éloigné de la Cour & du tumulte des armes, il trouva le repos & la tranquillité, qu'il avoit vainement cherchez dans les intrigues & les cabales du monde. Mais ce repos & cette tranquillité furent bien-tôt interrompus : le Roi le nomma General de ses troupes dans cette Province, où les évenemens de la guerre furent si peu considerables, ainsi que dans la Province d'entre Douro & Minho, qu'ils ne méritent pas qu'on s'y arrête.

Dans la Province de Beira, Sanche Emmanuel tenta vainement de s'emparer d'Alcantara, Ville de l'Estramadure Portugaise. Ayant appris que les Castillans se préparoient d'aller insulter Penamacor, il alla joindre Rodrigue de Castro, pour s'opposer avec lui aux desseins des ennemis. Il fut averti en chemin que les Castillans se tenoient tranquilles dans leurs quartiers. Ne voulant pas perdre les fruits de son voyage, il se détermina à faire une incursion dans les terres des ennemis. Il s'empara d'abord du poste du Pas de Sainte Marie. Delà il fit partir ses troupes sous les ordres de Barthelemi de Vasconcellos, Commissaire Ge-

1648. neral de la Cavalerie, pour faire le dégât aux environs de Casadigna, & de Cixo. Les milices Castillanes du pays prirent les armes pour le repousser. En même-tems quatre cens hommes & quarante chevaux marcherent pour aller chasser Emmanuel du poste dont il s'étoit emparé. Ils l'y attaquerent avec valeur, & Emmanuel les reçut avec courage. Après un long combat, les Castillans se retirerent, & Emmanuel vainqueur, s'en retourna chargé de butin à Pena Macor.

Le 26. du mois d'Avril de la même année, la Reine de Portugal mit au jour l'Infant Dom Pedre. La joye qu'on fit éclater dans Lisbonne dans cette occasion, fut comme une espece de présage de sa future grandeur. L'Infant Dom Théodose mourut dans la fleur de ses jeunes ans, & Alfonse Henriqués son frere par son incapacité, comme on le dira en son lieu, ouvrit les chemins du Trône à l'Infant Dom Pedre.

Sur ces entrefaites, les Provinces-Unies firent la paix avec le Roi Catholique. Cette paix rendoit celle que le Cardinal Mazarin projettoit de faire avec l'Espagne, plus difficile. Alors ce Cardinal qui s'étoit montré si contraire aux Portugais, rechercha à renoüer avec eux les négociations dont nous avons parlé. Il leur offrit six mille hommes pour continuer la guerre avec succès, moyennant une somme de cent soixante mille écus : mais on se refusa à des offres que l'interêt seul faisoit faire, d'autant plus que le secours proposé eût été plus à charge, qu'utile à la Couronne de Portugal.

François de Sousa étoit toûjours à la Haye en qualité d'Ambassadeur auprès de leurs Hautes-Puissances. Les Députez des Etats voyant qu'il ne cherchoit qu'à prolonger sa négociation, sans rien terminer au sujet de l'affaire du Bresil, resolurent d'y envoyer une armée pour y soutenir les interêts de la Compagnie Occidentale. Cette armée fut composée de quarante vaisseaux de guerre, sur lesquels on embarqua neuf mille soldats avec toutes sortes de munitions. Cette flote dont Vangoch étoit Admiral, mit à la voile. Elle essuya en sortant des ports d'Hollande une grande tempête. Tandis qu'elle poursuivoit son voyage, les Portugais poussoient avec vigueur la guerre. Ils avoient depuis peu à leur tête François Baretto de Menesés, qui s'étoit acquis la réputation d'homme de valeur & de courage dans la guerre contre les Castillans sur les frontieres de Portugal. Le Roi l'avoit envoyé dans le Bresil, pour servir en qualité de Mestre de Camp General dans la Capitainie de Pernambuco. Il s'étoit déterminé à cette démarche, après l'entreprise des Hollandois sur la Baye. Le choix qu'il faisoit de Baretto étoit digne de son discernement. A son illustre naissance, il joignoit une grande intelligence pour les affaires, un esprit élevé & porté aux grandes actions, une prudence rare, une vertu à toute épreuve, accompagnée de cette modestie sans affectation, qui captive l'estime, & attache inviolablement les cœurs. Il s'embarqua dans la Province de Paraïba pour passer dans celle de Fernambuco sur deux vaisseaux de guerre chargez de vivres & de munitions. Il rencontra une escadre Hollandoise. On combattit : Baretto couvert de blessures, succomba sous le nombre, & fut conduit à Arecisse, prisonnier de guerre. On confia sa personne à François Bra. Baretto sçût s'insinuer 1648.

1648. dans son esprit par la douceur de ses mœurs. Bien-tôt il sonda son cœur, & il le trouva accessible à l'interêt. Bra ne pût resister à l'attrait d'une somme considerable que Baretto lui promit, & en conséquence il favorisa sa fuite. Baretto arriva dans le quartier des Portugais, où il fut reçû avec une joye extrême de leur part.

L'Armée Hollandoise arriva enfin au port d'Arecisse. Sigismond se mit en campagne avec huit mille hommes. Les Portugais choisirent pour leur General Barretto. Il tint un conseil avec Vieira & Vidal, afin de déliberer sur ce qu'on feroit pour resister aux Hollandois. D'abord ils convinrent qu'il ne falloit plus faire qu'un seul corps d'armée & qu'un seul camp pour livrer la bataille à Sigismond, & qu'il falloit verser jusqu'à la derniere goute de leur sang pour la défense de leur liberté, & la conservation de leur fortune. Ils ne formoient en tout que deux mille cinq cens hommes. Avec ce petit corps d'armée Barretto s'alla poster sur une colline, appellée dans le Païs, le Mont Gararapi, à une lieüe de la mer, & à deux du Fort Barretta, dont Sigismond s'étoit emparé avec son armée. Du côté de la mer ce n'étoit qu'une plaine découverte, & presque impraticable à cause des eaux, qui y refluoient; de l'autre côté le terrain étoit sec, & il y avoit un Village appellé Meribeca, qui alloit aboutir à un lac. Baretto s'étendit sur le Mont Gararapi autant qu'il le pût, afin d'empêcher les Hollandois de s'y loger.

Sigismond parut avec son armée; quoique superieure en nombre, il ne vouloit rien hasarder. Ses soldats étoient nouveaux & sans experience. Les Portugais au contraire étoient aguerris & encouragez par leurs succès passez. D'ailleurs ils avoient un interêt plus vif que n'avoient les Hollandois pour combattre avec courage. Les Hollandois en triomphant triomphoient pour les autres. Les Portugais en demeurant vainqueurs, devoient les premiers profiter des fruits de leurs victoires. Sigismond comprenant la difference que cet interêt devoit produire dans le cœur des soldats de l'un & l'autre parti, prit toutes les mesures que lui purent fournir l'experience & la prudence pour s'assurer de la victoire. Il divisa d'abord son armée en neuf bataillons, dont il donna le commandement aux Colonels Brinch Vandenden, Vansab, Carpintier, Ans, Vander, & Hauthain. Il marcha dans cet ordre avec cinq pieces d'artillerie vers le Mont Gararapi. 1648.

A peine fut-il à portée des Portugais, que ceux-ci firent une décharge generale sur son armée. Ensuite Vidal mettant l'épée à la main, chargea avec une impétuosité si violente son avant-garde, qu'elle fut dans un instant enfoncée, taillée en pieces, & mise en fuite. Sigismond arrêta les Fuyards, les rallia & les ramena au combat en les faisant soutenir par le corps de l'armée. Henri Dias essuya leur premier effort, & fut mis en désordre. Barretto qui avoit l'œil à tout s'en apperçut, & fit voler à son secours cent cinquante soldats du corps de reserve. S'étant joints à ceux que commandoit Dias, ils allerent charger les Hollandois qui les reçurent avec tant d'intrepidité qu'ils furent contraints de se retirer promptement dans leur poste. Les Hollandois ranimez par cet avantage attaquerent de nouveau & regagnerent leur artillerie, qu'ils avoient perduë dès le commen-

1648. cement de la bataille. Le désordre & la terreur gagnoient insensiblement les Portugais : un nouvel effort de la part des ennemis auroit suffi pour leur faire abandonner le champ de bataille; mais s'étant reposez un instant pour revenir à l'attaque avec plus de vigueur, cet instant fut la cause de leur perte. Barretto le mit à profit, pour ranimer ses soldats : il se mit à leur tête avec tous les principaux Officiers, tomba sur les Hollandois, & après un combat de quatre heures, il les força à s'enfuir honteusement.

Ils se retirerent sur une colline voisine. La nuit suivante, à la faveur de l'obscurité, Sigismond ramena les restes de son armée à Arecisse. Si les Portugais avoient pû le suivre, il ne seroit pas échapé un seul homme de toute cette armée, tant elle étoit épouvantée & maltraitée ; mais las, épuisez, & ayant passé vingt-quatre heures sans manger, ils la laisserent tranquillement se retirer. Cependant leur victoire fut considerable : il resta sur la place mille Hollandois, cinq cens blessez, trois Colonels, dix-huit Capitaines, & plusieurs autres Officiers, avec une partie du bagage, & une piece d'artillerie. Les Portugais perdirent peu de monde, mais ils eurent 400 hommes de blessez, qui presque tous guerirent en peu de tems par les soins que Barretto prit de leur santé.

Barretto ramena son armée vers Arecisse dans leurs anciens quartiers. Cette Ville fut bien-tôt réduite dans les mêmes embarras, où elle avoit été avant d'avoir été secouruë. Sigismond tenta un nouvel effort. Il fit une sortie sur le quartier de Henri Dias ; deux fois il l'attaqua avec impetuosité, & Dias le repoussa deux fois avec une valeur incroyable. Sur ces entrefaites le Comte de Villapoca envoya un secours de trois cens hommes à Barretto, sous les ordres de Figueora. Son arrivée suspendit les regrets de l'armée sur la mort d'Antoine-Philippe Camarano Mestre de Camp, qui s'étoit toujours montré avec avantage dans toutes les occasions où le courage, la valeur & la prudence avoient été necessaires. 1648.

Si les affaires du Bresil interressoient vivement le Roi de Portugal, celles du Royaume d'Angola ne lui étoient pas indifferentes. Les Hollandois s'étoient emparez de presque tout le pays, interrompant le commerce des Portugais, & empêchant qu'ils n'y achetassent les esclaves, dont ils avoient besoin dans le Bresil, pour la fabrication de leurs sucres. Afin de remedier à cet inconvenient, il ordonna à Salvador Correa de Saà, Gouverneur de Rio Janeiro, d'aller construire un Fort à Quicombo, dans le Royaume deBenquela, voisin de celui d'Angola. Corea arma promptement dans le port de Rio Janeiro quatorze vaisseaux & formant de plus vastes projets, que ceux qu'on lui avoit ordonné d'executer, il résolut de chasser les Hollandois du Royaume d'Angola. Il assembla les principaux Officiers, & leur parla ainsi.

» Messieurs, avant de rien entre-
» prendre, nous devrions recouvrer
» les places que les Hollandois nous
» ont usurpées dans le Royaume
» d'Angola, malgré la trêve si solem-
» nellement jurée entre les deux Na-
» tions. Tout doit nous y engager :
» la foiblesse des Hollandois dans ce
» pays, la haine des peuples contre
» leur tyrannie, & l'amour de la li-
» berté, après laquelle respirent tous
» les Portugais qui sont établis dans
» ce Royaume. Les Hollandois les
» réduisent au désespoir, en les ac-
» cablant

1648. » cablant d'impôts, & en leur ôtant » toutes les ressources, qui les pourroient mettre en état d'y subvenir. » Si le Roi notre Maître eût été bien » informé de la situation des affaires » dans ce pays, au lieu de nous ordonner d'aller à Quicombo, bâtir » une Forteresse, il nous eût ordonné d'aller recouvrer celles qui nous » appartiennent dans le Royaume » d'Angola. C'est à nous à faire ce » qu'il eût ordonné, s'il eût été bien » informé. Le devoir d'un sujet consiste à veiller attentivement aux intérêts de son Prince; c'est obéïr à » ses ordres, que d'embrasser avec » zele les choses qui peuvent lui être » les plus avantageuses, & de negliger celles dont il ne peut resulter » qu'un honneur médiocre pour la » gloire de son regne, & de foibles » avantages pour le bonheur de ses » peuples. Ainsi, Messieurs, nous » entrerons dans ses vûës, si au lieu » d'aller à Quicombo, comme il nous » l'a ordonné, nous allons dans le » Royaume d'Angola pour recouvrer » un pays, où le droit, & le désir des » peuples nous appellent. Le succès » répondra à notre valeur, & justifira notre conduite.

Tout le monde applaudit au dessein de Correa; & on résolut de l'executer. On leva les ancres, on tendit les voiles, on prit la route de l'Afrique, & bien-tôt avec le secours d'un vent favorable, on aborda heureusement au port de Quicombo. Pendant que le General y étoit occupé à choisir un lieu commode pour y bâtir une forteresse, la mer s'enfla tout d'un coup dans le port, sans qu'on entendît soufler le moindre vent, & le vaisseau Amiral périt miserablement avec tout l'équipage, à l'exception de deux personnes. La singularité de cette tempête remplit tous les cœurs de terreur & d'épouvante. Correa incapable de toute foiblesse, rassura les esprits allarmez, & sans perdre de tems, toujours précieux dans de pareilles circonstances, il marcha à Loanda. Là, il fit descendre à terre Jean-Antoine Correa son Secretaire, pour aller dire au Gouverneur de cette Ville; « Qu'il étoit venu par ordre » du Roi de Portugal son Maître, » dans le Royaume de Benquela, » pour construire une Forteresse à » Quicombo, afin de favoriser le » commerce de sa Nation, avec celles » des contrées voisines : mais, ayant » appris les mauvais traitemens, » que les Hollandois exerçoient contre les Portugais, établis dans » le Royaume d'Angola, il avoit laissé cette entreprise imparfaite, pour » venger ses compatriotes de leurs » tyrannies. Qu'il suspendroit cependant une vengeance si juste, pourvû qu'il lui livrât la Ville de Loanda. Qu'à cette condition, il permettroit que les Hollandois en sortissent libres avec leurs familles & » leurs biens. 1648.

Ce discours jetta la consternation parmi les Hollandois, qui ne s'attendoient point à l'arrivée des Portugais. Ils tinrent Conseil, dont le résultat fut de demander huit jours à Correa, avant de lui faire une réponse précise. Ils comptoient ce tems suffisant pour se mettre en état de deffense, mais Correa étoit trop prudent pour le leur accorder. Il leur fit dire que le jour où l'on étoit, passé, ils ne devoient plus esperer de quartier de sa part. Les Hollandois refuserent de se rendre, & Correa fit débarquer toutes ses troupes, ne laissant pour la garde des vaisseaux, que cent quatre-vingt soldats; mais pour faire croire aux Hollandois, que le nombre en étoit

1648. plus grand, il fit ranger de distance, en distance sur les bords des vaisseaux, plusieurs chapeaux, que les ennemis crurent être portez par des hommes réels.

Ayant rangé en bataille ses troupes, il s'empara d'abord du Monastere des Freres Mineurs, situé sur une coline, qui regnoit sur toute la côte. On mit en fuite les Hollandois qui le gardoient, on les poursuivit vivement, jusqu'à Loanda, où les Portugais entrerent pêle & mêle avec eux. La terreur s'empara des ennemis qui abandonnerent le Fort Saint Antoine, où l'on trouva huit pieces d'artillerie. Correa s'en servit, pour battre en brêche la Forteresse de Morro, & celle de Nôtre-Dame de Guide, qui avoient un chemin couvert de communication. A peine la breche fut-elle entamée, que Correa ordonna un assaut, pour ne pas donner le tems aux Hollandois qui étoient dans le pays, de secourir les assiegez. L'attaque fut vive, & la deffense vigoureuse. Les Portugais enfin furent repoussez. Correa se préparoit à donner un second assaut, lorsque les Hollandois, qui croyoient toujours leurs ennemis plus nombreux qu'ils n'étoient, demanderent à capituler. Ils s'engagerent donc à remettre en leur puissance les deux Forteresses aux conditions suivantes : Qu'ils sortiroient avec leurs armes, enseignes déployées, & quatre pieces d'artillerie : qu'il leur seroit permis de mettre à couvert tous les effets de la Compagnie Occidentale de Hollande ; qu'ils pourroient disposer à leur gré de leurs biens mobiliers, & de leurs munitions, qu'on leur fourniroit les moyens pour regagner leur Patrie, qu'on se rendroit de part & d'autre les prisonniers, qu'on accorderoit une amnistie aux Portugais, qui étoient au service de la République, & enfin qu'on n'exerceroit aucune violence contre les Hollandois, qui se trouvoient établis & dispersez dans le pays. 1648

Cette capitulation étant reglée & signée, les Hollandois au nombre de deux mille évacuerent les forteresses. Mais quel fut leur étonnement, & leur confusion, lorsqu'ils virent le peu de monde qui composoit l'armée Portugaise. De cet étonnement ils passerent rapidemment à l'admiration, de voir qu'une poignée de soldats eut osé tenter une si grande entreprise. Cependant on les conduisit au port de Cassandamà, où ils s'embarquerent pour s'en retourner dans leur pays. Après la conquête de Loanda, la forteresse de Benquela fut soumise avec le même bonheur, l'isle de Saint Thomas abandonnée, tout le Royaume d'Angola purgé de Hollandois, & toute cette côte Australe de l'Afrique rentra sous la domination des Portugais. Leurs affaires dans les Indes prosperoient également par la bonne & sage conduite du Viceroi Dom Philippe de Mascaregnas.

En Portugal le Comte de Saint Laurent commandoit toûjours dans la Province d'Alenteyo. La guerre s'y continuoit avec la même fureur & la même animosité. Cette fureur & cette animosité fournissoient aux Portugais & aux Castillans des nouvelles ressources pour se nuire respectivement. L'épuisement de leurs finances, la désolation qui regnoit dans leurs campagnes, la longueur de la guerre au lieu de les rebuter, ne servoient qu'à les animer de plus en plus, & qu'à rendre la paix plus difficile.

Dès que la saison permit de se remettre en campagne, les hostilitez, les brigandages, les dévastions recom-

1648. mencerent de part & d'autre. Six cens Cavaliers Castillans voulurent tenter d'enlever tous les bestiaux des Villes voisines de Badajos. Le Comte de Saint Laurent informé par ses Espions, de leur dessein & de leur marche, choisit quatre cent Cavaliers Portugais, dont il donna le commandement au Commissaire General Tamaricut & à Quesné, avec ordre d'aller combattre les Espagnols. Ils se rencontrerent bien-tôt ; le combat fut sanglant, les Portugais demeurerent vainqueurs, les Castillans furent tuez en partie, & en partie blessez ou faits prisonniers. Outre le butin qu'on leur enleva, on leur prit encore quatre cens chevaux. Les deux Commandans se comporterent dans cette occasion avec autant de prudence que de valeur. Le Roi pour les recompenser leur fit present de deux riches Commanderies.

Sur ces entrefaites, le Baron de Molinguen, Gouverneur General de l'Estramadure Espagnole, fut rappellé à Madrid par le Roi Philipe son Maître, & l'on envoya à sa place le Marquis de Tuttavilla, depuis Duc de S. Germain. Il étoit d'une illustre Maison du Royaume de Naples. Sa valeur répondoit à sa naissance. Prévoyant & actif, il concevoit & executoit facilement. Il se fit une réputation parmi les plus celebres Capitaines de son tems. Pour donner dès son arrivée quelque éclat à ses armes, il entreprit de démolir tous les Forts que les Portugais avoient fait construire aux environs d'Olivença, afin de mettre à couvert la campagne des incursions des ennemis. L'execution de ce dessein ne lui couta que la peine de le concevoir. Les Portugais ne lui opposerent aucune resistance.

Cette nonchalance de la part des Portugais enfla considerablement le courage des Castillans. Cependant ce qu'ils venoient de faire étoit dans le fond bien peu de chose : mais telle est la nature de l'homme ; le moindre revers l'abbat, le moindre succès l'énorgueillit. Le Comte de Saint Laurent, pour leur faire sentir combien le sujet de leur orgueil étoit frivole, & combien peu il redoutoit leur force, fit monter à cheval toute sa Cavalerie, & l'envoya avec trois Regimens d'Infanterie sous les ordres d'André d'Albuquerque, General de l'Artillerie pour insulter leur Ville d'Albuquerque. Les Portugais s'emparerent d'abord des fauxbourgs, & les pillerent. Ensuite ils se retirerent, & en se retirant, ils releverent dans la plaine d'Olivarés, quelques forts de ceux que le Duc de Saint Germain avoit démoli. 1649.

Tandis qu'ils étoient occupez à ce travail, Dom Juan Homen Cardoso, sortit d'Olivença, pour charger une Compagnie de Cavalerie Espagnole, qui avoit accoutumé de sortir presque tous les jours de Badajos, pour faire le dégât dans la campagne d'Olivença. Cardoso, après quelque tems de marche, apperçût quinze Cavaliers Espagnols qui s'étoient détachez de sept Compagnies de Cavalerie que le Marquis de Leganez avoit posté dans la plaine où il chassoit dans ce moment avec plusieurs Castillans. Cardoso attaqua ces quinze Cavaliers ; mais dans l'instant il fut investi par leurs camarades, & fait prisonnier avec soixante de ses Cavaliers. On le presenta au Marquis de Leganez, qui l'accüeillit avec politesse, & l'amena lui-même à Badajos dans son carosse.

Cet évenement fut suivi de l'élevation de Tamaricut à la charge de

1649. Lieutenant General de la Cavalerie. Ayant choisi neuf cens chevaux, il partit pour dévaster la campagne de Talavera. Les Habitans de cette Ville tirerent un coup de canon, pour avertir ceux de Badajos de ce qui se passoit dans leur territoire. Aussi-tôt la Cavalerie Espagnole monta à cheval & marcha vers Talavera, dans le dessein de combattre les Portugais, & de leur arracher le butin qu'ils avoient fait. Tamaricut ayant ralié ses troupes les attendit avec intrepidité. Le combat dura plusieurs heures; les Castillans furent rompus à diverses fois, & ils revinrent toûjours à la charge. Enfin Tamaricut fit un dernier effort, & demeura maître du champ de bataille : il lui en coûta ses meilleurs Soldats, mais sa perte fut bien inferieure à celle des Castillans, qui rentrerent promptement dans Badajos.

Cette action fut en quelque maniere la derniere qui termina la campagne dans la Province d'Alenteyo. A la place du Comte de Castelmelhor, à qui le Roi avoit accordé le Gouvernement du Bresil, Dom Diegue de Lima, Vicomte de Villeneuve de Cerveira, Seigneur riche & puissant, commandoit dans celle d'entre Douro & Minho. L'année précedente la paix avoit regné dans cette Province. Le Comte de Castelmehor s'étant engagé avec ceux qui gouvernoient la Galice de suspendre tout acte d'hostilité, à condition qu'ils observeroient la même chose de leur part. Ils l'observerent en effet, & les Habitans d'entre Douro & Minho, & de la Galice, cultiverent tranquilement leurs terres, & rétablirent leur commerce, tandis que les peuples des autres frontieres furent livrez à toutes les horreurs de la guerre.

Le Vicomte de Villeneuve, né guerrier, & ennemi du repos, méprisa la conduite de Castelmelhor, & resolut de pousser vigoureusement la guerre dans son département. Mais ses forces ne répondoient point à l'ardeur martiale qui l'animoit. Il assembla néanmoins deux mille hommes d'Infanterie, & deux cens chevaux, & tomba à l'improviste sur Bandegia, territoire pauvre & ruiné qu'il acheva de saccager. Les Galiciens s'armerent avec promptitude pour l'en chasser, & de-là ils allerent attaquer Lindoso qu'ils croioient sans défense. La resistance qu'ils y trouverent les obligea à s'en retourner pour défendre leur propre païs, où le Vicomte portoit le ravage & l'épouvante. Animé par ce premier succès, il se préparoit à de nouvelles invasions, lorsqu'il reçût ordre du Roi de se tenir simplement sur la défensive. Le Vicomte obéit en murmurant de cet ordre, qui dérangeoit tous les grands projets qu'il avoit conçûs, pour rendre son nom immortel sur cette frontiere. 1649.

La guerre étoit vive dans la Province de Tra-os-montes, où Jerôme d'Ataïde, Comte d'Atougia, avoit succedé au Commandement, à Dom Rodrigue de Figueredo d'Alarcon.

Les Castillans avoient rassemblé beaucoup de troupes, & ils menaçoient la Ville de Mirande, & de Bragance. Ataïde se porta dans l'une & l'autre place pour les mettre en état de deffense. Il envoya en même-tems des ordres à Henri de la Morlé, Commissaire General de la Cavalerie, & Gouverneur de la Ville de Chaves, de veiller à la conservation de cette place. La Morlé négligea cet avis. Emporté par l'ambition de se signaler, & peut-être par le désir du pillage, il sortit

1649. de la place avec une partie de ses troupes, & alla ravager le territoire de Vimbra à une lieuë de Monterrei. En s'en retournant chargé de butin, les Espagnols le poursuivirent, l'atteignirent, taillerent en pieces ses troupes, & l'amenerent prisonnier, & couvert de blessures, dont il mourut peu de jours après. La nouvelle de sa défaite étant parvenu à Chaves par les fuyards, on vit regner la confusion & le désespoir. Il n'y avoit personne en état de commander, & la Ville étoit dépourvûë de soldats pour la deffendre : si les Castillans se fussent présentés, comme ils l'auroient dû après leur victoire, cette Ville étoit perduë sans ressource : mais ils sçurent vaincre, & ils ne sçurent pas profiter de leur victoire. Cependant les habitans s'étant rassurez, envoyerent prier Mendés de Vasconcellos, dans ses terres, où il s'étoit retiré, comme nous l'avons dit, à cause de sa més-intelligence avec le Comte de Saint Laurent, de venir les secourir, & les délivrer du danger qui les menaçoit. Vasconcellos s'arracha sans peine au repos dont il joüissoit. Il se rendit à Chaves, & il y rappella l'ordre & la tranquillité, qui en avoient été bannis par l'imprudence de la Morlé.

Sanche Emmanuel & Rodrigo de Castro soutenoient toujours leur réputation & leur gloire dans la Province de Beira. Ils vainquirent dans toutes les occasions qui se présenterent les Castillans. Ils ravagerent leurs terres, ils enleverent leurs bestiaux, ils firent un nombre considerable de prisonniers, & brûlerent enfin Sabugo. En s'en retournant de cette expedition, les Castillans les poursuivirent, & les forcerent d'en venir aux mains. Les Portugais, quoique fatiguez de leurs differentes expeditions, accepterent le combat, & acheverent de se couvrir de lauriers, par la défaite entiere de leurs ennemis. 1649.

Telles furent les principales actions militaires qui se passerent en Portugal pendant l'année 1649. Dès le commencement de cette même année le Roi avoit formé une maison au Prince Dom Theodose, & lui avoit assigné les revenus du Duché de Bragance. Il nomma pour ses Gentilshommes de la Chambre, Henri de Sousa, Comte de Mirande, depuis Marquis d'Aronches, Fernand Tellez de Silva, Comte de Villa-Major, Nuño de Mendoce, Comte de Val de Reis, & Dom Gregoire de Castel Branco, Comte de Villeneuve. Peu de tems après cette premiere nomination, on y ajoûta, Dom Louis de Portugal, Comte de Vimioso, Juan Nuñes d'Acugna, Dom Thomas de Norogna, Comte d'Arcos, & Dom Juan Lobo de Sylveira, Comte d'Oriola, & Baron d'Alvito. Le Roi voulut aussi que désormais le Prince Dom Theodose assistât à tous les Conseils, afin qu'il commençât à s'instruire du grand art de regner. Il s'y rendoit assiduëment, il entroit avec une application extrême dans le détail des affaires les plus épineuses. Rien n'échapoit à sa vive pénetration, & ses progrès furent si rapides, qu'on ne pouvoit cesser de l'admirer. Cette admiration alla si loin que le Roi lui-même, à ce qu'on prétend, en conçut quelque jalousie; mais son ame étoit trop grande pour se laisser surprendre à cette triste passion, qui porte dans son sein son propre supplice.

Le Marquis de Niza étoit toujours en France, où la division entre la Cour & les Princes étoit enfin parvenuë à son comble. Les Princes ne

1649. pouvoient ſupporter Mazarin, & la Reine ne pouvoit ſe réſoudre à ſe priver de ce Miniſtre. Le Parlement, qui ne haïſſoit pas moins le Miniſtere du Cardinal, publia contre lui un Arrêt, & mit ſa tête à prix. La Cour ſortit de Paris, où le peuple ſoutenoit les interêts du Parlement, & elle ſe retira à Saint Germain. Le Comte de Niza l'y ſuivit, & offrit à la Reine de la part de ſon Maître du ſecours, en cas qu'elle fût obligée d'en venir aux mains avec le Parlement. La Reine fut très-ſenſible à ſes offres. Le Comte ſaiſit cette occaſion pour la déterminer à ſigner la ligue tant de fois propoſée, & tant de fois rejettée contre l'Eſpagne. Le Comte de Brienne Secretaire d'Etat, appuyoit l'Ambaſſadeur de Portugal; mais ni l'un ni l'autre ne purent rien gagner ſur la Reine. Cependant elle offrit d'envoyer ſix mille hommes, & deux mille chevaux en Portugal, moyennant deux cens ſoixante mille cruſades, qu'on lui payeroit annuellement pour l'entretien de ſes troupes. Le Comte de Niza refuſa d'accepter des conditions ſi onereuſes pour l'Etat, & partit enfin pour le Portugal, ſans avoir rien conclu. Le Roi vit avec chagrin ſon retour; mais le Comte ſe juſtifia, & le Roi applaudit à ſa démarche. En partant il avoit laiſſé en France Chriſtoval Soares d'Abreu avec le titre de Reſident.

Le Docteur Manuel Alvarés Carrilho étoit à Rome pour pourſuivre au nom des trois Etats de Portugal, auprès d'Innocent X. les Proviſions pour les Evêques de Portugal, nommez depuis la proclamation du Roi. Il repreſentoit à tous les inſtans que le déſordre regnoit dans le Clergé, que les ſeculiers vivoient ſans inſtruction, qu'il s'introduiſoit dans la pratique de la Religion des abus & des ſuperſtitions, qu'il ſeroit difficile d'extirper, que les Moines n'obſervoient plus aucune diſcipline, & que le ſcandale regnoit par tout, faute d'avoir des Evêques qui puſſent remedier à ces maux. A ces raiſons qui auroient dû perſuader le Pere commun des Fideles, le Chef de la Religion, & le dépoſitaire de la Foi, Carrilho ajoûtoit, que les pays éloignez, où les Portugais avoient fait connoître les lumieres de l'Evangile, étoient ſans Paſteurs, & qu'il y avoit du danger qu'ils ne ſe laiſſaſſent infecter de l'hereſie par les Hollandois, avec qui ils étoient obligé de commercer. Qu'il étoit donc de la prudence du Pape à prévenir de plus grands maux, en ſe hâtant de pourvoir des bulles neceſſaires les Evêques propoſez par le Roi. 1649.

Le Pape étoit aſſez diſpoſé à accorder ce qu'on lui demandoit; mais l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & les Cardinaux de ſa faction l'en détournoient, en l'intimidant ſur le danger qu'il y avoit à irriter le Roi Catholique. Il eſt de votre interêt, lui diſoit-on, de ménager ce Prince; riche & puiſſant, vous pouvez tout eſperer de ce Monarque; mais vous n'avez rien à craindre du Roi de Portugal, Roi paſſager, qui ne ſçauroit ſe maintenir ſur le trône. Le Pape les écoutoit, & Carrilho prit enfin le parti de quitter Rome & de s'en retourner en Portugal. Peu de tems après ſon départ le Pere Antoine Vieira Jéſuite, ſe rendit à Rome pour traiter de la même affaire; mais ſon General gagné par les Eſpagnols l'en fit ſortir, ſans lui donner ſeulement le tems de parler au Pape. Tel étoit l'aſcendant que la Cour de Madrid avoit alors ſur la Cour de Rome: elle plioit honteuſement ſous le joug Caſtillan, ſans

1649. oser le secouer. Cette servitude étoit l'effet de l'avarice sordide qui la dominoit en ces tems malheureux, tems où la politique, les perfidies, les trahisons, & les brigandages publics, étoient les seuls ressorts qui missent en mouvement toutes les Cours de l'Europe.

Si le Roi de Portugal veilloit avec soin aux affaires de ses Etats d'Europe, il n'étoit pas moins attentif à celles de ses Etats éloignez. La guerre du Bresil sur tout l'occupoit vivement. Il esperoit tout, d'un côté de la valeur de ses sujets dans ce pays, & d'un autre côté il craignoit également tout de la superiorité des Hollandois. Ils y envoyoient tous les jours quelque nouveau secours, & leurs Corsaires, ou Armateurs, interrompoient le commerce de la Baye. Les Portugais en souffroient, & le Roi n'étoit guerre en état d'armer une flote pour aller leur donner la chasse, & rétablir la sureté de la navigation. Cependant pour remedier promptement à ce malheur, il imagina d'établir, à l'exemple des Hollandois, une Compagnie Occidentale, pour faire seule le commerce du Bresil, & de lui accorder tous les privileges, & suretez necessaires, à condition d'entretenir une flote pour escorter les vaisseaux Marchands, qui feroient le voyage, & d'employer toutes les ressources pour soutenir les révoltez de Fernambuco, & pour achever d'en chasser les Hollandois. Cette idée du Roi fut applaudie, la Compagnie se forma, tout le monde voulut y entrer, & l'on permit à tous les vaisseaux Marchands d'aller & de revenir du Bresil, moyennant certains droits qu'ils payeroient à cette Compagnie.

Tandis qu'on travailloit à Lisbonne à former cette Compagnie, les Portugais de Fernambuco, voyoient 1649. de jour en jour prosperer leurs affaires. Le General Barretto informé que les Hollandois, sous les ordres du Colonel Brinch, se préparoient à se mettre en campagne, fit de nouveaux retranchemens dans ses quartiers, ordonna au Gouverneur de Moribequa, de veiller soigneusement à la garde du pont Saint Barthelemi, & d'en deffendre le passage aux ennemis, en cas qu'ils voulussent le tenter. Il rappella en même tems tous ses soldats, à qui il avoit permis d'aller dans leurs habitations, pour y cultiver leurs sucreries, ou leurs autres biens. Ces précautions ne furent pas inutiles, Brinch sortit enfin d'Arecisse, avec six mille hommes, & six pieces d'artillerie. Après avoir séparé ses troupes en douze bataillons, il marcha vers le Fort de Barreta. Barreto assembla son conseil pour déliberer sur ce qu'on devoit faire. Etant assemblé, il parla ainsi à ceux qui le composoient. « Messieurs, les ennemis vont à Barreta, suivons-les, » pour les combattre. Si la victoire » se déclare pour nous, la guerre est » terminée, ils sont perdus sans ressource, nous les avons chassez de » cette Province, avant qu'on puisse » les secourir. Si nous sommes vaincus, nous trouverons des ressources dans notre courage, pour reparer notre malheur. La haine des » habitans contre cette Nation nous » fournira facilement tout ce qui » sera necessaire pour reparer notre » perte. Ainsi nous risquons peu, si » nous succombons, mais, si nous » triomphons, comme je n'en doute » point, la liberté sera le moindre » avantage, qui nous en reviendra. » Profitons donc de l'occasion, craignons si nous la laissons échaper,

1649. » que nos ennemis plus ſages ne s'en » ſervent pour nous opprimer entie- » rement. » On applaudit generalement au deſſein de Barretto qui ayant diſpoſé toutes choſes pour la garde de ſon camp, ſe mit en marche avec deux mille ſix cens hommes, pour aller chercher les Hollandois. Il les trouva ſur le Mont Gararapi, où ils s'étoient avantageuſement campez, occupant en partie l'ancien camp des Portugais. Barretto demeura quatre heures à la vûë de l'armée ennemie, enſuite il alla ſe camper ſur une autre colline, appellée le Tirieiro. Il mit à la tête de l'avant-garde, François de Figuera avec ſon Regiment; il plaça au milieu Vidal, Pignero Camerano, & Henri Dias avec leurs troupes, & il confia à Vieira l'arriere-garde où étoient les principales forces Il donna le commandement de la Cavalerie à Antoine de Silva, ſans lui aſſigner aucun poſte de fixe, lui laiſſant la liberté de ſe placer dans l'endroit qui lui conviendroit le mieux, pour ſecourir ceux qui en auroient beſoin.

Tout étant ainſi diſpoſé, tous les Capitaines demanderent qu'on attaquât ſans differer l'ennemi, pour ne pas laiſſer refroidir l'ardeur du ſoldat. Vieira s'y oppoſa ſeul, & entraîna dans ſon ſentiment le General. « Conſiderez, lui dit-il, le peu de jour » qui nous reſte, & la laſſitude, & » l'épuiſement du ſoldat, à cauſe de » la longue & penible marche qu'il » vient de faire. Laiſſons-le repoſer » pendant la nuit, il n'en ſera de- » main que plus diſpoſé au combat. » D'ailleurs nos traîneurs nous au- » ront joints, & nous n'en ſerons » que plus forts. Si la victoire ſe dé- » clare pour nous, le jour nous ſera » favorable pour pourſuivre les » fuyards, au lieu que nous perdrions 1649. » cet avantage preſentement, la nuit » allant dans un inſtant chaſſer en- » tierement le jour.

Barretto goûta ce conſeil, il ſuſpendit juſqu'au lendemain l'attaque; cependant il fit pendant toute la nuit donner de fauſſes allarmes à l'armée ennemie, qui de crainte d'être ſurpriſe ſe tint preſque toujours ſous les armes. A la pointe du jour Barretto ſe mit en devoir de combattre. Il eut ſouhaité que les ennemis l'euſſent attaqué le premier, parce que s'ils l'euſſent fait, ils euſſent perdu l'avantage du poſte. Pour les tenter il détacha deux cens Mouſquetaires, & les fit approcher de leur camp, avec ordre de tirer ſans ceſſe ſur l'ennemi, & de de ſe retirer en cas qu'on ſortît ſur eux. Il arriva ce qu'il avoit prévû, une heure après cette manœuvre, les Hollandois regardant cette conduite des Portugais comme une marque de leur foibleſſe, quitterent leur poſte, & deſcendirent dans la plaine. D'abord les Portugais croyant qu'ils ſe retiroient, prierent Barretto de les mener à l'ennemi, pour ne pas laiſſer échapper une ſi belle occaſion de le battre. Barretto profitant de cette ardeur fait ſonner la charge. Jamais combat ne fut plus vif, ni plus opiniâtre. On s'attaqua, on ſe repouſſa, on ſe mêla à differentes repriſes, & dans toutes ces manœuvres on fit éclater de part & d'autre autant de valeur que de prudence. Enfin malgré l'avantage du nombre, les Hollandois furent vaincus & taillez en pieces. Leur General Brinch fut tué ſur la place, en combattant courageuſement. Le déſordre & la confuſion ſe mit auſſi-tôt parmi ſes troupes, qui s'enfuirent, abandonnant leur bagage & leur artillerie. On les pourſuivit juſqu'à la Forte-

tereſſe

1649. tereſſe de Barreta. Le nombre de leurs morts monta à deux mille, & ceux de leurs bleſſez à autant. Le Colonel Anchim fut fait priſonnier, avec le Chef des Braſiliens, qui ſuivoient leur parti. L'étendart du General, tomba entre les mains du vainqueur avec dix drapeaux, ſix pieces de canon & tout le bagage. Cette victoire ne coûta au vainqueur que quarante-ſept ſoldats, parmi leſquels on compta Paul d'Acugna, Sergent Major du Regiment de Vidal, & les Capitaines Emmanuel d'Araugio, & Coſme Rego de Barros. Les bleſſez monterent à deux cens, ſans compter Henri Dias, Meſtre de Camp, Paul Teixeira, Juan Soares d'Albuquerque, Eſtienne Fernandes, Emmanuel d'Abreu, Jérôme d'Acugna d'Amaral, Juan Lopes, & Manuel Carvaillo, tous Capitaines, & dont les bleſſures n'étoient pas fort conſiderables.

L'armée victorieuſe s'en retourna dans ſes quartiers devant Arreciſſe. Elle ſe flata de terminer bien-tôt la guerre au gré de ſes déſirs, d'autant plus que le Comte de Caſtel Melhor arriva ſur ces entrefaites au Breſil pour occuper la Charge du Comte de Vilapoca. Caſtel Melhor leur envoya auſſitôt un renfort de ſoldats, qui ſervirent à remplacer ceux qui avoient été tuez dans les derniers combats.

1650. Au commencement de cette année les Caſtillans travaillerent à de grands préparatifs pour la campagne prochaine. Ils devoient, publioit-on, entrer juſques dans le cœur du Portugal, & par un dernier effort terminer enfin la querelle, en ruinant totalement ce Royaume. Le Roi de Portugal voyoit ces préparatifs ſans s'émouvoir. Il avoit ſéduit à force d'argent quelques perſonnes du Conſeil de Caſtille, qui l'informoient exactement de tous les deſſeins de cette Cour, & ſa tranquillité ne provenoit que de cette ſource, ſachant que ces préparatifs ne les regardoient point. Neanmoins ſes peuples, qui ne pouvoient penetrer dans le miſtere, murmuroient hautement. « Peut-on, diſoient-ils, demeurer dans cette profonde indolence, lorſqu'on eſt menacé d'un péril éminent. Le Roi ne nous aime plus. Ami du repos, ennemi de la peine, il eſt déja las de veiller à notre conſervation, & ſans doute qu'il nous abandonnera entierement à nos ennemis. » Pour achever d'irriter les peuples, les Caſtillans firent courir le bruit qu'ils avoient offert la paix au Roi, que ce Prince étoit aſſez porté à l'accepter; mais que ſes Miniſtres, dont les interêts étoient differens des ſiens, & de ceux de l'Etat, l'en détournoient. Les Caſtillans en faiſant répandre ce bruit s'étoient propoſez deux choſes; l'une de confirmer le peuple dans ſon mécontentement, & l'autre d'achever de broüiller entierement la Cour de Portugal avec la Cour de France. En effet, ce bruit parvint bien-tôt aux oreilles du peuple, & du Cardinal Mazarin. Son Eminence en fut extrêmement allarmée; elle craignit qu'il n'y eut quelque ſecrette negociation entre l'Eſpagne & le Portugal, & que cette negociation ne ruinât tous ſes deſſeins. Il ſe détermina pour rompre cette negociation imaginaire, qui l'allarma ſi vivement, à conclure avec le Portugal la ligue qu'on lui demandoit depuis ſi long-tems. Pour mettre la derniere main à cette ligue, il fit partir pour le Portugal le Chevalier de Sainte Foi, avec ordre de la ſigner, à condition que le Roi de Portugal pouſſeroit vigoureuſement la guerre, auquel cas on lui fourni- 1650.

1650. roit même de l'argent pour les frais de la campagne prochaine.

Au reste, Sainte Foi avoit ordre de se plaindre du peu d'égards qu'avoit témoigné le Portugal pour la France, en voulant traiter de la paix avec l'Espagne sans sa participation. Si les Portugais eussent sçu profiter de cette disposition du Cardinal, dans la crainte où il étoit, on l'eût porté à tout ce qu'on eût voulu. Mais le Roi se justifia pleinement des soupçons qu'on avoit conçu contre lui, en prouvant que c'étoit des bruits calomnieux que les Castillans répandoient, pour alterer, ou interrompre tout à fait l'intelligence qui regnoit entre les deux Couronnes. Non content de cette premiere démarche, il fit partir pour la Cour de France un Moine Irlandois, pour convaincre tout à fait le Cardinal de sa droiture, & pour l'obliger à hâter la conclusion de la ligue. Mais dès que le Cardinal n'eut rien à craindre, il ne voulut plus entendre parler de la ligue, & il ordonna à Sainte Foi de ne rien conclure.

A l'égard du peuple, le Roi appaisa son murmure, en envoyant des troupes dans la Province d'Alenteyo, où André d'Albuquerque se rendit en qualité de General de la Cavalerie. Sa Charge de General de l'artillerie, fut conferée à Rodrigue de Mirande Henriques. Le Comte de Saint Laurent conserva le commandement general. Mais les Castillans firent si peu de mouvemens pendant toute cette campagne, qu'on vit bien qu'on n'avoit rien à craindre de leur part.

Ce fut vers ce tems-là que l'Angleterre fixa sur elle les yeux de toute l'Europe. Cette Nation qui se nourrit du mépris des autres, & à qui un certain tour de genie, plus singulier que grand, & que solide, tient lieu de vrai mérite, se porta à l'horrible excès de faire mourir son Roi Charles I. sur un échafaut. Le prétexte fut la liberté, liberté dont les Anglois joüissent plus en apparence que d'effet. Si l'autorité de leurs Princes & de leurs Rois est bornée, celle de leurs Parlemens ne l'est point. Tout y passe ou par cabale, ou par intrigue, & de quelque maniere libre que les affaires s'y traitent par les Députez de l'une & l'autre Chambre qui composent ce Parlement, il en résulte toujours une espece de tyrannie, dont le peuple est toujours la victime. Il est vrai qu'on lui laisse la liberté de se plaindre, & de crier contre le gouvernement; mais il n'en est pas moins la victime de ce gouvernement dont il se plaint, & qu'il décrie. Il n'en est pas moins accablé d'impôts, de subsides & de tributs; il n'est pas moins sujet à toutes les contributions qu'on veut lui imposer, & en vantant sa liberté, il éprouve toutes les miseres qui pourroient résulter du despotisme le plus énorme. Enfin ce peuple inquiet, factieux, en voulant s'affranchir d'un joug, s'en prépare toujours un nouveau, & l'on diroit qu'il a autant d'éloignement pour la liberté, que pour l'esclavage. 1650

Ce fut cet amour prétendu de la liberté qui le fit révolter contre son Prince, pour se donner un tyran qui le gouverna avec la derniere fierté. C'étoit le fameux Thomas Cromvvel. Il étoit d'une ambition démesurée; secondé d'un bonheur qui ne l'abandonna jamais dans tout ce qu'il entreprit. Brave & entreprenant, il fonda sur sa bravoure l'esperance de sa grandeur. A mesure qu'il s'avançoit dans les armes, il se faisoit un nouveau plan de conduite toujours proportionné à l'état où il se trouvoit. Il ne

1650. le perdoit de vûë que lorsqu'élevé à un grade plus avancé, il lui en substituoit un autre. Parvenu au Generalat, il ne se borna plus dans ses projets, & il en conçut de grands, de vastes, & assuré de l'affection du soldat, il ne vit plus aucun intervalle entre le trône & lui.

Dès ce moment il forma le dessein de perdre Charles I. son Roi, & de s'arroger toute son autorité. Il y parvint par une dissimulation profonde, & par un exterieur de Religion austere, qui le fit regarder comme un homme extraordinaire, né pour rétablir la liberté Anglicane, & l'honneur de son pays. Eloquent & pathetique, qui l'écoutoit étoit persuadé. Son imagination vive & dominante donnoit aux objets toutes les couleurs necessaires à ses interêts, d'une maniere à convaincre que ces objets étoient tels qu'il les representoit. Enfin, éternel panegiriste de la vertu, sans être vertueux, il en imposa à toute l'Angleterre, qui n'eut plus de mouvemens que ceux qu'il lui inspiroit. Severe observateur des bienseances publiques, il ne se permettoit jamais la moindre licence, ni contre la Religion, ni contre les mœurs. Toujours grave, & sérieux, toutes ses démarches étoient concertées, & toutes ses actions masquées des apparences de la raison, de la justice, & de l'honnêteté. Cruel par politique, mais cruel sans remords, quiconque pouvoit porter obstacle à son ambition, étoit immolé dans l'instant. Au reste, il n'étoit ni avare, ni interessé, ni esclave de ses plaisirs; maître de son ame, il paroissoit être ce qu'il étoit de son interêt qu'il parût.

On prétend qu'avant de mourir il voulut faire le Prophete. Son Medecin paroissant allarmé de sa maladie, « Ne craignez rien, lui dit-» il, Dieu me revele que je n'en mou-» rai point. » Ce discours étonna celui à qui on le tenoit. Cromvvel ajoûta: « Vous êtes étonné, ne le » soyez point, si j'en reviens, me » voilà Prophete decidé, & je puis » tout entreprendre avec nos Anglois: » si je meurs, on me regardera com-» me un visionnaire, mais que m'im-» porte ce qu'on dira de moi, lors-» que je ne serai plus. » Il mourut tranquille, sans donner la moindre marque de crainte à l'aspect de la mort; & il fut enterré dans le tombeau des Rois, dont il avoit renversé le trône. Les Anglois virent sa mort sans regret, par cette inconstance naturelle qui les porte toujours à la nouveauté, & si le peuple en témoigna quelque douleur, ce ne fut que par l'incertitude où il étoit du sort qui l'attendoit. 1650.

Après la mort de Charles premier, Charles II. son fils fut errant & fugitif avec toute la famille Royale. L'Europe confonduë vit le crime de Cromvvel, sans oser le venger, & l'outrage fait au droit des Rois, demeura ainsi impuni. Ce n'est pas le tout, Cromvvel trouva des panegiristes, & Milton, ce Poëte si connu par les poëmes du Paradis perdu, entreprit de le justifier dans un de ses ouvrages. L'armée navale que le feu Roi entretenoit sur l'Ocean, poursuivie par le General Blac, erra pendant quelque tems en differens parages de l'Ocean, ayant pour General le Prince Robert, & son frere Maurice, neveux du feu Roi d'Angleterre, & fils du Comte Palatin du Rhin. Enfin pour se mettre à l'abri de l'ennemi, ils se refugierent dans la riviere de Lisbonne. Blac les y poursuivit avec son armée, & il eut l'insolence de faire

1650. dire au Roi de Portugal, que s'il ne les faisoit sortir promptement de Lisbonne, qu'il brûleroit tous les vaisseaux Portugais qui étoient dans le port. Dom Juan indigné d'une menace si insolente, expedia un courrier pour le Comte de S.Laurent, afin qu'il fît partir promptement pour Lisbonne trois Regimens d'infanterie, & deux cens chevaux afin de combattre les Anglois en cas qu'ils voulussent tenter une descente. Ensuite il tint un grand Conseil : presque tous ceux qui y assisterent dirent que pour soûtenir la majesté de son trône, il falloit s'exposer à une guerre ouverte avec les Anglois, plutôt que de souffrir qu'on insultât en aucune maniere aux Princes qui s'étoient refugiez dans son Royaume. Cependant quelques-uns parurent d'un sentiment contraire, & parlerent ainsi. « La raison, & l'honneur semblent approuver ce conseil : mais si l'on considere la situation de nos affaires, est-il de notre prudence de nous broüiller avec une des plus puissantes Nations de l'Europe ; avons-nous besoin de nouveaux ennemis ; nous ne sçaurions trop réfléchir sur les circonstances presentes, avant de nous déterminer à prendre un parti. Les premieres loix de la nature nous apprennent, qu'il est de la prudence de veiller à sa propre conservation, avant de veiller à celle d'autrui. Ce n'est qu'en faisant les derniers efforts, qu'en épuisant toutes nos ressources, que nous resistons aux Castillans, & que nous repoussons les attaques des Hollandois : & vous voulez vous faire un troisiéme ennemi, capable lui seul d'occuper toutes nos forces. Cet ennemi que vous ne craignez point d'attirer sur vos bras, la France, toute unie qu'elle est par le sang & par des alliances réïterées au Roi persecuté, la France, toute puissante qu'elle est, le ménage, & abandonne son parent & son allié. La politique en cette occasion, l'emporte sur tout autre motif. Craindrez-vous d'imiter l'exemple de la France ? Entreprendrez-vous ce qu'elle n'ose entreprendre avec toute sa puissance ? non sans doute, à moins que vous ne vouliez voir la ruine totale de ce Royaume. 1650.

Ce discours étoit trop contraire à la générosité naturelle du Roi, pour qu'il pût faire quelque impression sur son esprit. L'Infant D. Theodose, qui quoique jeune assistoit à tous les Conseils, Prince plein d'esprit, de vivacité, & de sentimens dignes du sang illustre qui couloit dans ses veines, en fut choqué ; il se leva & parla ainsi. « Nous ne pouvons violer les droits sacrez de l'hospitalité envers les Princes Palatins, qu'en nous couvrant d'opprobres. Une action si honteuse transmettroit nos noms à la posterité, pour servir d'objet au mépris le plus outrageant de tous les peuples. Le devoir du Roi, est d'éviter le deshonneur que cette action attireroit sur lui, & sur toute la Nation. Cependant si les Anglois sont capables de raison, il est de la prudence de négocier avec eux, pour écarter l'orage ; mais s'ils persistent dans leur injustice, nous ne pouvons éviter d'en venir aux extrêmitez avec eux. La justice sera de notre côté, & le Ciel daignera favoriser la justice de notre cause. D'ailleurs esperons que notre fermeté produira un bon effet. Les Anglois, par une violence mal-en-

1650. » tenduë, ne voudront point s'expo-
» ser à perdre tous les avantages qu'ils » retirent de notre alliance. Il est de » leur interêt, par raport à leur com- » merce, de nous menager: ainsi avant » d'en venir à une infraction ou- » verte, il faut esperer qu'ils reflechi- » ront, sur des consequences, si » contraires à leurs interêts.

Ce discours affermit le Roi dans son premier dessein : & il fit dire à Blac. « Qu'à cause de l'intelligence » qui regnoit entre la République » d'Angleterre & la Couronne de » Portugal, il ne lui refusoit point » la permission d'entrer dans ses » ports. Mais qu'à l'égard des Princes » Palatins, il ne souffriroit pas » qu'on les y insultât, comme il n'au- » roit pas souffert qu'on y eût in- » sulté les Anglois, s'ils se fussent » trouvez dans le même cas, où ils » étoient. » Blac ne fit aucune attention à ce discours, & il se mit en devoir d'en venir à une rupture ouverte. Alors le Roi fit dresser sur les bords du Tage plusieurs batteries de canon, & envoya plusieurs detâchemens d'infanterie de l'un & de l'autre côté, pour l'empêcher de descendre à terre. En même-tems il fit armer tous les vaisseaux de guerre qui étoient dans la riviere, & treize furent bien-tôt en état de mettre à la voile pour courir sur l'ennemi. Il nomma pour General de cette armée navale, Antoine de Siqueyra Varajao, & pour Amiral D. Pedre d'Almeyda. Les Princes Palatins se joignirent avec leurs vaisseaux à cette flote.

Les Anglois à la vûë de cette armée navale, leverent les ancres, sortirent de la riviere, & gagnerent le large. Siqueyra les poursuivit jusqu'à l'entrée de la mer, & y demeura quelques jours, pour voir si les Anglois ne reviendroient point. Comme il vit qu'ils ne reparoissoient plus, il ramena la flote dans le port de Lisbonne. Toute la Noblesse, qui étoit embarquée sur cette flote, murmura de cette prompte retraite. Elle eut voulu que Siqueyra eût suivi l'ennemi sur l'Ocean, qu'il l'eût joint & combattu. Quelques Courtisans approuvoient sa conduite, mais le Roi la condamna, & le déposa de sa Charge, qu'il donna à Dom George de Melo. Siqueyra supporta sans murmurer cette mortification, & pour faire voir que ce n'étoit pas par manque de courage, mais par une vraie prudence, qu'il étoit revenu à Lisbonne, il s'embarqua en qualité de volontaire sur la flote qu'il venoit de commander.

Les Anglois étoient rentrez dans la riviere. Melo sortit du port pour leur donner une seconde fois la chasse. A son approche l'ennemi regagna la haute mer. Melo le poursuivit ; mais à peine eût-il débouché le Tage, qu'un orage furieux écarta ses vaisseaux, & les porta d'un côté & d'autre. Quelques-uns furent contraints de relâcher dans le Royaume des Algarves, & quelques autres battus & repoussez loin des côtes, souffrirent la derniere des miséres faute de vivres. De ce nombre fut le vaisseau que montoit François de Sousa. Les Anglois le joignirent, & l'attaquerent. Sousa soutint un combat long & sanglant, il fut tué enfin & son vaisseau pris. Pacheco de Melo éprouva un sort plus favorable. Il se trouva à l'embouchure du Tage investi par la flote Angloise. On le somma de se rendre, & il répondit à cette sommation par une décharge de son artillerie. Les Anglois le chargerent à leur tour ; mais Melo s'en débarassa, & gagna le port de Lisbonne.

1650. La flote Angloiſe continua à croiſer ſur la côte. Les vaiſſeaux du Breſil arriverent ſur ces entrefaites. Les Anglois s'en emparerent de quinze chargez de ſucre. Enſuite ayant appris que les Princes Palatins avoient gagné le large, & s'étoient éloignez de Lisbonne, ils prirent eux-mêmes la route d'Angleterre. Cette action fit neanmoins beaucoup d'honneur au Roi de Portugal, par la fermeté qu'il montra, & par la diligence qu'il apporta à deffendre ſes hôtes, & à ſoûtenir la majeſté de ſon trône.

Pendant qu'on ne s'occupoit dans Lisbonne que de cette expedition navale, la guerre ſe continuoit avec le même acharnement ſur les frontieres; mais les actions y étoient moins frequentes, parce que les forces des Caſtillans n'étoient que médiocres dans l'Eſtramadure : & comme les Portugais avoient affoibli les leurs par les troupes qu'on avoit envoyées à Liſbonne, on ſe contenta pendant une grande partie de la campagne à s'obſerver reſpectivement. Les courſes furent moins frequentes, les dégâts moins conſiderables.

Dans celles qu'on fit, Lopés de Siqueyra défit Jacob Maſſacano, qui avec quatorze Compagnies de Cavalerie, avoit pillé le territoire de Prado, & d'Alpaiano. La plûpart des Caſtillans furent tuez, & le vainqueur leur enleva deux cens chevaux, avec cent quatre-vingt priſonniers. Lopés de Siqueyra fut legerement bleſſé dans ce combat ; ainſi que Denis de Melo & Caſtro, qui par ſa valeur parvint dans la ſuite General de la Cavalerie.

Dom Juan de Coſta, Meſtre de Camp General, commandoit dans la Province d'Alenteyo, à l'abſence du Comte de Saint Laurent, que les affaires de ſa Maiſon avoient obligé d'aller à Liſbonne. Animé par le ſuccès de Siqueyra, & voulant par quelque action d'éclat faire voir qu'il étoit digne du poſte qu'il occupoit, aſſembla deux mille hommes d'infanterie, & deux cens chevaux, & ſe mit en campagne. Ayant laiſſé à côté Campo-Major, il s'avança vers deux collines appellées les deux Soleils, à égale diſtance, l'une & l'autre d'Albuquerque & de Badajos. Là il chargea le Lieutenant General Tamaricut, d'aller brûler les bourgs d'Arroio, & de Malpartida, & de ſe retirer enſuite lentement avec le butin, pour donner le tems aux Caſtillans de le pourſuivre. Tamaricut executa de point en point les ordres de Coſta. Alvarés de Viveiros ne manqua point de courir après lui, avec trente-deux eſcadrons & huit cens hommes d'infanterie, tirez des garniſons voiſines. Coſta qui s'étoit mis en embuſcade à portée de ſecourir les ſiens, ſe montra d'abord qu'il apperçut les Caſtillans. Viveiros épouvanté prit la fuite ſans combattre, & ne ſe crut en ſureté, que lorſqu'il fut entré dans Albuquerque. Les Portugais le pourſuivirent, juſque ſous le canon de cette place. Coſta fâché de n'avoir pû engager l'ennemi au combat, fit quelque dégât aux environs de cette Ville, enleva les beſtiaux, brûla quelques villages, & ramena enſuite ſes troupes dans leurs quartiers. 1650.

Dans les Provinces d'entre Douro & Minho, & de Tra-os-Montes, les progrès des armes ne furent pas plus conſiderables. Le Comte Saint Etienne, General des Caſtillans ſur cette frontiere, parut d'abord diſpoſé à pouſſer la guerre vigoureuſement, & il ſe preſenta avec un corps aſſez grand de troupes. Le Comte d'Atougia alla au devant de lui, avec toutes

1650. les forces de la Province ; mais après quelques legeres escarmouches, les Castillans s'en retournerent, sans avoir retiré aucun avantage de leur armement. Sanche Emmanuel, & Rodrigue de Castro tinrent également en respect dans la Province de Beira les Castillans. Ils firent une entreprise sur Minsela, lieu de peu de consequence, devant lequel pourtant ils échoüerent. S'étant montrez dans la campagne de Penamacor, Dom Juan Fialho avec son Regiment, les contraignit de se retirer promptement, sans avoir pû causer aucun dommage aux Portugais. Fialho encouragé par ce succès, entra dans le pays ennemi avec cinq cens hommes & deux cens chevaux. Sanche de Mouroi voulut arrêter sa course. Fialho l'attendit, le combattit, tailla en pieces ses troupes, tua Monroi, fit beaucoup de prisonniers, & rentra en triomphe dans Penamacor.

Le Roi informé de la valeur, & de la prudence avec laquelle il s'étoit comporté, pour entretenir l'émulation parmi ses troupes, fit publiquement son éloge, & comme les loüanges ne suffisent pas toujours pour encourager les hommes aux actions vertueuses, il ajoûta à ces éloges, une récompense proportionnée aux services que Fialho avoit rendus.

Les Castillans honteux & irritez des avantages que les Portugais venoient de remporter sur eux, firent venir quelques troupes de l'Estramadure, & entrerent dans la Province de Beira, où ils répandirent l'épouvante & la terreur. Les païsans abandonnoient leurs campagnes, & les Castillans n'y épargnoient ni le sacré, ni le prophane croyant effacer la honte de leurs défaites précedentes. Sanche Emmanuel & Rodrigue de Castro, qui ne s'attendoient plus à cette invasion, eurent une entrevûë pour déliberer sur les moyens qu'il falloit employer dans les conjonctures presentes. Ils convinrent que Castro se rendroit à Sabugal pour y rassembler ses troupes, & Emmanuel dans le territoire de Souto, & que delà ils observeroient les mouvemens des ennemis, pour en profiter à la premiere occasion qui se presenteroit. Les Castillans attribuerent cette démarche à leur lâcheté ; ils continuerent leurs pillages, & se retirerent ensuite sans observer aucun ordre, & sans prendre aucune précaution. Emmanuel informé exactement par ses espions de tout ce qui se passoit, se mit en campagne à son tour, passa sans obstacle le Tage, & fit avancer vers Alcantara Gaspard de Tavora, avec quatre Compagnies de Cavalerie. Simon de Castaguissas, Gouverneur de la place, fit sortir trois cens hommes pour leur donner la chasse. Tavora les reçut avec courage, & en passa une partie au fil de l'épée ; l'autre rentra promptement dans Alcantara. Ensuite Tavora mit à feu & à sang toute la campagne, & rejoignit Emmanuel. Celui-ci non content d'avoir pris cette vengeance des dévastations que les Castillans avoient faites dans la Province de Beira, fit partir Dom Juan d'Almeida, avec cinq Compagnies de Cavalerie, pour ravager le territoire de Coria, ce qu'il executa avec beaucoup de bonheur. Emmanuel après ces deux expeditions repassa le Tage & revint dans son département. Castro pendant tout ce temslà n'étoit point resté oisif, il avoit également profité de la sécurité des Castillans, il avoit fait heureusement des courses, & s'étoit hautement vengé de celle qu'ils venoient de faire 1650.

1650. dans celle de Beira.

Tandis que la guerre se faisoit ainsi en Europe entre les Castillans & les Portugais, ces derniers la poussoient également avec vigueur dans le Bresil contre les Hollandois. La victoire, qu'ils avoient remportée sur ces derniers sur le mont Gararapi, les avoit réduits à l'extrêmité dans Arecisse. Sigismond n'esperoit de salut que du secours qu'il attendoit de la Compagnie Occidentale ; mais cette Compagnie étoit épuisée, & ceux qui la composoient ne vouloient plus fournir à la dépense necessaire pour la soutenir. Neanmoins ils se plaignirent aux Etats Generaux de ce que la paix regnant entre les Hollandois & les Portugais, ceux-ci cependant faisoient leurs derniers efforts pour les chasser du Bresil. Les Députez en parlerent à Dom François Coutigno : celui-ci qui avoit des ordres secrets pour traîner cette negociation en longueur, se comportoit en consequence de ses ordres, & trouvoit tous les jours quelque nouvelle excuse pour ne point engager la parole de son Roi. Le peuple de la Haye ouvrit enfin les yeux, & excité par les Interessez, il s'ameuta, & alla insulter l'Ambassadeur de Portugal dans sa propre maison. 1650. Coutigno se mit en état de deffense avec ses gens, & arrêta la premiere fureur de ce peuple ; mais il eût sans doute succombé, car tout sembloit disposé pour porter les choses à la derniere extrêmité, lorsque le Prince d'Orange, envoya sa garde pour faire retirer le peuple. Ce qui arriva. Par cette insulte les interessez avoient esperé deux choses, ou que l'Ambassadeur intimidé accorderoit ce qu'on lui demandoit, ou que l'intelligence seroit interrompuë entre la République & le Portugal, & qu'alors les Provinces leur fourniroient les secours necessaires pour se soutenir dans le Bresil. Mais leur esperance fut vaine, Coutigno tint bon, & la bonne intelligence se maintint entre les deux Gouvernemens. Le Roi de Portugal informé de toute l'affaire, & sachant que Coutigno n'étoit point aimé à la Haye, l'en fit sortir & l'envoya en France pour y demeurer en qualité d'Ambassadeur, & ordonna à Antoine de Sousa de Macedo de rester à la Haye, avec la même qualité.

Fin du vingt-huitiéme Livre.

HISTOIRE

DE

PORTUGAL.

LIVRE VINGT-NEUVIEME.

1651. De quelques heureux succès, que la guerre soit accompagnée, c'est toujours un fleau terrible, dont les Etats les plus florissans doivent redouter les effets. Elle est une source de calamitez publiques, & la goire qu'elle dispense ne marche jamais sans amertume. Celle que les Portugais soutenoient déja depuis dix ans, pour maintenir leur liberté contre la tyrannie des Castillans, toute glorieuse qu'elle étoit pour la Nation, les avoit épuisez & réduits à une extrême misere. Il étoit même incomprehensible, comment ils avoient pû, & comment ils pouvoient subvenir aux dépenses qu'ils avoient faites, & qu'il leur falloit faire encore. 1651.

Aussi les vivres vinrent à manquer tout d'un coup dans la Province d'Alenteyo, & l'on fut obligé d'envoyer ailleurs une grande partie de la Cavalerie. La frontiere demeura par-là sans

1651. deffense, le peuple murmura, & au lieu de s'en prendre à l'épuisement où l'Etat se trouvoit, il s'en prit aux Ministres. En general on leur tient peu de compte du bien qu'ils font, & on leur impute toujours les malheurs de l'Etat qu'ils gouvernent. On leur attribua donc tous les progrès que firent au commencement de la campagne les Castillans dans cette Province. Ils y étoient entrez au nombre de douze cens chevaux, & six cens hommes d'infanterie, y avoient pillé Villa-Bouim, & ravagé les campagnes voisines de cette Ville, sans qu'on leur eût opposé la moindre résistance.

Dom Juan de Costa, qui commandoit toujours dans la Province pendant l'absence du Comte de S. Laurent, demeura simple spectateur, & vit faire ces ravages, sans se donner aucun mouvement, pour en arrêter le cours. Se reveillant tout d'un coup de sa léthargie, & voulant réparer le tort, que ce qui venoit de se passer pouvoit faire à sa réputation, il ordonna à André d'Albuquerque d'assembler mille chevaux, & huit cens fantassins, pour aller combattre le Commissaire General de la Cavalerie Espagnole, qui se tenoit à Salvaterre, à une lieuë de la Ville de Sciares. Albuquerque obéït, il partit d'Olivença, il déroba sa marche aux ennemis, il tomba à l'improviste sur Salvaterre; emporta d'emblée cette place, où le Commissaire n'étoit plus, & se rendit maître avec la même facilité du Château. La garnison qui étoit composée de deux Compagnies d'infanterie, & de cent chevaux, au lieu de se mettre en deffense, ne songea qu'à s'enfuir. Albuquerque qui l'avoit prévû avoit fermé tous les passages. Elle demeura toute prisonniere de guerre. La Ville fut pillée, le Château démoli, & les Portugais chargez de butin s'en retournerent à Olivença. 1651.

Dom Louis de Menesés, depuis Comte d'Ericeira, fut blessé dans cette action, où il se trouva en qualité de volontaire. Il étoit encore dans le printems de sa jeunesse, & il montra dans cette occasion toute la valeur, & tout le courage, qui l'éleverent dans la suite, aux grades militaires les plus éminens. Sa naissance étoit illustre, sa bravoure à toute épreuve, & son esprit vif, solide & brillant. Au milieu du tumulte des armes, il cultivoit les belles lettres, & il servoit à la fois & le Dieu de la guerre, & le Dieu des beaux arts. Après avoir rendu son nom celebre par les armes, il le rendit immortel par son Histoire du Portugal rétabli. Cet ouvrage qui comprend toute la révolution & ses suites, est écrit en langue Portugaise. Le stile en est vif, serré, plein cependant, & accompagné de toutes les graces de l'élocution. Au reste, on lui reproche une trop grande partialité en faveur de ses amis. Si la partialité peut être pardonnable, c'est sans doute dans un pareil cas. Elle part si rarement, dans les cœurs des hommes, d'une source si belle, qu'elle doit paroître une vertu à ceux qui ont le bonheur de porter un cœur sensible à l'amitié.

Les avantages qu'on venoit de remporter furent suivis de quelques autres dans la même Province. Les Espagnols n'y faisoient que foiblement la guerre. Leurs meilleures troupes étoient occupées au siege de Barcelone, Capitale de la Catalogne, & ce siege devenoit terrible par l'opiniatreté des assiegeans, & des assiegez, & sur tout par la haine qui animoit les uns & les autres. Les Portugais eussent pû mettre à profit la foiblesse des

1651. Castillans sur leurs frontieres, mais le Roi qui avoit remarqué, que les courses & les hostilitez qu'il avoit faites ci-devant dans le pays ennemi, lui avoient plus coûté qu'il n'y avoit gagné, ordonna à ses Officiers Generaux de se tenir simplement sur la defensive. En effet, ces courses fatiguoient les troupes, & ne rapportoient rien à l'Etat. D'ailleurs pour pousser vigoureusement la guerre dans le pays ennemi, il eût fallu un corps d'armée considerable, & les Portugais dans les circonstances presentes, n'auroient pû le former qu'en dégarnissant toutes leurs frontieres, qu'en laissant tous leurs peuples exposez à la fureur des Castillans, & qu'en sacrifiant un avantage certain, à des succès incertains. Car outre que les succès dépendent autant du hasard, que de la prudence, & de la valeur des hommes, les Portugais n'eussent pû se soutenir dans le pays ennemi, en corps d'armée, que difficilement. Les campagnes des Castillans étoient ruinées, il n'y avoit ni fourage pour les chevaux, ni vivres pour les hommes. Ces inconveniens considerables dans la guerre, étoient accompagnez d'un inconvenient plus facheux encore. L'intelligence est le rempart le plus solide de toute societé. Elle fait sur tout la principale force des armées. Une armée où elle ne regne point, est un corps sans ame. Cette intelligence étoit entierement bannie des armées Portugaises. Nulle harmonie, nulle confiance parmi les Chefs ; nul zele, nul amour pour l'Etat dans le subalterne : le soldat seul s'immoloit ; mais que pouvoit le soldat, mal conduit & mal conseillé ? Envain le Roi s'étoit efforcé de répandre plus d'ordre, plus d'intelligence parmi ses Chefs : la haine de l'un, l'ambition de l'autre avoient rendu tous ses efforts inutiles. 1651.

Ces réflexions, qui avoient vivement frappé le Roi, l'engagerent à donner des ordres à ses Generaux, pour qu'ils se tinssent simplement sur la defensive. Cette conduite parut extraordinaire au peuple. Ebloüi toujours par l'exterieur des objets, il ne les sonde jamais pour en connoître l'interieur, & c'est ce qui le précipite si souvent en des entreprises temeraires ou mal concertées. L'exemple ne le corrige point, & ne le corrigera jamais. Cependant tout esclave qu'il est de l'erreur par sa nature même de peuple, il critique, il blâme hardiment la conduite de ceux qui le gouvernent ; il veut l'asservir à ses caprices, à ses illusions, à ses idées, Si celui qui les gouverne, sage, ferme, inébranlable, poursuit le plan de ses desseins, sans avoir égard à ses cris & à ses murmures injustes, il ne cesse de se plaindre. La conduite du Roi, fondée sur de si justes raisons, fut donc generalement condamnée. Les uns la traitoient de pusillanimité, les autres d'une politique mal entenduë ; personne ne l'excusoit : ceux qui auroient pû le justifier comme étant plus capables d'entrer dans le fond des choses, gardoient le silence, parce que leurs interêts étoient opposez au parti que le Roi avoit pris.

La France ne le traitoit pas avec moins d'injustice. Elle ne lui avoit fourni que de médiocres secours ; elle le joüoit, pour ainsi dire, depuis la mort du Cardinal de Richelieu, par l'esperance d'une ligue, qu'elle ne concluoit jamais. Elle avoit totalement negligé ses interêts à Munster, & cependant elle ne cessoit de le solliciter sans cesse à mettre des armées sur pied, à faire des courses dans

1651. l'Espagne, pour causer une diversion, & il sembloit à l'entendre, qu'il dût tout tenter, tout entreprendre en sa faveur, lorsqu'elle n'avoit presque rien fait pour lui. Dans l'impuissance où elle étoit d'envoyer les secours necessaires en Catalogne pour faire lever le siege de Barcelone, à Dom Juan d'Autriche, fils naturel du Roi Philippe, elle eût souhaité que le Roi de Portugal fût entré dans la Castille, pour obliger les Castillans à abandonner le siege de Barcelone, c'est-à-dire, à parler sincerement, qu'il eût exposé ses Etats à toutes les forces de l'Espagne, pour conserver des alliez, qui ne l'étoient en effet que de nom. Mais rien ne put ébranler le Roi, il persista dans le plan qu'il s'étoit fait, & laissa murmurer & le peuple & la France.

En consequence de cette résolution prise par le Roi, il ne se passa rien de considerable dans la Province d'Altenteyo. Dans celle de Beira, Rodrigue de Castro fit une course sur les terres des ennemis, sans qu'ils lui opposassent aucun obstacle. Au commencement de l'automne, le Prince Dom Theodose qui voyoit avec chagrin l'inaction des troupes, sortit de Lisbonne à l'insçu du Roi, & se rendit dans la Province d'Alenteyo, accompagné seulement de Dom Louis de Portugal, Comte de Vimioso, & de Dom Juan Nugnes d'Acugna, depuis Comte de Saint Vincent, tous deux Gentilshommes de sa Chambre. Dom Theodose, tout jeune qu'il étoit, (car à peine finissoit-il sa dix-septiéme année,) formoit déja de vastes projets. Il avoit l'esprit orné, prompt, subtil, l'ame grande, élevée, & portée aux actions d'éclat. Amoureux de la gloire, & brûlant de se faire un nom à la tête des armées, il avoit conçu le projet de les commander lui-même, & rempli des actions héroïques que sa Nation avoit entreprises & executées, tant en Europe que dans les pays éloignez, il ne désesperoit pas, soutenuë par les yeux de son Prince, de voir la gloire des Portugais se renouveller dans la guerre presente. Nugnes d'Acugna, esprit turbulent & ambitieux, l'entretenoit dans ses idées. Il lui repetoit sans cesse, qu'il étoit de son honneur, de sa gloire, de ses interêts, de veiller désormais par lui-même au salut d'un Royaume dont le trône lui étoit destiné, & dont le Roi son pere sembloit abandonner les rênes, en se livrant à son indolence naturelle. Qu'il falloit profiter des embarras que les Catalans donnoient aux Castillans, pour les forcer à une paix solide, de crainte, que si on laissoit échaper cette occasion, après la chûte des Catalans, les Espagnols réünissant toutes leurs forces ne tombassent sur le Portugal, & qu'au lieu d'une paix glorieuse, on ne pût en obtenir qu'un honteux esclavage. Qu'il falloit donc, en se mettant à la tête des armées, profiter des circonstances, entrer dans la Castille, & forcer le Roi son pere à approuver sa conduite par des actions vigoureuses & d'éclat, qu'il falloit enfin assieger & prendre Badajos, Place importante dans l'Estramadure, qui couvriroit le pays, & faciliteroit les moyens pour porter la guerre dans le sein de la Castille. 1651.

Le Prince Dom Theodose partit de Lisbonne rempli de ces projets. Etant arrivé dans l'Alenteyo, il appella auprès de lui Dom Juan de Costa, Mestre de Camp General, & les autres principaux Chefs de l'armée. Tous se rendirent promptement auprès de sa personne, & lui rendirent les hon-

1651. neurs dûs à ſon rang, à ſa naiſſance, & tous le traiterent comme celui qui devoit un jour être leur Maitre. Après les avoir entretenus quelque tems, il partit pour Elvas, accompagné d'un détachement d'Infanterie & de Cavalerie. On le reçut dans cette Ville avec toute la pompe & toute la magnificence poſſible. Le peuple étoit charmé, il ne pouvoit ſe laſſer de le regarder.

Le Roi apprit ſon départ. Cette démarche lui déplut. Il la regarda comme un attentat à ſon autorité. Cependant diſſimulant ſon reſſentiment, il fit partir quelques Seigneurs de la Cour, pour en former une au Prince, & il ordonna auſſi à Antoine Cabide ſon Secretaire, de l'aller trouver, & de porter quelque ſomme d'argent, avec ordre de l'employer à propos, & non ſelon les déſirs de Theodoſe, né liberal & genereux. Il sembloit par cette premiere démarche du Roi, que s'il n'approuvoit point celle du Prince, il ne la condamnoit pas tout-à-fait; mais il ne tarda pas long-tems à faire éclater ſes vrais ſentimens. Il blâma hautement le départ du Prince, & ceux qui l'y avoient engagé, & il lui envoya des ordres poſitifs, pour qu'il s'en retournât promptement à Lisbonne. Theodoſe perſuadé que les interêts de l'Etat & de la Couronne, demandoient qu'il demeurât à la tête des armées, écrivit au Roi pour le prier de l'y laiſſer pour executer les projets qu'il avoit conçus: mais le Roi fut inflexible, & réitera ſes ordres, avec tant de fermeté, que le Prince, qui manquoit d'ailleurs de toutes choſes à Elvas, revint enfin à Lisbonne. Le Roi l'y reçut aſſez froidement. Cependant pour lui donner quelque ſatisfaction, il le nomma Generaliſſime de ſes armées; mais ce n'étoit qu'un titre dénué de toute autorité, car dès ce moment le Roi l'écarta des affaires, & lui deffendit l'entrée du Conſeil. Le Prince murmura de ce traitement. La Cour & le peuple en murmurerent avec le Prince. La jalouſie s'empara de l'eſprit du Roi, & la défiance l'éloigna de ſon fils, qui outré des mortifications qu'on lui faiſoit eſſuyer, tomba enfin dans une maladie de langueur, dont il mourut peu de tems après, comme nous le dirons en ſon lieu. 1651.

Si la guerre traînoit en Europe, il n'en étoit pas de même dans le Breſil. Dom François Barreto, pour terminer promptement ce qu'il avoit entrepris, avoit demandé du ſecours au Roi, & au Comte de Caſtel Melhor. Mais l'un & l'autre ne lui en fourniſſoient que de médiocres. Il y ſupleoit donc par ſa valeur, & par ſon activité, & il ne laiſſoit échaper aucune occaſion d'acquerir de la gloire, & de reſſerer les Hollandois. La miſere de ceux-ci augmentoit de jour en jour; le malheureux ſuccès de leurs ſorties d'Areciſſe, les avoit rendus plus circonſpects. Ils ſe tenoient donc enfermez dans cette Ville, & ils s'étoient déterminez à ſe borner à la ſeule deffenſe de cette Place, & de la Forteresse. Barreto voulant enlever les convois qu'ils s'envoyoient reſpectivement de la Forteresse & de la Ville, chargea Jacob Bezerra, Sergent Major, d'aller les attendre en embuſcade. Douze de ſes ſoldats ayant apperçu une barque qui ſortoit d'Areciſſe, & navigeoit le long de la côte, conçurent le deſſein hardi d'aller l'attaquer à la nage. Ils l'executerent comme ils l'avoient projetté; mais il en coûta la vie à ſix d'entre eux. Les ſix autres ramenerent la barque avec la femme du Gouverneur de la Forteresse. Cette

1651. action ayant éclatté, découvrit ceux qui étoient en embuſcade, qui furent obligez de s'en retourner dans leurs quartiers, ſans remporter d'autre avantage.

Alors Barreto envoya à Juan Barboſa Pinto, avec un corps de troupes pour ravager le territoire, que les Hollandois poſſedoient près de Rio Grande; & de ſon côté il partit pour attaquer quelques Forts qu'ils poſſedoient du côté de Guarairas. A ſon approche, ceux qui les gardoient, les abandonnerent à ſa diſcretion. Sigiſmond pour ſe dédommager de ces pertes, voulut ſurprendre un quartier des Portugais. Mais étant informez de ſon deſſein, ils ſe préparerent à le recevoir avec courage. Le combat fut violent, & les Hollandois ſe virent contraints de rentrer dans Areciſſe.

La vigueur avec laquelle les Portugais faiſoient la guerre dans la Capitainie de Pernambuco, convinquirent enfin les Députés des Etats Généraux, que toutes les propoſitions d'accommodement, que leur faiſoit Antoine de Souſa de Macedo, Ambaſſadeur de Portugal auprès de Hautes Puiſſantes, n'étoient qu'un leurre de ſa part pour leur fermer les yeux ſur les avantages que ſa Nation remportoit chaque jour dans le Breſil. Les Hollandois en murmurerent donc hautement, & vouloient qu'on rompît ouvertement avec les Portugais. Ils avoient d'autant plus de penchant à cette rupture, que Macedo venoit tout recemment de renouer la paix entre l'Angleterre & le Portugal, avec les Ambaſſadeurs Anglois, qui étoient à la Haye auprès de leurs Hautes Puiſſances. En conſequence le Roi de Portugal avoit d'abord envoyé Juan de Guimaraens à Londres, & bien-tôt après Juan Rodrigues de Saa, Comte de Penaguizao ſon Camerier Major, pour y réſider en qualité d'Ambaſſadeur. Tout cela ne prouvoit que trop l'intelligence des Anglois & des Portugais, & ceux-ci n'ayant plus rien à craindre des premiers, il n'y avoit point d'apparence, qu'ils cherchaſſent ſi-tôt à ſatisfaire la République au ſujet de Fernambuco. Sur quoi on diſoit qu'il ne falloit plus differer d'y envoyer des ſecours efficaces, & de déclarer la guerre au Portugal, tant en Amerique, qu'en Europe. Ce parti eût peut-être operé quelque choſe de favorable; mais les plus ſages s'y oppoſerent, ou pour mieux dire, Macedo, homme d'eſprit, & fertile en expediens, trouva le moyen de raſſurer les eſprits, & les affaires du Breſil, demeurerent dans le même Etat où elles étoient. 1651

Cependant la Cour de Lisbonne étoit attentive aux effets que produiroit la nouvelle nomination du Prince Dom Theodoſe au Generalat des armées de Portugal. Le Roi étoit impenetrable; il répandoit un voile épais ſur tous ſes deſſeins; tout le monde étoit dans l'attente; les uns eſperoient tout du noble courage de l'Infant; mais les plus penetrans, dès qu'ils le virent éloigner du Conſeil, demeurerent perſuadez que le Roi ne permettroit jamais que le Prince s'éloignât de la Cour. Au reſte, le Roi ne paroiſſoit ſe donner aucun mouvement, pour recruter les troupes des frontieres, pour reparer les places, pour les munir des vivres, de munitions, & des choſes neceſſaires pour l'attaque & pour la deffenſe. Tous les eſprits étoient en ſuſpens, & ſelon le plus ou le moins qu'on s'intereſſoit à l'Etat, ou à la gloire de la Nation, on s'affligeoit, ou l'on voyoit avec indifference les mouvemens de la Cour. 1652

1652. Le Prince étoit toujours malade, il déperissoit de jour en jour, & il fut bien-tôt hors d'état de marcher vers la frontiere. Sa maladie inquietoit les peuples, on murmuroit, on publioit des discours injurieux, & le Roi se montroit tranquille.

Le tems de commencer la campagne étant arrivé, les Officiers Generaux & subalternes se rendirent à leurs postes. Les Espagnols sortirent de Badajos, & allerent piller quelques villages aux environs d'Olivença. Quesné, Commissaire General de la Cavalerie Portugaise, les rencontra, les tailla en pieces, & leur enleva leur butin. Les Castillans piquez de cette perte, firent une nouvelle invasion du côté de Telena, pillerent & brûlerent le pays, & enleverent tous les bestiaux des campagnes, qu'ils laisserent pascager dans les prairies voisines de Telena, afin de pouvoir se retirer plus commodement à Barcarotta, où ils déposerent le reste de leur butin. Quesné & Tamaricut marcherent après eux. Ne pouvant les joindre, ils allerent enlever leurs bestiaux dans les prairies de Telena, ce qu'ils executerent heureusement, après avoir taillé en pieces, ou fait prisonnieres le troupes qui les gardoient. Peu de jours après François Hibarra, Lieutenant General de la Cavalerie Espagnole, tomba dans une embuscade que lui tendirent les Portugais, en la puissance desquels il demeura.

Sur ces entrefaites le Roi honora du titre du Comte de Soure, le Mestre de Camp General Dom Juan de Costa. Costa voulant meriter ces honneurs par des services nouveaux, ordonna à Quesné & à Tamaricut, d'aller avec quinze cens chevaux, insulter les ennemis jusques sous le canon de Badajos. Alvarés de Viveros, le même qui avoit deffendu si opiniâtrement le Château d'Angra, dans les Terceres, étoit pour lors dans cette Place. Indigné qu'on osât venir le braver de la sorte, il ordonna à toute la Cavalerie, qui étoit dans la Ville de monter à cheval, pour aller punir les Portugais de leur audace. Comme elle commençoit à sortir, Quesné impatient de combattre, marcha pour la charger, sans attendre Tamaricut. Les Espagnols le reçurent avec intrepidité. Le combat s'échaufa, on se disputa la victoire. Enfin les Portugais furent contraints de reculer, & Quesné fut dangereusement blessé. Tamaricut arriva dans cet instant avec l'arriere-garde. Il arrête quelques fuyards, ranime leur courage, & les ramene au combat avec les autres qui étoient sous son commandement. Alors le combat recommença avec plus d'ardeur. On se chargea à differentes reprises, & les Castillans se virent enfin enlever une victoire, qu'ils croyoient à eux. Leur déroute fut generale, Viveiros blessé à son tour, & Guillaume Tullavilla, neveu du Duc de Saint Germain, Capitaine de Cavalerie, fait prisonnier. Plusieurs Officiers de consideration furent blessez parmi les Portugais, qui eussent pû retirer de grands avantages de cette victoire, si ceux qui avoient d'abord tous fuï, fussent revenus à la charge; mais leur épouvante avoit été telle, que Tamaricut fit de vains efforts pour les rassurer. Plusieurs même d'entre eux ne se crurent en fureté, que lorsqu'ils furent arrivez à Olivença. Le Comte de Soure donna à Tamaricut les éloges qu'il méritoit, & il punit severement ceux qui avoient pris si honteusement la fuite. 1652.

La fortune abandonna les Portugais dans la Province de Beira. Sanche

1652. Emmanuel, & Dom Rodrigue de Castro, après avoir disposé toutes choses pour la deffense du pays, envoyerent chacun de son côté, plusieurs détachemens, pour dévaster celui des ennemis. Gaspard de Tavora fut chargé d'aller avec cent quatre chevaux faire une course dans la campagne de Sacravim, & Dom Juan Fialho, Mestre de Camp, eut ordre de l'attendre avec l'infanterie & soixante chevaux, dans un endroit appellé Salte, sur les bords du Lagão, afin de favoriser sa retraite. Tavora ayant executé les ordres qu'on lui avoit donnez, s'en retourna chargé de butin pour rejoindre Fialho. A peine l'eut-il joint, qu'ils furent attaquez par un corps de troupes Castillanes. Fialho, quoique les ennemis fussent infiniment superieurs, se mit en devoir de leur opposer une forte résistance. Il couvrit avec sa Cavalerie, son Infanterie, & mit à son arriere-garde trois détachechemens de Mousquetaires pour faire feu sur l'ennemi, en cas qu'il vint l'attaquer. Ensuite il se mit en marche, & il fit une lieuë de la sorte sans que les Castillans osassent, ou pussent l'attaquer. Cependant ils le suivoient toujours. On arriva bien-tôt dans une plaine. Aussi-tôt les Castillans se déveloperent, investirent les Portugais, & s'emparerent du sentier, par où ces derniers devoient necessairement passer. Alors Fialho voyant qu'il ne pouvoit plus éviter d'en venir aux mains, s'arrêta, rangea ses troupes en bataille, ranima le courage du soldat, & chargea sans perdre du tems l'infanterie ennemie, qu'il rompit & dispersa. Il ne pût faire cette manœuvre sans se séparer de sa Cavalerie, qui ayant été attaquée dans l'instant par celle des Castillans, fut taillée en piece ou mis en fuite. Les Castillans la laisserent fuïr & revinrent 1652. pour secourir leur infanterie battuë & en désordre. Fialho ralia ses troupes, se posta avantageusement, & soutint le premier choc des ennemis. Mais investi de toutes parts, épuisé de fatigue, dépourvû de munitions, il fut bien-tôt réduit à l'extrêmité, & contraint de se rendre prisonnier de guerre. Les Officiers de la Cavalerie qui s'étoient joint à l'infanterie, subirent le même sort, avec Dom Juan Rodrigue Cabral, Seigneur de Belmonte, qui servoit en qualité de simple volontaire.

L'infortune de Fialho suspendit pour quelque tems les courses des Portugais dans cette Province. Ils employerent ce tems-là à recruter leur Cavalerie, & leur Infanterie, dans le dessein d'aller enlever aux Castillans la Ville de Coria, à huit lieuës des confins du Royaume. Sanche Emmanuel, qui avoit conçut ce projet, en fit part à Rodrigue de Castro. Celui-ci approuvant ce dessein, unit ses troupes aux siennes, & ils se mirent en marche pour l'executer. Ils fondoient le succès de leur entreprise, sur le secret, & sur la diligence. Ils esperoient arriver devant Coria à l'entrée de la nuit, sans être apperçus, de faire sauter avec un petard une des portes de la Ville, d'y entrer sans coup ferir, d'en surprendre la garnison, de l'égorger à la moindre résistance qu'elle feroit, & ensuite de piller la Ville, de la brûler, & de s'en retourner. Tout ce plan fut inutile, parce qu'ils arriverent trop tôt devant cette Place. D'ailleurs Massacan General de la Cavalerie, informé par ses espions de leur marche, & de leurs desseins, s'étoit jetté dans la Place, avec quatre Compagnie de Cavalerie. Au lieu d'y rester, il en sortit le même jour

que

1652. que les Portugais se presenterent, esperant qu'ils se répandroient dans la campagne, & qu'il pourroit les surprendre à son tour, & les battre ainsi dispersez. Mais les Portugais voyant que la garnison de la Ville & les habitans les attendoient sous les armes, renoncerent à l'attaquer, & se contenterent pour satisfaire le soldat, de se jetter sur les fauxbourgs, & de les piller. Ce pillage étant fait ils se retirerent avec un butin considerable, sans que Massacan osât les poursuivre & les inquieter dans leur retraite.

Les operations militaires se terminerent par cette entreprise en Portugal; car ce qui se passa dans la Province de Tra-os-Montes, & dans celle d'entre Douro & Minho, ne mérite pas qu'on s'y arrête. Ce qui se fit en Amerique pendant toute l'année 1652. fut aussi peu considerable. Les Portugais tenoient toujours la Ville d'Arecisse comme bloquée, & les Portugais & les Hollandois ne s'occuperent les premiers qu'à veiller à la conservation de leurs retranchemens, & les Hollandois qu'à celle de leurs remparts. De tems en tems seulement on faisoit quelque escarmouche pour tenir les soldats en haleine, & ces petits combats coûtoient peu de sang. La seule action un peu importante fut celle qui arriva près de la forteresse de Barreta. Antoine Dias Cardoso s'étoit avancé de ce côté avec son Regiment. Toute la garnison du Fort & de la Ville d'Arecisse tomba à l'improviste sur lui. Les Portugais soutinrent avec une valeur, & une intrepidité admirable cette attaque. Cependant la victoire balança long-tems à se déclarer. Enfin les Portugais faisant un dernier effort rompirent les ennemis, percerent leurs bataillons, & en firent un grand carnage. Les Hollandois furent tellement 1652. étourdis de cette vigoureuse attaque, qu'ils ne savoient fuir ni se deffendre, se laissant égorger sans résistance. Peu de jours après, Vidal alla leur brûler plusieurs magasins de marchandises à Rio Grande, prêtes à être embarquées pour la Hollande.

La tréve concluë entre les Hollandois, & les Portugais par rapport aux Indes Orientales, finit cette année. Aussi-tôt la guerre se ralluma dans cette partie du monde, entre ces deux nations. Les Hollandois ne pouvoient souhaiter des conjectures plus favorables pour les progrès de leurs desseins. La confusion, le désordre, la mésintelligence regnoient dans Goa parmi les principaux Ministres, qui se mêloient du Gouvernement. Ce désordre venoit du rappel de Philippe Mascaragnas, Viceroi, & de la mort du Comte d'Aveiras, qui alloit le remplacer; mais qui avoit vû finir ses jours en chemin. Le Gouvernement pendant cette espece d'interregne étoit tombé entre les mains de François de Martiri, Archevêque de Goa, de François de Melo de Castro, & d'Antoine de Sousa Coutigno. Ces trois hommes disposoient de toutes choses au gré de leurs caprices, & sous prétexte du bien public, il n'y avoit sorte de tyrannie qu'ils n'exerçassent sur le peuple, & sur les Etrangers, que les affaires ou le commerce attiroient dans Goa. Au reste, ces nouveaux Triumvirs, unis lorsqu'il falloit accabler le peuple, ruiner le commerce, épuiser les finances, immoler leurs ennemis, ne pouvoient jamais s'accorder, lorsqu'il s'agissoit de concerter quelque entreprise utile, réformer quelqu'abus, exercer la justice, & prendre des mesures pour réprimer les ennemis du dedans ou du dehors. Cependant ils ar-

1652. merent une puissante flote, pour aller recouvrer dans l'Arabie la Ville de Mascate, place importante, que les Arabes avoient enlevée aux Portugais. Mais cette flote ne fit que se presenter devant la Ville, brûler & piller quelques vaisseaux des ennemis, & s'en retourna à Goa tout aussi-tôt.

A cette conduite ces prétendus Gouverneurs ajoûterent la rebellion aux Ordres du Roi. Dès que Dom Juan eût appris la mort du Comte d'Aveiras, il fit partir pour occuper sa place, Dom Vasco Mascaregnas, Comte d'Obidos. Etant arrivé à Goa, les trois tyrans, non seulement refuserent de le reconnoître, mais même ils le firent arrêter, & après avoir épuisé toutes les violences & tous les affronts sur lui, ils le firent embarquer, & le renvoyerent ainsi à Lisbonne. Ensuite ayant assemblé les Magistrats de la Ville, ils procederent de leur chef à l'élection d'un Viceroi. Ils nommerent pour occuper cette éminente Dignité Dom Bras de Castro, homme extraordinaire, peu propre au commandement, plein d'une ambition mal-entenduë, injuste, avare, impudent, altier, peu intelligent dans les affaires, & capable par son ignorance, & par l'orgueil qui l'accompagnoit, de tout perdre dans les Indes.

Le désordre dans Goa étoit d'autant plus grand, & les suites en pouvoient être d'autant plus fâcheuses, que la Cour ne pouvoit y remedier si promptement. L'éloignement des lieux, l'épuisement où étoit l'Etat, tout favorisoit les rebelles. Les Chefs de la République Hollandoise établis à Batavia, informez exactement de l'état des choses, cesserent leurs déliberations sur les prétextes qu'ils cherchoient pour colorer la rupture qu'ils meditoient, & ils se déterminerent à 1652. déclarer hautement la guerre aux Portugais, pour profiter des circonstances favorables que leurs divisions leur offroient. Ils armerent donc promptement une flote dans le port de Batavia, dont ils donnerent le commandement general à Juan Mansacar, Capitaine qui s'étoit acquis par son courage beaucoup de réputation parmi les siens. Mansacar mit à la voile avec son armée, & fit route vers l'isle de Ceylan. Cette isle avoit de tout tems fait l'objet de toute l'ambition des Hollandois, à cause de la canelle qui y croît, & dont le commerce produisoit des sommes immenses aux Portugais. Les Hollandois y avoient déja quelques établissemens. Mansacar ayant joint ses forces aux leurs, marcha vers la forteresse de Caliture, place importante, & dont la conquête pouvoit faciliter celle de Colombo, Capitale des Portugais dans le pays, & où le Commandant General Emmanuel Mascaregnas, faisoit ordinairement sa résidence. Lopez Barrigua son gendre étoit occupé alors à faire la guerre au Roi de Candy. Mascaregnas avoit imprudemment dégarni la forteresse de Caliture de troupes, ensorte qu'elle étoit presque sans deffense, lorsque les Hollandois se presenterent pour l'attaquer. Ils s'en emparerent sans coup ferir. Cette nouvelle étant parvenuë au camp de Barrigue, les soldats, attribuant cette perte à l'imprudence de Mascaregnas, se mutinerent, abandonnerent son camp, & partirent pour Colombo, dans le dessein de déposer Mascaregnas de son poste, & d'en charger quelqu'un plus capable qu'il n'étoit. Les Capitaines Antoine de Madurera, & Louis Alvarés, neveu de Barigue, ayant voulu s'opposer à ce dessein, furent

1652. mis en pieces par le soldat en fureur, qui se mit en marche vers Colombo. Mascaregnas informé de l'orage qui le menaçoit, se mit en état de leur deffendre l'entrée de la Ville. Le soldat se préparoit à la forcer, lorsque les Religieux sortirent en Procession, hors de la Place, portant le Saint Sacrement devant eux, & allerent ainsi trouver les mutins pour tacher de les appaiser. Ce spectacle suspendit leur fureur; mais ils persisterent toujours dans le dessein de le déposer; promettant toutefois de ne rien entreprendre contre sa vie ni contre sa liberté, pourvû qu'il se démît volontairement & sans differer du commandement. Il y consentit & il se retira dans un Convent. Aussi-tôt les soldats élurent à sa place Gaspard d'Arauge, François Rollin, & François Barros, & à celle de Barrigue, ils substituerent Gaspard Figueira de Serpa, Capitaine distingué par son courage, sa valeur & son experience.

Figueira ayant pris possession du commandement de l'armée, alla aussitôt chercher les Hollandois, enleva plusieurs de leurs quartiers, & soumit de nouveau plusieurs places aux environs de Colombo, qui s'étoient soustraites à la domination Portugaise depuis la perte de Caliture. Après ce premier exploit, les Gouverneurs lui ordonnerent d'aller assieger le fort d'Angrotota, dans le voisinage de Colombo, d'où les Hollandois pouvoient facilement inquieter les Portugais. Figueira partit, & après dix jours de siege, il força la garnison à se rendre prisonniere de guerre. Elle consistoit en cent vingt Hollandois, quarante Indiens de l'isle de Java, & trois cens Ceylanois. Les Portugais les traiterent avec humanité & politesse, quoique les Hollandois dans leurs premiers succès n'eussent point observé la même conduite à leur égard. 1652.

Le Roi de Candea voulant profiter de la diversion que les Hollandois causoient dans l'isle, se mit en campagne avec un corps de troupes, & marcha contre Juan Botado, qui avec quelque infanterie, continuoit la guerre sur la frontiere de ses Etats. Le Commandant de l'armée du Roi de Candea, s'imagina pouvoir le surprendre en l'attaquant pendant la nuit; mais Botado étoit sur ses gardes. Cependant il vit le moment qu'il alloit périr par la lâcheté de quelques Negres qu'il avoit parmi ses troupes. Aussi-tôt qu'ils virent l'ennemi, ils prirent la fuite sans avoir presque combattu. Leur fuite & leurs cris causerent quelque terreur aux soldats Portugais; terreur que l'obscurité de la nuit ne servit qu'à rendre plus puissante. Cependant rougissant de leur foiblesse, ils se rassurerent, & firent des actions si prodigieuses de valeur, & de courage, qu'ils défirent & taillerent en pieces l'ennemi. Botado tua de sa propre main le General du Roi de Candea, & après cette victoire signalée, il partit pour Colombo, où il fut reçû avec les applaudissemens dûs à son mérite.

Cependant en Europe, les troubles de la France parvinrent à un tel excès de confusion, que le Cardinal Mazarin fut obligé de quitter Paris, & de s'éloigner de la Cour. Sousa Coutigno, Ambassadeur en France, partit aussi pour Lisbonne, laissant à Paris Felician Dourado, Secretaire de l'Ambassade, pour veiller aux affaires de sa Nation. Dourado homme d'esprit, & d'une grande sagesse, faisoit tous ses efforts pour calmer les esprits irritez, parce qu'il

1652. voyoit bien que la guerre civile de la France, tournoit au profit des Castillans, & au détriment des Portugais. Vers ce tems-là les Evêques de France s'assemblerent à Paris. Dourado en informa le Roi son Maître, qui les fit prier de vouloir bien s'interesser auprès du Pape en faveur des Evêques de son Royaume. Les Prelats assemblez écrivirent au Pape une lettre, pour lui representer le danger où se trouvoit l'Eglise de Portugal; mais le Pape ne répondit rien de favorable, & les affaires à cet égard demeurerent dans le même état.

A l'égard de la guerre offensive contre les Castillans, le Roi Dom Juan persista de plus en plus à l'interdire à ses Sujets; persuadé que la défensive étoit suffisante pour le maintenir sur le trône. Cette conduite arrachoit les discours les plus injurieux contre lui, de la part du peuple, & même de la Noblesse. Il en étoit informé, mais il le dissimuloit, & laissoit parler sans s'émouvoir. Au reste cette grande tranquilité étoit fondée sur les instructions certaines qu'il recevoit frequemment de quelques Ministres de la Cour de Castille, des veritables sentimens de Philippe IV. touchant le Portugal. Ce Prince avoit desesperé de le réduire, & dans cette idée, il ne faisoit aussi de son côté que de foibles efforts par raport à la guerre de ce côté-là. Dom Juan profitant donc de cette disposition, dont il déroboit toute-fois la connoissance à ses Sujets, s'appliqu it au gouvernement interieur du Roïaume, où il faisoit exercer la Justice avec la derniere severité. Cette severité fut portée trop loin de sa part à l'égard de son fils Dom Theodose. Les mortifications qu'il lui fit essuyer en l'éloignant des affaires, en le privant de ceux qui lui étoient les plus attachez, en l'empêchant de se mettre à la tête des armées, le jetterent dans une profonde tristesse. Sa santé en fut bien-tôt alterée; on voyoit chaque jour ce jeune Prince dépérir. Une fiévre lente le consumoit peu à peu; bien-tôt il eut des vomissemens de sang, & l'on desespera de sa vie. On appella en consultation les plus habiles Medecins du Royaume, & on eut recours aux prieres publiques; mais la mesure de ses jours étoit remplie; les remedes qu'on lui donna furent inutiles, & les prieres trouverent le ciel inflexible aux vœux de tout le Royaume. Son mal ne fit qu'empirer. Dans cet état on le fit sortir de Lisbonne pour respirer l'air de la campagne. Il se trouva plus mal, & il demanda qu'on le ramenât à Lisbonne. Il y vit arriver son dernier instant avec une fermeté qui ne servit qu'à augmenter les regrets, les pleurs & les gemissemens de la Cour & de la Ville. Sa mort arriva le quinziéme de Mai 1653, lorsque ce Prince entroit dans sa dix-neuviéme année. La Reine sa mere sentit vivement cette perte; le peuple en fut consterné; le Roi seul soutint avec fermeté cette disgrace. 1652.

Ce jeune Prince rassembloit les qualitez les plus estimables qui concourent ordinairement, non-seulement à former les grands Rois, mais encore les grands hommes. Il avoit la figure aimable, & les graces & la majesté brilloient dans tout ce qu'il faisoit, & dans tout ce qu'il disoit. Instruit dans tous les exercices, il montoit parfaitement bien un cheval, & il manioit les armes avec une dexterité merveilleuse. Son esprit étoit orné de toutes les connoissances. Il sçavoit plusieurs Langues: l'Histoire n'avoit

1652. rien de voilé pour lui; il avoit fait de grands progrès dans la science profonde & épineuse des Mathematiques; il possedoit les belles Lettres, & il étoit rempli des plus excellentes maximes d'une politique sage & eclairée, de cette politique enfin, qui fait respecter l'humanité, honorer la Religion, & dont tous les ressorts, & les divers mouvemens ne tendent qu'au bonheur des peuples, & à la gloire des Etats. Plein de vertu, Protecteur des bonnes mœurs, toutes ses actions, tous ses discours étoient fondez sur la décence la plus austere. Sensible, genereux & magnanime, son cœur étoit accessible à toutes les douceurs de l'amitié. Aussi tous ceux qui l'approchoient, qui lui parloient, l'aimoient jusqu'à l'adoration.

Sa mort remplit de deuil tout le Portugal. La douleur des peuples étoit d'autant plus raisonnable que l'Infant Dom Alfonse Henriqués, qui devoit lui succeder, étoit foible, impotent, & d'un esprit qui tendoit à la démence. Cependant les Etats s'assemblerent & le reconnurent solemnellement pour legitime successeur de la Couronne de Portugal.

La mort du Prince Dom Theodose fut suivie de la crainte qu'on eut pour la santé du Roi. Il s'affoiblissoit de jour en jour, & lui-même cedant à l'effort de ses infirmitez, n'étoit plus en état de travailler avec la même application, & la même assiduité aux affaires. Voulant s'en décharger en partie sur la Reine, & voulant en même tems qu'elle prît connoissance des plus importantes negociations, qui concernoient l'Etat, il l'admit dans tous les Conseils, afin que s'il venoit à mourir, elle pût prendre en main les rênes du Gouvernement, pendant la minorité de ses enfans. Il étoit menacé d'une hydropisie, & il souffroit beaucoup; mais il dissimuloit sa douleur: il se montroit par tout, il vouloit être instruit de tout ce qui se passoit; enfin il n'épargnoit rien pour faire croire qu'il étoit en état de soutenir encore long tems la gloire & la majesté de son trône. 1653.

Tandis qu'on répandoit encore dans Lisbonne des pleurs sur le tombeau du Prince Theodose, & qu'on s'y livroit à la crainte de perdre bientôt le Roi: sur la frontiere les armées ne faisoient que de foibles mouvemens. Cependant les Castillans avoient paru avec un corps considerable de Cavalerie, & ils avoient ravagé la campagne d'Elvas, sans qu'André d'Albuquerque, General de la Cavalerie Portugaise, eût osé les combattre. Le Comte de Soure en ressentit un violent chagrin, & blâma hautement la conduite d'Albuquerque, regardant son action comme une fletrissure pour les armes Portugaises. Quesné repara en quelque maniere peu de jours après l'honneur des Portugais. Il rencontra & battit un détachement de Cavalerie Castillanne, & fit prisonnier leur Commandant, appellé Dom Diegue Golphim.

Sur ces entrefaites on fut informé par un déserteur qui venoit de Badajos, qu'Hibarra Lieutenant general de la Cavalerie, qui avoit recouvert sa liberté dans l'échange qui s'étoit fait des prisonniers, se disposoit pour aller attaquer Alconchel. Hibarra se promettoit de se rendre facilement maître de cette place, parce que la garnison étoit foible, & qu'il esperoit de la conquerir avant que les Portugais eussent le tems d'y jetter du secours. Mais il se trompa, aussi-tôt qu'on fut informé de ses desseins, on la pourvût d'hommes, de vivres, & de mu-

1653. nitions, & de tout ce qui pouvoit contribuer à faire echoüer son entreprise.

Elle échoüa en effet : il trouva une résistance à laquelle il ne s'étoit pas attendu, & sans s'opiniatrer il s'en retourna à Badajos. Le Duc de Saint Germain sortit peu de jours après de cette Ville, avec mille chevaux, & deux mille cinq cens hommes d'infanterie, & alla camper sur les bords de la Caya, à une lieuë de Badajos. Il y fit bâtir un petit Fort, capable de contenir une Compagnie de chevaux, afin qu'elle veillât à la garde des troupeaux, qui pascageoient dans le voisinage. Le Comte de Soure brûloit d'aller interrompre son travail. Cependant avant de s'y déterminer, il fit part au Roi de son dessein. Le Roi tint un Conseil sur cette affaire. On vit que le Fort que faisoit bâtir le Duc de S. Germain, n'étoit d'aucune consequence, au lieu qu'on exposoit la Province à une invasion terrible de la part des Espagnols, si malheureusement le Comte de Soure venoit à succomber dans l'entreprise qu'il méditoit. Ainsi on lui envoya des ordres, pour qu'il eût à demeurer simple spectateur de l'ouvrage que faisoit construire le Duc de Saint Germain. Cet ouvrage fut en peu de tems à sa perfection.

Bien-tôt après la Cavalerie Portugaise défit entierement la Cavalerie Castillanne, & cet avantage consola le Comte de Soure de ce qu'on l'avoit empêché d'aller combattre le Duc de Saint Germain. André d'Albuquerque, pour reparer son honneur, s'avança vers Badajos, dans le dessein de livrer un combat au premier détachement considerable qui sortiroit de cette place. Il avoit passé une partie de la journée, sans qu'il eût vû faire aucun mouvement à l'ennemi. Sur le déclin du jour, il apperçut enfin un corps de Cavalerie qui en sortoit, & qui prenoit la route de Campo-Major. Le Comte de Soure en ayant été averti, lui manda dans le même instant de l'attaquer promptement, & il lui envoya en même-tems toute la Cavalerie qui se trouva alors auprès de lui. Albuquerque encouragé par ce nouveau renfort, rangea ses troupes en bataille, qu'il avoit divisées en onze corps differens, se mit à la tête de six, & donna le reste à commander à Quesné, à Rosier, & à Tamaricut. A son approche les Castillans se posterent avantageusement, laissant un ruisseau devant eux. Ils séparerent à l'exemple des Portugais leurs troupes en plusieurs escadrons, & les escadrons formoient deux corps. Le premier étoit composé de sept, avec le Comte d'Amarante à la tête, le second de six, conduit par Hibarra. Les milices du païs furent placées aux deux aîles, pour empêcher qu'on ne fût attaqué en flanc.

Albuquerque ayant observé cette disposition des ennemis, résolut de suspendre l'attaque, pour ne pas la faire avec désavantage. Les Castillans ne manquerent point de s'impatienter, de rester ainsi oisifs en presence de l'ennemi ; ils s'ébranlerent donc, & marcherent pour charger l'avant-garde Portugaise, qui soutint cette attaque avec beaucoup de valeur. Elle fut longue & opiniâtre, & la victoire demeura long-tems à se déclarer. Enfin les Castillans furent contraints de se retirer avec précipitation, & les Portugais les poursuivirent vivement. Hibarra arrêta avec le corps de reserve les vainqueurs, & les ramena en les chargeant vigoureusement jusques dans leur poste. Là ils s'arrêterent &

1653. ſe formerent de nouveau derriere le corps commandé par Tamaricut, qui ſuſpendit à ſon tour la courſe d'Hibarra. André d'Albuquerque qui faiſoit à la fois l'office de ſoldat & de General, fut ſi dangereuſement bleſſé, qu'on l'abandonna pour mort ſur le champ de bataille, & dans l'inſtant même il fut dépoüillé par les ſiens.

Cependant Tamaricut après avoir repouſſé Hibarra, voyant ceux qui avoient chargé les premiers les Caſtillans, ralliez & en état de charger encore, les mena pour attaquer les milices qui étoient répanduës ſur les aîles. Il les rompit & les mit en fuite dans un inſtant. Leur exemple entraîna le reſte de l'armée, elle ne pût ſoûtenir davantage la fureur avec laquelle les Portugais tomberent ſur eux. Furieux & déſeſperez du malheur arrivé à leur General, qu'ils croyoient mort, ils firent des efforts prodigieux de courage & de valeur pour le venger. Ils pourſuivirent les fuyards avec la même ardeur qu'ils avoient combattu, & ils en firent paſſer deux cens au fil de l'épée, avec le Comte d'Amarante un de leur Chefs, qui tentoit encore d'arrêter & de rallier ſes troupes. Guillaume de Tuttavilla, neveu du Duc de Saint Germain, Sanche Pires de Villa Maſſares, & Jean Sarmento, Capitaines de Cavalerie furent tuez avec lui. Les priſonniers & les bleſſez monterent à quatre cens.

Cette victoire ne coûta aux Portugais que trente hommes, & cent vingt bleſſez, parmi leſquels ſe trouva Roſier, Commiſſaire General de la Cavalerie, avec François Maſcaregnas, & Henri Figueredo, Capitaines. A l'égard d'Albuquerque, comme on alla le chercher, pour lui donner la ſepulture, on trouva qu'il reſpiroit encore. On l'enleva, on le tranſporta à Aronches, & les Chirurgiens après l'avoir viſité & penſé, aſſurerent qu'il ne mourroit point de ſes bleſſures, ce qui cauſa une joye univerſelle. Il avoit du mérite, & dans la diſpoſition qu'il avoit fait de ſes troupes pour combattre dans la derniere action, il avoit donné des preuves de ſon intelligence & de ſa capacité pour la guerre. Tamaricut acheva par ſa prudence, & par ſon intrepidité d'aſſurer la victoire aux Portugais. Cette victoire ſervit, pour ainſi dire, de prélude à celle qu'on remporta quelque tems après ſur l'armée Caſtillanne, qui fut entierement défaite. Cependant on fit l'échange des priſonniers de part & d'autre, & Dom Juan Fialho recouvra enfin ſa liberté. Sanche Emmanuel, & le Comte de Toreſano s'étoient promis par un traité conclu entre eux deux, de ſe renvoyer reſpectivement leurs priſonniers; mais le Duc de Saint Germain Generaliſſime n'avoit pas voulu que ce traité fût executé à l'égard de Fialho, & c'eſt ce qui l'avoit ſi long-tems retenu en Caſtille. 1653.

Sanche Emmanuel qui avoit conçû une grande eſtime pour la valeur & pour la capacité de Fialho, témoigna une joye extrême de le voir en liberté, & ſe prépara à de nouvelles expeditions dans ſon département. Il fit donc avancer ſes troupes ſur la frontiere, & fit bâtir un fort entre Monſanto & Penacarſia, pour arrêter les courſes des ennemis de ce côté-là. L'ennemi ne s'étant donné aucun mouvement pour interrompre ſon travail, il fut bien-tôt achevé.

Cependant Dom Bras de Caſtro ſe maintenoit toûjours dans ſon uſurpation du Gouvernement des Indes. Ayant apris ce qui s'étoit paſſé dans l'Iſle de Ceilan, il y envoya un ſecours

1653. de troupes sur huit vaisseaux commandez par François de Melo & Castro. Avant d'arriver à Colombo, les trois Capitaines qu'on y avoit chargé de l'administration des affaires, avoient donné ordre à Gaspar Figuera d'aller châtier les habitans voisins de Colombo, où ils refusoient de porter les vivres necessaires. A l'approche de Figuera, les Hollandois, en faveur desquels ils s'étoient soulevez, les abandonnerent au juste ressentiment des Portugais. Figuera après les avoir punis comme ils le méritoient, marcha pour attaquer les Sujets du Roi de Candea; mais inferieur en force aux ennemis, il fut obligé de se retirer. On le poursuivit, & Figuera contraint d'en venir aux mains, fit face, arrêta les ennemis, & profitant d'un poste avantageux où le nombre étoit inutile à ceux qui le poursuivoient; il les vainquit, & les tailla en pieces. Cette victoire ramena les voisins de Colombo sous l'obéïssance des Portugais.

Cependant François de Melo & Castro arriva à Colombo, avec le secours dont nous avons parlé. La premiere démarche qu'il fit, ce fut d'ôter le commandement des Troupes à Figuera, & de le conferer à Dom Alvarés d'Ataide. Ataide étoit vieux & accablé d'infirmitez. Ne pouvant resister aux fatigues frequentes où l'exposoit sa nouvelle Charge, il s'en démit, & François de Melo & Castro la donna à Antoine de Melo & Castro son neveu, jeune homme qui n'avoit pas encore assez d'experience pour occuper un poste de cette importance. Il en donna bien-tôt des preuves; il marcha témerairement pour attaquer l'armée du Roi de Candea, & il prit des mesures si peu concertées, qu'il fut battu & repoussé avec beaucoup de perte. Les Soldats murmurerent; du murmure ils passerent à la revolte, & demanderent hautement qu'on remît à leur tête Figuera, sous les ordres duquel ils étoient accoutumez de marcher & de vaincre. François de Melo rappella sagement son neveu, & fit partir Figuera avec un nouveau renfort de troupes pour reprendre le commandement de l'armée. A la guerre la confiance & la prudence sont la source immédiate des heureux succès. A peine Figuera fut-il arrivé à l'armée, que tout changea dans un moment de face. Le soldat ranimé ne demandoit qu'à combattre, & l'ennemi devenu timide ne cherchoit qu'à éviter le combat. Mais il le pretendoit en vain: Figuera le joignit en plusieurs rencontres, & dans toutes il demeura vainqueur. Enfin après plusieurs actions vigoureuses, l'armée ennemie rentra dans son païs accablée de fatigue & diminuée de la moitié. Figuera la poursuivit jusqu'à la Ville de Candea, où il répandit l'épouvante & la terreur. 1653.

Dom Juan Bottado de Sescias, & Antoine Mendés d'Aragna n'éprouverent pas un bonheur semblable contre les Hollandois qui étoient campez prés de la Ville de Negumbo. Ils s'étoient si bien retranchez dans leur camp, & ils l'avoient si bien pourvû de toutes les choses necessaires, qu'ils furent obligez de se retirer sans oser seulement les attaquer. Dans le Bresil leurs affaires alloient toujours en déperissant. Les Portugais s'étoient enfin déterminez à faire un dernier effort pour prendre Arecisse bloquée depuis si long-tems. La chute de cette Ville devoit necessairement entraîner la conquête entiere de toute la Capitainie de Pernambuco. La guerre, qui s'alluma sur ces

1653. ces entrefaites entre l'Angleterre & la Hollande au sujet de la pêche du harang, favorisa leur dessein : car les Hollandois venant de perdre une bataille navale dans le canal de la Manche, demeuroient hors d'état d'envoyer du secours dans le Bresil. Ils étoient assez embarassez en Europe pour resister à leurs nouveaux ennemis, que la victoire ne rendoit que plus fiers & plus difficiles à entendre des propositions de paix.

La victoire que les Anglois venoient de remporter sur les Hollandois, laissoit les habitans d'Arecisse sans aucune esperance de secours. Les Portugais de leur côté paroissoient de plus en plus s'affermir dans le dessein de ne point quitter les armes, qu'ils n'eussent soumis cette Place. Cependant on y manquoit de tout, & les Magistrats de la Ville s'assemblerent, pour déliberer sur le parti qu'ils devoient prendre dans les tristes circonstances où ils se trouvoient. Sigismond ne pouvant se resoudre à se rendre, proposa de tenter un dernier effort, de sortir de la Ville, d'aller attaquer les Portugais jusques dans leurs retranchemens ; & enfin de vaincre ou de mourir glorieusement les armes à la main. On applaudit au dessein genereux de Sigismond, & l'on se prépara à l'executer.

On assembla donc toutes les troupes de la Ville ; on fit venir toutes celles qui étoient dans les forts voisins, & Sigismond s'étant mis à leur tête, sortit résolu de commencer l'attaque par le quartier d'Aguiar, deffendu par Alfonse d'Albuquerque, & muni d'une forte & nombreuse garnison. Sigismond avoit esperé de le surprendre ; mais Albuquerque étant informé de sa marche, n'attendit point qu'il l'attaquât : il alla à sa rencontre en ordre de bataille, & cette démarche répandit la terreur parmi les Hollandois. Ils étoient vaincus avant d'avoir combattu. Cependant Sigismond les ayant rassurez, les mena à la charge, & ils s'y presenterent avec assez d'audace & de valeur. A cette audace, & à cette valeur les Portugais répondirent par une fureur contre laquelle tous les efforts des Hollandois allerent se briser. Ils furent dans un instant, rompus, massacrez, taillez en pieces. Ceux que la fortune déroba au fer des Portugais, jetterent en partie leurs armes, & s'enfuïrent avec une rapidité sans égale du côté de la Ville, & entraînerent avec eux leur General, furieux, désesperé, & couvert de blessures. Le désordre, la crainte, & l'épouvante regnoient dans Arecisse. Les femmes, & les enfans couroient dans les ruës, poussant des soupirs & des gémissemens, & redoubloient par ce spectacle la consternation & le découragement des vaincus. 1653.

Sigismond les rassura cependant, & rappellant tout son courage, il leur persuada même de faire une seconde tentative sur le même quartier d'Aguiar. Mais dans cette occasion il voulut joindre la ruse à la force des armes. Il envoya donc l'élite de ses soldats pendant la nuit, en embuscade dans un endroit qu'il leur indiqua, avec ordre d'attaquer les Portugais par derriere, lorsqu'ils les auroient engagez au combat, avec le reste de ses troupes. Ce projet échoüa. Alfonse d'Albuquerque ne commandoit plus dans le poste d'Aguiar, on l'avoit transferé ailleurs, & l'on avoit mis à sa place Paul Teixeira. Celui-ci avoit des espions, qui battoient sans cesse l'estrade autour de son quartier, pour observer les mou-

1653. vemens des ennemis. Ils découvrirent toute la manœuvre des Hollandois, & ils avertirent leur Commandant. Teixeira sans perdre le tems, alla avec la meilleure partie de ses troupes, combattre ceux qui étoient en embuscade, qui ne s'y attendant point furent presque tous ou tuez ou faits prisonniers. Ceux qui purent s'enfuir allerent apprendre le malheur de leurs camarades à Sigismond, qui étoit déja en marche. Cette nouvelle déconcerta toutes ses mesures, & au lieu de continuer son chemin, il alla se poster sous le canon d'un Fort voisin, dont il étoit le maître. Là, après s'y être reposé quelques heures, il s'imagina que les Portugais enyvrez de leur nouvelle victoire, ne manqueroient pas de se livrer aux plaisirs & au repos. Il se détermina donc de saisir l'occasion d'aller les attaquer, & de réparer ses malheurs passez. Cette résolution étoit digne de son courage, & la raison sembloit autoriser sa conjecture. Il partit donc ; mais si Texeira l'égaloit en valeur, il ne lui cedoit point en prudence. Prévoyant que les Hollandois pouvoient revenir, il étoit sur ses gardes, & à leur approche, comme il n'avoit plus à craindre d'être surpris par derriere, il sortit de ses retranchemens, pour les combattre. La victoire suivit ses étendarts, les Hollandois succomberent pour la seconde fois, & cette nouvelle défaite les mit hors d'état d'inquieter davantage par leurs sorties les Portugais.

Jusqu'alors les Hollandois n'avoient éprouvé dans Arecisse, que la privation des commoditez de la vie, mais dès ce moment ils commencerent à ressentir les horreurs de la disette de vivres. Les assiegeans enlevoient tous les convois, & ne laissoient rien entrer dans la place. Les assiegez étoient 1653. donc réduits aux médiocres secours qu'on alloit chercher par mer. Ils envoyerent vers Sainte Isabelle du côté de la riviere Saint François, des troupes pour servir d'escorte à un convoi qu'ils attendoient. François Bareiros s'y transporta avec cent soldats, & quelques esclaves Negres. On en vint aux mains. La necessité rendoit les Hollandois plus redoutables, ils combattoient en désesperez. Bareiros fut tué sur la place. Sa mort, au lieu de décourager ses soldats, les remplit de fureur, il se jetterent avec impetuosité au milieu des ennemis, ils les percerent, les massacrerent, & les forcerent à regagner leurs vaisseaux sans le secours de vivres qu'ils venoient chercher.

Cette nouvelle perte acheva de réduire les Hollandois au désespoir. Les Portugais étoient informez de la triste situation où ils se trouvoient. François Barreto de Meneses, leur General résolut d'en profiter, pour terminer une guerre qui duroit depuis si long-tems. Ayant assemblé les Chefs de l'armée, il leur parla ainsi. « Portugais : nos ennemis ne » sçauroient enfin plus résister à l'ef- » fort de nos armes ; c'est à nous à » sçavoir profiter de leur foiblesse, » en redoublant nos soins, nos tra- » vaux, nos attaques, en les pressant » de tous côtez, en ne leur laissant » pas un moment pour respirer. Nous » devons enfin tourner le blocus d'A- » recisse en un veritable siege. Autant » il eût été temeraire de l'entrepren- » dre en d'autres circonstances, au- » tant nous manquerions de pruden- » ce, de courage même, si nous ne » mettions point à profit celles, où » nous nous trouvons. Hâtons-nous » donc, le tems est précieux; hâtons-

1653. » nous de préparer tout ce qui est
» necessaire, ouvrons nos tranchées,
» dressons nos batteries, battons la
» la place sans relâche, faisons promp-
» tement des brêches, allons à l'as-
» saut, forçons nos ennemis, n'at-
» tendons point que les Anglois &
» les Hollandois ayent terminé leurs
» discordes. Si nos ennemis sont se-
» courus, nous perdons tous les fruits
» de nos soins, & de nos travaux.
» Ce n'est pas le tout, il faudra fuïr
» honteusement, il faudra ceder une
» victoire qui étoit à nous, il faudra
» plier sous le joug Hollandois,
» & retomber dans l'esclavage d'une
» Nation, qui pour se venger des af-
» fronts qu'elle a reçûs de notre
» part, nous accablera des outrages
» les plus humilians. Je sçai bien que
» nos forces n'égalent point l'entre-
» prise que je propose; je sçai que
» nous aurions besoin de plus d'artil-
» lerie, de plus de troupes; mais que
» ne pouvons-nous pas tenter, avec
» du courage, de la valeur, & de la
» constance? Nous y trouverons tous
» les secours necessaires. Nos succès
» passez en sont une preuve. Malgré
» l'inferiorité de nos troupes à celles
» de nos ennemis, rappellez-vous les
» victoires que nous avons rempor-
» tées; par tout vainqueurs, par tout
» nous avons porté la terreur & l'é-
» pouvante. Nous nous sommes ren-
» dus si redoutables à nos ennemis,
» qu'ils n'osent plus se presenter de-
» vant nous. Enfermez dans leurs mu-
» tailles, ils attendent en tremblant
» que nous leur portions les derniers
» coups. Ne leur laissons point l'espe-
» rance de quelque salut, par nos re-
» tardemens. Qu'ils apprennent que
» si les Portugais sçavent vaincre,
» ils sçavent encore profiter de tous
» les avantages qui accompagnent la
» victoire. Terminons enfin une cruel- 1653.
» le guerre. Tout succede au gré de nos
» desirs. Pierre Jacques de Megallanes
» abordera bien-tôt au port d'Arecisse
» avec l'armée navale que la Com-
» pagnie generale du Bresil vient
» d'armer. Vous connoissez tous sa
» valeur & son experience; il se fera
» un plaisir de partager nos lauriers;
» nous devons en esperer toute sorte
» de secours. Cependant ne diffe-
» rons point d'attaquer l'ennemi; que
» Megallanes, s'il se peut, soit plu-
» tôt le témoin, que l'instrument de
» leur perte. Délivrons nous-mê-
» mes cette Province d'un joug
» étranger & tyrannique; assû-
» rons-y à jamais la liberté & le bien
» public: dérobons aux orages les
» débris de nos fortunes, & ache-
» vons de rendre nos noms immor-
» tels, en purgeant cette Province
» de ses cruels oppresseurs.

Tel fut le discours de François Barreto. Tout le monde y applaudit. Le seul François Figueyroa, Mestre de Camp, homme de valeur, mais trop circonspect, & peut-être trop prudent, le condamna de cette maniere.

» Vous vous livrez, ce me semble,
» trop facilement à de flateuses ap-
» parences. La renommée altere tout:
» La verité est toujours défigurée dans
» sa bouche. Vous croyez les assiegez
» réduits à l'extrêmité; vous vous
» imaginez qu'ils manquent de tout:
» detrompez-vous, les chemins de
» la mer leur sont ouverts malgré la
» guerre que les Anglois font aux
» Hollandois. Ceux-ci ont toûjours
» envoyé des rafraichissemens à ceux
» d'Arecisse, moins frequemment à
» la verité, mais assez pour n'avoir
» rien à craindre de nos efforts. Vous
» ne vous flatez pas moins, lorsque
» vous croyez que l'armée navale de

1653. » la Compagnie du Bresil viendra à » votre secours. Cette armée est destinée pour convoyer les vaisseaux » Marchands : elle ne pourroit s'arrêter devant Arecisse, qu'en les » abandonnant à la merci des ennemis qui couvrent de leurs vaisseaux » les mers de l'Amerique. Le commerce seroit interrompu. Mégallanes n'oseroit employer les forces » de cette armée qu'à leur destination. » Mais je veux bien qu'il agisse selon » vos intentions, vous n'en serez pas » plus avancez. Reflechissez sur le » nombre de forteresses qu'il faut » attaquer pour réduire Arecisse. » Avez-vous des Ingénieurs, des Mineurs, des Bombardiers, & tant » d'autres choses absolument necessaires pour un siege de cette importance. Vous manquez de tout, & » n'esperez point de le trouver sur la » flote de Megallanes. N'allez pas, » ébloüis par des succès passez, & » des victoires remportées en rase » campagne vous jetter dans une entreprise qui ne sçauroit vous réussir : n'allez pas en un jour vous exposer à perdre le fruit de tant d'années. Contentez-vous de harceler » l'ennemi, de le priver de toutes les » commoditez : n'exposez point la » tranquilité publique, vos biens, » vos vies au hazard d'une entreprise » téméraire.

Vidal & Vieyra rejetterent ce discours comme l'effet d'un manque de courage, & appuyerent par de nouvelles raisons le dessein du General. Enfin on se détermina à l'executer, & tout se prépara avec beaucoup de diligence & de secret à cette entreprise. Sur ces entrefaites l'armée navale qu'on attendoit du Portugal, arriva au port de *Rio Doce*, composée de dix-huit vaisseaux de guerre, & commandée par Pierre-Jacques Megallanes, & par le Vice-Amiral François de Brito Freire, Capitaine consommé dans l'art de la Marine, & capable des desseins les plus hardis, & les plus élevez. 1653.

Aussi-tôt que Barreto fut certain de leur arrivée, il se transporta à *Rio Doce* avec Vieira, Vidal & quelques-autres Chefs de l'armée, pour conferer avec Brito & Megallanes, sur le siege d'Arecisse, & des autres Places & fortifications que les Hollandois possedoient dans la Capitainie de Fernambuco. Les Generaux de l'armée navale comprenant toute l'importance de l'entreprise, & l'utilité, si elle réussissoit, qui en reviendroit au Royaume, consentirent à seconder de tout leur pouvoir les desseins de Barreto, quoiqu'ils eussent des ordres positifs d'aller ailleurs. Megallanes toutefois, avant de prendre une derniere résolution, assembla en conseil tous les principaux Capitaines de son armée, afin de ne rien faire, qu'ils n'y fussent eux-mêmes bien disposez. Sage précaution qui pouvoit lui servir de justification en son tems, en cas que le succès ne répondît point à ses esperances, & qui lui attiroit la confiance & l'estime de ceux à qui il commandoit. Après leur avoir exposé le sujet pour lequel il les assembloit, & leur avoir fait sentir l'interêt general & particulier, qui résultoit du projet proposé, il les pria de lui dire librement ce qu'ils en pensoient. Tous unanimement approuverent sa conduite, & tous s'engagerent solemnellement à verser jusqu'à la derniere goute de leur sang, pour contribuer au succès de l'entreprise. Assuré de leur zele & de leur bonne volonté, il tint un second Conseil avec Baretto & ses Capitaines, pour prendre les dernieres mesures. On

1653. convint dans ce Conſeil, qu'une partie des ſoldats qui étoient ſur la flote deſcendroient à terre, pour joindre l'armée de terre, ſous les ordres du Vice-Amiral Brito; & que Megallanes avec la flote, & le reſte de ſes troupes, ſe rendroit devant le port d'Areciſſe, pour empêcher qu'il n'y entrât aucune eſpece de ſecours. Tout étant ainſi diſpoſé, on marcha au Fort de Saline, afin de pouvoir attaquer Areciſſe de ce côté-là, & pour commencer à accoutumer le nouveau ſoldat au feu, à tracer des tranchées & à apprendre les travaux pratiquez & neceſſaires dans un ſiege.

1654. Au commencement de l'année 1654. on ouvrit la tranchée ſous les ordres de l'Ingenieur Pierre Garſin, & d'abord les travaux furent pouſſez avec aſſez de lenteur, à cauſe de l'inexperience du ſoldat. Les aſſiegez étoient toujours dans une grande perplexité; mais elle parvint à ſon comble, lorſqu'ils virent faire le ſiege dans toutes les formes. Ils s'étoient toujours flattez que les Portugais n'oſeroient tenter cette entrepriſe. Ils s'en étoient flattez avec d'autant plus de raiſon, qu'ils ſçavoient que la flote Portugaiſe avoit ordre de s'en retourner avec les vaiſſeaux Marchands; mais ils perdirent tout courage, lorſqu'ils virent cette même flote ſe preſenter devant leur port.

Cependant Sigiſmond rappellant toute ſa fermeté, ſe détermina à tenter les derniers efforts pour faire échoüer l'entrepriſe des Portugais. D'abord il fit partir quelques troupes pour deffendre le Fort de la Saline; mais les Portugais les contraignirent à rentrer dans Areciſſe. Alors Ugo Naker Commandant du Fort, déſeſperant d'être ſecouru, capitula pour ne point s'expoſer à un plus grand péril. Vieira alla enſuite attaquer le Fort d'Altanar, 1654. & après une réſiſtance un peu plus vigoureuſe, la garniſon qui le deffendoit, fut auſſi obligée à capituler. Il reſtoit encore le Fort de Milhau, où Sigiſmond avoit jetté des troupes, & des munitions. Vidal ſe chargea de l'attaquer, ce qu'il fit pendant la nuit; après un combat vif & ſanglant, il fut contraint de ſe retirer. Les ennemis firent à leur tour une ſortie: les Portugais les reçurent avec intrepidité, & les contraignirent de rentrer promptement dans leur Fort. La priſe de Milhau étoit importante. Elle décidoit du Fort d'Areciſſe. Sigiſmond en étoit ſi bien perſuadé, qu'il s'y tranſporta en perſonne, pour le deffendre. Mais ſa preſence ne ſervit qu'a redoubler le courage des Portugais, & Sigiſmond s'en retourna dans Areciſſe, où la conſternation regnoit de tous côtez.

En effet, les Hollandois voyoient l'ennemi aux portes, leurs Forts enlevez, la meilleure partie de leurs troupes abbatuë, languiſſante, ou morte, ou priſonniere de guerre. Ils n'avoient aucune eſperance de ſecours, & quand même ils en auroient eu, ce ſecours ne pouvoit plus entrer dans la Ville, la flote Portugaiſe maîtreſſe du port, empêchoit qu'on n'y abordât d'aucun côté. Tout le monde gémiſſoit, tout le monde étoit d'avis de prévenir de plus grands malheurs, en tentant quelque accommodement avec les Portugais. Sigiſmond lui-même en convenoit; mais il ne pouvoit s'y réſoudre. En rendant Areciſſe, il voyoit tout le pays, perdu pour ſes Compatriotes. Il fut neanmoins forcé à ce qu'on déſiroit, & ſans perdre de tems, il envoya le Capitaine Vouter Venlò pour parler de capitulation au General Portugais. Venlò s'étant approché des retranchemens du camp,

1654. demanda qu'on le menât à Barreto, ayant à lui communiquer une affaire importante. On le satisfit, & après une longue conference, on convint qu'on suspendroit de part & d'autre, tous actes d'hostilitez, qu'on s'enverroit des ôtages, & qu'on nommeroit des deux côtez des Deputez pour regler & dresser les articles de la capitulation.

Cependant, comme pendant cette suspension d'armes, il eût pû entrer du secours dans la place, Baretto pria Pierre-Jacques Megallanes de veiller avec plus de soin que jamais, à tout ce qui entreroit & sortiroit du port. Enfin le 25. de Janvier les Députez s'aboucherent dans la campagne de Taborda. Les Portugais avoient nommé de leur côté François Alvarés Moreira, Auditeur General de l'armée, Alfonse d'Albuquerque, Capitaine de Cavalerie, & Emmanuel Gonsalve Correa. Les Hollandois de leur côté, chatgerent de cette commission Venlò, Gisbert Vuith, Conseiller du Conseil Politique d'Arecisse, & Bret, Commandant des Fregates de Flessingue. Vuith parla au nom de tous, de cette maniere. « Quoique nous » soyons informés que notre Ré» publique ait envoyé tout recemment » un Ministre à Lisbonne, pour termi» ner les querelles qui divisent pre» sentement les deux Nations; nous » venons cependant pour traiter de » la reddition de la Ville & Forteresse » d'Arecisse, selon les regles de la » justice & de l'honneur, afin de » prévenir la ruine entiere de cette » Province. Nous esperons, que les » Portugais imitant notre modera» tion, n'éxigeront rien de notre part » qui puisse blesser cet honneur, & » cette justice: Qu'ils respecteront les » droits des gens, & ceux même de » la victoire, qui ne sont glorieux » qu'autant qu'ils sont reglez par l'hu» manité & par la raison. 1654.

Les Portugais répondirent à ce discours, « que l'équité avoit toujours » été la regle de toutes leurs actions. » Qu'ils détestoient toute guerre, qui » n'étoit point fondée sur la justi» ce; & que s'ils sçavoient vaincre, » ils sçavoient aussi être justes. » Alors les Députez des Hollandois demanderent encore deux jours, avant de rien terminer. Les Portugais répliquerent, qu'ils avoient des ordres précis de regler dans l'instant la capitulation, ou de rompre toute negociation. Les Hollandois n'ayant pû les fléchir, demanderent qu'on permît que deux d'entre eux rentrassent dans Arecisse, pour aller chercher des pouvoirs plus amples que ceux dont ils étoient pourvûs. On y consentit, & ils revinrent bien-tôt pour regler les articles de la capitulation, & amenerent avec eux le Colonel Valdre, homme consommé dans les affaires militaires. Alors Baretto voulut qu'André Vidal assistât aussi aux Conferences: elles durerent trois jours, au bout desquels, tous les articles furent dressez. On les envoya aussi-tôt au General Portugais; qui ne voulant rien faire de son autorité privée, assembla les principaux Officiers de l'armée, avec les Prêtres, les Jesuites, & les Franciscains, qui s'y trouverent, pour les leur communiquer, & sçavoir leurs sentimens sur cette capitulation. Ayant été generalement approuvée, on la signa le 28. de Janvier. Elle contenoit, que le Mestre de Camp General, François Baretto de Meneses, au nom de Jean IV. Roi de Portugal, d'un côté; de l'autre les chefs du Conseil d'Hollande dans la Ville d'Arecisse, & Sigismond Venescop, Gene-

1654. ral des armées des Provinces-Unies, dans la Capitanie de Fernambuco, consentoient que la place d'Arecisse seroit remise en la puissance des Portugais, avec la Ville de Maurice, la Forteresse des cinq Ponts, le Fort de Bonne-Vûë, tous les petits Forts, & redoutes adjacentes, & le Château S. George, avec toute l'artillerie & toutes les munitions qui s'y trouveroient. Que la garnison Hollandoise sortiroit de la Ville avec ses armes, mais qu'elle les remettroit au pouvoir des Portugais, après avoir défilé devant l'armée. Que les Officiers garderoient toujours les leurs, & qu'il seroit permis à Sigismond d'emporter avec lui vingt pieces d'artillerie, depuis quatre jusqu'à dix-huit livres de bale. Que les Hollandois donneroient des ôtages, jusqu'à ce qu'ils eussent évacué la Forteresse de Rio Grande, le Paiaïba, Itamaraca, Siarà, & la petite isle appellée l'isle de Ferdinand de Norogna. Que Baretto accorderoit de son côté aux Hollandois, la liberté d'emporter tous leurs biens mobiliers, & à Vanescop, & aux principaux Officiers, celle de conserver leurs immobiliers. Que les Hollandois établis dans Arecisse, où l'on introduiroit d'abord une garnison Portugaise, pourroient y demeurer trois mois, pour y regler commodément toutes leurs affaires. Qu'on nommeroit des Juges pour décider des differens qui pourroient survenir entre les particuliers, selon les Loix & les Coutumes des deux Nations. Qu'on leur fourniroit des vaisseaux pour s'en retourner dans leur pays, & qu'on pardonneroit à tous ceux du pays, que l'interêt ou l'inclination avoient attiré dans leur parti. Qu'on accorderoit quatre mois pour avertir tous les vaisseaux Hollandois qui pourroient aborder dans le Bresil, pendant lequel tems, il seroit deffendu de les inquieter, & de les molester en aucune maniere. Et qu'enfin la presente capitulation seroit inviolablement observée de part & d'autre. 1654.

Le lendemain les Hollandois, au nombre de douze cens soldats & trois cens Negres ou Brasiliens, évacuerent la place. La garnison avoit été réduite à ce nombre par la désertion, & par les maladies. A mesure qu'elle sortoit d'Arecisse, les Portugais y entroient & s'y emparoient de tous les postes. Cette conquête couvroit d'une gloire immortelle François Baretto, & assuroit au Roi de Portugal, une possession tranquille de tout le reste du Bresil, pays vaste & fertile, qui rend aujourd'hui le Roi de Portugal un des plus riches & des plus puissans Monarques du Monde.

Au reste, on trouva trois cens pieces de canon, tant dans Arecisse, que dans les autres Forts, abandonnez par les Hollandois : ceux-ci s'embarquerent au plutôt pour s'en retourner dans leur Patrie. A l'égard de Baretto, il partit pour Rio Grande, où il alla mettre garnison, ainsi que dans toutes les places évacuées par les ennemis. Cet évenement étoit trop important pour qu'on differât d'en informer le Roi de Portugal. Baretto chargea de cette commission André Vidal de Negreros. Il s'embarqua pour l'Europe, & le vent favorisa au gré de ses desirs sa navigation. Il traversa avec une promptitude sans égale, les mers, qui séparent le Portugal du Bresil, & il aborda enfin à Lisbonne le 19. Mars, jour où l'on celebroit la Fête de S. Joseph, & la naissance du Roi de Portugal. L'arrivée de Vidal se répandit aussi-tôt dans toute la Ville, avec la nouvelle qu'il apportoit. La joye & l'allegres-

1654. ſe regnerent dans Lisbonne. Tout le monde prit part au bien Public.

Le Roi n'y fut pas moins ſenſible, & il s'attacha à récompenſer dignement les Chefs qui l'avoient ſi utilement ſervi dans cette longue guerre. Il donna beaucoup de loüanges à Pierre-Jacques Megallanes, pour avoir ſans ſes ordres, ſecouru de toutes ſes forces l'armée des Portugais, & il dit que comme un Prince ne pouvoit tout prévoir, c'étoit aux ſujets en qui ils avoient confiance, à prendre un parti genereux, lorſque les circonſtances étoient utiles pour l'Etat: que Megallanes s'étoit donc comporté dans cette occaſion avec la prudence neceſſaire à tous ceux qui commandent des armées. A l'égard de Vieyra, le Roi lui donna le Gouvernement d'Angola, & le fit Conſeiller du Conſeil de guerre. Il étoit digne de ces récompenſes. Vieyra avoit été le principal moteur de cette guerre, il l'avoit ſoutenuë de ſes propres biens, & il s'étoit expoſé aux plus grands périls, pour enlever aux ennemis de ſon Prince, une Province fertile, & dont la perte étoit pour le Royaume de la derniere importance. Ainſi quoique Baretto, Vidal, & les autres Chefs euſſent combattu avec une valeur extrême pour deffendre la même cauſe, & qu'ils n'euſſent épargné ni leur ſang, ni leurs biens pour en aſſurer le ſuccès, on en attribua neanmoins la principale gloire à Vieyra, comme au premier qui eût oſé briſer le joug des Hollandois.

Ces derniers en perdant le Breſil, firent une perte conſiderable. Mais ils s'en dédommageoient bien dans les Indes Orientales. Les Portugais heureux dans l'Amerique, par la prudence des Chefs qui les y commandoient, éprouvoient les plus triſtes revers dans l'iſle de Ceylan, par l'imprudence 1654. de ceux qui étoient à la tête du Gouvernement dans les Indes. Il ne regnoit parmi ceux-ci que vanité, interêt, haine, déſunion. Tout s'y regloit par caprice ou par intrigue. Les armées étoient mal pourvûës, les places dégarnies, les ſoldats mal payez. Les Capitaines qui avoient quelque merite, ou du moins quelque zele pour leur Patrie, étoient éloignez du commandement, & ſouvent même perſecutez. Ce n'étoit enfin que déſordre & confuſion. Les Hollandois au contraire, unis & animez par les mêmes vûës & les mêmes interêts, concouroient tous unanimement au même but. Ils ne le perdoient point de vûë. Chaque jour ils faiſoient quelques nouveaux progrès; ces progrès dont ils étoient plus redevables à l'imprudente conduite des ennemis, qu'à leur propre valeur, aſſuroient le ſuccès de leurs deſſeins. Etroitement liez avec le Roi de Candea, ils faiſoient entrer ce Prince dans leurs projets, réſolus de l'accabler lui-même, après qu'ils auroient accablé les Portugais. A meſure qu'ils s'emparoient de quelque poſte, ils s'y fortifioient, & le Roi de Candea, dont ils avoient ſçû ſubjuguer le genie fourbe & perfide, s'empreſſoit à leur fournir tout ce qui leur étoit neceſſaire, & tout ce qui devoit un jour ſervir à ſon propre eſclavage.

Les vivres, les munitions, tout manquoit dans Colombo. On ne l'ignoroit point à Goa, & on ne ſe mettoit point en état d'y en envoyer. François de Melo & Caſtro, Gouverneur de l'Iſle, ſe donnoit toutes les peines imaginables pour remedier à cette diſette. Il envoyoit de tous côtez, tant ſur les terres des Alliez, que ſur celles des ennemis; & par ſa diligence & ſa conſtance, il éloignoit autant

1654. autant qu'il le pouvoit le malheur qui menaçoit les Portugais. Cependant considerant que tant qu'il demeureroit enfermé dans Colombo, les soulagemens qu'il procureroit à ses compatriotes, ne pourroient être que médiocres, il projettoit de se mettre en campagne, & d'attirer les Hollandois dans quelque combat, & d'y mourrir ou de les vaincre. Ayant ranimé les soldats abattus, & leur ayant rappellé leurs victoires passées, il les détermina enfin à tenter quelque entreprise. Il commença par ordonner à Antoine Mendés d'Aragna d'aller avec quelque Infanterie vers Calaturé, pour en chasser les Hollandois qui s'étoient emparez de cette Place. D'Aragna partit, & se rendit d'abord à Dagan, où il trouva deux Compagnies d'Infanterie Hollandoise. S'étant mis en devoir de les attaquer, les Hollandois se retirerent à Calaturé. D'Aragna se mit à ravager les campagnes voisines, & n'épargna rien pour engager les ennemis à sortir de Calaturé. Mais ils se tinrent constamment enfermez, & laissérent faire tranquillement à Aragna ses ravages. Les Hollandois observoient cette conduite, parce qu'ils étoient persuadez qu'on ne parviendroit jamais à réduire les Portugais, qu'en traînant la guerre en longueur, & qu'en laissant refroidir cette premiere ardeur qui les animoit. Ils ne vouloient pas hazarder par un combat les succès que le tems & leur constance leur promettoient.

Les Portugais ayant devasté le païs, & ne trouvant plus dequoi s'y soutenir, marcherent vers Alicano, qu'ils surprirent & pillerent avec les païs circonvoisins. Cependant la disette augmentoit de jour en jour dans Colombo, où l'on ne recevoit aucun secours de Goa. Les terres voisines étoient infestées par les courses des troupes du Roi de Candea. On ne voyoit que des campagnes détruites, des villages consumez par les flâmes, des Bourgs ruinez, des Villes saccagées. Ce n'étoit par tout qu'une image triste & desolante des suites d'une guerre, que la fureur & la rage soutenoient des deux côtez. La triste situation où cette dévastation generale reduisoit la Ville de Colombo, obligea François de Melo & Castro à rappeller Aragna avec ses troupes, pour aller joindre Jean Battado dans la plaine de Vergampetino, & de-là pour entrer ensemble dans le païs ennemi, & y enlever tous les vivres qu'on pourroit, pour ravitailler Colombo. Aragna quitta donc le territoire de Calaturé; & le même jour qu'il en partit, il alla camper sur la montagne de Macuné. Le hazard y conduisit un détachement Hollandois sorti de Gale. Les Portugais l'attaquerent & le taillerent en pieces; presque tous furent passez au fil de l'épée. Ce succès ne produisit pas un grand effet; au contraire tous les peuples s'enfuirent & cacherent leurs vivres, ensorte que les Portugais trouverent à peine de quoi se nourrir. Aragna parcourut pendant l'espace de vingt jours differens territoires, où il souffrit la derniere des miseres. Il n'avoit pour toute nouriture que quelques fruits de palmiers, & encore n'en trouvoit-il qu'en petite quantité. Ainsi bien loin de pouvoir secourir Colombo, il étoit accablé lui-même de faim & de misere, sans compter les fatigues d'une longue & pénible marche qui l'avoient réduit à la derniere des extrêmitez. 1654.

Les Hollandois étoient exactement informez de la triste sitation où les Portugais se trouvoient. Ils se dé-

1654. terminerent d'aller les attaquer, persuadez qu'ils pourroient facilement les vaincre. Pour empêcher Aragna de joindre Bottado, ils allerent l'attendre dans le pas de Tebuna, où ils se mirent en état d'arrêter la marche des Portugais. Aragna en fut instruit. Considerant la foiblesse de ses troupes, & l'épuisement où elles étoient, il se crut perdu sans ressource. Cependant tous les passages lui étoient fermez ; il falloit vaincre ou mourir, ou se rendre sans combat, & attendre sa grace de l'ennemi. Les Hollandois, comme nous l'avons dit, s'étoient postez avantageusement, & ils avoient devant eux un fossé large, profond & rempli d'eau, sur lequel on avoit pratiqué une espece de pont où l'on avoit placé une piece de canon pour le défendre. Outre ces avantages, ils étoient de beaucoup superieurs aux Portugais. Dans ce pressant danger, il faloit pourtant prendre son parti, ou périr, ou tomber dans un honteux esclavage. Ces idées accabloient Aragna. Toutefois rappellant son courage, il parle à ses soldats, il leur represente la honte qui les attend, s'ils ne se déterminent à tenter quelque action éclatante. Le soldat tout épuisé qu'il est, crie qu'on le mene au combat, & dit qu'il aime mieux périr les armes à la main, que de se livrer à la merci d'un ennemi qu'il méprise. Tous les Officiers furent du même sentiment : aussi-tôt Aragna dispose toutes choses pour attaquer les Hollandois dans leurs retranchemens. On s'approcha, & l'on fit une décharge sur l'ennemi. Comme il étoit sur une éminence, presque tous les coups porterent, & plusieurs tomberent morts sur la place. Alors les soldats voulurent aller attaquer le pont, & quelques-uns même voulurent se jetter 1654. dans le fossé, le passer à la nage, & charger l'épée à la main l'ennemi. Aragna qui sentoit le péril d'une action si hardie, arrêta cette ardeur du soldat, & se contenta de faire un feu terrible sur les Hollandois. L'évenement fit voir qu'il avoit agi prudemment. Après trois heures d'un combat de mousqueterie, les Hollandois qui perdoient un monde considerable, abandonnerent leur poste, & se retirerent dans l'interieur du païs. Ils firent cette retraite avec tant de précipitation, & avec si peu d'ordre qu'Aragna s'imaginant que ce pouvoit être une ruse de leur part, retint le soldat qui vouloit les poursuivre ; mais il ne demeura pas long-tems dans ce sentiment. Un soldat Ceilanois, servant dans les troupes des Hollandois, vint le trouver, & lui apprit que la fuite des ennemis n'étoit point simulée, mais veritable. Aragna voulut dans le moment marcher sur leurs traces, mais la foiblesse & l'épuisement de ses troupes l'en empêcherent ; il se détermina donc à les laisser fuir en liberté, & à marcher à petites journées vers Colombo, pour y procurer quelque repos à ses soldats.

Il étoit arrivé depuis peu de jours cinq vaisseaux de guerre dans le port de cette Ville. Avant d'y entrer ils avoient rencontré & combattu assez malheureusement trois vaisseaux Hollandois. Antoine Barreto Pereira Admiral, & Augustin Freira son Vice-Admiral, avoient été griévement blessez dans ce combat. Leurs blessures furent cause de l'échet que reçut cette escadre. Les autres Officiers se disputerent le Commandement. Les Hollandois profiterent de leur division, & se retirerent sans perte. Dès que les vaisseaux Por-

1654. tugais furent entrez dans le port, l'Amiral mourut, & le Vice-Amiral demeura si accablé de sa blessure, qu'il ne put interposer son autorité pour rétablir l'intelligence parmi les principaux Officiers de l'escadre. Ceux-ci ne pouvant s'accorder, abandonnerent Colombo, & n'y laisserent qu'un médiocre secours de vivres & de munitions. Mais leur faute ne fut pas long-tems impunie. Les trois Chefs qui avoient fomenté la discorde perirent miserablement. Antoine de Sottomajor, pour éviter de tomber entre les mains des Hollandois, fut contraint de mettre le feu à son vaisseau, & de se faire sauter avec tout l'équipage. François Maciado alla faire naufrage sur la côte de Salsete, & Urbain Fialho, après un long combat, échoüa sur la plage de Cananor, où il éprouva la plus affreuse misere.

Cependant les Hollandois ayant appris qu'il étoit arrivé un secours à Colombo, & ignorant combien ce secours étoit peu considerable, abandonnerent subitement la forteresse de Calaturé, afin de jetter toutes leurs forces dans Paliacate, Negumbo, & Gale. Ce qui les détermina à prendre ce parti, ce fut la nouvelle qui se répandit dans tout le Ceylan, qu'il étoit arrivé une puissante flote à Goa, & que les Portugais alloient faire un dernier effort pour les chasser entierement de l'isle. Aragna ayant appris que les Hollandois avoient évacué Calaturé, partit dans l'instant pour s'en emparer. Il pilla & ravagea sur son chemin plusieurs bourgs, & plusieurs villages, qui s'étoient révoltez contre les Portugais. Il trouva la place pourvûë de vivres & de munitions, mais sans artillerie. Il donna tous ses soins pour en reparer les fortifications, & pour la mettre en état d'une longue deffense, en cas 1654. que les Hollandois revinssent l'attaquer. Il envoya aussi deux cens hommes pour s'emparer du poste d'Alicano, à trois lieuës de Calaturé.

Tandis qu'Aragna se donnoit tant de soins pour les interêts & la gloire de sa Patrie, l'envie, soutenuë de la calomnie, inventoit dans Colombo les traits les plus noirs pour le perdre. C'est l'unique ressource des hommes médiocres. Ne pouvant s'élever au vrai mérite, ils s'efforcent d'en ternir l'éclat par des impostures aussi méprisables que la bassesse de leurs ames. Aragna quitta Calaturé, & courut à Colombo pour repousser la malignité de ses ennemis. En y arrivant il trouva qu'on avoit déja disposé de son emploi en faveur de Gaspar Araugio Pereira, homme de peu de valeur, Négociant de son métier, sans mœurs, sans probité, & capable de se ménager par les plus honteuses complaisances, tous les moyens, qui pouvoient le mettre à portée d'assouvir son insatiable passion pour le brigandage. On ne voit que trop de ces hommes indignes, occuper les postes les plus éminens dans les Etats. Ces hommes infâmes, que la cabale, l'intrigue, ont élevez, que l'oubli de la vertu, & l'indecence des mœurs, ont rendu seulement celebres, que la hardiesse & l'impudence soutiennent, deshonorent le Gouvernement qui les employe, quelque éclairé, & quelque judicieux que puisse être d'ailleurs ce Gouvernement.

Les Hollandois informez des secours peu considerables, qu'on avoit laissés à Colombo, & du rappel d'Aragna, se mirent aussi-tôt en devoir de reprendre Calaturé. Araugio s'y étoit déja rendu, & on y avoit déja reconnu son avidité, & son incapacité. Les

1654. Hollandois avant de se presenter devant Calaturé, marcherent d'abord pour reprendre le poste d'Alicano, qu'Aragna avoit fait fortifier tout recemment. Ce Fort étoit situé sur la riviere qui portoit le même nom. Les ennemis commencerent par se bien retrancher dans leur camp. Ensuite ils dresserent une batterie de trois canons, avec laquelle ils battirent le Fort, où il n'y avoit qu'une seule piece d'artillerie. Malgré l'avantage des ennemis, il leur étoit impossible de réduire le Fort, sans passer la riviere. Toutes les fois qu'ils voulurent tenter ce passage, les Portugais firent un feu si terrible sur eux de leur mousqueterie, que les Hollandois n'en purent venir à bout. Alors pour faire diversion, ils envoyerent quelques Compagnies d'Infanterie des naturels du pays, pour ravager les villages circonvoisins, comptant que les Portugais enverroient une partie de la garnison pour les secourir, & arrêter ces ravages. Araugio ne manqua point de le faire, & c'étoit tout ce que désiroient les Hollandois. Pour achever de le faire tomber dans leur piege, ils feignirent d'abandonner leur camp pendant la nuit, & de se retirer. Aussitôt Araugio fit passer sur des barques la riviere au reste de ses troupes, & il alla s'emparer du camp ennemi. Les Hollandois qui s'étoient mis en embuscade, revinrent sur leurs pas, tomberent à l'improviste sur les Portugais, & taillerent en pieces tous ceux qui étoient déja dans le camp. Ceux qui n'y étoient pas encore arrivez, regagnerent précipitament leurs barques, & s'en retournerent couverts de honte dans le Fort. Si les Hollandois ne se fussent pas tant pressez, il ne fut pas échappé un seul Portugais.

Cette action acheva cependant de faire connoître l'inexperience & le peu de valeur d'Araugio. D'ailleurs le soldat avoit conçû contre lui une aversion effroyable. Il se répandoit en discours injurieux contre sa personne, il ne lui obéissoit qu'en murmurant, & il se felicitoit de ses revers, en publiant hautement qu'on ne devoit point esperer que la fortune secondât les efforts des Portugais, tant qu'on laisseroit un homme aussi méprisable à leur tête. Qu'il falloit rendre le commandement au brave Aragna, que lui seul étoit digne de les conduire, que lui seul pouvoit reparer les malheurs qu'Araugio avoit attiré sur la Nation. Le Gouverneur écouta les soldats, & renvoya Aragna à leur tête. 1654.

Aragna arriva à Alicano dans le même tems que les Hollandois de l'Isle de Ceilan reçûrent un puissant secours de Batavia, & qu'ils avoient déja traversé la riviere d'Alicano. Voyant que le fort de même nom étoit desormais inutile, il l'abandonna, & se retira avec la garnison à Calituré. Aprés quelques heures de marche il fut averti que les ennemis le poursuivoient. Il voulut se hâter; mais comme il emportoit le seul canon qui étoit dans le fort, il fut obligé d'aller lentement.

Les Hollandois le joignirent. Aragna plaça quatre Compagnies d'Infanterie à l'arriere-garde pour arrêter le premier choc des ennemis, & cependant continua sa marche sans paroître déconcerté à leur vûë. Les quatre Compagnies en vinrent aux mains plusieurs fois avec les Hollandois, & elles les repousserent toujours avec succès. Aragna parvint ainsi au poste de Cavalmondra, où il s'arrêta. Il avoit à côté de lui un bois fort épais, que les Hollandois tente-

1654. rent vainement de percer, pour l'attaquer. Alors ils revinrent d'un autre côté qui étoit à découvert, & ils incommoderent beaucoup les Portugais avec leur artillerie. Aragna voyant qu'il n'y avoit à esperer de salut que de son courage & de sa valeur, ranima ses soldats, & leur promit de les faire tous Chevaliers s'ils remportoient la victoire. En même tems il fit braquer le canon qu'il avoit, dont on se servit si heureusement, qu'on mit le feu aux poudres des ennemis. Elles éclaterent avec tant de fracas, qu'elles tuerent presque tous ceux qui se trouverent auprès. Cet accident contraignit les ennemis à se retirer, laissant 200. de leurs soldats morts sur la place.

Aragna se rappellant la maxime, qu'il falloit toujours faire un pont d'or à l'ennemi lorsqu'il vouloit se retirer, & qu'on étoit hors d'état de le vaincre, le laissa donc en aller tranquillement sans le poursuivre. Il continua sa marche vers Calaturé, & vint camper sous le canon de cette Ville.

En Portugal les affaires étoient toûjours dans la même situation. La guerre s'y faisoit avec lenteur. Le Roi soupiroit aprés la paix. Profitant de l'occupation qu'on donnoit aux troupes Espagnoles hors de leur païs, il laissoit reposer ses peuples & ses soldats; il renouvella ses ordres touchant les incursions. Il défendit très-rigoureusement toutes les courses dans le païs ennemi, se flatant qu'on observeroit la même conduite à son égard. Les Generaux & ceux qui formoient le Conseil de Guerre representerent vainement au Roi, que cette conduite pouvoit avoir des suites fâcheuses pour son Royaume; qu'il falloit profiter des embarras où se trouvoit l'Espagne, & que ce n'étoit qu'en poursuivant vivement la guerre qu'on pouvoit mener cette Puissance au but qu'on se proposoit; toutes ses raisons ne produisirent que de médiocres effets sur l'esprit du Roi. Cependant le soldat s'amolissoit dans le repos, la discipline s'alteroit, la Cavalerie qu'on avoit eu tant de peine à former, s'aneantissoit insensiblement, & l'on ne pouvoit comprendre comment le Roi n'étoit point frapé de ces objets. D'ailleurs le soldat accoutumé au pillage, ne pouvant exercer ses brigandages chez l'ennemi, les exerçoit dans son païs même. Ce n'étoit que plaintes, que murmures de la part des peuples des frontieres. On pilloit, on assassinoit, on commettoit des excès de cruautez horribles. Les païsans s'assembloient & massacroient autant de soldats qu'ils en rencontroient, & les soldats à leur tour traitoient les païsans avec la même rigueur qu'ils eussent traité les ennemis. En vain on les punissoit, rien ne pouvoit les retenir, & le desordre parvint à son comble. 1654.

Le Comte de Soure crut enfin qu'il étoit de son devoir de renouveller ses remontrances auprès du Roi, pour qu'il permît aux troupes de faire quelques courses dans les terres des ennemis. Elles furent vives & frapantes. Le Roy se rendit, & revoqua ses premiers ordres. Aussi-tôt les soldats esperant d'acquerir de la gloire & du butin, se préparerent, du consentement du Comte de Soure, à faire une incursion dans les campagnes de l'Estramadure Espagnole. Comme André d'Albuquerque étoit encore malade d'une blessure qu'il avoit reçûë; on pria Tamaricut de vouloir se mettre à la tête des troupes pour cette expedition. On projetta d'aller d'abord attaquer & piller deux Bourgs qu'on nommoit Matamoros & Sainte Anne, situez l'un & l'autre dans une vallée

1654. agréable & fertile, non loin de la Ville de Sciarés.

La Cavalerie destinée pour cette course fut tirée des Regimens qui étoient à Olivença, à Campo Major, & à Elvas, & l'Infanterie, des differens corps qui étoient répandus dans le voisinage de ces trois Villes. On donna le commandement de celle-ci à Emmanuel de Saldagne, Mestre de Camp. Matamores & Sainte Anne étoient bien munies. Tous les païsans des campagnes voisines s'y étoient retirez. S'ils retarderent par la défense qu'ils firent de quelques heures, la prise de ces deux Bourgs, ils servirent aussi à rendre plus considerable le butin des vainqueurs; car les païsans s'y croyant hors d'insulte, y avoient transporté ce qu'ils avoient de plus précieux.

Le succès de cette entreprise, & le butin que le soldat avoit fait, ranimerent son courage. Il demanda qu'on ne laissât plus sa valeur languir dans l'oisiveté. André d'Albuquerque, entierement gueri de sa blessure, crut devoir profiter de cette disposition des esprits, pour tenter encore quelque chose de plus considerable. Il conçut donc le dessein d'aller enlever le château d'Oliva, situé de même dans le voisinage de Sciares, & dont la forte & nombreuse garnison incommodoit souvent les Portugais des frontieres. Le Comte de Soure ayant applaudi au projet d'Albuquerque, celui-ci choisit un corps de deux mille hommes, & de quinze cens chevaux; on nomma pour Officiers Majors de l'Infanterie, les Mestres de Camp Emmanuel de Melo, Emmanuel de Saldagne, & Juan Lette d'Oliveira. La Cavalerie fut menée par ses Officiers ordinaires. D'abord on se rendit à Olivença, & delà, marchant pendant toute la nuit, on s'approcha d'Oliveira. A la vûë des Portugais, les Castillans abandonnerent la campagne à leur discretion, & coururent s'enfermer dans le Château. Les Portugais, sans s'amuser au pillage, les poursuivirent, & tenterent dans le moment, pour ne pas laisser respirer l'ennemi, de faire sauter les portes avec deux petards; mais ils creverent sans faire aucun effet. Comme le Regiment d'Emmanuel de Melo s'étoit avancé pour entrer subitement dans la place, il en essuya tout le feu, & il eut trente hommes de tuez, avec Emmanuel Nuñes Leitam & Loüis Spinola, Capitaines blessez. 1654.

Albuquerque reconnut cependant le Château de tous côtez. Il étoit bâti à l'antique. Ensuite ayant fait approcher des parapets, il attacha le mineur à la muraille en deux endroits differens. Les Castillans mirent tout en usage pour brûler les parapets, mais tout ce qu'ils tenterent fut inutile. Au bout de trois jours les mines furent en état de joüer. Les Castillans s'en étant apperçus, pour ne point s'exposer aux suites d'un assaut, se rendirent à la discretion du vainqueur. Les soldats demeurerent prisonniers de guerre, & les paysans furent renvoyez dans leurs terres avec tout ce qu'ils purent emporter sur leur dos. Le reste du butin fut partagé entre les soldats & les Officiers. Albuquerque fit reparer les murailles du Château où il laissa une garnison suffisante pour le garder.

Les Castillans pour se dédommager de ces pertes récentes, après la retraite des Portugais, se jetterent dans la campagne de Monseras, où ils firent un butin considerable. Denis de Melo & Castro, chargé de la garde de ce pays avec une Compagnie d'infan-

1654. terie, & Juan Ferrera d'Acugna qui étoit dans la Ville de Morano avec une autre Compagnie, se joignirent & sortirent sur l'ennemi, qui les tailla en pieces l'un & l'autre, & les fit prisonniers.

Dans la Province de Beira Rodrigue de Castro, voyant que le Marquis de Tavora qui commandoit sur cette frontiere pour les Castillans, violoit le traité, par lequel ils étoient convenus de s'interdire l'un & l'autre tout acte d'hostilité, chercha à s'en venger. Il entra donc dans le pays ennemi, & y mit à feu & à sang les terres de Vilvestre, de Barrocco Pardo, & de Satzellio. Malgré ces succès les peuples de Beira gémissoient sous son Gouvernement, ainsi que sous celui de Sanche Emmanuel. Ces deux Capitaines traitoient avec la même rigueur les sujets du Roi, qu'ils traitoient les ennemis. Ils les pilloient, les voloient, les accabloient de subsides. Ils porterent à un tel excès leurs concussions, que les cris des peuples opprimez parvinrent enfin jusqu'aux oreilles du Roi. Ce Prince, qui ressentoit véritablement un amour de pere pour tous ses sujets, fut indigné de cette conduite, les rappella à Lisbonne, & leur ôta leurs Gouvernemens. Ils demeurerent quelque tems sans emploi. Cependant en consideration de leurs services passez, de leur courage, de leur experience, il leur pardonna, & il les rétablit dans leurs Gouvernemens. Dom Juan oublioit volontiers les fautes de ceux qu'il employoit, pourvû qu'ils fussent d'ailleurs fideles à leur Prince & à leur Patrie ; mais le moindre soupçon contre la fidelité, étoit puni avec la derniere rigueur.

Cette extrême délicatesse à ce sujet, le porta vers ce tems-là à faire arrêter Dom Sebastien Cesar de Meneses, & le Pere Diegue Cesar son frere, de 1654.
l'Ordre des freres Mineurs de Saint François. Leur naissance étoit illustre, & ils appartenoient à la Maison Royale. Sebastien avoit un esprit penetrant, il s'étoit adonné dès sa plus tendre jeunesse aux études les plus profondes, son sçavoir étoit vaste, & solide, & son esprit orné de toutes les graces de la litterature. Son merite lui avoit mérité la Charge de grand Inquisiteur, & le riche Evêché de Conimbre. Il n'étoit pas moins versé dans les affaires politiques, que dans les affaires Ecclesiastiques. Son merite étoit si generalement reconnu à ces deux égards, que le Roi ayant conçu pour lui une haute estime, l'avoit admis dans son Conseil Privé : enfin il n'entreprenoit rien dont il ne fît part à Sebastien. Le Public, qui rarement rend justice au mérite de ceux que la fortune éleve à la confiance des Princes & des Rois, parce qu'en effet il arrive rarement que ce merite soit solide, le Public, dis-je, voyoit avec plaisir la faveur de Sebastien. Affable, populaire, civil, serviable, on trouvoit en lui un protecteur, qui réünissoit en sa personne le credit & la puissance, l'équité & l'humanité.

Diegue Cesar son frere n'avoit que de l'ambition, sans avoir presque aucun de ses talens. Brûlant de parvenir aux premieres Charges de son Ordre, il s'en alla d'abord à Rome, pour y faire sa cour au General, & pour y obtenir par des complaisances l'objet qui pouvoit seul remplir ses desirs inquiets. Après y avoir demeuré quelques années, il s'en revint à Lisbonne, où il fut enfin arrêté prisonnier. Il avoit eu pour ami & pour confident dans le tems de son Noviciat, lorsqu'il étoit entré dans l'Ordre, le Pere Antoine d'Andrada

1654. d'Oliva, qui dans l'esperance d'obtenir sa protection, s'étoit entierement dévoüé à lui. Andreade, vif, petulent, peu scrupuleux, & même d'un cœur peu touché des grandes veritez de la Religion, s'ennuyant d'être Moine, quitta son Ordre, & prit l'habit de seculier. La vie qu'il mena dans le monde fut peu décente, & même scandaleuse. Neanmoins il sçut toujours se conserver l'amitié de Dom Diegue, & la protection de toute sa Maison. Sebastien en parla au Roi, comme d'un homme actif, vigilant, & possedant cette heureuse souplesse, qui s'insinuë avec adresse dans les esprits les plus difficiles, qui sçait se concilier les cœurs, & penetrer dans les divers mouvemens qui peuvent les occuper. Le Roi cherchoit un homme de confiance pour l'envoyer à Madrid observer la conduite de cette Cour, afin de pouvoir être instruit exactement de tous les desseins qu'on y formoit, ou qu'on pouvoit y former contre sa puissance. On lui proposa Andreade, & il l'accepta. Andreade fit plusieurs voyages en Castille, & il répondit avec assez de prudence, & de bonheur, à la confiance qu'on avoit en lui. Ne trouvant point que sa fortune fît le progrès qu'il avoit esperé, & craignant d'ailleurs, qu'il ne vînt enfin à être découvert, il conçut, (pour faire croire au Roi que la fidelité étoit sa premiere vertu, à laquelle il sacrifioit tout,) de lui donner des soupçons contre celle de ses protecteurs. Il lui dit donc que le Pere Dom Diegue, pendant son séjour à Rome, avoit eu plusieurs Conferences avec le Duc de l'Infantado, Ambassadeur du Roi Catholique, & plusieurs autres Ministres residens dans cette Cour, pour déliberer avec eux sur les moyens qu'on pourroit efficacement employer pour remettre la Couronne & le Royaume de Portugal en la puissance du Roi Philippe; qu'il n'étoit revenu à Lisbonne que pour faire entrer Sebastien son frere dans les vûës des Castillans, & qu'il l'y avoit entraîné, dans l'esperance flateuse de lui procurer le Chapeau de Cardinal. Si les Rois & les Princes entendoient leurs véritables interêts, ils interdiroient à leurs sujets Ecclesiastiques cette esperance qui ne les jette que trop souvent en des intrigues dangereuses. Ils laisseroient cette superbe dignité, ouvrage de la politique de Rome, aux Ultramontains, & ils ne permetroient point que leur Clergé pût aspirer à d'autres dignitez qu'à celles qui émaneroient immédiatement de la puissance Royale. 1654.

A ces accusations Andreade ajoûta, que dans les differents voyages, qu'il avoit fait à Madrid, Dom Sebastien & Dom Diegue l'avoient chargé de plusieurs lettres pour les Ministres, & pour les Grands d'Espagne, & il mit même quelques-unes de ces lettres entre les mains du Roi. Plusieurs soupçonnerent que ces lettres avoient été contrefaites. Cependant Sebastien & son frere furent arrêtez en consequence, & étroitement observez dans les prisons du Palais. A l'égard d'Andreade le Roi l'envoya dans le Bresil, avec un emploi honorable. La mort prochaine du Roi lui ôta le tems d'examiner à fond l'accusation qu'il avoit intentée contre ses protecteurs, & la Reine ne voulant point pendant le cours de sa Regence déplaire à la Noblesse, dont la principale avoit d'étroites alliances avec la Maison de Meneses, negligea d'approfondir cette affaire. Elle adoucit même leur prison, & peu de tems après elle leur rendit la liberté. Diegue ne survêcut

1654. survêcut que peu de jours à sa liberte, & le même jour qu'il mourut Andreade fut assassiné. On regarda cet assassinat comme un châtiment de Dieu, & comme une vengeance de la perfidie.

1655. A l'entrée de l'année 1655. le Pape Innocent X. mourut à Rome. Le Conclave s'assembla, & après avoir été long-tems partagé sur le choix de son successeur, tous les suffrages se réunirent en faveur du Cardinal Fabio Chigi, qui prit le nom d'Alexandre VII. homme dont la vertu étoit generalement reconnuë. Il fit esperer au Roi de Portugal de terminer enfin incessamment les affaires des Evêques de son Royaume, & il reçut & admit à son Audience son Ambassadeur, avec les mêmes honneurs accordés à ceux des autres Rois de l'Europe Catholique. Pour le convaincre entierement qu'il ne respiroit que la paix de l'Eglise, que ses vûës étoient justes, que l'instruction des fideles étoit son unique ambition, que son Pontificat devoit être un Pontificat de justice & de charité, qu'il vouloit enfin devenir le Pere commun de tous ceux que la foi soumettroit à l'Eglise de Rome, il permit au Cardinal Virginio des Ursins d'être dans sa Cour le protecteur de la Couronne de Portugal. Jean IV. informé de ses heureuses dispositions, envoya aussi-tôt des ordres à Dom François de Sousa Coutigno, pour lors Ambassadeur à la Cour de France de partir pour celle de Rome, afin d'y remplir la même dignité.

Coutigno étoit revenu en France pour la seconde fois, afin de distribuer une somme de trois cens mille écus aux Ministres de cette Couronne, pour les engager à terminer entre les deux puissances, cette ligue offensive, & deffensive, dont nous avons si souvent parlé. Mais tous les soins & toutes les peines qu'il se donna pour cette affaire, furent aussi inutiles, que les soins & les peines, que s'étoient données ses prédecesseurs. La Reine Regente, & le Cardinal Mazarin son Ministre, en éluderent la conclusion de la même maniere que le Chevalier de Sainte Foi l'avoit éludée déja dans Lisbonne. Les raisons qu'alleguoit la France pour s'en deffendre étoient prises de la lenteur & de la foiblesse avec lesquelles le Roi de Portugal faisoit la guerre aux Castillans; mais, à dire la vérité, ces raisons n'étoient qu'un prétexte. La France ou le Ministre, en avoient d'autres plus solides peut-être pour ses interêts, mais moins honorables. Le Cardinal méditoit depuis long-tems de faire la paix avec l'Espagne, & il ne vouloit prendre aucun engagement avec le Portugal, de crainte que cet engagement pût devenir un obstacle à ses veritables desseins. 1655.

Cependant il insistoit toujours sur le premier motif, & le Roi de Portugal qui ne se doutoit point du second, le seul pourtant qui empêchât la conclusion de la Ligue, s'excusoit ainsi sur le premier: il disoit qu'il étoit vrai que dans les dernieres campagnes il avoit fait la guerre aux Castillans avec moins de vigueur, que dans les campagnes précedentes: mais qu'on devoit considerer que cette guerre n'étoit pas la seule qu'il eût à soutenir. Que les Hollandois faisoient les derniers efforts pour lui enlever les païs éloignez, soumis à la Couronne de Portugal, & qu'il étoit obligé pour les conserver, d'y envoyer une partie de ses forces, d'autant plus, que de la conservation de ces païs dépendoit la richesse de son Royaume: qu'il sçavoit d'ailleurs par sa propre expe-

1655. rience qu'une guerre offensive ne pouvoit être que ruineuse pour celui qui l'entreprenoit; que c'étoit beaucoup dans les circonstances où il se trouvoit & où il s'étoit trouvé, non-seulement d'avoir repoussé l'ennemi, mais aussi d'avoir pû en si peu de tems & au milieu des embarras d'une guerre, réparer les places de son Royaume, dépourvûës de vivres, de munitions, d'artillerie, de soldats, & d'Officiers capables de commander; qu'il avoit cependant heureusement executé toutes ces choses, mais qu'il ne pouvoit plus mettre sur pied des armées assez considerables pour entrer dans le païs ennemi, ce qui le déterminoit à se tenir sur la défensive; qu'il ne pouvoit même subvenir aux dépenses immenses qu'il devoit faire pour se défendre, qu'en ménageant extrêmement ses finances: que la guerre étoit un abîme, où les Etats les plus florissans s'engloutissoient: que la France devoit sçavoir que le Portugal lorsqu'il étoit monté sur le Trône, étoit réduit à la derniere des miseres par la rapacité & la tyrannie des Espagnols: qu'il ne s'étoit soutenu sur le Trône ébranlé de tous côtez, que par son industrie & par le zele inconcevable de ses peuples, qui s'étoient sacrifiez avec tant de generosité, qu'ils méritoient bien qu'il songeât à les soulager: ce qui lui seroit impossible s'il consentoit aux desirs de la France, en entrant avec une armée dans la Castille. Que la France devoit être contente des progrès qu'elle avoit faits, à la faveur de la diversion qu'il avoit causé jusqu'à present: qu'elle ne devoit pas l'être moins des sommes considerables qu'il avoit fournies en differens tems, quoiqu'elle eût entierement negligé ses interêts à Munster & ailleurs.

Le Marquis de Nizza & Emmanuel d'Acugna, Evêque d'Elvas, signifierent toutes ces raisons par ordre du Roi à l'Envoyé de France. A l'égard de Coutigno, voyant que Mazarin ne cherchoit qu'à l'amuser, il prit son audience de congé, & il partit pour Rome. Cependant les operations de la guerre, en conséquence du systême du Roi, s'executoient toujours avec lenteur dans la Province d'Alenteyo. Elles se bornerent à quelques legers combats entre la Cavalerie de l'un & de l'autre parti, & à quelques courses de peu de conséquence. Dans la Province de Tra-os-montes on avoit suspendu tout acte d'hostilité de part & d'autre. Cette espece de Treve fut cependant rompuë par ordre du Roi. Il ordonna à Juan Mendez de Vasconcellos, qui commandoit dans cette Province, de reprendre les armes. Vasconcellos, avant de rien entreprendre, en fit avertir le Marquis de Tavora, qui commandoit les Espagnols sur cette Frontiere. Les Galiciens aussi-tôt entrerent dans le Portugal, pillerent Paradella, ravagerent tout son territoire, & se mirent en devoir d'en enlever tous les bestiaux. Antoine-Jacques de Païva Mestre de Camp étoit en quartier à Mirande, non loin de l'endroit par où les Castillans devoient se retirer. Il chargea Ferdinand Pinto Bassellar, & Popelinier François, d'aller les y attendre avec deux Compagnies de Cavalerie. Ils obligerent l'ennemi à abandonner son butin & à s'enfuir honteusement. Les Portugais profitant de leur terreur, se jetterent sur le territoire de Semil, où le soldat contenta son avarice, par le butin immense qu'il y fit. 1655.

Vasconcellos prépara ses troupes à de nouvelles expeditions. Il donna ordre à Jacques de Païva de se poster

1655. vers la place de Carvagiales avec deux cens hommes d'Infanterie & deux cens chevaux, de faire ensorte d'attirer en rase campagne la garnison de cette Ville, & s'il ne pouvoit y réussir, de ravager tout le territoire & les terres voisines. Païva obéit, il se presenta d'abord devant Carvagiales. La garnison n'osant sortir de la place, les Portugais desolerent la campagne. De-là ils se transporterent à Tavora, ancien patrimoine du General Espagnol, qu'ils pillerent & brûlerent avec dix-neuf villages situez dans le voisinage, dépendans de la Jurisdiction de Tavora.

Après la retraite de Païva, les Espagnols à leur tour marcherent pour se venger de ces pillages, & ils se jetterent le long du Douro, brûlant tous les lieux par où ils passoient. Paiva en fut informé, & se mettant à la tête de ses troupes, il alla pour arrêter le progrès des ennemis. Il les rencontra bien-tôt; & quoiqu'inferieur en forces, il les attaqua, rompit leur Cavalerie, mit en fuite leur Infanterie, fit beaucoup de prisonniers, & couvrit la campagne de leurs corps morts. Le Marquis consterné de cette défaite, s'unit à Vincent de Gonzague, Commandant dans la partie superieure de la Galice, & resolut de tenter conjointement avec lui un nouvel effort pour arrêter les courses des Portugais.

Vasconcellos de son côté appella à son secours les troupes des Provinces voisines, & se mit en état de repousser l'ennemi. Etant occupé à préparer tout ce qui étoit necessaire pour une vigoureuse défense, il reçut un député de la part du Marquis de Tavora, par lequel celui-ci lui faisoit proposer une nouvelle suspension d'armes. Vasconcellos avant de répondre à cette proposition, en informa le Roi 1655. qui ne voulut point l'accepter. Vasconcellos le fit sçavoir à Tavora. Alors on se mit de part & d'autre en campagne; mais les deux armées se contenterent de s'observer respectivement; & l'hiver étant survenu, chacun gagna ses quartiers d'hiver, sans avoir entrepris rien de considerable.

Dans la Province de Beira, Dom Juan de Mello Feo commandoit dans le Département de Rodrigue de Castro. Quoiqu'il y eût une suspension d'armes de ce côté-là, Feo s'étant joint à Gaspar de Tavora, Gouverneur de Pena-Macor, alla pour saccager le territoire de Villa-Vellia. Les Castillans s'assemblerent promptement, & l'attendirent pour le combattre au pas de Villar Agua, non loin de le riviere d'Aguada. Feo en fut informé par ses espions. Après avoir ravagé les campagnes de Villa-Vellia, il marcha à l'ennemi dans le dessein de lui livrer le combat. En arrivant à Villar-del-Rei, il rencontra les batteurs d'estrade de l'ennemi. Ils en vinrent aux mains avec l'avant-garde des Portugais. Cependant les Castillans s'avancerent vers une vallée qui regnoit le long de la riviere d'Agueda, & s'y mirent en bataille, rangeant leur Cavalerie sur une même ligne, & leur Infanterie derriere pour la soutenir. Feo après avoir mis en fuite les batteurs d'estrade, s'avança aussi de son côté en bon ordre. Etant à la portée des ennemis, il les fit charger par Gaspard de Tavora. Le choc fut violent, les Espagnols l'environnerent avec leur Cavalerie qui étoit superieure, & Tavora alloit être taillé en pieces, si Feo n'eut volé à son secours avec Barthelemi d'Azevedo, & ne l'eut dégagé.

Gaspard étant hors de danger, Feo

1655. tomba sur l'Infanterie, la prit en flanc, la perça, la rompit & la tailla en pieces dans un instant. La Cavalerie Espagnole qui s'étoit cependant ralliée, revint pour charger la Cavalerie Portugaise, qui de son côté s'étoit mise aussi en état de combattre de nouveau. Ce combat fut extrêmement long & violent; Feo lui-même fut blessé dangereusement; plusieurs Portugais de distinction, comme Emmanuel de Melo, Quadros & François Barbosa d'Almada, tomberent morts sur la place; cent autres des plus braves demeurerent couverts de blessures. La victoire fut long-tems balancée par la valeur & l'acharnement des combattans de l'un & l'autre parti. Elle se déclara enfin pour les Portugais. Les Castillans furent renversez & mis en fuite de toutes parts; ils gagnerent S. Felix, laissant morts sur le champ de bataille leurs meilleurs soldats & leurs meilleurs cavaliers, avec leurs Commandans Joseph de Pardo, & les Capitaines Pierre Darsi, Juan Daila, André Alphonse & Thomas de Matta.

Le nombre des prisonniers fut considerable, & on trouva parmi ces derniers plusieurs Officiers de la premiere distinction : mais cette victoire fut peu de tems après soüillée par une cruauté barbare & indigne d'une Nation polie & éclairée des vrais principes de la justice. Antoine Soares de Costa, Sergent Major, commandoit dans le château de Salvaterre, dépendant du Gouvernement de Penamacor. Soarés s'étoit lié d'amitié avec Alfonse de Sande, homme d'une grande naissance & d'un mérite reconnu, à l'occasion du commerce qu'on permettoit aux soldats de l'une & l'autre nation, sur cette frontiere, où les courses & les hostilitez avoient été suspenduës. Malgré cette suspension, Sande qui vouloit se rendre recommandable auprès du Roi Catholique son maître, méditoit le projet d'enlever aux Portugais le château de Salvaterre, situé avantageusement, & dont les Portugais pouvoient facilement ravager les terres des Castillans. Comme l'entreprise étoit au dessus de ses forces, il essaya de tenter par l'espoir des recompenses les plus brillantes, la fidelité de Soares. Soares écouta les propositions qu'on lui fit faire dans le dessein de faire tomber Sande dans ses pieges. Pour convaincre ce dernier, qu'il agissoit de bonne foi, il lui écrivit qu'il ne pouvoit se fier à sa parole, s'il ne lui donnoit des preuves constantes que le Roi Catholique le recompenseroit à proportion du service qu'on exigeoit de lui. Sande pour le contenter écrivit au Roi Philippe & au celebre Dom Loüis de Haro son Ministre & son favori, pour leur demander une Patente, dans laquelle on expliquât les graces, les honneurs & les privileges qu'on avoit resolu d'accorder à Soares. On envoya sans differer cette Patente, & Dom Louis de Haro l'accompagna d'une lettre pour le Commandant Portugais. Soares la reçût, & dissimulant toujours son veritable dessein, il fit avertir Sande du jour qu'il pourroit lui livrer le château. On convint en même tems que Sande s'y introduiroit avec trente Officiers déguisez en Marchands; qu'ils s'empareroient de la porte, & qu'on placeroit dans le voisinage un corps de troupes Castillanes pour les secourir dans l'instant. Le jour où tout devoit s'executer, étant arrivé, Sande après avoir placé ses soldats dans un lieu propre pour l'embuscade, fut introduit dans le château avec trente Officiers. On 1655.

1655. les faisoit entrer un à un, & à mesure qu'ils entroient on les faisoit assommer avec une barre de fer, ensorte que tous furent tuez de cette maniere, ignorant le sort l'un de l'autre. On ne conserva la vie qu'à Sande pour lui faire éprouver une mort plus cruelle & plus horrible. Soares furieux de ce qu'il avoit pû le croire capable de trahir son Prince, croioit que la vengeance la plus barbare lui étoit permise. Il le fit donc attacher à la bouche d'un canon, & dans l'instant on vit sauter en l'air son corps en mille pieces, & offrir aux regards effrayez un spectacle affreux. Cette action de Soarés fit horreur à tous les honnêtes gens du Royaume; & quoique dans la suite il méritât par sa valeur & par son courage de monter aux grades les plus honorables de la guerre, il ne pût effacer l'idée de cruauté qu'on avoit conçûë de lui, & on ne le nommoit que par un surnom fletrissant; surnom qu'il conserva tant qu'il vécut.

Dans les Indes la guerre continuoit toûjours dans l'Isle de Ceilan, entre les Portugais & les Hollandois. Aragna s'étoit enfin avancé vers Calaturé, & s'étoit campé tout auprès avec ses troupes. Les Hollandois fortifiez par les nouveaux secours qu'ils avoient reçûs, s'approcherent de son camp pour l'attaquer. Comme leurs forces étoient superieures à celles des Portugais, Aragna crut qu'il étoit de sa prudence de quitter la campagne, & de s'enfermer dans la forteresse. Les Hollandois demeurerent dix jours devant cette Place. Voyant qu'il leur étoit impossible de la réduire, ils regagnerent leurs vaisseaux, & firent voile vers Gale. Par l'ignorance des Matelots Portugais, Antoine de Sousa Coutigno y aborda presque en même tems avec huit galiotes & deux pataches chargées d'infanterie, de vivres & de munitions que Bras de Castro envoyoit de Goa pour secourir les Portugais qui étoient dans l'Isle de Ceilan. Coutigno y devoit succeder au commandement à François de Melo & Castro. 1655.

Les Hollandois se mirent aussi-tôt en devoir de le combattre. Coutigno, malgré l'inferiorité de ces vaisseaux, se prépara à une vigoureuse défense. Mais à peine le combat fut-il engagé, que les Capitaines qui commandoient les galiotes, saisis d'une terreur panique, profitant d'un vent favorable, l'abandonnerent & s'enfuirent honteusement. Coutigno desesperé de leur lâcheté, fit les derniers efforts pour les retenir & les obliger à combattre; mais tout ce qu'il pût faire fut inutile, ils le laisserent exposé à toute la furie des ennemis.

Alors Coutigno cedant aux instances des Officiers & des Soldats qui étoient dans ses galiotes, prit aussi le parti de se retirer avec les deux pataches. A l'égard des galiotes, deux allerent périr sur les côtes; une troisiéme se retira à Jafanapatan; & les autres, après bien des peines arriverent dans un état pitoyable à Colombo. Coutigno fut contraint de relâcher aussi à Jafanapatan. Le malheur arrivé à ce secours, porta le dernier coup aux affaires des Portugais dans l'Isle de Ceilan. Cependant Melo informé de tout ce qui venoit de se passer, & sachant que Coutigno étoit à Jafanapatan, il ordonna à Aragna de partir de Calaturé pour aller le chercher, & lui servir d'escorte jusqu'à Colombo. Aragna partit, & après huit jours d'une marche pénible, il arriva à Petelano, où Antoine de Sousa Coutigno s'étoit déja rendu avec Antoine

1655. d'Amaral, Gouverneur de Jafanapatan, accompagnés de deux cens soldats Portugais, & de mille du païs. Amaral se sépara de Coutigno, & s'en retourna dans sa place avec la moitié de ses troupes, & Coutigno & Aragna continuerent leur route vers Colombo avec l'autre moitié. Ils parvinrent heureusement dans cette Ville, où Coutigno fut reçû avec un applaudissement general de la part des habitans. Melo lui remit aussi tôt les resnes du Gouvernement, & Coutigno éprouva d'abord les faveurs de la fortune; mais son bonheur ne fut point durable; il ne fit que l'envisager, & il le perdit aussi-tôt de vûë.

D'abord les Ceilanois connus dans le païs sous le nom d'Arraciens se revolterent contre les Hollandois, abandonnerent Negumbo, & se rendirent à Colombo. Il arriva en même-tems dans cette Ville un secours de vivres & de munitions qu'Antoine d'Amaral envoyoit de Jafanapatan. L'arrivée des Arraciens & de ce secours, releva entierement le courage des Portugais de Colombo; & Coutigno concevant les plus flateuses esperances, crut que les affaires de la Nation alloient désormais prendre une forme plus heureuse. Occupé de ces idées agreables, il projettoit déja de tenter quelque chose de considerable pour donner de l'éclat & de la réputation à son Gouvernement; lorsqu'il vit paroître tout d'un coup dans le parage de Colombo, une flote Hollandoise puissamment armée & composée de douze gros vaisseaux de guerre. Ils venoient de Batavia, sous les ordres de l'Amiral Girard Huld, qui avoit succedé dans le suprême commandement des mers des Indes à Mansucar.

Cette flote alla moüiller dans le port de Negumbo, où l'on fit débarquer toutes les troupes de terre. Après leur 1655. avoir laissé prendre quelque repos, on les fit marcher avec une diligence incroyable vers Calaturé pour en chasser les Portugais. Mais elles furent contraintes de s'en retourner sur leur pas, à cause de l'abondance des pluyes qui grossirent les rivieres, gâterent les chemins, & les mirent hors d'état de tenir la campagne.

L'intemperie de la saison empêcha également les Portugais d'y envoyer les secours necessaires, pour mettre cette place en état de soutenir un siege. Antoine Mendes d'Aragna y étoit retourné pour y commander, & déja il y souffroit la disette de toutes choses. Sur ces entrefaites il arriva heureusement à Colombo trois galiotes avec vingt-trois bâtimens de charge remplis de munitions & de vivres, expediez par Simon Gomes de Silva. Cependant ce secours ne put rassurer entierement Coutigno. Les forces des Hollandois l'inquietoient & l'étonnoient. Il envoya donc des ordres à Gaspard Figuera de Serpa, Commandant des troupes qui étoient sur les confins du Royaume de Candea, de revenir promptement avec elles à Colombo. Les ennemis avec six de leurs vaisseaux étoient venus jetter les ancres dans le port de cette Ville; tandis qu'avec six autres, ils transportoient à Calaturé les troupes destinées pour faire le siege de cette place.

Les pluyes avoient cessé, la saison étoit belle, on étoit au 23. de Septembre, lorsque les Hollandois y arriverent & y débarquerent leurs troupes. Le Gouverneur de Gale les y avoit joint avec une partie de sa garnison. On commença à ouvrir les tranchées; on poussa avec vigueur les travaux, & l'on dressa les batteries necessaires

1655. pour battre la place. Coutigno étoit dans une vive inquietude sur ce siege. Il craignoit de perdre cette forteresse, & cette crainte le détermina à y envoyer quelques Compagnies d'infanterie pour secourir les assiegez. En arrivant sur les bords de la riviere Morro, elles rencontrerent un détachement de l'armée Hollandoise. Emmanuel Gilles, méprisant le danger qu'il y avoit à tenter le passage de cette riviere en presence de l'ennemi superieur en force, se jetta avec douze soldats dans un bateau, & vogua de l'autre côté de la riviere pour en favoriser le même passage à ses autres compagnons. Les Hollandois firent un feu terrible sur ce bateau. Gilles & une partie de ceux qui l'avoient suivi, furent tuez, & les autres obligez à revenir d'où ils étoient partis. Leur sort répandit tant de terreur parmi le reste des troupes, que bien-loin de vouloir passer la riviere, elles prirent la fuite, & regagnerent promtement la Ville de Colombo.

Alors Gaspar Figuera de Serpa s'offrit de conduire un secours d'hommes & de vivres à Calaturé. La disette y augmentoit de jour en jour, & les Hollandois esperant de réduire cette place par la famine, empêchoient avec un soin extrême, qu'on y portât aucune espece de subsistance. Comme Figuera étoit sur le point de partir, il arriva à l'insçu de l'escadre Hollandoise quatre galiotes à Colombo, chargées de munitions avec deux cens soldats. Leur arrivée retarda le départ de Figuera: Cependant on étoit réduit à la derniere des miseres dans Calaturé. Aragna étoit au désespoir. Toutefois rappellant tout son courage, il ranimoit ses soldats consternez, & il les exhortoit à faire une sortie sur les Hollandois. » C'est, leur di» soit-il, la seule esperance de salut » qui nous reste; s'il nous faut périr, » périssons du moins les armes à la » main, ne nous abandonnons point » à la cruelle famine, mourrons en » soldats, & osons tout attendre de » notre valeur. » Ce discours d'Aragna parut aux soldats l'effet du désespoir, & il ne fit aucune impression sur eux. » Nous sommes, disoient-ils, acca» blez de fatigues, épuisez par la faim; » à peine pouvons-nous soutenir nos » armes. Comment pourrions-nous » combattre un ennemi, qui ne man» que de rien, qui se repose dans son » camp, qui y joüit de toutes les » commoditez de la vie, qui est enfin » superieur par le nombre. C'est vou» loir nous conduire à la boucherie, » que de nous mener pour le combat» tre. D'ailleurs ceux qui nous rédui» sent dans l'état où nous sommes, » ne sont point des soldats ramassez » au hasard; ce n'est point une mili» ce neuve & sans experience, ce » sont de vieux soldats, braves, cou» rageux, industrieux, accoutumés aux » travaux de la guerre, & retranchez » dans un camp aussi difficile à forcer » que la plûpart des meilleures places. » Ainsi on ne pourroit l'attaquer sans » une extrême temerité, ce seroit » vouloir s'exposer sans gloire & sans » fruit à une mort certaine. 1655.

Tels étoient les discours du soldat & de l'Officier. En vain Aragna employa les raisons les plus fortes, envain il excita leur émulation, & leur representa la honte qui les attendoit. Tout fut inutile, & même son autorité dont il voulut enfin se servir pour les engager à une sortie. Alors il fut contraint de ceder au torrent, & obligé à parler de rendre la place. L'ennemi informé que les assiegés manquoient de tout, se montra diff...

1655. pour les conditions. On conclut enfin après bien des contestations la capitulation, qui portoit que la garnison évacueroit non seulement Calaturé, mais encore toute l'isle. Que les soldats seroient renvoyez en Portugal, excepté ceux qui étoient mariez dans le pays, ausquels on permettroit de rester à Colombo, ou ailleurs, & aux Officiers de passer à Goa, ou dans d'autres Villes des Indes.

Cependant Gaspar de Figuera de Serpa, ignorant le sort de Calaturé, marchoit vers cette place pour la secourir, avec un corps de troupes assez considerable. Il rencontra en chemin les Hollandois, & quoique infiniment superieurs, Figuera les attendit & en vint aux mains. Les Portugais soutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur & d'intrepidité; mais le nombre triompha de leur courage, les Officiers & les plus braves soldats d'entre eux ayant été tués ou couverts de blessures, le reste fut rompu & se dissipa. Figuera désesperé, fit les derniers efforts pour les rallier. Il y réussit & les ramena à la charge; mais ils furent repoussez, & mis en fuite pour la seconde fois. Ils se retirerent dans un bois, où les Hollandois allerent les attaquer, & acheverent de les détruire presque tous. Ceux qui échapperent à cette boucherie, se séparerent, & se rendirent par divers chemins à Colombo, où Figuera arriva aussi de son côté avec les Capitaines Sebastien Pereira, & Joseph Antunes.

Cette défaite causa la ruine entiere des Portugais dans l'isle de Ceylan. Elle répandit la terreur & l'épouvante dans la Ville de Colombo. Dépourvûë de soldats, de vivres, & de munitions, elle ne pouvoit manquer de tomber sous la puissance des Hollandois, qui se préparoient déja pour l'assieger. Ils avoient reçu un secours par mer, ils avoient augmenté leur armée de terre, le Roi de Candea s'étoit confederé avec eux, & presque tous les peuples suivoient leurs étendards victorieux. Des Prêtres, des Religieux, des Bourgeois, sans experience, composoient au contraire la garnison de Colombo. Coutigno envoya un Officier à Goa pour y representer la triste situation où il étoit, & pour y demander un secours prompt & efficace. Cet Officier aborda peu de tems après l'arrivée du Comte de Sarcedas, qui avoit pris en main les rênes du Gouvernement, & avoit envoyé prisonnier à Lisbonne Bras de Castro, pour y être puni de ses violences & de son usurpation. Sarcedas avoit trouvé tout le Gouvernement dans une confusion effroyable. Neanmoins touché de l'extrêmité où l'on étoit réduit à Ceylan, il se préparoit à y envoyer un puissant secours, lorsque la mort le surprit, & termina ses jours.

Ce malheur imprévû redoubla le trouble, le désordre & la confusion qui regnoit dans le Ministere de Goa. Emmanuel Mascaregnas qu'on mit pour un tems à la tête des affaires, avoit peu de merite. Foible, indeterminé, il perdoit tout le tems en d'inutiles déliberations. Ainsi le secours destiné pour Colombo ne fut prêt à partir que fort tard, il étoit même si peu considerable, que François de Sciscias, à qui on en donna le Commandement, n'osa s'exposer à combattre une escadre Hollandoise qu'il rencontra. Cependant les ennemis avoient investi Colombo. Ils avoient dressé plusieurs batteries pour battre tout à la fois les Forts de Nôtre-Dame de Guadaloupe, de

1655. de Saint Sebaſtien, de Saint Thomas, & le boulevard de Saint Jean.

Coutigno de ſon côté, malgré le poids des ans, & la diſette de toutes choſes, ſe diſpoſoit à deffendre la place juſqu'à la derniere extrêmité. La nuit, le jour, il étoit ſans ceſſe occupé à chercher des moyens pour reculer ſa chûte. Il encourageoit ſes ſoldats, il exhortoit les habitans à ſeconder avec zele ſes efforts, il rappelloit aux anciens Officiers leurs actions paſſées, il en créoit de nouveaux, & il les excitoit par l'eſpoir des récompenſes, & par la gloire qu'on s'acqueroit en s'immolant pour la Patrie. Enfin il n'oublioit rien de ce qui pouvoit contribuer à la conſervation de la place, ou au moins à en retarder la perte.

Cependant les Hollandois la battoient avec toute leur artillerie. Déja les maiſons les plus élevées de la Ville étoient abatuës, & déja les forts & les boulevards étoient ouverts en pluſieurs endroits. Les Portugais en réparoient les brêches pendant la nuit, mais malgré leur diligence, elles devinrent ſi conſiderables, que le General des Hollandois ſe diſpoſa à donner un aſſaut. Avant de donner les derniers ordres, il envoya au Gouverneur une lettre, pour l'exhorter à ſe rendre, & à ne point s'expoſer aux ſuites terribles d'un aſſaut. Coutigno lui fit dire qu'il ſçavoit mourir, mais non pas devenir l'eſclave d'une Nation ennemie de ſa Patrie : qu'il l'attaquât, & qu'il ſe deffendroit. Alors les Hollandois ſe preparerent à attaquer par differens endroits, pour ſéparer & affoiblir par-là les forces de la place. Ils commencerent par faire entrer dans le port trois vaiſſeaux, ſur chacun deſquels il y avoit cinquante ſoldats. La nouveauté d'une action ſi pleine d'audace, remplit la Ville de trouble & d'épouvante. Le Pere Damien Vieira Jeſuite comprit que leur deſſein étoit de s'emparer du fort de Sainte Croix, qui dominoit le Port. Auſſi-tôt on y envoya par ſon Conſeil des troupes, & l'on fit un feu ſi terrible ſur ces vaiſſeaux, qu'on les mit hors de combat. Les ſoldats qui étoient dedans, ſe jetterent dans des bateaux & ſe ſauverent. Tandis qu'on ſe battoit ainſi dans le port, le Colonel Flas avoit attaqué d'un autre côté avec 700. hommes le quartier qui regarde Maparne. Gaſpar Figuera de Serpa, qu'on avoit deſtiné pour deffendre la porte de S. Jean, y accourut promptement. Il oppoſa une vigoureuſe réſiſtance aux ennemis, il remplit le foſſé de leurs morts, & les contraignit enfin à ſe retirer honteuſement. 1655.

Le Géneral Huld attaqua avec huit cens ſoldats la porte de la Reine qu'on avoit confiée au Capitaine Alvares Rodrigues Boralho. Les Hollandois pour s'approcher de cette porte, devoient paſſer un pont ſur lequel commandoit le fort S. Eſtienne & le fort S. Sebaſtien. On tira ſur eux le canon, & on en tua un nombre conſiderable. Néanmoins ils s'avancerent, & ils allerent ſe ranger en bataille au pied des remparts. On fit feu ſur eux, & on les incommoda beaucoup. Ils ſe formerent cependant, & ils marcherent fierement à l'attaque de la porte. Elle fut vive & longue ; & après un combat où les Hollandois eurent toûjours du deſſous, Huld reçut un coup de mouſquet à la jambe qui l'obligea de ſe retirer avec ſes troupes.

Tandis qu'on combattoit ainſi ſur le rempart & aux portes, deux cens quarante ſoldats Hollandois s'étoient preſentez ſur des batteaux vers le lac qui couvre la Ville d'un coté. Domi-

1655. niqueCoello d'Ayala gardoit ce poste. Les ennemis prirent terre malgré ses efforts, & bien-tôt les Portugais ayant pris la fuite, les Hollandois les poursuivirent, & entrerent dans la Place. Le Vicaire General informé du danger où l'on étoit, se mit à la tête des Prêtres, des Moines, & des Jésuites, & courut pour arrêter le premier effort des ennemis. Le Pere Damien Veira, se comporta dans cette occasion avec une valeur & un courage admirable. Il se posta au milieu de la ruë par où les ennemis se présentoient, essuya leurs décharges, & les arrêta. Emmanuel Rodrigues Franco, accourut à son secours, avec un petit détachement: mais enfin les Hollandois les eussent forcez, sans l'arrivée d'Antoine Melo & Castro, & de quelques autres Officiers, qui les taillerent en pieces, & firent prisonniers ceux qui resterent. Cette journée couta aux Hollandois neuf cens hommes, & trois de leurs meilleurs vaisseaux, sur lesquels les Portugais trouverent trente pieces de canon, avec des munitions & des vivres qui leur furent d'un grand secours.

Cet échec rallentit l'ardeur des Hollandois, & les rendit plus circonspects dans leurs attaques. Ils prirent même le parti de réduire la place par la famine, & ils s'y déterminerent, persuadez qu'ils étoient qu'on y manquoit déja des choses les plus nécessaires. Sur ces entrefaites, une maladie contagieuse fit mourir dans la Ville près de sept mille personnes. Par cette mortalité, les Portugais épargnerent des vivres qui les mirent en état de soutenir plus long-tems le siege. Les Hollandois recommencerent alors leurs attaques, & pousserent avec ardeur leurs travaux. Ils se logerent dans le fossé du fort S. Jean, & ils ouvrirent une mine. Un Portugais qui étoit à leur service, deserta, & alla avertir ses compatriotes de ce qui se passoit. Aussi-tôt les assiegez contreminerent. Les mineurs de l'un & l'autre parti se rencontrerent sous terre, & se battirent avec une fureur sans égale. Les Hollandois furent enfin vaincus & contraints d'abandonner le terrain avec tous leurs instrumens. 1655.

Cet avantage que les Portugais remporterent le onze de Janvier 1656, ne les soulagea pas beaucoup. Les maladies & la disette qu'ils ressentoient déja d'une maniere pressante les réduisoient au dernier desespoir. On vit des meres égorger leurs enfans pour se conserver la vie. Dans cette situation, Coutigno fit sortir de la Place trois cens bouches inutiles. Les Hollandois les chasserent & les obligerent à s'en retourner vers la Ville. Les Portugais refusant de les y recevoir, ils demeurerent exposez aux coups de leurs amis & de leurs ennemis, & périrent presque tous. 1656.

On étoit déja à la fin de Mars, & rien n'égaloit la misere où étoient réduits les assiegez. Les assiegeans eux-mêmes souffroient & commençoient à s'impatienter. Ils se déterminerent d'envoyer à Coutigno deux Ambassadeurs au nom du Roi de Candea. Ils se presenterent aux pieds des remparts, on les introduisit dans la Ville, & Coutigno leur donna audience. Ils lui dirent qu'ils venoient de la part de leur Roi pour le sommer de se rendre sans differer. Que le moindre delai causeroit sa perte, & qu'on ne lui donnoit que l'instant qu'on lui parloit pour se déterminer. Ce discours remplit de fureur & d'indignation Coutigno. Les soldats Portugais

1655. en fremirent aussi, & sans les Officiers ils eussent massacré, au mépris du droit des gens, ces Ambassadeurs. Coutigno, maître de tous les mouvemens de son ame, modera leur colere, & renvoya les Ambassadeurs avec une réponse digne de son courage.

Cette réponse, contraire aux esperances des Hollandois, répandit une espece de fureur dans tous les esprits. Les Assiegeans reçûrent un nouveau renfort de vivres, de troupes, & de munitions. On continua donc les attaques avec une diligence incroyable. Bien-tôt les retranchemens furent renversez, les forts ouverts de tous côtez, les murailles ébranlées, les fossez comblez, & les Hollandois sans perdre de tems se préparerent à donner un nouvel assaut.

Sur ces entrefaites le General Huld fut tué d'un coup de mousquet à la tête, en visitant les attaques. On lui donna pour successeur le Gouverneur de Gale. Celui-ci voulant réduire la Place, avant qu'on eût envoyé un autre General de Batavia, pressa le siege avec plus de vivacité, encore que Huld. Les Portugais, malgré l'extrême misere où ils étoient réduits, se déterminerent à faire une sortie, pour encloüer le canon des batteries bracquées contre le boulevard de Notre-Dame & de Saint Etienne, qui les incommodoient beaucoup. Ils executerent leur projet : ils se jetterent avec une fureur terrible sur les Hollandois, s'emparerent des batteries, enclouerent le canon, & rentrerent dans la Ville sans avoir presque point perdu de monde. Cependant toute l'armée Hollandoise avoit pris les armes pour les repousser; mais les Portugais étoient déja retirez, lorsqu'elle fut en état de marcher.

Le Pere Damien Viera avoit été le conducteur de cette sortie, dont l'heureux succès n'empêcha pas les Hollandois de donner un assaut au boulevard de Saint Jean le 7. de Mai. Diegue de Vasconcellos fut chargé de le soutenir : il opposa une vigoureuse resistance; mais après plusieurs heures d'un combat long & sanglant, Vasconcellos fut tué sur la place, & les Hollandois demeurerent maîtres du boulevard. Ils y dresserent aussi-tôt une batterie contre la Ville. Les Portugais des Forts voisins accoururent pour en chasser les Hollandois. Le combat devint plus terrible qu'il n'avoit encore été, les combattans se mêlerent plusieurs fois, & les Hollandois étoient enfin sur le point d'abandonner le boulevard, lorsqu'ils reçurent du camp des troupes toutes fraîches, qui recommencerent un troisiéme combat, où les Portugais furent contraints de ceder. Après leur retraite les Hollandois se logerent dans le boulevard, qui leur coûta plus de quatre cens hommes. 1656.

Les Portugais de leur côté voyant l'ennemi pour ainsi dire dans la Ville, se barricaderent dans les ruës, tendirent des chaînes, & se mirent en état de combattre jusqu'à la derniere extrêmité. Cette résolution étoit l'effet du désespoir. Mais Coutigno après avoir quelque tems réfléchi sur les malheurs ausquels il alloit exposer tout un peuple, persuadé d'ailleurs qu'il n'y avoit nul secours à esperer, assembla les principaux Officiers, où après leur avoir representé tout ce qu'on avoit souffert depuis huit mois que duroit le siege, & le peu de soin que le Gouvernement des Indes avoit eu de les secourir, il conclut qu'il étoit de la sagesse de capituler avec l'ennemi, & de sauver au moins les

1656. braves soldats qui restoient après tant de miseres souffertes, & tant de périls surmontez.

Tout le monde ayant applaudi à son discours, on envoya un Député au General des Hollandois, pour demander une suspension d'armes. On l'accorda, & dans l'instant on s'envoya de part & d'autre des ôtages. D'abord les Portugais demanderent quinze jours, promettant que s'ils n'étoient point secourus dans cet intervalle de tems, de rendre la place. Les Hollandois refuserent constamment cet article; ensorte que le 12. de Mai la place leur fut livrée, aux conditions que les soldats Portugais en sortiroient avec tous les honneurs de la guerre, qu'on ne feroit aucune peine aux Religieux, qu'on respecteroit les Eglises, & qu'on laisseroit la liberté aux habitans de demeurer dans la Ville, ou de s'en aller où ils jugeroient à propos.

C'est ainsi que les Portugais perdirent enfin l'isle de Ceylan, perte considerable, dont ils furent eux-mêmes la cause, par la mes-intelligence, la haine, & l'ambition mal-entenduë qui regnoit parmi ceux qui étoient à la tête du Gouvernement des Indes. Leurs divisions, leurs querelles particulieres furent la source de leur ruine generale. Les Hollandois en sçurent profiter, & après une longue & penible guerre, leur constance surmonta tous les obstacles, & ils demeurerent maîtres de l'isle de Ceylan, qui depuis long-tems faisoit l'objet de toute leur ambition.

La perte de cette isle fut comme l'avant-coureur du malheur qui menaçoit le Portugal. Le Roi depuis quelque tems traînoit une vie languissante, son estomac étoit ruiné; & cependant il ne pouvoit s'empêcher de manger beaucoup. Les Medecins vouloient envain s'y opposer; il étoit tourmenté par une faim dévorante, & ne pouvant digerer la nourriture qu'il prenoit pour l'appaiser, il souffroit des douleurs affreuses, qui ruinoient entierement sa santé. Dans cet état il ne passoit presque aucun jour sans aller à la chasse dans le parc d'Alcantara, & à cet exercice qui devenoit un travail veritable pour lui, il joignoit celui des affaires du cabinet. Enfin il s'épuisa tellement, qu'il tomba malade à la chasse. Sa maladie commença par une grande douleur au côté, qui fut bientôt accompagnée d'une retention d'urine. Les Medecins épuiserent toutes les ressources de leur art pour le soulager, & pour le guerir. Mais tout fut inutile; son mal ne fit qu'empirer, & on lui annonça le grand danger où il étoit. 1656.

Cette nouvelle ne lui causa aucune frayeur: il se confessa, il se munit de tous les Sacremens de l'Eglise, & ensuite il travailla à son testament avec Pierre de Vieira de Silva, Secretaire d'Etat. Lorsqu'il sentit ses forces entierement épuisées, il fit appeller tous les Grands de la Cour, les principaux Ministres, les Chefs des Tribunaux Royaux, les Magistrats de la Ville, les Chanoines de Lisbonne, & tous les Chefs des Ordres Religieux. Il leur recommanda à tous de veiller attentivement à la conservation de la foi, & à la defense du Royaume pendant la minorité de son fils. Il dit que cette idée le consoloit, & qu'il esperoit qu'elle ne seroit point vaine, connoissant par sa propre experience leur zele pour leur Prince, & pour leur Patrie.

Le Comte de Vimioso avoit été tué dans un combat qui s'étoit passé

1656. entre les Comtes de Castelmelhor, de Saint Laurent, & Dom Michel de Portugal, le Comte de Saint Jean, & Fernandes d'Almada : ils étoient tous retenus dans les prisons publiques. Le Roi craignant que leur haine n'entraînât des suites plus fâcheuses après sa mort, les fit tous venir, les reconcilia, & les exhorta à s'unir étroitement, & à travailler unanimement au bien de l'Etat. Il ordonna au Comte de Soure de se rendre en poste dans la Province d'Alenteyo, pour veiller à tous les mouvemens que les ennemis ne manqueroient pas de faire à la nouvelle de sa mort. Enfin il entretint la Reine sur la maniere dont elle devoit se comporter durant sa Regence, il embrassa tendrement ses enfans, & il arracha des larmes à tous les spectateurs. Tous les discours qu'il tint furent remplis de sagesse & d'un grand sens. Il rendit le dernier soupir le 6. de Novembre, âgé de cinquante-deux ans, six mois, ayant regné seize ans moins un mois.

Le Roi Dom Juan IV. laissa trois Princes & une Princesse; il avoit encore une fille naturelle, à laquelle il assigna dans son Testament des biens considerables pour être mariée convenablement ; mais la Reine qui ne l'aimoit point, l'obligea à s'enfermer dans un cloître.

Il étoit d'une taille médiocre, & assez mal fait ; mais il avoit les cheveux blonds ; de la grace dans les traits de son visage, les yeux pleins de feu, & le teint vif & animé. Il s'étoit rendu fort & vigoureux par l'exercice penible & continuel de la chasse. Il étoit somptueux dans ses habits, & galant naturellement. Cependant, comme la galanterie n'est ordinairement qu'un commerce de flatterie, & souvent de fourberie, où le cœur prend rarement part, il se retenoit, & il étoit toujours grave auprès des Dames, pour qui d'ailleurs il avoit des attentions qui alloient jusqu'au respect. Il étoit simple & familier avec les petits ; grave, mais serieux avec les Grands. Au reste, il fut surnommé l'Heureux, parce qu'il étoit monté heureusement sur un trône, qui étoit occupé par un Monarque puissant, & qu'il s'y étoit maintenu par une suite presque continuelle de prosperitez. Il eut une pieté solide, & sa dévotion éclatoit en tout. Il fut juste, bon, ami sincere, politique, rafiné, ferme ou plutôt intrepide. Cependant il ne se montra presque jamais à la tête des armées, & l'on peut dire de lui, ce que le grand Edoüard roy d'Angleterre, disoit de Charles V. dit le Sage, roi de France, « Qu'il n'y avoit point de Monarque qui endossât moins la cuirasse, & qui remportât plus souvent des victoires. 1566.

Fin du Livre vingt-neuviéme.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE TRENTIE'ME.

1656. LA mort de Jean IV. remplit le Portugal de deüil. Il mouroit dans la force de son âge, & dans des circonstances fâcheuses, ne laissant qu'un jeune Prince incapable de gouverner ; de la minorité duquel on avoit tout à craindre, sans avoir rien à esperer de sa majorité. D'ailleurs la guerre avoit ruiné le Royaume ; les Grands, ceux qui commandoient les armées, occupez de leurs interêts & de leur haine particuliere, négligeoient les interêts de l'Etat pour assouvir leurs passions : Le peuple étoit épuisé, & ne respiroit que le repos. Tout l'Etat enfin se trouvoit dans une extrême confusion. On craignoit tout du present, & on n'esperoit rien de l'avenir. Les Castillans qui avoient appris avec joye la nouvelle de la mort de Jean IV. se préparoient avec une ardeur incroyable, à profiter des conjonctures. Leur joye indécente sur la perte du Roi de Portugal annonçoit tout ce qu'on avoit à redouter de leur part. 1656.

Louise de Gusman tutrice du Roi, & Regente du Royaume, commença

1656. à disposer de la suprême puissance, en faisant reconnoitre pour legitime successeur du Roi Jean IV. Alfonse son fils. Ce Prince fut couronné le 15 de Novembre avec toutes les ceremonies ordinaires, en presence du peuple & des Grands, qui lui prêterent le serment accoutumé de fidelité. Les Grands divisez par leurs haines particulieres se réunirent en partie, pour troubler la Regente dans son administration. Ils la regardoient comme une Castillane, & comme telle, ils n'avoient aucune confiance en elle. Cependant le zele & l'affection qu'elle avoit toujours fait éclater pour les interêts & la gloire de la Nation, auroient mérité plus de justice de leur part. Aussi ce n'étoit point là la principale raison de l'éloignement qu'ils faisoient paroître pour cette Princesse, qui réunissoit en elle toutes les vertus des grands hommes, un courage ferme & vigoureux, une prudence singuliere, un amour solide de la gloire, & un desir immense d'immortaliser son nom par le bonheur de ses peuples.

Ces qualitez si précieuses par leur rareté, dans ceux que la Providence a placez sur le Trône, ne servirent qu'à reveiller contre cette Princesse l'envie du Courtisan orgueilleux. Ne pouvant se dérober à l'éclat de son mérite, il chercha à la rendre suspecte à la Nation. Mais la Reine, dont le génie superieur découvroit d'un coup d'œil les ressorts les plus cachez de la politique de ses ennemis, se comporta avec tant de sagesse & de prudence au commencement de ce tems orageux, qu'elle fit avorter tous les projets que les Grands oserent former, pour la dépoüiller de l'autorité, ainsi que sous le regne de Sebastien, l'on avoit en pareil cas dépoüillé Catherine d'Autriche.

Persuadée que la justice & l'humanité étoient les fondemens les plus solides du Trône, elle s'attacha à soulager les peuples, & à reprimer les efforts des Grands, qui par un aveuglement déplorable ne se croyent tels, qu'à proportion qu'ils font sentir le poids de leur grandeur à leurs inferieurs. La moderation, la pieté, le desintereffement, reglerent toutes ses actions: Le peuple vint à l'adorer, & les Grands l'admirerent, la respecterent & la craignirent. 1656.

Cette Princesse, après avoir donné une forme au Gouvernement, nomma selon la volonté du feu Roi, pour Gouverneur de Dom Alfonse, Dom François de Faro, Comte d'Odemira. On lui donna un appartement dans le Palais. Le Comte descendoit d'une ancienne branche de la Maison de Bragance. Ses richesses égaloient sa naissance, & il avoit marié sa fille unique au Duc de Cadaval, Marquis de Fereira, Comte de Tentugal, descendant aussi de la même Maison, par Ferdinand Second, Duc de Bragance. Le Comte étoit sage, actif, prudent, consommé dans les affaires par une longue experience, genereux, desinteressé, & dévoüé entierement à la Reine, ce qui lui attiroit des ennemis; mais sa conduite toujours conforme aux regles de la raison, & au zele qu'il devoit aux veritables interêts de l'Etat, le firent triompher de toutes les cabales qu'on trama pour le perdre. Il partageoit la confiance de la Reine avec Dom Antoine-Louis de Meneses, Comte de Cantenhede, Conseiller d'Etat, personnage d'une illustre naissance, profond dans les affaires du Cabinet, sage à la tête des armées, & propre également à commander & à obéir. Le Comte d'Odemira étoit affable, poli, insinuant

1656. le Comte de Cantanhede, vif, prompt, & quelquefois trop sincere. Pierre Vieira de Silva, Secretaire d'Etat, & Gaspard de Faria Severim, Secretaire des Dépêches, s'étoient entierement attachez à ces deux Seigneurs. L'ambition de vouloir attirer à chacun de ces deux Seigneurs toute l'autorité, causoit souvent de la division entre les deux derniers : mais la Reine rétablissoit par sa prudence l'union & l'intelligence parmi eux.

Avec le secours de ces Ministres & de quelques autres personnages qui formoient le Conseil d'Etat, la Reine ne desespera point de procurer un Gouvernement sage & utile à ses sujets. Elle se détermina à poursuivre la guerre, & à attaquer vivement les Castillans dans l'Estramadure, pour effacer de l'esprit des Espagnols, & même de presque tous les Peuples de l'Europe, les fâcheuses impressions qu'on avoit conçûës en dernier lieu, de la conduite du feu Roi Jean IV. à cet égard. On s'étoit imaginé qu'on manquoit de tout dans le Portugal, & que les peuples rebutez d'une si longue guerre, ne vouloient plus s'y exposer, en fournissant les choses necessaires pour la faire avec succès.

D'abord la Reine chargea Dom Juan de Costa, Comte de Soure, qui étoit dans la Province d'Alenteyo, d'aller visiter toutes les Places de la frontiere pour les mettre en état de défense. Elle ordonna en même tems une levée de nouveaux soldats, pour recruter & augmenter l'armée, afin de pouvoir tenir la campagne, & jetter dans les Places des garnisons en état de repousser l'effort des ennemis. Elle confirma dans leurs Gouvernemens d'Almeida & de Penamacor, Dom Rodrigue de Castro, & Sanche Emmânuel. Elle envoya commander dans la Province d'entre Douro & Minho, le Vicomte de Pont de Lima, & dans celle de Tra-os-Montes, Dom Juan Mendes de Vasconcellos. 1656.

Tous ces differens mouvemens & tous ces préparatifs ne purent se faire sans éclat, & ils répandirent l'allarme parmi les Castillans. Le Roi Catholique s'étoit flaté de pouvoir enfin réduire les Portugais ; & il vit avec une espece de desespoir, que la Regente alloit lui causer plus d'embaras, que ne lui en avoit causé Jean IV. son époux. On tint un Conseil à ce sujet, & Philippe toujours foible, toujours indeterminé, toujours le joüet de ses Ministres, ne put s'y resoudre à prendre un parti de lui-même. Ceux qui composoient ce Conseil n'étoient pas moins irresolus ni moins embarrassez. Les uns souhaitoient qu'on donnât la paix aux Portugais, les autres qu'on fît un dernier effort, pour réünir ce beau Royaume à la Couronne de Castille. Au milieu de ces divers sentimens, Louis de Haro, Favori & premier Ministre de Philippe, dont le pouvoir égaloit auprès de ce Prince, celui d'Olivarés, encouragé par le succès qu'on avoit remporté sur les Catalans, soutint qu'il falloit réduire les Portugais, & venger sur cette Nation les outrages qu'on avoit reçus. « Nous le pouvons avec d'autant plus de facilité, dit-il, que la » Catalogne est soumise, & que les » mêmes troupes qui ont triomphé » des fiers Catalans, triompheront » facilement des foibles Portugais. » La France ne sçauroit secourir ces » derniers, comme elle a secouru les » premiers. Les forces de cette puissante Monarchie sont occupées ail» leurs : la fortune, & les conjonc» tures, tout favorise nos desseins. » Ainsi les Portugais ne doivent

» esperer

1656. » esperer aucun secours de l'Etranger. Ils manquent de tout. Ils sont » sans Chefs experimentez, ils sont » sans soldats : la confusion regne » dans l'interieur de leur Royaume; » la cabale, l'intrigue divise les » Grands; la haine & la défiance regne dans leurs Conseils, le peuple » gemit, tout l'Etat enfin est réduit » dans une affreuse misere. Il n'attend » qu'un dernier effort de notre part, » pour éclatter contre le nouveau » Gouvernement. Quelque courage, » quelque fermeté que fasse paroître » la Regente, elle ne sçauroit se » soûtenir. On la regarde comme une Etrangere, comme une » Espagnole; les Portugais la » haïssent, ils ne prendront jamais de la confiance en elle. Si » nous nous presentons, elle est perduë; le Portugais se soumet, & rentre sous nos Loix. Mais pour assurer » le succès de nos desseins, il ne s'agit plus de borner le cours de nos » conquêtes sur les frontieres : il » faut marcher vers Lisbonne même. » C'est-là que nous devons porter » nos armes pour donner le dernier » coup à la liberté des Portugais. La » chûte de la Capitale, entraînera » celle de tout le Royaume. Cette » Ville ouverte de toutes parts ne » sçauroit nous résister. Ne déliberons donc plus, mais agissons, & » je répons du succès.

La plûpart de ceux qui assistoient au Conseil, pour faire leur Cour au Favori, applaudirent à ce discours; mais ceux que l'interêt particulier ne conduisoit point, ceux à qui l'Etat étoit encore cher, & qui ne se laissoient point aveugler par la passion, combattirent par des raisons solides cette espece de déclamation de Dom Louis de Haro. Un de ceux qui la combattit avec le plus de courage fut le Duc de Medina de las Torres. » Je » conviens, dit-il, qu'il seroit aussi 1656. » glorieux, & aussi utile de soumettre les Portugais, qu'il l'a été de soumettre les Catalans. Mais l'un est » bien plus difficile que l'autre. D'ailleurs nous ne devons la victoire que » nous avons remportée sur les derniers qu'à des conjonctures favorables, qui ne subsistent plus. Les Catalans ont occupé toutes nos forces » pendant l'espace de plusieurs années, » quoiqu'ils n'eussent pas les mêmes » ressources que les Portugais. Au reste, vous ne les eussiez jamais domptez, si la France ne les eût abandonnez dans un moment décisif. Si Marsin enfin ne se fut retiré, les Catalans » seroient encore aujourd'hui triomphans dans Barcelone. Vous ne devez la conquête de cette Place qu'à » la retraite de ce General. Cependant vous étiez alors bien plus en » état de poursuivre la guerre, que » vous ne l'êtes aujourd'hui. Vous » aviez des soldats & de l'argent : » aujourd'hui vous manquez de l'un » & de l'autre. Le Royaume est épuisé de toutes manieres. La guerre a » consommé les finances, & les Indes achevent d'en faire un désert. » Vous ne sçauriez aujourd'hui composer une armée assez considerable pour executer l'entreprise » qu'on vient de vous proposer. Les » Portugais sont d'autant plus redoutables dans les conjonctures » presentes, que leur courage, forcé » par la necessité, va se tourner en désespoir, & en fureur. Tout est à craindre de sa part. D'ailleurs c'est une » erreur de croire que la France » & l'Angleterre l'abandonneront » au pouvoir de nos armes. Ces » deux Puissances, toujours mortelles

1656. » ennemies de notre gloire, & de notre
» grandeur, fourniront par mer aux
» Portugais les soldats, les muni-
» tions, les Capitaines, qui leur
» seront necessaires pour nous oppo-
» ser une longue & vigoureuse deffen-
» se. Mais quand ces deux Puissances
» mêmes les abandonneroient, vous
» ne sçauriez porter l'effort de vos
» armes dans le Portugal, qu'en af-
» foiblissant vos armées de Flandres
» & d'Italie, & alors vous exposez ce
» pays à toutes les forces de la Fran-
» ce, qui déja menacent les Pays-Bas
» & le Milanés. Il est presque évi-
» dent que vous ne sçauriez rien ga-
» gner en Portugal, & que vous
» pourriez tout perdre ailleurs. Je
» croi donc qu'il est de la sagesse de
» ne point exposer la Monarchie à un
» danger aussi pressant. Je crois enfin
» qu'il faudroit attendre un tems
» plus favorable pour recouvrer le
» Portugal; ce qui ne seroit point
» difficile, si l'on pouvoit parvenir
» à marier l'Infante Marie-Therese,
« fille de Philippe IV. avec Louis
» XIV. Roi de France, & terminer
» par cette alliance, les haines, & les
» guerres qui divisent depuis si long-
» tems nos Nations. Les Portugais,
» dans l'esperance de participer à
» cette paix, se livreroient au repos,
» leur courage s'amoliroit, la France
» les priveroit de ses secours, & alors
» pouvant réunir sans danger toutes
» nos forces, il nous seroit facile de
» les réduire au point où nous les
» souhaitons.

Ce discours, tout rempli de sagesse qu'il étoit, fut regardé comme suspect, parce que le Duc de las Torres étoit allié à la maison de Bragance. Cependant tandis qu'on déliberoit à Madrid, le Comte de Soure agissoit sur la frontiere. Etant à Elvas il apprit que Villeneuve de Barcarota n'avoit qu'une foible garnison, qu'on pouvoit surprendre & forcer. Le Château de cette Place étoit assez fort; & comme il n'étoit éloigné que de quatre lieuës d'Olivença, cette conquête pouvoit devenir d'une grande importance pour les Portugais. Le Comte de Soure se disposa donc à l'attaquer. Il se mit en marche avec deux mille cinq cens chevaux, trois mille hommes d'infanterie, six pieces de canon, & toutes les munitions necessaires. Il passa la Guadiane à Juremena, & il alla coucher à Olivença. Le lendemain il prit la route d'Alconchel, pour se rendre à Barcarota; mais les chemins étoient si mauvais, qu'on ne pût aller plus loin, à cause du canon. Le Comte envoya alors André d'Albuquerque, General de la Cavalerie, avec six cens chevaux & quelques Ingenieurs, pour voir si on ne pourroit pas réduire la Place sans canon. Albuquerque s'acquitta de sa commission, & rapporta qu'il étoit presque impossible. On tint conseil de guerre, & après avoir long-tems déliberé, on convint qu'il falloit abandonner l'entreprise. Le Comte de Soure s'en retourna à Elvas, & ramena les troupes dans leurs quartiers.

1657. Cette retraite, qui étoit l'effet de sa prudence, fut taxée par les Espagnols de lâcheté. La nouvelle en parvint bien-tôt à Madrid, & Dom Louis de Haro s'en servit utilement, pour faire approuver l'entreprise qu'il avoit proposée. On se détermina donc d'entrer en campagne au commencement du printems prochain, & de ne rien épargner pour reconquerir le Portugal. Le Roi ordonna à deux mille chevaux qui étoient dans la Catalogne, de marcher vers les frontieres de l'Alenteyo; il chargea deux Commis-

1657. ſaires de lever de nouvelles troupes, & il fit faire des magaſins pour l'entretien de l'armée. Les Grands lui offrirent de faire rendre à Badajos tous les chevaux neceſſaires pour la remonte de ſes troupes, & enfin le Roi déclara qu'il ſe mettroit lui-même à la tête de ſon armée.

Le Comte de Soure, informé de tous ces grands preparatifs, en fit auſſi-tôt avertir la Reine Regente, afin qu'elle diſpoſât toutes choſes pour faire avorter les deſſeins des Eſpagnols. La Reine en parla à ſon Conſeil de guerre, & l'on applaudit au zele du Comte. Cependant celui-ci voyant qu'on ne travailloit que foiblement aux choſes neceſſaires pour repouſſer les efforts des Eſpagnols, laiſſa le commandement de la Province à André d'Albuquerque, & partit pour Liſbonne ſur la fin du mois de Janvier, afin de hâter par ſa preſence l'armement qu'il demandoit. La Reine le reçut avec toutes les marques d'une véritable eſtime; mais on ne ſe hâta pas pour cela davantage de remplir ſes déſirs. On lui oppoſoit à tous les inſtans quelque nouvelle difficulté. Le Comte avoit des ennemis, on vouloit le rebuter, & le Camerier Major étoit l'auteur de toutes ces intrigues.

Le Comte de Soure n'avoit jamais pû s'accorder avec le Comte de Saint Laurent, & Jean IV. qui avoit conçu beaucoup d'eſtime pour le premier, l'avoit par un decret affranchi de toute obéïſſance envers le ſecond. Celui-ci qui commandoit dans l'Alenteyo, ſe ſoumit au decret, dans le deſſein de le faire abolir à la premiere occaſion favorable qui ſe preſenteroit. Etant devenu Conſeiller d'Etat, il en fit parler à la Reine, par André Fernandès, Evêque du Japon, ennemi du Comte de Soure. L'Evêque fit entendre à la Regente que le decret en queſtion étoit injurieux pour le Comte de Saint Laurent, & qu'il étoit de ſa juſtice de l'abroger. La Reine en fit parler au Comte de Soure, par le Secretaire d'Etat Pierre Vieyra, auquel le Comte fit la réponſe ſuivante. 1657.

» Qu'il reconnoiſſoit dans le Comte
» de Saint Laurent de l'honneur, de
» la vertu, & tout ce qui pouvoit
» rendre un homme eſtimable: qu'il
» n'avoit jamais demandé le decret
» en queſtion, pour donner aucune
» atteinte à ſa reputation; mais pour
» pouvoir agir plus efficacement pour
» le ſervice du Roi, & pour éviter
» des conteſtations, qui auroient pû
» nuire aux interêts de l'Etat: qu'il
» l'avoit auſſi cru neceſſaire, pour
» ſervir de témoignage autentique
» au zele avec lequel il ſervoit ſon
» Prince & ſon pays: zele que le
» Comte de Saint Laurent n'avoit ja-
» mais voulu reconnoître, s'étant
» déclaré hautement dans toutes les
» occaſions ſon ennemi. Qu'il ſuplioit
» donc Sa Majeſté de maintenir le de-
» cret dans toute ſa force, pour ôter à
» ſes ennemis tout moyen de lui nui-
» re & de le traverſer dans les pro-
» jets qu'il méditoit pour l'interêt du
» Royaume, & la gloire de Sa Ma-
» jeſté.

Le Secretaire d'Etat rendit compte à la Reine de cette réponſe, à laquelle cette Princeſſe, trop complaiſante pour le Camerier Major, ne fit aucune attention, puiſqu'elle abrogea le decret. Le Comte de Soure reſſentit vivement cet affront: il diſſimula cependant ſa douleur, pour ne pas augmenter le triomphe de ſes ennemis, & il continua à preſſer avec la même ardeur l'armement neceſſaire pour ſe mettre en campagne.

1657. Sur ces entrefaites en sortant du Palais, vers la nuit, dans son carrosse, il fut arrêté par un soldat qui lui demanda l'aumône. Le Comte se mit en devoir de la lui donner, & cet acte de charité lui sauva la vie. Comme il mettoit la tête à la portiere, deux hommes montez à cheval, & armez chacun d'une carabine, tirerent sur lui & le manquerent. Le Comte sortit promptement de son carosse, mit l'épée à la main, & poursuivit les assassins avec ses domestiques. Sa poursuite fut vaine, ils disparurent bien-tôt, & se déroberent ainsi au châtiment que méritoit la noirceur de leur crime. Cependant le peuple, & quelques Gentilshommes, attirez par le bruit, s'assemblerent autour du Comte, & le reconduisirent en triomphe chez lui. La nouvelle de cet indigne assassinat parvint bien-tôt à la Cour, & presque tous les Seigneurs allerent trouver le Comte de Soure pour lui offrir leur service. Cet instant fut flateur pour lui. Le peuple surtout disoit hautement que l'interêt de l'Etat étoit attaché à la conservation de cet homme, & qu'il falloit faire les dernieres perquisitions pour découvrir & punir ceux qui avoient osé attenter sur sa vie.

Le lendemain la Reine l'envoya chercher, & lui témoigna d'une maniere obligeante, combien elle avoit été sensible au danger qu'il avoit couru, & elle l'assura qu'elle avoit donné des ordres à Dom Rodrigue de Meneses, Lieutenant Criminel, de faire toutes les diligences possibles, pour découvrir les auteurs de l'assassinat qu'on avoit médité contre sa personne; & que si on pouvoit les découvrir, la prompte punition qu'elle en feroit faire, serviroit de preuve autentique de l'estime particuliere qu'elle avoit pour lui.

» Je rends graces à Votre Majesté, 1657.
» répondit le Comte de Soure, avec
» modestie; je redoublerai mes efforts
» pour mériter tant de bontez, en ser-
» vant avec zele mon Roi & ma Pa-
» trie. D'ailleurs je méprise un enne-
» mi qui n'ose se montrer. La basses-
» se de son courage est un supplice
» assez grand pour lui, & je suis assez
» vengé, puisque sa Majesté daigne
» jetter quelques regards favorables
» sur moi.

Cependant on fit de très-grandes perquisitions pour découvrir les auteurs de cet indigne attentat; on promit même une somme considerable à ceux qui pourroient y parvenir; mais tout devint inutile. On soupçonna seulement, & le soupçon tomba tantôt sur l'un & tantôt sur l'autre. Chacun conduit par sa passion, s'arrêta sur ceux qu'il haïssoit: mais aucun ne put justifier son soupçon par des preuves certaines.

Sur ces entrefaites la Charge de Mestre de Camp General de l'armée de la Province de l'Alenteyo vint à vacquer. Le Comte de Soure, genereux dans toutes ses actions, & toujours prêt à sacrifier ses interêts au bien de l'Etat & au service de son Maître, demanda qu'on élevât à cette dignité André d'Albuquerque, quoiqu'il eût sujet de se plaindre vivement de cet Officier. Il lui avoit manqué en plusieurs occasions; mais il étoit d'ailleurs plein de valeur & de mérite, & le Comte de Soure auroit cru se deshonorer & manquer à l'Etat, s'il ne lui avoit pas rendu justice dans cette occasion. Il seroit à souhaiter qu'un exemple si beau & si grand servît de regle à ceux qui se trouvent à la tête des armées. Tout Officier de mérite seroit dignement recompensé, &

1657. l'Etat seroit dignement servi.

La Reine eut égard à la demande du Comte de Soure, & d'Albuquerque fut honoré de la Charge vacante. Celle de General de la Cavalerie que celui-ci occupoit, fut demandée par François de Melo, General de l'Artillerie. Il avoit toutes les qualitez & tous les talens necessaires pour en remplir dignement les fonctions, mais sa santé ne lui permettoit pas d'être longtems à cheval. Le Comte de Soure pour l'obliger à se desister de sa prétention, le fit nommer à l'Ambassade d'Angleterre, & le fit honorer du titre de Conseiller de la Guerre, avec une Commanderie. En même tems il proposa pour General de la Cavalerie & de l'Artillerie, François d'Azevedo, & Antoine de Melo de Castro. L'un & l'autre avoient également bien servi; ils avoient de la valeur, de l'experience, du courage, & un zele infatigable. Enfin ils étoient dignes des postes pour lesquels on les proposoit; mais les ennemis du Comte de Soure s'étant réveillez, ils employerent tout leur credit, pour empêcher la Reine d'accorder les Charges qu'on demandoit pour eux.

Le Comte de Soure fut sur ces entrefaites attaqué de la goute. Ses ennemis qui ne laissoient échaper aucune occasion de lui nuire, & de le dégoûter du service, engagerent la Reine à lui envoyer des ordres pour partir incessamment, afin de rassembler promptement l'armée. Pierre Vieyra Secretaire d'Etat, lui porta ces ordres, en lui disant, que les Castillans étant sur le point d'entrer dans le Portugal, sa presence étoit absolument necessaire dans la Province d'Alenteyo. Le Comte comprenant qu'on ne cherchoit qu'un prétexte pour l'éloigner du commandement, répondit ainsi au Secretaire. « Je serois deja » parti, malgré mes incommoditez, » si l'on m'eût accordé à tems les se» cours que je demandois, pour def» fendre la Province d'Alenteyo; » mais on n'a pas daigné m'enten» dre. Cependant l'armée destinée » pour la deffense de cette Province, » manque de tout; & je ne la rejoin» drai point, qu'on ne l'ait mise en » état de pouvoir agir efficacement. » Je n'irai point servir de triomphe » aux Castillans. 1657.

Le Comte demeura inébranlable dans ces sentimens; la Reine lui fit parler une seconde fois par Vieyra, & par le Comte d'Odemira, & ils lui dirent, qu'apparemment sa santé ne lui permettant pas de partir, il ne devoit pas être étonné, si on nommoit un autre à sa place: « Ma santé, leur ré» pondit le Comte, est toujours bon» ne, lorsqu'il s'agit de servir l'Etat; » mais comme Sa Majesté connoît » sans doute des sujets plus dignes » du Commandement que moi, elle » est la maîtresse de faire ce qu'elle » jugera à propos. » La Reine ayant reçu cette réponse, nomma aussitôt pour Gouverneur de la Province d'Alenteyo, le Comte de Saint Laurent. Le Comte de Soure fut extrêmement sensible à la maniere dont on le traittoit. Il croyoit mériter plus d'égards, & ses services en méritoient en effet; mais les services, de l'espece de ceux qu'il avoit rendus, ne sont pas toujours ceux qui excitent davantage la reconnoissance des Princes.

Le Comte de Saint Laurent se rendit promptement à la Cour, pour remercier la Reine de la grace qu'elle venoit de lui faire. Il assura cette Princesse, qu'il alloit incessament partir pour

1657. l'Alenteyo, & il lui promit de ne rien épargner, pour faire applaudir le choix qu'elle avoit daigné faire de lui, pour commander dans cette Province. Du consentement de la Reine, le Comte de Saint Laurent confera les Charges de Generaux de la Cavalerie, & de l'artillerie, à Emmanuel de Melo, Mestre de Camp, & Gouverneur de Moura, & à Alfonse Furtado de Mendoce, aussi Mestre de Camp, & Gouverneur de Campo Major. On renforça de deux nouveaux Regimens d'infanterie l'armée de l'Alenteyo, commandez l'un & l'autre par Louis Alvarés de Tavora, Comte de Saint Jean, & par Dom Juan Macaregnas, Comte de la Torre. Celui-ci obtint encore le Gouvernement de Campo Major.

Le Gouvernement d'Olivença étoit aussi vaquant. Emmanuel de Saldagne, Mestre de Camp y commandoit la garnison. On avoit résolu de l'envoyer aux Indes avec le Comte de Villapoca : mais le Comte de Saint Laurent fit changer cette disposition, en lui faisant donner le Gouvernement d'Olivença. Enfin au commencement du mois d'Avril le Comte de Saint Laurent partit pour l'Alenteyo, avec tous les Officiers destinez à servir sous lui. Il arriva bien-tôt à Elvas, où il fut reçû avec beaucoup d'applaudissement. André d'Albuquerque, qui pendant l'absence du Gouverneur General, s'étoit appliqué à réparer les fortifications de quelques Places, à maintenir la discipline militaire dans toute sa force, à faire faire tous les trains d'artillerie necessaires pour entrer en campagne, écrivit au nouveau General pour l'informer des grands préparatifs, que les Espagnols faisoient dans Badajos, du danger auquel la plûpart des Places frontieres étoient exposées, par la foiblesse de leurs garnisons, & par la disette de vivres & de munitions. Il lui 1657.
apprenoit en même-tems que les remontes & les recruës, qu'on avoit ordonné de faire dans les autres Provinces du Roïaume, n'étoient point encore arrivées : que cependant le General Espagnol ne perdoit point de tems, qu'il employoit la force & l'industrie pour s'introduire dans le Royaume, & qu'il étoit dangereux, si on ne se hâtoit de se mettre promptement en campagne, qu'il ne parvînt au but qu'il se proposoit.

Le Comte de Saint Laurent en informa la Reine, en la supliant d'envoyer par tout des ordres rigoureux ; afin que toutes les troupes, qui devoient composer son armée le joignissent au plutôt. La Reine expedia sans differer les ordres tels qu'on les lui demandoit ; & le Comte de Mirande Mestre de Camp & D. Rui Laurent de Tavora se rendirent avec leurs Regimens dans l'Alenteyo, où ils furent bien-tôt joints par un Regiment Etranger.

On veilla en même-tems à la deffense des autres Provinces ; mais comme le fort de la guerre alloit se passer dans celle de l'Alenteyo, on y envoya les meilleures troupes du Royaume. La Reine permit au Comte de Saint Laurent de nommer à toutes les Compagnies d'Infanterie & de Cavalerie, les Officiers qui viendroient à y manquer. Au reste, toute la Noblesse attachée à la Cour, courut sur la frontiere, pour deffendre la Patrie, & pour partager le péril & la gloire, qui accompagnent ordinairement les armes. Les Espagnols de leur côté ne montroient pas moins d'ardeur & d'empressement. D'abord on publia que leur armée étoit composée de treize mille hommes d'infanterie, & de quatre mille chevaux ; mais lors-

1657. que le Duc de Saint Germain se mit en campagne, ce qui arriva le douze d'Avril, elle ne monta qu'à six mille pietons, & à deux mille cinq cens chevaux effectifs. Il avoit pour Officiers Generaux, Dom Diegue Cavalhero, Mestre de Camp General, Dom Pedre Giron, Duc d'Ossuna, General de la Cavalerie, & Dom Gaspar de la Cueva, frere du Duc d'Albuquerque. Tous ces Officiers avoient de la réputation & de l'experience, du courage & de la valeur.

Le Duc de S. Germain se détermina à commencer la campagne par le siege d'Olivença. Son dessein ayant été découvert, D. Juan de Silva introduisit dans la place un convoi considerable de vivres & de munitions. Le lendemain à la pointe du jour, il s'en retourna à Juremena; comme les Castillans commençoient à paroître dans la plaine, où la Ville d'Olivença est située. Cette plaine est terminée par des colines, qui aboutissent d'un côté à la montagne d'Olor, & de l'autre regardant Badajos, aux montagnes de Poceyrao, & Castello-Velho, qui dominent la Ville, mais sans danger pour elle, à cause de leur éloignement. Au reste les fortifications intérieures de la place étoient en bon état; mais le chemin couvert, les fossez, & un ouvrage à corne avancé, communiquant du chemin couvert à la Porte du Calvaire, étoient sans deffense, parce qu'on n'avoit pas eu le tems de les reparer. La garnison, montoit à quatre mille hommes d'infanterie, avec cent chevaux, commandez par Estienne-Auguste Castilho, & deux Ingenieurs, Diegue de Aguiar, & Jean Gilot.

Emmanuel de Saldagne, comme il a été déja dit, étoit Gouverneur de la Place. Il avoit de la valeur, du courage, & un désir extrême de se signaler, mais il étoit sans experience, & il en donna une preuve authentique par la lettre qu'il écrivit à André d'Albuquerque. Il lui demanda, s'il ne devoit pas en cas qu'on l'assiegât, abandonner le chemin couvert sans le deffendre; ignorant que la deffense d'une place dépend presque toujours de la deffense du chemin couvert, & que lorsqu'il est emporté, la place ne tarde guere à se rendre. 1657.

D'abord que les Castillans furent arrivez devant Olivença, ils travaillerent à leurs lignes de circonvallation. Ils ouvrirent leurs tranchées, ils dresserent leurs batteries, & ils firent un feu assez considerable sans endommager beaucoup la place. Les Portugais répondirent par un feu à peu près égal, mais aussi sans causer de perte aux Espagnols, qui se tenoient toujours dans leurs tranchées larges & profondes; ensorte qu'ils avançoient peu leurs travaux; mais ils les avançoient sans presque courir aucun danger.

Le Comte de Saint Laurent forma le dessein de jetter quelque secours dans la place. Il ne pouvoit l'executer que par la forêt d'Olor, & en l'executant par cet endroit, il s'exposoit à une action generale avec l'ennemi, ce que la Reine lui avoit expressément ordonné d'éviter, de crainte que l'évenement ne secondant point l'esperance des Portugais, le Royaume ne demeurât exposé à toute l'insolence du vainqueur. Cependant de jour en jour le danger pressoit devant Olivença, l'armée Castillane recevoit de nouveaux secours, & elle montoit déja à dix mille hommes d'infanterie, & à quatre mille chevaux. Le Comte de Saint Laurent pour ne pas leur donner le tems de se fortifier davantage, de l'a-

1657. vis du Conseil de guerre, se détermina à se mettre en campagne, sans attendre les troupes qui marchoient de tous côtez pour renforcer son armée. Il esperoit par cette démarche de suspendre, ou de faire lever le siege d'Olivença aux Espagnols, d'enlever leurs convois, d'insulter leurs quartiers, d'empêcher leurs fourages, & d'executer toutes ces choses, sans être obligé d'en venir à une bataille.

Il partit donc de la Ville d'Elvas avec dix mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, quatorze pieces de canon, & un bagage proportionné. L'infanterie étoit divisée en vingt bataillons, & la cavalerie en vingt-huit escadrons. On plaça l'artillerie à la droite de l'avant-garde, & le bagage après l'arriere-garde. Les Comtes de Saint Jean & de la Torre, le Baron d'Alvito, qui avoit succedé au Gouvernement d'Emmanuel de Melo, Simon Correa de Silva, Pierre de Melo, Dom Emmanuel Henriques, Augustin d'Andreade Freire, Juan Leyte d'Oliveira, & Diegue Sanches de Poço, commandoient les Regimens de la Province d'Alenteyo, & celui de la Ville de Lisbonne marchoit sous les ordres de Rui Laurent de Tavora Comte de Mirande. Les troupes auxiliaires avoient à leur tête leurs Sergens Majors.

Le General choisit pour Capitaine de sa Garde, Dom Louis de Meneses, à qui le Comte de Soure avoit accordé la même Charge; mais Dom Louis, qui brûloit de se signaler, pria instamment le Comte de Saint Laurent, de lui permettre de marcher à la tête de l'avant-garde de la Cavalerie, poste convenable à la charge qu'il occupoit dans cette même Cavalerie. Le Comte de Saint Laurent y consentit, & choisit pour commander sa Garde le 1657. Capitaine Dom Sebastien de Costa. L'armée marcha pendant toute la nuit du côté de Juremena, où l'on avoit résolu de passer la Guadiane. Ce passage vrai-semblablement devoit être difficile à cause des pluyes qui avoient grossi la riviere, & de l'opposition qu'on devoit s'attendre de la part des Espagnols; mais ces derniers le laisserent faire tranquillement, & toute l'armée Portugaise passa sur un Pont de bateaux. On campa sous le canon de Juremena; la tête du camp s'étendoit vers Olivença, & la queuë vers la Guadiane. Deux mille hommes d'infanterie, & deux cens chevaux vinrent joindre le Comte de Saint Laurent. L'armée, moyennant ce nouveau secours, se trouva en apparence assez redoutable pour embarrasser les Espagnols; elle étoit magnifiquement habillée, l'émulation regnoit parmi le soldat: l'Officier étoit rempli d'ardeur & de courage; mais l'Officier & le soldat étoient l'un & l'autre presque sans experience. L'armée n'étoit, pour ainsi dire, composée que de nouveaux soldats, & de nouveaux Officiers: ainsi toute la campagne ne fut qu'une suite d'erreurs & de fautes, même de la part des Espagnols, quoiqu'ils eussent à leurs têtes des Officiers courageux & experimentez.

En effet, on ne comprend pas, comment ces derniers ne disputerent point le passage de la Guadiane aux premiers; car quoique ce passage se fît sous le canon de Juremena, comme ils étoient superieurs en cavalerie, ils eussent pû l'empêcher, ou du moins le faire achetter cherement aux Portugais. Ils demeurerent également quinze jours devant Olivença, ne poussant que foiblement leurs travaux; sans faire attention que cette lenteur

1657. lenteur pouvoit donner le tems aux Portugais de secourir la place, ou de faire lever le siege. En effet, le Comte de Saint Laurent naturellement hardi & entreprenant, malgré les ordres qu'il avoit reçûs de ne rien hazarder, ceda à l'empressement de ses troupes, & se détermina à attaquer les Castillans dans leurs retranchemens. Auparavant il songea à s'emparer de la montagne de Castello-Velho, qui n'étoit éloignée du camp ennemi que de la portée du mousquet. Il esperoit retirer plusieurs avantages de ce poste. Le premier c'étoit d'assurer ses convois, le second d'empêcher ceux des ennemis d'entrer dans leur camp, & le troisiéme de pouvoir canoner avec succès les ennemis, sans pouvoir l'être de leur part ; & enfin de causer une diversion : car il s'imaginoit que les Espagnols, contraints de veiller à la garde de leurs retranchemens, seroient donc obligez de suspendre, ou du moins de travailler foiblement à la perfection de leurs attaques.

Avant d'executer ce dessein, il fit construire deux redoutes à la tête du pont de bateaux, afin d'empêcher l'ennemi de s'en emparer. Ce travail étant achevé, il se mit en marche le quatre de Mai; & le lendemain il continua de s'avancer en ordre de bataille, & à pas lents, à cause de l'artillerie qu'il avoit placée à la premiere ligne de son infanterie. A l'égard de sa cavalerie, il la jetta toute sur l'aîle droite, parce que l'aîle gauche étoit couverte par la riviere d'Olivença, qui va se perdre dans la Guadiane.

Le Duc de Saint Germain ayant été informé par ses espions de la marche des Portugais, laissa quelques soldats d'élite pour garder les tranchées, & rangea dans son camp le reste de son armée en ordre de bataille, résolu d'attendre l'ennemi. Tandis qu'il disposoit toutes choses pour repousser vigoureusement les Portugais, le feu prit aux baraques des soldats : le vent étant violent, & la flame étant portée de tous côtez, on ne vit bien-tôt qu'un long embrasement. Ce feu ayant été apperçu par les batteurs d'estrade de l'armée Portugaise, ils s'imaginerent que les Castillans brûloient eux-mêmes leur camp pour se retirer. Ils coururent pour en avertir le Comte de Saint Laurent. Cette nouvelle répandit une joye universelle dans l'armée Portugaise, & le Comte chargea Tamaricut, Lieutenant General de la Cavalerie, d'aller avec cinq cens chevaux s'informer si elle étoit véritable. Tamaricut s'avança jusque sur une éminence, d'où l'on pouvoit découvrir le camp des ennemis. Il le vit tout en feu, sans apperçevoir les Castillans, qui étoient rangez en bataille dans un endroit qu'on ne pouvoit voir de celui où Tamaricut étoit. Il douta si peu de la retraite des Espagnols, qu'il envoya prier le Comte de S. Laurent de faire avancer quelques escadrons pour attaquer l'arriere-garde des ennemis, & enlever leur canon. Le Comte aussi-tôt fit partir un courier, pour avertir la Cour de la fuite des ennemis, & il marcha en même-tems vers le camp des Espagnols. Mais il apprit bien-tôt que ceux-ci bien-loin de s'enfuir, l'attendoient en bon ordre, ayant la tête de leur armée, postée sur la montagne de Castello-Velho, & le reste sur celle de Poceyrao.

A cette vûë, les Portugais demeurerent remplis d'étonnement. Cependant ils firent bonne contenance. André d'Albuquerque monta sur une éminence pour observer la campagne, & choisir un endroit commode pour

1657. y faire camper l'armée. Il découvrit les jardins d'Amoreyra, où l'on pouvoit trouver de l'eau, du bois, & tout ce qui étoit necessaire pour un campement. On marcha de ce côté-là, & le Comte de Saint Laurent résolut de s'y loger, quoique les ennemis pussent facilement l'incommoder avec leur canon. S'ils avoient même sçu profiter du trouble, que leur rencontre imprévûë avoit causé parmi les Portugais, ils les eussent battus, s'ils eussent osé les attaquer. Mais le Duc de Saint Germain n'osa risquer la bataille, si toutefois c'étoit la risquer, que de charger une armée déconcertée par la fausse démarche qu'elle venoit de faire si legerement.

D'abord que les Portugais furent arrivez & logez dans les jardins d'Amoreyra, le Duc de Saint Germain quitta Poceyrao, & rentra dans son camp, où il se contenta de doubler ses gardes ordinaires. Les Portugais accablez de fatigues, passerent toute la nuit sous les armes; cependant Emmanuel de Saldagne, informé de leur arrivée, se livroit à la joie la plus vive, dans l'esperance que le Comte de Saint Laurent ne manqueroit point le lendemain de jetter quelque secours dans la place. De son côté, il se préparoit à faire une sortie pour favoriser l'entrée de ce secours; mais ses esperances furent vaines. Le Comte de Saint Laurent ne fit aucun mouvement, il demeura dans l'inaction, & les Castillans de leur côté suspendirent les attaques de la Ville.

Cependant les Portugais ne cessoient point de tenir des Conseils, pour déliberer sur le parti qu'ils devoient prendre. Les uns vouloient qu'on tentât le secours de la place; les autres qu'on attaquât les ennemis dans leurs retranchemens, les autres qu'on se retirât, & qu'on abandonnât le poste où ils étoient, où le canon des ennemis les incommodoit beaucoup. Quelques-uns étoient d'avis qu'on se retranchât dans l'endroit où l'on étoit, & qu'on étendît davantage le camp. On embrassa cet avis. Le General de la Cavalerie partit aussi-tôt avec une partie du corps qu'il commandoit, pour faire des fascines, dans un endroit peu éloigné de l'un & l'autre camp. Les Castillans s'étant apperçus de ce mouvement, firent sortir la meilleure partie de leur cavalerie, avec un détachement de fusiliers pour interrompre le travail des Portugais. Les Chefs qui commandoient ceux-ci, les firent retirer, & tous rentrerent dans le camp, à l'exception de quelques Officiers & de quelques soldats, qui emportez par leur courage, voulurent attendre l'ennemi. Ils l'attendirent en effet, & soutinrent pendant un espace de tems assez considerable l'effort des Castillans. Ce combat se passoit à la vûë des deux camps. Les Portugais voyant leurs Compagnons aux mains, étoient transportés de fureur. Ils eussent voulu partager le péril; ils murmuroient de ce que le General les empêchoit de sortir. Le General à son tour informé de leur murmure, songea à prendre un parti plus honorable, que l'inaction où il restoit, & qu'on blâmoit hautement. « Car, disoit-on, que peut-on attendre de » tant de circonspection, on découragera le soldat, on inspirera du mé» pris pour nous à l'ennemi. On » perd le tems en de vaines déliberations: on devoit secourir Oliver» ça, & on n'en fait rien: on nous » fait camper dans un endroit, où » l'on ne peut raisonnablement tenir, » on laisse échapper toutes les occa» sions de vaincre l'ennemi: on 1657.

1657. » envoye la Cavalerie à la fascine ; » celle des Castillans a l'imprudence de sortir de ses retranchemens ; » au lieu d'embrasser cette occasion » pour la combattre, on fait honteusement retirer la nôtre ; on laisse enfin fortifier l'ennemi dans ses » retranchemens, & l'on se conduit » de maniere, qu'on ne peut plus, sans » s'exposer à être entierement défaits, » leur causer la moindre perte.

En effet, il étoit moralement impossible de forcer les Castillans dans leur camp. On leur avoit laissé tout le tems necessaire, pour reparer le dommage que le feu leur avoit causé ; car si on les eût attaquez dans cet instant, il est certain qu'on les eût battus, ou du moins contraints à lever le siege. Mais le trouble que causa la méprise des batteurs d'estrade, & ensuite celle de Tamaricut sur leur retraite, fut la source de leur salut. Cependant le Comte de Saint Laurent crut pouvoir tout reparer en se déterminant d'aller attaquer Badajos. Pour commencer à executer ce dessein, il fit partir le General de l'artillerie avec huit cens hommes d'infanterie, afin de s'emparer d'abord du Fort de Saint Christofle. Alfonse de Furtado se mit en marche pendant la nuit, dans le dessein d'attaquer ce Fort à la pointe du jour ; mais une tempête affreuse ayant redoublé l'obscurité de la nuit, les Portugais s'égarerent, & furent obligez de se retirer à Elvas pour s'y reposer des fatigues qu'ils venoient d'essuyer.

Le jour suivant, qui étoit le onziéme de May, l'armée Portugaise abandonna le camp d'Amoreyra, & reprit la route de celui de Juremena; les ennemis ne s'en apperçurent, que quand toute l'armée fut en pleine marche. Le Duc d'Ossuna la poursuivit avec trente escadrons ; mais comme l'armée Portugaise étoit d'un côté couverte par ses chariots, & de l'autre par la Guadiane, & que la cavalerie deffendoit l'arriere-garde, les Espagnols se contenterent de l'observer, sans oser l'insulter. 1657.

Cependant le Duc de Saint Germain fit sommer le Gouverneur d'Olivença de se rendre ; en lui faisant dire, qu'il n'y avoit plus esperance de secours pour lui, & que s'il ne se soumettoit au plutôt, il traiteroit la garnison, & les habitans même de la Ville avec la derniere rigueur. Saldagne répondit fierement, qu'il étoit resolu de périr plutôt que de se rendre. Alors on poussa vivement les attaques, on battit la Ville sans relâche, on s'approcha du chemin couvert, on s'empara d'un ouvrage avancé, & l'on réduisit bientôt les assiegez à la derniere extrêmité, par l'ignorance de Saldagne, qui avec du courage deffendoit très-mal la place.

Le Comte de Saint Laurent, avant de se mettre en marche vers Badajos, voulut tenter une seconde fois la prise du Fort de Saint Christophe. Mais le succès en fut tout aussi malheureux que la premiere fois. Neanmoins cet échet ne pût le détourner du dessein qu'il méditoit sur Badajos. Il fit marcher quelques Regimens vers cette place, sous les ordres du Mestre de Camp General, qui se logea avec ses troupes dans les jardins de la Ville, malgré le feu terrible qu'on fit sur lui. Y étant arrivé lui-même, il se prépara d'abord à donner un assaut. Ce dessein parut temeraire ; mais rien ne put en detourner le General. Un soldat déserta de l'armée des Portugais, & en alla avertir la garnison, & les habitans, qui avoient reçu un secours considerable, sans que les

1657. Portugais s'en fussent apperçus. Cependant ces derniers disposerent toutes choses pour l'execution de leur projet. Ils se presenterent en effet à l'assaut avec beaucoup de valeur ; mais leurs échelles étant trop courtes, ils furent accablez par les pierres & par les feux d'artifice qu'on lançoit sur eux, sans qu'ils pussent s'en venger. Enfin on fut obligé de battre la retraite, & de se retirer. Le nombre des morts se monta à soixante & dix hommes, & celui des blessez à trois cens. Parmi les morts, on trouva Rodrigue Laurent de Tavora, Mestre de Camp, illustre par sa naissance, & recommandable par sa valeur, Diegue Sanches de Poço, aussi Mestre de Camp, Castillan de Nation, & attaché au service des Portugais, Sebastien Vasconcellos, troisiéme fils du Comte de Castel-Melhor, Emmanuel d'Acugna, Manuel Arnau, Capitaine d'infanterie dans le Regiment de Simon de Correa, & Alvarés Mesquita, du Regiment d'Augustin d'Andreade. Parmi les blessez, on compta le Comte de Penagniano Camerier Major, qui reçut un coup au visage, Simon Correa de Silva, qui fut blessé à la cuisse, & Antoine François Saldagne, unique & seul heritier du brave Ayres, Pierre de Saldagne, son pere.

On augmenta considerablement la perte des Portugais, dans les nouvelles publiques de la Cour de Madrid. On y vanta à l'excès, le courage, la valeur, la prudence de Simon Castagna, Gouverneur de la place, & l'on ne manqua point de prodiguer des louanges excessives aux soldats de la garnison, aux habitans de la Ville, & surtout aux Prêtres & aux Moines, qui dans cette occasion combattirent courageusement.

Le Comte de Saint Laurent étoit désesperé de ce mauvais succès, il tenoit sans cesse des conseils de guerre, il envoyoit à tous les instans des couriers à la Cour, & cependant il ne pouvoit prendre aucun parti raisonnable. Enfin on prit celui de se retirer tout-à-fait de devant Badajos. On passa la Guadiane, & on alla camper sur les bords de la Caya. Le lendemain on marcha vers Juremena, dans l'esperance de relever par ce voisinage le courage de ceux qu'on assiegeoit dans Olivença. Mais le Gouverneur fit avertir le Comte de Saint Laurent qu'il manquoit déja de munitions, & qu'il seroit obligé de se rendre bien-tôt, s'il n'étoit promptement secouru. Pour toute réponse le Comte de Saint Laurent en écrivit à la Reine, & il fit partir en même-tems Alfonse Furtado, General de l'artillerie, avec quatre Regimens d'infanterie & six escadrons de cavalerie, commandez par Denis de Melo & Castro, Lieutenant General, pour aller attaquer Valence d'Alcantara, place fortifiée par l'art & par la nature. On échoüa également dans cette entreprise, & alors le Comte de Saint Laurent se détermina à secourir Olivença à quelque prix que ce fût. Mais il prit cette résolution trop tard, Saldagne avoit pris son silence pour un ordre de se rendre, & en consequence il avoit envoyé Juan Rodrigue Coello, Sergent Major de la place, pour regler les articles de la capitulation, avec Juan Alvarés Barbuda. Ensuite il fit partir pour les communiquer au Comte de S. Laurent, Juan Mendez Mexia, accompagné d'Antoine Barbosa & Brito, de Ferdinand Gomes Cabrera, du Pere Antoine de Mattos Mexia, de Laurent Gallego Fajardo, de Gil Laurent Cabesa, & de Benedictin de Mattos Mexia. Le Comte reçut ces 1657.

1657. Députez très-mal : il s'emporta, il les menaça, & dans le fond, ce n'étoit point leur faute, mais celle du Gouverneur, & même la sienne.

Cependant il dépêcha dans l'instant un courrier à la Reine, pour lui demander s'il devoit signer ou non la capitulation. La Reine écrivit à Saldagne de la rompre, & au Comte de sauver à quelque prix que ce fût Olivença. Elle fit en même-tems partir pour l'armée le Comte de Castel-Melhor, & le Comte de Sabugal, pour concourir avec le Comte de Saint Laurent, à la réparation des fautes passées. Castel-Melhor obéït promptement aux ordres de la Reine, & se rendit au camp de Juremena, d'où il envoya la lettre de la Reine à Saldadagne. Il lui écrivit aussi lui-même, pour l'assurer qu'il alloit tout hasarder pour le secourir, ou le délivrer ; que cependant qu'il se gardât bien de tenir la capitulation.

Les Commissaires que Saldagne avoit députez vers le Comte de Saint Laurent, se chargerent de ces deux lettres. Saldagne aussi-tôt assembla les principaux Officiers de la garnison, & les Magistrats, & les principaux habitans de la Ville, pour leur communiquer les ordres qu'il venoit de recevoir. On contesta beaucoup sur ces ordres, & Saldagne & quelques Officiers vouloient les executer ponctuellement, mais le plus grand nombre s'y opposa, en soutenant qu'il falloit se conformer aux engagemens qu'on avoit pris avec les Espagnols : qu'il ne falloit point s'exposer aux suites fâcheuses d'une Ville prise d'assaut, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver si on n'acceptoit point la capitulation dont il étoit question. Saldagne ne pouvant les faire changer de sentiment, prit acte de tout ce qui venoit de se passer, pour s'en servir en tems & lieu pour sa justification. On lui remit cet acte, & la place fut livrée aux Espagnols le trentiéme du mois de Mai. La garnison Portugaise, composée de deux mille trois cens hommes d'infanterie, & d'une Compagnie de cavalerie en sortit, avec tous les honneurs militaires. Les habitans abandonnerent la Ville, & emporterent leurs biens mobiliers, comme il avoit été reglé par la capitulation. Les Espagnols firent les derniers efforts pour les engager à demeurer dans la Ville, leur promettant une pleine joüissance de tous leurs biens, & de tous leurs privileges ; mais rien ne put les retenir, la haine triompha de l'interêt, ils aimerent mieux vivre dans la pauvreté avec leurs Compatriotes, que riches dans leurs maisons avec les Castillans. 1657.

Le General Portugais envoya à Olivença des chariots, pour transporter leurs biens mobiliers ; & la Reine touchée d'une fidelité si genereuse, ordonna qu'on envoyât toutes ces familles differentes en differentes Villes de la Province d'Alenteyo, & qu'on leur procurât tout ce qui leur seroit necessaire, tant pour s'établir, que pour se dédommager de la perte qu'elles venoient de faire. A l'égard de Saldagne, à peine fut-il arrivé avec la garnison dans le camp de Juremena, que le Comte de Saint Laurent le fit arrêter, & l'envoya prisonnier dans le Château de Villaviciosa. Il fit aussi arrêter les principaux Officiers de la garnison, Jean Alvarez Barbuda, Mestre de Camp, Estienne-Augustin Castillo, Capitaine de Cavalerie, Jean Rodrigue Coello, Sergent Major, François de Fur, Lieutenant General de l'artillerie, & Antoine Barbosa & Brito, qui cependant

1657. n'avoient rien à se reprocher, ayant tous rempli le devoir de soldat & d'Officier pendant tout le siege. On les transfera à Lisbonne, & Emmanuel de Saldagne, après une longue prison, fut éxilé dans les Indes à perpetuité. Alvarés Barbuda fut reservé à une disgrace plus humiliante. Au reste, la perte d'Olivença causa une consternation generale. La Reine, les Ministres, tout le Portugal, ressentirent vivement la perte d'une place si considerable. C'étoit la premiere qui se fut renduë volontairement aux Castillans, depuis que la guerre avoit commencé; & l'on y étoit d'autant plus sensible, qu'on ne pouvoit ignorer la foiblesse avec laquelle les Espagnols l'avoient attaquée; ensorte qu'on ne pouvoit douter qu'ils ne dûssent cette conquête à la lâcheté de ceux qui la deffendoient.

La Reine sur tout étoit inconsolable. Elle craignoit qu'on n'attribuât ce malheur à sa conduite. Elle eût souhaité que l'armée eût tenté quelque entreprise, pour effacer les fâcheuses impressions qu'on vouloit donner de son Ministere. Mais il étoit impossible; l'armée Castillane étoit supérieure à l'armée Portugaise, & il étoit de la derniere consequence de ne rien hasarder. Tandis qu'on s'occupoit de ces tristes reflexions à Lisbonne, le Duc de Saint Germain après avoir demeuré huit jours à Olivença, pour faire reparer les fortifications de cette place, s'en retourna triomphant à Badajos, ne se promettant pas moins que d'envahir bien-tôt, toute la Province d'Alenteyo. La Reine envoya des ordres au Comte de Saint Laurent, de mettre en état Juremena, & de soutenir un siege, en cas que les Espagnols vinssent attaquer cette place.

Le Comte de Saint Laurent obéït, & il envoya des soldats dans toutes les places les plus exposées. Le Duc de Saint Germain, dont l'armée avoit été considerablement augmentée, par des troupes nouvelles, qui lui étoient arrivées de differentes parties de l'Espagne, garnit aussi ses places, & marcha ensuite avec dix mille hommes d'infanterie, & quatre mille chevaux, pour assieger Mourano, qu'il investit le 13 de Juin. Mourano est situé à une petite lieuë de Monçaraz & à cinq lieuës d'Olivença. Cette Ville n'étoit deffenduë que par un vieux Chateau, environné des murailles, qui tout au plus pouvoient tenir trois ou quatre jours. Ensorte que les provisions qu'on y jetta pour quatre mois, étoient aussi inutiles que la garnison qu'on y fit entrer sous les ordres de Juan Fereira d'Acugna. Le Comte de Saint Laurent ne l'ignoroit pas. Aussi dans l'esperance de surprendre les assiegeans, il marcha avec l'armée dans le dessein de les attaquer; mais en arrivant sur les bords de la Guadiane, la Cavalerie Espagnole se presenta de l'autre côté pour lui en empêcher le passage. Alors il conçut le dessein d'aller tenter ce passage vers Porto de Moura, à cinq lieuës de l'endroit où il étoit. Le tems pressoit, & il craignoit que les Castillans ne se rendissent cependant maîtres de Mourao. Trente soldats Portugais s'offrirent de s'y rendre à travers l'armée ennemie. Cette noble résolution reveilla le courage du reste de l'armée, plusieurs autres soldats se joignirent aux trente premiers, & se rendirent en effet pendant la nuit à Mourao. Le Comte de Saint Laurent fit partir en même-tems pour Moura, Emmanuel de Melo, afin d'y préparer tout ce qui seroit necessaire au reste de l'armée pour le 1657.

1657. passage de la Guadiane. 1657.

Les Espagnols donnerent cependant un assaut au Château de Mourao. Il fut vivement attaqué & courageusement deffendu, & les Espagnols furent même contraints de se retirer avec perte. Ils se préparerent à livrer un second assaut. Ils sommerent auparavant Emmanuel d'Acugna de se rendre. Emmanuel rejetta cette proposition avec fierté. Alors ses Officiers & ses soldats lui representerent qu'on ne pouvoit sans témerité entreprendre de deffendre davantage la place. Son courage ceda à sa prudence. Il battit donc la chamade, il obtint une capitulation honorable, & il se rendit auprès du Comte de Saint Laurent, avec la garnison & les habitans. Le Comte le mit aux arrêts; mais informé qu'il avoit fait au-delà de ce qu'il devoit, s'il eût agi dans les regles étroites de la prudence, il le remit en liberté, & fit même publiquement son éloge.

Dès que le Duc de Saint Germain eut reparé les brêches de Mourao, & qu'il eut ajoûté quelques nouvelles fortifications aux anciennes, il prit la route de Juremena avec son armée. Sa cavalerie alla reconnoître la place. Sur le rapport qu'elle fit, il jugea qu'il étoit dangereux d'en former le siege, sur tout dans la saison où l'on étoit; où les chaleurs sont excessives dans cette partie de l'Espagne, & causent de grandes maladies. Ainsi il s'en retourna à Badajos, & il renvoya l'armée dans ses quartiers. Celle des Portugais partit de Mouçaras pour revenir dans son camp de Juremena. Là le Comte de Saint Laurent tint un Conseil de guerre pour déliberer sur ce qu'on feroit. Les avis y furent partagez: les uns vouloient qu'à l'exemple des Castillans on fit rentrer l'armée dans ses quartiers, & les autres souhaitoient qu'on allât recouvrer Mourao, pour reparer en quelque maniere la gloire de la Nation, fletrie par les conquêtes que les Castillans venoient de faire sous ses yeux. Le Comte de Saint Laurent goûtant l'avis de ces derniers, en informa la Reine, & sans attendre la réponse, il marcha à Mourao.

Comme le courier du Comte de Saint Laurent arrivoit à Lisbonne, Dom Juan Mendés de Vasconcelos, Gouverneur de la Province de Tras-os-Montes y arrivoit aussi. Sa valeur, sa prudence, & son experience dans l'art de la guerre, étoient generalement reconnuës. Ses amis avoient inspiré à la Reine de l'appeller à la Cour, comme le seul, qui fut capable de reparer les malheurs qu'on venoit d'essuyer sur la frontiere de l'Alenteyo. Le peuple persuadé de la même chose l'accompagna jusqu'au Palais, avec des acclamations, & en lui donnant le titre flateur de deffenseur du Royaume. Ainsi Vasconcellos, qui sous le regne du feu Roi, s'étoit vû, pour ainsi dire, comme relegué dans la Province dont il étoit actuellement Gouverneur, revint en triomphe dans la Capitale du Royaume, pour s'y voir combler d'honneur. La Reine le reçut parfaitement bien, & lui donna des marques éclatantes de son estime.

Cette Princesse assembla le Conseil de guerre, auquel elle communiqua la lettre du Comte de Saint Laurent. Il parut à tout le Conseil, que l'entreprise que ce General méditoit sur Mourao, étoit indigne d'une armée telle que celle qu'il commandoit. Le Comte de Prado poussa plus loin la sincerité: il dit hardiment que la tête avoit tourné au Comte de Saint Laurent, & qu'il falloit dans le même

1657. moment faire partir Vasconcellos pour commander l'armée, & prévenir de plus grands malheurs: Qu'on pouvoit rappeller le Comte, sous prétexte d'avoir entrepris un siege contre l'avis de ses autres Officiers, & sans la permission de la Reine: qu'il falloit enfin fouler aux pieds de frivoles considerations, lorsqu'il s'agissoit de la gloire de la Nation, & de la conservation de l'Etat. Vasconcellos, qui assistoit à ce Conseil, convint que la mes-intelligence qu'il voyoit regner entre le Comte de Saint Laurent & les autres Chefs de l'armée, pouvoit causer des inconveniens qu'on ne sçauroit trop tôt prévenir. Toutefois, ajoûta-t-il, puisque le Comte de Saint Laurent a commencé le siege de Mourao, on ne pourroit le rappeller actuellement, sans lui faire un affront trop sensible. Ainsi il faut le lui laisser terminer. A mon égard, si on le souhaite, je partirai dans l'instant; mais ce sera pour aller servir volontaire dans l'armée, tant que durera le siege de Mourao.

Tandis qu'on se débattoit ainsi dans le Conseil de guerre, la Reine sans attendre ce qui en résulteroit, se détermina à rappeller le Comte de Saint Laurent, & Emmanuel nuel de Melo. Elle leur écrivit à chacun une lettre, conçuë en ces termes.

» Les mauvais succès de la campagne
» ont fait prendre au Roi le dessein de
» se mettre à la tête de ses armées,
» pour réparer la perte d'Olivença &
» de Mourao, & pour ranimer ses
» sujets, & les rassurer contre les pé-
» rils qui les menacent. Il a choisi
» pour son Lieutenant General Juan
» Mendés de Vasconcelos, André
» d'Albuquerque pour commander
» la Cavalerie en qualité de Mestre
» de Camp General, & D. Sanche
» Emmanuel, pour second Mestre 1657.
» de Camp General. Il veut que le
» Comte de Saint Laurent revienne
» à Lisbonne pour l'aider de ses con-
» seils.

Le courier, qu'on avoit chargé de ces lettres, arriva à Monçaraz dans le même moment que la Cavalerie alloit passer la Guadiane, pour se rendre devant Mourao. Le Comte de Saint Laurent, dès qu'il eût reçu la lettre, se laissa emporter à des paroles peu respectueuses. Ensuite sans assembler le Conseil, sans publier les ordres de la Reine, il abandonna l'armée, & partit pour Lisbonne. Albuquerque & Sanche Emmanuel au contraire tinrent un Conseil, dans lequel on résolut de s'en retourner à Juremena, & delà de renvoyer l'armée dans ses quartiers: ce qui fut executé. Ensuite d'Albuquerque écrivit à la Reine pour la remercier des nouvelles graces, que Sa Majesté lui accordoit, & representa dans cette même lettre, avec toute la moderation & tout le respect possible, le tort irreparable qu'on faisoit à Emmanuel de Melo, en le déposant de sa Charge: Que la conduite de ce brave Officier avoit été pendant toute la campagne digne de loüange, & qu'il n'y avoit que ses ennemis, à qui son merite portoit ombrage, qui osassent dire le contraire. Le Conseil de guerre établi à Lisbonne, piqué de ce que la Reine contre sa coutume eut fait ces changemens sans lui en faire part, representa également à cette Princesse, l'injustice qu'on faisoit à Melo: que bien loin de meriter châtiment, il méritoit récompense, & que sa Majesté devoit révoquer ses ordres à son égard. La Reine répondit, qu'elle connoissoit le merite de ses sujets, & sur tout celui de Melo, mais qu'elle avoit ses raisons pour mainte-nir

1657 nir ce qu'elle avoit fait. On raisonna beaucoup sur cette réponse, mais tout le monde justifia Melo, & l'on n'approuva que le rappel du Comte de Saint Laurent, dont la conduite en effet avoit été pitoyable.

Cependant Vasconcelos partit de Lisbonne pour commander dans la Province de l'Alenteyo, avec le titre de Lieutenant de Roi. Il arriva & s'arrêta quelques jours à Estremos, & Emmanuel de Melo prit la poste pour se rendre à la Cour. Toute l'armée vit son départ avec regret. Il avoit du courage, de la prudence, & de ces manieres nobles sans fierté, qui gagnent le soldat, & le préviennent favorablement. Tandis que Vasconcelos étoit encore à Estremos, les Castillans allerent avec deux corps de Cavalerie ravager les territoires de Monçaras, de Villavitiosa, & d'Elvas. Ils firent des ravages si considerables, que les païsans des campagnes s'en plaignirent à la Reine, accusant Vasconcelos qu'ils haïssoient, de les avoir vû faire, sans se donner aucun mouvement pour les empêcher.

La Reine écrivit aussi-tôt à Vasconcelos, pour qu'il eût à mettre la Province hors d'insulte, à disposer la Cavalerie de sorte qu'elle pût facilement courir au secours de ceux qu'on attaqueroit, & à communiquer au Comte de Prado tout ce qu'il entreprendroit. Ce dernier article mortifia Vasconcelos, parce qu'il aimoit peu le Comte de Prado: cependant dissimulant la peine que cet ordre lui causoit, il répondit à la Reine, qu'il obéiroit, & qu'il informeroit exactement de tout le Comte de Prado, de qui il avoit toujours recherché l'estime & l'amitié.

Enfin Vasconcelos se rendit à Elvas, & aussi-tôt il fit partir pour Moura Dom Sanche Emmanuel, afin de garder avec cinq Regimens d'infanterie, tout le pays qui s'étend depuis cette place jusqu'à Estremos. Ensuite Vasconcelos s'informa exactement de l'état de l'armée Castillane. Ayant appris qu'elle ne feroit que de foibles efforts pendant la campagne de l'automne, il forma le dessein d'aller assieger Mourao, quoique les Espagnols l'eussent assez bien fortifiée depuis qu'ils en étoient les maîtres. Il disposa toutes choses pour executer son dessein. Tandis qu'il travailloit aux préparatifs, on faisoit des courses de part & d'autre; il s'y passa même une action à laquelle le Duc de Saint Germain se trouva en personne. Il étoit sortit de Badajos avec dix-huit cens chevaux, pour aller reconnoître Campo Major. Il rencontra François de Moura qui battoit l'estrade, avec quelques escadrons de cavalerie. Moura soutint les premiers efforts de l'ennemi avec beaucoup d'intrepidité, & donna le tems à la garnison de Campo Major de courir à son secours. André d'Albuquerque sortit aussi d'Elvas, avec cinq escadrons. Dom Juan Vanicelli, Italien de Nation, & Commissaire General, lui representa qu'il auroit été de la prudence d'envoyer quelqu'un pour reconnoître les ennemis, avant de s'engager plus avant. Albuquerque méprisa ce conseil. Il continua sa marche; cependant reflechissant sur sa conduite, il s'arrêta, & chargea Dom François de Sousa Coutigno, Capitaine de Cuirassiers, d'aller avec sa Compagnie pour reconnoître le pays. A peine Sousa fut-il séparé du corps que commandoit Albuquerque, qu'il fut chargé par treize escadrons de cavalerie Espagnole. Le Duc de Saint Germain voyant qu'il ne pouvoit aller à Cam- 1657.

1657. po Major, avoit tourné ses pas vers Elvas, dans l'esperance de rencontrer & d'enlever quelques-uns des détachemens de la cavalerie Portugaise, qui battoit sans cesse l'estrade autour de cette Ville. Sousa à la vûë des Espagnols s'enfuit pour rejoindre Albuquerque. Les Espagnols le poursuivirent. Leur arrivée jetta Albuquerque dans l'embarras : s'étant approché de Vanicelli, il lui dit : Hé bien que ferons-nous presentement ? Vanicelli qui avoit de la valeur, mais qui étoit piqué du mépris qu'Albuquerque avoit fait de ses conseils, lui répondit froidement, » Fuir, c'est le seul » parti qui reste à ceux qui se condui» sent imprudemment à la guerre. «

Cependant Albuquerque rappellant son courage, pour ne pas achever de se perdre, se détermina à se retirer, mais lentement & en bon ordre. Il marcha donc vers les Oliviers d'Elvas. Là, l'avant-garde Castillane le joignit, & attaqua son arriere-garde; Dom Juan de Silva, & Dom Louis de Meneses soutinrent ce premier choc avec leurs Compagnies. Les Castillans à mesure qu'ils arrivoient redoubloient leurs efforts ; mais ne pouvant s'étendre à cause des bois pour enveloper les Portugais, leur superiorité leur devint presque inutile. Enfin Albuquerque arriva près d'Elvas, Dom Juan Mendés fit sortir un Regiment d'infanterie pour dégager sa cavalerie. Alors les Castillans se retirerent. La perte fut à peu près égale de part & d'autre, on se rendit les prisonniers, & les Portugais peu de jours après cette action enleverent un convoi aux Castillans.

On entra dans le mois d'Octobre, & l'on résolut à ne plus differer le siege de Mourao, d'autant plus qu'on avoit fait partir pour la Catalogne une partie de l'armée Castillane, afin de 1657 contenir les habitans de ce Royaume, où de nouvelles étincelles de rebellion commençoient à éclater. Vers le 23. du mois, l'armée Portugaise composée de neuf mille hommes d'infanterie, & de douze cens chevaux partit d'Elvas, laissant toutes les places frontieres bien munies, & les magasins de Monçaraz bien remplis. L'armée étant arrivée à Terena, le General envoya Dom Sanche Emmanuel pour investir la place; devant laquelle Vasconcelos se rendit avec le reste de l'armée, malgré une grosse pluye, qui incommoda beaucoup le soldat. On ouvrit la tranchée, & l'on dressa sans differer les batteries. Dom François d'Avila Orecon commandoit dans la place, ayant sous ses ordres quatre cens hommes d'infanterie, & quarante chevaux, avec toutes les provisions de bouche & de guerre necessaires pour une longue deffense. Neanmoins il ne tint que quatre jours, & le 28 du même mois, il demanda à capituler, & le 30 il évacua la place, & il se retira à Olivença.

Le Duc de Saint Germain s'étoit rendu dans cette Ville, à la nouvelle du siege de Mourao, pour y assembler en corps d'armée toutes les troupes Castillanes, qui étoient en quartier dans le voisinage. D'abord qu'il eût appris la reddition de Mourao, il s'en retourna à Badajos, & congedia son armée. Vasconcelos de son côté ramena ses troupes à Elvas; mais avant de se mettre en marche, il nomma au Gouvernement de Mourao, Augustin d'Andreade Freyre, Mestre de Camp, vieux soldat, & expert dans l'art des fortifications. Andreade remercia le General de l'honneur qu'il lui faisoit, & alors le Gouverne-

1657. ment fut donné à François Pacheco Mascaregnas, Mestre de Camp, qui s'appliqua à fortifier la place, de maniere qu'en peu de tems, il la mit en état de soutenir un long siege. Cependant Vasconcellos en arrivant à Elvas, renvoya Sanche Emmanuel à son Gouvernement de la Province de Beira, licentia les troupes auxiliaires, & congédia les autres dans leurs quartiers d'hyver. Lui-même partit pour la Cour, afin d'y regler les operations de la campagne prochaine, laissant à André d'Albuquerque le commandement dans l'Alenteyo pendant son absence. Dans les autres Provinces comme celle de Beira, de Tra-os-Montes, & d'entre Douro & Minho, on repoussa avec succès les Castillans pendant toute cette même campagne.

Le bruit des armes, & les embarras de la guerre n'empêchoient point la Reine de veiller avec soin à l'éducation du Roi son fils. Nicolas Monteyro, personnage d'un merite solide, son Precepteur, & le Comte d'Odemira, son Gouverneur, secondoient avec tout le zele possible les desseins de cette Princesse. Mais le Roi abusant de l'autorité que lui donnoit la Couronne, méprisoit leurs conseils: prieres, remontrances, rien ne le touchoit; il se livroit à toute la fougue de son temperament vif, brusque & impetueux. Nous presenterons sous le même coup d'œil toute la suite de ses actions, après que nous aurons détaillé toutes les actions militaires & politiques qui s'éxecuterent sous la Regence de la Reine sa mere. Cette methode nous paroît necessaire, pour ne pas interrompre l'interêt qui résulte des unes & des autres.

A l'exemple du feu Roi, la Reine voulant entretenir une étroite correspondance avec les Puissances Etrangeres, songea à envoyer dans leurs Cours des personnes habiles pour y ménager les interêts de sa Couronne. 1658. Le Pere Dominique du Rosaire, Irlandois de Nation, se rendit par ses ordres en France; mais ce Moine échoüa dans toutes ses negociations. François de Sousa Coutigno étoit dans Rome. Cette Cour qui avoit paru assez disposée à accorder enfin à celle de Portugal, ce qu'elle demandoit, changea de sentiment, lorsqu'elle apprit la mort du feu Roi, & l'armement considerable que les Castillans faisoient pour recouvrer le Portugal. Cette conduite aussi injuste qu'indecente, détermina la Reine à ordonner à son Ambassadeur de s'en retourner en Portugal, si dans le cours de l'année où l'on étoit, il ne terminoit enfin quelque chose avec la Cour de Rome. François de Melo partit pour Londres, où Cromvvel le reçut honorablement, & ratifia les traitez passez avec la Couronne de Portugal. En Hollande Antoine Raposo, & Jérôme Nuñes de Costa, travailloient à maintenir la paix avec cette République, qui avoit bien de la peine à digerer la perte de Fernambuco dans le Bresil, où commandoit le Comte d'Atougia. Dom Ferdinand de Meneses, Comte d'Ericeira, étoit Gouverneur de Tanger, & Alexandre de Sousa Freire de Massagnan en Afrique. Les Maures & les Castillans tenterent tour à tour, mais envain, d'enlever ces places aux Portugais.

Dans le tems que Dom Juan mourut, le Comte de Sarcedas, Viceroi des Indes, rendit aussi le dernier soupir, & laissa le Gouvernement entre les mains d'Emmanuel Mascaregnas, de François de Melo & Castro, & d'Antoine de Sousa Coutigno, qui s'étoient trouvez dans l'isle de Cey-

1658. lan, lorſque les Hollandois en avoient entierement chaſſé les Portugais. Ils proclamerent dans Goa l'Infant Dom Alfonſe, comme legitime ſucceſſeur du Roi Dom Juan. Enſuite ils reglerent de leur mieux les affaires des Indes, qui alloient toujours en empirant, tandis que celles des Hollandois y proſperoient de jour en jour.

Mais pour revenir à la Cour de Liſbonne : Dom Juan Mendés de Vaſconcelos, s'y tranſporta comme nous l'avons dit, preſqu'immediatement après la priſe de Mourao. La perte d'Olivença avoit tellement irrité la Reine, que pour réparer ce malheur, & la gloire de la Nation, elle s'affermit dans le deſſein de faire offenſivement la guerre aux Caſtillans, & de la pouſſer avec tant de vigueur, qu'ils perdiſſent à jamais l'eſperance de ſubjuguer de nouveau le Portugal. Cette genereuſe réſolution fut generalement applaudie ; & Vaſconcelos en conſequence propoſa le ſiege de Badajos, & s'engagea de conquerir cette place aux Portugais, pourvû qu'on lui donnât dix mille hommes d'infanterie, trois mille chevaux, un train convenable d'artillerie, & un bagage proportionné. La Reine embraſſa avidemment ce projet, & ſon Conſeil de guerre l'approuva, à l'exception du Comte de Sabugal, qui parla ainſi à la Reine pour l'en détourner. « Les Caſtillans » ne ſçauroient au commencement du » printems prochain former une ar» mée aſſez conſiderable, pour tenir » la campagne ſur les frontieres de » l'Alenteyo. Cette Province étant » donc en ſûreté, il ſeroit de la pru» dence des Portugais de profiter de » l'occaſion, pour reparer dans la Pro» vince d'entre Douro & Minho les » ravages que les Caſtillans y avoient » faits. De la conſervation de cette » Province dépend celle des Provin- 1658 » ces de Tra-os-Montes, & de Beira. » Il eſt donc plus utile de jetter toutes » les forces dans la Province d'entre » Douro & Minho, & d'aller enlever » aux Caſtillans le Fort Saint Louis » Gonzague, d'où ils infeſtent im» punément cette Province. Cette » conquête peut devenir très-impor» tante, parce que delà on peut fa» cilement tomber ſur Tuy, & ſur » Bayonne, & mettre à contribution » preſque toute la Galice. Ces avan» tages ſont réels, au lieu que l'en» trepriſe de Badajos, quand mê» me elle auroit tout le ſuccès qu'on » en eſpere, n'en peut produire » aucun par la ſterilité du pays.

On ne fit nulle attention à ce diſcours, & le ſiege de Badajos fut réſolu. Comme le ſecret eſt l'ame & le mobile de preſque tous les ſuccès heureux, la Reine le recommanda ſur cette entrepriſe, en deffendant qu'on en parlât, que lorſque tout ſeroit prêt pour l'executer. Mais le Duc de Saint Germain, à la vûë des préparatifs qu'on faiſoit, pénétra dans leur deſſein, & munit la place de vivres & de munitions. Enſuite il en informa Dom Louis de Haro, premier Miniſtre, à qui l'entrepriſe parut ſi peu vraiſemblable, qu'il fit dire au Duc de Saint Germain, qu'il prît à ſon ſervice des eſpions plus fideles, ou mieux inſtruits, que le ſiege de Badajos par les Portugais étoit au rang des choſes impoſſibles. Ainſi qu'il eût à ſe tranquiliſer à cet égard.

Cependant le tems de recommencer la guerre étant arrivé, Vaſconcelos ſe diſpoſa à partir pour l'Alenteyo. On lui donna pour ſecond Meſtre de Camp general, Dom Rodrigue de Caſtro, ce qui déplût à Vaſconcelos, parce que Dom Rodrigue avoit

1658. été de tout tems étroitement lié avec le Comte de Soure. Neanmoins dissimulant le chagrin qu'il en ressentoit, il ne songea d'abord qu'il fut arrivé à Elvas, qu'à hâter ses préparatifs. Pour détourner les regards des Castillans de son objet principal, il ordonna à Denis de Melo & Castro, Lieutenant General de la Cavalerie, d'aller piller & ravager le territoire d'Alcantara, ce qu'il executa heureusement, malgré quatre cens chevaux Castillans, qui voulurent s'y opposer.

Enfin on vint à découvrir dans l'armée Portugaise, que Vasconcelos alloit assieger Badajos. L'entreprise parut temeraire, & Dom Louis de Meneses fut chargé par les principaux Officiers d'en écrire à la Reine. Il le fit en ces termes. « L'état où se trouve l'armée rend le siege de Badajos » extrêmement hasardeux. Cette place est grande, bien fortifiée, & remplie de braves soldats & de vieux » guerriers, consommez dans la science de la guerre. Le siege d'Albuquerque seroit plus facile, & tout » aussi utile, premierement parce » que cette place serviroit pour » couvrir des incursions des Castillans les pays voisins, appartenans » aux Portugais, & secondement, » parce que de là on pourroit facilement ravager les terres prochaines » des ennemis. Enfin la conquête de » cette place coûteroit moins de sang, » & moins de dépense, ce qui mérite consideration.

La Reine en convint, mais portée par son genie aux choses difficiles, elle persista dans son dessein. Tout étant donc prêt vers la fin du mois de Mai, Rodrigue de Castro se rendit à Elvas pour prendre possession de sa Charge. Le Comte de Prado, dont la valeur & la prudence étoient également reconnuës, s'y rendit aussi pour 1658. commander dans cette place, pendant que l'armée tiendroit la campagne. On tint enfin un Conseil, où tous les Officiers Generaux furent appellez. Vasconcelos les exhorta à seconder ses efforts pour la conquête de Badajos; que cette conquête étoit necessaire pour le service du Roi, pour celui de la Reine, & la gloire de la Nation : qu'il ne doutoit point du succès, d'autant plus que le Duc de Saint Germain avoit dégarni cette place, pour mettre les autres en état de deffense. Qu'au reste avant d'aller à Badajos, il falloit s'emparer du Fort Saint Christophe, & commencer par cette conquête la campagne. Deux jours avant de se mettre en marche, il tint un second Conseil dans le Couvent de Saint François, où il admit les Officiers subalternes, afin de leur communiquer son dessein. « La Reine, » leur dit-il, de l'avis du Conseil de » guerre établi à Lisbonne, souhaite » que son armée s'employe au siege » de Badajos. Après avoir mûrement » reflechi sur les interêts de l'Etat, & » sur ce qu'il convenoit de faire pour » la gloire de la Nation, Elle a vû, » & jugé qu'il falloit assieger Badajos. Cette place manque de vivres » & de munitions. Elle ne sçauroit » soûtenir un long siege. » Les Officiers voyant par ce discours qu'on avoit pris la derniere résolution sur cette entreprise, répondirent sans autre replique, qu'ils étoient prêts d'obéïr.

Ensuite le General leur demanda, si avant d'attaquer Badajos, il ne convenoit point de s'emparer auparavant du Fort Saint Christophe. Lassarte, François de Nation, ancien & habile Ingenieur, dans lequel on avoit beaucoup de confiance, assura que la prise

1658. de ce Fort assuroit celle de Badajos. Tous les Officiers approuverent cet avis, à l'exception de Simon Correa de Silva, qui dit qu'il n'y avoit rien de si temeraire, & même d'inutile, que le projet d'enlever aux Castillans le Fort de Saint Christophe. Que ce Fort fortifié à la moderne, & situé avantageusement, arrêteroit trop longtems l'armée, dont les ennemis profiteroient pour jetter toutes leurs forces dans Badajos. Qu'au reste la prise de Saint Christophe n'étoit point necessaire pour réduire cette derniere Ville, parce qu'on n'avoit qu'à s'emparer du pont, par lequel on alloit de S. Christophe à Badajos. Simon avoit raison, mais le General persista dans son dessein, & le douze de Juin, veille de Saint Antoine, l'armée partit d'Elvas. Elle montoit à quatorze mille hommes d'infanterie, & à trois mille chevaux, conduisant avec elle vingt pieces de canon, deux mortiers, & toutes les provisions de bouche & de guerre, qu'on pouvoit désirer. On ne devoit esperer que des succès heureux d'un si grand armement, d'autant plus que le soldat plein d'ardeur & de courage marchoit avec beaucoup de bonne volonté. Mais tous ces avantages furent perdus; plusieurs Seigneurs joignirent cette armée, pour y servir en qualité de Volontaires, entre autres le Duc de Cadaval, en faveur duquel la Reine écrivit à Vasconcelos, afin qu'on rendît à ce Prince, tous les honneurs dûs à son rang & à sa naissance. Pierre Vieira, Secretaire d'Etat, écrivit aussi à Albuquerque pour lui recommander la même chose, en l'assûrant que Sa Majesté désiroit que ce Duc commandât la cavalerie la campagne suivante.

L'armée alla camper sur les bords de la Caya, où elle éleva un Fort pour assurer ses convois. On l'appella le Fort Saint Antoine, & on y laissa une garnison suffisante pour le garder. Le treize de Juin l'armée passa la Caya, & se rendit à Sainte Engrace, lieu situé près du Fort de Saint Christophe. 1658. Tandis que l'armée travailloit à former son camp, la cavalerie s'avança vers Badajos en bon ordre, & s'arrêta hors de la portée du canon. La cavalerie ennemie sortit de la Ville, & vint se ranger en bataille vis-à-vis la cavalerie Portugaise. On se regardoit de part & d'autre, sans faire aucun mouvement, lorsqu'un Castillan vint vers Martin Segurado, Lieutenant de Cuirassiers dans la Compagnie de Dom Louis de Meneses, pour le provoquer au combat. Segurado alla pour le combattre; mais à son approche le Castillan s'enfuit, & rentra dans son rang. Aussi-tôt ses Compagnons s'avancerent pour tuër le Portugais, les Portugais marcherent de leur côté pour secourir Segurado. On se chargea enfin de part & d'autre, & le combat devint très-vif. Alors le General de la Cavalerie ordonna à Dom Louis de Meneses de s'avancer avec toute sa troupe pour soûtenir les siens. Il obéït, & mit en fuite les Espagnols, dont le nombre des morts & des prisonniers fut assez considerable. Les Portugais encouragez par ce succès, se déterminerent à donner un assaut au Fort.

La Ville de Badajos étoit située sur les bords de la Guadiane: elle étoit environnée d'une ancienne & haute muraille, hors d'état de résister au canon. Le Fort de Saint Christophe s'élevoit sur une éminence de l'autre côté de la Guadiane, dont les eaux étoient considerablement grossies du côté de la Castille par la riviere Cala-

1658. mont, & du côté du Portugal par la Caya & le Xevora. La Ville avoit deux portes principales, l'une vis-à-vis le pont, qui lui servoit de communication avec le Fort Saint Christophe, & l'autre appellée la porte de la Trinité, qui regardoit la Castille. Le Duc de Saint Germain étoit dans Badajos, avec Dom Diegue Cavalhero, Mestre de Camp General, Dom Pierre Giron, Duc d'Ossuna, General de la Cavalerie, & Dom Gaspard de la Cueva, General de l'artillerie, & frere du Duc d'Albuquerque. La garnison étoit composée de quatre mille hommes d'infanterie, & de deux mille chevaux.

A l'approche des Portugais, le Duc de Saint Germain envoya courrier sur courrier à la Cour, pour informer le le Roi, du péril qui le menaçoit, & qu'il ne pouvoit éviter, si on ne le secouroit promptement d'hommes, & de vivres, dont il commençoit à ressentir la disette. Cependant les Portugais commencerent leurs attaques du Fort Saint Christophe, sous les ordres d'Alfonse Furtado de Mendoce General de l'artillerie. Les Mestres de Camp le Comte de Saint Jean, le Comte de la Torre, Dom Juan Lobo, Baron d'Alvito, Simon Correa de Silva, Pierre de Melo, Diegue Gomes de Figueyedo, Juan Lette d'Oliveira, Augustin Andreade, & Diegue de Mendoce Furtado, firent le service tour à tour. Les Castillans renouvelloient tous les jours la garnison du Fort par le Pont de communication; & les Ingenieurs de l'armée Portugaise ne pouvoient imaginer aucun expedient pour l'empêcher. Enfin après plusieurs jours de siege, le General résolut de s'emparer du chemin couvert qui deffendoit le pont de communication, & de donner en même-tems un assaut general au Fort Saint Christophe. On choisit pour cette action la nuit de la veille de la Saint Jean. Dom Juan de Silva, qui le même jour avoit pris possession de la Charge de Commissaire General de la Cavalerie, alla se placer avec six escadrons à l'entrée du pont pour empêcher la communication de la Ville & du Fort. Diegue Gomes de Figueyedo, Mestre de Camp, fut nommé pour attaquer les lignes de communication qui regnoient depuis la riviere, jusqu'à la porte de la Ville. Alfonse Furtado de Mendoce, le Baron d'Alvito, Simon Correa de Silva furent destinez pour attaquer la place. Pierre d'Almada Mestre de Camp se posta contre les petits Forts qui la couvroient; & tous les autres Regimens, avec la cavalerie, devoient être sous les armes pour secourir ceux qui en auroient besoin.

A l'entrée de la nuit toutes les troupes furent prêtes à marcher. Diegue Gomes fut le premier qui se mit en état d'executer les ordres qu'on lui avoit prescrits. Il emporta rapidement les lignes de communication, mais au lieu de marcher par le chemin couvert, comme il l'auroit dû faire, il s'arrêta dans les lignes, & cette faute causa une partie du mauvais succès qu'eut cet assaut. D'abord qu'Alfonse de Furtado sçut que Gomes étoit maître des lignes, il fit donner le signal, pour que les Regimens destinez à monter à l'assaut marchassent. Ils entrerent courageusement dans le fossé, & les Castillans épouvantez reculerent; mais le Marquis de Lançarotte, Gouverneur du Fort, les rassura, & fit faire un feu si terrible, que les Portugais furent obligez de se retirer laissant dans le fossé ou sur les brêches un nombre considerable de leurs morts ou de leurs blessez. Ce mal-

1658. heur fut suivi d'un plus grand. Le Duc de Saint Germain, se doutant du désordre que le mauvais succès de l'assaut avoit dû causer dans l'armée Portugaise, fit faire une sortie à la pointe du jour, & tailla en pieces le Regiment de Pierre d'Almada. Il eût même fait prisonnier ce dernier, sans Pierre Cesar de Menesés, Capitaine de cavalerie, qui le sauva, en repoussant les Castillans.

L'arrivée du jour fit connoître aux Portugais toute la perte qu'ils avoient faite. Vasconcelos en ressentit une profonde douleur. Le Comte de Saint Jean, & le Comte de la Torre employerent tous leurs soins pour le consoler, & voulurent lui persuader de recommencer l'attaque pour reparer l'échet qu'on venoit de recevoir; mais Vasconcelos faisant attention combien un second échet pouvoit ternir sa réputation, n'y voulut jamais consentir. On continua cependant les attaques, & l'on versa de part & d'autre beaucoup de sang. Enfin le General se détermina à abandonner le Fort & à attaquer la Ville, que les ennemis avoient eu le tems de pourvoir de toutes choses. On tint un Conseil, & André d'Albuquerque fut d'avis d'informer la Reine de tout ce qui se passoit, avant de faire aucune démarche. A peine eût-on expedié le courier, que Vasconcelos en reçut un de la part de ses amis, qui l'informoient qu'on se plaignoit generalement de sa conduite, que la Reine paroissoit vouloir rétablir le Comte de Soure dans le commandement de l'armée, & qu'il ne pouvoit éviter cet affront, s'il ne se hâtoit de dissiper les plaintes qu'on faisoit contre lui, par quelque succès prompt & heureux. Cette nouvelle causa un violent chagrin à Vasconcelos. Il gagna quelques prisonniers Castillans que Pierre Cesar de Meneses avoit faits, & il les engagea à publier qu'il n'étoit entré que de foibles secours dans Badajos. En consequence de ce faux bruit, il écrivit à la Reine, qu'il alloit passer la Guadiane pour assieger Badajos du côté de la Castille. Il chargea de cette lettre Diegue Gomés de Figueyedo, son intime ami, lequel persuada à la Reine, que le projet de Vasconcelos ne pouvoit manquer d'être suivi d'un succès favorable. La Reine chargea Gomés de porter les ordres à Vasconcelos, pour qu'il eût à executer son dessein. 1658.

Aussi-tôt Vasconcelos, pour ne pas donner le tems à la Reine de changer de sentiment, passa le 15 de Juillet la Guadiane, & il investit Badajos. On s'empara d'une éminence appellé la Montagne du Vent, où l'on dressa une batterie. On commença les attaques. On les poussa avec vigueur, & enfin on se prépara à donner un assaut au Fort Saint Michel. André d'Albuquerque fut chargé d'en faire la disposition. Il sépara la cavalerie en trois corps pour soûtenir l'infanterie, & pour repousser la cavalerie Castillane, en cas qu'elle fît une sortie. Il plaça Diegue Gomés, & le Comte de la Torre aux aîles de l'attaque, avec leurs Regimens, & il les chargea d'empêcher que les troupes qui étoient dans le Fort de Saint Christophe ne secourussent celles de la Ville. Ferdinand Mesquita, Emmanuel Enriques, Augustin Andreade, Simon Correa, le Baron d'Alvito, & Pierre de Melo, devoient monter à l'assaut avec leurs Regimens. On leur distribua les échelles, les grenades, & tous les instrumens necessaires pour l'attaque. Ils s'animoient les uns les autres; & ils attendoient avec impatience le signal pour marcher à l'assaut.

D'abord

1658. D'abord que le signal fut donné, les Portugais s'ébranlerent, & partirent avec une ardeur incroyable. Les Castillans envoyerent aussi-tôt des troupes pour secourir ceux qu'on alloit attaquer dans le Fort S. Michel; mais les Portugais les repousserent, & les taillerent en pieces. D. Louis de Meneses s'apperçevant du trouble où les Castillans etoient, saisit cet instant pour les charger avec la Cavalerie, & dans un moment il tua, blessa, ou fit prisonniers près de huit cens hommes.

Enfin la garnison du Fort Saint Michel fut obligée de se rendre à discretion. Elle étoit composée de cinq cens hommes Espagnols, & Irlandois. On désarma les Espagnols. C'étoit la fleur des soldats de l'armée Castillane : on les avoit choisis dans tous les Regimens, & la longue & vigoureuse résistance qu'ils firent, justifia ce choix. Mais s'ils se deffendirent avec courage, ils furent attaquez avec intrepidité, & les Portugais joignirent à cette attaque toute la prudence imaginable. André d'Albuquerque qui en étoit chargé, fit voir dans cette occasion des talens superieurs pour la guerre. Le Duc de Cadaval donna des preuves d'une rare valeur ; il s'exposa comme un simple soldat ; il se montroit partout & il reçut deux blessures. Denis de Melo, François Correa de Silva, François Silva de Moura, George de Melo, & Emmanuel de Paiva Soares furent aussi blessez. Mirande Enriqués, François Sodre Pereira, & Antoine de Franca furent tuez sur la place. Le frere de ce dernier Edouard de Franca, le voyant tomber à ses côtez, rempli d'une fureur qui ne respiroit que la vengeance, marcha sur le corps de son frere, porta une échelle contre le boulevard, & monta des premiers à l'assaut.

Le nombre des soldats blessez fut considerable. Les Portugais les porterent dans le Couvent de Saint Gabriel, où l'on vit un triste spectacle des fureurs de la guerre. A l'un on coupoit un bras, à l'autre une jambe. Les uns poussoient des cris douloureux les autres déplorant leur fortune, observoient un morne silence. Quelques-uns succombant à la douleur de leurs blessures, imploroient la mort ; quelques autres sur le point d'expirer osoient esperer encore, & demandoient du secours. De tous côtez on n'entendoit que des cris, on n'entendoit que des plaintes & des gémissemens, on ne voyoit couler que des pleurs. 1658.

Le lendemain de la reddition du Fort Saint Michel, les Portugais s'approcherent du corps de la place, & travaillerent à une seconde ligne de circonvallation qu'ils acheverent en peu de tems. Tandis qu'on étoit encore occupé à ce travail, on apprit que les Castillans préparoient un convoi dans Albufeyra à deux lieuës de Badajos. André d'Albuquerque monta à cheval avec la cavalerie, partit pendant la nuit, passa secretement la riviere Calamon, & alla se mettre en embuscade dans un endroit par où le le convoi devoit passer pour se rendre à Badajos. A peine fut-il arrivé dans cet endroit, que ses espions vinrent l'avertir que le convoi étoit deja passé ; mais qu'il pouvoit avec un peu de diligence le rejoindre bien-tôt. Albuquerque sans perdre le tems, ordonna à Dom Louis de Meneses de courir promptement avec sa Compagnie après les Castillans. Dom Louis les joignit, mais ayant trouvé que le convoi étoit escorté par trois escadrons de cavalerie, il s'en retourna sans oser les attaquer. Il rencontra à quelque dis-

1658. tance delà Dom Juan Silva de Sousa avec une partie de la cavalerie Portugaise, il revint avec lui sur ses pas, on rejoignit les Castillans, & on se rendit maître du convoi. Le soldat impatient de partager le butin, mit le feu aux poudres. Aussi-tôt les chariots sauterent en l'air avec un fracas & un bruit épouvantable. Cet accident fit périr beaucoup de monde, & fut cause qu'on ne retira que de mediocres avantages, de l'enlevement de ce convoi.

Cependant le siege de Badajos continua. Les Castillans faisoient frequemment des sorties, & l'on se battoit toujours de part & d'autre avec beaucoup de courage & de valeur. Ce fut dans ces circonstances que le Duc de Saint Germain se détermina néanmoins d'en sortir avec toute la cavalerie. Il executa son dessein, comme on le dira bien-tôt.

Cependant la Cour de Madrid ne s'étoit que médiocrement allarmée, lorsqu'elle avoit appris le siege de Saint Christophe par l'armée Portugaise. On y crut même, lorsqu'elle eut passé la Guadiane, qu'elle n'oseroit jamais entreprendre le siege de Badajos, & sur cette confiance elle ne se donna d'abord aucun mouvement pour secourir cette place. Mais lorsque la nouvelle du siege y fut confirmée, l'allarme fut generale, le Peuple & la Noblesse commencerent à murmurer, & tout le monde passant à la fureur & à l'indignation contre les Portugais, demandoit qu'on marchât promptement sur la frontiere, pour ravager & mettre en feu tout le Portugal. Comment, ajoûtoit-on avec cet orgueil si naturel aux Espagnols, les Portugais, après s'être soustraits à notre domination, prétendroient-ils nous subjuguer à leur tour? Rien n'égale leur insolente témérité. Renfermez dans un petit espace, sans forces, sans experience, ils se précipitent aveuglement dans les entreprises les plus hardies. Ne tardons point à désiller leurs yeux, leurs desseins seulement sont une offense pour nous. 1658

Tandis que le Peuple & la Noblesse s'entretenoient ainsi, le Roi & son Conseil s'appliquoient à déveloper les ressorts politiques qui avoient osé inspirer aux Portugais l'audace d'assieger Badajos. Ils ne pouvoient se persuader, qu'ils s'y fussent déterminez par eux-mêmes, & ils ne doutoient point que ce ne fût l'ouvrage de quelque Puissance Etrangere. L'armement considerable qu'on faisoit actuellement en France & en Angleterre, tant par mer que par terre, firent croire qu'il y avoit quelque traité secret entre ces trois Puissances contre l'Espagne, & cette idée qui portoit en effet un caractere de vrai-semblance, inquieta beaucoup le Roi, & ses Ministres. On tint enfin un grand Conseil, où tous les Ministres furent appellez. On y délibera pendant fort long-tems sur le parti qu'il falloit prendre dans les conjonctures presentes, & sur les moyens qu'il falloit employer pour délivrer Badajos, dont la perte ouvroit les portes de la Castille à l'ennemi. Le Duc de Medina-las-Torres après s'être quelque-tems deffendu de donner son avis, parla enfin de cette maniere. « Pour rassurer » les Peuples, & pour engager la Noblesse à la deffense du Royaume, il » faut que Sa Majesté marche en » personne pour secourir Badajos. » On ne sçauroit délivrer cette place » sans une grande armée, & l'on ne » peut former cette armée, qu'en fai- » sant marcher le Roi lui-même. Tout

1658. » le monde s'empressera à combattre » sous ses étendarts. Au reste la con- » servation de Badajos est importan- » te, le salut de la Monarchie en dé- » pend, & le Roi seul peut en per- » sonne la sauver des armes de l'en- » nemi.

Cette proposition fit fremir Dom Louis de Haro, favori & premier Ministre du Roi. Il sentit que le Roi ne pouvoit faire ce voyage, qu'en déposant pendant son absence, les rênes du Gouvernement, entre les mains de la Reine, laquelle le haïssoit mortellement, à cause du pouvoir absolu, qu'il s'étoit acquis sur l'esprit du Roi. Il se rappelloit d'ailleurs qu'un voyage à peu près semblable avoit été la source de la ruine entiere du Duc d'Olivarés son oncle. Il n'avoit pas moins de répugnance pour l'avis de ceux qui proposoient, qu'il se mît lui-même à la tête des armées. Il connoissoit la Cour & les Courtisans, & il ne doutoit point que ses ennemis & ses concurrens ne profitassent de son absence, pour lui enlever la faveur de son Maître. La confiance extrême, & l'attachement que celui-ci paroissoit avoir pour lui, ne le rassuroit point contre sa foiblesse, & il se regardoit comme un homme perdu s'il s'éloignoit, & si le succès surtout ne répondoit point aux esperances, que l'on ne manqueroit point de concevoir de son voyage. Toutes ces idées qui se presentoient en foule à son esprit, lui causoient des inquietudes mortelles.

Cependant forcé par la necessité de laisser partir le Roi, ou de partir lui-même, il se détermina en homme habile de se faire un mérite de cette necessité, & il dit au Roi, que le salut de l'Etat dépendant de sa conservation, ce seroit l'exposer, en laissant exposer Sa Majesté aux fatigues de la guerre; qu'il alloit donc se mettre à la tête des armées, pour le convaincre que le sacrifice de sa gloire, de son repos, & de sa vie, ne lui coûtoit rien, lorsqu'il s'agissoit du service de sa Majesté. Le Roi charmé de cette résolution lui en témoigna sa reconnoissance par les expressions les plus vives; & lorsque Dom Louis fut sur le point partir, « Allez, lui dit » le Roi, soyez tranquille, reposez- » vous sur moi de votre fortune; ne » craignez point vos ennemis; je vous » aime, & soyez assuré, que personne » ne pourra occuper dans mon cœur » la place que vous y occupez. 1658.

Dès qu'on eût déclaré que Dom Louis alloit commander l'armée, toute la Noblesse se mit en devoir de le suivre. On eût cru se déshonorer, de demeurer dans le repos, tandis que le Favori, le premier Ministre, celui enfin qui disposoit de la suprême Puissance, s'arrachoit du sein des plaisirs, pour aller essuyer toutes les fatigues de la guerre sur la frontiere. D. Louis partit donc pour Merida, ville qu'on avoit choisie, pour servir de place d'armes. Il y donna rendez-vous à toutes les troupes qui devoient composer son armée, & il envoya des ordres au Duc de Saint Germain, pour qu'il vînt aussi l'y trouver avec toute la cavalerie, & les principaux Officiers qu'il avoit auprès de lui. Ce fut en consequence de ces ordres, que le Duc sortit de Badajos ne laissant que quinze Compagnies de cavalerie & cinq mille hommes d'infanterie, tant de troupes reglées que de milices, dans la place, qui d'ailleurs étoit abondamment pourvûë de vivres & de munitions, contre l'idée des Portugais, qui la croyoient réduite à l'extrêmité.

Le Duc de Saint Germain en sor-

1658. tant de Badajos, força un quartier des Portugais, & prit le chemin d'Albuquerque. Vasconcelos le fit poursuivre par toute sa cavalerie, & les Portugais joignirent son arriere-garde, non loin d'Albuquerque. Ayant laissé respirer un moment leurs chevaux pour se préparer au combat, les Castillans profiterent de cet instant pour entrer dans la Place. On prit cependant quelques cavaliers avec leurs chevaux; mais cette prise ne dédommagea point les Portugais d'une centaine qu'ils en perdirent dans la poursuite des Castillans. Le reste étoit couvert de poussiere & de sueur, & les soldats étoient également accablez sous le poids de leurs armes, que la chaleur du soleil rendoit insuportable. Albuquerque qui les commandoit, voyant l'épuisement où ils étoient, se tourna vers Dom Louis de Menesés, en lui disant: Des journées pareilles sont de ces journées signalées, que le soldat se rappelle souvent pour en faire part à ses petits-fils. Dom Louis lui répondit en riant: Qui fait le mètier que nous faisons, ne voit point ses petits-fils. En effet les troupes étoient si fatiguées, & les maladies causées par le travail & la fatigue, si violentes, qu'il en périssoit tous les jours une quantité prodigieuse. On les recrutoit en vain; la mortalité étoit si grande, que presque tous les Regimens étoient réduits aux deux tiers.

Cependant les grands préparatifs que faisoient les Castillans pour secourir Badajos, engagerent Vasconcelos à presser plus vivement cette place. Il commanda deux attaques, l'une du côté du quartier de Reviglia sous les ordres du Comte de Pennaguiao, Camerier Major, & l'autre du côté du Moulin, dont on s'étoit emparé près du Couvent de Saint Gabriel, conduite par le Comte de Mesquitella. Le General apprit sur ces entrefaites, qu'il étoit arrivé à deux lieuës de Badajos cinq Compagnies de cavalerie Espagnole. Il chargea André d'Albuquerque d'aller les enlever avec quinze cens chevaux, & quatre Regimens d'infanterie. Les Castillans en furent avertis, & se retirerent précipitament à Montijo, où ils arriverent avant que les Portugais fussent parvenus à Talavera, qu'Albuquerque livra au pillage. Après cette expedition il alla se mettre en embuscade dans une vallée voisine, par laquelle devoit passer un train d'artillerie, que les ennemis envoyoient d'Albufeira à Olivença. Il y demeura trois jours sans entendre parler des ennemis. Au quatriéme, comme il s'en retournoit, il rencontra Pierre Navarre qui sortoit d'Olivença, pour aller servir d'escorte à l'artillerie en question. On l'attaqua, on tua une partie des soldats, qui composoient son détachement, & on le fit lui-même prisonnier. 1658.

Ces avantages ne décidoient de rien; les assiegeans perdoient beaucoup de monde, on murmuroit du peu de progrès qu'on faisoit, on désesperoit de réduire la place, on étoit rebuté de tant de résistance: tous les Officiers Generaux tenoient le même langage, ils eussent souhaité qu'on eût levé le siege; Vasconcelos seul s'obstinoit à le poursuivre. Soit qu'il ne doutât point que Badajos ne se rendît incessamment, soit qu'il n'osât avoüer qu'il s'étoit trop legerement engagé dans cette entreprise, il persista dans son dessein; & il ordonna à André d'Albuquerque d'aller brûler sur la Guadiane les Moulins qui appartenoient aux Castillans, ce qui fut executé. Il ne donnoit point un moment de relâ-

1658. che à ses troupes. Une entreprise succedoit sans intervalle à une autre, & l'armée succombant totalement deperissoit de jour en jour. André d'Albuquerque, le Comte de Mesquitella, Alfonse Furtado de Mendoce, le Comte Camerier Major, le Comte de Saint Jean, & de la Torre tomberent malades. La discorde se mit parmi les autres Officiers Generaux, le Baron d'Alvito, & Dom François Lobo son frere, se prirent de querelle, avec Dom Louis de Mirande Enriques, & Dom Vasco de Gama. Ils sortirent du Camp pour se battre. Vasconcellos en ayant été informé, fit partir Dom Juan de Silva, pour les arrêter : mais lorsqu'il les joignit, le Baron d'Alvito, & son frere étoient morts, Louis de Mirande expiroit, & Gama étoit couvert de blessures. Cet accident causa une douleur generale dans le Camp, & fit qu'André d'Albuquerque introduisit dans la suite une coûtume extrêmement loüable. Il établit qu'on ne pourroit reparer les affronts de particulier à particulier, que par des actions d'éclat contre l'ennemi commun de la Patrie. Que celui-là seroit regardé comme vainqueur, qui auroit pardevers lui plus d'actions de cette espece. Mais cet usage ne put entierement abolir la fureur des duels, si communs en Europe, surtout parmi les Chrétiens : ce qui obligea le Roi Dom Pedre dans la premiere année de son Gouvernement, de publier une Loi severe contre ceux, qui feroient de leur valeur un emploi si pernicieux à la Patrie, & si honteux à la raison.

La Reine cependant nomma de nouveaux Officiers Generaux pour remplacer ceux qui étoient morts, ou ceux à qui les maladies ne permettoient point de remplir les fonctions de leurs Charges. Elle donna celle de General de l'artillerie à Jacques Magallanes. Celui-ci voyant le siege traîner en longueur, le soldat épuisé & languissant, alla trouver Vasconcelos dans sa tente, & lui tint ce discours. « Monseigneur, nous ne donnerons point le premier exemple, » en abandonnant une entreprise, » qu'on s'étoit flaté de terminer heureusement. La fortune se joüe souvent de la prudence des hommes. » L'histoire ancienne & moderne » fourmille de pareils exemples. La » Ville de Badajos que nous avons » attaquée avec plus de courage que » de bonheur, en fournit elle-même » un remarquable. Le Roi Alfonse » Henriques, après un siege aussi long » que vigoureux, vit devant ses murailles fletrir toute la gloire & la » réputation de ses armes. Dom Juan » premier, Roi de Castille, voyant » ravager son armée par une maladie » semblable à celle qui ravage la nôtre, fut contraint de lever honteusement le siege de Lisbonne; & il y » a peu d'années que le Marquis de » Torrecusa subit une fortune plus » malheureuse encore devant Elvas. » Les exemples qui s'offrent sous nos » yeux dans notre propre Patrie, suffiront pour justifier notre conduite. » Nous ne pouvions point prévoir » la résistance du Fort Saint Christophe, ni que les ennemis auroient » le tems de pourvoir Badajos de toutes les munitions necessaires pour » la conservation de cette place. Nous » avons fait tout ce qui dépendoit de » notre courage, & de notre valeur. » Notre cavalerie a taillé en pieces » celle des ennemis commandée par » le Duc d'Assuna. Après avoir passé » la Guadiane, nous avons chassé les » Castillans du poste avantageux de » Maja, nous avons forcé le Fort 1658.

1658. » Saint Michel, avec des circonstances si glorieuses pour la Nation, » qu'une bataille gagnée en rase campagne, lui feroit moins d'honneur » que cette conquête. Je passe sous » silence plusieurs autres actions, tou» tes dignes d'être à jamais consacrées » à la posterité. A la verité de cruelles » maladies, ont rempli d'amertu» me ces heureux succès; mais que » peut la prudence humaine, contre » les decrets de la Providence? Nous » avions promis à la Reine d'assieger » Badajos, nous l'avons executé, nous » avons fait voir à l'Univers entier, » avec quel courage la Nation Por» tugaise sçait se porter aux grandes » actions; c'étoit-là notre devoir, » notre honneur. Tout ce que nous » ferions de plus dans les circonstan» ces presentes deviendroit témerité, » deviendroit imprudence. Les fati» gues continuelles que nous avons » essuyé pendant quatre mois, l'in» supportable chaleur du Soleil que » nous avons bravé, les combats fré» quents qu'on a livrez, trois des » principaux Chefs malades, six cens » Officiers hors d'état de faire le ser» vice, toutes ces raisons doivent » nous engager à nous retirer, sans » qu'on puisse nous condamner. D'ail» leurs nous ne serions point excu» sables dans l'état où nous sommes, » d'attendre l'armée Castillane, qui » se prépare pour venir secourir cette » place. Cette armée est composée » des meilleures troupes de la Monar» chie Espagnole, de vieux soldats » aguerris dans les guerres d'Italie & » de Flandre, & commandée par le » Favori du Roi, qui prodiguera les » récompenses, pour l'engager à bra» ver les plus grands périls. Ainsi » pour prévenir de plus grands mal» heurs, nous devons sans perdre un » moment lever le siege, & conduire 1658. » notre armée dans ses quartiers, pour » l'y laisser reposer, & se refaire des » fatigues d'une si penible campagne. » Enfin il est de notre prudence de » faire volontairement une démarche » à laquelle on peut nous forcer. » Par-là nous conserverons notre » honneur, nous conserverons de » vaillants soldats, & nous n'expo» serons point le Royaume, & sur» tout la Province d'Alenteyo, aux » fureurs d'une armée, qui nous au» roit honteusement chassez.

Vasconcelos ébranlé par ce discours, assembla en consequence un Conseil general de guerre. Après avoir exposé les raisons de Magallanes, il dit, « qu'il ne pouvoit cependant les » mettre en execution, attendu que » la Reine lui avoit bien permis de » faire le siege de Badajos; mais non » pas de le lever. Qu'il ne pouvoit » faire cette démarche sans exposer » sa tête. » Dom Louis de Meneses lui répondit avec la liberté genereuse d'un véritable guerrier. « Imitez le » sage Curtius, il sacrifia sa vie pour » le salut de sa Patrie. » Je sacrifierai » donc la mienne, repliqua Vascon» celos, & je ferai rougir la for» tune d'avoir trahi mon courage. » Ensuite il renvoya le Conseil, expedia un courier pour informer la Reine des raisons qui l'obligeoit à lever le siege de Badajos; & sans attendre la réponse, il ordonna à George de Franca, de faire incessament transporter à Elvas les provisions de guerre & de bouche, avec le gros bagage, ce que Franca executa avec une diligence incroyable.

Le onziéme d'Octobre vers le milieu du jour, comme Vasconcelos disposoit toutes choses, pour décamper la nuit suivante, on vint l'aver-

1659. tir du quartier de Revilha, qu'on avoit vû de ce côté-là l'armée Castillane, qui s'avançoit en ordre de bataille ; & que la cavalerie de l'avant-garde n'étoit qu'à une petite lieuë du camp. Cette nouvelle jetta Vasconcelos dans de profondes reflexions, sur la fortune qui venoit ainsi tenter son courage. Après avoir resté quelquetems comme enseveli dans ces reflexions, il revint entierement à lui, donna des ordres pour qu'on retirât les soldats des postes qu'ils gardoient, & envoya Dom Juan Lete d'Oliveira pour faire sauter le pont, qui étoit sur la riviere de Xevora. Leite partit; mais avant d'executer les ordres qu'il avoit reçûs, il s'avança dans la campagne prochaine, pour s'informer s'il étoit vrai, que l'armée Castillane fut si près de Badajos. Il découvrit que la nouvelle étoit fausse, & que ce qui y avoit donné lieu, c'étoient quelques Compagnies de Cavalerie Espagnole, qui étoient venuës au fourage dans ces quartiers-là, & que les espions Portugais avoient pris pour l'avant-garde de l'armée. Il en donna aussi-tôt avis à Vasconcelos, lequel suspendit le décampement jusqu'à la nuit, comme il l'avoit d'abord projetté. La nuit étant survenuë, il l'executa avec tout l'ordre & la prudence possible. Toute l'armée qui montoit à neuf mille hommes d'infanterie, & à dix-huit cens chevaux, passa tranquillement la Guadiane, se rendit à Elvas, d'où on la distribua dans les places voisines.

D'abord que le Gouverneur de Badajos s'apperçut que les Portugais décampoient, il voulut envoyer des couriers à Talavera, pour en donner avis à Dom Louis de Haro, qui étoit déja arrivé dans cette Ville avec toute l'armée Espagnole. Mais les couriers du Gouverneur furent arrêtez par quelques détachemens de cavalerie Portugaise, que Vasconcelos avoit laissé aux environs de Badajos pour cet effet. Ensorte que le Favori du Roi Catholique ne put être informé de ce qui se passoit, que lorsque toute l'armée Portugaise fut en sûreté. La nouvelle de sa retraite combla cependant de joye le General Espagnol : il craignoit qu'on ne le forçât d'en venir aux mains, & l'incertitude de l'évenement lui causoit de vives inquietudes. Ces inquietudes étoient la source de la lenteur avec laquelle il marchoit pour secourir Badajos. Dès qu'il fut assuré qu'il n'y avoit plus d'ennemis à combattre devant cette place, il s'y rendit promptement, & il y fut reçu en triomphe. Les serviles flateurs de la Cour, ces hommes à qui l'on prodigue les titres de Grands, & dont les ames, flétries par tous les vices, sont ordinairement si basses, & si petites, pousserent l'impudence de leurs flateries, jusqu'à l'appeller le liberateur de Badajos, l'appui & le restauteur de la Monarchie Espagnole. 1658.

Quelques jours avant que de partir de Merida, Dom Louis avoit écrit une lettre au Roi Catholique, par laquelle il lui marquoit que Badajos seroit délivré avant d'être secouru, parce que les Portugais manquant de toutes choses dans leur Camp, seroient obligez d'en lever le siege. Ainsi qu'il étoit résolu d'aller avec l'armée assieger lui-même la Ville d'Elvas, avant que les Portugais pussent y jetter les troupes & les munitions necessaires pour la mettre en état de deffense : Que son Conseil de guerre approuvoit son dessein ; qu'il le soumettoit cependant à l'examen de Sa Majesté, & qu'il se conformeroit aux ordres qu'elle lui feroit l'honneur de lui donner : Que sa prompte obéïssance lui

1658. prouveroit ſon zele & ſa fidelité. Le Roi, par la réponſe qu'il lui fit à cette lettre, le laiſſa le maître de tout. Lorſque Dom Louis la reçut, il avoit déja paſſé la riviere de Caya pour aller à Elvas. Il la communiqua à tous les Officiers Generaux. Le Duc de Saint Germain s'oppoſoit cependant au ſiege d'Elvas. Il craignoit qu'il n'arrivât à Dom Louis ce qui étoit arrivé au Marquis de Torrecuſa, qui avoit été obligé de le lever quelques années auparavant. Il appuyoit ſon avis ſur la proximité de l'hyver, ſur les fortifications de la Ville, qui étoient bonnes, & ſur la forte garniſon qui y étoit. Il étoit perſuadé, qu'on feroit beaucoup mieux d'aſſieger Campo-Major, ou Juremena. Outre ces raiſons, il en avoit une qui l'intereſſoit davantage, c'étoit une raiſon de vanité; il ſentoit, que ſi on réüſſiſſoit, l'honneur du ſuccès ſeroit entierement attribué à Dom Louis, & il eut voulu ſe menager cette conquête importante. Mais Dom Louis perſiſta dans ſon deſſein, & il fallut que le Duc de Saint Germain ſe ſoumît, & parût même content de ſa ſoumiſſion. Les autres Officiers Generaux, Dom Rodrigue Muxica, Meſtre de Camp General, Dom Pierre Giron, Duc d'Oſſuna, General de la Cavalerie, & Dom Gaſpar de la Cueva, General de l'artillerie, applaudirent aveuglement à tous les projets du Favori.

Au reſte, toute la Nobleſſe la plus qualifiée du Royaume ſervoit dans l'armée Caſtillane, en qualité d'Officiers, ou de Volontaires. Cette armée montoit à quatorze mille hommes d'infanterie effectifs, & à cinq mille chevaux. L'artillerie étoit conſiderable, les équipages ſuperbes, les vivres abondans, les munitions prodigieuſes. Le ſoldat paroiſſoit plein d'ardeur & de zele, & le dernier de l'armée, ne ſe promettoit pas moins que de remporter à lui ſeul une grande victoire. 1658.

Le ſiege d'Elvas étant donc réſolu, quelques partis de l'armée Caſtillane coururent d'abord le pays, & s'emparerent de Saint Eulalie, & de Villa Bouim, où Vaſconcelos n'avoit laiſſé pour garder ces places, que quelques Compagnies de mercenaires. Les Caſtillans n'employerent que cinq jours à ces deux conquêtes. Enſuite leur Cavalerie marcha pour inveſtir Elvas. Tamaricut en étoit ſorti pour obſerver leurs mouvemens; n'ayant pû découvrir leurs deſſeins, il rentra dans la place, perſuadé qu'ils n'oſeroient s'engager dans un ſiege ſi conſiderable: Mais à peine fut-il rentré que leur arrivée le détrompa entierement. Trois Regimens d'infanterie allerent d'abord s'emparer du Monaſtere de Saint François, qui n'étoit gardé que par une Compagnie d'infanterie, laquelle n'ayant pas eu le tems de ſe retirer, fut contrainte après une vigoureuſe réſiſtance de ſe rendre à la diſcretion de l'ennemi. Le Comte de Penaguiao, Camerier Major, étant tombé malade, s'étoit fait tranſporter dans ce Monaſtere. Il fut pris par les Eſpagnols. Ils l'amenerent dans leur Camp; où trois heures après, il rendit le dernier ſoupir. Les Caſtillans rendirent ſon corps. On le porta dans Elvas, & on lui fit des obſeques magnifiques. Il fut generalement regreté. Il avoit de la valeur, de la prudence, & un zele inconcevable pour la conſervation de la liberté, & pour le repos du Royaume. Son mérite lui avoit attiré une conſideration particuliere de la part du feu Roi Jean IV. & l'eſtime & l'attachement

1658. tachement du peuple. Il se laissoit prévenir, & quelquefois mal. D'ailleurs il étoit vraiment estimable.

Vasconcelos voulut tenter de chasser les Castillans du Monastere Saint François, mais ses efforts furent inutiles; les ennemis s'y maintinrent & tuerent beaucoup de monde aux Portugais, entre autres George de Sousa, qui emporta tous les regrets de l'armée, dont il avoit sçu meriter l'estime & l'amitié. Les Portugais donc furent obligez de rentrer dans la Ville, & de laisser les Castillans maîtres du Monastere. En arrivant ils trouverent Vasconcelos aux arrêts par ordre de la Reine. Dès que cette Princesse eut reçu la lettre qui lui donnoit avis de la levée du siege de Badajos, elle assembla tous les Conseillers d'Etat, & de la guerre, ausquels elle communiqua la nouvelle qu'elle venoit d'apprendre. Cette nouvelle causa de tristes reflexions, & des reflexions on passa à l'indignation, dont le résultat fut de faire arrêter Vasconcelos. La Reine en expedia l'ordre dans le moment, avec celui qui conferoit, en attendant, le commandement à André d'Albuquerque. Ainsi Vasconcelos fut arrêté dans sa propre maison, & la même garde qu'on lui avoit donné pour lui faire honneur, servit pour faire éclatter sa disgrace. Tels sont les jeux de la fortune: pour faire sentir plus vivement ses revers aux hommes, elle change souvent en objet d'humiliation, l'objet de leur complaisance, & de leur orgueil.

Cependant, tandis que cet évenement occupoit tous les esprits dans Elvas, les Castillans travailloient avec ardeur à leurs lignes de circonvallation. Au reste la place étoit en meilleur état, comme nous l'avons dit, qu'elle n'étoit en 1644. lorsque le Marquis de Torrecusa l'avoit assiegée. Les murailles étoient bonnes, & deffenduës par de bons bastions, les fossez larges & profonds, & le chemin couvert regulier & capable d'une longue deffense. Les portes de Saint Vincent d'Esquina, & d'Olivença étoient également bien fortifiées. De la porte d'Olivença on communiquoit au Fort de Sainte Luce, composé de quatre bastions. La coline appellée de Casanaro, située entre les portes de Saint Vincent & d'Olivença, étoit couronnée d'un bon ouvrage, qui communiquoit également avec le corps de la place; & comme la coline de Saint Pierre dominoit sur celle de Casarano, on la fortifia avec des redoutes de terres, & avec des fascines. Les troupes qu'on y jetta s'y maintinrent pendant tout le siege. Enfin la Ville étoit en état de le soutenir vigoureusement, d'autant plus que la garnison en étoit nombreuse, & pourvûë de toutes choses. 1658.

Les Castillans après s'être emparez du Monastere Saint François, s'emparerent du Fort situé sur la montagne de Notre Dame de Grace, vis-à-vis la porte de Saint Vincent. Ils y batirent un Fort avec deux pieces de canon, dont on confia le commandement à Dom Juan de Zuniga, fils du Marquis d'Avila Fuente. Le Commandement dit Monastere de Saint François, fut donné à Martin Sanche Pardo, Mestre de Camp. Les Officiers Généraux, & les Ingenieurs ayant reconnu tous les dehors de la place, disposerent le campement de l'armée en quatre quartiers, qui se communiquoient par le moyen des lignes de circonvallation, qui d'espace en espace étoient soûtenuës par de petits Forts, ainsi que l'avoient pratiqué les Portugais devant Badajos. Le premier quartier, appellé le

1658. quartier du Roi, étoit situé entre la Fontaine des Ferreurs, & la Vallée de Revelles, commandé par le Duc de Saint Germain, & destiné pour le logement du Capitaine General Dom Louis de Haro. Le second fut placé dans la Vallée de Marmelo, sous les ordres de Dom Gaspard de la Cueva, General de l'artillerie; le troisiéme s'étendoit depuis Villabouim, jusqu'à la Table du Roi, lieu appellé de ce nom; on le confia au Duc d'Ossuna, & le quatriéme dans la prairie qui regarde Campo Major, sous le commandement de Dom Bonne-Avanture Tarragone. Comme le quartier du Duc d'Ossuna regardoit Estremos & Villaviriosa, on y laissa la plus grande partie de la cavalerie, parce que la campagne étoit entierement ouverte de ce côté-là.

Avant que cette disposition de l'armée Castillane fût achevée, André d'Albuquerque pour obéïr aux ordres de la Reine, se prépara à sortir d'Elvas avec tous les Officiers & la cavalerie inutile pour la deffense de la place, dont il confia le commandement à Dom Sanche Emmanuel. André fit d'abord partir la cavalerie, avec les malades, & toutes les bouches inutiles. Elle se mit donc en marche vers Juremena, contre le sentiment de Dom Juan de Silva, qui étoit d'avis qu'on allât à Campo Major. En effet, la route étoit plus sûre & plus commode; mais Albuquerque negligea cet avis, & il eut lieu de s'en repentir. Les Castillans s'étant apperçus du départ des Portugais, les poursuivirent, les joignirent, & mirent en désordre toute la cavalerie, qui se sépara en trois corps. L'un gagna Juremena, l'autre Campo Major, & l'autre rentra dans Elvas. Celui-ci en sortit deux jours après, séparé en deux troupes, l'une commandée par Tamaricut, & 1658.
l'autre par Gilles vas Lobo. L'une se rendit à Estremos, & l'autre à Campo Major. Peu de jours après, le convoi qu'on attendoit de Campo Major entra dans Elvas, & André d'Albuquerque, & Alfonse Furtado en sortirent par la porte de Saint Vincent, afin d'aller assembler l'armée qu'on destinoit pour secourir cette place.

Dom Sanche Emmanuel resta donc Gouverneur d'Elvas, ayant pour General de l'artillerie, Pierre Jacob Magallanes, & pour Mestres de Camp de l'infanterie, le Comte de Saint Jean, Simon Correa de Silva, Diegue Mendoce Furtado, Diegue Gomes Figueiredo, Juan Lete d'Oliveira, Augustin d'Andreade Freire, Bernardin Sichera, Antoine Sa de Meneses, Emmanuel Sousa de Castro, le Comte de la Torre, & François Pacheco Mascaregnas. La cavalerie étoit commandée par le Commissaire General Dom Juan de Silva. Elle consistoit en deux cens cinquante chevaux, & divisée en huit compagnies, dont étoient Capitaines Dom Louis de Meneses, Diegue Mesquista, Jerôme Borges de Costa, Juan Boccarro Quaresma, Antoine Ferdinand Marchese, Jacob de Melo Pereira, & Emmanuel Rodrigues Adibe. Outre ces Officiers, il s'étoit jetté dans la place beaucoup de Gentilshommes, & de personnes de qualité: entre autres le Comte de Prado, avec trois de ses fils, Dom Antoine, Dom Juan, & Dom Pierre de Sousa, Ferdinand Silveira, Dom Louis d'Almada avec son fils Dom Antoine; Dom Michel Carlos de Tavora, frere du Comte de Saint Jean, Juan Furtado, Pierre Furtado de Mendoce, Dom Antoine d'Ataïde, Louis Lobo de Silva, & plusieurs autres personnes de consideration par la naiſ-

1658. sance & la valeur. 1658.

Les Castillans commencerent donc le siege dans toutes les regles, & les Portugais firent tous leurs efforts pour en retarder le progrès. Ces derniers firent une sortie sur le quartier du Roi, qui eut tout le succès qu'on pouvoit esperer. Mais ces avantages ne pouvoient réparer les pertes que les maladies causoient tous les jours dans la place. Les soldats & les Officiers y mouroient en foule, & la consternation y regnoit de toutes parts. L'air étoit infecté; & l'on ne pouvoit suffire à donner la sépulture à ceux qui mouroient de cette espece de contagion, qui devenoit de jour en jour plus dangereuse par l'épuisement du travail qu'il falloit supporter, & par la mauvaise nourriture qu'on étoit obligé de prendre.

Les Castillans ne souffroient pas moins dans leur Camp. Eprouvant l'intemperie de l'air, ainsi que les Portugais, ils étoient dans un tel épuisement, qu'on ne pouvoit trop s'étonner comment ils résistoient aux fatigues que le service exigeoit. Aussi les soldats rebutez désertoient en foule, & passoient du côté des Portugais. François de Brito Freyre, Gouverneur de Juremena, & Pierre de Melo, Gouverneur de Villavitiosa favorisoient cette désertion. Ils donnoient à chaque Cavalier qui désertoit avec son cheval & ses armes quatre-vingt écus; & cinq à chaque fantassin. Ensuite ils les engageoient à écrire à leurs camarades, pour leur apprendre le bon traitement qu'ils recevoient. Leurs lettres se répandoient par le moyen des Vivandiers dans tous les quartiers des Espagnols, & ceux qui les lisoient alloient presque tous les trouver. Dom Louis de Haro peu accoutumé aux fatigues de la guerre, commençoit à se lasser de la longueur du siege. Sur ces entrefaites, il apprit qu'il étoit né au Roi un Prince, à qui l'on donna le nom de Ferdinand. On celebra cette naissance dans le Camp; mais les réjoüissances qu'on fit à cette occasion, furent bientôt suivies des regrets, que causa sa mort prématurée.

Cependant André d'Albuquerque s'étoit transporté à Estremos, pour y hâter le secours d'Elvas. Dom Juan Forgas, Comte de la Fiera, commandoit dans ce district. Comme Albuquerque n'avoit que de simples ordres pour commander dans la Province de l'Alenteyo, Forgas, Pierre de Melo, Gouverneur de Villavitiosa, & Antoine de Sousa & Meneses refuserent de lui obéïr. Albuquerque en informa la Reine, qui pour obvier à tous les inconveniens, nomma pour Gouverneur General de la Province d'Alenteyo, Dom Raimond d'Alencastro, Duc d'Aveiro. Ce choix reçut un applaudissement universel. La naissance illustre, & les grandes qualitez qui brilloient avec éclat dans la personne du Duc, justifioient ce choix. Le Duc accepta d'abord l'honneur que la Reine lui faisoit, mais peu de jours après il la remercia, & donna des excuses si frivoles, qu'il fit faire des réflexions peu avantageuses à son honneur.

Cette conduite piqua vivement la Reine; mais elle dissimula son ressentiment, & ne songea qu'à nommer en sa place quelque sujet, dont la prudence & la capacité fissent oublier le choix qu'elle avoit d'abord fait du Duc d'Alveiro. Ce fut le Comte de Cantanhede, ancien Ministre, personnage grave, dont la valeur répondoit à sa grande naissance, & duquel nous avons déja parlé au commencement de ce livre. D'abord qu'il eut appris

1658. le choix, qu'on avoit fait de sa personne, pour commander dans l'Alenteyo, il alla rendre graces à la Reine, qui lui parla ainsi. « Comte, j'attens tout de votre valeur, de » votre courage, de votre capacité » & de votre fidelité. Conservez Elvas à l'Etat, c'est le rempart de la » Province d'Alenteyo. Partez sans » délai pour Estremos, & comptez » que je vous mettrai en état de combattre avec avantage les Castillans. » Je vais partir, Madame, lui répondit le Comte, & je vais faire tous » mes efforts, pour mériter l'estime » de votre Majesté; j'espere de revenir bien-tôt vainqueur de vos ennemis, & de déposer à vos pieds la » gloire de nos armes.

Il partit en effet le vingt de Novembre, & il arriva bien-tôt à Estremos, où il eut une conference avec André d'Albuquerque, sur lequel il se reposa du choix des troupes, & de tous les preparatifs necessaires pour executer ses desseins. Albuquerque méritoit cette confiance. Nul Officier ne le surpassoit en valeur; il avoit une longue experience de la guerre, il étoit actif, vigilant, infatigable, & un zele à toute épreuve pour le service du Roi. D'ailleurs accoutumé à vivre avec les soldats; il avoit toute leur confiance. Ainsi donc le Comte de Cantanhede ne pouvoit faire un meilleur choix pour assembler son armée.

Albuquerque pour répondre à l'honneur qu'on lui faisoit, se transporta dans toutes les places voisines, pour passer en revûë les troupes qui y étoient, & pour voir celles qui étoient en état de se mettre en campagne. Il les trouva toutes dans un état pitoyable, & il ne put rassembler en tout que deux mille hommes d'infanterie, & huit cens chevaux. Il en informa aussitôt le Comte de Cantanhede, qui ne se décourageant point, écrivit à la Reine, pour l'assurer, qu'il esperoit malgré les obstacles qu'il rencontroit de délivrer Elvas. » Cependant, ajoûtoit-il dans sa lettre, le courage » seul ne suffit pas pour executer » de pareilles entreprises, & Elvas » est tellement pressé qu'on ne sçauroit trop tôt secourir cette place. » L'armée de la Compagnie generale » du Bresil, étant sur le point de partir, votre Majesté devroit ordonner de suspendre ce départ, & se » servir de ses troupes dans l'Alenteyo, pour conserver cette Province » à l'Etat. Son interêt doit être préferé aux interêts de quelques particuliers. Tout est excusable dans de semblables conjonctures, sur tout quand » il en doit résulter un bien general, » & il n'est pas douteux que la conservation d'Elvas ne regarde tous » les peuples du Royaume. 1658.

La Reine fit part de cette lettre au Conseil de guerre, où l'on avoit appellé le Comte de Soure. Celui-ci dit que la Reine, pour obliger toute la Nation à prendre les armes, devoit se porter en personne à Estremos. Que les maux extrêmes demandoient des remedes prompts & efficaces. Ce Conseil parut salutaire & le peuple y applaudit avec des loüanges excessives. Mais autant qu'il plut au peuple, autant il déplut au Conseil d'Etat, qui fit à la Reine les remontrances suivantes.

» Il n'est point d'inconveniens fâcheux; ausquels on ne doive » s'attendre, si Votre Majesté, execute le voyage qu'on lui a conseillé de faire à Estremos. Le secours » qu'on destine pour Elvas, ne dépend point d'une multitude d'hommes ramassez; mais de bonnes trou-

1658. » pes disciplinées, de soldats aguerris & capables de vaincre, ou de mourir glorieusement les armes à la main. L'ennemi qu'on veut attaquer est nombreux, campé avantageusement, bien retranché, & commandé par le premier Ministre de la Monarchie Espagnole. Il faut à un tel ennemi opposer des forces dignes de lui, il seroit honteux à la gloire de la Nation, à celle de V. Majesté, d'aller servir de triomphe à ses armes. Au reste, ce seroit manquer de politique, d'envoyer pour combattre les Castillans, des troupes destinées, pour aller combattre ailleurs. Ce seroit convenir de sa propre foiblesse, & ce seroit manquer à la parole Royale, que Sa Majesté a donnée à ceux qui ont formé la Compagnie du Bresil, de ne jamais violer leurs privileges en se servant de leurs troupes ailleurs que dans les lieux pour lesquels elles étoient destinées. Ainsi donc si vos sujets ne suffisent point pour sauver Elvas, pour deffendre le Royaume, pour soûtenir la gloire de votre Trône, il faut appeller l'Etranger à notre secours, & en attendant permettre au Comte de Cantanhede, de recourir à tous les expediens les plus efficaces, pour détourner, ou suspendre les malheurs qui nous menacent.

A ces remontrances le Marquis de Niza, ajoûta un memoire qui acheva de persuader à la Reine que le voyage d'Estremos, étoit non seulement inutile, mais même dangereux, & peu convenable. Cependant on prit des mesures pour mettre le Comte de Cantanhede en état de combattre l'ennemi. On fit marcher des troupes de tous côtez vers l'Alenteyo, pour joindre ce General. On fit transporter à Estremos des vivres, des munitions, des armes, de l'artillerie, des chevaux, & de toutes les provisions necessaires pour l'entretien de l'armée. Ainsi le Comte se vit en peu de tems en état de la rassembler, & d'executer ses desseins. 1658.

Comme il travailloit avec une ardeur incroyable, à mettre la derniere main à ce grand ouvrage, c'étoit vers la fin du mois de Decembre, il reçut des nouvelles de Dom Sanche Emmanuel, Gouverneur d'Elvas, lequel en son nom, & au nom de tous ceux qui partageoient les fatigues & les périls du siege avec lui, l'assuroit qu'ils étoient tous résolus de s'ensevelir sous les ruines de la place, plutôt que de se soumettre aux Castillans. Que quoique de toutes les troupes qui composoient la garnison, il n'y eut que mille hommes en état de faire le service, ils croioient tous se déshonorer, s'ils songeoient seulement à se rendre: qu'ils aimoient mieux devenir les victimes des fureurs des Castillans, que leurs esclaves. Que neanmoins ils le supplioient tous de secourir promptement la place, non pour conserver leur vie, qui appartenoit à l'Etat, mais pour sauver des mains de l'ennemi, une Ville importante, dont la gloire & le salut de tout le Roïaume dépendoit absolument. Ce noble courage, & cette fidelité genereuse rassura les esprits, & reçut les éloges de toute la Nation.

Fin du Livre trentiéme.

HISTOIRE
DE
PORTUGAL.

LIVRE TRENTE-UNIE'ME.

1658. LA Province de l'Alenteyo n'étoit pas le seul endroit dans le Portugal, où la guerre se fît vigoureusement. Le Comte de Castel Melhor commandoit toujours dans la Province d'entre Douro & Minho, & malgré les rigueurs de l'hyver, il avoit tenu la campagne, pour s'opposer aux incursions de la garnison du Fort Saint Louis Gonzague, & des peu-

ples de la Galice. Les soldats Portugais, succombant aux fatigues d'une 1658.
guerre si penible, désertoient en foule. Le Comte tint un Conseil de guerre, où se trouva le Vicomte de Villeneuve. On y résolut de bâtir quatre petits Forts pour servir de barriere aux ennemis, & pour y loger les troupes. On y résolut aussi d'aller surprendre la Ville de Tuy, peu fortifiée, quoiqu'elle servît de place d'armes aux ennemis. Le Comte esperoit par cette conquête faire tomber le Fort Saint Louis, & assurer le repos de la Province.

1658. On communiqua ce dessein à la Reine, qui, comme on projettoit en ce tems-là le siege de Badajos, s'opposa à l'entreprise de Tuy. Alors le Comte de Castel Melhor ne s'attacha qu'à perfectionner les petits Forts, dont nous avons parlé, & qu'à faire échoüer les projets des Castillans, qui se préparoient, disoit-on, à entrer en campagne avec une armée considerable. En effet, elle passa sur un pont de bateaux le Minho, le 25 d'Août sous le canon du Fort Saint Louis. Elle se campa entre le Fort & le Camp des Portugais. Elle étoit commandée par le Marquis de Viana, ayant pour Officiers Generaux Baltasar de Roxas Pantaja, le Marquis de Penalva, Dom François de la Cueva, Dom Juan Taboada, & Dom Christophe Zorrilha.

Le Comte n'avoit d'abord à opposer à ses ennemis, que mille hommes tout au plus, divisez en deux Regimens, dont étoient Mestres de Camp, François Peres de Silva, & Diegue de Brito Coutigno. Le reste de ses troupes étoit en garnison dans Camignan, Villeneuve, Valence, Lapella, Monçao, Salvaterre, Melgazzo, & Lindoso. Castel Melhor ordonna aux troupes auxiliaires, qui étoient dans la Province, de le venir joindre, ce qu'elles firent au nombre de deux mille cinq cens hommes, avec treize Compagnies de Cavalerie. Nuño d'Acugna, & Michel Lascol devoient servir dans cette petite armée, le premier en qualité de Mestre de Camp General, & le second, de Lieutenant General de la Cavalerie. Toute la Noblesse du pays & plusieurs Etrangers vinrent joindre Castel Melhor, entre autres le Vicomte de Villeneuve, Dom Louis de Sousa, fils aîné du Comte de Castel Melhor, Dom Simon son frere, Louis de Melo, fils aîné du Comte de Saint Laurent, Mathias & Emmanuel d'Acugna, avec François Rolim. 1658.

Neanmoins ce corps de troupes ne méritoit point le nom d'armée, & il étoit trop foible, pour entreprendre rien de remarquable. Cependant comme on étoit à portée de l'ennemi, il n'y avoit point de jour, qu'elle ne soutînt quelque escarmouche contre les Castillans. Ces petits combats ne décidant rien, Baltasar Pantoja, vieux soldat, & Capitaine de beaucoup de valeur & d'experience, disposa le Marquis de Viana à profiter de la foiblesse des ennemis, pour faire quelque conquête considerable dans la Province. Le Marquis approuva ce conseil, & le premier de Septembre, il commanda six escadrons de Cavalerie, & six cens fusiliers, pour s'aller emparer d'un poste avantageux, qui étoit situé à la droite du Camp des Portugais, & à la gauche de Valence, & du Fort de Betléem, qu'on venoit de fortifier tout recemment. Leurs bateurs d'estrade s'avancerent d'abord pour enlever une sentinelle Portugaise, qu'on avoit placée sur le haut d'une coline, d'où l'on pouvoit découvrir tous les pays circonvoisins. La Compagnie qui étoit ce jour-là de garde, y courut pour la deffendre. On commença une seconde escarmouche, qui fut si vive, & si longue, qu'elle engagea toute l'infanterie, & toute la cavalerie Portugaise à prendre les armes. Le Marquis de Viana de son côté sortit de son Camp avec toutes ses forces. Le combat devint general. On se chargea de part & d'autre, à plusieurs reprises, avec beaucoup de valeur & d'intrepidité. Nuño d'Acugna, Antoine d'Almada, Commissaire General, & Diegue Pereïra se comporterent avec une prudence ex-

1658. traordinaire, & forcerent enfin les Castillans à rentrer honteusement dans leur Camp, laissant plusieurs des leurs, morts, blessez, ou prisonniers sur la place.

Les Portugais, quelques jours après, payerent cherement cette victoire. Eblouïs, plûtôt qu'encouragez par le dernier succès, ils crurent pouvoir enlever un convoi, qu'on envoyoit de Villeneuve aux Castillans, sous une forte escorte. Ils allerent donc l'attaquer. Les Espagnols qui l'avoient prévû, avoient fait monter à cheval toute leur cavalerie, & fait prendre les armes à leur infanterie. Dans le moment que les Portugais attaquoient le convoi, ils les chargerent, & quelques efforts que fissent les Portugais, ils furent mis en déroute, & contraints d'abandonner leur dessein. La perte qu'ils firent dans cette occasion, fut si considerable, que Castel Melhor, craignant qu'on ne vînt le forcer dans son Camp, l'abandonna, se retira sur la montagne de Covra, fit fortifier le pont de Saint Martin, & tous les autres postes, par lesquels on devoit passer, pour parvenir jusqu'à son nouveau Camp. En même-tems il écrivit à la Reine, pour lui representer le danger qui menaçoit toute la Province, si on ne le secouroit promptement.

Cependant le Marquis de Viana, au lieu de profiter des avantages qu'il pouvoit retirer de sa victoire, laissa échaper une occasion si favorable, & ne se mit en état d'agir que vers le trentiéme de Septembre, qu'il se rendit avec son armée devant le Château de Lampella, situé sur les bords du Minho, entre Valence, & Monçao. D'abord il se logea dans le bourg, qui avoit été abandonné. Le deuxiéme d'Octobre, il donna à la pointe du jour au Château un assaut qui fut soutenu & repoussé vigoureusement par Gaspard Lobato de Lansois, Gouverneur de la place. Alors le Marquis en forma le siege dans toutes les formes. 1658 Lobato avoit imprudemment reçu dans le Château plusieurs Dames, & leurs enfans, des bourgs voisins. Leurs cris, leurs plaintes, & leurs larmes le contraignirent à battre la chamade, & à se rendre prisonnier de guerre avec cent cinquante soldats; quoiqu'il eût des provisions de bouche & de guerre pour tenir encore quelques jours.

Après cette conquête, le Marquis de Viana tailla en pieces cent cinquante soldats que la Comtesse de Castel Melhor envoyoit au Comte son mari, pour recruter son armée. Il alla ensuite mettre le siege devant Monçao, place située sur le Minho, environnée d'une ancienne muraille, avec des tours de distance en distance. Laurent Antoine Pereira Amorim en étoit Gouverneur, & la garnison étoit composée de six cens soldats, qui avoient à leur tête de braves Officiers. Au reste on avoit des vivres pour soutenir un long siege; mais on manquoit de munitions, & l'on ne pouvoit remedier à cet inconvenient, que par le moyen d'un secours, difficile à faire entrer dans la place.

On commença à battre la place avec l'artillerie, le sept d'Octobre. Baltasar Pantoja, fit marcher un Regiment d'infanterie, pour s'emparer de quelques maisons hors de la Ville, qu'un Sergent Major gardoit, avec quarante soldats. Le Sergent Major ayant été mortellement blessé, les Portugais abandonnerent aux ennemis les maisons. Ensuite ils donnerent un assaut au tenaillon de Saint Antoine, qu'Estienne Barbetta, Enseigne,

soutint

1658. soutint, en obligeant les ennemis à se retirer. Ils le recommencerent le lendemain à la pointe du jour, s'imaginant de trouver les Portugais hors d'état de deffense: mais ils se tromperent; on y avoit fait passer des troupes toutes fraîches, & Barbetta étoit sur ses gardes. Ainsi les Castillans furent repoussez une seconde fois avec perte.

Le Marquis de Viana, comprenant dès ce moment, que Monçao lui coûteroit plus cher que Lapella, se détermina à continuer le siege avec précaution, & dans toutes les regles. Il fit donc élever deux plates-formes, l'une dans la place du Monastere des Benedictins, situé dans le bourg, dont il s'étoit emparé en arrivant, & l'autre dans l'Hermitage de Saint Julien, où il dressa des batteries de six pieces de canon. Il en dressa une autre dans le Fort d'Aitona, d'où il cannona toutes les maisons de la campagne; & enfin une quatriéme sur les bords de la riviere, où il plaça un mortier, qui servit à bombarder la Ville.

Les assiegez ne perdirent point courage, & ils inspirerent la même fermeté aux femmes, enfermées dans la place, qui servoient les malades, pansoient les blessez, & leur procuroient toutes les commoditez qu'on pouvoit esperer dans une Ville assiegée. Le Marquis de Viana acheva de perfectionner la ligne de circonvallation, défenduë par de petits Forts, qu'il avoit fait élever de distance en distance. Pantoja chargé des attaques, les poussa vivement malgré les frequentes sorties des Portugais. Ils en firent entre autres une le 17 d'Octobre, où ils comblerent les tranchées des ennemis, & renverserent tous leurs travaux. Toute l'armée Castillane prit les armes pour les repousser. Les Portugais se retirerent en combattant toujours, laissant les tranchées couvertes des corps morts des ennemis. Le courage des assiegez, & leurs succès releverent un peu celui du Comte de Castel Melhor, abatu par l'impossibilité où il étoit de faire lever le siege de la place, qui ne pouvoit manquer de tomber en la puissance des ennemis, si on ne la secouroit promptement. 1658.

Le Comte de Mirande, Gouverneur de Porto, informé de l'impuissance où se trouvoit le Comte de Castel Melhor, rassembla huit cens soldats, & alla le trouver dans son Camp de Covra. Ayant tenu un Conseil de guerre, ils résolurent de faire tous leurs efforts, pour introduire dans la place un secours d'hommes & de munitions. Ferdinand de Sousa Coutigno s'offrit d'aller reconnoître le Camp des ennemis, afin de voir par quel endroit on pourroit tenter le secours médité. Le Comte accepta ses offres, & voulut que ses deux fils, Mathias d'Acugna, & Diegue Pereira Araugio, Capitaine de cavalerie, & qui avoit une grande connoissance du pays, l'accompagnassent. Ils se mirent en marche pendant la nuit du 19 d'Octobre. Etant arrivez à la portée du mousquet du quartier du General ennemi, Coutigno & Pereira mirent pied à terre, passerent à travers la Compagnie de cavalerie, qui étoit de garde hors du Camp, examinerent avec attention la situation de ce même Camp, la hauteur des retranchemens, l'étenduë des lignes de circonvallation, la division des troupes, enfin ils prirent connoissance de tout avec une exactitude, qu'il seroit à souhaiter qu'observassent tous ceux, qui se chargent, ou que l'on charge d'une pareille commission.

1658. Sur le rapport de Coutigno, Castel Melhor ne désespera plus de pouvoir secourir la place. Il écrivit à Antoine d'Almada Carvallaës, Gouverneur de Salvaterre, afin qu'il eût à préparer des barques, pour quatre cens soldats, & pour toutes les munitions qu'on destinoit pour Monçao. Ces ordres donnez, il fit partir le 21 d'Octobre Dominique de Pont, Gallicien, & Lieutenant General de cavalerie, à la tête de trois cens chevaux, & Ferdinand Sousa Coutigno à la tête de quatre cens hommes d'infanterie. Ceux-ci s'embarquerent à Salvaterre dans les barques, avec trente barils de poudre, huit de bales, & seize chargez d'autres provisions. Tandis qu'ils descendroient la riviere jusqu'à Monçao, la cavalerie Portugaise devoit aller attaquer les gardes avancées des Castillans, & donner une allârme à tout le Camp. Tout réüssit au gré des Portugais, & le secours entra dans Monçao.

Neanmoins le Marquis de Viana résolut de donner un assaut à la place, & il l'executa la nuit du 25 d'Octobre. D'abord les soldats s'approcherent des fossez par où l'on devoit attaquer, & les comblerent de fascines. Ensuite ils poserent les échelles, & monterent courageusement. Les Portugais les reçûrent avec intrepidité, renverserent leurs échelles, jetterent sur eux une quantité prodigieuse de feux d'artifice, & firent un feu terrible de leur canon, & de leurs mousqueterie. Enfin après plusieurs heures de combat, les Castillans abandonnerent l'attaque, & se retirerent dans leur Camp, laissant 400 de leurs plus braves soldats morts, avec presque autant de blessez sur la place. Du côté des Portugais, il n'y eut que soixante hommes de tuez, & environ cinquante de blessez. On compta parmi les 1658. premiers, les Capitaines Antoine Ferras, Joseph Pereira Caldas, & Juan Gomes de Sousa, Ferdinand Lete Pitta, qui avoit servi à introduire le secours dans Monçao, Ferdinand de Figueira, de Palhares, Juan Pereira Pinto, François Pita Malheyro, & François Nuñes Pacheco, à qui une grenade emporta une main.

Le lendemain on fit demander au Gouverneur de la place une suspension d'armes, pour donner la sépulture aux morts. On l'accorda, & l'on rendit les derniers devoirs à tous ceux, qui avoient péri dans l'assaut. Le tems de la suspension étant expiré, les Castillans recommencerent leurs attaques, & les pousserent jusqu'aux retranchemens, qui servoient de deffense aux fauxbourgs. Ils se logerent tout près du petit Fort appellé Montinho, qu'ils minerent. Le Gouverneur malgré un nouveau secours de quatre-vingt hommes, qu'il avoit encore reçu, désespera de sauver la place, si l'on ne venoit promptement faire lever le siege à l'ennemi. Il en fit avertir le Comte de Castel Melhor par Alvarés Galé, Tresorier General de la Province, & par Fernand Taveyra de Palhares, qui sortirent déguisez de la Ville, & se rendirent à Paredes, où étoit le quartier des Portugais alors. Le Comte étoit absent, il avoit été en differens endroits de la Province, pour tâcher d'assembler un corps de troupes assez considerable, afin d'attaquer & forcer les Castillans, dans leur Camp. Mais ses soins furent inutiles.

Les fatigues continuelles qu'il essuya, jointes à une profonde tristesse qui s'empara de lui, lui causerent une fievre, qui l'obligea de se retirer à Ponte de Lima, pour éprouver si

1658. le changement d'air, ne rétabliroit point sa santé. Mais son mal ne fit qu'empirer, & enfin après avoir langui quelque tems, il vit terminer ses jours avec la constance d'un guerrier intrepide, & la résignation d'un homme pénetré des grandes veritez de sa Religion. Dom Juan Rodriguez de Vasconcelos, Comte de Castel Melhor, fut doüé d'une valeur singuliere. Il avoit beaucoup d'érudition, & des connoissances solides dans l'art de la politique. Zelé pour la liberté de sa Patrie, il prodigua en plusieurs occasions sa vie pour le bien de l'Etat. Infatigable, dur à lui même, il étoit plein d'indulgence pour les autres, & il vouloit toujours que leur travail fût suivi de quelque repos. Il aimoit la justice, mais il l'exerçoit toujours sans rigueur, se prêtant volontiers aux foiblesses de l'humanité, pourvû que l'ordre & le bien public n'en souffrissent pas jusqu'à un certain point. Il sçavoit que l'extrême indulgence, & l'extrême rigueur étoient également préjudiciables; que la premiere attire le mépris, & la seconde la haine, & que l'art d'un grand Ministre, & d'un grand General, consistoit à concilier la justice avec l'indulgence, sans que l'une donnât atteinte à l'autre. Quoiqu'il fût le cadet de ses trois freres, il devint par son mérite le soutien de sa Maison. Au reste, sa taille étoit médiocre, mais il avoit le visage agréable, & accompagné de ces traits heureux, qui préviennent toujours favorablement ceux qui fixent sur eux leurs regards. Il laissa pour successeur Dom Louis de Sousa Vasconcelos, qui éprouva tour à tour les revers & les faveurs de la fortune.

Aussi-tôt que Nuño d'Acugna eut appris la nouvelle de sa mort, il en informa la Reine, en lui representant de nommer promptement quelque personne, capable de commander dans la Province, où le péril croissoit de jour en jour, non seulement pour Monçao, mais encore pour Salvaterre, & même pour tout le pays. 1658. En attendant le Vicomte de Villeneuve, le Comte de Mirande, Dom François d'Azevedo, & Balso de Lessa Frey, Diegue de Melo Pereira, convinrent d'obéïr à Nuño d'Acugna, jusqu'à ce que la Reine eût nommé quelqu'un à la place de Castel Melhor. Nuño aussi-tôt assembla un Conseil de guerre, où l'on se détermina à quitter l'endroit où l'on étoit, & de s'en aller camper près des bourgades de Choças, situées dans une vallée, environnée de hautes montagnes, arrosée par la riviere de Vez, abondante en toute sorte de vivres, & si peu éloignée du quartier des ennemis, que du haut des montagnes l'on découvroit tout le territoire de Monçao. Nuño s'y rendit donc avec trois mille hommes, dont la plus grande partie étoit sans experience. Les meilleures troupes garnissoient les places voisines pour les défendre contre les entreprises de l'ennemi. La cavalerie que Nuño avoit avec lui, ne valoit pas mieux que la plus grande partie de son infanterie. D'ailleurs elle ne montoit qu'à quatre cens chevaux. Neanmoins d'Acugna voulut tenter, malgré sa foiblesse, de jetter un nouveau secours dans Monçao, persuadé que la conservation de la Province, dépendoit absolument de la conservation de cette place. On tint donc un Conseil là-dessus. Les uns vouloient qu'on s'approchât davantage du Camp des ennemis, pour être à portée de profiter de toutes les occasions qui s'offriroient pour executer le dessein d'Acugna. Les autres souhaitoient qu'on se contentât d'éle-

1658. ver un Fort sur les bords du Minho, pour empêcher les convois ennemis d'arriver au Camp. Quelques-uns qu'on allât rompre le pont qu'ils avoient sur cette même riviere, & par lequel ils recevoient sans cesse de nouvelles troupes; & quelques autres enfin, qu'on allât les attaquer jusques dans leur Camp, en disant que la valeur tenoit souvent lieu de nombre, & que ce ne seroit pas la premiere fois, qu'une armée superieure auroit succombé aux efforts d'une armée inferieure.

D'Acugna fit voir tous les obstacles qui s'opposoient à l'execution de ces avis differents; & il ramena tout le monde au sien, qui étoit de secourir Monçao, par la même voye, que Ferdinand de Sousa l'avoit déja secouruë deux fois. Il ordonna donc à Juan Figueira & Gajo, de faire construire vingt-cinq barques, qu'on réduisit ensuite à six. Ces six furent en état de naviger le 4. de Decembre. Nuño pour favoriser l'embarquement du secours destiné pour Monçao, quitta les bourgades de Choças, & alla se camper entre les rivieres de Mouro, & de Valadares. Cependant les Espagnols ne se rebutoient point, ils donnerent un nouvel assaut à la place, qui fut suivi d'un succès aussi malheureux que les premiers. Ils vinrent trois fois à l'attaque, & trois fois ils furent repoussez,

La longueur du siege, les maladies, les combats frequents qui se livroient, ruinerent insensiblement l'armée des Castillans. La Cour donna des ordres pour la recruter. Les Portugais de leur côté, conçevant de nouvelles esperances, se déterminerent à périr sous les ruines de la Ville, plutôt que de la livrer aux ennemis. Ayant apperçu du Fort Saint Antoine quelques troupeaux de bœufs, qui pascageoient dans le voisinage du Camp ennemi; un Lieutenant alla les enlever avec un seul détachement de vingt soldats, sans que les ennemis osassent s'y opposer. Sur ces entrefaites, Felix Pereira de Castro, Capitaine Major de la place, mourut de maladie. Le Gouverneur donna son emploi à François d'Acugna de Silva. Comme le nombre des malades étoit considerable, & qu'ils consommoient trop de vivres, il en fit embarquer soixante dans des barques pour les envoyer à Salvatera, & dans d'autres lieux où ils pussent rétablir leur santé; mais les Castillans les firent périr en chemin. 1658.

L'attaque du Fort S. Antoine se poussa vigoureusement, & les ennemis s'étant logez tout auprès, commencerent à le miner. Les Portugais éventerent leurs mines. Les Castillans les porterent d'un autre côté, firent sauter l'angle saillant du boulevard, & se presenterent immédiatement à l'assaut. François de Castro Araugio, Commandant du Fort, suivi du Capitaine Soares Malhares, de Dominique Nogueira, Enseigne, qui fut le seul Officier tué dans cette occasion, de François Sousa Lucena, de Rocco Gonsalves, & de Mathias Alvarés Galé, courut pour soûtenir le premier choc des ennemis. Il le fit avec tant de succès, que les ennemis ne purent monter au haut de la brêche. Cependant au bruit qu'avoit fait la mine en éclattant, le Gouverneur s'y transporta en diligence, mit l'épée à la main, & se tint pendant toute l'action sur la brêche. Les ennemis recevoient à tous les instans de nouvelles troupes; mais enfin lassez d'une résistance si opiniâtre, Pantoja qui commandoit cette attaque, fit sonner la

1659. retraite. C'étoit un triste spectacle de voir la brêche couverte de corps morts, & ce spectacle plongeoit le soldat Castillan dans un morne silence, qui alloit au découragement. Les Portugais ne perdirent que peu de monde; mais cette perte toute médiocre qu'elle étoit, étoit d'une extrême consequence pour eux.

Tandis que ces choses-là se passoient au-dedans & au-dehors de la place, le jour destiné par d'Acugna pour faire embarquer le secours dont nous avons parlé, arriva enfin. Comme on travailloit encore à cet embarquement, on reçut des ordres de la Cour, qui portoient qu'on eût à reconnoître pour Gouverneur general de la Province le Vicomte de Villeneuve, homme de merite, generalement estimé, d'une grande naissance, & puissamment riche. Tous les Officiers se conformerent aux ordres de la Cour, & conçurent des idees favorables de son Gouvernement. Le Vicomte songea d'abord à faire partir les six barques destinées pour secourir Monçao, chargées de quatre cens mesures de grains, de beaucoup de légumes, de drogues pour les malades, & de toute sorte d'autres provisions, tant de guerre que de bouche. D'ailleurs le Vicomte prit toutes les précautions necessaires, pour s'assurer du succès de l'entrée de ce secours dans la Ville. Les ennemis avoient construit un pont de bateaux sur le Minho, au-dessus de la place assiegée; ensorte qu'il falloit trouver un expedient pour rompre ce pont, afin que les barques pussent passer. Le Vicomte fit jetter dans la riviere quantité de grosses pieces de bois pointuës par le bout, qui portées avec violence par la rapidité de l'eau, rompirent les cordages, qui attachoient les barques, & rendirent le passage libre. Cette 1658. manœuvre, & l'approche des Portugais, ne laissa pas douter un moment au Marquis de Viana, que les ennemis ne voulussent jetter quelque secours dans Monçao. Ne pouvant rétablir son pont de bateaux, il fit étendre une chaîne dans le même endroit, dont il confia la deffense aux plus braves soldats de son armée; divisez dans six barques, & commandés par Dom Alfonse Pita. Ce nouvel obstacle n'étonna point les Portugais, ils partirent: trois barques, emportées par l'impetuosité du courant, franchirent la chaîne; deux arriverent heureusement à Monçao, & la troisiéme ne pût s'arrêter qu'à Salvaterre. A l'égard des trois autres, elles furent arrêtées, forcées de combattre, & enfin coulées à fond, après un long combat.

Les assiegez témoignerent, par des marques éclatantes de joye, le plaisir qu'ils ressentoient de l'arrivée de ce nouveau secours. Le Marquis de Viana au contraire, en ressentit un chagrin si violent, qu'il eut levé le siege sans les autres Officiers qui l'en empêcherent. Il devint cependant plus circonspect. Il ne donna plus d'assaut, & il se contenta de canonner & de bombarder sans relâche la Ville. En même-tems le General de sa Cavalerie lui proposa d'aller enlever deux Forts, qui deffendoient le pont de la Vallée de Vez, à deux lieuës du Camp des Portugais, & à une lieuë des magasins de Choças, d'où les ennemis recevoient leurs vivres, assurant que si on pouvoit parvenir à s'emparer de ces deux Forts, les Portugais seroient contraints de se retirer loin de leur Camp. Le Marquis y consentit, & le General de la cavalerie, Portugais de Nation, partit le sept Decembre, pour executer son des-

1658. sein, avec deux mille hommes d'infanterie, & trois cens chevaux. Il attaqua les deux Forts, ceux qui les gardoient les abandonnerent lâchement, & s'enfuirent, les Espagnols les poursuivirent, les joignirent, & en firent un carnage horrible; ainsi ils furent punis par les ennemis même, de leur lâcheté. Les Espagnols, maîtres des deux petits Forts, s'avancerent jusqu'à Choças, & y brûlerent une partie des magasins de l'armée Portugaise.

Pendant la même nuit que le General de la Cavalerie Espagnole executoit avec tant de succès son entreprise, le Vicomte tenta de faire entrer dans Monçao un nouveau secours. Il fit donc partir quatre barques par le chemin ordinaire, mais celles des Espagnols qui gardoient la chaîne dont nous avons parlé, & dont le nombre étoit même augmenté, les arrêterent & en coulerent une à fond. Les matelots ayant abandonné les trois autres, elles furent emportées par le courant de l'eau, & allerent se briser contre les rochers. Le Vicomte reçut en même-tems la nouvelle de la perte de deux Forts, de l'incendie de ses magasins, & du naufrage de ces barques. Ce triple malheur le détermina à s'en retourner avec ses troupes dans le quartier de Choças, pour y rétablir les deux Forts, & ses magasins, sans lesquels il lui étoit impossible de tenir la campagne, & de suspendre les progrès des ennemis dans la Province. Avant de partir, il fit rompre le pont qui étoit sur la riviere de Mouro, lequel facilitoit les courses des Espagnols dans les villages voisins. Ensuite on partit.

Le Capitaine Gonsave Mendez se prit de querelle avec son Colonel. Celui-ci le menaça d'une canne, qu'il tenoit à la main. Mendez ne pouvant soutenir un tel affront, le jetta mort par terre d'un coup de pistolet. Il fut arrête & mis en prison. Il trouva bientôt le moyen de briser ses fers. Il s'enfuit, passa à Rome, entra dans l'ordre Ecclesiastique, revint dans sa Province, & y parvint aux Dignitez de l'Eglise. 1658.

Cependant l'éloignement de l'armée Portugaise releva le courage des Castillans, sans abatre celui des assiegés, qui se confirmerent de nouveau dans la résolution de s'ensevelir sous les ruines de Monçao, plutôt que de la livrer aux ennemis.

Dans le tems qu'on rappella de la Province de Tra-os-montes, D. Juan Mendez de Vasconcelos, pour l'envoyer commander dans celle de l'Alenteyo, on nomma Rodrigue de Castro pour le remplacer dans la premiere. Mais il ne put s'y rendre, ayant été employé en qualité de Mestre de Camp General, au siege de Badajos. Antoine Jacob de Paiva se chargea donc du commandement de Tra-os-montes. Il imita la conduite qu'avoit tenu Vasconcelos. Il entretint la paix avec les Castillans de ce côté-là, & si de part & d'autre on faisoit quelque course, on se rendoit aussi-tôt tout le butin qu'on enlevoit. Cependant les Castillans se lassant d'observer cette espece de trêve, entrerent dans le territoire de Mirande, le pillerent, & le saccagerent avec d'autant plus de facilité, que les peuples qui ne se doutoient point d'une pareille invasion, étoient sans deffense. Paiva ressentit vivement cette perfidie : mais comme les troupes de la Province avoient été envoyées, partie dans la Province d'Alenteyo, & partie dans celle d'entre Douro & Minho, il n'en put tirer aucune vengeance. Dans la

1658. Province de Beira la guerre s'y fit assez foiblement, & la perte y fut égale de part & d'autre.

Toutes les operations militaires en Europe, pendant le cours de l'année 1658, se raportent aux évenemens, qu'on vient de raconter. En Afrique le Comte Dom Ferdinand de Meneses commandoit dans Tanger, & ne cessoit point de battre la campagne, & de harceler les Maures. Dans les Indes, après la mort d'Emmanuel Mascaregnas, François de Melo, & Castro, & Antoine de Sousa Coutigno, se mêlerent du Gouvernement. Comme les Hollandois croisoient aux environs de Goa, on nomma pour Capitaine Major des Sanguisses, qui devoient garder le port, Bernard Correa. Les vaisseaux de haut bord furent confiez à Louis de Mendoce. Il mit le cinq Janvier à la voile, pour aller combattre les Hollandois. Son départ fut presque suspendu par une dispute, qui survint entre Verissimo Pereira, & Barthelemi de Vasconcelos. Celui-ci étoit arrivé tout recemment de Portugal, avec la qualité de Capitaine Major. Neanmoins Mendoce voulut, que Verissimo Pereira remplît les fonctions de cette Charge. Vasconcelos, lorsqu'il reçut de la part de Mendoce les ordres pour partir, les déchira, & les foula aux pieds. Mendoce s'en plaignit à Antoine de Sousa Coutigno, qui nomma pour commander le vaisseau de Vasconcelos, Emmanuel Mascaregnas. Alors Vasconcelos par une bizarrerie peu commune, servit en qualité de simple Volontaire dans le même vaisseau, qu'il avoit refusé de commander comme Capitaine.

Cette broüillerie étant appaisée, il en survint une autre, qui fit encore plus d'éclat. Emmanuel Lobo de Silveira abandonna son vaisseau, en 1658. publiant hautement, qu'Antoine de Sousa Coutigno avoit chargé quelques-uns de ses soldats de le tuer. Ce discours surprit d'autant plus, qu'on ne pouvoit en penêtrer les raisons. Cependant Lobo avoit du mérite & de la consideration; on ne sçavoit qu'en croire, on suspendoit son jugement. On calma enfin ce nouvel orage, & l'on tâcha de réünir les esprits, dont la division jusqu'alors avoit causé tant de pertes & tant de malheurs à l'interêt general. Enfin la flote sortit du port, & gagna le large. On rencontra bien-tôt les Hollandois, qu'on mit en fuite. Quelques jours après ils se présenterent avec huit vaisseaux & cinq pataches devant Manara, dans l'isle de Ceylan. Ils portoient sur leurs bords deux mille hommes Européens, & cinq mille Ceylanois, avec quelques autres troupes Indiennes. Antoine Amaral de Meneses commandoit dans cette partie de l'isle, où les Portugais s'étoient maintenus jusqu'alors. Dès qu'il apperçut l'armée ennemie, il envoya pour la combattre quatre vaisseaux & quatre sanguiesces dont étoit Capitaine Major, Caneyro Girao, ayant pour Amiral Alvarés Rodrigues Borralho, & pour Capitaines, François Pereira, Antoine d'Aguiar de Mendoce, Pantaleon Gomez Brandam, Juan Pereira, Juan d'Abreu, & Antoine Toscano. Les Portugais quoiqu'inferieurs, combattirent pendant trois jours de suite les Hollandois, avec tant de succès, qu'ils les empêcherent de jetter leurs troupes à terre.

Cependant les ennemis étoient si superieurs, que le General Portugais craignant avec raison, qu'ils ne triomphassent à la longue, ordonna au Ca-

1658. pitaine Major, de s'en aller au pont de Talamanar, pour sauver les vaisseaux d'une perte inévitable. Girao obéït sans replique, & se fit jour à travers la flote ennemie, sur laquelle il jetta une quantité prodigieuse de feux d'artifice, & de grenades, qui causerent beaucoup de dommage aux Hollandois. Le lendemain de cette action qui s'étoit passée pendant la nuit, les ennemis à la faveur du feu de leur canon, débarquerent pour attaquer par terre la Forteresse. Le General se deffendit, & fut tué avec Benedic de Sousa & Simon d'Orta. Peu de jours aprés, Mendes d'Aragna abandonna Manara, & se retira à Jafanapatan. Les Hollandois l'y suivirent, & assiegerent cette Ville. Les Portugais la deffendirent pendant quatre mois, avec toute la valeur imaginable. Alors la peste ayant fait périr une partie de la garnison, qui commençoit d'ailleurs à manquer de toutes choses, le Gouverneur Juan de Melo Sampayo, menagea une capitulation honorable. Entre autres choses, les Hollandois accorderent la permission aux Portugais d'emporter tous leurs effets mobiliers; mais à peine ces derniers eurent-ils ouvert les portes de la citadelle pour l'évacuer, que Henri Lof, General des premiers, par une perfidie, indigne de tout honnête-homme, viola le traité de la capitulation, en faisant désarmer les Portugais, en outrageant d'une maniere honteuse à l'humanité leurs femmes, & enfin en permettant à ses soldats, d'exercer les dernieres fureurs sur les habitans. Il poussa plus loin l'horreur de son action, il envoya à Batavia tous les Officiers, & tous les soldats en Europe. Le General Juan Macuca, Gouverneur de Batavia, condamna cette trahison de Henri Lof, en traitant les Officiers avec la derniere politesse. La perte de Jafanapatam fut suivie de celle de Negapatan, & par là les Hollandois demeurerent presque maîtres absolus de toute l'isle.

En Portugal, la Ville d'Elvas étoit de plus en plus resserrée par les Castillans. La rigueur de l'hyver, les maladies, la disette de toutes choses ne pouvoient les rebuter. Cependant au commencement de cette nouvelle année, le Comte de Cantanhede trouva le moyen de faire rendre une lettre à Sanche Emmanuel, Gouverneur de la place, par laquelle il l'assuroit que malgré tous les obstacles, il esperoit d'être bien-tôt en état de le secourir, & de le délivrer de ses ennemis. Qu'il le prioit cependant d'assembler en Conseil de guerre, tous les principaux Officiers de la garnison, & de demander leur avis, sur la maniere dont il devoit s'y prendre, pour jetter du secours dans la place, ou pour attaquer les ennemis dans leurs retranchemens. 1659.

Sanche Emmanuel obéït, & assembla aussi-tôt le Conseil. Après qu'on y eût débatu cette affaire importante, on s'arrêta à deux avis. Le premier fut ainsi expliqué par D. Louis de Meneses. « L'armée dans les cir-
» constances où nous sommes, n'a
» que deux partis à prendre, l'un
» dépend de la ruse, & l'autre de la
» force ouverte. Pour executer le
» premier, il faut jetter dans Campo
» Major, le plus de provisions de bou-
» che & de guerre que l'on pourra.
» Ensuite l'armée doit passer par cette
» Ville, s'aller camper sur les bords
» de la Caya, & s'y emparer des cinq
» ports qui y sont, & par où les Cas-
» tillans reçoivent tous les vivres
» qui leur sont necessaires. N'en
» pouvant

1659. » pouvant plus recevoir, ils se» ront bien-tôt contraints de lever le » siege, & de se retirer en repassant la » Caya, ou en marchant vers Valen» ce. Alors les Portugais à la fa» veur de cette riviere, & de Campo » Major, pourront les combattre » avec avantage. Si l'on ne veut » point embrasser ce parti, à cause » de l'inexperience des nouveaux » soldats dont l'armée est compo» sée; on doit se déterminer à ce» lui de la force ouverte; mais » en observant les précautions sui» vantes; afin de ne point legere» ment hasarder une armée, d'où dé» pend le salut de l'Etat. Il faut donc » marcher vers le camp des enne» mis, se loger tout aussi proche de » ce camp qu'il sera possible, » choisir quatre mille hommes des » plus braves de l'armée, & les pla» cer à l'arriere-garde, avec des » fascines, des échelles, & tous » les instrumens propres à un as» saut. On doit également donner » à la cavalerie des fascines & des » grenades, & il faut envoyer » à l'entrée de la nuit plusieurs » partis de cavalerie, pour don» ner l'allarme à tous les quartiers » des ennemis. En même-tems » l'avant-garde attaquera les retran» chemens d'un seul, d'une maniere, » cependant à laisser croire aux Ca» stillans, qu'on veut les attaquer tous » à la fois. Avant de commencer » cette manœuvre, il faut que les » quatre mille hommes d'infante» rie, avec treize cens chevaux, » s'approchent de l'endroit qu'on » nomme Amoreira, où les re» tranchemens sont très-foibles, » & qu'ils s'emparent du Fort de » la Grace. Si les quatre mille hom» mes ne suffisent point, il faut » faire mettre pied à terre à la ca- 1659.
» valerie, l'amener à l'assaut, & » faire faire en même-tems une » sortie à la garnison de la Ville. » Le Fort ne peut manquer d'être » emporté de cette maniere; & si » une fois il est emporté, la pla» ce peut être secouruë sans coup » férir; parce que les Castillans ne » sçauroient plus empêcher l'armée » Portugaise d'entrer par cet en» droit dans la Ville, à moins de » vouloir essuyer tout le feu de » l'artillerie de la place & de ce mê» me Fort.

Ce plan parut sage, & digne d'un homme expert dans la guerre, à Sanche Emmanuel, au Comte de Saint Jean, & à Dom Juan de Silva: mais tous les autres Officiers le condamnerent & suivirent celui de Diegue Gomez Figueyredo, qui dit: « Que » tant de précautions ne convenoient » point au caractere, ni à la valeur des » Portugais. Que l'armée composée » de nouvelles milices, n'étoit point » en état d'observer tant de choses, » sur tout pendant les tenebres de la » nuit, où il falloit redoubler de » soins & d'attentions. Que ce qu'on » proposoit, demandoit un profond » jugement, une grande experience, » & beaucoup de bonheur. Qu'ainsi » il falloit y renoncer, faire mar» cher l'armée droit à Elvas, par le » chemin ordinaire; attaquer l'en» nemi l'épée à la main dans ses re» tranchemens; & faire faire en mê» me-tems une sortie par la garnison » de la place. Qu'il falloit se reposer » de l'évenement sur la valeur des » troupes, & la bonté du Ciel.

Le Comte de Cantanhede ayant reçu par écrit ces deux avis, les communiqua dans un Conseil particulier à André d'Albuquerque, à Rodrigues

1659. de Castro, à Alfonse Furtado, & au Comte de la Fiera. On approuva generalement celui de Diegue Gomez, comme plus hardi, & plus convenable au genie de la Nation, dont la valeur impetueuse & même quelquefois temeraire, n'éclatte jamais avec tant de succès, que dans les attaques vives & promptes. On résolut donc de le suivre, & le Comte de Cantanhede en avertit Dom Sanche, en le priant de lui envoïer cinq soldats qui connussent bien le pays, pour servir de guides à l'armée. Ces guides furent faits prisonniers par les batteurs d'estrade de l'armée Espagnole. On les interrogea, on les menaça de les faire mourir, pour les obliger de parler, & tous les cinq avoüerent, qu'ils alloient servir de guides à l'armée Portugaise, qui devoit venir secourir Elvas, du côté des Mirthes.

Aussi-tôt Dom Louis de Haro fortifia de nouveau les retranchemens de ce côté-là, doubla les gardes, & fit faire les rondes avec tant d'exactitude, qu'il s'écoula plusieurs jours, sans que l'armée Portugaise & la garnison d'Elvas pussent se donner aucun avis respectif. Enfin Gomez Freire d'Andreade, & Marc Teyceira, tenterent neanmoins de sortir d'Elvas, & ils arriverent heureusement à Estremos; l'un pour prendre possession d'une Compagnie de cavalerie, & l'autre pour être Proveditеur General de l'artillerie.

Sur ces entrefaites le Gouverneur de Juremena donna avis au Comte de Cantanhede, qu'il arrivoit sans cesse de nouvelles troupes pour renforcer l'armée Castillane. Le Comte déroba la connoissance de cette nouvelle à son armée, de crainte de ralentir l'ardeur, qu'elle faisoit éclatter pour cette entreprise, d'où dépendoit le salut de l'Etat. Enfin il partit d'Estremos 1659. le onze de Janvier. Il avoit pour son premier Mestre de Camp General, André d'Albuquerque, Commandant Général de la cavalerie. Dom Rodrigue de Castro, Comte de Mesquitella étoit second Mestre de Camp General, Alfonse Furtado de Mendoce, l'étoit de l'artillerie, Tamaricut, & Denis de Melo de Castro étoient Lieutenans Generaux de la cavalerie de la Province de l'Alenteyo, Emmanuel Freyre d'Andreade & Gilles vas Lobo commandoient celle de la Province de Beira; Pierre la Lande la cavalerie du Royaume d'Algarves. Dom Juan Silva de Sousa en étoit Commissaire General, avec Juan Vanicheli. L'infanterie montoit à huit mille hommes, dont deux mille cinq cens étoient des troupes réglées, le reste auxiliaires ou des milices, le tout divisé en seize bataillons, chacun ayant à la tête des Mestres de Camp, qui se nommoient Pierre de Melo, Dom Manuel Henriqués, Antoine Galvan, Fernandés Mesquita Pimentel, Alvarés d'Azevedo Coutigno, Gabriel de Castro Barbosa, Louis de Sousa de Meneses, Louis de Mesquita Pimentel, Alvarés d'Azevedo Barreto, Antoine de Sà Pereira, & Gregoire de Castro de Moraes. Le Regiment de Manuel Velho, mort depuis peu à Estremos, étoit commandé par Alfonse de Barros Torvam, Lieutenant Colonel, celui de Mertola, par Lucas Barroso Sembrano, Capitaine Major, celui de Moura par Balthasar de Sà, Sotto Major, celui du Comte de Torre, par Nuñes Leytam, Capitaine Major, celui de François Pacheco Mascaregnas, par Manuel de Silva d'Orta, Sergent Major. Diegue Gomez Figueiredo, qui avoit joint l'armée, Manuel Lobato Pinto,

1659. & Ascence Alvarés Barreto, servoient en qualité de Lieutenans de Mestre de Camp Generaux. La cavalerie montoit en tout à deux mille cinq cens chevaux, & l'artillerie étoit composée de sept pieces de canon.

On plaça à l'arriere - garde tout le bagage de l'armée, avec toutes les munitions, & tous les vivres, qu'on avoit destinez pour Elvas. Le premier jour de marche, l'armée alla loger à Alcaraviça, & le second à Rabola, où les garnisons de Juremena, de Villavitiosa, de Borba, de Campo Major, d'Aronches, & de Monforte vinrent la joindre. Le tems avoit été toujours couvert: le douze de Janvier le Ciel parut serain, le soleil sans nuage, & les Portugais en augurerent favorablement. Tout devient interressant en de pareilles circonstances. Le lendemain les Portugais marcherent en ordre de bataille vers les tours de Sapatayros, dont les Castillans s'étoient emparez. Quelques escadrons de l'avant-garde s'avancerent, & les Castillans se retirerent à leur approche. Bien tôt après, l'armée occupa les collines d'Açomada, d'où l'on pouvoit découvrir la place d'Elvas, & le camp des ennemis. Ce fut un spectacle agreable pour les soldats, & cette vûë redoubla leur courage & leur ardeur.

Après que le Comte de Cantanhede, & les Officiers Generaux eurent bien examiné la situation de la Ville, & celle des quartiers differens qui composoient le camp ennemi, on fit feu avec toute l'artillerie pour avertir les assiegez de l'arrivée du secours. Ils y répondirent par une salve generale, & Sanche Emmanuel fit aussi - tôt une sortie sur les gardes avancées des Espagnols qu'il tailla en pieces. Dom Louis de Haro ne doutant plus de l'arrivée de l'armée Portugaise, chargea Dom Juan Pacheco, d'aller avec quelques escadrons pour reconnoître son camp. Pacheco s'avança jusqu'à une hauteur appellée Amoreira. Par la disposition des Portugais, il ne douta point qu'ils ne passassent par cet endroit, pour jetter le secours dans Elvas. Il se rapella que cet endroit se nommoit Amoreira, ainsi que l'endroit par lequel les mêmes Portugais en 1657. avoient voulu secourir Olivença. Cette ressemblance de noms l'engagea à dire à Dom Louis de Haro, en lui faisant son rapport, que le secours d'Elvas par les Portugais, seroit une Olivençade. 1659.

Cependant toute l'armée Castillane se tint sur ses gardes, & Sanche Emmanuel dans Elvas, passa toute la nuit dans l'Eglise Cathedrale, pour implorer le secours de Dieu. Tandis qu'il étoit occupé de cet acte de pieté, Albuquerque & le Comte de Mesquitella s'étoient avancez de leur côté, pour reconnoître de plus près le camp ennemi. Ils observerent que les retranchemens en étoient plus élevez, qu'on ne le croyoit, & qu'on les avoit fortifiez par de nouvelles lignes de circonvallation, & par de petits Forts disposez de distance en distance, d'où l'on pouvoit commodement faire un feu terrible sur les assaillans. Cette découverte inquieta Albuquerque, qui en parla au Comte de Cantanhede, comme le Comte venoit de recevoir par François de Brito Freyre la confirmation d'un secours de trois mille hommes d'infanterie, & cinq cens chevaux, qui étoient entrés dans le camp ennemi. Malgré cet avis, & le rapport d'Albuquerque, il persista dans son premier dessein, & ayant assemblé ses Officiers, il leur dit qu'il n'étoit plus tems de reculer, que la retraite leur

1659. feroit plus fatale que l'attaque, ainsi qu'il falloit secourir Elvas, vaincre, ou périr.

Tous les Chefs de l'armée approuverent la noble résolution du Comte de Cantanhede. On observa le même ordre de bataille, qu'on avoit observé pendant la marche, & le lendemain les troupes ayant mangé de bonne heure, se mirent en état d'executer ce qu'on avoit médité. Dom Louis de Haro assembla de son côté son Conseil de guerre, où assisterent tous les principaux Officiers de son armée, tant d'infanterie, que de cavalerie. Dom Louis leur proposa de sortir des lignes, pour livrer bataille aux Portugais, ne doutant pas, qu'on ne les vainquît facilement, d'autant plus que ce n'étoit que des troupes ramassées, dont la plus grande partie n'avoit jamais vû l'ennemi, & dont le nombre étoit bien inférieur au nombre des troupes Castillanes. « En » effet, nous avons, ajoûta-t-il, qua- » torze mille hommes d'infanterie, » & trois mille cinq cens chevaux, » qui pourront tous agir efficacement » en rase campagne; au lieu qu'une » partie en demeurant derriere nos » retranchemens, sera obligée de » rester dans l'inaction. D'ailleurs, » en prenant ce parti, la garnison » d'Elvas ne sçauroit nous nuire, au » lieu qu'elle pourroit faire une sor- » tie au fort de l'attaque, forcer quel- » qu'un de nos quartiers, y répandre » le désordre, ce qui deviendroit » d'une consequence extrême. » Tous les Officiers condamnerent cet avis, & opinerent à attendre les Portugais derriere les retranchemens, persuadez que leur superiorité étoit même une raison pour ne point les abandonner; cette superiorité les mettant en état de pouvoir les deffendre avec plus de succès, en rafraîchissant souvent les troupes qui soutiendroient les postes attaquez. Dom Louis après avoir réflechi quelque tems sur ce qu'on lui disoit, se rangea enfin de leur parti; & il fut résolu d'attendre l'ennemi derriere les retranchemens. Comme le quartier qui regardoit les mirthes étoit le plus foible, & qu'on croyoit sur le rapport des cinq soldats qu'on avoit faits prisonniers, que les Portugais s'y présenteroient; Dom Louis y envoya quelques Regimens d'infanterie & de cavalerie. Il ordonna en même-tems à Dom Juan Quintanal, Commissaire General, de se tenir prêt pour s'opposer aux sorties qu'on pourroit faire de la Ville pendant l'action; & à Juan Pacheco, de marcher avec quelques escadrons, pour observer les mouvemens de l'armée ennemie. 1659.

Pacheco s'avança jusqu'à la vûë de son camp; c'étoit pendant la nuit du 13 au 14 de Janvier; y voyant regner un calme profond, il s'en retourna pour dire à Dom Louis, qu'il n'y avoit rien à craindre de la part des Portugais, pour le jour suivant. Cependant à la pointe du jour toute l'armée prit les armes, on déploya les étendarts, & les drapeaux, & dans un moment tout le monde fut prêt à partir. Le Comte de Cantanhede, un instant avant de se mettre en marche, se fit voir sur une éminence, & faisant venir auprès de lui presque tous les Officiers, il leur tint ce discours. « Valeureux Portugais, » une longue suite d'années, & une » experience continuelle, m'ont ap- » pris à pénétrer dans l'avenir. » Malgré l'incertitude des évene- » mens de la guerre, malgré les fati- » gues & les soins qui l'accompa- » gnent, j'ai quitté le Ministere, » j'ai quitté le repos permis à l'âge

1657. » où je suis, pour avoir l'honneur de » vous commander,& pour sacrifier, » s'il le faut, ma vie au salut de la » Patrie. Servons-la donc, Messieurs, » cette Patrie ; sauvons Elvas de la » fureur des Castillans, ou perissons » aujourd'hui en combattant gene- » reusement. Je vois avec plaisir, » l'impatience où vous êtes d'en ve- » nir aux mains avec vos ennemis. » Cette impatience m'est d'un pré- » sage heureux pour le succès. Nos » ennemis vont éprouver les terri- » bles effets de votre courage. J'ose » le dire, nous n'avons rien à crain- » dre du leur. Dom Louis de Haro, » leur General, n'a aucun avantage » sur moi ; les autres Chefs de son » armée, ont souvent servi de triom- » phe à votre valeur, & la superio- » rité du nombre de leurs soldats, a » toujours cedé à la superiorité de la » valeur des nôtres. Ainsi donc, va- » leureux guerriers, renouvellez dans » cette occasion, les preuves que » vous avez données tant de fois, de » votre courage, de votre audace, de » votre fidelité pour votre Roi, & de » votre amour pour votre Patrie. Ces » retranchemens que nous allons at- » taquer, n'ont été faits, que pour » servir de triomphe à votre courage. » Les habitans d'Elvas vous atten- » dent avec impatience, pour vous » proclamer leurs liberateurs. Tout » le Royaume vous regarde comme » les restaurateurs de la liberté, & » tout le monde sera forcé d'avoüer, » que les Portugais sont toujours in- » vincibles, lorsqu'ils combattent » pour la gloire & pour le salut de » leur Patrie.

On applaudit par des cris de joye au discours de Cantanhede, & l'on marcha tout de suite à l'ennemi, tambour battant, trompettes sonantes, dans l'ordre suivant. Dom Diegue Gomez Figueyredo, Mestre de Camp General précedoit l'avant-garde, accompagné de cinq Sergens Majors, & suivi de mille soldats choisis dans toute l'infanterie. Ils étoient armez de mousquets, de pistolets, de pertuisanes,& d'épées, ayant la tête couverte d'une espece de casque. Ils portoient chacun une fascine pour remplir le fossé du retranchement. L'avant-garde suivoit ces mille hommes, conduite par le Comte de Mesquitella ; elle étoit composée de trois mille hommes d'infanterie, divisez en cinq bataillons, qu'André d'Albuquerque soutenoit à la droite avec six cens chevaux en huit escadrons, & à la gauche, Tamaricut, avec Dom Juan de Silva & Sousa, Commissaire General, avec un nombre pareil ; ce qui faisoit seize escadrons. Le corps de bataille suivoit, composé de deux mille hommes, soutenu par seize escadrons de cavalerie, divisez comme ceux de l'avant-garde, huit à l'aîle droite sous les ordres de Gilles vaz Lobo, & huit à la gauche sous Emmanuel Freyre d'Andreade. L'arriere-garde montoit à deux mille encore, avec huit cens chevaux, commandez par Pierre la Lande, Lieutenant General. Alfonse Furtado de Mendoce General de l'artillerie, aussi-tôt qu'il l'eût avantageusement placée sur une coline, qui dominoit sur le camp des ennemis, alla se mettre à la tête de l'avant-garde. Le Comte de Cantanhede, choisit pour son Capitaine des Gardes, Pierre César de Meneses, à la place de Louis de Meneses, qui étoit enfermé dans Elvas. Il se mit à la tête de la bataille, suivi de Juan Forgas Pereira, Comte de Feyra, de Garcie de Melo, grand Veneur, qui avoit joint l'armée avec quatre cens habitans de Mertola, ar- 1659.

1659. mez de pertuisanes, de Christophe de Melo, fils aîné du Porteyromor Louis de Melo, de Louis de Saldagne, de Gonçalez Peres de Carvaillo, d'Emmanuel Freire d'Andreade, Gouverneur de la Forteresse de Peniche, du Capitaine Michel Alvarés Galvan, de Manuel Lobato Pinto, Lieutenant de Mestre de Camp General, & du Capitaine Matthias Correa de Faria.

Au premier mouvement que fit l'armée en partant, Dom Sanche Emmanuel, qui en fut averti par les sentinelles, ordonna au Comte de Saint Jean, à Simon de Correa & Silva, & à Diegue Gomez de Figueyredo, sous les ordres duquel l'infanterie de la garnison avoit passé toute la nuit dans la contrescarpe, de se transporter sur les bords de la riviere de Chinches, qui séparoit le Fort de la Grace de la Ville, de s'y former, & de faire attention à tous les mouvemens des ennemis. Il donna les mêmes ordres à D. Juan de Silva, Commissaire General, qui sans perdre le tems alla, joindre l'infanterie sur les bords du Chinches, avec cent cinquante chevaux, & cinquante hommes armez de pertuisanes. Il envoya en même-tems deux détachemens d'infanterie, commandez par les Capitaines Michel Charles de Tavora, frere cadet du Comte de Saint Jean, & Juan Furtado de Mendoce, pour observer de plus près l'armée Castillane, avec ordre de l'informer à tous les instans des mouvemens qu'elle feroit, pour en profiter avantageusement. Ferdinand de Sylveira, homme intrepide, & aguerri, pour qui le péril sembloit avoir des charmes, voulut les accompagner, malgré les efforts que firent pour l'en détourner le Comte de la Torre, & Dom Louis de Meneses ses neveux.

Cependant les sentinelles Espagnols apperçurent bien-tôt l'armée Portugaise, & bien-tôt on entendit dans leur camp le son des trompettes, & le bruit des tambours. Aussi-tôt D. Louis de Haro, le Duc de Saint Germain, Dom Rodrigue Moxica, Mestre de Camp General, le Duc d'Ossuna, General de la cavalerie, & Dom Gaspard de la Cueva, General de l'artilerie, monterent à cheval. Comme les uns venoient d'un côté, & les autres d'un autre, on ne pût éviter le désordre dans la distribution des troupes qui devoient les premieres soutenir l'attaque des Portugais. Les uns les envoyoient d'un côté, les autres d'un autre, on n'entendoit de toutes parts que des cris confus. L'épouvante avoit succedé à l'audace. L'approche du péril qu'on croyoit encore éloigné, changea tout de face dans un moment. On s'étoit même toujours flaté que les Portugais n'oseroient tenter l'attaque des retranchemens, & le contraire causa une telle surprise aux Castillans, que c'est peut-être en partie à cette surprise que les Portugais dûrent leur victoire. 1659

Dom Louis de Haro, qui n'étoit pas moins troublé que ses troupes, se retira dans le Fort de la Grace, d'où il pouvoit regarder toute l'action sans péril. On ne pût tirer d'autres paroles de lui, que celles-ci, » qu'on marche pour deffendre nos » retranchemens, qu'on soutienne » l'honneur de la Nation, & la gloi- « re de nos armes. » Le Duc de Saint Germain, & Moxica, en braves Capitaines, se mirent à la tête des bataillons, & les conduisirent à leurs postes. Le Duc d'Ossuna alla se mettre à la tête de la cavalerie, qu'il eut de la peine à disposer en ordre de

1659. bataille, tant elle étoit en désordre. Les Seigneurs, les principaux Officiers, & tous les Gentilshommes Volontaires qui étoient dans l'armée, se porterent courageusement dans l'endroit où le péril sembloit devoir être le plus grand.

Tandis que les Castillans se préparoient avec plus de précipitation que de diligence, à la deffense de leur camp, Figueyredo avec les mille hommes d'élite, qui précedoient l'avant-garde de l'armée Portugaise, étoit déja arrivé sur les bords du fossé. Dans un moment on vit tout l'espace qui s'étendoit depuis le Couvent de Saint François, jusqu'au Fort de la Grace, occupé par les Portugais. Dans le même instant les fossez furent comblez de fascines, les pallissades renversées, la terre qui les soutenoit éboulée, & malgré les fréquentes décharges des Castillans, les Regimens d'Antoine Galvan, & de Barthelemi d'Azevedo, entrerent dans les retranchemens. Comme ces deux Regimens se formoient en bataille, Dom Juan Quintanal, Commissaire General de la cavalerie Espagnole, les apperçut du haut de la montagne de Notre-Dame de Grace, & se mit en devoir de les aller charger. Alors Dom Juan de Silva, sans faire attention à la foiblesse de sa troupe, quitta son poste du Chinches, & attendit les Espagnols dans l'intervalle qui les séparoit encore des deux Regimens Portugais. Aussi-tôt que Quintanal fut à portée, Silva le chargea avec tant d'impetuosité, qu'il la renversa, & le força à s'enfuïr en partie hors des retranchemens, qui étoient près de la montagne. Les Portugais les poursuivirent; mais ils furent arrêtez par un nouveau corps de cavalerie, qui venoit du quartier de la Vergada. Ils se rallierent promptement, & recommencerent un second combat, 1659.
qu'ils soutinrent, quoiqu'inferieurs de beaucoup aux Castillans, pendant un espace considerable de tems, sans perdre un pouce de terrain.

Cependant ils prirent le parti de se retirer, ce qu'ils firent lentement, & en combattant toujours. Dom Juan de Sylva, le Comte de la Torre, Dom Louis de Meneses, Joseph Passagna, Louis Lobo, & tous les autres Officiers se mirent à la queuë de la troupe. En se retirant ainsi, le cheval du Comte de la Torre se cabra avec violence, & jetta son maître par terre. Les Castillans coururent pour le tuer ou pour le faire prisonnier, mais Antoine Hector, François Velho Fonseca, & Emmanuel Gonsalves, simples soldats, repousserent les Castillans, & aiderent le Comte de la Torre à remonter sur son cheval. Comme il s'étoit considerablement blessé en tombant, il fut obligé de rentrer dans Elvas pour se faire panser. Cependant ses Compagnons parvinrent au haut de la coline, où ils furent joints & secourus par la cavalerie Portugaise de l'aîle gauche, laquelle avoit forcé de ce côté-là, les retranchemens. Les Castillans à leur arrivée se retirerent avec précipitation vers le quartier de la Vergada. Les Portugais en revenant sur leurs pas, rencontrerent Michel Carlos de Tavora, & Juan Furtado, qui s'en alloient joindre avec leurs détachemens, leurs Regimens. Dans le même instant le Comte de Saint Jean, & Simon Correa, impatiens de demeurer simples spectateurs, laisserent dans le poste où Sanche Emmanuel les avoit placez, Figueyredo, passerent le Chinches, & allerent attaquer les retranchemens qu'ils avoient en face; ain-

1659. si les ennemis se trouverent entre deux feux ; & ils furent forcez dans le moment.

Alors la terreur s'empara de Dom Louis de Haro, qui voyoit tout ce qui se passoit du Fort de la Grace. Sans attendre davantage, il monta à cheval & s'enfuit avec une diligence incroyable à Badajos, laissant dans le Fort, Dom Louis Moxica, qui, peu de tems après, imita l'exemple qu'on venoit de lui donner. Telle étoit la situation des Portugais à l'aile gauche ; mais à la droite ils éprouvoient plus de résistance. Le Duc de S. Germain s'y appliquoit avec beaucoup de courage & beaucoup de valeur, à tenir ferme avec son infanterie, & le Duc d'Ossuna avec sa cavalerie. L'action étoit donc extrêmement vive & dangereuse de ce côté-là. Ferdinand Mesquita avec son Regiment, trouva une résistance très-longue dans l'attaque d'un des Forts du retranchement ; mais le Comte de Mesquitella l'ayant joint avec le Regiment d'Alvarés Azevedo Barreto, on l'emporta enfin, & ils passerent au fil de l'épée, tous ceux qui le deffendoient. Alors le Duc de Saint Germain s'attacha à conserver un autre Fort tout voisin de celui qu'on venoit de forcer. Il y envoyoit à tous les instans des troupes fraîches, & le Regiment de Dom Louis de Sousa & Meneses qui en faisoit l'attaque, rebuté de tant de résistance, commençoit à plier, malgré leur Mestre de Camp, qui tout blessé qu'il étoit, tentoit les derniers efforts pour ranimer ses soldats. André d'Albuquerque apperçevant son embarras, se porta à cheval dans le centre du Regiment, & l'arrêta en lui reprochant sa lâcheté. Ensuite il le ramena jusqu'au pied de la palissade, & montroit avec son bâton de commandement au soldat, de quelle maniere il devoit 1659. s'y prendre pour arracher les palissades. Le soldat honteux reprit courage, & recommença l'attaque avec fureur. Dans ce moment André d'Albuquerque reçut un coup de mousquet au-dessous du bras droit, dont il tomba mort sur la place. Sa perte empoisonna toute la gloire de cette journée. George de Franca Provediteur General de l'armée, & Antoine Torres Tresorier coururent pour le secourir, mais le trouvant sans vie, ils enleverent son corps, & l'emporterent dans Elvas.

Presque dans le même moment, le Duc de Saint Germain fut aussi blessé à la tête d'un coup de mousquet. Lui seul, étoit en quelque maniere l'ame de la résistance, que les Castillans opposoient aux Portugais. Ils lâcherent le pied dès que le Duc fut retiré ; les Portugais entrerent de tous côtez dans les retranchemens, & leur arriere-garde, qui n'avoit encore rien fait, s'avança, & traversa le camp ennemi avec toutes les provisions destinées pour le secours de la Ville. Sanche Emmanuel alors alla au devant du Comte de Cantanhede, avec les principaux Officiers de la garnison, laissant pour commander dans la place, Pierre-Jacob Magallanes, qui n'avoit pas peu contribué au succès de cette journée.

Le Comte, ayant fait camper son armée victorieuse dans la vallée qui est entre le fort de la Grace, & la ville, se rendit dans Elvas, & il y fit son entrée accompagné des acclamations du peuple. Il alla dans l'Eglise Cathedrale, pour faire chanter en actions de graces à Dieu, le *Te Deum laudamus*, ensuite il revint dans le camp, pour chasser les Castillans du fort de la Grace, où commandoit Dom Juan de Zunica,

1659. Zuniga, & d'un autre fort deffendu par Nicolas Fernandez de Cordouë. Le Comte ordonna à Alfonse Furtado, General de la cavalerie de se tenir prêt à l'entrée de la nuit, pour attaquer le premier fort, avec les Regimens du Comte de Saint Jean, & de Simon Correa de Silva, & quelques Compagnies, détachées des autres Regimens. On obéït, on marcha, on attaqua, l'action fut vive, & les Portugais furent repoussez. Ils s'en retournerent dans leur camp.

L'armée Espagnole profitant cependant de la nuit, s'enfuit à Badajos avec tant de désordre & de précipitation, qu'il périt un nombre considerable de soldats, au passage de la Caya, & de la Guadiane. A la pointe du jour Sanche Emmanuel se mit à la tête de la cavalerie Portugaise, pour la poursuivre. Il fit beaucoup de prisonniers, & enleva un butin considerable. Le même jour on pilla le camp des ennemis, on s'empara de leur artillerie, & de leurs provisions de guerre & de bouche, qui étoient immenses. Le soldat trouva aussi de quoi satisfaire sa cupidité; la tente de Dom Louis de Haro, & celles des autres Officiers furent une source féconde de richesses pour eux. Au reste l'attaque des retranchemens, & les combats qui se donnerent avant & après, durerent pendant toute la journée.

D. Juan de Zuniga & Nicolas de Cordouë, demeurant sans esperance de secours, rendirent les forts, où ils étoient enfermez, & le Comte de S. Jean reçut leur capitulation. Les Portugais alors ne songerent qu'à exercer leur pieté envers ceux, qui avoient été tuez, en leur procurant la sépulture. Le nombre étoit considerable de la part des Espagnols. Cette journée leur coûta plus de sept mille hommes, avec les prisonniers, parmi lesquels 1659. se trouverent une partie des principaux Officiers. Le Comte de Cantanhede en renvoya soixante à Badajos, à cause de leurs blessures. Du côté des Portugais, le nombre des morts fut assez grand, & l'on compta parmi eux, André d'Albuquerque, General de la cavalerie, & Mestre de Camp General, Louis Sousa de Meneses, Mestre de Camp, Juan Fereira d'Acugna, Capitaine de cavalerie, André de Gatin, dix Capitaines d'infanterie, deux Lieutenans, & dix Enseignes. Les blessez furent le Comte de Saint Jean, le Comte de la Torre, Simon Correa de Silva, Barthelemi d'Azevedo Coutigno, Antoine Galvam, Ascense Alvarès Barreto, Lieutenant de Mestre de Camp General, Louis-François Barem, quatre Sergens Majors, un Aide de Camp, vingt-trois Capitaines d'infanterie, huit Lieutenans, vingt-deux Enseignes, trente-deux Sergens, & six cens soldats. A l'égard des morts, on les inhuma dans l'Eglise d'Elvas, avec tous les honneurs militaires, à proportion de leur rang. Mais les funerailles les plus superbes furent celles, qu'on fit dans le Couvent de Saint François à André d'Albuquerque. Sa vertu, & sa valeur singuliere méritoient cette distinction. Il avoit commencé à apprendre le métier des armes, comme simple soldat volontaire, dans la guerre du Bresil. Il avoit passé par tous les grades militaires, avant de parvenir à celui dont il étoit honoré actuellement; & il avoit appris à obéïr avec promptitude, & à commander avec sagesse. Son discernement étoit exquis pour démêler les differents genies des soldats, & il sçavoit proportionner ses discours & ses récompenses, selon leurs talens, leurs caracte-

1659. res, & leurs mérites. Lorsqu'il étoit obligé d'en châtier quelqu'un, la peine ou le châtiment qu'il ordonnoit, partoit toujours d'un fond d'équité, que l'humeur, ou la passion ne pouvoient jamais alterer. Il seroit à souhaiter, que ceux qui commandent, observassent toujours cette justice, & cette moderation. Elles feroient honneur à la raison & à l'humanité. Doux & severe tout ensemble, il étoit aimé & respecté de ceux qu'il récompensoit, sans être haï de ceux que le devoir, & la discipline l'obligeoient à punir. Brave soldat, Capitaine prudent, l'audace n'étoit point en lui une témerité, ni la prudence une circonspection timide, souvent aussi funeste que la témérité même. Il fut tué à l'âge de trente-neuf ans, dans le tems qu'il alloit épouser Donna Anne de Portugal, fille cadete de Juan d'Almeïda. Toute l'armée honora son tombeau de ses larmes.

Elle ne fut pas moins sensible à la mort de Ferdinand de Sylveira, frere du Comte de Sarçedas, & Conseiller de guerre. Il laissa une memoire honorable de sa sagesse & de sa valeur, qu'il avoit commencé à exercer dans sa jeunesse, dans les guerres de Flandres, en qualité de Capitaine de cavalerie. Etant revenu dans sa Patrie, il suivit l'armée navale que le Comte de la Torre conduisit au Bresil, & il combattit courageusement avec son vaisseau, contre l'armée Hollandoise. Sous le Roi Jean IV. il parvint au grade de Chef d'escadre, & il eut mérité les premiers emplois dans la Marine, si ses indispositions ne l'eussent contraint de quitter le service de la mer; il continua de servir sur terre, & mourut glorieusement, en combattant pour sa Patrie.

L'armée ayant rendu les derniers devoirs à ceux qui étoient morts dans la bataille, elle s'occupa à détruire tous les Forts des ennemis, à renverser tous leurs retranchemens, à combler leurs fossez, & à rétablir enfin les environs d'Elvas dans leur état ordinaire; ce qui fut l'ouvrage de plusieurs jours. Ensuite on envoya les malades & les blessez dans les Hôpitaux d'Elvas, d'Evora, & d'Estremos; & enfin on fit partir pour leurs quartiers les troupes auxiliaires, & l'on divisa celles de la Province, en differentes garnisons, afin qu'elles pussent s'y reposer des fatigues, qu'elles venoient d'essuyer. 1659.

Le Comte de Cantanhede de son côté, laissant Dom Sanche Emmanuel pour Gouverneur de la Province, partit pour Lisbonne, où la Reine l'appelloit. Cette Princesse avoit reçu la nouvelle de sa victoire, comme le Roi avec toute la Cour entendoit un sermon dans l'Eglise Paroissiale de Sainte Engrace. La Noblesse Portugaise celebroit tous les ans une fête, pendant laquelle on exposoit trois jours de suite le Saint Sacrement, en réparation d'une insulte faite à cette Sainte, par un voleur, dans le tems que le Portugal gémissoit encore sous la tyrannie des Rois Catholiques. Aussi-tôt on fit cesser le Panegyriste de la Sainte, & l'on chanta le *Te Deum*, qui fut suivi de réjoüissances publiques. Tous les habitans de la Ville se répandirent dans les ruës, pour témoigner par leurs cris de joye, la part qu'ils prenoient au bien public. Les Dames se placerent dans leurs balcons, & applaudissoient par leurs chants, & par leurs battemens de mains à l'allegresse publique. Le Roi en sortant de l'Eglise, marcha au milieu de ce peuple, pour se rendre au Palais.

Les choses se passoient bien autre-

1659. ment dans Madrid : & dans toute la Castille, il y avoit peu de Maisons, qui n'eussent à plaindre, ou à pleurer la prison, ou la mort de quelque ami, ou de quelque parent. Dès que Dom Louis de Haro fut arrivé à Badajos, il écrivit au Roi une longue lettre, où il se gardoit bien d'avouer, qu'il eût si lâchement abandonné le champ de bataille. Il mandoit simplement qu'il avoit été obligé de se retirer à Badajos. Mais par les lettres des autres Officiers, on fut bientôt informé de toutes les circonstances, de la perte qu'on venoit de faire ; & quoique ces lettres fussent écrites avec beaucoup d'artifice, on penetra que la victoire des Portugais étoit complette. Le Roi Philippe fut assiegé des plaintes des Grands, & du murmure du peuple contre la conduite de son Favori. Le Duc de Medina de las Torres surtout, Rival de Haro, lui en parla avec une franchise, tout à fait offensante pour son Ministre. Cependant le Roi lui envoya des ordres, pour qu'il eût à revenir promptement à la Cour, où l'on disoit ouvertement, » Que le Roi par son indo- » lence avoit perdu la meilleure par- » tie de la Monarchie, que ses glorieux » Ancêtres avoient formée avec tant » de valeur & une industrie si singu- » liere. Que ce malheur ne prove- » noit, que de la confiance aveugle » que ce Prince avoit eüë dès le com- » mencement de son Regne, pour le » Comte Duc d'Olivarés, qui pen- » dant l'espace de vingt ans, l'avoit » retenu comme dans une espece » d'esclavage, ne lui laissant voir les » objets, que conformément à ses » interêts, tandis que les interêts de » l'Etat déperissoient, & s'absor- » boient de jour en jour. Qu'à peine ce » Prince avoit ouvert les yeux sur » les calamitez publiques, sur la dé- » cadence de la Monarchie, sur la » honte qui ternissoit à chaque ins- » tant, la gloire du nom Espagnol ; » qu'il s'étoit rejetté, pour se déchar- » ger du poids du Gouvernement, » dans les fers de Haro, aussi am- » bitieux, mais moins habile encore » que le Duc d'Olivarés. Mais que » d'ailleurs, quand il seroit vrai qu'il » eût toute la capacité requise pour » le Gouvernement politique, il ne » falloit pas s'imaginer, qu'il fût doüé » des qualités necessaires pour com- » mander les armées. Qu'on pouvoit » être un très-bon Ministre, & un fort » mauvais General. Que ce dernier » ne se formoit jamais que par l'ex- » perience, & qu'ainsi on avoit fait » une très-grande faute, de mettre à » la tête d'une armée un homme, qui » n'avoit pas les premiers élemens de » l'art militaire. Qu'on venoit de l'é- » prouver à la honte de toute la Mo- » narchie. Mais que pouvoit-on es- » perer après ses premieres démar- » ches, ajoûtoit-on ? Il est à la tête » d'une armée nombreuse, & toute » fraîche, & il laisse retirer de de- » vant Badajos l'armée ennemie, » réduite dans la derniere des mise- » res, & hors d'état de se deffendre » si on l'eût attaquée. Il s'en va assie- » ger Elvas, place forte, munie d'une » excellente garnison, & pourvûë » d'armes, de vivres, de munitions, » d'une grande artillerie ; & néglige » de s'emparer d'Evora, ou d'Estre- » mos, où tout manquoit à la fois, » hommes, vivres & munitions. En- » fin il forme le siege d'une place, » & il donne le tems aux ennemis » d'assembler une armée, pour la » secourir. Il s'enfuit honteusement » lorsqu'on l'attaque, & même avant » d'être vaincu ; au lieu de suivre l'e- 1659.

1659. » xemple du Duc de Saint Germain, » qui combat vaillamment, qui s'ex- » pose à mille périls, & qui ne cede » la victoire, que lorsque tout est » désesperé, & qu'il est lui-même » accablé de fatigues, & couvert du » sang qui coule de ses blessures. » Tels étoient les discours, qu'on repetoit hautement dans Madrid contre le Favori du Roi. Mais celui-ci, dès qu'il fut arrivé, le reçut avec bienveillance, il le loüa de son zele, il le consola de sa disgrace, & lui donna des preuves incontestables, que son infortune n'avoit porté aucun préjudice à la faveur qu'il occupoit dans son cœur.

La Cour & le peuple de Lisbonne firent une reception bien differente au Comte de Cantanhede. En arrivant dans cette Ville, tout le monde sortoit dans les ruës pour le voir passer, tout le monde le suivoit en poussant des cris de joye, & il fut ainsi accompagné jusqu'au Palais. Là les Seigneurs de la Cour lui firent un second cortege, qui pour être moins sincere, n'étoit cependant pas moins flateur pour lui. En arrivant devant le Roi; ce Prince marcha quelques pas au-devant de lui. Le Comte d'Odemira son Gouverneur lui avoit inspiré de lui faire cet honneur, qui fut generalement approuvé. On disoit qu'on ne devoit pas moins au Liberateur de la Patrie.

Peu de jours après, Juan Mendez de Vasconcelos arriva en secret à Lisbonne. Rodrigue de Lemos, Procureur Fiscal du Conseil de guerre, à la sollicitation de ses ennemis, presenta une Requeste contre lui, dans laquelle il l'accusoit de s'être entendu avec les Castillans, tandis qu'il avoit été à la tête des armées. La Reine renvoya cette affaire, à quelques Conseillers d'Etat, avec le billet suivant. « François de 1659. » Sousa Coutigno, Conseiller de » mon Conseil d'Etat, le Docteur » Ferdinand de Mattos & Carvallosa » de mon Conseil, & de Desembar- » gador de la Cour, le Docteur Geor- » ge de Silva Mascaregnas de mon » Conseil, & Député du Tribunal » de conscience, sont chargez par » mes ordres d'examiner les accusa- » tions, intentées par Rodrigue Ro- » driguez de Lemos, Procureur Fis- » cal de mon Conseil de Guerre: » contre Juan Mendez de Vasconce- » los, au sujet de sa conduite devant » Badajos. Et comme il ne seroit pas » juste, qu'on l'accusât sans lui don- » ner le tems & le moyen de se jus- » tifier; on examinera donc avec soin » l'accusation faite par Rodrigue Ro- » driguez, & on lui communiquera, » avant de proceder juridiquement, » toutes les raisons qu'on allegue » contre sa fidelité & sa conduite.

Les Commissaires ayant pesé & examiné avec un soin extrême la Requête en question, y répondirent ainsi. » Qu'après avoir discuté tous les » Chefs d'accusation, contenus dans » la Requeste; ils avoient trouvé, » que tous ces chefs d'accusation, » étoient vagues & sans preuve. » Qu'il paroissoit que Vasconcelos » avoit fait son devoir en fidele su- » jet, qu'il avoit ponctuellement obéï » aux ordres de la Reine; & qu'il n'a- » voit fait aucune démarche, que du » consentement des autres Chefs qui » commandoient l'armée. Que le mal- » heur arrivé devant Badajos, avoit » été l'effet de la fortune, & non de la » conduite du General. Que la pru- » dente retraite qu'il avoit faite, pour » ne pas livrer l'armée aux Espagnols, » étoit une preuve incontestable de » sa fidelité; car s'il eut trahi sa Pa-

1659. » trie, il n'avoit qu'à demeurer devant Badajos, où il eut pû faire périr toute l'armée, à laquelle on devoit depuis en partie la conservation d'Elvas; & la victoire signalée qu'on venoit de remporter devant cette place. Que Dom Louis de Haro avoit fait des fautes plus considerables, & essuyé de plus tristes revers, & que cependant les Espagnols ne l'accusoient pas pour cela, d'avoir trahi son Roi. Qu'il étoit de la derniere injustice, de regarder comme trahison l'infortune d'un General, sur tout quand ce même General avoit rendu des services importans, comme Vasconcelos, qui dans cette même occasion, avoit défait le Duc d'Ossuna au passage de la Caya, forcé le Fort Saint Michel, & enlevé un convoi considerable, destiné pour Badajos. Que toutes ces actions méritoient récompense au lieu de châtiment; & qu'ainsi Sa Majesté devoit non-seulement rendre la liberté à Juan Mendez de Vasconcelos; mais encore le rétablir dans tous ses honneurs, & le dédommager du tort, que sa prison avoit fait à sa réputation.

La Reine se conforma à cette réponse, & fit rendre par le Conseil de Guerre un decret dans la forme suivante, en sa faveur: » Par l'avis de mes Conseillers d'Etat, & de mes Conseillers du Conseil de Guerre, j'avois fait arrêter Juan Mendez de Vasconcelos; mais ayant fait examiner plus particulierement, les raisons qui m'avoient déterminée à faire arrêter ce General, j'ai trouvé qu'elles étoient mal-fondées. Ainsi j'ordonne par le present Decret, qu'il soit remis en liberté; qu'on cesse toute information contre sa personne; & qu'on donne acte du present Decret à Juan Mendez. 1659.

Tous les honnêtes-gens applaudirent à ce Decret, parce qu'en effet Vasconcelos n'étoit pas responsable des évenemens de la fortune. Si ceux qui s'attachent au service des Princes, en devoient être responsables jusqu'à un certain point, le danger auquel on s'exposeroit, éteindroit tout zele & toute émulation. Il n'y auroit point de personne sensée, qui voulût s'y exposer. Cependant Sanche Emmanuel qui étoit resté à Elvas, avoit envoyé les prisonniers Castillans en differentes places, & il avoit retenu & logé au Palais du Parlement d'Elvas, le Comte de Medelim, legerement blessé. Celui-ci se sauva de sa prison, avec les draps de son lit, qu'il attacha en guise de corde, à la fenêtre de la chambre où il couchoit. Ensuite il se rendit sur le rempart, & moyennant une corde arrêtée à l'affut d'un canon, il descendit dans le fossé, gagna la campagne, où il trouva des chevaux tout prêts, & se rendit heureusement à Badajos.

Peu de jours après le Duc de Saint Germain écrivit à Dom Sanche, pour le prier de lui renvoyer tous les prisonniers, qu'on avoit faits devant Elvas, jusqu'aux Mestres de Camp inclusivement, en vertu du traité fait à ce sujet en 1653. entre le Marquis de Leganès, & le Comte de Saint Laurent, alors Gouverneur General de la Province de l'Alenteyo. Sanche en donna avis à la Reine, laquelle ordonna qu'on s'y conformât, ne voulant point, quoiqu'il eût été de la politique de n'en rien faire, manquer à sa parole Royale. Aussi-tôt Sanche fit revenir à Elvas tous les prisonniers, & il les fit tous partir ensemble pour Badajos. Ensuite il s'appliqua à faire

1659. rétablir les fortifications d'Elvas, & des autres places de la Province, pour ôter l'envie aux Castillans de les assieger au printems prochain. Il se transporta même à Estremos, Ville située dans le centre de la Province, & qui pouvoit dans la suite, servir de place d'armes, d'où l'on pourroit facilement secourir toutes les autres places de la frontiere. En partant il laissa pour commander dans Elvas, Pierre Jacob Magallanes; Alfonse Furtado à qui cet honneur regardoit, étant allé à Lisbonne pour accompagner avec le Comte de Mesquitella, le Comte de Cantanhede.

En même-tems, il envoya une partie de la cavalerie, vers le territoire d'Olivença, pour observer les mouvemens des Castillans. On prit deux Cavaliers Espagnols, qui assurerent que le Duc de Saint Germain se disposoit pour aller assieger Alconchel. Aussi-tôt Sanche en donna avis à la Reine, en lui conseillant de faire démanteler cette place, devenuë inutile depuis la perte d'Olivença. Cependant il y envoya un convoi de toute sorte de provisions, & comme les deux prisonniers avoient dit, que les préparatifs de ce siege se faisoient dans Olivença, il fit marcher Antoine Coëllo de Goes, avec cinquante chevaux, afin d'enlever quelque soldat de la garde avancée de cette place, pour être informé plus exactement de ce qui s'y passoit. Coello obéït, il attaqua la garde & fit trente prisonniers.

Sur ces entrefaites, Sanche reçut la réponse de la part de la Reine, au sujet d'Alconchel, par laquelle elle & son Conseil de guerre désaprouvoient ce qu'il proposoit au sujet du démantelement de cette place. Elle étoit située avantageusement, & en état de se défendre assez de tems; pour pouvoir assembler une armée à Elvas, pour la secourir, & pour causer une diversion capable de dédommager de la perte d'Alconchel, en cas que les ennemis vinssent à s'en emparer. On lui ordonnoit donc de munir cette Ville, de toutes les choses necessaires pour une longue & vigoureuse deffense. Comme il travailloit à executer ces ordres, Goës vint le trouver avec ses trente prisonniers. Sanche les interrogea séparément, & tous répondirent que les Espagnols bien-loin de songer à tenter quelque nouvelle entreprise, n'étoient occupez qu'à se mettre en état de se deffendre de celles qu'on pourroit executer contre eux. Cette nouvelle fut confirmée par les correspondances secretes, que les Officiers entretenoient avec les ennemis, ce qui rassura entierement Dom Sanche & la Cour, sur le siege d'Alconchel. 1659.

L'assurance, où l'on fut à cet égard, réveilla ceux qui alloient ordinairement en parti. Ils recommencerent leurs courses, avec une fureur où la justice, & l'humanité étoient également violées, & méprisées. Cependant comme les Portugais ne pouvoient remonter leur cavalerie, sans les prises, que faisoient ceux qui composoient ces partis, on étoit contraint de les tolerer au préjudice de la discipline, & souvent de l'honneur de la Nation. Pour obvier à cet inconvenient, qui ne procedoit en partie que de l'inaction des troupes, Dom Juan de Sylva d'Andreade, Commissaire General, proposa d'aller donner une allarme à la cavalerie Espagnole, qui étoit en quartier dans le territoire de Valence. Pour favoriser l'execution de ce dessein, Peire de la Lande, Lieutenant General, promit de

1659. s'emparer du pont de Solor Cever, avec les compagnies de Portolegre, & de Castelvide. Dom Sanche y consentit. Silva partit avec les Compagnies de Campo-Major, & d'Aronches; mais en entrant dans le pays ennemi, il fut découvert, par la faute de la Lande, qui au lieu de s'emparer simplement du pont, avoit marché en avant, pour enlever le butin, & la gloire de cette action à Sylva. Tous les Officiers lui conseillerent de se retirer à Montalvan, & d'abandonner la Lande, qui s'étoit en désobéïssant, jetté si imprudemment dans le péril. Sylva ne pouvant goûter ce conseil, continua son chemin, & rencontra la Lande, qui déja s'en retournoit avec un butin assez considerable. Il marchoit si lentement, que quelques Compagnies Castillanes, qui étoient dans la Ville de Brossas, eurent le tems d'être informées de ce qui se passoit, de monter à cheval, & d'aller joindre, ceux qui étoient dans la Ville de Saint Vincent, pour poursuivre les Portugais. Ils les joignirent bien-tôt, & sans donner le tems aux Portugais, de se mettre en état de deffense, ils les chargerent avec tant de furie, qu'ils les rompirent, & les taillerent en pieces dans un moment. Sylva & la Lande furent faits prisonniers, avec deux cens soldats, le reste fut tué, ou se sauva à la faveur de la nuit, sans laquelle tout eût péri misérablement. La Reine informée de cet échet, dont la Lande étoit la cause, le dégrada de son poste; & la Lande pour aggraver la honte de sa faute, y joignit l'opprobre de la perfidie, en s'engageant au service des Espagnols. Sylva fut bien-tôt remis en liberté, & fut fait Lieutenant General de la cavalerie de la Province de Beira, où Sanche Emmanuel après avoir assuré la frontiere de l'Alenteyo, retourna pour reprendre son poste de Commandant de cette Province. 1659.

Le Comte de Saint Laurent fut en même-tems nommé pour la troisiéme fois, Generalissime de l'armée & Province de l'Alenteyo. La Charge de Mestre de Camp General, fut donnée au Comte d'Atougia, qui, quoiqu'il eût commandé déja en Chef dans le Bresil, & dans la Province de Tra-os-Montes, l'accepta sans balancer; sacrifiant genereusement sa délicatesse à cet égard, au service du Roi & de l'Etat. Alfonse Furtado de Mendoce fut fait General de la cavalerie, & Pierre-Jacob Megallanes, de l'artillerie. Les autres emplois furent conferez à des Officiers de mérite, & qui s'étoient tous distinguez à l'affaire d'Elvas.

Cependant le Comte de Cantanhede n'avoit pas lieu d'être content. Le service qu'il venoit de rendre à l'Etat, au lieu d'augmenter son crédit, n'avoit été qu'une occasion pour le diminuer. Le Comte d'Odemira, son rival, avoit profité de son éloignement de la Cour, pour fixer sur lui seul, la faveur de la Reine. Cette Princesse n'agissant plus que par ses conseils; Odemira avoit entierement fait pancher la balance de son côté. Cantanhede ne lui causoit plus aucun ombrage, & Odemira voulut le lui faire sentir, en lui faisant des offres de services. La vanité de faire sentir la superiorité de faveur, avoit plus de part à ces offres, que l'estime, ou le désir noble & véritable d'obliger. Cantanhede le comprit, & remercia Odemira, en lui disant, que les récompenses étoient inutiles pour un homme tel que lui, lorsqu'il avoit bien servi l'Etat. Que cet honneur devoit tenir lieu de tout, à tout Seigneur Portugais, qui che-

1659. riſſoit l'honneur & ſuivoit la vertu. Que les récompenſes devoient être réſervées pour la Nobleſſe inferieure, & peu avantagée de la fortune ; mais que pour lui & ſes pareils, qui, par leur ſeule naiſſance joüiſſoient de tous les honneurs, ils ne pouvoient les accepter, qu'en cauſant un préjudice infini à cette Nobleſſe, qui ſe ſacrifioit ſi genereuſement pour l'Etat. Cette réponſe ſi remplie de veritable grandeur, reçut les applaudiſſemens du Public ; d'autant plus que le Comte de Cantanhede avoit peu d'imitateurs. Les Grands envahiſſoient tous les honneurs, & obtenoient pour les moindres ſervices, toutes les récompenſes. Avidité honteuſe de leur part, & politique pernicieuſe de la part du Gouvernement, qui les leur accordoit.

Le Comte d'Atougia, toujours actif & vigilant, partit pour la Province d'Alenteyo, pour s'aſſurer par luimême, de l'état des places ; & pour travailler à remplir les magaſins, de toutes les munitions neceſſaires pour la campagne prochaine. Il permit à Alfonſe Furtado, de faire une courſe du côté de Badajos, afin de tenir le ſoldat en haleine. Furtado ayant paſſé la Caya, détacha Emmanuel de Paiva Soares, avec deux eſcadrons, pour enlever la garde avancée de la place. Etant de retour à Elvas, il apprit que le Comte d'Atougia venoit d'être informé par Pierre Melo, Gouverneur de Serpa, & par Auguſtin d'Andreade, Gouverneur de Moura, que les Caſtillans ſe préparoient à faire une courſe dans leur territoire. Furtado par ordre du Comte d'Atougia, fit partir trois compagnies de cavalerie pour Serpa, & manda au Gouverneur de Moura, & à Denis de Melo, Lieutenant General de la cavalerie, qui étoit en quartier à Villavitioſa, de tenir prêtes à marcher, toutes les troupes qui hyvernoient dans Monçaras, Terena, Landroal, Villavitioſa, & dans les autres quartiers, qui s'étendoient juſqu'à Mourao. 1659.

A peine on eut donné & reçû ces ordres, que les Caſtillans parurent en effet de ce côté-là. Denis de Melo partit de Villavitioſa, & ſe rendit à Monçaras. Là il chargea Dom Louis de Coſta, d'aller à la découverte des ennemis, avec deux eſcadrons. Il les rencontra, les tailla en pieces, & les contraignit d'abandonner un butin conſiderable, qu'ils avoient déja fait. Le combat fut long & rude. Alfonſe Furtado, pour empêcher la garniſon de Badajos, de ſecourir ceux qui avoient été en courſe ; s'avança juſque ſous le canon de cette place, avec quelques compagnies de cavalerie. Il répandit une telle terreur parmi les Caſtillans, qu'ils n'oſerent haſarder une ſortie. Cependant Sylva en profita. Il alla par ordre de Furtado, enlever une compagnie de cavalerie dans Montijo, & ravager tout le pays juſqu'à Talavera. Cette action fut en quelque maniere, la derniere de la campagne dans la Province d'Alenteyo. Le Comte d'Atougia voulut que les troupes ſe repoſaſſent ; d'autant plus qu'il ne doutoit point, que la campagne prochaine ne fût extrêmement vive de la part des Eſpagnols, qui venoient de faire des ouvertures de paix avec la France, ſans y comprendre le Portugal. Atougia en informa la Reine, afin qu'elle donnât des nouveaux ordres, pour mettre la frontiere en ſûreté.

Tandis que la fortune favoriſoit les Portugais, dans la Province de l'Alenteyo ; elle leur faiſoit éprouver ſes plus triſtes revers, dans celle d'entre Douro & Minho. Le ſiege de Mon-

çao,

1659. çao, qu'on avoit commencé dans l'année 1658, fut continué par les Castillans dans l'annee 1659. Le Marquis de Viana s'opiniatroit de jour en jour à réduire cette place, où l'on vint bien-tôt à souffrir beaucoup. Les femmes de la Ville, qui d'abord s'étoient occupées à panser les blessez, & à servir les malades; s'accoutumant insensiblement aux fatigues, & aux veilles; devinrent de braves soldats, qui prirent les armes, pour la deffense de leur Patrie, sous les ordres d'Helene Peres, Veuve de Juan Figueira. Elle conduisit sa nouvelle troupe, sur la brêche, & lui fit affronter les plus grands périls. Une d'entre elles, reçut un coup de fusil sur le ventre. On en vit sortir aussi-tôt ses entrailles, qu'elle retint avec ses deux mains, en priant ceux qui étoient auprès d'elle, de la transporter dans l'Eglise du S. Esprit. Là, elle prit quelque argent qu'elle avoit dans sa bourse, le donna à des Prêtres pour les engager à implorer la miséricorde de Dieu pour elle, & elle mourut un instant après, avec une constance digne des plus fermes courages.

La fermeté & le courage, qui regnoient parmi les assiegez, rassuroient un peu le Comte de Villeneuve; mais d'un autre côté, il desesperoit de pouvoir secourir davantage la place. Quoique les débordemens du Minho eussent rompu les ponts de bateaux, que les Castillans avoient faits, pour arrêter les barques, qu'on envoyoit de tems en tems à Monçao; ces mêmes barques ne pouvoient plus y parvenir, à cause d'un Fort que les ennemis avoient élevé près du pont de Mouro; moyennant lequel, ils commandoient toute la riviere. Ainsi le secours qu'on avoit préparé à Melgazço, devint inutile.

Sur ces entrefaites, le Marquis de Viana reçut un courier de la part des Ministres du Roi Catholique. On lui apprenoit la défaite des Espagnols devant Elvas, & on lui ordonnoit en même-tems de lever le siege de Monçao, de crainte que l'armée victorieuse n'allât le forcer, à le lever d'une maniere honteuse. Cette nouvelle désespera le Marquis de Viana. Il se voyoit dans un moment, frustrer de l'esperance, qu'il avoit conçu de soumettre Monçao; & dont la chûte devoit entraîner necessairement celle de Salvaterre. Il perdoit enfin le travail de plusieurs mois, & cela dans l'instant où il touchoit, pour ainsi dire, au but qu'il s'étoit proposé. Ne pouvant donc se résoudre à obéïr, il assembla son Conseil de guerre. Les uns soûtenoient qu'il falloit lever le siege, sans attendre qu'on le leur fit lever, comme on le publioit déja; les autres, qu'il falloit sans differer donner un assaut general, & faire les derniers efforts pour emporter la place. Le Marquis de Viana embrassa cet avis, comme plus conforme à son courage, & plus glorieux pour sa réputation. Comme il se préparoit à l'executer, un Sergent de la place vint le trouver, pour lui dire que la garnison étoit réduite à l'extrêmité; qu'elle avoit consommé tous les vivres, mangé jusqu'aux chevaux; & que même, elle se seroit nourrie de la chair de ses Compagnons tuez dans les brêches, sans François d'Araugio Bello, & Juan Pereira Pinto, qui s'y étoient opposés. Que les femmes étoient réduites au nombre de trente; & qu'enfin ce n'étoit que des femmes, dont on ne retiroit que de foibles secours. Ainsi qu'il ne doutoit point qu'on n'emportât la place, si on l'attaquoit avec vigueur, d'autant plus que le Gou- 1659.

1659. verneur ne s'attendoit point du tout à cet assaut.

Celui-ci réduit à la derniere extrêmité, voulut en informer le Vicomte de Villeneuve ; afin de l'engager par la peinture de l'état déplorable où il se trouvoit, à tenter quelque nouvel effort, pour le secourir. Malgré le péril, qu'il y avoit à sortir de la place ; Martial Ferreira Sergent, s'offrit d'aller trouver le Vicomte. On le descendit aux piés des murailles, du côté des jardins de la Ville, & il traversa le camp ennemi sans rencontrer aucun obstacle ; mais en sautant du haut en bas des retranchemens, il fut apperçu & arrêté par les sentinelles. On le mena devant le General, on l'interrogea, on le menaça, sans qu'on pût l'obliger à parler. Sa fidelité brava l'interêt, & la crainte ; on ne tira aucun éclaircissement de lui.

Cependant le Vicomte fut informé par ses espions, des préparatifs que les ennemis faisoient pour donner l'assaut à Monçao. Afin d'en instruire les assiegez, il fit écrire une grande quantité de billets. On les enferma dans un nombre pareil de courges, qu'on jetta dans la riviere. Une de ces courges flota heureusement jusqu'à Monçao. On la retira de l'eau, on l'ouvrit, on trouva & on lut le billet qu'elle enfermoit : & le Gouverneur mit à profit l'avis qu'on lui donnoit ; en se disposant à recevoir l'ennemi de son mieux. Mais il n'avoit plus que cinq cens hommes, dont même une partie étoit hors de combat, ou par les blessures qu'ils avoient reçûës, & dont ils n'étoient pas encore rétablis, ou par l'épuisement où ils étoient, épuisement causé par les veilles, par les fatigues continuelles qu'ils essuyoient, & par la mauvaise nourriture qu'ils prenoient. Neanmoins tous protesterent qu'ils périroient, en deffendant leurs murailles, aimant mieux s'ensevelir sous leurs ruines, que de se soumettre aux ennemis. 1659.

Ceux-ci fixerent le jour de l'assaut au premier de Février. L'attaque principale devoit se faire du côté de l'Eglise de Saint Benoist. Tous les autres mouvemens ne devoient être que de fausses attaques, afin de diviser les forces des assiegez. Le premier du mois, les Espagnols prirent donc les armes pour executer leur dessein. Les assiegez de leur côté, se posterent dans les endroits des murailles, où il y avoit le plus à craindre. Le Gouverneur alloit de poste en poste, pour rassurer le soldat & l'Officier ; & il trouvoit par tout le même zele & le même courage. Helene Peres voulant partager le péril de cette journée, conduisit toutes les femmes de la Ville sur la brêche. Les Espagnols s'y presenterent avec audace. Plusieurs même tant soldats qu'Officiers, parvinrent jusqu'au haut des murailles ; mais on fit un feu si grand, on jetta tant de pierres sur eux, qu'on les précipita en bas. Les femmes se comporterent dans cette occasion, avec une intrepidité, digne des hommes les plus courageux. Les hommes porterent l'audace jusqu'à descendre avec les mêmes échelles, qui avoient servi à l'ennemi, au pied de la muraille, pour dépoüiller les morts, & braver les assiegeans. Neanmoins toute la valeur des Portugais, ne put empêcher que les ennemis ne demeurassent maîtres du chemin couvert. Il y avoit tout auprès une maison qui servoit d'hôpital. Les malades au bruit des combatans, se leverent de leurs lits, prirent leurs épées, & se traînant jusqu'à l'endroit où le combat se passoit, al-

1659. lerent immoler pour le ſalut de la Patrie, les reſtes languiſſans de leur vie.

Les Eſpagnols maîtres du chemin couvert, continuerent à battre en ruine les autres deffenſes de la place. Ouverte enfin de toutes parts, & la garniſon étant hors d'état, de pouvoir ſoutenir un ſecond aſſaut; le Gouverneur aſſembla ſon Conſeil, où l'on ſe détermina enfin à capituler. En effet on avoit perdu toute eſperance de ſecours, & la garniſon étoit réduite à deux cens hommes, en état de combattre. Tout le reſte étoit malade ou bleſſé, ou mort. Ainſi donc le ſept de Février l'on battit la chamade; les ennemis ſuſpendirent leurs attaques; & l'on dreſſa les articles de la capitulation, aux conditions, que le Gouverneur ſortiroit par la brêche, balle en bouche, enſeignes déployées, tambour batant, avec une piece de canon; que les Eſpagnols fourniroient des chariots, pour tranſporter les bleſſez, & les malades, avec les biens mobiliers des habitans, juſqu'à Portella; & qu'on ſe donneroit de part & d'autre des ôtages, pour la garantie des autres articles, contenus dans la capitulation.

Baltaſar Pantoya entra dans la place, avec un détachement de troupes Caſtillanes; dans le même-tems qu'Amorim en ſortit par la brêche, avec deux cens trente ſoldats, ſi pâles, ſi extenuez, que les Eſpagnols ne pouvoient concevoir, comment ils avoient ſeulement la force de ſoutenir leurs armes. Pantoya en fut ſi étonné, qu'il appella ſes Officiers: Que l'exemple » de ces braves ſoldats, vous apprenne, » leur dit-il, votre devoir envers votre » Patrie, ce ſont des hommes dignes » d'être imitez. Cette loüange, toute flateuſe qu'elle étoit pour les deffenſeurs de Monçao, étoit au-deſſous 1659. des actions de valeur, de fidelité, de courage, de patience, qu'ils avoient fait pendant tout le ſiege. Le Marquis de Viana obſerva tous les articles de la capitulation, avec la derniere exactitude.

Amorim ſe rendit avec toute ſa garniſon, dans le camp des Portugais, où il fut reçû avec tous les honneurs dûs à ſon mérite. Cependant immediatement après ſon arrivée, & la nouvelle de la reddition de Salvaterre; le Vicomte perſuadé, que le Marquis de Viana ne manqueroit point de le venir attaquer dans ſes lignes, ſe détermina à s'en retourner dans ſon camp de Choças. En effet, le neuf les eſpions du Vicomte, vinrent l'avertir que les Eſpagnols ſe diſpoſoient à le venir attaquer. Le Vicomte ſans ſe troubler de cette nouvelle, leva ſon camp, & ſe mit en marche en bon ordre; réſolu ſi l'ennemi le pourſuivoit trop vivement, de le combattre. On marcha cependant avec toute la diligence poſſible, & lorſqu'on fut arrivé ſur une hauteur voiſine du camp, d'où l'on découvroit toute la campagne, on apperçut les ennemis, qui paſſoient dans ce moment la riviere. La cavalerie Portugaiſe ſe poſta avantageuſement, pour ſuſpendre leur pourſuite. Elle y réüſſit, & ſoutint tous les efforts des ennemis, pendant la journée entiere. L'infanterie avec le bagage ſe mit en ſûreté. La cavalerie elle-même profita de la nuit ſuivante, pour ſe retirer ſans danger. Le lendemain le Marquis de Viana rebrouſſa chemin, & envoya ſes troupes dans leurs quartiers d'hyver. Le Vicomte en fit de même; diſtribuant les ſiennes dans les Villes frontieres de la Province; & donnant des ordres pour

1659. qu'on eût à travailler aux fortifications de Camignam, qui étoit la place la plus exposée aux entreprises de l'ennemi.

La Reine, qui n'avoit pû secourir efficacement Monçao, à cause d'Elvas, dont la perte eût été d'une consequence très-dangereuse pour le Royaume; aussi-tôt qu'elle n'eût plus rien à craindre pour la Province de l'Alenteyo, songea à la deffense de la Province d'entre Douro & Minho. Elle y envoya Dom Juan Nuñes d'Acugna, avec ordre de lever quelques nouveaux Regimens d'infanterie & de cavalerie; de faire des magasins de toute sorte de provisions de bouche & de guerre, pour l'entretien d'une armée; de deffendre non seulement la Province; mais encore de porter la guerre dans le sein de la Galice. D'Acugna s'acquitta de sa commission, avec autant d'intelligence que de promptitude. Fertile en ressource, on dût à lui seul la conservation de tout le pays.

Le Comte de la Torre y fut envoyé en qualité de Mestre de Camp General, le Comte de Saint Jean, de General de la Cavalerie, & Simon de Correa & Silva, Comte de Castanheyra, pour General de l'artillerie. Le Comte de Mesquitella eut ordre de se rendre sans délai, pour commander dans la Province de Tras-os-Montes, & de secourir celle d'entre Douro & Minho, toutes les fois que les Espagnols y feroient quelque invasion. Lorsque le Comte de la Torre arriva dans cette derniere Province; il trouva que d'Acugna avoit déja levé quatre nouveaux Regimens d'infanterie, avec quelques milices; & qu'il avoit ramassé un nombre assez considerable de chevaux, pour remonter toute la cavalerie. Il avoit executé toutes ces choses, sans qu'il en eût presque rien coûté au Roi, & sans fouler les peuples; ensorte que toute la Province ne pouvoit se lasser d'éxalter sa conduite. 1659.

Sur ces entrefaites, les Espagnols enleverent le Fort de Portella de Vez, où il y avoit cent cinquante hommes de garnison. D'Acugna pour se dédommager de cette nouvelle perte; proposa au Comte de Villeneuve, d'aller sans differer avec les troupes qu'on avoit déja rassemblées, attaquer la Ville de Tuy dans la Galice. Le Vicomte goûta cette proposition; mais avant de la mettre en action, il la communiqua à la Reine, qui ordonna d'en suspendre l'execution, jusqu'à ce qu'on eût formé toute l'armée, destinée pour agir sur cette frontiere. Ainsi la campagne finit dans cette Province, par la perte de Portella. Dans celles de Tra-os-Montes, & de Beira, les peuples y joüirent presque toûjours, d'une profonde tranquillité; ou les choses qui s'y passerent, furent si peu considerables, qu'elles ne méritent point d'être raportées.

Quoique la victoire remportée devant Elvas, eût entierement relevé le courage des Portugais; cependant une guerre si longue, & si opiniâtre épuisoit insensiblement le Royaume. La plûpart des Villes manquoient d'habitans, les campagnes étoient désertes, le commerce languissoit, tout se ressentoit des terribles effets de la guerre. La Reine, dont le courage ferme, & vigoureux embrassoit tout le poids du gouvernement, vit qu'elle ne pouvoit soulager ses peuples, sans le secours de quelque Puissance Etrangere. Ainsi que le Roi Jean IV. elle avoit toûjours entretenu une étroite correspondance avec la France, quoi-

1659. qu'ils n'eussent l'un & l'autre jamais retiré aucun secours efficace de cette Puissance. Malgré cette triste experience, elle se détermina d'y envoyer un Ambassadeur; & ce fut le Comte de Soure, qui accepta l'honneur qu'on lui faisoit, sacrifiant au bien public, son ressentiment sur les injustices qu'on lui avoit fait essuyer. Ses instructions portoient, de representer vivement à la Cour de France, que quoique les Portugais eussent été presque toujours victorieux; ils se trouvoient totalement épuisez de soldats. De prier donc cette Cour de leur envoyer quatre mille hommes d'infanterie, & mille chevaux; & que ces troupes fussent payées, pendant qu'elles seroient au service de Portugal par Sa Majesté très-Chrétienne. De leur permettre aussi, de choisir deux Officiers Generaux pour les engager à leur service, & que le Cardinal Mazarin répondît de leur fidelité, & de leur capacité. De mettre enfin la derniere main à la ligue offensive & deffensive, entre les deux Couronnes contre l'Espagne, cette ligue tant de fois proposée, & tant de fois differée.

Tels étoient les Chefs principaux, sur lesquels devoient rouler l'Ambassade du Comte de Soure. Il partit le 13 d'Avril de Lisbonne, sur un vaisseau Anglois, escorté par trois autres vaisseaux de guerre. Il amena pour son Secretaire d'Ambassade, Edouard Ribeiro de Macedo, personnage estimé par sa prudence & sa capacité. Le vent fut si fâcheux pendant tout le tems de sa navigation, qu'il fut quarante jours, avant de pouvoir entrer dans la Manche. Là il rencontra trois fregates Angloises, qui lui apprirent que Cromwel étoit mort, & que son fils Richard avoit d'abord succedé au suprême Gouvernement, avec le titre de Protecteur du Royaume. Mais qu'il en avoit été bien-tôt après dépossedé par le Parlement, qui s'étoit muni de toute l'autorité. Que la paix entre la France & l'Espagne, étoit près d'être concluë, & qu'il y avoit déja une suspension d'armes en Flandres. 1659.

Ces nouvelles causerent beaucoup d'inquietudes au Comte de Soure. Il voyoit tout d'un coup changer la face des affaires, & il ne lui restoit d'esperance, que celle de faire comprendre dans cette paix le Portugal. Agité de cette pensée, il fut obligé de relâcher à Plimouth, où il reçût confirmation de la nouvelle, qu'on lui avoit donnée. Il en informa la Reine, & il écrivit en même-tems à François de Melo, Ambassadeur de Portugal à Londres, pour l'instruire des motifs de son voyage en France. Ensuite il remit à la voile, & il arriva au Havre de Grace le 28 de Mai.

Louis XIV. entroit pour lors dans sa vingtiéme année. La Reine sa Mere, Anne d'Autriche, sœur de Philippe IV. Roi d'Espagne, gouvernoit toujours la France, avec le secours du Cardinal Mazarin son premier Ministre. Celui ci avoit forcé le Prince de Condé de quitter la France, & de s'attacher à l'Espagne; il avoit abatu tout le parti opposé à son Ministere; & porté la France au plus haut degré de gloire, par les victoires continuelles, qu'avoit remporté le Vicomte de Turenne, ce sage, ce modeste, ce grand Capitaine, cet homme, le modele de toutes les vertus, l'honneur enfin de l'humanité, & dont le nom seul fera éternellement la gloire des fastes de ce tems.

La Cour de France ne s'entretenoit alors que du mariage de son Roi, pour lequel on proposoit quatre Prin-

1659. cesses, Dona Catherine, Infante de Portugal, qui depuis fut Reine d'Angleterre, Henriette d'Angleterre, depuis Duchesse d'Orleans, Marguerite de Savoye, qui devint Duchesse de Parme, & l'Infante d'Espagne, Dona Marie-Therese. On préfera celle-ci à toutes les autres, d'abord parce que la Reine Regente penchoit plus pour cette derniere, qui étoit sa niece; & ensuite parce qu'on esperoit de trouver de plus grands avantages dans l'alliance de l'Espagne, que dans celle de Portugal, d'Angleterre, ou de Savoye. Toutes les vûës, toutes les intrigues du Cardinal Mazarin & de la Reine, ne tendoient donc qu'à ce but. Les négociations qu'on entretenoit tantôt avec la Savoye, tantôt avec l'Angleterre, & tantôt avec le Portugal, n'avoient pour objet qu'à inquieter l'Espagne, pour la déterminer à cette alliance. Comme cette Monarchie ne respiroit que la paix avec la France; Monsieur de Lionne, qui avoit été envoyé à Madrid, pour travailler à cette paix, déclara aux Ministres de Philippe IV. qu'on ne devoit jamais esperer de la conclure qu'à cette condition. Philippe qui n'avoit plus qu'un fils unique, lequel regna après lui, sous le nom de Charles II. craignant, si ce jeune Prince venoit à mourir, que la France ne vînt inonder l'Espagne de ses troupes, pour s'assurer de sa succession, ne pouvoit se résoudre à donner son consentement, au mariage qu'on proposoit. Cependant lorsque la Reine son Epouse se trouva grosse en 1658. il parut s'éloigner beaucoup moins de l'alliance de la France. Alors la Regente, pour achever de l'y déterminer, fit semblant de ne plus y penser; & le Comte de Cominges, Ambassadeur en Portugal, négocia publiquement le mariage de Louis XIV. avec l'Infante Catherine. Ensuite on assura que le jeune Monarque alloit enfin épouser Marguerite de Savoye: & pour ne laisser aucun doute, on publia que la Regente alloit se rendre à Lyon avec le Roi son Fils, pour conclure cette alliance, avec la Duchesse de Savoye sa belle-sœur. En effet cette derniere partit de Turin pour Lyon, avec les Princes ses enfans, & la Princesse Marguerite, qui réünissoit en elle la beauté, les graces & l'esprit. 1659.

On apprit cette nouvelle à Madrid, dans le tems que la Reine y accoucha de l'Infant de Castille. La naissance de ce jeune Prince avoit rassuré Philippe IV. au sujet de la succession de son Royaume, qu'il ne pouvoit se résoudre à voir passer dans la Maison de Bourbon. Persuadé, qu'il n'avoit plus rien à craindre à cet égard, il se repentit de n'avoir point consenti au mariage de Marie-Therese sa fille, avec le Roi de France. Voulant le renoüer, & rompre celui qu'on projettoit, il fit partir en poste pour Lyon Antoine Pimentel. On l'y reçut d'abord assez froidement; mais il ne se rebuta point, & il arrêta enfin la conclusion du mariage de Louis XIV. avec Marguerite de Savoye. Les deux Cours se séparerent: celle de France reprit le chemin de Paris, & l'autre la route de Turin. Madame Royale de Savoye partit fort mécontente de la Regente, & du Cardinal. Cependant la nouvelle négociation de Pimentel, prenoit de jour en jour un bon train. Ce fut dans ces conjonctures, que les Castillans perdirent la bataille d'Elvas. D. Louis de Haro en conçut une haine implacable contre les Portugais. Résolu d'en tirer une haute vengeance, il se prépara à tout sacrifier pour y parvenir. Mais, pour y réussir, il

1659. falloit nécessairement faire la paix avec la France, & cette paix ne pouvoit se terminer qu'avec le mariage de l'Infante d'Espagne avec Louis XIV.

Il se servit donc de tout l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit du Roi, pour le faire consentir à ce mariage. Mais le Prince de Condé, qui s'étoit attaché à l'Espagne, & que les Espagnols vouloient qu'on rétablît en France, dans tous les honneurs, Charges & prérogatives de Prince, étoit un nouvel obstacle. Mazarin qui le haïssoit, autant qu'il en étoit haï, ne pouvoit consentir à ce rétablissement. Pour détacher les Espagnols de ses interêts, il leur opposoit sans cesse le Portugal, leur faisant cependant entrevoir, qu'il pourroit se relâcher à cet égard, s'ils vouloient de leur côté, se relâcher sur le Prince de Condé. La négociation roula donc sur ce nouveau plan; & l'on délibera en même-tems, dans un Conseil tenu à Madrid, pour sçavoir de quelle Puissance de l'Europe on se serviroit, pour être Mediatrice dans cette affaire. D'abord on proposa le Pape, ensuite l'Empereur, & enfin la République de Venise. Mais on ne se servit ni des uns ni des autres. On convint que le Cardinal Mazarin, & Dom Louis de Haro, se rendroient tous les deux sur les frontieres, pour terminer à eux seuls, de si grands differens. On regla cependant les préliminaires, & ce fut en consequence, que la suspension d'armes, dont nous avons parlé, fut publiée en Flandres, au commencement du mois d'Avril.

Ce fut donc, dans ces circonstances, que le Comte de Soure arriva au Havre de Grace. Il se rendit à Roüen, & lorsqu'il y fut arrivé, il reçut un exprès de la part de Felician Dourato, Resident pour le Portugal à Paris; par lequel celui-ci qui avoit informé le Cardinal de son arrivée, lui mandoit de se rendre *incognito* dans cette derniere ville. Son Eminence ne croyoit pas qu'il fût à propos de recevoir une Ambassade publique de Portugal, dans le tems, qu'il étoit disposé à sacrifier ce royaume aux Espagnols. Cette nouvelle causa un chagrin mortel au Comte de Soure. Il partit neanmoins pour Paris, où il arriva le 4 de Juin, & le 7 il obtint audience du Cardinal. Après les premiers complimens, il lui exposa le sujet qui l'amenoit. Ensuite, il lui dit. « J'apprends de toutes parts, que la France va conclure » la paix avec l'Espagne, sans y comprendre le Portugal. Ce bruit public me paroît incroyable. Votre » Eminence veille trop attentivement » aux interêts de cette Monarchie, » pour abandonner ainsi un Royaume » à l'Espagnol, dont la puissance n'est » encore que trop redoutable. Si le » Portugal retombe en son pouvoir, » il reprendra bien-tôt sur la France, » tout le pays qu'il sera obligé de lui » ceder actuellement, par le nouveau » traité de paix dont on parle. Pour » contenir l'Espagnol, le Cardinal de » Richelieu, avoit senti, qu'il falloit » lui enlever le Portugal: & qu'il n'y » avoit que ce seul moyen pour reprimer son ambition démesurée. Mais » peut-être que Votre Eminence, par » un rafinement de politique, prétend » faire la paix en apparence avec la » Castille, & lui faire la guerre en » même-tems, en nous fournissant » en secret les secours necessaires. » Cette conduite étoit bonne avec » les Hollandois. Leur pays par sa » situation naturelle, peut facilement » arrêter les progrès de ceux, qui oseroient l'attaquer. Moyennant leurs » écluses, ils peuvent suspendre la 1659.

1659. » course d'un vainqueur; & attendre » sans danger le secours de leurs Alliez. Mais il n'en est pas de même » des Portugais ; leur pays ne peut » être secouru de leurs Alliez que » par mer. Si un vent contraire arrête trop long-tems ce secours ; » ils sont perdus avant d'être secourus, après la perte de quelque grande bataille, s'ils n'ont prévû un » pareil malheur, en tenant une seconde armée toute prête, pour » suspendre la furie du vainqueur. » L'épuisement où est le Royaume, ne leur permet pas d'avoir » en pied cette armée, sans le secours de la France ; dont les veritables interêts consistent dans la » désunion du Portugal & de la Castille. Ainsi donc, nous esperons que » vous nous donnerez ce secours ; il » nous a été promis par Louis XIII. » ses lettres que j'ai avec moi en font » foi. Votre Eminence se fera un » honneur à dégager sa parole.

Le Cardinal écouta avec une attention extrême, le Comte de Soure. Lorsqu'il eut achevé de parler, il lui répondit avec un air d'amitié & de franchise, de cette maniere en Langue Espagnole, qu'il parloit assez bien. » Il est de la derniere importance pour la France, de faire la » paix. Tout le Royaume murmure » sur le retardement du mariage » du Roi. Ce mariage devant necessairement se faire, pour la tranquilité des Peuples ; la Reine desire que le Roi son fils épouse l'Infante de Castille sa niece, plûtôt » que toute autre Princesse. D'ailleurs » le changement arrivé dans le Gouvernement d'Angleterre, vient de » détacher cette puissance de nos interêts. Par là nous manquons d'Alliez, & l'Empereur menace la Flandre Espagnole. Nous ne pouvons 1659. » repousser ses efforts, qu'en nous débarassant de l'Espagnol. Ce n'est pas » tout : les Peuples de la France soupirent après la paix avec cet ancien » ennemi, à cause du commerce. Si » nous nous y opposions ; étant en » notre pouvoir de la leur procurer » d'une maniere glorieuse pour la » Nation ; au moindre revers, les » partisans du Prince de Condé se » réveilleroient, & nous verrions renouveller dans le sein de la France, toutes les horreurs des guerres » civiles, qui l'ont si long-tems déchirée. Que ces guerres l'avoit tellement affoiblie dans les derniers » tems, que les Portugais même, pour » n'être pas obligés de la secourir de » quelques sommes d'argent dans une » extrémité si grande, avoient refusé de faire une ligue avec elle. Que » cela ne l'avoit point empêché de » faire tous ses efforts, pour les faire » comprendre dans le Traité de Paix. » Qu'il avoit même offert toutes les » Places, que la France avoit conquises en Italie, en Flandres & en Catalogne ; Places qui étoient les fruits » de vingt ans d'une guerre continuelle, de dépenses immenses, & de » la perte d'un nombre prodigieux » de Soldats courageux, & de braves » Officiers. Qu'il les avoit cependant offertes, seulement pour obtenir pour le Portugal une tréve de » trois mois, afin de pouvoir pendant ce tems-là, trouver quelque expedient, pour accorder la Cour de » Castille & celle de Portugal. A l'égard des Officiers, que vous me demandez, j'y penserai avec soin, pour » faire un bon choix, & je penserai » également à la maniere dont je pourrai, sans commettre la France, faire » passer des troupes en Portugal. Cependant

1659. » pendant vous pouvez vous préparer » à faire votre Entrée publique, & à » agir dans cette Cour en conséquence » du caractere dont vous êtes revêtu.

Le Comte de Soure comprit par cette réponse du Cardinal, qu'il n'avoit rien à esperer de la France. Il fit donc partir pour le Portugal, un Gentilhomme afin d'informer la Reine de tout ce qui se passoit, & pour lui demander de nouvelles instructions. Sur ces entrefaites le Vicomte de Turene arriva à la Cour de France, comblé de gloire par la bataille qu'il venoit de gagner tout recemment devant Dunquerque, sur l'armée Espagnole, commandée par Dom Juan d'Autriche. Monsieur de Turene dans toutes les occasions, avoit témoigné hautement une estime singuliere pour la valeur des Portugais. Il avoit accoutumé de dire, à l'exemple du Duc de Rohan, qu'il étoit aussi important à la France de desunir le Portugal de l'Espagne, que l'Espagne de l'Empire. Le Comte de Soure, qui connoissoit les sentimens favorables du Vicomte pour sa Patrie, lui rendit une visite. Monsieur de Turene le reçut avec cette noble modestie qui lui étoit ordinaire. Il lui offrit ses services, & lui promit de procurer à son Païs, tous les avantages qui dépendroient de lui, avec des Officiers d'un mérite reconnu pour commander les armées de Portugal. Le premier qu'il fit partir pour ce Royaume, fut Jeremie Giovet en qualité de Colonel de Cavalerie. Il servit en Portugal avec distinction, tant que dura la guerre. Ensuite il passa en Allemagne au service du Prince de Lunebourg.

Bien-tôt après le Cardinal ayant parlé de la paix qu'il alloit faire avec l'Espagne, au Vicomte de Turene; celui-ci lui dit: Si en la faisant vous sacrifiez les Portugais, vous tomberez dans une faute de la derniere conséquence. Vous rendrez à l'Espagne qui a toûjours été notre ennemie, toute sa puissance, & vous perdrez toute la confiance de nos Alliez. Il accompagna ce discours de raisons si solides, qu'il ébranla le Cardinal; mais la Reine, qui brûloit de placer sur le Trône de la France sa niece, n'y fit aucune attention, 1659.

Sur ces entrefaites, on apprit que Dom Louis de Haro étoit déja parti de Madrid, pour se rendre à Fontarabie. Le Cardinal se disposa donc aussi, à faire ce voyage, dans lequel on devoit terminer les longues querelles, qui divisoient la France & l'Espagne. Deux jours avant que de partir, il donna une Audience au Comte de Soure, qui lui demanda la permission de le suivre, dès qu'il auroit reçû les nouvelles instructions, qu'il attendoit de la Cour de Portugal. » Le » Cardinal lui répondit, qu'il ne desiroit rien avec tant d'ardeur, que de » pouvoir contribuer à la tranquilité » de sa partie, par rapport aux interêts de la France, & par rapport » au respect profond, qu'il portoit à » la Reine, Mere du Roi de Portugal. » Que cependant il se trouvoit fort » embarrassé pour lui accorder les » Officiers François, qu'on lui demandoit, à cause des Espagnols, » qui ne manqueroient point de regarder cette conduite, comme une » infraction au Traité de Paix qu'il alloit conclure avec eux. Que néanmoins il lui indiqueroit deux sujets » excellens, & d'une grande réputation, dont ils devoient se servir dans » les conjonctures presentes. Que » l'un étoit le Comte de Schomberg » Allemand de Nation; & l'autre » le Comte d'Inchiquin, Irlandois,

1659. » Qu'ils seroient l'un & l'autre charmez de s'attacher au service du » Roi de Portugal, ne pouvant plus » être employez en France, à cause de » la paix. Qu'au reste il saisiroit tou- » tes les occasions, pour procu- » rer aux Portugais, tous les avantages » qui dépendroient de lui ; & qu'il » leur promettoit une année de repos, » la paix une fois concluë ; les trou- » pes Espagnoles qui étoient en Flan- » dres & en Italie, ayant besoin de ce » tems-là avant de pouvoir se ren- » dre sur les frontieres de Portugal. » Qu'au reste il pouvoit se disposer à » faire son entrée publique, & qu'il » l'informeroit ensuite, dans quel » tems il pourroit se rendre à Bayon- » ne.

Le Vicomte de Turene approuva le choix qu'avoit fait le Cardinal, du Comte de Schomberg, & du Comte d'Inchiquin. Celui-ci partit le premier, & s'embarqua à la Rochelle. En arrivant sur les côtes de Portugal, il fut attaqué par trois Corsaires Algeriens. Après un long & rude combat, le Comte fut pris & mené avec son fils, esclave à Alger. La Reine de Portugal les racheta. Le Comte revint dans le Royaume, & se rendit dans la Province d'Alenteyo ; mais à peine y fut-il arrivé, qu'il en repartit, ayant appris le rétablissement du Roi Charles II, sur le Trône de la grande Bretagne.

Cependant le Comte de Soure fit son entrée publique dans Paris, avec toute la magnificence, convenable à la qualité d'Ambassadeur. Il partit ensuite pour Fontainebleau, où étoit alors la Cour, & il rencontra sur son chemin les carrosses du Roi, de la Reine, & du Duc d'Orleans, qui venoient à sa rencontre. Il fut reçû dans celui du Roi, par le Duc d'Aumont, qui le conduisit dans l'appartement qu'on lui avoit destiné. Le lendemain le Comte de Soissons, fils du Prince Thomas de Savoye, alla le prendre pour le mener à l'Audience du Roi & de la Reine. Ensuite le Maréchal du Plessis, qui avoit été Gouverneur du Duc d'Orleans, le conduisit chez ce Prince, d'où il partit pour Paris. Là pour dissiper les fâcheuses impressions, que les Ministres de la Cour de France, donnoient au public, afin d'excuser leur conduite à l'égard des Portugais, il publia un Manifeste en François, contenant vingt-sept raisons, qui devoient empêcher la France, de faire la paix avec l'Espagne, sans le Portugal. 1659

Ce Manifeste fut applaudi generalement, & l'on se déchaîna tellement contre la Cour ; que le Cardinal pour toute réponse, en ordonna la suppression, & fit mettre en prison celui qui l'avoit imprimé. On voulut même arrêter celui qui avoit traduit ce Manifeste du Portugais en François : Mais il se refugia dans la maison du Comte de Soure. Monsieur de Briene alla trouver celui-ci de la part du Cardinal, pour lui representer, que le Manifeste en question, pouvant alterer la tranquilité publique, on le prioit de vouloir en retirer tous les exemplaires, qu'on avoit répandus dans le public : de pareils écrits n'étant faits que pour être lûs par les personnes d'Etat, & non par la multitude, toujours sujette à l'erreur en matiere de politique. Le Comte de Briene lui insinua en même-tems, que s'il ne le faisoit pas, on feroit obligé de s'en plaindre à la Cour de Portugal. Mon- » sieur, lui repliqua le Comte de » Soure, en publiant mon Manifeste, » je l'ai fait à dessein d'instruire les » Ministres du Roi de France, des

1659. » raisons qui doivent engager le Roi » très-Chretien, à maintenir les » droits du Roi de Portugal mon » Maître, contre les prétentions in» justes de l'Espagne. D'ailleurs je » n'ai pas crû, qu'un pareil Manifeste » puisse troubler en aucune maniere » le repos public; ni qu'on puisse me » blâmer, pour expliquer clairement à » nos Alliés les puissans motifs, qui » doivent nous unir plus que jamais. » Si contre mon intention, on imagi» ne le contraire, il me reste en» core huit exemplaires du Manifes» te, que je consens de supprimer.

Le Cardinal fut si peu satisfait de cette réponse, qu'il s'en plaignit à la Reine de Portugal; mais cette Princesse bien-loin de blâmer son Ministre, loüa hautement sa conduite. Neanmoins le Comte de Soure pour adoucir un peu le chagrin du Cardinal, fit partir pour Saint Jean de Luz, où il étoit déja prêt d'arriver, Filician Dourato, avec une lettre de creance: premierement pour demander, qu'il fût permis au Comte de se rendre sur la frontiere: & secondement pour offrir un million de crusades, & l'Archevêché d'Evora, dont la France pourroit disposer au gré de ses desirs; aux conditions que le Portugal seroit compris dans le traité de paix qu'on alloit conclure.

Dourato arriva sur la frontiere, dans le tems que le Cardinal, & Dom Louis de Haro étoient sur le point de se voir pour la premiere fois. Il remit au premier la lettre du Comte de Soure, à laquelle Mazarin ne voulut rien répondre d'abord. Mais dès qu'il eut eu une conference, avec Dom Louis; il dit à Dourato, « Qu'il man» dât au Comte, qu'il étoit permis à » tous les Ministres des Princes Etran» gers, de venir où ils étoient. » On conclut de ce discours qu'il n'avoit 1659. differé sa réponse, que pour prévenir le Ministre Espagnol. Dourato alors lui parla des offres, qu'il étoit chargé de lui faire. « Monsieur, lui dit le » Cardinal, en croisant les deux » mains, & en poussant des soupirs; » je donnerois deux millions pour » pouvoir faire comprendre le Por» tugal dans le traité de paix. » Mais sa conduite démentoit ce discours. Il étoit résolu de sacrifier les Portugais, pourvû qu'il y trouvât quelque avantage; & si quelquefois il soûtenoit leurs interêts, ce n'étoit que pour embarasser les Espagnols, & les conduire au but qu'il s'étoit proposé.

Cependant au premier avis, que reçut le Comte de Soure de la part de Dourato, il partit pour Saint Jean de Luz, où il arriva le 27 d'Octobre 1659. Vers cette partie de la mer Oceanne, où les Monts Pyrenées commencent à séparer la France de l'Espagne, se tint donc ce celebre Congrès, où le Cardinal Mazarin, & Dom Louis de Haro, conclurent la fameuse paix, qu'on a toujours appellée la paix des Pyrenées. On avoit choisi pour le lieu des Conferences, l'Isle des Faisans, formée par la riviere de Bidasoa, qui sépare Fontarabie, derniere place de la Province de Guipuscoa, appartenante à l'Espagne, d'avec la Ville d'Andaye, dans la Biscaye Françoise. Au milieu de cette Isle, on construisit une espece de Palais de bois, qui servit d'abord aux Conferences des deux Ministres, ensuite à l'entrevûë des deux Monarques contractans; & enfin à la conclusion du Mariage de l'Infante d'Espagne, avec le Roi de France. On se rendoit à ce Palais, par deux ponts de bateaux, l'un du côté de la France, & l'autre du côté de

1659. l'Espagne. Ils aboutissoient à une grande sale, d'où l'on pouvoit voir les deux extrêmitez des ponts. La sale étoit partagée, en deux portions égales ; l'une dans la partie de la France, & l'autre dans la partie de l'Espagne. On passoit de l'une dans l'autre par une grande porte de communication. A cette même sale aboutissoient deux corridors de l'un & l'autre côté, qui conduisoient à une chambre richement ornée, où l'on trouvoit deux sieges pour les deux Rois, tous les deux placez dans la partie, qui étoit de la dépendance de leur Royaume. A côté des deux corridors étoient encore deux chambres & deux cabinets, que chacune des deux Puissances avoient meublez à ses dépens. Dom Louis & le Cardinal, pendant tout le tems que durerent les Conferences, se retiroient la nuit, l'un à Fontarabie, & l'autre à Saint Jean de Luz.

D'abord que le Comte de Soure fut arrivé dans cette derniere Ville; le Cardinal l'envoya complimenter par un de ses Gentilshommes ; & tous les Ministres Etrangers en firent de même. Ensuite le Comte de Soure, eut une conference avec le Cardinal. Après avoir l'un & l'autre déployé toutes les ressources de leur esprit, pour parvenir respectivement au but qu'ils se proposoient, le Cardinal dit » au Comte: Mais enfin, quels avanta- » ges voulez - vous faire aux Castil- » lans, pour qu'ils vous comprennent » dans cette paix? Le Comte lui répon- » dit sans hésiter, tout ce que Dom » Louis de Haro demandera & que » Votre Eminence approuvera, pour- » vû que notre Royaume demeure li- » bre, & independant. Et bien, ajoûta » le Cardinal, j'y emploirai tous mes » soins, & je vais envoyer le Marquis » de Choup à Lisbonne, pour commu- » niquer les conditions à la Reine de » Portugal. » Ce discours acheva de convaincre l'Ambassadeur que son Eminence n'agissoit pas de bonne foi. En effet son parti étoit pris d'abandonner le Portugal, pourvû, qu'on lui sacrifiât le Prince de Condé; mais bien-tôt après il sacrifia son ressentiment contre ce Prince, en faveur de sa niece, qu'on proposa de marier au Prince de Conti. Il ne tint ferme que par rapport au Portugal, dont il ne pouvoit rien esperer pour ses interêts particuliers, ou ceux de sa famille. 1659.

Sur ces entrefaites, le Duc de Lorraine, après avoir souffert une longue prison en Espagne, arriva à Saint Jean de Luz. Aussi-tôt que le Duc de Guise, & le Comte d'Harcourt en sçurent la nouvelle à Paris, ils se rendirent en poste sur la frontiere, pour l'aider de leurs conseils. Le Duc de Guise alla visiter de la part du Duc de Lorraine, l'Ambassadeur de Portugal, pour l'assurer qu'il avoit toujours été dévoüé à la Maison de Bragance, & qu'il étoit prêt d'envoyer deux mille hommes à son secours, sous les ordres du Comte de Vaudemont, son fils bâtard. Le Comte d'Harcourt s'offrit également, pour aller commander dans la Province d'Alenteyo, & promit d'y mener deux Regimens d'infanterie, dont ses deux fils seroient Colonels; pourvû qu'on pût seulement obtenir un consentement tacite de la France. On regla à Paris cette affaire. Mais elle devint inutile. L'accommodement du Duc de Lorraine devint de jour en jour plus difficile : & non seulement le Cardinal deffendit au Comte d'Harcourt d'aller en Portugal ; mais même son Eminence lui dit ; que s'il persistoit dans son dessein, on lui ôteroit la Charge de Grand Ecuyer, accordée

1659. en survivance à son fils le Comte d'Armagnac. On voit par-là, combien peu le Cardinal méritoit les reproches qu'on lui a fait d'avoir trompé les Espagnols à cet égard. Jamais peut-être ce fameux Ministre n'a observé un traité plus religieusement, que ce qu'il avoit promis dans le traité des Pyrenées, au sujet du Portugal.

Cependant on communiqua au Comte de Soure, les instructions données au Marquis de Choup, qui consistoient en trois articles. Dans le premier on s'efforçoit d'insinuer, que le Cardinal n'avoit épargné ni soins, ni peines pour faire comprendre le Roi de Portugal dans le traité de paix des Pyrenées. Que n'ayant pû y réüssir, il avoit cherché quelque expedient, pour terminer une guerre qui ne pouvoit qu'entraîner la ruine du Royaume. Dans le second, il proposoit de remettre le Portugal dans la même situation où il étoit en 1640; & d'oublier de part & d'autre tout le passé. Dans le troisiéme, il promettoit de faire rétablir la Maison de Bragance, dans tous ses honneurs & prérogatives, biens & domaines, & de faire créer à perpetuité les Ducs de cette Maison, Gouverneurs & Vicerois de Portugal. La France s'offrant d'être garante de tous ces articles.

Dès que le Comte les eut achevés de lire, il alla trouver le Cardinal, pour le prier d'épargner au Marquis de Choup le voyage de Portugal; l'assurant que le Roi son maître n'adhereroit jamais à de pareilles propositions. Neanmoins le Cardinal le fit partir; & après son départ, le Cardinal dit au Comte, « Monsieur le Comte on ne » sera peut-être pas si difficile à Lisbonne, que vous l'êtes à Saint Jean » de Luz; sur tout si l'on considere, que » le Portugal n'a aucun secours à espérer de l'Angleterre; où les troubles » domestiques regnent de tous côtez. 1659.

Enfin la paix des Pyrenées fut concluë & signée le 20 de Novembre; & tandis que Dom Louis de Haro obtint pour le Prince de Condé, le Gouvernement de Bourgogne avec le Château de Dijon, & la Charge de Grand Maître, pour le Duc d'Anguien son fils: le Cardinal ne demanda aucun équivalent pour son Allié le Roi de Portugal. Il exigea seulement Avênes pour son Maître, & la restitution de Juliers en faveur du Duc de Neubourg. Quant au Roi de Portugal, il devoit rendre tous ses Royaumes & Domaines; & se contenter d'un patrimoine, & d'un pardon pour le passé. Et en cas qu'il n'acceptât point cette condition, dans l'espace de trois mois, après la ratification du present traité, » le Cardinal engagea l'honneur, la » foi, & la parole du Roi, pour lui » & ses successeurs, de ne donner » audit Royaume de Portugal, ni en » commun, ni à aucune personne, ou » personnes d'icelui, de quelque di» gnité, état, qualité, & conditions » qu'elles fussent, alors ni dans la » suite, aucune aide, ni assistance pu» blique, ni secrete, directement, ou » indirectement, d'hommes, armes, » munitions, vivres, vaisseaux, ou » argent, sous quelque prétexte, ni au» cune autre chose que ce fût. Comme » aussi de ne permettre qu'il se fît des » levées en aucun endroit de ses » Royaumes & Etats, ni accorder » passage à aucunes qui pourroient » venir d'autres Etats, au secours du» dit Royaume de Portugal. » Toute la France regarda cet article comme offensant pour la gloire de la Nation; mais le Cardinal se mit au-dessus de ce murmure general.

La Cour passa par Toulouse en s'en

1659. retournant ; & le Comte de Soure, à qui le chagrin du nouveau traité de paix avoit reveillé la goûte, se rendit à Bayonne. Le Roi de la Grande-Bretagne y passa aussi, après avoir eu une Conference à Fontarabie avec Dom Louis de Haro. Ce Prince fit complimenter le Comte de Soure, & lui fit dire que le Ministre Espagnol l'avoit assuré, que le Duc d'Aveiro passoit dans le parti de la Castille. Cette nouvelle causa une surprise extrême au Comte de Soure. Elle lui fut confirmée par Pierre la Lande, qu'on avoit remercié en Portugal, & qui alloit faire un voyage en France. A la verité la Lande lui fit comprendre que ce n'étoit point en Espagne, mais en France que le Duc d'Aveiro vouloit passer. Là-dessus le Comte de Soure lui écrivit de cette maniere. « J'ai appris que vous » alliez passer en France : si quelque » mécontentement particulier est la » cause de ce voyage ; je vous offre » mes services auprès du Roi Très-» Chrétien. Je me rends à Toulouse : » cependant je laisse à Bayonne des » lettres de credit, pour que vous » puissiez prendre tout l'argent, qui » vous sera necessaire.

Avant qu'il pût recevoir la réponse à cette Lettre ; la Reine de Portugal lui en fit rendre une de sa part, par laquelle elle l'avertissoit, que le Duc d'Aveiro avoit quitté imprudemment le Portugal, dans le dessein de se jetter dans le parti des Castillans. Ainsi qu'il priât le Roi Très-Chrétien de le faire arrêter. Peu de jours après il reçût la réponse du Duc ; par laquelle il le remercioit de ses offres ; & finissoit sa Lettre en lui disant, qu'il doutoit qu'ils pussent jamais avoir une entrevûë ensemble : car, ajoutoit-il, en citant ce passage d'Euclide, *Duæ lineæ quamquam in infinitum protrahantur, non tanguntur*. Alors le Comte fit partir un Courier pour supplier le Cardinal, de détourner le Duc d'Aveiro du dessein de passer en Castille. Le Cardinal lui fit dire ; que si le Duc venoit en France pour les affaires de sa Maison, ou pour des affaires qui le regardassent personnellement ; il seroit reçû à la Cour avec les honneurs dûs à sa naissance. Que s'il passoit par la France pour d'autres raisons ; que le passage étoit libre pour tout Etranger, & que le Roi son Maître ne s'en mêloit point. Mais peu de jours après, il envoya à la solicitation de l'Espagne, un passeport au Duc d'Aveiro, qui s'étoit rendu à Bordeaux. Dourato qui s'y trouva, fit tous ses efforts pour détourner le Duc de son dessein. Il ne put rien gagner sur lui, non plus qu'une lettre que le Comte de Soure lui écrivit ; dans laquelle il lui representoit avec toute la force imaginable, le précipice où il se jettoit. Le Duc après l'avoir lûë, lui manda pour toute réponse ; » Qu'il avoit toûjours reconnu beau-» coup de zele dans son Excellence » pour le bien public ; qu'il lui promet-» toit pour recompense, de le faire » Grand Enseigne, lorsqu'il seroit Roi » de Portugal. Cette réponse piqua si vivement le Comte de Soure, qu'il voulut l'appeller en duel : mais le départ du Duc l'empêcha d'executer ce dessein. Au reste le Duc se rendit à la Cour d'Espagne, où il eut lieu de se repentir bien-tôt après, de la démarche qu'il avoit faite, par tous les dégoûts que lui donnerent les Grands d'Espagne. 1659.

Tandis que toutes ces choses se passerent en France, le Marquis de Choup arriva sur la frontiere de Portugal, d'où il fut conduit honorablement à Lisbonne. Après avoir obtenu sa premiere Audience, la Reine

1659. nomma le Comte d'Odemira, le Comte de Cantanhede, & Pierre Vieira Secretaire d'Etat, pour conferer avec cet Envoyé. Ils s'assemblerent dans la Chambre de la Secretairerie. Là le Marquis de Choup, après avoir representé dans un discours fort long & fort étudié, la situation des affaires de l'Europe; dit que l'extrêmité où les peuples de la France étoient réduits, avoit obligé son Maître à faire la Paix avec l'Espagne. Qu'on avoit fait tout ce qu'on avoit pû, pour y faire comprendre le Portugal; mais que les Espagnols n'avoient voulu entendre à aucun accommodement, qu'aux conditions qu'on avoit déja communiquées à Paris au Comte de Soure. Il lut ces conditions, qu'on rejetta avec indignation; sur tout Cantanhede qui étoit vif & impetueux. On se separa donc, fort mécontens les uns des autres. La Reine néanmoins fit demander au Marquis de Choup par le Comte de Prado, s'il n'avoit point quelque instruction particuliere à lui communiquer. Le Marquis lui ayant répondu que non; la Reine lui donna son Audience de congé; & le Marquis partit pour la France le 23 de Decembre par terre, & Philippe d'Almada par mer, afin de porter de nouvelles instructions au Comte de Soure.

Dans le même tems que le Duc d'Aveiro passa en Portugal, Dom Ferdinal Telles Ambassadeur en Hollande, imita son exemple à l'insçû de Louis Alvarés Ribeyro, Secretaire de l'Ambassade. Mais celui-ci en fut enfin averti par le Cardinal Mazarin, qui découvrit le premier le dessein de l'Ambassadeur. Ribeyro eut bien de la peine à se persuader une telle perfidie de la part de Telles; il lui en fit même parler par son Confesseur. Telles se défendit d'une pareille accusation; mais sa trahison ayant éclaté; il se refugia dans le Palais de l'Ambassadeur d'Espagne. Ribeyro en demeura confondu. Cependant il informa promptement la Reine de tout ce qui se passoit. Dom Ferdinand Martin Correa avoit suivi Ferdinand Telles en Hollande. Aussi-tôt qu'il apprit son action, il partit pour Lisbonne, où il mérita par ses services d'être fait Vicomte d'Asseca. Au reste Ferdinand Telles passa en Italie, & de-là en Espagne. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il demanda qu'on envoyât des ordres pour faire arrêter Valentin, Secretaire de Dom Juan d'Autriche, qui avoit revelé au Cardinal Mazarin, ses liaisons avec l'Espagne. Ensuite il publia un manifeste, qui ne servit qu'à redoubler l'indignation, qu'on avoit conçûë contre lui en Portugal. On lui fit son procès à Lisbonne, & il fut condamné à avoir la tête tranchée en effigie, son corps brûlé, ses cendres jettées au vent, & on ordonna d'élever une colomne dans l'endroit où se feroit l'execution, pour perpetuer à jamais la honte & l'infamie de Ferdinand. A l'égard du Duc d'Aveiro, on differa de lui faire son procès jusqu'en 1663. Cependant on confisqua tous ses biens. 1659.

Au reste, la Reine fit partir pour remplir l'Ambassade de Hollande, le Comte de Mirande, homme d'un mérite reconnu, & d'une fidelité à toute épreuve. Tels furent les principaux évenemens de l'année 1659, dans le Portugal, ou du moins ceux qui regarderent immédiatement cette Couronne. Les affaires en Affrique s'y maintinrent dans la même situation, par les soins du Comte d'Ericeira qui commandoit toujours à Tanger. Dans les Indes, les deux Gouverneurs François de Mello & Castro, & Antoine

1659. de Sousa Coutigno travaillerent avec une grande application à l'armement de quelques gallions, dont ils firent General Ignace Sarmiento Carvaillo. Les Gouverneurs ayant appris que les Hollandois faisoient tous leurs efforts, pour engager le Zamorim à aller assieger Cochim, y envoyerent Sarmiento pour mettre en état cette Place, de se défendre en cas qu'on l'attaquât. 1659. Sarmiento reçût aussi ordre de pourvoir de toutes choses, les forteresses de Coulan & Cranganor. Cette précaution fit évanoüir les desseins des Hollandois.

Fin du Livre trente-uniéme.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

LIVRE TRENTE-DEUXIE'ME.

1660. La paix entre le Roi de France, & le Roi Catholique étant donc concluë & ſignée, les Eſpagnols & leurs adherens dans l'Italie, ne douterent plus, que le Portugal ne ſuccombât enfin ſous l'effort de leurs forces reünies. Dans les autres Cours de l'Europe, on en parloit diverſement, ſelon le plus ou le moins d'interêt, qu'on prenoit aux affaires des Portugais; ou ſelon le plus 1660.
ou le moins de haine qu'on portoit aux Eſpagnols. Les Portugais fondant toutes leurs eſperances ſur leur courage, & ſur leur valeur, ſe déterminerent à faire les derniers efforts, pour contraindre les Caſtillans à faire la paix. Les uns & les autres employerent toute l'année *1660.* à augmenter conſiderablement leurs troupes, à fortifier leurs places, à rétablir les finances épuiſées, & à ſe faire de nouveaux Alliez. Ainſi donc les operations militaires furent peu

1660. considerables. Dans l'Alenteyo elles se bornerent à un combat de cavalerie, où les Portugais demeurerent vainqueurs. Le Vicomte de Villeneuve ne s'appliqua qu'à mettre à couvert des insultes de l'ennemi, les places de la Province d'entre Douro & Minho, dont le Comte de Prado obtint le Gouvernement General. Le Comte de Saint Jean, Commandant dans celle de Tra-os-Montes, à la place du Comte de Mesquitella, prit d'assaut Alcanizza, dans la vieille Castille, & ravagea tout son territoire. Emanuel Freyre d'Andreade fit échouër sur la frontiere de Beira, tous les desseins des Castillans, ausquels il enleva le Château d'Albergaria.

Cependant le Comte de Soure s'en étoit retourné à Paris, où il étoit convenu de tout ce qui concernoit les Officiers, qui devoient passer avec le Comte de Schomberg, au service du Roi de Portugal. Ces Officiers montoient au nombre de six cens hommes, & l'on trouvoit parmi eux d'excellens Bombardiers & d'excellens Ingenieurs. Le Comte de Fuensaldagna, Ambassadeur du Roi Catholique à la Cour de France, voulut s'opposer à leur départ; mais le Vicomte de Turene, qui s'étoit toujours vivement interessé pour le Portugal, dissipa par son crédit, tous les obstacles. Lorsque le Comte de Soure voulut partir, Fuensaldagna tenta vainement de lui faire refuser son audience de congé, car non-seulement le Comte l'obtint avec les honneurs ordinaires; mais il fut encore reçu parfaitement bien de la part du Roi, & de la part du Cardinal, lesquels pour lui donner des marques autentiques, de l'estime singuliere qu'ils avoient conçûë pour lui, lui firent l'un & l'autre des presens considerables.

Sur ces entrefaites le Cardinal de Rets revint à Paris. Le Cardinal Mazarin lui demanda s'il n'avoit point vû l'Ambassadeur de Portugal : Non, répondit le Cardinal de Rets. Voyez-le avant qu'il parte, repliqua le Cardinal Mazarin, c'est un homme d'un extrême mérite, digne d'être connu de tous ceux qui en ont eux-mêmes. Le Cardinal de Rets le vit, & conçut pour le Comte une véritable estime. Il partit enfin & se rendit au Havre de Grace, avec les six cens François qu'il avoit engagez au service de son Maître. Ayant été obligé de séjourner quelque-tems au Havre de Grace, pour attendre trois vaisseaux que le Comte de Schomberg avoit été freter en Angleterre pour son passage; Fuensaldagna trouva le moyen de soulever la populace de cette ville, sous prétexte que le Comte de Soure enlevoit, ou consommoit toutes ses provisions. Cette émeute fut appaisée par les ordres de la Cour, & le Comte de Soure partit enfin avec le Comte de Schomberg, & les six cens François le 29 Octobre, & ils arriverent le 11 de Novembre à Lisbonne. La Reine reçut le Comte de Soure parfaitement bien, & toute la Cour applaudit à la moderation & à la sagesse, avec laquelle il s'étoit conduit en France. On ne rendit pas moins d'honneurs au Comte de Schomberg; & les autres Officiers François furent tous extrêmement contens de la reception qu'on leur fit. 1660.

Si le succès des negociations du Comte de Soure en France, n'avoit pas été aussi favorable, qu'on l'avoit esperé; le succès des negociations de François de Melo, en Angleterre, étoit encore moins heureux. Tout étoit en combustion dans ce pays, qu'on pourroit justement appeller le pays des révolutions. Le fils de Crom-

1660. vvel avoit bien ſuccedé à ſon pouvoir; mais il n'avoit point ſuccedé à ſa capacité. Il avoit ſon ambition, ſans avoir les mêmes talens pour la guider avec dexterité, & la ſoutenir avec courage. Enfin il ne reſſembloit à ſon pere que par ſes vices, ſans lui reſſembler par la moindre de ſes vertus. Auſſi le Parlement le dépoüilla-t-il bien-tôt de toute l'autorité; mais le Gouvernement n'en alla pas mieux. Les Membres qui le compoſoient, guidez par leurs interêts, aveuglez par leurs haines, entraînez par leurs jalouſies, ne pouvoient jamais s'accorder. Sous prétexte de ſoutenir la liberté, ils exerçoient la tyrannie du Deſpotiſme le plus outré. Les Anglois au lieu d'un Tyran s'en étoient faits pluſieurs, & leurs chaînes devenoient de jour en jour inſuportables.

Malgré ces troubles qui déchiroient l'Angleterre, Melo pourſuivoit ſa negociation avec une ardeur incroyable, mais la plûpart des Membres du Parlement, vendus aux Caſtillans, faiſoient chaque jour naître quelque difficulté pour rompre l'intelligence, qui regnoit entre le Portugal & l'Angleterre. L'empriſonnement de Thomas Mainard occupant la place de Conſul de la Nation à Lisbonne, acheva de tout perdre. Cet empriſonnement ſervit de prétexte aux partiſans de la Caſtille, pour ſoulever toute la Nation contre les Portugais. Voici cependant de quoi il s'agiſſoit. Marguerite Trogmont s'étoit faite de Calviniſte, Catholique, & de Catholique elle redevint Calviniſte. Les Juges du Saint Office, ayant pris connoiſſance de ce nouveau changement de Religion, voulurent la faire arrêter. Marguerite ſe refugia chez Mainard. Les Inquiſiteurs demanderent cette femme, & ſur le refus qu'en fit Mainard, on l'arrêta lui-même, & on ne le remit en liberté qu'au bout de ſix jours. Le peuple de Londres, animé par les Agens ſecrets de la Caſtille, voulut hautement venger la conduite qu'on avoit tenuë à l'égard de leur Conſul: mais Melo trouva le moyen d'appaiſer le tumulte, & de reparer le tort qu'avoit fait aux interêts de ſa Patrie, un zele mal-entendu de Religion. Après avoir donc entierement diſſipé cet orage ſoudain & imprevû, il fit un nouveau traité d'alliance avec les Anglois, qui diſoit entr'autres choſes. « Que le Roi de Portugal » pourroit lever dans les trois Royaumes d'Angleterre, dix mille hommes d'infanterie, & deux mille cinq cens chevaux, pour deffendre ſes Etats contre le Roi Catholique. » Que le même Roi pourroit freter juſqu'à vingt-quatre vaiſſeaux de guerre à juſte prix, pour s'en ſervir à ſa diſpoſition. Qu'ils ſeroient tous montez par des Officiers Anglois, mais tous nommez par l'Ambaſſadeur de Portugal. Qu'on lui permettroit d'acheter en Angleterre, toutes les armes neceſſaires aux troupes tant de mer que de terre; & que le Roi de Portugal feroit paſſer ces troupes dans ſon Royaume, lorſqu'il le jugeroit à propos. » Que l'Ambaſſadeur nommeroit également tous les Officiers, tant ſuperieurs que ſubalternes dans les troupes de terre, leſquels avant de paſſer en Portugal, promettroient ſolemnellement, de ne jamais porter les armes contre leur Patrie. 1660.

Ce nouveau traité fut très favorable aux Portugais dans les circonſtances preſentes. Ils obligeoient les Caſtillans à ſonger à rétablir leur marine; ce qui ne pouvoit manquer

1660. de leur causer de grands embarras. La Reine de Portugal en ressentit une joie extrême; mais sur ces entrefaites un accident imprévû pensa tout perdre. L'Ambassadeur tenoit aux arrêts le Pere Antoine Vaz, Confesseur de Ferdinand Tellez. Marc Dias, Portugais, qui servoit d'espion aux Espagnols dans la Ville de Londres, s'en plaignit au Conseil d'Etat, & demanda que l'Ambassadeur de Portugal eût à remettre en liberté le Pere Antoine. François de Melo s'en deffendit, en disant qu'Antoine ayant favorisé la trahison de Ferdinand Tellez, il étoit en droit de le punir, comme un traître. Marc Dias ne se rebuta point, & il obtint enfin la liberté d'Antoine, à condition toutefois, que ce dernier s'en retourneroit en Portugal; Antoine le promit, & il n'en fit rien. Il passa à Madrid, où il demeura jusqu'à ce qu'à ce que la paix fût faite entre la Castille, & le Portugal. Alors il revit sa Patrie, où il trouva le moyen de se justifier du crime, dont on l'accusoit.

La tyrannie de ceux qui étoient à la tête du Gouvernement en Angleterre, hâta le rappel de Charles II. sur le trône de ses Ayeux. Le nombre de ses partisans qu'on désignoit par le nom de Royalistes, croissoit de jour en jour. Le plus ardent de tous étoit le General Monch. Il déclamoit contre les tyrans de l'Angleterre, plaignoit d'une maniere touchante les malheurs de la famille Royale, il prouvoit l'horrible injustice qu'on avoit commise envers le feu Roi; ajoûtant que le Ciel ne manqueroit point d'en prendre une terrible vengeance sur la Nation, si on ne se hâtoit de reparer ce crime inoüi, en rendant la Couronne au Prince son fils. Il accompagnoit ce discours qu'écoutoit le peuple Anglois, avide de tout 1660. ce qui frape, & remuë vivement l'imagination, tantôt des prieres, & tantôt des menaces. Il offroit tour à tour à ce peuple inquiet & turbulent, la punition & la récompense. Enfin ayant levé des troupes de tous côtez, & ayant mis à leurs têtes des Officiers hardis, & fideles, il mit en execution son dessein.

Le peuple de Dublin fut le premier qui osa le proclamer Roi des trois Royaumes, qui composent la Monarchie de la Grande-Bretagne. Le Conseil d'Etat, ou de la Regence, vît cette proclamation, sans se donner aucun mouvement pour en arrêter les progrès. Sur ces entrefaites Lambert, l'ennemi obstiné de la Maison Royale, trouva le moyen de s'évader de la tour de Londres, où il étoit enfermé. S'étant mis à la tête de trois cens hommes, de ces hommes dévoüez à tous les crimes, & d'autant plus dangereux, qu'ils sçavoient voiler leurs plus infâmes actions, du fanatisme de la liberté, & de l'entousiasme de la Religion, il tenta de s'opposer aux desseins des Royalistes. Mais heureusement le Colonel Inglesbegh le combattit, le fit prisonnier, & le ramena à la tour de Londres.

Cependant le Roi Charles se rendit au commencement du mois d'Avril, à Bredà, où un grand nombre de Seigneurs, & une partie de la Noblesse allerent le trouver. Le 5 de Mai, le Parlement s'assembla, & il ne se trouva presque composé que de Royalistes. Le Roi lui adressa une lettre pleine de bien-veillance, & de protestations, d'observer les Loix du Royaume, & de maintenir la Religion Protestante. Cette lettre fut reçûë avec tant d'applaudissement, qu'on fit un present de huit mille écus, à celui

1660. qui l'avoit apportée. Le Roi écrivit également au Corps des Pairs & des Milords, aux Magiſtrats de la Ville de Londres, & au General Monch. La ſouſcription de la lettre adreſſée à celui-ci, étoit conçûë en ces termes. *A notre fidele, & bien aimé General Monch, pour la communiquer au Preſident du Conſeil d'Etat.* Le 18 de Mai, le Roi Charles fut proclamé dans Londres, avec des démonſtrations de joie ſi vives, & ſi impetueuſes, qu'on n'eût jamais pû croire, que c'étoit pourtant ce même peuple, ſi content, ſi enyvré de ſa fortune preſente, qui avoit fait périr ſur un échafaut l'infortuné Charles premier, le pere enfin de celui qu'il proclamoit actuellement Roi, qu'il appelloit ſon Pere, ſon Souverain, l'unique appui de ſa liberté.

Les premieres actions du Regne du nouveau Roi, furent des actions de reconnoiſſance. Il donna l'Ordre de la Jarretiere aux Generaux Monch & Montagu, & il répandit de nouvelles graces dans les maiſons des principaux Seigneurs. Comme les Eſpagnols avoient rendu quelques ſervices au Roi Charles II. l'Ambaſſadeur Portugais ne douta point, que ce Prince ne rompît tous les Traitez paſſez entre les Couronnes de Portugal & d'Angleterre. Néanmoins il compoſa un Memoire qu'il preſenta au Roi & à ſes premiers Miniſtres. Il diſoit dans ce Memoire; » Que le Roi Dom » Juan IV. immédiatement après ſa » Proclamation, avoit par une Ambaſſade ſolemnelle, rétabli l'ancienne alliance entre les deux Couronnes, par un Traité que le Roi Charles I. avoit ſigné en 1641, malgré » toutes les oppoſitions de la Maiſon » d'Autriche. Que le Roi Jean IV. » avoit été ſi ſenſible au malheur arrivé à Charles Premier; qu'il s'étoit 1660. » même preſque broüillé avec ſes » cruels oppreſſeurs; & que tandis » que le Roi d'Eſpagne leur envoyoit » des Ambaſſadeurs pour les feliciter » ſur leur tyranie, le Roi de Portugal avoit ordonné à ſon Miniſtre de » quitter Londres. Qu'il avoit ſecouru Charles II. d'une ſomme conſiderable d'argent, & avoit recueilli » dans ſes ports le Prince Robert, » s'expoſant par là à s'atirer les armes » de Cromvvel ſur les bras. Enfin il » y demontroit, qu'il étoit de l'interêt de l'Angleterre à maintenir la » liberté du Portugal contre la tyrannie des Caſtillans; & il y ſoutenoit » que le Roi d'Angleterre devoit non-ſeulement comme Roi, mais encore comme homme genereux & reconnoiſſant, ſecourir de toutes ſes » forces le Roi ſon Maître.

Melo ne ſe contenta pas de ce Memoire, il en compoſa un autre, au nom de tous les Négocians de la Ville de Londres, par lequel ils ſupplioient très-inſtamment le Roi, de ne point abandonner les Portugais, dont le commerce étoit extrêmement utile à l'Etat. Enfin Melo ſe replia de tant de manieres, qu'il ſçût fixer ſur lui les bonnes graces de Charles II. & il en obtint la ratification du Traité arrêté d'abord par le Conſeil d'Etat, malgré les oppoſitions du Prince de Ligne, Ambaſſadeur du Roi Catholique, homme de poids & de conſideration. Melo fut parfaitement bien ſecondé dans tout le cours de ſa négociation, par le Pere Rouſſel Anglois, & depuis Evêque de Viſco en Portugal, par François de Sa Menesès, Secretaire de l'Ambaſſade, & par Rodrigue Telles de Menesès, l'un & l'autre conſommez dans l'art épineux des négociations les plus délicates.

1660. Le Comte de Mirande, comme il a été dit, avoit été envoyé en Hollande pour remplacer Ferdinand Telles. Il tentoit de son côté les derniers efforts auprès des Etats Generaux des Provinces-Unies, pour terminer les querelles, qui divisoient les deux Nations. On le renvoya pardevant le Grand Pensionnaire de la Republique, avec lequel il eut plusieurs Conferences au sujet de la paix. Les propositions extraordinaires que le Pensionnaire fit d'abord, rebuterent le Comte de Mirande. Cependant comme il étoit de l'interêt present du Roi son Maître, d'être en paix avec les Hollandois; il offrit la paix aux mêmes conditions qu'on l'avoit concluë avec les Anglois. A peine daigna-t-on écouter cette proposition. Les Hollandois vouloient profiter des conjonctures fâcheuses où se trouvoit le Roi de Portugal; & ils ne doutoient point que ce Prince ne fût obligé de consentir à tout ce qu'ils demanderoient. Plus ils paroissoient ardens à saisir l'occasion pour ameliorer l'état de leurs affaires avec les Portugais; plus l'Ambassadeur de ces derniers se roidissoit contre leurs propositions. Enfin par sa constance, il parvint à surmonter toutes les difficultez, & il avoit amené les Hollandois au point où il les souhaitoit, lorsqu'il reçût avis de la part de François de Melo de ne rien conclure avec les Hollandois, que le Traité de Paix qu'il avoit arrêté à Londres avec les Anglois, ne fût publié dans toute l'Angleterre.

Cette conduite parut singuliere au Comte de Mirande; cependant connoissant la sagesse & l'experience de Melo, il se conforma à l'avis qu'il lui donnoit, & ne pressa plus la conclusion du Traité, comme il faisoit auparavant. Cette froideur subite mit en fureur les Hollandois. Ils s'imaginerent que le Comte de Mirande ne cherchoit qu'à les amuser, ainsi que François de Sousa Coutigno les avoit amusés dans l'affaire du Bresil. Ils en parlerent au Comte de Mirande avec tant de hauteur, que celui-ci craignant, qu'ils ne se portassent à quelque extrêmité, se détermina à signer le Traité de Paix qu'il avoit déja reglé, avant que Melo lui eût écrit d'en suspendre l'execution. Au reste Melo lui avoit donné cet avis, dans l'esperance qu'il avoit conçûë, que le Traité qu'il venoit de passer avec les Anglois, rendroit les Hollandois moins difficiles; & en effet il avoit lieu de l'esperer. Les choses étoient donc dans l'état que nous venons de rapporter, lorsque George Uningh arriva en Hollande, où le Roi d'Angleterre l'envoyoit pour servir de Médiateur entre le Comte de Mirande, & les Ministres de la République. C'étoit-là le prétexte, mais le motif véritable de son voyage, étoit pour s'informer exactement des conditions, du traité de paix que le Comte de Mirande avoit arrêté avec les Hollandois. D'abord qu'il en fut informé, il en instruisit son Maître, lequel en écrivit en ces termes, au Comte de Mirande. « J'ai » appris avec chagrin, que le Portu- » gal alloit faire la paix avec les Hol- » landois, aux mêmes conditions, » qu'ils l'ont faites avec les Anglois. » Je vous avertis de ne rien terminer, » sans mon consentement; si vous le » faites, il en pourroit résulter de » grands inconveniens. Cependant » je suis avec une véritable estime, &c. 1660.

Cette lettre jetta dans un grand embarras le Comte de Mirande. Il ne sçavoit à quoi se déterminer. Quelque parti qu'il prît il voyoit qu'il al-

1660. loit déplaire neceſſairement aux Hollandois, ou au Roi d'Angleterre. Dans cette ſituation, il ſe menageoit dans toutes ſes démarches, & dans tous ſes diſcours; & par cette conduite il tenoit en ſuſpens les uns & les autres. Cependant le jour qu'on avoit deſigné pour conclure le traité, arriva. Les Députez des Etats s'aſſemblerent avec l'Ambaſſadeur du Roi de Portugal & l'Envoyé du Roi d'Angleterre, chez le grand Penſionnaire. Celui-ci voulut qu'on s'en tînt aux articles déja arrêtés par le Comte de Mirande & lui; mais l'Envoyé d'Angleterre lui dit, qu'étant venu pour être Médiateur, il ne pouvoit ſigner ces articles, qu'il ne les eût auparavant examinez. Les Commiſſaires à qui ce diſcours déplaiſoit: Que répondez-vous à cette propoſition, Monſieur l'Ambaſſadeur dirent-ils? elle eſt juſte & raiſonnable, & comme telle je l'approuve, repliqua Mirande. Cette réponſe acheva d'outrer les Commiſſaires, qui ne douterent point que l'Ambaſſadeur & l'Envoyé d'Angleterre ne fuſſent d'intelligence. Neanmoins diſſimulant leur reſſentiment, ils donnerent copie des articles en queſtion, à l'Envoyé, & lui accorderent quinze jours pour les examiner. Le Comte de Mirande fit part au Roi de la Grande-Bretagne de tout ce qui ſe paſſoit, en lui repreſentant que les quinze jours expirez, il falloit qu'il ſignât la paix, ou qu'il déclarât la guerre. Ainſi, qu'il ſupplioit Sa Majeſté, de lui preſcrire promptement la maniere dont il devoit ſe comporter. Les quinze jours expirerent ſans que le Roi d'Angleterre eût fait aucune réponſe. Alors le grand Penſionnaire s'expliqua très-ſerieuſement avec l'Ambaſſadeur, en lui diſant: Qu'il falloit rompre toute négociation, ou ſigner la paix. Le Comte de Mirande ſe voyant ainſi preſſé, lui dit: 1660.
» Seigneur, les Hollandois ont differé pendant deux ans, la concluſion » du traité dont il s'agit, pour mettre » à profit les embarras, où le Roi de » Portugal ſe trouvoit. Preſentement » je ne feindrai point de vous dire, » qu'il eſt de l'interêt de mon Maître d'en differer à ſon tour la con» cluſion, & de chercher d'autres » Alliez que les Hollandois. On » vient de conclure tout recem» ment un traité d'alliance avec le » nouveau Roi d'Angleterre, dont » j'ignore les conditions. La Reine » de Portugal n'a pû encore m'en » informer. J'ai expedié un vaiſ» ſeau à Lisbonne vers cette Prin» ceſſe, pour demander de nou» velles inſtructions; & cette rai» ſon m'empêche de conclure un » traité avec les Hollandois, de » crainte qu'on ne déſavoüât ce trai» té, ou qu'il ne fût contraire à celui » d'Angleterre. De ſorte qu'au lieu » de ſigner le traité de paix, j'ouvri» rois peut-être la porte à quelque » nouvelle guerre. Ainſi je ſuis donc » reſolu d'attendre les inſtructions » que j'ay demandées, pour évi» ter tout inconvenient; à moins » que vous ne vouliez par quelques » articles particuliers, vous enga» ger à ſuivre en tout le traité » qu'on fera avec les Anglois, » lorſqu'on ſera informé du con» tenu de ce traité.

Le Penſionnaire crut entrevoir de la ſincerité dans cette propoſition, & promit à porter les Commiſſaires à ſigner les articles particuliers, qu'on exigeoit; mais l'Envoyé d'Angleterre refuſa d'en faire de même. On conteſta beaucoup, & après beaucoup de conteſtations, l'Envoyé demanda

1660. du tems pour en écrire au Roi son Maître, & pour en recevoir la réponse. Les Hollandois lui dirent, que si dans l'espace de dix jours, il ne rendoit une réponse positive, non-seulement on romproit toute negociation, mais même qu'on se détermineroit à faire la guerre. Les esprits s'aigrirent à un tel point, que l'Envoyé d'Angleterre, craignant qu'on ne fît quelque insulte à l'Ambassadeur de Portugal, lui proposa de venir loger dans son Hôtel. L'Ambassadeur de Portugal lui dit, Mirande n'a pas besoin de la Maison de l'Envoyé d'Angleterre pour sa sûreté : la sienne suffit: il n'a rien à craindre pour lui comme Ambassadeur, & comme Comte de Mirande, le péril ne sçauroit l'étonner. D'ailleurs, si dans les dix jours votre Maître ne répond pas quelque chose de positif, je signe la paix avec les Hollandois.

En effet, le Comte de Mirande; le tems fixé étant expiré; demanda une Conference aux Commissaires des Etats Generaux. On s'assembla, & l'on signa enfin un traité de paix, par lequel le Bresil demeuroit en entier au pouvoir des Portugais. Immediatement après, le Comte obtint son audience de congé, & il partit pour le Portugal avec Gilbert de Witt, chargé de la part de leurs Hautes Puissances de se rendre à Lisbonne, pour examiner le traité de paix, passé entre la Couronne de Portugal, & celle d'Angleterre, & pour voir s'il n'étoit point contraire aux interêts de la République. Le Comte, & de Witt s'embarquerent dans un vaisseau de guerre, & arriverent vers la fin de Septembre à Lisbonne, où ils furent parfaitement bien reçûs de la Cour. La Reine remit le traité de paix avec la Hollande à son Conseil d'Etat, qui après l'avoir examiné, déclara que le Comte de Mirande en le signant, avoit rendu un service important à tout le Portugal. A l'égard de Witt, la Reine lui fit dire qu'il pouvoit s'en retourner en Hollande, parce que s'il se trouvoit quelque article dans le traité de paix avec l'Angleterre, qui fût contraire aux interêts de la République, elle promettoit de la dédommager de quelqu'autre maniere, & de s'engager à ce dédommagement, par un article séparé, qu'on ajoûteroit au traité déja conclu. Cette conduite déplût à de Witt, ce qui obligea la Reine à renvoyer en Hollande le Comte de Mirande, comme le seul qui pût par son habilité, prévenir les difficultez, que sa proposition pouvoit occasionner. Le Comte repartit en effet sur la fin de la même année. 1660.

Le Comte d'Ericeira commandoit toujours dans Tanger, & deffendoit cette place contre les Maures. François de Melo, & Antoine de Sousa Coutigno, avoient toujours en leur pouvoir le Gouvernement des Indes. On éprouva pendant tout le cours de l'année 1660. des malheurs & des revers continuels. On negligea d'armer les galions, dans l'esperance que les Hollandois n'oseroient se presenter devant Goa, en sorte qu'on n'arma que quelques galeres, dont on fit General Dom François de Lima. Les Hollandois arriverent cependant, & infesterent toutes les mers de Goa, de maniere qu'il fut impossible de faire partir la flote ordinaire, destinée pour le Portugal. En même-tems Henri Lofu, un de leurs Generaux assiegeoit & pressoit vivement Côchim. Bernard Correa secourut cette place avec six galeres, & l'hyver obligea les Hollandois à lever le siege. Louis de Mendoce revint alors à Goa. Son arrivée

1660. rivée causa des troubles dangereux dans cette Ville. Il se broüilla avec Barthelemi de Vasconcelos. Leurs amis prirent leur parti, on en vint aux mains, & bien-tôt les habitans de Goa se firent eux-mêmes une cruelle guerre. Cependant on étoufa ces dissentions domestiques, mais l'arrivée de Mendoce les fit renaître. Comme Vasconcelos se retiroit chez lui à l'entrée de la nuit, on tira un coup de carabine sur lui, qui l'ayant manqué, tua à ses côtez un Noir de ses esclaves. Aussi-tôt Vasconcelos accompagné de Dom Manuel Lobo, leva des gens de guerre à ses depens, sortit de la Ville, & livra a Mendoce qui avoit aussi armé de son côté, un combat dans lequel périrent plusieurs braves soldats de l'un & l'autre parti.

Peu de jours après ce combat, on avertit Dom Louis de Mendoce, que Vasconcelos & Lobo s'étoient postez dans un endroit près de Rachol, pour le combattre encore. Dom Louis y courut aussi-tôt avec ses troupes, qui étoient superieures à celles de ses ennemis. A son approche Vasconcelos & Lobo se retirerent. Alors Mendoce marcha vers la riviere de Sale, d'où il envoya un Lieutenant à Cocolim, pour y enlever quelques amis de Lobo, & pour les faire tous pendre. Le Lieutenant executa ses ordres, & pilla les maisons avec tant d'insolence & de cruauté, que Louis d'Abreu & Melo s'opposa avec la garnison qui étoit à Cocolim à ses fureurs, & fit dire à Mendoce, que le Roi ne les avoit pas envoyez dans les Indes, pour s'entre-tuer les uns les autres, mais pour combattre les ennemis de l'Etat. Ainsi qu'il le prioit de consentir à un accommodement, honorable pour les uns & pour les autres. Mendoce méprisant ces offres, fit tuer quelques soldats de la garnison de Cocolim, pour avoir osé s'opposer à son Lieutenant. Ensuite il revint à Goa, où la fureur, la haine, & la discorde augmenterent de jour en jour. On se pilloit, on se tuoit, on se massacroit; les Prêtres mêmes fomentoient cette horrible dissention, & les Gouverneurs foibles, impuissans, ne donnoient des ordres, que pour les voir mépriser & fouler aux pieds. L'arrivée de la flote Portugaise ne servit qu'à augmenter le trouble. Cependant comme ces dissentions domestiques pouvoient achever la ruine des Portugais dans les Indes, les Gouverneurs travaillerent à réünir les esprits. Enfin ils envoyerent Mendoce dans la forteresse de Marmugaõ, avec le titre de General, & Vasconcelos dans celle d'Aguada avec la même qualité. On fit ensuite partir Michel Grimaldi, Chevalier de Malte, avec sept galeres, pour aller chercher un vaisseau de guerre à Marmugaõ. Grimaldi donna à ses sept galeres, pour noms, les sept pechez mortels. En arrivant à la hauteur de Notre-Dame du Cap, & de la Forteresse d'Aguada, il rencontra la flote Hollandoise, composée de dix vaisseaux. Grimaldi ne pouvant conserver celui, qu'il avoit été chercher, y mit le feu, pour empêcher que les ennemis n'en profitassent; & ensuite il gagna la côte à force de rames, avec six de ses galeres. Pantaleon Gomes avec la septiéme, ne pouvant se résoudre à fuir sans combattre, attendit les Hollandois, dans le dessein d'aborder quelque vaisseau, de mettre le feu à sa galere, & de la faire sauter avec le vaisseau qu'il auroit accroché. Il alloit executer ce terrible projet, lorsqu'il fut atteint d'un coup de mous- 1660.

1660. quet au milieu de l'estomac. Ne pouvant se transporter dans l'endroit où étoient ses poudres, il sauta tout blessé qu'il étoit, dans le vaisseau ennemi, où il fut massacré. Les Hollandois furent si frappez de son courage, qu'ils transporterent son cadavre à leur factorie de Venguelà, où ils lui rendirent les derniers honneurs, avec toute la pompe & toute la magnificence imaginables.

Ce dernier malheur répandit une terreur generale dans la Ville de Goa. En Europe le Roi Catholique avoit déja rassemblé une puissante armée, pour porter la guerre dans le sein du Portugal. Malgré son Conseil, il en confia le Commandement à Dom Juan d'Autriche, son fils bâtard, grand Prieur de l'Ordre de Malte en Castille, Conseiller d'Etat, Gouverneur & Capitaine General des Pays-Bas, & Grand Amiral. Toutes ces differentes Charges, dont il étoit revêtu, il les devoit moins à sa naissance, qu'au mérite personnel qui le distinguoit avec avantage, du reste des hommes. Il avoit porté les armes dans les Royaumes de Naples, de Sicile, & de Catalogne. Il s'étoit trouvé à plusieurs batailles; il avoit deffendu & attaqué plusieurs places; & enfin il avoit éprouvé tour à tour, les faveurs & les revers de la fortune. Il n'avoit pour lors que trente-trois ans, & à cet âge il avoit déja l'experience d'un vieux Capitaine, par les réfléxions profondes, qu'il avoit fait sur l'art militaire. Au reste il étoit aimé du soldat, & respecté de l'Officier, dont il sçavoit connoître, & récompenser le mérite.

On conserva au Duc de Saint Germain la Charge de Gouverneur des armées de l'Estramadure. On choisit pour Mestre de Camp General, Louis Poderico, Italien de Nation, soldat d'experience & de valeur; pour General de la Cavalerie Dom Diegue Cavalhero Hilhescas; pour Commandant de l'artillerie Dom Gaspar de la Cueva Enriques; & Dom Diegue Correa, pour Lieutenant General de la Cavalerie. Le choix de tant de braves Officiers, & le grand appareil de guerre, qui se faisoit en Espagne, réveillerent le Comte d'Atougia, Gouverneur General des armées & Province de l'Alenteyo. Il écrivit à la Reine, & à ses Ministres, afin qu'on se hatât de pourvoir la Province de troupes & de munitions, pour s'opposer efficacement aux desseins des Espagnols. On envoya des ordres par tout le Royaume, pour faire avancer vers l'Alenteyo, les troupes destinées à la deffense de cette Province, où les Espagnols devoient porter toute la force de leurs armes. 1660.

Le Comte de Schomberg, qui étoit à Lisbonne, & où la Reine l'avoit comblé d'honneurs à son arrivée, partit aussi pour l'Alenteyo, où il devoit servir en qualité de Mestre de Camp General. Le Comte d'Atougia parut charmé de son arrivée, & lui rendit tous les honneurs, dûs au mérite qui lui avoit acquis une si grande réputation. Schomberg sans perdre un moment, s'informa exactement des forces des Castillans, & ensuite de l'état où étoient les places de toute la Province. Dans une Conference qu'il eut avec Alfonse Furtado de Mendoce, General de la cavalerie, & avec Dom Pedre Jacques Magallanes, General de l'artillerie; il convint avec eux, de jetter dans toutes les places des garnisons en état de soûtenir un siege dans le besoin; & de se tenir avec le reste de l'infanterie & de la cavale-

1660. rie, dans la Ville d'Estremos, pour observer de ce poste, tous les mouvemens des Castillans, & delà, courir dans tous les endroits où le péril seroit le plus pressant.

Le Comte de Schomberg après cet arrangement, parcourut toute la Province pour visiter toutes les fortifications des places, pour reconnoître tous les postes avantageux, & observer les rivieres qui arrosoient les campagnes fertiles de l'Alenteyo. Après cet examen il revint à Elvas, où l'on tint un Conseil de guerre; & dans lequel le Comte de Schomberg representa, qu'il étoit impossible de conserver cette Province, sans une armée nombreuse de soldats aguerris. Pendant son séjour dans cette derniere Ville, il se lia d'une étroite amitié avec le Comte d'Atougia, avec Dom Juan de Silva, Lieutenant General de la cavalerie, & Dom Louis de Meneses, Mestre de Camp. Il demanda même à celui-ci un Enseigne dans son Regiment, pour le Baron de Schomberg son fils, voulant qu'il fît son apprentissage de guerre sous un homme, qui n'étoit pas moins recommandable par les graces de son esprit, que par la grandeur de son courage.

Cependant Dom Juan d'Autriche passa de Safra à Badajos, avec les autres Officiers Generaux, qui devoient servir dans son armée. Tous avoient promis en partant de la Cour au Roi Catholique, de subjuguer le Portugal, & de laver dans le sang de toute la Nation, les injures, qu'on en avoit reçuës. La premiere démarche de Dom Juan d'Autriche, fut d'aller reconnoître Campo Major, avec une escorte de trois mille chevaux, & de six cens soldats. Les sentinelles d'Elvas ayant apperçu les Espagnols, en avertirent le Comte d'Atougia, qui fit partir dans le moment pour Campo-Major, quatre cens chevaux, & quatre cens fantassins. Ils y entrerent dans le tems que Dom Juan d'Autriche parut dans la plaine. Il s'avança malgré le canon de la place, jusqu'au pied des remparts; & après les avoir examinez, il reprit la route de Badajos, persuadé que son armée ne seroit point assez forte, pour entreprendre ce siege. Neanmoins Dom Juan Lete d'Oliveira, Mestre de Camp, & Gouverneur de Campo-Major, pourvût la Ville de toutes les munitions de guerre & de bouche, necessaires pour soutenir un siege. Le Comte d'Atougia écrivit en même-tems à la Reine, pour la prier de faire hâter les secours, que Sa Majesté lui avoit promis pour deffendre la Province. 1660.

Sur ces entrefaites le Comte d'Odemira mourut, & le Comte de Cantanhede fut fait Marquis de Marialva, & Gouverneur General des armées de la Province de l'Estramadure. Comme il étoit à la tête du Ministere, & que depuis la mort d'Odemira, il ne partageoit plus la faveur de la Reine; cette Princesse jetta les yeux sur lui, pour le mettre à la tête du secours, qu'elle destinoit pour la Province d'Alenteyo. Le Marquis accepta cet honneur, à condition qu'on lui donneroit en même-tems le Commandement General; & que le Comte d'Atougia prendroit les ordres de lui. La Reine y consentit. Le Marquis d'Atougia en étant informé & regardant la conduite de cette Princesse à son égard comme un affront, se plaignit hautement, & peut-être dans les premiers transports de son ressentiment, se fût-il laissé entraîner à quelque dangereuse résolution, sans Dom Louis de Meneses, son parent

1660. & son ami, qui le retira par les solides réflexions qu'il lui fit faire, du précipice où il étoit sur le point de se jetter. Neanmoins il écrivit au Comte de Soure, pour qu'il portât ses plaintes, jusqu'au trône de Sa Majesté. Le Comte de Soure, le Duc de Cadaval, le Marquis de Govea, & Dom Juan Nuñes d'Acugna en parlerent à la Reine, en lui representant que la conduite du Comte d'Atougia eût mérité un autre sort. Le Marquis de Marialva en convenoit lui-même: « Mais ajoûtoit-t-il, » si je ne commande point en Chef, » je n'irai point dans l'Alenteyo. Il » conviendroit peu, qu'on me vît » marcher en second, dans une Pro» vince où j'ai commandé en premier. » Je ne quitterai point le Gouverne» nement des armées de Lisbonne, » & de l'Estramadure, pour aller obéïr » à un autre, dans l'Alenteyo. D'ail» leurs je suis Conseiller d'Etat, an» cien Officier, j'ai rendu des servi» ces qui méritent quelque conside» ration. Le Comte d'Atougia a du » mérite, il peut être utile à sa Pa» trie, mais il est jeune, & il a moins » d'experience que moi. Ainsi donc je » croi, qu'il ne doit point regarder » comme une injustice, moins en» core, comme un affront, la préferen» ce qu'on me donne.

Les amis du Comte d'Atougia repliquerent à ce discours; « que le » Comte n'avoit point demandé le » Gouvernement de l'Alenteyo; qu'il » étoit content de celui de la Provin» ce de Tra-os-montes, qu'il occu» poit; qu'on sçavoit qu'il n'avoit » été dans l'Alenteyo, que pour » obéïr à la Reine; qu'il n'étoit donc » pas juste que sa prompte obéïssan» ce, qui ne partoit que d'un zele ex» cessif pour les interêts de l'Etat, » reçût aujourd'hui pour toute ré- 1660. » compense, la mortification qu'on » lui préparoit. D'ailleurs qu'on n'a» voit jamais vû, que l'Officier qui » commandoit un simple secours, » commandât toute l'armée qu'il se» couroit, au préjudice de celui qui » étoit General, sur tout lors» qu'on n'avoit rien à reprocher à » ce General. Que ce que le Mar» quis de Marialva demandoit, étoit » donc une nouveauté inoüie, & dan» gereuse qui pouvoit avoir des » suites facheuses, pour le service du » Roi & celui de l'Etat. Ainsi donc, » on ne doit point la permettre sous » quelque prétexte, & consideration » que ce soit.

Marialva pour dissiper tout d'un coup toutes les oppositions, insinua à la Reine, de déclarer Capitaine General du Royaume, l'Infant Dom Pedre, Frere du Roi; & de le nommer son Lieutenant General; ce qui lui donneroit le droit de commander en chef, par tout où il se trouveroit. La Reine y consentit, & tint cependant la chose secrette. Marialva étoit même déja parti, & arrivé à Aldea Gallega, avec les troupes auxiliaires de Lisbonne & de l'Estramadure, avant qu'on fût informé de l'arrangement nouveau, que la Reine venoit de prendre en sa faveur. Dès qu'il fut public, Nuñes d'Acugna alla trouver la Reine, à qui il parla avec une fermeté digne de loüange, puisque le bien public & le service du Roi dépendoit de ce qu'on venoit de faire. » Madame, lui dit-il, la nouveau» té, que vous avez établie, va de» venir une source féconde de di» vision entre vos sujets. Le Comte » d'Atougia, tous ses amis, & tous » ses parens deviendront les ennemis » cruels de Marialva, & la haine

1660. » qui va diviser ces deux maisons, » ne peut devenir que très-funeste » aux interêts de l'Etat. D'ailleurs » Atougia, ses amis & ses parens, » vont quitter l'armée. Vous allez » perdre vos meilleurs Officiers, & » peut-être vos meilleurs soldats. » Ainsi donc prevenez de si grands » malheurs, en abrogeant la nouvelle » dignité que vous avez créée » en faveur de l'Infant, ou plutôt de » Marialva, dont l'ambition commence » à franchir les bornes de la » moderation.

La Reine frappée de ce discours, expedia dans le même moment, des ordres au Marquis de Marialva, pour lui deffendre de se servir des Lettres Patentes, qui le constituoit Lieutenant General de toutes les armées du Royaume. Marialva, genereux & magnanime répondit : J'obéïrai ; & je marche pour servir mon Roi, & mon pays. En effet il se rendit dans l'Alenteyo, & non-seulement, il remplit son devoir en homme courageux ; mais même il eût une déference si marquée pour le Comte d'Atougia, que cette conduite redoubla l'estime & l'admiration, qu'on avoit déja pour lui. On fut convaincu que l'interêt public, étoit son principal interêt.

Cependant D. Juan d'Autriche reçut ordre de Philipe, de commencer la campagne. On entroit dans le mois de Juin. Le Duc de Medina Celi, voyant que Dom Juan ne se hâtoit point d'obéïr aux ordres, qu'on lui avoit envoyez ; lui écrivit une lettre, par laquelle il l'assuroit, qu'il s'exposoit à perdre les bonnes graces du Roi son pere, s'il ne reparoit son retardement en agissant, & en entreprenant quelque chose de considerable, contre les ennemis du Royaume. Dom Juan fit la revûë generale de son armée, qui se trouva composée de dix mille hommes d'infanterie, & de cinq mille chevaux ; & il partit de Badajos le 13 de Juin, & alla se camper après deux jours de marche, dans le territoire d'Aronches. Cette Ville est située sur la Caya, environnée d'anciennes murailles, & éloignée de quatre lieuës d'Elvas, de Campo-Major, & de Portalegre. Au reste on avoit negligé de munir cette place & de provisions de guerre & d'une bonne garnison, parce qu'on n'avoit pû s'imaginer, que les Espagnols se fussent arrêtez devant une Ville d'une importance si médiocre. Lors donc que Dom Juan s'y presenta, il n'y avoit que cent hommes tout au plus en état de porter les armes. Il les somma de se rendre, ce qu'ils firent. Dom Juan aussitôt qu'il eut cette place en sa puissance, ordonna qu'on reparât incessamment ses fortifications. Cette conduite inquieta les Portugais. Ils ne douterent point que l'Infant ne voulût faire sa place d'armes de la Ville d'Aronches ; d'où, si une fois elle étoit bien fortifiée, il ne lui seroit pas difficile d'inquieter par ses courses la Province d'Alenteyo, & d'y faire même d'autres conquêtes. De là il pouvoit encore se jetter facilement dans l'Estramadure Portugaise, & porter ses armes jusqu'à Lisbonne, parce qu'il n'y avoit de ce côté-là, aucune place forte qui pût arrêter un moment les Espagnols. Ces réfléxions causerent une grande consternation, & l'on connut combien on s'étoit trompé, de laisser ainsi Aronches sans deffense. 1660.

On tint donc divers conseils à Lisbonne, pour deliberer sur le parti qu'on devoit prendre dans les conjonctures presentes. On se determina enfin à rassembler toutes les troupes en corps

1661. d'armée, & de tenir la campagne pour livrer bataille aux Castillans, & arrêter tout d'un coup leurs progrès. Le Comte d'Atougia agit donc en conséquence, & entra en campagne le 24 de Juillet, laissant pour Gouverneur d'Elvas, Dom Louis de Meneses, avec plein pouvoir de disposer de toutes choses, selon que les occurrences l'éxigeroient. Le Comte de Schomberg servoit dans l'armée en qualité de Mestre de Camp General; Alfonse Furtado de General de la cavalerie; Jacques Magallanes general de l'artillerie, & le Marquis de Marialva comme commandant les troupes auxiliaires de la Ville de Lisbonne, & de l'Estramadure.

L'armée fut renforcée à Alcaravizza, de quelques Regimens, tirés des garnisons d'Elvas, & de Campo-Major: ensorte qu'elle se trouva composée de dix mille hommes d'infanterie, & de trois mille chevaux, sans les troupes auxiliaires qu'on attendoit des autres Provinces voisines. L'artillerie consistoit en dix pieces de canon, le bagage étoit considerable, & l'on comptoit parmi les Volontaires Ayres de Sousa, & plusieurs autres Seigneurs des premieres Maisons de Portugal. Le Comte de Schomberg après avoir disposé la marche de l'armée, d'une maniere avantageuse, partit pour Elvas, qu'il avoit choisi pour lieu de sa résidence. Il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il apprit, que quelques Officiers Portugais, jaloux de sa réputation, s'efforçoient bassement d'en ternir l'éclat, en répandant dans toute l'armée, que le Comte de Schomberg s'étoit retiré à Elvas, ne connoissant point en lui, la capacité necessaire pour ranger une armée en bataille. Ce discours injurieux, ouvrage de l'envie, & de la calomnie, l'obligea à rejoindre promptement l'armée. A peine y fut-il arrivé, qu'il découvrit les auteurs des discours, qu'on avoit publiez contre lui. Il n'y répondit que par un silence méprisant, se rappellant qu'on lui avoit dit avant de partir de France; qu'il auroit moins de peine à triompher de la valeur des Castillans, que de l'envie des Portugais. 1661.

L'armée étant arrivée à la Fontaine de Sapateiros, on tint un Conseil de guerre, où les avis furent extrêmement partagez sur ce qu'on devoit faire. Enfin le Comte d'Atougia prit la route de Barbacena, & fit avancer le General de la cavalerie avec mille chevaux, pour observer la marche des Castillans. Mais les ennemis étoient déja près d'Albuquerque; ce qui détermina le General de la cavalerie à rejoindre l'armée. On apprit que les Espagnols en partant d'Aronches, y avoient laissé Dom Bonnaventure Tarragona avec cinq Regimens d'infanterie, un Espagnol, deux Italiens, & deux Allemands. Ils avoient fortifié la place, & ils l'avoient abondamment pourvûë de toutes les munitions de bouche & de guerre, necessaires pour une vigoureuse deffense. Le Comte d'Atougia s'avança neanmoins de ce côté là, accompagné du Comte de Schomberg, & du Marquis de Marialva pour en reconnoîte les fortifications. A son approche Dom Juan d'Autriche ne fit aucun mouvement; il demeura tranquille dans son nouveau camp, sans rien entreprendre pendant tout le reste de la campagne.

Le Comte d'Atougia renvoya son armée dans ses quartiers, & licentia les troupes auxiliaires. Le Marquis de Marialva s'en retourna à Lisbonne, & le Comte d'Atougia à Elvas, où il découvrit une Fontaine entre

1661. le Fort de Sainte Luce & la place, dont l'eau étoit excellente, & d'une grande utilité en cas de siege. Dom Juan d'Autriche se retira de son côté à Badajos, sans pourtant séparer son armée. Le Comte de Schomberg sortit d'Elvas avec huit cens chevaux, pour insulter à la cavalerie Espagnole. D'abord il attaqua les gardes avancées & ravagea la campagne. Dom Juan d'Autriche monta à cheval avec tous les principaux Officiers de l'armée, pour chasser les Portugais. On en vint aux mains, on combattit vigoureusement, & Dom Pacheco General de la cavalerie Espagnole, Officier d'un grand mérite fut tué dans cette occasion. La mort de Pacheco causa un violent chagrin à Dom Juan d'Autriche, qui rentra dans Badajos, après avoir vû tailler en pieces sa cavalerie. Le Comte de Shomberg de son côté, qui avoit dans cette occasion donné des grandes marques de valeur, & de prudence, se retira à Elvas.

La Reine de Portugal avoit tant de confiance en lui, qu'elle lui avoit accordé le pouvoir de choisir dans la cavalerie, les plus braves soldats, & les plus braves Officiers, pour faire toutes les expeditions, qu'il croiroit utiles à l'Etat. Cette liberté dont Schomberg usoit souvent, mortifia vivement Alfonse Furtado de Mendoce, General de la cavalerie. Il s'en plaignit hautement, & il se fut ouvertement broüillé avec Schomberg sans le Comte d'Atougia, & Dom Louis de Meneses, qui prévinrent par leur prudence, les effets de son injuste ressentiment. Sur ces entrefaites le Comte d'Atougia obtint la permission de faire un voyage à Lisbonne, & en partant il laissa le commandement General au Comte de Schomberg, qui se comporta avec tant de sagesse, de prudence, & de moderation, qu'il fut bien-tôt adoré du soldat, & de l'Officier. 1661.

Dom Juan d'Autriche avoit quitté Badajos, & s'étoit rendu à Safra. Il ressentoit de vives inquietudes sur son entreprise. Toute l'Europe avoit ses regards fixés sur lui. Les Espagnols l'avoient préconisé dans leurs gazetes, comme le Conquerant du Portugal, & lui avoient fait prendre par leurs exagerations, une espece d'engagement avec le Public, qui l'obligeoit à tout entreprendre, pour ne pas voir tomber sa réputation. Cependant il s'en falloit bien, qu'il fût en état de faire ce qu'on attendoit de sa valeur. Son armée n'étoit pas assez considerable; & comme Capitaine habile, il sentoit qu'il ne pouvoit se flater d'aucun succès considerable, tant qu'on le laisseroit dans l'état où il étoit. Il écrivoit donc souvent à la Cour. Mais Haro, & les autres Ministres qui ne l'aimoient point, parce que ce Prince ne pouvoit se prêter à leurs indignes manœuvres, le déchiroient auprès du Roi, & empêchoient qu'on ne lui envoyât les secours qu'il demandoit. Toutes ces contradictions causoient à Dom Juan un chagrin violent. Neanmoins se livrant entierement à son courage, il fit partir Dom Diegue Carvalhez General de la cavalerie, pour investir le Château d'Alconchel. Lui même se rendit à Olivença avec les autres Officiers Generaux, pour assembler le reste de ses troupes en corps d'armée. Le Château d'Alconchel fut attaqué le 26 de Novembre, & rendu cinq jours après par le Gouverneur, qui n'avoit pour toute garnison que soixante hommes. En arrivant à Elvas, on le mit aux arrêts & il fut severement puni pour s'être rendu si-tôt. Les Espagnols firent sonner bien haut cette conquête;

1661. qu'ils ne dûrent en effet en partie, qu'à la terreur, qui s'empara du Gouverneur. Le reste de la campagne se passa en quelques combats particuliers entre la cavalerie Espagnole, & la cavalerie Portugaise; & la victoire ne pouvant se fixer d'aucun côté, passoit tour à tour d'un camp dans l'autre.

La guerre se fit plus vivement dans la Province d'entre Douro & Minho. Avant que les Espagnols & les Portugais se missent en campagne; le Comte de Prado ordonna à Pierre de Fur, & à la Barre, tous deux Capitaines, & tous les deux François, d'aller avec quatre cens soldats piller & brûler, les magasins de fourages, que les Espagnols avoient faits sous le Fort Gonzague. Dom Juan Correa, & Dom Diegue Caldas Barbosa devoient les soûtenir; le premier avec cinquante Mousquetaires, & le second avec cent chevaux. Ayant executé leurs ordres avec un grand succès, ils revinrent trouver le Comte de Prado, qui marcha le 13 de Juillet vers le quartier de Covrà, pour couvrir avec son armée, les places qui étoient de ce côté-là, & que les Espagnols vrai-semblablement attaqueroient d'abord. En effet le Marquis de Viana, aussi-tôt que Rodrigue Moxica, son Mestre de Camp General, à la place de Baltasar Pantoja, qu'on avoit envoyé pour commander dans le Guipuscoa, eut joint l'armée, il passa le Minho sur un pont de bateaux, sous le canon du Fort Gonzague. Son armée étoit composée de dix mille hommes d'infanterie, & de dix-huit cens chevaux, avec dix pieces de canon. Le Comte de Prado se mit aussi en campagne, avec son armée, qui montoit à onze mille hommes d'infanterie, & à quinze cens chevaux, avec six pieces d'artillerie. Après deux jours de marche, les deux armées ne furent qu'à une lieuë de distance l'une de l'autre. Les Espagnols étoient partis du Fort S. Loüis Gonzague, dans la confiance de surprendre Valence. Le Minho couvroit leur gauche, & la cavalerie leur droite. Ayant manqué leur coup, ils se déterminerent à assieger cette Ville. Le Marquis de Viana pour cet effet, vint se camper à la portée du canon de la place, qu'il investit dans toutes les formes. 1661.

Le Comte de Prado s'étoit campé sur une montagne voisine; mais comme il n'étoit point à portée de deffendre Valence; par le conseil des principaux Officiers de l'armée, il conçut le dessein de s'emparer d'un poste, appellé Villar-sur-Urgeyra, situé à une égale distance de la place, & de l'armée Espagnole. Le succès dépendoit de la diligence & du secret. Pour faire croire aux ennemis qu'il ne songeoit point à décamper, il fit allumer à l'entrée de la nuit les feux ordinaires. Les Espagnols, qui les apperçurent, demeurerent tranquilles. Cependant le Comte de Saint Jean marcha toute la nuit avec la cavalerie vers Villar. Il fut suivi du Comte de la Torre, avec l'infanterie de l'avant-garde, & enfin du corps de l'armée, conduit par le Comte de Prado lui-même. Les Espagnols en furent informez à la pointe du jour, comme le Marquis de Viana alloit donner des ordres à une partie de son armée, pour aller se poster dans le même endroit. Cette nouvelle le déconcerta; neanmoins il fit avancer sa cavalerie, que le Comte de Saint Jean repoussa avec beaucoup de valeur & de courage. Les Portugais se fortifierent dans leur camp, sans obstacle, & les Espagnols perdirent l'esperance

1661. perance de conquerir Valence. 1661.

Les deux armées ſe trouvant donc à la portée du canon, commencerent à faire joüer de part & d'autre l'artillerie. Comme celle des Portugais avoit l'avantage du lieu, elle cauſoit de grands ravages dans le camp des Eſpagnols. D'ailleurs l'infanterie ſe détachoit par bandes, & il n'y avoit point de moment dans la journée, & ſouvent dans la nuit, qu'il ne s'y paſſât quelque action, où l'on répandoit toujours beaucoup de ſang. Le Marquis de Viana fortifia de nouveau ſon camp, pour ſe mettre à couvert des inſultes des Portugais. Ils ne laiſſoient échapper aucune occaſion de combattre; la nuit, le jour, ils portoient ſans ceſſe la terreur parmi les ennemis.

Le Comte de Saint Jean, ayant obſervé qu'on avoit fait camper quatre cens chevaux hors des retranchemens, réſolut de les enlever; quoiqu'il fallût pour l'executer, braver toute l'artillerie, & la mouſqueterie des ennemis. Il communiqua ſon deſſein au Comte de Prado, & au Comte de la Torre, qui l'approuverent l'un & l'autre. La veille donc de Saint Jacques, le Comte de Saint Jean marcha pendant la nuit, avec ſix cens chevaux, & mille fuſiliers, commandez par Antoine Soarés de la Coſta. Ils arriverent à la portée des ennemis, ſans être apperçûs. Le Comte ne leur donna pas le tems de ſe reconnoître. Il fit ſonner la charge. Les Eſpagnols ſurpris, épouvantez, cedent à la furie des Portugais. Ils ſont dans un moment, diſperſez, & taillez en pieces. La garniſon de Valence, qu'on avoit avertie, fit en même tems une ſortie, ſur les gardes avancées, qui étoient du côté de la Ville. Elles furent toutes enlevées, ou maſſacrées. On n'entendoit de tous côtez que des cris confus, de ceux qui fuyoient, ou de triſtes gemiſſemens, de ceux qui expiroient. L'allarme & l'épouvante regnoient dans tout le camp. On couroit aux armes, & l'on ne ſçavoit où marcher d'abord. Les uns vouloient ſoûtenir les gardes avancées, & les autres ſecourir les quatre cens chevaux, qui étoient hors des retranchemens. Mais tandis qu'ils déliberoient à prendre un parti; leurs gardes furent enlevées, leurs quatre cens chevaux maſſacrez, ou faits priſonniers, & les Portugais rentrerent dans leur camp.

Ils perdirent dans cette occaſion Dom Diegue Pereira d'Arango, Capitaine de cavalerie, homme d'une grande valeur, avec un Lieutenant & trois ſoldats. Jerôme de Silva & Meneſes furent dangereuſement bleſſez; & François de Tavora, frere du Comte de Saint Jean, reçut une contuſion au bras. Il n'avoit alors que quinze ans, & il donna de hautes eſperances de valeur & de courage. Michel-Charles de Tavora fut fait priſonnier, & conduit à la Corogne, où les Eſpagnols lui firent ſouffrir une dure priſon.

Ce nouveau ſuccès redoubla le courage & l'ardeur des Troupes Portugaiſes, & abbatit celui des Troupes Eſpagnoles. Le Comte de Prado voulant achever de rebuter ces dernieres, fit approcher ſes batteries du camp ennemi, ſur lequel on tira ſans diſcontinuer avec un grand ſuccès. Le Comte de Saint-Jean en même tems, arrêta tous les convois qu'on envoyoit dans ce camp, & il empêcha qu'on en ſortît pour aller au fourage. Alors le Marquis de Viana ſe détermina à ſe retirer. Cependant auparavant, il en informa le Roi

1661. qui le laiſſa le maître de faire ce qu'il jugeroit à propos. Profitant de cette liberté, il abandonna ſon camp la nuit du dix-neuf Août, avec tant de ſecret, d'ordre & de diligence, que les Portugais n'en eurent connoiſſance, que lorſqu'il fut arrivé au Fort Saint Louis Gonzague. Le Comte de Saint Jean pourſuivit l'arriere-garde, mais ſa pourſuite fut vaine.

Il rejoignit l'armée. Le Comte de Prado, après avoir fait détruire les retranchemens du camp des Eſpagnols, alla attaquer le fort de Bethléem, que la garniſon abandonna lâchement. La perte de ce Fort cauſa un violent chagrin au Marquis de Viana, non que ce Fort fût de quelque importance, mais pour l'avoir, pour ainſi-dire, perdu ſous ſes propres yeux; & dans un tems, où il ſe trouvoit à la tête d'une armée ſi conſiderable, qu'il s'étoit flaté de conquerir toute la Province d'entre Douro & Minho. Succombant à ſon chagrin, il repaſſa le Minho, & il n'oſa plus rien entreprendre pendant le reſte de la campagne. Les Portugais au contraire, demandoient qu'on paſſât auſſi le Minho, pour porter la guerre dans le païs ennemi; mais le Comte que les ſuccès n'éblouiſſoient point, content d'avoir purgé la Province d'Eſpagnols, & ne penſant plus qu'à mettre à couvert de leurs nouvelles inſultes, la Ville de Valence, chargea Laſcol Ingenieur, de conſtruire un Fort entre cette place & le camp abandonné par les Eſpagnols. Cet ouvrage fut bien-tôt achevé, & le Comte de Prado y mit quatre cens hommes de garniſon, ſous les ordres d'Antoine Fernandés Carvalho, Capitaine recommandable par ſon extrême valeur, par ſon experience, & ſur tout par ſa fidelité.

Enſuite le Comte de Prado mena ſon armée à Coura, où il trouva un Courier, par lequel la Reine lui envoyoit des ordres de ſe rendre inceſſamment à Porto, pour appaiſer une ſédition, ſurvenuë à cauſe de l'impoſition nouvelle, qu'on venoit de faire ſur le papier marqué. Dom Louis de Souſa, Doyen du Chapitre, avoit tenté vainement de rappeller le peuple à ſon devoir. Nuño Barreto Fuſeyro leva des Troupes à ſes dépens, reſolu de tomber ſur les rebelles; mais le Doyen craignant de les pouſſer à bout, ſuſpendit l'execution de ſon deſſein, & manda en même tems à la Reine, qu'il croyoit que la ſeule preſence du Comte de Prado, avec quelque détachement d'Infanterie & de Cavalerie, ſuffiroit pour ramener le calme dans Porto. Le Comte ſe rendit donc en diligence dans cette Ville, châtia les mutins, établit l'impôt, & revint enſuite à Viana, d'où il renvoya ſon armée dans ſes quartiers d'hyver. 1661.

Le Comte de Meſquitella, Gouverneur de la Province de Tra-os-montes, joüit pendant toute la campagne d'une profonde tranquilité. Cependant pour ne pas laiſſer languir ſes Troupes dans la moleſſe & l'oiſiveté, il en envoya une partie dans la Province d'entre Douro & Minho, au ſecours du Comte de Prado. A leur retour, il les conduiſit en perſonne dans la Province de Beira, pour s'oppoſer conjointement avec Juan Melo Feyo, aux deſſeins du Duc d'Oſſuna, chargé de la part du Roi Catholique, d'y porter la guerre. Le Duc d'Oſſuna ſe rendit en diligence à Ciudad Rodrigo, d'où il partit le 23 de Juillet avec ſon armée, abondamment pourvûë de tout ce qui étoit neceſſaire pour faire la campagne. Il marcha d'abord vers le territoire, appellé communément Ribacoa. Son premier

1661. effort tomba sur Val-de-la-Mula, où commandoit avec cent hommes, Bernard d'Acugna. Le Duc le fit sommer de se rendre, en le menaçant, s'il ne se rendoit point, de le faire passer au fil de l'épée, avec tous ceux qui l'accompagnoient. D'Acugna brava ses menaces; les Espagnols l'attaquerent & emporterent d'emblée, les premieres défenses; mais ils furent repoussez avec une perte considerable, lorsqu'ils voulurent escalader les murailles. Ils se préparerent à donner un second assaut. D'Acugna considerant le danger auquel il s'exposoit, battit la chamade & capitula. Val-de-la-Mula soumis, on marcha pour subjuguer le Fort Saint Pierre. Cette entreprise n'eut pas lieu. Le Duc d'Ossuna, ayant appris, que Mesquitella avoit joint Feyo avec quatre mille hommes & deux cens chevaux; & par-là l'armée Portugaise se trouvant superieure à la sienne, il se retira, se contentant d'envoyer quelques troupes pour brûler & ravager les villages voisins.

Almofala fut le premier Bourg, que les Espagnols tenterent de brûler. Les Habitans avec la garnison qu'on y avoit jettée, se défendirent si courageusement, que les Castillans furent mis en fuite. Alors le Duc d'Ossuna laissant son armée à Galhegos, sous les ordres de Dom Ferdinand Michel de Texada, Mestre de Camp General, partit pour Cieudad Rodrigo. Il y apprit que le Comte de Mesquitella, après avoir fortifié Castel Rodrigo d'un ouvrage à corne, étoit parti pour mettre la Garde hors d'insulte. Le Duc, sur cet avis, rejoignit son armée à Galhegos, & alla s'emparer du Château d'Albegaria, qu'Antoine Andreade ne défendit que quelques heures. Cette conquête le rendit maître de la campagne, qu'il devasta de toutes parts; ensorte qu'on n'appercevoit dans tout ce canton, que des maisons saccagées, des Villages incendiés, & des Villes pillées & plongées dans le sang & la désolation. 1661.

Le Comte de Mesquitella revint promptement sur ses pas, pour arrêter ou suspendre du moins la fureur des Castillans. Il se rendit d'abord à Almeyda, d'où il passa à Castel Rodrigo. En y arrivant, il y aprit que Sanche Emanuel revenoit de l'Alenteyo, avec quelques troupes; & que Tamaricut étoit déja avec un corps de Cavalerie à Sabugal. A cette nouvelle le Duc d'Ossuna, content de ce qu'il avoit fait, reprit la route de Ciudad Rodrigo, où il ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il mit son armée en quartier d'hyver.

Alors le Comte de Mesquitella s'en retourna dans sa Province de Tra-os-montes. Mais Dom Sanche Emanuel, que la Reine, en consideration de ses services, avoit honoré du titre de Comte de Villaflor, inspira à Feyo le dessein de venger, sur les terres des Castillans, les Ravages que le Duc d'Ossuna venoit de faire tout recemment sur les terres des Portugais. Ils joignirent donc les Troupes de leurs départemens, ils se mirent en marche, passerent l'Arrego, firent le dégât dans les terres ennemies, taillerent en pieces ceux qui voulurent leur opposer quelque resistance; & après avoir hautement vengé les insultes qu'on avoit reçûës dans la Province, de la part du Duc d'Ossuna, ils revinrent glorieux & triomphans dans leurs départements.

Tandis que toutes ces choses se passoient dans le Portugal, François de Melo étoit toûjours Ambassadeur à Londres, où il travailloit avec beaucoup de soin à terminer le mariage

1661. de Catherine, Infante de Portugal, avec Charles II. Roi de la grande Bretagne. Après avoir en quelque maniere reglé toutes les conditions; Melo avant de passer plus avant, revint à Lisbonne pour les communiquer lui-même à la Reine. Cette Princesse approuva beaucoup cette conduite, & elle ne respira plus, que la conclusion de cette alliance, par le moyen de laquelle, elle esperoit de maintenir son fils sur le trône de Portugal. En effet outre les avantages du commerce, elle en attendoit des secours efficaces, pour réprimer les Espagnols, pour contenir les Hollandois, & enfin pour dissiper les facheuses idées, que l'on avoit conçûës en differentes Cours de l'Europe, de la situation de ses affaires. Elle prit donc avec Melo toutes les mesures necessaires pour achever heureusement cette importante negociation. Pour l'engager lui-même, à travailler efficacement au succès, elle le fit Comte de Pont, & le fit repartir pour Lisbonne. Dès qu'il y fut arrivé le Roi Charles le fit avertir par le Pere Roussel, de le venir trouver pendant la nuit dans son appartement. Ils eurent ensemble une longue conference; le Roi fut extrêmement content de tout ce que l'Ambassadeur lui dit de la part de la Reine de Portugal; & il l'assura qu'il alloit songer à disposer toutes choses, pour tenir la parole, qu'il lui avoit donnée.

La Princesse de Portugal n'étoit pas la seule, qu'on proposât au Roi d'Angleterre pour femme. Les Espagnols faisoient agir tous les ressorts imaginables, pour le détourner de l'alliance des Portugais. Le Cardinal Mazarin, entrant toujours dans leurs desseins, offrit au Roi d'Angleterre sa niece, la fameuse Hortense Mancini, si celebre par sa beauté, par les graces de son esprit, & sur tout par les incidens bizarres dont toute sa vie ne fut qu'un tissu. Charles II. l'avoit aimée lorsqu'il étoit fugitif en France. Dès ce tems-là il avoit voulu l'épouser; mais le Cardinal s'y opposa, ne voulant point d'un Roi fugitif pour son gendre. A son tour Charles, étant remonté sur le trône, la refusa, malgré tous les avantages que le Cardinal voulut lui faire. Hortense étant excluë, le Comte de Bristol mit sur les rangs la sœur du Duc de Parme, qui épousa ensuite le Roi Jacques, frere de Charles. Le Roi d'Espagne, de concert avec le Roi de Dannemarc & la République d'Hollande, proposa de son côté, ou l'Imperatrice Veuve, ou la fille du Roi de Dannemarc, ou Marie Princesse d'Orange, ou la Princesse de Ligne. Il lui étoit indifferent que Charles épousât une des quatre, pourvû qu'il donnât l'exclusion à l'Infante de Portugal. Le Baron de Batteville, son Ambassadeur à Londres, travailloit avec une ardeur incroyable, à faire réüssir cette negociation. Il ne sollicitoit pas avec moins de vivacité les Hollandois, à envoyer une flote dans les Indes, pour faire la conquête de Goa. 1661.

Ses démarches inquieterent l'Ambassadeur de Portugal; il en parla au Roi qui le rassura, en lui disant, » qu'il seroit fidele à la parole qu'il » lui avoit donnée. Ensuite il nomma son Grand Chancelier, le Marquis d'Ormond, le Comte de Soudthampton, & le Comte de Monchester, son Chambellan, pour achever de regler avec Melo, tout ce qui concernoit ce mariage. Tandis qu'on travailloit à cette grande & importante affaire; l'Ambassadeur d'Espagne, pour dégoûter le Roi d'Angle-

1661. terre de l'alliance de Portugal, fit publier dans Londres, que la Reine de Portugal avoit envoyé à Madrid, Antoine Andreade d'Oliva, pour offrir au Roi Catholique la restitution du Royaume de Portugal, à condition qu'on accorderoit de certains Privileges à la Maison de Bragance. Ce discours ne fit aucune impression sur le Roi d'Angleterre. Alors l'Ambassadeur d'Espagne osa parler ouvertement, & menaça Charles II. d'une guerre avec l'Espagne & la Hollande, s'il épousoit l'Infante de Portugal. Le Roi plus indigné, qu'intimidé de cette menace, persista dans son dessein. Aprés son couronnement, qui se fit le troisiéme de Mai, il convoqua son Conseil Privé, auquel il fit part du dessein où il étoit d'épouser Catherine, Infante de Portugal. Tout le monde l'approuva; on trouva que cette alliance ne pouvoit être qu'honorable pour la Maison Royale, & utile pour toute la Nation. Cette approbation generale causa une joie vive à l'Ambassadeur de Portugal, & un dépit mortel à l'Ambassadeur de Castille. Il remplit Londres d'intrigues, & de cabales, pour rompre le mariage en question. Voyant qu'il perdoit ses peines, il demanda qu'on suspendît seulement pendant l'espace de deux mois, la conclusion de ce mariage, promettant que le Roi son Maître rétabliroit sa domination dans le Portugal, pendant ce court espace de tems. Qu'alors le Roi d'Angleterre pourroit épouser la Princesse d'Orange; à qui le Roi d'Espagne feroit des avantages considerables. On ne fit aucune attention à ce discours, qui n'avoit pour toute solidité, que l'air de rodomontade, avec lequel il étoit hazardé.

Aussi, bien-loin de faire impression sur l'esprit de Charles second, il le détermina à écrire la lettre suivante à la Reine de Portugal. « Madame, » quoique je sois certain, que le » Comte de Pont, votre Ambassadeur, ait informé Votre Majesté, » de tout ce qui s'est passé ici, au » sujet de l'importante affaire, dont » il est chargé auprés de moi; neanmoins j'ai l'honneur d'assurer Votre Majesté, que je n'en ai retardé » la publication, que pour mieux » servir les deux Couronnes. Tous » les articles du traité d'alliance, ont » été arrêtez par votre Ambassadeur » & mes Commissaires. Je les ai communiquez à mon Conseil d'Etat, » & tous ceux qui le composent, » ont applaudi à notre dessein. J'espere que cette alliance sera une » source féconde de bonheur, & de » prosperitez pour les deux Nations. » Dans peu de jours, j'en ferai part à » toutes les Cours de l'Europe : & » dès qu'on aura mis la derniere » main au traité; votre Ambassadeur, » dont on ne sçauroit trop loüer la » prudence & l'activité, partira pour » en rendre compte à Votre Majesté. Dès ce moment, j'attendrai » avec une impatience extrême vos » avis, pour faire partir la flote destinée pour transporter dans mes » Etats la Serenissime Infante, ma » future Epouse, à laquelle je prie » Votre Majesté, de presenter mes » respects, en l'assurant que mon » bonheur & ma felicité dépendent » de l'honneur de partager mon trône » avec elle. Je prie encore, Votre Majesté, de tenir prêtes, toutes les choses necessaires pour son embarquement, afin que dès que ma flote » sera arrivée à Lisbonne, elle puisse » partir dans l'instant. Dieu ait en sa » sainte garde la Royale Personne de 1661.

1661. » Votre Majesté, comme je le désire.
» A Londres le 14 Mai 1661.

Le Roi d'Angleterre chargea Melo de faire rendre cette lettre à la Reine de Portugal. Sur ces entrefaites l'Ambassadeur d'Espagne, publia un long mémoire de tous les avantages, que Philippe son Maitre vouloit faire à Charles second, s'il vouloit épouser la Princesse d'Orange. Après l'énumeration de tous ces avantages, il faisoit celle des dommages, que l'alliance de Portugal pouvoit causer aux Anglois, énumeration qu'il concluoit par une menace de guerre, si Charles épousoit l'Infante Catherine. Après avoir fait imprimer ce mémoire, il eût l'impudence d'en presenter une copie au Roi, d'en donner aux principaux Ministres, & d'en répandre plusieurs exemplaires dans le public, pour exciter le murmure de la multitude. Le Roi le communiqua à l'Ambassadeur de Portugal, qui s'engagea à y répondre promptement & solidemment. Cependant il fit signifier par Nicolas Secretaire d'Etat, à l'Ambassadeur d'Espagne, combien il étoit choqué de la hardiesse, qu'il avoit euë de publier le mémoire en question. Qu'il s'en plaindroit au Roi son Maître, & qu'il lui interdisoit cependant toute communication avec ses Ministres. Tous les Ambassadeurs des autres Puissances de l'Europe, qui étoient à Londres, & surtout l'Ambassadeur d'Hollande, approuverent le ressentiment du Roi. Peu de jours après, les Etats du Royaume s'assemblerent, & l'ouverture se fit le 18 de Mai, avec les ceremonies ordinaires. Le Roi s'y rendit, & fit ainsi sa harangue. « Je n'oublirai jamais les obligations, que » j'ai à tous ceux qui composent cette » illustre Assemblée : & je commencerois à être un ingrat envers 1661.
» vous, si je ne vous faisois point » part du dessein, où je suis, de choisir incessament une Princesse pour » mon Epouse. J'ai jetté les yeux sur » l'Infante Catherine de Portugal, » Princesse vertueuse, & dont l'alliance est la plus utile pour le » Royaume, que nous puissions faire » dans les conjonctures presentes. » Du moins mon Conseil l'a jugé » ainsi. J'espere que vous en jugerez » de même. Nous avons arrêté les » conditions avec l'Ambassadeur de » Portugal. Elles sont toutes avantageuses à l'Etat. Enfin celle que je » destine pour partager le trône d'Angleterre avec moi, fera mon bonheur & votre félicité.

Ensuite le Chancelier du Royaume exposa dans un discours fort long, tous les avantages que l'Angleterre retireroit de ce Mariage. Ensuite il refuta le mémoire de l'Ambassadeur d'Espagne, qu'il traita d'homme factieux, imprudent & broüillon, & ses propositions touchant le mariage de la Princesse d'Orange, d'absurdes : car, ajoûta-t-il, cet homme, pour nous engager dans cette alliance, offre de nous donner des choses, qui ne sont point en son pouvoir, comme Dunquerque, & la Jamaïque. Le Parlement approuva le Roi dans toute sa conduite, lui permit de disposer des troupes au gré de ses désirs, & condamna au feu, tout ce qui pouvoit conserver la mémoire du malheur, arrivé au feu Roi Charles premier. Le Parlement d'Ecosse, & celui d'Irlande suivirent l'exemple du Parlement d'Angleterre. Alors Charles II. ne songea plus qu'à terminer bien-tôt son mariage, & qu'à établir solidement sur le trône, la famille Royale de Portugal. Il travailla ensuite à renoüer la bonne intelligence en-

1661. tre le Roi de France, & la Reine Regente de Portugal. Il ne fut pas bien difficile. Le Cardinal Mazarin n'étoit plus. Il étoit mort à Vincennes le 9 Mars, âgé de près de cinquante-neuf ans. C'étoit lui, qui, pour complaire à la Reine Anne, Mere de Louis XIV. à qui il devoit toute son élevation, avoit engagé le Roi de France à sacrifier contre ses véritables interêts, le Portugal à l'Espagne. Mais dès qu'il fut mort, Louis XIV. en sentit toute l'importance, & changea de systême, en prenant lui-même en main, les rênes de son Etat. Au reste, le principal mérite du Cardinal Mazarin, consistoit dans une profonde dissimulation, dans une constance à toute épreuve dans l'adversité, dans une grande fécondité d'expediens pour parvenir dans ses negociations au but qu'il se proposoit, & dans une souplesse prodigieuse. D'ailleurs on lui reproche une rapacité sordide, peu de bonne-foi, beaucoup de facilité à promettre, & peu d'exactitude à tenir. Il étoit né en Italie, & d'une illustre famille de Rome, s'il en faut croire l'Auteur des Mémoires de Madame la Duchesse de Mazarin, Hortense de Mancini, morte en Angleterre, où elle fut contrainte de se réfugier, pour se mettre à l'abri des fureurs, qu'inspiroit au Duc son mari, une bizarre dévotion.

Mais pour revenir à Louis XIV. non-seulement il entra dans les vûës, que le Roi d'Angleterre voulut lui inspirer; mais il declara même peu de tems après, la guerre à l'Espagne, pour faire valoir les droits de la Reine sa femme dans le Païs-bas. A l'égard du Roi d'Angleterre, voici le Traité qu'il signa au sujet de son mariage avec l'Infante de Portugal. » Que » tous les Traitez passez depuis l'an» née 1641, entre le Portugal & l'An» gleterre, seroient maintenus & con» firmez dans toute leur force. Que » le Roi de Portugal cederoit la Ville » & Forteresse de Tanger en Afrique, » au Roi de la grande Bretagne, le» quel enverroit cinq vaisseaux de » guerre dans le port de cette Ville, » pour en transporter en Portugal la » garnison & les Habitans, qui ne » voudroient pas demeurer dans cet» te Place ; s'engageant en même » tems de permettre le libre exercice » de la Religion Catholique, à ceux » qui y demeureroient. Que le » Roi d'Angleterre enverroit en mê» me tems, une autre flote pour pas» ser l'Infante Catherine sa femme à » Londres. Que le Roi de Portugal » donneroit à l'Infante sa sœur, en dot, » deux millions de crusades; l'un en » argent comptant, ou en effets, & » l'autre dans le terme d'un an. Que » le Roi d'Angleterre permettroit à » la Reine sa femme, le libre exercice » de la Religion Catholique & Ro» maine, ainsi qu'à toute sa Maison; » & que cette Princesse auroit dans » tous les endroits, où elle iroit ha» biter, une Chapelle à elle. Qu'un » an après l'arrivée de cette Princesse » en Angleterre, le Roi lui assureroit » pour son appanage, trente mille li» vres sterling de rente par an, & lui » assigneroit un Palais meublé conve» nablement à son auguste rang, dans » lequel il lui seroit permis d'habiter, » même après la mort du Roi, si sa » vie étoit plus longue que celle de » son mari. Que sa Maison seroit » formée à l'exemple de celle de la » Reine sa mere. Que la Reine étant » veuve pourroit, si elle le vouloit, » s'en retourner en Portugal, & y » emporter ses bijoux & ses meubles, » sans qu'on pût l'en empêcher; & » que le Roi d'Angleterre s'engageroit 1661.

1661. » pour lui & ses successeurs, de lui » faire payer ces trente mille li- » vres sterling, sur le pied que la » monoye auroit cours en Angleter- » re. Que le Roi de Portugal cederoit » au Roi de la grande Bretagne, l'Isle » de Bombaim, dans l'Inde Orien- » tale, avec tous ses droits, afin que » de-là le même Roi d'Angleterre » pût facilement secourir les places, » que les Portugais possedoient dans » les Indes. Qu'il seroit permis à tous » les Négocians Anglois, d'établir » quatre familles dans chaque Ville » des Indes, ou de l'Amerique. Que » si l'on venoit à recouvrer l'Isle de » Ceilan, le Roi de Portugal aban- » donneroit le port de Gale ; & » que si l'Isle n'étoit reconquise, » que par le secours des Anglois, » Colombo & tout le Gouverne- » ment de l'Isle demeureroit tou- » jours au pouvoir du Roi de Por- » tugal. Que le Roi d'Angle- » terre en faveur de son mariage, » s'engageoit, du consentement de » son Conseil d'Etat, de soutenir » les interêts du Portugal, avec » toutes les forces de son Royau- » me, tant par mer que par terre. » Qu'en conséquence, il avoit fait » partir deux Regimens de Cavalerie » de cinq cens chevaux chacun, & » deux Regimens d'Infanterie, faisant » deux mille hommes, armez & payez » à ses dépens, jusques au jour de leur » débarquement à Lisbonne, que le » Roi de Portugal commenceroit à » leur payer la solde. Que le Roi » de la grande Bretagne promettoit » de même, du consentement de son » Conseil, d'assister le Roi de Portu- » gal, avec dix vaisseaux de guerre » du premier rang, pour purger les » côtes de Portugal, des Pyrates qui » les infestoient ; & que tous les » Officiers, Soldats, Mariniers & Ma- » telots, seroient absolument soumis » aux Ordres du Roi de Portugal. » Que si ce Roi avoit besoin d'une » flote plus considerable, pour se dé- » fendre des entreprises, de ses enne- » mis, tous les vaisseaux qui seroient » dans la Méditeranée, ou dans le » Port de Tanger, auroient ordre de » lui obéir & de courir à sa défense, » sans que le Roi d'Angleterre, ou » ses heritiers & successeurs pussent » pour cela, exiger jamais, au- » cune retribution. Qu'outre la » liberté que le Roi de Portugal » avoit de lever des Troupes en An- » gleterre, en vertu des Traitez pas- » sez, le Roi Charles s'engageoit, » en cas que les Castillans, ou quel- » qu'autre Nation assiegeât Lisbonne, » Porto ou quelqu'autre Place mari- » time, de le secourir de toutes ses » forces. Que le Roi de la grande » Bretagne promettroit solemnelle- » ment, de ne faire jamais directe- » ment ou indirectement, aucun Trai- » té de Paix avec l'Espagne contre les « interêts du Portugal. Que la nou- » velle Reine d'Angleterre renonce- » roit conformément aux Loix fon- » damentales du Royaume, à tous » les droits à la Couronne, de Por- » tugal, comme Reine d'Angleterre. » Qu'elle n'y pourroit prétendre que « comme Reine immédiate de Portu- » gal, ny transferer que dans ce cas, son » droit d'heredité à ses successeurs ». 1661.

On convint encore par un article par- » ticulier. Que le Roi de la grande » Bretagne s'obligeroit à servir de mé- » diateur, entre le Roi de Portugal & » les Etats des Provinces Unies d'Hol- » lande ; & que s'il ne pouvoit réüssir » dans sa médiation, il enverroit une » flote dans les Indes pour y prendre » possession de l'Isle de Bombaim, & » pour

1661. » pour y faire la guerre aux Hollan-
» dois.

Ce Traité fut signé avec la formalité, ceremonie & solemnité que les Rois d'Angleterre ont accoutumé d'observer en de pareilles occasions. L'Ambassadeur de Portugal, après l'avoir aussi signé au nom du Roi son Maître, & de Louise de Gusman, Reine & Regente du Royaume de Portugal, partit pour Lisbonne, où il fut reçû assez diversement. La Reine trouvant qu'il avoit obtenu à bon marché, ce qu'elle desiroit ardemment, qui étoit l'alliance de l'Angleterre, l'accueillit avec les marques les plus vives d'amitié, & de reconnoissance. Les Courtisans furent partagez suivant leur humeur ou leur interêt; car voilà les pivots ordinaires sur lesquels tourne la volonté de cette espece singuliere d'hommes, qui dans le sein de la molesse & de l'oisiveté, se forge à tous les instans quelque nouveau motif de peine & d'inquiétude. Les uns donc condamnoient la cession de Tanger & de Bombain, de crainte que les Habitans ne s'y laissassent infecter du poison de l'heresie; car on ne le croiroit point, & cela est pourtant ainsi: Les Courtisans en general, sont attachez à la Religion : il est vrai qu'ils n'y tiennent ordinairement que par les superstitions, ce qu'ils ont de commun avec le peuple. Les autres blâmoient les deux millions de crusades qu'on avoit promis à l'Infante, à cause de la guerre dans laquelle on étoit engagé. Quelques-uns enfin attaquoient le Traité par d'autres endroits; mais le nombre de ces derniers étoit peu considerable, en comparaison de ceux qui l'approuvoient dans tous les points. Car, disoient-ils, on ne sçauroit trop loüer le Comte de Pont, d'avoir terminé une affaire de cette importance dans un tems aussi orageux; 1661. & où la Maison d'Autriche est encore si puissante, même en Angleterre. A l'égard de ce qu'il a cedé, ajoûtoit-t-on, ce n'est rien en comparaison des avantages, qu'il nous a procurez. D'ailleurs, si le Roi d'Angleterre vient à mourir avant l'Infante, cette Princesse pourra s'en retourner dans son pays, & son doüaire nous dédommagera au triple de l'argent qu'elle emporte. En effet, lorsque Charles II. fut mort, cette Princesse revint à Lisbonne en 1693, où les Anglois lui payerent exactement, trente mille livres sterling chaque année, jusqu'en 1705, qu'elle mourut. Elle fit heritier de tous ses biens qui étoient immenses, le Roi Dom Pedre, son frere.

La paix étant donc confirmée avec l'Angleterre, la Reine renvoya une seconde fois en Hollande le Comte de Mirande, en qualité de son Ambassadeur. Il aborda d'abord au Port de Guré, dans le voisinage de Roterdam. De-là il envoya à Amsterdam Diegue Lopez Ulhoa, Secretaire de l'Ambassade, pour commencer à sonder les esprits sur les propositions qu'il devoit faire. Comme par l'article séparé du dernier traité, passé avec le Roi d'Angleterre, ce Prince s'étoit engagé de servir de Mediateur, on le somma de sa parole, & on le pria en même-tems, de permettre en attendant aux Hollandois, le commerce avec les Portugais, aux mêmes conditions qu'il le permettoit aux Anglois, ou de mettre les Portugais, en état de braver la guerre dont les Hollandois les menaçoient en Europe. Cependant on travailla toujours au traité de paix avec les Députez des Etats, sans pourtant jamais se mettre en situation de finir entie-

1661. rement ; afin qu'on pût gagner le tems necessaire pour recevoir des nouvelles de Londres, & de Lisbonne. Cette conduite étoit difficile à tenir longtems, avec les Hollandois habiles & clairvoyans. Aussi Ulhoa eut bien de la peine à couvrir son jeu. Gilbert de Wit le pressoit vivement, au point même qu'un jour, il vouloit qu'il s'expliquât nettement, ou que les Etats fissent partir une flote pour chasser entierement les Portugais des Indes. Ulhoa en écrivit au Roi de la Grande-Bretagne, en le suppliant de lui faire une prompte réponse, & de lui prescrire de quelle maniere il devoit se comporter ; s'il devoit oüi ou non arrêter, & signer le traité de paix avec les Hollandois, aux conditions, qu'ils proposoient. En même tems il feignit une indisposition pour retarder son voyage à la Haye, où le traité devoit se signer. Sur ces entrefaites la Province de Groningue fit mettre en prison son Député, prétendant qu'il avoit signé contre ses ordres, le premier traité passé avec les Portugais, & protestant qu'elle ne consentiroit jamais à le ratifier, le regardant comme désavantageux au corps de la République. La Province d'Hollande, qui avoit été la premiere motrice de ce qu'on avoit fait pour parvenir à la paix, changea également de sentiment, en refusant de tenir les conditions qu'elle avoit d'abord proposées. Ulhoa répondit, qu'il ne pouvoit rien répondre à ces nouvelles difficultez, qu'il n'eût auparavant écrit à la Reine sa Maîtresse, pour lui demander de nouvelles instructions, sur ce qui se passoit.

Sur ces entrefaites l'Ambassadeur de Portugal se rendit à Amsterdam. Il trouva toutes les affaires si embroüillées, qu'il n'y avoit que le Roi d'Angleterre qui pût les débroüiller tout d'un coup, ou en consentant que les Portugais fissent la paix avec les Hollandois, aux mêmes conditions, qu'ils l'avoient faite avec les Anglois ; ou en déclarant conjointement avec les Portugais, la guerre aux Hollandois. Il écrivit en consequence au Roi de la Grande-Bretagne, & au Chancelier du Royaume, & il adressa ses lettres à Rodrigue Telles de Meneses, qui étoit chargé des affaires à Londres, pendant l'absence du Comte de Pont son beau-frere. 1661.

Le Chancelier lui fit par le même canal, une prompte réponse, en lui disant, « que le Roi son Maître, avoit » donné des instructions suffisantes, » à son Envoyé auprès de leurs Hau» tes Puissances, pour qu'il procurât » aux Portugais, une paix solide & » avantageuse. » L'Ambassadeur communiqua cette lettre à l'Envoyé, qui lui dit, « que le Roi son Maître lui » avoit également écrit de ne rien » négliger pour engager les Hollan» dois à faire la paix ; mais qu'il lui » avoit en même-tems recommandé » de ne point se précipiter dans la né» gociation de cette paix, de crainte » de quelque surprise. » Ce n'étoit qu'une honnête défaite, pour prolonger la négociation, & pour rebuter par-là les Hollandois, à qui les Castillans offroient de grands avantages, pour les déterminer à rompre entierement avec les Portugais. Le Comte de Mirande craignoit sans cesse, qu'ils n'acceptassent ses offres ; cependant dissimulant sa crainte, il remercia l'Envoyé. Peu de jours après il alla le trouver, pour lui dire, que les Commissaires des Etats Generaux, lui avoient déclaré que la République ne consentiroit jamais à la paix, qu'aux mêmes conditions, qu'on l'avoit con-

1661. clue avec les Anglois. L'Envoyé lui repondit qu'il ne s'allarmât point, qu'il lui donneroit en peu de jours, une réponse satisfaisante pour lui & pour les Etats Generaux. Mais Mirande s'appercevant que ce n'étoit qu'un nouveau prétexte pour l'amuser, écrivit une seconde fois, au Roi d'Angleterre & à son Chancelier. Celui-ci lui répondit, qu'il avoit donné des ordres précis à l'envoié, pour qu'il eût à se conformer à tout ce qu'il jugeroit, lui Comte de Mirande, necessaire pour le service du Roi de Portugal son Maître. L'Envoyé lui avoüa que cela étoit vrai; neanmoins il lui demanda de differer encore quelques jours, la conclusion du traité, afin qu'il pût pendant ce tems-là, disposer toutes choses, pour ameliorer s'il se pouvoit les conditions du traité par rapport aux Anglois. Comme le Comte de Mirande n'avoit point encore reçu les nouvelles instructions, qu'il avoit demandées à la Reine; il n'eut pas beaucoup de peine à consentir à ce qu'on lui demandoit. Cependant il fit partir un courier, pour informer cette Princesse de l'état où se trouvoit la négociation.

Tandis qu'on négocioit ainsi en Hollande, le Comte d'Ericeira, quittoit Tanger, où l'on avoit envoyé pour occuper sa place Dom Louis d'Almeida. Les Indes étoient toujours gouvernées par les mêmes Officiers. Malgré leurs soins, les Hollandois y faisoient chaque jour quelque nouvelle conquête, & chaque jour y étoit signalé par quelque perte de la part des Portugais. Coulan leur fut enlevée. Tanor & Bracalor furent insultées, & Gramganor seroit tombée sous la puissance des Hollandois, sans Correa, qui les chassa de devant cette place. Les Arabes pillerent Bazaim; & par tout enfin, les Portugais reçurent quelque échec dans cette partie du monde, où ils avoient autrefois été si puissans & si redoutez. 1662.

En Portugal, le Marquis de Marialva se fit declarer à la fin de la campagne, Generalissime des armées & Province d'Alenteyo, & fit donner le Generalat des forces Maritimes, au Comte d'Atougia. Celui-ci mécontent de ce changement, se rendit en diligence à la Cour, pour s'en plaindre; mais en y arrivant, il apprit que ses plaintes déplairoient à la Reine. Ainsi il garda le silence, & accepta sans balancer le commandement, qu'on lui donnoit. Marialva demanda pour General de la cavalerie, le Comte de la Torre, qu'on fit revenir de la Province d'entre Douro & Minho, où il exerçoit la Charge de Mestre de Camp General. Cette préference mortifia vivement Alfonse Furtado, homme d'un véritable mérite, & qui avoit parfaitement bien servi.

Cependant le Comte de Schomberg commandoit pendant l'absence du General, dans la Province d'Alenteyo. Ayant appris qu'une partie de la cavalerie Espagnole, étoit sortie de Badajos, pour marcher vers Estremos; il la fit suivre par Dom Juan de Silva, qui fit quelques prisonniers. Ils informerent Schomberg, de tous les préparatifs que les Espagnols faisoient, pour entrer en campagne au printems prochain. Le Comte de Schomberg en écrivit à la Reine, en la suppliant de pourvoir la Province, de tout ce qui étoit necessaire pour sa deffense; & sur tout d'envoyer de l'argent pour payer les troupes Etrangeres, à qui l'on devoit déja cinq mois. La Reine lui répondit, que le Marquis de Marialva partiroit incessamment, & qu'il pourvoiroit à tout.

1662. En attendant ſon arrivée, Schomberg découvrit par ſes eſpions, qu'il paſſoit preſque tous les jours, quelque convoi de Talavera à Badajos. Ayant choiſi neuf compagnies de cavalerie, dans les garniſons d'Elvas, de Campo Major, & dans ſon Regiment ; il alla ſe mettre en embuſcade dans un lieu appellé Sagrages, & il enleva un de ces convois, compoſé de cent chariots chargez d'armes, & de toute ſorte de munitions. Peu de jours après la priſe de ce convoi, Dom Juan d'Autriche ſe rendit à Badajos ; & Marialva de ſon côté partit de Liſbonne pour l'Alenteyo, après avoir donné ſes ordres, tant par rapport aux troupes des autres Provinces qui devoient ſervir dans ſon armée, que par raport aux proviſions de bouche, & de guerre, neceſſaires pour l'entretien de cette armée. Dès qu'il fut arrivé à Eſtremos, il travailla à la raſſembler pour ſe mettre en campagne. La victoire qu'il avoit remportée à Elvas, le rempliſſoit de confiance, & cette confiance lui faiſoit negliger des précautions, que la conjoncture des tems rendoit eſſentielles. Le Comte de Schomberg, qui s'étoit trouvé à portée d'acquerir plus d'experience dans l'art de la guerre, que Marialva; voulut lui donner quelques avis, que celui-ci negligea. Il fit plus, il ſe défia de Schomberg, il ne le conſulta plus pendant tout le reſte de la campagne, dont il eut lieu de ſe repentir.

Après avoir fait quelque ſéjour à Eſtremos, Marialva partit pour Elvas. En s'en retournant de cette derniere Ville à Eſtremos, il paſſa par Jerumena, dont il confia le commandement, à Dom Manuel Lobato Pinto, Meſtre de Camp, plus ſoldat, qu'Officier ; & cependant on lui confioit un poſte où l'on avoit beſoin d'un bon Officier, plutôt que d'un brave ſoldat. 1662.

Tandis que les Generaux de part & d'autre, raſſembloient leurs armées, il s'y paſſa quelques combats de cavalerie, qui ne déciderent rien. Enfin Dom Juan d'Autriche, contre la coutume des Eſpagnols, qui ſont toujours les derniers à ſe mettre en campagne, fut cependant le premier qui l'ouvrit cette année. Deux jours avant de ſortir de Badajos, le Pere François Caldeira, Jéſuite Portugais, vint le trouver pour le ſupplier de lui faire reſtituer quelques mulets, que les partis Caſtillans avoient enlevez à ſa maiſon. Dom Juan le reçut avec affabilité. Caldeira s'enhardit, & lui demanda la permiſſion de lui parler en ſecret. Dom Juan y conſentit : étant ſeuls, Seigneur, lui dit Caldeira ; le Roi votre Pere touche bien-tôt aux derniers inſtans de ſa vie ; Charles ſon fils, & votre frere joüit d'une ſanté ſi mauvaiſe, qu'on peut hardiment aſſurer que ſes jours ne ſeront pas longs. Il ſeroit donc de votre prudence, de vous aſſurer de ſa ſucceſſion ; & vous ne devez point vous flater d'y parvenir, qu'en menageant le Portugal. Ainſi donc au lieu de lui faire la guerre, conduiſez-vous d'une maniere, que vous puiſſiez en eſperer dans le beſoin, des ſecours efficaces. Ce diſcours hardi ſurprit Dom Juan. Moderant cependant ſa juſte colere : Retirez-vous, lui dit-il, & amenez chez vous vos mulets; mais ne vous preſentez jamais devant mes yeux. Dites à ceux qui vous ont inſpiré la hardieſſe, de me tenir un langage, auſſi inſolent, que je les verrai bien-tôt en raſe campagne, où je les punirai de leur audace.

On répandit bien-tôt dans le Pu-

1662. blic, que le Marquis de Marialva avoit envoyé ce Jésuite à Dom Juan d'Autriche, pour lui proposer une trêve de quatre mois, à des conditions extrêmement avantageuses pour ses interêts. Mais ce discours n'étant accompagné d'aucune preuve solide, ne fit aucune impression ni sur le Roi d'Espagne, ni sur ses Ministres.

Le Pere Caldeira & Dom Juan de Silva, informerent le Marquis de Marialva de la marche de l'armée Espagnole, ce qui le fit sortir d'Estremos, & marcher vers Elvas, avec cinq mille hommes d'Infanterie, & deux mille chevaux. En arrivant à la fontaine de Sapateyros, il apprit que Dom Juan d'Autriche avoit déja passé la Caja. Cette nouvelle détermina Marialva à tenir un Conseil de guerre, dans lequel on resolut de continuer la route vers Elvas, ce qui s'executa le lendemain. Dom Juan de son côté s'arrêta sur les bords de la Caya, pour faire la revûë generale de son armée, qui se trouva composée de neuf mille hommes d'Infanterie, & de cinq mille chevaux, avec seize pieces de canon, trois mortiers, & toutes sortes d'instrumens propres à des sieges. Ses Officiers Generaux étoient les mêmes que ceux de la campagne précedente, à l'exception de Nicolas Langres, François qui, après avoir servi plusieurs années le Roi de Portugal en qualité d'Ingenieur, passa au service du Roi Catholique, sans autre raison qu'une inconstance naturelle, assez ordinaire à sa Nation.

Le neuviéme jour de Mai, Dom Juan se remit en marche; il enleva sur son chemin trois gardes avancées, & alla camper aux tours de Sequeyras. Ensuite il s'avança vers les Oliviers du côté de Campomajor; & le Marquis de Marialva comprit alors qu'il avoit trop legerement abandonné Estremos. Il forma dans l'instant le dessein d'y ramener l'armée, ce qu'il executa le lendemain, qu'il eut pris cette resolution. Dom Juan d'Autriche le suivit, & vint se camper d'abord à la fontaine de Sapateyros, où l'on avoit laissé un corps de garde, qui ayant fait mine de se défendre, fut massacré par les Espagnols; ce que les Portugais taxerent d'une cruauté horrible. De Sapateyros, Dom Juan d'Autriche envoya un détachement de Cavalerie & deux Regimens d'Infanterie, l'un Italien, & l'autre Espagnol, sous les ordres de Dom Juan de Zuniga pour bruler Villaboüin; ce qui fut executé. L'armée Castillane poursuivit son chemin, sur lequel elle arrêta un Courier de Marialva, que Dom Juan d'Autriche lui renvoya, avec ordre de lui dire, qu'il alloit le trouver lui-même; qu'il se préparât à le bien recevoir. Marialva s'étoit campé à portée d'Estremos, par le conseil du Comte de Schomberg, lequel avoit lui-même choisi le terrain pour camper, & avoit conservé la communication avec la Ville, moyennant deux lignes, qu'il avoit fait tirer du champ jusqu'à la Place. D'ailleurs, il avoit muni le champ d'un bon retranchement, & avoit disposé toutes choses avec tant d'ordre, que les Portugais, malgré la jalousie qu'ils avoient conçûë contre lui, ne purent disconvenir, qu'il n'entendît beaucoup mieux qu'eux, l'art des campemens. En dix-sept heures de tems, il mit ce camp en état de défense. A peine eut-il fini son ouvrage, que le Courier que Dom Juan d'Autriche renvoyoit à Marialva, arriva, répandant par tout 1662.

1662. la nouvelle de l'approche des Espagnols. On tint plusieurs Conseils pour déliberer si l'on devoit abandonner le camp, ou bien si on devoit y attendre les ennemis. Les uns vouloient qu'on partît, & qu'on allât se poster vers Evora : les autres sur tout le Comte de Schomberg & Dom Louis de Menesés, qui quoique malade, suivoit l'armée, condamnerent hautement ce sentiment, en disant que ce seroit livrer Estremos aux Espagnols. Marialva en convint, & suivit le conseil de ces derniers, qui étoit de rester dans le camp.

Le 12 de Mai l'armée Espagnole parut vers le milieu du jour sur deux colines, peu éloignées du camp des Portugais. On observa qu'une joye subite s'empara du soldat à la vûë des Castillans: il ne demandoit qu'à combattre; on n'avoit jamais vû à des troupes ni plus d'ardeur, ni meilleure volonté. On rangea en bataille, l'Infanterie derriere les retranchemens; la Cavalerie se tenoit aux aîles du camp; Dom Juan de Silva dans le centre avec six cens chevaux, pour porter du secours dans les endroits où le danger seroit le plus pressant. L'on plaça l'artillerie très-avantageusement. Celle des Castillans étant placée sur des hauteurs, causoit quelque dommage dans le camp des Portugais, mais sans troubler en aucune maniere, la disposition qu'on y avoit fait des troupes. Chaque Corps demeura dans son poste, sans faire le moindre mouvement, dont les ennemis pussent tirer le moindre avantage. Malgré cette grande fermeté, Dom Juan d'Autriche se confiant au nombre superieur de ses Troupes, animoit les siens pour les engager à attaquer les Portugais. Il croyoit même son honneur engagé à le faire, à cause de ce qu'il avoit fait dire à Marialva. Mais 1662. Dom Louis Poderico Mestre de Camp, lui dit avec la liberté d'un Soldat honnête homme : » Seigneur, » vous ne pouvez sans une extrême » temerité, attaquer ces retranchemens. Vous y verrez perir vos meilleurs soldats, sans les forcer; & » quand même vous les forceriez, » vous n'en retireriez aucun avantage: » les Portugais se sont ménagez une » retraite; ils peuvent se retirer dans » Estremos, ce qu'ils feront après avoir » fait perir une partie de votre armée, & vous avoir mis hors d'état » de rien entreprendre ensuite. Ainsi » donc, faites attention à ce que vous » dit un vieux Soldat, plein de zele » pour le service de son Roi, & d'affection pour votre Altesse Serenissime.

Dom Juan se laissa persuader, d'autant plus qu'il ne voyoit qu'une foible disposition dans toute son armée, pour l'attaque qu'il meditoit. Ainsi donc il la fit décamper, & il alla se poster hors de la portée du canon des Portugais. A la vûe de cette retraite, Marialva qui la prit pour une feinte, & qui craignit que les Castillans ne tombassent pendant la nuit sur Estremos, du côté opposé à son camp, y fit entrer Dom Louis de Menesés & Dom Emanuel de Camera, avec leurs Regimens, pour défendre cette Ville en cas de surprise. Mais le lendemain on ne douta plus que l'ennemi ne se retirât, puisqu'on apprit qu'il marchoit vers Borba. Cette route étant difficile & étroite, le Comte de Schomberg en profita pour attaquer l'arriere-garde des Espagnols, ausquels il enleva trente Maîtres.

La Ville d'Estremos étant délivrée, Marialva commença à craindre pour Villaviciosa, Place qui n'avoit qu'une

1662. ſimple muraille, avec un vieux Château, hors pour ainſi-dire, de défenſe. On tint conſeil là-deſſus, & il parut à tout le monde, qu'on ne pouvoit ſecourir Villaviciosa, ſans s'expoſer à livrer une bataille; ce qui étoit d'une conſéquence extrême dans les circonſtances preſentes. Cependant les Caſtillans arriverent à Borba. Ils ſommerent Dom Rodrigue d'Acugna Ferreira, Gouverneur du Château, de ſe rendre. Ferreira n'en voulut rien faire. On dreſſa une batterie de canon; & on fit dans un inſtant une breche conſiderable. Alors Ferreira demanda à capituler; ce qu'on lui refuſa. Il fut donc obligé de ſe rendre à diſcretion, & Dom Juan le fit pendre ſur un balcon du Palais, avec deux Capitaines, & ce cartel: » On a exercé » cette Juſtice par ordre de Dom » Juan d'Autriche, pour châtier un » rebelle contre la Majeſté du Roi » Catholique, lequel ſous le nom de » Gouverneur, avoit pris les armes, » & avoit occaſionné la mort de plu» ſieurs braves Soldats, & la dévaſ» tation du territoire de cette Ville, » en voulant défendre un poſte inſou» tenable contre une armée Royale.

Après cette barbare execution, on pilla la Ville, on brûla les Villages circonvoiſins, on ſaccagea les campagnes, on y exerça toutes ſortes de brigandages, & on les remplit de meurtres & de viols. Enſuite Dom Juan ſe mit en marche, & quoiqu'il paſſât dans le voiſinage de Villavicioſa, il ne voulut pourtant pas tenter cette conquête, perſuadé qu'il ne pouvoit la conſerver, qu'il ne ſe fût auparavant rendu maître de Juremena, d'où à ce qu'il croioit encore, dépendoit la conquête de toute la Province de l'Atenteyo; ſentiment que le Marquis de Carazene embraſſa dans la ſuite à ſon préjudice. 1662.

Le Marquis de Marialva, voyant que l'armée Caſtillane laiſſoit Villavicioſa à côté, crut qu'on alloit aſſieger Elvas, où il envoya ſans differer Dom Louis de Meneſes avec ſon Regiment, & Dom Juan de Silva, avec cinq cens chevaux. Mais Dom Juan d'Autriche marcha tout droit à Juremena. Cette place eſt fort ancienne, on prétend qu'elle a été bâtie & peuplée par les Celtes. Elle eſt ſituée près de la Guadiane, ſur une éminence, qui commande à toutes celles qui s'élevent dans ce diſtrict. Ayant été ruinée par les Maures, Denis Roi de Portugal la fit rebâtir. Jean IV. immédiatement après ſa proclamation la fit fortifier à la moderne, & depuis la perte d'Olivença, on avoit ajoûté de nouveaux ouvrages, qui la rendoient une des meilleures places de Portugal. La garniſon qui y étoit pour lors, conſiſtoit en deux mille cinq cens hommes d'infanterie, & une compagnie de Cuiraſſiers. D'ailleurs la place, où commandoit Dom Manuel Lobato Pinto, étoit abondament pourvûë de toute ſorte de munitions.

Dom Juan d'Autriche avant d'inveſtir cette place, alla lui-même la reconnoître avec le Commiſſaire Alexandre Moreyra; & il s'approcha ſi près des murailles, qu'on tua plusieurs ſodats de ſon détachement à ſes côtez. Malgré le péril évident auquel il étoit expoſé, il continua d'obſerver les fortifications exterieures de Juremena, avec un ſang-froid, qui donna de l'admiration aux ſoldats mêmes les plus intrepides. Ses obſervations étant faites, il inveſtit la place, diſpoſa ſon camp avec beaucoup d'ordre, fit dreſſer ſes batteries, & jetter un pont de bateaux ſur la Guadiane, pour ſe conſerver une communica-

1662. tion avec Olivença.

Dom Manuel Lobato, qui avoit plus de courage & de bonne volonté, que d'experience, & de prudence, se contenta de faire un grand feu pour incommoder & retarder les Espagnols dans leurs travaux. S'il avoit eû un peu plus de connoissance de son métier, il auroit pû faire quelques sorties, & causer de grands dommages aux ennemis. Cependant Marialva ne craignant plus pour Villaviciosa, proposa aux principaux Chefs de son armée d'aller secourir Juremena. Avant de faire aucune démarche, Augustin d'Andreade, Mestre de Camp, s'offrit d'aller reconnoître la situation du camp des Espagnols. Il partit d'Elvas pour cet effet la nuit suivante, avec cinq cens chevaux, commandez par Dom Juan de Silva. Dans le même-tems qu'Andreade partoit d'Elvas, Marialva avoit fait partir d'Estremos, pour reconnoître les ennemis, du côté qui regardoit Villaviciosa, Gomes Figueyredo, Jeremie Giovet, Colonel du Regiment de Schomberg, & Sainte Colomme Ingenieur François, avec deux cens chevaux d'escorte. Sainte Colomme s'avança jusqu'au pied des retranchemens des ennemis. Il fut découvert & fait prisonnier. Ses compagnons s'en retournerent avec cinq Castillans, qu'ils firent prisonniers, après avoir obligé D. Diegue Cavalhero à rentrer dans son camp d'où il étoit sorti pour bruler Landroal, bourg considerable à une lieuë & demie de Villaviciosa. Il craignit que les Portugais ne fussent informez de son dessein, & qu'ils ne lui tendissent quelque embuscade.

Sur le rapport d'Augustin Andreade, Marialva vouloit absolument aller aux ennemis. Le Comte de Schomberg étoit d'un sentiment contraire sur le rapport de Dom Juan de Silva, qui lui avoit assuré qu'on ne pouvoit sans un danger manifeste, attaquer le camp des Espagnols. On tint un Conseil de guerre, où le sentiment d'Andreade, & celui de Silva fut de part & d'autre, examiné avec un grand soin. Celui d'Andreade prévalut dans l'esprit du Marquis de Marialva. Il méprisa les conseils de Schomberg, & ceux des autres Officiers; cependant avant de déclarer sa derniere résolution, il voulut sçavoir ce qu'en pensoit Dom Louis de Meneses, qui pour lors étoit à Elvas. Meneses lui fit la réponse suivante. « Je ne sçaurois approuver l'attaque du camp » des ennemis sous Juremena. Il est » peu étendu, environné de bons retranchemens, muni d'une bonne » artillerie, & deffendu par des troupes superieures en nombre, à » celles avec lesquelles vous pouvez l'attaquer. Il est donc de la » derniere importance de ne pas » hazarder une pareille démarche. » Dom Juan d'Autriche vous en » a donné lui-même un exemple » tout recent. Quoique superieur aux » Portugais, il n'a pas voulu cependant s'exposer à les attaquer dans » leur camp d'Estremos. Enfin la conservation de Juremena me paroît » moins importante, que la conservation d'une armée, d'où dépend celle » de toute la Province, peut-être même celle de tout le Royaume. Ainsi » je croi qu'on devroit employer » d'autres moyens, pour délivrer Juremena. On pourroit attaquer Albuquerque; Dom Juan viendroit la » secourir; s'il ne le faisoit point, » nous pourrions nous en emparer, » & cette conquête nous dédommageroit de la perte de Juremena. 1662.

Marialva ne fit pas plus d'attention aux

1662. aux conſeils de Meneſes, qu'il en avoit fait à ceux des autres Officiers. Le ſuccès qu'il avoit eu devant Elvas, avoit changé ſa prudence ordinaire, en une confiance aveugle & temeraire. Cependant Dom Juan pourſuivoit avec ardeur le ſiege de Juremena, & le 26. de Mai, le chemin couvert fut en état d'être attaqué. Il nomma Dom François d'Alarcon, Portugais, & attaché au ſervice de la Caſtille, Dom Ferdinand d'Eſcovedo, Dom Juan Henriques, & Dom François Tello pour faire cette attaque. Le ſignal pour partir étoit deux coups de canon. Auſſi-tôt qu'il fut donné, les Caſtillans s'avancerent avec une grande intrepidité; mais ils furent reçus de même, & après un long combat, ils furent contraints de ſe retirer. Dans ce même moment, les aſſiegez firent une ſortie, & acheverent de tailler en pieces les Caſtillans, que Dom Juan d'Autriche tacha en vain de ſoutenir.

Cependant ils renouvellerent leurs attaques, & ſe logerent enfin dans le chemin couvert. Sur ces entrefaites Marialva partit d'Eſtremos avec ſon armée : c'étoit le 12 de Juin: elle étoit alors compoſée de dix mille hommes & de quatre mille chevaux, mais la plûpart n'étoient que des païſans, ou des hommes ſemblables, ſur qui l'on ne devoit pas beaucoup compter. Schomberg regla la marche de cette armée, avec toute l'intelligence d'un habile Capitaine. Dès la premiere journée, elle logea à Alcaravizza, & à la ſeconde, aux Oliviers d'Elvas, où la garniſon de cette place, & celle de Campo Major vinrent la joindre. Deux jours après elle alla camper ſur la riviere de Juremena à une lieuë de la Ville, d'où l'on donna le ſignal aux aſſiegez qu'on venoit les ſecourir.

Dom Juan d'Autriche fit venir promptement dans ſon camp les garniſons d'Olivença & de Badajos. Enſuite il diſpoſa toutes choſes pour bien recevoir les Portugais. Marialva de ſon côté alla reconnoître la diſpoſition du camp ennemi, avec Andreade. Il trouva les choſes tout autrement diſpoſées, qu'Andreade ne lui avoit raporté. Ce dernier même avoüa ingenument ſon erreur. Cependant on s'étoit engagé ſur ſon rapport, & Marialva ne pouvoit ſe réſoudre à voir prendre Juremena ſous ſes yeux. On tint divers conſeils, pour chercher quelque moyen de ſecourir Juremena; mais tous ceux qu'on propoſa, ſe trouverent impoſſibles dans l'execution. Alors Marialva ſe determina à attaquer les ennemis dans leur camp l'épée à la main. Ce projet parut de la derniere temerité au Comte de Schomberg; cependant il n'oſa s'y oppoſer, de crainte qu'on ne l'accuſât de trop de circonſpection, comme on avoit déja fait. Dom Louis de Meneſes, dont le mérite ſe developoit de jour en jour, d'une maniere glorieuſe pour lui, fut moins retenu; il dit hautement, que c'étoit vouloir perdre l'armée, & le Royaume avec elle, que de vouloir forcer les ennemis dans leurs retranchemens. 1662.

Dom Manuel de Camera, Triſtan d'Acugna, Jérôme Mendoce, & Antoine Galvan, tous Meſtres de Camp, appuyerent le ſentiment de Dom Louis de Meneſes. Mais rien ne put faire changer Marialva de réſolution. Il voulut abſolument tenter de jetter du ſecours dans Juremena, par l'endroit où la riviere de Mure ſe perd dans la Guadiane. Il choiſit pour executer ſon deſſein Dom Louis de Meneſes avec ſon Regiment, & celui de Pierre Opeſſinga, qu'il fit ſoutenir par cinq cens chevaux, à la tête deſquels il mit Dom

1662. Juan de Silva. Ils devoient tous se rendre à l'embouchure du Mure, pour passer à gué cette riviere, & aller ensuite forcer un Fort, que les ennemis y avoient fait élever, pour couvrir leur camp de ce côté-là. Dom Louis de Meneses, à qui on avoit confié la conduite de cette entreprise, disposa toutes choses pour l'executer. Il distribua les échelles pour escalader le Fort, aux plus braves soldats de son Regiment. Il partit enfin: mais en arrivant à l'embouchure du Mure, il reçut ordre de s'arrêter. Marialva s'étoit transporté sur une éminence, pour voir de quelle maniere l'attaque du Fort se passeroit. Un cavalier de sa garde lui dit. Seigneur, à votre place, je n'eusse jamais tenté le secours de Juremena par l'endroit où vous voulez le tenter. Il me semble qu'on a choisi l'expedient le moins sûr, & le plus perilleux. Ce discours surprit Marialva, & comme un General ne doit rien négliger, il tira à part le soldat qui lui parloit, & lui dit: Quel parti auriez-vous donc pris, pour secourir Juremena. J'eusse, répondit, le cavalier, fait passer la Guadiane à cinq cens chevaux, avec cinq cent fantassins, qu'ils eussent repassé à la nage vis-à-vis de Juremena. Marialva vit de la possibilité dans ce qu'on lui disoit; il fit dire dans l'instant à D. Louis de Meneses de suspendre l'attaque; ensuite, il assembla le conseil de guerre, & après y avoir examiné la proposition du soldat; on trouva qu'il étoit aussi dangereux de secourir Juremena en passant la Guadiane, qu'en passant le Mure: ainsi l'on rejetta l'un & l'autre parti.

Sur ces entrefaites, le Gouverneur de la place écrivit à Marialva, pour lui representer qu'il lui étoit impossible de tenir plus long-tems, si on ne le secouroit promptement: ce qu'on pouvoit faire en passant la petite riviere de Fatalao. Marialva donna promptement, ses ordres à Dom Louis de Meneses, pour marcher de ce côté-là. Meneses obéït, & bien-tôt il fut suivi de toute l'armée. La cavalerie Castillane sortit de ses retranchemens, & engagea avec la cavalerie Portugaise, une escarmouche extrêmement vive, dans laquelle François de Tavora se distingua d'une maniere singuliere. Cependant on arriva sur les bords du Fatalao. Là, Marialva assembla les Officiers Generaux, à qui il communiqua son dessein. Tous lui protesterent qu'ils étoient prêts d'obéïr à ses ordres; mais neanmoins qu'ils se croioient obligez de lui representer, qu'on alloit sacrifier tout le Royaume pour Juremena. Enfin ils parlerent si solidement contre le dessein de Marialva, que celui-ci profitant de leurs conseils, écrivit à D. Manuel Lobato, de capituler à des conditions honorables, parce qu'il lui étoit impossible de le secourir. 1662.

Ensuite il partit avec l'armée vers Villaviciosa, où il fit construire une citadelle. Immediatement après son départ, Dom Juan d'Autriche fit sommer Lobato par Alexandre Moreira, de rendre la place. Lobato assuré qu'il ne recevroit aucun secours, assembla son conseil, & capitula aux conditions, que la garnison sortiroit avec tous les honneurs militaires, & qu'on lui fourniroit tout ce qui lui seroit necessaire, pour transporter à Villaviciosa ses malades, ses blessez & tous ses bagages. Ayant obtenu ces conditions, il évacua la place le 9 Juin, & se rendit auprès de Marialva. Peu de jours après, il se passa un combat de cavalerie, près de la riviere de Cellas, où les Portugais

1662. après une longue résistance, furent obligez de plier.

Pendant tout le reste de la campagne, la fortune seconda Dom Juan d'Autriche dans tous ses desseins. Après avoir rétabli les fortifications de Juremena, il s'empara de Veyros, soumit Monforte, & tomba sur Crato, dont il fit mourir le Gouverneur, & pendre le Sergent Major, pour avoir osé se deffendre contre son armée victorieuse. Il continua sa marche par Alter Poderoso. Allumar & Onguella reconnurent ses loix; & après ses conquêtes il se retira à Badajos, pour laisser reposer ses troupes. Sur ces entrefaites il arriva un secours de cavalerie & d'infanterie Angloise à Lisbonne, où Marialva, Schomberg, & le Comte de Mesquitella se rendirent. Ce dernier n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il y mourut. Il avoit du mérite, & avoit rendu de grands services à l'Etat pendant tout le cours de la guerre. Le Comte de Prado deffendit avec succès la Province d'entre Douro & Minho, & le Comte de Villaflor, celle de Beira. Vers ce tems là, la Reine dégoutée du gouvernement, à cause des contradictions, que lui opposoient sans cesse les Favoris du Roi, résolut de se décharger de ce pesant fardeau, & de remettre toute l'autorité entre les mains d'Alfonse, son fils.

Jamais Prince ne fut moins capable de gouverner que lui. Emporté par l'impétuosité de son temperament, il se livra à tous ses caprices, qui insensiblement le conduisirent à sa perte. Dans les premiers instans de sa jeunesse, il ne connoissoit point de plus grand plaisir, que de voir batre à coups de fronde les enfans du petit peuple. Parmi ceux-là, Antoine de Conti Vintimiglia, natif de Lisbonne, & originaire de Vintimiglia, 1662.
Ville de l'Etat de Genes, sçut enchaîner toutes ses inclinations. Le Roi l'entretenoit souvent. Conti, vif, hardi, lui faisoit des presens de frondes de soye, de couteaux dorez, & d'autres choses semblables, proportionnées à son âge. La Reine, craignant que cette familiarité n'eût des suites facheuses, fit deffendre à Conti de se presenter davantage devant le Roi; mais Conti méprisa les ordres de la Reine, & tout ce qu'il pût faire, fut de se déguiser pour voir le Roi.

Cette contrainte ne servit qu'à affermir le Roi dans l'attachement qu'il avoit pour son Favori. L'on fut obligé de lui permettre de le voir, & cette condescendance fut la source d'une partie de tous les égaremens, où tomba depuis Alfonse. Cependant pour le détourner du penchant, qui l'entraînoit; on l'occupa à de nouveaux exercices; & celui de monter à cheval, paroissant propre à le détacher des pueriles occupations, qui l'avoient jusqu'alors arrêté; Dom François de Sousa, Comte de Prado, Grand Ecuyer, & Galvan d'Andreade, premier Ecuyer, furent chargez du soin de lui mettre les rênes à la main.

On trouvoit une porte dans une cour du Palais, qu'on appelle la cour du Lion: c'étoit par cette porte, qu'Alfonse avoit accoutumé de faire venir à des heures extraordinaires, Antoine Conti, Jean Conti, son frere, avec d'autres jeunes gens, parmi lesquels se trouvoient quelques Maures, & quelques Negres, qui s'exerçoient en sa presence à toutes sortes d'exercices violens. Le Roi lui-même se mêloit quelquefois parmi eux, & tantôt il luttoit,

1662. tantôt il lançoit la barre, & tantôt il se batoit à coup de poing. Cette conduite, dont on fut informé, causoit un violent chagrin à la Reine; & le Comte d'Odemira qui n'ignoroit point, que l'on impute toujours les défauts des Princes, à ceux qui ont été chargez de leur éducation, en ressentit une vive douleur. Resolu d'arracher ce Prince à quelque prix que ce fût, à un commerce si bas, il se rendit un jour dans la cour du Lion, où il deffendit à Conti, & à sa suite d'y revenir sous des peines rigoureuses. Alfonse fut outré de cette défense : il se retira en fureur dans son appartement, & laissa échaper quelques menaces contre le Comte d'Odemira.

Rien n'égale le malheur des Princes. Ils ne connoissent presque jamais, ni les douceurs d'une amitié respective, ni les avantages qu'on peut retirer de la verité. On ne s'attache ordinairement à eux, que par interêt ou par vanité. Ceux qui environnoient Alfonse, n'ayant en vûë que ces deux objets, au lieu de l'appaiser, l'aigrirent encore davantage, en lui disant : » Que le Comte d'Odemira vouloit » établir son autorité sur les débris » de celle de Sa Majesté; mais qu'il » ne devoit point le souffrir, s'il ne » vouloit point s'exposer à tomber » dans le mépris ; & dans l'oubli. » Ce discours fit une si grande impression sur son esprit, qu'il n'écouta plus qu'avec dédain, les conseils salutaires du Comte d'Odemira; d'ailleurs il ne voulut ni boire, ni manger qu'on ne lui eût rendu Conti, son Favori.

Il recommença ses jeux ordinaires; & ses divertissemens devinrent même publics. Ceux dans lesquels il y avoit du danger à courir, avoient pour lui des attraits puissans. Il ne comptoit s'être bien amusé, que lorsqu'il y avoit eu 1662. bien du monde blessé, ou estropié. Ensorte qu'il faisoit souvent lâcher des Dogues dans la grande place du Palais, où il arrivoit souvent, que ces animaux se jettoient sur le peuple, & mordoient dangereusement. Le Comte d'Odemira voulant lui faire apprendre des armes, lui donna pour Maître, Diegue Gomes Figueiredo, qui ne pût l'obliger à se soumettre à aucune des regles, pratiquées dans cet art. Il se jettoit avec fureur sur ses adversaires, & tâchoit toujours de leur porter des coups dangereux. Jean Conti frere d'Antoine, se trouvoit à tous ces exercices, & devint bien-tôt aussi son Favori. Jean étoit insolent, vain, & audacieux, il ne respectoit personne, & il osa même jusque dans le Palais, faire des violences dignes des plus honteux châtimens. Neanmoins le Roi les lui pardonna; cette impunité enhardit les autres, & la Ville bien-tôt ne devint qu'un lieu dangereux, où l'on n'osa plus marcher sans prendre des précautions, surtout pendant la nuit.

Cette conduite honteuse excita le murmure du peuple, & du murmure on vint à mépriser hautement le Roi. En même-tems l'Infant Dom Pedre, frere d'Alfonse, devint plus cher à tout le Royaume. On le regarda comme l'unique ressource, qui restoit pour soutenir la Majesté du Trône. On l'avoit logé dans le même appartement du Roi, afin d'unir davantage ces deux Princes : mais le Roi le contredisoit en tout; il se plaisoit à le mortifier; il saisissoit avec une espece d'avidité toutes les occasions de lui nuire. D'ailleurs, lorsque l'Infant vouloit s'appliquer à quelque chose de sérieux & de solide, Alfonse l'en détournoit; & de là, naissoient des

1661. querelles frequentes, qui par la malice & la bassesse des Favoris du Roi, qui l'aigrissoient sans cesse contre Dom Pedre, dégenererent enfin en une haine cruelle de la part d'Alfonse.

En entrant dans sa seiziéme année: il s'affranchit entierement des soins, que prenoit le Comte d'Odemira, pour le detourner du penchant qui l'entrainoit à toutes les actions les plus basses & les plus deshonorantes. Conti son Favori, lui avoit fait envisager l'attachement du Comte, comme une gêne insuportable. Alfonse qui ne voyoit plus que par les yeux de ce Favori, suivit en tout ses conseils pernicieux. Alors la faveur de Conti fut telle, qu'il disposoit du Roi au gré de ses désirs. Les Courtisans, à qui les plus basses souplesses ne coûtent jamais rien, lorsqu'ils sont persuadez qu'elles peuvent les conduire à quelque degré de fortune plus élevé, que celui où ils sont; les Courtisans, dis-je, dès ce moment, firent de Conti, cet homme né pour ainsi dire, dans la lie du peuple, l'objet de leurs viles adulations. Lui-même ennivré de sa fortune, se livra à tout l'orgueil, qu'inspire presque toujours une grande faveur. Il ne voulut plus se contenter de sa naissance, il crut qu'il avoit besoin d'une illustre origine, pour faire passer plus facilement l'insolence de sa conduite. Il publia donc qu'il descendoit d'une branche des Ventimiglia, ancienne & noble famille du Royaume de Sicile; & il trouva des flateurs assez effrontez, pour appuyer cette lache imposture.

La plûpart de ceux qui approchoient le Roi, réünissoient en eux tous les vices à la fois, le bas mensonge, la flaterie insolente, l'avarice sordide, l'indecence honteuse des discours, avec l'orgueil, l'ignorance & la sotte vanité. Les principaux Ministres, choquez de voir le Roi, environné de cette foule d'hommes dissolus, conseillerent à la Reine de faire passer ce Prince dans l'appartement neuf du grand pavillon, appellé le Fort, où ces hommes, qui corrompoient ses mœurs, pourroient le voir avec moins de liberté. La Reine suivit leur conseil, & ordonna qu'il seroit désormais servi, par Dom Juan de Silva, Marquis de Govea, Grand Maître de sa Maison, Garcie de Melo, son Grand Chambellan, le Comte de Prado, son Grand Ecuyer, Dom Juan d'Almeyda, Maître de sa Garde-Robe, & par Louis de Melo, Capitaine des Gardes de la Porte. Peu de tems après le Comte de Prado ayant été commander dans la Province d'entre Douro & Minho, sa Charge de premier Gentilhomme de la Chambre, & celle de Grand Ecuyer, furent données à Dom Diegue de Lima, Vicomte de Villeneuve de Cerveira, & à Louis de Vasconcelos & Sousa, Comte de Castelmelhor. 1662.

Tous ces Officiers devoient servir par semaine, & coucher dans le Palais. Ils étoient relevez le jour par Dom Vasco Mascaregnas, Comte d'Obidos; Nuño de Mendoce, Comte de Valdereïs; Louis de Silva Tello, Comte d'Aveiras; & François de Sousa Coutigno, Conseiller d'Etat. On leur donna des clefs pour entrer dans le Palais à toutes les heures, & l'on tint la porte, qui communiquoit de l'appartement de la Reine, à l'appartement du Roi, toujours ouverte; mais toutes ces précautions furent inutiles. Le Comte d'Odemira ayant dit au Roi, qu'on avoit fixé l'endroit par où il devoit sortir désormais; le

1662. Roi répondit brusquement, qu'il ne vouloit jamais sortir que par la sale des Gardes Allemandes. Il y a trop de monde, Sire, répliqua le Comte, tant mieux, ajoûta le Roi. On ne douta point qu'on n'eût suggeré au Prince de passer par cette sale, afin de se faire voir au peuple. Dès-lors même, on fut convaincu qu'il arriveroit bien-tôt quelque changement dans le Gouvernement ; & chacun conçut de l'esperance, ou de la crainte, selon l'état de sa fortune.

Cependant, comme le Roi n'étoit plus environné que de personnes de la premiere qualité, & d'un mérite distingué, il cessa de voir pendant quelque tems Conti, & ses Compagnons. Mais ils ne demeurerent pas long-tems dans cette situation : ils se virent, & le Roi se replongea dans ses premiers excès. Un jour ayant été à Alcantara, pendant que les Gentilshommes, qui l'avoient accompagné étoient à dîner, il s'en alla à Azeytaon, maison du Duc d'Aveiro. Il rencontra un taureau sur son chemin, il l'irrita de telle maniere, que cet animal se jetta sur son cheval, qui se cabra, & le renversa par terre, avec tant de violence, qu'il en perdit les sens. Il fallut le faire saigner cinq fois pour le rétablir de cet accident. On saisit cette occasion pour lui faire des remontrances ; mais elles n'opererent aucun changement dans sa conduite. Au contraire, devenant de jour en jour plus féroce, il insultoit même aux hommes qu'il rencontroit sur son passage, de la maniere du monde la plus brutale. Un soir en revenant de Palhavam, il se détacha de sa suite pour attaquer deux hommes, qu'il apperçût. Ayant renversé l'un des deux, il l'eut tué, s'il ne se fût mis en deffense. Celui-ci alloit porter un coup dangereux au Roi, qu'il ne reconnoissoit point, sans l'arrivée du Grand Veneur, qui se mit à crier, Sire, il n'est pas raisonnable que Votre Majesté tuë ses propres sujets. A ce mot de Majesté, cet homme avec un respect mêlé de confusion & de crainte, se retira derriere un mur, où le Roi voulut le poursuivre. Peu de jours après, en passant devant le Noviciat des Jésuites, il voulut faire enfoncer les portes de cette Maison, pour entrer dans l'enclos, où on lui avoit dit qu'on entretenoit des Dogues terribles. La porte ayant heureusement été ouverte, le Roi ne se soucia plus d'y entrer; mais il s'écarta avec un seul Valet-de-pied, & ayant rencontré trois hommes, il les chargea brusquement l'épée à la main. Etant botté, il s'embarrassa de maniere, qu'aux premiers coups qu'on lui porta, il tomba par terre, blessé dans l'aîne. On courut à son secours, & on le ramena dans le Palais, où on le pansa. A l'égard de ceux qui l'avoient blessé, deux s'enfuirent, & le troisiéme fut arrêté ; mais le Grand Veneur le fit remettre en liberté.

Lorsque le Roi fut gueri de cette blessure, le Conseil d'Etat ordonna du consentement de la Reine, qu'on iroit en corps pour le supplier de prendre plus de soin, de la conservation de sa Personne Royale. Dom Nuño Alvares Pereira, Duc de Cadaval, porta la parole, & parla ainsi. » Sire, par ordre de la Reine Regente, votre Mere, de l'Infant, votre Frere, de l'Infante, votre Sœur ; par ordre enfin de tout le Royaume, nous sommes ici tous, pour supplier Votre Majesté, de conserver votre vie, afin de prévenir la ruine de l'Etat. Il n'est pas raisonnable que Votre Majesté courre 1662.

1662. » après la fin de ses jours ; & il n'est pas » juste qu'Elle arrache la vie à ses sujets. L'art principal de regner, consiste à sçavoir acquerir l'amour de » ses peuples. Devenez leur Pere, & » non leur oppresseur. Ils ne respirent » que le zele de votre service. Qu'ils » éprouvent à leur tour, votre reconnoissance par des bienfaits. Bientôt la tranquillité regnera dans tout » le Royaume. 1662.

Ce discours ne produisit aucun effet sur son esprit. Au contraire Alfonse n'en devint, pour ainsi dire, que plus féroce, & il ajoûta à cette férocité un libertinage honteux. Il s'affranchit de toute bienseance, & se livra avec impetuosité, à tous les excès d'une débauche effrenée. Il sortoit la nuit avec les deux Conti, & quelques autres braves, armez comme lui. Il appelloit les uns *Fixos*, c'est-à-dire, Fermes, & les autres *Porradas*, c'est-à-dire, Goinfres. Il couroit dans les ruës avec eux, & entroit dans les lieux infames, où il exerçoit toutes sortes de violences, sur les femmes, qu'il y trouvoit. Souvent il les faisoit venir dans son Palais, & il se vantoit de faire avec elles, des excès hors de toute vraisemblance.

Un jour il se transporta dans l'Eglise de N. Dame du Rocher de France, pour y voir une jeune fille, dont on vantoit la beauté. Elle étoit belle en effet, mais elle étoit encore plus coquette que belle. Ne l'ayant pas rencontrée dans cette Eglise, il se fit transporter dans celle de Saint Sauveur, où elle étoit. Il rencontra sur son chemin le carosse de Martin Correa de Sa, Vicomte d'Asseca. Ses gens crierent aux gens du Vicomte d'une maniere indecente, & grossiere de s'arrêter ; les gens du Vicomte d'Asseca, qui ne reconnurent point le Roi, y répondirent vivement ; la dispute s'échaufa, on en vint aux mains. Le Roi, au lieu d'appaiser ce tumulte, en se nommant, sortit de sa litiere avec Jean Conti, & porta le pistolet à la gorge du Vicomte déja blessé, qu'il eut tué si le pistolet eut fait feu. Le Vicomte l'ayant alors reconnu, baissa son épée, & se jetta aux genoux du Roi, pour lui demander pardon, mais le Roi l'outragea cruellement de paroles. Cependant tout le monde commença à craindre pour soi, le danger devint general, on trembloit lorsqu'on étoit obligé de sortir, de rencontrer le Roi.

A mesure que ce Prince croissoit en âge, ses mœurs se corrompoient de plus en plus ; & la corruption gagnoit insensiblement toute la Cour. On craignoit de paroître vertueux devant un Prince, qui embrassoit aveuglement tous les vices. La Reine dans l'esperance d'arrêter ce torrent, qui entraînoit les plus fermes, songea à donner de solides occupations au Roi son fils. Elle le menoit aux audiences publiques, elle le faisoit assister à tous les Conseils d'Etat, & à toutes les dépêches ; elle n'oublioit rien enfin pour l'arracher à son naturel féroce & dangereux, & pour le mettre en état de commander. Mais ses soins, ses peines, tout devint inutile. On lui avoit persuadé que ce n'étoit point être Roi, que de se conduire par les idées & les conseils d'autrui : moyennant quoi, bien-loin d'écouter les avis & les instructions salutaires qu'on vouloit lui donner ; il les rejettoit avec dédain. Il conçut même des soupçons injurieux contre la Reine sa Mere, & il publia hautement qu'il étoit d'âge à gouverner par lui-même.

Sur ces entrefaites, il quitta l'apparte-

1662. ment qu'on lui avoit donné ; & alors il s'abandonna entierement à Conti, qu'il accabla de bienfaits, en le faisant Gentilhomme de sa Maison, Chevalier de Christ, & Valet de Garde-Robe, Garde-Clefs, honneurs, qui ne s'accordoient qu'à des personnes illustres par la naissance & par le mérite. Il ajoûta à ces graces un appartement dans le Palais, qui communiquoit avec le sien ; & l'Archidiaconné de Sobredello, pour Jean Conti, son frere.

Une faveur si déclarée, acheva de rendre Conti, l'objet des adulations & des respects des Courtisans. Ils couroient en foule chez lui, pour encenser cette nouvelle idole du caprice de leur Roi. Ils étoient souples & rampans devant cet indigne Favori, qu'ils daignoient à peine regarder quelque-tems auparavant. La Reine elle-même eut besoin de son crédit sur l'esprit du Roi, pour terminer quelques affaires ; & si Conti n'eût été un sujet médiocre, il eût profité de cette circonstance, pour menager cette Princesse, & mériter sa protection ; mais ennyvré de sa fortune, son éclat l'étourdit, & toute sa conduite ne fut que celle d'un homme vain, & borné ; qui ne devoit son élevation qu'au hasard, & qu'au caprice d'un Prince plus borné qu'il n'étoit lui-même.

Les grandes & frequentes maladies, dont le Roi avoit été attaqué dans son enfance, lui avoient laissé des infirmitez, dont ce Prince se ressentoit toujours. Les Medecins lui conseillerent d'aller prendre les bains d'Obidos : il s'y rendit, mais au lieu de prendre les bains, il s'y livra aux derniers excès de débauche & de cruauté. Il ravagea en chassant tout le pays ; & les habitans se tenoient enfermez, pour se dérober à ses fureurs. Tant d'excès, & une conduite si pitoyable, causerent de si violens chagrins à la Reine, qu'elle en tomba malade. Le Comte d'Odemira vint aussi à mourir vers le 15 Mars 1661 ; & par sa mort le Roi n'ayant plus personne qui osât lui parler assez librement, acheva de se livrer entierement à toute l'impetuosité de ses passions. Aucun frein ne pût plus le retenir. Au reste, tout le monde fit l'éloge d'Odemira, par les regrets qu'on témoigna sur sa mort. 1662.

On traita vers ce tems-là du mariage de l'Infante Catherine, avec Charles II. Roi d'Angleterre : nous en avons déja parlé. La Reine ne désiroit rien avec tant d'ardeur, que l'accomplissement de ce mariage, & que de voir en même-tems, l'Infant Dom Pedre déclaré Prince, afin de pouvoir ensuite remettre les rênes du Gouvernement entre les mains du Roi, & pouvoir se retirer dans un Convent, pour y joüir de quelque tranquillité. Ce dessein l'engagea à écrire de sa propre main un mémoire, où elle expliquoit les motifs, qui l'avoient déterminée à former cette résolution. Elle y réfutoit aussi les calomnies dont les ennemis de cette Princesse, avoient voulu noircir sa réputation, en publiant qu'elle avoit conçû le dessein d'ôter la Couronne au Roi, pour la donner à l'Infant. Au reste elle y descendoit dans un bas détail, qui nous empêche de rapporter cette piece, la regardant comme indigne d'une si grande Princesse.

Pendant qu'on travailloit à cette espece de manifeste, on disposoit toutes choses, pour l'embarquement de la Reine d'Angleterre, qui partit enfin pour Londres le 23 Avril, sous la conduite de François de Melo de Torres, qu'on avoit fait depuis peu, Marquis de Sande. Immediatement après le départ de cette Princesse, la

1662. Regente sépara l'Infant d'avec le Roi, pour lui donner une éducation convenable, & le mettre en état de gouverner le Royaume, à la place de son frere, qui de jour en jour devenoit moins propre pour soutenir la Majesté, & le poids d'une Couronne. Elle forma en même-tems la maison de l'Infant, qu'on logea dans la maison de Christophe de Moura, Marquis de Castel Rodrigo, située dans un lieu appellé Corte-Real. On nomma pour Gentilshommes de sa Chambre, Martin Alfonse de Melo, Comte de Saint Laurent, Dom Juan de Costa, Comte de Soure, Rui de Moura Telles, Dom Rodrigue de Meneses, George de Melo, Juan Nuñes d'Acugna, Comte de Saint Vincent; & pour Aumônier, Rodrigue d'Acugna de Saldagne, Chantre de l'Eglise Cathedrale de Lisbonne, & pour Secretaire Antoine de Tavares.

Une maison si considerable par le nombre, & plus encore par le mérite & la qualité de ceux qui la composoient, donna de l'ombrage au Roi Alfonse. Ses Flateurs ne manquerent point de saisir cette occasion pour déclamer contre la Reine, & contre l'Infant. Ils lui firent entendre, que toutes les vûës de la Reine ne tendoient qu'à élever ce Prince, sur le Trône, où elle ne le voyoit placé qu'avec peine. Le Roi en témoigna son mécontentement, & bien-tôt une partie de ceux qui faisoient leur cour à l'Infant, l'abandonnerent, pour ne pas déplaire à Alfonse. L'Infant de son côté fit plus assidûëment sa cour au Roi, il le suivoit par tout; il étoit de tous ses plaisirs; mais en observant toujours beaucoup de moderation, & de circonspection. On lui fit un crime de cette retenuë: on taxa sa modestie de politique, & d'un orgueil caché, qui ne tendoit qu'à persuader au peuple, qu'il étoit plus digne de regner qu'Alfonse, 1662.

Cependant la conduite de celui-ci devint si dereglée, que la Reine n'en pouvant plus soûtenir le débordement, résolut pour n'être plus le témoin de tant d'excès, de lui remettre le Gouvernement, & de se retirer. Elle ordonna pour cet effet à Pedre Vierra de Silva, Secretaire d'Etat, de faire toutes les dépêches necessaires pour cela. Ce Ministre representa à la Reine, qu'avant de faire cette démarche, il étoit de sa prudence de la communiquer au Conseil d'Etat, ce qu'elle fit. Le Conseil fit dire à la Reine. « Qu'à la vérité, l'âge du Roi » lui donnoit droit sur le Gouvernement de l'Etat; mais que la foiblesse de sa santé l'en rendoit encore incapable. Qu'il ne falloit donc » pas s'arrêter aux années; mais, à » l'incapacité où ce Prince étoit de » pouvoir encore gouverner par lui-même. Que lui laisser la conduite de la Monarchie, ce seroit » l'abandonner à l'imprudence de ses » Favoris, qui ne manqueroient pas » de s'emparer de toute l'autorité, » & de disposer de tout au gré de » leurs caprices. Que si elle executoit son dessein, & qu'elle abandonnât son Fils au sort de la tempête; elle rendroit inutiles toutes » les précautions du feu Roi, & ne » répondroit pas à ce que tout le monde attendoit de sa prudence, & de » son zele. Que quand le Roi auroit » même plus d'âge, plus d'experience, & de plus nobles inclinations » qu'il n'avoit, il auroit toujours besoin de son conseil. Ainsi donc » qu'elle ne devoit point quitter le » Gouvernement, à moins qu'elle » voulût, que le Royaume éprouvât la

1662. » désolation, dont l'Ecriture menace » un peuple, qui est sous la domina- » tion d'un jeune Roi.

Toutes ces raisons ne pûrent ébranler la Reine. Sur cela les Ministres la conjurerent d'en differer au moins l'execution, jusqu'à ce qu'on eût chassé d'auprès du Roi, ceux qui l'entretenoient dans ses débauches; & qu'on eût rendu ce Prince plus capable d'écouter les conseils, des personnes sages & instruites des affaires du Gouvernement : qu'elle devoit y consentir, & en même-tems, prendre des précautions pour assembler les Etats, afin de trouver quelque remede prompt & efficace, pour faire entendre raison au Roi sur ses débauches, & ses emportemens, qui l'avoient mis plusieurs fois en danger de perdre la vie. Qu'au reste, ce ne seroit point manquer au Roi, que de recourir à cet expedient; qu'aux maladies extrêmes & opiniâtres, il falloit des remedes violens : que comme on avoit autrefois travaillé avec succès au recouvrement de la liberté publique, il falloit maintenant travailler avec la même vigueur à sauver l'Etat de la ruine, dont il étoit menacé. Mais comme l'assemblée generale des Etats étoit difficile à convoquer, à cause des oppositions, que pouvoient y aporter les Favoris du Roi, il falloit se contenter d'une assemblée du Conseil d'Etat, des Tribunaux, de la Justice, de la Noblesse & du Peuple de Lisbonne, ainsi qu'on l'avoit pratiqué en tout tems, dans les necessitez pressantes.

Tout le monde approuva cet arrangement; & l'on résolut, que pendant que le Roi assisteroit aux dépêches avec la Reine, on arrêteroit tous ceux qui contribuoient à corrompre les mœurs du Roi; & qu'ensuite on iroit en Corps trouver ce Prince, pour le conjurer d'approuver cette démarche, necessaire pour les interêts & le service de Sa Majesté, & le bien public. On communiqua ce projet au Duc de Cadaval, au Marquis de Govea, à Dom Antoine de Meneses, Marquis de Marialva, à Dom Francisco Soto Major, Evêque de Targa, au Comte de Saint Laurent, au Comte de Soure, à Dom Rodrigue de Meneses, à George de Melo, au Docteur Nicolas Monteiro, au Secretaire Pierre Vieira de Silva, au Pere Antoine Vieira, Jesuite, & à beaucoup d'autres personnes de la Cour. 1662.

Antoine Conti possedoit toujours la faveur du Roi, & prenoit connoissance des affaires les plus importantes du Royaume. Gaspar de Faria Severim, Secretaire des Graces, lui communiquoit tout, par ordre du Roi, & Conti se mêloit de tout; ce fut même lui qui disposa toutes choses, pour le départ de la flote d'Angleterre. Edouard de Montaigu, Comte de Sandvvich, Ambassadeur de Sa Majesté Britanique, & General de la flote qui devoit conduire la Reine, eut plusieurs conferences avec ce Favori, qu'il regala magnifiquement sur son vaisseau. Sur ces entrefaites Conti, qui avoit ses espions, fut informé du peril qui le menacoit, car c'est à lui qu'on en vouloit principalement. Il ne sortit donc plus qu'avec le Roi, ou qu'accompagné de gens entierement livrez à sa fortune. Alors on résolut de l'arrêter même dans le Palais; & pour faciliter cette entreprise, la Reine mena le Roi avec elle, à la chambre des Dépêches, un Samedi 16 Juin 1662. Dès qu'il y fut entré, le Duc de Cadaval, Louis de Melo, Capitaine de la Porte, & son fils Emanuel, avec Edouard vas d'Orta Osorio, l'un des Grands Prevôts de la

1662. Cour, se rendirent au bas de l'appartement du Roi. Le Duc de Cadaval posta des gardes à la porte, & Louis de Melo avec son fils, se rendit à la porte des deux anti chambres du Roi. Conti qui étoit dans la premiere anti-chambre, se retira dans la seconde, & s'y enferma. Dans cet instant le Duc de Cadaval rejoignit Melo, & voulut se servir d'une clef secrete qu'il avoit, pour ouvrir la porte; mais Conti l'en empêcha, en mettant la sienne dans la serrure. On craignit alors, que Conti ne se sauvât par la porte, qui servoit de communication aux appartemens du Roi & de la Reine; ce qui auroit fait avorter le projet medité. Melo courut promptement pour s'emparer de cette porte, & le Duc de Cadaval passa par la terrasse, qui regarde sur la Chambre des Indes, pour voir si Conti ne se sauveroit point de ce côté-là. Il trouva qu'il s'efforçoit de passer à travers les grilles d'une fenêtre. Le Duc le saisit par les cheveux. Alors Conti lui demanda, pourquoi on exerçoit cette violence: parce que j'ai ordre de vous arrêter de la part du Roi: voulez-vous me tuer, ajoûta Conti: non, répliqua le Duc: Hé bien laissez-moi, je vais rentrer, & vous ouvrir la porte; le Duc le laissa, mais Conti se voyant libre, ne voulut plus répondre.

Le Duc prit le parti de faire apporter des haches pour briser les portes. Le Comte de Castelmelhor, ayant été informé de ce qui se passoit, alla à la Chambre des Dépêches, pour avertir le Roi, du danger où étoit Conti. N'ayant pû lui parler, il se rendit dans la terrasse où étoit le Duc, & lui dit; qu'il manquoit de respect au Roi, dont le Palais devoit être un azile sacré & inviolable. Le Duc ne fit aucune attention à son discours, & les haches 1662. ayant été apportées, il dit à Conti, que s'il l'obligeoit à rompre la porte, il n'y auroit plus de quartier pour lui. Cette menace produisit un bon effet; Conti ouvrit, & sortit avec un air grave & fier; le Grand Prevôt l'arrêta dans le moment, avec Baltazar Rodrigue de Matos, Valet de la Garde-Robe. Il les mena tous deux par la terrasse, sur le bord du Tage, où il les fit entrer dans une chaloupe, pour être conduits dans un vaisseau, prêt à faire voile pour le Bresil. On arrêta aussi Jean de Matos, Francisco Bernardo de Tavira, & Jean Conti; mais il n'y eut qu'Antoine & Jean Conti, & Jean de Matos, qui allerent au Bresil. Rodrigue de Matos fut remis en liberté, parce qu'il n'étoit pas si coupable que les autres; & Tavira parce qu'il avoit pensé se tuer, en voulant se sauver, lorsqu'on l'avoit arrêté.

Dès que la Reine eut appris que le projet médité avoit été heureusement executé, elle fit dire aux Conseillers d'Etat, aux Tribunaux, à la Maison de Ville, à la Chambre des Vingt-Quatre, aux Grands & aux Gentilshommes de venir en ce même instant, dans la Chambre où le Roi étoit avec elle. Lorsque tout le monde fut arrivé, on fit lire par le Secretaire d'Etat un discours addressé à l'assemblée, qui disoit, « Que la Reine ne » s'étoit chargée du Gouvernement » de l'Etat, que pour obéïr aux or- » dres du feu Roi, que par amitié » pour le Roi son fils, & par amour » pour ses sujets; que touchée des » malheurs qui menaçoient la Mo- » narchie, elle les avoit tous assem- » blez, pour déclarer au Roi en leur » presence, le remede qu'elle vou- » loit y apporter pour prévenir ces

1662. » malheurs. Que la justice étant le » plus ferme appui du Trône ; son » dessein étoit d'examiner tous les » Tribunaux, afin de réformer & » châtier ceux qui n'auroient pas » exactement rendu cette justice. » Qu'elle vouloit encore que tout » le monde conjurât le Roi de » s'appliquer aux affaires, pour pou- » voir gouverner par lui-même ; » de ne plus exposer sa vie, comme » il avoit fait jusqu'à present, en se li- » vrant à des exercices violens; de son- » ger à se marier, pour laisser des suc- » cesseurs, & assurer la tranquillité pu- » blique, & de se rendre enfin lui-mê- » me aussi recommandable, par son » propre mérite, qu'il l'étoit par sa » naissance & le Trône qu'il occu- » poit.

Voilà surquoi rouloit le discours addressé à l'Assemblée. Ensuite le Secretaire reprenant la parole, parla ainsi au Roi au nom de toute l'Assemblée.

» Seigneur, par la reconnoissance » que Votre Majesté doit à Dieu, au- » teur de votre puissance ; par celle » que vous devez à la Reine, votre » Mere, & aux services de vos Su- » jets, qui se jettent à vos pieds, » pénétrez d'une vive douleur, de » voir Votre Majesté livrée au tor- » rent des plus vives passions; on vous » conjure de leur opposer enfin un » frein salutaire, & de nous délivrer » par votre bonté Royale des craintes, » que l'amour que nous avons pour » votre Personne Royale, nous cause » continuellement. Votre Majesté, » Seigneur, peut mieux employer » son courage, sa generosité, & ses au- » tres vertus, qu'elle ne fait. Qu'elle » imite l'exemple de ce grand Roi, » l'auteur de notre liberté, dont le » souvenir sera éternellement gravé » dans nos cœurs. Que Votre Ma- 1662. » jesté écoute sans s'offenser nos re- » montrances, quoique contraires » peut-être, à ses sentimens. Si nous » nous conformions à ces sentimens ; » cette lâche complaisance seroit » une infidelité envers notre Roi. » La Nation Portugaise est incapable » de tant de bassesse : elle s'est tou- » jours distinguée par l'amour de la » vérité, & par le zele qu'elle a pour » le service de ses Princes. Quoi- » qu'elle ait déja juré, elle jure en- » core, Seigneur, & elle jurera mille » fois, humblement prosternée aux » pieds de Votre Majesté, de lui » rendre une veritable obéïssance, » & de mourir pour son service.

Ce discours fut suivi d'un troisiéme, prononcé encore par le Secretaire, & adressé à toute l'Assemblée. On entroit dans un grand détail contre ceux, qui par leurs conseils pernicieux, corrompoient les mœurs du Roi, semoient la discorde parmi les Grands, troubloient l'ordre du Gouvernement & de la justice, commettoient nuit & jour des crimes atroces, violant tous les droits de la societé, & causant un scandale general, digne du dernier châtiment. Après cette énumeration, on s'adressoit encore au Roi ; & on l'assuroit que tout ce qu'on venoit de dire, étoit conforme à la raison & à la justice ; & qu'on esperoit que Sa Majesté l'honoreroit de son approbation, en reconnoissant la juste intention de ceux, qui osoient porter la vérité jusqu'aux pieds de son Trône, devant lequel ils étoient tous prosternez, avec un profond respect, & une très-grande humilité.

Après qu'on eût achevé de prononcer tous ces discours, on alla selon la coutume du pays, baiser la main

1662. du Roi & de la Reine, & l'on sortit de la Chambre. Le Roi demanda au Grand Veneur, si tout ce concours de monde étoit une Assemblée d'Etats. Le Grand Veneur lui répondit, que si-tôt que Sa Majesté seroit de retour dans son appartement, il l'informeroit de tout. Il lui dit en effet, « Que pour satis- » faire aux plaintes qu'on faisoit » contre Antoine Conti, & ceux » qui diminuoient son autorité, » en exposant tous les jours sa vie; » la Reine avoit ordonné, qu'on » s'emparât de leurs personnes, » & qu'on les éloignât de celle » de Sa Majesté. Que la chose » ayant été executée par le con- » seil de ses plus zelez sujets, » elle lui en avoit rendu compte par » le discours, que le Secretaire ve- » noit de lui prononcer en presence » des Tribunaux.

Alors le Roi qui comprit de quoi il s'agissoit, se leva en fureur de son siege, & alla chercher Conti dans la Chambre. Ne l'ayant pas trouvé, il jura qu'il le trouveroit dans quelque endroit qu'on l'eût envoyé. Le Grand Veneur lui dit encore, « Que Sa » Majesté ne devoit point se mettre » en colere, de ce que l'on venoit » de faire. Bien-loin de vous fâcher » contre la Reine, & contre vos Minis- » tres, vous devez leur sçavoir bon » gré, du zele avec lequel ils éloig- » nent des personnes, qui ne s'atta- » chent à votre Majesté, que par inte- » rêt; & qui ne semblent s'appliquer » qu'à vous faire perdre l'amour de tous » vos autres sujets. Que s'il vouloit en » être aimé comme un pere le doit » être de ses enfans, il étoit d'une » necessité indispensable qu'on fît ce » qu'on avoit fait. Que c'étoit donc » ce qui avoit obligé de faire em- » barquer Conti dans un vaisseau, » qui avoit déja pris la route du » Bresil. 1662.

Cette nouvelle consterna le Roi. Cependant il envoya chercher Emanuel Antunes, ami & confident de Conti. Cet Antunes entra dans la Chambre du Roi, en même-tems que le Comte de Castelmelhor. Le Grand Veneur en sortit, & les laissa tous trois ensemble. Ils eurent une longue conference. Ensuite le Roi en eut une autre avec une Dame de la Reine. Et dans l'une & dans l'autre, on persuada au Roi, de tirer une vengeance éclatante de l'affront qu'on lui avoit fait. Il en conçut le dessein; mais il falloit prendre des mesures. Il dissimula donc son ressentiment, & ses desseins; & le lendemain il se montra tranquille, & gai, ensorte qu'on eût dit qu'il ne se souvenoit plus de Conti. Tout le monde applaudit à la conduite de la Reine; les Partisans, & les amis de Conti, s'accommoderent également au tems, & approuverent ce qui avoit été fait.

Le lundi, c'est-à-dire, deux jours après l'éxil de Conti, le Roi fut selon sa coutume à Alcantara, avec plus d'éclat & de pompe qu'à l'ordinaire. L'Infant & une grande partie de la Noblesse l'accompagnerent. Tout le monde étoit attentif, & tout le monde trembloit, qu'il n'arrivât encore quelque fâcheuse nouveauté. Ce qui donna lieu à cette crainte, c'est une lettre extrêmement fiere, que le Comte de Castelmelhor écricrivit au Secretaire d'Etat, pour lui demander de la part du Roi, si on avoit ordonné de faire mourir Conti en sortant du port de Lisbonne, & si l'on devoit arrêter Emanuel Antunes prisonnier.

Au retour d'Alcantara le Roi alla rendre visite à la Reine. Il ne donna

1662. aucune marque de son mécontentement, ni par ses paroles, ni par ses actions. Deux jours après, ce Prince se rendit secretement à Alcantara, avec le Comte de Castelmelhor. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il envoya chercher le Comte d'Atougia, & ensuite Sebastien Cesar de Meneses, Conseiller d'Etat, & enfin la Garde des Archers. Alfonse écrivit en même-tems aux personnes, en qui il avoit le plus de confiance; convoqua la Noblesse; & donna avis aux Gouverneurs des Places & des Provinces, qu'il avoit pris possession du Gouvernement de l'Etat.

La Reine ayant été informée de ce qui se passoit, assembla son Conseil, où il fut arrêté qu'elle écriroit au Roi, pour le prier de revenir à Lisbonne, étant résoluë de déposer entre ses mains, l'autorité dont elle étoit revêtuë. Cette lettre qui fut portée au Roi par l'Evêque de Targa, étoit conçûë en ces termes.

» Très-haut & très-puissant Prince, Moi la Reine, j'envoye saluer » Votre Majesté, comme celui que » j'aime, & que j'estime sur tous » mes enfans. Je viens d'apprendre » que vous étes allé à Alcantara, dans » le dessein d'y établir votre demeure, & que vous avez mandé à des » Gentilshommes, & à des Officiers » de votre Maison de vous y venir » trouver. Comme vous avez fait » cette démarche, sans m'en avertir; » on s'imagine que vous êtes dans le » dessein de vous séparer de moi; » mais comme je n'ai jamais manqué » aux devoirs de mere, je ne puis » croire que vous manquiez à ceux » de fils. Je vous conjure donc, pour » faire cesser les bruits qui se répandent dans le peuple, de vouloir » promptement revenir auprès de » moi; personne n'ayant pour vous, 1662. » un amour aussi tendre, & personne ne faisant des vœux aussi sinceres que moi, pour votre conservation, & votre agrandissement. » Si vous n'avez d'autre dessein, que » de prendre en main le Gouvernement du Royaume, Dieu m'est témoin, que je le désire autant, & plus » que vous. A l'égard de ce qui s'est » passé en dernier lieu, & dont vous » avez du ressentiment, c'est avec » moi que vous devez traiter, mais » sans bruit, & sans éclat. C'est avec » moi que vous devez vous éclaircir, du moins si vous voulez témoigner l'obéïssance que vous devez à » Dieu, & à vos pere & mere. Ce » Royaume est à vous. Je ne le gouverne que sous votre nom. S'il étoit » à moi, ce seroit seulement pour » vous que je le conserverois. Nous » convoquerons ici, les Etats du » Royaume, comme nous pourrons, » afin qu'ils remettent le Gouvernement entre vos mains, comme ils » l'avoient remis entre les miennes. » Enfin il faut étoufer toutes nos divisions, pour prévenir nos ennemis qui nous menacent avec trois » armées. Si une guerre domestique » alloit s'allumer dans le sein même » du Royaume, nous serions perdus » sans ressource. Ainsi donc, pour » l'amour que vous portez à votre » peuple, & pour celui que je dois » esperer de vous, faites attention à » cette affaire. Que Dieu conserve » Votre Majesté, très-haut, & très-puissant Prince, sur tous mes enfans très-aimé & très-estimé fils. » A Lisbonne ce 21 Juin 1662. Votre » bonne Mere la Reine.

Le Roi répondit à cette lettre le lendemain, & il envoya sa réponse par Thomas de Norogna, Comte

1662. d'Arcos. Elle étoit conçûë en ces termes.

» Très-haute, & très-puissante » Princesse, Reine de Portugal & » des Algarves, en-deçà & au-delà » de la mer en Afrique, Souveraine » de Guinée, & des Conquêtes de » la Navigation, du Commerce d'Etiopie, d'Arabie, de Perse & des » Indes; celle que j'estime sur toutes » les autres, très-aimée, & très-chere Dame & Mere; Moi le Roi » j'envoye saluer Votre Majesté : » ayant égard à l'état où le Royaume » se trouve, par le voisinage des armées de l'ennemi, & ayant dessein » d'y apporter remede, comme un » Fils obéïssant de Votre Majesté, » touché de la fatigue continuelle, » avec laquelle depuis la mort du feu » Roi, mon Seigneur & Pere, elle » gouverne ce Royaume, qui doit sa » conservation aux soins, & à la prudence de Votre Majesté, j'ai résolu de la soulager. Comme selon » les Loix du Royaume, j'ai passé » de beaucoup le tems qui rend les » Princes sujets aux tuteurs, j'espere » qu'avec l'assistance Divine, & l'approbation de Votre Majesté, & l'union qui est entre moi & le Serenissime Infant, Dom Pedre, mon » frere, je satisferai mon peuple, & » triompherai des ennemis de la Couronne de Portugal. Très-haute, & » très-puissante Princesse, Reine de » Portugal, & des Algarves, &c. » Celle qui est de moi sur toutes les » autres très-aimée, & très-chere » Mere & Dame. Notre-Seigneur ait » Votre Majesté en sa sainte garde. » A Alcantara ce 21 Juin 1662. Votre très-obeïssant Fils, qui baise les » mains Royales de Votre Majesté. » Le Roi.

Ce Prince écrivit une lettre à peu près semblable à l'Infant Dom Pedre, qu'il lui fit rendre par Antoine de Mirande Henriques, à laquelle l'Infant fit réponse, pour exhorter Sa Majesté à revenir à Lisbonne. Mais le Roi demeura toujours à Alcantara. Ceux qui lui avoient persuadé de s'y retirer, lui repetoient sans cesse, que la Reine ne vouloit le faire revenir à Lisbonne, que pour le tromper, & le dépoüiller entierement de toute autorité. Frapé de cette idée, il ne fit aucune réponse à une seconde lettre que la Reine lui écrivit, pour l'assûrer, qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui remettre en main les rênes du Gouvernement. Cependant il envoya des ordres au Secretaire d'Etat, pour qu'il le vînt trouver à Alcantara; ce qu'il fit, du consentement de la Reine. Le Roi l'avoit mandé pour lui faire expedier des provisions pour six Conseillers d'Etat, qu'il venoit de créer, & qu'il vouloit ce jour-là même admettre au Conseil. Le Secretaire d'Etat étonné de cette création extraordinaire, le suplia, « de vouloir surseoir cette expedition, parce qu'encore que tous » les Gentilhommes, qu'il avoit choisis fussent dignes de cet emploi, » le tems n'étoit pas propre à cela. » D'ailleurs que c'étoit avilir cette » Dignité, que de la conferer à » tant de personnes à la fois. Que » le Roi son Pere employoit six ans à » choisir un Conseiller d'Etat, & que » Sa Majesté en créoit six dans une » nuit. Que la chose s'étant faite avec » trop de précipitation, & sans le » consentement de la Reine, encore » chargée du Gouvernement, elle » seroit generalement blâmée. Qu'il » étoit d'ailleurs à craindre que l'honneur que Sa Majesté vouloit faire » à ces Gentilshommes, ne leur atti- 1662.

1662. » rât du mépris, par une circonstan- » ce qui rendroit ridicule une chose, » qui étoit raisonnable en elle-même. » Qu'il plût donc à Sa Majesté de » retourner auprès de sa Mere, qui » lui remettroit avec les ceremonies » ordinaires, ce qu'il prétendoit » obtenir par des moyens injustes & » violens; qu'il n'étoit pas de la « bienséance que Sa Majesté prît com- » me une dépoüille, ce qui lui étoit » dû comme une legitime succession. » Que cette maniere d'agir feroit » voir, qu'il y avoit de la précipita- » tion dans le conseil qu'on lui avoit » donné, & soupçonner que la » Reine par ambition, ne vou- » loit pas lui remettre le Gouverne- » ment, quoiqu'elle ne désirât rien » avec tant d'ardeur, comme elle l'en » avoit assuré par ses lettres : que la » parole des Souverains étant sacrée, » elle ne pouvoit y manquer, qu'en » se manquant à elle-même, & à ce » qu'elle lui devoit.

Le Roi ne fit nulle atttention à tout ce que le Secretaire pût lui dire. Il n'en fit pas davantage aux conseils que l'Infant Dom Pedre, qui étoit venu le trouver, lui donna. Cependant pressant le Secretaire de dresser les provisions dont il étoit question, il entra un Ministre dans la Chambre du Roi, qui demanda au Secretaire, ce qu'il lui sembloit de cette affaire; je la trouve très fâcheuse, répondit le Secretaire, & moi aussi repliqua le Ministre : quel remede pourroit-on y apporter, ajoûta l'autre. On n'a qu'à assembler le Conseil, & si le Roi veut m'écouter je m'expliquerai librement. On dit au Roi qu'il ne pouvoit pas se dispenser de le faire, il le fit, & le Secretaire parla ainsi.

» Quoique les Royaumes appar- » tiennent aux Rois par droit de » succession, ils n'en peuvent ce- » pendant prendre en main le Gou- » vernement, qu'en observant les » anciennes Loix & les cérémonies » de chaque Nation, par un acte pu- » blic. La puissance ne leur est com- » muniquée qu'en vertu de cet acte, » qui leur sert de titre, envers » les presens, & envers ceux qui » viendront à l'avenir. Qu'en ver- » tu du testament du Roi, les Etats » avoient donné le Gouvernement à » la Reine, & lui avoient mis en- » tre les mains les Sceaux, ausquels » est attachée la Puissance Royale. » Que Sa Majesté, se trouvant sans » eux, elle faisoit violence aux Loix » & la justice. Que ceux qui lui ren- » droient obéissance, le feroient plu- » tôt par crainte que par raison. Que » quoique la Couronne lui appartînt, » la Reine sa Mere avoit neanmoins » comme Regente, la Puissance Royale » entre les mains; & quoique l'on » dût également respecter la Majesté » en tous deux, on ne devoit cepen- » dant de l'obéissance qu'à la Reine. » Qu'il ne devoit pas changer une » coutume, qui avoit été toujours in- » violablement observée. Qu'il n'étoit » pas raisonnable, que Sa Majesté » prît par force le Gouvernement, » que la Reine souhaitoit de lui rendre » de bonne volonté. Que cette vio- » lence, si contraire aux heureuses » esperances, qu'on avoit conçûës de » son regne, terniroit sa réputation, » non seulement dans ses propres » Etats, mais encore parmi les Etran- » gers. Que si Sa Majesté doutoit de » la sincerité de la Reine, elle pou- » voit envoyer un de ses Gentilshom- » mes voir dans un cabinet du Secre- » tariat, tous les ordres expédiés » pour les formalitez de cette cere- » monie. 1662.

1662. » monie. Que ces ordres faisant con-
» noître manifestement la volonté de
» la Reine, Sa Majesté devoit sui-
» vre son Conseil, & retourner au
» Palais, où la cérémonie pourroit
» se faire, non seulement avec la
» bienséance necessaire; mais encore
» avec un applaudissement universel.
» Que cette maniere d'agir seroit
» même utile à tout le monde, par-
» ticulierement à ceux qui appro-
» choient de plus près sa Personne
» Royale, qui sont obligez plus que
» tous les autres, de donner de bons
» conseils à Sa Majesté.

Tout le monde applaudit à ce discours, à l'exception d'un seul, qui dit que Sa Majesté n'avoit qu'à envoyer demander les Sceaux par le Secretaire, & que les ayant une fois entre les mains, il gouverneroit, sans qu'on pût y trouver à redire. Le Secretaire repliqua: « Qu'il n'avoit pas
» assez d'autorité pour les demander,
» que la Reine ne devoit pas non
» plus les rendre, si ce n'étoit au Roi
» même, sans qu'aucun Ministre s'en
» mêlât. Que Sa Majesté ne devoit
» rien entreprendre contre la justice,
» ni contre la bienséance, ce qu'il
» feroit pourtant, s'il suivoit ce con-
» seil.

L'Assemblée se sépara sans rien décider; mais le Roi demanda au Secretaire en particulier, s'il étoit bien assûré que la Reine voulût en effet lui remettre le Gouvernement. Le Secretaire lui répondit qu'il n'en doutoit point, pourvû que S. M. s'en retournât à Lisbonne. Cette réponse ne contenta point les Favoris du Roi. Ils craignoient, si ce Prince alloit à Lisbonne, que la Reine ne se raccommodât avec lui, & qu'ils ne fussent sacrifiez dans ce raccommodement. Ils conseillerent neanmoins au Roi, de renvoyer le Secretaire, avec ordre, de lui écrire, dès qu'il seroit arrivé à la Cour, une lettre de la part de la Reine, par laquelle cette Princesse s'engageât solemnellement, de remettre les rênes de l'Etat, entre les mains du Roi, à son retour à Lisbonne. 1662.

Le Secretaire ayant reçû cet ordre, partit dans le moment pour informer la Regente de tout ce qui se passoit à Alcantara, & pour lui parler de la lettre en question. Cette Princesse qui agissoit de bonne foi, ordonna au Secretaire d'aller l'écrire dans le moment. Il obéït: mais à peine l'avoit-il commencée, que le Comte de Pombeiro arriva d'Alcantara, pour lui dire que le Roi l'attendoit avec impatience. Le Secretaire acheva de l'écrire, la fit signer à la Reine, & la remit ensuite au Comte, qui alla la porter au Roi. Elle étoit conçûë en ces termes..

» Très-haut & très-puissant Prince
» &c. Demain sur les dix heures,
» tous les Tribunaux de Justice se-
» ront assemblez par mes ordres. Je
» vous remettrai en leur présence les
» Sceaux du Royaume, & le Gou-
» vernement de tous vos Etats, dans
» la forme & coutume ordinaires.
» Je vous prie très-instamment de
» vouloir vous y trouver; Très-haut,
» & très-puissant Prince, &c.

Après le départ du Comte de Pombeiro, la Reine chargea le Secretaire, de tenir tout prêt, pour la ceremonie. Elle fit aussi avertir tous les Grands du Royaume de s'y trouver. Le vingt-trois Juin 1662, le Roi en consequence de cette Lettre, vint d'Alcantara à Lisbonne, accompagné de toute la Noblesse, & suivi d'un grand concours de peuple. Il se rendit avec l'Infant Dom Pedre, qui l'avoit joint, dans la chambre où étoit la Reine.

1662. Le Roi se plaça à sa droite, & l'Infant à sa gauche. Tous les Tribunaux avec les Ministres d'Etat, les Titulaires ou Seigneurs du Royaume, les Conseillers, les Gouverneurs des Châteaux, les Seigneurs des Terres, les Gentilshommes, les Ecclesiastiques & les Chefs des Ordres étant assemblez; le Grand Maître de la Garde-Robbe plaça devant le Roi une chaise de velours cramoisi, avec un coussin de même étofe, sur lequel le Secretaire d'Etat posa la bourse où étoient les Sceaux. Un moment après, il les reprit & les remit entre les mains de la Reine, qui les présenta au Roi, en lui disant. » Voilà les Sceaux dont j'ai » été chargée par les Etats du Royaume, en vertu du testament du Roi » mon Seigneur, qui est devant Dieu. » Je les remets entre les mains de » Votre Majesté, avec le Gouvernement, dont j'avois aussi été chargée par les mêmes Etats. Dieu veuille que toutes choses prosperent » sous votre conduite, comme je le » souhaite.

Le Roi les prit, & les donna en même-tems au Secretaire. Ensuite tout le monde ayant baisé les mains au Roi, à la Reine, & à l'Infant Dom Pedre; l'Assemblée se sépara. La Reine déchargée du Gouvernement, ne songea plus qu'à executer le dessein, qu'elle avoit formé de se retirer dans un Convent. A l'égard des Courtisans, tous s'empresserent à faire assidûëment leur Cour au Roi. Ce Prince, qu'ils méprisoient auparavant, & qu'ils soutenoient être incapable de gouverner; dès qu'ils le virent revêtu de toute l'autorité; devint à leurs yeux un Prince parfait. Son esprit étoit haut & lumineux; sa capacité & son intelligence immenses, & prodigieuses; & son courage grand, élevé, digne de regner sur les Empires les plus vastes. Ce n'étoit plus cet Alfonse, foible, borné, qui devoit causer la ruine du Royaume; c'étoit un Prince doüé de rares talens; c'étoit un don précieux du Ciel, accordé pour faire le bonheur & la gloire du Portugal. Enfin les Courtisans ne se démentirent point dans cette occasion. Toujours bas & rampans, ils applaudirent à l'envi, à tous les caprices, & à tous les travers du Roi. Mais personne ne porta cette indigne flaterie si loin, que les Comtes d'Atougia, de Castelmelhor & Sebastien de Meneses. Aussi s'emparerent-ils de son esprit; & se louant sans cesse devant ce Prince, ils lui persuaderent, qu'ils possedoient les plus rares qualitez; & en consequence il se reposa sur eux, de toutes les affaires de l'Etat. Au lieu d'instruire le Roi, & de lui inspirer de l'amour pour le travail, ils l'abandonnerent à la dissipation & à l'oisiveté. Ils regnerent seuls : Alfonse n'étoit qu'un phantôme, qui servoit de pretexte à leur tyrannie, dont le Gouvernement se ressentit bien-tôt, & dont Alfonse devint enfin lui-même la victime. 1662.

Fin du Livre trente-deuxiéme.

HISTOIRE

DE

PORTUGAL.

LIVRE TRENTE-TROISIÈME.

1663. LE Roi étant Maître absolu du Gouvernement, nomma pour Capitaine General des armées & Province de l'Alenteyo, D. Sanche Emanuel, qu'on avoit fait Comte de Villaflor. Villaflor, après avoir eu une longue conference avec le Comte de Castel-Melhor, se rendit en diligence à Estremos. Il y apprit en arrivant, que Dom Juan d'Autriche faisoit de grands préparatifs à Badajos, pour continuer vivement la guerre au printems prochain. Villaflor en écrivit au Roi, & ce Prince envoya des ordres à toutes les troupes, qui devoient composer l'armée de l'Alenteyo, de s'y rendre incessamment. Ses Ministres y firent transporter toutes les munitions, & tous les vivres necessaires pour leur entretien. 1663.

Dom Juan d'Autriche entra en campagne vers le six de Mai, avec douze mille hommes d'infanterie, six mille cinq cens chevaux, dix-huit pieces d'artillerie, trois mortiers, & trois mille chariots, chargés de toute sorte de munitions & de vivres. Villaflor, craignant qu'il ne tombât sur Evora,

1663. envoya dans cette Ville, pour renforcer la garnison, les Regimens d'Algarve & de Lisbonne. En effet, Dom Juan s'étant contenté de se montrer à la vûë d'Estremos, marcha tout droit vers cette place, dans le dessein d'en faire le siege. Le Comte de Schomberg sortit d'Estremos avec deux cens chevaux, pour observer son armée, qui marchoit sur deux lignes. La premiere étoit composée de neuf bataillons, & la seconde de huit. La cavalerie étoit répanduë dans les aîles, à l'exception de dix escadrons, qu'on avoit laissés dans le corps de reserve, & dans l'arriere-garde. Les Espagnols, ayant apperçu Schomberg à leur gauche, y firent passer toute la cavalerie de leur droite, croyant que ce General venoit pour l'attaquer. Ils continuerent leur marche dans cette disposition, & allerent camper à Ameyxial; ce qui acheva de convaincre, que les ennemis alloient à Evora.

Schomberg étant rentré dans Estremos, Villaflor tint un conseil de guerre, où l'on résolut d'envoyer un nouveau secours à Evora, qui y arriva heureusement sous les ordres d'Opessinga. En sortant d'Ameyxial, Dom Juan alla camper de l'autre côté du Tera, riviere qui prend sa source dans les montagnes voisines d'Arrayolos, arrose de ce côté-là, les fertiles campagnes de l'Alenteyo, passe à Evora-monte, & va perdre son nom dans la Sorraya, qui se jette dans le Tage. Un orage, accompagné d'un vent furieux, obligea les Espagnols à séjourner deux jours de suite, dans ce nouveau camp: mais cet orage s'étant appaisé, ils l'abandonnerent, se rendirent le 14 de Mai, devant la Ville d'Evora, que Dom Diegue Cavalhero avoit déja investi avec deux mille chevaux. D. Juan d'Autriche ayant visité tous les dehors de la Place, choisit 1663. pour son quartier, le Convent de Notre-Dame d'Espinheyro; éloigné d'une demie-lieuë de la Ville. Le reste de l'armée se plaça dans les postes, qu'on lui avoit assignez; & sans perdre un moment de tems, on prépara tout ce qui étoit necessaire pour commencer les attaques.

Dès que le Comte de Villaflor eut appris, que l'armée Espagnole avoit passé le Tera; il envoya des ordres dans toutes les places de la Province, où les troupes étoient en garnison, afin qu'elles vinssent le joindre promptement à Estremos. Les assiegez l'informerent en même-tems, qu'il étoit impossible de sauver la place, à cause de la division qui regnoit entre Louis de Mesquita, & Louis de Mirande; division à laquelle Villaflor lui-même avoit donné lieu, en ôtant à Mesquita le Gouvernement de la ville, pour le donner à Mirande. Le Comte de Vimioso, qui étoit pour lors à Evora avec toute sa famille, avoit tenté de vains efforts pour dissiper la discorde, & réünir les esprits. Cependant le péril pressoit; & on avoit besoin d'un prompt secours. Villaflor ayant assemblé un Conseil de guerre à ce sujet, Schomberg proposa d'envoyer à Evora, le General de la cavalerie, homme sage & de mérite, ne doutant point, qu'il n'étoufât les principes de la discorde, & qu'il ne sauvât la place. Villaflor approuva d'abord ce choix, mais il changea ensuite d'avis, se contentant d'y envoyer avec cent chevaux, Jeremie Jovet, qui fut pris & amené prisonnier dans le camp des Espagnols. Alors Villaflor fit dire au Gouverneur d'Evora, qu'il alloit incessament se mettre en marche, avec toute l'armée, pour le secourir.

Il partit en effet le 22 de Mai, d'Es-

1663. tremos. Son armée montoit à onze mille hommes d'infanterie, & à soixante-quatre escadrons de cavalerie, avec un train d'artillerie proportionné. Il avoit résolu de combattre les Espagnols, & il se flatoit que son audace seroit suivie d'un succès heureux. Mais toutes ses esperances s'évanoüirent dans un moment. Il apprit en arrivant à Evoramonte, que Mirande saisi de crainte & de terreur, s'étoit lâchement rendu, & que les Espagnols étoient maîtres d'Evora. Dom Juan y avoit fait son entrée en triomphe, & avoit en même tems, traité les vaincus avec beaucoup de politesse & de douceur. Cependant une partie des habitans abandonna la Ville, & le Comte de Vimioso fut du nombre, malgré les avantages, que Dom Juan lui offrit de la part du Roi Catholique. Dom Louis de Sousa Abbé d'Alcobace, & Archevêque de la Ville, oncle du Comte de Castelmelhor, imita son exemple.

La nouvelle de la perte d'Evora, consterna Villaflor, & toute son armée. On assembla dans le même moment un Conseil de guerre, pour déliberer sur le parti qu'on devoit prendre dans les conjonctures présentes. Les uns proposerent d'aller sans differer, attaquer l'ennemi devant Evora. Les autres, c'étoient les plus sages, après avoir fait voir le danger, qu'il y avoit à risquer une bataille, soûtinrent, qu'il suffisoit de se poster avantageusement, & d'observer avec soin les mouvemens des ennemis. Dom Juan de Sylva proposa d'aller à Landroal, d'où l'on pouvoit facilement arrêter tous les convois, qu'on envoyoit aux Espagnols; & couvrir en même-tems, Monçaraz, Villaviciosa, & Terena, places importantes. On applaudit à cet avis, 1663. on partit pour Landroal, & on y trouva des commoditez pour les fourages, & pour les vivres, qu'on n'avoit osé esperer.

Cependant Dom Juan d'Autriche profitoit de la conquête d'Evora, en mettant à contribution tout le pays circonvoisin. Il envoya même trois mille chevaux & deux mille hommes d'infanterie, pour s'emparer d'Alcaçar-do Sal, Ville située sur la riviere de Sado, & peu éloignée de Setubal. Cette nouvelle répandit le trouble & la confusion dans Lisbonne. Le peuple se répandit dans les ruës, & dans les places publiques, en se plaignant hautement du nouveau Gouvernement; auquel il attribuoit tous les malheurs qui le menaçoient. Les Ministres, & les Favoris n'oublierent ni prieres, ni menaces pour l'appaiser, & pour se mettre en même-tems en état de repoûsser l'ennemi. Antoine de Sousa de Macedo, homme livré à la faction de Castelmelhor, laquelle l'avoit élevé à la dignité de Secretaire d'Etat, s'étant transporté dans la place, s'avisa de tirer une ligne, en criant que tous ceux qui la passeroient, seroient choisis pour être les deffenseurs de la Patrie. Cette singularité fut si peu goutée, que le peuple, s'imaginant, qu'on ne cherchoit qu'à l'amuser, devint furieux, obligea Macedo à s'enfuïr promptement, & alla forcer les maisons de quelques autres Ministres, qu'il pilla, en y commettant les dernieres indignitez.

Ce tumulte étant appaisé, Castelmelhor envoya des ordres à Villaflor, pour qu'il eût à combattre l'ennemi, avant que les troupes qu'on rassembloit à Badajos, l'eussent joint. Villaflor en conséquence, quitta Landroal le premier de Juin, & passa

1663. la Degebe, riviere qui prend sa source dans la montagne d'Ossa, & qui après avoir fertilisé de ses eaux, les campagnes voisines, va perdre son nom dans la Guadiane, près de Monçaraz. Après le passage de cette riviere, Villaflor entra en ordre de bataille, dans la plaine *de Rego de Vargea*, à demie lieuë d'Evora. Les Espagnols ne firent aucun mouvement, Dom Juan envoya seulement plusieurs couriers à Massacan, Lieutenant General de cavalerie, & Commandant des troupes, qui avoient été à Alcaçar, pour lui ordonner de revenir promptement le rejoindre. Massacan obéït, après avoir exercé des barbaries, inoüies parmi des Chrétiens, dans la Ville d'Alcaçar. Son retour rendit Dom Juan superieur en forces à Villaflor, qui le lendemain repassa tranquillement la Degebe, & plaça son camp sur les hauteurs, qui dominoient sur cette riviere.

Dom Juan se mit aussi en marche avec son armée, & alla se camper sur les bords de la même riviere. Le Comte de Schomberg reconnut à la disposition de son camp, qu'il étoit dans le dessein de canoner celui des Portugais, & de tenter ensuite le passage de la Degebe. Schomberg aussi-tôt monta à cheval, avec Dom Louis de Meneses, General de l'artillerie, & fit dresser trois bateries de canon, sur trois éminences, d'où l'on pouvoit découvrir tout le camp ennemi. Pour rendre inutile toute son artillerie, il changea toute la disposition du camp, plaça cinq cens Mousquetaires avec la meilleure partie de la cavalerie, à l'aîle droite; renforça l'aîle gauche de deux Regimens Anglois, & de cinq cens chevaux, & fit éteindre tous les feux de l'armée, & observer un profond silence. 1663.

Les Espagnols ne s'apperçurent que le lendemain, de tous ces mouvemens, qui quoique faits pendant la nuit, furent executez avec autant d'ordre, que de diligence. Néanmoins ils se presenterent pour tenter le passage de la riviere. Dom Juan de Sylva s'y opposa à la droite, avec George Furtado de Mendoce, Jacob de Melo, & Manuel Pacheco; & à la gauche Manuel Freyre, avec Denis de Melo, & quelques autres Officiers. Les Espagnols furent par tout repoussez, & contraints d'abandonner leur entreprise, laissant morts sur les bords de la riviere, leurs plus braves soldats.

L'armée Castillane se retira en suivant le cours de la Degebe, & l'armée Portugaise, que le succès avoit rempli de confiance, la poursuivit de l'autre côté. La Castillane alla poser son camp, près du Pont qui est sur la riviere; & la Portugaise se plaça de l'autre côté sur des éminences. Schomberg qui prenoit soin de ses campemens, les disposoit d'une maniere, que tous les quartiers pouvoient facilement se communiquer, & faire toutes leurs évolutions sans trouble, & sans confusion. Dom Juan d'Autriche, qui l'observoit avec un soin extrême, & qui sentoit vivement le vrai mérite, ne pût s'empêcher de donner de grands éloges à la conduite de Schomberg. Enfin désesperant de pouvoir l'attaquer avantageusement, il se détermina à s'en retourner à Badajos avec son armée, ce qu'il se mit en devoir d'executer, après avoir envoyé pour commander à Evora, le Comte de Sertirana Italien, avec trois mille hommes & huit cens chevaux.

Villaflor ignorant le dessein de

1663. Dom Juan d'Autriche, permit à Schomberg, & aux Generaux de la cavalerie, & de l'artillerie, de passer la riviere avec quelques soldats d'élite, pour enlever quelques-unes des gardes avancées de l'ennemi. Schomberg l'executa avec autant de courage que de bonheur, & se retira sans perte, avec plusieurs prisonniers. Sur ces entrefaites le peuple d'Evora impatient de subir le joug Castillan, murmura, & du murmure passa à la révolte. Dom Juan y accourut, punit les plus mutins, & ramena à l'obéïssance les autres, par la douceur & l'espoir des récompenses.

Le tumulte étant appaisé, Dom Juan rejoignit son armée, dans le dessein de continuer sa marche vers Badajos. Il fit d'abord partir son bagage qui étoit considerable. Pour en dérober la connoissance aux Portugais, il fit donner plusieurs fausses allarmes à leur camp pendant la nuit; & lorsqu'il le crut hors d'insulte, il décampa avec son armée. Alors les Portugais tinrent un conseil de Guerre, dans lequel ils résolurent de quitter le quartier de Landroal, de suivre l'ennemi, & de chercher encore une fois, l'occasion de le combattre avec avantage. On prit donc la route qui conduit à Evoramonte, & le Capitaine Salomon, se mit avec un détachement de cavalerie, à la queuë de l'arriere-garde des Castillans, qu'il harcela pendant toute la journée.

Les deux armées marchoient pour ainsi dire, l'une à côté de l'autre & toutes deux prétendoient passer le Tera avant la nuit; ce qu'elles firent. On ne douta plus qu'il ne s'y passât encore quelque vigoureuse action, & les soldats, & les Officiers de l'une & l'autre armée s'animoient & s'encourageoient respectivement. Dom Juan que la conquête d'Evora consoloit du 1663. dernier échec, eût voulu éviter la bataille, pour ne pas hasarder sa conquête; car il étoit persuadé qu'on la perdroit, s'il étoit vaincu. Ainsi donc, il résolut de l'éviter, & de gagner Aronches, où son armée devoit être considerablement augmentée, par des troupes, nouvellement arrivées à Badajos, de Ciudad-Rodrigo, de la Galice, & d'autres endroits de l'Espagne. Villaflor ne souhaitoit pas trop non plus, d'en venir à une action generale; parce que si la victoire se fût déclarée pour l'ennemi; toute la Province de l'Alenteyo auroit demeuré exposée aux courses de la garnison d'Evora; qu'elle auroit pû pousser jusqu'aux portes de Lisbonne; ce qui eût été de la derniere consequence. Neanmoins malgré ces réfléxions, qui eussent dû l'arrêter, il suivit le lendemain les Castillans, & à mesure qu'il avançoit, il s'approchoit d'eux; ensorte que la nuit suivante, il se trouva à une demie lieuë de l'armée ennemie, qui s'étoit arrêtée à Ameyxial. Le Comte de Schomberg à son ordinaire, prit soin du campement de l'armée Portugaise. Il étoit infagable, prévoyoit tout, & cette superiorité de genie, au lieu d'exciter l'émulation, & la reconnoissance dans les Portugais, fit naître l'envie, & la jalousie, qui se répandirent contre lui, en discours injurieux. Mais rien ne pouvoit ébranler son ame dans ses devoirs. Antoine d'Almeyda, & Philippe d'Azevedo, qui étoient de garde, & qui s'étoient avancez jusque sur une éminence, pour mieux observer les mouvemens des ennemis, vinrent l'avertir que la cavalerie de leur avant-garde, marchoit vers Souzel. Ce mouvement détermina Villaflor à combattre; & il ordonna

1663. à Manuel Freyre d'Andreade, d'aller avec cinq cens chevaux, & le Regiment d'infanterie de Juan Furtado de Mendoce, & un Regiment Anglois, chasser quelques troupes Castillanes, qui occupoient une éminence, peu éloignée de l'endroit, où il vouloit ranger son armée en bataille.

Freyre partit, & marcha à travers les vignes. Dom Louis de Meneses l'ayant apperçu, envoya son Aide de camp, pour dire à Villaflor de faire retirer Freyre, parce qu'il étoit impossible à cause du terrain, qu'il pût executer son entreprise. Villaflor laissa faire Freyre, qui étant parvenu sur la coline, attaqua & délogea dans un instant les Espagnols. Animé par ce prompt succès, il descendit dans la plaine, & engagea une escarmouche des plus vives, avec la cavalerie ennemie, qui défiloit sur deux colonnes. Il se seroit peut-être laissé entraîner trop loin, sans le General de l'artillerie, qui lui fit dire de se retirer. Il obéït en gagnant les hauteurs, d'où il avoit chassé les Espagnols. Au reste son audace répandit tant de terreur parmi ces derniers; que Schomberg s'en étant apperçû, dit à Villaflor, qu'il répondoit de la victoire, si l'on profitoit de cet instant pour les charger. C'étoit un de ces instans décisifs, dont Villaflor ne sçut point profiter. Devenu tout d'un coup circonspect & timide, il ne voulut point qu'on chargeât, ce qui causa un violent chagrin à Schomberg.

Cependant l'armée monta sur l'éminence, dont Manuel Freyre s'étoit emparé. Le Comte de Schomberg l'y rangea en bataille, ayant à la droite deux petites colines qu'on occupa. D. Juan d'Autriche de son côté, profitant de la faute de Villaflor, conduisit son infanterie sur deux autres colines, separées de celles que les Portugais occupoient, par une petite vallée, si étroite, que les paysans du pays l'appelloient le canal. Dom Juan y plaça sa cavalerie avec son bagage; & fit en même-tems dresser deux bateries; une sur la partie inferieure de chaque coline. Les Portugais en firent de même sur celles qu'ils occupoient. On se canona, & l'on demeura dans cette situation, jusqu'à trois heures après midi. Alors Dom Louis de Meneses General de l'artillerie, s'apperçût que le feu des batteries Castillanes, se rallentissoit. Persuadé que l'armée ennemie alloit encore faire quelque mouvement; il monta à cheval, & se rendit auprès de Villaflor, pour l'avertir de ce qui se passoit. Se déterminant enfin à livrer la bataille aux Espagnols, il ordonna au General de la cavalerie, d'aller promptement faire passer la cavalerie de l'aîle droite, à l'aîle gauche; & de laisser pour couvrir la premiere, cinq escadrons, sous les ordres de Mathias d'Acugna. 1663.

Toute l'armée étant disposée pour combattre, Dom Antoine d'Almeyda, & Philippe d'Azevedo, soutenus par Dom Juan d'Alencastro, allerent charger les Espagnols. Le combat fut bientôt engagé de toutes parts. Les Espagnols se deffendirent avec beaucoup de valeur, & les Portugais malgré leur deffense qui fut opiniâtre, les attaquerent avec tant de furie, qu'ils les rompirent, les taillerent en pieces, & les mirent en fuite. Les troupes Etrangeres qui étoient au service du Roi de Portugal, se distinguerent dans cette journée. Les Anglois sur tout firent des prodiges de valeur; & s'il en faut croire leurs relations, on leur dût en partie cette grande victoire, qui sauva le Portugal, & fit avorter les superbes desseins, que les Espagnols avoient

1663. avoient formez depuis la prise d'Evora. Schomberg donna dans cette occasion, tant de preuves de valeur, de courage, d'intrepidité, & sur tout de prudence; que ses ennemis mêmes convinrent, qu'il réünissoit en sa personne, toutes les qualitez, qui concourent à former les plus grands Capitaines.

La nuit sépara les combattans; & ce ne fut que le lendemain, qu'on connut toute la perte, qu'avoient fait les Espagnols. La campagne étoit couverte de leurs corps morts, ou de leurs blessez, dont les cris & les gémissemens exciterent même la pitié du soldat. Ils perdirent sans les soldats, & les cavaliers, quatre Mestres de Camp Espagnols, deux Colonels Allemands, quatre Commissaires Generaux de cavalerie, un Mestre de Camp General, onze Capitaines de cavalerie, soixante-cinq d'infanterie, avec plusieurs Officiers subalternes, & plusieurs personnes de la premiere qualité, entre autres le Marquis de Liche, heritier de deux Favoris, & cinq fois Grand d'Espagne; Dom Anielo de Gusman, fils du Duc de Medina de las Torres, Dom Juan Henriques, Comte d'Escalante, le Comte de Fiesque, Etranger; le Comte de But, & le Comte de Locesquein. La victoire fut complette, on prit huit pieces d'artillerie, un mortier, quantité d'armes, quatorze cens chevaux, deux mille chariots, chargez de munitions, & de richesses immenses, en or, en argent, & en pierreries. On enleva aussi plusieurs drapeaux & étendarts, avec celui de Dom Juan d'Autriche, representant d'un côté les armes du Royaume de Castille, & de l'autre un Soleil, communiquant sa lumiere à la Lune, environnée d'étoiles; avec cette devise: *Si no es sol, será deidad.*

Cette grande victoire coûta quelques personnes de mérite aux Portugais, comme Manuel Freyre d'Andreade, General de la cavalerie de la Province de Beira, homme d'une grande valeur, d'une activité infatigable, & d'un zele extraordinaire pour le service du Roi & de l'Etat; Diegue Soares d'Almeida, Mestre de Camp du Regiment de Crato; Martin de Seyxas, Maréchal de Camp; mille soldats Portugais, trois cens François, & beaucoup d'Anglois avec leurs meilleurs Officiers. Le fils du Comte de Schomberg y fut blessé. 1663.

Dom Juan d'Autriche se retira d'abord vers Aronches, d'où il passa à Badajos, laissant quinze cens hommes de garnison à Aronches. Dès qu'il fut arrivé à Badajos, il écrivit au Roi Catholique une lettre, dans laquelle il lui faisoit le détail de la bataille d'Ameyxial, ou du Canal. Il s'y plaignoit hautement des Officiers Generaux, & des troupes de la Nation, à qui il ôta le privilege de servir dans les avant-gardes des armées. Villaflor de son côté, un instant après le gain de la bataille, fit partir Jérôme de Mendoce, pour en porter la nouvelle au Roi. Il arriva le lendemain neuviéme du mois de Juin, sur les onze heures du soir, à Lisbonne. La joye y fut universelle; on la fit éclatter par des illuminations, & des réjouissances publiques. Cette victoire affermissoit sur le trône, la Maison de Bragance, & sembloit assurer pour jamais, la liberté des Portugais. Le Roi & l'Infant se transporterent dans le même moment, dans une Chapelle du Palais, où l'on chanta le *Te Deum*: & le Comte de Castelmelhor inspira au Roi, de faire dire le lendemain dans toutes les Eglises de Lisbonne, des Messes, pour ceux qui avoient été tuez

1663. dans la bataille. Attention pieuse, qui ne pouvoit manquer d'être generalement approuvée.

Cependant Villaflor voyant la Province de l'Alenteyo délivrée de l'oppression des Castillans, partit pour Estremos, afin d'y préparer toutes choses pour le siege d'Evora. Il se mit en marche le quatorze de Juin, pour investir cette place, laissant pour commander dans Estremos, Alfonse Furtado de Mendoce. Le Marquis de Marialva joignit Villaflor au passage de la Degebe, avec un corps considerables de troupes, dans lesquelles servoient plusieurs personnes de la premiere qualité, entr'autres les Comtes de Sarcedas, de Santa-Crux, de Vidigueyra, & de Mesquitella, avec Dom Laurent de Lencastre, Dom Francisque de Mascaregnas, Dom Louis de Saldagne, & Dom Juan de Castro.

On arriva devant Evora, & le Comte de Schomberg ayant reconnu la place, prit soin du campement de l'armée, qu'il sépara en deux quartiers. On ouvrit la tranchée, & les ennemis ne s'en apperçurent, qu'après qu'on l'eût considerablement avancée. Alors ils firent un feu terrible qui dura pendant tout le siege, lequel on poussa avec tant de vigueur, que les Espagnols furent bien-tôt contrains de capituler, aux conditions que le Gouverneur, & la garnison sortiroient par les brêches, avec tous les honneurs militaires; qu'on leur assigneroit quelque endroit dans le Portugal, pour s'y retirer d'abord; qu'on empêcheroit les soldats Espagnols d'entrer dans le service de Portugal; qu'on permettroit aux Officiers d'aller à Badajos, sans qu'on pût les inquieter en chemin; & qu'on y feroit transporter les blessez & les malades, avec les Vivandiers de la garnison. De leur côté ils promirent de livrer toutes les munitions, provisions, armes & instrumens propres à faire la guerre, avec une porte de la Ville, par laquelle les Portugais pourroient introduire leurs troupes dans la place. Cette capitulation fut signée par Dom Sanche Emanuel, Comte de Villaflor, & par Dom François de Gatinara, Comte de Sertirana. 1663.

Dom Laurent de Sousa & Meneses, se trouvant de tranchée le jour que cette capitulation fut signée, alla s'emparer à l'heure dont on étoit convenu, de la porte désignée dans le traité. Le Comte de Sertirana sortit avec sa garnison, composée de trois mille deux cens hommes, & de huit cens chevaux. Ils défilerent tous devant le Comte de Villaflor, qui trois jours après, revint à Estremos, d'où il écrivit au Roi, qu'il étoit impossible de continuer les operations de la guerre, à cause de l'ardente chaleur de l'été. Le Roi lui permit de laisser reposer les troupes. Sur ces entrefaites le feu prit au magazin des poudres du Château d'Aronches. Deux mille Castillans perirent sous les ruines du Château, ou des maisons de la Ville, qui furent abîmées dans cette occasion. Villaflor y envoya le Comte de Schomberg, pour voir si à la faveur de la désolation, causée dans cette place par cet accident, on ne pourroit point s'en emparer. Schomberg s'acquita de cette commission, & trouva qu'il n'y avoit eû, que les fortifications intérieures, qui eûssent souffert de l'accident en question, ce qui l'obligea à s'en retourner à Estremos, sans rien entreprendre.

Pendant le siege d'Evora, Dom Juan d'Autriche fit une entreprise sur

1663. Elvas. Mais le Comte de Sabugal qui commandoit dans cette place l'ayant repoussé avec perte, ce Prince se retira à Badajos, d'où il se rendit à Madrid, laissant pour commander sur la frontiere, le Duc de S. Germain. Villaflor partit aussi pour Lisbonne, & Schomberg demeura dans la Province. Celui-ci forma le dessein d'enlever aux Castillans le Port d'Ayamonte dans l'Andalousie, & demanda à la Cour quelques vaisseaux, pour attaquer cette place par mer, & par terre. Avant d'executer cette entreprise, Castelmelhor souhaita que Schomberg eût à Elvas, une conference avec Gil-vas-Lobo. Schomberg y consentit; Lobo entra dans toutes ses vûës; mais lorsqu'il fut de retour à Lisbonne, il détourna la Cour de l'entreprise en question, sans qu'on ait pû sçavoir la cause de ce changement. Schomberg, qui reçut ordre de s'en retourner à Estremos, l'attribua à une basse jalousie de la part de Lobo, homme vain & médiocre. En arrivant à Estremos, on l'appella à la Cour, il s'y rendit promptement, & s'en retourna avec la même promptitude dans l'Alenteyo, où il visita Portalegre, & Castelvide; & fit réparer les retranchemens de Alter, de Veyros, de Fronteyra, & de Monfort.

Le Comte de Prado commandoit toujours, dans la Province d'entre Douro & Minho, & s'y maintenoit avec honneur. Dans celle de Beira, le Duc d'Ossuna tenta vainement de s'emparer d'Almeyda; & tout se passa tranquillement dans celle de Tras-os-montes.

Tandis que les troupes se batoient ainsi sur les frontieres; les Courtisans déchiroient l'Etat, par leurs divisions à la Cour. D'ailleurs la conduite du Roi étoit déplorable. Le Comte de Castelmelhor, Cesar Sebastien de Meneses, & le Comte d'Atougia s'étoient entierement emparez de son esprit. Il s'éleva un quatriéme Favori, nommé Henri Henriqués de Mirande. On crut d'abord que celui-ci ruineroit Castelmelhor auprès du Roi; mais il arriva tout le contraire; car il fut son deffenseur & son appui. Mirande étoit vain, & n'avoit presque point d'ambition. Castelmelhor souple, flateur, dévoré du désir de commander, subjugua son esprit, comme il avoit subjugué celui du Roi; & bien-tôt des trois premiers Favoris, il devint le plus puissant. Alors il se logea dans le Palais même, pour être à portée de parler au Roi à toutes les heures, demanda la Charge de Secretaire de la Pureté, qu'il obtint malgré les remontrances du Secretaire d'Etat, qui voulut s'y opposer, & fit donner à Henri Henriqués, qui le secondoit dans toutes ses vûës, la Charge de Lieutenant General de l'artillerie, à laquelle il réünit celle d'Intendant des magasins du Royaume, que possedoit Louis-Cesar de Meneses. On disposa également de toutes les autres Charges, en faveur des parens, ou des amis des Favoris. 1663.

Ensuite ils travaillerent à éloigner d'auprès du Roi, tous ceux de qui, ils pouvoient craindre quelque chose; & ils commencerent par les Gentilshommes de la Chambre, qu'ils dispenserent du service. Bien-tôt après, on leur interdit toute communication avec le Roy, qui dès ce moment-là, mangea seul dans sa chambre, où il n'étoit servi que par ceux, que le hasard y conduisoit. Ainsi on vit aneantir les anciennes ceremonies,

1663. avec lesquelles on servoit les Rois de Portugal : tout fut confondu : personne n'exerça plus sa Charge : la même personne en exerçoit plusieurs à la fois, sans en avoir aucune en propre.

Ce désordre fut suivi d'un désordre plus grand encore. Les Favoris poussant leur insolence jusqu'au dernier periode, pour achever d'éloigner de la Cour, tous ceux qui leur faisoient ombrage, leur imputerent des crimes chimeriques, ou réveillerent contre eux de vieilles affaires. Ils en vouloient sur tout à ceux, qui avoient été attachez aux interêts de la Reine. On leur fit un crime de la remontrance, qu'on avoit faite au Roi, & qu'on a rapportée. On exila en consequence, le Pere Antoine Vieira, le Secretaire d'Etat, à qui on substitua Sousa de Mendoce ; le Duc de Cadaval ; le Grand Veneur ; Manuel de Melo ; le Comte de Soure ; & le Comte de Pombeiro. On imputoit au Pere Vieira d'avoir écrit la remontrance, au Secretaire de l'avoir lûë, & aux autres de l'avoir dictée. Ceux qui s'étoient reconciliez avec les Favoris, éviterent l'éxil.

Quelques-tems après le Marquis de Govea, Grand-Maître de la Maison du Roi, demanda la permission de se retirer à Govea, parce qu'on avoit supprimé une partie des droits & prééminences de sa Charge. Nicolas Monteiro ne pouvant plus soutenir l'insolence des Favoris, & les emportemens du Roi, se retira aussi à son Prieuré de Cedofeita. Castelmelhor donna à sa place, pour Confesseur au Roi & à l'Infant Dom Pedre, Dom Pedre de Sousa, son oncle paternel, Religieux de Saint Benoist, nommé à l'Evêché d'Angra, dans les Terceres.

Jusqu'alors on avoit épargné la Reine ; mais on ne menagea plus cette Princesse. Le Roi n'eut plus pour elle, & pour l'Infant son Frere, que des manieres inégales & imperieuses. Cependant les Favoris, voulant dominer sur l'Infant Dom Pedre, comme ils dominoient sur le Roi, travaillerent à faire revenir ce Prince dans le Palais ; en disant qu'il seroit logé plus convenablement, & plus à portée de faire sa Cour au Roi. Ils ajoutoient qu'on épargneroit beaucoup d'argent, dont l'Etat avoit besoin pour soutenir la guerre. L'Infant jeune & vif, mais rempli de moderation & de sagesse, démêlant à travers ces vains prétextes, leur veritable motif, refusa constamment d'aller loger au Palais. Les Favoris pour se venger de ce refus, insinuerent au Roi, que l'Infant le trahissoit, & qu'il falloit veiller à sa conduite. En le rendant ainsi suspect, ils faisoient agir en secret divers ressorts, pour gagner ce Prince & pour le détacher de la Reine sa Mere. Enfin ils l'attirerent à Alcantara, où Henri Henriqués lui fit sa cour avec tant d'assiduité, qu'il parvint à gagner sa confiance. Il fallut alors effacer de l'esprit du Roi, les fâcheuses idées, qu'ils lui avoient données de l'Infant ; & ils y travaillerent avec plus ou moins d'ardeur, selon que ce Prince leur témoignoit plus ou moins de confiance. Le Roi de son côté, ne se déterminant plus que par la volonté de ses Favoris, agissoit en consequence, traitant tantôt bien, & tantôt mal, l'Infant, selon qu'il traittoit lui-même, bien ou mal, les Favoris. 1663.

Tous les Officiers que la Reine lui avoit donnez, avoient été écartez. Le Comte de Saint Laurent exerçoit sa Charge d'Intendant de Finances ; le Comte de Soure étoit relegué dans

1663. le Royaume des Algarves ; Rui de Moura Telles s'étoit retiré ; & Dom Juan Nuñes d'Acugna étoit à l'armée de la Province d'entre Douro & Minho, où on l'avoit envoyé, pour couvrir d'un prétexte honorable, son éxil. On substitua à leur place, Dom Fernand de Meneses, Comte d'Erciceira, Pedre César de Meneses, Rui Fernandés d'Almada, Rui Figueyredo d'Alarçaon, Antoine de Mirande Henriqués, & Dom Diegue de Meneses, tous parens des Favoris, & tous chargez d'inspirer des sentimens de haine à l'Infant contre la Reine. On n'épargna plus aucune mortification à cette Princesse, afin de l'obliger de se retirer dans un Couvent, ou dans la Ville d'Alanquer, destinée de tout tems, pour servir de retraite aux Reines Veuves de Portugal. Le Roi lui écrivit même un billet, pour l'y déterminer. D'ailleurs ce Prince souffrit, qu'on parlât de cette Princesse avec la derniere indécence. On lui imputa tous les malheurs arrivez pendant le tems de sa Regence. Quelques-uns pousserent l'insolence, jusqu'à s'assembler pendant la nuit, sous les fenêtres de son appartement, dont ils casserent les vitres, en lui disant les injures les plus grossieres. Le Roi lui-même s'oublia jusqu'à lui manquer de respect. L'ayant rencontrée, le jour de la Conception, dans la Chapelle du Palais, il passa devant elle sans la saluer, & sans lui rendre les honneurs accoûtumez. Cette incivilité obligea cette Princesse à aller demeurer quelques jours au Palais de Xabregas ; mais le Roi inspiré par Castelmelhor, la força à revenir dans le Palais.

Immédiatement après son retour, le Roi fit un voyage à Salvaterre, avec l'Infant Dom Pedre. Ce Prince étoit encore sous la tutelle de la Reine. 1663.
Henri Henriqués lui dit, qu'il devoit travailler à s'affranchir de ce joug, en se faisant émanciper, & en prenant pour son Secretaire, Antoine Cavide, à la place d'Antoine Sousa de Tavares. L'Infant se prêta à ce qu'on désiroit. On l'émancipa à Salvaterre même, & son Secretaire fut congedié.

Au retour de Salvaterre, le Roi ne visita plus la Reine que rarement. Cependant comme cette conduite prenoit sa source dans la haine des Favoris, & non dans son cœur, ce Prince revenoit quelquefois à la Reine. Ces retours inquietoient les Favoris. Pour s'affranchir de ces inquietudes, ils résolurent d'éloigner absolument cette Princesse, dont ils redoutoient l'esprit & la sagesse. Le Roi, pour leur complaire, lui envoya des ordres, pour qu'elle eût à se retirer dans un Convent. Elle partit le 17 Mars 1663, & rencontra sur son chemin, un concours extraordinaire de peuple. On bénissoit son Ministere, on répétoit ses loüanges. Sa modestie, son air noble & imposant, excitoient l'admiration, & la pitié tout ensemble. Etant arrivée dans le Convent, qu'on lui avoit destiné, le Roi & l'Infant la quitterent brusquement, sans lui rien dire, ce qui remplit d'indignation tous les honnêtes-gens contre les Favoris, qu'on regardoit comme les auteurs de cette conduite indécente.

Le Roi en s'en retournant de ce Convent, à Lisbonne, parut d'une extrême gayeté, & s'approchant des litieres & des carosses qu'il rencontra, il entretint les Dames qui y étoient, de matieres plus libres que galantes. On ne douta point à des manieres si peu convenables dans ce moment,

1664. qu'il ne vint de conduire la Reine, plutôt dans une priſon, que dans une retraite honorable. On en demeura ſi perſuadé, que Richard Franſchovv, Ambaſſadeur d'Angleterre, avant de s'en retourner à Londres; le Marquis de Sande, qui étoit revenu pour traiter de ſon mariage, avec la Sereniſſime Marie-Françoiſe-Iſabelle de Savoye, Princeſſe de Nemours; & Monſieur de Fouché, Envoyé du Duc de Vendôme, n'oſerent aller lui rendre leurs reſpects, ſans ſa permiſſion.

Enfin ce Prince depuis ſa retraite n'obſerva plus aucune bienſéance. Il ſortoit toutes les nuits avec deux troupes, l'une à pied, l'autre à cheval, qu'il appelloit baſſe & haute Patrouille, composée de ces braves de profeſſion, qui ne ſont à proprement parler, que de vrais ſcelerats, dignes ſi on leur rendoit juſtice, d'expirer ſur l'échafaut. Ils attaquoient indifferemment, tous ceux qu'ils rencontroient: & le Roi les imitoit, en leur donnant des loüanges exceſſives, lorſqu'ils rapportoient leurs épées teintes de ſang. Le déſordre regna bien-tôt dans Liſbonne; le crime demeura impuni; celui qui étoit chargé de la police, n'oſant faire aucune information, de crainte de déplaire au Roi.

Il porta ſon extravagance, juſqu'à vouloir faire aſſaſſiner le Marquis de Fontes, ſon Grand Chambellan; juſqu'à vouloir faire périr le Comte d'Ericeira, dans ſon caroſſe, avec ſa femme, ſa fille & ſon frere; juſqu'à faire charger le peuple dans une proceſſion ſolemnelle; juſqu'à ſouffrir que ces braves aſſaſſinaſſent près de ſon Palais, Pedre Severim de Norogna, Secretaire des Graces; & enfin juſqu'à dire des injures, à une Comete qui parut vers ce tems-là; & à lui tirer un coup de piſtolet, en l'appellant de mille noms infâmes, parce qu'elle préſageoit, lui avoit-on dit, la mort des Rois, ou quelque révolution dans leurs Etats. 1664.

Ses égaremens étoient toujours accompagnez de débauches honteuſes. Pour détruire les bruits qui couroient de ſon impuiſſance; il alloit dans ces lieux infâmes que la pudeur nous deffend même de nommer; mais où elle eſt toujours immolée au plus vil interêt. Il faiſoit ſouvent venir dans une maiſon de campagne, qu'il avoit près d'Alcantara, ces femmes indignes, la honte de leur ſexe, qui ne vivent que du trafic humiliant de leurs faveurs. Il feignit d'avoir eu un enfant d'une d'entre elles; & pour rendre la choſe plus vrai-ſemblable, il la fit cruellement foüetter, ſous prétexte d'infidelité, & fit en même tems aſſaſſiner un homme, comme l'objet de ſa jalouſie. Après avoir ainſi déshonoré l'objet de ſon amour; il eût la baſſeſſe de revoir cette femme à ſon ordinaire, & de ſe montrer impudemment avec elle, dans les aſſemblées publiques. Tantôt il en parloit avec eſtime, & tantôt avec mépris. Enfin on eût dit, qu'il en étoit éperdûëment amoureux; mais on découvrit bientôt, la vérité de cette ridicule & cruelle comedie.

Les trois Favoris avoient juſqu'alors vêcu dans une parfaite intelligence; mais Caſtelmelhor plus ambitieux que les deux autres, ſe laſſant d'avoir des compagnons, forma le deſſein de les perdre, comme ſes rivaux. Il ſe ſervit contre eux des mêmes artifices, dont ils s'étoient ſervis tous les trois, contre leurs ennemis communs. Il chaſſa le Comte d'Atougia, ſous prétexte qu'il avoit accepté un duel, & Sebaſtien Ceſar de Meneſes, en reveil-

1664. lant d'anciennes affaires, qui étoient ensevelies dans un profond oubli. En perdant ce dernier, il ne fit que le prévenir, car Sebastien avoit formé le dessein de le perdre lui-même; & pour y parvenir il avoit fait écrire au Roi, une lettre à Conti, pour lui ordonner de revenir en Portugal, esperant par ce moyen de ruiner Castelmelhor dans l'esprit de ce Prince. Ainsi donc, on ne blâma point Castelmelhor de l'avoir prévenu; on ne le blâma que de son peu de reconnoissance envers le Comte d'Atougia, à qui il devoit sa fortune: mais que peut la reconnoissance sur le cœur d'un courtisan ambitieux! il immole tout à son ambition.

Antoine & Juan Conti, en consequence de la lettre, que le Roi leur avoit écrit, quitterent le Bresil, & partirent pour Lisbonne, où ils furent reçûs, au bruit de l'artillerie, & au bruit des fanfares des trompettes. Ces honneurs furent suivis d'un prompt éxil de la Cour. Neanmoins le Roi alloit de tems en tems voir Antoine; à qui on voulut persuader de revenir à la Cour, ce qu'il n'osa faire de crainte de déplaire à Castelmelhor. En effet celui-ci pour détourner le Roi de tout attachement, contraire à ses vûës, lui fit croire qu'on tramoit une conjuration, pour lui ôter la Couronne; & qu'Antoine Conti en étoit l'auteur avec la Reine, le Duc de Cadaval, le Comte d'Atougia, & Sebastien Cesar de Meneses. On chargea Dom Juan Cabral Barros, d'informer sur cette prétenduë conjuration. L'enquête dura long-tems; & on nomma des Commissaires, qui malgré les sourdes pratiques du Favori, lequel n'épargnoit rien pour ébranler leur integrité, renvoyerent les accusez, absous du crime qu'on leur imputoit.

Cependant son credit ne fit qu'augmenter de jour en jour, & bien-tôt son anti-chambre fut remplie de Courtisans, & celle du Roi demeura déserte. Ce Prince foible & imbecille, n'étoit qu'un vain phantôme, paré des apparences de la Royauté. Castelmelhor en possedoit la réalité, en disposant souverainement de toutes choses. Son frere, Simon de Vasconcelos & Sousa s'empara également de l'esprit de l'Infant, & chassa d'auprès de lui, tous ses Gentilshommes; mais le Roi les rappella tous du consentement de Castelmelhor; & tous reçurent leurs ordres pour revenir, à l'exception du Comte d'Ericeira, dont le Favori redoutoit la vertu. 1664.

Tandis que toutes ces choses se passoient à la Cour de Portugal; Dom Juan d'Autriche ne songeoit dans celle de Madrid, qu'à réparer l'affront qu'il avoit reçu dans la bataille du Canal. Après avoir eu une conference avec le Roi son Pere, il partit pour Badajos, dans l'esperance de faire de grands progrès dans la campagne prochaine. Les Portugais que le dernier succès avoit rempli de confiance, se flatoient des mêmes esperances. Castelmelhor, qui haïssoit le Comte de Villaflor, lui avoit fait ôter le commandement de l'Alenteyo, pour le donner au Marquis de Marialva. Cette injustice excita l'indignation du Comte de Schomberg, d'autant plus que le commandement general lui avoit été promis, en cas qu'on l'ôtât à Villaflor. Dom Juan de Silva, son ami, l'appaisa; Marialva se rendit à Estremos, & assembla l'armée, qui se trouva forte de six mille hommes d'infanterie, & de cinq mille chevaux.

Immédiatement après il tint un

1664. conseil de guerre, pour déliberer sur les operations de la campagne. Il ne voulut admettre dans ce conseil, qu'un certain nombre d'Officiers Generaux, qu'il nomma. Ceux qui en furent exclus, s'en plaignirent; mais Marialva les appaisa, en les assurant qu'il étoit plein d'estime pour leurs talens, & pour leurs lumieres; ajoutant qu'il étoit impossible qu'un conseil, d'où dépendoit le salut de l'Etat, se passât tranquillement en y admettant tout le monde. Ceux qu'on y admit, furent partagés, sur ce qu'on devoit faire. Les uns vouloient qu'on tînt la campagne; & les autres, comme le Comte de Schomberg, le Comte de Saint Jean, & Dom Louis de Meneses General de l'artillerie, qu'on allât d'abord s'emparer de la Ville de Codiceyra, d'où l'on pouvoit facilement enlever tous les convois, qu'on envoyoit de Badajos à Aronches. Après cette conquête ils proposoient de faire celle d'Onguella, & d'aller ensuite se poster entre la Caja & la Cajola, lieu commode, couvert de tous côtez, à portée d'Elvas, & de Campo Major, abondant en fourages, & propre enfin, par son voisinage de Badajos, dont il n'étoit éloigné que d'une lieuë, à observer commodément tous les mouvemens differens de l'Armée Espagnole.

Marialva envoya ce plan, au Roi, qui assembla le Conseil de Guerre & d'Etat pour l'examiner. On l'approuva en partie, & on manda à Marialva de l'executer promptement; c'est-à-dire, d'aller se poster entre la Caya & la Cayola, sans entreprendre la conquête de Codiceyra. L'armée se mit donc en marche, & d'abord campa à Alcaravizza, où toutes les Troupes qui étoient répanduës aux environs, se rendirent. 1664. D'Alcaravizza, elle passa à Sapateyros, ensuite aux Tours de Sequeyras, & le 8 de Juin, elle arriva enfin entre la Caja & la Cajola. Là, pour donner de la réputation aux armes Portugaises, Marialva resolut d'assieger Valence d'Alcantara. Cette Ville est une des plus riches, & des plus considerables de l'Estramadure Espagnole. Elle est située sur une éminence: on y respire un air pur & sain; & son territoire, arrosé par plusieurs rivieres, est un des plus agreables de l'Espagne. Elle est à trois lieuës de Castelvide & de Portalegre, & à cinq d'Alcantara, où l'on voit ce fameux pont, que l'Empereur Trajan avoit fait construire sur le Tage. Entre cette Ville d'Alcantara & Valence, coule la riviere de Solor, & regnent les fertiles campagnes de la Ville de Brossas. Valence a mille maisons, & elle est environnée d'une vieille muraille, avec quelques demi-lunes & quelques autres ouvrages de cette espece. Dom Juan d'Ayala Mexia, Soldat d'une excellente réputation, y commandoit ainsi que dans le château, situé dans la partie superieure de la Ville. La garnison consistoit en trois Regimens d'Infanterie, avec les païsans du voisinage, qui s'y étoient retirez.

La Place ayant été investie, Dom Louis de Menesés, General de l'Artillerie, dressa les batteries, qui furent bien-tôt en état de servir. Vers le 17 de Juin, Dom Diegue Correa, Lieutenant General au Service du Roi Catholique, parut avec cinq mille chevaux, pour couvrir Alcantara & Brossas, des insultes des Portugais; & pour se mettre à portée de jetter quelque secours dans Valence. La vûë des Espagnols, causa quelque trouble parmi les

1664. les Portugais; mais le Comte de Schomberg, Gil-vas-lobo, le Comte de Saint-Jean, & Alfonse Furtado ayant visité les postes, doublé les gardes, & renforcé tous les quartiers; Correa prit le parti de se retirer, & sa retraite, en rassurant les Portugais, répandit une consternation generale parmi les assiegez, qui s'étoient flatez d'être secourus.

Peu de jours après, la Cavalerie Espagnole se presenta une seconde fois, & se retira de même, sans oser tenter le secours de Valence. Les Assiegez continuerent néanmoins à se défendre avec courage, & les assiégeans à les attaquer avec vigueur. La Place étant ouverte de tous côtez, Marialva fit sommer le Gouverneur par Manuel de Rocha Pereira, Lieutenant General d'Artillerie, de se rendre incessamment, s'il ne vouloit s'exposer aux suites fâcheuses d'un assaut. Le Gouverneur demanda qu'on lui envoyât quelqu'un, pour traiter de la capitulation. Diegue Gomés Figueyredo s'étant rendu dans la Place, le Gouverneur lui declara, qu'il ne se rendroit point, qu'on ne lui eût accordé préalablement quatre jours de treve, pour voir si pendant cet espace de tems, on ne viendroit point à son secours. Marialva informé que les Espagnols faisoient avancer de toutes parts, des troupes pour secourir la place; refusa ce qu'on lui demandoit, & se prépara à donner un assaut à la Place, la nuit suivante; mais Dom Louis de Menesés le lui fit differer jusqu'au lendemain.

Le Regiment de la Province de Tra-os-montes, ayant à la tête Manuel Pacheco de Melo; le Regiment de la Province de Beira, commandé par Baltazar Laurent Tavarés; le Regiment du Comte de Schomberg Anglois, & celui du Colonel Pinzon, avec deux cens François volontaires, furent nommez pour monter à l'assaut. Ils partirent au signal convenu, qui étoit six coups de canon. Malgré tout le feu de la mousqueterie de la place, malgré un déluge de feux d'artifice & de grenades, les troupes parvinrent jusqu'au haut des ramparts, avec une intrepidité admirable. Les Anglois monterent, & planterent leur drapeau sur le haut de la breche. Les Portugais & les François ne se comporterent pas avec moins de courage, & cependant ils furent tous repoussez & obligez de se retirer. Le plus grand nombre des morts tomba sur les Anglois, qui dans toutes les occasions combattoient avec un courage & une valeur, qui furent souvent funestes aux Castillans. 1664.

La nuit suivante, on canona la place avec plus de furie qu'auparavant. La breche fut considerablement augmentée; & une bombe étant tombée sur un magazin à poudre; cet accident causa une perte si grande aux Assiegez, qu'ils battirent la chamade. Ils demanderent encore quatre jours, promettant, expirez, de livrer la place. Marialva les leur accorda enfin. Pendant ce tems-là, le Gouverneur envoya un Officier à Dom Juan d'Autriche, pour l'informer de la situation, où il se trouvoit. Dom Juan ne pouvant le secourir, le Gouverneur, au quatriéme jour, qui étoit le jour de la Fête de Saint Jean-Baptiste, abandonna à quatre heures après midi, la porte de saint François, qu'on fit garder par le Regiment de Cascaés, dont étoit Colonel Joseph de Sousa Cid. Dom Manuel de Sousa & Castro s'empara de la breche avec le Regiment d'Algarve, & Dom Louis de Meneses entra dans la Place, pour prendre possession de l'artillerie, des armes, des

1664. munitions & des vivres, & pour faire sortir la garnison Dom Juan de Carrera, Mestre de Camp d'un des Regimens, qui la composoient, s'étoit trouvé l'année précedente à la prise d'Evora par les Portugais. Les Castillans avoient évacué cette Place le jour de la S. Jean, par les soins du même Dom Louis de Menesés. Carrera lui dit en sortant, Dom Louis, dites-moi je vous prie, où vous voulez que je me trouve à la S. Jean prochaine, afin que vous veniez m'en faire sortir. Au reste la capitulation ayant été observée exactement, Marialva entra dans la Place accompagné des principaux Officiers. Il chargea Simon de Vasconcellos, frere du Comte de Castelmelhor, d'aller porter la nouvelle de cette conqueste au Roi.

Valence soumise, le Comte de Schomberg voulut quitter le service de Portugal, à cause des preferences affectées, que le Comte de Marialva eût pendant toute la campagne pour Gille-vas-lobo. Sans Dom Louis de Meneses qui le retint, il eut executé son dessein. Marialva haïssoit Schomberg, d'abord à cause de son mérite, & ensuite à cause du Comte de Soure, avec qui Schomberg étoit lié d'une étroite amitié. Sur la fin de la campagne, ce dernier partit pour Lisbonne, où Marialva le suivit, laissant le gouvernement general de la Province à Giles-vas-lobo, qui depuis le mois de Juillet jusqu'au mois de Septembre, demeura sans rien faire. Vers ce tems-là les Espagnols, par le conseil du Comte de Marsin, François, qui avoit passé au Service de l'Espagne, & à qui on avoit confié le Commandement sur la frontiere, pendant l'absence de Dom Juan d'Autriche, démantelerent Aronches; les garnisons d'Elvas, de Campo Major, de Portalegre, & de Monforte, enlevant tous les convois qu'on y envoyoit. Le Comte de Marsin s'y rendit en personne, avec quatre mille hommes d'Infanterie, & trois mille chevaux, pour en ramener l'artillerie, & en rapporter les munitions. Peu de jours après les Espagnols démentelerent encore Codiceyra. 1664.

Vers le mois de Septembre, Gilles vas-lobo voulant se rendre digne des marques de distinction, qu'il avoit reçûës de la part de Marialva, pendant son absence & celle de Schomberg, resolut de tenter quelqu'action qui pût lui faire honneur. Il se détermina à conquerir Freyxenal à cinq lieües de Mouraõ, du côté de Xerés, Ville riche & opulente. Il étoit sur le point de partir pour cette expedition, lorsqu'il en fut détourné par la desertion d'un Soldat, ne doutant point qu'il n'eût été avertir les Castillans de son dessein. Alors il se borna donc, à envoyer sans cesse des partis pour ravager les terres des Castillans. Ces partis rencontroient souvent des partis ennemis. On se battoit, & la victoire passoit tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre.

Le Comte de Schomberg étoit toujours à Lisbonne, où il se plaignoit hautement de Marialva, qui de son côté pour faire valoir Gilles Lobo sa créature, faisoit tous ses efforts, pour faire sortir Schomberg du Royaume. Lobo y travailloit aussi de son côté, en publiant que le Comte de Schomberg embarrassoit plus, qu'il n'étoit utile. Que s'arrogeant tout le commandement, il distribuoit des ordres, disposoit des troupes, regloit les marches, choisissoit les quartiers au gré de ses désirs, & empêchoit que les troupes Etrangeres n'obéissent aux Officiers

1664. Generaux Portugais « Je fais tout cela, il est vrai, répondoit Schomberg, & j'ai droit de le faire, comme premier Mestre de Camp General. Cependant dans quel tems l'ai-je fait? dans quel tems ai-je donné des ordres, reglé les marches, choisi les quartiers, disposé des troupes, pris soin de leur campement? lorsque tous les autres Officiers Generaux refusoient de le faire? Lorsqu'on avoit fait quelque fausse démarche, & qu'il en falloit prévenir les dangereuses consequences? Lors enfin qu'il y avoit non seulement du péril à essuyer; mais même une espece de certitude, que le succès ne répondroit point à mon zele. A l'égard des François & des Anglois, il est naturel qu'ils m'obéïssent, lorsqu'ils sont dans leurs quartiers, préférablement à tout autre Officier, puisque leurs Maîtres, leurs Rois m'en ont confié le commandement. Mais hors de leurs quartiers, ils obéïssent à leur General, & aux Officiers qu'on met à leur tête. Ont-ils jamais refusé de combattre: Marialva? le Sergent Major de bataille, tous les Officiers, Lobo lui-même sçait bien le contraire. Qu'on se rappelle le passage de la Degebe, Ameyxial, le siege de Valence, on verra qu'ils obéïssoient avec promptitude, & combattoient avec valeur. » En effet, dans toutes ces occasions, les François & les Anglois avoient infiniment contribué aux victoires, qu'on avoit remportées. Dom Louis de Meneses penetré de cette vérité, leur rendit la justice, qu'ils méritoient.

Le Comte de Prado commandoit toujours, dans la Province d'entre Douro & Minho pour le Roy de Portugal; & Dom Louis Poderico dans le Royaume de Galice, pour le Roi Catholique. Il se passa peu de chose dans cette partie de l'Espagne, ainsi que dans la Province de Tra-os-montes. La guerre se fit plus vivement dans celle de Beira. 1664.

Le Duc d'Ossuna faisoit bâtir dans Aldea do Bispo, où il étoit en quartier, un fort, duquel à ce qu'il croyoit, dépendoit la ruine totale de cette Province. Pierre-Jacques Magalhaës étant tombé dangereusement malade à Almeyda; Alfonse Furtado de Mendoce, rassembla les troupes, & marcha pour interrompre la construction de ce fort. Il le trouva en état de défense, & gardé par l'armée Castillanne, qui montoit à sept mille hommes d'infanterie, & à deux mille cinq cens chevaux. Mendoce se retira prudemment sans l'attaquer, forma le dessein de couper les vivres à l'armée ennemie, & d'aller brûler les fauxbourgs de Ciudad Rodrigo. Le Duc d'Ossuna ayant été informé de ses desseins, fit sortir toute sa cavalerie pour assurer ses convois. Elle rencontra, combattit, & mit d'abord en désordre la cavalerie Portugaise. Mendoce l'envoya soutenir par son infanterie, qui força l'Espagnole à se retirer, laissant plusieurs morts, & plusieurs prisonniers sur la place. Mendoce content de ce succès reprit la route d'Almeyda.

Le Duc d'Ossuna ayant achevé de perfectionner le fort d'Aldea do Bispo, alla rompre le pont, qui étoit sur le Ribacoa, ravagea le pays circonvoisin, & se retira ensuite à Ciudad Rodrigo. Jacques Magalhaës, qui avoit recouvert sa santé, partit aussitôt pour rétablir le pont, que le Duc d'Ossuna tenta vainement de rompre encore. Quelques jours après, ce General partit avec trois mille hommes

1664. d'infanterie, mille chevaux & sept pieces d'artillerie, pour détruire les maisons de campagnes, situées sur le Ribacoa, & démolir tous les forts qui les défendoient. Magalhaës de son côté alla avec deux mille cinq cens hommes, & quatre cens chevaux brûler la Ville de Sobradillo. Pour se venger de cette perte, le Duc d'Ossuna tomba sur Castel Rodrigo, avec une armée assez forte. Antoine Ferreira Ferraõ commandoit dans cette place, qui n'avoit pour toute défense, qu'une vieille muraille, & cent cinquante hommes de garnison. Le Duc l'attaqua vivement, & Ferreira la deffendit de même. Cependant sa troupe diminuant chaque jour, il demanda à Magalhaës un prompt secours. Magalhaës rassembla à la hâte deux mille cinq cens hommes d'infanterie, & cinq cens chevaux, avec lesquels il marcha pour secourir Castel Rodrigo.

Il arriva dans le voisinage de cette place, dans le même tems, que le Duc d'Ossuna donnoit un assaut. Le Gouverneur le soutint avec tant de vigueur, que les Espagnols furent contraints de l'abandonner, laissant leurs meilleurs soldats étendus morts sur la brêche. Ce revers répandit la consternation dans leur camp. Magalhaës quoiqu'inferieur à eux de plus de la moitié, se détermina à les attaquer pour se jetter dans la place. Avant d'executer son dessein, il representa à ses soldats, que le salut de la Province, dépendant de la conservation de Castel Rodrigo, il falloit vaincre, sauver cette ville, ou mourir. Qu'on nous mene à l'ennemi, répondit le soldat, nous mourrons, ou la victoire sera à nous. Magalhaës marcha sans differer aux ennemis. Le Duc d'Ossuna, lorsqu'il apprit cette nouvelle, ne pouvoit la croire. Il ne 1664. pouvoit s'imaginer, que Magalhaës pût tenter une pareille entreprise, sans le Comte de saint Jean, & sans Alfonse Furtado de Mendoce, qui n'avoient pû le joindre encore. Cette temerité lui parut inouie, neanmoins il songea à disposer ses troupes, pour le recevoir. Le désordre & la confusion regnoient dans son camp; la terreur s'étoit emparée des Castillans. Magalhaës arrive sur ces entrefaites, il attaque, presse, enfonce, taille en pieces les ennemis, couvre la campagne de morts, fait quantité de prisonniers, délivre Castel Rodrigo, & force le Duc d'Ossuna à s'enfuïr à saint Felix, d'où il passa à Ciudad Rodrigo, furieux & désesperé.

Magalhaës s'en retourna triomphant à Almeyda, d'où il fit partir Henri-Jacques son fils, qui n'avoit que quatorze ans, & qui s'étoit déja trouvé à la bataille du Canal, pour porter la nouvelle de sa victoire au Roi. Peu de jours après, il marcha avec deux mille hommes, & sept cens chevaux pour brûler la Ville de Serralvo dans la vieille Castille, à sept lieuës d'Almeyda. Il la pilla, & brûla & se retira ensuite sans obstacle. Après avoir laissé reposer pendant quelques jours ses troupes, il reprit les armes, & conduisit trois mille hommes d'infanterie, & huit cens chevaux, contre la Ville de Freyxeneda, Ville riche, qui n'étoit défenduë que par un fort, où il y avoit quelques compagnies de cavalerie en garnison. On força ce fort. Les Castillans se refugierent dans l'Eglise. Ayant refusé le quartier que Magalhaës leur offrit, le soldat en fureur rompit, enfonça les portes. Alors les Prêtres qui étoient dans l'Eglise, se presenterent revêtus de leurs habits Sa-

1664. cerdotaux, pour implorer la clemence du vainqueur. Magalhaës, le Comte de Vidigueyra, & le Duc de Cadaval, qui depuis son exil de la Cour, suivit Magalhaës dans toutes ses expeditions, eurent bien de la peine à contenir le soldat. On rasa le fort & on brûla la Ville. Cette perte répandit une telle épouvante parmi les Castillans, qu'ils abandonnerent le fort de Fiel de la Mula, où ils laisserent une quantité prodigieuse de munitions de bouche & de guerre.

Sur ces entrefaites le Comte de Soure, qui avoit été exilé à Loulé, dans le Royaume des Algarves, fut rappellé à Lisbonne. A peine y fut-il arrivé qu'il y mourut de maladie. Dom Juan de Costa, Comte de Soure, étoit fils de Julien de Costa, & de Françoise de Vasconcelos. Il perdit ses pere & mere dans son extrême jeunesse. Il ne dût son éducation, & les grandes qualités qui le distinguerent dans le monde, qu'à l'excellence de son naturel. Il passa son enfance à Madrid au service de la Reine Isabelle, femme de Philippe IV. Il se fit aimer par la vivacité & les graces de son esprit. Il revint à Lisbonne à l'âge de quatorze ans, & prit en main le maniment des affaires de sa maison, qu'il conduisit avec une sagesse singuliere. Etant passé à Tanger pour y porter ses premieres armes, il se distingua par de grandes actions de valeur. A son retour à Lisbonne, il se batit en duel avec François Moniz, qu'il blessa, & duquel il devint ensuite intime ami. Il s'appliqua de bonne heure aux arts, & aux sciences, surtout aux Mathematiques. Bon & utile citoyen, il voyoit avec douleur l'esclavage de sa Patrie, ce qui l'engagea d'entrer dans la conjuration, qui mit sur le trône, le Duc de Bragance. Il le servit utilement à la 1664. guerre; & contribua beaucoup au gain de la bataille de Montijo. Après être parvenu au poste de Mestre de Camp General, il fut élevé à la dignité de Gouverneur de la Province & des armées de l'Alenteyo. Son merite lui suscita bien-tôt de puissans rivaux, qui parvinrent par leurs cabales, & leurs intrigues à le faire rappeller. Cependant on le créa Conseiller du Conseil de guerre, & on le fit President du Conseil de delà la mer. Ensuite on l'envoya en qualité d'Ambassadeur en France, où il se fit generament estimer. Ayant été fait Gentilhomme de la Chambre de Dom Pedre; son attachement pour ce Prince, pour l'Etat, & pour la Reine, le firent exiler par Castelmelhor & ses partisans. Au reste le Comte de Soure à la vivacité de l'esprit, joignoit une maniere noble, simple, & élegante de s'exprimer; il donnoit de la grace à tout ce qu'il disoit. Ami fidele, genereux & constant, il ne fit cependant presque jamais que des ingrats. Plein de religion, il pardonnoit facilement à ceux qui vouloient l'offenser ou lui nuire, & trouvoit dans sa pieuse vertu, des consolations qu'il n'eut point éprouvées dans la vengeance. Quelque injustice qu'il essuyât de la part de la Cour, il ne se refusa jamais au service de l'Etat; & il s'employa à tout ce qu'on voulut, persuadé qu'on appartenoit plus à sa Patrie, qu'à soi-même, & qu'il falloit toujours se sacrifier à cette Patrie, au préjudice de ses propres interêts. Il avoit épousé Dona Françoise de Norogna, troisiéme fille de D. Pedre de Norogna, Seigneur de Villaverde; & il mourut à l'age de 57. ans, laissant sept enfans, qui succederent à ses biens & à ses vertus.

1664. Le Comte de Soure fut generalement regreté, surtout par l'Infant Dom Pedre, en qui l'on découvroit chaque jour d'excellentes qualitez. Ce Prince avoit fait un voyage avec le Roi à Santarem, où Alfonse devoit poser la premiere pierre d'une Eglise qu'on vouloit y bâtir à l'honneur de Nôtre-Dame de Pieté, en reconnoissance de la bataille du Canal, dont on lui attribuoit le gain. On avoit gravé sur cette pierre l'inscription suivante:

Deiparæ Virgini à pietate denominatæ
Alfonsus VI. Lusitaniæ Rex,
Quod ejus ope ad miraculum insigni
Joannem Austriacum Philippi IV. Castellæ
Regis filium pugna Canalensi
Sexto idus junias an. Dñi M. DC. LXIII.
Circa Estremontium commissa
Profligaverit,
Multos hostium interfecerit, plures cæperit
Tormentis, armis, impedimentis
Potitus sit:
Hoc sacellum
Impensis suis faciendum curavit,
Primumque fundamentum lapidem
Propria manu
In æternum, grati, devotique animi monumentum posuit
Seq. anno octavo Kalend. Februar.

Quelque tems après cette ceremonie, le Marquis de Sande, laissant le Pere Rousel à Londres, pour veiller aux interêts de sa Patrie contre les entreprises des Castillans, partit pour Paris, afin d'y traiter du mariage du Roi Alfonse. Il amena avec lui François de Sà Meneses, Secretaire de l'Ambassade, Rui Tellez, & François d'Azevedo, & laissa à Londres le reste de sa maison, pour dérober aux Espagnols la connoissance de son voyage. Par le conseil de Monsieur de Turene, qui avoit toujours été attaché aux interêts du Portugal, Sande alla débarquer en Normandie, passa à Rouen, se rendit à Pontoise, & delà à Saint Denis, où Monsieur de Turene avoit envoyé un de ses Gentilshommes, pour le conduire à Paris en son Hôtel. Y étant arrivé, Monsieur de Turene lui apprit, que les Castillans faisoient tous leurs efforts, pour faire épouser à Mademoiselle de Nemours, le Prince Charles, Duc de Lorraine: mais il l'assura en même-tems d'employer tout son crédit, pour empêcher ce mariage. 1664.

Il agit en conséquence, mais Madame de Nemours fit dire au Roi par Monsieur le Tellier Secretaire d'Etat, qu'elle ne consentiroit jamais au mariage de Mademoiselle de Nemours, qu'avec le Prince Charles de Lorraine. Cette déclaration déconcerta le Marquis de Sande; & ayant voulu en informer son Roi & le Marquis de Castelmelhor, M. de Turene l'en empêcha, en lui disant, qu'il falloit voir auparavant, si on ne trouveroit point dans le Royaume, quelqu'autre Princesse, dont la qualité, la beauté & les richesses pussent consoler de la perte de Mademoiselle de Nemours. Mademoiselle, fille de Gaston Duc d'Orleans, se presenta d'abord; mais on ne s'arrêta pas long-tems sur cette Princesse. Sur ces entrefaites Monsieur de Turene, ayant assisté au Conseil des Dépêches, parla au Roi en faveur des Portugais, en présence de le Tellier, de Lionne & de Colbert. Le Roi convint avec ces Ministres, que l'alliance de Portugal étoit utile à la France; qu'il étoit dans le dessein de secourir ce Royaume contre l'Espagne, & ajouta qu'il seroit charmé, qu'à la place de Mademoiselle de Nemours, le Roi de Portu-

1664. gal voulût épouser Mademoiselle d'Elbeuf sa cousine ; que cette Princesse, étant plus jeune que Mademoiselle de Nemours, auroit moins de peine à prendre les manieres Portugaises, & que son pere étant Gouverneur des Provinces de Picardie & d'Artois, pourroit facilement faire passer en Portugal des troupes, sans que la Cour parût y participer ; & sans que la Castille eût lieu de se plaindre. Ainsi donc, continua-t-il, en s'adressant à Monsieur de Turene, le Duc d'Elbeuf n'a qu'à vous donner une Procuration, pour que vous regliez avec le Marquis de Sande, les conditions de ce mariage, & lorsque vous les aurez reglées, & que vous aurez fait comprendre au même Marquis de Sande, les avantages que son maître trouvera dans cette alliance, il pourra en informer sa Cour, en l'assurant que si elle n'approuve point ce projet, il demeurera nul, comme s'il n'en eût été jamais question.

En sortant du Conseil, Monsieur de Turenne alla rendre compte au Marquis de Sande de tout ce que le Roi venoit de lui dire ; & en même tems il lui proposa de marier l'Infant Dom Pedre, frere d'Alfonce, avec Mademoiselle de Boüillon sa niece, fille de son frere, en lui disant que cette alliance pouvoit devenir extrêmement utile à la Maison Royale de Portugal ; la Maison de Boüillon étant d'ailleurs regardée en France sur le même pied, que la Maison de Savoye & de Lorraine.

Le Marquis de Sande goûta toutes ces propositions, regla avec Monsieur de Turene les conditions de l'un & l'autre mariage, & se disposa à faire partir François de Sà son Secretaire, pour les communiquer à la Cour de Portugal. On lui fit voir auparavant les deux Princesses, & on lui donna leurs portraits pour les faire voir au Roi & à l'Infant. A peine fut-il parti pour Lisbonne, que Louis XIV. reçut une Lettre de la part de l'Empereur, par laquelle ce Prince lui demandoit du secours contre les Turcs, qui lui faisoient vivement la guerre. Louis XIV. consentit à lui envoyer un corps de troupes, à condition que le Roi d'Espagne lui en enverroit autant, de celles qu'il entretenoit en Italie. Le Roi de France exigea cette condition, afin que les troupes d'Italie ne passassent point en Espagne, contre le Portugal, ainsi qu'on le publioit. Cependant François de Sà arriva à Lisbonne, où l'on condamna tout ce que le Marquis de Sande avoit fait avec Monsieur de Turene. On lui envoya en même tems des ordres, pour reprendre la négociation qui regardoit le mariage de Mademoiselle de Nemours, & pour assurer M. de Turene, que s'il pouvoit le faire réussir, on lui promettoit de travailler ensuite à faire réussir le mariage de l'Infant Dom Pedre, avec Mademoiselle de Boüillon. Sande obéït, & parla au Vicomte qui s'engagea d'employer tous ses soins pour satisfaire les desirs de la Cour de Portugal. Sa premiere démarche fut de gagner le Maréchal d'Etrées, pour que celui-ci obligeât son fils l'Evêque de Laon, à porter le Tellier, sur lequel il avoit beaucoup de crédit, à parler à Madame de Nemours en faveur du Roi de Portugal. L'affaire demeura quelque tems dans cette situation. 1664.

Pendant cet intervale Louis XIV. voulant sçavoir positivement en quel état étoient les affaires des Portugais, tant par rapport à la guerre, que par rapport au Gouvernement, fit partir pour le Portugal un nommé Torront, parent de Colbert, pour aller s'en in-

1664. former sur les lieux mêmes, par Schomberg & Fromont, chargez alors des affaires de la France en Portugal. Cependant le Marquis de Sande agissoit toujours par le canal de M. de Turene, auprés du Roi & des Ministres, afin de faire réüssir le mariage de son Maître avec Mademoiselle de Nemours. Il gagna le Duc de Guise : il fit entrer le Marquis de Choup dans ses vûës, & mit par le moyen de ce dernier, Lionne dans ses interêts. Lionne lui apprit le voyage de Torront, & le sujet de ce voyage, en l'assurant qu'on ne pourroit rien conclure que ce Torront ne fût de retour.

Sur ces entrefaites Madame de Nemours, mere de Mademoiselle de Nemours, vint à mourir. Cette mort imprévûë releva les esperances du Marquis de Sande. Il redoubla ses intrigues ; il pressa ses amis d'agir, & engagea l'Evêque de Laon de parler au Duc de Vendôme, oncle & tuteur de Mademoiselle de Nemours. Le Duc de Vendôme écouta favorablement l'Evêque de Laon, & promit d'engager Mademoiselle de Nemours à épouser le Roi de Portugal, à condition que le Marquis de Sande s'engageroit, à faire épouser Mademoiselle d'Aumale, sœur de Mademoiselle de Nemours, à l'Infant Dom Pedre. Cette condition embarassa beaucoup le Marquis de Sande, par rapport aux engagemens qu'il avoit pris avec M. de Turene, en faveur de Mademoiselle de Boüillon. Le Marquis de Ruvigny, le Duc de Guise, le Marquis de Choup, l'Evêque de Laon, le Comte d'Etrées, & Monsieur de Turene, s'assemblerent pour voir s'ils ne trouveroient pas quelqu'expedient, afin de concilier les interêts de tout le monde : mais ils y travailloient en vain. Dans le tems qu'on étoit extrêmement occupé à ces affaires, survint un nouvel obstacle. Emanuel Duc de Savoye, demanda Mademoiselle de Nemours en mariage. L'Evêque de Laon en parla au Marquis de Sande, en lui disant qu'on feroit bien de laisser là, Mademoiselle de Nemours, qui penchoit pour le Duc de Savoye, & de faire épouser au Roi de Portugal Mademoiselle d'Aumale, Princesse jeune, aimable, belle & remplie de vertus. Sande gouta cette proposition, parce qu'elle concilioit les interêts de Mademoiselle de Boüillon, avec les interêts du Roi. Cependant il n'osa s'engager, qu'il n'eût auparavant reçû des nouvelles instructions de sa Cour. 1664.
» Il écrivit donc au Roi, pour lui » demander quel parti il devoit prendre, en cas que Mademoiselle de » Nemours se déclarât pour le Duc » de Savoye, comme il y avoit apparence. Quelle démarche il devoit faire par rapport au mariage, » que le Duc de Lorraine prétendoit » avoir contracté avec cette Princesse ; » & en conséquence duquel il demandoit qu'elle allât habiter avec lui » pour le consommer. Si en cas, que » ce mariage demeurât nul, il devoit » conclure le sien avec cette Princesse, en vertu de la procuration dont » il étoit pourvû. Si enfin Mademoiselle de Nemours ne voulant point » aller en Portugal, il devoit écouter les propositions, qu'on lui faisoit sur Mademoiselle d'Aumale, » sœur de Mademoiselle de Nemours ; ou s'il devoit sans attendre » de nouveaux ordres, sortir de » France.

En attendant la réponse de cette dépêche ; le Marquis de Sande employa ses soins pour engager le Roi de France, à envoyer quelque nouveau secours

1664. secours en Portugal. Les circonstances étoient favorables. L'Empereur venoit de prendre des mesures pour faire la paix avec les Turcs, sans y comprendre le Roi de France, qui l'avoit secouru. C'étoit le Roi d'Espagne qui avoit engagé l'Empereur à cette démarche, pour mortifier le Roi de France. Ce dernier ne cherchoit qu'un prétexte de rompre. Il déclara donc, qu'il vouloit s'assurer de la Flandre, en vertu des droits qu'avoit sur ce pays, la Reine sa femme. Sande ne pouvoit qu'être bien écouté dans ces circonstances, & Monsieur de Turene, & Monsieur de Colbert, ce Ministre celebre, sous lequel le commerce devint si florissant en France, le seconderent avec zele, pour lui faire accorder ce qu'il demandoit. Mademoiselle de Nemours s'étant déclarée, qu'elle ne vouloit point aller en Portugal, Sande reçut ordre de sortir de France, & de s'en retourner à Londres, ce qu'il fit, laissant Monsieur de Turene, Monsieur Colbert, & le Marquis de Ruvigny, remplis d'estime, & d'admiration pour lui. En arrivant à Londres, il y apprit, que le Pape paroissoit enfin disposé à rendre justice aux Portugais, en faisant rendre à leur Ambassadeur à Rome, les honneurs accoutumés; & que les Anglois alloient envoyer un nouveau secours
1665. en Portugal.

On se préparoit dans ce Royaume à continuer la guerre avec vigueur. Dès le commencement du mois de Mars on reprit les armes sur la frontiere de la Province de l'Alenteyo, où Gilles vas Lobo commandoit à la place de Marialva, en qualité de Mestre de Camp General. Alexandre Farnese, Prince de Parme, General de la cavalerie Etrangere en Espagne, partit d'Albuquerque avec quatre mille cinq cens hommes d'infanterie & de cavalerie, pour 1665. enlever Valence aux Portugais; où quelques Castillans, qui étoient établis dans cette place, devoient l'introduire. Il échoüa dans son entreprise, & il fut contraint de se retirer honteusement à Membrillo. Peu de jours après le Comte de Schomberg revint de l'Alenteyo; & la Cour, pour lui donner quelque satisfaction au sujet de Gilles vas Lobo, rappella celui-ci, & l'envoya pour commander dans la Ville de Setubal.

Marialva le suivit de près, & se rendit aussi dans l'Alenteyo, avec tous les Officiers Generaux, qui devoient servir dans son armée. Les Portugais se flatoient de faire vivement la guerre dans le pays ennemi, & les Castillans de reparer les pertes, qu'ils avoient essuyées dans la derniere campagne. Leur armée étoit composée des meilleures troupes d'Italie, de Flandres & d'Allemagne, dont on avoit confié le commandement general, qu'on avoit ôté à Dom Juan d'Autriche, à Dom Louis de Benavides, Marquis de Caracene. On le fit revenir de Flandres où il étoit, & en passant en France, il assura qu'il marcheroit droit à Lisbonne, & qu'il esperoit, en se rendant maître de cette place, de subjuguer en peu de tems le reste du Portugal. Il osa tenir le même langage à Madrid, & engagea le Roi à faire armer une flote dans le port de Cadix, pour attaquer Lisbonne, & Setubal, par mer, en même-tems qu'il attaqueroit ces places par terre. Le Roi chargea de cet armement le Duc d'Aveyro, qui partit pour Cadix, où il ne trouva rien de ce qui étoit necessaire pour équipper la flote, qu'on destinoit contre sa Patrie.

1665. Caracene partit pour Badajos, où il arriva au commencement de Mai. Il visita toutes les places frontieres de cette partie de l'Espagne, & passa toutes ses troupes en revuë. Ensuite il s'informa, quels étoient les caracteres, la capacité & l'experience des Chefs, qui devoient commander l'armée Portugaise; si les troupes étoient bien disciplinées, les places bien fortifiées, les magasins remplis, le pays difficile, les rivieres frequentes, & aisées à passer. Après cette exacte information, il changea de langage. Il trouva la conquête du Portugal, plus difficile à faire qu'il ne s'étoit imaginé. Il trouva dans les Officiers Generaux de l'armée Portugaise, du courage, de la valeur, de l'experience, avec beaucoup d'audace; & dans les soldats, de l'intrepidité, de l'obéïssance, & une patience admirable à supporter la soif, la faim, & toutes les fatigues de la guerre.

Il entra neanmoins en campagne, & alla le 22 de Mai à une lieuë de Badajos, entre les rivieres de Xevora, & de Botavà, pays abondant en fourages. Il apprit dans ce premier camp que la flote Castillane, qu'on armoit à Cadix, & que le Duc d'Aveyro devoit commander, ne seroit pas si-tôt en état de tenir la mer. Alors au lieu de marcher droit à Setubal, ou à Lisbonne, comme il l'avoit d'abord projetté, il marcha droit à Villavitiosa dans le dessein d'assieger cette Ville, dont Christoval de Brito Pereira étoit Gouverneur. Villavitiosa passe pour une des plus anciennes Villes de Portugal, & nous avons déja dit, qu'on en attribuë la fondation à Maherbal, qui commandoit pour les Carthaginois dans cette partie de l'ancienne Lusitanie. Cette Ville, après avoir gémi pendant l'espace de plusieurs siecles, sous la domination des Maures, 1665. fut conquise en 1217. par Alfonse second Roi de Portugal, & Alfonse troisiéme la fit rebâtir en 1270. Alfonse cinquiéme l'érigea en Marquisat en faveur de Dom Ferdinand, second fils du Duc de Bragance, un des glorieux ancêtres du Roi regnant. La situation de Villavitiosa est charmante, le territoire fertile en bleds, en vins, en toute sorte de fruits. La Ville est bien bâtie, & le Palais vaste & magnifique, avec un parc qui a trois lieuës de circonference.

Telle étoit la Ville que Caracene alloit assieger. Son armée montoit à quinze mille hommes d'infanterie, & à six mille sept cens chevaux, avec quatorze pieces d'artillerie, & deux mortiers. Il avoit pour Officiers Generaux, Dom Diegue Cavalhero, Mestre de Camp General; Dom Diegue Correa, General de la cavalerie Espagnole; & Alexandre Farnese, frere du Duc de Parme, General de la cavalerie Etrangere; Dom Louis Ferrer, General de l'artillerie, & Dom François d'Alarçao, fils de Dom Juan Soares; Dom Manuel Garafe; & Dom François Rose, l'un & l'autre Italiens, pour Sergens Majors de bataille. Le Comte de Marsin n'ayant point voulu servir sous Caracene, s'étoit retiré à Madrid, & Dom Juan d'Autriche à Consuegra.

Cependant Christoval de Brito se prepara à se défendre vigoureusement, & Marialva à rassembler son armée pour le secourir. Aussi-tôt qu'il fut en état de tenir la campagne, il alla se poster dans un endroit appellé Montes Claros, à une lieuë de Villavitiosa. Caracene abandonna le siege & marcha pour le combattre. Les deux armées étant en presence l'une de l'autre, commencerent par se canoner.

1665. Ensuite on en vint aux mains. On se chargea de part & d'autre avec beaucoup de valeur. La victoire balança long-tems à se declarer, & elle pencha enfin du côté des Portugais. Les Castillans perdirent dans cette occasion quatre mille hommes, sans compter les prisonniers, dont le nombre fut très-grand. On prit une partie du bagage, quatorze pieces d'artillerie, 86 drapeaux, dix-huit étendarts, & les timbales du Marquis de Caracene, & du Prince de Parme.

Cette grande victoire, remportée à Montes Claros, ne coûta aux Portugais que sept cens hommes, & deux mille blessez. Marialva mena son armée victorieuse à Villavitiosa, d'où il fit partir Simon de Vasconcelos pour Lisbonne, où il arriva le lendemain sur les sept heures après midi. Le Roi & l'Infant se transporterent dans l'instant, dans la Chapelle Royale, pour rendre graces à Dieu, de la bataille qu'on venoit de gagner. Ensuite le Comte de Castelmelhor dépêcha un courrier avec une lettre du Roi, pour Marialva. On l'exhortoit à profiter des avantages que la victoire lui offroit, & de poursuivre vivement la guerre.

La bataille de Montes Claros fut la sixiéme gagnée sur les Espagnols depuis la proclamation de Jean IV. Celle-ci dura huit heures, & toutes les troupes s'y comporterent avec une valeur incroyable. Les Espagnols se retirerent vers Juremena. Marialva de son côté tint conseil de guerre. Le Comte de Schomberg, le Comte de Saint Jean, Dom Louis de Meneses, & Michel Charles de Tavora, Sergent Major de Bataille, y proposerent d'aller assieger Merida. Les autres condamnant cette entreprise, soutinrent qu'il falloit renvoyer les troupes dans leurs quartiers, pour les y laisser reposer, ce que Marialva fit, 1665. après en avoir pourtant demandé la permission à la Cour.

Caracene s'étoit rendu à Badajos, où il ramassoit les débris de son armée, qu'il envoyoit à mesure dans les places frontieres. Il informa en même-tems le Roi son Maître, de sa défaite, en l'assurant neanmoins que la victoire avoit coûté aux Portugais, la plus grande partie de leurs plus braves soldats; & qu'il esperoit, si on lui envoyoit de nouvelles troupes, rentrer dans le Portugal, & y faire de rapides conquêtes. Philippe après avoir lû cette lettre, la laissa tomber par terre, en disant, Dieu le veut: ensuite il garda un profond silence.

La nouvelle de la défaite de Caracene s'étant répanduë dans la Ville, chacun en parla selon ses craintes ou ses désirs, ou ses interêts. D'abord qu'on fut bien informé de la verité, le désespoir & la consternation regnerent dans Madrid. On se déchaîna ouvertement contre Caracene. On blâma le Comte de Castello, alors Favori du Roi, pour s'être opposé aux negociations, que l'Angleterre avoit proposées, pour terminer à l'amiable avec le Portugal, une guerre si longue & si ruineuse. On se plaignoit enfin vivement, de ce qu'on avoit ôté le commandement à Dom Juan d'Autriche.

L'armée Portugaise étant entrée dans ses quartiers, Marialva partit pour Lisbonne, & Schomberg demeura chargé du commandement general de la Province. Il fut obligé d'aller avec quelques troupes, secourir le Comte de Prado, dans la Province d'entre Douro & Minho, où les armes Portugaises triompherent, ainsi qu'elles avoient triomphé dans la Province de l'Alenteyo. Les affaires

1665. y étant rétablies, Schomberg s'en retourna avec ses troupes dans cette derniere. Pendant son absence Caracene y fit une course, dont Denis de Melo & Castro, Mestre de Camp General, tira une haute vengeance, en entrant dans la Castille, & en y portant le fer & le feu.

Le Comte de Schomberg au retour de la Province d'entre Douro & Minho, fut fait Gouverneur General de la Province de l'Alenteyo. Il mit à contribution le Comté de Niebla dans l'Andalousie, il soumit saint Lucar sur la Guadiane. Il porta la terreur des armes Portugaises, dans toute cette Province Espagnole; il ravagea les campagnes, & causa des pertes immenses aux ennemis. Ceux-ci travailloient depuis plus d'un an, à armer dans le port de Cadix, une flote. D'abord qu'elle fut en état de mettre à la voile, le Duc d'Aveiro, qui en avoit obtenu le commandement, se mit en mer, & alla s'emparer du fort de Baleyeyra. Ensuite il se presenta devant Sagres, d'où il fut repoussé, ce qui le détermina à faire voile vers la petite isle de Berlinga, à trois lieuës du cap de Peniche, où il n'y avoit que trente hommes pour la garder, qui se soumirent à lui.

Tandis que cette flote s'employoit à de si médiocres exploits, Schomberg avoit quitté l'Andalousie, & s'étoit rendu à Aronches, dans le dessein de faire fortifier cette place. Le Roi sur ces entrefaites, pour le récompenser des grands services, qu'il lui avoit rendus, le fit Comte de Mertola. Ses affaires l'ayant appellé à Lisbonne, il laissa le commandement à Denis de Melo, qui ne cessa point de faire des courses dans le pays ennemi. Par son ordre, Dom Juan de Sylva de Sousa, nouvellement élevé au poste de General de l'artillerie, alla se mettre en embuscade entre Campo Major & Badajos. Delà, il envoya Coelho, & François Galvan, pour enlever avec cent chevaux, les bestiaux qui pascageoient dans les campagnes. Les Espagnols s'en étant apperçus, firent sortir cinq escadrons de Badajos, pour chasser les Portugais. Silva fit alors avancer la moitié de son détachement, pour soutenir Coelho & Galvan. A peine le combat fut-il engagé, que le Prince de Parme parut avec quinze cens chevaux, pour soutenir aussi les siens. A son approche Silva ordonna aux Commissaires Generaux, Antoine de Siqueyra Pestana, Bernard de Faria, Juan de Semila, Manuel Lobo & François Cabral de le charger. Ils partirent en bon ordre; mais en arrivant à la portée des Castillans, la terreur s'empara des Portugais, & ces mêmes soldats qui avoient donné plusieurs preuves de valeur & de courage, qui avoient tant de fois battu ces mêmes Castillans, qu'ils alloient attaquer, prirent tout d'un coup la fuite, & se retirerent vers Campo Major, quelques efforts que fit Sylva pour les arrêter. Le Prince de Parme les poursuivit vivement, & en fit trois cens cinquante de prisonniers. 1665.

Melo désesperé de leur lâcheté, en fit part à la Cour. On tint conseil de guerre; & l'on ordonna à Schomberg qui s'en retournoit dans la Province, de punir severement les Officiers, qui commandoient ces troupes. Schomberg se contenta de dégrader les plus coupables, & de faire passer quelques soldats par les armes.

Le Comte de Prado s'opposoit vigoureusement dans la Province d'entre Douro & Minho, à Dom Inigues Fernand de Velasco, Connétable de

1666. Castille, & Gouverneur general du Royaume de Galice. Il s'étoit flaté que son seul nom devoit rétablir les affaires de son pays dans cette partie de l'Espagne ; mais malgré la superiorité de ses troupes, le Comte de Prado non seulement l'empêcha d'entrer dans la Province d'entre Douro & Minho ; mais il alla à sa vûe ravager la Galice jusqu'à Bayonne. Les Espagnols furent plus heureux du côté de la Province de Tra-os-montes. Pantoya leur General passa la Tamaga, & ravagea les campagnes voisines. Antoine Soares de Costa, commandant dans la Province de Beira, à la place d'Alfonse Furtado de Mendoce, réprima les Castillans dans cette partie de l'Espagne. Dans les Indes, Dom Juan Nuñes d'Acugna occupoit la Vice-Royauté, & gouvernoit avec autant de fermeté que de prudence. Il repara tous les malheurs qu'on avoit essuyés pendant la guerre, qu'on avoit eu avec les Hollandois. La mort termina ses jours au milieu de ses travaux. Il mourut à l'âge de 49 ans, comme il se préparoit à faire une grande expedition contre les Arabes. Après qu'on eut celebré ses funerailles, on ouvrit les lettres de la succession, & l'on trouva que le Roi déferoit le Commandement à Dom Antoine de Melo de Castro, à Louis de Mirande Henriquez & à Dom Manuel Cortereal de Sampayo. Ils répondirent par leurs services, aux vûës de la Cour.

Tels furent les principaux évenemens militaires, qui se passerent en Portugal pendant les années 1666, & 1667. A l'égard des affaires de la Cour, elles s'embroüilloient de plus en plus, par l'aversion que le Roi faisoit paroître contre l'Infant Dom Pedre. L'arrivée du Marquis de Sande à Lisbonne, acheva de tout perdre. 1666. Nous avons vû comment il avoit projetté de marier cet Infant avec Mademoiselle de Bouillon. Castelmelhor s'étoit en quelque maniere, engagé à faire réussir ce mariage, en reconnoissance des bons offices que Monsieur le Vicomte de Turene rendoit aux Portugais, auprès du Roi de France ; mais lorsqu'il proposa sérieusement à l'Infant de remplir les engagemens, qu'il avoit pris, ce Prince le refusa, & demeura inébranlable dans son refus. Castelmelhor lui fit parler par le Roi. Celui-ci ayant trouvé l'Infant dans la tribune de la Chapelle, lui ordonna d'une maniere grossiere de donner son consentement pour le mariage, qu'on lui proposoit : & que s'il ne le faisoit point, il le feroit enfermer dans une tour. L'Infant répondit froidement, qu'il n'épouseroit jamais Mademoiselle de Bouillon ; qu'au reste il étoit le Maître de le faire arrêter s'il le souhaitoit ; mais qu'il esperoit qu'il n'en feroit rien comme un Roi juste & équitable.

Le lendemain le Roi en sortant de la Messe, fit appeller Simon de Vasconcellos, Dom Rodrigue de Meneses, & le Secretaire d'Etat. Il leur ordonna de porter l'Infant à consentir au mariage, dont il étoit question. Ils le promirent, & parlerent à l'Infant qui persista constamment dans son refus. Le Marquis de Sande alors repartit pour Paris, où il fit part au Vicomte de Turene, de tout ce qui venoit de se passer à Lisbonne. Cette nouvelle mortifia le Vicomte, qui s'étoit flaté par ce mariage, de voir monter sa niece sur le trône de Portugal ; étant persuadé qu'Alfonse mourroit sans enfans, ou qu'on lui ôteroit la Couronne, à cause de sa mauvaise conduite.

1666. Le Marquis de Sande en aprenant au Vicomte de Turene le refus que faisoit l'Infant, d'épouser Mademoiselle de Boüillon, lui remit deux lettres, l'une de la part du Roi Alfonse, & l'autre de la part de Castelmelhor, par lesquelles l'un & l'autre lui témoignoient le chagrin qu'ils ressentoient du refus de l'Infant. Ces lettres ne pûrent consoler M. de Turene. Persuadé que l'Infant n'avoit fait ce refus qu'à la persuasion des Anglois, il en parla à Sande, en lui disant, que les Portugais avoient trop de déference pour cette Nation. Elle vous fait, ajoûte-t-il, esperer la paix avec l'Espagne, mais cette paix ne sera solide, qu'autant que la France y contribuëra. Sande lui repliqua, qu'il ignoroit si l'Anglois se méloit oüi ou non, de faire la paix entre le Portugal & l'Espagne; que pour lui il n'étoit chargé que de conclure le mariage du Roi son Maître avec Mademoise d'Aumale, & que toutes ses instructions se bornoient là: ainsi qu'il ne pouvoit lui répondre rien à cet égard.

Sur ces entrefaites on aprit à Lisbonne la mort de Philippe IV. Roi d'Espagne. Il y avoit plus de six ans que ce Prince traînoit une vie languissante. Il mourut le 7 Septembre 1665, âgé de soixante ans cinq mois neuf jours, dont il avoit regné quarante-quatre, cinq mois, dix-sept jours. Il avoit regné sur le Portugal dix-neuf ans sept mois. Il possedoit plûtôt la qualité d'un courtisan que celle d'un Roi. Il étoit afable, poli, complaisant, discret; il avoit de l'esprit, il aimoit les Arts, & il composoit des Vers. Au reste il étoit foible, indolent & irresolu. Il fut toujours gouverné ou par ses Ministres, ou par ses Favoris. Le Comte d'Olivarés, Dom Louis de Haro, le Comte de Castello, partagerent successivement ses faveurs & son autorité. Il fut d'abord marié avec Isabelle de Bourbon, de laquelle il eut plusieurs enfans, entr'autres Marie-Therese d'Autriche, mariée à Louis IV. Roi de France. Ensuite il épousa Donna Marie-Anne d'Autriche, de laquelle il eut trois fils & une fille Marguerite d'Autriche, premiere femme de l'Empereur Leopold I. La Reine fut nommée Regente pendant la minorité de Charles I. son fils. 1666.

La Reine de Portugal mourut l'année suivante *1666.* elle tomba malade vers le mois de Fevrier. Après qu'elle se fut préparée à la mort, elle écrivit au Roi & à l'Infant Dom Pedre, qui étoient l'un & l'autre à Salvaterre, les Lettres suivantes. Celle qui étoit adressée au Roi, disoit: Mon
» fils, Je suis dans un état, que les Me-
» decins doutent de ma vie, & je sens
» moi-même, que j'approche à chaque
» instant de la mort. J'en informe donc
» Votre Majesté, dans l'incertitude, où
» je suis, si je pourrai vous voir, sur
» tout dans ces momens où je ne
» dois songer qu'au salut de mon
» ame. Je crois vous dire tout, en
» vous disant que je suis votre mere,
» & j'espere toutes choses de vous, si
» vous vous ressouvenez bien des de-
» voirs de votre naissance. J'attens
» la mort parmi les larmes de ceux
» qui m'ont toujours servie; & com-
» me la perte qu'ils vont faire, est
» une de mes plus grandes douleurs,
» je vous demande, qu'après vous
» être acquitté de ce que vous devez
» à mon ame, vous reconnoissiez
» pour moi les bons services qu'ils
» m'ont rendus, & que vous acheviez
» ce que j'ai commencé pour mes
» fondations; car Dieu le veut ainsi.

1666. » Si je meurs sans pouvoir vous voir, » je vous laisse ma benediction, qui » est la seule chose qui me reste à » vous donner, en vous assurant que » Dieu ne me demandera point compte » de n'avoir pas toujours traité » Votre Majesté comme mon fils. » A Xabregas le 26 Fevrier 1666.

Celle de l'Infant étoit conçûë en ces termes: » Mon fils, le tems que » j'ai à vivre est si court, qu'à chaque » instant je crois expirer. Je suis » votre mere, & me voyant sur le » point de paroître devant Dieu, je » ne veux pas vous laisser sans ma » benediction. Je vous recommande » toujours la crainte de Dieu, & l'obéïssance » que vous devez à votre » frere, en qui sont toutes vos esperances; » & afin qu'après ma mort » vous vous souveniez de mon ame, » puisque vous devez toutes choses à » mon amour.

Ces deux lettres produisirent des effets bien differents sur l'esprit du Roi, & sur celui de l'Infant. Celuici fondoit en larmes en lisant la sienne; & le Roi après avoir lû froidement celle qui le regardoit, poussa la dureté, jusqu'à railler l'Infant de la douleur, dans laquelle il paroissoit plongé. Il s'opposa même au dessein que ce Prince avoit de partir sur le champ pour se rendre auprès de la Reine, se contentant de lui répondre par des lettres, qu'il lui fit porter par le Marquis de Govea son Majordome, & par Simon de Vasconcelos, Intendant de la Maison de l'Infant: Voici celle du Roi.

» J'ai appris avec douleur, le triste » état où se trouve Votre Majesté. Je » me mettrai bien-tôt en chemin » pour vous aller voir, & je prie le » Seigneur qu'il m'accorde la consolation » de baiser vos mains Royales. » Le Marquis de Govea mon Majordome, » que je vous envoye, se jettera » à vos genoux pour vous en assurer, » & pour vous dire en même tems, » que je n'oublierai jamais les obligations » que j'ai à Votre Majesté. » Je reconnoîtrai également les services » de ceux qui vous sont attachez; » & je n'épargnerai rien pour » achever de porter à leur perfection, » les fondations que vous avez faites. » Que Dieu tienne en sa sainte garde » la Royale personne de V. M. » A Salvaterre le 20 de Fevrier &c. » Le Roy. » Celle de l'Infant étoit conçûë en ces termes. 1666.

» Ma mere & ma Souveraine, je » ne sçaurois vous exprimer la profonde » douleur, qui s'est emparée de » mon cœur, depuis l'instant que » j'ai reçû la lettre que vous m'avez » fait l'honneur de m'écrire. Rien » n'égale mon desespoir, lorsque je » considere, quelle seroit la grandeur » de ma perte, en perdant une » mere si illustre. Au reste, soyez assurée » que comme votre fils très-obéissant, » je ne perdrai jamais de vûë » les sentimens que vous m'avez inspirez, » & par rapport à Dieu, & par » rapport à l'obéïssance que je dois » au Roi mon Seigneur. J'espere que » Dieu, par sa divine Providence, » conservera Votre Majesté un long » espace d'années, pour faire mon » bonheur & ma felicité, &c.

La Reine après avoir lû ces deux Lettres avec beaucoup d'attention, dit: Mais ne verrai-je point mes enfans avant de mourir. Le Roi ne vint la trouver que deux jours après, accompagné de l'Infant, du Comte de Castelmelhor, & de Simon de Vasconcellos. Le Comte de Santa-Crux l'introduisit dans l'appartement de la Reine, qui touchoit deja à ses der-

1666. niers instans. Le Roi lui demanda sa benediction ; mais l'Infant saisi de douleur fondoit en larmes à genoux au pied de son lit. La Reine trop foible pour parler, jetta & fixa ses regards sur eux ; & Isabelle de Castro lui ayant découvert la main, le Roi & l'Infant la lui baiserent. Ensuite le Comte de Castelmelhor fit sortir le Roi. L'Infant le suivit tout baigné de larmes ; & trois heures après la Reine expira entre les bras d'Isabelle de Castro. C'étoit le Samedi 27 de Fevrier *1666*.

Le Lundi suivant on fit sa pompe funebre, & l'Infant & le Roi furent jetter de l'eau-benîte sur son corps, qu'ils accompagnerent jusques à la litiere, qui le porta au Convent des Carmes Déchaussez, pour y être en dépôt, jusqu'à ce que celui des Religieuses du même Ordre, dont elle étoit Fondatrice, & où elle avoit souhaité d'être inhumée, fût achevé de bâtir. Cette Princesse réunissoit en sa personne des vertus solides, & des qualitez brillantes. Etant Duchesse de Bragance, par son courage & par sa fermeté, elle détermina son mari à accepter la Couronne que les Portugais lui offrirent. Devenuë Reine, elle entra dans les affaires les plus importantes de l'Etat, avec tant d'intelligence, que les plus grands politiques ne pouvoient cesser de l'admirer. Son génie pour le pénible & grand art de conduire les peuples, acheva d'éclater durant sa Regence. Elle dompta au dedans ses ennemis, & au dehors ceux de l'Etat. Ce qu'elle avoit conquis par son activité, elle sçut le conserver par son courage. Quoiqu'Espagnole, le Sang ni les cris de sa Patrie ne purent l'ébranler, dans ce qu'elle devoit au Portugal. Elle devint la plus ferme, la plus inflexible ennemie des Castillans. L'Angleterre, la Hollande, la France, furent les théâtres où sa politique s'exerça constament, pour soulever ou maintenir ces trois Puissances contre les interêts de l'Espagne. Modeste dans la prosperité, elle fut un modele de constance dans les disgraces, qu'elle essuya de la part du Roi son fils. Sa charité s'étendoit sur tous les malheureux, & sa generosité soutenuë par de grands principes de Religion, lui faisoit facilement pardonner à ceux qui lui manquoient. 1666.

L'Infant Dom Pedre supportoit avec moins de modération, les injures que les favoris lui faisoient, & il les menaça même plus d'une fois d'en tirer une haute vengeance ; ce qui les détermina à le broüiller tout-à-fait avec le Roi, en faisant croire à ce dernier, que l'Infant aspiroit à la Couronne. On examina soigneusement toutes ses actions, on les interpreta malignement ; on maltraita ceux qui s'attachoient à ce Prince, & la persécution tomba particulierement sur Dom Rodrigue de Menesés, Premier Président du Parlement. On commença par lui ôter sa Charge ; ensuite, pour l'éloigner de l'Infant, on voulut l'envoyer Viceroi dans les Indes, mais il refusa l'honneur qu'on lui faisoit, & il se consola de la perte de sa Charge, par le plaisir qu'il ressentit à demeurer auprès de l'Infant.

Il ne restoit plus à ce Prince, que trois Gentilshommes qui étoient Dom Rodrigue de Menesés, Simon de Vasconcelos & Sousa, & Christophe d'Almada. L'Infant demanda au Roi la permission d'en augmenter le nombre, ce qu'il lui accorda. L'Infant nomma Dom Louis de Sylveira, Comte de Sarcedas ; Dom Vasco Lobo, Baron d'Alvito ; Michel-Charles de Tavares,

1666. Tavares, General de l'Artillerie de la Province de Tra-os-montes, & Laurent de l'Encastre. Le Roi condamna ce choix qui déplaisoit au favori. Celui-ci s'étant reconcilié avec une partie des Gentilshommes qu'on avoit ôtez à l'Infant, souhaitoit qu'il le reprît : ce que l'Infant refusa constamment de faire.

Cependant le Marquis de Sande étoit toujours à Paris. Ayant surmonté tous les obstacles qu'on avoit opposé au mariage du Roi son maître, avec Mademoiselle d'Aumale; il le termina enfin heureusement. Cette Princesse s'embarqua à la Rochelle, & la flote qui l'escorta, dont le Marquis de Ruvigni étoit Admiral, parut au Cap de Roque le 2 Août *1666*. L'Admiral sur lequel elle étoit, moüilla au dessus de Belem. Elle débarqua en presence de tout le peuple de Lisbonne, qui par des acclamations vives & réiterées, témoigna son contentement, & fit éclater l'admiration que lui causoient la beauté & les graces de la Princesse. Le Roi fut le seul, qui ne se rendit point à son bord pour la recevoir.

D'abord que le Marquis de Ruvigny, General de la flote eut débarqué, il alla saluer l'Infant Dom Pedre, qu'il trouva seul avec Dom Rodrigue de Menesés, Simon de Vasconcelos & Sousa; Christophe d'Almada étoit absent. L'Infant saisit cette occasion pour demander encore les Gentilshommes qu'on lui avoit refusé. Il fit dire au Comte de Castelmelhor, qu'il étoit de l'honneur du Roi, pendant que la Cour étoit remplie d'Etrangers, d'avoir une suite convenable à sa naissance & à sa qualité. Castelmelhor lui fit faire une réponse insolente; mais avant de la recevoir, l'Infant rencontra par hazard dans une grande place, appellée *Campo Grande*, le Roi, qu'il pressa de lui accorder les Gentilshommes qu'il demandoit, ou du moins, qu'on lui dît les raisons pour lesquelles on les lui refusoit. Le Roi ne lui répondant rien de positif, l'Infant lui demanda la permission de se retirer de la Cour. Vous pouvez vous retirer, lui dit le Roi; mais je ne vous ordonne rien là-dessus. Alors l'Infant lui baisa les mains, & prit congé de lui. Cependant il differa son départ de la Cour, jusqu'à ce que le Roi eût fait son entrée dans Lisbonne avec la Reine. Le Roi le railla sur ce qu'il avoit differé son départ. A quoi l'Infant répondit, qu'il sortiroit de la Cour immédiatement après que Sa Majesté auroit fait son entrée. 1666.

L'Infant étoit persuadé que les manieres désobligeantes, que le Roi avoit pour lui, lui étoient inspirées par les Favoris. Il s'en plaignit à Dom Rodrigue de Meneses, & à Simon de Vasconcelos & Sousa, ajoûtant que ses soupçons tomboient sur tout, sur le Comte de Castelmelhor, dont il assuroit qu'il se vengeroit hautement, si ses soupçons se tournoient en certitude. Simon de Vasconcelos & Sousa perdant tout respect à l'Infant, justifia insolemment son frere, & menaça ce Prince d'abandonner son service, s'il continuoit d'en parler ainsi. L'Infant conservant toute sa moderation, lui ordonna froidement de se taire; mais Simon poussant son insolence jusqu'à l'extrêmité, sortit, & quitta l'Infant, malgré le pardon que lui offrit ce dernier, dont Simon eut lieu de se repentir dans la suite.

Castelmelhor ayant été cependant informé de la colere de l'Infant contre lui, & de la disgrace de son frere; pour l'appaiser, travailla de lui faire avoir les Gentilshommes qu'il avoit

1667. demandés. Ses efforts furent inutiles : les idées qu'on avoit données contre eux, étoient trop fortes ; on ne pût les effacer ; le Roi persista dans son refus. Alors il se détermina d'aller trouver l'Infant, pour se justifier, & pour lui offrir ses services. » J'ajouterai foi, à vos paroles, lui » dit l'Infant, lorsque les effets y » seront conformes. Je ne jugerai de » la sincerité de vos discours, que » par les traitemens que j'éprouverai » désormais de la part du Roi. » Cette réponse picqua vivement Castelmelhor, il sortit outré & résolu de se venger de l'Infant.

Celui-ci étoit toujours dans le dessein de se retirer. La plus grande partie des Seigneurs de la Cour, s'attachant à sa personne, le suivoient & l'accompagnoient par tout. Cette nouveauté épouvanta Castelmelhor, d'autant plus qu'on publioit que l'Infant n'abandonnoit Lisbonne que par rapport à lui. Il se tint donc sur ses gardes : il répandit de tous côtez des espions. Il vêcut dès ce moment dans une mortelle inquietude. Cependant l'Infant, immédiatement après l'entrée du Roi & de la Reine à Lisbonne, qui se fit le 29 Août, sortit de cette Ville, suivi de Dom Rodrigue de Meneses, & de la Noblesse, qui avoit accoutumé d'être auprès de lui. Ce Prince alla coucher à la Quinta de Quelus, l'une de ses maisons de plaisance, située à une demie lieuë de Lisbonne.

Quelques-uns condamnerent cette retraite, parce que c'étoit, disoient-ils, ceder au Favori. Quelques-autres l'approuverent la regardant comme l'unique moyen de dérober l'Infant à la persecution, qu'on lui préparoit, & qui ne pouvoit se terminer que d'une maniere dangereuse pour l'Etat. En effet la retraite de l'Infant donna 1667. de grandes esperances aux Castillans. Ils ne douterent point, qu'ils ne pussent à la faveur des troubles, qui agitoient la Cour de Lisbonne, reconquerir le Portugal. Ils publierent même que l'Infant avoit déja pris les armes, & ce bruit inquieta les Favoris, sur tout lorsqu'ils apprirent que ce Prince s'étoit retiré à Almada, pour y passer l'hyver. Ils solliciterent vivement son retour, d'autant plus que le peuple murmuroit ouvertement de la maniere, dont on traitoit ce Prince.

Sur ces entrefaites la Reine tomba malade. L'Infant se rendoit à Lisbonne toutes les nuits, pour voir cette Princesse, qui lui persuada d'y demeurer pendant sa maladie, pour s'épargner la peine d'aller & de venir. Il y consentit, résolu que dès que la Reine se porteroit bien, de s'y en retourner, à moins que le Roi ne lui permît de prendre les Gentilshommes qu'il avoit choisis ; ce qu'on lui refusa; mais on lui accorda la permission d'en choisir d'autres. L'Infant nomma sans differer Louis de Silva Tello, Comte d'Aveiras, Dom Juan Mascaregnas, Comte de la Torre, Louis Alvares de Tavora, Comte de Saint Jean, & Emmanuel Telles de Silva, Comte de Villamajor. Ce choix déplût encore plus que le premier aux Favoris ; neanmoins pour retenir l'Infant à Lisbonne, ils l'approuverent.

Le Roi ne perdoit aucune occasion de contredire & de mortifier l'Infant. Cette conduite fut bien-tôt suivie d'une haine implacable. Tout ce que l'Infant disoit ou faisoit, paroissoit criminel aux yeux du Roi. On en vit une preuve dans la querelle, qu'eut la Marquise de Castelmelhor, avec Dom Juan Mascaregnas, Comte de Sancta

1667. Crux, sur les fonctions de leurs Charges. Le Roi dit à cette occasion, qu'il vouloit désormais gouverner lui-même sa Maison ; l'Infant croyant lui dire quelque chose de flateur, ajoûta : Gouvernez aussi votre Royaume, vous assurerez le bonheur de vos peuples ; ce discours mit en fureur le Roi, & il eût frapé l'Infant sans la Reine.

Dans une autre occasion le Roi, la Reine & l'Infant, regardant l'essai d'une course de cannes, dans laquelle le Marquis de Marialva, & le Comte de Castelmelhor étoient chefs de quadrille, l'Infant loüa la bonne-grace du Marquis. Le Roi s'imaginant que l'Infant ne cherchoit qu'à rabaisser le mérite de son Favori, entra en fureur, & tira son épée pour le tuer, mais la Reine l'arrêta, & modera sa colere. On n'eut plus aucun menagement pour l'Infant, & l'on persecuta même ceux qui s'attachoient à sa personne, ce qui détermina ce Prince à sortir encore de la Cour.

Voulant couvrir sa retraite d'un prétexte, il fit dire au Roi par son Secretaire ; qu'étant Connétable du Royaume, il étoit dans le dessein d'aller se mettre à la tête des armées, pour remplir les fonctions de sa Charge, fuïr l'oisiveté, & le reproche de ne rien faire pour la défense de l'Etat. Ce dessein fit trembler les Favoris. Ils persuaderent au Roi, que la Charge de Connetable étoit le dégré par lequel l'Infant prétendoit s'élever jusqu'au trône. Que lui mettre les armes à la main, c'étoit le rendre maître de toutes choses, & que sous prétexte de deffendre l'Etat, il ne manqueroit point de s'emparer de la Couronne. Ainsi, qu'il devoit s'opposer à son dessein ; ce qu'il fit, en éloignant d'auprès de lui le Comte de la Torre, & le Comte de S. Jean, qu'on regardoit comme les auteurs de ce conseil. 1667.

On envoya le premier pour lever des troupes dans la Province de l'Estramadure, & le second pour commander dans celle de Tra-os-montes. Ainsi l'Infant demeura presque seul. Peu de tems après le Roi fit un voyage à Salvaterre. Le Comte de la Torre qui étoit à Santarem, crut qu'il étoit de son devoir, d'aller baiser la main du Roi, & de l'Infant ; mais on le fit repartir dans l'instant, & ses levées étant achevées, on l'eût envoyé dans le Royaume des Algarves, sans le Comte d'Aveiras, qui obtint son retour à Lisbonne.

La Reine n'étoit pas mieux traitée que l'Infant. Insensible à sa beauté, & à ses graces, le Roi la fuyoit & n'avoit pour elle que des manieres dures & désobligeantes. Il ne se plaisoit qu'avec ses braves. Tout le monde en murmura, on s'attacha à l'Infant, on plaignit la Reine, on causa de vives inquietudes aux Favoris, qui éloignerent tous ceux qui leur faisoient ombrage, comme Dom Louis de Sousa, & Dom Louis de Meneses. On refusa même à ce dernier, les appointemens de General de l'artillerie, qu'il avoit exercée.

Comme on n'esperoit pas, que le Roi eût des enfans, on songea à marier sans délai l'Infant. Les Marquis de Niza & de Sande en parlerent vivement au favori, & celui-ci au Roi, qui fit dire à l'Infant qu'il n'avoit qu'à indiquer la Princesse de l'Europe, pour laquelle il se sentoit le plus de penchant. L'Infant écrivit au Roi pour le remercier de ses bontez, & pour l'assurer qu'il se soumettroit à ses volontez ; que cependant il le prioit avant de rien ordonner sur son mariage, d'envoyer consulter le Roi

1667. & la Reine d'Angleterre ; & de charger Jean de Roxas d'Azevedo ſon Secretaire, de tout le reſte. Le Roi approuva tout ; mais ſur ces entrefaites il arriva de nouveaux incidens, qui remplirent la Cour de trouble & de confuſion. Un Voiturier tua un François, Officier de la Reine; & le Comte de Santa-Crux, Grand Maître de ſa Maiſon, ſe broüilla avec Dom Pedre d'Almeyda d'Amaral, Secretaire de cette Princeſſe. Elle demanda juſtice du premier, & qu'on remît l'intelligence entre les deux derniers. Le Secretaire après pluſieurs délais, dit à la Reine d'en parler à Caſtelmelhor. La Reine qui avoit ſujet de ſe plaindre du favori, aſſura qu'elle n'en feroit rien, & ajouta qu'on la traitoit indignement, & qu'il ſembloit qu'elle fût venuë en Portugal, moins pour être Reine que pour être eſclave. Le Secretaire excuſa Caſtelmelhor, en l'aſſurant qu'on ne pouvoit pas faire autrement, & que ceux, qui lui diſoient le contraire, étoient mal informez & la trompoient. Juſques-là il lui parla en François; mais en voulant répondre à l'article de l'eſclavage, il ſe ſervit de la Langue Portugaiſe, en lui diſant avec emportement, qu'elle n'étoit environnée que de gens turbulens & factieux ; qu'elle feroit bien d'écouter moins leurs conſeils pernicieux, & que les Portugais n'avoient jamais eu pour une Reine, tant de reſpect qu'ils en avoient pour elle. » Je ſçais diſtinguer, lui répondit » la Reine, les Portugais qui me » rendent ce qui m'eſt dû, d'avec » ceux qui ne le font point. Au reſte » qu'on ceſſe de perſécuter ceux qui » s'attachent à moi, & qu'on me » laiſſe joüir tranquilement des re» venus, qui me ſont aſſignez pour » mon entretien ». Le Secretaire éleva la voix pour repliquer, mais la Reine 1667. lui ordonna de parler plus bas. Je parle » haut, répondit-il inſolemment, » afin que tout le monde m'entende. Alors elle lui impoſa ſilence, & voulut le faire retirer, ce qu'il refuſa de faire. La Reine ſe leva de ſon ſiége pour ſortir : le Secretaire eut la hardieſſe de l'arrêter par ſa robe. La Reine ſe mit à crier, & alla trouver le Roi, qui lui promit de châtier le Secretaire. Mais il lui manqua de parole, ce qui mortifia ſi vivement cette Princeſſe, qu'elle refuſa d'aſſiſter à la courſe des taureaux, que la Ville de Liſbonne donne toutes les années, pour celebrer la fête de Saint Antoine ſon Patron. Ce refus obligea le Roi à éloigner le Secretaire.

A peine joüiſſoit-on de quelque tranquillité, que le Comte de Caſtelmelhor fit tout d'un coup doubler la garde du Palais au-dedans, & au-dehors, ordonna à la cavalerie qui étoit dans Liſbonne de ſe tenir prête, plaça par tout des ſentinelles des braves de la baſſe patrouille, fit armer tous les Officiers qui étoient auprès du Roi, & poſta ſes amis depuis l'appartement du Roi, juſqu'à la cour de la Chapelle, & le tout pour faire tuer le Comte de Villaflor, & Louis de Mendoce, ſur ce qu'ils avoient, prétendoit-il, conſeillé à l'Infant de faire maſſacrer le Favori dans le Palais même. Cette conduite de Caſtelmelhor parut inſolente, & déplorable tout à la fois à l'Infant. S'en plaindre au Roi étoit inutile, & indigne de lui, & d'ailleurs le Palais lui étoit interdit. Ainſi donc, il réſolut de faire châtier le Comte, pour ſatisfaire à ſa vengeance, & à celle du public, qui ne pouvoit plus ſupporter la tyrannie.

Neanmoins avant d'en venir aux

1667. extrêmitez, l'Infant voulut encore tenter une fois, les voyes de la douceur. Cependant il ſe tint ſur ſes gardes, d'autant plus qu'on l'avoit menacé du poiſon. Les partiſans de Caſtelmelhor pour le forcer à quelque violence, diſoient publiquement : Si l'Infant craint quelqu'un, que ne le prévient-il? Ce piége étoit trop groſſier, l'Infant ſçut l'éviter, & profitant d'une abſence que fit Caſtelmelhor, il écrivit une lettre au Roi, que Jean de Roxas d'Azevedo lui rendit. Il s'y plaignoit de l'audace du Comte, qui avoit oſé remplir le Palais d'hommes armez pour le perdre, avec ceux qui lui étoient attachez, & il aſſuroit le Roi que s'il ne le chaſſoit point de la Cour, il ſeroit obligé de le punir, ou de ſortir lui-même du Royaume, pour mettre ſa vie en ſûreté. Le Roi remit cette lettre entre les mains du Comte, qui pour toute réponſe, renforça les gardes. Enſuite il aſſembla un Conſeil d'Etat, dans lequel on lût la lettre de l'Infant, laquelle cauſa un grand embarras, à ceux qui compoſoient ce Conſeil. On ſe ſépara ſans rien conclure.

Le Favori faiſant réfléxion ſur ſon état, & conſiderant combien l'Infant étoit cher à tout le Royaume ; pour prévenir le danger qui le menaçoit, conçut d'abord le deſſein d'écrire au Roi, pour lui demander la permiſſion de ſe retirer. Bien-tôt après, enviſageant l'immenſe credit qu'il avoit, il ſe détermina à demeurer à la Cour, & de s'y maintenir malgré ſes ennemis. Cependant pour donner quelque ſatisfaction à l'Infant, il pria le Roi de faire dire à ce Prince par le Marquis de Marialva, qu'il avoit eu des raiſons, qui ne le regardoient point, pour doubler les gardes du Palais. Le Roi y conſentit. Marialva fut chargé de cette commiſſion, avec celle de lui 1666.
demander de la part du Comte, la permiſſion d'aller ſe jetter à ſes pieds, & lui baiſer les mains. L'Infant ne fit aucune réponſe à Marialva. Ce ſilence tint les eſprits en ſuſpens: quelques-uns même en auguroient mal contre l'Infant; mais on ne demeura pas long-tems dans ces idées. Il fit dire au Roi, qu'il ne ſeroit content que lorſque Caſtelmelhor ſeroit exilé de la Cour. Caſtelmelhor voulant faire un coup d'autorité, tâcha de perſuader au Roi, de faire enlever l'Infant dans ſon Palais même, de faire arrêter ſes Gentilshommes, & de les faire perir ſur un échafaut, comme des auteurs de la rebellion de l'Infant. Ce deſſein étoit hardi, & peut-être le ſeul qui eût pû ſauver Caſtelmelhor ; mais il échoüa par l'inconſtance & l'imbecillité du Roi, qui ſe contenta d'écrire à l'Infant, eſperant que ſa lettre ſuffiroit pour ramener l'Infant au point qu'il le ſouhaitoit. Mais il ſe trompa, l'Infant proteſta qu'il ne ſeroit point ſatisfait, que le Comte & toute ſa famille ne fuſſent éloignez de la Cour ; & qu'il n'iroit plus au Palais, faire ſa Cour au Roi, comme Frere & Sujet, tant qu'ils y ſeroient.

Le trouble & la conſternation augmentoient de moment en moment à Liſbonne. On craignoit qu'on en vînt aux extrêmitez, & que la querelle ne ſe terminât par quelque grande effuſion de ſang. La place du Palais étoit remplie de gens de guerre, les gardes étoient toujours doubles, tout ſembloit diſpoſé à une guerre civile. L'Infant ſaiſit cet inſtant, pour informer tous les Tribunaux de Juſtice, la Maiſon de Ville, & le Corps des Vingt-Quatre, du ſujet de ſes plaintes. Il invita en même-tems les Conſeillers d'Etat, les Grands Seigneurs & tous les Gentils-

1666. hommes du Royaume, à le venir trouver. Ils le firent, & l'Infant leur ayant appris, jusqu'à quel point Castelmelhor avoit porté l'audace, la témérité, & la tyrannie; tous convinrent qu'il étoit coupable & digne de châtiment.

Le Roi écrivit à l'Infant une seconde lettre, que lui porterent les Marquis de Marialva, & de Sande, avec Rui de Moura Tellez. Il demandoit par cette lettre, de faire connoître celui, qui accusoit le Comte, d'en vouloir à sa Personne Royale, afin de punir le Comte, si l'accusation étoit vraie, ou l'accusateur, si l'accusation se trouvoit fausse. L'Infant répondit qu'il ne pouvoit satisfaire le Roi à cet égard, que le Comte préalablement n'eût été interdit de ses Charges, afin que ceux qui l'accusoient, pussent librement déposer contre lui. En consequence de cette réponse, le Roi assembla les Conseillers d'Etat, le Grand Chancelier, les Conseillers du Parlement, deux Ministres de chacun des autres Tribunaux, & les Juges de la Couronne, pour examiner la proposition de l'Infant. La nuit qui préceda cette assemblée, Castelmelhor fit agir ses créatures, pour tâcher de corrompre les Juges. On en fut informé, & les Ministres s'en plaignirent, & refuserent de déliberer en presence du Comte. S'étant retiré, on opina, & comme la plûpart s'étoient servilement vendus à Castelmelhor, ils soutinrent que la déposition de l'Infant, ne suffisoit point, quoique Prince, pour condamner le Comte, ni même pour le déposer de ses Charges: n'étant pas convenable, qu'on crût qu'un premier Ministre eût été capable de concevoir seulement le crime, dont on l'accusoit. Ainsi donc, qu'il falloit laisser les choses dans l'état où elles étoient; & se contenter seulement désormais, d'admettre au Gouvernement l'Infant, pour le convaincre qu'il ne s'y passoit rien contre ses interêts. 1667.

Tel fut le sentiment de la plûpart de ces Juges, dévoüez à l'insolence de Castelmelhor. Martin Alfonse de Melo, député de l'Inquisition, Pedro Fernandés Monteiro, Conseiller au Parlement, & Jean de Roxas d'Azevedo soutinrent courageusement, qu'il falloit ou éloigner ce Favori, ou le dépoüiller de ses Charges, afin de pouvoir proceder contre lui, sans interêt ni sans crainte. Le Roi se déclara pour le premier avis, & sans deliberer davantage il annonça aux Gentilshommes de l'Infant, à la Noblesse, & à tous les Chefs des Ordres Religieux, que son Conseil n'étoit point d'avis qu'on dépoüillât le Comte de ses Charges, ni qu'on l'éloignât de la Cour, ainsi que l'Infant le requeroit. Ensuite il deffendit à quelques Gentilshommes d'aller au Palais de l'Infant. Quelqu'un osa lui demander la raison de cette deffense; mais le Roi ne répondit rien de solide. Outre les démarches que le Roi venoit de faire en faveur de son Favori contre l'Infant, il fit appeller le Juge, & le Juge du peuple, pour lui recommander ses interêts, les menaçant de son indignation, s'ils entreprenoient rien qui y fut contraire. Il fit aussi partir des courriers pour toutes les Provinces, afin d'avertir tous les Gouverneurs des Places, que Castelmelhor avoit été pleinement justifié de l'accusation, intentée contre lui par l'Infant. Il ordonna à l'armée Navale de rentrer dans le port de Lisbonne, & il écrivit au Comte de Saint Jean, & à tous les Partisans de l'Infant, ou du moins crus tels, de ne point sortir des Provinces où ils se trouveroient.

1667. Toutes ces précautions convainquirent l'Infant, qu'on étoit dans le dessein de proceder violemment contre sa personne; mais au-dessus du péril qui sembloit le menacer; il écrivit une lettre au Roi, pour le prier de faire examiner une seconde fois son accusation contre Castelmelhor. Après avoir envoyé cette lettre, il se prépara à sortir de Lisbonne, & de se retirer dans la Province de Tra-os-montes, où commandoit le Comte de Saint Jean, premier Gentilhomme de sa Chambre.

Le Roi ne fit réponse à sa lettre, que deux jours après l'avoir reçûë. Il lui témoigna beaucoup d'amitié, & de confiance dans cette réponse, en l'assurant, qu'il ne demanderoit pas mieux, que de pouvoir lui rendre justice, pourvû qu'il pût lui fournir des preuves suffisantes, pour constater le crime dont il accusoit Castelmelhor. Le reste de la lettre contenoit les sentimens les plus vifs & les plus tendres, si éloignez enfin du caractere d'Alfonse, qu'ils confirmerent l'Infant dans sa défiance. Cependant dissimulant à son tour, il remercia le Roi de toutes les bontez, qu'il avoit pour lui; en l'assurant toutefois qu'il n'iroit pas au Palais, tant que le Comte de Castelmelhor y seroit.

La Reine, qui s'étoit acquis un grand crédit sur l'esprit de l'Infant, par l'estime & le respect qu'elle lui avoit inspiré pour son mérite, fit proposer à ce Prince par le Pere François de Ville son Confesseur, de servir de médiatrice entre Sa Majesté & Son Altesse. L'Infant y consentit; & en conséquence de ce consentement, la Reine lui écrivit un billet pour le remercier de la confiance, qu'il avoit en elle, & pour le prier de differer sa retraite, & de donner quelque sureté pour le Comte de Castelmelhor. 1667.
L'Infant la satisfit, & l'assura en même tems que le favori éloigné de la Cour, il suivroit aveuglement tous les ordres, que Sa Majesté voudroit lui prescrire. Cette assurance ne suffisant point par rapport à Castelmelhor, la Reine lui en demanda une par écrit, & signée de sa main, que l'Infant lui envoya. Alors Castelmelhor parut disposé à sortir de la Cour, & il publia qu'il étoit prêt à tout sacrifier, pour mériter les bonnes graces de l'Infant; & pour qu'on n'en doutât point, il commença par se démettre de sa Charge de Secretaire de la Pureté. Si ces discours & cette démarche eussent été sinceres, Castelmelhor auroit mérité quelqu'indulgence; mais tandis qu'il cherchoit à amuser l'Infant par cet exterieur d'obéïssance & de moderation, il n'oublioit rien pour persuader au Roi, d'aller se mettre à la tête de son armée, de la Province de l'Alenteyo, afin de rompre par cette démarche toutes celles de ses ennemis. Ses efforts pour déterminer le Roi à ce voyage furent inutiles, il ne pût l'arracher aux plaisirs de Lisbonne. Alors perdant toute esperance, il partit accompagné des Gardes du Corps du Roi, & se retira à Arabida, Convent des Capucins, à sept lieües de Lisbonne. On dit que dans la derniere conference, qu'il eut avec le Roi, il sortit indigné d'auprès de ce Prince, en disant qu'il ne s'en alloit, que faute d'avoir un Roi pour lui.

Sa retraite ne ramena point le calme à la Cour. Le Roi traita l'Infant avec la même dureté. Il la poussa même si loin, que la Reine craignant qu'il n'arrivât quelque malheur, fit dire à l'Infant, de ne plus se présenter

1667. devant le Roi. Henri Henriqués de Mirande avoit ſuccedé à toute la faveur. Occupant donc la place de Caſtelmelhor, on l'accuſa d'entretenir le Roi, dans ſon averſion pour l'Infant; ce qui le détermina à quitter volontairement la Cour. Il laiſſa le Roi entre les mains de Manuel Antunes, & d'Antoine de Macedo de Souſa, Secretaire d'Etat, qui quoique ſuppoſé exilé, avoit toujours demeuré caché dans le Palais. Macedo s'étoit élevé par ſon mérite au poſte qu'il occupoit, ce qui l'avoit rendu inſupportable à ſes égaux, & redoutable à ſes ſuperieurs. Il étoit rempli d'un zele paſſionné pour ſa patrie, & il avoit une grande experience, & une grande capacité pour les affaires. Au reſte il étoit chagrin, farouche, intraitable, peu capable de ménager la multitude, que la moindre choſe rebute; enſorte qu'on ſe retiroit plus ſatisfait du refus obligeant du Comte de Caſtelmelhor, que des deſagréables graces d'Antoine de Souſa. En effet, autant Caſtelmelhor étoit doux, poli, inſinuant, flateur, autant Macedo étoit auſtere, rigoureux, dur, inflexible.

Celui-ci voulant abſolument faire revenir l'Infant au Palais, lui fit dire de la part de la Reine, par le Comte de Santa-Crux, qu'elle le prioit, de venir un tel jour au Palais, pour aſſiſter à un Conſeil d'Etat. L'Infant s'en défendit par un billet à la Reine, diſant qu'il ne s'y trouveroit jamais, à moins que le Roi ne prît en ſa faveur, des ſentimens plus favorables. Macedo ſentant qu'il étoit de ſon interêt, que l'Infant vînt au Palais, inſpira au Roi de lui écrire, pour l'y engager; & cette lettre fut portée à l'Infant par Antoine de Mendoce, Archevêque de Paris. Elle étoit tendre & preſſante, & le Roi la terminoit en le priant, que ſi deſormais il arrivoit quelque altercation entre eux deux, de ſe ſervir de l'entremiſe de la Reine, pour s'expliquer l'un & l'autre, la Reine étant ſa très-aimée & eſtimée femme. L'Infant crut qu'il ne pouvoit plus s'empêcher d'aller au Palais: il y alla donc, & le Roi l'y reçût avec ſa froideur ordinaire. 1667.

Cet orage appaiſé, il en ſurvint un nouveau dont les ſuites furent de la derniere importance. Le Roi voulut qu'Antoine de Souza de Macedo reparût enfin à la Cour publiquement, moyennant une Requête qu'il preſenteroit à la Reine, pour lui en demander la permiſſion. La Reine ayant rejetté ſa Requête; pour ſe débaraſſer de ſes preſſantes ſollicitations, dit que le Roi pouvoit le rétablir par ſon pouvoir abſolu, mais qu'elle n'y donneroit jamais ſon conſentement. Alors le Roi envoya un ordre du Conſeil à la Reine, par lequel on rétabliſſoit Macedo. Ce procédé irrita la Reine, elle s'en plaignit vivement par une lettre au Roi, qui la mit dans ſa poche ſans la lire. La Reine alors s'enferma, & ne voulut plus voir perſonne; & le Roi n'obſervant plus aucun ménagement, témoigna pour cette Princeſſe le dernier mépris, par des diſcours injurieux & groſſiers.

Cependant Macedo ſe montra publiquement, mais armé & eſcorté pour ſe défendre contre ceux qui oſeroient l'inſulter. Enfin il fit courir le bruit que le Roi alloit quitter la Cour à la tête de ſes Gardes, avec ordre à tous les Gentilshommes & Seigneurs qui étoient auprès de l'Infant, de le ſuivre, ſous peine, s'ils contrevenoient à ces ordres, d'avoir la tête tranchée. Le bruit ſe répandit qu'on ne les appelloit que pour les maſſacrer,

1667. crer. On dit même qu'on devoit tuer l'Infant. Le peuple furieux s'assembla & courut pour deffendre ce Prince contre Macedo, & même contre le Roi. L'Infant fut conduit au Palais suivi du peuple, de la Noblesse, & de quelques Conseillers d'Etat. C'étoit le premier d'Octobre, le matin: il entra ainsi accompagné dans la chambre du Roi, à qui il se plaignit vivement des nouveaux attentats de Macedo. Le Roi pour toute réponse demanda en furie son épée. L'Infant lui presenta la garde de la sienne. » Sire, lui dit-il, si vous » avez besoin d'une épée contre moi, » servez-vous de la mienne; si c'est » contre quelqu'autre, elle suffira en- » tre mes mains, pour défendre Votre » Majesté.

La Reine attirée par les cris du Roi, arriva dans cet instant dans sa chambre. Elle fit ses efforts pour l'appaiser; mais tout étoit inutile, il n'écoutoit personne, parce qu'il étoit persuadé qu'on avoit tué Macedo. On l'assura qu'il étoit en vie, mais il n'en voulut rien croire qu'il ne l'eût vû de ses propres yeux. Le Duc de Cadaval, rappellé de son éxil, par les soins de la Reine, partit pour le chercher dans une chambre, où on l'avoit enfermé. Le peuple en le voïant passer, voulut se jetter sur lui, pour le mettre en pieces, mais le Duc de Cadaval s'y opposa. Sa présence calma le Roi. La Reine, & l'Infant se retirerent. Le bruit que le peuple faisoit dans les chambres, & les antichambres qu'il remplissoit, les firent revenir sur leurs pas, & le Roi les joignit dans son antichambre, & par les conseils de Macedo, il les mena à une des fenêtres, regardant dans le *Terreiro de Paço*, qui est une grande place quarrée devant le Palais, pour se faire voir au peuple qui y étoit. En les voïant ainsi tous 1667. les trois, on crut que l'intelligence étoit rétablie dans la famille Roïale, & on salua le Roi, par des cris de joïe. Ensuite, comme le Roi se retiroit, quelqu'un dit, le Roi pardonne à tout le monde; Dom Juan Mascaregnas, Comte de Sabugal, dit en s'adressant au Roi même, » qu'on » ne vouloit point de pardon, mais de » la reconnoissance. « Le Roi aïant mal entendu, répeta qu'il pardonnoit à tout le monde; le Comte repliqua » qu'on » ne vouloit point de pardon, mais » de la reconnoissance; hé bien, ajouta » le Roi, je pardonne & je remercie » tout ensemble. « Ce qui parut extraordinaire, c'est que le Roi au milieu d'un débat aussi important, joüoit par intervalles d'un flageollet, & invitoit un grave personnage à en joüer aussi. On regarda cette action comme une preuve certaine du déreglement de son esprit.

On avoit conçu un si grand mépris pour ce Prince, qu'on disoit hautement, qu'il falloit lui ôter la couronne, & la donner à l'Infant. Quelqu'un même s'étant avisé de dire, *achevons, saisissons-nous de lui*, l'Infant jetta un regard sévere sur lui, & lui imposa silence. Cependant desirant que Macedo sortît dans le même instant du Palais, il resolut d'y coucher. Macedo comprenant ce que cela signifioit, fit prier l'Infant, de lui permettre de ne sortir du Palais qu'à l'entrée de la nuit, afin d'éviter toute insulte de la part du peuple. L'Infant eut la bonté d'y consentir, & il accorda la même grace à Emmanuel Antunes, qui demandoit aussi à se retirer. Cet Antunes étoit fils d'un Sonneur de cloches de l'Eglise de la Miséricorde de Villavitiosa. D'abord il parvint à être valet de chambre, & le Roi l'honora de l'Or-

1667. dre de Saint Jacques, en lui confiant la direction de sa dépense secrete. Il la porta jusqu'au luxe. D'ailleurs il étoit l'ordonnateur de tous les plaisirs du Roi, ce qui rendoit son crédit immense. D'abord que Macedo & lui furent sortis du Palais, l'Infant s'en retourna en triomphe dans le sien, accompagné du peuple & de la Noblesse.

Le Roi n'apprit la retraite d'Antunes & de Macedo, que le lendemain matin. Cette retraite lui causa un violent chagrin, & le transporta de colere, contre ceux qu'il croïoit en être les auteurs. L'Infant par le conseil de Reine, s'abstint de nouveau d'aller au Palais. Cependant le Roi, n'avoit plus auprès de lui aucune personne de confiance. Sa conduite étoit remplie de contradiction; il n'étoit jamais d'accord avec lui même, il approuvoit, il condamnoit la même chose dans le même moment. On ne pouvoit compter sur lui un seul moment. Tout languissoit cependant: les finances étoient épuisées, le Commerce n'alloit plus, toutes les affaires étoient suspenduës. La Chambre de Lisbonne, pour prevenir la ruine totale de la Monarchie, s'assembla pour prier Alfonse de convoquer les Etats du Roïaume, ce qu'il refusa nettement & constamment. On tint un Conseil d'Etat, en présence du Roi, de la Reine, & de l'Infant. On y conclut unanimement, qu'il étoit de la derniere nécessité d'assembler les Etats, pour remedier aux désordres du Roïaume. Le Roi regardant ce projet comme une conspiration contre lui, s'y opposa de nouveau en injuriant grossierement, dit-on, ceux qui étoient de cet avis; ce qui acheva d'aliener les esprits de ses interêts.

Continuant à maltraiter la Reine, le Marquis de Sande lui représenta par écrit, qu'il devoit avoir plus 1667. de considération, pour cette Princesse, & pour l'Infant, les faire venir auprès de lui, & gouverner conjointement avec eux l'Etat, & non avec des Favoris, que l'ambition rendoit insuportables à la Noblesse, & l'interêt odieux au peuple. Que c'étoient eux qui avoient causé tous les malheurs du Roïaume, qu'il falloit réparer en convoquant incessamment tous les Etats du Roïaume. Cette remontrance déplut au Roi, & excita sa haine contre l'auteur. Cependant après plusieurs refus, ce Prince promit de convoquer les Etats pour le 19 Janvier 1668. Lorsque les lettres de convocation furent écrites, il refusa de les signer. On ne sçait si c'étoit par foiblesse, ou à dessein qu'il faisoit paroître tant d'irrésolution & d'inconstance. On prétend que c'étoit pour gagner du tems, & se mettre en état d'executer le projet, qu'il avoit conçu de sortir de Lisbonne à la tête de ses braves, & d'aller joindre ses favoris. Quoiqu'il en soit, l'Infant sçût par sa prudence faire avorter ce projet, s'il est vrai toute-fois qu'il l'eut formé.

Jusqu'alors, la Reine avoit supporté avec une modération & une fermeté extraordinaires, tous ses mépris. Mais sa patience aïant été portée à son comble, elle résolut d'éclater à son tour, & de faire connoître une vérité importante, qu'elle avoit crû devoir jusqu'alors derober à la connoissance du public. Le 21 de Novembre, elle sortit donc du Palais avec sa suite ordinaire, & elle alla au Convent des Religieuses de l'Esperance, de l'Ordre de Saint François, d'où elle écrivit au Roi la Lettre suivante.

» J'ai laissé mon Païs, ma Maison,
» mes Parens, & j'ai vendu tout mon
» bien, pour venir être la compagne

1667. » de Votre Majesté, dans l'esperance » que j'aurois le bonheur de lui plaire. Je vois avec un violent chagrin » que j'ai tenté de vains efforts pour » y parvenir. Ainsi donc, j'ai resolu » pour la tranquillité publique & » celle de ma conscience, de m'en » retourner en France, avec nos vaisseaux de Guerre, qui sont dans le » Port. Je prie Votre Majesté de permettre que j'éxecute mon dessein, » & d'ordonner en même tems, qu'on » me rende ma dot, puisque Votre » Majesté sçait bien que je ne suis » point sa femme. J'espere de Votre » Grandeur, qu'à ces graces, vous » ajouterez celle, que mérite une Reine étrangere, abandonnée de tout » le monde, &c.

Le Roi, après avoir lû cette lettre, transporté de colere, monta en carosse, & courut au convent de l'Esperance, dans le dessein de le forcer & d'en arracher la Reine. En effet dès qu'il y fut arrivé, il demanda des haches pour rompre les portes; mais l'Infant étant survenu, obligea le Roi à s'en retourner sans avoir executé son dessein. Après qu'ils se furent retirés, la Reine envoya prier l'Infant de la venir trouver, ce qu'il fit avec la permission du Roi. Elle lui expliqua les motifs de sa retraite, qui ayant été rapportés au Roi, jura en termes grossiers, qu'il étoit plus homme, qu'on ne croyoit. Cependant ce que la Reine avoit découvert à l'Infant, elle le découvrit aux Ministres & aux Conseillers d'Etat. Elle écrivit aussi en ces termes aux Chanoines du Chapitre de Lisbonne: « Qu'elle s'étoit retirée de » la compagnie du Roi, parce que le » mariage, qui avoit été contracté entr'eux, n'avoit point été consommé. Que la délicatesse de sa conscience ne lui permettoit point, de » taire plus longtems une verité aussi » importante, sur laquelle elle leur » demandoit une prompte justice, » les assûrant qu'en quelque lieu du » monde qu'elle allât, elle conserveroit une longue reconnoissance » pour toutes leurs bontés.» Le Chapitre lui fit dire, qu'on n'oublieroit rien pour lui donner satisfaction; mais qu'ils prioient cependant Sa Majesté de leur accorder du tems, pour examiner murement une affaire d'une conséquence aussi délicate. 1667.

Cependant cette Princesse informa la France de ce qui se passoit, par le canal de M. de Vergus, qui ne pouvant douter de l'impuissance d'Alfonse, en rendit compte au Cardinal de Vendôme, Legat *à latere* en France pour Clement IX. Il l'assûra en même tems, que les Portugais souhaitoient que l'Infant épousât la Reine, en cas que son mariage avec le Roi fût déclaré nul.

Quoique le Roi eut connoissance de toutes ces négociations, il ne se donna aucun mouvement pour en arrêter le cours. Au contraire il agissoit, il parloit avec tant d'indiscretion, & si peu de bienséance, que les Conseillers d'Etat, la Noblesse, & le Peuple de Lisbonne conjurerent l'Infant, de vouloir prendre en main les rênes du Gouvernement. La Maison de Ville & les Vingt-quatre lui envoyerent aussi des députés, pour lui demander la permission de le proclamer Regent dans le Palais, resolus s'il ne le leur permettoit pas, de le faire malgré lui.

Le lendemain matin le Marquis de Cascaës se rendit au Palais avec les autres Conseillers d'Etat, & en entrant dans l'antichambre du Roi; il dit à ceux qui y étoient de service, qu'il avoit à lui parler. On lui ré-

1667. pondit que le Roi n'étoit point levé. Il heurta à la porte, & reveilla ce Prince, en lui disant qu'il n'étoit point tems de dormir : que s'il ne se réveilloit de la léthargie, dans laquelle il avoit vécu, il seroit en peu d'heures dépoüillé de son Royaume, qu'il avoit presque ruïné : qu'étant incapable de gouverner, & hors d'état d'avoir des enfans, il lui conseilloit de faire de son propre mouvement, ce qu'il faudroit faire par force. Qu'il remît donc le Gouvernement entre les mains de son frere, ne lui restant que ce moyen pour se conserver la couronne.

Cette remontrance fut suivie de celle des Conseillers d'Etat, qui lui firent la leur publiquement. Le Roi ne fut touché ni de l'une ni de l'autre, ce qui obligea le Duc de Cadaval, à presser l'Infant de la part des Conseillers d'Etat, d'aller au Palais, pour y commencer sa Régence. Ainsi donc le 23. Novembre 1667 après midi, l'Infant accompagné de la Maison de Ville, de la Chambre des Vingt-quatre, de la Noblesse, d'un concours innombrable de peuple, entra dans la galerie du Palais, qui joint la salle des Allemans, où les Conseillers d'Etat l'attendoient. De-là il entra dans l'antichambre du Roi, qu'on arrêta dans sa chambre, sans que ce Prince y parût sensible. L'Infant nomma d'abord pour Secretaire d'Etat, le Docteur Pedro Vierra de Silva, qui l'avoit été sous le Roi Jean IV. & la Reine Mere. Il rédigea les motifs du changement, qu'on venoit de faire dans l'Etat; & ils furent lus & approuvés dans une Assemblée du Conseil. Ensuite on délibera sur le lieu où l'on pourroit mettre le Roi. On convint qu'on le laisseroit dans son appartement, où on lui procureroit toutes les commodités & les délices de la vie, qui ne seroient point contraires à la bienséance de son caractere. 1667.

Comme on avoit jugé à propos, que ce Prince ne sortît point du Palais, l'Infant résolut d'y demeurer aussi, avec les Conseillers d'Etat & une grande partie de la Noblesse & du Peuple, qui ne voulurent point le quitter. Il informa les Provinces de tout ce qui se passoit, & il signa les lettres, qui avoient été écrites au nom du Roi, pour la convocation des Etats, au premier Janvier. Cependant avant de les envoyer, il ordonna par un Decret, qu'on examinât la cession, qu'on avoit fait faire au Roi en sa faveur. Pedre Fernandès Monteiro, Conseiller du Parlement, Martin Alfonse de Melo, Député du Conseil de Conscience, Joseph Pinhero, Conseiller des Finances, Loüis Fernandes Teixeira, Jean Lamprea de Vargas, l'un des quatre Prevôts, & Jean Roxas d'Osevedo s'assemblerent pour cet effet dans la Chambre de Dom Rodrigue de Menesès, Gentil-homme de l'Infant, & son Grand Ecuyer. Ils conclurent tous qu'il ne devoit point se servir de la renonciation du Roi, ni prendre ce titre, mais seulement celui de Regent, ce qui étoit conforme à ses vœux.

Cependant tous les Députés des Provinces & des Villes, étant arrivés à Lisbonne : les Etats s'assemblerent dans la grande Salle des Gardes, où l'Infant fut solemnellement declaré Prince, par un acte public & autentique, dans lequel on reconnoissoit pour véritable Prince & Seigneur, le très-Haut & très-Excellent Prince Dom Pedre, Fils légitime du Roi Dom Juan IV, & de la Reine Donna Loüise sa femme, & Frere du très-Haut & très-Puissant Roi Alfonse Sixiéme; auquel on promettoit & ju-

1667. roit foi & obéïssance. Ce serment étant fait, les trois Corps qui composoient l'Assemblée se separerent, & s'assemblerent chacun en particulier. L'Infant leur communiqua la démission d'Alfonse; après l'avoir lûë, les Députés voulurent le proclamer Roi. Le Marquis de Marialva, & Pedro Monteiro Fernandes Procureurs de la Ville de Lisbonne annoncerent le dessein du Peuple à la Noblesse & au Clergé qui trouverent à propos de s'y opposer, en confirmant la Regence de Dom Pedre. Ce Prince se contenta donc du titre de Regent. Mais ce fut malgré le Peuple. Il vouloit absolument qu'il prît la qualité de Roi. L'Infant s'y opposa vivement & employa tous les Seigneurs de la Cour, & toutes les personnes de distinction qui avoient quelque autorité sur le peuple, pour empêcher qu'on ne le proclamât Roi malgré lui-même. Cette modération acheva de lui concilier tous les cœurs des Portugais.

1668. Tandis qu'on travailloit ainsi à assûrer le repos au dedans, on travailloit au dehors, à terminer la guerre par une paix solide avec l'Espagne. Charles Roi d'Angleterre avoit dès l'année 1663, donné ordre au Chevalier Richard Franshavv, de faire tous ses efforts pour la conclure. Après avoir disposé les esprits à Madrid, il partit pour le Portugal, où les victoires recentes qu'on avoit remportées, avoient rendu le Ministere beaucoup plus difficile qu'il n'avoit esperé. Le Chevalier Southvvel y arriva en même tems, avec de nouvelles instructions, qui tendoient au même but, que celles de l'Ambassadeur, mais qui étoient plus conformes à l'état present des affaires. L'un & l'autre agirent, mais M. l'Envoié de France, fit avorter pour lors la négociation, par une ligue offensive, & défensive qu'il proposa, & qu'on accepta. Ce contretems ne rebuta point le Chevalier Southvvel; il ne négligea rien de ce qui pouvoit porter les Espagnols & les Portugais à la paix; les obstacles ne le rebuterent point, il se plia à tout, & il en vint enfin à bout. 1668.

Parmi les prisonniers, qu'on avoit fait à Amexial, & à Montés Claros, on comptoit le Marquis d'Eliche, Dom Anrelo de Gusman, Dom Juan Henriqués, Comte d'Escalante, & Dom Diegue Correa, Général de la Cavalerie. Southvvel les visita dans leur prison, se lia d'une étroite amitié avec eux, & leur fit enfin entendre, qu'ils ne devoient esperer leur liberté, que lorsque la paix se feroit entre les deux Nations. Vous devriez donc, ajouta-t'il, concourir vous même à cette paix, en engageant vos parens, qui ont un grand crédit à la Cour de Madrid, à disposer les Ministres à écouter des propositions de paix, que j'ai à leur faire. Ecrivez-leur & je me charge de faire rendre vos lettres; ce qu'il fit par le Gouverneur d'Elvas, son intime ami. Pour chercher les réponses, il envoia à Cadix une fregate Angloise, qui étoit dans la riviere de Lisbonne, & chargea un homme à lui, de prendre la poste en arrivant à Cadix, pour Madrid, & de s'en retourner par le même chemin. Tout cela fut exécuté avec succès.

Il falloit en même tems disposer la Cour de Portugal, à vouloir entendre parler de paix de son côté. Cette Cour étoit divisée en trois partis. Les amis de la France, ceux qui avoient de l'emploi dans les armées, & qui par conséquent desiroient la guerre, & le peuple qui ne savoit pas trop ce qu'il vouloit, mais auquel

1668. il falloit faire entendre ses véritables interêts. Au reste, ce dernier avoit beaucoup de pouvoir, & tous les changemens, qui étoient arrivés depuis peu, s'étoient faits par son canal. Southvvel pour l'attirer à lui, songea d'abord à gagner le *Juiz do Povo*, c'est-à-dire, le principal Magistrat de Lisbonne, qui a beaucoup de pouvoir sur le peuple. On peut aspirer à cette charge dans quelque état que l'on soit né. Celui qui l'occupoit pour lors étoit honnête homme, attaché au bien de l'Etat, & capable de conduire une affaire avec sagesse & intelligence. Southvvel, l'ayant mis dans ses interêts, n'eut pas beaucoup de peine à y mettre les Députés des Villes & des Provinces, qui étoient à Lisbonne, pour l'assemblée des Etats Généraux.

Aïant reçu la réponse aux lettres des Seigneurs Espagnols, avec un pouvoir de la Reine, Regente en Espagne, pour le Marquis d'Eliche, afin de traiter avec le Regent de Portugal; il eut soin de le publier par tout le Roïaume. Le peuple reçût cette nouvelle avec joïe, esperant de voir enfin terminer ses miseres. La Cour ou du moins ceux qui étoient contraires à la paix, s'efforcerent en vain d'en déprimer les avantages, qu'on en attendoit. Monsieur de Saint Romain, publia un mémoire, pour prouver que ce projet de paix étoit contraire à la ligue, qu'on avoit faite avec la France. Le Marquis d'Eliche détruisit ce mémoire, par des réponses nettes, claires, & solides. Le Clergé, les Membres du Parlement, & le peuple, se déclarerent hautement pour la paix. Dans les chaires, dans les ruës, on entendoit dire de tous côtés que la Castille souhaitant la paix, la guerre ne pouvoit plus être juste. Malgré tout cela la Cour tenoit ferme, & se refusoit constamment aux vuës de Southvvel. 1668.

Sur ces entrefaites le Comte de Sandvvich arriva de Madrid à Lisbonne, avec plein pouvoir de la part du Roi d'Angletere, & de la Reine, Regente d'Espagne, de conclure la paix. Il applanit toutes les difficultés, Les *Cortes* présenterent au Prince coup sur coup trois Requêtes pour obtenir la paix. Le *Juis do Povo*, emploïa aussi tout son crédit pour en hâter la conclusion, & l'on dit qu'il alla chez l'Envoïé de France, pour lui protester, qu'en cas qu'il s'opposât encore à la paix, il ne lui répondoit point, que le peuple n'allât l'insulter dans sa maison. Alors le Régent nomma des Commissaires pour regler les Articles du Traité de paix. Ce furent le Duc de Cadaval, Vasco Louis de Gama, Marquis de Nisa, les Marquis de Govea, & de Marialva, Henri de Sousa de Tavares de Silva, Comte de Mirande, tous Conseillers d'Etat; & Pedro Vieira de Silva, Secretaire d'Etat. Ils s'assemblerent avec le Marquis d'Eliche, & le Comte de Sandvvich, qui avoient pouvoir, l'un pour faire le Traité de paix, & l'autre, pour en être le médiateur. Apres plusieurs conferences, ils la conclurent enfin par le Traité suivant.

Au nom de la très-sainte Trinité, Pere, Fils & Saint Esprit, trois Personnes distinctes en un seul Dieu.

» 1°. Les Seigneurs Rois d'Espagne & de Portugal, déclarent que par le present Traité, font, établissent, & assurent en leur Nom, & au Nom de leurs Royaumes & Sujets, une paix bonne, perpetuelle, solide & inviolable, qui

1668. » commencera du jour de la publication du present Traité, en vertu de laquelle cesseront immediatement entre les deux Couronnes, tous actes d'hostilité par mer & par terre, dans tous leurs Royaumes & Seigneuries, & entre leurs Sujets, de quelque qualité, & condition qu'ils soient, sans exception de lieux & de personnes, & le present Traité se ratifiera dans la quinzaine, & se publiera dans la quinzaine d'ensuite.

» 2°. Et comme la bonne foi avec laquelle ce Traité de paix perpetuelle se fait, ne permet pas d'obmettre aucune circonstance, qui puisse servir de motif à une guerre à l'avenir, ni qu'aucune des parties contractantes demeure superieure : on est convenu que le Roi Catholique restituera au Portugal toutes les Places qu'il aura conquises pendant la guerre, & que le Roi de Portugal restituëra à l'Espagne celles qui seront en sa puissance, dans la même forme, état, qu'elles étoient avant la guerre. Qu'on restituëra aussi de part & d'autre tous les biens qu'on auroit pris sur les Sujets de l'une & l'autre Nation, ou à leurs heritiers, dans telle nature qu'ils se trouveront lors de l'évacuation, & qu'il sera permis aux Habitans, qui ne voudront pas y demeurer d'en transporter leurs meubles ailleurs, & de joüir des fruits qu'ils auront semez, jusqu'au tems de la publication de la paix. Que la restitution des Places, excepté celle de la Ville de Ceuta, qui n'étoit point comprise dans le Traité, se fera deux mois après la publication de la paix.

» 3°. Que les Sujets & Habitans des pays appartenans à l'un & l'autre Roi, se maintiendront en bonne amitié & correspondance, sans rancune, ni ressentiment pour les dommages ou offenses, qu'ils se seront faites ; & qu'ils pourront commercer ensemble par terre & par mer, ainsi qu'il étoit pratiqué du tems du Roi Sebastien. 1668.

» 4°. Que lesdits Habitans & Sujets d'une & d'autre part joüiront également des mêmes prérogatives, suretez, libertez & privileges qu'on avoit accordez au Serenissime Roi de la Grande Bretagne, par le Traité du 23 de Mai 1667, & celui de 1630, selon la force & vigueur de chacun desdits Traitez, & conformément aux articles touchant le commerce & ses immunitez & libertez, dans la même étenduë, sans exception aucune. Que la Nation Portugaise joüira des mêmes Privileges dans tous les Etats du Roi Catholique, qu'elle possedoit du tems du Roi Sebastien.

» 5°. Comme il faut un tems considerable pour rendre public le present Traité, & faire cesser les actes d'hostilité dans tous les lieux éloignez de la domination de l'un & l'autre Roi, on est convenu que ledit Traité n'aura lieu, dans ces pays éloignez, qu'un an après avoir été publié en Espagne : mais si ledit Traité y est connu plûtôt, les hostilitez cesseront dès ce moment-là. S'il arrivoit qu'on n'y fut informé du Traité qu'après l'an écoulé, alors on s'indemnisera de part & d'autre des dommages qu'on aura pû se faire.

» 6°. On remettra en liberté sans retardement tous les prisonniers de guerre d'une & d'autre part, de quelque Nation & condition qu'ils

1668. » soient, sans exception de personnes, & nonobstant quelque cause, raison, ou prétexte qu'on puisse alleguer ; & l'on donnera cette liberté du jour de la publication dudit Traité.

» 7°. Toutes les alienations des biens, héréditez, & autres choses quelconques, faites à l'occasion de la guerre, demeureront nulles, & sans valeur, comme si jamais elles ne fussent advenuës, & les deux Rois contractans pardonneront de part & d'autres, tous les excès & délits commis par leurs vassaux.

» 8°. Les heritages qui seront tombez dans le cas du fisc seront restituez aux proprietaires, qui les possedoient avant la guerre, avec pleine liberté d'en joüir librement, à condition pourtant que les fruits & les revenus desdits heritages demeureront à celui, qui les possedoit durant la guerre, jusqu'au jour de la publication. S'il y avoit quelques procès entre lesdits Sujets, ils formeront leurs plaintes dans l'espace d'un an, afin qu'on termine sans délai leurs contestations.

» 9°. Si les sujets de l'un causoient quelque dommage aux sujets de l'autre, & contrevenoient au traité & aux ordres de l'un & de l'autre Roi, le tout sera reparé, & les infracteurs punis, si on peut s'en saisir, sans que pour cela il soit necessaire de rompre la paix. En cas qu'on ne rendît pas justice, les represailles seront permises contre les infracteurs, en observant la forme & la coutume ancienne.

» 10°. A cause des interêts inséparables & réciproques qu'a le Roi de Portugal, avec le Roi d'Angleterre, il pourra entrer dans toutes les ligues & alliances offensives & défensives, que ledit Roi d'Angleterre fera, & le Roi Catholique en pourra faire autant avec tous ses confederez, aux conditions convenables en pareil cas. 1668.

» 11°. Lesdits Seigneurs Rois d'Espagne & de Portugal promettent de ne rien faire, & de ne rien permettre de contraire directement ou indirectement contre ledit Traité, offrant de reparer sans délai tout ce qui pourroit y contrevenir ; & pour une plus grande preuve que l'un & l'autre desirent observer le present traité, lesdits Seigneurs Rois s'obligent avec le Roi de la grande Bretagne, médiateur & garant de ce traité, de renoncer à toutes les Loix, Coutumes & autres usages contraires audit traité.

» 12°. Ce traité de paix sera publié avec toute la promptitude & diligence, qu'il se pourra, dans tous les lieux accoutumez, après que ledit traité aura été ratifié par l'un & l'autre Roi d'Espagne & de Portugal, dans le stile ordinaire.

» 13°. Enfin les articles presens & la paix dont ils font mention, seront ratifiez & acceptez par le Serenissime Roi de la grande Bretagne, comme médiateur & garand de ladite paix, dans l'espace de quatre mois du jour de la ratification.

» Nous Gaspard de Haro de Gusman & Aragon, Marquis del Carpio ; Edoüard Comte de Sand-Wich ; Dom Nuño Alvarés Pereira, Duc de Cadaval ; Dom Vasco Louis de Gama, Marquis de Niza ; Juan de Silva Marquis de Govea ; Dom Antoine Louis de Menesés, Marquis de Marialva ; Henri de Sousa Tavares de Silva, Comte de Mirande,

1668. » Mirande, & Dom Pedro Vieyra » & Silva, Commissaires députez, » pour négocier en vertu des pleins » pouvoirs donnez par leurs Majestez » le Roi Catholique, le Roi de la » Grande Bretagne & le Roi de Portugal, sommes convenus de tout » ce que renferment les articles ci-dessus pour le present traité, signé » de notre main, & scellé du sceau » de nos Armes. A Lisbonne dans » le Convent de Saint Eloy, le treize » Fevrier 1668. Dom Gaspard de » Haro Gusman, le Comte de Sand-Wich, le Duc de Cadaval, le » Marquis de Niza, Admirante des » Indes, le Marquis de Marialva, le » Comte de Mirande, & Dom Pedre » de Vieyra & Silva.

Ce traité fut signé & ratifié par les Puissances contractantes ; & par ce traité enfin on vit terminer une guerre, qui duroit depuis vingt-six ans. Le Portugal demeura libre & indépendant. Le Roi Catholique ayant renoncé aux droits qu'il avoit sur le Royaume, ôta ses armes qu'il avoit sur l'écu des siennes, & ne prit plus le titre de Roi de Portugal & des Algarves. Au reste toute glorieuse que soit cette paix pour le Regent Dom Pedre, il n'en parut que plus modeste & que plus modéré. Il refusa constamment le Sceptre, que le peuple lui offroit. Cependant on n'avoit point cessé de travailler à la cassation du mariage de la Reine pardevant François de Sotto-Major, Evêque de Targa, Coadjuteur de l'Archevêque de Lisbonne, & plusieurs autres, tant Docteurs que Prélats nommez par le Chapitre. L'affaire ayant été examinée, & discutée avec beaucoup de soin, le mariage en question fut déclaré nul & invalide par une Sentence du 24 Mars 1668, veille des Rameaux. La Reine aussi-tôt la fit signifier aux trois Etats, en demandant la restitution de sa dot pour se retirer en France. 1668.

Les trois Etats ne pouvant se résoudre à voir sortir du Royaume cette Princesse, pour laquelle ils avoient conçu une haute estime, la supplierent pour l'interêt du Royaume, de demeurer parmi eux, & de vouloir bien épouser l'Infant Dom Pedre. La Maison de Ville joignit ses prieres à celle des trois Etats ; & tous allerent ensemble trouver la Reine, pour la déterminer à leur accorder la grace qu'ils lui demandoient. Touchée de leurs empressemens, elle ceda à leurs désirs. Le Conseil d'Etat approuva ce mariage, & supplia l'Infant & la Reine, de le vouloir bien accomplir. On nomma pour Procureur du Prince, le Marquis de Niza, & Dom Rodrigue de Meneses, & pour la Princesse le Duc de Cadaval, & le Marquis de Marialva, qui reglerent avec les deux premiers les articles du Contrat de mariage.

La nouvelle en fut bientôt divulguée par tout le Royaume ; & comme on doutoit à cause de l'honnêteté publique, si ce mariage pouvoit legitimement & valablement être contracté & consommé sans dispense, on alloit choisir quelques Docteurs pour agiter cette question, lorsque Monsieur Verjus arriva de France avec le Bref du Legat qui leva le doute & le scrupule qu'on avoit. En vertu de ce Bref le Marquis de Marialva comme Procureur du Prince, & le Duc de Cadaval, comme Procureur de la Princesse, furent épousez par l'Evêque de Targa, dans l'Oratoire du Palais. Le lendemain second jour d'Avril, le Prince alla après midi, accompagné des Seigneurs & de toute

1668. la Noblesse de la Cour, chercher la Reine dans son Convent, pour l'amener à la Quinte d'Alcantara, où ils reçrurent la benediction nuptiale des mains du même Evêque.

Ceux qui vouloient que l'Infant fût proclamé Roi, saisirent cette occasion pour presser ce Prince à s'emparer entierement de la Couronne; mais tous leurs efforts furent inutiles, il demeura inébranlable dans ce refus. Il fit cependant sçavoir aux trois Etats, qu'au mois de Juin prochain, il leur feroit serment de maintenir les Loix du Royaume, & qu'il recevroit d'eux le serment de fidelité. Ils l'executerent dans les formes ordinaires, & dès ce moment toutes les dépêches commencerent à s'expedier au nom du Prince, comme Gouverneur, & Regent du Royaume.

Quoique le Prince & la Princesse eussent consommé le mariage de bonne foi, puisqu'ils avoient agi en vertu de la dispense qu'ils avoient obtenuë de Monsieur le Cardinal de Vendôme, Legat *à latere* en France; pour ne laisser aucun scrupule, on envoya le Pere François de Ville, Jésuite, vers Clement IX. afin de le supplier de vouloir bien confirmer par un Bref du saint Siege, la dispense en question. Clement recevant cette priere comme un témoignage de respect envers le saint Siege, expedia le Bref qu'on lui demandoit, & l'adressa à Dom Diegue de Sousa, premier Inquisiteur, à Antoine de Mendoce, Commissaire general de la Bulle de la Croisade, & Député de l'Inquisition, à Martin Alfonse de Melo, Doyen de l'Eglise Métropolitaine d'Evora, aussi Député de l'Inquisition, à Louis de Sousa, Doyen de l'Eglise de Porto, & à Emmanuel de Malgahaës de Meneses, Archidiacre de l'Eglise Métropolitaine d'Evora, qui après l'avoir examinée, avec la Requête qui l'avoit occasionné, l'admirent & le firent executer. 1668.

La paix regnant enfin au-dedans, & au-dehors par les soins du Regent, la joie, l'abondance, & la tranquillité commencerent à regner dans le Portugal, que la longueur de la guerre avoit à demi ruiné. Pendant le regne de Jean IV. la Maison d'Autriche par ses intrigues, avoit empêché que les Ministres des Rois de Portugal ne fussent reçus à l'audience par les Papes. Elle avoit également empêché, que leurs Saintetez n'accordassent des Bulles aux Prelats, nommez de Portugal; de maniere que ce Royaume n'avoit qu'un Evêque *in partibus*, qui faisoit les fonctions Episcopales. C'étoit l'Evêque de Targa, qui mourut le 2 Septembre 1669, & par sa 1669.
mort le Portugal demeura sans Evêques sacrez. Alors Dom Pedre en qualité de Regent, envoya le Comte de Prado, Ambassadeur à la Cour de Rome. Ce Comte y parut avec une magnificence extraordinaire. Le saint Siege étoit vacant. Clement IX. ne vivoit plus, & le Sacré College assemblé en Conclave, donna audience à l'Ambassadeur de Portugal. Le Cardinal Altieri ayant été élû, prit le nom de Clement X. & admit aussi à son Audience le Comte de Prado, auquel il accorda des Bulles pour les Evêques nommez de Portugal.

Le Comte de Prado à son retour de Rome, fut chargé par Dom Pedre de conduire le Roi Alfonse, avec une armée navale, dans l'Isle de la Tercere, que ce Roi avoit choisie pour le lieu de sa retraire. Le Regent continua son Gouvernement avec autant de bonheur que de sagesse. Il rétablit le commerce, refor-

ma les abus, & ramena la tranquillité dans l'Etat. Il envoya des Ambassadeurs en Castille, & il en reçut de la
1674. part de cette Cour. En 1674 il alla avec son épouse prendre les bains d'Obidos. On découvrit pendant son absence de Lisbonne une conjuration contre la Maison Royale. On accusa les Espagnols d'en être les Chefs, & en particulier le Marquis d'Humanez, leur Ambassadeur à Lisbonne. Dom François de Mendoce, & Antoine Cavide qui avoient conduit cette intrigue, furent arrêtés & punis avec leurs complices. On craignit que cette affaire ne rallumât la guerre entre le Portugal & l'Espagne; mais le Marquis d'Humanez & la Cour de Madrid se justifierent, en prouvant qu'ils n'avoient aucune part à cette conjuration. Vers ce tems-là le Marquis de Govea, qui étoit Ambassadeur de Portugal à Madrid, fut insulté dans son Palais, par la populace, au sujet d'un differend, survenu entre ses Domestiques & quelques Artisans. Ce Ministre n'ayant pas reçu sur le champ, la satisfaction qu'il fit demander, sortit de Madrid. Peu de tems après, la Reine Regente d'Espagne envoya un Gentilhomme à Lisbonne, pour faire satisfaction au Prince Regent de l'insulte qu'avoit reçûë son Ambassadeur, & pour l'assûrer encore, qu'elle n'avoit aucune part à la conjuration dont on a parlé.

Les Etats de Portugal s'étant assemblés, peu de jours après cette découverte, ordonnerent une levée de quinze mille hommes, avec un Régiment de Cavalerie pour la garde du Prince. On licentia bientôt après une
1682. partie de ces troupes. En 1682. il se fit à Lisbonne un traité de paix, entre l'Espagne & le Portugal, pour regler les limites des Colonies Espagnoles & Portugaises, établies le long de la riviere de la Plata. L'année d'ensuite Alfonse Henriqués revenu des 1683.
Terceres, mourut près de Lisbonne, & Dom Pedre fut couronné Roi. Il gouverna ses Sujets avec douceur. Il perdit dans la même année Marie-Elizabeth-Françoise de Savoye sa femme, qui ne lui laissa qu'une Fille, laquelle fut reconnuë Princesse de Portugal. Plusieurs Princes la rechercherent en mariage; & cependant elle mourut sans avoir été mariée. Le 2. Juillet de l'année 1687 le Roi son pere 1687.
épousa en secondes nôces Marie-Sophie-Elisabeth de Baviere, fille de Guillaume de Baviere, Electeur Palatin du Rhin, & d'Elisabeth Amelie, fille de George Landgrave de Hesse d'Armstad. Il eut de cette Princesse plusieurs enfans, Dom Juan né le 30. Août 1688, & mort le 16. de Septembre suivant; Dom Juan François-Antoine-Joseph, né le 2. Decembre 1689; François-Xavier-Antoine-Xavier-Urbain, né le 25. Juin 1691; Antoine-François-Benedict-Leopold-Theodose, né le 15. Mars 1695; Donna Terese-Françoise-Josephe, morte le 6. Fevrier 1704; Dom Manuel Prince de Portugal qui est actuellement (1734) au service de l'Empereur Charles: il est né en 1697; & Donna Françoise-Xaveira-Josephe Infante de Portugal, née en 1699.

Outre ces enfans, Dom Pedre en eut de naturels: entr'autres Donna Loüise Princesse de Cernide, légitimée le 25. de Mai 1691, & mariée en 1695. à Loüis de Portugal de Melo de Pereira, Duc de Cadaval. Après sa mort, elle épousa Dom Jaime de Portugal, aussi Duc de Cadaval, & frere de l'autre. Clement XI. don-

na la diſpenſe pour ce mariage ; Dom Michel, qui épouſa Donna Marie-Anne Loüiſe-Françoiſe de Souſa Tavarés de Silva, héritiere de la Maiſon des Comtes d'Aronches ; & Dom Joſeph, mort jeune.

1701. Dom Pedre maintint la paix dans ſes Etats juſqu'à l'an 1701. que Charles II. Roi d'Eſpagne étant mort le 1. Novembre 1700, & ayant nommé dans ſon teſtament pour ſon ſucceſſeur Philippe de France Duc d'Anjou, & petit-fils de Loüis XIV, Dom Pedre fit une alliance offenſive & défenſive avec la France & l'Eſpagne contre la Maiſon d'Autriche, & ſes Alliés ennemis de ces deux Couronnes.

1703. Dom Pedre rompit cette alliance en 1703, & entra dans la Ligue que l'Empereur Leopold I. avoit faite le 7 de Septembre 1701 à la Haye, avec Guillaume III. Roi d'Angleterre & avec la République de Hollande, contre l'Eſpagne & la France. En conſéquence de cette ligue, il entra en Eſpagne, & ſoumit Valence, Coria, Albuquerque, Alcantara, Placentia, & Ciudad Rodrigo. Son armée même pénétra juſqu'à Madrid, ſous les ordres du Marquis de Las Minas, où elle fit proclamer Roi d'Eſpagne, l'an 1706, Charles III. Archiduc d'Autriche, ſecond fils de

1706. l'Empereur Leopold. Peu de tems après Dom Pedre mourut d'apoplexie, à Alcantara près de Lisbonne, le 9 Décembre 1706, âgé de 58 ans & demi. Ce Prince avoit l'eſprit ſolide & pénétrant. Il étoit judicieux, liberal, & ſage politique. Sa modération, ſa prudence, & la facilité avec laquelle il ſe communiquoit à ſes ſujets, ont rendu ſa mémoire chere aux Portugais. Il aimoit les Arts & les Sciences, & ſa main bienfaiſante répandoit les graces ſur ceux qui les aimoient & qui les cultivoient. Il étoit plein de reli- 1706.
gion & d'humanité. Les pauvres trouvoient en lui un pere qui prévoïoit leurs beſoins ; & les hérétiques, & les infideles, un homme plein de ce zele charitable, qui travaille avec douceur & avec ſuccès, à diſſiper l'erreur de l'un, & l'ignorance de l'autre. Il étoit ſobre & modéré, appliqué uniquement à faire le bonheur de ſes ſujets, & à aſſurer la gloire & le repos de l'Etat. Tel étoit Dom Pedre qui laiſſa la couronne à Jean ſon fils, qui occupe encore glorieuſement le Trône. Ce Prince eſt né le 22 Octobre, 1689, & a commencé à regner l'an 1706. Tous les Princes de l'Europe lui envoïerent des Ambaſſadeurs, pour lui faire des complimens ſur la mort du Roi ſon pere, & pour le féliciter ſur ſon avenement à la Couronne. Il demeura dans l'alliance des Alliez contre l'Eſpagne & la France ; & remporta avec eux pluſieurs avantages. Les uns & les autres furent battus & taillés en pieces en 1707.
1707, le 25 d'Avril, à Almanza, vers la frontiere du Roïaume de Valence, par le Duc de Barvvic, Capitaine ſage, & prudent, d'un mérite ſolide, & que la France vient de perdre malheureuſement devant Philisbourg. Après 1734.
la bataille d'Almanza, les Eſpagnols reprirent ſur les Portugais, les Villes de Serpa, de Moura, d'Alcantara, & de Ciudad Rodrigo.

L'an 1708, Dom Juan envoya le 1708.
Comte de Villa-Major, en qualité d'Ambaſſadeur Plenipotentiaire à la Cour de Vienne, pour demander en mariage la Princeſſe Marie-Anne-Joſeph-Antonia, Archiducheſſe d'Autriche, fille ſeconde de l'Empereur Leopold, & d'Eleonor-Magdelaine Thereſe de Neubourg, Princeſſe Palatine. Dom Juan l'épouſa le

1708. 28 Octobre de la même année. La guerre continuoit toujours, & l'armée d'Espagne assiegea Campo Major. Après ce Siege, il y eut une suspension d'armes entre la France, l'Espagne & le Roi de Portugal, qui fut signée à Utrecht le 15 de Novembre
Le 6 de Fevrier 1713. 1712; & l'année d'ensuite 1713, Dom Juan fit la paix avec les mêmes Puissances. Le Traité de Paix fut signé à Utrecht par le Duc d'Ossuna, Plenipotentiaire de Philippe V. & par Dom Juan Gomes de Silva, Comte de Tarouca, & Dom Louis d'Acugna, Plenipotentiaires de Jean V. Roi de Portugal.

Depuis cette paix, le Roi de Portugal a envoyé une flote composée de six vaisseaux de guerre, de deux fregates & de deux tartanes, au secours des Ve-
1713. nitiens contre les Turcs. A l'arrivée de cette flote, ces derniers abandonnerent le siege de Corfou. D'ailleurs le Portugal joüit d'une profonde paix, & le Roi n'est appliqué qu'à faire le bonheur de ses sujets; grand dans ses projets: c'est à lui que la Ville de Lisbonne doit l'honneur d'avoir un Patriarche, & l'établissement d'une Academie d'Histoire, composée de plusieurs Seigneurs, & des plus habiles personnages du Royaume. Santarem lui doit aussi son Academie *de Los Laureles*, & Setubal celle qui porte le nom d'*Academia problematica*: Enfin Dom Juan ne forme des desseins, ne conçoit des projets qui ne tendent tous qu'à l'honneur de la Nation, & qu'au repos de ses Sujets. Ferme & magnanime, la hauteur avec laquelle il a soutenu les droits de sa Couronne, contre la Cour de Rome, a fait voir avec éclat, toute la grandeur de son ame; & les dépenses immenses qu'il fait pour embellir Lisbonne & le Royaume, sont des preuves éclatantes de sa magnificence. A l'égard de la Justice, jamais Prince ne l'a fait exercer avec autant d'exactitude. Le châtiment suit de près le crime: & la recompense, le mérite & la vertu. Tel est le Roi que possedent aujourd'hui les Portugais: Nation brave, courageuse, ferme, intrépide, & également propre, & dans la guerre, & dans le cabinet, comme on a vû dans le cours de cette Histoire. 1713.

Fin du Tome II.

TABLE
DES MATIERES,
CONTENUES DANS CE VOLUME.

Comme cet Ouvrage est à deux colonnes, les matieres qui se trouvent dans la seconde colonne sont distinguées par col. 2.

A

B

D

E

F

H

N

P

S

T

V

Fin de la Table des matieres du Tome second.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON.